




3 1761 11650146 1



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116501461>

12
94
21
SENATE
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 1

Thursday, March 24, 1994

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 1

Le jeudi 24 mars 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

15

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

Reviewing Canadian Foreign Policy

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

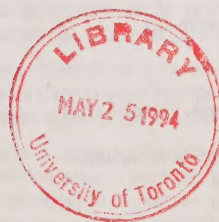
Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Organization meeting pursuant to the Orders of Reference
adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House
of Commons on March 16, 1994

CONCERNANT:

Séance d'organisation conformément aux ordres de renvoi
adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des
communes le 16 mars 1994



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Patrick Savoie

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Patrick Savoie

ORDER OF REFERENCE FROM THE HOUSE OF COMMONS

Extract from the Votes and Proceedings of the House of Commons of Wednesday, March 16, 1994:

Pursuant to Order made Tuesday, March 15, 1994, the House resumed consideration of the motion of Mr. Ouellet (Minister of Foreign Affairs), seconded by Mr. Robichaud (Secretary of State (Parliamentary Affairs)),—That a Special Joint Committee of the House of Commons and the Senate be appointed to consider Canada's foreign policy including international trade and international assistance;

That the document entitled "Guidance Paper for the Special Joint Parliamentary Committee reviewing Canadian Foreign Policy" be referred to the Committee;

That the Committee be directed to consult broadly and to analyze the issues discussed in the above-mentioned document, and to make recommendations in their report concerning the objectives and conduct of Canada's foreign policy;

That the Committee be composed of fifteen Members of the House of Commons and seven Members of the Senate;

That the Members of the House of Commons Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade be appointed on behalf of the House as members of the said Committee;

That the Committee have the power to sit during sittings and adjournments of the House;

That the Committee have the power to report from time to time, to send for persons, papers and records, and to print such papers and evidence as may be ordered by the Committee;

That the Committee have the power to retain the services of expert, professional, technical and clerical staff;

That the Committee have the power to adjourn from place to place inside Canada and abroad and that, when deemed necessary, the required staff accompany the Committee;

That a quorum of the Committee be twelve Members whenever a vote, resolution or other decision is taken, so long as both Houses are represented and that the Joint Chairpersons be authorized to hold meetings, to receive evidence and authorize the printing thereof, whenever six Members are present, so long as both Houses are represented;

That the Committee be empowered to appoint, from among its Members, such sub-committees as may be deemed advisable, and to delegate to such sub-committees all or any of its power, except the power to report to the Senate and House of Commons;

That the Committee or its representatives meet on occasions it deems fitting with the Special Joint Committee or its representatives charged with reviewing Canada's defence policy;

That the Committee be empowered to authorize television and radio broadcasting of any or all of its proceedings;

ORDRE DE RENVOI DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du mercredi 16 mars 1994:

Conformément à l'ordre adopté le mardi 15 mars 1994, la Chambre reprend l'étude de la motion de M. Ouellet (ministre des Affaires étrangères), appuyé par M. Robichaud (secrétaire d'État (Affaires parlementaires)),—Qu'un Comité mixte spécial de la Chambre des communes et du Sénat soit constitué pour examiner la politique étrangère du Canada, y compris le commerce international et l'aide étrangère;

Que le document intitulé «Lignes directrices pour le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada» soit renvoyé au Comité;

Que le Comité ait le mandat de procéder à de vastes consultations, à analyser les questions traitées dans le document susmentionné, et à formuler dans son rapport des recommandations sur les objectifs et l'application de la politique étrangère du Canada;

Que le Comité soit composé de quinze députés de la Chambre des communes et de sept sénateurs;

Que les membres du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international de la Chambre des communes soient nommés au nom de la Chambre à titre de membres dudit Comité;

Que le Comité soit autorisé à siéger pendant les séances de la Chambre et les périodes d'ajournement;

Que le Comité ait le pouvoir de faire rapport de temps à autre, de convoquer des témoins, d'exiger la production de documents et de dossiers, et de faire imprimer ces documents et témoignages selon ce qu'ordonnera le Comité;

Que le Comité ait le pouvoir de retenir les services de spécialistes, de personnel professionnel, technique et de bureau;

Que le Comité ait le pouvoir de se déplacer d'un endroit à l'autre au Canada et à l'étranger et que, s'il y a lieu, le personnel nécessaire accompagne le Comité;

Que le quorum du Comité soit fixé à douze membres lorsque celui-ci doit voter, se prononcer sur une résolution ou prendre une autre décision, à condition que les deux Chambres soient représentées et que les coprésidents soient autorisés à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en autoriser la publication, lorsque six membres sont présents, à condition que les deux Chambres soient représentées;

Que le Comité ait le pouvoir de constituer en son sein les sous-comités qu'il juge souhaitables et de déléguer à de tels sous-comités la totalité ou une partie de ses pouvoirs, sauf celui de faire rapport au Sénat et à la Chambre des communes;

Que le Comité ou ses représentants se réunissent, lorsqu'ils le jugent à propos, avec le Comité mixte spécial chargé d'examiner la politique de défense du Canada ou ses représentants;

Que le Comité ait le pouvoir d'autoriser la télédiffusion et la radiodiffusion d'une partie ou de la totalité de ses travaux;

That, notwithstanding the usual practices of this House, if either the Senate or the House are not sitting when an interim report of the Committee is completed, the Committee shall deposit its report with the Clerks of both Houses; and, said report shall thereupon be deemed to have been presented to both Houses;

That the Committee present its final report no later than October 31, 1994; and

That a Message be sent to the Senate requesting that House to unite with this House for the above purpose, and to select, if the Senate deems advisable, Members to act on the proposed Special Joint Committee.

The question was put on the main motion and it was agreed to, on division.

ATTEST

Que, nonobstant les usages en vigueur à la Chambre, si le Sénat ou la Chambre ne siège pas au moment où le Comité termine son rapport intérimaire, le Comité déposera son rapport auprès des Greffiers des deux Chambres et que ledit rapport soit alors réputé avoir été présenté aux deux Chambres;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 31 octobre 1994; et

Qu'un message soit envoyé au Sénat le priant de se joindre à la Chambre pour les fins susmentionnées et de choisir, s'il le juge opportun, des sénateurs pour le représenter audit Comité mixte spécial.

La motion principale, mise aux voix, est agréée avec dissidence.

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clerk of the House of Commons

ORDER OF REFERENCE FROM THE SENATE

Extract from the Minutes of the Proceedings of the Senate of Wednesday, March 23, 1994:

Resuming the debate on the motion of the Honourable Senator Fairbairn, P.C., seconded by the Honourable Senator Molgat:

That the Senate do unite with the House of Commons in the appointment of a Special Joint Committee of the Senate and the House of Commons to consider Canada's foreign policy including international trade and international assistance;

That the document entitled: "Guidance Paper for the Special Joint Parliamentary Committee reviewing Canadian Foreign Policy", be referred to the Committee;

That the Committee be directed to consult broadly and to analyze the issues discussed in the above-mentioned document, and to make recommendations in their report concerning the objectives and conduct of Canada's foreign policy;

That the Committee be composed of fifteen Members of the House of Commons and seven Members of the Senate;

That, notwithstanding Rule 86(1)(b), the Members to act on behalf of the Senate on the Committee be the Honourable Senators Andreychuk, Bolduc, Carney, Gigantès, Kelleher, MacEachen and Perrault;

That the Committee have the power to sit during sittings and adjournments of the Senate;

That the Committee have the power to report from time to time, to send for persons, papers and records, and to print such papers and evidence as may be ordered by the Committee;

That the Committee have the power to retain the services of expert, professional, technical and clerical staff;

That the Committee have the power to adjourn from place to place inside Canada and abroad and that, when deemed necessary, the required staff accompany the Committee;

That a quorum of the Committee be twelve Members, whenever a vote, resolution or other decision is taken, so long as both Houses are represented and that the Joint Chairpersons be authorized to hold meetings, to receive evidence and authorize the printing thereof, whenever six Members are present, so long as both Houses are represented;

That the Committee be empowered to appoint from among its Members, such sub-committees as may be deemed advisable, and to delegate to such sub-committees all or any of its power, except the power to report to the Senate and House of Commons;

That the Committee or its representatives meet on occasions it deems fitting with the Special Joint Committee or its representatives charged with reviewing Canada's defence policy;

That the Committee be empowered to authorize television and radio broadcasting of any or all of its proceedings;

ORDRE DE RENVOI DU SÉNAT

Extrait des Procès-verbaux du Sénat du mercredi 23 mars 1994:

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Fairbairn, C.P., appuyée par l'honorable sénateur Molgat,

Que le Sénat se joigne à la Chambre des communes pour constituer un Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes pour examiner la politique étrangère du Canada, y compris le commerce international et l'aide étrangère;

Que le document intitulé «Lignes directrices pour le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada» soit renvoyé au Comité;

Que le Comité ait le mandat de procéder à de vastes consultations, à analyser les questions traitées dans le document susmentionné, et à formuler dans son rapport des recommandations sur les objectifs et l'application de la politique étrangère du Canada;

Que le Comité soit composé de quinze députés de la Chambre des communes et de sept sénateurs;

Que, nonobstant l'article 86(1)b) du Règlement, les sénateurs dont les noms suivent soient désignés pour représenter le Sénat au sein dudit Comité : les honorables sénateurs Andreychuk, Bolduc, Carney, Gigantès, Kelleher, MacEachen et Perrault;

Que le Comité soit autorisé à siéger pendant les séances et les périodes d'ajournement du Sénat;

Que le Comité ait le pouvoir de faire rapport de temps à autre, de convoquer des témoins, d'exiger la production de documents et de dossiers, et de faire imprimer ces documents et témoignages selon ce qu'ordonnera le Comité;

Que le Comité ait le pouvoir de retenir les services de spécialistes, de personnel professionnel, technique et de bureau;

Que le Comité ait le pouvoir de se déplacer d'un endroit à l'autre au Canada et à l'étranger et que, s'il y a lieu, le personnel nécessaire accompagne le Comité;

Que le quorum du Comité soit fixé à douze membres lorsque celui-ci doit voter, se prononcer sur une résolution ou prendre une autre décision, à condition que les deux Chambres soient représentées et que les coprésidents soient autorisés à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en autoriser la publication, lorsque six membres sont présents, à condition que les deux Chambres soient représentées;

Que le Comité ait le pouvoir de constituer en son sein les sous-comités qu'il juge souhaitables et de déléguer à de tels sous-comités la totalité ou une partie de ses pouvoirs, sauf celui de faire rapport au Sénat et à la Chambre des communes;

Que le Comité ou ses représentants se réunissent, lorsqu'ils le jugent à propos, avec le Comité mixte spécial chargé d'examiner la politique de défense du Canada ou ses représentants;

Que le Comité ait le pouvoir d'autoriser la télédiffusion et la radiodiffusion d'une partie ou de la totalité de ses travaux;

That, notwithstanding the usual practices of this House, if either the Senate or the House of Commons is not sitting when an interim report of the Committee is completed, the Committee shall deposit its report with the Clerks of both Houses; and said report shall thereupon be deemed to have been presented to both Houses;

That the Committee present its final report no later than October 31, 1994; and

That a Message be sent to the House of Commons to acquaint that House accordingly.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

ATTEST

Le Greffier du Sénat

PAUL BÉLISLE

Clerk of the Senate

Que, nonobstant les usages en vigueur à la Chambre, si le Sénat ou la Chambre des communes ne siège pas au moment où le Comité termine son rapport intérimaire, le Comité déposera son rapport auprès des Greffiers des deux Chambres et que ledit rapport soit alors réputé avoir été présenté aux deux Chambres;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 31 octobre 1994; et

Qu'un message soit transmis à la Chambre des communes pour l'en informer.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

ATTESTÉ

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 24 MARS 1994

(1)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 11 h 29, dans la pièce 269 de l'édifice de l'Ouest.

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Roch Bolduc, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Aussi présent: Du Centre parlementaire: Robert Miller, directeur adjoint.

Les cogreffiers président à l'élection des coprésidents.

Sur motion de l'honorable sénateur Philippe D. Gigantès, il est convenu, — Que l'honorable Allan J. MacEachen occupe le fauteuil du Comité en qualité de coprésident, représentant le Sénat.

L'honorable sénateur Allan J. MacEachen est déclaré dûment élu coprésident du Comité et prend le fauteuil.

Sur motion de Geoff Regan, il est convenu, — Que Jean-Robert Gauthier occupe le fauteuil du Comité en qualité de coprésident, représentant la Chambre des communes.

Jean-Robert Gauthier est déclaré dûment élu coprésident du Comité et prend le fauteuil.

Sur motion de John English, il est convenu, — Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose des coprésidents, de deux représentants du parti libéral (Chambre des communes), d'un représentant chacun du Bloc québécois (Chambre des communes) et du Parti réformiste (Chambre des communes) et d'un représentant du Parti progressiste-conservateur (Sénat).

Sur motion de Geoff Regan, il est convenu, — Que les *Procès-verbaux et témoignages* du Comité soient imprimés seulement lors de l'audition de témoins et que le nombre de copies imprimées soient conformes aux directives du Comité permanent de la régie interne du Sénat et du Bureau de régie interne de la Chambre des communes.

Bill Graham propose, — Que le Comité retienne les services d'un ou des attachés de recherche de la Bibliothèque du Parlement pour l'aider dans ses travaux, s'il le juge utile et à la discrétion des coprésidents.

Stéphane Bergeron propose, — Que la motion soit modifiée en remplaçant «s'il le juge utile et à la discrétion des coprésidents» par «en consultation avec le Sous-comité du programme et de la procédure».

L'amendement, mis aux voix, est adopté.

La motion ainsi modifiée est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 24, 1994

(1)

[Translation]

The Special Joint Committee Reviewing Canadian Foreign Policy met at 11:29 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Roch Bolduc, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

In attendance: From the Parliamentary Centre: Robert Miller, Assistant Director.

The Joint Clerks presided over the election of the Joint Chairs.

On motion of Senator Philippe D. Gigantès, it was agreed, — That the Hon. Allan J. MacEachen be elected as the Senate Joint Chair of this Committee.

The Hon. Senator Allan J. MacEachen is declared duly elected Joint Chair of the Committee and took the Chair.

On motion of Geoff Regan, it was agreed, — That Jean-Robert Gauthier be elected as the House of Commons Joint Chair of this Committee.

Jean-Robert Gauthier is declared duly elected Joint Chair of the Committee and took the Chair.

On motion of John English, it was agreed, — That the Sub-Committee on Agenda and Procedure be composed of the Joint Chairs, two representatives of the Liberal Party (House of Commons), one representative each of the Bloc Québécois (House of Commons) and the Reform Party (House of Commons) and a representative of the Progressive Conservative Party (Senate).

On motion of Geoff Regan, it was agreed, — That the Committee print its *Minutes of Proceedings and Evidence*, only when it receives evidence and that the number of copies printed be in accordance with the guidelines of the Senate Standing Committee on Internal Economy and the House of Commons Board of Internal Economy.

Bill Graham moved, — That the Committee retain the services of one or more Research Officers from the Library of Parliament, as needed, to assist the Committee in its work, at the discretion of the Joint Chairs.

Stéphane Bergeron moved, — That the motion be amended by striking out "as needed, to assist the Committee in its work, at the discretion of the Joint Chairs", and substituting "to assist the Committee in its work, in consultation with the Sub-Committee on Agenda and Procedure".

The question being put on the amendment, it was agreed to.

The motion, as amended, was agreed to.

Geoff Regan propose, — Que les cogreffiers du Comité soient autorisés à recevoir les documents du public dans une seule langue, pourvu que ce soit l'une des deux langues officielles, et que les cogreffiers en assurent la traduction avant la distribution.

Après débat, la motion est adoptée.

Geoff Regan propose, — Que tous les témoins potentiels soient invités à soumettre leurs mémoires au moins quinze jours à l'avance, afin d'en permettre la traduction dans l'autre langue officielle.

Après débat, la motion est adoptée avec dissidence.

Sur motion de Nic Leblanc, il est convenu, — Que, conformément aux directives du Comité permanent de la régie interne du Sénat et du Bureau de régie interne de la Chambre des communes et sur demande, les témoins ayant comparu devant le Comité soient remboursés de leurs frais de déplacement, de logement et de séjour jugés raisonnables, à raison d'au plus deux représentants par organisme.

Sur motion de Joseph Volpe, il est convenu, — Que le Comité télédiffuse ses délibérations, à la discrétion des coprésidents, et que ces derniers examinent la possibilité d'organiser des vidéotéléconférences.

Sur motion de l'honorable sénateur Philippe D. Gigantès, il est convenu, — Que les coprésidents, en consultation avec le Sous-comité du programme et de la procédure, soient autorisés à retenir les services de spécialistes, de personnel professionnel et technique, si nécessaire.

Bill Graham propose, — Que deux attachés de recherche par parti politique officiel soient autorisés à assister aux réunions à huis clos, à moins qu'il y ait objection de la part d'un membre du Comité et que, une fois cette objection signifiée, les attachés de recherche des partis soient tous exclus de la réunion.

Après débat, la motion est adoptée.

Il est convenu, — Que le Comité autorise les coprésidents à prendre les dispositions nécessaires, à l'occasion et avec l'aide des cogreffiers, pour commander des repas, pour les besoins des travaux du Comité ou de ses sous-comités, et que les frais en soient imputés au budget du Comité.

Le Comité délibère de ses travaux futurs.

Il est convenu, — Que le Comité invite M. Pierre Pettigrew et Mme Janice Gross Stein à comparaître devant le Comité le 18 avril prochain.

À 13 h 01, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Geoff Regan moved, — That the Joint Clerks of the Committee be authorized to receive documents from the public in one language, provided it is one of the two official languages, and that the Joint Clerks ensure that such documents are translated before being distributed.

After debate, the motion was agreed to.

Geoff Regan moved, — That all potential witnesses be invited to make their briefs available to the Joint Clerks of the Committee at least 15 days in advance, so that they can be translated into the other official language.

After debate, the motion was agreed to, on division.

On motion of Nic Leblanc, it was agreed, — That, as established by the Senate Standing Committee on Internal Economy and by the Board of Internal Economy, and if requested, reasonable travelling, accommodation and living expenses be reimbursed to witnesses who have appeared before the Committee, up to a maximum of two representatives of any one organization.

On motion of Joseph Volpe, it was agreed, — That the proceedings of the Committee be televised, at the discretion of the Joint Chairs, and that they pursue the possibility of videoteleconferencing as an alternative.

On motion of Senator Philippe D. Gigantès, it was agreed, — That the Joint Chairs, in consultation with the Sub-Committee on Agenda and Procedure, be authorized to retain the services of expert, professional and technical staff, as needed.

Bill Graham moved, — That each official Party be allowed to have two Research Officers present at *in camera* meetings, unless there is an objection by any single member of the Committee and, after such an objection being voiced, all Party Research Officers will be excluded from the meeting.

After debate, the motion was agreed to.

It was agreed, — That the Committee authorize the Joint Chairs, as the need arises and in conjunction with the Joint Clerks, to take the appropriate measures to provide lunches for the Committee or its Sub-Committees, for working purposes, and that the cost be charged to the budget of the Committee.

The Committee proceeded to discuss its future business.

It was agreed, — That the Committee invite to appear Mr. Pierre Pettigrew and Mrs. Janice Gross Stein, on April 18, 1994.

At 1:01 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, March 24, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 24 mars 1994

• 1129

The Joint Clerk of the Committee (Mr. Savoie): I see a quorum, so I'll call the meeting to order. Pursuant to its order of reference dated March 16, 1994, and March 23, 1994, the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy is about to undertake its study.

Le cogreffier du Comité (M. Savoie): Comme il y a quorum, je déclare la séance ouverte. Conformément à ses ordres de renvoi du 16 mars 1994 et du 23 mars 1994, le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit pour commencer ses travaux.

• 1130

The first item of business this morning is the selection of the Joint Chair. I'm ready to receive a motion for the election of the Senate Joint Chair.

Senator Gigantès (De Lorimier): I move that Senator MacEachen be elected Joint Chair.

The Joint Clerk (Mr. Savoie): It has been moved by Senator Gigantès that Senator MacEachen be elected as the Joint Chair of this committee.

Le premier point à l'ordre du jour de ce matin est l'élection des coprésidents. Je suis prêt à recevoir une motion pour le poste de coprésident du Sénat.

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): Je propose la candidature du sénateur MacEachen au poste de coprésident.

Le cogreffier (M. Savoie): Il est proposé par le sénateur Gigantès que le sénateur MacEachen occupe le fauteuil du comité en qualité de coprésident.

Is it your pleasure to adopt the motion?

Plaît-il au comité d'adopter la motion?

Motion agreed to

La motion est adoptée

The Joint Clerk (Mr. Savoie): I declare Senator MacEachen duly elected. I would ask him to come to the head table.

Le cogreffier (M. Savoie): Je déclare le sénateur MacEachen dûment élu coprésident. Je l'invite à prendre le fauteuil.

La cogreffière du Comité (Mme Bourque): Je suis prête à recevoir une motion pour le poste de coprésident pour la Chambre des communes.

The Joint Clerk of the Committee (Ms Bourque): I am ready to receive a motion for the election of the House of Commons Joint Chair.

M. Regan (Halifax-Ouest): Je propose M. Gauthier.

Mr. Regan (Halifax West): I move that Mr. Gauthier be elected Joint Chair.

La cogreffière (Mme Bourque): Il est proposé par M. Regan que M. Jean-Robert Gauthier occupe le fauteuil du Comité en qualité de coprésident représentant la Chambre des communes. Est-ce qu'il plaît au Comité d'adopter cette motion?

The Joint Clerk (Ms Bourque): It has been moved by Mr. Regan that Mr. Jean-Robert Gauthier be elected as the House of Commons Joint Chair of this committee. Is it the pleasure of the committee to adopt the motion?

La motion est adoptée

Motion agreed to

La cogreffière (Mme Bourque): Je déclare donc M. Jean-Robert Gauthier dûment élu coprésident du Comité. Je l'invite à prendre le fauteuil.

The Joint Clerk (Ms Bourque): I declare Mr. Jean-Robert Gauthier duly elected Joint Chair of this committee. I invite him to take the chair.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I like Mr. Gauthier's speech better. You both campaigned well, though.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): J'ai préféré le discours de M. Gauthier. Par contre, vous avez tous les deux fait une bonne campagne.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): May I begin by acknowledging your support and confessing that it has never been a life-long ambition of mine to be a committee chairman. In fact, I served all my years in Parliament, in the House of Commons and the Senate, and I've never been a committee chairman. Now that I almost made it, I've only half made it. So I'm Joint Chair with Mr. Gauthier and I'm delighted to have the opportunity to resume with him the relationship we had in the House of Commons.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Permettez-moi d'abord de vous remercier de votre confiance. Je vous avouerais que je n'ai jamais nourri l'ambition de devenir coprésident de comité. De fait, à aucun moment tout au long de ma carrière au Parlement, que ce soit à la Chambre des communes ou au Sénat, je n'ai été président de comité. Aujourd'hui que cela se réalise, je ne le deviens qu'à moitié. Puisque je partage la présidence avec M. Gauthier. Je suis ravi de renouer avec lui les rapports que nous avions à la Chambre des communes.

[Text]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur le sénateur, je suis très heureux de travailler avec vous et avec le Comité. Je sais que le défi que nous avons à relever en est un de taille, mais avec vos bons conseils et vos avis et avec l'aide des sénateurs, on aura probablement, d'ici la fin d'octobre, renoué nos amitiés et possiblement accompli un travail important pour notre pays.

Cela dit, je voudrais demander aux députés de se réunir comme comité de la Chambre après les délibérations du Comité mixte. Nous existons toujours en tant que comité permanent de la Chambre, et j'ai des choses à vous dire pour notre retour de Pâques, des choses qu'il faudrait peut-être faire avant de commencer sérieusement nos travaux au Comité mixte.

Nous ne nous sommes pas entendus, le sénateur et moi, sur la façon dont nous allons procéder, mais, si vous le permettez, nous allons passer à l'item 2:

That the subcommittee on agenda and procedure be composed of the Joint Chairs, two representatives of the Liberal Party (House of Commons), one representative each of the Bloc Québécois (House of Commons) and the Reform Party (House of Commons) and a representative of the Progressive Conservative Party (Senate).

La motion est proposée par M. English. Est-ce qu'il y a des commentaires?

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you want to take the third one?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Go ahead.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The third motion is the printing of *Minutes of Proceedings and Evidence*.

Senator Gigantès: Excuse me, but we propose a Progressive Conservative member from the Senate for the subcommittee on agenda and procedure, because there is more than one. I would like to propose Senator Bolduc.

Senator Bolduc (Golfe): No, I cannot.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm not asking for nominations, Senator. I am just generally submitting to you that item 2, the subcommittee on agenda and procedure, would be constituted as written in the proposal moved by Dr. English. After that the parties can decide for themselves who will be members of the subcommittee.

Senator Gigantès: Okay.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The next routine motion is that the committee print its *Minutes of Proceedings and Evidence* only when it receives evidence and that the number of copies printed be in accordance with the guidelines of the Senate Standing Committee on Internal Economy and the House of Commons Board of Internal Economy.

Mr. Regan: I so move.

La motion est adoptée

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Item 4 pertains to research assistance from the Library of Parliament.

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator MacEachen, I am very happy to be working with you and with the committee. I know we have a major challenge ahead of us but with your valuable advice and with the help of senators, we will likely by the end of October have resumed our friendship and achieved a major study for our country.

That being said, I would like to ask House members to stay for a meeting as a House committee after the joint committee proceedings. We still exist as a standing House committee, and I have business to discuss for when we come back from the Easter break, about things that might have to be done before starting in earnest our work as a joint committee.

The Senator and myself have not yet agreed on the way to proceed, but if I may, we will move to item 2.

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose des coprésidents, de deux représentants du Parti libéral (Chambre des communes), d'un représentant chacun du Bloc québécois (Chambre des communes) et du Parti réformiste (Chambre des communes) et d'un représentant du Parti progressiste-conservateur (Sénat).

Moved by Mr. English. Is there any discussion?

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Voulez-vous vous charger du troisième point?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Allez-y.

Le coprésident (M. Gauthier): Le troisième point porte sur l'impression des *Procès-verbaux et témoignages*.

Le sénateur Gigantès: Pardonnez-moi, mais nous proposons un représentant du Parti progressiste-conservateur venant du Sénat pour le Sous-comité du programme et de la procédure, parce qu'il y en a plus d'un. Je propose le sénateur Bolduc.

Le sénateur Bolduc (Golfe): Non, je ne peux pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne demande pas de mises en candidature, monsieur le sénateur. Je propose seulement qu'au point 2, le Sous-comité du programme et de la procédure soit constitué de la façon proposée dans la motion de M. English. Ensuite, les partis pourront décider entre eux qui siégera au sous-comité.

Le sénateur Gigantès: Entendu.

Le coprésident (M. Gauthier): Le point suivant est une motion courante. Que les *Procès-verbaux et témoignages* du Comité soient imprimés seulement lors de l'audition de témoins et que le nombre de copies imprimées soit conforme aux directives du Comité permanent de la régie interne du Sénat et du Bureau de régie interne de la Chambre des communes.

M. Regan: Je propose la motion.

Motion agreed to

Le coprésident (M. Gauthier): Le point 4 porte sur le service de recherche de la Bibliothèque du Parlement.

[Texte]

La motion est celle-ci: Que le Comité retienne les services d'un ou des attachés de recherche de la Bibliothèque du Parlement pour l'aider dans ses travaux s'il le juge utile et à la discrétion des coprésidents.

La motion est proposée par M. Graham. Monsieur Bergeron.

M. Bergeron (Verchères): Est-ce qu'on ne pourrait pas modifier cette proposition en disant: «s'il le juge utile et à la discrétion du Sous-comité du programme et de la procédure»?

Le coprésident (M. Gauthier): Je suppose que vous voulez dire «en consultation avec»?

M. Bergeron: «En consultation», oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne vois aucune objection à cela. C'est plus plaisant. La Bibliothèque du Parlement nous fournit les aides nécessaires, mais si vous pensez qu'il est plus sage de soumettre cela à la consultation, je suis d'accord.

M. Bergeron propose que le libellé de la motion soit modifié en remplaçant, à la cinquième ligne, «à la discrétion des coprésidents» par «en consultation avec le Sous-comité du programme et de la procédure».

On va enlever tout cela et on va mettre: «pour l'aider sans ses travaux en consultation avec le Sous-comité du programme et de la procédure».

Amendment agreed to

Motion as amended agreed to

Le coprésident (M. Gauthier): 5. Distribution des documents reçus du public: Que les cogreffiers du Comité soient autorisés à distribuer des documents reçus du public dans la seule langue originale, pourvu que ce soit l'une des deux langues officielles, et que les cogreffiers en assurent la traduction et la distribution dans les meilleurs délais.

M. Bergeron: Pouvez-vous expliquer plus précisément le sens de cette résolution? Je ne suis pas sûr de bien la comprendre. Si je la comprends bien, je ne suis pas d'accord.

Le coprésident (M. Gauthier): Tout témoin qui comparaît devant le Comité peut comparaître dans la langue de son choix et soumettre au Comité des documents dans la langue de son choix. Il n'est pas tenu de les soumettre dans les deux langues officielles, mais nous ne pouvons pas distribuer les documents s'ils ne sont pas disponibles dans les deux langues officielles. Or, la motion dit que vous pouvez, comme témoin, déposer des documents devant le Comité, mais que le greffier a l'obligation de les faire traduire avant de les distribuer.

M. Bergeron: D'accord.

Le coprésident (M. Gauthier): Les ministères et agences, eux, sont tenus de déposer devant ce Comité leurs documents dans les deux langues officielles, mais un individu n'est pas tenu de le faire et nous avons l'obligation de le faire traduire pour l'ensemble du Comité.

Le sénateur Gigantès: Monsieur le président, le texte ne dit pas ce que vous venez de dire.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai donné l'esprit de la résolution, sénateur Gigantès.

[Traduction]

The motion reads as follows: That the Committee retain the services of one or more research officers from the Library of Parliament, as needed, to assist the Committee in its work, at the discretion of the Joint Chairs.

Moved by Mr. Graham. Mr. Bergeron.

Mr. Bergeron (Verchères): Could this not be amended to read: "as needed, at the discretion of the Sub-Committee on Agenda and Procedure"?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I suppose you mean "in consultation with"?

Mr. Bergeron: "In consultation with", yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I see no objection to this. It's more pleasant. The Library of Parliament provides us with the necessary assistance, but if you think it is wiser to submit this to consultation, I agree.

Mr. Bergeron moves that the motion be amended by substituting, at line 6, "at the discretion of the Joint Chairs" with "in consultation with the Sub-Committee on Agenda and Procedure".

We will delete all of this and replace it with: "as needed, to assist the Committee in its work, in consultation with the Sub-Committee on Agenda and Procedure".

L'amendement est adopté

La motion amendée est adoptée

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Item 5. Distribution of papers from the public. That the Joint Clerks of the Committee be authorized to distribute the documents received from the public in their original language, provided it is one of the two official languages, and that the Joint Clerks ensure that such documents are translated and promptly distributed.

Mr. Bergeron: Could you elaborate as to the meaning of this motion? I am not sure I understand it well. If I do understand what it says, I do not agree.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Any witness before the committee can submit evidence and documents in the language of his or her choice. Witnesses are not required to make their submissions in both official languages, but we cannot distribute documents if they are not available in both official languages. Now, the motion says that as a witness, you may table documents before the committee provided that the clerk ensures they are translated before being distributed.

Mr. Bergeron: Okay.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): As to departments and agencies, they are required to submit their documents to the committee in both official languages. However, there is no such requirement for an individual and we must translate documents for members of the committee.

Senator Gigantès: Mr. Joint Chairman, this is not what the motion says.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I indicated the spirit of the motion, Senator Gigantès.

[Text]

Le sénateur Gigantès: Le texte anglais dit:

that the Joint Clerks of the committee be authorized to distribute the documents received from the public in their original language, provided it is one of the two official languages. . .

—so they distribute them the way they come, either English or French—

...and that the Joint Clerks ensure that such documents are translated and promptly distributed.

This could be read as meaning we get the documents as soon as they arrive and then we get a translation in the other official language as soon as possible afterwards.

Is that what this means? Or is it that we don't get the document until it's been translated?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's the alternative.

Senator Gigantès: In the past the business of not getting the document until it's been translated caused problems with some important documents we could not read, and should have read, before meeting a subsequent witness. They hadn't been distributed because they hadn't been translated.

So I would suggest this be understood to mean we will receive the documents in the language in which they have been submitted and the clerks will make sure they're translated as quickly as possible. But we will not wait for the two official languages.

[Translation]

Senator Gigantès: The English text says:

that the Joint Clerks of the committee be authorized to distribute the documents received from the public in their original language, provided it is one of the two official languages—

...les documents sont distribués dans la langue d'origine, en français ou en anglais. . .

—and that the Joint Clerks ensure that such documents are translated and promptly distributed.

Cela peut signifier que nous obtenons les documents dès qu'ils nous parviennent puis nous obtenons la traduction dans l'autre langue officielle dès que possible par la suite.

Est-ce bien ce que cela signifie? Ou cela signifie-t-il au Bcontraire que nous n'obtenons pas le document tant qu'il n'a pas été traduit?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est l'autre possibilité.

Le sénateur Gigantès: Par le passé, le fait de ne pas obtenir le document tant qu'il n'était pas traduit a causé des difficultés dans le cas de documents importants dont nous n'avons pas pu prendre connaissance, alors que nous l'aurions dû, avant d'entendre le témoin suivant. Les documents n'ont pas été distribués parce qu'ils n'avaient pas été traduits.

Je propose donc que le sens de cette motion soit que l'on obtiendra les documents dans la langue où ils ont été reçus et les cogreffiers veilleront à ce qu'ils soient traduits le plus rapidement possible. Par contre, nous n'attendrons pas d'avoir le document dans les deux langues officielles.

• 1140

Cela ne me fait rien parce que je. . .

Le sénateur Bolduc: Par contre, on pourrait peut-être mettre une condition: si les documents ne sont pas traduits, on ne les examine pas. Si on ne les a pas dans les deux langues au moment où on en débat, on remet le débat sur ce sujet-là jusqu'à ce qu'on ait la traduction. Je vous donne cet exemple parce que cela arrive assez souvent.

Le coprésident (M. Gauthier): Je connais le problème, sénateur, mais votre proposition pose certains problèmes. En voyage, le Comité reçoit des documents. Supposons que nous sommes au Québec et que nous recevons des documents en français seulement. Si j'interprète bien ce que le sénateur Gigantès vient de dire et que vous semblez approuver, on ne pourrait pas distribuer ces documents aux membres du Comité avant qu'ils soient traduits.

Le sénateur Bolduc: Non, on peut les distribuer.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce n'est pas ce qu'on dit ici.

Le sénateur Bolduc: Oui, c'est correct. Je n'ai rien contre cela. Je pense qu'il faudrait ajouter qu'il ne devrait pas y avoir de débat sur la question si on n'a pas les documents dans les deux langues.

Le coprésident (M. Gauthier): On ne peut pas faire cela non plus, parce que n'importe quelle personne qui témoigne devant le Comité a le droit de parler la langue officielle de son choix et peut, à l'appui de ses commentaires, déposer un

I don't mind because I. . .

Senator Bolduc: But maybe we could put a condition to the effect that untranslated documents will not be studied. If we don't have them in both languages when they are under discussion, debate on the issue is postponed until we get a translation. I give you this as an example because it happens quite often.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm aware of the problem, Senator Bolduc, but your suggestion raises some difficulties. When travelling, the committee receives documents. Assume we are in the province of Quebec and receive documents in French only. If I understand well what Senator Gigantès just said and that you seem to support, documents could not be distributed to committee members before they are translated.

Senator Bolduc: No, they could be distributed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is not what is said here.

Senator Bolduc: Yes, you're right. I have nothing against this. I think we should add that there should be no debate on the issue in the absence of documents in both languages.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You cannot do this here, because any witness before the committee can speak the official language of his or her choice and may, to support his or her comments, table a document in the language of his or her

[Texte]

document dans la langue de son choix. Il incombe au Comité de s'assurer que, lorsque le document est reçu uniquement dans la langue du témoin, il soit distribué dans les deux langues officielles par les greffiers.

Rien n'empêche un témoin de distribuer un document à l'ensemble des députés et sénateurs. Il n'y a rien qui empêche cela. Cependant, les deux greffiers ne sont pas autorisés à distribuer des documents dans une langue seulement. C'est ainsi que j'interprète la chose.

Mr. Bergeron: Je n'ai aucune objection à ce que les documents soient uniquement en anglais d'un point de vue personnel, mais c'est une question de principes.

Le coprésident (M. Gauthier): Ou en français.

Mr. Bergeron: En français ou en anglais. Personnellement, je comprends les deux langues et il n'y a aucun problème à ce niveau-là. C'est plutôt une question de principe. Les travaux doivent se dérouler dans les deux langues officielles. On assure un service de traduction pour permettre aux membres du Comité et aux témoins de suivre les travaux, quelle que soit la langue utilisée.

Je suggérerais plutôt que les témoins qui comparaissent devant le Comité fassent parvenir leurs documents à l'avance pour qu'ils puissent être traduits, afin qu'au moment de l'étude de ces documents-là, on puisse avoir les documents en français et en anglais. Nous devons pouvoir fonctionner dans les deux langues au moment où nous étudions le rapport et lorsqu'on reçoit ces gens-là en audience.

Le coprésident (M. Gauthier): Que diriez-vous si on changeait le libellé pour qu'il se lise comme suit: Que les cogreffiers du Comité soient autorisés à recevoir des membres du public tout document dans leur langue, mais que les cogreffiers, avant de le distribuer, en assurent la traduction.

Mr. Bergeron: Cela impliquerait qu'on demande à nos témoins de faire parvenir leur présentation au Comité à l'avance. C'est tout à fait normal.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est ce qu'on veut faire, mais on ne peut pas insister pour qu'ils nous l'envoient dans les deux langues officielles.

Mr. Bergeron: Non, je suis tout à fait d'accord sur cela.

Le coprésident (M. Gauthier): Je veux que vous me compreniez bien. Si un document est reçu par le Comité, il doit être traduit avant d'être distribué. Cependant, rien n'empêche un témoin de distribuer un document s'il le désire avant ou durant une réunion.

Mr. Bergeron: Il faudrait exiger que les documents qui serviront de base de travail lors des travaux du Comité soient envoyés à l'avance.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela, c'est une autre chose.

Mr. Bergeron: Il faudrait qu'ils soient envoyés dans l'une des deux langues officielles pour qu'on puisse les faire traduire. De cette manière, lorsqu'ils seraient soumis à l'attention des membres du Comité, ils seraient dans les deux langues officielles.

Mr. Strahl: Mr. Chairman, I think we are missing the point of this entire point 5, which I agree with in its entirety, the way it is written.

[Traduction]

choice. When a document is received only in the witness' language, the committee has an obligation, through the clerks, to distribute it in both official languages.

Nothing prevents a witness to distribute a document to all members of Parliament and senators. There is nothing against that. However, the clerks would not be authorized to distribute documents only in one language. This is my reading of the motion.

Mr. Bergeron: Personally, I have no objection to have the documents in English only, but it is also a question of principle.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Or in French.

Mr. Bergeron: In French or in English. Personally, I understand both languages and I have no problem with that. But it is a matter of principle. Proceedings must take place in both official languages. Interpretation is provided to make sure committee members and witnesses follow the proceedings, whatever language is used.

My suggestion would be that witnesses before the committee send their documents ahead of time to have them translated, so that when they are under discussion, they can be read in French and in English. We must be able to operate in both languages when we study the report and when we hear witnesses.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What would you say if we changed the wording this way: That the Joint Clerks of the Committee be authorized to receive from members of the public any document in their language, provided that the Joint Clerks ensure that they are translated before distributing them.

Mr. Bergeron: This means asking witnesses to send their submission ahead of time to the committee. This is quite normal.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is what we want to do, but we cannot insist that they send to us the document in both official languages.

Mr. Bergeron: No, you are quite right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Let me be perfectly clear. Any document received by the committee must be translated before distribution. However, nothing prevents a witness to distribute a document, if he or she wishes so, before or during a meeting.

Mr. Bergeron: It should be a requirement that documents that will serve as a basis for the proceedings of the committee be sent ahead of time.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is another issue.

Mr. Bergeron: They should be sent in either official language to have them translated. This way, when submitted to the attention of committee members, they would be in both official languages.

Mr. Strahl: Monsieur le président, je pense qu'on ne comprend pas du tout le point numéro 5, que j'approuve en entier tel qu'il est rédigé.

[Text]

I hope this committee will be accepting submissions from the public as well as from people who have access to translation services and so on. I hope they'll have the freedom to come to the committee and make their presentations in either of the official languages. They can leave briefs with the clerks, who will have them translated and distributed. We should allow ordinary citizens and Canadians to come, make presentations in either official language and leave briefs with this committee.

[Translation]

J'espère que le comité acceptera les documents venant du public ainsi que de ceux qui ont accès à des services de traduction. J'espère qu'ils auront la liberté de venir au comité et de faire leur exposé dans l'une ou l'autre langue officielle. Ils pourront laisser leurs mémoires aux greffiers, qui les feront traduire et les distribueront. Il faut permettre aux citoyens ordinaires de venir faire leur exposé dans l'une ou l'autre langue officielle et de déposer leur mémoire au comité.

• 1145

I think we are stepping in the wrong direction if we are going to force everyone to have simultaneous translation or translate all their documents before they can make a submission to the committee. It is just wrong.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I totally agree.

Mr. Strahl: We should leave item 5 as written. It is perfectly clear.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): To meet Mr. Bergeron's concerns, we could change the second last sentence. Instead of saying "and promptly distributed", we could say "are translated before they are distributed by the clerks". We could do that.

Le sénateur Gigantès: Je m'excuse, mais on a fait le même exercice à un comité mixte sous la présidence de M. Hopkins. Il y avait des gens qui parlaient et on les écoutait. Il y avait de la traduction. Ensuite, ils nous laissaient des documents à chacun. Quand c'était un texte intéressant, il y avait des membres du Comité qui voulaient savoir ce que disait le texte écrit. La traduction ne pouvait pas se faire assez vite, mais les membres du Comité voulaient savoir immédiatement de quoi on parlait. Je me trouvais à faire le traducteur. Les membres du Comité unilingues venaient me voir et me disaient: Philippe, qu'est-ce que cela dit? Cela alourdissait la procédure.

Je trouve que la version de M. Kelleher est un bon compromis: qu'on distribue les documents quand ils arrivent.

Le coprésident (M. Gauthier): Répétez-moi ce qu'il a suggéré.

Le sénateur Gigantès: Il dit de les distribuer dans la langue dans laquelle ils sont arrivés et de les faire traduire, mais de ne pas faire de débat sur la base de ces documents jusqu'à ce qu'ils aient été traduits et distribués. C'est ce qu'a dit le sénateur Kelleher.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Gigantès, que je sache, le sénateur Kelleher n'a pas encore dit un mot. Le sénateur Bolduc a parlé.

Le sénateur Gigantès: En effet, c'est le sénateur Bolduc.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie.

Le sénateur Gigantès: Ils sont tous les deux tellement distingués qu'ils m'éblouissent. Alors, je les compare.

Le coprésident (M. Gauthier): Est-ce que quelqu'un d'autre veut faire un commentaire? Est-ce que j'ai bien compris la volonté du Comité? Monsieur Leblanc.

Je pense que nous sommes dans la mauvaise voie si nous cherchons à forcer les gens à s'équiper pour l'interprétation simultanée ou à faire traduire tous leurs documents avant de pouvoir comparaître devant le comité. Ce n'est pas comme ça qu'il faut procéder.

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis tout à fait d'accord.

M. Strahl: Laissons la motion numéro 5 telle quelle; c'est parfaitement clair.

Le coprésident (M. Gauthier): Pour répondre aux préoccupations de M. Bergeron, nous pourrions changer la troisième ligne avant la fin et remplacer «on assure la traduction et la distribution dans les meilleurs délais» par «on assure la traduction avant de les distribuer». On pourrait procéder ainsi.

Senator Gigantès: Excuse me, but we went through the same exercise in a joint committee chaired by Mr. Hopkins. There were people speaking and we listened to them. There was interpretation. Then, they left documents with each of us. When it was an interesting document, some members of the committee wanted to know what it said. Translation could not be done quickly enough, and committee members wanted to know immediately what it was about. I ended up acting as the translator. Unilingual committee members would come to me and ask "Philippe, what does this say?" It made for unwieldy proceedings.

I think Mr. Kelleher's suggestion is a good compromise. Let's distribute documents when they come.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Please repeat for my benefit what he said.

Senator Gigantès: He said to distribute the documents in the language they were received and to have them translated, but not hold a debate on the basis of these documents until they have been translated and distributed. This is what Senator Kelleher said.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Gigantès, to my knowledge, Senator Kelleher has not said a word yet. Senator Bolduc has spoken.

Senator Gigantès: You are right, it was Senator Bolduc.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Senator Gigantès: Both of them are so distinguished I am dazzled. So I confuse the two of them.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Any other comment? Did I understand the will of the committee? Mr. Leblanc.

[Texte]

[Traduction]

M. Leblanc (Longueuil): Pour que tout soit clair et plus facile pour les unilingues anglophones ou francophones, je vais me rallier au sénateur Bolduc. Il faudrait que tout soit traduit au moment où on siège. Il faut demander aux témoins de nous envoyer leurs documents au moins 15 jours à l'avance pour que les greffiers puissent les faire traduire, afin que nous puissions en débattre dans notre langue et bien comprendre le sens des témoignages.

Dans cet esprit-là, j'appuie la proposition du sénateur Bolduc qui dit qu'au moment où on siège, les documents doivent avoir été traduits. Bien sûr, si les témoins veulent distribuer des documents secondaires, je ne vois pas d'objection à ce qu'ils le fassent, mais le document principal doit être dans les deux langues officielles du Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est bien. Monsieur Graham.

M. Graham (Rosedale): Monsieur le président, je trouve que nous sommes en train de compliquer les choses énormément. Ce n'est peut-être pas trop compliqué à Ottawa, mais ce l'est dès qu'on va à Vancouver, à Calgary ou à Québec. Exiger que tout document nous soit soumis 15 jours à l'avance et demander au secrétariat d'insister pour que le public canadien dépose tous ses témoignages 15 jours à l'avance pour que nous puissions les utiliser, c'est très compliqué. C'est absolument inutile et cela nuit à l'efficacité du Comité. Donc, je m'oppose à ce qu'on pose comme condition préalable que tout document doit être traduit avant d'être utilisé. Je trouve que nous devons adopter la formule qu'on a ici, qui permet de recevoir les documents dans une langue officielle et de les faire traduire aussitôt que possible. C'est la seule façon dont nous pouvons procéder.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ajouterais, monsieur Graham, que «aussitôt que possible» veut dire «quand ils auront été traduits».

J'ai plusieurs années d'expérience à la Chambre et j'ai souvent vécu ce problème. Chaque fois qu'on doit adopter une résolution, c'est toujours la même discussion. La meilleure façon, c'est de permettre aux cogreffiers du Comité de recevoir les documents dans la langue officielle du choix du témoin; après cela, les cogreffiers s'assurent de faire traduire le document dans l'autre langue avant de le distribuer. C'est ce qu'il y a de plus simple.

• 1150

Monsieur Bergeron, un témoin vient devant nous pour parler des droits de la personne. Le témoin a un document étoffé d'une demi-heure, mais ne parle que pendant 10 minutes parce que le Comité a décidé de limiter les présentations à 10 minutes. Cependant, le témoin veut étoffer son argumentation à l'aide d'un document beaucoup plus substantiel. Je pense qu'il est tout à fait acceptable qu'on entende le témoin dans sa langue, qu'il nous parle de son document, que le document soit remis au greffier et que le greffier le fasse traduire avant de le distribuer. Autrement, vous allez avoir des problèmes de logistique énormes.

Je vois, monsieur Bergeron, que vous secouez la tête. Cela ne correspond pas à vos vues?

I'll go to Mr. Strahl.

Mr. Strahl: This is craziness, people, that we're fighting over this. This is nuts.

Mr. Leblanc (Longueuil): To make everything clear and easier for unilingual anglophones and francophones, I will support Senator Bolduc. Everything should be translated by the time we see it. Witnesses must be requested to send their submission at least 15 days ahead of time so that the clerks can have them translated and that we can discuss them in our language and be clear about the meaning of the proceedings.

With that in mind, I support Senator Bolduc's suggestion that when we are sitting, documents must have been translated. Of course, if witnesses want to distribute additional material, I have no objection, but the major submission must be in both official languages of Canada.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Very good. Mr. Graham.

Mr. Graham (Rosedale): Mr. Chairman, I find we are complicating things unduly. It may not be too difficult in Ottawa, but it will be as soon as you are in Vancouver, Calgary or Quebec City. Requiring that all documents be submitted to us 15 days ahead of time and requesting the secretariat to insist that the Canadian public table all submissions 15 days ahead to let us use them, it's very complicated. It is absolutely useless and hinders committee efficiency. For this reason, I object to have as a prerequisite that any document must be translated before being used. My view is that we must support the approach we have here, which allows receiving documents in one official language and having it translated as soon as possible. This is the only way we can work.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would add, Mr. Graham, that "as soon as possible" means "when they are translated".

I have several years of experience in the House and I've often been through this difficulty. Whenever we have to adopt a motion, it's always the same debate. The best way is to let the Joint Clerks of the committee receive the documents in the official language of the witness; then, they ensure that the document is translated into the other language before distribution. This is the easiest way.

Mr. Bergeron, let's say a witness comes before us to discuss human rights. The witness has a detailed document that would take half an hour to read, but speaks for only ten minutes because the committee has decided to limit presentations to ten minutes each. But the witness wants to substantiate his presentation with a more complete document. I feel it is quite acceptable to hear the witness in his own language, to let him discuss his brief, to have him leave the brief with the clerk and to have the clerk ensure its translation before distributing it. Otherwise, you will have enormous logistical problems.

I see, Mr. Bergeron, that you are shaking your head. This does not meet your concerns?

Je vais donner la parole à M. Strahl.

M. Strahl: C'est de la démence de se disputer à propos de ceci. C'est complètement cinglé.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We're not fighting over it.

Mr. Strahl: Of all the things I would agree are beneficial about coming to Ottawa it's that you can make presentations in either official language.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Right on.

Mr. Strahl: The beauty of the place is that you can come to Ottawa and do what you like.

There's a note here beside me. If we're going to start being so picky about not accepting a brief in either official language. . . I'm happy to accept a brief in French, even if I can't speak it. If I have a point I'm concerned about, I will follow it up and make sure I get to the bottom of it.

We might as well stick in Ottawa if we're not going to accept something that's not translated in its entirety before we get it. We might as well not go on tour but stay in the hallowed halls, and figure we're going to learn it all here. If we want to get out and listen to people, let's get out there. Let them speak whatever they like.

This is crazy. Can't people speak either official language in any part of this country they like? Of course. Let's accept their brief in either official language and be happy with it.

If we start saying unless they can speak both official languages or get it translated, they're not even allowed to make a submission, I think it's nuts. We have to be willing to accept people from wherever they come.

I think if we're not going to accept that, let's stay in Ottawa. Let the translators do the work here.

Mr. Regan: With respect, that isn't the issue. The issue is simply—and I'm basically on your side—whether we ask to have them submitted two weeks in advance so they can be translated.

Mr. Strahl: You can't. How?

Mr. Regan: I agree with you that we don't, okay. I just want to make it clear. No one is saying they can't present it in English or French.

Mr. Strahl: If we go to either hometown in either end of the country, surely you can't ask someone to get ahold of translation services and have this totally translated.

Mr. Regan: No one's saying that.

Mr. Strahl: You should be able to submit it and distribute it. Who cares?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order.

I would just make the point that I think we're dealing with two issues here. The issue of requiring that the witnesses table their presentations two weeks in advance or three weeks in advance or whatever is another issue altogether. What I'm talking about here is a witness who comes before this committee with a document in the language of his/her choice. If that document is required by the committee to be tabled with the committee, before it is circulated to the public or to the members, the clerks have to have it translated. It only makes sense.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Nous ne nous disputons pas.

M. Strahl: S'il y a quelque chose de positif dans le fait de venir à Ottawa, c'est bien de pouvoir faire un exposé dans l'une ou l'autre langue officielle.

Le coprésident (M. Gauthier): Très juste.

M. Strahl: Le gros avantage d'Ottawa, c'est de pouvoir faire comme on veut.

Il y a une note ici, à côté de moi. Si on commence à faire les difficiles au point de ne pas accepter un mémoire dans l'une des langues officielles. . . J'accepterai avec plaisir un mémoire en français, même si je ne parle pas cette langue. S'il y a quelque chose qui m'intéresse en particulier, je reviendrai à la charge pour vider la question.

Aussi bien rester à Ottawa si nous comptons refuser un document tant qu'il n'aura pas été traduit dans sa totalité. Supprimons la tournée et restons dans notre tour d'ivoire et figurons-nous que nous allons tout apprendre ici. Mais si nous voulons être à l'écoute de la population, rendons-nous sur place. Et qu'on laisse les gens parler la langue qu'ils veulent.

C'est dément. Est-ce que les gens ne peuvent pas parler la langue officielle de leur choix partout au pays? Bien sûr. Qu'on accepte leur mémoire dans l'une ou l'autre langue et restons-en là.

Si l'on commence à dire qu'à moins de pouvoir parler les deux langues officielles ou de pouvoir faire traduire leurs documents, ils ne pourront même pas faire leurs exposés, c'est de la folie. Il faut accepter les gens peu importe d'où ils viennent.

Si nous ne sommes pas prêts à accepter ça, restons à Ottawa. Que les traducteurs fassent le travail ici.

M. Regan: Sauf votre respect, là n'est pas la question. La question est tout simplement de savoir—et je suis essentiellement de votre avis—si nous allons demander que le texte nous parvienne deux semaines à l'avance pour être traduit.

M. Strahl: On ne peut pas. Comment?

M. Regan: Je suis d'accord avec vous, ce n'est pas possible. Qu'une chose soit bien claire. Personne ne dit que les témoins ne peuvent le présenter en français ou en anglais.

M. Strahl: Si l'on se rend dans un petit village quelque part au pays, on ne peut tout de même pas demander aux témoins de retenir les services d'un traducteur et de faire traduire tout ceci en entier.

M. Regan: Personne ne dit de chose pareille.

M. Strahl: Il faut pouvoir le soumettre et le distribuer. Qu'importe le reste.

Le coprésident (M. Gauthier): Du calme.

Je tiens à préciser qu'il y a ici deux questions. L'idée de demander aux témoins de faire parvenir leurs exposés deux ou trois semaines à l'avance, c'est une toute autre question. Le cas dont je parle ici, c'est celui du témoin qui comparait devant le comité avec un document dans la langue de son choix. Si le comité décide que ce document doit être déposé, avant de le remettre aux membres du public ou du comité, les greffiers doivent le faire traduire. C'est sensé.

[Texte]

That is the official language policy of this House of Commons. That's the only issue. If you could follow with me, all I'm saying... and I'm going to read it *en français parce que l'anglais is a little more complicated*:

Que les cogreffiers du Comité soient autorisés à recevoir les documents du public dans l'une ou l'autre des deux langues officielles et que les cogreffiers en assurent la traduction avant qu'ils soient distribués.

C'est tout ce que je voulais dire.

M. Regan propose que la question soit mise aux voix. Je m'excuse. Monsieur Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Je pense que le problème vient du fait qu'on a entendu deux choses. Vous avez dit, monsieur le président, que lorsque le Comité dépose un document, le document doit être déposé et accessible dans les deux langues.

Le coprésident (M. Gauthier): Quand un témoin dépose un document.

M. Paré: Deuxièmement, vous avez dit qu'un témoin pouvait déposer lui-même un document dans sa propre langue.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

M. Paré: C'est de là que vient toute la difficulté. Quand un témoin vient faire une présentation, c'est tout à fait évident qu'il a le droit de la faire dans la langue de son choix et qu'il a le droit de remettre un document au greffier dans la langue de son choix, mais il ne doit pas le distribuer aux membres.

Le coprésident (M. Gauthier): Le greffier ne peut pas le distribuer, mais la personne est tout à fait libre de le faire, soit par le truchement du courrier, soit à la porte, soit en le donnant individuellement à chacun des membres du Comité. Rien n'empêche un Canadien de faire cela. C'est la liberté d'expression qui donne à tout Canadien le droit de distribuer le document qu'il veut.

• 1155

M. Paré: Mais je pense que le problème vient en partie de là. À partir du moment où on admet qu'un témoin qui s'est exprimé en français ou en anglais peut déposer un document dans la même langue sans que le document soit immédiatement traduit, cela pose un problème. Je vous pose mon problème personnel. Je ne suis pas bilingue et, si un document est déposé en anglais, je considère que je subis une discrimination. Je ne suis pas d'accord avec cela.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais le document ne sera pas déposé. Vous n'aurez pas accès à ce document avant qu'il soit traduit et il ne sera pas question de discuter du document dans sa totalité avant qu'il soit traduit.

M. Paré: Mais vous dites, monsieur le président...

Le coprésident (M. Gauthier): Il n'est pas officiel.

M. Paré: Vous dites, monsieur le président, qu'un témoin pourrait le distribuer.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

[Traduction]

C'est la politique sur les langues officielles de la Chambre des communes. C'est la seule question. Si vous voulez suivre avec moi, tout ce je dis... et je vais la lire en français parce que l'anglais est un peu plus compliqué:

Que les cogreffiers du Comité soient autorisés à recevoir les documents du public dans l'une ou l'autre des deux langues officielles et que les cogreffiers en assurent la traduction avant qu'ils soient distribués.

This is all I had to say

Mr. Regan moves that the question be called. I'm sorry. Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): I think the problem comes from the fact that we have heard two things. You said, Mr. Chairman, that when the committee causes a document to be tabled, such document must be tabled and available in both languages.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): When a witness tables a document.

Mr. Paré: Second, you said that the witness can table himself or herself a document in his or her own language.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Paré: There's the rub. When the witness comes to make a presentation, it is quite obvious he has a right to do so in the language of his choice and has the right to leave a document with the clerk in the language of his choice, but he must not distribute it to the members.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The clerk cannot distribute it, but the witness is perfectly free to do so, either through the mail, by leaving it at a member's office, or by handing it out individually to each member of the committee. Nothing prevents a Canadian citizen to do this. This is the freedom of speech that entitles any Canadian to distribute any document as he or she sees fit.

Mr. Paré: But I think that is in part where the problem lies. Once we start accepting that a witness who speaks in French or English may table a statement in that same language without that statement being immediately translated, we have a problem. If I may tell you about my own problem, I am not bilingual and if a brief is tabled in English, I feel I'm discriminated against. I do not agree with that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But the brief will not be tabled. You will not have access to that brief before it is translated and it will not be discussed in any way in its entirety before it is translated.

Mr. Paré: But you said, Mr. Chairman...

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is not an official document.

Mr. Paré: You said, Mr. Chairman, that a witness could circulate it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

[Text]

M. Paré: Donc, il est accessible.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

Une voix: On ne peut pas y faire allusion en comité.

Le coprésident (M. Gauthier): Rien n'empêche le témoin de distribuer son document. Le témoin peut le faire quand il le veut dans ce pays. Chaque Canadienne ou chaque Canadien a la liberté absolue de distribuer de la documentation qu'il veut, à qui il le veut.

Le sénateur Gigantès: Au Québec, il y a des témoins qui vont nous donner des documents en français. Il y aura des témoins à Calgary qui vont nous donner des documents en anglais. Ils vont aller autour de la table. Ils vont les mettre devant nous en anglais. On ne peut pas leur dire: Vous n'avez pas le droit de faire cela.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Volpe m'a demandé la parole.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Je trouve le discours très intéressant. Comme vous l'avez dit, c'est un discours qu'on fait presque toujours quand on commence des travaux.

Pour ma part, j'ai beaucoup de sympathie pour M. Paré. Je travaille dans une autre langue, qui n'est ni l'anglais ni le français. Un témoin de n'importe où au Canada peut venir devant nous pour nous présenter sa position et décider au dernier moment de ne pas suivre le document déjà préparé, mais de présenter un discours un peu différent qui reflète déjà des changements ou des nuances qu'on a appréciés devant le forum de Ce comité. Rien n'empêche le témoin de changer la présentation.

Nous, les membres de ce Comité, devons poser des questions sur ce que nous nous venons d'entendre. Nous avons toujours la traduction qui nous permet de comprendre tout ce qui se passe immédiatement.

Ensuite, nous avons l'avantage d'avoir un document, en anglais ou en français, qui sera à notre disposition plus tard, quand nous aurons le temps de réfléchir et d'étudier une autre position. Dans ce cas-ci, le témoin a présenté un discours qui est complètement différent du document déposé. Étant donné que rien n'empêche un témoin de changer complètement sa position pendant la présentation, je pense que dans ce cas, il n'y a aucune discrimination ou aucun désavantage parce que nous voyageons toujours avec des traducteurs officiels. La chose qui compte pour nous, comme membres du Comité, c'est de pouvoir écouter les témoignages dans la langue que nous comprenons.

Le coprésident (M. Gauthier): Je pense qu'on a assez discuté.

M. Volpe: Il faut poser la question.

M. Bergeron: Permettez-moi une dernière intervention. Je pense que, dans la forme, la motion modifiée que vous nous avez présentée peut paraître intéressante.

Deuxièmement, je tiens à préciser quelque chose à l'égard des affirmations de M. Strahl et de M. Volpe. D'abord, il ne s'agit pas d'obliger les Canadiens et les Canadiennes qui comparaitront devant le Comité à s'exprimer dans les deux langues officielles. Évidemment, ils pourront s'exprimer dans la langue de leur choix. Cela n'a aucun rapport avec cela.

[Translation]

Mr. Paré: So, it is accessible.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

An hon. member: It cannot be mentioned in the committee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Nothing prevents a witness from circulating his brief. Witnesses can do it whenever they like in this country. Every Canadian man or woman is entirely free to circulate whatever documents they wish to whoever they wish.

Senator Gigantès: In Quebec, some witnesses will give us their briefs in French. We will have witnesses in Calgary who will give us their briefs in English. They will go around the table and put them before us in English. We cannot tell them: You have no right to do that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Volpe has asked for the floor.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I find this discussion very interesting. As you mentioned earlier, it is a discussion that we have almost invariably when we begin committee proceedings.

I for one have a lot of sympathy for Mr. Paré. I work in another language which is neither English nor French. A witness from anywhere in Canada may come and meet with us to give us his view and decide at the last minute not to follow his or her prepared brief, but rather to make a slightly different statement reflecting changes or qualifications made earlier in the committee hearings. Nothing prevents a witness from altering his presentation.

We as members of the committee are to ask questions on what we have heard. We can always rely on simultaneous interpretation to understand immediately what is going on.

We then have the benefit of a document in English or in French which will be made available to us later on, when we have time to reflect upon and study another position. I am speaking of a situation where a witness in his testimony says something totally different than what he wrote in his tabled brief. Since there is nothing to prevent a witness from radically changing his or her position when testifying, I do not think there is any discrimination or disadvantage in this case as we always have interpreters with us when we travel. What matters for us as members of the committee is to be able to hear witnesses in the language we understand.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think we have sufficiently debated this issue.

Mr. Volpe: We should have the question.

Mr. Bergeron: May I make one last statement. I believe the motion as amended that you have suggested may seem interesting.

Secondly, I wish to clarify something about what Mr. Strahl and Mr. Volpe have been saying. In the first place, it is not a question of forcing the witnesses who will appear before the committee to make their statements in both official languages. They are of course free to speak the language of their choice. And that is completely besides the point.

[Texte]

D'autre part, notre intervention vise simplement à permettre à tous les membres du Comité, qu'ils soient francophones ou anglophones ou même bilingues, de suivre l'exposé des témoins s'ils font référence au document. Par exemple, s'ils disent: À tel paragraphe, tel chapitre, on dit telle chose, nous devons être en mesure de lire ce à quoi le témoin fait allusion.

• 1200

La formule que vous nous avez proposée, c'est-à-dire autoriser les gens à nous envoyer leur document dans la langue de leur choix et remettre le document aux membres du Comité une fois qu'il est traduit, nous convient dans la mesure où personne ne sera obligé de suivre la présentation du témoin en étant désavantagé par rapport à un autre.

Par conséquent, on devrait suggérer fortement aux groupes, aux organisations et aux personnes qui ont l'intention de se présenter devant le Comité de nous soumettre leurs textes à l'avance de façon à ce qu'ils puissent être traduits et qu'on puisse y faire référence dans le cadre des travaux du Comité, quel que soit l'endroit au Canada où les travaux auront lieu.

Le coprésident (M. Gauthier): Je n'ai aucun mal à accepter cela, mais c'est une deuxième proposition.

Mr. Mills, you haven't spoken yet.

Mr. Mills (Red Deer): That's just not going to work. There's no way that will work. What we are doing is cutting out the grassroots people. This is why they hate parliamentarians. They hate politicians because we make everything so damned stupid.

You should be able to come in front of this travelling road show if you're just the guy off the farm. If you tell him that he has to send it two or three weeks in advance because it has to be translated so we can all read it—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, that's not the point. The point is not that. The point is that anybody can come before the committee, Mr. Mills, and make a presentation in the language of his or her choice.

Mr. Mills: Of his or her choice, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Bergeron is saying that if a group wants to table a document—

Mr. Mills: What about an individual?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): —or an individual, he should send it to us two weeks in advance—

Mr. Mills: But they can't.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Just a minute now. We don't say it's an obligation. We'll invite them to send it two weeks in advance so that the committee clerks can get it translated and into your hands before the witness starts on his or her presentation. That's only to help you understand better what—

Mr. Mills: What about the guy who just comes there and wants to make his presentation?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No problem. He will be heard in the language of his choice and there will be interpretation with us to give that.

[Traduction]

Our contention is simply that all members of the committee, whether they are francophone or anglophone or even bilingual, should be able to follow what the witnesses are saying if they refer to the brief. For instance, if they say: In paragraph X of chapter X, this is what it says, we have to be able to read what the witness is referring to.

The approach that you have suggested, allowing people to send us their brief in the language of their choice and circulating the brief to the members of the committee once it has been translated, is fine with us provided no one will be at a disadvantage to follow the witness' presentation.

We should therefore urge groups, organizations and individuals wishing to appear before the committee to provide us early with their texts so that they can be translated and referred to during the committee's proceedings, wherever in Canada they may take place.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have no difficulty with that, but it is a different proposal.

Monsieur Mills, vous n'êtes pas encore intervenu.

M. Mills (Red Deer): Ce ne marchera pas. C'est impossible. Vous allez complètement exclure la base. C'est pour cela qu'ils détestent les parlementaires. Ils détestent les parlementaires à cause de toutes ces stupidités que nous faisons.

N'importe qui doit pouvoir venir du fond de sa ferme parler aux membres de ce comité itinérant. Si vous dites à ce type-là qu'il faut qu'il envoie son mémoire deux ou trois semaines à l'avance pour qu'il puisse être traduit afin que nous puissions tous le lire. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Non, ce n'est pas ça. Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. N'importe qui peut se présenter devant le comité, monsieur Mills, et s'y exprimer dans la langue de son choix.

M. Mills: De son choix, oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce qu'a dit M. Bergeron, c'est que si un groupe veut déposer un document. . .

M. Mills: Et un particulier?

Le coprésident (M. Gauthier): . . .ou un particulier, il faudrait qu'il nous l'envoie deux semaines à l'avance. . .

M. Mills: Mais ils ne peuvent pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Un instant. Nous ne disons pas que c'est obligatoire. Nous les invitons à nous envoyer ce texte deux semaines à l'avance pour permettre au greffier du comité de le faire traduire et de vous le distribuer avant le début de la comparution du témoin en question. Il s'agit simplement de vous aider à mieux comprendre. . .

M. Mills: Et si quelqu'un vient se présenter au comité sans avoir envoyé un texte?

Le coprésident (M. Gauthier): Aucun problème. Nous l'entendrons dans la langue de son choix et nous aurons l'interprétation.

[Text]

Mr. Mills: But will we not discuss it until we get a translation?

An hon. member: If he tables documents, what would happen?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You have the translation right now. It's instantaneous. That's why we don't call it translation, we call it interpretation. It's instantaneous interpretation.

Mr. Mills: But we won't have the written text—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If he or she—

Mr. Mills: —if he gives it in French or in English.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Mills, if he or she sent it to us two weeks in advance, yes, we will have it.

Mr. Mills: But if they don't.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If they don't, that's their choice. They will be forewarned that if their text is sent to us in advance, we will do our utmost to have it translated for them. If they don't want to send a text, that's their problem, their decision. We can hear them here. They can use their time to their benefit in getting their message across.

Mr. Regan: Mr. Chairman, in my understanding, Mr. Bergeron used the word *suggérer*, or suggest. In other words we "suggest" to them that they send their documents in advance, isn't that right? I don't think the intention is that if they happen not to get them there in advance and they bring documents with them, that we would not receive those.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's right.

Mr. Regan: In other words, if they come and they haven't done it in advance—which will be nice, because they will get translated—we don't say no, they can't give us those documents.

Le coprésident (M. Gauthier): On pourrait continuer indéfiniment, mais on est en train de répéter les choses. Donc, voici la proposition: Que les cogreffiers du Comité soient autorisés à recevoir les documents du public dans la seule langue originale, pourvu que ce soit l'une des deux langues officielles, et que les cogreffiers en assurent la traduction avant la distribution.

Quels sont ceux qui sont en faveur de cette motion proposée par M. Regan?

M. Bergeron: Et l'aspect suggestion?

Le coprésident (M. Gauthier): Cela vient en deuxième. Il faut d'abord adopter cette motion.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Il est proposé par M. Regan que tout intervenant soit invité à soumettre son texte aux cogreffiers du Comité au moins 15 jours à l'avance, afin qu'on puisse en faire une traduction dans l'autre langue officielle.

Tel est l'esprit de la motion. Monsieur Strahl.

[Translation]

M. Mills: Mais nous n'en discuterons pas tant que nous n'aurons pas de traduction?

Une voix: S'il dépose des documents, que se passe-t-il?

Le coprésident (M. Gauthier): En ce moment même, vous avez l'interprétation. Vous avez une traduction simultanée. C'est pour cela qu'on ne parle pas de traduction, on appelle cela l'interprétation. C'est de l'interprétation simultanée.

M. Mills: Mais nous n'avons pas le texte écrit. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Si le. . .

M. Mills: S'il présente son texte en français ou en anglais.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Mills, s'il nous l'a envoyé deux semaines à l'avance, nous l'aurons.

M. Mills: Mais s'il ne l'a pas fait.

Le coprésident (M. Gauthier): Si les témoins ne le font pas, c'est leur choix. On les prévient que, s'ils nous envoient leur texte à l'avance, nous ferons tout ce que nous pourrions pour le faire traduire. S'ils ne veulent pas nous envoyer un texte, c'est leur problème, leur décision. Nous pourrions les entendre quand ils se présenteront devant nous. Ils pourront profiter de leur temps de parole pour faire passer leur message.

M. Regan: Monsieur le président, je crois que M. Bergeron a employé le mot *suggérer*, ou *suggest* en anglais. Autrement dit, nous leur «suggérons» d'envoyer leur document à l'avance, n'est-ce pas? Je pense qu'il ne s'agit nullement de refuser leurs documents s'ils ne nous les ont pas envoyés à l'avance et qu'ils les apportent simplement lors de leur comparution.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est juste.

M. Regan: Autrement dit, s'ils ne l'ont pas fait à l'avance, ce qui serait bien agréable puisque cela nous permettrait de faire traduire ces documents, nous ne leur dirons pas qu'il n'est pas question d'accepter ces documents.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We could go on forever, but we are just rehashing the same things. So here is the motion: That the Joint Clerks of the Committee be authorized to receive documents from the public in their original language, provided it is one of the two official languages, and that the Joint Clerks ensure that such documents are translated before being distributed.

All those in favour of that motion moved by Mr. Regan?

Mr. Bergeron: And what about the suggestion?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That comes next. We must first deal with this motion.

Motion carried

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is moved by Mr. Regan that all witnesses be invited to make their briefs available to the Joint Clerks of the Committee at least two weeks in advance, so that they can be translated into the other official language.

That is the spirit of the motion. Mr. Strahl.

• 1205

Mr. Strahl: I hate to say this, but just because I'm kind of listening to you and kind of listening to the translation, could you repeat that in English please?

M. Strahl: Je suis vraiment désolé, mais comme j'écoute plus ou moins l'interprétation en même temps que vous, pourriez-vous répéter cela en anglais, s'il vous plaît?

[Texte]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, I'm going to translate the motion that written presentations to the committee be sent at least two weeks in advance to the clerks in order that they be translated before being distributed.

Mr. Strahl: That's "written presentations must be. . .".

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No.

Mr. Strahl: I don't see the word "suggest" in there.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): In *français* we use the word "invite".

Mr. Strahl: Okay. I need it in English.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We "invite" presentations.

Mr. Strahl: That's not "suggest", though.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That we invite Canadians to submit their presentations in writing two weeks in advance so the clerks can get them translated. That's the way I think it should be.

Mr. Volpe: I'm sure the legal members on the committee, Mr. Chair, will advise you that wording that's probably very objective would be phrased this way: that potential witnesses are advised or invited to submit presentations in writing to the clerk 15 days prior to appearance for the purpose of translation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We're all saying the same thing.

As moved by Mr. Regan, it's approved unanimously.

Mr. Strahl: Excuse me, Mr. Chairman, did you say we voted unanimously on that?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We didn't vote, but I said it was adopted unanimously. I didn't see any dissent. Are you dissenting?

Mr. Strahl: I'm going to dissent.

Motion agreed to on division

Dépenses des témoins: Que, conformément aux directives du Comité permanent de la régie interne du Sénat et du Bureau de régie interne de la Chambre des communes, et sur demande, les témoins ayant comparu devant le Comité soient remboursés de leurs frais de déplacement, de logement et de séjour jugés raisonnables à raison d'au plus deux représentants par organisme.

Je dis «deux représentants» simplement pour les fins de la discussion. Si vous voulez en mettre plus, allez-y, mais je pense que deux suffisant.

Cette motion est proposée par M. Leblanc. Monsieur Mills.

Mr. Mills: I have just one question. Would it be possible for us to try to use television as much as possible to interview witnesses? I know a number of other committees have been doing that. It's worked very successfully and has saved an awful lot of money.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's item 7, as you will probably see, touching on television broadcasting.

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, je vais vous traduire cette motion: que les exposés écrits à présenter au Comité soient transmis au moins deux semaines à l'avance aux greffiers du Comité afin qu'ils puissent les faire traduire avant de les distribuer.

M. Strahl: Alors, «les exposés écrits doivent être. . .».

Le coprésident (M. Gauthier): Non.

M. Strahl: Je ne vois pas «suggérer» ici.

Le coprésident (M. Gauthier): En français, nous avons le mot «inviter».

M. Strahl: Bon. Il me le faut en anglais.

Le coprésident (M. Gauthier): On aura «invite» en anglais.

M. Strahl: Mais ce n'est pas «suggérer».

Le coprésident (M. Gauthier): Que les Canadiens et Canadiennes soient invités à soumettre leurs exposés par écrit deux semaines à l'avance afin de permettre aux greffiers de les faire traduire. Je pense que c'est ce qu'il faudrait dire.

M. Volpe: Je suis sûr que les conseillers juridiques du comité vous diraient que pour être parfaitement objectif, monsieur le président, il faudrait dire: les témoins éventuels sont invités à soumettre leurs exposés par écrit au greffier 15 jours avant de comparaître pour en permettre la traduction.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous disons tous la même chose.

La motion proposée par M. Regan est approuvée à l'unanimité.

M. Strahl: Excusez-moi, monsieur le président, vous dites que nous avons voté à l'unanimité sur cette motion?

Le coprésident (M. Gauthier): Nous n'avons pas voté, j'ai dit qu'elle avait été adoptée à l'unanimité. Je n'ai vu personne voter contre. Vous êtes contre?

M. Strahl: Je vais être contre.

La motion est adoptée avec dissidence

Witness expenses: That, as established by the Senate Standing Committee on Internal Economy and by the House of Commons' Board of Internal Economy, and if requested, reasonable travelling, accommodation and living expenses be reimbursed to witnesses who have appeared before the Committee up to a maximum of two representatives of any one organization.

I say "two representatives" simply for the purposes of this discussion. If you want to have more, go ahead, but I believe two should be enough.

This is moved by Mr. Leblanc. Mr. Mills.

M. Mills: Je voudrais simplement poser une question. Pourrions-nous essayer de nous servir le plus possible de la télévision pour interroger des témoins? Je sais que plusieurs autres comités l'ont déjà fait. L'expérience a très bien marché et a permis de réaliser des économies considérables.

Le coprésident (M. Gauthier): Il s'agit-là du point 7, comme vous le voyez certainement, qui concerne la télédiffusion.

[Text]

[Translation]

Mr. Mills: I'm talking about a witness. Instead of paying for the witness to come here, can we not get them on that satellite and talk to them that way? Is that covered by witness expenses?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No. This is strictly for those organizations that we have invited to come to speak to us or to address the group, and which submit reasonable expenditures for travel and—

Mr. Mills: I'm suggesting that it might be a lot cheaper if we use satellite to interview them. There they are on the screen, here we are on the screen. That saves a lot of money and saves a lot of travel.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I saw a paper last week, Mr. Mills, on that. I don't want to discourage you, but I'm told it's very expensive.

Mr. Mills: Yes. I'd just like to know—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's very expensive to have television satellite communications, or teleconferencing.

Senator Gigantès: Most money-saving measures turn out to be much more expensive than one expects them to be.

Mr. Mills: I'd like to know if they are money-saving, I'd like to look at—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Mills, why don't we adopt this motion first, which deals strictly with witnesses appearing before the committee. Then we can go to the other one that deals with televising of our deliberations.

• 1210

M. Leblanc propose que la motion soit adoptée avec deux représentants par organisme.

Motion agreed to

The seventh routine motion is that the proceedings of the committee be televised, at the discretion of the Joint Chairs.

The reason for that, strictly speaking, is because there's a lot of competition, as you know. Defence has its ongoing deliberations. Social programs have been looked at and the GST by finance.

We only have one room now in the whole of the House of Commons that can be reserved for televising our debates. That's 50% less, so we have to put in notice in advance. It's kind of difficult and heavy for the chairs to have to come back and ask permission from all the committee. If you'd allow it at our discretion, whenever the rooms are available we will ask for the meetings to be televised across Canada.

Mr. Volpe: Mr. Chairman, would it be appropriate at this time to piggy-back the suggestion earlier proposed by Mr. Mills on that? Since we're talking about the discretion of the chair in making this decision, that discretion being dependent upon the availability of the instruments necessary for such transmission, we could add a phrase here "allowing the chair to pursue the possibility of teleconferencing as an alternative".

M. Mills: Je vous parle des témoins. Au lieu de leur payer le voyage pour les faire venir ici, ne pourrions-nous pas communiquer avec eux par satellite? Est-ce que c'est couvert par les dépenses de témoins?

Le coprésident (M. Gauthier): Non. Il s'agit uniquement des organisations que nous invitons à venir nous rencontrer et qui nous soumettent un compte raisonnable de frais de déplacement. . .

M. Mills: Je pense que cela nous coûterait beaucoup moins cher de les interroger par satellite. Nous les aurions sur notre écran, ils nous auraient sur le leur. Cela permet d'économiser beaucoup d'argent et d'éviter beaucoup de voyages.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai lu un article là-dessus la semaine dernière, monsieur Mills. Je ne voudrais pas vous décourager, mais d'après ce que l'on m'apprend, cela coûte très cher.

M. Mills: Oui. Je voudrais simplement savoir. . .

Le coprésident (M. Gauthier): L'utilisation de la télévision par satellite ou des téléconférences coûte très cher.

Le sénateur Gigantès: La plupart des mesures destinées à réaliser des économies se révèlent beaucoup plus coûteuses que prévues.

M. Mills: J'aimerais savoir si cela permet de faire des économies, j'aimerais voir. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Mills, pourquoi ne commençons-nous pas par adopter cette motion qui porte strictement sur les témoins qui comparaissent. Nous pourrions ensuite passer à celle qui concerne la télédiffusion de nos délibérations.

Mr. Leblanc moves that the motion be passed with two representatives per organization.

La motion est adoptée

La septième motion de routine est la suivante: Que le Comité télédiffuse les délibérations du comité, à la discrétion des coprésidents.

La raison de ce texte, c'est qu'il y a beaucoup de concurrence, comme vous le savez. Le Comité de la défense poursuit ses travaux. Il y a un examen des programmes sociaux et le Comité des finances étudie la TPS.

Nous n'avons actuellement qu'une seule salle à la Chambre des communes pour téléviser nos débats. C'est la moitié de ce que je pensais, donc, il faut s'y prendre à l'avance. Ce n'est pas très pratique pour les coprésidents de devoir revenir demander la permission de tout le comité. Si vous laissez cela à notre discrétion, nous demanderons à télédiffuser nos réunions à chaque fois que la salle sera disponible.

M. Volpe: Monsieur le président, pourrions-nous accoler à cette motion la suggestion de M. Mills à ce propos? Puisque nous parlons de donner aux coprésidents toute latitude en la matière, sous réserve que les conditions matérielles de cette télédiffusion soient réunies, nous pourrions ajouter ici: «et autorise les coprésidents à envisager le recours aux téléconférences».

[Texte]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Subject to coming back to the committee for discussion.

Mr. Volpe: Obviously subject to costs and availability.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay.

Mr. Mills: I'd just like to know that we have checked out what it costs to interview that witness in Halifax using teleconferencing or flying him here to interview him.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That will come back up in the work plan, Mr. Mills, not very long from now.

Mr. Volpe: I'm just looking to give the chair authorization.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Is it adopted, televising plus the proposal by Mr. Volpe and Mr. Mills that we look into the possibility of looking into teleconferences?

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The motion dealing with staff reads:

Que les coprésidents, en consultation avec le Sous-comité du programme et de la procédure, soient autorisés à retenir les services de spécialistes et de personnel professionnel et technique si nécessaire.

Ceci est dans l'ordre de renvoi de la Chambre. Je pense que ceci est courant pour tout Comité qui veut travailler. La motion est proposée par le sénateur Gigantès.

La motion est adoptée

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The motion dealing with research staff is that each official party be allowed to have two research officers present at in camera meetings, unless there is an objection by any single member of the committee, and after such objection being voiced, all party research officers will be excluded from the meeting.

I don't know who put "two" in there. I thought it was one. If you want one or two, it doesn't matter to me.

Senator Gigantès: Does that mean they travel?

Le coprésident (M. Gauthier): Je pense que c'est le Bloc québécois qui en avait demandé deux. Monsieur Leblanc.

M. Leblanc: Il a bien fallu qu'on en demande deux. Pendant le temps où nous voyagerons, c'est-à-dire pendant trois ou quatre jours, comme on se divise en trois sous-comités. . .

Le coprésident (M. Gauthier): C'est seulement pour le huis-clos. Cela n'a rien à voir avec les voyages.

M. Leblanc: Excusez-moi.

Le coprésident (M. Gauthier): En ce moment, quand on tient une réunion à huis clos, personne de l'extérieur n'est admis. Dans ce cas-ci, on permet à deux agents de recherche des partis politiques reconnus d'assister à nos réunions à huis clos. La motion est proposée par M. Bergeron.

Le sénateur Gigantès: Est-ce que ces attachés vont voyager avec nous?

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Sous réserve d'en discuter avec le comité.

M. Volpe: Sous réserve évidemment du coût et des possibilités matérielles.

Le coprésident (M. Gauthier): Bon.

M. Mills: J'aimerais savoir si l'on a vérifié ce qu'il en coûte d'interviewer un témoin à Halifax lors d'une téléconférence plutôt que de le faire venir ici pour témoigner.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous reviendrons là-dessus à l'occasion du plan de travail, monsieur Mills, dans pas longtemps.

M. Volpe: Je cherche simplement à donner cette autorisation au coprésident.

Le coprésident (M. Gauthier): Adoptons-nous cette motion sur la télédiffusion et la proposition de M. Volpe et de M. Mills d'examiner la possibilité d'avoir des téléconférences?

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): La motion concernant le personnel est la suivante:

That the Joint Chairs, in consultation with the Sub-Committee on Agenda and Procedure, be authorized to retain the services of expert, professional and technical staff, as needed.

This is all in the order of reference. I think it is a routine motion for committee operations. It is moved by Senator Gigantès.

Motion agreed to

Le coprésident (M. Gauthier): La motion concernant le personnel de recherche est la suivante: Que deux attachés de recherche par parti politique officiel soient autorisés à assister aux réunions à huis clos, à moins qu'il y ait objection de la part d'un membre du comité et que, une fois cette objection signifiée, les attachés de recherche des partis soient tous exclus de la réunion.

Je ne sais pas qui a écrit «deux» ici. Je croyais que c'était un. Que vous en vouliez un ou deux, cela ne me dérange pas.

Le sénateur Gigantès: Cela veut dire qu'ils voyagent?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I believe the Bloc québécois had requested two, Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: We had to request two. When we travel for three or four days, as we split into three sub-committees. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is only for in camera meetings. It has nothing to do with travels.

Mr. Leblanc: Sorry.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Right now, if we have an in camera meeting, no one from outside is allowed to attend. In this case, we would allow two research officers for each official party to attend our in camera meetings. This is moved by Mr. Bergeron.

Senator Gigantès: Will those research officers be travelling with us?

[Text]

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne le sais pas. Ce n'est pas cela qui est l'objet de la motion.

Le sénateur Gigantès: Je reviens à ce qu'a dit M. Mills. Ce sont des dépenses. Est-ce qu'il vont voyager avec nous et est-ce le parti ou la Chambre des communes qui va payer?

Le coprésident (M. Gauthier): Je dois vous dire, sénateur, que cela n'entre pas dans l'idée de la motion. J'imagine qu'on va discuter de cela plus tard. Pour le moment, tout ce qu'on veut, c'est s'assurer que lorsqu'on siège à huis clos, il y ait avec nous deux membres du bureau de recherche de chacun des partis. Il n'est pas question de voir s'ils doivent voyager avec nous ou non.

Senator Kelleher (Ontario): Just for clarification purposes, the use of the word "official party" I trust will not have the connotation that is given to it in the House. If that were the case then the Conservative Party in the Senate would be excluded from having a research officer.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I do not know. That is not what the motion is about.

Senator Gigantès: I am following up on what Mr. Mills said. These are expenses. Will they be travelling with us and will the party or the House of Commons be paying?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have to tell you, Senator, that this is not what the motion is about. I think we will discuss it later. The point here is that we want to have two research officers for each official party present at our in camera meetings. The question is not whether they will be travelling with us or not.

Le sénateur Kelleher (Ontario): À titre de précision, j'espère que l'expression «parti politique officiel» n'aura pas la même connotation qu'à la Chambre. Si c'était le cas, le Parti conservateur au Sénat ne pourrait pas avoir d'attachés de recherche.

• 1215

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But this is the joint committee, Senator. If I understand the rules of the Senate, you're an official party of the Senate. As a matter of fact, you're the majority in the Senate, sir.

Senator Kelleher: I understand that. I just want to make sure—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Nowhere in that does the wording say "according to House of Commons rules".

Senator Kelleher: I just wanted to make clear that—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. I think the message is clear.

Le sénateur Kelleher: Je sais. Je voulais simplement m'assurer. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Nulle part ici il n'est dit: «à la Chambre des communes».

Le sénateur Kelleher: Je voulais simplement m'assurer. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Je pense que le message est clair.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Chairman and friends, I do not intend formally to oppose this motion, but I take the view that in camera meetings should be in camera. They lose their in camera quality when persons other than the committee members are present. In camera meetings usually are required for frank exchanges of opinion among members of the committee, and that process is often inhibited by additional persons.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur le président et chers amis, je n'ai nullement l'intention de m'opposer officiellement à cette motion, mais je crois que les réunions à huis clos devraient se passer à huis clos. À partir du moment où il y a quelqu'un d'autre que les membres du comité, ce n'est plus une réunion à huis clos. Les réunions à huis clos servent généralement à permettre une franche discussion parmi les membres du comité, et la présence de personnes de l'extérieur freine souvent ce genre de chose.

That is my preference. Therefore, if at particular times I would exercise the right to object given to an individual member, please do not misunderstand my motive. It is not based on any individual difficulty but my general view about the importance of in camera meetings being in camera.

Telle est ma préférence. Par conséquent, s'il m'arrive à l'occasion de ne pas être d'accord pour qu'une personne soit autorisée à assister à notre réunion, je vous demanderais de ne pas vous méprendre sur ma démarche. Il ne s'agit nullement d'un problème particulier, mais d'un point de vue général sur l'importance du respect stricte de la notion de huis clos.

When you have eight or ten additional people, they no longer are in camera. They're quasi-public meetings.

Si vous avez huit ou dix personnes supplémentaires, ce n'est plus une réunion à huis clos, c'est pratiquement une réunion publique.

M. Bergeron: Si M. MacEachen nous annonce d'emblée qu'il a l'intention de s'opposer à la présence d'attachés de recherche à chacune des réunions à huis clos, je ne vois pas la pertinence d'adopter cette motion.

Mr. Bergeron: If Mr. MacEachen is telling us right from the onset that he will be objecting to the presence of research officers at each in camera meeting, I think it is pointless to pass this motion.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce n'est pas ce qu'il a dit, monsieur Bergeron.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is not what he said, Mr. Bergeron.

[Texte]

[Traduction]

M. Bergeron: Non? Qu'est-ce qu'il a dit dans ce cas?

Le sénateur Bolduc: Je suis d'accord avec le sénateur MacEachen sur cette question-là. On est une quinzaine de membres; finalement, on va être 25. Cela, c'est embarrassant.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous sommes 22, monsieur le sénateur.

Le sénateur Bolduc: Donc, on va être une trentaine. Cela devient un sanhédrin. Je ne pense pas que cela soit la bonne formule. En fin de compte, il va se former des comités informels où les parlementaires vont être seuls. Cela arrive dans le monde municipal. Il y a des gens qui font la réunion l'après-midi et qui la refont en public le soir.

Le coprésident (M. Gauthier): Le seul moment où je serai en désaccord avec vous et avec le sénateur, c'est lorsqu'on va écrire notre rapport. Il est fort possible que les députés veuillent alors s'appuyer sur des attachés de recherche. Je pense que c'est tout à fait acceptable. Lorsqu'il y aura des discussions et que le sénateur, ou moi, ou un autre de la Chambre ou du Sénat voudra que ce soit nécessairement à huis clos, la motion sera là pour lui permettre de le proposer. À ce moment-là, tous les attachés de recherche seront invités à se retirer. Ce n'est pas compliqué.

M. Paré: Monsieur le président, il ne faudrait pas qu'on soit hypocrites. Si on autorise les attachés de recherche à assister aux réunions, mais qu'à chaque réunion quelqu'un demande le huis clos, on fait mieux de faire face à la réalité et de ne pas jouer aux fous avec les gens qui sont intéressés à nous aider à travailler.

Je ne sais pas qui proposerait cela, mais j'ai l'impression que cela viendrait davantage du Sénat, parce que les gens de la Chambre des communes semblaient être d'accord sur la présence des attachés de recherche. Si quelqu'un propose le huis-clos à chaque réunion, ne nous racontons pas d'histoires.

Le coprésident (M. Gauthier): On prend vos commentaires au sérieux. Cela dit, êtes-vous tous d'accord sur la motion proposée par M. Graham?

La motion est adoptée

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The next motion is with regard to working lunches, that the committee authorize the Joint Chairs, as the need arises and in conjunction with the Joint Clerks, to take the appropriate measures to provide lunches for the committee or its subcommittees for working purposes and that the cost of these lunches be charged to the budget of the committee.

It will often happen that we will be sitting through the lunch hour. We're not talking about a meal at the Le Cercle Universitaire. We're talking about some sandwiches and possibly some drinks, such as coffee and juice. That's all.

• 1220

Mr. Volpe: Who will be responsible for the culinary value of such things?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The clerk, and you can blame her for it. She's a good cook, though.

Senator Gigantès: Be sure we have something vegetarian to eat. Could we discuss some things with the clerk that will make it a healthier diet than the Zellers-type sandwiches we generally get when the Senate caucus meets?

Mr. Bergeron: No? What did he say then?

Senator Bolduc: I agree with Senator MacEachen on that issue. We are about 15 members of the committee and we would end up being 25. This is embarrassing.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We are 22, senator.

Senator Bolduc: So we would end up being about 30. It would become a sanhedrin. I do not think it is the right approach. Eventually, we will have informal committee meetings where parliamentarians will meet alone. It happens in municipalities. Some people have the meeting in the afternoon and have it again in public in the evening.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The only time I would disagree with you and the senator is when we draft our report. Members may very well want to rely on research officers then. I think it is quite acceptable. When we have a discussion and the senator or myself or someone else from the House of Commons or the Senate wants the meeting to be strictly in camera, the motion will be there to allow that. In that case, all research officers will be asked to withdraw. It is not complicated.

Mr. Paré: Mr. Chairman, let us not be hypocritical. If we authorize research officers to be present at our meetings, while someone is going to call for an in camera meeting every time, we might as well face the facts and stop fooling around with people who are interested in helping us do our work.

I do not know who would suggest that, but my feeling is that it would more likely come from the Senate members as members of the House of Commons seem to agree with the presence of those research officers. But if someone is going to call for an in camera meeting everytime, let us stop fooling ourselves.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We take your comments seriously. This being said, do you all agree with the motion moved by Mr. Graham?

Motion agreed to

Le coprésident (M. Gauthier): La motion suivante concerne les déjeuners de travail: Que le Comité autorise les coprésidents à prendre les dispositions nécessaires, à l'occasion et avec l'aide des cogreffiers, pour commander des repas, pour les besoins des travaux du Comité ou des ses sous-comités, et que les frais en soient imputés au budget du Comité.

Il nous arrivera souvent de siéger le midi. Il ne s'agit pas d'aller prendre un repas au Cercle universitaire. Ce dont il s'agit ici, ce sont quelques sandwiches et éventuellement quelques boissons, du café et des jus. C'est tout.

M. Volpe: Qui sera responsable de la valeur culinaire de ces repas?

Le coprésident (M. Gauthier): La greffière, et vous pourrez lui demander des comptes. Mais en fait, c'est une bonne cuisinière.

Le sénateur Gigantès: Veuillez avoir une composante végétarienne. Pourrions-nous discuter avec la greffière pour avoir quelque chose de plus sain que les sandwiches du type Zellers que nous avons généralement lors des réunions de caucus du Sénat.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I agree. We shall have caucus meetings for that.

Tout le monde est d'accord?

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai fait distribuer un plan de travail.

You have a work plan before you. It was developed by the House of Commons committee at the request of the chair in conjunction with the Mr. Miller of a parliamentary centre.

Mr. Miller, would you come forward with the work plan?

J'ai fait distribuer un plan de travail et, à la demande du Comité de la Chambre des communes, nous avons invité le Centre parlementaire à nous donner ses conseils et ses avis. C'est un document qui a été rédigé, en consultation avec le Centre, par votre humble serviteur.

J'aimerais que vous regardiez sérieusement ce plan de travail et que nous en discussions afin que nous puissions lancer un peu le débat là-dessus avant la reprise des travaux du Comité, après Pâques. Cela en surprendra peut-être quelques-uns, mais j'en avais glissé une copie à certains membres du Comité. Monsieur Bergeron, vous en avez eu une copie.

I think I gave you a copy too, Mr. Mills, at one time. Mr. Graham was also the vice-chair.

It's not a very complex document, but it is a challenging one, to say the least.

Do you want to work through this, Bob Miller? Please take us through it briefly.

Mr. Bob Miller (Deputy Director, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade): I'll begin just by highlighting three general principles that I reflected in the work plan you have before you. The first of those principles was for there to be the greatest possible opportunity for public involvement and participation in this process.

From the outset of the foreign policy review, the government has stressed the importance of this as a step in democratizing Canadian foreign policy. That principle has also been reflected very strongly in the comments of members of the foreign affairs committee.

The second principle you'll find reflected in the document is the use of subgroups or subcommittees.

There are two objectives there. The first aim is to permit more activity or coverage in a limited period of time. The second aim is to increase participation by members of the committee. The combined membership of the joint committee is 22. That's a large number of people for effective participation in a single meeting with a witness. The use of subgroups creates the opportunity for more participation by individual members and more engagement with the public.

The third general principle in the work plan is to use round tables as a device to allow the committee to focus its attention, fairly early in the process, on some principle policy areas or themes.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Nous tiendrons des réunions de caucus pour en discuter.

Are we all agreed?

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have had a work plan circulated.

Vous avez un plan de travail sous les yeux. Il a été préparé par le Comité de la Chambre des communes à la demande du président, en collaboration avec M. Miller, du Centre parlementaire.

Monsieur Miller, pourriez-vous venir nous présenter ce plan de travail?

I had a work plan circulated and, at the request of the House of Commons Committee, we have invited the Parliamentary Centre to provide their opinion and advice. This document has been drafted, in conjunction with the Centre, by your humble servant.

I would like you to review this work plan seriously and discuss it so that we can get the debate rolling on this before we resume our proceedings after the Easter recess. This may be surprising to some of you, but I had given a copy to some members of the committee. Mr. Bergeron, you have got one copy.

Je crois que je vous en ai aussi donné une copie, monsieur Mills. M. Graham était aussi le vice-président.

Ce n'est pas un document très compliqué, mais il y a de la matière, c'est le moins qu'on puisse dire.

Vous voulez bien nous le présenter, Bob Miller? Donnez-nous en un rapide aperçu.

M. Bob Miller (sous-directeur, Centre parlementaire pour les Affaires étrangères et le Commerce extérieur): Je vais commencer par dégager trois principes généraux que j'ai repris dans le plan de travail que vous avez sous les yeux. Le premier de ces grands principes consistait à donner au public un maximum de possibilités de participer à ce processus.

Dès le début de l'examen de la politique étrangère, le gouvernement a souligné qu'il s'agissait d'une étape importante de la démocratisation de la politique étrangère. Ce principe a été repris très énergiquement par les membres du Comité des affaires étrangères.

Le deuxième principe est celui de l'utilisation de sous-groupes ou de sous-comités.

Il y a là deux objectifs. Le premier est de permettre au comité d'avoir plus d'activités ou de couverture dans un délai limité. Le second est d'accroître la participation des membres du comité. Au total, il y a 22 membres. C'est beaucoup pour une réunion efficace avec un témoin. En créant des sous-groupes, on permet une plus grande participation des membres du comité et un contact accru avec le public.

Le troisième principe général du plan de travail consiste à utiliser des tables rondes pour permettre au comité de concentrer rapidement son attention dès le début du processus sur certains grands domaines d'action ou thèmes.

[Texte]

Some of those have been suggested, such as: security, development, trade and human rights. Obviously, members of the committee may feel there are others, but the general principle is to attempt to find some device, early in the process, for focusing your attention, and beginning to shake out the issues you're going to be dealing with throughout the process.

As far as the present draft itself is concerned, it consists of four stages. The phase of getting started involves two proposed town hall meetings.

There was a lot of emphasis on beginning the process by inviting in the public and having town hall meetings at the University of Ottawa and perhaps somewhere else in the Ottawa-Hull area, combined with the use of these round-table meetings focusing on particular policy themes.

The one other element at this stage is a presentation by the Joint Chairs of the national forum which many members of the committee attended on Monday and Tuesday. Janice Stein and Pierre Pettigrew will be preparing a report on the forum. It's proposed they meet with the committee to present that report.

The getting-started stage would take place here in Ottawa. The second stage of the study would be the travel across Canada. It is proposed that the committee be divided into three subgroups. There would be about seven, or in one instance eight, members in each group which would be quite workable and allow for lots of involvement by individual members.

It's proposed that each of the subgroups visit three places and spend two days in each of those three places. On one of the days there would be public hearings where individual witnesses or organizations would come forward to make presentations subject to the time limitation agreed upon by the committee. An earlier discussion by the House foreign affairs committee had suggested perhaps 30-minute segments. Obviously that's a matter which will have to be discussed.

On the second of the two days in each of the locations visited we're suggesting a combination of round-table meetings with expert organizations. In the case of Quebec City, for example, it would be at Laval University and so on across the country. This would be a focused discussion involving some expert participation.

In the afternoon of that second day there would be a town hall meeting which would be as open and inviting as possible to participation by the general public.

In the third phase we would return to Ottawa for further hearings. It has been proposed—and this matter has not been discussed previously in the foreign affairs committee—that this phase also continue through subgroups for two reasons. It would permit greater participation by individual members in the discussion and permit greater coverage. It would allow the committee to receive more witnesses and hear more testimony than would be possible if you met only as a group.

[Traduction]

Plusieurs ont déjà été suggérés: la sécurité, le développement, les échanges commerciaux et les droits de la personne. Naturellement, les membres du comité souhaiteront peut-être en aborder d'autres, mais l'idée générale est d'essayer de trouver rapidement un moyen de vous permettre de concentrer votre attention et de débroussailler, dès le début, les questions sur lesquelles vous allez vous pencher durant tout cet exercice.

Le plan de travail actuellement proposé prévoit quatre étapes. Au cours de la phase de lancement, on prévoit deux assemblées publiques.

On a beaucoup insisté sur le fait que l'on devait commencer le processus en invitant le public et en organisant des réunions à l'Université d'Ottawa et peut-être ailleurs dans la région d'Ottawa-Hull, ainsi que ces réunions thématiques ou tables rondes.

À ce stade-ci, l'autre élément est un exposé par les coprésidents du forum national auquel de nombreux membres du comité ont assisté lundi et mardi. Janice Stein et Pierre Pettigrew prépareront un rapport sur le forum. Il est proposé qu'ils rencontrent le comité pour présenter ce rapport.

La phase de lancement se déroulera ici à Ottawa. La deuxième phase de l'examen serait celle des déplacements dans tout le Canada. Il est proposé que le comité soit divisé en trois sous-groupes. Il y aura environ sept, et dans un cas huit, membres dans chaque groupe, ce qui serait assez pratique et permettrait à chaque membre de participer largement.

Il est proposé que chacun des sous-groupes se rende dans trois localités et y passe deux jours. Pendant l'un des deux jours, il y aurait des audiences publiques où les témoins ou les organismes viendraient témoigner sous réserve des limites de temps établies par le comité. Lors d'une première discussion du comité de la politique étrangère, on a proposé des segments de 30 minutes. Il est évident que ce sujet devra faire l'objet d'une discussion.

Le deuxième jour, dans chacun des endroits visités, nous proposons la tenue de tables rondes en matinée avec des organismes experts. Dans le cas de Québec, par exemple, cela aurait lieu à l'Université Laval, et ainsi de suite dans le reste du pays. Il s'agirait de discussions thématiques auxquelles participeraient certains experts.

L'après-midi serait consacré à des assemblées publiques qui seraient ouvertes à la plus grande participation possible du public.

Au cours de la troisième phase, nous retournerions à Ottawa pour tenir d'autres audiences. Il a été proposé—et cette question n'a pas encore fait l'objet d'une discussion au comité des affaires étrangères—que cette phase se poursuive également au moyen de sous-groupes, et ce pour deux raisons. Elle permettrait une plus grande participation de chacun des membres à la discussion ainsi qu'une plus grande couverture. Cela permettrait au comité de recevoir davantage de témoins et d'entendre davantage de témoignages que si nous nous rencontrions seulement en groupe.

[Text]

The question has arisen in the past that if you meet in subgroups, how does the committee as a whole get an overall sense of this project? There are two answers to that. On the road, the testimony received by each subgroup will cover the full range of issues and concerns. It will not be specialized. In Ottawa it's proposed there be some degree of specialization, but only some. We've suggested some subject matter, but after your trip across Canada and each week after the hearings you should have a meeting of the full committee to share your impressions and information on the testimony that's been received. Of course, the staff members of the committee would prepare documents bringing all members of the committee information on what was heard by the other subgroups.

The final stage of the process is the preparation of the report. I would like to just raise an amendment to what has been proposed in the document before you. It's been proposed that around the end of July or beginning of August you meet to consider a first draft. I think that's probably too soon. We had originally raised the question of an options papers as the first stage in preparing a report. I'd like you to consider the meeting at the end of July or early August as being that options paper. Typically a paper like that is a description of key issues, setting forth some alternative views that have emerged from the testimony in such a way that there can be, if you like, structured debate by the members on the key issues. It allows the committee before the drafting process ever begins to come to some kind of consensus about what the issues are that have to be addressed, and some general instructions to the staff as to the approach you want adopted in the draft report.

• 1230

At that stage the staff would go away, change the options paper, which would be a kind of framework for the draft report, into the draft report. It's suggested that the draft report could be presented to you on your return, at the reopening of Parliament in mid-September. You would then have a series of meetings in late September, early October. This will permit completion of your consideration in time for translation preparation of the report and so on, to meet the deadline of October 31, which was set down in the House and the Senate motion.

That's essentially the proposal, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Miller.

This is a proposal, subject to further fleshing out, if I may use that word, by members. Feel free over the week that's coming to look critically at this and maybe advise us as to what you'd like to see changed. But I would take this as a proposal that you will accept today *en principe*, in principle. We will work from that as a basic document.

Don't pay too much attention to the dates, because there are some adjustments, as you can see. The document is a bit out of date. I would like to propose the following. I think we will need to discuss communications of the committee and the public.

[Translation]

On s'est déjà demandé: si nous nous réunissons en sous-groupes, comment le comité dans son ensemble peut-il avoir une idée globale du projet? Il y a deux réponses à cette question. Lors de nos visites, les témoignages reçus par chacun des sous-groupes couvriront toute la gamme des questions et des préoccupations. Ils ne seront pas spécialisés. À Ottawa, il est proposé d'avoir des témoignages un peu plus spécialisés. Nous avons suggéré certains sujets, mais après vos déplacements dans le Canada et chaque semaine après les audiences, vous devriez organiser une réunion du comité plénier pour partager vos impressions et vos informations sur les témoignages que vous aurez reçus. Bien entendu, les membres du personnel du comité prépareraient les documents permettant à tous les membres du comité de savoir ce que chacun des autres sous-groupes aura entendu.

La dernière phase du processus est la préparation du rapport. J'aimerais simplement proposer une modification à ce qui a été suggéré dans le document que vous avez devant vous. Il a été proposé que vous vous réunissiez à la fin de juillet ou au début d'août afin de préparer une première ébauche. Je pense que cela est probablement trop tôt. Nous avions au départ soulevé la question d'un document d'options comme première étape dans la préparation du rapport. J'aimerais que vous envisagiez que cette rencontre de la fin juillet ou du début août soit consacrée à ce document. Typiquement, un document comme celui-là se veut une description des principales questions, présentant certains des points de vue qui sont apparus au cours des témoignages de façon à permettre aux membres de tenir un débat structuré sur les grands thèmes. Cela permet également au comité, avant que la rédaction elle-même ne commence, d'en arriver à un consensus sur les questions qu'il faudra traiter, et de donner des instructions générales au personnel quant à l'approche à adopter pour le projet de rapport.

À ce stade-là, le personnel modifierait le document d'options, qui deviendrait en quelque sorte un avant-projet. Il est proposé que le projet de rapport vous soit présenté à votre retour, à la rentrée parlementaire à la mi-septembre. Vous tiendriez alors une série de réunions à la fin septembre et au début octobre, ce qui vous permettrait de terminer votre examen à temps pour la préparation de la traduction du rapport et ainsi de suite, pour respecter l'échéance du 31 octobre, qui a été fixée dans la motion de la Chambre et du Sénat.

Voilà essentiellement la proposition, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Miller.

Il s'agit d'une proposition que les membres auront besoin d'étoffer un peu. N'hésitez pas au cours de la semaine qui vient à faire un examen critique de cette proposition et de nous aviser des changements que vous aimeriez y voir apporter. Mais j'aimerais que cette proposition vous soit acceptable *en principe* aujourd'hui. Nous continuerons à partir de ce document de base.

Ne portez pas trop d'attention aux dates, car comme vous pouvez le voir, il y aura certaines modifications. Le document est un peu périmé. J'aimerais proposer ce qui suit. Je pense que nous devons parler des communications entre le comité et le public.

[Texte]

It is my feeling that to avoid a situation that was experienced under the former constitutional committee—you'll remember that it went out into the real world and found out that because of poor organization or a communications problem, they weren't getting the people interested in attending the meetings, and I certainly don't want to start on that foot—it may be necessary for us to consider hiring communications advisors or experts, or whatever they call themselves, to give us some advice and expertise on how we get our message out there that we are interested in hearing from Canadians.

So that's out there. I haven't really looked at it. I notice the defence committee has hired a communications firm, and I think they are spending a lot of money for it. I don't think we want to follow that example. Nevertheless, I think we do need some advice from people who know how to best communicate the message.

The second point is that there have been some suggestions—I don't know by whom, maybe by Mr. Miller—that we contact some of our media people. CBC, for example, may be asked to give us the benefit of their expertise in organizing town hall meetings and workshops and all that. They may also be interested in televising some of those in the context of consultations with Canadians. I don't know.

Who suggested that?

Mr. Volpe: Mr. Chairman, I gave you an indication that I had some experience in that. First of all, last spring people from Metro Toronto, some of the members, had a series of town hall conferences. They used local cable television and had simulcast with all the cable companies in the area. They reached an audience of some 4.5 million live, and then replayed it. There wasn't an interactive component in that.

More recently, just Tuesday—I think this is probably what you might be alluding to—I held a public forum, a dialogue essentially, on one specific issue related to immigration. After doing our advertising and doing our appropriate communications, we pre-registered 600 participants and they all showed up. They generated—I may be corrected on the exact number—in excess of 70 questions. All of it was televised and taped for delayed broadcasting.

• 1235

So I thought if we were going to engage the public, some of those kinds of experiences can be brought to play, and we can engage public interest in foreign policy.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay. Thank you very much.

Anyway, that's the proposal. Think about it and we'll come back on it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I want to make some comments on the work plan. First of all, I want to say I've just seen it this morning, and had some preliminary discussion yesterday about it with my colleague, and my colleagues in the Senate have seen it for the first time this morning.

[Traduction]

J'estime que pour éviter la situation dans laquelle s'est trouvé l'ancien comité constitutionnel—vous vous rappellerez qu'il est allé tenir des audiences et a découvert qu'en raison du manque d'organisation ou d'un problème de communication, il n'avait pas suscité l'intérêt des gens, et je ne voudrais certainement pas commencer sur ce pied-là—il faudrait peut-être envisager d'engager des conseillers ou des experts en communication, ou quel que soit le nom qu'ils se donnent, pour nous fournir des conseils sur la façon de faire savoir aux Canadiens que nous voulons avoir leurs témoignages.

C'est une idée. Je ne l'ai pas vraiment approfondie. Je remarque que le Comité de la défense a engagé une entreprise de communication, et je crois qu'il y consacre beaucoup d'argent. Je ne pense pas que nous devrions suivre cet exemple. Néanmoins, je crois que nous avons besoin des conseils de gens qui savent comment communiquer au mieux notre message.

Le deuxième point qui a été suggéré—je ne sais pas par qui, peut-être par M. Miller—est que nous communiquions avec nos gens des médias. On pourrait demander par exemple à Radio-Canada de nous faire bénéficier de son savoir-faire pour l'organisation des assemblées publiques et des ateliers. Elle voudrait peut-être également téléviser certaines de ces réunions dans le contexte des consultations avec les Canadiens. Je ne sais pas.

Qui a suggéré cela?

M. Volpe: Monsieur le président, je vous ai dit que j'avais une certaine expérience à ce sujet. Premièrement, au printemps dernier, des représentants de la ville de Toronto, certains des membres, ont tenu une série de conférences publiques. Ils ont utilisé le canal local de télévision par câble et ont organisé des émissions simultanées avec toutes les compagnies de câble de la région. Ils ont ainsi obtenu une audience de quelque 4,5 millions personnes en direct. Ils ont ensuite rediffusé le tout. Il n'y avait pas de composantes interactives.

Plus récemment, mardi dernier—je pense que c'est probablement ce à quoi vous faisiez allusion—j'ai tenu un forum public, essentiellement un dialogue, sur un sujet particulier lié à l'immigration. Après avoir fait notre publicité et organisé les communications nécessaires, nous avons préinscrit 600 participants qui se sont tous présentés. Ils ont posé plus de 70 questions—je me trompe peut-être sur le nombre exact. Tout a été télévisé et enregistré pour une diffusion ultérieure.

J'ai donc pensé que si nous voulions susciter l'intérêt du public, ce genre d'expérience pourrait être mis à profit, et nous pourrions intéresser la population à la politique étrangère.

Le coprésident (M. Gauthier): D'accord. Merci beaucoup.

De toute façon, c'est là la proposition. Pensez-y et nous y reviendrons.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'aimerais faire quelques observations sur le plan de travail. Premièrement, j'aimerais dire que je viens de le consulter ce matin, et j'en ai parlé hier avec mon collègue, et mes collègues du Sénat l'ont vu pour la première fois ce matin.

[Text]

We appreciate the work that has been done by members of the House of Commons. It's been excellent work, but we have not had a chance to participate in it as yet. Therefore I would suggest that instead of approving this work plan in principle this morning, we try to either approve a plan that would get us under way in April, with some flexibility as to what happens subsequently, or if the committee as a whole can't approve the first month or so of the work, that we could maybe ask the steering committee to suggest. That's point one.

I know you've told us to give it some consideration and come back later, but I think if we want to get going in April, we have to go a little bit further.

May I make one or two comments about, for example, the town hall meetings? That technique was used in the Constitution committee, and it was not a successful experiment at all. From my own point of view, putting aside that precedent as being controlling, what is proposed here is the members of the committee meet the public in two early meetings, and the public will raise questions and make comments.

I have no difficulty with the comments, but I do have some difficulty with the members of the committee being asked at the very beginning to make substantive comments and conclusions on foreign policy questions. If there are town meetings, they want answers from members of the committee, and they'll ask Mr. Gauthier and then they'll ask me, and we may have different answers. Then they'll ask members of other parties, and the committee will appear to be in initial disarray.

I for one am very nervous about this process of town hall meetings at this early stage. I believe it might be useful when we have reached some conclusions. Then we could have some town hall meetings, when we have some answers.

So I raise that. I myself would go under cover for those town hall meetings, in the light of the experience the members of the constitutional committee had, when they were asked questions and they were all over the place. Do we want that?

I think the concept of the round tables is an interesting concept, which certainly might be tested in the early stages of our proceedings. The normal process of a committee is to hear witnesses in Ottawa, you know, from a broadly representative group of individuals to set the stage and hear testimony on the spectrum of issues that appear before the committee.

What is proposed here is the substitution of a new procedure—not to hear witnesses in Ottawa, but to have a series of round tables on specific topics. I think that's an interesting idea and we might try it out for a couple of meetings. How would it go? We have 22 members of a committee on a round table with whom? How do members of the committee participate? Who do we invite? I would like to see a couple of those round tables as an experiment before we agree to have it as a permanent feature of the work plan.

[Translation]

Nous apprécions le travail qu'ont fait les députés. C'est un excellent travail, mais nous n'avons pas eu l'occasion d'y participer encore. Par conséquent, j'aimerais proposer qu'au lieu d'approuver ce plan de travail en principe ce matin, nous essayions d'approuver un plan qui nous permettrait de commencer en avril, en nous gardant une certaine marge de manoeuvre quant à ce qui se produira par la suite, ou si le comité dans son ensemble ne peut pas approuver les activités prévues pour le premier mois de travail, que nous demandions au comité directeur ses suggestions. Voilà mon premier point.

Je sais que vous nous avez dit de l'étudier et de revenir plus tard, mais je pense que si nous voulons commencer en avril, nous devons aller un peu plus loin.

Pourrais-je faire une ou deux observations au sujet, par exemple des assemblées publiques? Le comité sur la Constitution a utilisé cette technique, et cela a été un échec. De mon propre point de vue, indépendamment de ce précédent, ce que nous proposons ici, c'est que les membres du comité rencontrent le public au cours de deux premières réunions et que le public soulève des questions et fasse des commentaires.

Les commentaires ne nous posent pas de problème, mais ce qui me paraît plus problématique c'est que l'on demande aux membres du comité dès le début de faire des commentaires de fond et d'avancer des conclusions sur les questions de politiques étrangères. Si des assemblées publiques sont tenues, le public voudra des réponses des membres du comité, et il demandera à M. Gauthier puis à moi-même et recevra des réponses différentes éventuellement. Il demandera ensuite aux membres d'autres groupes, et le comité semblera, au début tout au moins, désorganisé.

Je suis donc très préoccupé par ce processus des assemblées publiques à la première étape. Je pense qu'il pourrait être utile d'attendre d'avoir certaines conclusions. Nous pourrions alors tenir des assemblées publiques, une fois que nous aurons certaines réponses.

C'est donc la question que je soulève. Personnellement, je préférerais ne pas assister à ces assemblées publiques, compte tenu de l'expérience des membres du comité sur la Constitution à qui on a posé des questions et qui ont donné des réponses très différentes. Est-ce que nous voulons?

Je pense que le concept des tables rondes est intéressant, et c'est un concept que l'on pourrait essayer dans les premières phases de notre processus. Normalement, un comité entend des témoins à Ottawa issus de groupes très représentatifs afin de définir le débat et d'entendre des témoignages sur l'éventail des questions que doit traiter le comité.

• 1240

Ce qui est proposé ici est une nouvelle méthode—non pas d'entendre des témoins à Ottawa mais de tenir une série de tables rondes sur des sujets particuliers. Je pense que c'est une idée intéressante que nous pourrions essayer pour deux ou trois réunions. Comment cela se passerait-il? Nous avons 22 membres du comité à une table ronde organisée avec qui? Comment les membres du comité participeront-ils? Qui invitons-nous? J'aimerais que l'on tienne deux ou trois de ces tables rondes avant que nous les acceptions comme un élément permanent du plan de travail.

[Texte]

Also, is it a good idea, as is proposed in the work plan, not to hear witnesses in Ottawa? All of the public hearings will be held in the regions and there will be no public hearings in Ottawa, except for the round tables.

I'm raising some questions that I would like to give a little more thought to, but I'm also conscious of the necessity of the committee getting started. I would not be totally satisfied if we didn't make some arrangement to launch the first several weeks of our hearings, maybe using some of these innovative ideas as rounds tables, but only after we've had some experience to see whether we want it as a permanent part of our operation.

Those are my initial reflections on the work plan. I thank members of the House of Commons for spending so much time on it. I think we'll have to spend some more time.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have a meeting to chair at 12:30 p.m., so I have to go. I would like the committee's indulgence to follow the senator's last remark, and that is to make plans to start as soon as we can.

The senator is willing to start in mid-April, about April 18. Our first witness at that time should be Ms Janice Stein and Mr. Pettigrew from the forum that was held last Monday and Tuesday of this week. We will ask them to address the committee on their understanding of the process and what went on in Ottawa on March 21 and 22.

We could also agree to follow that up with a meeting of the whole committee on April 19 to set our agenda and get ourselves into a mode of working with this document and maybe fleshing out some of the ideas and agreeing on the process.

I don't know if the committee wants to hear the ministers again. We met them in the House of Commons several times, but if the committee wants to hear the ministers, before we launch out on our process it may be appropriate to invite them to present documents or make presentations. I'm just suggesting these off the top of my head.

Is it possible to have a steering committee meeting within the next week or so, so that we can flesh this out some more? No? Are people available the following week?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): It will be good to have the Joint Chairs of the national forum, and you suggested that. Then you suggested that we deliberate upon our future program on April 18 or so.

• 1245

Would it be possible for the committee today to authorize the steering committee in that first week and maybe in the second week to test whether these round tables would work, have two or three of them, and organize now for them? Is that going too far?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Gigantès, is it round tables or town hall meetings?

Senator Gigantès: Both. As for the town hall meetings I would advise members of the committee to have a look at some of those Mr. Mansbridge did for CBC. One had the clear impression that he or Pamela Wallin had been told that a

[Traduction]

De même, est-ce une bonne idée, comme il est proposé dans le plan de travail, de ne pas entendre de témoins à Ottawa? Toutes les audiences publiques se tiendront dans les régions et il n'y aura pas d'audiences publiques à Ottawa, sauf pour les tables rondes.

Je soulève des questions auxquelles j'aimerais réfléchir un peu plus, mais je sais aussi que le comité doit bientôt commencer. Je ne serais pas totalement satisfait si nous ne prenions pas certaines mesures pour organiser les premières semaines de nos audiences, peut-être en utilisant certaines idées innovatrices comme les tables rondes, mais seulement après que nous ayons fait certaines expériences pour voir si elles doivent être une partie permanente de notre processus.

Voilà mes premières réflexions sur le plan de travail. Je remercie les députés pour avoir consacré autant de temps à le préparer. Je pense que nous devons encore y passer du temps.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai une réunion à présider à 12 h 30, je dois donc partir. J'aimerais que le comité retienne bien la dernière remarque de monsieur le sénateur sur le fait que nous devons nous préparer à commencer le plus rapidement possible.

Le sénateur est prêt à commencer à la mi-avril, soit le 18 avril. Nos premiers témoins seraient M^{me} Janice Stein et M. Pettigrew du forum qui s'est tenu lundi et mardi dernier de cette semaine. Nous leur demanderons de faire part au comité de leurs impressions du processus et de ce qui s'est passé à Ottawa les 21 et 22 mars.

Nous pourrions également nous mettre d'accord pour faire suivre ce premier témoignage d'une réunion de l'ensemble du comité le 19 avril afin de fixer notre ordre du jour et commencer à travailler avec ce document et également étoffer certaines des idées et nous mettre d'accord sur le processus.

Je ne sais pas si le comité souhaite entendre à nouveau les ministres. Nous les avons rencontrés plusieurs fois à la Chambre des communes, mais si le comité souhaite les entendre à nouveau, avant que nous lancions notre processus, il conviendrait de les inviter pour nous présenter les documents ou des exposés. Ce ne sont que des suggestions spontanées.

Serait-il possible de tenir une réunion du comité directeur au cours de la semaine prochaine pour que nous puissions réfléchir un peu plus à tout cela? Non? Êtes-vous libres la semaine prochaine?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il serait bon d'avoir les coprésidents du forum national, comme vous l'avez suggéré. Puis vous avez suggéré que nous discussions de notre future programme le 18 avril ou environ.

Serait-il possible que le comité autorise aujourd'hui le comité directeur, au cours de cette première semaine et peut-être la deuxième semaine, de faire l'essai de ces tables rondes, d'en tenir deux ou trois, et de les organiser dès maintenant? Est-ce aller trop loin?

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Gigantès, s'agit-il des tables rondes ou des assemblées publiques?

Le sénateur Gigantès: Les deux. Pour ce qui est des assemblées publiques, je conseillerais aux membres du comité de regarder certaines de celles que M. Mansbridge a animées pour la CBC. On avait la nette impression que quelqu'un avait dit à

[Text]

certain conclusion had to be reached and they were asking questions in the form of, don't you feel that, and then they were putting the point of view that they wanted the town hall meeting to come up with.

This is gross manipulation. We shouldn't indulge in that sort of thing. It's called synecdoches. It's stuff you pay consultants to do if they're friends of yours but it has no utility. You don't learn anything. It's too directed.

Unless we can do a better job of these town hall meetings we shouldn't have them. It's difficult to do a better job because unless you do try and push them, as Mansbridge was doing, then you get chaos out there. You get so many varied views that you end up not knowing. It's a less efficient system in terms of hearing what the public wants you to know than hearing witnesses.

Mr. Mills: I just have to talk about town hall meetings. Basically, I think whether or not they were a success during the Constitution is a matter of interpretation. I attended six or seven town hall meetings a day for at least 30 days during the referendum debate. For us it was extremely successful. We talked to the grassroots people. They listened. They participated and obviously they voted.

That's where it's at. We have to get to the people. I don't see us having to answer questions. I see us asking the people, there are the general questions, we want to know what they think. That's what it's all about. People are not at the point of being told what it is they think. We're asking what they think. We are here to listen and people are demanding to be heard. That's what it's all about. It's not us telling them or commenting or answering their questions at this point. We will ultimately be responsible for that, but initially we listen, we're there to listen. That's what a town hall meeting's all about and they must be structured that way.

The ones the CBC held were phony and I totally agree we shouldn't go that route. But that's not what it's all about. I think Mr. Volpe mentioned the use of video. That's great. It's a way to communicate and listen to people.

I have one other question, and I'm sorry to throw another thing out here, but I've looked at the defence committee's plan. It's in Washington and it's in Geneva and it's all over the world that this committee is travelling. I heard a minister tell us that foreign affairs was everything outside of our border. Yet we have other committees obviously spending most of their time outside of our border. I don't understand what foreign affairs is when I see that type of game plan. I think you know what I'm referring to.

Anyway, I had just a couple of comments.

M. Bergeron: Tout d'abord, j'aimerais dire que j'abonde dans le même sens que M. Mills sur les deux questions qu'il a abordées, notamment sur la question très délicate du Comité mixte qui doit procéder à la révision de la politique de défense

[Translation]

M. Mansbridge ou à Pamela Wallin qu'il fallait en arriver à des conclusions. C'est pourquoi ils posaient des questions qui obligeaient les gens à s'engager et ensuite ils présentaient le point de vue qu'ils voulaient que l'assemblée publique adopte.

Il s'agit-là d'une manipulation flagrante. Nous ne devons pas nous laisser entraîner dans ce genre de choses. Cela s'appelle une synecdoque. C'est le genre de choses pour lesquelles on paye des consultants si ce sont vos amis, mais cela n'a aucune utilité. On n'apprend rien. Le parti-pris est trop évident.

À moins que ces assemblées publiques ne soient vraiment utiles, nous ne devrions pas les tenir. Il est difficile de faire un meilleur travail, car à moins d'essayer de les orienter, comme M. Mansbridge l'a fait, c'est le chaos qui s'installe. Il y a tellement d'opinions différentes que l'on ne sait plus où l'on en est. C'est un système moins efficace pour prendre le pouls du public que d'entendre des témoins.

M. Mills: J'aimerais parler des assemblées publiques. Fondamentalement, je pense que la question de savoir si les assemblées ont donné de bons résultats pour le comité sur la Constitution est ouverte à l'interprétation. J'ai assisté à six ou sept assemblées publiques par jour pendant au moins 30 jours lors du débat sur le référendum. Les résultats ont été extrêmement positifs. Nous avons parlé à la base. Les gens nous ont écoutés. Ils ont participé et de toute évidence ils ont voté.

Voilà donc la situation. Nous devons atteindre les gens. Je ne pense pas que nous ayons à répondre à des questions. C'est à nous de poser les questions. Il y a des questions générales et nous voulons savoir ce qu'ils pensent. C'est le fond du problème. Les gens n'en sont pas au point où l'on doit leur dire ce qu'ils pensent. Nous leur demandons ce qu'eux pensent. Nous sommes ici pour écouter et les gens exigent d'être entendus. La situation est bien claire. Ce n'est pas à nous de leur dire quoi que ce soit ou de faire des commentaires ou de répondre à leurs questions pour le moment. Nous le ferons en dernier ressort, mais pour le moment nous écoutons, nous sommes ici pour écouter. C'est la raison d'être des assemblées publiques et elles doivent être structurées à cette fin.

Celles que la CBC a tenues étaient artificielles, et je suis tout à fait d'accord que nous ne devrions pas prendre cette voie. Mais la question n'est pas là. Je pense que M. Volpe a mentionné l'utilisation des téléconférences. C'est une bonne idée. C'est une façon de communiquer et d'écouter les gens.

J'ai une autre question à soulever. Je suis désolé d'aborder cette question maintenant mais je viens d'examiner le plan du Comité de la défense. Le comité est à Washington et à Genève et partout dans le monde. J'ai entendu un ministre nous dire que la politique étrangère, c'était tout ce qui est à l'extérieur de nos frontières. Et pourtant, nous avons d'autres comités qui consacrent de toute évidence la plupart de leur temps à l'extérieur de nos frontières. Je ne comprends pas ce qu'est la politique étrangère quand je vois ce genre de plan d'action. Je pense que vous savez ce à quoi je fais allusion.

De toute façon, voilà les observations que j'avais à faire.

Mr. Bergeron: First of all, I'd like to say that I agree with Mr. Mills on the two questions he raised, in particular the very sensitive question of the joint committee responsible for the revision of the Canadian defence policy and it has the mandate

[Texte]

du Canada et qui s'est donné le mandat d'examiner les incidences à la fois internes et externes de la politique de défense du Canada. Il risque d'y avoir recoupement entre les deux comités, et il va falloir tôt ou tard définir les responsabilités respectives de chacun de ces deux comités et la façon dont les deux pourront travailler l'un avec l'autre.

L'autre question que j'aimerais soulever est un peu une surprise. Je ne sais trop si on doit, oui ou non, se pencher sur le plan de travail qui nous a été soumis par M. Miller ou si on doit y revenir ultérieurement. M. MacEachen a émis le voeu qu'on ne se prononce pas aujourd'hui sur cette question et, du même souffle, il s'est mis à énumérer tous les points sur lesquels il accrochait ou sur lesquels il était d'accord. Je ne sais pas si on doit faire cela tout de suite ou si ce sera fait un peu plus tard. Messieurs les coprésidents, peut-être pouvez-vous m'éclairer là-dessus.

• 1250

Le coprésident (M. Gauthier): M. MacEachen est capable de s'éclairer lui-même. Je vais tout simplement essayer de remettre les choses dans leur contexte.

Je fais une distinction entre une réunion d'information pour les membres du Comité, une réunion publique d'information, and a public hearing. A hearing means you hear and you understand what's being told to you. To me that's very essential in this process we're embarked on. We have to go out and hear what Canadians have to say about this.

That is my definition of hearings. People come and tell us what they think should be the new foreign policy of Canada for the years to come.

Study groups are a different ball game altogether. Town hall meetings are a different ball game as far as I can see, and so are thematic round tables, which are covered in this paper.

We cannot get out of hearings. We will have to have some. There will be public meetings and public hearings in Ottawa at the start of April 18, if we all agree. The meeting with Janice Stein and Mr. Pettigrew will be a public hearing. They will be witnesses and we will be—

Senator Gigantès: Questioners.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Not necessarily. We don't have to ask questions. We will be listeners, maybe, or hearers, or whatever the word is. Then we would have other people who could give us the benefit of their knowledge. I'm thinking, for example, of—

Mr. Volpe: The IDRC.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): At any rate, there is a whole series of professional institutes and research organizations from which we may want to hear. They may have something to say to us. They get money from us.

We have the Export Development Corporation. Well, they get a lot of money. We have the International Development Research Centre. They get a lot of money from us. Maybe they have something to say. I don't know about the International Joint Commission.

[Traduction]

to study the consequences, both internal and external, of the Canadian defence policy. There is a risk of overlapping between the two committees and sooner or later, we will have to define the respective responsibilities of each committee and the way the two committees will be able to work with one another.

The other question I'd like to raise is a bit of a surprise. I don't know if we should or not go through the work plan that Mr. Miller has presented us or if we should come back to it later on. Mr. MacEachen has suggested that we didn't decide today about this and, in the same breath, started to list all the points that bothered him or the ones with which he agreed. I don't know if we should do that right away or if we should wait. Maybe the Joint Chairman could enlighten me on this subject.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. MacEachen is well able to bring his own light. I will just try to put things back in their context.

I make a distinction between a meeting for the information of the committee members, a public information meeting,

et une audience publique. Dans une audience, vous entendez et vous comprenez ce que l'on vous dit. Pour moi, c'est un élément essentiel du processus dans lequel nous sommes engagés. Nous devons écouter ce que les Canadiens ont à nous dire à ce sujet.

C'est ma définition des audiences. Les gens viennent nous voir et nous dire ce qu'ils pensent de ce que devrait être la nouvelle politique étrangère du Canada dans les années à venir.

Les groupes d'étude sont un autre domaine complètement. Les assemblées publiques sont très différentes d'après ce que je peux voir, de même que les tables rondes thématiques, dont on parle dans ce document.

Nous ne pouvons pas échapper aux audiences. Nous devons en tenir quelques-unes. Il y aura des rencontres publiques et des audiences publiques à Ottawa au début d'avril, le 18 avril, si nous nous mettons d'accord. La rencontre avec Janice Stein et M. Pettigrew sera une audience publique. Ce seront des témoins et nous serons. . .

Le sénateur Gigantès: Ceux qui posent les questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Pas nécessairement. Nous n'avons pas à poser des questions. Nous écouterons aussi. Puis nous aurons d'autres personnes qui pourront nous faire profiter de leurs connaissances. Je pense par exemple à. . .

M. Volpe: Le CRDI.

Le coprésident (M. Gauthier): De toute façon, il existe un nombre d'instituts professionnels et d'organismes de recherche dont nous aimerions entendre l'opinion. Ils ont peut-être des choses à nous dire. C'est nous qui les finançons.

Il y a la Société pour l'expansion des exportations. Nous leur donnons beaucoup d'argent. Il y a le Centre canadien de recherches pour le développement international. Nous leur donnons aussi beaucoup d'argent. Peut-être ont-ils quelque chose à nous dire. Je ne sais pas ce qu'il en est de la Commission mixte internationale.

[Text]

There are an awful lot of so-called publicly funded people and groups we may want to hear from. Hearings should be held, and publicly, with those people.

M. Bergeron: La question que je pose est tout simplement celle-ci: est-ce qu'on doit discuter du plan de travail immédiatement ou si cette discussion sera reportée à une autre réunion?

Le coprésident (M. Gauthier): On en a discuté pendant les 40 dernières minutes, et je pense que c'est bien.

M. Bergeron: On en discute aujourd'hui à bâtons rompus, si je comprends bien.

Le coprésident (M. Gauthier): M. MacEachen me dit qu'on ne devait pas accepter le principe de ma proposition aujourd'hui. Il dit: On va attendre et on va l'étoffer plus tard. On va la prendre en considération comme une suggestion de la Chambre des communes, mais étant donné que les sénateurs et que d'autres personnes dans cette assemblée de députés et de sénateurs n'ont pas eu le temps de la lire, on devrait leur donner le temps de le faire. C'est raisonnable.

M. Bergeron: Donc, on reviendra là-dessus, si je comprends bien.

Le coprésident (M. Gauthier): On va y revenir le 18 ou le 19 avril. Le sénateur a suggéré que les membres du Sous-comité du programme et de la procédure se consultent et fassent en sorte qu'on puisse commencer à travailler le 18 avril avec des témoins. J'ai suggéré M^{me} Stein et M. Pettigrew, et peut-être d'autres que vous voudrez nous laisser la discrétion d'inviter pour le moment. On passera la semaine à écouter des témoins et on pourra peut-être s'entendre sur un plan de travail pour la semaine suivante. Tout le monde est d'accord là-dessus? Sénateur Bolduc.

Le sénateur Bolduc: Je suis assez d'accord là-dessus. Il y a peut-être un point... On a trois semaines devant nous pendant lesquelles, comme simples membres, on ne participera pas beaucoup. Avez-vous envisagé de commander des recherches tout de suite pour que ces gens-là puissent commencer à travailler et produire des choses pour le mois de mai ou juin? Ils auraient trois semaines de plus si on décidait cela aujourd'hui et ce serait utile pour les travaux du Comité.

Si vous me le permettez, ma seconde remarque portera sera sur les *town hall meetings*. Je ne vois pas d'objection à ce qu'on consulte les gens. D'ailleurs, c'est pour cela qu'on siège. Cependant, comme disait le sénateur MacEachen, il faudra faire attention si on fait cela immédiatement et qu'on n'a pas nous-mêmes de réponses à quoi que ce soit. Il ne faut pas que cette affaire devienne un cirque. Je me souviens de certaines réunions du Comité Spicer, pour ne pas le nommer. Franchement, j'étais mal à l'aise. Cela faisait... .

Le coprésident (M. Gauthier): Un peu «quéteine».

Le sénateur Bolduc: On permettait aux gens de se défouler et de dire n'importe quoi. Il ne faudrait pas que nos audiences deviennent un cirque.

[Translation]

Il y énormément de gens et de groupes financés par les fonds publics dont nous voulons savoir ce qu'ils pensent. Il doit donc y avoir des audiences publiques avec ces gens-là.

Mr. Bergeron: The question I am asking is simply this: should we discuss the work plan immediately or should we wait until another meeting?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have discussed it for the last 40 minutes and I think that's alright.

Mr. Bergeron: We are having a rambling conversation about it today if I understand it well.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. MacEachen tells me that we didn't have to accept the principle of my proposition today. He says: Let's wait and we will flesh it out later on. We will take it in consideration just like a suggestion of the House of Commons, but as the senators and other persons in this group didn't have time to read it, we should give them the time to do it. It is a reasonable proposition.

Mr. Bergeron: Then we will come back on it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We'll come back to it on the 18th or the 19th of April. The senator has suggested that the members of the Sub-Committee on Agenda and Procedure discuss the matter so that we can start our work on April 18th with the witnesses. I suggested Mrs. Stein and Mr. Pettigrew and maybe others you may let us invite for now. We'll spend the week listening to witnesses and we may agree on a work plan for the next week. Does everybody agree? Senator Bolduc.

Senator Bolduc: I quite agree with it. There may be one point... We have a three weeks during which, as simple members, we will not participate very much. Have you thought about requesting research right away so that these people can start working and produce things for the month of May or June? They would have three weeks more if we decided this today and this would be useful for the work of the committee.

My second point has to do with the town hall meetings. I don't see any problems with consulting people. This is the reason why we are here. However, as Senator MacEachen was saying, we should be careful if we do that right now and if we don't have answers. This thing shouldn't become a circus. I remember some meetings of the Spicer Committee, if we should name it. Frankly, I was ill at ease. It was—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Rather "free-for-all".

Senator Bolduc: They let people come in and ramble on. These hearings shouldn't become a circus.

• 1255

Ici, on étudie un sujet important, sérieux et plein de conséquences pour l'ensemble du pays et pour les régions. Vous vous rendez bien compte que cela a des incidences sur l'ensemble du pays, n'est-ce pas? On est en train de parler du Canada, de sa politique étrangère et de sa politique commerciale étrangère.

We are here to study an important question, a question that's serious and has an important impact for the whole country and its regions. You are aware that this has consequences on the whole country don't you? We are talking about Canada, its foreign policy and its foreign commercial policy.

[Texte]

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, sénateur Bolduc. Monsieur Graham.

Mr. Graham: Mr. Chairman, I think Senator MacEachen's observations have put us in a position where obviously we can't proceed too far today. On the other hand, to proceed nowhere would be quite frightening in terms of what is ahead of us.

As I understood his suggestion, he would be willing to at least adopt the direction in which the work plan is going, recognizing that research will have to be done and meetings will have to be held. Without exactly saying that these will be the very meetings or this is the exact format, we would start the planning of that process.

I understand you to be saying that if on April 12, or some date around that, we could get the first meeting with Mr. Pettigrew and Ms. Stein, I think everybody in the room is agreed with that—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have April 18 for that—

Mr. Graham: No, you said April 18. It says the 12th—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would like the standing committee of the House of Commons to meet on that week of April 11 when we come back to deal with some of the important issues we haven't had time to address.

Mr. Ed Broadbent's organization in Montreal, for example, wants to come before the committee. We've already invited him. I took the initiative to invite him on April 12 at 9 a.m., but that's House of Commons stuff. We may want to have other witnesses that week to go through our estimates. We have to respond to the challenge of the House that we look at the estimates seriously, and we only have one week before we really get into the joint study, which will take away any possibility of looking at the estimates from then on.

To get our estimates cleared or away from this place, I'm going to ask the House of Commons members to look at the list of witnesses they may want to have before this committee on the week of April 11 so we can proceed with that. On April 18 we would start into the work of the joint committee by hearing on the 18th or 19th Mr. Pettigrew and Madam Stein.

Mr. Graham: May I just complete my observation, Mr. Chairman? If that's the case, I would recommend that we at this committee at least agree that the meeting on the 18th take place, and that some authorization be given to this subcommittee that's going to be set up to engage some form of research or other so that we can move the agenda along. I would be very upset if I thought that nothing was going to be done until after the 18th. I think it would be just terrible.

An hon. member: Agreed.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I agree with Mr. Graham that we ought to move ahead. I went even further and said I was prepared to authorize the organization of two or three of these round tables to see if they would work well for us, and if they did we could continue them. I would be agreeable to asking the steering committee to go ahead and set up in that week two or three of these round tables with a number of topics. However, if people want to wait longer, that's fine too.

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you senator Bolduc. Mr. Graham.

M. Graham: Monsieur le président, je pense que les observations du sénateur MacEachen nous ont placés dans une position telle que nous ne pouvons pas aller plus loin aujourd'hui. Par contre, il serait très inquiétant de ne pas poursuivre compte tenu de ce qui nous attend.

Si j'ai bien compris sa suggestion, il serait prêt à adopter tout au moins l'orientation du plan de travail, reconnaissant que des recherches devront être faites et que des rencontres devront se tenir. Sans dire exactement qu'il s'agira des réunions mêmes ou qu'elles adopteront telle ou telle formule, nous pourrions commencer la planification de ce processus.

Si je comprends bien, vous nous dites que si le 12 avril, ou dans les environs, nous pouvions tenir la première rencontre avec M. Pettigrew et M^{me} Stein, je pense que chacun ici sera d'accord. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons le 18 avril. . .

M. Graham: Non, vous avez dit le 18 avril. On dit ici le 12. . .

Le coprésident (M. Gauthier): J'aimerais que le comité permanent de la Chambre des communes se réunisse cette semaine du 11 avril lorsque nous reviendrons pour aborder certaines des grandes questions dont nous n'avons pas eu le temps de parler.

L'organisation de M. Ed Broadbent à Montréal par exemple souhaite comparaître devant le comité. Nous l'avons déjà invitée. J'ai pris l'initiative de l'inviter le 12 avril à 9 heures, mais cela a affaire avec la Chambre des communes. Nous aimerions peut-être avoir d'autres témoins cette semaine—là pour nous occuper des prévisions. Nous devons donner suite à ce qu'a dit la Chambre au sujet d'un examen attentif des prévisions et nous n'avons qu'une semaine avant de nous lancer réellement dans l'étude conjointe, ce qui nous empêchera totalement d'examiner les prévisions après cette date.

Pour en finir avec nos prévisions, je vais demander aux députés de la Chambre des communes d'examiner la liste des témoins qu'ils souhaiteraient voir comparaître devant le comité pendant la semaine du 11 avril, pour que nous puissions commencer par là. Le 18 avril, nous commencerions le travail du comité mixte par le témoignage de M. Pettigrew et de M^{me} Stein le 18 et 19.

M. Graham: Pourrais-je terminer, monsieur le président? Si c'est le cas, je recommanderais que ce comité convienne tout au moins que la réunion du 18 ait lieu et que l'on autorise le sous-comité qui sera établi à commander des recherches ou autres de façon à pouvoir passer à travers l'ordre du jour. Cela m'inquiéterait beaucoup si l'on ne faisait rien avant le 18. Je pense que ce serait terrible.

Une voix: En effet.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je pense avec M. Graham que nous devrions poursuivre. Je suis même allé plus loin et j'ai dit que j'étais prêt à autoriser l'organisation de deux ou trois de ces tables rondes pour voir si elles donneraient de bons résultats et si nous pouvons poursuivre. Je serais d'accord pour demander au comité directeur d'organiser pendant cette semaine—là deux ou trois de ces tables rondes consacrées à un certain nombre de sujets. Cependant, si vous voulez attendre plus longtemps, c'est très bien.

[Text]

[Translation]

Mr. Regan: That's fine. Move ahead.

Mr. Volpe: I think we've all come back full circle. The senator has made some very valid points and raised some very important questions. I think we've come back now to the initial question, which was whether we would accept this work plan in principle, subject to some considerations, obviously, that the committee on procedures and agenda-setting will determine or that we together will determine when we come back.

One of the things we have to do, whether we want to or not, is meet the obligation of consulting with Professor Stein and Mr. Pettigrew. After all, the conference of this last week was designed to kick off the work of this committee. I think we are obliged to meet with them, and we should do that earlier rather than later. If the 18th is the date that has been set, then I think that's already something we accept. I agree with the chair's proposal that what has to happen before we get off on the joint committee is that we, on the House side of this committee, discharge our responsibilities to the House with respect to the estimates and that we also take the opportunity to meet with Mr. Broadbent and others.

• 1300

I think we already have that plan. If we can accept that in principle we would do this, knowing we have already raised some questions about the details and the mechanics of the work plan before us, I think we can move ahead, and move ahead with some studied swiftness.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I thank you, Mr. Volpe. That might be very constructive.

M. Bergeron: Monsieur le président, doit-on comprendre de ce que vous avez dit que, pendant la semaine du 12, le Comité permanent de la Chambre des affaires étrangères et du commerce international siègera?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est cela.

M. Bergeron: Et est-ce qu'on peut supposer également que, pendant cette semaine-là, le Sous-comité du programme et de la procédure du Comité mixte pourra se réunir pour préparer les travaux des semaines subséquentes?

Le coprésident (M. Gauthier): Absolument, et même plus tôt si c'est possible.

Puis-je avoir l'accord des députés de la Chambre pour que M. Broadbent soit invité le 12 à 9 heures? C'est déjà fait, mais je veux simplement le confirmer. Également, voulez-vous revoir les représentants de l'ACDI?

Do you want to see CIDA again on their estimates? We haven't talked to them about their estimates. We have talked to them about chapter 12 of the Auditor General's report, but we really haven't had a chance to go into CIDA. We may invite Madam Labelle to come back that week.

I think we should also invite either the Export Development Corporation to come and talk to us or the International Development Research Centre, which are both under our estimates receiving substantial sums of money. The International Development Research Centre receives \$112 million, and the Export Development Corporation receives \$185 million. CIDA gets, as you know, \$2.37 billion.

M. Regan: C'est très bien. Allez-y.

M. Volpe: Je pense que nous avons rejoint la case départ. Le sénateur a fait quelques observations très judicieuses et a soulevé des questions très importantes. Je pense que nous sommes revenus à la question initiale, qui était de savoir si nous devrions accepter ce plan de travail en principe, sous réserve de certaines considérations évidemment, que le comité du programme et de la procédure déterminera ou que nous déterminerons ensemble lorsque nous reviendrons.

Que nous le voulions ou non, nous avons l'obligation de consulter le professeur Stein et M. Pettigrew. Après tout, la conférence de cette dernière semaine était destinée à donner le coup d'envoi pour les travaux du comité. Je pense que nous sommes obligés de les rencontrer et nous devrions le faire le plus rapidement possible. Si le 18 est la date que nous avons fixée, je crois que c'est quelque chose que nous acceptons déjà. Je m'associe à la proposition du président: avant de commencer les travaux du comité mixte, il faut que nous, membres de la Chambre de ce comité, nous acquittions de nos responsabilités à l'égard de la Chambre en ce qui concerne les prévisions et que nous rencontrions M. Broadbent et les autres.

Je pense que ce plan est déjà établi. Si nous pouvons l'accepter en principe, sachant que nous avons déjà soulevé certaines questions au sujet des détails et des mécanismes du plan de travail, je pense que nous pouvons commencer et y aller avec diligence.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Volpe. Cela pourrait être très utile.

Mr. Bergeron: Mr. Chairman, should we understand from what you were saying, that for the week of the 12th, the Standing Committee of the House on External Affairs and International Trade will be sitting?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That is correct.

Mr. Bergeron: And should we assume also that, during that week, the Sub-Committee on Agenda and Procedure of the joint committee will be able to meet to prepare the work for the next weeks?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Absolutely, and even sooner if it's possible.

Could I have the agreement of the members of the House so that Mr. Broadbent be invited on the 12th at 9 o'clock? It is already done but I want us to confirm it. Also, do you want to hear again the representatives from CIDA?

Voulez-vous voir les gens de l'ACDI à nouveau au sujet de leurs prévisions? Nous ne leur en avons pas parlé. Nous leur avons parlé du chapitre 12 du rapport du vérificateur général mais nous n'avons pas eu l'occasion de parler de l'ACDI. Nous pourrions inviter M^{me} Labelle à revenir cette semaine-là.

Je pense que nous devrions également inviter la Société pour l'expansion des exportations à revenir nous parler, ou le Centre canadien de recherches sur le développement international qui, selon nos budgets de dépenses reçoivent des sommes d'argent importantes. Le Centre canadien de recherches pour le développement international reçoit 112 millions de dollars, la Société pour l'expansion des exportations reçoit 185 millions de dollars. Comme vous le savez, l'ACDI reçoit 2,37 milliards.

[Texte]

I think these are important people. Those three witnesses could be heard that week, if you agree.

Some hon. members: Agreed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

We will invite Mr. Pettigrew and Madam Stein to come and see us on the 18th, if you agree.

Some hon. members: Agreed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. We'll proceed with the suggestions that have been made.

I want to thank all of you for your cooperation and for the time we had to take. It was an unforeseen delay of one hour in the House. I apologize to everyone for their late lunches.

This meeting is adjourned until April 18, at which time we will meet with Mr. Pettigrew and Madam Janet Stein.

[Traduction]

Je pense que ce sont des gens importants. Ces trois témoins pourraient être entendus cette semaine-là, si vous êtes d'accord.

Des voix: D'accord.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

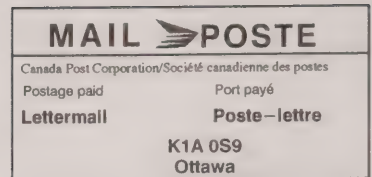
Nous inviterons M. Pettigrew et M^{me} Stein à venir nous voir le 18, si vous êtes d'accord.

Des voix: D'accord.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Nous agirons en fonction des suggestions qui ont été faites.

Je tiens à vous remercier tous de votre collaboration et du temps qu'il nous a fallu prendre. C'est un retard imprévu d'une heure à la Chambre. Je vous prie tous de m'excuser d'avoir retardé vos déjeuners.

La réunion est ajournée jusqu'au 18 avril, date à laquelle nous rencontrerons M. Pettigrew et M^{me} Janet Stein.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

2
4 SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 2

Monday, April 18, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 2

Le lundi 18 avril 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Patrick Savoie

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Patrick Savoie

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, APRIL 18, 1994

(2)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:38 o'clock p.m. this day, in a televised session, in Room 253-D, Centre Block, the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Roch Bolduc, Pat Carney, Philippe D. Gigantès.

Representing the House of Commons: John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Other Senator present: The Honourable Marcel Prud'homme.

Other Members present: Raymond Lavigne, Benoît Serré, Paddy Torsney.

Witnesses: As Individuals: From the University of Toronto: Janice Gross Stein, Co-Chair of the National Forum on Canada's International Relations. *From Samson Bélair/Deloitte & Touche:* Pierre S. Pettigrew, Co-Chair of the National Forum on Canada's International Relations.

The Committee commenced the review of the Canadian foreign policy, pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Thursday, March 24, 1994, Issue No. 1*).

The Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, made a statement.

Pierre S. Pettigrew and Janice Gross Stein made statements and answered questions.

At 5:37 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

*Joint Clerk of the Committee***PROCÈS-VERBAL**

LE LUNDI 18 AVRIL 1994

(2)

[Traduction]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 15 h 38, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Roch Bolduc, Pat Carney, Philippe D. Gigantès.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Autre sénateur présent: L'honorable Marcel Prud'homme.

Autres députés présents: Raymond Lavigne, Benoît Serré, Paddy Torsney.

Témoins: À titre personnel: De l'Université de Toronto: Janice Gross Stein, coprésidente du Forum national sur les relations internationales du Canada. *De Samson Bélair/Deloitte & Touche:* Pierre S. Pettigrew, coprésident du Forum national sur les relations internationales du Canada.

Le Comité entreprend l'examen de la politique étrangère du Canada, conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 24 mars 1994, fascicule n° 1*).

Le coprésident, Jean-Robert Gauthier, fait un exposé.

Pierre S. Pettigrew et Janice Gross Stein font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 17 h 37, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, April 18, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 18 avril 1994

• 1538

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît. J'ai l'honneur aujourd'hui, avec le sénateur Philippe Gigantès qui remplace notre coprésident, le sénateur Allan MacEachen, de présider cette réunion assez historique qui lance quelque peu la revue de la politique étrangère du Canada.

Nous recevrons aujourd'hui le rapport des coprésidents du Forum national sur les relations internationales du Canada, forum qui a eu lieu les 20 et 21 mars derniers.

Avant d'accorder la parole à M^{me} Stein et à M. Pettigrew, je souhaite revoir brièvement le mandat et les travaux futurs du Comité.

• 1540

Le gouvernement a été élu sur une plate-forme prévoyant, entre autres, la démocratisation de la politique étrangère du Canada. C'est pour cette raison qu'il a lancé un vaste processus de consultations auprès des Canadiens et des Canadiennes. Les travaux de ce Comité feront partie de cet effort de consultations.

Le gouvernement demande au Comité de se pencher, premièrement, sur les changements qui sont intervenus dans le système international et comment ceux-ci ont un impact sur le Canada; et, deuxièmement, les principes et les priorités qui devraient gouverner la politique étrangère du Canada, prenant en compte la priorité qu'accorde le gouvernement à la création d'emplois et la saine gestion des finances publiques.

The government would like the special joint committee to review in particular the priorities that should guide Canada's approach to the multilateral trade, security and financial institutions; regional priorities and strategic partnerships; and international assistance.

Given the close relationship between foreign and defence policies, it is important for this committee to work closely with a special joint committee studying defence policy. The committee is directed to consult broadly with Canadians on these issues and present its report no later than October 31, 1994.

We have before us a very important and challenging task. I look forward to working with members with the seriousness and mutual respect the subject-matter deserves and which I have come to expect in my previous relations with many of you as chairman of the Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade, a standing committee of the House of Commons.

I expect our work to proceed in three phases, subject to approval by this whole committee tomorrow. In the first phase the committee will hear from expert witnesses. In the second phase the committee will consult broadly with Canadians. I

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please. It is my pleasure today, with Senator Philippe Gigantès who is replacing our Joint Chairman, Senator Allan MacEachen, to preside this rather historic meeting that sets in motion as it were the review of Canada's foreign policy.

Today, the Joint Chairs of the National Forum on Canada's International Relations, a forum held March 20 and 21 last, are here to present their report.

Before I give the floor to Mrs. Stein and to Mr. Pettigrew, I would like to briefly review the mandate of this committee and its future business.

The government was elected on a platform calling for, among other things, the democratization of Canada's foreign policy. That is why we have set up a vast consultation process reaching out to all Canadians. This committee's work will be part of this consultation effort.

The government has asked this committee to examine first the changes to the international system, and their impact on Canada; secondly, the principles and priorities that should govern Canada's foreign policy, in keeping with the government's priority to create jobs and to manage the country's finances in an effective manner.

Le gouvernement souhaite que le comité mixte spécial se penche plus particulièrement sur les priorités qui devraient définir l'attitude du Canada concernant le commerce multilatéral, la sécurité, les institutions financières, les priorités régionales, les partenariats stratégiques et l'assistance internationale.

Vu le lien étroit entre les politiques étrangère et de défense, il faut également que ce comité travaille en étroite collaboration avec le comité mixte spécial qui examine notre politique en matière de défense. Le comité a reçu l'ordre de consulter largement les Canadiens sur ces questions et de présenter son rapport au plus tard le 31 octobre 1994.

Une tâche très importante et un défi de taille nous attendent. C'est avec plaisir que j'envisage de travailler avec les membres du comité dans le climat de sérieux et de respect mutuel que mérite notre sujet et que j'ai toujours connu dans mes relations antérieures avec nombre d'entre vous en ma qualité de président du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international, un comité permanent de la Chambre des communes.

Je compte diviser notre travail en trois étapes, sous réserve de l'approbation du comité plénier demain. Au cours de la première étape, le comité entendra des spécialistes. Au cours de la deuxième, le comité consultera à fond les Canadiens. Si je

[Texte]

understand that over 250 individuals and organizations have already written to express interest in the work of the committee. In the third phase, the committee will reflect on what it has heard and consider a draft report. At that stage the committee may wish to consider further hearings on the basis of its draft report, with the objective of reporting to Parliament by October 31, 1994.

Canada has a long and proud tradition of involvement in international affairs in such areas as peacekeeping around the world and our general efforts to give development assistance to projects in countries less fortunate than we are.

At the same time, Canada is an open economy benefiting from freer international trade and subject to the effects of globalization. We have recently entered into a new three-way trading partnership with Mexico and the United States through the NAFTA. The end of the Cold War has brought fundamental change to the international system and our notions of security. Moreover, Canada's fiscal situation dictates that difficult choices must be made.

It is time to hear the views of Canadians on these trends and issues and on how Canada can and should respond.

It is my pleasure today to introduce the co-chairs of the National Forum on Canada's International Relations, who will present their draft report to this committee on the results of that forum. I am pleased to acknowledge that Madam Janice Gross Stein is with us. She is the Harrowston professor of conflict management and negotiations at the University of Toronto and a fellow of the Royal Society of Canada. She teaches strategic studies, international relations and Middle Eastern politics.

M. Pierre Pettigrew est vice-président de Samson Bélair-Deloitte et Touche, à Montréal. Il possède une solide expérience de la gestion internationale et du secteur public à Québec et à Ottawa. M. Pettigrew aide les entreprises à comprendre l'environnement international dans lequel elles évoluent.

Donc, conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le 23 mars 94 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, l'examen de la politique étrangère du Canada est en cours.

J'inviterais M^{me} Stein et M. Pettigrew à nous faire leurs commentaires d'ouverture, tel qu'entendu.

Monsieur Pettigrew.

[Traduction]

comprends bien, plus de 250 personnes et organismes nous ont déjà écrit pour manifester leur intérêt pour nos travaux. Au cours de la troisième étape, le comité réfléchira sur les témoignages entendus et étudiera l'ébauche du rapport. À cette étape, le comité voudra peut-être reprendre ses audiences, mais l'objectif est de déposer notre rapport au Parlement au plus tard le 31 octobre 1994.

Le Canada jouit d'une longue et fière tradition de participation dans les affaires internationales par des activités telles que le maintien de la paix et, d'une façon plus générale, par l'aide au développement qu'il apporte aux pays moins fortunés que lui.

Par ailleurs, le Canada possède une économie ouverte qui est exposée à la fois aux effets de la mondialisation et aux avantages de la libéralisation du commerce international. Nous avons récemment conclu une entente tripartite avec le Mexique et les États-Unis, l'ALÉNA. La fin de la guerre froide a entraîné un changement fondamental dans le système international et dans nos notions de sécurité. De plus, la situation budgétaire du Canada rend inévitables certains choix difficiles.

Il est temps d'entendre ce que les Canadiens pensent de ces tendances et questions et du rôle que le Canada devrait jouer.

J'ai le plaisir aujourd'hui de vous présenter les coprésidents du Forum national sur les relations internationales du Canada, qui vous présenteront leur rapport préliminaire sur ce forum. Je suis heureux d'accueillir M^{me} Janice Gross Stein. M^{me} Stein occupe la chaire Harrowston de gestion des conflits et de négociation à l'Université de Toronto et est membre de la Société royale du Canada. Elle enseigne les études stratégiques, les relations internationales et la politique du Moyen-Orient.

Mr. Pierre Pettigrew is vice-president of Samson Bélair-Deloitte and Touche, of Montreal. He is well versed in international management and the public sector in Quebec and in Ottawa. Mr. Pettigrew helps businesses to understand the international environment in which they operate.

Now, pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, let us begin the review of Canada's foreign policy.

As agreed, I would invite Ms Stein and Mr. Pettigrew to make their opening statements.

Mr. Pettigrew.

● 1545

M. Pierre S. Pettigrew (coprésident, Forum national sur les relations internationales du Canada): Monsieur le président, monsieur le sénateur, je vous remercie infiniment de votre accueil aujourd'hui au Comité.

Nous sommes très honorés, M^{me} Stein et moi, de participer au tout début de ces rencontres que vous aurez au cours des prochaines semaines et des prochains mois. Nous osons croire et espérer que le rapport que nous vous présenterons et la discussion que nous aurons aujourd'hui seront utiles à vos délibérations extrêmement importantes au moment où vous vous penchez sur la révision de la politique étrangère du Canada.

Nous allons vous présenter le rapport en quelques minutes, et nous le ferons en tant que coprésidents. Cependant, nous devons vous dire que ce rapport que nous avons écrit reflète, au meilleur de nos compétences et capacités, le consensus que nous

Mr. Pierre S. Pettigrew (Co-Chair, National Forum on Canada's International Relations): Mr. Chairman, honourable Senator, thank you very much for your welcome here today in this committee.

We're honoured, Ms Stein and myself, to be participating in one of the very first of these meetings you will be holding during the coming weeks and months. We hope and believe that the report we present today as well as the discussion we will have will be useful to your extremely important deliberations when you start reviewing Canada's foreign policy.

We will present the report in a few minutes and we will do it as co-chairs. We wish to point out that this report is the reflection, to the best of our knowledge and ability, of the consensus that we witnessed during the two days that the

[Text]

avons vu se dégager au cours des deux jours qu'a duré le Forum national sur les relations internationales du Canada. Ce rapport reflète véritablement le consensus. Nous avons fait un effort important pour le faire et nous répondrons en tant que coprésidents à toute question de clarification que vous souhaiterez avoir sur ce rapport.

Cependant, nous devons vous prévenir dès le départ que, à toute autre question que vous souhaiteriez, en tant que parlementaires, nous soumettre, nous devrions faire attention. Nous ne sommes pas mandatés en tant que coprésidents pour répondre à toute question. Nous y répondrons bien sûr. Monsieur le président me connaît depuis une bonne quinzaine d'années et vous connaissez également M^{me} Stein. Nous ne sommes pas gênés. Par contre, nous devons vous préciser que lorsque nous sortirons du rapport en tant que tel, nous le ferons davantage en notre nom personnel pour des raisons évidentes, car le consensus de 130 personnes est difficile à refléter. Nous croyons que nous avons fait un bon travail dans le rapport, mais au-delà de cela, nous parlerons en nos noms personnels.

J'ai quelques remarques d'introduction, à ce moment-ci. Je voudrais, bien sûr, attirer votre attention sur le fait que le Forum a été saisi de son travail à un moment extrêmement important dans l'histoire non seulement de notre pays, mais dans l'histoire des relations internationales en tant que telles.

Il y a deux phénomènes qui ont attiré l'attention des participants du Forum et qui sont reflétés dans ce rapport. Il y a d'abord le changement profond qu'entraîne la fin de la guerre froide sur les priorités internationales de l'ensemble des pays et du système en tant que tel. L'autre événement extrêmement important, l'autre phénomène, est celui de la mondialisation de l'économie. Ces deux phénomènes entraînent un changement dans les priorités, dans les agendas, dans les ordres du jour de la plupart des pays.

D'une part, ils permettent à chaque pays, pas seulement au Canada mais certainement au Canada, des décisions plus indépendantes que dans les cinquante années de la guerre froide. Pourquoi? Il semble bien que les facteurs externes qui motivaient ou qui imposaient à notre pays une discipline très importante deviennent, avec la fin de la guerre froide, beaucoup moins importants et, de plus en plus, nous aurons une politique étrangère, ou nous devrions avoir une politique étrangère qui, au lieu de partir de facteurs externes imposés à la réalité canadienne, pourront maintenant partir des besoins de la politique nationale, des besoins des Canadiens. Donc, partir de chez nous pour aller vers l'extérieur, plutôt que de nous voir imposer des facteurs externes.

C'est la fin de la guerre froide qui amène cette flexibilité, cette possibilité et qui augmente la souveraineté du Canada.

Il y a, d'autre part, les éléments où l'économie prend beaucoup plus d'importance. À la fois parce que les questions de sécurité, les facteurs stratégiques et les facteurs militaires diminuent en importance, les facteurs économiques également gagnent en importance et, à première vue, limitent certains choix du Canada puisque peu d'États dans le monde, en réalité aucun État dans le monde, aucun gouvernement ne contrôle plus son économie nationale, puisque l'économie nationale est

[Translation]

National Forum on Canada's International Relations lasted. This report is a true reflection of that consensus. We made quite an effort to produce it and as co-chairs, we will answer any question you may have concerning this report.

However, we must warn you at the outset that we will have to be careful of any other question that you as parliamentarians may want to put to us. We are not mandated as co-chairs to deal with all issues. Of course, we will answer your questions. The Chairman has known me for some 15 years and you also know Ms Stein. We are not shy people. On the other hand, we should point out that if we are not dealing with the report as such, we will then be discussing the issues on a personal basis, for reasons you can readily understand, because it's difficult to be a reflection of the consensus of 130 people. We believe we have done good work in writing up this report but beyond that, we will be speaking personally.

I will start with a few preliminary comments. Of course, I would like to draw your attention to the fact that the Forum was involved in its work at an extremely important time not only in the history of our country but in the history of our international relations as such.

The attention of the Forum participants was drawn to two phenomena that are reflected in this report. First, there is the profound change the end of the cold war has brought about in the area of international priorities for all countries as well as the system as such. The other extremely important event or phenomenon is that of the economy's globalization. These two events have brought about change in the priorities, outlooks and agendas of most countries.

On the one hand, they allow each country, not only Canada but certainly Canada, to make decisions more independently than at any time during the 50 year period of the cold war. Why is this? It would seem that the external factors that led or forced our country to assume a very disciplined stance have become far less important with the end of the cold war and that our foreign policy will or should be based more and more on the needs of our national policy or the needs of all Canadians rather than on factors imposed externally upon Canada's reality. So we will be using our own agenda rather than someone else's.

The end of the cold war is what allows this flexibility, this opportunity and this increase in Canada's sovereignty.

On the other hand, there are areas where the economy assumes far greater importance. Questions of national security, strategic and military factors are decreasing in importance while economic factors are gaining in importance and, at first glance, this limits certain of Canada's choices because few states in the world, actually, no country in the world, no government controls its national economy any more as national economies are now all part of one big global economy. We are more and more

[Texte]

maintenant fondue dans une économie mondiale. Nous sommes de plus en plus interdépendants. Donc, plus de souveraineté d'un côté, et, de l'autre, une souveraineté qui est beaucoup plus diffuse et beaucoup plus difficile à cerner mais une souveraineté qui existe toujours et qui amènera donc le gouvernement à gouverner différemment.

Les participants au Forum ont très souvent remarqué que la marge de manoeuvre de l'État, au plan budgétaire, au plan fiscal était extrêmement limitée.

[Traduction]

interdependent. So more sovereignty on the one hand, but on the other, sovereignty that is far more diffuse and more difficult to pin down, but sovereignty nonetheless that still exists and that will therefore lead the government to govern in a different manner.

The Forum participants very often commented that the country's maneuverability in both the areas of budget and taxes was extremely limited.

• 1550

Nous le savons, au cours des dernières années, nous avons essayé d'aborder ce problème comme pays d'une manière assez importante. Il est certain que le gouvernement n'a plus les ressources qu'il avait. Il ne faut pas oublier, c'est quelque chose qui est ressorti dans le Forum, que la société civile, le reste de la société canadienne a, par ailleurs, des ressources qui sont importantes, des moyens qui sont importants. En effet, beaucoup d'éléments de la société canadienne, beaucoup d'autres acteurs de la société canadienne,—on pense bien sûr aux entreprises privées, aux organisations non gouvernementales, à un grand nombre d'acteurs comme les universités,—sont maintenant elles-mêmes et eux-mêmes des acteurs sur la scène internationale.

Donc, si l'État en tant que tel peut faire moins, au plan de la politique étrangère, il est sûr que le rôle du gouvernement peut être de mobiliser davantage les ressources qui existent dans la société canadienne et de coordonner les efforts de chacun des acteurs canadiens sur la scène internationale en fonction d'objectifs, d'intérêts et de valeurs qui nous rejoignent en tant que Canadiens.

Donc, voilà des événements, des phénomènes qui sont importants et qui changent le mouvement de la politique étrangère. Je pense que ce que vous faites ici, en ce moment, en ouvrant le processus de la politique étrangère, est déjà un pas dans la bonne direction. Il y a donc une façon différente de gouverner avec une nouvelle répartition des rôles et des tâches.

Je voudrais simplement, en terminant, attirer l'attention de votre Comité sur l'importance que le Forum a essayé de refléter en ce qui a trait aux relations commerciales et économiques comme priorité pour le Canada.

Our Canadian foreign policy should have as one of its priorities trade and economic relations. It is important to realize that economic relations are a great deal more than trade. If trade used to be exporting and importing, in the globalization of the economy trade priorities should be widened, obviously, to access to capital, investments, technology. The export of services has become very important with the dematerialization of the economy, as we are witnessing it at this particular time.

So it's very important that the trade and economic relations element in our foreign policy clearly reflect the new way of doing business around the world, of conducting an economic and trade policy. For instance, whereas investments used to follow trade in the international business community, it's the other way around now. Investment precedes trade; trade follows investments. So we have to think very differently about those relations.

We know this to be the case since these last few years, the country has made enormous efforts to try and solve this problem. Obviously, the government no longer has the resources it once had. One must not forget, and this came out during the Forum, that the population, the other part of Canadian society, has at its disposal enormous resources, enormous means. In fact, many elements of Canadian society, many other actors of Canadian society,—and I'm thinking of course of a private business, non-governmental organizations, of many players such as universities,—are all now players on the international scene.

Therefore, if the state, as such, can do less, with regard to foreign policy, it is obvious that government's role can be to better centralize the resources that exist in Canadian society and to coordinate the efforts of each of the Canadian players on the international scene according to objectives, interests and values that as Canadian we all hold dear.

These are important developments and events that will change the direction of foreign policy. I think that what you are doing here, at this time, by opening up the debate on foreign policy, is already a step in the right direction. We must adapt to this new way of governing that is being brought about by a new division of roles and tasks.

In conclusion, I would simply like to draw the committee's attention to the fact that during the Forum, the priority that seemed to emerge for Canada was that of trade and economic relations.

La politique étrangère du Canada doit avoir comme priorité, notamment, les relations commerciales et économiques. Il faut bien comprendre que les relations économiques vont beaucoup plus loin que les relations commerciales. Si auparavant le commerce se résumait à l'exportation et l'importation, depuis la mondialisation de l'économie, les priorités commerciales ont pris de l'ampleur pour inclure, manifestement, l'accès aux capitaux, les investissements et la technologie. L'exportation de services a pris beaucoup d'importance suite à la dématérialisation de l'économie dont nous sommes témoins à l'heure actuelle.

Il est donc essentiel que l'élément relations commerciales et économiques de notre politique étrangère reflète clairement cette nouvelle façon de mener les affaires de par le monde, de mener la politique économique et commerciale. Par exemple, alors que par le passé, les investissements faisaient suite au commerce international, c'est maintenant le contraire. Les investissements viennent avant le commerce; le commerce suit les investissements. Il nous faut donc envisager ces relations d'une façon tout à fait différente.

[Text]

Je vais arrêter mes quelques remarques d'introduction à ce rapport pour permettre à M^{me} Stein d'attirer votre attention sur d'autres éléments que les participants au Forum ont bien voulu faire.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien, monsieur Pettigrew. Madame Stein.

Mme Janice Gross Stein (coprésidente, Forum national sur les relations internationales du Canada): Merci beaucoup, monsieur le président

Let me repeat, on behalf of my colleague Pierre Pettigrew and myself, how pleased we are that you have extended this invitation to us. I can also report on behalf of members of the forum, some 130 Canadians who gathered for two days, that they thought this was an exciting opportunity for them to consider, at what is a historic moment in Canada's relations, new directions for Canadian foreign and defence policy.

Mr. Pettigrew has identified the first two elements the forum focused on, which are the greater freedom to make independent choices, which Canada now has as a result of the changed strategic environment, and the constraints that operate on Canada as a result of the globalized economy.

Two other principles came out of the forum and the intensive workshops that went on. The first is the overriding importance to Canada to be actively engaged in the international community. Group after group emphasized that the daily lives of Canadians—jobs, opportunities, security, environmental security, physical security—are all shaped now to a greater degree than ever before by what happens in the international community.

There was a sense, as many foreign participants argued, that the usual distinction between domestic and foreign policy no longer makes the sense it used to do when there are job summits that are international, and when international trade agreements have the kind of impact they do on our economy. So we need a much more cohesive look at the connections between policies than we have had in the past.

The second broad theme that the forum emphasized—Mr. Pettigrew has talked about this in a sense in connection with trade, but this was a more general idea—is the idea of comparative advantage. What can Canada do best that gives it an advantage in global society, whether it is in trade, economic relations, security, or development assistance. Again and again there was a sense that specialization, excellence, niche markets—whatever words we want to use, the idea is the same—can enhance Canada's effectiveness and efficiency in the kinds of foreign and defence policies it develops in the next five years.

In order to be effective, four members identified a third principle, which is in the report, the importance of coordination among the various elements of policy. Trade policy, environmental policy, policies on human rights, policies on

[Translation]

I will stop here in my introductory remarks to the report in order to allow Ms Stein to set out other elements raised by the Forum participants.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Pettigrew. Ms Stein.

Ms Janice Gross Stein (Co-Chair, National Forum on Canada's International Relations): Thank you very much, Mr. Chairman.

Permettez-moi de répéter, au nom de mon collègue Pierre Pettigrew et en mon nom propre, à quel point nous sommes heureux que vous nous ayez invités. Je peux aussi vous dire au nom des membres du forum, quelque 130 Canadiens qui se sont réunis pendant deux jours, qu'ils se réjouissaient de pouvoir se rencontrer à un moment historique des relations du Canada pour discuter des nouvelles orientations que pourraient adopter les politiques canadiennes en matière de relation étrangère et de défense.

M. Pettigrew a relevé les deux premiers éléments dont nous avons discuté au forum, c'est-à-dire la plus grande liberté de formuler des choix indépendants dont jouit maintenant le Canada grâce à la transformation de l'environnement stratégique, et les contraintes auxquelles est assujéti le Canada à cause de la mondialisation de l'économie.

Deux autres principes sont ressortis au cours du forum et des ateliers très chargés qui s'y sont tenus. Tout d'abord, l'importance primordiale pour le Canada de participer activement sur la scène internationale. Groupe après groupe a souligné que le quotidien des Canadiens, les emplois, les débouchés, la sécurité, la sécurité environnementale, la sécurité physique—tout cela dépend maintenant de plus en plus de ce qui se passe sur la scène internationale.

• 1555

On avait l'impression, comme l'ont fait valoir un grand nombre de participants du forum, que la distinction habituelle entre la politique intérieure et la politique extérieure n'avait plus sa raison d'être à une époque où l'on tient des sommets sur l'emploi à l'échelle internationale et où l'on conclut des ententes commerciales internationales qui ont une grande incidence sur notre économie. Il nous faut donc porter un regard beaucoup plus global que par le passé sur les liens qui existent entre les politiques.

Le deuxième grand thème qui est ressorti du forum, et M. Pettigrew en a parlé d'une certaine façon dans le contexte du commerce—mais il s'agissait en fait de quelque chose de beaucoup plus général—c'est l'idée de l'avantage comparatif. Que peut faire le Canada qui soit mieux et qui lui donne un avantage dans les milieux internationaux, qu'il s'agisse de commerce, de relations économiques, de sécurité ou d'aide au développement. L'idée revenait constamment que la spécialisation, l'excellence, les créneaux—l'expression n'a aucune importance, l'idée est la même—peuvent augmenter l'efficacité et l'efficacité du Canada grâce aux politiques en matière de relations étrangères et de défense que nous élaborons au cours des cinq prochaines années.

Quatre participants ont identifié un troisième principe qui figure dans le rapport, soit l'importance de coordonner les divers domaines d'action si l'on veut que ces derniers soient efficaces. Il nous faut examiner les politiques commerciales,

[Texte]

immigration, defence policy have to be looked at to see how they complement one another, where they can reinforce one another, and where together as a whole they can be much greater than the sum of their parts.

To summarize, there was an emphasis on comparative advantage, on efficiency, on coordination, and finally, on making some choices. There was a sense in the forum that the Government of Canada, unlike Canadians more generally, cannot be everywhere and try to do everything in the next five years; that if it does, it will not succeed in developing policies of comparative advantage, policies of excellence. Therefore some choices, at times painful, will have to be made in order to develop priorities.

Those were the general comments of foreign members. We then turned our attention to priorities, and I must report to you that I have a list of priorities here for you. Forum members were not very successful in deciding what issues were no longer priority. We experienced much of the same difficulty that the government has experienced and that other institutions in this country have experienced.

Mr. Pettigrew has already talked about trade and economic relations. Six other areas of priority were identified by the forum.

Human rights was one, and there was a discussion about the connection between trade and human rights, with the conclusion that these are not incompatible but that human rights is an important priority for the government and for our society, and that the opening up through trade is consistent with a vigorous assertion by the government of our continuing commitment to human rights.

Assistance to the poorest was another priority that the forum identified. There was the sense that policies need to be changed, that we must look for areas of comparative advantage, and—consistent with the comments that Mr. Pettigrew made—that assistance policy is in fact something that is broader than the government. It involves Canadians broadly across our society. The challenge for the government will be to coordinate and to organize the resources, to mobilize the resources from non-governmental organizations, the business community, which can in fact provide managerial expertise and technical expertise, the churches, the universities, so policy is coherent and focuses on what its express target is: the poorest.

Probably the strongest sentiment expressed in the forum was that trade promotion and assistance do not belong in the same envelope and that we would get more efficient policies in both areas if these were separated.

[Traduction]

environnementales, en matière des droits de la personne, d'immigration, de défense, pour nous assurer qu'elles se complètent, qu'elles s'appuient, et qu'ensemble, elles constituent un tout de loin supérieur à chacune de leurs parties.

Pour résumer, on a souligné les avantages comparatifs, l'efficacité, la coordination et, enfin, le fait qu'il nous faut faire des choix. Il ressort du forum que le gouvernement du Canada, contrairement aux Canadiens, ne saurait être partout et tout faire au cours des cinq prochaines années; s'il essaie de le faire, il ne réussira pas à élaborer des politiques qui donnent un avantage comparatif, des politiques d'excellence. Par conséquent, il faut faire des choix, parfois pénibles, pour dresser un ordre de priorité.

Voilà donc les commentaires d'ordre général des participants du forum. Nous nous sommes ensuite penchés sur les priorités. J'ai été chargée de vous en remettre la liste. Les participants du forum n'ont pas vraiment réussi à décider quelles questions n'étaient plus prioritaires. Nous avons éprouvé des difficultés assez semblables à celles que connaissent les gouvernements et d'autres institutions au Canada.

M. Pettigrew a déjà abordé les relations commerciales et économiques. Le forum a relevé six autres domaines de priorité.

Il y avait notamment les droits de la personne, qui ont suscité une discussion sur la relation entre le commerce et les droits de la personne. On a conclu que ces deux questions ne sont pas incompatibles, mais que les droits de la personne constituent une priorité importante du gouvernement et de la société et que toute libéralisation qu'apporte le commerce doit être accompagnée de l'affirmation absolue de notre attachement indéfectible à la défense des droits de la personne.

L'aide aux plus démunis était une autre priorité qu'a relevée le forum. On était d'avis qu'il faut modifier les politiques, que nous devons cerner des secteurs d'avantages comparatifs,—et dans la même veine que ce qu'a dit M. Pettigrew—que notre politique d'aide au développement dépasse le cadre purement gouvernemental. Les Canadiens de toutes les couches de la société s'y intéressent. Pour le gouvernement, le défi consiste à coordonner et à organiser les ressources, à mobiliser les ressources qui proviennent des ONG, du milieu des affaires—où l'on trouve des compétences de gestion et des compétences techniques—des églises, des universités, de sorte que la politique soit cohérente et vise bel et bien sont objectif avoué: les plus démunis.

• 1600

Ce sur quoi les participants ont peut-être le plus insisté, c'est que la promotion du commerce et l'aide au développement n'appartiennent pas à la même enveloppe et que nos politiques dans ces domaines seraient beaucoup plus efficaces si, contrairement à la situation actuelle, elles faisaient partie d'enveloppes distinctes.

[Text]

An additional priority mentioned by almost all groups at the forum was peacekeeping. Despite the difficulties that many forum members recognized contemporary peacekeeping operations have experienced, there was an overwhelming sense that this is an area of comparative advantage for Canadians. It is an area where we excel—where we have something unique to offer to the international community.

Consistent with the United Nations, which was also identified as a priority—the upcoming 50th anniversary of the creation of the United Nations—is a sense that Canada could lead in the international effort to reform some of the creaking machinery of the United Nations. There is also a feeling that Canada could export its skills, services and expertise, which are in many ways unique to this country.

Defence policy was also discussed at the forum, and here very many of the same themes characterized the discussion. Certainly there was a strong feeling that defence policy must protect our sovereignty, our air space, our coastal waters, and our maritime communities whose interests are threatened now by depleted fishing stocks—an environmental threat as much as a security threat. But beyond that the feeling was Canada had to look for specialized roles in missions, which would also give it an area of comparative advantage. This fits with the overall analysis of the forum of a changing environment that requires emphasis and choice.

There was discussion of NATO and here there were diverging opinions. It's difficult to summarize with accuracy; we never counted voices at the forum. I would suspect many voices suggested Canada take a hard look at NATO and its relevance to the new strategic environment. The consensus was the alliance is useful if Canada can persuade NATO to rethink its military vocation in what is a changed environment in Europe.

There was a discussion of multilateralism and strategic partnerships. There was an overwhelming consensus at the forum that multilateral rule-based regimes are crucially important to Canada—that they both protect our interests and give us influence far beyond what our size and economy would dictate. But again there was a similar emphasis: some multilateral institutions are effective and others are not.

There was a sense that it is now appropriate for the government, for Parliament and for the Canadian public to take a hard look at those performing well, to reinforce our commitments, and to take a hard look at those not performing

[Translation]

Presque tous les groupes présents au forum ont aussi mentionné comme autre priorité le maintien de la paix. Bon nombre des participants au forum ont reconnu que de nos jours, les activités de maintien de la paix connaissent des difficultés mais la grande majorité des participants ont cependant fait ressortir le fait qu'il s'agit d'un domaine d'intervention où les Canadiens jouissent d'un avantage comparatif. Il s'agit en effet d'un domaine où nous excellons et où nous avons une contribution unique à apporter sur la scène internationale.

Les participants au forum ont aussi souligné le fait que l'appartenance du Canada aux Nations Unies, dont nous célébrerons bientôt le 50^e anniversaire, constitue une priorité et qu'à cet égard, le Canada pourrait jouer un rôle de premier plan dans la réforme de certaines institutions onusiennes. Selon eux, le Canada pourrait également exporter les compétences, les services et le savoir-faire qui lui sont propres.

Il a aussi été question au forum de la politique de défense, et les interventions des participants ont aussi porté, dans ce domaine-là, sur bon nombre des mêmes thèmes. Les participants ont insisté sur le fait que la politique de défense doit être au service de la protection de notre souveraineté, de notre espace aérien, de nos eaux côtières, ainsi que de nos collectivités maritimes dont la survie est maintenant menacée par l'épuisement des stocks de poissons, une menace environnementale autant qu'une menace à la sécurité. On a aussi fait valoir que le Canada devait se voir confier des rôles spécialisés dans les opérations militaires auxquelles il peut être appelé à participer, compte tenu de l'avantage comparatif qu'il peut en tirer. Cette suggestion cadre avec la constatation faite par les participants du forum quant à l'évolution de la situation internationale, évolution qui appelle des choix.

Les participants ont exprimé des opinions divergentes sur l'OTAN. Il est difficile de dire quel point de vue l'a emporté parce qu'on n'a mis aucune question aux voix lors du forum. Je crois que nombreux étaient ceux qui pensaient que le Canada devait sérieusement remettre en question la pertinence de l'OTAN dans le nouveau contexte stratégique. Un consensus s'est cependant dégagé quant à l'utilité que peut présenter l'alliance pour le Canada si celui-ci parvient à persuader l'OTAN à revoir sa mission militaire compte tenu des changements survenus en Europe.

Le multilatéralisme et les partenariats stratégiques ont aussi été abordés par les participants au forum. La grande majorité de ces derniers ont insisté sur le fait que les institutions multilatérales fondées sur le respect des règles régissant les relations internationales revêtent une grande importance pour le Canada parce qu'elles nous permettent de protéger nos intérêts tout en exerçant une influence bien supérieure à celle que nous pourrions espérer avoir vu la population de notre pays et l'importance de son économie. Là encore, les participants ont insisté sur le fait que certaines institutions multilatérales sont efficaces, et d'autres pas.

Les différents intervenants qui ont pris la parole sur le sujet ont dit que le moment était maintenant venu pour le gouvernement, le Parlement ainsi que la population canadienne de revoir sérieusement l'utilité de notre appartenance aux

[Texte]

very well in the international community. The consensus here was that membership is no substitute for policy. Once we decide to join, to become a member, we still need to ask what Canada can contribute that is special and unique, that makes us a valued member of these kinds of alliances.

The final note in the forum was a sense of excitement that the forum had produced what many people felt was a unique kind of discussion. It was unique because people came from different sectors with different expertise and were forced, in a sense, to listen to others, to try to examine these questions of coherence and to try to see how policies could fit together rather than simply advancing arguments we have heard in this country for a long time. There was a sense that this was an impressive beginning but that Parliament had a far greater role to play in the future—and there are some specific recommendations in the report.

It was also felt that in the future, as Canada's international relations move to a period when it is not only the government but many sectors of Canadian society that are deeply involved, we will need some kind of national institute that coordinates not only between Canada and others but between Canada and those in society who are active and eager participants. That is very much on the agenda that we have given to you, and both Pierre and I hope the report will be of use, primarily in stimulating questions rather than providing answers.

• 1605

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I thank you very much. Monsieur Leblanc.

M. Leblanc (Longueuil): Merci beaucoup, monsieur le président, de me faire passer avant les sénateurs. C'est tout un honneur pour moi. J'attendais que les sénateurs aient posé la première question. Vous me prenez un peu au dépourvu.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous appellerai sénateur Leblanc.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Vous seriez le bienvenu chez nous.

M. Leblanc: Cela dépend du premier ministre, n'est-ce pas? Monsieur Pettigrew et madame Stein, j'ai regardé très rapidement votre mémoire. Je viens du milieu des affaires et je pense qu'il est bon d'ouvrir les barrières tarifaires, d'ouvrir les portes sur le monde pour notre industrie, notre commerce et nos professionnels. Sachant que notre plus grande faiblesse est l'ignorance de notre pays par les autres pays avec qui nous faisons des affaires, selon vous, est-ce que ce serait une bonne idée que la principale responsabilité du gouvernement soit d'informer, d'avoir un genre de bureau d'information sur les pays avec lesquels les entreprises ont l'intention de faire des affaires?

Vous en parlez brièvement mais, concrètement, que proposez-vous à cet égard pour aider les gens qui veulent faire des affaires avec les autres pays, qu'ils puissent le faire confortablement, qu'ils ne perdent pas leur temps et leur argent et qu'ils réussissent dans ce monde de plus en plus ouvert? Quelle serait votre principale suggestion à cet égard?

[Traduction]

institutions qui ne fonctionnent pas. Les participants se sont entendus pour dire qu'il ne suffit plus pour le Canada d'appartenir à une institution multilatérale mais qu'il lui faut exercer une influence sur ses politiques. Une fois que la décision est cependant prise d'adhérer à une institution, le Canada doit se demander ce qu'il peut faire pour la renforcer et ce qu'il peut contribuer d'unique et de particulier à ce genre d'alliance.

Enfin, le caractère tout à fait particulier des discussions qui ont eu lieu au forum a grandement impressionné les participants à celui-ci. Ce qu'on peut dire au sujet de ces discussions, c'est qu'elles ont amené des gens de formation et de milieux divers à s'écouter les uns les autres et à chercher à voir comment ces politiques pouvaient être imbriquées de façon cohérente au lieu de simplement exposer les thèses que nous avons déjà entendues tant de fois. Les participants ont convenu qu'il s'agissait d'un bon point de départ, mais que le Parlement devait à l'avenir jouer un rôle beaucoup plus grand dans ce domaine, et le rapport comporte des recommandations précises à cet égard.

On a aussi estimé qu'à mesure que les différents segments de la société canadienne jouent un rôle de plus en plus actif dans le domaine de relations internationales, rôle jusqu'ici exclusivement dévolu au gouvernement, la nécessité de créer un institut national chargé de concerter l'action de tous les intervenants se fera de plus en plus sentir. Ces notions sont reprises clairement dans le document que nous vous avons remis et Pierre et moi-même espérons qu'il vous sera utile, surtout pour situer les questions, si ce n'est d'y répondre.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup. Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc (Longueuil): Mr. Chairman, thank you indeed for giving me the floor before the senators. It's quite an honour. I was expecting the senators to put the first question. You are taking me unaware.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'll simply call you senator Leblanc.

The Acting Joint Chairman (Senator Gigantès): You'd be most welcome in our ranks.

Mr. Leblanc: Well, that depends on the Prime Minister, doesn't it? Mr. Pettigrew and Ms Stein, I briefly ran through your brief. I come from the business world and I think we should be dropping tariff barriers, opening the doors to the world for our industry, our trade and our professionals. Knowing that our greatest weakness is that the countries we do business with don't know us all that well, in your opinion, would it be a good idea if the government's primary responsibility were to be information, to have a sort of information bureau in the countries where our firms intend to do business?

You addressed this briefly, but in concrete terms, what do you have to suggest to help people who want to do business in other countries, so they can do it comfortably, not lose their time and money, and be able to succeed in a more and more open world? What main suggestion would you have?

[Text]

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Pettigrew.

M. Pettigrew: C'est une question qui va au-delà du Forum ou bien vous me posez la question par rapport à ce qui a été dit au Forum?

M. Leblanc: Allez-y en toute liberté. Nous sommes dans un pays libre.

M. Pettigrew: Il faut bien comprendre que le mandat du Forum national était de donner des orientations générales et d'essayer d'orienter le débat en fonction de certaines nouvelles façons de poser des problèmes et de regarder les choses. Nous ne sommes pas entrés dans les questions tout à fait spécifiques, de détails, comme quel genre de programme devrait être mis sur pied. Nous ne sommes pas entrés énormément dans les détails.

M. Leblanc: Puisque nous sommes ici, aujourd'hui, dans le but de réformer le ministère des Affaires étrangères du Canada, j'aimerais bien connaître votre opinion personnelle à cet égard.

• 1610

M. Pettigrew: Si je comprends bien, vous me demandez comment le gouvernement pourrait faire davantage pour aider les milieux des affaires et des entreprises à mieux s'intégrer à la scène internationale.

M. Leblanc: C'est à peu près juste comme question. Je rajoute que nous entrons dans une compétition de plus en plus féroce en ouvrant les marchés. Le plus grand danger c'est l'ignorance que nos gens ont des pays étrangers. Le rôle principal du gouvernement ne serait-il pas d'être l'école d'information de ceux qui veulent faire des affaires à l'étranger?

M. Pettigrew: Absolument. Un des rôles fondamentaux du gouvernement, étant donné sa présence partout à travers le monde, avec ses réseaux d'ambassades, ses réseaux de consulats et une présence physique sur place, serait certainement de recueillir et d'interpréter les informations sur les marchés, sur les possibilités d'affaires, sur les alliances stratégiques qu'il y aurait à faire avec des ressortissants de chacun de ces marchés.

Il n'y a aucun doute qu'un tel réseau pourrait être rentabilisé si on renforçait la dimension commerciale à l'intérieur de ces réseaux et où l'information rassemblée serait éventuellement traduite à partir d'un jargon parfois un peu trop bureaucratique en termes beaucoup plus concrets et beaucoup plus immédiats, accessibles aux gens d'affaires qui souhaitent, non seulement exporter d'ailleurs, mais très souvent acheter des technologies, trouver un financement ou faire une alliance stratégique.

Je pense que c'est un des moyens de base que l'État pourrait prendre. Le gouvernement doit devenir davantage un partenaire de l'entreprise à travers la scène internationale. C'est sûr que ce réseau est une mine extrêmement précieuse qui pourrait être rentabilisée en faveur de la communauté des affaires.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Leblanc. Je regrette, mais c'est cinq minutes et votre temps est écoulé.

Monsieur Volpe.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Merci, monsieur le président et bienvenue à nos témoins.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Pettigrew.

Mr. Pettigrew: That's a question that goes beyond the forum or are you putting that question to me in the context of what was said during the forum?

Mr. Leblanc: Go at it freely, we're in a free country.

Mr. Pettigrew: First, you must understand that the mandate of the national forum was to come up with general guidelines and try to orient the debate with a view to coming up with new ways to pose problems and look at things. We didn't address any specific questions or details, such as what kind of program should be set up. We didn't look at things in any great detail.

Mr. Leblanc: As we're here, today, with a view to reforming Canada's Foreign Affairs Department, I would like to have your personal opinion on this.

Mr. Pettigrew: If I understand well, you are asking what more the government could do to help businesses to play an active role at the international level.

Mr. Leblanc: That is more or less the jest of my question. I would add that the competition on foreign markets is becoming more and more fierce. The biggest problem we are facing is that business people don't really know foreign countries. Would it not be the role of the government to make the required information available to those who want to do business abroad?

Mr. Pettigrew: Absolutely. Since the government has offices all over the world through its network of embassies and consulates, it certainly has a fundamental role to gather and interpret data on markets, on business opportunities and on strategic alliances which can be made with stakeholder on foreign markets.

There is no doubt that such a network would be more profitable if it was more commercially oriented and if the information it gathered, which is often presented in much too bureaucratic terms, was more to the point and accessible to business people who wish not only to export their products abroad, but who often want to buy technologies, are looking for financing or want to establish strategic alliances.

It is one of the fundamental roles that the State could play in this field. Governments must establish better partnerships with businesses to help them have access to international markets. It is obvious that that network could be of tremendous help to Canadian businesses.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Leblanc. I am sorry, but your time is up.

Mr. Volpe.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): Thank you, Mr. Chairman, and welcome to our witnesses.

[Texte]

Professor Stein, I was intrigued by one of the principles and conclusions of the forum that focused quite heavily, I think if I quote you correctly, on multilateralism, especially as it applies to trade, but also as it applies to general government relations.

Did the forum, in your view, also see implications for Canadian domestic policy and reforming of government to reflect the impact of larger political events, political movements and political structures having an impact on the Canadian parliamentary system?

Ms Gross Stein: That's a very interesting question. We looked generally at the range of multilateral institutions, not only trade and economic institutions but political institutions that are multilateral, security institutions that are multilateral. As I said, the general principle was that they provide great value for the money in terms of the cost that is entailed for Canada.

That, however, as I said, was accompanied by an insistence that we look very carefully at individual institutions to see how they are performing. By the same token, because members of the forum argued that the connections between what we do internationally and what happens at home are so much closer now, very much in the way your confrère just identified in the area of trade, and those kinds of connections exist across a whole range of areas, the government in a sense must find new ways of doing business not only with strategic partners that are outside Canada but with strategic partners that are within the country too. There have to be new forms of coordination, new forms of intelligence-sharing, if I can answer both questions at the same time.

One of the issues that is not in the report, but some members of the forum did talk about it, was a broadening of the intelligence agenda to include economic, political, financial as well as strategic data about many of the countries and partners that are important to us, and sharing that information in ways that our partners at home who are actively engaged can benefit.

• 1615

Mr. Volpe: Did the forum see that as bringing together in one pool a lot of those partnerships and loci for intelligence? Did they also see an impact—again, I'm being repetitive—on the political structures to respond to those international changes?

Ms Gross Stein: The forum generally did not deal with specific mechanisms. There was a feeling that this would be inappropriate, given your committee that will be reviewing these issues, that its mandate was more to identify principles and priorities rather than to establish specific mechanisms.

Mr. Volpe: May I interrupt you, then, Professor Stein, because the chairman's very rigorous on time allocation.

Perhaps I can make it much more focused. For example, did your forum address the question of defence as a broader policy that might be either an instrument of foreign affairs, of foreign policy, or an end in itself, given the relationship you've enunciated with respect to both the UN and NATO?

[Traduction]

Madame Stein, je me pose des questions au sujet des conclusions auxquelles en sont venus les participants du forum au sujet du multilatéralisme, et plus particulièrement de son lien avec le commerce, mais également avec les relations gouvernementales générales.

Selon vous, les participants au forum ont-ils estimé que le Canada risquait de devoir adapter sa politique interne ainsi que son système parlementaire pour tenir compte de l'évolution des mouvements politiques qui exercent leur action à l'étranger ainsi que des événements politiques qui surviennent sur la scène internationale?

Mme Gross Stein: C'est une question très intéressante. Nous nous sommes penchés sur les institutions multilatérales qui ont une vocation non seulement commerciale et économique, mais aussi politique et de défense. Comme je l'ai dit, on a estimé que le Canada tirait profit de l'appartenance à ces institutions malgré les frais que cela entraîne.

Les participants au forum ont cependant aussi insisté sur le fait que le Canada devrait revoir sérieusement sa participation à ses organismes en fonction de l'utilité de chacun. Par ailleurs, en raison du fait que notre action sur la scène internationale a maintenant des répercussions beaucoup plus directes sur la situation au pays, comme l'a souligné votre collègue dans le cas notamment du commerce—et ce n'est certes pas le seul domaine qu'on pourrait mentionner—, le gouvernement doit trouver des moyens d'établir des alliances stratégiques non seulement avec des partenaires à l'extérieur du pays, mais à l'intérieur également. Pour répondre à ces deux questions en même temps, il faut créer de nouvelles formes de coordination et de partage de l'information.

L'une des questions qui a été abordée au forum, mais qui n'est cependant pas traitée dans le rapport, c'est qu'il convient maintenant de recueillir de l'information économique, politique, financière ainsi que stratégique au sujet des pays et des partenaires qui nous intéressent et de trouver des moyens de communiquer cette information à ceux qui peuvent en tirer parti au Canada.

M. Volpe: Les participants au forum ont-ils pensé qu'il conviendrait de créer un organisme qui serait chargé de regrouper ces partenariats et de recueillir l'information pertinente? Je me répète, mais j'aimerais savoir s'ils se sont penchés sur la façon dont nos structures politiques devaient réagir à ces changements internationaux?

Mme Gross Stein: De façon générale, les participants au forum n'ont pas étudié de mécanisme précis. Ils ont estimé que ce n'était pas leur rôle puisque le comité est chargé d'examiner ces questions, et qu'ils devaient plutôt faire ressortir certains principes et certaines priorités.

M. Volpe: Comme le président ne permet pas que nous dépassions le temps qui nous est alloué, permettez-moi de vous interrompre, madame Stein.

J'aimerais préciser le sens de ma question. Compte tenu de ce que vous avez déjà dit au sujet de l'appartenance du Canada aux Nations Unies et à l'OTAN, les participants au forum se sont-ils demandé si notre politique de défense pourrait être intégrée à notre politique en matière de relations étrangères ou si elle devait plutôt constituer une fin en soi?

[Text]

Ms Gross Stein: There certainly was discussion at the forum on that issue. The sentiment was clear, I think, on two points. First, foreign affairs and defence have to be very closely related. It was difficult for forum members to understand, in a sense, how one could have a broad overview of Canada's international relations without examining the intimate and close connections between defence and foreign policy.

Mr. Volpe: As to which should drive the other?

Ms Gross Stein: I think, in all fairness, the forum members did not get into that. Again, they did not consider that appropriate. But they felt very strongly that the two must be intimately connected, that it would make no sense to consider those two in isolation one from the other.

Mr. Volpe: But the forum, in fairness, did do that with international trade and foreign affairs policy, if I understand your presentation.

Ms Gross Stein: Yes. In all these areas, forum members looked at the interconnections between trade, other issues of foreign policy and defence. Their specific focus was really, what are these connections? How can these policies be made to work more effectively together to support each other? That certainly was the activity of the forum.

Mr. Mills (Red Deer): Thank you for attending with us today.

I attended the full two days of the sessions. I guess something that I couldn't help but get a strong feeling about—and maybe I am asking my question on their behalf—is the grass roots, the general populace out there. I found it very informative. I think the people, certainly in the groups I was involved with, had an awful lot to say, and the interplay between people was excellent. But I couldn't help but wonder, is that really where the Canadian people are at?

You made the statement, Mr. Pettigrew, I believe, that there is a strong feeling about international affairs out there, that the Canadian people really are supportive of it. But it seems to me that they'll only be supportive if they are informed and if they feel that what's happening is good for them.

How do you see future forums, or how do you see us, getting that involvement?

Ms Gross Stein: I think that's an urgent matter that should be before your committee, in all honesty. The connections between what happens internationally and the daily lives of Canadians, in terms of jobs and prosperity and security, are so close now that it is not difficult for people who are interested in this area to see the direct connections. But I think you're right, that often—and I'm answering in my personal capacity here, rather than as co-chair of the forum—the Canadian public doesn't see those connections in quite that direct and dramatic way.

Certainly, if you lived in the Maritimes, one would understand those connections. If one were in the manufacturing sector in this country, one would understand those connections. They're very much there. But the public as a whole is not as informed as it should be.

[Translation]

Mme Gross Stein: Cette question a certainement été abordée au forum. Je crois qu'un consensus s'est dégagé sur deux points. Premièrement, les politiques en matière de relations étrangères et de défense doivent être étroitement liées. Il semblait impensable aux participants au forum qu'une vue d'ensemble des relations internationales du Canada ne tienne pas compte du lien étroit entre la dépense et la politique étrangère.

M. Volpe: C'est à se demander laquelle de ces politiques doit reposer sur l'autre?

Mme Gross Stein: Pour être juste, je crois que les participants au forum n'ont pas abordé cet aspect. Ils ne pensaient pas qu'il convenait de le faire. Ils ont cependant insisté sur l'interdépendance de ces politiques et sur l'illogisme de toute tentative en vue de les dissocier.

M. Volpe: Si j'en juge par votre exposé, les participants au forum ont cependant pris position quant aux rôles respectifs des politiques en matière de commerce international et de relations étrangères.

Mme Gross Stein: Oui. Ils ont examiné les liens entre le commerce et les politiques en matière de relations étrangères et de défense. En fait, ils ont cherché à établir quels étaient ces rapports. Ils se sont demandé comment ces politiques pouvaient s'imbriquer de façon plus efficace. C'est ce sur quoi a porté la discussion sur ces questions.

M. Mills (Red Deer): Je remercie les témoins de leur présence devant le comité aujourd'hui.

J'ai moi-même participé aux séances du forum, qui se sont échelonnées sur deux jours. Je n'ai pu que m'interroger au sujet de ce que pensent les simples citoyens sur ces questions. C'est d'ailleurs sans doute en leur nom que j'interviens ici. Les propos tenus par les participants au forum m'ont beaucoup intéressés. Ceux avec lesquels j'ai pu discuter avaient certainement beaucoup à dire. Le climat dans lequel s'est déroulé les discussions était d'ailleurs excellent. Je ne pouvais cependant m'empêcher de me demander ce que pense l'ensemble des Canadiens de ces questions.

Je crois que c'est M. Pettigrew qui a dit que les Canadiens s'intéressent de près aux affaires étrangères et appuient l'intervention du Canada sur la scène internationale. Or, je crois que ce ne peut être le cas que s'ils sont bien informés à cet égard et que s'ils ont l'impression qu'ils y trouvent leur intérêt.

À votre avis, comment d'autres forums, comment le comité peuvent-ils parvenir à intéresser les Canadiens à ces questions?

Mme Gross Stein: Très honnêtement, je crois que c'est une question sur laquelle le comité devrait se pencher de toute urgence. Ceux qui s'intéressent à ces questions n'ont pas de mal à voir que ce qui se passe sur la scène internationale a maintenant une incidence directe sur la vie quotidienne des Canadiens tant au plan emploi qu'au plan prospérité et sécurité. Je réponds ici à titre personnel plutôt qu'à titre de coprésidente du forum, mais je crois que vous avez raison de dire que les Canadiens ne sont pas aussi conscients de ce lien direct réel.

Les habitants des Maritimes eux le voient bien. Les fabricants également. Ce lien leur est bien évident. La population dans son ensemble n'est cependant pas aussi bien informée à ce sujet qu'elle devrait l'être.

[Texte]

[Traduction]

• 1620

So one of the specific areas in which the forum did enter into some detail was a recommendation for a centre for foreign policy development, a permanent forum, the concept being that one of the critical issues—and it's across all areas of Canada's international relations—is to improve the flow of information between government and the Canadian public; to be able to consult more effectively, so that this is a two-way process with strategic partners; that Parliament—or its committees—be given staff and policy experts so they contribute more effectively to the debate and the discussion on an ongoing basis even after these reviews are over.

To the extent that we're talking about a new kind of international relations, there have to be new kinds of institutions that bring Canadians into the process. There was very strong feeling about that during the forum.

Mr. Mills: Do you feel we are so handicapped because of things like the debt and the deficit that our real ability to be effective is going to be—I think you made reference to that. How severely do you think that's going to affect our ability to have any sort of purpose out there? As we have to evaluate everything, how are we going to maintain our effectiveness?

Mr. Pettigrew: I think members of the forum were quite clear about that. We will be effective only if the government learns to govern differently, because obviously its means will continue to be very limited for quite a long time in this country. So if we want to be effective—and we need to be; forum members were quite clear about that; we need to be engaged in the international community—we will only achieve this if the government learns to govern differently.

Forum members tended to say the role of the government was to mobilize and coordinate what does exist in Canadian society. There are a lot of extraordinary resources in Canadian society. Government is broke, but Canadian society isn't. You see, there is a very big difference there.

So if the actors in international affairs are more and more other than the state, the role of the government will become more and more to mobilize these resources, to coordinate their action in the international environment in regard to Canadian interests, Canadian values, and Canadian objectives in foreign affairs.

Ms Gross Stein: Perhaps I could add to what my colleague has just said. To answer your question, there was a sense at the forum that the Government of Canada can and must continue to be effective. But the second component in effectiveness is to choose areas of comparative advantage, not to try to do everything everywhere, because as one forum member put it, that results in mediocrity. It is to choose specialized areas, to emphasize skills and knowledge and expertise that we have, and then within the broader international community to create a niche for Canada that says this is what we do well; here is where we excel; here is where we are valuable; here is where we can make a contribution.

Si les participants au forum ont évité de se pencher sur des questions trop détaillées, ils ont cependant recommandé la création d'un centre pour l'élaboration de la politique étrangère, un forum permanent si l'on veut, car ils ont estimé—et cela s'applique à tous les domaines des relations étrangères du Canada—qu'il convenait d'améliorer l'échange d'information entre le gouvernement et le public canadien. Ils ont aussi jugé qu'un tel centre permettrait au gouvernement de consulter les citoyens de façon plus efficace et d'établir une communication dynamique avec ses partenaires stratégiques. Ils ont notamment recommandé de fournir au Parlement ou à ses comités le personnel spécialisé voulu pour qu'ils puissent contribuer efficacement aux débats sur les questions de relations étrangères après cet examen.

Dans la mesure où il est question d'un nouveau type de relations internationales, il faudrait créer de nouveaux types d'institutions pour faire participer les Canadiens au processus. C'est une chose sur laquelle les participants ont vraiment insisté pendant les discussions.

M. Mills: Pensez-vous que le déficit et l'endettement du Canada sont tels qu'ils compromettent sa capacité à être efficace dans ce domaine. Dans quelle mesure ces facteurs vont-ils compromettre nos interventions? Dans le contexte économique actuel, comment le Canada peut-il continuer d'être efficace?

M. Pettigrew: Je crois que les participants au forum ont été très clairs là-dessus. Le Canada ne pourra continuer à jouer un rôle efficace sur la scène internationale que si le gouvernement apprend à gouverner autrement, car de toute évidence, nos problèmes financiers ne sont pas près de se régler. Si le Canada veut donc continuer d'être efficace, et c'est un impératif, ce n'est qu'en étant présent sur la scène internationale, ce qui exigera du gouvernement qu'il apprenne à gouverner autrement. Les participants au forum n'en démordaient pas.

Dans l'ensemble, ils étaient cependant d'avis que le gouvernement devait jouer un rôle de mobilisation et de coordination au sein de la société canadienne. Celle-ci possède déjà des ressources extraordinaires. Le gouvernement n'a plus le sou, mais ce n'est pas le cas de la société canadienne. Il ne faut pas mêler les choses.

Si les États doivent accepter qu'ils ne seront plus désormais les principaux intervenants sur la scène internationale, il faudra qu'ils assument un rôle de mobilisation et de coordination des ressources. Le gouvernement canadien notamment devra veiller à ce que les interventions des organismes canadiens à l'étranger tiennent compte des intérêts, des valeurs et des objectifs canadiens en matière de relations étrangères.

Mme Gross Stein: Permettez-moi d'ajouter quelques mots. En réponse à votre question, les participants au forum ont certes insisté sur le fait que le gouvernement du Canada devait continuer à jouer un rôle utile sur la scène internationale. À cette fin, il ne doit pas essayer d'être présent partout, mais doit plutôt faire porter son action là où elle est susceptible d'être la plus efficace, car une action dispersée ne peut, dans les mots d'un participant au forum, que mener à la médiocrité. Il faut que le Canada se trouve un créneau spécialisé où il pourra utiliser à bon escient sa compétence particulière. Il s'agit donc pour le Canada de voir dans quels domaines il excelle et de concentrer son action dans ces domaines-là.

[Text]

Mr. Graham (Rosedale): I wonder if I could follow up along the lines of the other questions and push you a bit on this new form of management we will require in international relations, because I think many of us around the room are aware of the type of broad issues that the forum very effectively set out in its report and that you effectively described this morning.

Where we're having problems is in trying to figure out how we're going to craft new institutions to manage those relations—and you've made one suggestion in your report—or how we, as my colleague Mr. Volpe has suggested, maybe have to look at adjusting existing institutions to the new realities and constraints.

In relation to that, I'd like to ask you specifically about the forum. They pointed out that we will need a new form of multilateralism, that there are constraints on us arising out of the globalization to which Mr. Pettigrew referred. How did the forum see us adjusting our domestic institutions to that reality so that we could effectively participate in international institutions that will be making decisions that will affect the daily lives of Canadians? The Europeans refer to this sometimes as the democratic deficit. This is an unfortunate term, but it sums it up, perhaps, in a quick buzz-word for you.

• 1625

Mr. Pettigrew: It is an unfortunate expression, but it means something. We all know what it means. It's the matter of legitimacy that the government has that other bodies in society do not have. This is because the government is elected. Business people or NGOs aren't elected; they speak for themselves with different interests.

Ms Gross Stein: How do we adjust our domestic constitutions?

Mr. Graham: Let me put it in concrete terms. The World Trade Organization will have a tremendous influence on the way in which the economy of this country will develop in the future. How do we ensure that Canadians participate in such an organization that will have 180 states? The United States is always going to be there ahead of us, etc. That's the type of problem we have to face.

Mr. Pettigrew: Much more collaboration and cooperation with the actors in the international business community will be required and requested. The government will have to open its way in conducting trade more and more with the people who are actually doing business and who are much more linked and aware of their particular needs. In a world that is changing very rapidly, this information from the economic actors to the government will need to be provided much more quickly so that government action is more quickly adapted. We will need

un État qui sera beaucoup plus flexible, beaucoup plus stratégique et donc, beaucoup plus sensible à cette réalité. Je ne crois pas qu'on ait dit cela au Forum même. Je crois que cela reflète bien la vue du Forum mais, si je peux ajouter un petit

[Translation]

M. Graham (Rosedale): Je me demande si nous pourrions revenir sur cette question à savoir comment les gouvernements devront modifier leur façon de gérer leurs relations internationales, car je crois qu'un bon nombre d'entre nous ici savons déjà quel genre de questions ont été abordées de façon très efficace au forum, comme le montre votre rapport.

Nous avons du mal à imaginer que nous puissions créer de nouvelles institutions pour gérer ces relations, celles que vous proposez dans votre rapport, et peut-être devrions-nous plutôt, comme l'a mentionné mon collègue M. Volpe, envisager d'adapter les institutions existantes à la nouvelle donne dans le domaine des relations étrangères.

À cet égard, j'aimerais vous poser une question précise au sujet des conclusions auxquelles en sont venus les participants du forum. Ceux-ci ont fait ressorti le fait que le multilatéralisme doit s'adapter aux contraintes qui découlent de la mondialisation des échanges à laquelle a fait allusion M. Pettigrew. De quelle manière les participants au forum pensaient-ils que le Canada pourrait adapter ses institutions internes pour être en mesure de participer efficacement aux institutions internationales qui prennent des décisions qui touchent la vie quotidienne des Canadiens? C'est ce que les Européens appellent parfois le déficit démocratique. L'expression n'est pas très heureuse, mais disons que c'est une formule qui récapitule assez bien la situation.

M. Pettigrew: C'est une expression malencontreuse, mais qui signifie quelque chose. Nous savons tous ce qu'elle signifie. Il s'agit de la légitimité que possède le gouvernement et que n'ont pas d'autres organismes de la société. C'est parce que le gouvernement est élu. Les gens d'affaires ou les représentants des ONG ne sont pas élus; ils ne représentent qu'eux-mêmes et divers intérêts.

Mme Gross Stein: Comment adapter nos constitutions intérieures?

M. Graham: Je vais formuler ma question en termes concrets. L'Organisation mondiale du commerce va avoir une influence énorme sur l'évolution future de l'économie de notre pays. Comment allons-nous faire en sorte que le Canada participe à cette organisation, qui regroupera 180 États? Les États-Unis vont toujours être devant nous, etc. C'est le genre de problème qu'il faut relever.

M. Pettigrew: Il faudra accroître considérablement la collaboration et la coopération avec les intervenants du monde des affaires internationales. Le gouvernement va devoir mener sa politique commerciale en collaboration beaucoup plus étroite avec les personnes qui procèdent elles-mêmes à ces transactions et sont beaucoup plus conscientes de tous les besoins qui se manifestent. Dans un monde en évolution très rapide, il faudra que ces informations fournies par les intervenants économiques viennent beaucoup plus rapidement au gouvernement pour lui permettre de s'adapter plus vite. Il nous faudra

a state that will be much more flexible, much more strategy-oriented and therefore much more aware of that reality. I do not think this was said at the forum itself. I think it is a reflection of the views expressed at the forum, but, if I may add

[Texte]

mot en mon nom personnel sur cette question—là, je crois qu'il faut aller très loin dans cette question, par exemple, toute la question de *trade promotion*, la promotion du commerce; pourquoi le gouvernement continuerait-il de le faire lui-même et ne s'associerait-il pas plutôt avec une chambre de commerce du Canada dont le rôle lui-même prendrait une expansion considérable?

Ce sont ce genre de questions—là que, je crois, le gouvernement va devoir se poser au cours des prochaines années. Partager ses responsabilités avec les acteurs, mais également les fonctions.

Ms Gross Stein: Can I add something? I think these themes run right through the discussion of Canada's international relations. Your question, Mr. Graham, was about the World Trade Organization, but in fact we could talk about development assistance or defence and security. They are fundamentally the same principles.

With respect to development assistance, again there's a feeling that NGOs have a much greater role to play and that the government, in a sense, should move to be a facilitator and a coordinator by drawing in much more closely and effectively. This will require a broadly conceived change in assistance policy to involve NGOs. There are professional businesses, churches, and a wide variety of resources available in this country.

There's a second part to it. I return to the comment I made earlier. There is one way we can be effective in multilateral organizations, whether we're in the World Trade Organization and needing specialized policies that makes us attractive as a trading partner, or in security organizations to which we bring specialized resources from our defence establishment that make us an attractive player and contributor to these organizations. That requires an adjustment of our domestic institutions. That's the difficult part about the new Canada's international relations. It's not simply a matter of only changing policy; it's a matter of moving our institutions as well.

Mr. Graham: I'll quickly pick up on the last comment. In the area of human rights, for example, many of our NGOs have had a wonderful record. This includes churches and others. Are you suggesting that there is something more or something specific to be done to internationalize that framework within which they participate?

Ms Gross Stein: More generally, it's within the field of development assistance. The emphasis on the development of human resources and social capital in these kinds of programs requires very much that we broaden the number of participants in our development assistance program. So much of the skills, the knowledge, and the expertise that needs to be transferred is found outside the government. Often there are efficient players outside the government who can do this very well, once the government provides the coordination, the information, and some of the necessary infrastructure. But I think it's crucially important—and I return to Mr. Volpe's comment—that we see this as part of a larger package of adjustment of our institutions as well as the need for new policies.

[Traduction]

a personal word on that issue, I think we have to take very far-reaching steps on that question, for instance with respect to the matter of trade promotion; instead of keeping that all to itself, the government should join with a Canadian chamber of commerce, whose role would then be considerably enhanced.

I believe these are the kind of questions the government will have to deal with in the coming years. Sharing responsibilities with the actors, but also sharing the functions.

Mme Gross Stein: Puis-je ajouter quelque chose? Je crois que toutes ces questions sont au cœur même du débat sur les relations internationales du Canada. Votre question, monsieur Graham, portait sur l'Organisation mondiale du commerce, mais en fait on pourrait très bien parler d'aide au développement ou de défense et de sécurité. Il s'agit fondamentalement des mêmes principes.

En ce qui concerne l'aide au développement, on a là aussi le sentiment que les ONG ont un rôle beaucoup plus important à jouer et que le gouvernement devrait en quelque sorte devenir un animateur-coordonnateur qui exploiterait beaucoup plus efficacement et plus directement les compétences de ces ONG. Il faudra pour cela remanier en profondeur la politique d'aide pour y intégrer les ONG. Elles comprennent les organisations professionnelles, les églises et toutes sortes de ressources disponibles au Canada.

Il y a un deuxième volet. Je reviens à ce que je disais tout à l'heure. Nous avons un moyen de jouer un rôle efficace au sein des organisations multilatérales, que ce soit dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce où nous aurons besoin de politiques spécialisées pour nous présenter comme un partenaire commercial attrayant, ou au sein d'organisations de sécurité auxquelles nous apporterons les ressources spécialisées de notre complexe de défense qui font de nous un partenaire et un participant attrayant pour ces organisations. Pour cela, il faut rectifier le tir de nos institutions intérieures. C'est là l'aspect le plus délicat des nouvelles relations internationales du Canada. Il ne s'agit pas simplement de changer la politique; il faut aussi faire évoluer nos institutions.

M. Graham: Je voudrais enchaîner rapidement sur cette dernière remarque. En matière de droits de la personne, par exemple, le dossier de nos ONG, qu'il s'agisse d'églises ou d'autres organismes, est souvent impeccable. Voulez-vous dire qu'il faudrait faire quelque chose de bien particulier pour institutionnaliser le cadre de participation de ces ONG?

Mme Gross Stein: Il s'agit plus généralement du domaine de l'aide au développement. Pour mettre l'accent sur la mise en valeur des ressources humaines et du capital social dans ce genre de programme, il faut absolument élargir le nombre d'intervenants de nos programmes d'aide au développement. Une très grande partie des compétences, des connaissances et du savoir-faire à transférer se trouve à l'extérieur du gouvernement. Il y a souvent à l'extérieur du gouvernement des intervenants efficaces capables de très bien faire ce travail, à condition que le gouvernement se charge d'assurer la coordination, l'information et une partie de l'infrastructure nécessaire. Mais je pense qu'il est vital, pour en revenir à la remarque de M. Volpe, d'envisager cela dans le contexte d'un réaménagement beaucoup plus vaste de nos institutions ainsi que de la mise en place de nouvelles politiques.

[Text]

[Translation]

• 1630

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Stein, may I ask you a supplementary, a very short one, because I don't catch exactly where we're going if we do decentralize that much. Are you telling me NGOs will accept a coordinated government effort?

Ms Gross Stein: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): They will?

Ms Gross Stein: Yes. There are many that will, that are anxious to play a role, that recognize the valuable information and assistance the government could provide in getting them into the field, and they certainly would, in my view.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): In your view.

Ms Gross Stein: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): My impression is that NGOs don't like to be told what to do, and they're there because many times governments don't do what they think should be done. I'm interested in that view.

Senator Andreychuk (Saskatchewan): I have three comments, whether the forum picked up on these or not. One is building on this point. With NGOs into assistance, are you talking about coordination in your forum, or are you talking about some sort of new partnership and not the existing ones that exist, where the accountability ultimately rests with the government should an NGO join?

Ms Gross Stein: I think we're talking about new partnerships, where often the demand comes from poorer communities abroad for specific skills, knowledge, expertise that Canada can provide, and it's the NGO community, in the broadest sense of the word here, that can provide those. In that sense it's a new partnership.

It is crucial, however, that the government be accountable for the funds it disperses, for the effectiveness of the programs, and that the government set up very tough evaluative criteria, even if they're long-term evaluative criteria, to monitor their performance in this area. So the honest answer is that it's really both but it's at different phases.

Senator Andreychuk: You've indicated we need new institutions and a new form of management in Canada. Was there any discussion about changing diplomacy abroad—in other words, changing our embassies, changing our trade offices, changing our assistance processes, from where we're still trapped in 18th century diplomacy, practices and procedures?

To make those changes, not only will we have to do them in Canada but we'll have to do them in our trade offices abroad. We will also have to join with other people who are resistant to such change—in other words, other countries.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Stein, puis-je vous poser une question supplémentaire très brève, car je ne comprends pas très bien ce qui va se passer si nous décentralisons les choses à ce point. Vous voulez dire que les ONG seraient prêtes à accepter que le gouvernement coordonne leurs efforts?

Mme Gross Stein: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous croyez?

Mme Gross Stein: Oui, beaucoup sont prêtes à l'accepter, souhaitent jouer un rôle et sont conscientes des informations et de l'aide précieuses que le gouvernement pourrait leur apporter pour leur permettre d'agir sur place, et à mon avis il est certain qu'elles accepteraient.

Le coprésident (M. Gauthier): À votre avis.

Mme Gross Stein: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai plutôt l'impression que les ONG n'aiment pas qu'on leur dise ce qu'elles doivent faire et qu'elles existent souvent parce qu'elles estiment que les gouvernements ne font pas ce qu'ils devraient faire. C'est une réflexion qui m'intéresse.

Le sénateur Andreychuk (Saskatchewan): J'ai trois remarques à formuler, je ne sais pas si le forum s'est attardé sur ces questions. Il y a tout d'abord ce qu'on vient de dire. Quand vous parlez du rôle des ONG au niveau de l'aide, est-ce simplement l'aspect coordination que vous avez évoqué à votre forum, ou envisagez-vous une sorte de nouveau partenariat pour remplacer ceux que nous avons actuellement, où ce serait en définitive le gouvernement qui assumerait les responsabilités de l'intervention des ONG?

Mme Gross Stein: Je pense que nous parlons de nouveaux partenariats pour répondre à des demandes qui sont fréquemment formulées par des communautés pauvres qui ont besoin de compétences, de connaissances et d'expertises particulières que le Canada peut leur fournir; je crois que c'est le monde des ONG au sens le plus large du terme qui peut leur apporter cela. C'est dans ce sens que je parle de nouveau partenariat.

Au demeurant, il faut absolument que le gouvernement soit comptable des fonds qu'il dépense et de l'efficacité des programmes, et qu'il applique des critères d'évaluation extrêmement rigoureux, même si ce sont des critères d'évaluation à long terme, pour contrôler leurs activités. Je vous répondrai donc honnêtement qu'il y a en fait c'est deux choses, mais à des phases différentes.

Le sénateur Andreychuk: Vous dites que nous avons besoin de nouvelles institutions et d'une nouvelle forme de gestion au Canada. A-t-il été question de modifier notre diplomatie à l'étranger, autrement dit de modifier nos ambassades, nos délégations commerciales, nos procédures d'aide qui y sont restées figées depuis le 18^e siècle?

Si nous devons procéder à ces changements, il faudra le faire non seulement au Canada mais aussi dans nos délégations commerciales à l'étranger. Nous allons devoir collaborer avec d'autres personnes qui résistent à ces changements, autrement dit d'autres pays.

[Texte]

If this forum was targeting assistance to the poorest, did you answer the question that sometimes the poorest are self-inflicted, and should our aid in fact be projected to intervention points where we believe we can be of some positive impact? In other words, not always are the poorest countries those that need our assistance most. Thresholds of entry may be more important than the poorest of the poor in every case.

Ms Gross Stein: May I answer your last question and turn the earlier one to my colleague Monsieur Pettigrew? The emphasis of the forum was not on the poorest country, because there are many countries that include great disparities in income and wealth, so the notion of a poorest country is not, in a sense, what the forum was really targeting.

The second element in the discussion at the forum was a sense of partnership, where those in the poorest communities ask for the kinds of skills and resources they feel they need and can benefit from. They join in partnership with the Canadian government, or segments of Canadian society that are better equipped to provide those skills, knowledge and expertise. The emphasis was very much on the transfer of skills and knowledge, which is consistent with the forum's view that we are moving into a skills-based, knowledge-based economy and society internationally as well as at home.

The sense was that those kinds of partnerships would have benefits not only for partners abroad but would clearly have benefits for partners in Canadian society at home as well.

Mr. Pettigrew: If I may answer your second point—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Very, very briefly, Monsieur Pettigrew, because we have a tight schedule and I've got to go at 6 p.m.

[Traduction]

Si votre forum a voulu axer l'aide sur les plus pauvres, avez-vous réfléchi à l'idée que les personnes les plus pauvres le sont quelquefois à cause d'elles-mêmes, et ne vous êtes-vous pas demandé si notre aide devrait en fait être concentrée sur des points où nous pensons pouvoir obtenir des résultats positifs? Autrement dit, ce ne sont pas toujours les pays les plus pauvres qui ont le plus besoin de notre aide. Il est peut-être plus important de déterminer des seuils d'accès plutôt que de vouloir systématiquement se porter au secours des plus pauvres des pauvres.

Mme Gross Stein: Puis-je répondre à votre dernière question et laisser mon collègue, M. Pettigrew, répondre à la première? Les participants du forum ne se sont pas concentrés sur les pays les plus pauvres, car il y a beaucoup de pays où l'on constate des écarts énormes de richesses et de revenus, et ce n'est donc pas sur les pays les plus pauvres que le forum s'est véritablement concentré.

Le deuxième élément de discussion à ce forum a été un sens du partenariat auprès des membres de ces communautés les plus pauvres qui ont besoin des compétences et des ressources qui leur permettront de progresser. Ces gens-là concluent des partenariats avec le gouvernement canadien ou des éléments de la société canadienne mieux armés pour leur fournir ces compétences, ces connaissances et cette expertise. Les participants du forum ont surtout insisté sur le transfert de compétences et de connaissances, conformément à la thèse du forum qui est que nous évoluons vers une économie et une société fondées sur les connaissances et les compétences aussi bien sur le plan international que sur le plan intérieur.

Les participants ont estimé que ce genre de partenariat serait avantageux non seulement pour nos partenaires à l'étranger, mais aussi, de manière évidente, pour les intervenants de la société canadienne.

M. Pettigrew: Si je puis répondre à votre deuxième question. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Très très vite, monsieur Pettigrew, car nous avons un horaire serré et je dois partir à 18 heures.

• 1635

Mr. Pettigrew: I've already talked about trade and partnership, so I will forget it. The foreign members were quite clear about their opinion that membership is an insufficient basis for policy. Canada should invest a great deal more in those agencies of the United Nations that work well, and limit its involvement in the other UN agencies that are not as efficient and do not work as well.

Mr. Lastewka (St. Catharines): I want to thank you for coming and sharing many items with us. I'm having some difficulty trying to get specific information from a very general report. I would like you to be more specific if you can, even if it's your personal opinion.

You spoke earlier about the need to be actively engaged and have a comparative advantage. Let's work on the need to be actively engaged. You said we need to do more, be more involved and coordinate more. At this time money is very

M. Pettigrew: J'ai déjà parlé de commerce et de partenariat, donc je ne vais pas y revenir. Les membres étrangers ont très clairement affirmé qu'il ne suffisait pas d'appartenir à une organisation pour déterminer sa politique. Le Canada devrait investir beaucoup plus au sein des organismes des Nations Unies qui fonctionnent bien et réduire au contraire sa participation à d'autres organismes des Nations Unies qui ne sont pas aussi efficaces et ne fonctionnent pas aussi bien.

M. Lastewka (St. Catharines): Je vous remercie de venir partager toutes ces idées avec nous. J'ai du mal à tirer des informations précises de ce rapport très général. J'aimerais vous demander d'être plus précis si vous le pouvez, même si vous devez me donner votre point de vue personnel.

Vous avez parlé tout à l'heure de la nécessité d'un engagement actif pour avoir un avantage comparatif. Parlons de cette nécessité d'un engagement actif. Vous dites que nous devons en faire plus, avoir une participation accrue et

[Text]

important with the state of our deficit and debt. It is also very important to do the right things for Canada. I wonder if you can be more specific about what you mean by being actively engaged, without answering that we have to do more things, spend more money, create more offices and so forth.

Ms Gross Stein: In my personal view there are important areas where we can do things differently and be more effective without spending any additional resources whatsoever.

In the area of defence, for instance, there are ways for this country to restructure its forces so it can contribute more actively in the international community, but not spend an additional dollar. That is a specific example of doing things differently, being more effective and stressing comparative advantage while still being fiscally responsible within the real constraints this country faces.

In the area of peacekeeping, I think Canada's expertise, knowledge and skills are unparalleled in the international community. There is greater demand at this moment for our skills, knowledge and expertise than ever before. Unfortunately, we are not in a position to meet the demand because of the way our resources are currently distributed. If we adjust our institutions, we can do things differently and be more effective within the current budgetary envelope.

I could go on. Those are specific examples.

Mr. Lastewka: You gave a specific example. I guess I should have said, not in a defence area. I'm very familiar with that area, but how do we deal with foreign affairs more effectively, as we're trying to do in defence? Could you give us a couple of examples?

Ms Gross Stein: Again, let me give you my personal views, simply because I would not want to be unfair to members of the forum.

In the area of development assistance there are things we can do differently in coordination with the private sector within this country, which is actively engaged. We can do better, not by expanding their resources we spend but by deploying those resources differently.

We must take a hard look at the multilateral agencies we're involved in. It may be necessary to look very carefully at which ones are crucial to our interests, which ones are functioning well, and where we can make a difference. We may have to make some painful choices about which ones we continue to be members of and which ones we do not, because the returns are simply not there.

I would emphasize from my own perspective that the fiscal restraints are real. My view is very much that if we don't address that problem in this country, over the long term we will diminish our capacity to engage internationally. But because fiscal constraints are there, that does not translate into doing less. It translates into doing things more efficiently, more effectively and sometimes differently.

[Translation]

développer la coordination. Actuellement, vu l'état de notre déficit et de notre dette, nous avons un sérieux problème d'argent. Nous devons aussi bien nous occuper du Canada. Pourriez-vous me dire plus précisément ce que vous entendez par avoir un engagement actif, sans me répondre qu'il faut en faire plus, dépenser plus d'argent, créer plus de bureaux, etc..

Mme Gross Stein: Personnellement, je pense qu'il y a des domaines importants dans lesquels nous pouvons agir de façon différente et plus efficace sans faire appel à la moindre ressource supplémentaire.

Dans le domaine de la défense, par exemple, notre pays pourrait restructurer ses forces de manière à avoir une contribution plus active au sein de la communauté internationale sans dépenser un seul dollar supplémentaire. Voilà un exemple précis de domaine dans lequel nous pourrions faire les choses différemment, être plus efficaces et nous ménager un avantage comparatif tout en conservant une attitude responsable face aux contraintes financières bien réelles auxquelles est soumis notre pays.

Dans le domaine du maintien de la paix, je pense que l'expertise, les connaissances et les compétences du Canada sont sans égales sur l'échiquier international. Plus que jamais auparavant, on fait appel à nos compétences, nos connaissances et notre savoir-faire. Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de répondre à cette demande en raison de la façon dont nos ressources sont actuellement réparties. Si nous réajustons nos institutions, nous pourrions faire les choses de façon différente et avoir un rôle plus efficace dans le cadre de l'enveloppe budgétaire actuelle.

Je pourrais continuer. Ce sont là des exemples bien précis.

M. Lastewka: Vous m'avez donné un exemple précis. J'imagine que j'aurais dû vous dire au départ de ne pas prendre votre exemple dans le domaine de la défense. Je connais très bien ce domaine, mais comment pouvons-nous avoir un rôle plus efficace au niveau des affaires étrangères comme nous essayons de le faire au niveau de la défense? Pourriez-vous nous donner quelques exemples?

Mme Gross Stein: Là encore, je vais vous donner mon point de vue personnel tout simplement parce que je ne voudrais pas être injuste à l'égard des membres du forum.

En matière d'aide au développement, nous pouvons faire certaine chose de façon différente en collaboration avec le secteur privé du Canada qui y joue un rôle actif. Nous pouvons faire mieux non pas en développant les ressources, mais simplement en les redéployant de façon différente.

Nous devons porter un regard rigoureux sur les organismes multilatéraux auxquels nous participons. Nous allons peut-être devoir chercher très attentivement à déterminer lesquels sont vitaux pour nos intérêts, lesquels fonctionnent bien et au sein desquels nous pouvons faire la différence. Nous allons peut-être faire des choix pénibles et décider de rester membres de certains et d'en abandonner d'autres qui ne nous donnent pas les résultats escomptés.

Personnellement, je suis profondément consciente des contraintes financières bien réelles que nous avons. À mon avis, si nous ne nous attaquons pas à ce problème, nous risquons de perdre à long terme notre influence sur la scène internationale. La nécessité d'appliquer des compressions budgétaires ne signifie pas qu'il faut faire moins. Cela signifie plutôt qu'il faut agir d'une manière plus efficace et parfois différente.

[Texte]

[Traduction]

• 1640

Mr. Lastewka: I want to switch over to the comparative advantage.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You'd better do it quickly.

Mr. Lastewka: As you were talking on comparative advantage—and each country has a comparative advantage—you talked about a niche or a specialization, and in my marketing studies I remember this as a country's opportunity costs. What I heard you say is that we should understand what they are and, as we do our foreign affairs and international trade, stay with those niches that we've decided are our opportunity costs or our niche marketing and not try to satisfy other areas. Is that what I heard you say?

Ms Gross Stein: Mr. Pettigrew, maybe you would like to comment personally—but that is what you heard me say.

Mr. Pettigrew: I subscribe to that view. We can't spread our scarce resources too much. We have to choose certain markets in which we're going to do well, and I would even say go as far as selecting some specific kinds of international ventures we want to support, because they are supportive of a better future.

M. Leblanc: Dans votre rapport, vous dites qu'il faut d'abord qu'on définisse les besoins du Canada. Il faut d'abord faire cela et je pense que c'est tout à fait normal. Cependant, je vais prendre l'exemple des ressources naturelles du Canada. On sait que, dans l'Ouest, c'est le pétrole, en Ontario, c'est l'uranium, au Québec, c'est l'énergie hydro-électrique. Si c'est le Canada, je vous donne cela comme exemple, qui avait la responsabilité de la promotion de ces grands secteurs économiques, la province de Québec aurait-elle confiance au fédéral?

Quelle structure pourrait-on adopter pour faire en sorte qu'il y ait une équité au niveau de la promotion de nos produits?

M. Pettigrew: Vous prenez un exemple qui est extrêmement intéressant, monsieur Leblanc, parce que, précisément, dans l'ordre des choses que nous voyons émerger comme façon de faire une politique étrangère, vous prenez l'exemple de l'hydro-électricité. Hydro-Québec International a, au cours des dernières années, entrepris, au plan mondial, des initiatives extrêmement intéressantes dans nombre de pays, très souvent d'ailleurs, avec la collaboration du gouvernement fédéral. Je pense que cette réalité-là fait partie des choses depuis nombre d'années. Pour ma part, je n'ai pas d'inquiétudes à voir émerger un bon joueur international, d'origine québécoise. Vous avez pris l'hydro-électricité, alors on prend Hydro-Québec International, mais on peut penser, par exemple, à beaucoup de joueurs de l'entreprise privée, des Bombardier, des SNC Lavallin, des entreprises qui ont eu, avec l'ensemble du gouvernement fédéral, avec l'ACDI, des relations extrêmement saines et extrêmement heureuses, depuis 25 ou 30 ans.

Donc, je pense que cette façon de faire les choses va probablement être accentuée par la nouvelle façon de faire une politique étrangère et par le rôle du gouvernement dans la politique étrangère qui sera davantage en partenariat.

M. Leblanc: De quelle façon voyez-vous le partage entre les provinces et le fédéral dans cette concertation pour aider les relations d'affaires, etc.? Quelle forme de structure devrait-on avoir ou devrait-on accentuer pour faire en sorte qu'il y ait une meilleure équité?

M. Lastewka: J'aimerais parler de la question des avantages comparatifs.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous demanderai d'être bref.

M. Lastewka: Dans le contexte des avantages comparatifs, dont jouissent tous les pays, vous avez parlé d'un créneau ou d'un domaine de spécialisation, et je me souviens, quand j'étudiais le marketing, que l'on utilisait le terme coût d'opportunité. D'après ce que vous avez dit, j'ai cru comprendre que dans le domaine des affaires étrangères et du commerce international, nous devons définir nos coûts d'opportunité et nos créneaux de spécialisation et nous limiter exclusivement à ces secteurs. Est-ce bien ce que vous avez dit?

Mme Gross Stein: Monsieur Pettigrew, peut-être aimeriez-vous faire une observation, mais c'est bien ce que j'ai dit.

M. Pettigrew: Je partage cette opinion. Nous ne devons pas trop disperser nos ressources limitées. Nous devons choisir certains marchés où nous réussirons, et je dirais même qu'il faut choisir des initiatives internationales précises que nous voulons appuyer parce qu'elles contribueront à notre avenir.

Mr. Leblanc: In your report, you say that we must first define Canada's needs. That is what has to be done first, and I think that is quite understandable. However, I will take the example of Canada's natural resources. In the West that means oil, in Ontario uranium, and in Quebec hydroelectricity. If, for example, the federal government was responsible for promoting these major economic areas, would Québec be willing to trust it?

What structure could we establish to ensure fairness in the promotion of our products?

Mr. Pettigrew: Your example is a very interesting one, Mr. Leblanc, precisely because in this new approach to foreign policy that we see emerging, you give the example of hydroelectricity. In recent years, Hydro-Québec International has undertaken some very interesting ventures in a number of countries, very often indeed with the co-operation of the federal government. I think this has been a reality for a number of years. I myself have no problem with the emergence of a major international player coming from Quebec. You have given the example of hydroelectricity and Hydro-Québec International, but you could also think of many private companies, such as Bombardier or SNC Lavallin, which have had a very good and productive relationship with the federal government as a whole and particularly CIDA over the last 25 or 30 years.

Therefore, I think that this type of cooperation will probably increase given the new approach to foreign policy and the role of the government in this area, which will be more one of partnership.

Mr. Leblanc: How do you see the relative role of the provinces and federal government in co-operating to help business relations etc.? What type of structure should we set up or promote to ensure greater equity?

[Text]

[Translation]

M. Pettigrew: Je peux parler surtout du secteur que je connais le mieux, soit celui du commerce international. On a vu, au cours des dernières années, que le gouvernement du Québec,—je connais moins la réalité des autres provinces—avait été extrêmement impliqué dans les négociations de l'Accord de libre-échange avec les États-Unis. Le gouvernement du Québec était très impliqué auprès des négociateurs du gouvernement fédéral. On avait mis sur pied un très grand nombre de comités sectoriels dans lesquels les industries québécoises étaient représentées, dans lesquels le gouvernement du Québec également représenté.

• 1645

Cela a été la même chose dans la négociation du GATT. La négociation multilatérale de l'Uruguay Round avait, dans la délégation canadienne, des représentants du ministère des Affaires internationales du Québec qui s'assuraient que le gouvernement canadien était sensibilisé à une préoccupation plus immédiatement québécoise.

Que l'on pense, par exemple, à la question des subventions. Le GATT a tranché en faveur d'éliminer les subventions de gouvernements sous-nationaux largement à la demande de M. Ciaccia qui a rappelé constamment au gouvernement fédéral la préoccupation que le gouvernement du Québec avait devant une définition de la subvention au plan multilatéral du GATT qui ne satisfaisait pas la façon québécoise de voir les choses et cela a été gagné. Cela a été gagné à Genève.

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Bolduc.

Le sénateur Bolduc (Golfe): Après la Deuxième guerre mondiale, les Américains et les Canadiens produisaient pour le monde entier, car les pays d'Europe avaient été dévastés, le Japon était à terre. C'est à ce moment-là que notre politique étrangère a surtout pris naissance, et nous sommes devenus, sous l'impulsion des premiers ministres de l'époque et de M. Pearson, entre autres, quand il était ministre des Affaires étrangères et ensuite premier ministre, mais surtout quand il était ministre des Affaires étrangères, une sorte de promoteur, de *salesman around the world*.

On a développé, à mon avis, j'ai peut-être un mauvais *feeling* mais c'est le *feeling* que j'ai, une sorte d'activisme au ministère des Affaires étrangères du Canada; on était dans tout, on était partout, l'ACDI d'un côté, le *peacemaking* de l'autre et on était dans beaucoup de choses à travers le monde entier; si bien que, comme tout le monde parle de priorité et de choix, dans le fond on sautait sur les occasions, quand on ne les provoquait pas, pour être dans le coup.

Je me demande si cette mentalité ne devrait pas changer avec le peu de ressources qu'on a maintenant et le fait que tous les autres pays du monde ont maintenant pris leur place. Que veux-tu, le Japon, cela existe et l'Allemagne, cela existe et tous les autres! Il faudrait se ramener peut-être à la dimension d'un pays de 30 millions d'habitants. C'est cela que nous sommes.

Je comprends que le commerce extérieur est bien important pour nous, et qu'il faut, par conséquent, être des bons *corporate citizens* pour donner une bonne image. Je suis d'accord là-dessus. Nos relations commerciales avec les Américains montent tout le temps à mesure que celles avec l'Europe descendent, et on continue quand même à envoyer des soldats en Europe s'occuper de Chypre pendant 27 ans. On est est une vraie farce dans le monde avec cela!

Mr. Pettigrew: I can talk primarily about the area which I know best, that is international trade. In recent years, we have seen that the government of Quebec—and I'm really not quite so familiar with what is happening in other provinces—was very much involved in the free-trade negotiations with the United States. The Quebec government was very involved with federal government negotiators. We set up a large number of sectoral committees with representatives from Quebec industries and also the Quebec government.

The same thing happened in the GATT negotiations. In the Uruguay Round multilateral negotiations, the Canadian delegation had representatives from the Quebec Department of International Affairs so as to ensure that the federal government was made aware of more immediate Quebec concerns.

We could take, for example, the question of subsidies. GATT decided in favour of removing sub-national government subsidies largely at the request of Mr. Ciaccia who constantly reminded the federal government of Quebec's concern regarding a definition of subsidies in the GATT multilateral negotiations. Quebec did not find the definition acceptable and won its case. Their argument prevailed in Geneva.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Bolduc.

Senator Bolduc (Golfe): After the Second World War, Americans and Canadians produced for the whole world, since Europe had been devastated and Japan brought to its knees. It was then primarily that our foreign policy emerged and, on the initiative of the prime ministers at the time and people like Mr. Pearson, the Minister of External Affairs and subsequently Prime Minister, but particularly when he was Minister of External Affairs, that we became salesmen around the world.

In my view, at least this is my feeling although it may be wrong, there was a sort of activism in Canada's Department of External Affairs. We were involved everywhere, with CIDA, peacemaking activities, and in many other areas around the world. Everyone is talking about priorities and choices, but in fact we took every opportunity, and perhaps even created some, to be involved.

I wonder whether this attitude should change given the limited resources we now have and the fact that other countries have now taken their place on the international scene. The fact is that Japan, Germany and other countries are now involved. Perhaps we should realize that we are a country with a population of 30 million. That is the reality.

I understand that international trade is very important for us and that we must therefore be good corporate citizens and present a good image. I agree with that. Our trade with the United States is constantly increasing while it is decreasing with Europe and yet we still send soldiers to Europe, for example to Cyprus where they have been for 27 years. This seems absolutely ridiculous!

[Texte]

Actuellement, on est Yougoslavie. Je me demande parfois si on ne s'active pas un peu. Là, et un peu partout ailleurs, dans l'aide aux pays sous-développés, on a fait des efforts considérables. On a dit: il faut aller partout. Donc, comme on allait en Afrique, on a dit: il faut aller en Asie. Maintenant, le Sud-Est asiatique est en train de croître à un rythme de 15 à 20 p. 100 par année.

Je me demande si l'heure des vrais choix n'est pas venue, entre autres, dans le domaine de la défense et de notre rôle réel dans le *peacekeeping*. Il y a eu, par exemple, plusieurs guerres en Amérique latine pendant un bon bout de temps et on n'a pas vu d'Européens là. C'est curieux. Comment cela se fait-il que nous sommes en Europe?

Je comprends historiquement pourquoi l'OTAN c'était l'OTAN. Il y avait les Russes, etc., mais il me semble qu'il fallait peut-être payer notre quote-part dans la défense, dans l'effort de guerre ou l'effort de paix avec les Américains. On échangeait en somme des *tanks* pour des Buicks. Je comprends le passé, mais pour l'avenir, il me semble qu'il y ait des choix réels à faire en ce qui concerne l'ACDI et en ce qui concerne le rôle du ministère des Affaires étrangères.

Par exemple, on continue à un rythme de 100 000 000\$ par année, des constructions un peu partout à travers l'univers. On ne sait même pas dans quel pays on se retrouvera tantôt. Il y en avait 145 il y a quelques années. Par la suite, c'était 165 et maintenant c'est 185. Il s'en fait tous les jours, tous les matins. Donc, je me dis: aurons-nous bientôt 300 ambassades? On n'aura jamais les moyens de faire cela.

Cela a été notre façon de faire les choses. Par exemple, je regarde le Japon. Pour ce qui est des Japonais, on n'a entendu parler de rien. On n'a jamais entendu parler qu'ils s'activaient dans le *peacemaking*, dans ceci et dans cela, sauf qu'ils sont partout en termes de *trade*.

Donc, il y a deux attitudes possibles en termes de *trade*, puisque c'est cela qui nous intéresse finalement. C'est de vendre nos produits. Je comprends que la paix nous intéresse aussi, mais on ne règlera pas cela à Ottawa. Ce n'est pas à Ottawa que cela va se régler, cela va se régler à Washington ou peut-être à quelques autres endroits.

Donc, je voudrais qu'on revienne à des choix fondamentaux en ce qui concerne les activités de la politique étrangère.

[Traduction]

We are now in Yugoslavia. I sometimes wonder if we are not perhaps doing a little too much in the areas I mentioned, and also in our assistance to underdeveloped countries, we have done quite a lot. It has been said that we have to be involved everywhere. We went to Africa and were told that we have to go to Asia. At present South-East Asia has an annual growth rate of 15% to 20%.

I wonder whether it is not time to make real choices, for example in the area of defense, and in determining our real peacekeeping role. For example, there have been a number of wars going on in Latin America for some time but there aren't any Europeans there. That's strange. What is the reason for us being in Europe?

I can understand in historical terms why NATO was established. There was the problem of the Russians etc., but I think that perhaps we had to pay our share to the Americans for the effort in terms of defense, war or peace activities. In short, we traded tanks for Buicks. I understand the past, but I think that real choices have to be made in the future regarding CIDA and the role of the Department of Foreign Affairs.

For example, we are continuing to spend \$100 million a year on buildings around the world. We do not even know in what other countries we will be represented in the future. A few years ago there were 145 countries. Then the number increased to 165, and now it is 185. There are new countries being created every day, every morning. So I wonder whether soon we will have 300 embassies. We will never be able to afford that.

That has been our approach. For example, I'd like to take the case of Japan. You never hear about the Japanese getting involved in anything. You never hear that they are involved in peacekeeping or in any other area, except that they are engaged in trade everywhere.

Therefore, there are two possible attitudes in terms of trade, since really that is what interests us. We have to sell our products. I can understand that we are also interested in peace, but that issue won't be resolved here in Ottawa. It will not be resolved in Ottawa, but rather in Washington or perhaps one or two other locations.

Therefore, I would like to get back to the question of fundamental choices in the area of foreign policy activity.

• 1650

Le coprésident (M. Gauthier): Vous voulez répondre à une question, vous avez une minute?

M. Pettigrew: Je vais laisser M^{me} Stein répondre sur la question générale, mais je devrai simplement dire que les membres du Forum ont quand même insisté sur l'importance de rester présents au plan commercial partout à travers le monde, afin de ne pas être trop dépendants des États-Unis seulement. Cela a été assez clair de la part des membres du Forum, mais l'essentiel de la réponse, je la laisserai à M^{me} Stein, car je crois que votre préoccupation est plus...

Mme Gross Stein: Deux minutes?

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez encore une minute.

Mme Gross Stein: Une minute encore.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you want to answer a question? You have a minute.

Mr. Pettigrew: I will let Ms Stein answer the general question, but I would just like to point out that the members of the forum did stress the need to be involved in trade activities around the world, so as not to be too dependent solely on the United States. That was clearly stated by the members of the forum, but I would ask Ms Stein to provide the main part of the answer, because I think your concern is more—

Ms Gross Stein: Two minutes?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You still have one minute.

Ms Gross Stein: I still have one minute.

[Text]

In answer to your question, the feeling in the forum was that it's more important now than ever that Canada be in the international community, because we are dealing with a global economy and an increasingly global society. In other words, if ever there was the time to be engaged, it's now, given these connections. At the same time, forum members said again and again and again, let's make choices about the way we engage so we can be as effective as possible, given our resources.

The forum spoke out clearly against any form of disengagement, but it was an emphasis on effective engagement, given the resources that we have. The argument for continuing engagement is that the international community affects the daily lives of Canadians. Whether it's on resource questions, whether it's on environment questions, whether it's on fishing—one can run the whole gamut—it affects the daily lives of Canadians more today than it ever has done in the past.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Stein, did the participants make any suggestions concerning the priorities for Canadian intervention in the terms of level of conflict, risks, regions? I'm trying to follow up on Senator Bolduc's question here. Why are we in Europe and why weren't we in South America?

Ms Gross Stein: There was a heated discussion at the forum on that issue, and I would say in all fairness that no consensus emerged. There was a serious set of questions: Why are we still in Europe? Is Europe as important to us as it was in the past? Should we redeploy our resources to other areas? Others said no, Europe remains of continuing importance to Canada. It is a large market. There are still important issues for Canadians at stake in Europe. So there was a debate about that rather than a conclusion.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Is there anything else but military intervention, for example? I know it must include a military component, but are there other things that Canada could do in that same field? How do we establish priorities, for example? Have they discussed that?

Ms Gross Stein: There are really both a general and a specific answer to your question. The general answer is that peacekeeping itself was considered a very important priority for Canadian policy, again largely because that is an area in which Canada is so effective and makes its contributions to international security in a way that is respected by other members of the international community. There was a sense, however, that we have to look again at the concept of peacekeeping. Should it be only military? Do we not have resources to contribute on the civilian side as well? So there is a broader concept, consistent with the concept Mr. Pettigrew was talking about, in our economic, commercial, and financial relations as well.

[Translation]

En réponse à votre question, les membres du forum estimaient qu'il était plus important que jamais que le Canada soit présent sur la scène internationale, compte tenu de la mondialisation de l'économie et, de plus en plus, de la société en général. Autrement dit, si jamais il fallait s'engager, c'est maintenant le moment, étant donné les relations que je viens d'expliquer. Les membres du forum ont répété à maintes reprises qu'il faut faire des choix sur notre mode de participation afin d'utiliser à meilleur escient les ressources dont nous disposons.

Les membres du forum se sont prononcés clairement contre toute forme de désengagement, mais en faveur d'un engagement efficace en fonction des ressources à notre disposition. Si nous voulons poursuivre notre engagement, c'est que les affaires internationales touchent les Canadiens dans leur vie quotidienne. Qu'il s'agisse du problème des ressources naturelles, de l'environnement, de la pêche ou de toute autre question, ces problèmes touchent les Canadiens plus que jamais dans leur vie quotidienne.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Stein, en ce qui concerne l'intervention canadienne, est-ce que les participants ont fait des suggestions sur l'établissement de priorités concernant le niveau de conflits ou de risques et les régions concernées? Je voudrais donner suite à la question du sénateur Bolduc. Pourquoi sommes-nous en Europe et pourquoi n'étions-nous pas en Amérique du Sud?

Mme Gross Stein: Les participants ont eu un débat très animé sur cette question, et je dois dire en toute objectivité qu'on n'est pas arrivé à un consensus. On a posé des questions très importantes: Pourquoi sommes-nous encore en Europe? Est-ce que l'Europe est maintenant aussi importante qu'elle l'était autrefois? Faut-il redéployer nos ressources dans d'autres régions? Certains participants ont affirmé que l'Europe est toujours importante pour le Canada. Il s'agit d'un marché considérable. Il y a toujours des enjeux importants pour les Canadiens en Europe. Les participants ont discuté de la question, mais ne sont pas arrivés à une conclusion.

Le coprésident (M. Gauthier): Faut-il se limiter à une intervention militaire, par exemple? Je sais que notre participation doit avoir un volet militaire, mais y a-t-il d'autres choses que le Canada pourrait faire dans ce contexte? Comment fixer nos priorités, par exemple? Est-ce que les participants se sont branchés sur cette question?

Mme Gross Stein: Il y a deux réponses à votre question, l'une générale et l'autre particulière. La réponse générale c'est qu'on considérerait les activités de maintien de la paix comme étant une priorité très importante dans le cadre de la politique canadienne, en grande partie parce qu'il s'agit d'un domaine où le Canada peut contribuer efficacement à la sécurité internationale et se faire respecter par les autres membres de la communauté internationale. Cependant, les participants estimaient qu'il faut réexaminer le concept du maintien de la paix. Faut-il se limiter à des activités militaires? Avons-nous les ressources nécessaires pour contribuer aussi aux activités civiles? Il faut examiner la question dans un cadre plus large, conforme aux concepts que M. Pettigrew a proposés, et tenir compte aussi de nos relations économiques, commerciales et financières.

[Texte]

Second, there was a look at criteria for participation: when is it effective, under what conditions? These questions were raised to forward to you, but there was no consensus on them at the forum.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): How about general guidelines? Were there any guidelines discussed? Were there any priorities for its interventions—

Ms Gross Stein: For participation in peacekeeping, there really were not at the forum. It was a general discussion, but there were no priorities that came clearly out of the record of the conversation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Mr. Bolduc.

Le sénateur Bolduc: Monsieur le président, j'avais encore une question, mais je pensais que vous étiez en train de m'aider. . .

Le coprésident (M. Gauthier): J'essayais seulement de clarifier dans ma tête ce qui aura été. . .

Le sénateur Bolduc: Et vous prétendez que mon temps de parole est terminé.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne fais pas seulement le prétendre, monsieur le sénateur, vous l'avez dépassé. Avec générosité, je vous ai accordé une minute de plus.

Le sénateur Bolduc: Je vous remercie, monsieur le président.

Mr. English (Kitchener): Professor Gross Stein, you said at the end of your presentation today that you favoured the idea, and the forum indeed discussed the idea for a centre for foreign policy development, which had been raised elsewhere. There seemed to be two components of this: one is a kind of coordination of research and the other is public education. I was wondering what kind of models you were thinking of in that regard. Are there other examples, such as Scandinavian countries—the Norwegians seem to do this very well—and others?

● 1655

Ms Gross Stein: There was considerable discussion at the forum about this and there were several models suggested. Three really crucial areas were identified. The consensus at the forum was that Canada is unique in that we have no national institution. We are the only OECD country without a national institute in an area that is increasingly affecting the daily lives of Canadians. In that sense we are impoverished.

One was public education, as you've just mentioned. The second is analysis of policy. Third were issues of scanning, intelligence, the kinds of issues your colleague mentioned earlier when he was talking about information flows, and the capacity to sit down and say these are going to be problem areas a year or two from now so some independent investigation and analysis can be done that provides lead time information for the government.

There are really two models. There's the private sector model, which exists in the United States many, many times over; and there is the public sector model, which is the Scandinavian model. The sense at the forum was that the private sector

[Traduction]

On s'est penché aussi sur les critères de participation: Quand est-elle efficace et dans quelles conditions? Sans pouvoir arriver à un consensus eux-mêmes, les membres du forum voulaient que votre comité se penche là-dessus.

Le coprésident (M. Gauthier): Qu'en est-il de lignes directrices générales? En avez-vous discuté? Avez-vous établi des priorités d'intervention. . .

Mme Gross Stein: En ce qui concerne la participation aux opérations de maintien de la paix, non. Il y a eu une discussion générale, mais les participants n'ont pas défini des priorités précises.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Le sénateur Bolduc.

Senator Bolduc: Thank you, Mr. Chairman. I had one other question, but I thought you were helping me—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I was just trying to clarify in my head what may have been—

Senator Bolduc: And you claim that my time has expired.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I don't just claim that, honourable Senator, you have in fact gone beyond your time. I generously gave you one minute more.

Senator Bolduc: Thank you, Mr. Chairman.

M. English (Kitchener): Professeure Gross Stein, à la fin de votre exposé, vous avez dit que les participants au forum s'étaient penchés sur l'établissement d'un centre d'élaboration de politiques, une idée qui avait été proposée ailleurs, et que vous étiez en faveur d'une telle démarche. Le centre proposé semblerait avoir deux volets: il se chargerait de coordonner la recherche et aussi de sensibiliser la population à ces questions. Est-ce que vous envisagez des modèles existant déjà dans d'autres pays, comme par exemple les pays scandinaves, car je crois que c'est le genre de chose que les Norvégiens font très bien?

Mme Gross Stein: Il en a été beaucoup question au forum et les participants ont proposé plusieurs modèles. Ils ont dégagé trois domaines cruciaux. Les participants du forum ont été unanimes à souligner que le Canada avait la particularité de ne pas avoir d'institution nationale. Nous sommes le seul pays de l'OCDE à ne pas avoir d'institut national dans un domaine qui touche de plus en plus les Canadiens dans leurs vies quotidiennes. Nous sommes à cet égard des déshérités.

Il y avait tout d'abord l'éducation du public, comme vous venez de le dire. En deuxième lieu, il y a l'analyse de la politique, et troisièmement il y avait les questions de l'observation, du renseignement, le genre de questions qu'a mentionnées votre collègue tout à l'heure à propos de la circulation de l'information, et l'aptitude à prévoir des problèmes qui vont se préciser dans un an ou deux et à lancer les recherches et les analyses indépendantes voulues pour permettre au gouvernement de se préparer.

Il y a en fait deux modèles. Il y a le modèle du secteur privé, qu'on retrouve un peu partout aux États-Unis; et il y a celui du secteur public, qui est le modèle scandinave. Les participants du forum étaient d'avis que le modèle du secteur

[Text]

model might work well in its capacity to identify problems and provide enough lead time so the government gets the kind of analysis it needs, but we are not yet at a sufficient point in maturity with respect to the private sector in this country for that kind of permanent financing to be forthcoming.

The discussion focused on some private sector-public sector joint enterprise, which again would be consistent with the notion of strategic partnerships the forum talked about. The Scandinavian countries do not really have that kind of joint enterprise between the private sector and the public sector. So this is a hybrid model coming out of the feeling of the forum that since our international relations are moving generally in terms of new partnerships between society and government, this kind of institute would reflect, build on, and bring those resources to bear.

Let me make a personal statement here, with no disrespect to the government. It is often difficult for government to think ahead more than six or nine months in terms of its policy planning. The importance of this kind of institute is that it would be able to take a longer lead time at identifying important areas that should be the focus of attention.

Mr. English: You talked about partnership—I think both of you did—in terms of the business community and you talked about chambers of commerce. I've forgotten which one of you mentioned that. There are examples. The German chamber of commerce, for example, is an autonomous organization that has representatives in foreign countries and in effect represents the government, but from a private sector point of view. In terms of trade Germany is a very successful model.

Was that kind of model considered at the forum?

Mr. Pettigrew: These are the kinds of ways the forum members were looking into—maybe not exactly the German model but, again, something more mixed than the German model, in which the chambers of commerce because of their very long experience have a very clear historical experience, which our chambers of commerce aren't used to. So obviously there would need to be a transition in sharing the responsibility and experience that does exist in the government.

Obviously it would be something hybrid. The Japanese have the JETRO, which is close to the government but has more private sector input than the usual government agency.

Mr. Penson (Peace River): I'll just direct my questions to the co-chairs of the forum and tell them I took part in part of the two days of the forum and enjoyed it very much as a new member.

One of the things I did observe, though, was that the members of Parliament were not allowed to participate in the forum. At first I chalked it up to just a lesson in teaching us how to listen to people for these hearings we're going to conduct throughout the country, but after listening to a couple of the long questions here this afternoon I thought maybe there was a good reason you didn't include us. I wondered whether it wouldn't be an advantage to do that at some future forums.

[Translation]

privé est utile pour cerner les problèmes et donner au gouvernement l'avance nécessaire pour faire les analyses voulues, mais que nous n'avons pas encore atteint un degré de maturité suffisant à l'égard du secteur privé pour assurer au Canada ce genre de financement permanent.

Le débat s'est axé sur une forme d'entreprise mixte du secteur privé et du secteur public qui rejoindrait là encore la notion de partenariat stratégique à laquelle se sont attachés les participants du forum. Les pays scandinaves n'ont pas vraiment ce genre d'entreprise mixte faisant intervenir le secteur privé et le secteur public. C'est donc un modèle hybride qui s'est dégagé parce que les participants du forum estimaient que, puisque nos relations internationales s'orientent d'une manière générale vers de nouveaux partenariats de la société et du gouvernement, ce genre d'institut serait le reflet de ces ressources et permettrait de les exploiter.

Permettez-moi de faire une remarque personnelle ici, sans offense pour le gouvernement. Le gouvernement a souvent du mal à planifier sa politique sur plus de six ou neuf mois. L'utilité du genre d'institut dont nous parlons serait de permettre de dégager beaucoup plus tôt les problèmes importants à examiner.

M. English: Vous avez parlé tous les deux je crois de partenariat avec le monde des affaires, et vous avez évoqué les chambres de commerce. Je ne sais plus lequel de vous deux en a parlé. Il y a des exemples. La Chambre de commerce allemande, par exemple, est une organisation autonome qui a des représentants à l'étranger et qui représente effectivement le gouvernement, mais sous l'angle du secteur privé. L'Allemagne est un modèle de réussite sur le plan du commerce.

Les participants du forum ont-ils envisagé ce genre de modèle?

M. Pettigrew: C'est le genre de démarche qu'ils ont envisagé, peut-être pas exactement le modèle allemand, mais plutôt, encore une fois, un modèle plus hybride que le modèle de l'Allemagne dont les Chambres de commerce ont une expérience historique considérable, à la différence des nôtres. Il faudrait donc manifestement faire une transition pour partager les responsabilités et l'expérience que l'on trouve actuellement au sein du gouvernement.

Ce serait manifestement quelque chose d'hybride. Les Japonais ont le JETRO, qui est proche du gouvernement, mais où le secteur privé intervient plus que dans les agences gouvernementales habituelles.

M. Penson (Peace River): Je vais adresser mes questions aux coprésidents du forum et je commencerai par leur dire que j'ai participé à ces deux journées de discussions que j'ai énormément appréciées en tant que nouveau député.

Il y a toutefois une chose que j'ai remarquée, c'est que les députés n'ont pas pu participer à ces débats. Au début, j'ai pensé que c'était pour nous apprendre à écouter les gens afin de nous préparer à ces audiences que nous allons tenir au Canada, mais après avoir écouté quelques-unes des longues questions abordées ici cet après-midi, je me suis dit qu'il y avait peut-être une bonne raison de ne pas nous inclure. Je me suis demandé s'il ne serait pas utile de le faire lors de forums futurs.

[Texte]

I certainly agree with a lot of the priorities you've brought forward today. I recognize this is just one part of the process; we're going to be taking these hearings across the country and I'm looking forward to that very much. But I wonder if you wouldn't agree that, because we have to build public support for foreign policy amongst the Canadian public, there would be some advantage to expanding these types of forums from the small group that was there, to include ordinary Canadians, who need to be up to speed on these foreign policy issues in order to generate that kind of support.

[Traduction]

Je m'associe absolument à une bonne partie des priorités que vous avez exposées aujourd'hui. Je reconnais que nous ne parlons ici que d'une partie du processus; nous allons tenir ces audiences dans tout le pays, et je suis très impatient d'y participer. Mais je me demande si vous ne seriez pas d'accord avec moi pour dire que, parce qu'il nous faut obtenir le soutien du public canadien dans la conduite de notre politique étrangère, il serait avantageux d'élargir ce genre de forum et plutôt que de le limiter au petit groupe que vous aviez, d'inclure les Canadiens ordinaires qui doivent être renseignés sur ces questions de politique étrangère si nous voulons obtenir ce genre de soutien.

• 1700

Ms Gross Stein: Again let me answer personally, rather than in any official capacity. I think that kind of consultation—participation is absolutely essential.

Mme Gross Stein: Encore là, permettez-moi de vous répondre à titre personnel et non officiel. Je crois que ce type de consultation et de participation est absolument essentiel.

I very much welcomed, again in my personal capacity here, the presence of parliamentarians at the forum. I regretted that they were not full participants in the discussion and hope very much that they will be in the future, and that indeed Parliament and its committees will become actively engaged as participants in this whole process, even after the review ends. From my personal perspective, Parliament has a fundamental role to play in public education on these issues. I can understand why the first forum was organized this way, but I would hope very much that parliamentarians will be actively engaged in this process as it develops.

J'étais très heureuse, encore là à titre personnel, de constater la présence de parlementaires au forum. J'ai regretté le fait qu'ils n'ont pas pu participer pleinement à la discussion et j'espère vivement qu'ils le feront à l'avenir, et j'espère même que le Parlement et ses comités participeront activement à tout ce processus, même après que l'examen sera terminé. Je crois pour ma part que le Parlement a un rôle fondamental d'éducateur public à jouer dans ces débats. Je peux comprendre pourquoi le premier forum a été organisé de cette façon, mais j'espère de tout mon cœur que les parlementaires s'engageront activement dans ce processus au fur et à mesure que nous avancerons.

Mr. Pettigrew: I would just like to add maybe a 30-second comment. This kind of forum, however, is probably not exactly the right kind of thing for the general public, because obviously this was a consultation of experts and of people who have something to contribute because of their vast experience in international affairs, from whatever background.

M. Pettigrew: J'aimerais prendre une trentaine de secondes pour intervenir. Il faut dire que ce genre de forum n'est peut-être pas tout à fait le modèle qu'il faut pour le grand public parce qu'il s'agissait évidemment d'une consultation d'experts et de personnes qui ont quelque chose à dire en raison de leur vaste expérience des affaires internationales, quelle que soit leur formation.

A forum like this was a consultation of experts. I agree that we need a great deal more public education for the general public, but the forum formula is certainly not adequate for them, because you express yourself in such a forum. You give more than you receive. You receive a lot from other members, but you need to have other experts around.

Un forum comme celui-là est une consultation d'experts. Je suis d'accord pour dire qu'il nous faut éduquer le grand public beaucoup plus que nous le faisons, mais la formule des forums n'est certainement pas appropriée en ce sens, étant donné qu'on s'exprime dans un tel forum. On donne plus qu'on ne reçoit. On reçoit beaucoup des autres participants, mais il faut être entouré d'experts.

The Acting Joint Chairman (Senator Gigantès): You said that the forum agreed there is an interconnection between defence policy and foreign policy. Therefore it is perfectly legitimate for us to talk of defence policy.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Vous dites que le forum s'est entendu sur le lien qu'il doit y avoir entre la politique de défense et la politique étrangère. Nous sommes donc tout à fait autorisés à parler de politique de défense.

Did anybody at the forum ask, since no one is going to attack us as a country, and since there is no country we want to attack, why it is that we have 84,000 people in our armed forces, most of them pushing paper, instead of, say, having a 6,000-person force, all teeth and no tail?

Est-ce que quelqu'un a demandé, au forum, étant donné que personne ne va attaquer notre pays, et étant donné que nous ne voulons pas attaquer d'autres pays, pourquoi nous avons une armée de 84 000 soldats, dont la plupart poussent un crayon, au lieu d'avoir, par exemple, une armée de 6 000 personnes rompues à tous les combats?

Ms Gross Stein: Nobody asked the question in quite that interesting way.

Mme Gross Stein: Personne n'a posé la question d'une façon aussi intéressante.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Gigantès has a way of putting questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Le sénateur Gigantès a une façon bien personnelle de poser des questions.

[Text]

Ms Gross Stein: Let me convey the sense of the discussion that took place. Since it accords with my own personal views, I have no difficulty in conveying the sense of the discussion.

There was a sense, of course, that there are fundamental tasks facing the Canadian forces with respect to the protection of Canadian sovereignty, and that therefore it is critical that we keep the capabilities that we need to protect, to survey our air space, to survey our coastal waters, to protect our maritime communities and our fishing fleets, to provide aid to the civil power. These are important responsibilities that the Canadian public legitimately expects its government to provide.

Beyond that, there was a sense that Canadian forces could be restructured to emphasize a larger army, a smaller air force, and a differently configured naval force so we could identify areas of comparative advantage to participate in the international community.

This would provide better-equipped and better-armed forces on the ground than we currently have in this country, and than we have in Bosnia at this moment, where our forces do not have the kind of equipment they need to perform the tasks they've been asked to do.

So there was a sense that there is opportunity for change, for redirection; but there also was a sense—and here, again, let me make my own personal views clear—that the Canadian forces are more important to this country now than they have been in the past, that it is very important that we have a strategic vision of their roles and their missions, and that slash-and-burn budget cuts, to which they've been subjected, without that strategic vision can impair their performance in the future.

• 1705

The Acting Joint Chairman (Senator Gigantès): We probably don't have time for you to explain to me why you think we should have a larger army than we now have, but did anybody suggest that for the military, in saying we need all this establishment, it was in order to be able to have a general mobilization, which is World War II thinking?

We probably don't have time here unless you want to try, and unless the chairman lets you.

Ms Gross Stein: The rationale for a larger army is not in fact because members of the forum could identify any direct threat of attack against Canada, either in the air or on the ground. The rationale for a larger army is that we are now unable to meet the requests for peacekeeping that the international community directs to us, that our capabilities are stretched thin by the present deployment of forces in Bosnia, that this is an area again that the forum identified as one of comparative advantage for this country in a way that it contributes to the international community and toward international security.

[Translation]

Mme Gross Stein: Permettez-moi de vous donner une idée de la discussion qui a eu lieu. Étant donné que cela rejoint mes propres vues personnelles, je n'aurai aucun mal à vous donner une idée de la discussion.

L'on s'est entendu, bien sûr, pour dire que les forces canadiennes ont des tâches fondamentales à accomplir pour ce qui touche à la protection de la souveraineté canadienne, et il est donc essentiel que nous conservions les moyens de protéger notre pays, de surveiller notre espace aérien, de surveiller les eaux côtières, de protéger nos communautés maritimes et nos flottes de pêche, d'assister les pouvoirs civils. Ce sont là des responsabilités importantes dont le gouvernement doit s'acquitter et le public canadien est en droit de s'y attendre.

Au-delà de ça, on a dit que les forces canadiennes pouvaient être restructurées de manière à élargir l'armée de terre, à réduire les forces aériennes et à modifier la configuration des forces navales, ce qui nous permettrait d'identifier les secteurs où nos avantages comparatifs nous permettraient de participer aux efforts de la communauté internationale.

Cela nous donnerait des forces mieux équipées et mieux armées sur le terrain que celles que nous avons aujourd'hui dans notre pays, et que nous avons en Bosnie à l'heure actuelle, où nos forces n'ont pas l'équipement qu'il leur faut pour accomplir les missions qu'on leur a confiées.

On a donc dit qu'il y avait là une occasion de changer les choses, de changer de cap; mais on a également dit—et encore là, je parle à titre personnel—que les forces canadiennes sont plus importantes pour notre pays aujourd'hui qu'elles ne l'étaient pas le passé, qu'il est très important d'avoir une vision stratégique de son rôle et de ses missions, et que les grands coups de sabre pratiqués dans les crédits militaires sans une telle vision stratégique risquent d'handicaper le rendement des forces armées à l'avenir.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Vous n'aurez probablement pas le temps de m'expliquer pourquoi vous croyez que nous devrions avoir une plus grande armée que celle que nous avons aujourd'hui, mais est-ce que quelqu'un a dit que l'armée avait besoin de tous ces effectifs pour être en mesure d'organiser une mobilisation générale, ce qui est une façon de penser qui remonte à la Seconde Guerre mondiale?

Vous n'aurez probablement pas le temps de répondre à moins que vous vouliez essayer, et à moins que le président vous y autorise.

Mme Gross Stein: Si les participants du forum ont plaidé pour l'élargissement de l'armée, ce n'est pas parce qu'on a identifié une menace directe contre le Canada, du ciel ou au sol. S'il faut élargir l'armée, c'est parce que nous sommes aujourd'hui incapables de répondre aux obligations que nous fait la communauté internationale en matière de maintien de la paix, parce que l'actuel déploiement de nos forces en Bosnie mobilise nos moyens jusqu'à la limite, parce que c'est encore là un secteur où le forum a vu un avantage comparatif pour notre pays d'une manière qui permet au Canada de contribuer à la communauté internationale et à la sécurité internationale.

[Texte]

By expanding the size of the army, reducing the size of the air force and changing the configuration of the navy within constant budgetary dollars, we could meet the legitimate expectations of Canadians with respect to protection of our sovereign territories, and we could contribute more effectively to the international community.

The Acting Joint Chairman (Senator Gigantès): How about reducing the bureaucrats and increasing the fighting people?

Ms Gross Stein: There were certainly some comments to that effect at the forum.

M. Graham: J'aimerais poursuivre cette idée de comparer davantage. Je suis un peu surpris, monsieur Pettigrew, du fait que le rapport ne fait pas mention de notre vie biculturelle, un aspect de notre vie culturelle ou nationale, si j'ose faire référence à ma profession spécifique bijuridique qui nous donne un certain avantage dans toutes les organisations internationales.

Ne voyez-vous pas un avantage particulier de jouer et profiter de cette expérience unique canadienne et, en bâtissant sur cette expérience avec notre nouvel aspect multiculturel, jouer sur la scène internationale ou apporter un aspect qui reflète cette réalité canadienne et avancer nos intérêts spécifiques et ceux du monde entier?

Ms Gross Stein: There certainly was discussion of Canada's bilingual multicultural character as a decided asset strength and resource for Canada's participation in the international community. Unfortunately we were constrained in what we could report.

There were comments to the effect that Canada is a microcosm of a larger international community, and our capacity to build institutions is, in a sense, an example to many in the international community who do not succeed as well as we have.

There was also a sense that here are skills—linguistic skills, resources, cultural skills—that are again real and tangible assets for Canada as it moves into the international community and as the international community impinges on this country. There are tight connections between Canadians and other countries that are often a decided advantage in establishing economic and political relationships with these countries. That certainly was reflected in the discussion.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Mr. Chairman, when you wait so patiently, all the questions become exhausted. Mr. English already asked my question about the role of education in foreign policy developments. I won't go to that one.

I was not present at the forum. I was out of the country at the time, so this is a very innocent question. We do have insecurity and problems at home, problems of guns being smuggled into the country—we don't know how and why—problems of the drug trade, problems of terrorism. I read the annual report of CSIS and I was shocked that more and more of CSIS's resources are being spent on doing intelligence on terrorism in our own country.

[Traduction]

En augmentant les effectifs de l'armée de terre, en réduisant la taille de nos forces aériennes et en modifiant la configuration de la marine, tout cela à l'intérieur des crédits que nous avons en dollars constants, nous pourrions combler les attentes légitimes qu'ont les Canadiens à l'égard de la protection de notre souveraineté, et nous pourrions contribuer d'une manière plus efficace à la communauté internationale.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Que diriez-vous si l'on réduisait le nombre de bureaucrates et qu'on augmentait le nombre de combattants?

Mme Gross Stein: J'ai entendu en effet des remarques à ce sujet au forum.

Mr. Graham: I would like to pursue this notion of comparative advantage. I am a little surprised, Mr. Pettigrew, by the fact that the report does not mention our bicultural life, an aspect of our cultural or national life, if I dare refer to my own specific bilingual profession which gives us a certain advantage in all international organizations.

Wouldn't you see a particular advantage to benefit from this unique Canadian experience and, by building upon this experience with our new multicultural aspect, play a role on the international scene or bring a feature that reflects this Canadian reality and allow us to further our specific interests and the interests of the entire world?

Mme Gross Stein: On a discuté en effet du caractère bilingue et multiculturel du Canada et l'on s'est entendu pour dire que c'est un atout concret dans la participation du Canada à la communauté internationale. Malheureusement, nous ne pouvions pas tout dire dans notre rapport.

On a dit que le Canada est un microcosme reflétant l'ensemble de la communauté internationale, et que notre capacité à ériger des institutions est, dans un sens, un exemple pour plusieurs dans la communauté internationale qui ne réussissent pas aussi bien que nous.

On a dit aussi que nous avons ici les compétences—des compétences linguistiques, des ressources et des compétences culturelles—qui constituent encore là des atouts réels et tangibles pour le Canada au sein de la communauté internationale. Il y a des liens étroits entre les Canadiens et d'autres pays qui constituent souvent un avantage décisif dans l'établissement de relations économiques et politiques avec ces pays. Nous en avons fait état dans nos discussions.

M. Flis (Parkdale—High Park): Monsieur le président, quand on est aussi patient que moi, ce sont les autres qui posent toutes les questions. M. English a déjà posé ma question sur le rôle de l'éducation dans l'évolution de la politique étrangère. Je ne la poserai donc pas.

Je n'étais pas présent au forum. J'étais à l'étranger à ce moment, ma question est donc très innocente. Nous éprouvons de l'insécurité et des difficultés chez nous, par exemple ces armes qu'on introduit en contrebande dans notre pays—nous ne savons comment ni pourquoi—par exemple le trafic de drogues, par exemple le terrorisme. J'ai lu le rapport annuel du SCRS et j'ai été indigné d'apprendre qu'il consacre de plus en plus de ressources à se renseigner sur le terrorisme dans notre propre pays.

[Text]

[Translation]

• 1710

Was there any discussion or consensus at the forum about using our foreign policy to help our lifestyle at home, to make our communities safer here, that is, changing the role of NATO to fight gun smuggling, the drug trade, etc.? In foreign policy review we tend to look out there rather than to look here also. Was there debate, discussion and consensus around that?

Mr. Pettigrew: Let me have some remarks, and I'm sure Mrs. Stein will want to complement my own comments. You will find that in the priorities of the report the very first point is human security. Forum participants were very clear about that. Among the very top priorities and objectives of our foreign policy should be the human security of Canadians here at home.

Human security, as one of the objectives of Canadian foreign policy, was actually defined as human rights, economic prosperity, environmentally sustainable development. All these elements and those that you have specified were there. It is absolutely important because we cannot solve those problems as a country alone. We can't solve the drug problem as Canada. We have to do it with our partnerships and alliances around the world. We can't solve arms smuggling on our own. So the forum participants have absolutely reflected your view, and in our report Mrs. Stein and I have put human security as the top priority even before trade and economic relations, as you will find in the report.

Ms Gross Stein: Let me just add that your question in a sense captures very much the discussion of the forum. Many things that are vitally important to Canadians in their daily lives can only be addressed by Canada acting in concert, in common with other governments and other groups internationally. It's for that reason we made such a strong case for active engagement internationally and argued very much that the old divisions between foreign and domestic policy simply won't hold up, as your question illustrates.

Here too there are issues of how do we change and adjust our domestic institutions to deal with these kinds of problems. One area that was discussed at the forum was, do we need broader kinds of intelligence than we used to get when the principal threat was the Soviet Union? How is intelligence sharing working with key participants in the government and within society that need access to timely information to assure their security?

But we are talking about security here in the broadest possible sense—you know, security against imported guns, security against violence that's directed against persons, security against environmental. Thank you, Mr. Flis, thank you, Madam Stein, destruction that may come from abroad as well as at home. We can't address any of those issues unless we work on them simultaneously, domestically at home and cooperatively with governments abroad. That's the new international relations.

A-t-on envisagé au forum de se servir de notre politique étrangère pour améliorer la qualité de vie des Canadiens, rendre nos villes plus sûres, par exemple, modifier le rôle de l'OTAN pour contrer la contrebande d'armes, le trafic de drogue, etc.? Dans notre révision de la politique étrangère, nous avons tendance à regarder vers l'extérieur plutôt qu'à regarder chez-nous. Y a-t-il eu débat, discussion ou consensus sur cette question?

M. Pettigrew: Permettez-moi de faire quelques observations, et j'ai la conviction que Mme Stein voudra compléter mes remarques. Vous constaterez que la sécurité humaine est la toute première priorité identifiée dans notre rapport. Les participants au forum ont été très clairs à ce sujet. La sécurité humaine des Canadiens, chez-eux, figure parmi les toutes premières priorités et les tous premiers objectifs de notre politique étrangère.

La sécurité humaine, telle que nous l'avons définie en tant qu'objectif de la politique étrangère du Canada, comprend les droits de la personne, la prospérité économique et le développement durable. Ce sont tous ces éléments et ceux que vous avez mentionnés. C'est absolument important parce que notre pays ne peut pas régler tous ces problèmes seul. Le Canada seul ne peut pas résoudre le problème de la drogue. Il nous faut le résoudre en collaboration avec nos partenaires et nos alliés du monde entier. Nous ne pouvons pas régler seuls le problème de la contrebande d'armes. Les participants au forum ont donc épousé parfaitement vos vues, et dans notre rapport, madame Stein et moi-même avons mis la sécurité humaine au sommet de la liste de priorités, même avant les relations commerciales et économiques, comme vous le constaterez en lisant le rapport.

Mme Gross Stein: Permettez-moi seulement d'ajouter que votre question résume fort bien en un sens la discussion qui a eu lieu au forum. Nombre de problèmes qui revêtent une importance vitale dans la vie quotidienne des Canadiens ne peuvent être réglés que si le Canada agit de concert avec d'autres gouvernements et d'autres groupes à l'échelle internationale. C'est pour cette raison que nous avons plaidé si vigoureusement en faveur d'un engagement actif à l'échelle internationale et fait valoir avec force que le cloisonnement entre la politique intérieure et étrangère ne tient plus, comme votre question l'illustre.

Ici également se pose la question de savoir comment nous allons modifier et adapter nos institutions domestiques afin de régler ce genre de problème. L'une des choses dont on a discuté au forum était la nécessité d'avoir des services de renseignements plus diversifiés que lorsque la principale menace était l'Union soviétique? Comment partager les renseignements entre les principaux maîtres-d'oeuvre du gouvernement et de la société qui doivent être informés rapidement s'ils veulent assurer notre sécurité?

Mais nous parlons ici de sécurité dans son sens le plus vaste possible c'est-à-dire: la protection contre l'importation d'armes, la protection contre la violence dirigée contre les personnes, la protection contre la destruction environnementale—merci, monsieur Flis, merci madame Stein—qui peut venir de l'étranger aussi bien que de chez-nous. Nous ne pouvons régler tous ces problèmes sans les envisager simultanément, chez-nous ou en coopération avec les gouvernements étrangers. C'est cela, les nouvelles relations internationales.

[Texte]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Stein, I would follow up on that with a very short question just for my own satisfaction.

To get back to the issue of conflict prevention, did the forum participants identify ways Canada and the international community could prevent conflicts before they break out? In answer to Mr. Flis's question, did anybody talk about how we could maybe train our military/police better? What early warning systems should we have in place to guide our interventions? Did anybody mention that, for example?

Ms Gross Stein: Yes, they did. There was a sense that if the international community could succeed, even to a small degree, in preventing conflict, that was a far more efficient way than dealing with the consequences of conflict once it's erupted, which are often more costly in financial terms, in human terms, in economic terms, in every sense.

The emphasis on prevention involved really three elements. First, diagnosis, early warning: What are the areas that are most dangerous? What are the areas we should be paying attention to? The concept I talked about earlier, scanning outward two or three years rather than six months ahead as a crucial element—early warning.

• 1715

Secondly, in many areas that fuel conflict—environmental scarcity, forced migration that comes out of poverty—in effect, it should be the focus of our assistance programs to transfer the skills and knowledge to people in order to equip them to deal with these problems before they become so acute that they explode.

Finally, on the prevention side as well the military can often be critical in moving into areas before they explode. They have unique skills at their disposal, especially if they work together with experts from civilian society—agricultural experts, engineers, election specialists—who can often be invaluable in terms of conflict prevention.

Senator Carney (British Columbia): Mr. Chairman, my question is more for you than for the witnesses. I have found them and the work of the forum very interesting.

It addresses the point the witnesses made that Canada has no national institute that coordinates existing foreign and defence policy analysis. That may be the case, but I know that we have legions of contacts—agencies, institutes, committees, and consultative mechanisms—which are part of our overall consultative process.

Would it be possible for the committee to compile a list of all of the various agencies now in place? Possibly the forum members would be a good starting point. But I am talking about the NGOs and CIDA. I am talking about the cultural institutions we have.

My own area of interest is Asia-Pacific, and I know that we have Canada-Japan 2000, the Asia Pacific Foundation, and the Canada-China Business Council. But I have never seen a list in any one place that shows all of the consultation and input that

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Stein, j'aimerais donner suite à ce que vous venez de dire en posant une question très brève pour ma propre satisfaction.

Pour en revenir à la question de la prévention des conflits, les participants du forum ont-ils indiqué par quels moyens le Canada et la communauté internationale pourraient prévenir les conflits? Pour répondre à la question de M. Flis, est-ce qu'on a parlé de la façon dont nous pourrions peut-être mieux former notre police militaire? Des systèmes d'avertissement à mettre en place pour guider nos interventions? Est-ce qu'on a parlé de cela, par exemple?

Mme Gross Stein: Oui, on en a parlé. On a dit que, si la communauté internationale pouvait réussir, même à petite échelle, à prévenir les conflits, ce serait beaucoup plus efficace que de maîtriser les conséquences d'un conflit une fois que celui-ci a éclaté, ce qui coûte souvent beaucoup plus cher sur le plan financier, sur le plan humain, sur le plan économique, sur tous les plans.

En fait, le souci de la prévention fait intervenir trois éléments. Premièrement, le diagnostic, le dispositif d'alerte: quels sont les secteurs qui sont les plus dangereux? Quels sont les secteurs que nous devons surveiller? J'ai parlé de cette idée plus tôt, à savoir prévoir ce qui se fera dans deux ou trois ans plutôt que seulement dans six mois, et c'est l'élément crucial—un dispositif d'alerte.

Deuxièmement, dans les nombreux secteurs qui alimentent les conflits—à savoir, la pénurie environnementale, les migrations forcées dues à la pauvreté—, nos programmes d'aide devraient s'efforcer de transférer les compétences et le savoir aux gens afin de mieux les équiper pour affronter ces problèmes avant qu'ils ne deviennent incontrôlables.

Enfin, sur le plan de la prévention également, l'armée peut souvent jouer un rôle critique en intervenant dans un secteur avant que les problèmes n'y éclatent. L'armée a des compétences uniques à sa disposition, particulièrement si elle travaille de concert avec les experts de la société civile—les experts agricoles, les ingénieurs, les spécialistes des élections—qui peuvent souvent jouer un rôle précieux dans la prévention des conflits.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): Monsieur le président, ma question s'adresse plus à vous qu'aux témoins. J'ai trouvé leurs témoignages et le compte rendu du forum très intéressants.

Les témoins ont fait valoir que le Canada ne dispose d'aucun institut national capable de coordonner les analyses de la politique étrangère et de défense, et je veux parler de cela. C'est peut-être le cas, mais je sais que nous avons des légions de contact—des organismes, des instituts, des comités et des mécanismes de consultation—qui font partie de notre processus de consultation générale.

Le comité pourrait-il dresser la liste de tous les divers organismes qui existent aujourd'hui? La liste des participants au forum serait peut-être un bon point de départ. Mais je parle surtout des ONG et de l'ACDI. Je parle des institutions culturelles que nous avons.

Je m'intéresse moi-même au secteur Asie-Pacifique, et je sais que nous avons Canada-Japon 2000, la Fondation Asie-Pacifique du Canada et le conseil des affaires Canada-Chine. Mais je n'ai jamais vu de liste qui permettrait de voir toutes les

[Text]

[Translation]

presently takes place. I would like to know who they are, where they are, how they are funded, and by how much. I think that would give us a base of information so that we could see whether it would be useful to pursue the idea the forum has brought forward, whether we could maybe fold in other interests or whether the work is already being done within the departments.

I take the point about the short-term analysis, but when I read the forum's point that we have no national institute that coordinates foreign and defence policy analysis, identifies priorities, and contributes to the public debate, I have to think that we do have an institute. It's called the cabinet, and it's called Parliament.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We also have a department called Foreign Affairs.

Senator Carney: Yes, which is part of Parliament and the cabinet process.

If we could identify all the various elements we now have in place and maybe review them, we could possibly identify the role and/or the need for the institute you propose.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Gross Stein, I saw you nodding affirmatively all through the discourse.

Ms Gross Stein: I agree with Senator Carney. I have never seen such a list. I suspect that member organizations on that list do not know of the work other member organizations on that list are doing. One of the real advantages of compiling that sort of list would be to inform members of the Canadian community what areas other groups are working in and what resources there are.

One of the purposes and critical functions of the national institute—and, in all deference, the forum did not presume to the level of the cabinet, Parliament, or the government—would be to inform and coordinate so that the duplication of resources, if it exists, doesn't occur and that member organizations can relate to one another in a common policy enterprise.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This question was asked before of our researchers, and we were told this would be a very, very thorough order to accomplish. But we will do our best to—

• 1720

Senator Carney: Mr. Chair, we could ask the provinces what their committees are.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will.

Senator Carney: We could ask the major universities. The forum is there. CIDA should know who their NGOs are. I know you can get a lot of information on about ten faxes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand that. We will follow that proposal very closely, and if the steering committee so understands the question, I think we will proceed with trying to get the information, the costs and who's who here in this foreign aid business.

consultations qui se font maintenant. J'aimerais savoir qui sont ces gens qu'on consulte, où ils sont, comment ils sont financés et combien ils reçoivent. Je pense que cela nous donnerait une base de données qui nous permettrait de voir s'il serait utile de donner suite à l'idée que le forum a soulevée, à savoir si nous pourrions unir certains intérêts ou si le travail est déjà fait par les ministères.

Je comprends ce qu'on a dit au sujet de l'analyse à court terme, mais comme on a dit au forum que nous n'avons pas d'institut national capable de coordonner l'analyse de la politique étrangère et de défense, de dégager les priorités et d'alimenter le débat public, je dois répondre à cela pour ma part que nous avons un institut de ce genre. On l'appelle le cabinet, et on l'appelle aussi le Parlement.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons aussi un ministère qu'on appelle le ministère des Affaires étrangères.

La sénatrice Carney: Oui, qui fait partie de l'institution parlementaire et du cabinet.

Si nous pouvions identifier tous les divers éléments que nous avons maintenant en place et peut-être les examiner, nous pourrions peut-être identifier le rôle de l'institut que vous proposez ou sa nécessité.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Gross Stein, je vous ai vue hocher la tête pendant tout ce discours.

Mme Gross Stein: Je suis d'accord avec la sénatrice Carney. Je n'ai jamais vu de telle liste. J'imagine qu'il y a des organisations membres sur cette liste qui ne savent pas ce que font d'autres organisations figurant sur cette même liste. Si l'on compilait une telle liste, le public canadien saurait dans quel secteur ces groupes travaillent et quelles sont leurs ressources, et ce serait un avantage véritable.

L'un des buts et l'une des fonctions critiques de l'institut national—et, sauf tout le respect que je vous dois, le forum n'a pas élevé cet institut au niveau du cabinet, du Parlement ou du gouvernement—serait d'informer et de coordonner afin d'éviter les dédoublements dans l'emploi des ressources et de permettre aux organisations membres de collaborer au façonnement d'une politique commune.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons posé cette question à nos chercheurs auparavant, et ils nous ont répondu que ce serait là une entreprise de taille. Mais nous tâcherons de faire de notre mieux pour...

La sénatrice Carney: Monsieur le président, nous pourrions demander aux provinces quels sont leurs comités.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous le ferons.

La sénatrice Carney: Nous pourrions demander aux grandes universités. Le forum est là. L'ACDI devrait savoir qui sont ces ONG. Je sais qu'on peut obtenir beaucoup d'informations avec une dizaine de télécopieurs.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends ça. Nous allons suivre cette proposition de très près, et si le comité de direction comprend la question ainsi, je crois que nous allons tâcher d'obtenir cette information, de savoir quels sont les coûts et qui fait quoi dans le domaine de l'aide étrangère.

[Texte]

[Traduction]

Mr. English, you had a point on this question?

Mr. English: Just a very quick one. About four years ago the Department of External Affairs, as it then was, tried to do exactly what you asked and they discovered what Professor Stein has said, that there are so many organizations and so many of them receive funding from government too that it's very difficult to keep track of them. I am certain many of them are doing things that are very similar to what other organizations are doing and they're not aware of each other's existence.

There are a couple of quick ways to do it, I would think. Through the applications for grants to the funding agencies you could find out very quickly the names of these organizations, particularly the Canadian Institute for International Peace and Security. Most of them applied there at one point or another.

Ms Torsney (Burlington): I certainly found this discussion very interesting. I'm a sub on this committee, but I read part of the report. I'm excited by the diverse group of people you brought together for this forum, including many academics, I understand, who have been involved for many years discussing foreign policy.

What I'm concerned about was the business representation on the committee. It seems to me it is very important that we do have multilevel discussions internationally and that business people are out meeting people who are representatives of their government, etc. What are we doing in order to bring them into the process so they can buy into the concept that they will have an important role in our foreign policy and in the delivery of it? Are there plans for more fora such as the one you conducted?

M. Pettigrew: Je voudrais attirer votre attention sur le fait qu'un certain nombre de gens d'affaires, il y en avait 16 ou 17 dont la qualité était très élevée, ont assisté à ce Forum. Plusieurs d'entre eux ont été invités mais n'ont pu venir à cause du délai un peu court qui leur avait été donné. Cependant, je peux vous dire que ce n'est pas par manque d'intérêt que les gens d'affaires n'ont pas participé au Forum ou que ceux-là n'ont pas participé. Ils ont manifestement exprimé combien ils avaient été heureux d'être invités, combien ils auraient aimé y être, mais que des engagements les en empêchaient. Donc, je dois vous dire que les gens d'affaires étaient ravis que le Forum ait lieu. Ceux qui sont venus ont fait une contribution majeure et importante. Ceux qui ne sont pas venus, ce n'est pas par manque d'intérêt qu'ils n'y étaient pas. C'est simplement que, comme c'était le premier forum, nous avons été un petit peu serrés dans les temps et ils n'ont pu changer leurs agendas. À l'occasion du prochain Forum, on voudra corriger cet élément-là.

Ms Torsney: I think when you're doing focus groups like that sometimes a discussion gets skewed off into one direction. I'll tell some of the business people I was speaking to who attended that you enjoyed their input, but they were a little concerned that some of the things that were brought up had been on the table for 25 years, and it wasn't necessarily all that progressive. However, from listening to what you've reported on, I'm amazed they were at the same thing.

Monsieur English, vous vouliez faire une observation à ce sujet?

M. English: Une observation très rapide. Il y a environ quatre ans, le ministère des Affaires extérieures, comme on l'appelait alors, a essayé de faire exactement ce que vous demandez, et il a découvert ce que le professeur Stein a dit, à savoir qu'il existe beaucoup d'organisations et que nombre d'entre elles sont financées par le gouvernement également, si bien qu'il est très difficile de les connaître toutes. J'ai la conviction que nombre d'entre elles font des choses qui sont très semblables à celles que font d'autres organisations et que chacune ignore l'existence des autres.

J' imagine qu'il y a quelques moyens de faire ça rapidement. En se servant des demandes de financement adressées aux organismes subventionnaires, vous pourriez savoir très vite les noms de toutes ces organisations, particulièrement en s'adressant à l'Institut canadien pour la paix internationale et la sécurité. La plupart de ces organisations lui adressent tôt ou tard une demande.

Mme Torsney (Burlington): J'ai trouvé cette discussion fort intéressante. Je suis membre substitut du comité, mais j'ai lu des extraits du rapport. Je suis fascinée par la diversité des personnes que vous avez réunies pour ce forum; il comptait plusieurs universitaires qui, d'après ce que je vois, étudient la politique étrangère depuis de longues années.

J'aimerais savoir dans quelle mesure le monde des affaires était représenté à ce comité. Il me semble qu'il est très important d'avoir des discussions à tous les paliers à l'échelle nationale et il faut que les gens d'affaires puissent rencontrer les représentants des gouvernements étrangers, etc. Que faisons-nous pour les faire participer à ce processus, afin qu'ils puissent comprendre qu'ils ont un rôle important à jouer dans la conduite de notre politique étrangère? Est-ce qu'on prévoit d'organiser d'autres forums comme celui qui vient d'avoir lieu?

Mr. Pettigrew: I would like to draw your attention on the fact that a number of business people, there were 16 or 17 of them but the quality was extremely high, have attended this Forum. A number of others were invited but they could not come because of the short deadline that was given to them. However, I can tell you that it is not for a lack of interest that business people did not participate in this forum or that these ones did not participate. They made a point of telling us how happy they were to be invited, how much they would have liked to participate, but that commitments were preventing them from doing so. So I must tell you that business people were delighted that the Forum was taking place. Those who came made a major contribution. Those who did not come, it was not for lack of interest that they were not there. It was simply that, since it was the first Forum, our deadlines were a little tight and they could not change their agenda. We will try to correct that at the next Forum.

Mme Torsney: Je sais que lorsqu'on a des groupes d'experts comme celui-là, il arrive que les discussions s'égarent. Je dirai à certains gens d'affaires à qui j'ai parlé que vous avez apprécié leur participation, mais ils s'inquiétaient quelque peu de voir que certains problèmes se posaient déjà depuis 25 ans et qu'on n'a pas fait beaucoup de progrès. Cependant, après vous avoir écoutés, je m'étonne de voir qu'ils ont assisté au même forum.

[Text]

Part of my question was in regard to the involvement of the provinces and the cities, because we all know they're very involved with bringing investment into the country and in placing those companies that are coming into Canada as well as helping Canadian companies and local companies, even in my riding, compete internationally. Are they also being brought into the process and will they be included in the fora?

Ms Gross Stein: Generally speaking, the procedures for the first forum were that governments were observers and it extended to parliamentarians, both at the provincial and the federal level. I hope that will not continue to be the model in the future, but I think this committee will have a very strong impact as to what kinds of consultations are organized in the future and whether the forum will continue exactly as it is structured or will evolve differently as the foreign policy review deepens.

Mr. Pettigrew: Provinces did have observers at the forum, absolutely.

• 1725

Ms Gross Stein: I think some municipalities as well, maybe in their individual capacity.

Ms Torsney: Terrific. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have a request from Mr. Leblanc for a third round. Then Mr. Prud'homme, who is not a member of the committee, would like to ask a question, with the agreement of the committee. If nobody opposes, I will recognize Mr. Prud'homme after Mr. Leblanc.

Monsieur Leblanc.

M. Leblanc: J'ai regardé très rapidement ce document et je sais que vous avez établi les priorités. Vous les avez définies. Il y a d'ailleurs beaucoup de priorités en ce qui me concerne. Vous ne semblez pas avoir pris en considération l'état lamentable des finances de l'État canadien. Je considère que le pays est presque en faillite ou il est en voie de le devenir assez rapidement.

Quelles seraient vos principales priorités—on le sait, l'économie dépend particulièrement et en grande partie du commerce international et en dépendra encore de plus en plus—compte tenu de l'état lamentable des finances du pays?

M. Pettigrew: Manifestement, les membres du Forum ont souligné un grand nombre de priorités et surtout souhaité que le Canada demeure un pays engagé dans la communauté internationale puisque nous sommes à une époque où les affaires internationales, la mondialisation de l'économie et toutes les questions de sécurité de la personne sont de plus en plus déterminées à ce niveau-là. Donc, ce n'est pas le temps de se retirer et, dans les priorités qui ont été établies, certains choix ont été, non pas faits par le Forum parce que ce n'était pas le lieu, mais on a invité à faire certains choix judicieux. Par exemple, concernant certaines agences des Nations Unies qui ne sont vraiment pas efficaces et qui ne font pas bien leur tâche, on souhaiterait que le Canada s'en désengage après avoir étudié la situation de près.

Ce que le Forum a surtout demandé au gouvernement, c'est de ne pas se désengager des affaires internationales au moment où celles-ci sont plus importantes pour le bien-être de nos citoyens à la maison, pour le bien-être de nos citoyens dans les

[Translation]

Une partie de ma question a trait à la participation des provinces et des municipalités, parce que nous savons tous qu'elles veulent attirer des investissements chez nous et qu'elles veulent aider les entreprises qui s'installent au Canada ainsi que les entreprises canadiennes et les entreprises locales, même dans ma circonscription, qui sont présentes à l'échelle internationale. Est-ce qu'on les a également invitées à participer au forum et seront-elles présentes à l'avenir?

Mme Gross Stein: De manière générale, le premier forum réservait aux gouvernements le statut d'observateurs, statut qui a été étendu aux parlementaires, tant au niveau provincial que fédéral. J'espère qu'on procédera différemment à l'avenir, mais je crois que le comité jouera un rôle chef quant à la nature des futures consultations et au fait de savoir si le forum conservera sa structure première ou évoluera différemment au fur et à mesure de l'approfondissement de la révision de la politique étrangère.

M. Pettigrew: Les provinces avaient des observateurs au forum, absolument.

Mme Gross Stein: Certaines municipalités aussi, je pense, à titre individuel.

Mme Torsney: Très bien. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Leblanc voudrait un troisième tour. Ensuite M. Prud'homme, qui n'est pas membre du comité, aimerait poser une question si le comité veut bien. Si personne ne s'y oppose, je vais donner la parole à M. Prud'homme après M. Leblanc.

Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: I've had a quick look at this document, and I know you set out your priorities and defined them. It seems to me that you have a good many priorities. You don't seem to be taking into account the terrible state of our country's finances. I consider that Canada is almost bankrupt or quickly becoming so.

What would your main priorities be—we know of course that the economy does depend to a large extent on international trade and even more so in the future—in view of the terrible financial situation the country is in?

Mr. Pettigrew: The members of the Forum did set out a great many priorities and expressed the hope that Canada would retain its commitment to the international community, since we are living in an era where international affairs, the globalization of the economy and personal safety are increasingly determined at that level. So it is no time to start withdrawing and as far as the priorities go, it was not so much the forum that made certain choices, since it was not the appropriate place, but it asked for a judicious examination of some of our options. For instance, in the case of United Nations agencies that are not doing an efficient job, it was suggested that Canada withdraw if this conclusion is confirmed by a study.

The main point the Forum was making to the government is that we must not begin withdrawing from international affairs at a time when they are becoming increasingly important for the welfare of Canadian citizens in matters affecting their daily lives

[Texte]

rues, dans nos villes, dans leurs usines, dans leur travail, dans leur milieu d'éducation, dans leurs universités. Au contraire, malgré les finances publiques difficiles que nous connaissons, nous devons, à ce moment-là, changer le rôle du gouvernement, c'est-à-dire qu'il ne fasse pas tout lui-même et qu'il partage la responsabilité avec d'autres éléments, d'autres acteurs de la société civile canadienne, que ce soit des universités, que ce soit des entreprises du secteur privé, que ce soit des chambres de commerce, que ce soit le centre de commerce mondial. Si le gouvernement est « cassé », a des finances publiques difficiles, la société canadienne demeure une société extrêmement riche par rapport aux autres sociétés à travers le monde.

Le rôle de l'État est donc de mobiliser ces ressources et de les coordonner, mais de rester très engagé dans la communauté internationale au moment où c'est là que sont décidées tellement de choses par rapport au bien-être de nos concitoyens canadiens.

M. Leblanc: Si je comprends bien, il s'agit de partager le plus possible avec les entreprises, de se concerter avec le secteur privé, les universités, les syndicats, le patronnage, etc. Le gouvernement, sans se retirer, mais au lieu d'augmenter ses effectifs en personnel, devrait partager les tâches avec l'entreprise privée.

M. Pettigrew: Transférer certaines responsabilités. Par exemple, je parlais de la promotion du commerce. Est-ce que c'est toujours au gouvernement de faire de la promotion commerciale lui-même? Il pourrait transférer l'expertise qui existe dans l'État et la partager avec certaines organisations non-gouvernementales, par exemple, l'expertise dans le commerce mondial. C'est un petit peu la philosophie qui se dégage du Forum, mais ce n'est certainement pas celle qui consisterait à se désengager. Cependant, il y a moyen de mieux s'engager.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Leblanc.

Monsieur Prud'homme, vous avez cinq minutes.

Le sénateur Prud'homme (La Salle): Merci aux membres du Comité. Il est vrai que je ne suis pas membre, mais je serai très actif je vous l'assure.

I won't have a question, just a comment, and it applies to some of our colleagues in the House of Commons. I was very, very enthusiastic listening to Madam Stein when she commented on what I am going to say.

One thing that has always shocked me is to hear federal members of Parliament almost brag and be happy to say that they have no international preoccupation, and almost attack other members who may have international preoccupation. In my estimation, I always thought that if you run for federal office, it's because—of course, you're interested in the national affairs, but that also means that you should have international preoccupation. If you do not, I once said—and I was badly misunderstood—then you should run for provincial or municipal office. I was inundated with letters saying that they are as important. Of course they are, in their domain.

[Traduction]

in our cities, factories, offices, schools and universities. In view of the difficult situation of our public finances, we have an opportunity to change the government's role so that it does not attempt to do everything itself, but rather shares the responsibility with other agents in our society, whether it be universities, private sector companies, chambers of commerce or the World Trade Centre. The government may well be broke, but Canadian society remains extremely rich in comparison to other countries.

The role of the state then would be to mobilize and coordinate such resources and remain very committed to the international community at a time when it has such an impact on the welfare of our fellow Canadians.

Mr. Leblanc: If I understand correctly, you are talking about sharing as much as possible with companies, about joint undertakings with the private sector, universities, unions and employers. Thus the government would not have to withdraw and would be able to work together with the private sector without having to increase staff.

Mr. Pettigrew: We're talking about transferring certain responsibilities. I was thinking for example of trade promotion. Is it always up to the government to do trade promotion? It could transfer the expertise it already has in fields like world trade, for example, and share it with certain non-governmental organizations. This was the kind of outlook expressed in the Forum, but it certainly was not in favour of government withdrawal. Obviously, there are ways of improving our effort.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Leblanc.

Mr. Prud'homme, you have five minutes.

Senator Prud'homme (La Salle): I would like to thank the committee members. It's true that I am not a member, but you can certainly count on me to be very active.

Je n'ai pas une question, simplement une observation à l'intention de certains de nos collègues de la Chambre des communes. J'ai été très enthousiaste en écoutant M^{me} Stein parler à ce propos.

J'ai toujours été choqué d'entendre des députés fédéraux se vanter presque de leur manque total de préoccupation pour les affaires internationales, en montrant une attitude agressive envers les députés qui s'intéressent à ces questions. J'ai toujours pensé que, quand on se présente aux élections fédérales, on s'intéresse bien sûr aux affaires nationales mais il faut également avoir une perspective internationale. Sinon, comme je l'ai déjà dit,—et on a bien mal interprété mes propos—il faudrait plutôt se faire élire au niveau provincial ou municipal. J'avais tout de suite reçu un tas de lettres me disant que ce sont des postes tout aussi importants. Bien sûr, dans leur domaine.

• 1730

What could you suggest to federal members of Parliament so that they understand they have a great role? First, there is a role of participating; second, a role of understanding; and third, a role of educating.

Que proposeriez-vous aux députés fédéraux pour leur faire comprendre l'importance de leur rôle? Il est triple: d'abord la participation, ensuite la compréhension et enfin l'éducation.

[Text]

I must admit I was rather shocked—I had just arrived from Ukraine with some colleagues here, and I sit in the presence of some of the top people of the Canadian Ukrainian community here—to hear that some colleagues were attacked. I'm not yet up to date on the attack—who and what and why. They were attacked for having gone to Ukraine. After all, they don't speak Ukrainian, so what were they doing there?

If we were given the chance to explain—I will in the Senate, because the rules, as my esteemed friend the co-chair knows, are easier in the Senate. Just the presence of Canadians during the Ukrainian election was received enthusiastically as a mark of trust for a new spring in democracy. They say, after all, you asked us to go democratic. Once we start doing it, you're not helping us.

We are about to enter a long study on the importance of foreign affairs. Perhaps Ms Gross Stein could share with us some of her views as to the role of federal members of Parliament, as to returning to their district. I'll give you a quick example.

Many years ago I went to China very often, when it was forbidden. And I have gone to other countries where it was difficult at the beginning. I had a colleague from Saskatchewan who never believed we should travel. But in China, in the most remote place, he discovered that the wheat they were eating there was produced in his own area. I asked him to do all the thanking for that day and he came back convinced that we're all interrelated, and he made speeches.

How can you, Ms Gross Stein, in your wisdom, and Mr. Pettigrew, in a few moments, share with us the importance of being involved? I know it is not given to 100% of the House of Commons members, but if they are to be leaders in their district, then they have to make people understand that we have to be interconnected with the rest of the world, as Mr. Pettigrew rightly said in his last comment.

I would like to hear a word of encouragement from the two of you. Or, you could discourage me by saying, no, it's not for members of Parliament. I'm always amazed. It seems that everybody can touch foreign affairs except members of Parliament. I never understood that. It's a theory that I'm sure you don't share.

Ms Gross Stein: Let me say that I think it's crucially important that members of Parliament be engaged—federal members, provincial members. If you ask me for a word of optimism, I've been in the field of international relations for 30 years now and I often ask myself this question: how can people not understand the importance? But I am optimistic, largely because of the factors that Pierre and I talked about.

International factors are now touching people's daily lives much more directly than they were 10 or 15 years ago. People are beginning to see the connections with the things that are absolutely crucial to them: their jobs, their prosperity, their environment. These are issues that Canadians feel keenly, and they can now understand that their government cannot address them alone any longer. They have to be addressed in collaboration with other governments and other societies.

[Translation]

Je dois dire que je suis un peu pris au dépourvu. Je venais juste d'arriver de l'Ukraine avec quelques collègues et je me trouve en présence de certains notables de la communauté ukraino-canadienne et j'entends parler d'attaques contre mes collègues. Je ne connais pas encore les tenants et les aboutissants de ces attaques, mais on leur en veut d'être allés en Ukraine. Après tout, ils ne parlent pas l'Ukrainien, alors qu'est-ce qu'ils y faisaient?

Si on nous donnait la possibilité d'expliquer. Je vais le faire au Sénat dont les règles sont plus faciles, comme le sait le co-président. La simple présence des Canadiens pendant les élections ukrainiennes a suscité l'enthousiasme comme signe de confiance dans le renouvellement de leur démocratie. Ils disent, vous voulez que nous adoptions des pratiques démocratiques, mais quand nous essayons, vous ne nous donnez aucune aide.

Nous allons entreprendre une longue étude de l'importance des affaires étrangères. M^{me} Gross Stein pourrait peut-être nous donner son opinion sur le rôle des députés fédéraux. Je vais vous donner un exemple rapide.

J'allais très souvent en Chine à l'époque où c'était interdit. Et je suis également allé dans d'autres pays où ce n'était pas facile. J'avais un collègue de la Saskatchewan qui croyait que les voyages ne servaient pas à grand-chose. Mais dans une localité très reculée de la Chine, il a découvert que le blé qu'il mangeait venait de sa propre région. Je lui ai demandé de faire les remerciements ce jour-là, et il est revenu convaincu de l'interdépendance de tous les pays du monde et il a fait des discours là-dessus.

Je vous demanderai, madame Gross Stein, dans votre sagesse et aussi monsieur Pettigrew, de nous parler brièvement de l'importance de cette participation. Je sais que ça ne peut pas être le cas pour tous les députés de la Chambre des communes, mais s'ils veulent faire preuve de leadership dans leur région, ils doivent faire comprendre à la population que nous devons établir des liens avec le reste du monde, comme l'a bien souligné M. Pettigrew dans sa dernière observation.

J'aimerais un mot d'encouragement de vous deux. Ou bien vous pourriez me décourager en me disant que ce n'est pas le rôle d'un député fédéral. Je suis toujours étonné; il semble que tout le monde peut parler d'affaires étrangères sauf les députés. Mais je suis sûr que ce n'est pas un point de vue que vous partagez.

Mme Gross Stein: J'estime qu'il est impératif que les députés soient engagés, je parle de députés fédéraux et provinciaux. Si vous voulez un mot d'optimisme de ma part, cela fait 30 ans que je m'occupe des relations internationales, et je me pose souvent la question: comment les gens peuvent-ils ignorer l'importance de ce domaine? Mais je suis optimiste, surtout à cause des questions que Pierre et moi avons mentionnées ici.

Les facteurs d'ordre international touchent la vie quotidienne des citoyens de beaucoup plus près qu'il y a 10 ou 15 ans. Les gens commencent à comprendre en quoi cela concerne leurs intérêts vitaux comme les emplois, la prospérité et l'environnement. Ce sont des questions qui leur tiennent à cœur, et ils comprennent maintenant que le gouvernement ne peut pas s'occuper de ces problèmes en vase clos. Il faut le faire en collaboration avec d'autres gouvernements et d'autres sociétés.

[Texte]

To the extent that members of Parliament bring that message back, that would be an extremely valuable contribution to public education in this country. Once the connections are made clear, then people have the reason and the incentive to begin to think about these issues themselves. So I am optimistic.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Pettigrew.

[Traduction]

Si les députés parviennent à transmettre ce message, ce sera un excellent travail d'éducation du public. Une fois les rapports et les enjeux bien compris, les gens sont motivés pour réfléchir à ces questions eux-mêmes. Alors je suis optimiste.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Pettigrew.

• 1735

M. Pettigrew: Je dirai simplement, monsieur le sénateur, qu'un bon député qui prétend s'occuper des intérêts de sa circonscription électorale ne peut plus aujourd'hui ne pas avoir un intérêt dans les affaires internationales car, c'est là, et de plus en plus, que sont prises des initiatives qui vont affecter la vie de ses électeurs et des citoyens de sa circonscription.

D'autre part, n'importe qui, comme vous l'avez vécu sénateur Prud'homme, est allé à l'étranger et, dans le milieu des affaires, on le sait très bien, il n'y a rien de plus important que la visite d'un premier ministre, d'un ministre des Affaires étrangères ou d'une délégation de parlementaires pour permettre à des gens d'affaires d'obtenir des contacts et d'avoir des accès à certaines personnes qui sont déterminantes dans la prise de décision d'achats, que ce soit un métro, que ce soit des avions, que ce soit de la technologie parce que très souvent, les gens d'affaires n'auront pas ces accès que les milieux politiques sont capables d'ouvrir.

J'attirerai votre attention cependant pour dire que c'est parfois *counter productive*, pour utiliser le terme anglais, parce qu'évidemment il arrivera que l'État, s'il ne fait pas attention aux besoins de ces gens d'affaires, pourra leur nuire énormément. Mais fondamentalement, comme c'est là que se décident de plus en plus d'éléments, les députés doivent se préoccuper des affaires internationales, ne fut-ce que pour s'occuper de leurs électeurs et même dans les questions les plus locales.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Pettigrew. Merci, monsieur Prud'homme.

Je veux rappeler aux députés et aux sénateurs, que demain nous avons une journée assez chargée. Nous avons trois réunions: une du Comité directeur, à 9 heures, sur l'agenda des procédures; dans l'après-midi, à 15h30, le Comité se réunira sur les travaux futurs du Comité et, à 15 heures, le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international de la Chambre se réunira pour continuer la discussion sur la motion de M. Bergeron. Vous vous souviendrez qu'on en avait remis la discussion à une date ultérieure, soit le 19 avril.

Là-dessus, j'aimerais remercier en votre nom, madame Stein et monsieur Pettigrew pour s'être dérangés et être venus nous parler aujourd'hui. J'ai beaucoup apprécié votre témoignage. Je vous remercie beaucoup pour ce que vous avez accompli jusqu'à maintenant et je pense que nous nous reverrons prochainement ou enfin, à quelques occasions d'ici la fin de ce processus de revue. Je vous souhaite une bonne veillée et au plaisir de vous revoir.

La séance est levée.

Mr. Pettigrew: All I can say, Senator, is that a good member of Parliament who is concerned about the interests of his constituency can no longer afford to disregard international affairs because that is where there is an increasing number of initiatives affecting the lives of his constituents.

Another point, and I think this has been your experience, Senator Prud'homme, is that anyone who goes abroad, and this is something well-known in the business community, realizes the importance of the visit of a prime minister, a Minister of Foreign Affairs or a parliamentary delegation in opening up contacts for business people and obtaining access to those who may have a very influential voice in decisions about procurement, whether it be a subway system, planes or technology. Very often business people do not have access without this type of political contact.

I hasten to add that this may sometimes be counter productive because a country that does not pay attention to the needs of the business community may be doing them a great disservice. But because more and more decisions are being taken at the international level, Members of Parliament must be concerned about international affairs if only to look after the interests of their constituents and more local matters.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Pettigrew. Thank you, Mr. Prud'homme.

I'd like to remind the members and senators that we do have a busy day tomorrow. We'll be having three meetings, the Steering Committee on Agenda and Procedure at 9 a.m.; at 3:30 p.m. the committee will meet to discuss the future business of the committee and at 3 p.m. the Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade of the House will meet to continue the discussion on Mr. Bergeron's motion. You may remember that we postponed the discussion to a further date, namely April 19.

I'd like to thank on your behalf Mrs. Stein and Mr. Pettigrew for taking the trouble to come and speak to us today. I very much appreciated your testimony and would like to thank you for all you have accomplished so far and I think that we'll probably be seeing each other sometime before the end of this review process. I wish you a pleasant evening.

The meeting is adjourned.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the University of Toronto:

Janice Gross Stein, Co-Chair of the National Forum on Canada's International Relations.

From Samson Bélair/Deloitte & Touche:

Pierre S. Pettigrew, Co-Chair of the National Forum on Canada's International Relations.

TÉMOINS

De l'Université de Toronto:

Janice Gross Stein, coprésidente du Forum national sur les relations internationales du Canada.

De Samson Bélair/Deloitte & Touche:

Pierre S. Pettigrew, coprésident du Forum national sur les relations internationales du Canada.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 3

Tuesday, April 19, 1994
Wednesday, April 20, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 3

Le mardi 19 avril 1994
Le mercredi 20 avril 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Future business of the Committee

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

—Townhall meeting

CONCERNANT:

Travaux futurs du Comité

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

—Assemblée publique

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker
of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la
Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 19, 1994

(3)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:37 o'clock p.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Roch Bolduc, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. *From the Department of Foreign Affairs and International Trade:* Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Parliamentary Centre:* Peter Dobell, Director; Bob Miller, Deputy Director.

The Committee met to discuss future business.

The Joint Chair presented the First Report of the Sub-committee on Agenda and Procedure, which is as follows:

Your Sub-committee met on Tuesday, April 19, 1994, to consider the future business of the Committee and agreed to make the following recommendations:

A. Workplan - Phase I

1. That Phase I of the Workplan be adopted with the following modifications:

a) For Roundtable No. 2 (April 26): That the name of Professor Louis Balthazar (*Université Laval*) be added;

b) For Roundtable No. 3 (April 28): That the names of Mr. William Saywell (Asia-Pacific Foundation) and Professor Panayotis Soldatos (University of Montreal) be added.

2. That another Roundtable be organized to examine how the characteristics defining Canada (e.g. bilingualism, multiculturalism, etc.) and the specific capacities constitute assets that are reflected or should be reflected in Canada's foreign policy.

3. That *in camera* briefing sessions be held in advance of the Roundtables for the benefit of members of the Committee, and that these sessions be given by the research staff of the Committee.

B. Research Staff

4. That a proposal concerning the hiring of research staff be submitted to the Committee.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 19 AVRIL 1994

(3)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 15 h 37, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Roch Bolduc, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur; Bob Miller, directeur adjoint.

Le Comité se réunit pour discuter de ses travaux futurs.

Le coprésident présente le Premier rapport du Sous-comité du programme et de la procédure qui se lit comme suit:

Votre Sous-comité s'est réuni le mardi 19 avril 1994 pour étudier les travaux futurs du Comité et a convenu de faire les recommandations suivantes :

A. Plan de travail - Phase I

1. Que la phase I du Plan de travail soit adoptée, avec les modifications suivantes :

a) Pour la Table ronde n° 2 (26 avril) : Que le nom du Professeur Louis Balthazar (*Université Laval*) soit ajouté;

b) Pour la Table ronde n° 3 (28 avril) : Que les noms de M. William Saywell (*Fondation Asie-Pacifique*) et du Professeur Panayotis Soldatos (*Université de Montréal*) soient ajoutés.

2. Qu'une autre Table ronde soit organisée pour examiner comment les caractéristiques définissant le Canada (e.g. bilinguisme, multiculturalisme, etc.) et ses capacités spécifiques constituent des atouts qui se reflètent ou devraient se refléter dans la politique étrangère canadienne.

3. Que des séances d'information précédant les Tables rondes soient tenues à huis clos à l'intention des membres du Comité et que lesdites séances soient données par le personnel de recherche.

B. Personnel de recherche

4. Qu'une proposition touchant l'embauche du personnel de recherche soit soumise au Comité.

C. Witnesses

5. That Members of the Committee submit to the Joint Clerks their suggestions regarding potential witnesses.
6. That the list of organizations and/or individuals wishing to appear before the Committee, or to submit briefs, be distributed to members of the Committee and that, after consultation of that list, members in turn inform the Joint Chairs of the organizations and/or individuals they wish to invite as witnesses.
7. That the research staff submit to the Sub-Committee on Agenda and Procedure criteria for the selection of witnesses.
8. That, by the end of public hearings and before the Summer adjournment, a meeting be organized with representatives of the diplomatic corps wishing to appear before the Committee.
9. That consideration be given to the possibility of inviting experts from foreign countries or representatives of international organizations working outside Canada.

D. Response to organizations and individuals wishing to submit briefs or to appear

10. That the Joint Chairs send a letter to all organizations and/or individuals who indicated their wish to appear or to submit a brief.

E. Dealing with Briefs

- 11a) That the research staff prepare a summary of all briefs and that the summaries be translated and circulated to all Members of the Committee.
- 11b) That Members of the Committee be able to obtain a copy of any briefs in the language of their choice.

On motion of Walt Lastewka, it was agreed,—That recommendation no. 1 be adopted.

It was agreed,—That recommendation no. 2 be adopted.

Geoff Regan moved,—That recommendation no. 3 be adopted.

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to.

It was agreed,—That recommendation no. 4 be adopted.

By unanimous consent, it was agreed,—That recommendation no. 2 read as follows:

That another Roundtable be organized to examine the characteristics of Canada which give it its particular profile in the international community and to consider how these characteristics may be best employed in our foreign policy to advance Canadian interests.

On motion of Bernard Patry, it was agreed,—That recommendation no. 5 be adopted.

On motion of Stéphane Bergeron, it was agreed,—That recommendation No. 6 be adopted.

It was agreed,—That recommendation no. 7 be adopted.

It was agreed,—That recommendation no. 8 be adopted.

C. Témoins

5. Que les membres du Comité soumettent aux cogreffiers leurs suggestions concernant des témoins potentiels.
6. Que la liste des organismes et/ou des personnes souhaitant comparaître ou soumettre un mémoire, soit distribuée aux membres du Comité et que, après consultation de cette liste, les membres fassent connaître aux coprésidents les noms des organismes et/ou des personnes qu'ils désirent inviter comme témoins.
7. Que le personnel de recherche suggère au Sous-comité du programme et de la procédure des critères pour la sélection des témoins.
8. Que, d'ici la fin des audiences publiques et avant l'ajournement d'été, une séance soit organisée avec des représentants du corps diplomatique qui souhaitent rencontrer le Comité.
9. Que considération soit donnée à l'invitation d'experts étrangers ou de représentants d'organismes internationaux oeuvrant à l'extérieur du Canada.

D. Réponse aux organismes et individus souhaitant comparaître ou soumettre des mémoires

10. Que les coprésidents envoient une lettre à tous les organismes et/ou les personnes qui ont indiqué leur intention de comparaître ou de soumettre un mémoire.

E. Traitement des mémoires

- 11.a) Que le personnel de recherche résume tous les mémoires et que ces résumés soient traduits et distribués à tous les membres du Comité.
- 11.b) Que les membres du Comité puissent obtenir une copie de tout mémoire dans la langue de leur choix.

Sur motion de Walt Lastewka, il est convenu,—Que la recommandation n° 1 soit adoptée.

Il est convenu,—Que la recommandation n° 2 soit adoptée.

Geoff Regan propose,—Que la recommandation n° 3 soit adoptée.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu,—Que la recommandation n° 4 soit adoptée.

Par consentement unanime, il est convenu,—Que la recommandation n° 2 se lise comme suit :

Qu'une autre Table ronde soit organisée pour examiner les caractéristiques qui donnent au Canada son profil particulier au sein de la communauté internationale et pour examiner la meilleure façon de les exploiter dans notre politique étrangère pour promouvoir les intérêts du Canada.

Sur motion de Bernard Patry, il est convenu,—Que la recommandation n° 5 soit adoptée.

Sur motion de Stéphane Bergeron, il est convenu,—Que la recommandation n° 6 soit adoptée.

Il est convenu,—Que la recommandation n° 7 soit adoptée.

Il est convenu,—Que la recommandation n° 8 soit adoptée.

On motion of Bill Graham, it was agreed,—That recommendation no. 9 be adopted.

It was agreed,—That recommendation no. 10 be adopted.

On motion of Joseph Volpe, it was agreed,—That recommendation no. 11 a) be adopted.

On motion of Walt Lastewka, it was agreed,—That recommendation no. 11 b) be adopted.

On motion of Jesse Flis, it was agreed,—That the Sub-committee on Agenda and Procedure of this Committee and the Sub-Committee on Agenda and Procedure of the Special Joint Committee on Canada's Defence Policy meet to examine the possibility of a joint meeting to discuss subjects of mutual interest.

At 5:13 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

WEDNESDAY, APRIL 20, 1994

(4)

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 7:15 o'clock p.m. this day, *in a televised session*, in Room 253-D, Centre Block, chaired by Jean-Robert Gauthier (Joint Chair), Sorin Paltiniseanu from the University of Ottawa (1st Part) and Alexandra Romic from Carleton University (2nd Part).

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher.

Representing the House of Commons: John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Other Senator present: The Honourable Leonard J. Gustafson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: Pam Foster, Dr. Ndema-Moussa, Nikolas Simunovic. *From Carleton University:* Daniel Cohn, Richard Duncan, Ian Hurd, Sean Jorgenson, Yam Hean Kong, Bob Lawson, Travis Lindgren, Gordon MacMaster, Eric Miller, Majid Modarresi, Aggrey J. Msosa, Daryl Nearing, Erica Simpson, John Dunn Smith, Usha Viswanathan, Daniel Westrich, Jeffrey Woods. *From the University of Ottawa:* Stéphane Bérubé, Marcelle Carter, Barbara Duttan, Sapard Kalala, Caroline Lebel, Philippe Madgin, Sorin Paltiniseanu, Andrew Van Iterson, Louise Waldman. *From the University of Quebec (Hull):* Simon Tsegakele.

The Committee resumed the review of the Canadian foreign policy, pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue no. 1*).

Sur motion de Bill Graham, il est convenu,—Que la recommandation n° 9 soit adoptée.

Il est convenu,—Que la recommandation n° 10 soit adoptée.

Sur motion de Joseph Volpe, il est convenu,—Que la recommandation n° 11 a) soit adoptée.

Sur motion de Walt Lastewka, il est convenu,—Que la recommandation n° 11 b) soit adoptée.

Sur motion de Jesse Flis, il est convenu,—Que le Sous-comité du programme et de la procédure de ce comité et le Sous-comité du programme et de la procédure du Comité mixte spécial sur la politique de défense du Canada se rencontrent pour examiner la possibilité d'une séance conjointe des deux comités pour discuter de sujets d'intérêts communs.

À 17 h 13, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

LE MERCREDI 20 AVRIL 1994

(4)

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 19 h 15, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*), de Sorin Paltiniseanu de l'Université d'Ottawa (1re partie) et de Alexandra Romic de l'Université Carleton (2e partie).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Autre sénateur présent: L'honorable Leonard J. Gustafson.

Aussi présent: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: Pam Foster, Dr. Ndema-Moussa, Nikolas Simunovic. *De l'Université Carleton:* Daniel Cohn, Richard Duncan, Ian Hurd, Sean Jorgenson, Yam Hean Kong, Bob Lawson, Travis Lindgren, Gordon MacMaster, Eric Miller, Majid Modarresi, Aggrey J. Msosa, Daryl Nearing, Erica Simpson, John Dunn Smith, Usha Viswanathan, Daniel Westrich, Jeffrey Woods. *De l'Université d'Ottawa:* Stéphane Bérubé, Marcelle Carter, Barbara Duttan, Sapard Kalala, Caroline Lebel, Philippe Madgin, Sorin Paltiniseanu, Andrew Van Iterson, Louise Waldman. *De l'Université du Québec à Hull:* Simon Tsegakele.

Le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada, conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*).

The Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, introduced the members of the Committee and made a statement.

Eric Miller, Barbara Duttau, Simon Tsegakele, Daniel Cohn, Sapard Kalala, Daryl Nearing, Nic Leblanc, Marcelle Carter, Philippe Madgin, Yam Hean Kong and Dr. Ndema-Moussa made statements.

At 8:22 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 8:28 o'clock p.m. the sitting resumed.

Caroline Lebel, Richard Duncan, Travis Lindgren, Bob Lawson, Jeffrey Woods, Sean Jorgenson, John Dunn Smith, Yam Hean Kong, Stéphane Bérubé, Ian Hurd, Nikolas Simunovic, the Honourable Senator Philippe D. Gigantès, Aggrey J. Msosa, Gordon MacMaster, Andrew Van Iterson, Pam Foster, Majid Modarresi, Daniel Westrich, Erica Simpson, Louise Waldman and Usha Viswanathan made statements.

At 9:37 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Le coprésident, Jean-Robert Gauthier, présente les membres du Comité et fait un exposé.

Eric Miller, Barbara Duttau, Simon Tsegakele, Daniel Cohn, Sapard Kalala, Daryl Nearing, Nic Leblanc, Marcelle Carter, Philippe Madgin, Yam Hean Kong et Dr Ndema-Moussa font un exposé.

À 20 h 22, la séance est suspendue.

À 20 h 28, la séance reprend.

Caroline Lebel, Richard Duncan, Travis Lindgren, Bob Lawson, Geoffrey Wood, Sean Jorgenson, John Dunn Smith, Yam Hean Kong, Stéphane Bérubé, Ian Hurd, Nikolas Simunovic, l'honorable sénateur Philippe D. Gigantès, Aggrey J. Msosa, Gordon MacMaster, Andrew Van Iterson, Pam Foster, Majid Modarresi, Daniel Westrich, Erica Simpson, Louise Waldman et Usha Viswanathan font un exposé.

À 21 h 37, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, April 19, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 19 avril 1994

• 1535

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could we get this committee going, ladies and gentlemen. I see a quorum.

Our clerks are distributing a document prepared for your perusal and discussion this afternoon. I understand you've all received copies of our work plan. I hope you've all had time to read, understand, digest and approve it.

Your subcommittee met this morning, April 19, to consider the future business of the committee and agreed to make the following recommendations.

A. Plan de travail, Phase I.

1. Que la Phase I du plan de travail soit adoptée, avec les modifications suivantes:

— a) pour la table ronde no. 2 (26 avril): Professeur Louis Balthazar;

— b) pour la table ronde no. 3 (28 avril): Monsieur William Saywell (Fondation Asie-Pacifique) et Professeur Panayotis Soldatos (Université de Montréal);

Il est proposé par M. Lastewka

that this committee approve item number one on our work plan.

Motion agreed to

An hon. member: [Inaudible—Editor]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's this document here.

Monsieur le sénateur, ce matin le Sous-comité de l'ordre du jour et de la procédure s'est réuni. Vous aviez comme représentante M^{me} Carney qui remplaçait le sénateur Kelleher. Le Comité vous fait un rapport de sa réunion de ce matin. Le rapport qui est dans vos mains a été distribué par les greffiers, il y a quelques instants.

Je dois vous avouer que les greffiers ont travaillé de façon exceptionnelle, à l'heure du lunch, pour préparer et traduire ce document qui est le fruit d'une réunion de deux heures, ce matin. Donc, il faut comprendre que si on ne l'a pas fait circuler avant c'est parce que c'était physiquement impossible de le faire.

Si vous voulez, je vais simplement prendre le document. Merci, monsieur Bergeron.

Madame la greffière et monsieur le greffier, vous pouvez vous féliciter, M. Bergeron nous a fait un bon travail et je lui en suis reconnaissant. C'est vrai qu'il travaille fort.

Puis-je simplement vous demander, sénateur Bolduc, de prendre la feuille et suivre avec moi. J'ai saisi le Comité de la rubrique 1, proposée par M. Lastewka. Je vais relire la phrase, si vous le voulez: Que la Phase I du plan de travail soit adoptée, avec les modifications suivantes: . . . et vous les avez, le professeur Louis Balthazar, et M. William Saywell ainsi que le Professeur Panayotis Soldatos de Montréal.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourrions-nous commencer, mesdames et messieurs? Nous avons le quorum.

Nos greffiers sont en train de vous distribuer le document dont nous discuterons cet après-midi. Je crois comprendre que vous avez tous reçu un exemplaire de notre plan de travail.

Votre comité directeur s'est réuni ce matin, le 19 avril, pour étudier les travaux futurs du comité et a convenu de faire les recommandations suivantes.

A. Work Plan—Phase I.

1. That Phase I of the Workplan be adopted with the following modifications:

a) for round table number 2 (April 26): Professor Louis Balthazar;

b) for round table number 3 (April 28): Mister William Saywell (Asia-Pacific Foundation) and Professor Panayotis Soldatos (University of Montreal);

It is moved by Mr. Lastewka

que ce comité approuve le point numéro 1 du Plan de travail.

La motion est adoptée

Une voix: [Inaudible—Éditeur]

Le coprésident (M. Gauthier): C'est ce document.

Senator, your Sub-Committee on Agenda and Procedure met this morning. Your representative was Mrs. Carney who was replacing Senator Kelleher. Your Sub-Committee is reporting to you its morning meeting. The report that is in your hand was circulated by the clerks a few moments ago.

I have to admit that the Clerks achieved no little feat by being able to write and translate during lunchtime the minutes of a two hours meeting that took place this morning. You must therefore understand that if it was not circulated before, it is because it was physically impossible to do so.

If you wish, I will simply follow that document. Thank you, Mister Bergeron.

Madam Clerk and Mister Clerk, you can be proud of yourselves, Mister Bergeron did a really good job and I thank him for it. It is true that he works very hard.

Could I simply ask you, Senator Bolduc, to take that sheet and follow with me. I have referred the Committee to item 1 as moved by Mr. Lastewka. If you wish, I can reread the sentence: that phase I of the work plan be adopted with the following modifications: . . . and there you have them, Professor Louis Balthazar and Mr. William Saywell as well as Professor Panayotis Soldatos from Montreal.

[Text]

M. Bergeron (Verchères): M. Balthazar est de l'Université Laval.

Une voix: Dans le cas de b), ce sont des ajouts ou des substitutions?

Une voix: Des ajouts.

Le coprésident (M. Gauthier): La motion est-elle adoptée?

La motion est adoptée

• 1540

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Bolduc.

Le sénateur Bolduc (Golfe): On ne peut pas débattre de nouveau, par exemple, de la partie sur l'aide au développement et la politique étrangère?

Le coprésident (M. Gauthier): Un instant, on va se brancher. La salle est difficile ici.

Allez-y, je vous écoute.

Senator Bolduc: On round table 1, I see we have panellists. I may be wrong, but are we asking experts from outside to come on that subject?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Round table 1, Senator, is to discuss priorities with Canada's development assistance. It's been recommended by your steering committee, at the suggestion of several members, research staff and others, that Maureen O'Neil, Herb Breau, Raymond Gladu and Philip Rawkins, *c'est tout, soient invités*. That's it.

Senator Bolduc: I say that because I happen to know we had a group of consultants from Montreal who conducted research for CIDA on their policy orientation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, I know.

Senator Bolduc: I think we should have the benefit of their research.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have it. It was made public a year and a half ago. Are you talking about the SECOR report?

Senator Bolduc: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have that. I've read it. Some of us have even had the time to discuss it with—I forget his name now—the leader of that group. He's at the Montreal operations. But we will have access to that document. Is it clear?

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Round table 2,

that another Roundtable be organized to examine how the characteristics defining Canada (e.g. bilingualism, multiculturalism, etc.)

—we could add pluralism, bilingal and everything else you want to add to that, why Canada has a special advantage—

[Translation]

Mr. Bergeron (Verchères): Mr. Balthazar is from the University of Laval.

An hon. member: In the case of b) are those names added or are they substitutes?

An hon. member: Additional.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Is the motion carried?

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Bolduc.

Senator Bolduc (Golfe): Can we not, for instance, resume the discussion on development assistance and foreign policy?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Just a minute, we'll have to plug in. The acoustics in this room is terrible.

Do proceed, I'm listening.

Le sénateur Bolduc: Je vois que pour la table ronde numéro 1 nous avons des panélistes. Je me trompe peut-être, mais faisons-nous appel à des spécialistes de l'extérieur pour venir nous parler de cette question?

Le coprésident (M. Gauthier): L'objet de la table ronde numéro 1, monsieur le sénateur, est d'examiner les priorités du Canada en matière d'aide au développement. Il a été recommandé à votre comité directeur, à la suggestion de plusieurs membres du Comité, du personnel de recherche ainsi que d'autres personnes, que Maureen O'Neill, Herb Brault, Raymond Ledoux et Philip Rochins, *that's it, be invited*. C'est tout.

Le sénateur Bolduc: Je pose la question parce que je sais qu'un groupe d'experts—conseils de Montréal s'est vu confier un travail de recherche pour l'ACDI sur l'orientation de ses politiques.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, je sais.

Le sénateur Bolduc: Nous devrions en tirer profit.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est fait. Ce rapport a été rendu public il y a un et demi. Vous voulez parler du rapport SECOR?

Le sénateur Bolduc: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous l'avons. Je l'ai lu. Certains d'entre nous ont même eu le temps d'en discuter avec le responsable de ce groupe de chercheurs dont j'ai oublié maintenant le nom. Il travaille à Montréal. Ce document est à notre disposition. Est-ce clair?

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Table ronde numéro 2,

qu'une autre table ronde soit organisée pour examiner comment aux caractéristiques définissant le Canada (e.g. bilinguisme, multiculturalisme, etc)

—nous pourrions ajouter le pluralisme, le Code pénal et le Code criminel, et tout ce qui donne des avantages spéciaux au Canada—

[Texte]

and the specific capacities constitute assets that are reflected or should be reflected in Canada's foreign policy.

Le Comité suggère que l'on adopte une nouvelle table ronde.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Article numéro trois:

Que des séances d'information précédant les Tables rondes soient tenues à huis clos à l'intention des membres du Comité et que lesdites séances soient données par le personnel de recherche.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): Mr. Chairman, I feel this is the poorest way. I don't know what else we can do. But this was put in my hand literally seconds ago and I'm asked to approve things and changes. I'm still trying to correlate the two pages. This is a pretty silly procedure. I don't approve, anyway. I don't know what else I can say about it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There's nothing silly about it. You had a representative there, Mr. Mills, who was speaking for your group, and he agreed. Otherwise, if you want to have just one item like that—have briefings before a meeting or not and discuss it with 22 members of Parliament—you can go on for an hour and a half. The idea here is to get a consensus of all the parties. All the parties were there this morning. We agreed to this proposal. We can debate it now if you'd like.

The process is not silly, Mr. Strahl.

Mr. Strahl: I can't debate something when I feel a little bit hampered. I can't debate something I haven't had time to look at. So I'm just going to have to go along with it, sit on my hands. I can't vote yea or nay on something I've never been able to look at. So I'll just leave it with you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The proposal is that in camera briefing sessions be held in advance of the round tables. This is voluntary. You may want to come and assist or be present at the meetings or not. This is absolutely optional. So I don't see any difficulties with that.

Moved by Mr. Regan.

Is there any discussion or debate? Mr. Lastewka.

[Traduction]

et des capacités spécifiques qui constituent des atouts et qui se reflètent ou devraient se refléter dans la politique étrangère canadienne.

Your sub-committee is suggesting an additional round table.

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Item number 3:

That in camera briefing sessions be held in advance of the round tables for the benefit of members of the committee, and that these sessions be given by the research staff of the committee.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Monsieur le président, ce n'est pas du tout la bonne façon de procéder. Je ne sais pas si l'on peut faire autrement mais on m'a littéralement remis ce document il y a dix secondes et on me demande d'approuver des motions et des modifications. Je n'arrive toujours pas à faire le rapport entre les deux pages. Je trouve cette procédure stupide. Je ne l'approuve pas. Je ne vois pas quoi en dire d'autre.

Le coprésident (M. Gauthier): Elle n'a rien de stupide. Vous étiez représenté par M. Mills qui a parlé au nom de votre groupe et il était d'accord. Discuter de telles questions comme celle de savoir si on tiendra des séances d'information avant les réunions ou non et en parler avec 22 parlementaires pourrait nous prendre des heures. L'objectif est d'obtenir le consensus de tous les partis. Tous les partis étaient représentés ce matin. Cette proposition a été adoptée. Nous pouvons en débattre maintenant si vous le voulez.

La procédure n'est pas stupide, monsieur Strahl.

M. Strahl: Je ne peux pas débattre quand je me sens les mains liées. Je ne peux pas débattre d'une chose dont je n'ai pas eu le temps de prendre connaissance. Je préfère m'abstenir. Je ne peux pas voter pour ou contre une proposition à laquelle je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Je préfère ne pas m'en mêler.

Le coprésident (M. Gauthier): Il est proposé que des séances d'information à huis clos précèdent les tables rondes. Personne n'est obligé d'y participer. Iront ceux qui voudront. C'est totalement facultatif. Je ne vois donc pas le problème.

Proposé par M. Regan.

Y a-t-il d'autres questions? M. Lastewka.

• 1545

Mr. Lastewka (St. Catharines): When you say research staff, who do you mean? It's just for my clarification.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The research staff are Mr. Schmitz, from the Library of Parliament and Mr. Dimic, who is seconded to my office, as chair. The staff will be directed by our Parliamentary Centre. Mr. Dobell and Mr. Miller will also be on hand, with the occasional addition of specialists in every field from the Library of Parliament.

Mr. Lastewka: Good. Thank you.

M. Lastewka (St. Catharines): Quand vous dites personnel de recherche, de qui voulez-vous parler? C'est simplement pour que nous sachions?

Le coprésident (M. Gauthier): Le personnel de recherche est composé de M. Smits, de la bibliothèque du Parlement et de M. Dimic qui est détaché auprès de mon bureau en tant que président. Ils seront sous la direction de notre Centre parlementaire. M. Dobell et M. Miller seront aussi disponibles, et des spécialistes de chacun des domaines de la Bibliothèque du Parlement participeront à l'occasion.

M. Lastewka: Bien. Merci.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There was a proposal that we should invite members of the departments or agencies. Truthfully, I think it would be counter-productive to do that at this time, the reason being that they've already had a chance to come before the committee and I don't think we should be directed by those people in the departments who have a vested interest in getting their message to this committee. I think researchers can do that appropriately. Is it agreed?

Monsieur Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Selon vous, ces séances d'information pourraient durer environ une heure?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

M. Paré: Ce ne sont pas de longues séances.

Le coprésident (M. Gauthier): Non. C'est une heure ou une heure et quart au maximum. Des documents seront préparés par nos chercheurs pour discussion et ils vous seront envoyés, autant que possible, 24 heures avant la réunion pour que vous puissiez les lire. Si vous voulez questionner certaines choses, les chercheurs seront sur place.

C'est une procédure qui fonctionne assez bien, je l'ai utilisée pendant trois ans au Comité permanent des Comptes publics et cela fonctionne bien. On l'utilise depuis le commencement de nos délibérations et cela a bien fonctionné.

Is it agreed that a proposal concerning the hiring of research staff be submitted to the committee?

Mr. Bergeron: Do we have this proposal?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Not yet. It says "that a proposal be circulated", so I take it that. . .

On le fera circuler, c'est la même chose que ce matin.

The Parliamentary Centre, which Mr. Dobell directs. . . Is that a good term, Mr. Dobell? Should it be "leads"?

Mr. Peter Dobell (Director, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade): Directs.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He is here this afternoon with Mr. Miller. The standing committee from the House will know them well, because they've been working for us—with us, I should say—for the last two months.

I apologize for the sheet on the costs. My staff, with all due respect, haven't had a chance to translate the dollar signs into French.

Je m'excuse, monsieur Bergeron, si c'est seulement qu'en anglais, mais vous allez comprendre que nous avons été assez poussés par les urgences aujourd'hui.

So in carrying out the following tasks, staff provided by the Parliamentary Centre and the Research Branch will work in close cooperation with our clerks, our joint clerks from the House and from the Senate.

Mr. Dobell, will you take us through this document, which we have now been apprised of?

Mr. Dobell: This is an attempt to identify the various tasks that your staff will have to undertake in the process of this inquiry.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Il a été proposé que nous invitions des représentants des ministères ou des organismes. En toute sincérité, il me semble que ce serait contre-productif pour le moment puisqu'ils ont déjà eu la possibilité de comparaître devant notre comité. Nous ne devrions pas nous laisser diriger par des fonctionnaires susceptibles d'être affectés par nos décisions. Nos chercheurs et nos documentalistes peuvent très bien faire ce travail. D'accord?

Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): According to you, those briefings could last about one hour?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Paré: These meetings won't be long.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No. From one hour to one hour and a quarter maximum. Working documents will be prepared by our researchers and they will be sent to you, as a rule, whenever possible, 24 hours before the meeting so that you can read them. If you have questions, the researchers will be on hand.

That process works rather well, I followed it for three years in the Standing Committee on Public Accounts and it works well. We've been using it since the beginning of our work and it has served us well.

Êtes-vous d'accord pour que la proposition touchant l'embauche de personnel de recherche soit soumise au Comité?

M. Bergeron: Est-ce que nous avons cette proposition?

Le coprésident (M. Gauthier): Pas encore. Le texte dit «Qu'une proposition soit distribuée», je suppose donc. . .

It will be circulated, it is the same thing as this morning.

Le Centre parlementaire que M. Dobell dirige. . . Est-ce le bon terme, M. Dobell? Devrait-on dire «dont M. Dobell est le chef»?

M. Peter Dobell (directeur, Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce international): Dirige.

Le coprésident (M. Gauthier): Il est avec nous cet après-midi ainsi que M. Miller. Le comité permanent de la Chambre les connaît très bien car ils travaillent pour nous—avec nous, devrais-je dire—depuis déjà deux mois.

Je suis désolé pour la feuille concernant les coûts. Mon personnel n'a pas eu le temps de traduire les signes de dollars en français.

I do apologize, Mr. Bergeron, if it is only in English, but you will understand that time was not on our side this morning.

Pour remplir les tâches mentionnées, le personnel fourni par le Centre parlementaire et la direction de la recherche travaillera en étroite coopération avec nos greffiers, nos cogefferiers de la Chambre et du Sénat.

Monsieur Dobell, voudriez-vous nous faire parcourir ce document dont nous avons déjà pris connaissance?

M. Dobell: Il s'agit d'une liste non exhaustive des diverses tâches que votre personnel aura à remplir pendant la durée de cette étude.

[Texte]

By way of introduction for those who are new to parliamentary committees, I was listening over the weekend, Friday, to some radio and television programs where they identify the people who have worked on the program during the past week. What struck me was the large number of people who are necessary in order to make the program operate effectively. So the situation is rather similar.

[Traduction]

J'aimerais commencer par rapporter une petite anecdote destinée aux nouveaux parlementaires. Vendredi j'ai écouté quelques émissions de radio et regardé quelques programmes de télévision à la fin desquels on donnait le nom de tous ceux qui avaient participé pendant la semaine qui venait de s'écouler. Ce qui m'a frappé, c'est le nombre de personnes nécessaires à la bonne marche de ces émissions quotidiennes. Ici, la situation est assez analogue.

• 1550

There are still some uncertainties: whether the committee breaks into three subcommittees for the purpose of work or whether you stay as a single committee; and whether you travel or you undertake some of your inquiries by closed-circuit television.

Il y a toujours certaines incertitudes: le Comité va-t-il se scinder en trois sous-comités pour faire son travail ou non; voyagerez-vous ou procéderez-vous dans certains cas par vidéoconférences?

Overall there is a coordinating function. I would be prepared to undertake that function. We've already been involved in preparing a comprehensive work plan. The committee has decided on phase one only, and obviously there is quite a lot of discussion yet about subsequent phases. As the chairman noted, there is a special assistant, Nicholas Dimic, or the co-chairs.

Il est évident qu'il y a un travail de coordination à faire. Je suis prêt à m'en charger. Nous avons déjà participé à la préparation d'un plan de travail exhaustif. Votre Comité n'a arrêté que la première phase, et il est évident qu'il reste encore beaucoup de points à discuter avant d'adopter les phases suivantes. Comme le président l'a fait remarquer, ou plutôt le co-président, nous avons un adjoint spécial, Nicholas Dimic, ou les co-présidents.

For each session there will be a paper prepared by one or more members of the staff to try to assist the committee in undertaking that particular meeting, and it would serve as the basis for the briefing that would be held prior to the meeting.

Pour chaque réunion il y aura un document préparé par un ou plusieurs membres du personnel pour guider le Comité et qui servira de base à la séance d'information précédant la réunion.

It was agreed upon this morning, as a matter of fact, by the steering committee that members of the committee would be invited to suggest the names of witnesses they would like to see appearing. Since these will come from different parties and they may not all agree, there will be a problem of trying to find some equitable balance. It was agreed that the staff would undertake a preliminary document, which would come back to you, in order to reach decisions. In that process, you may want to establish some criteria for the selection of witnesses.

D'ailleurs, il a été convenu ce matin par le comité directeur que les membres de ce Comité seraient invités à proposer les noms de témoins qu'ils aimeraient voir comparaître. Étant donné que ces noms viendront des différents partis et qu'ils ne seront pas forcément d'accord entre eux, il faudra essayer de trouver des solutions équitables. Il a été convenu que le personnel préparerait un document préliminaire qui servira de base à vos décisions. Vous voudrez peut-être dans ce but établir un certain nombre de critères de sélection des témoins.

There is a certain amount of preparation that has been done, particularly with round tables. Numerous calls have to be made to find out whether people are available. Quite often you have to juggle the meetings in order that all the people you wish to appear are available. You may have to find alternatives. Finally, it is desirable to work with the witnesses in order to give them some indication of the issues raised by members and on which they might be expected to comment.

Un certain travail préparatoire a déjà été fait surtout en ce concerne les tables rondes. De nombreux appels ont été faits pour voir si les gens étaient libres. Très souvent il faut jongler avec les réunions en fonction de la disponibilité des témoins. Parfois il faut leur trouver des remplacements. Enfin, il faut informer les témoins des questions susceptibles de leur être posées par les membres du Comité et sur lesquelles ont attendu d'eux des commentaires.

We don't know quite how many briefs will be submitted, but it is probable that they will number somewhere in the nature of 600. It was agreed this morning in the steering committee that each of these briefs would be summarized in a few paragraphs, and those summaries would then be translated and circulated.

Nous ne savons pas exactement combien de mémoires seront soumis mais il est probable qu'ils atteindront les 600. Votre comité directeur a convenu ce matin que chacun de ces mémoires seraient résumés en quelques paragraphes et que ces résumés seraient traduits et distribués.

There will be background questions prepared to assist members in questioning witnesses. If members wish, there can be oral briefings, individually as well as in a group. If the committee holds meetings that are not transcribed, there will be the task of preparing a summary record of that discussion.

Des notes d'information et des questions seront préparées pour aider les membres du Comité dans leur interrogatoire des témoins. Si vous le désirez, nous pourrions assurer des séances d'information individuelles ou collectives. Si votre Comité tient des réunions sans transcription il faudra en faire un résumé.

It is not clear yet what arrangements you will make about town hall meetings, but I can tell you that the meeting that will take place tomorrow has involved one member of the staff for a good deal of the last two weeks in dealing with three universities.

Nous ne savons pas encore quelles dispositions vous prendrez pour les assemblées publiques, mais je peux vous dire que l'organisation de l'assemblée de demain à laquelle participeront des représentants de trois universités a occupé un membre de notre personnel pendant une bonne partie des deux dernières semaines.

[Text]

As the testimony comes in, both in written form and through the meetings that you as a committee hold with witnesses, it will be important to collate all of this testimony under headings that will make it accessible to members of the committee. As I said, that can be a very substantial undertaking.

There has been a suggestion—more than a suggestion—that the committee might wish to ask individuals who appeared as witnesses and who impressed the committee to prepare reports that could be discussed by the committee, or if they were considered to be of exceptional value, to be appended to the committee's report. When you get to the stage where you're beginning to think about what you want to put into the report, there will need to be an outline of all of the principal views that have been advanced during the hearings in a systematic form.

• 1555

Other committees have found it helpful for the staff to prepare an issues paper so that the committee can review those issues among themselves and try to see what kind of common ground they can reach. Without that identification, it is very difficult to write a report that has any possibility of attracting members' support, and then there are responsibilities in anticipating problems and helping the co-chairs to handle them.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could you touch on the budget, Mr. Dobell? You haven't addressed that and I'd appreciate it if you did.

You all have a copy of the budget. Some of you may find it interesting. Mr. Dobell doesn't like talking about it, but it's one of those things that has to be addressed. I would like to have some direction here. If we're going to hire research staff and we're going to have a coordinator and full-time assistance from the centre on the committee, we must seriously consider paying the bill.

Are there any explanations or additional questions that people want to put to Mr. Dobell in regard to the proposal before you that Mr. Dobell, Bob Miller, Karen McBride, Gilbert Gagné, a defence intern, Greg Wirick, Phil Rourke, and secretarial assistance be provided to the committee for the sum of \$225,000? These charges include 14% for superannuation, employment insurance and health insurance; 10% for office space; 30% to cover office equipment, telephone equipment, maintenance, office supplies, provisions for holidays and accounting services. GST is also included in that, I think.

Senator Andreychuk (Regina): Are these charges against existing budgets or are they in addition?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No—

Senator Andreychuk: In other words, we already fund the Parliamentary Centre through the joint process of Senate and House of Commons. Would this be an additional charge over and above that?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This has nothing to do with any other charges. It has to do with a contract between the centre and this committee, a contract that we will recommend the Board of Internal Economy of both Houses, the House of Commons and the Senate, approve. It comes from the budget of the House of Commons, not from any other budgets. This doesn't go through the whips or the normal parliamentary channels; it goes directly to the House of Commons and to the Senate.

[Translation]

Au fur et à mesure que les témoignages seront reçus, par écrit ou oralement devant votre Comité, il importera de les regrouper sous des rubriques pour être facilement consultés. Comme je l'ai déjà dit, c'est une tâche qui peut s'avérer assez considérable.

Il a été suggéré—même plus que suggéré—que votre Comité demande à certains témoins que vous aurez trouvés tout particulièrement intéressants de préparer des rapports qui pourraient être discutés par le Comité, ou s'ils sont jugés d'une valeur exceptionnelle, annexés aux rapports du Comité. Quand vous commencerez à réfléchir à ce que vous voulez mettre dans votre rapport, il faudra préparer sous une forme systématique un récapitulatif de tous les principaux points de vue exprimés pendant les audiences.

D'autres comités ont trouvé utile que le personnel prépare un document regroupant toutes les questions traitées afin que le Comité puisse lui-même les revoir et essaie de trouver un terrain d'entente. Sans cet exercice, il est très difficile d'écrire un rapport susceptible d'obtenir l'aval des membres du Comité. Il y a encore la responsabilité de prévoir les problèmes et d'aider les coprésidents à les régler.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourriez-vous nous dire un mot sur le budget, Monsieur Dobell? Vous n'en avez pas parlé et j'aimerais que vous en disiez un mot.

Vous avez tous une copie du budget. Certains d'entre vous le trouveront peut-être intéressant. M. Dobell n'aime pas parler de ces choses mais il le faut pourtant. J'aimerais que vous me guidiez. Si nous décidons d'embaucher du personnel, d'embaucher un coordinateur et un adjoint à plein temps auprès du Comité, il va falloir sérieusement penser à la facture.

Y a-t-il d'autres explications ou d'autres questions que vous aimeriez demander à M. Dobell au sujet de cette proposition d'embauche de M. Dobell, de Bob Miller, Karen McBride, Gilbert Gagné, interne de la défense, Greg Warwick, Phil Wouk plus du personnel de secrétariat pour la somme de 225 000\$? Ces sommes incluent 14 p. 100 pour les pensions de retraite, l'assurance-chômage et l'assurance-maladie, 10 p. 100 pour les locaux, 30 p. 100 pour le matériel de bureau, le téléphone, l'entretien, les fournitures, les congés et les services de comptabilité. Je crois que la TPS est aussi incluse.

La sénatrice Andreychuk (Regina): Ces sommes sont-elles imputées à des budgets déjà existants ou viennent-elles s'ajouter?

Le coprésident (M. Gauthier): Non. . .

La sénatrice Andreychuk: Le Sénat et la Chambre des communes financent déjà en commun le Centre parlementaire. Est-ce que cela viendrait s'ajouter au budget déjà existant?

Le coprésident (M. Gauthier): Cela n'a rien à voir avec un budget déjà existant. Il s'agit d'un contrat entre le Centre et ce comité, un contrat que nous recommanderons au bureau de régie interne des deux chambres, de la Chambre des communes et du Sénat, d'approuver. L'argent sera perçu sur le budget de la Chambre des communes et non pas sur d'autres budgets. Cela ne passe ni par les whips ni par les canaux parlementaires habituels; cela relève directement de la Chambre des communes et du Sénat.

[Texte]

The ratio is 30:70 Senate and House, and it's 100% by taxes.

Monsieur Bergeron.

M. Bergeron: Monsieur le président, je regarde le budget qui nous est soumis, et l'on voit que le montant total est de 225 000\$. Est-on au courant, au moment où l'on se parle, du montant total du budget du Comité mixte de la Chambre et du Sénat pour conduire cette révision de la politique étrangère? Est-on en mesure de dire que nous aurons les 225 000\$?

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne suis pas en mesure de vous dire cela, car il y a beaucoup de choses dont on n'a pas encore discuté. Les déplacements du Comité sont extrêmement coûteux; il y a les frais de télécommunications ou de téléphone, si l'on veut installer des systèmes de téléconférences; il y a des frais additionnels pour les témoins qui viendront témoigner devant le Comité, auxquels on s'engage à défrayer les frais de transport et d'hôtel; et il y a les *per diem*.

• 1600

Donc, ce n'est pas un budget global, je m'en excuse, mais je n'ai vraiment pas eu le temps de m'en occuper. C'est la deuxième réunion du Comité.

M. Bergeron: Cependant, a-t-on une idée de l'enveloppe qui nous sera allouée?

Le coprésident (M. Gauthier): Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'enveloppe de la défense—si je me trompe, vous me corrigerez, monsieur Dobell, ou monsieur Miller—dépasse le million et la Régie interne n'a pas encore statué ou approuvé cette dépense.

M. Bergeron: Du point de vue comparatif, le montant qui est devant nous pour le personnel de soutien est-il semblable à celui du Comité mixte sur la défense?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Dobell.

M. Dobell: C'est un peu plus, pour deux raisons. D'abord, parce que l'autre comité termine son travail à la fin du mois de septembre et ce Comité un un mois plus tard. Deuxièmement, il y aura plus de travail à ce Comité-ci.

Le coprésident (M. Gauthier): Y a-t-il d'autres questions?

Mr. Penson (Peace River): Is this budget all-inclusive until the end of the hearing process?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's what I asked for, and that's what we got.

Monsieur Leblanc, suivi de monsieur Paré.

M. Leblanc (Longueuil): Je tiens d'abord à dire que je connais assez bien M. Peter Dobell et M. Bob Miller. On a eu l'occasion de travailler sur le comité de l'aide aux pays en voie de développement et nous les avons embauché pour nous aider. Je peux vous dire qu'ils sont très professionnels. Nous n'avons pas le choix de les embaucher car ils sont des professionnels et ils connaissent bien les affaires extérieures. Comme ex-homme d'affaires, je trouve la facture passablement chère. Je ne sais pas si l'on pourrait nous expliquer comment il se fait, par exemple, que M. Bob Miller, que j'aime bien, nous demande 11 000\$ par mois.

[Traduction]

La part du Sénat est de 30 p. 100 et celle de la Chambre de 70 p. 100 et pour les taxes c'est 100 p. 100.

Mr. Bergeron.

Mr. Bergeron: Mr. Chairman, I'm looking at the budget before us, and I see that the total amount is \$225,000. Do we presently know what will be the total budget of the House and Senate Joint Committee on the Review of Canada's Foreign Policy? Are you in a position to tell us that we will get those \$225,000?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I am not in a position to tell you that because there are still many undiscussed issues. Committee travel is very expensive; there are telephone or telecommunications charges if we choose video conferences; there are additional charges for witnesses that will come before the committee whose expenses for transportation and accommodation we pay for and there are also *per diem*.

Therefore it is not a total budget, I am sorry, but I did not really have the time to look after it. It is the second meeting of the Committee.

Mr. Bergeron: However, do we have an idea of the envelope that will be allocated to us?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): All I can tell you is that the defence envelope—if I am mistaken, you will correct me, Mr. Dobell, or Mr. Miller—is over \$1 million and the Board of Internal Economy has not yet decided upon or agreed to that expense.

Mr. Bergeron: As a comparison, is the amount before us for staff support similar to the Joint Defence Committee one?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Dobell.

Mr. Dobell: It is a bit more for two reasons. First, because the other committee will wrap up at the end of September and this committee one month later. Second, there will be more work in this committee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Any other questions?

M. Penson (Peace River): Ce budget couvre-t-il tout jusqu'à la fin de nos audiences?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est ce que j'ai demandé et c'est ce qu'on nous a donné.

Mr. Leblanc, followed by Mr. Paré.

Mr. Leblanc (Longueuil): I want to say first of all that I know rather well Mr. Peter Dobell and Mr. Bob Miller. We hired both of them to help us in the Committee on Assistance to Developing Countries. I can tell you they are professionals. We have no other choice but to hire them because they are professionals and they really know foreign affairs. As an ex-businessman, I find the bill rather stiff. I do not know if we could be told why, for instance, Mr. Bob Miller, that I like, is asking us \$11,000 a month.

[Text]

M. Dobell: Non, non.

M. Leblanc: C'est ce que je vois ici, *monthly charge*.

M. Dobell: Oui, oui.

M. Leblanc: Donc, je trouve cela quand même passablement coûteux. M. Miller va-t-il travailler à temps plein pour nous? J'aimerais qu'il nous explique un peu ce qu'il va faire pour 11 000\$ par mois. C'est plus cher qu'un député, vous savez.

Le coprésident (M. Gauthier): Pas mal.

Monsieur Dobell.

Mr. Dobell: As the Chairman indicated, a substantial proportion of that cost represents overhead charges in the form of space since we have to pay for our own offices; in the form of superannuation because we have to pay both health insurance and all of the benefits for any staff; and it represents the cost of office equipment, computers, telephones, fax machines—everything of that kind. So the amount that is available for the actual staff salary is close to half the amount identified. As a businessman, I think you are aware of the problem of overheads.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Leblanc, continuez.

M. Leblanc: Je ne voudrais pas attaquer M. Miller que j'aime bien, mais il me semble que j'aurais préféré un budget séparé, avec les coûts en personnel et les autres dépenses que M. Dobell vient de mentionner. J'aimerais que ce soit distinct: le temps des personnes et les services offerts.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne comprends pas.

M. Leblanc: Ce budget n'est vraiment pas détaillé.

Le coprésident (M. Gauthier): Il n'est pas détaillé!

M. Leblanc: On parle simplement des montants que va coûter le personnel et, en bas, on dit que les coûts incluent 14 p. 100 pour l'assurance, *health insurance*, etc. On dit 10 p. 100 pour les frais de bureau et 30 p. 100. . .

J'aurais aimé avoir un budget un peu plus détaillé.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est possible avec également des échéances. On peut faire cela, ce n'est pas la fin du monde.

D'autres questions?

Sénateur Carney.

Senator Carney (British Columbia): Chairman, I think my points on the charge-out rates have been covered by my colleague, and I think his answer will produce information that will be helpful.

I would beg your indulgence to go back to the wording under A, number 2, because the wording as presented in this report does not reflect the wording I suggested this morning when I brought Senator Andreychuk's point that we should be approaching these hearings on a global basis.

[Translation]

Mr. Dobell: No, no.

Mr. Leblanc: That's what I see, *salaire mensuel*

Mr. Dobell: Yes, yes.

Mr. Leblanc: I still find that rather expensive. Will Mr. Miller work full time for us? I would like him to tell us a bit about what he's going to do for \$11,000 a month. It is more expensive than a MP, you know.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Not bad.

Mr. Dobell.

M. Dobell: Comme le président l'a indiqué, une partie importante de ce coût représente nos frais généraux en locaux puisqu'il nous faut payer pour nos propres bureaux; s'y ajoutent les frais de cotisation au régime d'assurance-santé et à tous les autres régimes d'avantages sociaux pour tout le personnel; également le coût du matériel de bureau, les ordinateurs, les téléphones, les télécopieurs—tout le matériel de ce genre. Le montant des salaires ne correspond en réalité qu'à la moitié environ de ce montant. Puisque vous êtes homme d'affaires, vous ne devez pas ignorer tous ces frais généraux.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Leblanc, please continue.

Mr. Leblanc: I would not want to criticize Mr. Miller because I like him very much, but I would have preferred a detailed budget with the staff wages and the other expenses that Mr. Dobell just mentioned. I would like a detailed budget by staff member and by services rendered.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I do not understand.

Mr. Leblanc: The budget is not really detailed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is not detailed!

Mr. Leblanc: It gives only what the staff is going to cost and at the bottom it says that the cost includes 14% for health insurance, etc. It says 10% for office expenses and 30%. . .

I would have liked a budget a little bit more detailed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is possible with also work schedules. It can be done, it is not the end of the world.

Any further questions?

• 1605

Senator Carney.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): Monsieur le président, les questions que je voulais poser au sujet de ces dépenses ont été posées par mon collègue et je crois que sa réponse nous apportera des renseignements utiles.

J'aimerais que vous me permettiez de revenir au libellé du deuxième point du grand A car tel qu'il est présenté dans ce rapport, il ne reflète pas celui que j'ai suggéré ce matin en reprenant l'observation du sénateur Andreychuk selon laquelle nous devons aborder ces audiences dans une perspective globale.

[Texte]

[Traduction]

Could I give you the amended—and I've discussed it with the clerk. I haven't had a chance to discuss this with Senator Andreychuk, but I think it would be helpful if we said: that another Roundtable be organized to examine how Canada's specific capacities and defining characteristics, such as bilingualism and multiculturalism, are reflected or should be reflected in Canada's foreign policy.

That makes it clearer that we're taking a global view of this in which multiculturalism, biculturalism, and maybe other defining elements are taken into account.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you have that in writing?

Senator Carney: Yes, I do if you can read my arthritic handwriting, but I'm sure that would make it clearer for the record. Thank you very much, Mr. Chairman.

Le coprésident (M. Gauthier): *Thank you.* M. Paré et le sénateur Gigantès.

MM. Paré: Je reviens sur les chiffres. Je voudrais simplement savoir si M.M. Dobell et Miller sont impliqués dans des travaux pour un autre comité.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Dobell, monsieur Miller?

Mr. Dobell: Mr. Miller is not. To a small degree, I am in the coordinating role with the joint committee on defence.

Mr. Bob Miller (Deputy Director, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade): Mr. Chairman, the only other activity I'm engaged in professionally at the moment is the writing of a book, which I do on weekends. I suspect that's going to be constricted during the period of the review.

On the question of the amount to my good friend Mr. Leblanc, with whom I worked on the study on Canadian aid policy—I left the Library of Parliament in 1978. Had I stayed there, my salary would be about the same as it is today.

My income—that is, what I take home as an individual—is roughly the same as a senior officer in the Library of Parliament. The difference is represented by the cost of operating a private company in Ottawa. Those are the numbers you see there, and of course those kinds of overhead charges are applicable because we're a private company.

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Gigantès.

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): En tenant compte de ce que vous dites au bas de la page, 14 p. 100 pour les pensions, etc., 10p. 100 pour vos bureaux et 30 p. 100 pour l'équipement, téléphone, etc., cela veut dire que ce qui figure au bas de la page représente, d'après mes calculs, 54 p. 100 du montant que vous demandez. Il reste 46 p. 100 pour les salaires et, si ces 46 p. 100 s'appliquent également à tous ceux mentionnés ici, le salaire de M. Miller serait de 5 060\$, ce qui fait 60 720\$ par an. Je suis très content de trouver quelqu'un qui est moins payé qu'un sénateur.

M. Bergeron: Sénateur Gigantès, ce n'est pas par année? C'est pour la période d'avril à octobre.

Pourrais-je vous donner la proposition de modification—et j'en ai discuté avec le greffier. Je n'ai pas eu l'occasion d'en parlé avec le sénateur Andreychuk mais je crois qu'il serait utile que nous disions: qu'une autre table ronde soit organisée pour examiner comment les capacités spécifiques et les caractéristiques définissant le Canada, tels que le bilinguisme et le multiculturalisme, se reflètent ou devraient se refléter dans la politique étrangère canadienne.

Cela montrerait clairement que nous abordons la question d'une manière globale dans laquelle le multiculturalisme, le biculturalisme et peut-être d'autres caractéristiques définissant le Canada sont prises en compte.

Le coprésident (M. Gauthier): L'avez-vous par écrit?

La sénatrice Carney: Oui, si vous pouvez lire mon écriture d'arthritique, mais je suis certain que les choses seraient ainsi plus claires. Merci beaucoup, Monsieur le président.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): *Merci.* Mr. Paré and Senator Gigantès.

Mr. Paré: I want to talk again about the cost. I would simply like to know if Mr. Dobell and Mr. Miller are working for another committee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Dobell, Mr. Miller?

M. Dobell: Pas M. Miller. Je fais un tout petit peu de coordination pour le Comité mixte de la défense.

M. Bob Miller (directeur adjoint, Centre parlementaire pour les Affaires étrangères et le Commerce international): Monsieur le président, ma seule autre activité professionnelle actuelle est la rédaction d'un livre pendant les week-ends. Je pense que j'aurais du mal à continuer pendant cet examen.

Pour répondre à la question de mon bon ami M. Leblanc avec lequel j'ai travaillé sur l'étude de l'aide aux pays en voie de développement—j'ai quitté la bibliothèque du Parlement en 1978. Si j'y étais resté, mon salaire serait à peu près le même qu'aujourd'hui.

Mon revenu—ce que je rapporte à la maison—est à peu près le même que celui d'un haut fonctionnaire de la Bibliothèque du Parlement. La différence correspond au coût de gestion d'une entreprise privée à Ottawa. Ce sont les chiffres que vous voyez là et, bien entendu, ces frais généraux sont applicables parce que nous sommes une entreprise privée.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Gigantès.

Senator Gigantès (De Lorimier): Taking into account what you say at the bottom of the page, 14% for superannuation, etc., 10% for office space and 30% for furniture, telephone, etc., it means that what is shown at the bottom of the page represents, according to my calculations, 54% of what you are asking for. There remains 46% for wages and, if those 46% are equally applied to all those that are mentioned here, the salary of Mr. Miller would be \$5,060, which means \$60,720 per year. I am very happy to find somebody who is less paid than a senator.

Mr. Bergeron: Senator Gigantès, it is not for a year. It is for the period from April to October.

[Text]

Le sénateur Gigantès: Donc, si vous prenez le total de 70 000\$, multiplié par 46 p. 100, cela donne 32 200\$ pour cette période.

• 1610

Le coprésident (M. Gauthier): Il va recevoir 70 000\$.

Le sénateur Gigantès: Non, 56 p. 100 représentent l'*overhead*, etc. Donc, il va recevoir ce qui reste. Est-ce que je comprends bien ou est-ce que je me trompe, monsieur le président?

Le coprésident (M. Gauthier): Vous vous trompez monsieur le sénateur. C'est pour six mois. Donc, si vous voulez connaître le salaire annuel de M. Miller, doublez votre 60 et quelque mille dollars et vous arrivez à un salaire annuel d'environ 130 ou 135 000\$. Ce qui est un peu plus qu'un sénateur.

Le sénateur Gigantès: C'est un peu plus qu'un sénateur.

Le coprésident (M. Gauthier): On ne fera pas de commentaire. Monsieur Strahl.

Le sénateur Gigantès: Une minute là! Excusez-moi pour les les maths. Ce que dit ce budget, c'est qu'il sera payé 11 000\$ par mois. La partie salaire de ce 11 000\$, d'après ce que dit le bas de la page, n'est que de 5 060\$. Est-ce cela que vous voulez dire?

M. Dobell: À peu près, oui.

Le sénateur Gigantès: Donc, son salaire annuel est de 60 720\$.

Le coprésident (M. Gauthier): Il y a quelque chose qui cloche dans ces mathématiques.

Le sénateur Gigantès: Non.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne veux pas me servir de la calculatrice. Si je donne 70 000\$ à une personne pour faire un travail pendant six mois, cette personne gagne donc 140 000\$ pour un an. Si je lui donne 11 000\$ par mois, multipliez 11 000 par 12, cela vous donnera probablement le même tarif.

Le sénateur Gigantès: Ici, vous dites 14 p. 100. . .

M. Bergeron: C'est très aléatoire à mon sens.

Le coprésident (M. Gauthier): Cinquante-quatre pour cent. Monsieur Strahl et monsieur Graham.

Mr. Strahl: Mr. Chairman, I'm not sure I'm following this. There's always this time lag on the translation, so forgive me if some of this has been approved. Are we attempting to approve this budget today? Is this for information only?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, it's a proposal.

Mr. Strahl: Following on Mr. Bergeron's request, there will be more details coming.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Strahl: We're going to have a global budget before we make the proposal.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is a proposal concerning the hiring. These are proposals. They are not commitments. I'm proposing so that we can discuss them and get some direction from you, get feelings as to how you react to such proposals.

[Translation]

Senator Gigantès: So, if you take the total of \$70,000 multiplied by 46% it gives you \$32,200 for that period.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He will get \$70,000.

Senator Gigantès: No, 56% of that is for the overhead, etc. Then he will get the balance of it. Am I wrong, Mr. Chairman?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You're wrong, Senator. It's for a period of six months. Then if you want to know the yearly salary of Mr. Miller, you will have to double up the \$60,000, add up a couple of thousand dollars to that and you will arrive at his salary of about \$130,000 or \$135,000. Which is a little more than what a senator makes.

Senator Gigantès: It's a little bit more.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No comment. Mr. Strahl.

Senator Gigantès: Just a second! I'm sorry, but you'll have to do some math. It says here, in this budget, that he will be paid \$11,000 per month. The income part of this \$11,000, according to what is indicated at the bottom of the page, is only \$5,060. Is that what you meant?

Mr. Dobell: More or less.

Senator Gigantès: Then, his yearly salary is \$60,720.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There is something wrong with those calculations.

Senator Gigantès: No.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I don't want to use the calculator. If I gave \$70,000 to someone to do a certain job over a period of six months, this person will earn \$140,000 over a period of one year. If I give her \$11,000 per month, and if you multiply 11,000 by 12, you will certainly end up with the same result.

Senator Gigantès: Here, you say 14%. . .

Mr. Bergeron: I think that these may vary a lot.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Fifty-four percent. Mr. Strahl then Mr. Graham.

M. Strahl: Monsieur le président, je ne suis pas sûr de bien suivre. Il y a toujours un décalage avec l'interprétation, alors vous voudrez bien m'excuser si quelque chose a déjà été approuvé. Est-ce qu'on essaye d'approuver ce budget aujourd'hui? Ou nous est-il remis à titre d'information seulement?

Le coprésident (M. Gauthier): Non, c'est une proposition.

M. Strahl: Mais à la suite de la demande de M. Bergeron, nous obtiendrons plus de détails plus tard.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

M. Strahl: Et nous disposerons d'un budget global avant de formuler une proposition.

Le coprésident (M. Gauthier): Il s'agit d'une proposition concernant l'engagement de personnel. Il s'agit de propositions et non d'engagements fermes. Je propose que nous en discutons pour que vous nous fassiez part de vos réactions et que vous nous indiquiez l'orientation à prendre.

[Texte]

Mr. Strahl: From my point of view, it's not easy—in fact, I think it's impossible—to discuss this without the global budget.

Really, we can talk about what percentage is here, there and everywhere, what their jobs are, but until we have the job descriptions, what they're expected to do, what they're willing to do, and the global budget, then I don't think I can discuss it intelligently. Until then, I think we're just really—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have one thing to tell you, Mr. Strahl. We need advisers. We were proceeding until now because the standing committee of the House of Commons had given a contract to Mr. Dobell and Mr. Miller to advise us in our role as members of Parliament of reviewing the estimates. During that period we used them to prepare a work plan with us, to prepare a lot of the documents you have before you today.

If you say to me that you want a global budget, including transportation, expectations for witnesses and how much that's going to cost, the teleconference or the video conferences, all costs, it'll take work. It'll take a lot of time and advice. I haven't got that kind of advice right now. I've been dependent upon Mr. Dobell and Mr. Miller, who've done this before, to give us this kind of input.

If you don't mind, I could ask them to please do that, but they would have to give us the information, and not tomorrow. It'll take some time before we get a global budget. It'll take a few weeks, I take it.

Do you have any idea, gentlemen?

Mr. Dobell: I think the point raised by Mr. Strahl is central. You really don't want to take a decision on our overall budget until you see it as part of the overall picture. I personally respect that. I think it is desirable that members be aware at this stage of the scale of activity that is involved, so that when they do come to look at the overall budget they don't come in for the kind of shock that they've come in for today.

• 1615

I think it wouldn't take us long to prepare final figures, but what will take longer is that you have to take certain decisions about travel and larger sums of money will be involved in that, so that is what is going to cause delay.

I have indicated to the chairman that we were prepared to continue to provide service without a contract. I think the chairman is feeling a little guilty that we are, in effect, doing so without any assurances that we would subsequently have our expenses covered, and that's why he has—I think I am anticipating—brought it forward. But my own view is that having got this far, you should set it aside until you take other decisions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are there any other comments?

[Traduction]

M. Strahl: J'estime qu'il n'est pas facile—en fait, je pense même qu'il est impossible—d'en discuter sans connaître le budget global.

Nous pouvons toujours parler de pourcentage ici et là, parler de ce qu'ils feront, mais tant que nous n'aurons pas leurs descriptions de fonctions, tant que nous ne saurons pas ce qu'on attend d'eux et ce qu'ils sont prêts à faire, tant que nous n'aurons pas le budget global, je ne crois pas que nous pourrions en parler intelligemment. Jusque-là, j'estime que nous ne faisons que. . .

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai une chose à vous dire, Monsieur Strahl. Nous avons besoin de conseillers. Si nous avons pu fonctionner jusqu'ici, c'est parce que le comité permanent de la Chambre des communes avait engagé MM. Dobell et Miller pour nous conseiller dans notre rôle de parlementaires chargés d'examiner le budget des dépenses. Nous avions alors fait appel à ces deux conseillers pour élaborer un plan de travail avec nous, pour préparer une bonne partie des documents que vous avez devant vous.

Maintenant, si vous voulez un budget global, précisant les frais de transport, ce qu'il en coûtera pour les témoins et ce que nous devons payer pour assurer les téléconférences ou les vidéoconférences, et tout le reste, il nous faudra y consacrer beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Je n'en sais rien, pour l'instant. J'ai toujours compté sur MM. Dobell et Miller, jusqu'ici, pour obtenir ce genre de renseignements.

Si cela ne vous fait rien, je peux toujours leur demander de s'exécuter et de nous remettre ce genre de renseignements, mais ils ne pourront pas le faire demain. Il leur faudra du temps avant d'en arriver à un budget global. Je suppose qu'il leur faudra quelques semaines.

Qu'en pensez-vous, messieurs?

M. Dobell: Je pense que l'argument évoqué par M. Strahl est essentiel. Vous ne pouvez pas prendre de décision à propos de notre budget global tant que vous ne vous serez pas fait une idée d'ensemble de la situation. Je suis personnellement d'accord avec lui. Je pense qu'il est souhaitable, à ce stade, que les membres du Comité soient au courant de l'ampleur des travaux à effectuer, de sorte qu'au moment d'examiner le budget global, ils ne subiront pas le genre de choc qu'ils ont reçu aujourd'hui.

Je ne pense pas qu'il nous faudrait longtemps pour calculer un coût global, mais ce qui prendrait du temps, par contre, c'est que vous devriez d'abord prendre certaines décisions à propos de vos déplacements, qui représentent un gros montant; c'est ce qui va prendre du temps.

J'ai indiqué au président que nous étions prêts à continuer d'offrir nos services sans contrat. Et bien, je suis porté à croire que le président se sent un peu coupable que nous ayons procédé ainsi sans la garantie que nos frais seraient payés par la suite; j'imagine que c'est pour cela qu'il a soulevé cette question. Mais puisque nous en sommes là, vous pourriez laisser cette question de côté en attendant de prendre les autres décisions qui s'imposent.

Le coprésident (M. Gauthier): D'autres interventions?

[Text]

Mr. Graham (Rosedale): I had a question of Mr. Dobell, but now that I realize this is a softening-up exercise rather than a hard exercise for us, I'll perhaps pursue it with less intensity.

I understand the need for the charges at the bottom of the page. Perhaps you could help us by telling us why they seem so substantial.

My own experience in, say, university contracts is that I believe the university builds in between 30% and 40% for administrative charges on contracts with, say, the government or other research contracts. So I'm certainly familiar with the concept that you have to do this, but I am surprised at 54%. That does seem high to me, and I wonder if you could help the committee by telling us why the figure's that high.

Mr. Dobell: I think there's a substantial difference between universities and, if I can use the term, private consultants. As distinct from a university, which has a plant that already exists and where a certain amount of the costs are fixed costs that are handled, we are in a position that's comparable to—if you really want to make it—any kind of consultant, except that we have decided to limit ourselves exclusively to serving Parliament.

But the normal consultant overhead is 200%. So you've got the range, from universities, which have very substantial plant and administrative services that are already provided, to the private, profit-making consultant at the other extreme, who would charge 200%.

Mr. Graham: Are you saying it would be 200% of the salary?

Mr. Dobell: Yes.

Mr. Graham: Okay. Thank you.

Mr. Bergeron: Je comprends fort bien le point soulevé par M. Strahl; nous aurions besoin d'une idée globale de toutes les dépenses qui seront encourues par le Comité pour remettre les 225 000\$ que nous avons sous les yeux dans un contexte plus général.

Toutefois, je pense que la suggestion faite par mon collègue de Longueuil, M. Leblanc, est tout à fait pertinente; c'est-à-dire qu'il s'agirait d'essayer de détailler un peu plus le budget que vous nous avez soumis. Comment, de façon concrète, se répartissent les 225 000\$? Le budget, tel que présenté, nous donne l'effet pernicieux que M. Miller gagnera 70 000\$ pour six mois, que M. Dobell gagnera 45 000\$ pour six mois alors que ce n'est pas tout à fait cela, si je comprends bien. Dans ces montants, il y aura des sommes qui seront allouées pour la location des locaux, pour l'utilisation du matériel, pour la bureautique, etc.

J'aimerais qu'on puisse nous dire très exactement comment se répartissent les 225 000\$ que vous demandez au Comité en en termes de salaires, en termes de location de bureau, en termes d'équipement et en termes d'avantages sociaux. Que ce soit plus détaillée de façon à ce qu'on n'ait pas cette impression pernicieuse que M. Miller touchera 70 000\$ pour six mois et que M. Dobell touchera 45 000\$ pour six mois, etc.

[Translation]

M. Graham (Rosedale): Je voulais poser une question à M. Dobell, mais puisqu'on semble vouloir calmer le jeu, je vais poursuivre avec un peu moins d'insistance.

Je comprends tout à fait les frais qui apparaissent au bas de la page. Mais peut-être que nous gagnerions à savoir pourquoi ils sont si élevés.

J'ai l'expérience des contrats conclus dans le milieu universitaire. Les universités ajoutent normalement des frais administratifs correspondant à 30 ou 40 p. 100 de la valeur des contrats qu'elle passe, par exemple, avec le gouvernement ou d'autres organismes de recherche. Donc, je connais bien ce mécanisme, mais je suis surpris de voir qu'il est question de 54 p. 100. Cela me semble beaucoup et peut-être pourriez-vous nous aider à mieux comprendre si vous nous expliquiez pourquoi ces chiffres sont si élevés.

M. Dobell: Je pense qu'il y a une grande différence entre les universités et, si je puis les baptiser ainsi, les conseillers du secteur privé. Nous nous différencions des universités en ce sens qu'elles disposent déjà de locaux pour lesquels une partie des coûts sont des frais fixes déjà payés, mais nous sommes dans une situation comparable—si vous voulez vraiment faire une comparaison—à celle de n'importe quel autre expert-conseil, si ce n'est que nous avons décidé de nous restreindre à l'activité parlementaire.

Mais il faut savoir que les frais généraux habituels d'un expert-conseil sont de 200 p. 100. Alors, voilà où les choses se situent: d'un côté vous avez les universités, qui disposent déjà d'installations et de services administratifs, et de l'autre vous avez les experts-conseils du secteur privé, qui doivent faire des profits, et qui vous demanderaient 200 p. 100.

M. Graham: Ce serait 200 p. 100 de leur salaire?

M. Dobell: Oui.

M. Graham: Parfait. Merci.

Mr. Bergeron: I perfectly well understand the issue raised by Mr. Strahl; we would need to have a general idea of the expenses that will be incurred by the Committee to arrive at the \$225,000 that we have before us.

However, I think that my colleague from Longueuil, Mr. Leblanc, made a very appropriate suggestion in asking for a more detailed budget than the one you submitted to us. Practically speaking, how is the \$225,000 broken down? This budget, as it appears now, gives us the very bad impression that Mr. Miller will earn \$70,000 over a period of 6 months, and that Mr. Dobell will earn \$45,000 for the same 6 months period, while, if I do understand, it is not the case. A part of those sums will be used for renting premises, for using equipment, for office automation, etc.

Could someone tell me how, exactly, this \$225,000 you are asking the Committee would be broken down between salaries, office space rental, equipment used and marginal benefits. It should be more detailed so that we don't hold to that pernicious impression that Mr. Miller will earn \$70,000 over 6 months and that Mr. Dobell will earn \$45,000 for the same period.

[Texte]

[Traduction]

• 1620

Il faudrait nous donner une évaluation plus globale des coûts, de ce budget. Nous, de prime abord, dans notre propre budget de fonctionnement, dans un bureau de député, devons assumer certains coûts de location pour de l'équipement informatique, la photocopie, etc. On ne consacre pas 30 p. 100 du budget simplement pour le fonctionnement et pour la location des équipements. Donc, il faudrait qu'on puisse savoir de quelle façon vous avez l'intention de dépenser ce fameux 30 p. 100 de 225 000\$. Je ne sais pas ce que cela représente mais cela veut dire beaucoup de télécopies, de photocopies et d'ordinateurs. Nous aimerions savoir, d'une façon plus globale et plus détaillée, de quelle façon seront répartis ces 225 000\$.

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, nous sommes tous d'accord pour que MM. Dobell et Miller nous fournissent, d'ici quelques jours, une ventilation de ces 225 000\$, tel qu'exprimé par MM. Leblanc et Bergeron, et d'autres membres du Comité.

Je dois admettre une chose. J'ai déjà vu une formule du taux horaire demandé par M. Dobell. C'est moi qui vous ai demandé de le calculer à un taux mensuel et de l'expliquer un peu plus globalement. Si on vous demande de nous donner le taux horaire, je pense que cela occasionnera d'autres problèmes.

Dans le cas où la question serait posée, je ne pense pas que le taux horaire soit ce que l'on vous demande. Je ne veux pas savoir combien vous demandez l'heure car cela est facile. Lorsque l'on travaille pour le gouvernement—ils vont tous vous le dire—, si cela prend deux heures pour accomplir un travail, il faut que tu en prennes quatre, cela dure plus longtemps. Toutefois, je veux savoir de votre part, monsieur Dobell, ce que cela va coûter globalement.

M. Dobell: J'aimerais bien poser la question au Comité. Normalement, quand nous soumettons un projet de contrat, on offre un taux horaire et on le multiplie par le nombre d'heures travaillées. Dans une telle situation, si nous travaillons moins que les heures spécifiées, nous demandons moins à la fin de chaque mois. C'est ce que nous faisons avec tous les autres comités pour lesquels nous travaillons.

Je pose la question car je crois qu'ici nous sommes dans une situation où nous courons pour faire le travail nécessaire. Ce n'est pas que nous devons chercher du travail. Par exemple, ce matin, je me suis levé à 4h00 pour commencer le travail qu'il faut vous remettre la semaine prochaine. Donc, ce n'est pas qu'on cherche à inventer du travail, c'est qu'il y a un travail à faire et je suis prêt à vous soumettre un montant global précis ou un taux horaire. C'est votre choix. Ce sera ce que vous préférez.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez-vous des commentaires sur l'un ou sur l'autre? J'ai soulevé la question parce qu'elle sera soulevée lors d'une réunion et je voudrais qu'on soit clair là-dessus. Veut-on un contrat horaire ou un contrat global?

M. Bergeron: Pour la durée du mandat?

Le coprésident (M. Gauthier): Pour la durée du mandat. À vous de décider. Monsieur Leblanc.

You should give us a better of idea of what the overall costs will be. Of course, we ourselves, in the operating budget of an MP's office, we must forecast some costs for equipment renting, office automation, photocopying and soon. However, we do not spend 30% of our budget for the mere use and renting of equipment. So, we should have a better idea of how you intend to spend these 30% of \$225,000. I don't know what it all boils down to, but it can mean a lot of facsimiles, photocopies and computers. We would like to know, in a more global and detailed way, how these \$225,000 will be broken down.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Then, we all agree to ask Mr. Dobell and Mr. Miller to provide us, within a few days, with a breakdown of these \$225,000, as requested by Mr. Leblanc and Mr. Bergeron and some of the members of the Committee.

I must recognize one thing, though. I have already seen a summary form of the hourly rate charged by Mr. Dobell. I am the one who asked you to calculate a monthly rate into the new budget in more general terms. Now, if we would ask you to specify your hourly rate, I think we might be running into some other kinds of problems.

But in case that question is raised, bear in mind that we are not interested in knowing your hourly rate. I didn't want to know how much you charge on an hourly basis, because it is an easy way out. People who are contracted out by the government will tell you that in order to do a two hour job you have to put in four hours; it takes more time. Whatever, I want you to tell us Mr. Dobell, what the global figure will be.

Mr. Dobell: I would like to ask a question to the committee. Usually, when we submit contract proposals, we propose an hourly rate which is to be multiplied by the number of worked hours. In such a case, if we work less hours than what is planned, then we charge less at the end of each month. This is what we do with all the other committees we work with.

I asked you this question, because we find ourselves having literally to run in order to get the job done. We are not in a situation where we are looking for work. For instance, this morning, I woke up at four to begin the work we must give you next week. So we are not inventing work, there is a lot of work and I'm ready to submit to you a global figure as well as our hourly rate. The choice is yours. You will take the one you like the best.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Any comment about any of these two options? I asked the question because we will come back to it later on and I want us to be clear about it. Do we want a contract paid on an hourly base or a fixed price contract?

Mr. Bergeron: For the duration of the committee's work?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, for the duration of our work. It's up to you to decide. Mr. Leblanc.

[Text]

M. Leblanc: Oui, global. Je voudrais simplement ajouter, pour informer M. Dobell, le principal intervenant, que je crois que le fait d'avoir mentionné un montant mensuel c'est déjà indiquer un peu de quelle façon ils travaillent, soit à l'heure, soit à la semaine. Je pense que si vous aviez simplement dit que M. Miller recevrait 70 000\$ pour son travail, cela aurait été plus simple, plus facile pour nous.

Je trouvais également un peu exagéré le 30 p. 100 couvrant les frais pour l'*office equipment*, le téléphone, *maintenance* et fournitures. Je trouve, en tout cas, à première vue, que c'est un montant passablement exagéré. On parle de 65 000 à 70 000\$ strictement pour le papier, le téléphone, etc. Je trouve cela très fort.

• 1625

Enfin, c'est dans ce sens que j'aurais aimé avoir un peu plus d'explication. Ce n'est pas que j'en aie sur l'ensemble du projet. Je sais que vous êtes des très gens compétents. Vous connaissez très bien les affaires étrangères, je n'en doute pas, mais j'aurais aimé qu'on me donne un peu plus de détails.

Le coprésident (M. Gauthier): Les instructions sont assez claires, monsieur Dobell? D'accord. Passons à autre chose et nous vous reviendrons avec un projet global d'ici quelques jours.

Je voudrais retourner à la proposition de M^{me} Carney. Madame Carney, j'ai votre proposition

and I will read it.

I have your proposal to item 2 written out. I just want to read it and get it approved.

It is moved by Madame Carney:

That another Roundtable be organized to examine how Canada's specific capacities and defining characters, such as bilingualism and multiculturalism, are reflected or should be reflected in Canada's foreign policy.

En français:

Qu'une autre table ronde soit organisée pour examiner comment les capacités et les caractéristiques définissant le Canada, tels que le bilinguisme et le multiculturalisme, se reflètent ou devraient se refléter dans la politique étrangère canadienne.

Vous êtes tous d'accord? Merci.

La motion est adoptée

M. Paré: En ce qui a trait au mot «capacité» que l'on a introduit dans la proposition, se réfère-t-on à la capacité de se doter des services dont on pourrait parler en les mettant en jonction avec les caractéristiques? Cela veut-il dire, par exemple, qu'on sera démocrate si on a le moyen. On respectera les droits humains si on a le moyen. Est-ce cela?

Le coprésident (M. Gauthier): Non.

M. Paré: Ce n'est pas cela?

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Gigantès, allez-y, c'est vous le linguiste.

Le sénateur Gigantès: Je crois que ce que le sénateur Carney veut dire c'est qu'on devrait entreprendre des choses pour lesquelles on a des capacités qui nous donnent des niches. Le fait qu'on soit bilingue nous donne certains avantages et nous allons chercher à faire des choses où ce bilinguisme est un avantage.

[Translation]

Mr. Leblanc: I personally opt for a fixed price contract. Now, I would like to add for Mr. Dobell who is the main stakeholder, that in showing a monthly amount, they already indicate how they work, either on an hourly or a weekly basis. Should you have told us that Mr. Miller will receive \$70,000 for work, it would have been a lot simpler for us.

I also found that the 30% for the office equipment, the telephone, maintenance and the furniture costs is going a bit too far. Anyway, at first glance, I think that this amount is rather excessive. It means \$65,000 to \$70,000 only for stationery, telephone and so on. This is a bit far-fetched.

Anyway, this is why I would have liked to have a little more explanations. I have nothing against the project as a whole. I know that you are very capable people. I have no doubt that you are quite knowledgeable in foreign policy, but I would have liked to have some more details.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Those instructions are quite clear, Mr. Dobell, aren't they? Okay. Let's go to something else and we'll come back with a global project within a few days.

I want to go back to Mrs. Carney's proposal. Madame Carney, I have your proposal

et je vais la lire.

J'ai votre proposition écrite pour le point 2. Je vais la lire et je voudrais que nous l'approuvions.

Il est proposé par M^{me} Carney:

Qu'une autre table ronde soit organisée pour examiner comment les capacités et les caractéristiques définissant le Canada, tels que le bilinguisme et le multiculturalisme, se reflètent ou devraient se refléter dans la politique étrangère canadienne

En anglais:

That another round table be organized to examine how Canada's specific capacities and defining characters, such as bilingualism and multiculturalism are reflected or should be reflected in Canada's foreign policy.

Do we all agree?

Motion agreed to

Mr. Paré: As to the word "capacities" that has been introduced in the statement, does it allude to the capacity to extend the services we can afford in relation with our characteristics? Does it mean, for instance, that we will be a democracy if we have the means to do so? That we will respect human rights if we have the means to do so? Is that it?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No.

Mr. Paré: This is not it?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Gigantès, please go ahead, you are the linguist.

Senator Gigantès: What Senator Carney wants to say, I think, is that we should undertake the things for which our capacities give us some niches. For instance, being a bilingual country gives some advantages and we look for doing things in a niche where bilingualism is actually an advantage.

[Texte]

M. Paré: Finalement, des atouts?

Le sénateur Gigantès: C'est cela, des atouts. «Capacités» dans le sens d'«atouts», non dans le sens «monnaie».

Senator Carney, am I right in saying that when you say “capacity” you don’t refer to budgetary capacity but to the “can do” aspect of Canada? There are some things we can do better than other things.

Senator Carney: Yes. This concept of capacity came up in a discussion with my colleagues from the Conservative Senate on this point. I think it very much reflects what we can do and what we have an interest in doing, but there is a cost factor. A small example would be whether we can afford to have embassies in every single country in the world or whether it is our interest to ensure that we have representation in specific areas—that kind of thing.

You can ask Senator Andreychuk if you want to elaborate on it. But it was the sense that we cannot just go out and do everything everyone wants us to do. We have specific capacities, specific interests, specific strengths, and defining characteristics.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Andreychuk, do you want to elaborate on what was said?

Senator Andreychuk: My point was that we have a structure that was put into place long before democracies were put into place, and that is our diplomatic system, the Vienna Convention, etc. Too often we are hampered in the multilateral forums and bilaterally by the old rules and the old traditions, and our embassies are very much caught in that situation.

I would hope that something would come out of this to put us into the modern diplomatic style, however we define it. That would then tell us what kind of structures we should have overseas and what kind of support services we should have within Foreign Affairs.

Senator Carney: To sum up, I think the senator’s phrase “what we can do” reflects Senator Andreychuk’s specific interest.

• 1630

Le sénateur Gigantès: La proposition n'est pas du tout dans le sens, par exemple, qu'on ne va pas faire certaines choses parce que nous sommes plus intéressés au côté commercial qu'au côté droits humains et à l'aspect humanitaire. Cependant, quelles sont les choses qu'on peut mieux faire? On ne va pas demander à un acrobate de devenir un leveur d'haltères, ni vice-versa. C'est à peu près cela.

Senator Carney: I didn't want us to go too astray from what we're talking about here. We're talking about the round table. We're talking about a specific round table that Bill Graham suggested, which is to examine how the characteristics defining Canada, etc., relate to our foreign capacity. All I was doing was adding another umbrella parameter that said, within certain capacities, let's have a round table that asks whether within our interest and our capacity and our ability, and with our defining characteristics, we can address these issues, one of which is very clearly our former high commissioner's point about the structure of our foreign embassies. Do they actually reflect what we want to do or should be doing? Because this discussion

[Traduction]

Mr. Paré: In other words, those are our trumps?

Senator Gigantès: That's it, those are trumps. You have to take “capacities” in the sense of “trumps”, or “advantages”, and not in the sense of “financial means”.

Sénatrice Carney, ai-je raison d'interpréter «capacité», non pas dans le sens de capacité budgétaire mais dans celui de le «possibilité d'intervention» du Canada? Il y a des chose que nous pouvons mieux faire que d'autres.

La sénatrice Carney: Tout à fait. Cette notion de capacité découle d'un entretien que j'ai eu avec mes collègues conservateurs du Sénat, à ce sujet. Donc, il est question d'exprimer ce que nous pouvons faire, et ce que nous avons intérêt à faire, mais il y aura forcément un coût à payer. Par exemple, peut-on se permettre d'avoir une ambassade par pays ou avons-nous plutôt intérêt à ouvrir des missions dans des régions particulières par exemple.

Vous pouvez demander à la Sénatrice Andreychuk, si vous voulez plus de précision. Ce que nous voulons dire, c'est que nous ne pouvons pas faire tout ce que les gens veulent que nous fassions. Nous avons certaines capacités, certains intérêts, certains points forts et certaines caractéristiques qui définissent le Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): Sénatrice Andreychuk, voulez-vous nous donner plus de détails à ce sujet?

La sénatrice Andreychuk: Eh bien voilà, nous disposons d'une structure en place, bien avant que certaines démocraties ne naissent, je veux parler de notre diplomatie, de la Convention de Vienne, etc. Trop souvent, nous sommes gênés dans les tribunes multilatérales et dans nos relations bilatérales par les anciennes règles et les traditions, et nos ambassades souffrent de cette situation.

J'espère qu'il sortira quelque chose de tout cet exercice et que nous pourrions adopter un style de diplomatie moderne, quelle que soit la définition que l'on en donne. Nous devrions en arriver à définir le genre de structure à établir à l'étranger ainsi que le type de services auxiliaires dont les Affaires étrangères ont besoin.

La sénatrice Carney: Pour résumer, je pense que la formule «ce que nous pouvons faire» illustre bien l'intérêt particulier de la sénatrice Andreychuk.

Senator Gigantès: This proposal does not mean at all, for instance, that we won't be doing certain things because we are more interested into business than into human rights or humanitarian issues. It's a matter of doing what we can do best. Don't ask an acrobat to become a weight lifter, or vice versa. It more or less boils down to that.

La sénatrice Carney: Je ne veux pas que nous nous écartions de ce dont nous parlions. Nous parlions de la table ronde. Il était question d'une table ronde particulière, recommandée par Bill Graham, qui serait chargée d'examiner comment les caractéristiques définissant le Canada collent à notre capacité en politique étrangère. Je voulais simplement ajouter un paramètre global selon lequel une table ronde serait chargée d'examiner, en fonction de nos intérêts, de nos capacités, et des caractéristiques qui nous définissent comme pays, si nous pouvons régler ces problèmes dont l'un est bien évidemment l'organisation de nos ambassades à l'étranger qu'a soulevé notre ancien Haut-commissaire. Ces ambassades sont-

[Text]

can go into endless round tables, I'm specifically talking about the wording I proposed this morning relating to Mr. Graham's suggestion of a round table.

Mr. Penson: I want to be clear on this point. Does this mean that we're going to invite participants to our round table discussion to tell us what kind of strengths they can bring to Canada's foreign policy position vis-à-vis trade or many other issues? For example, we have about 1 million Canadians of southeast Asian origin, and I believe we have a tremendous potential there for opening up new markets because they understand the culture and language and all of those things. If that's what we're talking about here, I very much agree with it. I need that qualified. That's what my understanding was.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's what my understanding is also, sir.

Mr. Penson: Okay.

Mr. Mills (Red Deer): Both Mr. Graham and I were talking about how we can improve Canada's position internationally. I trust that is within in this motion as well.

I visited an embassy over Easter, and I have appointments at six other embassies in different parts of the world. It's very interesting to go to them as a committee member. The message I got from talking to about 60 people in Los Angeles, at the embassy there, was that they would love to know exactly what the guidelines are that Foreign Affairs is setting for them. They don't feel they've had a real mission statement for quite some time. I hope that's going to come out of this as well.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think it would. I just want to read a paragraph that Mr. Graham gave us this morning:

Purpose: To examine the characteristics of Canada which give it its particular profile in the international community and to consider how these characteristics may be best employed in our foreign policy to advance Canadian interests.

I think that covers it. Maybe the work our embassies do abroad could be the subject of a round table also and could be included in this debate.

Le sénateur Bolduc: Je pense que le sénateur Andreychuk avait une perspective un peu plus large en ce qui. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Elle l'a élargie, mais je vous dis que c'est là où la discussion a commencé ce matin. Cela a commencé avec M. Graham. La discussion s'est prolongée. Le sénateur Carney nous a apporté des suggestions. Le sénateur Andreychuk a fait la même chose. Maintenant, je pense qu'on a une meilleure compréhension de la table ronde que nous aurons.

Tout le monde est satisfait. Monsieur Paré?

M. Paré: Compte tenu qu'on donne un certain nombre d'exemples, dont le bilinguisme et le multiculturalisme, j'aimerais savoir comment les spécialistes vont traiter de l'«et.c.».

[Translation]

elle ce que nous voudrions qu'elles soient? J'aimerais en revenir au libellé que j'ai proposé ce matin, à la suite de la suggestion de M. Graham d'organiser une table ronde, parce que sinon, nous risquons de nous embourber dans la discussion.

M. Penson: Je veux que les choses soient claires à ce sujet. Est-ce que cela revient à dire que nous inviterons à nos tables rondes des personnes qui viendront nous expliquer ce qu'elles peuvent apporter à la politique étrangère du Canada, en ce qui concerne les échanges commerciaux ou autres? Par exemple, nous comptons un million de Canadiens originaires de l'Asie du sud-est et, personnellement, j'estime qu'ils représentent un incroyable potentiel d'ouverture de nouveaux marchés, parce qu'ils comprennent la culture et la langue de ces pays. Si c'est ce dont il est question, alors je suis entièrement d'accord. Mais je veux que ce soit dit. C'est ainsi que je comprends les choses.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est ainsi que je les comprends également, monsieur.

M. Penson: Parfait.

M. Mills (Red Deer): M. Graham et moi-même nous demandions comment nous pourrions améliorer la position du Canada dans le monde. Mais je pense que cela est également visé par la motion.

À Pâques, j'ai visité une ambassade et j'ai d'ailleurs des rendez-vous pour en visiter six autres, dans différentes parties du monde. C'est très intéressant de les visiter en tant que membres d'un comité. Ce que je retiens de ce que la soixantaine d'employés de notre ambassade de Los Angeles m'ont déclaré, c'est qu'ils aimeraient savoir exactement ce que comprendront les lignes directrices que les Affaires étrangères sont en train de préparer à leur intention. Ils n'ont pas l'impression de pouvoir s'appuyer sur un véritable énoncé de mission depuis déjà un certain temps. J'ose espérer que c'est ce qui ressortira également de cet exercice.

Le coprésident (M. Gauthier): Je le crois. Je vais simplement vous lire le paragraphe que M. Graham nous a remis ce matin:

Objet: Examiner les caractéristiques du Canada qui lui donnent un profil particulier dans la communauté internationale et considérer comment ces caractéristiques peuvent être le mieux utilisées dans notre politique internationale pour promouvoir les intérêts du Canada.

Voilà, je pense que cela couvre la question des ambassades. Mais peut-être que nous devrions aussi envisager d'organiser une table ronde à propos du rôle de nos ambassades à l'étranger, et en parler à cette tribune.

Senator Bolduc: I think that Senator Andreychuk had a rather broader perspective as to. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Indeed, she brought it up, but as I said, this is why we started our discussion this morning. It began with Mr. Graham and the discussion continued. Senator Carney made some suggestions, as well as Senator Andreychuk. Now, I think we have a better understanding of the coming round table that we will be organizing.

Is everyone satisfied? Mr. Paré?

Mr. Paré: As some characteristics are specified as means of exemplification, like bilingualism and multiculturalism, I would be curious to know how experts will be dealing with the «et cetera».

[Texte]

Le coprésident (M. Gauthier): On l'a laissé. Il est là: le bilinguisme, le multiculturalisme. L'«et cetera» est enlevé.

M. Paré: Il n'y a donc plus que deux caractéristiques au Canada?

• 1635

Le coprésident (M. Gauthier): Il a été enlevé.

Mr. Graham, since it is your idea, you might as well go ahead.

Avant de donner la parole à M. Graham, il y a la question du bi-juridisme. Il y a deux systèmes de lois au Canada. Il y a le *common law* et le *Code civil* au Québec. Sénateur Graham.

Mr. Graham: Mr. Chairman, this wording in this resolution is very short. But if we look at the way the work plan was developed, if we give this to our researchers presumably they will come up with a more elaborate proposal along the lines of the work plan that we examined and approved, which will be perhaps three or four paragraphs long. We can then discuss elements that are in it or not in it. I have a suggestion for that, but I am sure everybody else will have their own ideas. Maybe we could discuss it at that time if we just approve this in principle at this time.

Senator Andreychuk: I support taking out the examples—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Taking out the examples?

Senator Andreychuk: —at this point, and we should look at what all the defining characteristics are, or our capability in a round table to discuss them.

Mr. Graham: I am willing to accept that as a suggestion if we use the language that the chairman read in this piece that I prepared:

to examine the characteristics of Canada which give it its particular profile in the international community and to consider how these characteristics may be best employed in our foreign policy to advance Canadian interests.

Had I had time this morning, I would have used that.

Senator Gigantès: Would you like a simultaneous translation?

Mr. Graham: Yes. Perhaps that would be helpful.

Le sénateur Gigantès: Y a-t-il une traduction simultanée de cette affaire-là, monsieur Paré? Cette table ronde considérerait les éléments de la société canadienne qui la rendent distincte dans la communauté internationale.

Là il dit, «il considérerait notre composition bilingue, biculturelle et pluraliste».

M. Bergeron: On l'enlève.

Le sénateur Gigantès: Le premier petit paragraphe c'était: «examiner les caractéristiques du Canada qui lui donnent un profil particulier dans la communauté internationale et considérer comment ces caractéristiques peuvent être le mieux utilisées dans notre politique internationale pour promouvoir les intérêts du Canada».

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We kept bilingualism and multiculturalism, and we got rid of "et cetera".

Mr. Paré: Then we are left with only two characteristics for Canada?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was taken out.

Monsieur Graham, puisque c'est vous qui en avez eu l'idée, peut-être pourriez-vous poursuivre.

Before giving the floor to Mr. Graham, there is the issue of the dual judicial system. We have two systems of laws in Canada. There is the Common Law and there is the Code civil in Québec. Senator Graham.

M. Graham: Monsieur le président, le libellé de cette résolution est très court. Mais il se peut, si l'on confiait le plan de travail à nos chercheurs, qu'ils nous soumettent une formulation plus élaborée, de trois ou quatre paragraphes, qui irait dans le sens du plan de travail que nous allons examiner et approuver. Nous pourrions alors débattre des éléments que contiendrait éventuellement la nouvelle version. J'ai une suggestion à vous faire à ce propos, mais je suis sûr que tout le monde s'est déjà fait une idée. Nous pourrions y revenir plus tard et nous contenter de donner une approbation de principe pour l'instant.

La sénatrice Andreychuk: Je suis d'accord pour que l'on supprime les exemples. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Supprimer les exemples?

La sénatrice Andreychuk: . . .pour l'instant, après quoi nous pourrions revenir, dans le cadre d'une table ronde, sur les caractéristiques définissant le Canada et sur nos capacités.

M. Graham: Je suis d'accord pour accepter cette recommandation, à condition toutefois que nous retenions le libellé que le président a lu sur le morceau de papier que j'ai rédigé:

examiner les caractéristiques du Canada qui lui donnent un profil particulier dans la communauté internationale et considérer comment ces caractéristiques peuvent être le mieux utilisées dans notre politique internationale pour promouvoir les intérêts du Canada.

Si j'avais eu le temps ce matin, j'aurais retenu ce libellé.

Le sénateur Gigantès: Vous voulez la traduction simultanée?

M. Graham: Oui. Peut-être que ça me serait utile.

Senator Gigantès: Do we have a simultaneous translation for that, Mr. Paré? This round table would consider the elements of the Canadian society which make it distinct in the international community.

Here it says "it would consider our bilingual, bicultural and pluralistic composition".

Mr. Bergeron: We get rid of that.

Senator Gigantès: The first small paragraph was: "to examine the characteristics of Canada which give it particular profile in the international community and to consider how these characteristics may be best employed in our foreign policy to advance Canadian interest".

[Text]

Cela vous va?

M. Bergeron: Personnellement, les versions originales me plaisaient plus.

Le coprésident (M. Gauthier): On va sauter l'article et le donner à une recherchiste. Je pense qu'on a l'esprit de ce qu'on veut faire et les recherchistes vont nous étoffer cela avec des mots et, avec les conseils de tous ceux d'entre vous qui voudront y participer; on fera circuler un document d'ici quelques jours.

M. Paré: Je tiens, monsieur le président, que nous enlevons les exemples?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

M. Paré: Je suis d'accord.

Le sénateur Gigantès: Si vous y ajoutez des exemples il faut absolument y ajouter les allophones comme moi.

Le coprésident (M. Gauthier): Au numéro 5, Témoins:

Que les membres du Comité soumettent aux cogreffiers leurs suggestions concernant des témoins potentiels.

C'est clair?

C'est proposé par M. Patry.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Au numéro 6:

Que la liste des organismes et/ou des personnes souhaitant comparaître ou soumettre un mémoire, soit distribuée aux membres du Comité et que, après consultation de cette liste, les membres fassent connaître aux coprésidents les noms des organismes et/ou des personnes qu'ils désirent inviter comme témoins.

C'est clair également. C'est proposé par M. Bergeron.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Au numéro 7:

That the research staff advise the Sub-Committee on Agenda and Procedure on criteria for the selection of witnesses.

I don't like the word "advise". I think the research staff could—

A voice: Submit.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): "Submit" is a better word. It would then read:

That the research staff submit to the Sub-Committee on Agenda and Procedure criteria on the selection of witnesses.

How's that? Is that better English?

Motion agreed to

[Translation]

How do you like that?

Mr. Bergeron: I personally prefer the original versions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will skip that article and give it to one of our researchers. I think that we came to grasp the idea of what we want to do and researchers will help us out in putting some flesh to it, by adding a few words, and with the benefit of the advice of those of you who will cooperate, we shall circulate a document within a few days.

Mr. Paré: Do I gather, Mr. Chairman, that we get rid of the examples?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Paré: I agree.

Senator Gigantès: If you add some examples, by all means mention the allophones, like myself.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Number 5, Witnesses:

That members of the Committee submit to the Joint Clerks their suggestions regarding potential witnesses.

Is that clear?

Proposed by Mr. Patry.

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Number 6:

That the list of organisations and/or individuals wishing to appear before the Committee, or to submit briefs, be distributed to members of the Committee and that, after consultation of that list, members in turn, inform the Joint Chairs of the organizations and/or individuals they wish to invite as witnesses.

It is quite clear too. Proposed by Mr. Bergeron.

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Number 7:

Que le personnel de recherche suggère au Sous-comité du programme et de la procédure des critères pour la sélection des témoins.

Je n'aime pas le mot «suggère». Je pense que le personnel de recherche devrait. . .

Une voix: Soumettre.

Le coprésident (M. Gauthier): «Soumettre» convient mieux. Donc, cela donnerait:

Que le personnel de recherche soumette au Sous-comité du programme et de la procédure des critères pour la sélection des témoins.

Qu'en pensez-vous? C'est mieux tourné?

La motion est adoptée

[Texte]

[Traduction]

• 1640

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Number 8:

That, by the end of public hearings and before the Summer adjournment, a meeting be organized with representatives of the diplomatic corps wishing to appear before the Committee.

I would like to give a word of explanation. An awful lot of embassies have phoned and have asked to be heard by the committee. I think that our first and second phases must be almost exclusively with Canadians, but we cannot forget the role of our embassies. Our foreign policy affects an awful lot of countries that have a direct interest in this work, and they would like to come and talk with us. It may be advisable to set up a date, maybe in June sometime, and have them all in, hive off different groups and hear them by regions of the world. We could have the Asia Pacific group, for example, appearing before a number of members, and then have Europe.

I've noticed one thing. I'll be very frank with you. It has been mostly developing countries that have asked to appear. I haven't had one request from what I would call industrial countries. It's been mostly developing countries that have asked. They have an interest, of course. I think it's understandable.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Mr. Chairman, I wonder if protocol could be checked out on that, because we could be setting a dangerous precedent where other countries are interfering in the internal affairs of our country.

Where do we draw the line? If a hundred ambassadors want to appear before the committee, do we give them preference over Canadians we will turn down? If we hear all the Canadians out and there's time, I have no objection. But if we turn down Canadians who want to appear before the committee and replace them with diplomatic corps, we could be setting a very dangerous precedent. I don't know the protocol, but I'd like someone to check it out.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will inquire. I was just thinking that it might be advisable for us to ask these embassies to table a written report with us. We will read and assess them, and, if need be, we will have a meeting with them once we've cleared it with protocol.

Mr. Flis: I would like to add that I am getting—and I'm sure other members are as well—verbal representations now that say, in effect, when you're reviewing your foreign policy, don't forget our country because we need help, etc.

Mr. Paré: Monsieur le président, je demanderais le privilège de revenir au point 6. J'aimerais savoir, premièrement, quand nous aurons cette liste d'organismes ou de personnes? Il m'apparaît que le point 5 est lié avec le point 6 et que le point 5 aurait dû le suivre. Si on connaissait déjà la liste, il me semble que ce serait plus facile pour les membres du Comité de faire des suggestions sur des témoins potentiels.

Le coprésident (M. Gauthier): Numéro 8:

Que, d'ici la fin des audiences publiques et avant l'ajournement d'été, une séance soit organisée avec des représentants du corps diplomatique qui souhaitent rencontrer le Comité.

Je vais vous expliquer brièvement de quoi il s'agit. Toute une série d'ambassades nous ont appelés et nous ont demandé la permission de venir témoigner devant le Comité. J'estime que la première et la deuxième phases de nos délibérations doivent être consacrées quasi exclusivement aux Canadiens, mais on ne peut pas oublier le rôle des ambassades. Notre politique extérieure a une incidence sur toute une série de pays qui sont directement concernés par nos travaux et dont les représentants voudraient venir discuter avec nous. Il serait peut-être bon de fixer une date, dans le courant du mois de juin par exemple, et de les convoquer tous à la fois, puis de les subdiviser en divers groupes correspondant à certaines régions du globe. On pourrait par exemple faire comparaître les représentants du groupe des pays de l'Asie et du Pacifique devant un certain nombre de membres du comité, puis les représentants des pays d'Europe.

J'ai remarqué une chose. Je vais être très franc. Ce sont surtout des pays en développement qui ont demandé à comparaître. Je n'ai pas eu une seule demande de pays dits industriels. Ce sont surtout les pays en voie de développement qui nous ont contactés. Il faut dire que leurs intérêts sont en jeu. Je crois que c'est compréhensible.

M. Flis (Parkdale—High Park): Monsieur le président, je me demande si l'on pourrait vérifier ce que dit le protocole à ce sujet parce que nous risquons de créer un précédent dangereux en laissant des pays étrangers s'ingérer dans nos affaires intérieures.

Quelles limites faut-il se fixer? Si une centaine d'ambassadeurs veulent comparaître devant le comité, faut-il leur donner la préférence sur les Canadiens que nous refuserons d'entendre? Je n'ai aucune objection si l'on entend tous les témoins canadiens et s'il reste du temps. Par contre, en déclinant la requête de Canadiens qui veulent comparaître et en les remplaçant par des membres du corps diplomatique, on créerait un précédent très dangereux. Je ne sais pas ce que dit le protocole à ce sujet, mais je voudrais que quelqu'un vérifie.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous nous renseignerons. Je me disais justement qu'il serait peut-être bon de demander à ces ambassades de déposer un rapport écrit. Nous lirons ces rapports et nous les évaluerons et nous tiendrons au besoin une réunion avec les représentants de ces ambassades lorsque nous aurons élucidé la question du protocole.

M. Flis: Je tiens à ajouter que je reçois déjà—et d'autres membres aussi, j'en suis sûr—des instances verbales de pays qui demandent de ne pas les oublier quand nous examinerons notre politique étrangère, parce qu'ils ont besoin d'aide.

Mr. Paré: Mr. Chairman, I would like to have the privilege to come back to point number 6. First, I would like to know when we'll get that list of organizations and individuals? It appears to me that point 5 is related to point 6 and that point 5 should have come after point 6. It seems too that it would be easier for the members of the Committee to submit suggestions regarding potential witnesses if we already knew that list.

[Text]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Paré, le point 5 s'adresse surtout à des témoins cibles que nous voudrions entendre mais qui n'ont pas nécessairement demandé d'être entendus.

Le point 6, c'est la liste d'organisations et d'individus qui veulent être entendus par le Comité.

M. Paré: Monsieur le président, il peut arriver que des témoins que j'aurais le goût de faire comparaître en vertu du point 5, figurent déjà dans la liste 6.

Le coprésident (M. Gauthier): On va les enlever, ne vous inquiétez pas. Nous ferons attention à cela. Ce sera tout informatisé, donc on verra à coordonner le tout.

La cogefferière me rappelle que la liste existe déjà, qu'il y a déjà 250 noms sur la liste. On ne peut pas les inviter avant que le Comité soit officiellement constitué.

M. Bergeron: S'il s'en ajoute au fur et à mesure. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, je reviens à 7:

Que le personnel de recherche suggère au Sous-comité du programme et de la procédure des critères pour la sélection des témoins.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Au numéro 8:

that by the end of public hearings and before the summer adjournment, a meeting be organized with the embassies, I think we've already discussed that, and we will check with protocol and other things.

Next is number 9:

9. That consideration be given to the possibility of inviting. . .

I'm sorry, Senator, I missed you.

Senator Andreychuk: I take it, then, we're not passing that one.

A voice: Number 8.

Senator Andreychuk: Yes, number 8.

A voice: No.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We're submitting it to a test of the protocol first, and then the second test is whether or not we want to come back and debate, and whether or not we will ask them.

• 1645

Senator Andreychuk: I strongly suggest that we really look into protocol. Diplomatic corps represent the heads of state of other governments. We don't want to be in a position of negotiating with them. That isn't our role. There may be some limited representations that they can make in a defined traditional way, but I would hope we not open that up.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): A good point.

Numéro 9:

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Paré, point 5 relates mainly to target witnesses we would like to hear but who have not necessarily asked to be heard.

Point 6 relates to a list of organizations and individuals wishing to appear before the Committee.

Mr. Paré: Mr. Chairman, it may be that some witnesses I would like to see appear under point 5 are already in the list mentioned in point 6.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will remove them. Don't worry. We'll pay attention to that. Everything will be computerized and we'll seek to co-ordinate the whole thing.

The Joint Clerk reminds me that the list already exists, that there are already 250 names on the list. We can't invite them before the Committee is formally constituted.

Mr. Bergeron: If names are added as we go along. . .

The Joint Chairman: Thus, I come back to point 7:

That the research staff submit to the Sub-committee on Agenda and Procedure, criteria on the selection of witnesses.

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On number 8:

que, d'ici la fin des audiences publiques et avant l'ajournement d'été, une séance soit organisée avec des représentants du corps diplomatique qui souhaitent rencontrer le Comité.

Le point suivant est le numéro 9:

9. Que considération soit donnée à l'invitation. . .

Excusez-moi, Monsieur le sénateur, j'ai oublié de vous donner votre tour.

La sénatrice Andreychuk: Je suppose alors que nous n'adoptons pas ce point-là.

Une voix: Le numéro 8?

La sénatrice Andreychuk: Oui, le numéro 8.

Une voix: Non.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous voulons d'abord vérifier ce que dit le protocole à ce sujet et il faudra voir ensuite si nous voulons débattre la question plus tard et si nous les convoquerons.

La sénatrice Andreychuk: Je recommande vivement de vérifier ce que dit le protocole. Le corps diplomatique représente les chefs d'État des gouvernements étrangers. Nous ne voulons pas nous retrouver en train de négocier avec eux. Ce n'est pas notre rôle. Les représentants du corps diplomatique peuvent toujours faire quelques petites doléances de la façon traditionnelle, mais j'espère que cela n'ira pas plus loin.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est une remarque pertinente.

Number 9:

[Texte]

Que considération soit donnée à l'invitation d'experts étrangers ou de représentants d'organismes internationaux oeuvrant à l'extérieur du Canada.

C'est une proposition qui nous permet d'inviter certains organismes internationaux à venir devant le Comité nous donner le bénéfice de leur expérience et des conseils qu'ils auraient à nous faire.

Nous avons pensé, ce matin, à Médecins sans frontières, par exemple, qui oeuvre dans les points chauds de la terre, et qui est reconnue comme une organisation très efficace. Une série d'autres organismes internationaux qui ne demanderaient pas de venir, par exemple la Croix-Rouge, pourraient être invités. C'est simplement pour donner une ouverture et élargir l'expérience du Comité.

Est-ce qu'il y a des commentaires?

Monsieur Graham, vous la proposez?

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Article D. Réponse aux organismes et individus souhaitant comparaître ou soumettre des mémoires.

Nous avons déjà, tel que je l'ai dit plus tôt, presque 250 requêtes et nous avons fait circuler, ce matin, je ne sais pas si on l'a fait cet après-midi, copie d'une proposition de lettre par laquelle nous répondrons à ces individus ou organismes qui demandent à comparaître.

Il n'y a pas de problème avec cela? D'accord.

Mr. Flis: With respect to the date of no later than June 23, 1994, when do we hope to finish our hearings?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We could finish our hearings soon thereafter. We haven't decided that yet.

Mr. Flis: If we plan to finish our hearings by the end of June and the briefs are to keep coming in until June 23, that doesn't give us much time to decide who's going to appear and who's not going to appear before the committee.

M. Bergeron: Des organismes peuvent souhaiter déposer un mémoire sans nécessairement comparaître devant le Comité. Je pense que la date du 23 juin fait référence aux organismes qui voudraient simplement déposer un mémoire pour être pris en considération par le Comité, sans nécessairement comparaître.

Mr. Flis: The next sentence says submitting a brief does not automatically mean that you will be invited to testify in person.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's right.

Mr. Flis: But it could mean that you will be invited to testify in person.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is the committee's prerogative to choose, Mr. Flis.

Mr. Flis: That's right, but if we get a good submission we want that witness to appear.

Senator Gigantès: I think Mr. Flis has a point about the date. If we want to finish at the end of June we can't give June 23 as a deadline.

[Traduction]

That consideration be given to the possibility of inviting experts from foreign countries or representatives of international organizations working outside Canada.

Here is a proposal which enables us to invite some international organizations to come before the Committee to give us the benefit of their experience and some advice they would have for us.

This morning, we mentioned Médecins sans frontières for example, an organization which operates in the trouble spots of the world and which is recognized as a very efficient organization. A series of other international organizations which wouldn't ask to come, the Red Cross for instance, could be invited, simply to give an opening and open up the experience of the Committee.

Are there any comments?

Mr. Graham, you move the motion?

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Item D. Response to organizations and individuals wishing to submit briefs or to appear.

As I said earlier, we already have 250 requests and we circulated this morning—and I don't know whether we did this afternoon—a copy of a draft letter to answer those individuals or organizations who asked to appear.

No problem with this? Okay.

M. Flis: À propos de «au plus tard le 23 juin 1994», quand espérez-vous que nos audiences se termineront?

Le coprésident (M. Gauthier): Peu de temps après. Nous n'avons pas encore décidé.

M. Flis: Si nous prévoyons que les audiences se termineront à la fin juin et que nous recevons des mémoires jusqu'au 23, cela ne nous laissera pas beaucoup de temps pour décider qui comparaitra et qui ne comparaitra pas devant le Comité.

Mr. Bergeron: Some organizations may wish to table a brief without necessarily appearing before the Committee. I think that the date of June 23 makes reference to organizations which would simply like to table a brief to be taken in consideration by the Committee, without necessarily appearing.

M. Flis: La phrase suivante précise que l'envoi de mémoire ne signifie pas que l'intéressé sera invité à venir témoigner en personne.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est exact.

M. Flis: Mais par contre cela pourrait signifier que l'intéressé sera invité à venir témoigner en personne.

Le coprésident (M. Gauthier): Le Comité a le privilège de décider, monsieur Flis.

M. Flis: C'est bien, et si nous recevons un bon mémoire, nous tenons à ce que son auteur compareisse.

Le sénateur Gigantès: M. Flis a fait une remarque pertinente au sujet de la date. Si nous voulons terminer pour la fin juin, la date limite de remise des mémoires ne peut pas être le 23 juin.

[Text]

Mr. Strahl: I think if you stay with this, you know how the inevitable happens. A lot of people will delay until June 15, mail it in and then hope to have an appearance before the committee. It won't be possible. We'll be wrapped up.

Senator Carney: My point relates to both of these. Somebody had better do some calculating backwards because people get very annoyed when they are given specifications they can't meet. When you say you want their brief at least fifteen working days before the date of their appearance, I don't see how that can be met if you look at the guidelines of the dates that we've given for appearances. You're going to send this letter out, and you are going to advertise for other briefs. We discussed that this morning. You are then going to develop criteria and choose people to appear, and not give them any time to prepare their brief. I think that asking them to do it fifteen working days before the date of the appearance is not going to add up.

I would submit that the clerk should take into account the point about June 23, take into account what the time lines are, given the fact that it does take a week to mail anything in this country, and figure out what is a more reasonable request rather than fifteen working days before the day of the. . . Fifteen working days is three weeks and we couldn't even meet that deadline right now for our hearings in May.

• 1650

So I think you should revisit that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay.

Mr. Flis: Might I suggest that those who want to appear before the committee have their submissions in by May 23, but for those who just want to make a submission in writing, that June 23 date could stay. Those submissions can be received a month later, but those who may want to appear before the committee will have to get their briefs in at least by the end of May.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Let's have a short discussion on that.

Mr. Regan.

Mr. Regan (Halifax West): Mr. Chairman, can we have this letter resubmitted to the person who drafted it and ask him or her to come back with a revised letter in light of all the comments I've heard?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, we could do that. This letter was written several weeks ago by the clerk, submitted to me and modified. We modified it again today and we never thought about those two points.

It's a good point. I think we will adjust the date and the fifteen working days to June 23.

Monsieur Bergeron, vous avez des commentaires?

M. Bergeron: À propos des 15 jours, il faut se rappeler, monsieur le président, que cette discussion avait déjà eu lieu en comité et qu'il s'agissait d'une suggestion. On suggérait aux organismes qui désiraient comparaître devant le Comité de nous

[Translation]

M. Strahl: Vous savez que si nous conservons cette date, bien des gens attendront inévitablement jusqu'au 15 juin pour envoyer le mémoire par la poste en espérant pouvoir venir témoigner devant le Comité. Ce ne sera pas possible. Nous aurons terminé.

La sénatrice Carney: Mon observation concerne les deux. Il serait préférable de faire des calculs car les gens n'aiment pas beaucoup qu'on leur fixe des délais qu'ils ne peuvent pas respecter. Compte tenu du fait que l'on veut que le mémoire des témoins arrive au moins 15 jours ouvrables avant la date de leur comparution, je ne vois pas comment c'est possible, compte tenu des directives concernant les dates fixées pour les comparutions. Il faut expédier cette lettre et faire de la publicité pour recevoir d'autres mémoires. Nous en avons discuté ce matin. Il va ensuite falloir établir des critères et choisir les témoins. On ne leur laissera pas le temps de préparer leur mémoire. Cela ne changera rien de leur demander de remettre leur mémoire 15 jours ouvrables avant la date de leur comparution.

À mon avis, le greffier ou la greffière devrait tenir compte de la remarque qui a été faite à propos de la date du 23 juin, c'est-à-dire des délais, étant donné qu'il faut une semaine pour qu'un envoi postal arrive à destination dans notre pays et il ou elle devrait voir s'il n'y a pas moyen de trouver un délai plus raisonnable que 15 jours avant la comparution du témoin. Comme il s'agit de jours ouvrables, cela fait en réalité trois semaines et il est impossible de respecter ce délai pour les audiences du mois de mai.

Je pense donc que c'est un point qu'il faudrait revoir.

Le coprésident (M. Gauthier): Bien.

M. Flis: Je suggère que l'on demande à ceux qui veulent comparaître devant le Comité d'envoyer leur mémoire pour le 23 mai, mais on pourrait conserver la date du 23 juin pour ceux qui veulent tout simplement envoyer un mémoire. Par contre, il faudrait que le mémoire des personnes ou des organismes qui veulent comparaître devant le Comité arrive au moins pour la fin du mois de mai.

Le coprésident (M. Gauthier): Discutons un peu de cela.

Monsieur Regan.

M. Regan (Halifax-Ouest): Monsieur le président, pourrait-on demander à l'auteur de cette ébauche de lettre de rédiger une nouvelle version en tenant compte de tous les commentaires qui ont été faits?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui. Cette lettre a été rédigée il y a plusieurs semaines par le greffier. Elle m'a été remise et elle a été modifiée. Nous l'avons modifiée à nouveau aujourd'hui, car nous n'avions jamais pensé à ces deux points.

C'est une remarque pertinente. Je crois que nous allons modifier la date du 23 juin et le délai de 15 jours avant la comparution.

Do you have any comments, Mr. Bergeron?

Mr. Bergeron: Talking about these 15 working days, we should remember, Mr. Chairman, that this discussion already took place in committee and that it was a suggestion. We suggested to the organizations wishing to appear before the

[Texte]

faire parvenir leur mémoire au moins 15 jours avant; c'est 15 jours, tout simplement, dans la version française, alors que la version anglaise parle de *fifteen working days*. Il faut comprendre qu'il s'agit simplement d'une suggestion pour nous aider à faire le travail.

C'est dans le meilleur intérêt des témoins qui vont comparaître devant le Comité que d'avoir fait parvenir leur mémoire aux membres du Comité au moins 15 jours à l'avance. Je suggère qu'on maintienne cette suggestion dans la lettre.

Le sénateur Gigantès: Monsieur le président, pour abonder dans le sens de M. Bergeron, dans ce paragraphe, on dit: «si vous soumettez un mémoire au Comité». Ne pourrait-on pas dire pas dire: «si vous vous avez été invités à comparaître devant le Comité, nous vous suggérons fortement de faire en sorte que vous ayez soumis un mémoire», n'est-ce pas?

Le président (M. Gauthier): On va le retravailler. Cela va être fait.

Le sénateur Gigantès: C'est pour faire la différence entre ceux qui veulent simplement envoyer un mémoire et ceux qui vont venir.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I want to remind members of the committee that on March 24 the special joint committee adopted a motion that all potential witnesses be invited to submit their briefs at least fifteen days in advance so that they can be translated in the other official language. Mr. Regan was the mover.

Mr. Regan: "Suggested" was the key word, though.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, no, it was "being invited".

Mr. Regan: The point is that it isn't clear from this letter that they're being invited.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, I know that. I just wanted to make a—

Senator Gigantès: I'd like a differentiation between those who are simply going to send a submission and do not want to appear and those who are invited to appear.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Lastewka: I'd like to make a comment on my colleague's remarks and the dialogue with Mr. Bergeron.

I think it would be much simpler and better understood if we would have one date out there that would satisfy both conditions. There are people who might want to submit a report. After reading it, we might say we would like to call that person in.

If we leave it open until the end of June, we could be losing some valuable information. I would rather move it up to June 1, have those reports and give those of us around the room the opportunity to say that we would like to invite that person. We still would have time to do it. So perhaps we could pick June 1.

Also, I wasn't sure whether we meant working days when we specified fifteen days.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Fifteen days is three weeks. In working days, it's fifteen working days or three weeks.

[Traduction]

Committee to send us their briefs at least 15 days before appearing. In the French version it is simply 15 days whereas in the English version it is 15 working days. It should be understood that this is simply a suggestion to help us do the job.

It is in the best interest of the witnesses who are going to appear before the Committee to have sent their briefs to the members of the Committee at least 15 days in advance. I suggest we should maintain this suggestion in the letter.

Senator Gigantès: Mr. Chairman, in the same vein as what Mr. Bergeron said, it is said in this paragraph that: "if you intend to submit a brief to the Committee". Couldn't we say instead: "if you have been invited to appear before the Committee, we strongly suggest you ensure that you have submitted a brief", could we?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We are going to redraft this.

Senator Gigantès: It is to make the difference between those who simply want to send a brief and those who are going to come.

Le coprésident (M. Gauthier): Je tiens à rappeler aux membres du comité que le 24 mars, le Comité mixte spécial a adopté une motion portant que tous les témoins potentiels soient invités à soumettre leurs mémoires au moins 15 jours à l'avance, afin d'en permettre la traduction dans l'autre langue officielle. C'est M. Regan qui l'avait proposé.

M. Regan: C'est le terme «suggéré» qui était le mot clé.

Le coprésident (M. Gauthier): Non non, c'était «soient invités».

M. Regan: C'est que d'après cette lettre, il n'est pas clair qu'on les invite à présenter un mémoire.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, je le sais. Je tenais seulement à . .

Le sénateur Gigantès: Je voudrais que l'on fasse une distinction entre les personnes et les organismes qui vont seulement nous envoyer un mémoire, sans comparaître, et ceux qui sont invités à comparaître.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

M. Lastewka: Je voudrais faire une remarque au sujet des commentaires de mon collègue et du dialogue avec M. Bergeron.

Je crois qu'il serait beaucoup plus simple et que l'on comprendrait mieux si l'on ne fixait qu'une seule date pour remplir ces deux conditions. Il est possible, qu'après avoir lu le rapport de certaines personnes, nous décidions de les convoquer.

En laissant le délai jusqu'à la fin de juin, nous risquons de manquer certains renseignements précieux. Je préférerais que l'on avance le délai au 1^{er} juin et que l'on donne l'occasion aux membres du Comité de dire qu'ils voudraient que telle ou telle personne soit invitée. Nous aurions encore le temps de le faire. On pourrait donc choisir le 1^{er} juin.

Par ailleurs, je ne suis pas certain que nous parlions de jours ouvrables quand nous avons dit quinze jours.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela fait en réalité trois semaines. Quinze jours ouvrables ou trois semaines.

[Text]

Mr. Lastewka: Did we say working days?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You don't work Saturdays and Sundays unless you're a House of Commons member.

Mr. Lastewka: But in the letter it's translated as fifteen working days. To me that means three weeks.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's right. That's what I just said. Fifteen working days is three weeks.

• 1655

Mr. Regan: The motion apparently said fifteen days.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will adjust it. We will get it out to you again and we will correct it. Thank you.

Paragraphe 11(a):

That the research staff prepare a summary of all briefs and that the summaries be translated and circulated to all Members of the Committee.

Understood? In other words, we do not want to translate all of the briefs that are submitted to us. They will be summarized and circulated after translation.

Moved by Mr. Volpe.

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Paragraphe 11(b):

That Members of the Committee be able to obtain a copy of any briefs in the language of their choice.

In other words, if somebody finds the brief summary interesting and wants to look at the whole brief, if it happens to be in the other official language, you can ask for it. We'll have it translated.

We've made arrangements this morning with translation services. We will have the complete cooperation of the department on that basis.

Moved by Mr. Lastewka.

Motion agreed to

Other issues: phase two of the work plan.

Mr. Penson: Mr. Chairman, I think the long weekend in May as a start for the work plan is a mistake.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I agree. Victoria Day is not acceptable. I would be hung if I did that in Ottawa. So would you be in your riding if you went there on Victoria Day. I'm sure of that.

Mr. Strahl: Who cares about the riding if you're not home?

Some hon. members: Oh, oh!

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, let me talk about my riding. I'm so close that I get kind of confused. This is not an orderly meeting.

[Translation]

M. Lastewka: Avons-nous parlé de jours ouvrables?

Le coprésident (M. Gauthier): On ne travaille pas le samedi ni le dimanche; il n'y a que les députés qui font cela.

M. Lastewka: Dans l'ébauche de lettre, on dit toutefois quinze jours ouvrables. Pour moi, cela signifie trois semaines.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est exact. C'est ce que je viens de dire. Quinze jours ouvrables équivalent à trois semaines.

M. Regan: Il semble que l'on parlait de 15 jours dans la motion.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous arrangerons cela. Nous vous la renverrons et nous la corrigerons. Merci.

Paragraphe 11a):

Que le personnel de recherche résume tous les mémoires et que ces résumés soient traduits et distribués à tous les membres du Comité.

Compris? Autrement dit, nous ne voulons pas traduire tous les mémoires qui nous seront présentés. Ils seront résumés et ces résumés seront distribués après avoir été traduits.

Motion proposée par M. Volpe.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): Paragraphe 11b):

Que les membres du comité puissent obtenir une copie de tout mémoire dans la langue de leur choix.

Autrement dit, si quelqu'un trouve le résumé d'un mémoire intéressant et désire consulter la version intégrale, si celle-ci est dans l'autre langue officielle, il suffira de nous demander de la faire traduire.

Nous avons pris des dispositions ce matin avec les services de traduction. Nous aurons leur entière collaboration à cet égard.

Motion proposée par M. Lastewka.

La motion est adoptée

Autres points: Phase II du Plan de travail.

M. Penson: Monsieur le président, je crois que c'est une erreur de faire coïncider le début du Plan de travail avec la longue fin de semaine de mai.

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis d'accord. Le Jour de Victoria ne convient pas. Je veux être pendu si je fais cela à Ottawa. Vous iriez dans votre circonscription si vous alliez là le Jour de Victoria. J'en suis sûr.

M. Strahl: Qu'importe la circonscription si vous n'êtes pas chez vous?

Des voix: Oh, oh!

Le coprésident (M. Gauthier): Bon, je vais parler de ma circonscription. Elle est tellement proche d'ici que mon esprit s'embrouille. Notre séance n'est pas très ordonnée.

[Texte]

Are there any other comments on phase two? It's going to be a challenging and interesting arrangement. You will note we have hived off three groups. Visits usually last two days in an area. When we go to Vancouver, for example, we would spend two days there. There may be a thematic round table on one day and then a town hall meeting in the afternoon.

This morning's discussion was on whether we needed to go. The question raised was why we don't do the town hall meetings in the evening.

The difficulty with that has to do with the transportation arrangements, the logistics of committee travel to our destination.

I've requested the Minister of Foreign Affairs, Mr. Ouellet, to ask the Minister of National Defence if his department would put defence planes at our disposal for travel purposes. If that is approved, we will save a bundle of money.

Senator Gigantès: The Auditor General will say that it has cost us an arm and a leg, including the gold fillings and braces on the pilot's daughter's teeth.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): Let the Auditor General do his job and let's do ours.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The clerk had costed out a week and it would cost about \$250,000. Is that one or two weeks...? This plan you have before you would cost about \$250,000 just for transportation fees. I'm trying to get around that by asking Defence.

I think we will have a sympathetic ear there, until June anyway. They have a Cosmopolitan. Has anybody ever flown on a Cosmopolitan? Apparently there's a big elastic inside; they just twist the thing around and release it before the plane takes off. They hope like hell that... But they're putting them out of service in June, right?

An hon. member: It's the last flight.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's the last flight on the Cosmopolitan by this committee.

Mr. Mills.

Mr. Mills: I still am concerned about getting to the people with this. As I indicated this morning, I've a problem with the afternoons.

I also think we should be looking at radio phone-in shows. There are some pretty famous ones in Vancouver, Edmonton and Calgary and wherever we're going. It seems to me we have to try to get to more people.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay, I take the point. In general, if we have the transportation provided by National Defence, it'll be easier to organize our meeting times. Then we could leave after that and go the next day.

Mr. Mills: We could fly in the morning, the afternoon and the evening.

[Traduction]

Y a-t-il d'autres commentaires sur la phase II? Ce sera très intéressant. Comme vous pouvez le constater, nous avons formé trois groupes. Les déplacements dureront généralement deux jours par région. Lorsque nous irons à Vancouver, par exemple, nous y passerons deux jours. On tiendra peut-être une table ronde thématique un jour, puis une assemblée publique l'après-midi.

Ce matin, on se demandait s'il fallait y aller. On se demandait pourquoi on ne tiendrait pas les assemblées publiques le soir.

Ce sont les déplacements qui posent des problèmes, c'est-à-dire l'organisation des déplacements du comité vers le lieu de destination.

J'ai demandé au ministre des Affaires extérieures, M. Ouellet, de demander au ministre de la Défense nationale si son ministère ne pourrait pas mettre des avions à notre disposition. Si cette demande est approuvée, nous économiserons beaucoup d'argent.

Le sénateur Gigantès: Le vérificateur général dira que cela nous a coûté les yeux de la tête sans parler des plombages et de l'appareil orthodontique de la fille du pilote.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Laissez le vérificateur général faire son travail et faisons le nôtre.

Le coprésident (M. Gauthier): La greffière a calculé les frais pour une semaine et ceux-ci s'élèvent à environ 250 000\$, est-ce pour une semaine ou pour deux semaines? Le plan que vous avez sous les yeux coûterait environ 250 000\$, rien qu'en billets de transport. J'essaye de résoudre le problème en demandant au ministère de la Défense de mettre un appareil à notre disposition.

Je crois qu'il nous prêtera une oreille attentive, jusqu'en juin en tout cas. Le ministère de la Défense a un Cosmos. Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui a déjà voyagé en Cosmos? Apparemment, il fonctionne au moyen d'un gros élastique; on tord l'élastique et on le lâche pour faire décoller l'appareil. On espère que... Le ministère les retirera de la circulation en juin, si je ne m'abuse.

Une voix: C'est le dernier vol.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce sera le dernier vol du Cosmos pour le comité.

Monsieur Mills.

M. Mills: Je persiste à croire que l'on aura des difficultés à rejoindre les gens de cette façon. Comme je l'ai dit ce matin, je n'aime pas beaucoup que les assemblées publiques aient lieu l'après-midi.

Je crois également qu'il faudrait songer à participer à des tribunes libres à la radio. Il y en a de très connues à Vancouver, à Edmonton et à Calgary, partout où nous irons en fait. Il faut essayer de rejoindre le plus grand nombre possible de gens.

Le coprésident (M. Gauthier): Bien, j'en prends note. D'une façon générale, si les transports sont assurés par le ministère de la Défense nationale, il sera plus facile d'organiser les horaires de réunions. Nous pourrions faire les déplacements le lendemain matin.

M. Mills: Nous pourrions faire des déplacements le matin, l'après-midi et le soir.

[Text]

[Translation]

• 1700

Senator Gigantès: Mr. Chairman, there was a similar committee in 1985 chaired by Mr. Hockin. There was a public affairs outfit that handled it. They managed to keep it fair. In other words, the NDP, Tory and Liberal members assigned to various talk shows and programs like that did not feel that an advantage was given to one over the other.

Humphrey was the name of the person in charge. That was well organized.

M. Patry (Pierrefonds—Dollard): Monsieur le président, pour revenir à la question du voyage, pourquoi les députés et les sénateurs ne se serviraient-ils pas de leurs points pour voyager?

Le coprésident (M. Gauthier): Actuellement, ce n'est pas permis.

M. Patry: Ce n'est pas permis. Est-ce que cela ne pourrait pas être permis?

Le coprésident (M. Gauthier): Ce le fut, mais ce ne l'est plus. D'ailleurs, il y a des députés—je vais vous l'avouer très sincèrement—qui seraient gênés d'une décision comme celle-là parce que leurs points servent très souvent à transporter leur humble corpulence d'Ottawa à leur circonscription. Ils se servent des 64 points sans difficultés.

De toute façon, je pense que le Comité doit prendre ses responsabilités. Je ne vois pas pourquoi vous donneriez dix de vos points pour cela. On peut toujours l'essayer mais la cogreffière me conseille que cette pratique a été désavouée, ou enfin discontinuée, voire interdite; c'est encore mieux.

Mr. Graham: If I understood Mr. Patry's remarks about points, it wasn't about the 64 points but the ones we've accumulated on—

Mr. Patry: No, the 64 points.

Mr. Graham: Could we use the points we've accumulated?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Here again I'm going to speak from experience.

You're talking about the bonus points you get on airplanes. We've never been able to convince the airlines—neither Canadian nor Air Canada—to give us those points for that purpose. We've tried. We can try again.

M. Bergeron: Encore faut-il avoir des points. Je n'en ai pas.

Senator Carney: Mr. Chairman, with respect, I don't think you've understood the suggestion here. The suggestion is that the MPs use their specific travel rights—not their points, but their travel rights; their flights from Ottawa to their ridings and back—for the purposes of the committee.

Is that your point? Not the bonus points, not the air miles, not the Safeway Visa card, just—

Le sénateur Gigantès: Monsieur le président, il existait un comité semblable en 1985, qui était présidé par M. Hockin. Ce sont des relationnistes qui s'en sont occupés. Ils ont organisé cela d'une façon assez équitable. Autrement dit, les membres néo-démocrates, conservateurs et libéraux qui ont été affectés aux diverses émissions-débats et émissions analogues n'ont pas eu l'impression que certains membres aient été avantagés par rapport à d'autres.

M. Humphrey est le nom de la personne chargée de l'organisation. C'était bien organisé.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Mr. Chairman, to come back to the question of travel, why wouldn't the honourable members and the senators use their points?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is not allowed presently.

Mr. Patry: It is not allowed! Couldn't it be authorized?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was before but not any more. I should confess to you very sincerely that some honourable members would be embarrassed by a decision like this because very often their points are used to transport their humble selves from Ottawa to their riding. They use the 64 points without any difficulty.

Anyway, I think that the committee should take its responsibilities. I can't see why you would give ten of your points for that. We can always try this but the Joint Clerk advises me that this practice has been disallowed or discontinued, or even forbidden, which is even better.

M. Graham: Si j'ai bien compris ce que M. Patry a dit au sujet des points, il ne parlait pas des 64 points mais de ceux que l'on accumule...

M. Patry: Non, je parlais des 64 points.

M. Graham: Doit-on utiliser les bonis accumulés?

Le coprésident (M. Gauthier): Je vais encore une fois me baser sur ma propre expérience.

Vous parlez des bonis que l'on reçoit quand on prend l'avion. Nous ne sommes jamais parvenus à convaincre les compagnies aériennes—que ce soient les Lignes canadiennes ou Air Canada—de pouvoir nous servir de ces bonis à cette fin. Nous avons essayé. On peut toujours essayer encore.

Mr. Bergeron: Even then, you have to have points. I don't have any.

La sénatrice Carney: Monsieur le président, sauf votre respect, je ne crois pas que vous ayez bien compris. Ce que l'on suggère, c'est que les députés utilisent leurs points de déplacement et pas leurs bonis, qu'ils utilisent les points de déplacement pour faire le voyage d'Ottawa à leur circonscription, aller-retour—pour les déplacements du Comité.

Est-ce bien ce que vous voulez dire? Il ne s'agit pas des bonis, pas des milles aériens, ni de la carte Visa Safeway, mais tout simplement des points de déplacement.

[Texte]

Mr. Patry: The regular points.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We're talking about the same thing. You say it's travel points?

A voice: Yes.

Senator Carney: There are 64 specific flights.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's right. Well, that's not approved any more. You can't do it for committee work.

Senator Andreychuk: On the House side.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On the House side you cannot. In the Senate, I don't know.

Is there any other discussion? Thank you.

Other issues, paragraph (b):

Invitation to the Network on International Human Rights (May 17-18—Ottawa)

Are there any volunteers who want to participate in that event?

An hon. member: May we have details?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, I haven't any. If you're interested, call the clerk. She has all the good news.

Paragraph (c):

La question de la coordination entre les deux comités mixtes spéciaux sur la défense et la politique étrangère a été soulevée ce matin et je veux la ramener devant vous pour discussion. Peut-on avoir un court débat là-dessus? Il s'agit de savoir si le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce international insistera sur une rencontre avec le Comité mixte conjoint sur la défense pour discuter des travaux des deux comités et comment coordonner nos effectifs et nos objectifs. La discussion est ouverte.

Monsieur Flis.

Mr. Flis: I'm wondering whether it wouldn't be wise for the two steering committees of the two joint committees to meet first to see whether there is a need for such a full meeting.

• 1705

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The proposal is that the steering committee meet with the steering committee on defence to examine the possibility of a joint meeting to discuss mutual interests.

Motion agreed to

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have a further undertaking to ask. We will need some expert public relations advisers. Those of you who have been around Parliament for some years will recall some of the difficulties that we parliamentarians sometimes experience when we think we know how to communicate, and we bomb. I must remind you that we've had some very senior committees dealing with very important subjects in the last four or five years that literally didn't get off the ground until they hired experts to give them advice on public relations and how to handle the media.

[Traduction]

M. Patry: Des points réguliers.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous parlons de la même chose. Vous dites qu'il s'agit des points de voyage?

Une voix: Oui.

La sénatrice Carney: Il y a 64 vols spécifiques.

Le coprésident (M. Gauthier): Exactement. Ce n'est plus approuvé. On ne peut pas les utiliser pour les déplacements du comité.

La sénatrice Andreychuk: Les députés?

Le coprésident (M. Gauthier): Les députés ne peuvent pas. Je ne sais pas si c'est le cas pour les sénateurs.

Y a-t-il autre chose à dire? Merci.

Autres points, paragraphe b):

Invitation du Réseau des droits de la personne (17-18 mai—Ottawa)

Y a-t-il des volontaires pour participer à cet événement?

Une voix: Peut-on avoir des détails?

Le coprésident (M. Gauthier): Non. Si vous voulez des détails, appelez la greffière. Elle connaît toutes les bonnes nouvelles.

Paragraphe c):

The question of coordination between the two special Joint Committees on Defense and on Foreign Policy has been raised this morning and I want to bring it back for discussion. Could we have a brief debate on this? The question is whether the Standing Committee on External Affairs and International Trade will insist on a meeting with the Joint Committee on Defense in order to discuss the work of the two committees and see how to coordinate our staff and our objectives. The discussion is open.

Mr. Flis.

M. Flis: Je me demande s'il ne serait pas bon que les deux comités directeurs des deux comités mixtes se réunissent d'abord pour voir si une telle réunion est nécessaire.

Le coprésident (M. Gauthier): On propose que le Comité directeur rencontre le Comité directeur de la défense pour examiner la possibilité de se réunir dans le but de discuter de questions d'intérêt mutuel.

La motion est adoptée

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai un autre engagement à vous demander. Nous aurons besoin d'experts-conseils en relations publiques. Ceux qui sont au Parlement depuis quelques années se souviennent des difficultés que nous avons parfois parce que nous croyons que nous savons communiquer, et que nous échouons. Je vous rappelle qu'au cours des quatre ou cinq dernières années, il y a des comités très importants chargés d'examiner des questions très importantes qui n'ont littéralement pas pu démarrer avant d'avoir engagé des experts pour prodiguer des conseils en matière de relations publiques et de relations avec les médias.

[Text]

I am proposing to you that we invite three or four firms in the field of public relations to make submissions to us. I will tell you right now that I have no intention of going the way the defence committee went. The defence committee looked at a proposal from, I think, it's National.

Mr. Dobell, you may want to help me here. The budget was pretty high, and finally they came in with a budget of \$140,000 which they submitted to the authority, that is, the Board of "Eternal" Economy, as I call it. I will be quite short and brief in telling that it will not be accepted. I'm not talking of that kind of universe. I'm talking about a reasonable amount of money, but I'm talking about professional advice that will not in any shape or form cost higher than, I would imagine, \$50,000.

Docteur Bergeron.

M. Bergeron: Lâchez-moi le «docteur».

Une voix: Docteur en quoi?

Le coprésident (M. Gauthier): Maître, vu qu'il n'est pas docteur.

Une voix: En politique!

M. Bergeron: Si je comprends bien, la question des relations entre les deux comités mixtes est réglée.

Le coprésident (M. Gauthier): On va rencontrer le Comité directeur de l'autre comité.

M. Bergeron: Excellent.

Sur la question de la firme de communications, j'ai failli soulever le point ce matin et je le fais maintenant. N'y aurait-il pas lieu d'envisager, dans l'embauche de personnel, une ou un relationniste qui pourrait nous aider à faire face à l'aspect communication de notre mandat plutôt que d'engager carrément, à défaut d'engager une personne, une autre firme qui viendra compléter le travail du Comité parlementaire sur un autre niveau?

Je pense qu'on devrait simplement envisager, dans l'enveloppe qu'on allouera à l'embauche du personnel, l'embauche d'un ou d'une relationniste qui nous aidera à voir à tout l'aspect communication du Comité mixte.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Dobell, avez-vous des commentaires à faire là-dessus?

Je retiens la proposition, mais je vous mets en garde. On a fait face à un défi dans un pays aussi large que le Canada. Si vous avez une personne au Comité qui s'occupe de relations publiques et qu'on fait trois groupes, ou sous-groupes qui voyagent à travers le pays en même temps, il n'y aura qu'un des groupes qui aura avec lui le ou la relationniste.

Je voulais vous proposer que, lorsque vous irez à Regina, Vancouver, Winnipeg, Montréal ou Québec, l'on puisse rencontrer les journalistes, les éditorialistes sur place et les penseurs des régions pour vraiment comprendre et essayer de refléter un petit peu leurs pensées. Les relationnistes sont là pour nous aviser comment contacter, non les spécialistes, mais les médias ordinaires qui ont le contact populaire. C'est mon problème.

Mr. Penson: Mr. Chairman, I don't know whether we need public relations specialists or not, but I do know there is a danger if we somehow are not seen to be letting ordinary Canadians participate in this process, managing it, in other

[Translation]

Je vous propose de demander à trois ou quatre firmes de relations publiques de nous faire des propositions. Je vous signale d'emblée que je n'ai nullement l'intention d'imiter le Comité de la défense. Le Comité de la défense examinait une proposition de National, si je ne me trompe.

Monsieur Dobell, vous pourriez peut-être m'aider. Le budget est assez élevé. Cette firme a proposé un budget de 140 000\$ qui a été présenté à l'autorité responsable, c'est-à-dire au comité de la «Régie éternelle» comme je l'appelle. Inutile de vous dire qu'elle ne sera pas acceptée. Je ne parle pas de quelque chose de cet ordre. Je parle d'un montant raisonnable, de services d'experts-conseils qui coûteront tout au plus 50 000\$.

Dr. Bergeron.

Mr. Bergeron: Cut the "Doctor".

An hon. member: Doctor in what?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We call him simply sir, because he is not a doctor.

An hon. member: In politics!

Mr. Bergeron: I understand the matter of the relationships between the two joint committees is dealt with.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We're going to meet the steering committee of the other committee.

Mr. Bergeron: Excellent.

On the matter of the communications firm, I almost raised the question this morning, and I do it now. Wouldn't it be a good thing to consider hiring one public relations officer who could help us face the communication aspect of our mandate rather than hiring, if we don't hire someone, another firm which will complete the work of the parliamentary committee at another level?

I think we should simply consider, in the envelope we'll allocate for the hiring of staff, the hiring of one public relations officer who will help us see to the communications aspect of the joint committee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Dobell, do you have any comments on this?

I keep the proposal, but I warn you, we face a challenge in such a vast country as Canada. If you have someone in the committee who looks after public relations and we have three groups or subgroups which travel across the country at the same time, there will be only one of those groups which will be with him or her.

I wanted to make you the following proposal: that when you go to Regina, Vancouver, Winnipeg, Montreal or Quebec City, you can meet newsmen, editorial writers and the thinkers of those areas in order to fully understand and to try to reflect a bit their thoughts. The public relations officers are there to advise us how to contact not the experts but the ordinary media which have the popular contact. This is my problem.

M. Penson: Monsieur le président, je ne sais pas si nous avons besoin de spécialistes en relations publiques ou non mais je sais par contre que nous courons des risques si l'on a l'impression que nous ne permettons pas aux citoyens ordinaires

[Texte]

words. We've had the opening forum with a lot of academics and specialists in the field, and we're going to have more briefings. It's a very important point I want to make, that when these briefs come before the committee we let, as much as possible, ordinary Canadians make their point of view known. I don't think there's all that much need for PR if we do that.

[Traduction]

de participer à ce processus, autrement dit de le gérer. Nous avons eu la tribune d'ouverture avec beaucoup d'universitaires et d'experts dans le domaine et nous aurons d'autres séances d'information. J'ai quelque chose de très important à vous dire: lorsque le Comité recevra ces mémoires, il faudra qu'il donne autant que possible aux citoyens ordinaires, l'occasion de faire connaître leur opinion. Dans ce cas, je ne crois pas que nous ayons vraiment besoin de relationnistes.

• 1710

I'm new to this committee, and you might have some information that I'm not privy to, but I really want to raise that point quite strongly, that we need to make sure this is an open process where they have that opportunity.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand clearly what you're saying, sir, but I must tell you that experience in past committees has not been very easy, basically because we failed to realize that to get the message across we had to have some expert advice. That's some advice that comes from previous chairs of committees of this nature and with a mandate similar to this one.

Senator Gigantès: I was on such a committee and we had a firm, and when we were going to a certain place that firm had a part-time person at that place who arranged talk shows, press conferences, interviews. The local person employed on a part-time basis by the public relations firm we had hired knew these people, and when we arrived it was all programmed. Three people from the three parties would go together to a talk show, and negotiations had been held to ensure all three would be given the chance to speak, not just one. That takes a certain amount of organization, and it helps if some person who knows the local media in each place we visit takes part in this organization.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was standard practice that a committee of this nature, of this size, would put an advertisement in the major newspapers of Canada, *The Globe and Mail*, *The Toronto Star*, *La Presse* of Montreal, *The Vancouver Sun*—

Mr. Strahl: *The Chilliwack Progress*.

Some hon. members: Oh, oh!

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That would cost \$50,000 today, sir, and the question that begs to be asked is how many people see that advertisement in *The Globe and Mail* or in *La Presse*, people you and I really want to talk to? My proposal would be get a firm. I want to go with the weeklies route. I want to send any communiqués we have, any information, to the weeklies. There are lots of them. They are waiting for this kind of information. They will distribute it and diffuse it much better than *The Globe and Mail*, with all due respect to *The Globe and Mail* and others if there are any in this room.

Mr. Penson: It's very informative that the co-chair has just given us information that a part of the job of this public relations firm would be to build the kind of support we need and the atmosphere in advance of the committee arriving somewhere, and I would support that.

Je viens d'arriver au Comité, et vous savez peut-être certaines choses que je ne sais pas, mais je veux vraiment insister sur ce point: nous devons nous assurer qu'il s'agit d'un processus ouvert et que ces gens-là ont cette possibilité.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends bien ce que vous dites, monsieur, mais je dois vous dire que l'expérience que nous avons connue dans le passé, dans les comités, n'a pas toujours été très facile surtout parce que nous ne nous étions pas rendu compte que, pour faire passer le message, nous avions besoin de certains avis d'experts. Je veux parler de l'avis d'anciens présidents de comités de cette nature, qui avaient un mandat semblable au nôtre.

Le sénateur Gigantès: J'ai fait partie d'un comité de ce genre, et nous avions embauché une firme. Quand nous nous déplaçons, cette firme engageait sur place une personne à temps partiel qui organisait des interviews et des conférences de presse. Cette personne, embauchée sur le terrain à temps partiel par la firme de relations publiques à laquelle nous avions fait appel, connaissait ces gens et quand nous arrivions, tout était prêt. Trois membres des trois partis allaient ensemble par exemple à une émission de variétés-interview, après des négociations visant à nous assurer que nous aurions tous les trois la chance de parler, et pas seulement l'un d'entre nous. Cela prend une certaine organisation, et il est utile qu'une personne connaissant les médias dans chaque endroit visité participe à cette organisation.

Le coprésident (M. Gauthier): Les comités de cette nature, et de cette envergure, avaient pour habitude de publier une annonce dans les grands journaux du Canada, le *Globe and Mail*, le *Toronto Star*, *La Presse* de Montréal, le *Vancouver Sun*. . .

M. Strahl: *Le Chilliwack Progress*.

Des voix: Oh, oh!

Le coprésident (M. Gauthier): Cela coûterait aujourd'hui 50 000\$, monsieur, et il faut se demander combien de personnes voient ces annonces dans le *Globe and Mail* ou dans *La Presse*, combien de gens à qui vous et moi voulons vraiment parler. Je propose plutôt que nous embauchions une firme. Je préférerais choisir la voie des hebdomadaires. Je veux que nous envoyions tous nos communiqués, toute notre information aux hebdomadaires. Il y en a beaucoup, ils n'attendent que ce genre d'information. Ils pourront la diffuser beaucoup mieux que le *Globe and Mail*, avec tout le respect que je dois à ce journal, et aux autres, s'ils sont représentés dans cette pièce.

M. Penson: Il est très intéressant de constater que le coprésident vient de nous dire que cette firme de relations publiques aurait notamment pour tâche de recueillir les appuis dont nous avons besoin et de créer l'atmosphère voulue avant que le Comité n'arrive quelque part; je suis d'accord avec cette idée.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Is there any further comment on that? We will ask for proposals for the PR and I will come back to you with a proposal.

Is there any further business? This is all respectfully submitted to you, Madam Senator Andreychuk.

Senator Andreychuk: Am I to take it that phase two now is approved, the work plan and the titles and the three working groups, and the only things left to decide are the timeframes?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Timeframes, dates, PR, budgets, travel arrangements, logistics—

Senator Andreychuk: May I appeal to the two co-chairs and anyone else that we get some lead time? We are sitting here on April 19 and we're saying that we will have completely finished phase two by the end of June, two months from now, and we have other commitments. When will we know the times that we have to book off or cancel? I think that is a very important thing if we are to take this exercise seriously, which I hope we all will.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We will. I can tell you that our clerks will also. I'm working them very hard and I'm trying to get this done. Lead time is important, and I understand your message. We'll have to get Mr. Dobell and also his Parliamentary Centre on contract soon. This is all very interesting, but somebody has to put it on paper and help me. I need some assistance. Our present co-chairman, Senator MacEachen, is indisposed, as you know, so he hasn't been able to give us his usual advice.

Senator Andreychuk: On the record, I plead for lead time if we're to do our job well and to be of assistance to you, because we're going to continue to ask questions about the unknowns if we're not part of the process.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand. We will circulate documents now to all of you. Tomorrow at 3:30 p.m. there will be a briefing session on the first round table, which will be held on Thursday. Notice has been sent to your offices at lunchtime.

I thank you very much for your cooperation. I hope you will have a good evening. It's my wife's birthday, so have a nice holiday.

The meeting is adjourned.

Wednesday, April 20, 1994

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Y a-t-il d'autres commentaires à ce sujet? Nous allons demander des propositions de firme de relations publiques, et je vous en reparlerai.

Y a-t-il d'autres questions à débattre? Voilà ce que nous vous soumettons respectueusement, madame la sénatrice Andreychuk.

La sénatrice Andreychuk: Dois-je en conclure que la phase II est maintenant approuvée, c'est-à-dire le Plan de travail, les titres et les trois groupes de travail, et qu'il ne nous reste plus qu'à décider du calendrier?

Le coprésident (M. Gauthier): Le calendrier, les dates, les relations publiques, les budgets, les dispositions de voyage, la logistique. . .

La sénatrice Andreychuk: Puis-je demander un certain préavis aux deux coprésidents et à toutes les autres personnes qui s'occuperont de ces choses? Nous sommes aujourd'hui le 29 avril, et il est question que nous ayons complètement terminé la phase II d'ici la fin de juin, c'est-à-dire dans deux mois; mais nous avons d'autres engagements. Quand allons-nous savoir quelles sont les périodes que nous devons réserver aux travaux du Comité, ou pendant lesquels nous devons annuler autre chose? Je pense que c'est très important si nous devons prendre cet exercice au sérieux, ce qui est notre cas à tous, je l'espère.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous allons vous laisser du temps, et je peux vous dire que nos greffiers vont le faire eux aussi. Je les fais travailler très fort et j'essaie d'en finir avec tout cela. Le préavis est important, et je comprends ce que vous voulez dire. Nous allons devoir passer bientôt un contrat avec M. Dobell et les gens de son Centre parlementaire. Tout cela est très intéressant, mais il faut que quelqu'un mette tous ces détails sur papier pour m'aider. J'ai besoin d'aide. Notre coprésident actuel, le sénateur MacEachen, est indisposé, comme vous le savez, et n'a donc pas pu nous donner ses conseils habituels.

La sénatrice Andreychuk: Pour le compte rendu, je tiens à demander un délai, pour que nous puissions bien faire notre travail et être en mesure de vous aider, parce que nous allons continuer à poser des questions sur ce que nous ne savons pas, si nous ne participons pas au processus.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends. Nous allons maintenant vous distribuer des documents à tous. Demain, à 15h30, il y aura une séance d'information sur la première table ronde, qui aura lieu jeudi. Un avis a été envoyé à votre bureau à l'heure du midi.

Je vous remercie beaucoup de votre coopération et je vous souhaite une bonne soirée. C'est l'anniversaire de ma femme, et je vous souhaite donc un bon congé.

La séance est levée.

Le mercredi 20 avril 1994

• 1915

Le coprésident (M. Gauthier): Bonsoir, *good evening*. Je m'appelle Jean-Robert Gauthier. Je suis de la circonscription d'Ottawa-Vanier et je vais faire les présentations pour ensuite vous expliquer quelque peu comment va se dérouler la veillée.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Good evening. My name is Jean-Robert Gauthier and I represent the Ottawa-Vanier riding. I shall first make the introductions and then explain something about how we shall be proceeding this evening.

[Texte]

I have with me Senator Gigantès, sitting in for Senator MacEachen, who is sick tonight and couldn't be here.

Donc, tout le monde a compris pour l'interprétation simultanée? Il faut parler lentement et clairement et lorsque vous vous lèverez pour parler, veuillez vous identifier clairement et lentement.

J'aimerais vous présenter les membres du Comité conjoint du Sénat et de la Chambre des communes qui siègent avec nous sur cette revue de la politique étrangère. Ils sont dans la salle. Je vais les nommer. Ils se lèveront.

John English from Kitchener, Ontario; Jesse Flis from Parkdale—High Park, Ontario; Bill Graham from Rosedale, Ontario; Walt Lastewka from St. Catharines, Ontario;

Nic Leblanc, de Longueuil, Québec,

Bob Mills from Red Deer, Alberta;

Philippe Paré, de Louis-Hébert, Québec, Bernard Patry—je ne sais pas si Bernard est ici, veux-tu te lever Bernard—il n'est pas ici;

Charlie Penson from Peace River, Alberta; Geoff Regan from Halifax West; Chuck Strahl from Fraser Valley East, British Columbia; and Joseph Volpe from Eglinton—Lawrence, Ontario. Perhaps I missed Colleen Beaumier and Stéphane Bergeron.

Additional members are Senator Raynell Andreychuk, Senator Roch Bolduc, Senator Pat Carney from British Columbia,

le sénateur Philippe Gigantès qui est avec moi

and Senator James Kelleher.

Vous vous êtes peut-être posé la question du pourquoi de cette réunion? Pourquoi cette assemblée publique? C'est que le gouvernement a été élu sur une plate-forme prévoyant, entre autres, la démocratisation de la politique étrangère du Canada.

Les travaux de ce Comité font partie d'une vaste initiative et d'un effort vraiment sincère pour consulter les Canadiens et les Canadiennes. Ils ont commencé avec le Forum national, tenu les 20 et 21 mars derniers et qui, comme vous le savez, a donné un son de cloche assez clair.

Le mandat du Comité, que je coprésidé, est de se pencher sur les changements intervenus dans le système international et comment ils ont un impact sur le Canada. Deuxièmement, d'énoncer les principes et les priorités qui devraient gouverner la politique étrangère du Canada. Nous devons prendre en compte la priorité qu'accorde le gouvernement à la création d'emploi et la saine gestion des finances publiques.

• 1920

Plus spécifiquement le Comité se penchera sur le rôle que le Canada doit jouer dans les institutions multilatérales. Quelles sont nos priorités régionales et la portée de l'aide internationale, et quelle sorte de système devons-nous mettre en place pour être présents sur la scène internationale?

Ayant dit cela, je remets donc la réunion dans les mains des étudiants qui ont été invités ce soir et qui nous viennent de l'Université d'Ottawa, de l'Université Carleton et de l'Université du Québec à Hull.

[Traduction]

J'ai à mes côtés le sénateur Gigantès. Il remplace le sénateur MacEachen, qui est indisposé et n'a pas pu venir ce soir.

Has everyone understood how the simultaneous interpretation works? You will have to speak slowly and clearly, and when you rise to speak, please identify yourselves clearly and slowly.

I shall now introduce the members of the Joint Committee of the Senate and the House of Commons who are sitting with us for this review of Canada's foreign policy. They are here in this room. I shall give their names and they will rise.

John English, de Kitchener, en Ontario; Jesse Flis, de Parkdale—High Park, en Ontario; Bill Graham, de Rosedale, en Ontario; Walt Lastewka, de St. Catharines, en Ontario.

Nic Leblanc, from Longueuil, Quebec;

Bob Mills, de Red Deer, en Alberta;

Philippe Paré, from Louis-Hébert, Quebec; Bernard Patry—I do not know whether Bernard is here or not; would you please rise, Bernard; he is not here;

Charlie Penson, de Peace River, en Alberta; Geoff Regan, de Halifax—Ouest; Chuck Strahl, de Fraser Valley—Est, en Colombie-Britannique; et Joseph Volpe, d'Eglinton—Lawrence, en Ontario. J'ai peut-être oublié Colleen Beaumier et Stéphane Bergeron.

Font aussi partie du comité la sénatrice Raynell Andreychuk, le sénateur Roch Bolduc, la sénatrice Pat Carney de la Colombie-Britannique,

Senator Philippe Gigantès, who is sitting next to me,

et le sénateur James Kelleher.

You may have asked yourselves why we are having this hearing and why we are having a townhall meeting. It is because this government was elected on a platform which provided among other things for the democratisation of Canada's foreign policy.

The work of this Committee is part of a major initiative and a sincere effort to consult all Canadians. We began with the National Forum last March 20 and 21, from which, as you are aware, we came away with a rather clear message.

The mandate of this Committee, for which I am Joint Chairman, is to examine the changes which have occurred in the international system and their impact on Canada. Second, we have to identify the principles and priorities which should govern Canada's foreign policy. We must also take into account the priority given by the government to job creation and good management of public funds.

More specifically, the committee will examine the role which Canada should play within multilateral institutions. What should be our regional priorities and the extent of our international assistance, and what type of system should we develop to have a presence at the international level?

Having said all that, I shall now hand the meeting over to the students who have been invited this evening from the University of Ottawa, Carleton University and the University of Quebec in Hull.

[Text]

The first session, until about 8:15 p.m. or 8:20 p.m., will be chaired by Sorin Paltiniseanu,

qui va m'aider, qui va présider avec Alexandra Romic qui, elle, prendra la deuxième partie de la réunion.

Il y a des microphones partout sur le plancher. Je vous demanderais, lorsque vous voulez faire un commentaire ou poser une question, de bien vous identifier au microphone. Le numéro est devant vous, 19, 21, 20, 18. C'est parce que nous avons la télévision et les techniciens qui ne vous connaissent pas; cela les aidera à cibler l'individu qui parle. Je vous demanderais de vous nommer et de nommer le micro dans lequel vous parlez.

Donc, on vous a distribué des documents à l'entrée de la salle. J'espère que cela va vous aider à poser quelques questions ou faire quelques commentaires.

Having said all this, I turn over the meeting now to my co-chair, from the University of Ottawa, Sorin Paltiniseanu.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): On the first part, we'll try to answer the question of what international issues concern us most. I'll ask Mr. Eric Miller to first address the committee.

Mr. Eric Miller (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman.

The world in the late 20th century offers tremendous reasons for both hope and optimism and utter despair. The tide of democracy across the world is offering the promise of self-determination to millions of people. The nuclear arms race, which only a few years ago threatened the fate of humanity, has now been reversed.

However, the promises of the post-Cold War peace have been dashed in places like Somalia and the Persian Gulf, and humanity still continues its slide toward environmental disaster. The world we face today is infinitely more complicated than previous epochs. However, I believe that human beings make their own histories and, if we desire it, our current crisis can be overcome. If nothing else, we have received the blessing of the Chinese proverb that we live in interesting times.

This evening I wish to address three important issues this nation faces. The first and most central international issue to me is the question of jobs and economic competitiveness. Business in the 1990s occurs on a global level and capital flows freely across national borders, yet Canada is not powerless to determine its economic future. Our choice is whether we will finish first or last in the emerging order and, in turn, whether this country will be a place of high-paying jobs and prosperity or aging industries and thwarted expectations.

[Translation]

La première partie de la séance, jusque vers 20h15 ou 20h20, sera présidée par Sorin Paltiniseanu,

who will be assisting me, after which Alexandra Romic, will take over as Joint Chairman for the second part of the meeting.

Microphones are located throughout the room. I shall ask you, if you wish to make a comment or to ask a question, to identify yourselves and identify the microphone. The number is right in front of you, 19, 21, 20 or 18. This is because we are being televised and the technicians do not know you and this will help them to focus on the person who is speaking. I therefore ask you to identify yourself and to give the number of the microphone you are using.

Documents were handed to you when you came into this room. I hope that they will help you to ask your questions and make your comments.

Cela étant dit, je remets maintenant la réunion entre les mains de mon coprésident, Sorin Paltiniseanu, de l'Université d'Ottawa.

Le coprésident (M. Paltiniseanu): Pendant la première partie de la séance, nous essaierons d'identifier les questions internationales qui nous préoccupent le plus. J'invite M. Eric Miller à s'adresser la parole au comité en premier.

M. Eric Miller (présentation individuelle): Merci, monsieur le président.

En cette fin du XX^e siècle, le monde nous donne d'excellentes raisons d'espérer et d'être optimiste, mais aussi de désespérer totalement. La marée démocratique avance partout dans le monde et offre à des millions de personnes une promesse d'indépendance. La course aux armes nucléaires, qui menaçait encore l'humanité il y a quelques années, est maintenant arrêtée.

D'autre part, les promesses de paix qu'avait fait naître la fin de la guerre froide se sont évanouies dans des endroits comme la Somalie et le Golfe persique et l'humanité continue de se laisser entraîner vers une catastrophe environnementale. Le monde que nous connaissons maintenant est beaucoup plus complexe qu'il ne l'était auparavant. Je suis cependant convaincu que l'être humain forge son propre destin et que nous pouvons contrer la crise actuelle si nous le voulons vraiment. Nous pouvons toujours nous dire, comme le proverbe chinois, que nous vivons à une époque intéressante.

Je voudrais ce soir parler de trois questions importantes pour notre nation. La question que je considère la plus importante et la plus centrale sur le plan international est celle des emplois et de la compétitivité économique. Les affaires dans les années quatre-vingt-dix se traitent à l'échelle globale et il y a un libre mouvement de capitaux entre les pays, mais le Canada peut malgré tout faire quelque chose pour déterminer son avenir économique. Nous devons décider si nous voulons finir au premier ou au dernier rang dans le nouvel ordre économique, si notre pays offrira des emplois bien rémunérés, gage de prospérité ou sera plutôt un refuge pour des industries vieillissantes et des espoirs déçus.

[Texte]

The passage of NAFTA and the successful completion of the Uruguay round were the first crucial steps. The Canadian government must help business to position itself to be globally competitive. This includes a simplification of the tax system, a more aggressive role for our overseas trade officials, and the encouragement of and possible joint participation in research and development projects.

Furthermore, the orientation of the government's economic strategy must emphasize small and medium-sized businesses, which are far and away the largest generators of jobs and wealth in this country. The Canadian government must also remove the excessive weight of bureaucracy and encourage entrepreneurship.

This is the new international war; it is being fought with e-mail rather than A-bombs. Canada must prepare itself to take on all competitors. However, the choice of whether or not to act now is ours.

The second international issue that deeply concerns me is the massive increase in ethnic violence across the world and the west's response to it. Since 1989 the United Nations peacekeeping missions have been the primary response to these conflicts. Canada has a long and proud tradition of participating in UN operations. However, developments in the post-Cold War world have brought numerous reasons to reassess this position.

Take the case of Bosnia. The west is again on a march of folly in the Balkans and it slowly drifts towards war with Serbia. The UN backed into the conflict originally and over the last two years has been powerless to do anything to stop it. Canadian soldiers, stuck in the middle of somebody else's war, are being shot at, held hostage and subjected to mock executions. And for what?

The fact of the matter is there is nothing Canada can or should do in Bosnia. For all of those who advocate action, ask yourselves, would you die to defend Bosnia? If not, why is it up to Canadian soldiers from Musquodoboit Harbour, Nova Scotia, and Mississauga, Ontario, to do the same? Even if the west sent 500,000 troops and defeated the Serbs in battle, what would we do—stay there for 20 years as we did in Cyprus?

This country needs to make hard financial choices. It is time to bring Canadian soldiers home and to dramatically reconsider our involvement in UN peacekeeping. This is a central issue to Canadian foreign policy in the years ahead.

[Traduction]

La mise en oeuvre de l'ALÉNA et le succès des négociations de la ronde de l'Uruguay ont été des jalons importants. Le gouvernement du Canada doit aider le monde des affaires à se préparer à la concurrence globale. Il faut notamment pour cela simplifier le régime fiscal, permettre à nos agents commerciaux à l'étranger de jouer un rôle plus dynamique et offrir l'appui et peut-être la participation du gouvernement à des projets de recherche et de développement.

En outre, la stratégie économique du gouvernement doit reconnaître le rôle des petites et moyennes entreprises puisque ce sont elles qui produisent de loin le plus grand nombre d'emplois et le plus de richesse au Canada. Le gouvernement doit aussi alléger le fardeau bureaucratique et favoriser l'esprit d'entreprise.

Nous sommes en guerre à l'échelle internationale, mais c'est un nouveau genre de guerre, livrée à coup de courrier électronique au lieu de bombes atomiques. Le Canada doit être prêt à affronter tous ses rivaux. C'est cependant à nous de décider si nous allons agir ou non.

La deuxième question internationale qui me préoccupe énormément est l'accroissement généralisé des manifestations de violence ethnique partout dans le monde et la réaction des pays de l'ouest. Depuis 1989, la principale réaction à ces conflits a été l'envoi de missions de maintien de la paix des Nations Unies. Le Canada a une longue et fière tradition de participation aux opérations des Nations-Unies. Cependant, nous devons maintenant réévaluer cette participation à la lumière de l'évolution de la situation internationale depuis la fin de la guerre froide.

• 1925

Voyez ce qui se passe en Bosnie. Encore une fois, les pays de l'ouest se laissent emporter à la démente dans les Balkans et s'acheminent lentement vers un conflit avec la Serbie. Les Nations unies sont intervenues dans le conflit à reculons il y a deux ans et, depuis, elles n'ont rien pu faire pour l'arrêter. Les militaires canadiens pris au piège d'une guerre dans laquelle leur pays n'est pas impliqué se font tirer dessus, prendre en otage et passer devant de faux pelotons d'exécution. Et tout cela pourquoi?

En réalité, il n'y a rien que le Canada peut ou doit faire en Bosnie. Ceux qui préconisent une intervention canadienne devraient d'abord se demander s'ils seraient eux-mêmes prêts à mourir pour défendre la Bosnie. Sinon, pourquoi des militaires canadiens de Musquodoboit Harbour, en Nouvelle-Écosse, ou de Mississauga, en Ontario, devraient-ils se sacrifier? Même si l'ouest envoyait 500 000 militaires en Bosnie et battait la Serbie, que ferions-nous ensuite? Resterions-nous en Bosnie pendant 20 ans comme nous l'avons fait à Chypre?

Le Canada doit faire des choix financiers difficiles. Il est temps de rapatrier les militaires canadiens et de réexaminer notre participation aux opérations de maintien de la paix des Nations unies. Ce sera très important pour la politique étrangère du Canada au cours des années à venir.

[Text]

In dealing with ethnic conflict, the role of the west must come after the fighting is over. Our role should be in providing aid and technical assistance to support the building of a lasting, community-based peace in these nations. Only people on the ground can forge the enduring peace. The west neither can nor should attempt to do this in a Bosnian type of situation. We must not delude ourselves with myths of omnipotence.

The final issue I wish to address this evening is the proliferation of weapons of mass destruction, especially nuclear weapons. The discovery of Iraq's nuclear program and the uncertainty of North Korea are stark examples of the potentially dangerous world ahead.

The Nuclear Non-Proliferation Treaty is coming up for renewal in 1995. Canada has wisely stated its support for an indefinite and unconditional extension to the treaty. However, the renewal of this important bulwark against uncontrolled proliferation is by no means assured.

The Government of Canada, as a non-nuclear weapons state, must make the renewal an important priority. This nation possesses significant expertise in this field. The government must capitalize on this and use all the leverage it can muster to ensure this treaty continues in perpetuity. Without this international agreement the world would not have a mere handful of renegades but some 25 to 30 nuclear-armed states. This would be a security nightmare. Therefore, the indefinite extension of the Nuclear Non-Proliferation Treaty is absolutely crucial in building a more peaceful world.

These three issues are only a few of the difficult questions facing Canada in the years ahead. The building of a strong economic base, a reassessment of participation in UN peacekeeping, and the renewal of the Nuclear Non-Proliferation Treaty will go a long way in building hope for the future.

Canada can succeed in the years ahead if it has the will to do so. At the dawn of the last century Prime Minister Sir Wilfrid Laurier declared the 20th century could be Canada's. Given the levels of discontent in the land, the country now appears to be on the wrong course. However, as the millennium approaches let us walk unafraid toward it, for with resolve the next century may again belong to Canada.

Thank you, Mr. Chairman.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you, Mr. Miller.

J'appellerais maintenant au microphone, M^{me} Barbara Duttaw, de l'Université d'Ottawa.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous rappelle de parler lentement, s'il vous plaît.

Mme Barbara Duttaw (étudiante, Université d'Ottawa): Sur la scène internationale, il y a plusieurs questions d'actualité qu'il faut signaler.

[Translation]

En cas de conflit entre deux groupes ethniques, l'ouest doit attendre que les combats soient terminés avant d'intervenir. Notre rôle devrait être de fournir une aide financière et technique pour aider ces nations à instaurer dans leur pays une paix durable et harmonieuse. Seuls les peuples directement en cause peuvent façonner une paix durable. L'ouest ne peut ni ne doit essayer de l'imposer dans une région comme la Bosnie. Nous ne devons surtout pas croire que nous sommes tout puissants.

La dernière question dont je veux parler ce soir est la prolifération des armes de destruction massive, surtout les armes nucléaires. La découverte du programme nucléaire de l'Irak et l'incertitude qui règne en Corée du Nord sont des exemples frappants des dangers qui menacent encore le monde.

Le Traité de non-prolifération nucléaire doit être renouvelé en 1995. Le Canada a sagement déclaré qu'il appuierait une prolongation indéfini et inconditionnelle du traité. Il n'y cependant aucune garantie que cet important moyen de défense contre une prolifération incontrôlée sera renouvelé.

À titre de pays qui ne possède pas d'armes nucléaires, le gouvernement du Canada devrait faire une priorité du renouvellement de ce traité. Notre nation possède beaucoup de connaissances spécialisées dans le domaine nucléaire. Le gouvernement doit profiter au maximum de ses connaissances et user de toute son influence pour garantir que le traité sera maintenu indéfiniment. Sans cet accord international pas, le monde ne compterait pas simplement une poignée de nations réfractaires, mais 25 ou 30 états possédant des armes nucléaires. Ce serait un cauchemar du point de vue de la sécurité. Il est donc tout à fait essentiel de maintenir indéfiniment le traité de non-prolifération nucléaire pour bâtir un monde plus pacifique.

Ces trois questions ne sont que quelques-unes parmi bien d'autres auxquelles nous devrons faire face au Canada pendant les années à venir. Si nous parvenons à édifier une base économique solide, à réévaluer notre participation aux forces de maintien de la paix des Nations unies et à renouveler le traité de non-prolifération nucléaire, nous aurons fait beaucoup pour nous donner de l'espoir pour l'avenir.

S'il a la volonté nécessaire, le Canada peut réussir pendant les années à venir. Au début du siècle, le premier ministre sir Wilfrid Laurier avait déclaré que le XX^e siècle pourrait appartenir au Canada. Vu le mécontentement qui règne maintenant au pays, nous semblons nous être engagés dans la mauvaise voie. Nous devrions cependant aborder sans crainte le prochain millénaire parce qu'il suffit de faire preuve de résolution pour que le prochain siècle appartienne au Canada.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Merci, monsieur Miller.

I shall now call to the microphone Ms Barbara Duttaw, from Ottawa University.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I remind you to speak slowly, please.

Ms Barbara Duttaw (Student, University of Ottawa): There are many current issues on the international scene which should retain our attention.

[Texte]

Premièrement, la question du conflit en Somalie est importante de même que celle du conflit dans l'ex-Yougoslavie. Les élections en Afrique du Sud se tiendront dans peu de temps. Ces questions—la Somalie, l'ex-Yougoslavie et l'Afrique du Sud—sont d'actualité très connues de la population. On les retrouve dans les journaux et à la télévision. Donc, je ne veux pas passer trop de temps sur ces questions.

J'aimerais parler des questions internationales qui me préoccupent le plus. Premièrement, je vais parler de la fin de la guerre froide.

[Traduction]

First, there is the conflict in Somalia and that in former Yugoslavia. The elections in South Africa will take place in the near future. These issues, Somalia, former Yugoslavia and South Africa, are well known among the public. They are covered by the newspapers and by television. I shall therefore not spend too much time talking about them.

I would like to talk about those international issues which concern me the most. First, I shall talk about the end of the Cold War.

● 1930

La fin de la bipolarité nous a promis un nouvel ordre mondial caractérisé par la stabilité, la reconnaissance des droits humains. Malheureusement, selon moi, la fin de la guerre froide ne nous a pas apporté la stabilité, ni la reconnaissance des droits humains. En réalité, cette époque est caractérisée plutôt par l'instabilité politique, les guerres régionales et les tensions ethniques.

Obviously the post-Cold War era is not stable. Obviously the post-Cold War era is characterized by ethnic conflicts, by regional conflicts, and by many tensions that have not as yet been resolved. Furthermore, the post-Cold War era is not free from nuclear problems.

As was previously mentioned, there are questions of nuclear problems in North Korea and Iraq, but there are also questions in the former Soviet Union. How are the nuclear weapons in the former Soviet Union going to be handled? Who is going to manage those weapons? Those are questions that concern us. Even if the Cold War era has ended, that does not necessarily mean we are more secure. As a matter of fact, I would maintain that the new world order is in fact more insecure than what we knew in the bipolar era.

First, I would like to address the issue of the United Nations. In the 1990s we are looking at the United Nations as an effective international organization that would be able to mitigate conflicts, to provide solutions, and to bring opposing sides in conflicts together. However, we have seen, even with the end of bipolarity, that the United Nations is still not capable of resolving the problems in Somalia and in the former Yugoslavia.

Even if the veto is not being used very often nowadays, the problem with the United Nations is that it is not viewed as a democratic organization. It is viewed as an organization that represents primarily western powers. Therefore many nations, particularly developing countries, feel excluded from the international negotiation processes that go on in the United Nations. Certain areas of concern are a reform of the United Nations Security Council, and a reform of the financial contribution mechanisms of the United Nations.

Currently the United States is the largest contributor to the United Nations. However, the United States does not actually meet its proposed contributions. Even though it does not meet its proposed contributions to the United Nations, the United States is not willing to allow other nations to increase their contributions. Therefore, even though Japan, for instance, wants to contribute more to the United Nations, it is unable to do so. Other nations may wish to contribute more to the financial

The end of bipolarity was the promise of a new world order characterized by stability and human rights recognition. Unfortunately, in my opinion, the end of the Cold War didn't bring stability nor did it bring us the recognition of human rights. In reality, this period is rather characterized by political instability, regional conflicts and ethnic tensions.

Manifestement, l'après guerre froide est loin d'être stable. C'est une période caractérisée par des conflits ethniques, des guerres régionales et par de nombreuses tensions qui n'ont pas encore été résolues. De plus, depuis la fin de la guerre froide, les problèmes nucléaires n'ont pas disparu.

Comme on l'a dit tout à l'heure, il est question de problèmes nucléaires en Corée du nord et en Irak, mais l'ancienne Union soviétique aussi suscite des inquiétudes. Que va-t-on faire des armes nucléaires de l'ancienne Union soviétique? Qui va en être responsable? Toutes ces questions nous paraissent très préoccupantes. Même si la guerre froide est terminée, cela ne veut pas dire que nous soyons plus en sécurité. En fait, je maintiens même que le nouvel ordre mondial est en fait plus dangereux que la période de la bipolarité.

Je voudrais tout d'abord parler des Nations Unies. Dans les années 1990, nous voyons les Nations Unies comme une organisation internationale efficace, capable d'apaiser les conflits, de trouver des solutions et de rapprocher les parties opposées. Mais nous nous sommes aperçus que, même après la fin de la bipolarité, les Nations Unies ne sont toujours pas en mesure de régler les problèmes en Somalie et dans l'ex-Yougoslavie.

Même si le veto n'est pas utilisé très souvent de nos jours, le problème est que les Nations Unies ne sont pas considérées comme une organisation démocratique mais plutôt comme une organisation qui représente avant tout les puissances occidentales. Par conséquent, de nombreux pays, particulièrement les pays en développement, se sentent exclus des processus de négociations internationales aux Nations Unies. On pense particulièrement à une réforme au Conseil de sécurité des Nations Unies et des mécanismes de financement de l'organisation.

Actuellement, ce sont les États-Unis qui doivent payer la plus grande part du financement des Nations Unies. Bien qu'ils ne respectent pas leurs obligations financières vis-à-vis des Nations Unies, les États-Unis ne veulent pas permettre aux autres pays d'augmenter leur quote-part. Ainsi, le Japon, pourtant prêt à verser davantage aux Nations Unies, n'est pas en mesure de le faire. D'autres pays pourraient être disposés à contribuer davantage au programme financier des Nations Unies

[Text]

programs in the United Nations but are restricted by resolutions enacting what percentage they can contribute.

I believe that the nations of the world need to develop an international will and an international commitment to the United Nations, to the Declaration of Human Rights, and to the recent establishment of a human rights high commissioner. I believe that national sovereignty in certain cases must give way to international responsibility.

Another question I'd like to raise that is related to the United Nations is the question of refugees. Today there are 19.7 million refugees in the world and there are 24 million displaced persons. It's interesting to note that 82% of the refugees in the world find refuge in Third World countries. In Canada, in the United States and most developed nations nowadays we are concerned with the number of immigrants and refugees coming into our countries. National borders are closing. We are closing our national borders to refugees, international migrants, and to immigrants in general.

I feel the developed countries must take a greater responsibility in assisting refugees, not only financially, but also in offering them places of asylum, instead of adding to the problems of Third World countries that are already overburdened by environmental, ecological, political and economic problems. Rather than overburdening the Third World countries, I believe we should accept more refugees and broaden our definition of a refugee as well.

Canada has taken a few steps in that regard. We do recognize the right of female refugees who are fearful of being attacked in their own homes or of being abused by their spouses. I feel that's an important step.

I also feel we have to recognize the rights of men and women, in China for instance, to be afraid of being sterilized. If a man or woman is afraid of being sterilized, then I believe it should be a reason to accept them for refugee status.

Recently Canada accepted several women's claims to refugee status because they were to be forced into being sterilized in China. However, by the same token, Canada then refused to allow several men to be accepted as refugees simply because they were men instead of women. Men and women should both be allowed to claim refugee status on the basis that they fear being sterilized if they return to their country.

In the International Year of the Family, I feel we should recognize the UN's Universal Declaration of Human Rights, which states that every man and woman has the right to decide the number of children they will have. These are important issues in the Year of the Family. As Canadian families, we need to recognize the problems of families in other countries throughout the world, especially those in China.

To conclude, the end of the Cold War era has given us the opportunity to form more international agreements and to join together with other nations throughout the world under the auspices of the United Nations. We really should, as Canadians,

[Translation]

mais en sont empêchés par les résolutions définissant les pourcentages autorisés.

Je crois que tous les pays doivent manifester une volonté internationale et prendre des engagements à l'échelle internationale envers les Nations Unies, pour garantir le respect de la déclaration des droits de la personne et envers le nouveau haut commissaire aux droits de la personne. Dans certains cas, la souveraineté nationale doit céder le pas à la responsabilité internationale.

J'aimerais soulever une autre question en rapport avec les Nations Unies, celle des réfugiés. Il y a actuellement 19,7 millions de réfugiés dans le monde et 24 millions de personnes déplacées. Il est intéressant de constater que 82 p. 100 des réfugiés du monde trouvent refuge dans des pays du Tiers monde. Au Canada, aux États-Unis et dans la plupart des pays industrialisés, on redoute un afflux trop important d'immigrants et de réfugiés. Les pays ferment leurs frontières. Nous fermons les nôtres aux réfugiés, aux migrants internationaux et aux immigrants en général.

• 1935

À mon avis, les pays industrialisés doivent faire plus pour aider les réfugiés, non seulement financièrement, mais aussi en leur donnant asile, au lieu d'ajouter aux problèmes des pays du tiers-monde déjà noyés sous les difficultés écologiques, politiques et économiques. Au lieu de surcharger les pays du tiers-monde, nous devrions accepter un plus grand nombre de réfugiés et également élargir notre définition de réfugié.

Le Canada a pris quelques mesures en ce sens. Nous reconnaissons les droits des femmes réfugiées qui craignent d'être attaquées chez elle ou d'être victimes de violence de la part de leur conjoint. Je trouve que c'est un pas important.

Nous devons également reconnaître les droits des hommes et des femmes qui, en Chine par exemple, ont peur d'être stérilisés. Si un homme ou une femme a peur d'être stérilisé, je trouve que ce devrait être une raison suffisante pour lui accorder le statut de réfugié.

Dernièrement, le Canada a accepté d'accorder le statut de réfugié à plusieurs femmes que l'on allait forcer à se faire stériliser en Chine. Mais parallèlement, le Canada a refusé d'accepter plusieurs hommes comme réfugiés, simplement parce que c'étaient des hommes et non des femmes. Hommes ou femmes, tous devraient pouvoir demander le statut de réfugiés parce qu'ils craignent d'être stérilisés s'ils retournent dans leur pays.

Dans le cadre de l'Année internationale de la famille, je trouve que nous devrions reconnaître la déclaration universelle des droits de l'homme des Nations Unies, selon laquelle les hommes et les femmes ont le droit de décider du nombre d'enfants qu'ils veulent avoir. Ce sont des questions importantes pour l'Année de la famille. Les familles canadiennes doivent reconnaître les problèmes des familles dans d'autres pays, particulièrement en Chine.

En conclusion, la fin de la guerre froide nous a donné la possibilité de conclure de nouvelles ententes internationales et de nous joindre à d'autres pays sous l'égide des Nations Unies. Nous, les Canadiens, devons vraiment encourager les Nations

[Texte]

support the United Nations in its actions and efforts. If we support the United Nations through higher financial contributions and through our peacekeeping troops, I think we can perhaps make this world a more stable place than it is right now. Thank you.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you, Ms Dutta. We also have a student from the

Université du Québec à Hull. Je demanderais à M. Simon Tsegakele de se présenter au micro.

M. Simon Tsegakele (étudiant, Université du Québec à Hull): Monsieur le président, honorables députés, honorables sénateurs, mesdames et messieurs.

Le Canada a engendré ça et là l'espoir chez les populations oubliées par le fait qu'il n'a pas de passé colonial, qu'il n'a pas été dans toutes les résolutions compromettantes, qu'il a été un exemple dans l'annulation de la dette d'un certain nombre de pays, qu'il a défendu un plaidoyer pour la démocratie et les droits de l'homme, par l'aide au développement.

Aussi, puis-je me réjouir et du coup vous féliciter, au nom des étudiants de l'UQAH, et particulièrement des étudiants étrangers africains, de l'initiative prise par les honorables membres de cette auguste assemblée et saluer l'attention que le gouvernement canadien portera pour ces assises publiques.

[Traduction]

Unies dans leur action et dans leurs efforts. Si nous aidons l'organisation par des contributions financières plus élevées et par l'envoi de troupes de maintien de la paix, nous réussirons peut-être à rendre le monde plus stable qu'il ne l'est maintenant. Je vous remercie.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Merci, madame Dutta. Nous avons également un étudiant de

Université du Québec à Hull. I would now ask Mr. Simon Tsegakele to come to the microphone.

Mr. Simon Tsegakele (Student, Université du Québec à Hull): Mr. Chairman, honorable members, honorable senators, ladies and gentlemen.

Canada has raised hope here and there among the forgotten people because it doesn't have a colonial past, it didn't take part in all the compromising resolutions, it acted as a model in forgiving the debt of a number of countries, it supported democracy and human rights through development aid.

So, I am extremely happy and I want to congratulate you, on behalf of UQAH students and especially on behalf of African foreign students, about the initiative taken by the honorable members of this august assembly and to pay tribute to the Canadian government for the attention it will give to these public meetings.

● 1940

Dans un monde en perpétuelle mutation et de plus en plus interchangeable et lié, il s'est donc fait sentir le besoin de revoir toutes les politiques mondiales, notamment dans le domaine de la coopération internationale. Pour cela, le multinational, le bilatéral, l'aide au développement et les grands idéaux sont autant d'éléments de la coopération et de la politique étrangère canadienne qui mériteraient d'être redéfinis vu les objectifs et les moyens.

Force est aujourd'hui de constater que, malgré les progrès considérables du Canada dans tous ces domaines des relations internationales, il existe un hiatus entre le dire et l'exemple. En effet, pendant que le Canada plaide pour plus de démocratie et le respect des droits de l'homme, en même temps, on oublie l'aide octroyée à la Chine et à l'URSS. Bien que l'on s'imagine la Chine comme un dragon célèbre, nous pensons qu'elle n'est pas avec l'ancienne URSS un exemple de démocratie et de respect des droits de l'homme. Comme l'Afrique n'est pas un centre d'intérêt économique, on réduit son aide sous prétexte qu'elle n'est pas aussi démocratique que l'auraient souhaité les démocraties occidentales.

L'objectif fixé librement par le Canada, à savoir de consacrer en l'an 2000, 0,8 p. 100 de son PMB pour l'aide au développement, nous semble donc compromis. Nous pensons qu'il va falloir revenir sur cet objectif et essayer de l'atteindre. Aussi, n'est-il pas contradictoire, sinon ironique, de parler d'environnement pendant qu'on ne lui accorde que peu de respect chez soi. On ne peut dire que la population autochtone jouisse d'une immunité dans ce sens.

Il est également préoccupant de voir l'incapacité de l'ONU—notamment le Canada qui fait partie de l'ONU—de ne pas voir à appliquer toutes les résolutions prises en ce qui concerne les Palestiniens, au Moyen-Orient, mais également la Somalie, sans oublier l'Irak.

In a constantly evolving world where everything is becoming increasingly more interchangeable and interrelated, it has become clear that we need to review all of our international policies, particularly in the area of international cooperation. Multinationalism, bilateralism, development aid and lofty ideals are all aspects of cooperation and Canadian foreign policy that must be redefined in terms of their objectives and means.

Despite the tremendous progress made by Canada in all areas of international relations, we must recognize that there is a difference between what we say and what we do. Indeed, Canada pleads for more democracy and human rights but tends to forget about the assistance it has given to China and the USSR. Although we tend to view China as a famous dragon, we can't view this country, nor the former USSR, as an example of democracy where human rights are never transgressed. Because Africa is not an important economic center, the aid provided to this area has been reduced under the pretext that African countries are not as democratic as Western democracies would like them to be.

We therefore feel that the objective set by Canada, namely, to earmark 0,8% of GNP for development aid by the year 2000, is jeopardized. We feel that Canada must go back to this objective and try to reach it. Furthermore, is it not ironic or at least contradictory to talk about the environment when so little respect is shown for the environment within its own borders. It cannot be said that native peoples enjoy immunity in this area.

It is also disconcerting to witness the inability of the UN—and Canada, as a member nation—to enforce all the resolutions made regarding the Palestinians in the Middle East and also both Somalia and Iraq.

[Text]

Nous pensons que le Canada doit agir dans ce sens en étant non seulement observateur mais un gendarme afin que tous les droits soient appliqués pour tous, loin des intérêts économiques occultes.

Concernant l'aide à la formation—élément essentiel au développement—vous conviendrez avec moi, monsieur le président, mesdames et messieurs, que l'homme et la femme sont la richesse d'un pays. Ce sont eux qui travaillent, qui créent la richesse, qui font vivre la nation et l'État. On peut leur donner des armes non pas pour faire la guerre comme c'est encore le cas dans certaines régions, mais pour assurer d'abord leur survie dans une économie qui se mondialise et ensuite, pour développer l'économie dans laquelle ils vivent et assurer le bien-être de leurs enfants et de leurs parents. C'est là le rôle de l'éducation et de la formation, tant au Nord qu'au Sud. D'où la priorité à la formation au Sud. Ainsi, aider l'école au Sud c'est également faire asseoir la démocratie tant souhaitée par le Nord.

Le rapport de 1992, du Comité d'aide au développement de l'Organisation de la coopération et de développement économique, l'OCDE, disait à juste titre que, et je cite :

Pour la plupart des pays en développement, l'interdépendance croissante de l'économie mondiale nécessite un net renforcement de leurs capacités politique, institutionnelle, économique et humaine afin qu'ils puissent parvenir à régler leurs propres problèmes.

• 1945

Le développement des ressources humaines est donc d'une priorité vitale.

Concernant l'immigration, les étudiants de l'UQAM, représentés par l'Amicale des étudiants étrangers, insistent sur ce point parce que nous pensons que l'immigration est un élément essentiel pour un partenariat tant souhaité par le Canada. Sur ce point, je mettrai essentiellement l'accent sur l'immigration étudiante, non sur ceux et celles qui sont intéressés à se bâtir une hypothétique vie au Canada.

Plusieurs points devraient être revus pour la population étudiante, surtout d'origine africaine, qui représente pour la seule province du Québec, selon le rapport de MSDGERUDC, du 23 juin 1992 pour l'automne 1991, près de 41 p. 100 des étudiants étrangers. Beaucoup de permis d'étudiants, qui constituent certainement un obstacle pour l'accessibilité de la scolarité utile pour le développement des pays du Sud devraient donc être allégés, afin que l'aide au développement ne soit par un fardeau pour la démocratie occidentale.

L'interdiction de travailler au Canada, proscrite dans le passeport, constitue également un obstacle pour l'expérimentation réelle des théories et des techniques universitaires.

Il se fait sentir également le besoin que les pays comme le Canada oeuvrent pour une restructuration de l'ONU, notamment au niveau du concept de sécurité qui est devenu moins représentatif. Il faut élargir sa composition afin que l'ONU puisse mieux servir la communauté mondiale en assurant les mêmes droits pour tous.

[Translation]

We feel that Canada must take action not only as an observer but also as an enforcer to ensure that the rights of everyone are recognized and are not tied to hidden economic interests.

As for training assistance—an essential ingredient for development—you will agree with me, Mr. Chairman, ladies and gentlemen, that men and women constitute the wealth of a nation. These are the people who work, who create the wealth, who breathe life into the nation and the state. We can equip them not to wage war, as is still the case in certain regions, but first of all to insure their survival in an increasingly global economy and then, to develop the economy in which they are living, thereby providing for the well-being of both their children and parents. That is the role of education and training, whether we are talking about the North or the South. This is why priority must be given to training in the South. Helping schools in the South also means laying the foundation for democracy, which is so strongly desired by the North.

The 1992 report published by the Development Assistance Committee of the Organization of Economic Cooperation and Development, the OECD, correctly said that

In most developing countries, the growing interdependence of the world economy had made it essential for them to strengthen their political, institutional, economic and human capabilities so that they will be able, at one point, to resolve their own problems.

Human resource development is therefore an essential priority.

The students of the University of Quebec in Montreal, represented by the Association of Foreign Students, would like to stress the importance of immigration because we feel it is an essential element required to build this partnership so strongly desired by Canada. Furthermore, I would emphasize the need for student immigration, and here I am not referring only to those students who are interested in possibly settling in Canada.

Several aspects of student immigration should be reviewed, particularly as they relate to students of African origin, who in the province of Quebec alone represented, according to the MSDGERUDC report of June 23, 1992, nearly 41% of foreign students in the fall of 1991. Many of the restrictions placed on student visas, which certainly make it more difficult to have access to education, which in turn is so vital for the development of southern countries, must be relaxed so that development aid is not a burden for Western democracies.

The prescription in our passports stipulating that we cannot work in Canada is another obstacle preventing us from gaining practical experience to complement the theories and techniques learned at university.

There is also a need for countries such as Canada to work towards restructuring the United Nations, especially in the area of security, which has become less representative. Membership on the U.N. security council must be increased so that the UN can better serve the international community by ensuring that everyone enjoys the same rights.

[Texte]

Nous vous remercions.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Merci, monsieur Tsegakele. Avant d'inviter d'autres personnes qui voudraient intervenir dans le débat, je pense qu'il faudrait peut-être axer cela sur la polarisation qu'on peut voir entre combien de ressources accorder à notre politique étrangère. Doit-on s'ouvrir et profiter de cette guerre froide ou bien plutôt devons-nous régler les problèmes domestiques avant de passer à l'extérieur? Quelle est la priorité? Dépendant où on met la priorité, quelles ressources accorder à la politique étrangère?

Si des personnes ont des commentaires, des questions sur le sujet, je les invite à se présenter au micro.

Mr. Daniel Cohn (Individual Presentation): Good evening, members of the committee and my fellow students. Some of you I know, some of you I don't. Thank you for giving me this opportunity to speak.

I'd like to perhaps broaden some of the discussion from concern about specific policy areas to the whole field of foreign policy.

I think one theme that runs through all of the presentations is independence. Increasingly, foreign policy is a more and more critical issue for us because of economic factors and political factors currently arising. Because of the global economy and the end of the Cold War, the world impinges more and more on Canada, and it's less and less possible to make the division between the domestic and foreign policy fields. Therefore, I think any government that wishes to help Canada recover from its current economic problems, to prevent future social ills, and to ensure our ability to make policy independently in Canada for Canadians, has to address perhaps a little more concern than we have historically to the issue of foreign policy.

In that regard, we also cannot go too far because in this world, which is increasingly closer together, I don't think any country can be completely independent any more. Even the United States, as we have seen in the current GATT round, has to make concessions to its partners and neighbours.

Therefore, I would recommend—taking up your question, Mr. Sherif—that if it does come to a choice in priorities, perhaps we do have to pay a little more attention to our foreign policy and devote a bit more in the way of resources to it. Otherwise any other spending, whatever the problem, would perhaps be somewhat pointless. Thank you.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you, Mr. Cohn.

I will accept Mr. Cohn's invitation if anyone wants to follow up on his comment about globalization.

M. Sapard Kalala (étudiant, Université d'Ottawa): Je m'appelle Sapard Kalala et je viens de l'Université d'Ottawa. Je suis à la faculté de droit.

[Traduction]

Thank you very much.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you, Mr. Tsegakele. Before I turn the floor to others who wish to participate in this debate, I think that we should perhaps focus on the polarization that we can see regarding the amount of resources that should be earmarked for our foreign policy. Should we be looking beyond our borders and taking advantage of the end of the Cold War or should we instead be concentrating on our domestic problems before we deal with foreign issues? What should the priority be? Depending on what this priority is, what resources should we be allocating to our foreign policy?

If anyone has any comments or questions on this issue, I would invite them to go to the microphone.

M. Daniel Cohn (présentation individuelle): Bonsoir, membres du comité et camarades étudiants. Il y en a certains parmi vous que je connais, et d'autres pas. Je vous remercie de me donner l'occasion de m'adresser à vous.

J'aimerais peut-être élargir le débat pour discuter de la politique étrangère dans son ensemble plutôt que de parler d'une politique précise.

D'après moi, le thème que l'on retrouve dans tous les exposés, c'est l'indépendance. En raison des facteurs d'ordre économique et politique, la politique étrangère devient de plus en plus importante à nos yeux. Par suite de la mondialisation de l'économie et de la fin de la guerre froide, le monde se tourne de plus en plus vers le Canada, et il devient de moins en moins possible de démarquer la politique intérieure et la politique étrangère. Je crois donc que tout gouvernement qui désire relancer l'économie canadienne afin de prévenir un dérapage social à l'avenir et de s'assurer que notre pays soit en mesure d'élaborer une politique canadienne indépendante dans l'intérêt des Canadiens, doit se préoccuper davantage que nous ne l'avons fait jusqu'ici de la politique étrangère.

À cet égard, nous ne pouvons pas aller trop loin parce que dans ce monde, qui se rétrécit de plus en plus, les pays ne peuvent plus agir d'une façon entièrement indépendante. Mêmes les États-Unis, comme nous avons pu le constater lors des dernières négociations du GATT, ont dû faire des compromis à leurs partenaires et voisins.

Pour revenir à votre question, monsieur Sherif, s'il faut faire un choix parmi nos priorités, peut-être devrions-nous nous intéresser davantage à notre politique étrangère et lui accorder un peu plus de ressources. Sinon, toute autre dépense, peu importe le problème, serait peut-être dénuée de sens. Merci.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Merci, monsieur Cohn.

Comme l'a proposé de M. Cohn, j'invite quiconque veut donner suite à ses observations au sujet de la mondialisation à prendre la parole.

Mr. Sapard Kalala (student, University of Ottawa): My name is Sapard Kalala and I am from the University of Ottawa. I'm at the law faculty.

• 1950

[Text]

Parmi ces quatre points concernant comment les Canadiens perçoivent leurs voisins, il y en a quatre. Ils concernent d'abord les États-Unis, les autres principaux partenaires de l'Europe de l'Ouest, l'URSS et les autres et, viennent ensuite le Moyen-Orient, l'Amérique latine et l'Afrique. Selon moi, les derniers sont les plus importants. Comme vous venez de le dire, je trouve que le Canada n'a pas le choix. Il doit d'abord se responsabiliser sur les problèmes internes.

Depuis 1960 jusqu'à ce jour, le Canada a beaucoup donné à l'aide au développement. Chaque année, cette aide ne fait qu'augmenter, de sorte que les citoyens et citoyennes canadiennes commencent à déplorer l'aide donnée aux étrangers alors qu'il y a ici des gens qui n'ont pas de travail. Un dicton dit: si on donne à quelqu'un un poisson, il faut qu'il en mange, mais si on lui a appris à le pêcher, il tentera de se supporter lui-même.

En ce qui concerne cette aide, donnée depuis 1960 jusqu'à aujourd'hui, les critiques des politiques étrangères du gouvernement canadien pensent que c'est le gouvernement qui veut que les pays sous-développés continuent toujours à souffrir pour qu'il puisse commander au gouvernement de toujours donner de l'argent et dire aux populations canadiennes: «Voyez, nous dépensons ceci pour ces pays». Ce n'est pas du tout juste.

Nous savons que toutes ces politiques de développement sont conçues ici, dans un bureau climatisé pour des gens qui vivent peut-être au fin fond du Soudan ou du Gabon. Après cela, on dit qu'on fait des recherches. On envoie dans ces pays des gens pour quelques jours, voire même une année. Cependant, cela ne peut pas développer les gens.

Regardez comment on a développé le Japon après la Deuxième Guerre mondiale. Qu'a-t-il fallu pour développer le Japon? Il y a eu une aide massive pour faire que le Japon devienne ce qu'il est aujourd'hui. Je voudrais qu'on revoie notre aide.

Quelques points me donnent un peu d'appui et d'espoir. Il faut travailler au respect des droits de la personne et soulager la pauvreté et la faim dans les pays du Tiers monde. Comment le faire? C'est cela le problème car, si on continue à aider, il y a toujours des gens qui souffrent au Canada et qui n'ont rien. Lorsque l'on dit aux citoyens et citoyennes canadiennes qu'on est en train d'aider certains pays, ils ne comprennent pas. Ils vont dire: «Voyons, vous êtes en train de jeter l'argent des contribuables à l'extérieur». C'est cela le problème. La responsabilité du Canada, c'est d'abord ici et, par la suite auprès des autres pays.

C'est pourquoi je trouve que le Canada doit essayer de créer un marché dans ces pays. Nous avons vraiment une très grande chance de pouvoir créer le marché. Qu'avons-nous fait? Il faut créer un marché dans ces pays. La Chine est l'un des plus grands marchés du monde. Qu'avons-nous fait de cela?

Les Américains disaient de certains pays qu'ils étaient communistes même s'ils n'étaient que nationalistes et, par contre, il s'alliait à tous les pays antidémocratiques comme El Salvador.

Qu'est-ce que le Canada peut faire? Y a-t-il une politique canadienne comme telle? Monsieur Chrétien vient d'arriver et je crois qu'il a quand même l'horizon ouvert. Pourquoi s'aligner toujours avec les États-Unis?

[Translation]

I would like to comment on the way that Canadians perceive their neighbors. There are four groups: first of all, there is the United States, the other main partners of Western Europe, the USSR and related countries and, finally, the region comprising the Middle East, Latin America and Africa. In my opinion, this last group is the most important one. As you have just said, Canada has no choice. Our country must first resolve its internal problems.

From 1960 until now, Canada has contributed a great deal in development aid. Every year, this aid increases, to the point where Canadians are starting to resent the assistance given to foreigners when people in Canada are unemployed. It is said that if you give somebody fish, he has to eat it, but if you show that person how to fish, he will try to support himself.

As regards this aid that has been provided from 1960 up until now, critics of Canada's foreign policy think that the government wants the developing countries to remain underdeveloped so that it can keep sending them money and tell Canadians: "See, we are spending this amount on these countries". This is completely unfair.

We know that all of these development policies for people living in the interior of Sudan or Gabon are formulated by people here working in air conditioned offices. After that, we are told that research is done. We send people to these countries for a few days, sometimes even a year. However, this does nothing to develop the people.

Look at how we developed Japan after the Second World War. What did it take to develop Japan? Japan became what it is today as a result of massive aid. I would like us to review that we provide.

A few points give me some hope and support. We must work toward ensuring that human rights are respected and we must relieve poverty and hunger in Third World countries. How can we do this? Therein lies the problem, because if we continue to provide aid, there will still be people in Canada who are suffering and who have nothing. When we tell Canadians that we are helping certain countries, they do not understand. They are going to say that we are throwing taxpayers' money away and spending it outside the country. That is the problem. Canada's responsibility is here, first and foremost. After that, we can turn our attention to other countries.

This is why I feel that Canada must try to create a market in these countries. We truly have a wonderful opportunity to create this market. What have we done about this? We must create a market in these countries. China represents one of the biggest markets in the world. What have we done about this?

• 1951

The Americans said that some countries were communist even though they were simply nationalist; but they allied themselves with every other undemocratic country, such as El Salvador.

What can Canada do? Is there a Canadian policy? Mr. Chrétien has just taken office and I think he's keeping an open mind. Why do we always have to follow the United States?

[Texte]

Ce pouvoir de concevoir, c'est de créer le marché et si nous pouvons faire cela dans ces pays que nous appelons pays sous-développés, en Asie, en Afrique, nous allons vraiment faire des miracles. J'ajoute que c'est une question de paix et une question de travailler au respect des droits de la personne.

L'autre question, celle des droits de l'homme, est une question très importante. Prenons, par exemple, la publicité. Aujourd'hui, la Bosnie n'est pas plus grande que la ville d'Ottawa et Toronto ensemble. On publicise beaucoup ce qui se passe en Bosnie. Cependant, en ce qui a trait à la famine qui sévit au Rwanda, au Burundi, au Gabon et même au Zaïre, personne n'en parle.

Pourquoi? Parce que nos pays en profitent. Parce qu'il y a des diamants, on n'en parle plus. C'est seulement lorsque les gens commencent à mourir, qu'on en est à la fin, comme en Somalie, qu'on s'en préoccupe.

Donc, il ne faut jamais faire de pacte avec le diable. La plupart des gouvernements africains sont des dictateurs. Leurs propres concitoyens et concitoyennes souffrent et ils ne font rien. C'est pourquoi donc je vous dis que la politique canadienne en matière d'affaires étrangères doit être assez catégorique en ce sens car nous avons ici un système très catalyseur. On ne sait pas quoi faire avec l'argent que vous envoyez.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Nous allons continuer en demandant aux intervenants de garder leur discours court car nous n'avons pas beaucoup de temps et plusieurs personnes désirent parler. Parlez un peu plus lentement pour faciliter la tâche au service de la traduction.

Je pense qu'on peut voir en général trois axes qui s'entrecroisent. Ce sont les rapports Nord-Sud; la globalisation et la prospérité économique du Canada. Quelqu'un veut-il intervenir sur l'un de ces sujets ou encore mieux sur l'interaction entre ces sujets et poursuivre également les priorités telles que les Canadiens les ont présentées?

Mr. Daryl Nearing (Individual Presentation): Good evening. I am a master's student at Carleton University's School of Public Administration and I certainly appreciate having the public hearing. Some folks might know that in this week's *Economist* there is an article about having the public hearings across Canada to help define foreign policy. While the article was a little negative about the prospects, maybe with any luck in a few weeks there will be another article about how rewarding and enriching it has been.

I would like to focus on a couple of very specific issues with foreign and trade policy in a document overview of Canadian foreign policy that came out in 1991-92. It focused on how security and trade issues are critical for Canadian foreign policy. I think that in the long run, that is definitely our best bet, through a number of different means, to ensure that security with our trading countries and with other nations in the world is the first step to ensuring Canadians' future prosperity. That is kind of a vague term, but there is something else I would really like to speak to, to kind of bring something out of the crowd.

[Traduction]

Our power of imagination can help us create markets, and if we can do that in the so-called underdeveloped countries in Asia and Africa, we will create miracles. Let me add that this is a question of peace and of human rights.

The other issue is human rights; it's a very important one. Take, for example, media exposure. Today, Bosnia is no bigger than Ottawa and Toronto combined. We hear a lot about what's happening in Bosnia. However, no one is talking about the famine in Rwanda, Burundi, Gabon or even Zaïre.

Why? Because it's to the advantage of our countries. We don't talk about those countries because of the diamond trade. It's only when people are dying and when the end is near—like in Somalia—that we start addressing those problems.

Never sign a pact with the devil. Most African countries are dictatorships. The populations of those countries suffer but the dictators don't do anything. That's why I'm telling you that Canada's foreign affairs policy should be relatively clear since it could be a catalyst.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): We'll move on now. I'll ask all speakers to be brief since we don't have much time and several people still want to speak. Please speak more slowly so the interpreters can keep up.

I think there are three basic issues which overlap. North-South relations, globalization and Canada's economic prosperity. Does anyone want to speak to any of these subjects or, perhaps even better, on the way these issues interact, or about the priorities as identified by the Canadian public?

M. Daryl Nearing (présentation individuelle): Bonsoir. Je suis un étudiant en maîtrise à l'école d'administration publique de l'Université Carleton. Je trouve très utile cette audience publique. Certains d'entre vous avez peut-être lu un article contenu dans l'*Economist* de cette semaine, portant sur les audiences publiques que le Canada tient à travers le pays afin de définir sa politique étrangère. L'auteur de l'article ne semblait pas convaincu que l'expérience valait la peine, mais—avec un peu de chance—dans quelques semaines peut-être on lira un article décrivant les audiences comme ayant été une expérience enrichissante et fructueuse.

J'aimerais parler de questions très précises, sur la politique étrangère et commerciale, contenues dans un document publié en 1991-1992 et qui examine la politique étrangère du Canada. Le document établissait le lien critique entre la sécurité et le commerce et la politique étrangère du Canada. Je crois que c'est, à long terme, la bonne voie à prendre et ce, par le biais de diverses approches, pour assurer la prospérité future du pays. Donc, nous devons maintenir de bons rapports en matière de défense avec nos partenaires commerciaux. C'est un peu vague, mais j'aimerais parler d'autres choses.

[Text]

I would like to see some more concrete specifics on definitions of what we would like to see Canadian trade policy become. I have heard some analysis, for example, from a number of different institutions of things we could do, but I would like to see some speaking directly to policy.

I would like to raise two things. One focuses on peacekeepers and the other deals specifically with Latin America.

Right now there are a number of security issues dealing with Bosnia that not only Canada but the rest of NATO and the UN have to resolve in terms of their involvement, what their peacekeepers in the UN really add up to. Canada is not alone and we shouldn't really get too worked up over wrestling with what we are supposed to be doing there. It is important to make a decision before the six-month term is up, but there is some leeway there.

The other specific point I would like to focus on deals with Latin America. In the 1994-95 estimates for the Department of Foreign Affairs and International Trade, the contribution to the Organization of American States was pretty small compared to the contributions Canada made towards the United Nations. In fact, the two permanent missions in Geneva and New York had 14 times more personnel and 13 times more funding.

In some regards a lot of Canadians' interest is to ensure peace. Quite a number of elections will be going on in Central and South America before the end of the year. That would certainly be in our interest, and in some regards it would help to advance some of our trade policy. So, just as a little point I would like to make, I would shift some of the resources towards what is happening in Washington with the OAS rather than with the UN. Thank you.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you very much. I would just like to remind people that the first section is about the issues that interest Canadians in international relations. We will have a second section for a normative attack on how these issues should be handled.

M. Leblanc (Longueuil): Je suis Nic Leblanc, député de Longueuil.

Monsieur le président, j'ai écouté l'étudiant de l'Université du Québec à Hull, et en écoutant son discours, je me suis rendu compte que c'était un discours africain, avec des paroles africaines. Je le remercie beaucoup de prendre tout ce temps et de démontrer autant d'intérêt pour ce que nous sommes en train de faire ici.

Cela m'a touché un petit peu car, il y a quelques années, lors d'une étude sur l'aide aux pays en voie de développement, on a dit que l'Afrique devrait, entre autres, se diviser en grandes régions et essayer, au lieu d'ouvrir ses marchés, de les fermer pour qu'elle puisse s'autosuffire dans des régions qui seraient un peu plus homogènes. Souvent, ces pays n'ont pas la capacité de faire face à ces marchés internationaux.

Nous sommes un exemple assez frappant. Nous ne faisons que commencer à développer l'ouverture des marchés entre le Canada et les États-Unis. Donc, il faut s'imaginer qu'un pays d'Afrique, par exemple, qui est encore au stade de la pioche et veut faire des affaires avec le monde, fait souvent face à de graves difficultés.

[Translation]

J'aimerais savoir plus précisément quelle sera la politique commerciale du Canada. Par exemple, je sais que certaines institutions ont analysé divers scénarios, mais j'aimerais qu'elles s'intéressent directement à la politique.

• 2000

J'aimerais soulever de deux questions. L'une traite des casques bleus, l'autre plus particulièrement de l'Amérique latine.

À l'heure actuelle, le Canada et les autres pays membres de l'OTAN doivent régler des questions de sécurité en Bosnie et décider du degré de leur intervention dans le conflit. De plus, il doivent se poser des questions sur l'efficacité de l'intervention onusienne. Le Canada n'est pas seul et ne devrait pas se tourmenter au sujet de son rôle en Bosnie. Il est important que nous prenions une décision avant la fin de l'échéance de six mois; il nous reste donc un peu de temps.

L'autre question qui me préoccupe est l'Amérique latine. Dans le budget des dépenses de 1994-95 du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, on voit que la contribution faite par l'organisation des États américains était relativement minime comparée à celle que le Canada verse à l'ONU. En fait, les deux missions permanentes à Genève et à New York avait 14 fois plus de personnel et 13 fois plus de financement.

À certains égards, beaucoup de Canadiens veulent qu'on assure la paix. D'ici la fin de l'année, plusieurs élections se dérouleront en Amérique latine et en Amérique centrale. Ces événements sont assurément dans l'intérêt du Canada et aideront nos relations commerciales à certains égards. Je voulais donc dire qu'il serait peut-être mieux de transférer des ressources de l'ONU à l'OEA basée à Washington. Merci.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Merci beaucoup. Permettez-moi de vous rappeler que la première partie porte sur les questions internationales qui préoccupent le plus les Canadiens. Au cours de la deuxième partie, nous aborderons ces questions d'un point de vue normatif.

Mr. Leblanc (Longueuil): My name is Nic Leblanc. I am the member for Longueuil.

Mr. Chairman, I listened to the student from the Université du Québec à Hull and as I was listening, I realized he was speaking from an African point of view, using African language. I would like to thank him very much for taking the time and showing so much interest in our work.

I was rather touched because, a few years ago, when a study on assistance to developing countries was made, it was suggested that Africa should, amongst other things, be divided into four big regions and instead of opening up its markets, it should close them to become self-sufficient in more homogenous areas. These countries often can't compete on the international market.

Canada is a pretty striking example. We are only just beginning to open up markets between Canada and the United States. So, imagine what it's like for an African country which, for example, is still working with primitive tools and wants to trade with other countries; those countries face enormous obstacles.

[Texte]

Ne serait-il pas plus utile que l'on crée—comme on l'avait déjà proposé d'ailleurs—des régions comme, par exemple, le nord de l'Afrique, une partie du nord-centre de l'Afrique et le nord-ouest qui pourraient s'organiser afin de s'autosuffire au niveau de l'alimentation, au niveau de différents produits, et, lorsqu'ils seraient en mesure de faire face aux grands marchés, à ces grands pays industrialisés, ils pourraient alors s'ouvrir lentement à ces autres pays?

Cela me semble une solution car ils auront toujours des grands problèmes pour se développer s'ils essaient de faire face à des pays très développés. Je pose la question. Il y a plusieurs Africains ici. Je leur pose la question car c'est très important de connaître leur opinion.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Puisque la question est posée, y aurait-il des réponses? Allez-y.

M. Tsegakele: Je suis de l'Université du Québec à Hull.

• 2005

Effectivement, nous pensons, comme le disait monsieur tantôt, qu'il va falloir que le Canada cesse le saupoudrage et essaie de satisfaire tout le monde. Cela ne peut pas marcher. Je ne suis pas en économie, mais en informatique, mais il va falloir essayer de créer une sorte de centre synergique qui pourrait coordonner et aider les pays environnants.

Nous avons différents pôles en Afrique. Il y a l'Afrique centrale, l'Afrique de l'Ouest, l'Afrique du Nord et l'Afrique australe. Dans ces différents pôles, il y a des pays qui sont capables de faire vivre leurs voisins périphériques.

Prenons, par exemple, l'Afrique de l'Ouest. Si on arrive à aider le Sénégal, le Sénégal pourra aider les pays environnants comme le Togo, le Bénin et d'autres. En Afrique centrale, le Congo, le Gabon ou le Zaïre pourrait aider les autres pays environnants. En Afrique australe, on pourrait choisir le Zimbabwe. Je pense qu'il va falloir s'engager dans cette politique—là au lieu de s'engager dans une politique de saupoudrage. Ce serait risqué, mais je ne pense pas que la population canadienne puisse s'engager à satisfaire tout le monde. Merci.

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Merci beaucoup. Est-ce que quelqu'un voudrait poursuivre dans la même voie?

Mme Marcelle Carter (étudiante en administration, Université d'Ottawa): Je voudrais dire aux gens ce qui me préoccupe dans la politique étrangère du Canada.

Il y a bien des gens qui ont une bonne opinion au sujet de la politique étrangère et qui pensent qu'on devrait aider les autres pays. Il y a de personnes qui ne sont pas vraiment au courant et qui ne savent pas vraiment ce qui se passe là-bas.

Je trouve qu'avant de mettre sur pied de gros projets d'aide, il faudrait dire aux gens qu'en aidant les autres pays, on n'aide pas seulement ces pays. Cela peut aider le Canada dans un certain sens parce que cela crée des emplois. Cela peut profiter aux autres pays, mais aussi apporter beaucoup au Canada.

Le Canada se rend à plusieurs endroits. Si cela était davantage connu et s'il y avait des programmes, il y aurait des échanges. Des gens d'autres pays viendraient ici et aideraient le Canada au sujet d'autres politiques. Les Canadiens se sentiraient valorisés par ces échanges entre les pays.

[Traduction]

Wouldn't it be more useful to create—as has been already suggested—regions, like Northern Africa, part of North-central Africa and Northwest Africa, which could strive to become self-sufficient in food and various other products? Once they are ready to enter the global market and compete with industrialized countries, couldn't they then slowly begin trade with those countries?

I think this might be a solution because they will always have to deal with development problems if they are to compete with very advanced countries. That's my question. We have several Africans among us. I would like them to answer because it's very important to know their point of view.

Thank you, Mr. Chairman.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Since the question has been asked, would anyone like to answer? Please do.

Mr. Tsegakele: I'm at the Université du Québec à Hull.

As the gentleman said a few minutes ago, we believe in fact that Canada must stop spreading itself too thinly in trying to please everyone. That won't work. I'm studying computers, not economics, but I think we must try to create a kind of synergistic centre to help and coordinate the efforts of neighboring countries.

Africa has many different areas. There is Central Africa, Western Africa, Northern Africa and Southern Africa. Some countries in these different areas can help neighboring countries.

Let us take, for example, Western Africa. If we could help Senegal, it in turn could help surrounding countries like Togo, Benin and others. In Central Africa, the Congo, Gabon or Zaïre could help their neighbors. In Southern Africa, we could choose to help Zimbabwe. I think we have to take this approach instead of trying to please everyone. It would be risky, but I don't think Canada can commit itself to making everyone happy. Thank you.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you very much. Does anyone else want to follow up on what was said?

Ms Marcelle Carter (Administration student, University of Ottawa): I'd like to share my concern about Canada's foreign policy.

Many people think Canada's foreign policy is good and think we should help other countries. Some people don't really understand the policy or know what's happening in Africa.

Before implementing huge aid projects, we should tell people that by helping other countries, they are also helping others. In a way, this might help Canada because it creates jobs. Other countries would benefit, but Canada as well.

Canada works in many countries. If more people knew this and if there were programs, there could be exchanges. People from other countries could come here and help Canada with its own but different policies. Canadians would get a lot out of exchanges with other countries.

[Text]

Je trouve qu'avant de commencer à créer de gros programmes d'échange, il faudrait sensibiliser les Canadiens sur ce que cela apporte aux Canadiens et sur la façon dont cela peut aider les Canadiens pour l'avenir.

M. Philippe Madgin (étudiant en sciences politiques, Université d'Ottawa): Ce qui me préoccupe beaucoup dans la politique étrangère en ce moment, c'est la question de la paix et de la sécurité dans le monde. À ce sujet-là, j'aimerais aborder trois petits points.

Tout d'abord, on se rend compte que, malgré la fin de la guerre froide, la question de la sécurité collective et de la paix dans le monde est toujours présente et préoccupe non seulement les Canadiens, mais les citoyens de la terre entière. Je trouve que la politique de défense et de sécurité du Canada, depuis les années 1988, 1989 et 1990, est tout à fait à l'opposé de ce que les gens préconisent.

Tout d'abord, on décide, en 1992, pour des raisons purement économiques, de fermer deux bases militaires en Allemagne qui sont, d'après moi, d'importance capitale, non seulement pour les relations bilatérales avec les pays d'Europe, mais aussi pour la question de la sécurité collective. On semble dire que, depuis que la guerre froide est terminée, il faut diminuer notre contribution à cet égard. Je crois que c'est une mauvaise direction à prendre.

• 2010

Je voudrais tout de suite relier cela à la question du maintien de la paix dans le monde. Si le Canada décide de continuer sa contribution au maintien de la paix, comme il l'a fait depuis le tout début en ex-Yugoslavie, comment serons-nous en mesure de contribuer de la façon dont nous le faisons actuellement sans notre pilier de ravitaillement que constituent nos deux bases militaires canadiennes en Allemagne? Il ne faut pas se le cacher: toute la logistique et tout le ravitaillement se font à partir de ce pilier. Comment serons-nous en mesure de contribuer au-delà de 1995, lorsque la base militaire de Lahr sera officiellement fermée? Comment pourrions-nous alors maintenir notre contribution? C'est une question qu'il faut se poser, parce que notre soutien en matière de défense ne nous permet pas de nous déployer rapidement. On l'a vu dans le cas de la guerre du Golfe, mais c'est un autre débat.

Troisièmement, lorsque l'OTAN a été créée, le Canada a apporté à l'OTAN une contribution assez particulière, soit l'article 2 que plusieurs ont surnommé la clause Canada. C'est une clause qui a été négligée au cours de la guerre froide parce que l'accent était mis sur la sécurité et la défense. Maintenant que les tensions ont diminué entre les deux blocs, n'est-il pas temps que le Canada prenne le leadership dans ce domaine et donne de la vie à la clause qu'il a lui-même apportée à l'OTAN? Un peu partout dans le monde, on dit que c'est une clause tout à fait inutile, tout à fait banale. C'est ce que j'ai lu dans plusieurs articles. Mais c'est nous qui avons apporté cette clause. Maintenant que l'environnement est propice à sa mise en oeuvre, il s'agit de prendre le leadership dans le domaine. Je me demande ce qu'on attend.

Merci.

[Translation]

But before implementing major exchange programs, we should tell Canadians about the benefits of such programs and how they can improve Canadians' future.

Mr. Philippe Madgin (Political Science student, the University of Ottawa): What concerns me a lot about our foreign policy is the issue of world peace and security. I'd like to make three points about that subject.

First, despite the end of the Cold War, we all know that the issue of world peace and collective security has not been resolved and concerns not only Canadians, but all people living in the world. I think that Canada's defence and security policy since 1988, 1989 and 1990, goes completely against what most people want.

First of all, we decided, in 1992, for purely economic reasons, to close two military bases in Germany which to my mind were extremely important not only for bilateral relations with European countries but also for our collective security. We seem to be saying that since the end of the Cold War we don't have to worry as much about these matters. I think this is wrong.

I would immediately like to tie that in to the question of peacekeeping around the world. If Canada decides to maintain its contribution to peacekeeping as it has been doing since the very beginning in ex-Yugoslavia, how will we best be able to contribute as we are doing presently without the logistics pillar we have in our two Canadian military bases in Germany? Let's not be blind; all the logistics and all the provisioning are done from those bases. How will we be able to contribute beyond 1995 once the Lahr military base is officially closed? How will we then be able to maintain our contribution? It's a question we must ask because our defence support does not allow rapid deployment. We saw it during the Gulf war but that's another debate.

Third, when NATO was set up, Canada made a rather special contribution to NATO with clause 2 that many have called the Canada clause. This clause was left aside during the Cold War because the emphasis was being put on security and defence. Now that tension has decreased between the two blocs, isn't it time Canada showed leadership in that area and breathe life into a clause it gave NATO? It is being said around the world that the clause is quite useless and banal. That's what I've read in several articles. However, we are the ones who brought about this clause. Now that the environment is favourable to its implementation, we should show leadership in the area. I simply wonder what we're waiting for.

Thank you.

[Texte]

Ms Yam Hean Kong (Individual Presentation): The issue that concerns me most is Canadian policy towards international students. It seems to me the government's left hand doesn't know what its right hand is doing. On the one hand you are encouraging international students to come to Canada, yet as soon as they arrive you are doing everything you can to make their life here unbearable.

For example, last month's cutting off of their OHIP coverage and next month—most of the students may not have received the information yet—is the increase of the fees for renewing their visas and their work permits. You increased it by 33% last year and you are increasing it by 25% next month. These are the kinds of issues we don't hear about; we hear about Bosnia all the time.

The kind of economic power the international student brings forth to Canada is just incredible. We may not see it in the short run, but in the long run we have to really think about it. Also, in terms of globalization and all these issues, international students bring forth a lot of brilliant ideas. I wonder what kinds of things you are going to do about that.

If I may, I would like to read this. It was in the electronic mail here just today and I thought maybe I should read it. It's a very short letter anyway.

Last year I did some work with Academic Relations (as it was then) at External Affairs (now of course Foreign Affairs) on international higher education policy. Balancing economic/trade considerations with education and development ones was a major challenge; with the defeat of the Tory government, however, that bit of work has gone on the backburner, and the Pacific desk has forged ahead to market international education with little if any understanding of what "after sales service" might mean in this area. To be fair, I don't think anyone has a very good idea of it.

We (i.e., Canadians in general, and our governments and education institutions in particular) are remarkably unprepared to address these issues effectively. The study I referred to above ended by noting that our major weaknesses in relation to this area stem from lack of coordination among governments, institutions and organizations. . .

So maybe during this evening we could come out with some bright ideas on how we could work together. Maybe some of the stakeholders can get together and get something going.

Dr Ndema-Moussa (présentation individuelle): Mon intervention sera assez brève. Si j'ai bien compris ce que l'un des animateurs a dit, il y a une préoccupation des Canadiens en matière de politique étrangère, mais j'interviens ici surtout en tant que membre d'une minorité raciale francophone de l'Ontario.

[Traduction]

Mme Yam Hean Kong (présentation individuelle): La question qui me préoccupe le plus est la politique du Canada vis-à-vis les étudiants internationaux. Il me semble que la main gauche du gouvernement ignore ce que fait la main droite. D'une part, vous encouragez les étudiants internationaux à venir s'installer au Canada, mais dès qu'ils arrivent vous faites tout pour leur rendre la vie difficile.

Par exemple, le mois dernier on nous a supprimé l'assurance-santé de l'OHIP et le mois prochain—la plupart des étudiants ne le savent peut-être pas encore—il y a l'augmentation des frais de visas et de permis de travail. Vous l'avez augmenté de 33 p. 100 l'an dernier et vous l'augmentez encore de 25 p. 100 le mois prochain. Voilà le genre de question dont on n'entend jamais parler. On entend toujours parler de la Bosnie.

C'est incroyable, la puissance économique que chaque étudiant représente pour le Canada. Peut-être pas à court terme, mais il ne faut surtout pas oublier le long terme. Aussi, pour ce qui est de la globalisation et de toutes ces questions, les étudiants internationaux ont beaucoup d'idées brillantes à proposer. Je me demande ce que vous avez l'intention de faire à ce sujet.

Si vous me le permettez, j'aimerais lire ce qui suit. C'était dans le courrier électronique d'aujourd'hui, c'est très bref.

L'an dernier j'ai fait du travail pour les relations académiques—aux Affaires extérieures de l'époque et aux Affaires étrangères d'aujourd'hui évidemment—au niveau de la politique internationale d'éducation supérieure. Équilibrer des considérations économiques d'ordre commercial et d'autres au niveau du développement et de l'éducation constituait un défi de taille. Avec la défaite du gouvernement conservateur, cependant, ce travail a été mis en veilleuse. Le bureau du Pacifique est allé de l'avant et a commercialisé l'éducation internationale sans vraiment comprendre ce que signifie le service après vente dans ce domaine.

En toute justice, je ne crois pas que quiconque le sache. Nous—les Canadiens en général ainsi que nos gouvernements et nos lieux de haut savoir plus particulièrement—personne d'entre nous n'a la préparation voulue pour traiter efficacement de ces questions. Dans l'étude en question, on en arrive à la conclusion que nos faiblesses principales dans le domaine sont le résultat d'un manque de coordination entre les gouvernements, les institutions et les divers organismes. . .

Donc, peut-être aurons-nous ce soir des idées brillantes sur la façon dont nous pourrions travailler ensemble. Peut-être certains des intéressés pourraient-ils s'unir pour mettre quelque chose en route.

Dr. Ndema-Moussa (Individual Presentation): I will be brief. If I correctly understood one of our co-chairs, Canadians have a concern with foreign policy, but I am mainly speaking here as a member of one of Ontario's francophone racial minorities.

[Text]

L'une des préoccupations de de cette communauté est d'appuyer la politique qui est mise en place. Le Canada a montré dans toutes les tribunes quelle était sa contribution. Quelles que soient les sensibilités du moment attribuables à la crise économique, le Canada continuera d'être l'un des grands pays à intervenir sur le plan international, principalement dans les pays les plus démunis.

Cependant, en tant que minorité raciale francophone, nous devons nous interroger. Nous sommes ici en face de jeunes étudiants. Parmi ces jeunes, il y a de nos enfants, de nos amis. Ces mêmes jeunes se posent la question, à voix basse sans doute, de savoir comment ils pourront, eux aussi, participer à l'effort global du Canada. D'après notre observation, qui n'est pas scientifique, bien entendu, nous pensons que ces minorités raciales, francophones principalement, n'existent pas en tant que telles dans la conception et dans l'exécution de la politique d'aide canadienne. Or, on sait très bien qu'il y a là une valeur ajoutée. La question est celle-ci: Qu'entendez-vous faire, qu'entendons-nous faire de cette valeur ajoutée?

Bien entendu, il est très intéressant de noter que la place particulière donnée aux droits de la personne dans notre pays est l'un des éléments fondamentaux de notre intervention. Cependant, il va de soi que lorsqu'on est originaire de ces pays, ou de par ses parents ou directement, on se trouve face à une contradiction, celle d'appuyer des mesures incitant ou imposant le respect des droits de l'homme, mais aussi de demander qu'il y ait aide pour ceux-là mêmes qui souffrent de ces mesures.

Je dirais tout simplement que la réflexion qui s'engage sur la place et l'importance à donner aux droits de l'homme va dans une très bonne direction. Cependant, à titre de solution, il faut peut-être se poser la question: Comment ferons-nous pour nous assurer que l'aide que nous donnons à ces pays aidera effectivement les victimes?

Pour terminer, je voudrais dire qu'il faut surtout que votre Comité réponde de manière explicite à l'une des difficultés de la communauté à laquelle j'appartiens: Comment peut-on vouloir participer à l'action collective et en être néanmoins exclus? Quand on regarde les affaires extérieures, quand on regarde l'ACDI, malheureusement, même sans statistiques, on voit très bien qu'il y a une partie de la population qui n'y est pas. Quelles mesures concrètes proposerez-vous pour remédier à cela? Je pense qu'à partir de ces mesures, vous obtiendrez l'appui de notre communauté.

Je terminerai en parlant de l'enquête qui a été faite par la firme. On a lu quelque part, dans un journal, que les Canadiens s'inquiétaient du nombre d'immigrants. À prime abord, lorsqu'on parle de Canadiens, on se dit: Moi aussi, je suis Canadien. Est-ce qu'on a demandé à ces personnes des minorités raciales si elles s'inquiétaient des immigrants? Dans la direction à donner aux instituts de recherche, il faut tenter d'avoir une vue globale du panel autour duquel le message est pris. Je suis sûr que les réponses varieront et démontreront qu'il est vrai qu'il y a une sensibilité, mais qu'il y a aussi une sensibilité inverse, celle d'autres personnes, d'autres Canadiens qui souhaitent au contraire que le Canada reste un grand pays et fasse en sorte que tous ses enfants participent à cet effort.

Merci beaucoup.

[Translation]

One of the concerns of that community is to support current policy. Canada has shown everywhere what its contribution is. Whatever present attitudes because of the current economic crisis may be, Canada continues to be one of the world's great countries especially for the less fortunate.

However, as a francophone racial minority, we must wonder. Here we are in front of young students. In that group, we have children and friends. Those young people are wondering, whispering as it were, how they might also be part of Canada's global effort. According to doubtless unscientific observation, we think that those racial minorities, which are mainly francophone, don't exist as such at the conception and implementation stages of Canada's aid policy. We know full well, however, that there is value added there. Which leads to the following question; what do you, what do we want to do about this added value?

Of course, it is interesting to point out that the emphasis our country puts on human rights is one of the fundamental elements of what we do. It goes without saying, however, that when one's roots are in those countries, either through one's parents or for having come from there directly, one finds oneself confronted with a contradiction which is to support measures leading to or imposing respect for human rights but also to ask that help be also granted to those who are suffering from the implementation of those measures.

I would simply say that the thought process we are engaging in in public and the importance placed on human rights are going in a very good direction. However, as a solution, we should perhaps put this question: How will we make sure that the aid we are giving those countries will actually help the victims?

In conclusion, I would like to say that your committee should above all respond explicitly to one of the problems my community has: How can we be part of a collective action while being excluded at the same time? When we look at external affairs, when we look at CIDA, unfortunately, and no statistics are even necessary, it's easy to see that part of the population just isn't there. What kind of concrete solutions are you suggesting to remedy that problem? I think the answer to that would get you support from our community.

Finally, I'll say a word about a poll done by the firm. Somewhere, in a newspaper, it was said that Canadians were worried about the number of immigrants. When we talk about Canadians, our first reflex is to say I'm a Canadian too. Are people from racial minorities asked if they are worried about immigrants? In the directions given to research institutions, there should be a global vision of the panel concerning the message. I'm sure that the answers will vary and show that it's true that there is sensitivity, but that there's also the other sensitivity, that of other people, other Canadians who, on the contrary, hope that Canada will remain a great country and allow all its children to take part in the effort.

Thank you very much.

[Texte]

[Traduction]

● 2020

Le coprésident étudiant (M. Paltiniseanu): Je vous remercie beaucoup d'avoir mis l'accent sur la dimension humaine du débat. Nous allons prendre cinq minutes de pause pour digérer tous les intrants et dégourdir un peu nos jambes. Nous continuerons par la suite.

The Student Joint Chairman (Mr. Paltiniseanu): Thank you very much for focusing on the human dimension of this issue. We will take a five minute break to digest all this information and to stretch our legs. We will then continue our discussion.

● 2021

Le coprésident (M. Gauthier): Je voudrais remercier M. Sorin Paltiniseanu, qui a présidé la première partie du programme. Il a très bien fait cela.

Sorin is a graduate student in international relations in the Department of Political Science at the University of Ottawa. He is currently completing his master's thesis, which looks into the linkages between political philosophy and international political economy. Sorin was born in Romania, as you can tell by his name, and he lived three years in Morocco.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would like to thank Mr. Sorin Paltiniseanu, who chaired the first part of the program. He did a splendid job.

Sorin est un étudiant de 2^e cycle en relations internationales à la faculté des sciences politiques de l'Université d'Ottawa. Il achève sa thèse, qui porte sur les liens entre la philosophie politique et l'économie politique internationale. Sorin est né en Roumanie, comme son nom en fait foi, et il a passé trois ans au Maroc.

My congratulations to Sorin. Thank you very much.

Félicitations Sorin. Merci beaucoup.

In the second part of our program tonight we have a young lady, Alexandra Romic, who is a graduate student in the Department of Political Science at Carleton University. Her research interests include Latin America and the trilateral relationship among Canada, the United States, and Mexico. Alexandra received her B.A. in political science from York University in Toronto. She will be your co-Chairman for the next hour.

Pour la deuxième partie de notre programme de ce soir, nous entendrons une jeune femme, M^{me} Alexandra Romic, étudiante de 2^e cycle à la faculté des sciences politiques de l'Université Carleton. Ses travaux de recherche portent entre autres sur l'Amérique latine et la relation trilatérale entre le Canada, les États-Unis et le Mexique. Alexandra a obtenu sa licence en sciences politiques à l'Université York à Toronto. Elle sera votre coprésidente pendant la prochaine heure.

● 2030

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Thank you, Mr. Gauthier.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Merci, monsieur Gauthier.

The first part of our presentation was on the issues in international relations that concern you. What we would like to talk about now is the changes or new approaches you would like to see in Canadian foreign policy.

La première partie de notre présentation portait sur les questions dans le domaine des relations internationales qui vous préoccupaient. Nous aimerions maintenant connaître votre avis sur les changements ou nouvelles approches que vous aimeriez qu'on apporte à la politique étrangère du Canada.

In the first half we heard a great deal about what people in the audience were interested in, what priorities Canada should have, and what choices Canada has to make in this new world order. Now that economic times are tough, we perhaps can't afford to spend as much money on foreign affairs as we have in the past.

Dans la première partie, nous avons beaucoup parlé des sujets qui intéressaient l'auditoire, tels que les priorités que le Canada devrait avoir ainsi que les choix que le Canada devrait faire dans ce nouvel ordre mondial. Dans ces temps difficiles, nous n'avons peut-être pas les moyens de dépenser autant d'argent qu'auparavant aux affaires étrangères.

We heard a great deal about peacekeeping, Africa, conflicts in the world, and Bosnia. Now we would like to address what the priorities should be for the future.

Nous avons beaucoup entendu parler du maintien de la paix, de l'Afrique, des conflits mondiaux et de la Bosnie. Nous voudrions maintenant nous pencher sur des priorités pour l'avenir.

I would like to introduce two speakers: Caroline Lebel from the University of Ottawa and Richard Duncan from Carleton University.

Je voudrais vous présenter deux intervenants: M^{me} Caroline Lebel de l'Université d'Ottawa et M. Richard Duncan de l'Université Carleton.

Ms Caroline Lebel (Individual Presentation): We have talked about development and we have talked about security, but I think we are not thinking of our own country. When I think of our own country, I think of trade, so my discussion is going to be mostly on trade and the restructuring of the Security Council.

Mme Caroline Lebel (présentation individuelle): Nous avons parlé du développement ainsi que de la sécurité, mais je pense que nous n'avons pas pensé à notre pays. Lorsque je pense à notre pays, je pense au commerce, et ma discussion portera donc surtout sur le commerce et la restructuration du Conseil de sécurité.

[Text]

Avant d'établir une approche spécifique au Canada, il est primordial de prendre conscience des forces dominantes du présent. Ces forces s'appellent, dans leur ensemble, la globalisation.

L'organisation de la production se mondialise, non seulement avec les entreprises multinationales, mais aussi avec la pratique de coordination d'un ensemble d'unités de production dispersées.

La notion d'État se généralise. C'est-à-dire que les États, autrefois défenseurs de leurs propres intérêts nationaux contre des perturbations extérieures, sont maintenant transformés en un ensemble interdépendant.

Globalization is a reality and an accepted part of international relations today. Canada's entrance into a free trade market system, such as the U.S.-Canada FTA and the trilateral NAFTA, is both essential and beneficial for Canada. I believe that they were necessary in order to allow Canada to explore its options and gain a stronger sense of the direction it will want its international relations to follow in the coming decade.

Par contre, il demeure important pour le Canada d'adopter une approche multilatérale. Même si les gouvernements antérieurs ont tenté de diversifier les stratégies pour le développement et le renforcement de l'économie canadienne et que ces stratégies ont toutes été vouées à l'échec, il faut prendre conscience des nouvelles tendances qui sont propagées depuis quelques années.

Auparavant, les cadres institutionnels internationaux n'étaient pas aussi puissants qu'ils le sont aujourd'hui. Les organismes tels que l'ALÉNA, le Commonwealth et la Francophonie constituent des instruments idéaux pour les États désirant créer des liens internationaux afin d'assurer la prospérité de leur économie.

Les changements encourus au sein de la Fonction publique représentent un instrument de la globalisation. La bureaucratie canadienne joue un rôle important en tant qu'agent d'information qui permet la création de réseaux internationaux qui faciliteront la tâche des petites et moyennes entreprises canadiennes désirant se trouver des investissements ou des projets conjoints avec les industries étrangères.

À l'heure de la globalisation, il devient important pour le gouvernement canadien de mettre sur pied des stratégies de marketing qui permettront aux entreprises canadiennes d'acquérir les renseignements nécessaires pour investir à l'étranger.

Le gouvernement doit également faire connaître les programmes et fonds qui sont à la disposition de ces entrepreneurs. Ces initiatives constructives auront également des bénéfices directs pour l'économie canadienne.

Même si le Canada agit en bloc régional avec les États-Unis et le Mexique, il demeure important qu'il ne fasse pas tous ses efforts et interventions en tant que bloc, car plusieurs pays ne font pas partie de blocs régionaux. Agir ainsi pourrait nuire à la création de marchés potentiels pour le Canada.

• 2035

Alors que le GATT représente l'instrument idéal pour le multilatéralisme, il ne faut pas oublier que certaines puissances utiliseront l'influence régionaliste pour obtenir tous les avantages qui leur sont nécessaires. Il faut donc pousser les ententes multilatérales sans oublier la possibilité d'agir comme bloc.

[Translation]

Before Canada can have a well-defined approach, it is important to recognize the underlying forces. All those forces combined could be referred to as globalization.

The organisation of production is becoming more global, not only for multinational firms, but also in terms of the coordination required for various dispersed production units.

The idea of one state is becoming more widespread. This means that the states that use to protect their own national interests against outside disturbances are now being transformed into an interdependent network.

La globalisation est une réalité qui fait partie intégrante des relations internationales modernes. La participation du Canada au marché du libre-échange, par l'entremise de l'Accord de libre-échange canado-américain et l'Accord trilatéral qu'est l'ALÉNA, par exemple, est à la fois essentielle et avantageuse pour notre pays. À mon avis, cela a été nécessaire pour permettre au Canada d'explorer ses options et d'avoir une meilleure idée de l'orientation que devra prendre ses relations internationales dans la prochaine décennie.

On the other hand, Canada must still have a multilateral approach. Even though previous governments tried to diversify their strategies to develop and strengthen Canada's economy and those strategies backfired, it is still important to become aware of the trends that have appeared in the past few years.

In the past, international institutional frameworks were not as powerful as they are now. Organizations such as NAFTA, the Commonwealth and the *Francophonie* are instrumental in helping countries that wish to establish international ties to ensure their economic prosperity.

Changes in the public service are another aspect of globalisation. The Canadian bureaucracy is an important information officer for small- and medium-sized Canadian businesses seeking investment opportunities or joint projects with foreign companies, since it helps establish international networks which in turn help those Canadian businesses.

In this era of globalization, it is important for the Canadian government to implement marketing strategies that enable Canadian firms to get all the information required to make foreign investments.

The government must also let those entrepreneurs know what programs and funds are available. Those constructive initiatives would also translate into direct economic advantages for Canada.

Even though Canada acts as a regional block with the United States and Mexico, it is nonetheless important that it not intervene and work solely as one entity because several countries are not part of a regional block. Doing so could hinder Canada's ability to create potential markets.

Whereas GATT represents the ideal instrument for multilateralism, we shouldn't forget that some powers will use their regional influence to gain all the advantages they need. This is why we have to support multilateral agreements and even possibly act as a bloc.

[Texte]

Global economy and potential integration as concerns GATT and other international institutions are and will continue to be dominant trends in the shaping of the global political economy.

In the new international order it will be necessary for Canada to respect the trends of multilateralism and regionalism if it intends to prosper.

The restructuration du Conseil de sécurité est un autre instrument important pour le gouvernement canadien.

Dans le nouvel ordre mondial, il est impératif pour le Canada de promouvoir davantage le multilatéralisme qu'il préconise depuis longtemps, mais qui ne s'est jamais complètement concrétisé à l'échelle mondiale au cours de la guerre froide. D'ailleurs, le climat international n'est pas plus propice à l'adoption d'un multilatéralisme de type canadien, c'est-à-dire la participation active de nouvelles puissances moyennes et du Tiers monde au Conseil de sécurité au lieu de miser sur le statu quo.

La restructuration du Conseil de sécurité a déjà fait l'objet de plusieurs amendements suggérés par plusieurs autorités mondiales. Il est maintenant le temps de concrétiser ces choses.

Le gouvernement canadien aura la responsabilité, de concert avec d'autres pays, de faire pression auprès du Conseil de sécurité pour que ce dernier deviennent un meilleur instrument de paix dans le nouvel ordre mondial.

Merci.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Thank you very much. I'd like to call Richard Duncan to the microphone now. He's from Carleton University.

Mr. Richard Duncan (Individual Presentation): My comments are restricted to two areas. One is the foreign aid of Canada and the other is its role with respect to multilateral institutions.

In the context of the diminishing budget, I think it is imperative that the impact of Canadian aid be of critical importance. Impact should be evaluated from two angles: one, from the standpoint of Canadian interests, and two, from the standpoint of the interests of developing countries.

With respect to developing countries, Canada has to tie continued aid to developing countries to the implementation of mutually agreed upon institutional reforms that will allow Canada's capital and technical assistance to have the desired impact.

There are structural rigidities in these economies and societies that have prohibited Canadian aid from having the intended results. It is evident that the massive capital projects have not achieved very much, mainly because of the rigidities mentioned above.

The type and quality of Canadian aid has to be emphasized. The aid must be more holistic; size and magnitude should play a secondary role.

The emphasis that is placed on value per taxation dollar within the Canadian society should be no different from that placed on aid resources to developing countries. With this in mind, it is suggested that in all cases aid must be tied to mutually agreed upon institutional changes.

[Traduction]

La mondialisation de l'économie et l'intégration potentielle dans le cadre du GATT et des autres organismes internationaux continueront d'être des tendances dominantes pour l'économie politique mondiale.

Dans le nouvel ordre international, le Canada ne pourra prospérer que s'il respecte la tendance au multilatéralisme et au régionalisme.

The restructuration of the Security Council is another important tool for the Canadian Government.

In the new world order, it is imperative that Canada do more to promote the multilateralism which it has supported for a long time, but which never fully materialized at the international level during the Cold War. Besides, the international climate is not very favourable for the adoption of a Canadian style multilateralism, that is to say the active participation of new middle-size powers and Third World countries to the Security Council instead of maintaining the status quo.

Several world authorities have already proposed several amendments for restructuring the Security Council. The time has now come to start doing those things.

The Canadian Government will be responsible, together with other countries for putting pressure on the Security Council so that it becomes a better instrument for peace in the new world order.

Thank you.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Merci beaucoup. Je voudrais maintenant demander à Richard Duncan de s'approcher du micro. Il est étudiant à l'Université Carleton.

M. Richard Duncan (présentation individuelle): Je voudrais aborder deux domaines, d'une part l'aide étrangère du Canada, de l'autre son rôle dans les institutions multilatérales.

En cette époque de compressions budgétaires, je crois qu'il faut accorder une grande importance à l'impact de l'aide canadienne. Celui-ci devrait être évalué sous deux angles: premièrement, en fonction des intérêts canadiens et deuxièmement, du point de vue des intérêts des pays en développement.

Pour ce qui est des pays en développement, le Canada doit lier le maintien de son aide à la mise en oeuvre de réformes institutionnelles mutuellement acceptées qui permettront à l'aide technique et à l'aide en capital du Canada d'avoir l'impact souhaité.

En raison de la rigidité structurelle de l'économie et de la société de certains pays, l'aide canadienne n'a pu avoir les résultats escomptés. Il est clair que les gros investissements de capitaux n'ont pas abouti à de grands résultats, en grande partie à cause de cette rigidité.

Il faut aussi penser au genre et à la qualité de l'aide canadienne. Celle-ci doit être plus globale; son importance et son ampleur ne viennent qu'au deuxième plan.

Dans la société canadienne, on accorde une grande importance à la rentabilité des recettes fiscales, et les critères devraient être les mêmes pour les ressources consacrées à l'aide aux pays en développement. En ce sens, l'aide devrait dans tous les cas être liée à des changements institutionnels approuvés par les deux parties.

[Text]

With respect to multilateral institutions, I think it is clear that Canada is not a very large country on the world scene. As such, strategic alliances ought to be forged with developing countries that are interested in seeing reforms in international financial institutions—i.e., the World Bank and the International Monetary Fund—and also joint research, joint initiatives with institutions of developing countries.

In particular, I commend Canada's recent membership to the OAS. I hope that, at least within the Latin American region, Canada will be able to play a more influential role in the OAS and at least try to countervail U.S. foreign policy in the region.

• 2040

It is also a fact that from my standpoint Canada has its own third world within its boundaries that it has to address. However, foreign policy has multiple objectives and therefore we cannot continue to argue that Canada should solve all its problems and then turn to the Third World countries. It has to be a joint approach in order to achieve these multiple objectives of trade and development in these regions.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Thank you very much, Richard.

Before we open it up to the floor, we've heard a great deal tonight about certain things that Canada should be interested in. We want to concentrate this second half, however, on what priorities Canada has for the future, where we should be putting our resources, where we should be putting our interests, what regions of the world Canada should be interested in.

Mr. Travis Lindgren (Individual Presentation): I'd like to preface my comments by encouraging the committee really to listen to what the students had to say here today. I've seen some really great opinions and I'm really pleased with what has been put forth so far.

I was pleased particularly to see some talk about the Nuclear Non-Proliferation Treaty, which is up for renewal in 1995. This is my area of study at Carleton. I can't stress to the committee how important this document is and how important it is that we enforce the values or try to sell the values and the norms of the Nuclear Non-Proliferation Treaty. It's 25 years old and of course we live in a different paradigm now than in that age. But I think Canada is in excellent position to try to sell these values and norms to some of the countries I would consider on the edge, nations that are considering not signing that document.

I'll wrap up with North Korea. I'm pleased with what the Clinton administration thus far has tried to approach with North Korea. However, I see some high-level officials in Washington saying some pretty profound things about North Korea and what they would consider as part of their options.

I don't think Canada in this situation should act as it did in the Gulf. I'd hate to get into an argument about the Persian Gulf, but I think North Korea is entirely in a different situation. I can't profess that Kim Il-sung is a great leader and I can't

[Translation]

Dans le domaine des institutions multilatérales, il est clair que le Canada n'est pas un très grand pays sur la scène mondiale. Il serait donc bon d'établir des alliances stratégiques avec des pays en développement partisans de réformes des institutions financières internationales—c'est-à-dire la Banque mondiale et le Fonds monétaire international—et aussi d'entreprendre des travaux de recherches ou des initiatives conjointes avec les institutions des pays en développement.

Je tiens en particulier à féliciter le Canada d'avoir récemment adhéré à l'OEA. J'espère que, dans la région latino-américaine tout au moins, le Canada pourra avoir plus d'influence au sein de l'OEA et essaiera au moins de faire contrepoids à la politique étrangère américaine dans la région.

En outre, d'après moi, le Canada a déjà à l'intérieur de ses frontières son propre tiers-monde dont il doit s'occuper. Cependant la politique étrangère a de nombreux objectifs et nous ne pouvons donc continuer à prétendre résoudre tous nos problèmes avant de nous tourner vers les pays du tiers-monde. Il faut adopter une approche conjointe pour atteindre les nombreux objectifs de ces régions en matière de commerce et de développement.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Merci beaucoup, Richard.

Avant de donner la parole aux membres de l'auditoire, je voudrais dire que nous avons surtout parlé jusqu'ici des différents domaines auxquels le Canada devrait s'intéresser. Mais je voudrais que cette deuxième partie de la soirée soit plutôt axée sur les priorités du Canada pour l'avenir: où placer nos ressources, quels secteurs faut-il privilégier, vers quelles régions du monde nous tourner.

M. Travis Lindgren (présentation individuelle): Je voudrais en guise d'introduction, encourager le comité à véritablement écouter ce que les étudiants ont dit ce soir. J'ai entendu exprimer des opinions très intéressantes et je suis vraiment très heureux de ce qui a été dit jusqu'ici.

J'ai été particulièrement satisfait que l'on parle du traité de non-prolifération nucléaire qui doit être renouvelé en 1995. C'est mon domaine d'études à Carleton. Je n'insisterai jamais assez sur l'importance de ce document et sur le fait que nous devons mettre en oeuvre les valeurs et les normes du traité de non-prolifération nucléaire et tenter de convaincre d'autres pays de les accepter. Le traité a maintenant 25 ans et la conjoncture est naturellement très différente de ce qu'elle était à l'époque. Néanmoins, le Canada me paraît être dans une excellente position pour convaincre d'adhérer à ses valeurs et à ses normes certains pays qui me semblent être des cas limites, des pays qui envisagent de ne pas signer le document.

Je conclurai en parlant de la Corée du Nord. Je suis heureux que jusqu'ici, l'administration Clinton ait essayé de faire des rapprochements avec la Corée du Nord. Je suis heureux de ce qu'a fait l'administration Clinton jusqu'ici en ce qui a trait à la Corée du Nord. Cependant, certains hauts fonctionnaires de Washington semblent avoir des théories bien précises sur la Corée du Nord et sur les options qui s'offriraient à eux.

Je trouve que dans ce cas, le Canada ne devrait pas agir comme il l'a fait dans le Golfe. Je ne voudrais pas lancer un débat sur le Golfe Persique, mais je crois que la situation est tout à fait différente pour la Corée du Nord. Je ne prétends pas

[Texte]

profess that he's even a great person, but I can say that from my understanding of him, he is a very misunderstood person. He hasn't done an interview since 1972, so that in itself should show he's a very private person.

I would like to encourage the committee to do this dual purpose, while trying to sell the values and norms again of the Nuclear Non-Proliferation Treaty, to look at Kim Il-sung in North Korea in a very reserved fashion and to not jump on the American bandwagon this time. I think that actually would do other things.

Mr. Robert Lawson (Individual Presentation): I'm a PhD student at Carleton University. I'd like to begin my noting that in your opening comments, Mr. Chair, that you mentioned the catch-phrase or buzz-phrase "fiscal responsibility", which I thought was quite interesting. Anyone familiar with the Canada 21 document, written by a committee of eminent Canadians asked to comment on Canadian foreign policy, knows they also began with the a priori assumption that we are not allowed to spend any new money on Canadian foreign policy.

I think that's a very unhelpful attitude to take towards an open and supposedly democratic approach to constructing foreign policy. You should be eminently suspicious when anyone such as a banker or a bond rating agency in New York tells you that you shouldn't spend more money on something, be it your social policies or your foreign policy. These are the people who leave their buildings in Manhattan and drive by hundreds of homeless people on their way home and they are able to sleep at night. You should be very suspicious when people tell you not to devote any more money to a foreign policy that is eminently important to the future of the planet.

Having made that statement, I'm going to work within your rules.

• 2045

I would like to second the comments people made earlier about the importance of foreign aid. I think it's one of the most important aspects of our foreign policy, and here's how I think you can find some money to spend on foreign aid.

I used to be a member of the Department of National Defence; in fact, I worked there for 12 years. We spend over \$10 billion on our defence policy and I think that money is ill spent.

Our military was designed in World War II and we maintain a military infrastructure that was designed in World War II. I used to drive around in an armoured personnel carrier that was older than I was. How are we going to replenish the equipment that is so important in peacekeeping when Canada is the only country in the world with an air force that's larger than its army? Former colleagues of mine in the military are now going back to Bosnia for their second tour of duty in 36 months. Ask them how their families feel about that.

[Traduction]

que Kim Il-sung soit un grand dirigeant, ni même un grand homme, mais d'après ce que je peux voir, il me semble très mal compris. Il n'a pas donné d'entrevue depuis 1972 et cela montre bien qu'il est très discret.

Je voudrais encourager le comité à conserver une certaine dualité, c'est-à-dire à essayer de défendre les valeurs et les normes du traité de non-prolifération nucléaire mais en même temps de rester très réservé en ce qui concerne Kim Il-sung en Corée du Nord et de ne pas emboîter le pas aux Américains pour l'instant. Je crois que cela aurait d'autres effets.

M. Robert Lawson (présentation individuelle): Je fais actuellement un doctorat à l'Université Carleton. Je note tout d'abord que dans vos remarques d'ouverture, monsieur le président, vous avez employé l'expression classique de «responsabilité financière», ce qui m'a paru très intéressant. Dans son document Canada 21, le comité de Canadiens éminents chargés d'examiner la politique étrangère canadienne, parle également de l'hypothèse que nous n'avons pas le droit de consacrer de nouveaux fonds à la politique étrangère canadienne.

C'est une attitude qui ne me paraît pas du tout constructive si l'on prétend élaborer une politique étrangère dans un esprit d'ouverture et de démocratie. Il faut toujours être éminemment méfiant lorsqu'une banque ou un organisme d'évaluation du crédit à New York déconseille telle ou telle dépense, qu'il s'agisse de politique sociale ou de politique étrangère. Ce sont les financiers de ces institutions qui, lorsqu'ils quittent leur bureau à Manhattan croisent des centaines de sans-abris en rentrant chez-eux, sans que cela les empêche de dormir. On devrait toujours être sur ses gardes si l'on vous conseille de ne plus consacrer d'argent à une politique étrangère qui revêt une importance vitale pour l'avenir de la planète.

Ceci dit, je vais respecter les règles.

Je voudrais appuyer ce qui a été dit tout à l'heure à propos de l'importance de l'aide extérieure. C'est d'après moi l'un des éléments les plus importants de notre politique étrangère et je vais vous dire comment nous pourrions trouver de l'argent à consacrer à l'aide extérieure.

J'étais auparavant au ministère de la Défense nationale; en fait, j'y ai travaillé 12 ans. Nous dépensons plus de 10 milliards de dollars pour notre politique de défense et j'estime que cet argent est mal dépensé.

Notre armée a été conçue pendant la Deuxième Guerre mondiale et nous conservons une infrastructure militaire qui date de cette époque. Le blindé de transport de troupes que je conduisais était plus vieux que moi. Comment allons-nous avoir tout le matériel dont nous avons besoin pour le maintien de la paix alors que le Canada est le seul pays du monde dont l'armée de l'air est plus importante que l'armée de terre? J'ai des anciens collègues dans l'armée qui repartent maintenant en Bosnie pour leur deuxième affectation en 36 mois. Demandez leur ce que leurs familles en pensent.

[Text]

We need to look seriously at the infrastructure program in the Department of National Defence. We need to cut, and I mean cut big. We maintain a legal corps, but why do we need lawyers devoted solely to national defence when everyone else uses lawyers outside their own departments? Why do we need a medical corps devoted solely to the Department of National Defence?

Canada has never unilaterally moved anywhere in the world since World War II where we needed the type of infrastructure, third-line support and massive structure we have that was designed for Canada acting independently in World War II. We've never moved anywhere by ourselves. We always work in coalitions. We can always rely on our partners. We're moving into an age of military specialization and we should specialize in certain things.

First of all, we should specialize in peacekeeping and put more resources into the military and into the army specifically. We don't need F-18s to do peacekeeping. They managed to miss the only thing they shot at in the Gulf War. Why do we need to send F-18s for our peacekeeping operations when we can use them for more important functions? Every time they take off, they burn up thousands and thousands of our taxpayers' hard-earned dollars. We can't even afford to buy armoured personnel carriers for people dodging bullets in Sarajevo, Gorazde and Bosnia.

We need to take a hard look at our military policy. We need to specialize and take money away from the air force. We need to take money, in some regards, away from the navy. We need to take a hard look at our infrastructure and devote money in the military where it's needed most, and that is into peacekeeping.

We need to hire more people. When I joined the military, we had something called YTEP program. We took young Canadians from across Canada and gave them three years of military training. We gave them a trade and then allowed them to get on with their lives in the civil sector. It was a useful program. Why not create jobs in Canada by putting people into the military and sending them on peacekeeping operations? That would take the pressure off our professional soldiers.

To summarize, we need to look at the military and cut deeply. We should maintain certain core functions, get rid of the ones that are redundant, keep up the good work in peacekeeping and cut almost all other functions.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Before we move on, does anyone wish to comment on Mr. Lawson's comments and address the issues of resource management, defence cuts and military specialization?

Senator Gigantès: I would. Bravo!

Mr. Jeffrey Woods (Individual Presentation): I'm a student at Carleton University in political science.

It was said earlier that Canada should not pay as much attention as it has to Yugoslavia. I think that's an error. At stake are not just Canadian peacekeepers and the security of the area. The United Nations collective security system is in jeopardy. I will get to the Canadian part of this.

[Translation]

Il faut examiner attentivement le programme d'infrastructure de la Défense nationale. Il faut réduire et je dirais même sabrer. Nous avons un service juridique mais pourquoi y aurait-il des avocats travaillant exclusivement pour la Défense nationale alors que les autres font appel à des avocats à l'extérieur de leur ministère? Pourquoi nous faut-il un corps médical exclusivement consacré au ministère de la Défense nationale?

Le Canada n'est jamais intervenu unilatéralement dans le monde depuis la Deuxième Guerre mondiale; là, nous avions besoin de l'infrastructure, du soutien de troisième ligne et de la structure massive que nous avons et qui devait permettre au Canada d'agir indépendamment. Nous ne sommes jamais allés nulle part tout seuls. Nous avons toujours agi dans le cadre de coalitions. Nous pouvons toujours compter sur nos partenaires. Nous entrons dans une aire de spécialisation militaire et nous devrions nous spécialiser dans certains domaines.

Tout d'abord, nous devrions nous spécialiser dans le maintien de la paix et consacrer davantage de ressources à la composante militaire et à l'armée de terre en particulier. Nous n'avons pas besoin de F-18 pour maintenir la paix. Ils ont réussi à manquer la seule cible sur laquelle ils aient tiré pendant la Guerre du Golfe. Pourquoi envoyer nos F-18 dans nos opérations de maintien de la paix alors que nous pouvons les garder pour des fonctions plus importantes? Chaque fois qu'ils décollent, ils brûlent des milliers et des milliers de dollars durement gagnés par nos contribuables. Nous n'avons même pas les moyens d'acheter des véhicules blindés de transport pour ceux qui essaient d'éviter les balles à Sarajevo, à Gorazde et en Bosnie.

Il faut étudier de très près notre politique militaire. Nous devons nous spécialiser et enlever des fonds à l'armée de l'air et aussi, dans certains domaines, à la marine. Nous devons réfléchir à notre infrastructure et affecter nos ressources aux éléments les plus indispensables, en l'occurrence le maintien de la paix.

Nous devons embaucher. Lorsque je suis entré à l'armée, il y avait le programme PIEJ. De jeunes Canadiens de toutes les régions du Canada suivaient trois ans de formation militaire. Nous leur donnions un métier et ils pouvaient ensuite continuer dans le civil. C'était un programme utile. Pourquoi ne pas créer des emplois au Canada en embauchant des gens dans l'armée pour les envoyer participer aux opérations de maintien de la paix? Cela soulagerait nos soldats professionnels.

En résumé, il faut sabrer dans les dépenses militaires. Nous devrions maintenir certaines fonctions de base, supprimer celles qui sont redondantes, continuer les activités du maintien de la paix et réduire presque toutes les autres fonctions.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Avant de continuer, avez-vous des commentaires sur les observations de M. Lawson et sur la question de la gestion des ressources, de la réduction de la défense et de la spécialisation militaire?

Le sénateur Gigantès: Moi, oui. Bravo!

M. Jeffrey Woods (présentation individuelle): Je suis étudiant en science politique à l'université Carleton.

On a dit tout à l'heure que le Canada ne devrait pas accorder une telle importance à la Yougoslavie. Je trouve que c'est une erreur. Ce ne sont pas uniquement les casques bleus canadiens et la sécurité de la zone qui sont en jeu. Tout le système de sécurité collective des Nations Unies est en danger. Je veux dire un mot du rôle du Canada.

[Texte]

Canada has participated in peacekeeping for a long time and I think we're all aware of that. Formerly our traditional peacekeeping was always based on non-intervention and neutrality. This hasn't been possible in Yugoslavia since the first couple of months when the UN landed there. That served to undermine future traditional peacekeeping measures. If peacekeeping troops are mandated to use force and to intervene in the matters of Yugoslavia, then what is to prevent them from doing it in the future?

I think Canada can contribute to the solution to this problem by specializing in traditional peacekeeping, specifically, that when there is a cease-fire, we are sent in to observe the cease-fire or observe elections. This includes not just the military but policemen, the RCMP. I think this is where Canada's military policy should lead.

[Traduction]

Tout le monde le sait, le Canada participe depuis longtemps aux opérations de maintien de la paix. Avant, le maintien de la paix traditionnel était toujours fondé sur la non-intervention et la neutralité. Cela n'a pas été possible en Yougoslavie depuis les deux premiers mois de l'arrivée des Nations Unies. Cela a contribué à saper les futures opérations de maintien de la paix traditionnel. Si les troupes de maintien de la paix sont autorisées à employer la force et à intervenir dans les affaires de la Yougoslavie, qu'est-ce qui les empêchera de continuer à le faire à l'avenir?

A mon avis, le Canada peut contribuer à résoudre ce problème en se spécialisant dans le maintien de la paix de type traditionnel, c'est-à-dire que lorsqu'il y a un cessez-le-feu, nous sommes envoyés sur place pour faire observer le cessez-le-feu ou encore comme observateurs lors d'élections. Cela ne se limite pas aux militaires mais aussi à la police, la GRC. Telle devrait être à mes yeux l'orientation de la politique militaire canadienne.

• 2050

At the same time, I believe this would cut expenditures. As was stated earlier, we don't need F-18s to do traditional peacekeeping. We may need helicopters, but that's another story. So I think that is one specific area where Canada should direct its military efforts.

I would also like to state that Canada should take a definite leadership role in this process and, unlike other people, I'd like to make a small criticism. In January, when the peacekeeping debates went on in the House of Commons, it was suggested by several MPs that Canada call a meeting of troop-contributing countries to Yugoslavia—it wasn't stated where the meeting should take place—to settle policy and guidelines about how long we stay there. At that point in time, there had been no peace around Sarajevo. Of course, Gorazde hadn't blown up at that point. But this idea of Canada's taking a leadership role, figuring out what policies we should be following there and studying definite guidelines, was passed up by the government.

The opportunity is still there and I think Canada should definitely take a leadership role and perhaps still call that meeting. Thank you very much.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Thank you very much. Does anyone else have a comment pertaining to peacekeeping or military specialization?

Mr. Sean Jorgenson (Individual Presentation): Thank you, Madam Chair. I would like to address some of the things that were raised in the introductory comments.

One of the concerns of Mr. Miller is that Canadian participation in the UN peacekeeping operations is marked by internal conflict, and of course he mentions Yugoslavia as the example. Our concern for Yugoslavia has perhaps hidden the successes the UN has had in states such as El Salvador and Cambodia, where the UN and the international community played a crucial role in ending conflict and increasing peace, both domestically and internationally.

En même temps, je crois que nous réduirions ainsi les dépenses. Comme on l'a dit tout à l'heure, nous n'avons pas besoin de F-18 pour le maintien de la paix traditionnel. Nous aurons peut-être besoin d'hélicoptères, mais c'est une autre histoire. C'est donc vers ce secteur précis que le Canada devrait diriger ses efforts militaires.

J'aimerais ajouter que le Canada devrait jouer un rôle de premier plan dans ce processus et, contrairement aux autres, je voudrais faire une petite critique. En janvier, lors du débat sur le maintien de la paix à la Chambre des communes, plusieurs députés ont proposé que le Canada convoque une réunion des pays qui envoient des troupes en Yougoslavie—on n'a pas précisé où cette réunion devait avoir lieu—pour définir la politique et décider du temps à passer là-bas. À l'époque, il y avait toujours la guerre à Sarajevo. Naturellement, Gorazde n'avait pas encore éclaté. Mais le gouvernement n'a pas donné suite à cette idée de donner au Canada un rôle de direction pour déterminer les politiques à suivre et étudier des lignes directrices précises.

L'occasion est toujours là, et j'estime que le Canada devrait jouer ce rôle et peut-être convoquer cette réunion. Merci beaucoup.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Merci beaucoup. Y a-t-il d'autres commentaires au sujet du maintien de la paix ou de la spécialisation militaire?

M. Sean Jorgenson (présentation individuelle): Merci, madame la présidente. Je voudrais aborder certaines questions soulevées dans les commentaires d'introduction.

M. Miller craignait que la participation du Canada aux opérations de maintien de la paix des Nations Unies ne soit ternie par les conflits internes, et bien sûr il a cité l'exemple de la Yougoslavie. Le problème de la Yougoslavie a peut-être jeté de l'ombre sur le succès des Nations Unies dans des pays comme le Salvador et le Cambodge, où les Nations Unies et la communauté internationale ont joué un rôle déterminant pour mettre fin au conflit et instaurer la paix, aussi bien dans le pays qu'au niveau international.

[Text]

I would encourage Canada to continue participating in these peacekeeping operations, in the recognition that no operation will be totally successful. Furthermore, I would like to encourage Canada to continue peacekeeping even where ethnic fighting has not stopped, on the principle that it is probably best to enforce an agreement where there are still people alive to enjoy it.

Of course, Canada's contribution to that—and I would follow Mr. Lawson's comments and the last speaker's comments—would be to increase its army's strength and specialize in peacekeeping. Thank you for the opportunity to speak.

Mr. John Dunn Smith (Individual Presentation): I am an international affairs student in the graduate program at Carleton University. I am also an international student.

I first wish to begin with a brief statement about priorities for Canada, and then I'll have a brief question as well.

I wish to begin in terms of priorities by taking exception to one of the speakers immediately before the break. I take exception to her statement, first of all, for ignoring the division between provincial and federal government in Canada. I think also to say that the medical insurance and fees of relatively well-fed and well-off foreign students get too little attention compared to the suffering of the Bosnians is logically outrageous and morally reprehensible.

Second, I have a foreign policy process question for Canada. Having seen what happens sometimes in the United States—my country—in terms of the influence of non-governmental organizations within the country or transnational organizations, what guidelines will Canada adopt to weigh and sort out the points of view of the evidence presented by these actors? Many of these actors have specialization and resources and credibility, but they also have the problem of lacking accountability, because of being outside politics. How does Canada propose to sort out these points of view, in order to avoid areas of policy being taken over by small but nonetheless highly motivated special interest groups?

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Would anyone like to address the question raised by the speaker?

Ms Kong: I'm not putting down the Bosnia issue. When we talk about international students we always think about the Americans and the rich Asians. What about people from Africa? What about people from Latin America? Those are not rich students. Those are not welfare students. A lot of the students who come with their families don't have very much money.

What kind of students do we want? What kind of international student do we want to encourage—just the rich people who can come, or all those people who are bright, who cannot afford it? With the high tuition fees, who will be able to come? What kind of things do we want to encourage?

[Translation]

J'encouragerais donc le Canada à continuer à participer à ces opérations de maintien de la paix, en sachant qu'aucune opération ne peut être un succès total. En outre, je voudrais encourager le Canada à poursuivre ses activités de maintien de la paix, même si les combats entre groupes ethniques n'ont pas cessé, dans la mesure où il est quand même préférable de faire appliquer une entente tant qu'il y a encore des survivants pour en profiter.

Naturellement,—et je souscris aux remarques de M. Lawson et du dernier orateur—le Canada y participerait en renforçant son armée et en se spécialisant dans le maintien de la paix. Merci de m'avoir permis de prendre la parole.

M. John Dunn Smith (présentation individuelle): Je suis étudiant en affaires internationales à l'université Carleton, dans le programme du deuxième cycle. Je suis aussi un étudiant international.

Je commencerai par une brève déclaration sur les priorités du Canada et j'ai ensuite une petite question à poser.

À propos des priorités, je commencerai par ne pas être d'accord avec l'une des personnes qui a pris la parole juste avant la pause. Je ne suis pas d'accord avec cette personne, tout d'abord, parce qu'elle n'a pas fait la distinction entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux au Canada. Je trouve aussi qu'il est tout à fait scandaleux et moralement inadmissible de dire que l'assurance et les frais médicaux des étudiants étrangers relativement bien nourris et bien nantis devraient faire l'objet d'autant d'attention que les souffrances des Bosniaques.

Deuxièmement, j'ai une question concernant le processus de la politique étrangère du Canada. J'ai vu ce qui se passe parfois aux États-Unis—mon pays—en ce qui concerne l'influence d'organisations non gouvernementales dans le pays ou d'organisations transnationales. J'aimerais savoir quelles lignes directrices le Canada va adopter pour évaluer et juger les divers points de vue présentés par toutes ces parties? Beaucoup d'entre elles sont spécialisées, ont beaucoup de crédibilité et disposent de ressources importantes, mais il est souvent difficile de définir les responsabilités, dans la mesure où ces organisations sont en dehors de la sphère politique. Qu'entend faire le Canada pour évaluer ces points de vue, afin d'éviter que certains secteurs de sa politique ne soient contrôlés par des groupes d'intérêt particuliers, peu nombreux certes, mais extrêmement motivés?

• 2055

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Quelqu'un voudrait-il répondre à la question de l'intervenant?

Mme Kong: Je ne veux pas banaliser la situation en Bosnie. Lorsqu'on parle des étudiants étrangers, on pense toujours aux Américains et aux Asiatiques bien nantis. Qu'en est-il des Africains? Qu'en est-il des gens de l'Amérique latine? Ce ne sont pas des étudiants riches. Ce ne sont pas des étudiants bien nantis. Bon nombre d'étudiants qui viennent avec leur famille n'ont pas beaucoup d'argent.

Quel genre d'étudiants voulons-nous? Quel genre d'étudiants étrangers voulons-nous encourager: uniquement les riches qui ont les moyens de venir, ou tous ceux qui sont intelligents mais qui ne peuvent pas se le permettre? Qui pourra venir, étant donné les frais de scolarité si élevés? Quel genre de choses voulons-nous encourager?

[Texte]

M. Stéphane Bérubé (étudiant à la Faculté d'administration de l'Université d'Ottawa): Mon intervention portera sur l'efficacité de l'aide bilatérale du Canada envers les pays du Tiers monde, plus précisément l'ACDI.

Le Canada est très fier de l'aide qu'il donne aux pays du Tiers monde. Il donne beaucoup d'aide. L'ACDI est une organisation qui a été remise en question ces dernières années. Nous considérons notre aide comme étant une aide bilatérale. Je pense qu'il est grand temps qu'on s'ouvre les yeux et qu'on se rende compte que notre aide est plutôt une aide unilatérale.

En regardant ce qui se passe ailleurs, on voit que notre pays aide de la façon la plus facile pour lui. On va construire des systèmes d'infrastructures dans ces pays et les coûts vont retomber sur ces pays. On envoie du lait en poudre en Afrique, ne sachant pas que ces gens-là ne peuvent pas digérer le lait parce qu'ils ne sont pas habitués à en boire. On envoie de l'équipement pour cultiver le sol; quand l'équipement est brisé, ils n'ont pas de pièces de rechange et ne peuvent pas continuer à l'utiliser. Je trouve que l'efficacité de l'aide qu'on apporte n'est pas toujours ce qu'elle devrait être.

J'espère que je parle de la part de tous les Canadiens quand je dis que cela ne nous dérange vraiment pas d'aider les pays qui en ont besoin, mais qu'il faut absolument que cette aide soit efficace. Si l'aide n'est pas efficace, c'est comme prendre de l'argent et le brûler. On sait tous que les temps sont vraiment difficiles pour nous aussi, au Canada. C'est bien d'aider, mais il faut que notre aide soit efficace.

Donc, avant de donner de l'aide, nous devons aller sur le terrain et discuter avec ces gens de leurs priorités et du genre d'aide dont ils ont besoin. Je ne sais pas si nos députés ou ceux qui s'occupent de notre politique étrangère pensent que ces gens n'ont pas d'idées et ne savent pas ce dont ils ont besoin. Ils ont des idées et ils savent ce dont ils ont besoin dans leur pays. Il est très important de les consulter, car ils savent vraiment dans quels domaines ils ont besoin d'aide.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): We seem to be hearing two conflicting strains here. One is that we should be giving more aid. Another is that we should be training Canada's eyes on a more competitive and more tradeworthy foreign policy. Where should Canada's priorities lie?

Mr. Ian Hurd (Individual Presentation): I want to pick up on the thread that you just mentioned on how we set our priorities. I have a few short comments that seem a little strange even before I say them, but they might come out okay.

When we're setting our priorities I think we need to remember to be guided by our own morality. We've become too preoccupied in the last 10 or 15 years with the criterion of another government's attitude towards trade liberalization. We've taken that as the standard of how we're going to react to events in the world. How does it affect trade interests, and what are other countries' attitudes on free trade? That takes away from our own country and from the state of the world at the same time.

[Traduction]

Mr. Stéphane Bérubé (Student in the Administration department of the University of Ottawa): My comment is on the efficiency of Canada's bilateral aid to Third World countries, and more specifically on CIDA.

Canada is very proud of the assistance it provides to Third World countries. It helps a great deal. CIDA is one organisation that was challenged these past few years. Canada's aid is viewed as bilateral aid. I think it is high time we opened our eyes and realized our foreign aid is really a unilateral aid.

If you look at what happens elsewhere, you can see that our country helps in the easiest way possible. We set up infrastructures in countries that will eventually have to pay for them. We send powdered milk to Africa not realizing that those people cannot digest milk because they're not used to drinking it. We send farming equipment; when it breaks, there are no replacement parts, which renders the equipment unuseable. I think the assistance we provide is not always up to standard.

I hope I am expressing the views of all Canadians when I say that we really don't mind helping countries that need it, but the aid we provide must be effective. If it isn't, it's like throwing money out the window. We all know that times are really rough for us in Canada as well. It is nice to help but that help must be effective.

So before providing any assistance, we should go to the site and talk to those people about their priorities and the type of help they need. I don't know if our members of Parliament or those responsible for our foreign policy think those people do not have any ideas or do not know what they need. They do have ideas and they do know what their country needs. It is very important to consult them because they are the ones who really know in which areas they need assistance.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Il semble y avoir deux opinions incompatibles. L'une est que nous devrions aider davantage et l'autre est que le Canada devrait viser une politique étrangère axée davantage sur la concurrence et le commerce. Quelles devraient être les priorités du Canada?

M. Ian Hurd (présentation individuelle): Je voudrais reprendre votre commentaire sur la façon de fixer nos priorités. J'ai quelques brefs commentaires qui paraissent peut-être un peu étranges, mais vous allez peut-être les comprendre.

Je crois que lorsque nous fixons nos priorités, nous devons nous souvenir de notre propre moralité. Au cours des 10 ou 15 dernières années, nous sommes devenus trop préoccupés par le critère d'un autre gouvernement à l'égard de sa libéralisation commerciale. Nous adoptons les normes d'un autre pays pour déterminer comment nous allons réagir aux événements mondiaux. Quel est l'impact sur nos intérêts commerciaux, et quelles sont les attitudes des autres pays à l'égard du libre-échange? Cela enlève beaucoup à notre pays et au reste du monde.

[Text]

I think we need to remember to be outraged when we see things around the world that are outrageous. I think this is the level at which most people of the country react to the world. As they watch the 9 p.m. news and they see the atrocities around the world, they react at a moral level, and I think they expect their politicians to react at that level as well, not to *carte blanche* put away all moral concerns in the interests of trade.

There's a balance to be struck there, and I think that under the previous government we've gotten too far towards the trade side. I know this is a subjective issue. I don't pretend to be able to answer how we avoid looking like we're imposing our morality on the world, but I do deeply believe it's at this level we react to things and that we should be able to form a constructive foreign policy that's at base a moral one.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Would anyone like to respond to the issue of morality and human rights versus trade and economics in foreign policy?

Mr. Nikolas Simunovic (Individual Presentation): To respond directly to that question, I would like to take the example of China. Actually, I have been very dismayed with Mr. Chrétien's comments that Canada is too small a nation to tackle the economic juggernaut and economic machine that China is or is becoming. Financial miracles aside, I think we need to realize that this is one of the most repressive regimes in history, complete with summary executions, prison labour, occupation of Tibet and so forth.

I would first of all like to see the Americans withdraw most-favoured-nation status and, secondly, see Canada follow suit and impose trade levies against China. I think imposing economic sanctions on that regime is the best way to effect some sort of democratic change.

Those who believe that the process itself of fuelling money into China will lead to democratization are incorrect. If you witness regimes such as Singapore and Malaysia, you see these are the "seven tigers" of the newly industrialized southeast Asia, yet they deal with heavy-handed authoritarianism. That's what I wanted to say about trade versus human rights in China.

I would also like to speak about something that has been bothering me quite a bit lately, and that's how quickly the issue of Haiti has fallen from the newspapers. We seem to have reached a comfortable status quo where the brutal regime of General Raoul Cédras and his military attaché, Michel François. This is a government without any conception at all of human rights, and we have just let this issue fall from the newspapers and fall from our lips.

In regard to what needs to be done in places like this, I think there are a number of issues and ways of confronting this regime. First and foremost, I think we have to realize that Father Aristide is the democratically elected leader of a sovereign UN nation, and he has more or less been rebuffed by the latest western policies. I think we need to acknowledge that Father Aristide does have the overwhelming support of the population and not the handful of military despots who are now leading Haiti.

[Translation]

Lorsque nous voyons des gestes inacceptables ailleurs, nous ne devons pas oublier d'exprimer notre fureur. C'est comme cela que la plupart des Canadiens réagissent à ces événements. Lorsqu'ils regardent les informations de 21 heures et voient les atrocités commises à travers le monde, ils ont une réaction de conscience, et je crois qu'ils s'attendent à ce que leurs élus réagissent de la même façon, au lieu d'oublier toutes leurs préoccupations d'ordre moral afin de protéger leurs intérêts commerciaux.

Il faut trouver un équilibre et je pense que le gouvernement précède à trop favorisé le côté commercial. Je sais que c'est une question subjective. Je n'ai pas la prétention de vous dire comment nous pouvons éviter d'avoir l'air d'imposer notre moralité au monde, mais je crois sincèrement que c'est à ce niveau-là que nous réagissons et que nous devrions pouvoir parvenir à une politique étrangère constructive qui soit fondamentalement morale.

• 2100

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Quelqu'un veut-il répondre à ce qui vient d'être dit à propos de la morale et des droits de la personne par opposition aux considérations commerciales et économiques en politique étrangère?

M. Nikolas Simunovic (présentation individuelle): Pour répondre directement à cette question, je voudrais prendre l'exemple de la Chine. En fait, j'ai été consterné d'entendre M. Chrétien dire que le Canada était un trop petit pays pour s'attaquer au mastodonte économique et à la machine économique que devient la Chine. Les miracles financiers mis à part, nous devons nous rendre compte que ce régime est l'un des plus répressifs qui ait jamais été, avec tout ce que cela implique, exécutions sommaires, travaux forcés, occupation du Tibet, etc.

Tout d'abord, j'aimerais que les Américains enlèvent à la Chine son statut de la nation la plus favorisée et, deuxièmement, que le Canada emboîte le pas en imposant des droits sur les échanges commerciaux avec la Chine. Je crois que les sanctions économiques imposées au régime sont le meilleur moyen d'encourager le changement démocratique.

Ceux qui croient que le fait d'apporter davantage d'argent au moulin chinois conduira à la démocratisation sont dans l'erreur. Singapour et la Malaisie font partie des «sept tigres» nouvellement industrialisés de l'Asie du sud-est, mais on oublie que ce sont des régimes autoritaires sévères. Voilà donc ce que je voulais dire à propos du commerce et des droits de la personne en Chine.

Je voudrais également aborder une question qui me préoccupe beaucoup ces derniers temps, la rapidité avec laquelle le problème d'Haiti a disparu des journaux. On semble avoir atteint un statu quo confortable avec le régime brutal du général Raoul Cédras et de son attaché militaire, Michel François. C'est un gouvernement qui ne fait aucun cas des droits de la personne, et nous n'avons pas bronché lorsque la question n'est plus apparue dans les journaux et a cessé d'être discutée.

Quant à savoir ce qu'il faut faire dans des cas comme celui-là, il y a d'après moi plusieurs façons de s'opposer à ce régime. Tout d'abord, il faut savoir que le Père Aristide est le chef démocratiquement élu d'un pays souverain des Nations Unies et il a été pratiquement repoussé par les dernières politiques occidentales. Nous devons reconnaître que le Père Aristide bénéficie de l'appui de la très grande majorité de la population contrairement à la poignée de despotes militaires qui dirige maintenant le pays.

[Texte]

Furthermore, in terms of action and what should be done in Haiti, I think there are a number of things we could do. Father Aristide should be playing a much more prominent role in the discussions on Haiti, and the western world, Canada and the United States especially, should be working much harder at his reinstatement as leader of that country. I think the embargo needs to be policed much more effectively, especially on the extremely porous border between the Dominican Republic and Haiti. It can best be described as lax. Gasoline is available on most street corners in Haiti.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Could you possibly wrap up your submission?

Mr. Simunovic: Yes, I'm just about to finish.

I have two final things. I think there should be no amnesty for those leaders in the military crack-down who have been responsible for some of the most heinous crimes in Haiti. I also think that underlying all of this policy should be the threat of intervention. The operation in Haiti would be an extremely easy and uncomplicated one, as those who hold power do so brutally but are very few in number and have no popular support.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): We will now have a response from the chair.

Senator Gigantès: [Inaudible—Editor] of Mr. Chrétien and of Mr. Ouellet on the question of China and human rights violations there is that for this specific country, China, public hectoring will not work; private, delicate, constant urging will work better. The objective is the same as yours; the means are a little bit less public.

[Traduction]

En outre, je crois que nous pourrions faire différentes choses, pour essayer de régler le problème d'Haiti. Le Père Aristide devrait jouer un rôle beaucoup plus important dans les discussions sur Haïti, et le monde occidental, le Canada et les États-Unis en particulier devraient faire beaucoup plus d'efforts pour lui permettre de retrouver sa place à la tête du pays. Il faut contrôler l'embargo de beaucoup plus près, particulièrement au niveau de la frontière passoire entre la République dominicaine et Haïti. Le moins que l'on puisse dire c'est que le contrôle n'est pas très serré. On trouve de l'essence à presque tous les coins de rue en Haïti.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Pourriez-vous conclure votre intervention?

M. Simunovic: Oui, j'ai presque terminé.

Deux dernières choses. Je trouve qu'il ne devrait pas y avoir d'amnistie pour les responsables de la répression militaire qui a provoqué des crimes particulièrement atroces en Haïti. Toute cette politique devrait également être associée à une menace sous-jacente d'intervention. Il serait extrêmement simple et facile de mener une opération en Haïti puisque ceux qui y occupent le pouvoir s'en servent avec brutalité mais sont très peu nombreux et n'ont pas de soutien populaire.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Nous allons maintenant entendre la réponse de la présidence.

Le sénateur Gigantès: [Inaudible—Éditeur] de M. Chrétien et de M. Ouellet au sujet de la Chine et des violations des droits de la personne dans ce pays, c'est que, dans ce cas particulier, il ne sert à rien d'adopter publiquement une attitude autoritaire; on parviendra à de meilleurs résultats en exerçant constamment de légères pressions en privé. L'objectif est le même que le vôtre; les méthodes sont un peu moins publiques.

• 2105

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Thank you. Would anyone like to address the issue of China and Canada's human rights policy towards that country?

Mr. Aggrey J. Msosa (Individual Presentation): Thank you, Madam Chairperson.

I would like to address this issue of human rights. I think it would serve Canada's foreign policy better if stress on human rights were one of the prime issues. If countries respected human rights, then we would not be talking about refugees coming here. People would stay in their countries if their human rights were respected. They come here because they are running away from persecution. If we want to solve the problem of people immigrating to Canada, first we should ensure that most of the countries, particularly developing ones, respect human rights.

I find it an irony, Mr. Chairman, when you say that for China to change, what is required is a soft push. If you go to Africa and you tell them to change because their human rights are no good, they listen. Countries in Africa are changing now because you have been open with them, telling them openly, not through the back door. I think that position will work for China too, because they know that if they are being accused here regarding human rights, the whole world knows. Who would

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Merci. Quelqu'un voudrait-il parler de la question de la Chine et de la politique canadienne des droits de la personne à l'égard de ce pays?

M. Aggrey J. Msosa (présentation individuelle): Merci, madame la présidente.

J'aimerais parler de la question des droits de la personne. Je pense que la politique étrangère du Canada serait mieux servie si l'on donnait la priorité aux droits de la personne. Si les pays respectaient les droits de la personne, nous n'aurions pas à accepter autant de réfugiés ici. Les gens resteraient dans leur pays. S'ils viennent ici, c'est parce qu'ils fuient la persécution. Pour résoudre le problème de l'immigration au Canada, il faut d'abord veiller à ce que la plupart des pays, en particulier les pays en voie de développement, respectent les droits de la personne.

Je trouve ironique, monsieur le président, que vous disiez que la Chine changera si on exerce de légères pressions. Si vous allez en Afrique et que vous dites aux responsables de changer parce qu'ils ne respectent pas les droits de la personne, ils vont vous écouter. Les pays africains changent actuellement car vous avez été ouverts avec eux et vous leur avez parlé franchement. Je pense que cette attitude aura des effets également en Chine car les responsables savent que s'ils sont accusés ici de ne pas

[Text]

want to be in the headlines as abusing human rights and not take it seriously?

One other thing I want to talk about is with respect to aid. I'm opposed to giving countries aid just for its own sake. Aid should be given to countries, particularly developing countries, mostly to assist the underprivileged. What happens is that Canada gives country X in the developing countries so much money that it ends up in the coffers back here, in the banks outside, and the local person does not benefit.

The tensions in these countries are because these other people are seeing that their welfare is not improving. So you find that they start fighting because they want to get a piece of the cake.

The only way to help these people develop is to help the local people, and the best way to do that is not through government-to-government aid. You have to empower NGOs and other organizations within these countries to help these people develop. If you go to government-to-government aid it ends up here, in Europe, in America, and in other places.

I had a lot to say, but in view of the time I shall stop. Thank you very much.

Mr. Gordon MacMaster (Individual Presentation): I would like to address how Canada should be prioritizing its foreign policy and basically look at the two major trends going on in the world right now. These are heading in opposite directions, but both centre on the same phenomenon, which is nationalism.

On one hand we have hyper-nationalism, ethnic nationalism—whatever you want to call it, whatever you learned in political science—in which states are either sealing themselves off from the rest world, often at the cost of human rights violations, or are tearing each other apart because of dichotomies within their own borders.

The other trend centred on nationalism is heading in the opposite direction, which is diminishing sovereignty. States are limiting their own national independence in the hopes of increased prosperity. The best example of this is the EC, or the NAFTA, where we hope that by limiting controls on our economies we will gain some form of prosperity. Canada is obviously on this side of the nationalism fence.

Our foreign policy will be centring primarily on what to do with these hyper-nationalist states. How are we going to address these?

• 2110

One possible action is simply to ignore them as long as they don't threaten our prosperity. There are many examples already brought up by speakers of China, for example, where we are simply really not doing a whole lot to these nations.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): I'm sorry to interrupt you, but we have a lot of speakers and only 20 minutes. Would you please wrap up your summation? Thank you.

Mr. MacMaster: The other reason why we may want to intervene in these hypernational states is for humanitarianism, much like in the Bosnian area. However, with the UN disaster currently occurring in Bosnia, and our diminished resources for

[Translation]

respecter les droits de la personne, le monde entier le saura. Qui voudrait être accusé dans les manchettes de ne pas respecter les droits de la personne sans le prendre au sérieux?

J'aimerais également parler de l'aide. Je suis contre le fait de donner de l'aide sans réflexion. L'aide devrait être accordée aux pays, en particulier aux pays en développement, essentiellement pour aider les défavorisés. Actuellement, le Canada donne à un pays X tellement d'argent que cet argent finit dans des coffres à l'étranger, dans des banques à l'extérieur, et les personnes sur place n'en profitent pas.

Il existe des tensions dans ces pays du fait que certains font en sorte que le bien-être de la population ne s'améliore pas. C'est pourquoi ils commencent à se battre parce qu'ils veulent obtenir une part de gâteau.

La seule façon d'aider ces gens-là est d'apporter une aide aux gens sur place, et le meilleur moyen d'y parvenir n'est pas l'aide de gouvernement à gouvernement. Il faut donner aux ONG et aux autres organisations de ces pays le pouvoir d'aider les gens à se développer. L'aide accordée de gouvernement à gouvernement finit en Europe, en Amérique et ailleurs.

J'avais beaucoup à dire, mais compte tenu du temps qui m'est alloué, je vais m'arrêter. Merci beaucoup.

M. Gordon MacMaster (présentation individuelle): J'aimerais parler des priorités que le Canada devrait établir pour sa politique étrangère et étudier essentiellement les deux grandes tendances que l'on constate dans le monde. Ces tendances vont dans des directions opposées mais se concentrent sur le même phénomène, à savoir le nationalisme.

D'un côté, nous avons l'hypernationalisme, le nationalisme ethnique—quel que soit le nom que l'on veut lui donner, selon ce que l'on a appris en sciences politiques—dans lequel les États se coupent du reste du monde, souvent au prix de violations des droits de la personne, ou se déchirent entre eux en raison de dichotomies à l'intérieur de leurs propres frontières.

L'autre tendance va dans la direction opposée, c'est-à-dire une diminution de la souveraineté. Les États limitent leur propre indépendance nationale dans l'espoir d'accroître leur prospérité. Le meilleur exemple est celui de la Communauté européenne ou de l'ALÉNA, par lesquels nous espérons qu'en limitant les contrôles sur nos économies, nous gagnerons une certaine prospérité. Le Canada suit évidemment cette dernière tendance.

Notre politique étrangère portera essentiellement sur la façon de traiter ces États hypernationalistes. Comment allons-nous faire?

La première solution est de simplement les ignorer tant qu'ils ne menacent pas notre prospérité. On en a déjà donné de nombreux exemples, la Chine, par exemple, où nous ne faisons pas grand-chose.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Je suis désolée de vous interrompre, mais nous avons beaucoup d'intervenants et seulement 20 minutes. Pourriez-vous conclure votre présentation? Merci.

M. MacMaster: L'intervention dans ces pays hypernationalistes pourrait être guidée par des raisons humanitaires, comme en Bosnie. Mais compte tenu du désastre de la position des Nations Unies en Bosnie actuellement et de

[Texte]

foreign affairs and foreign aid as well as the Canadian population's decreasing tolerance for giving foreign aid, we're going to have to direct more of our foreign efforts at efforts to enhance our own prosperity or protect ourselves from any threats to it.

Ms Nihal Sherif (Individual Presentation): I'm going to try to relate everything together. I think we can do it. There is globalization, the north-south relationship, and Canada's economy.

If we look to the root cause, why do countries go to war? Everything, in my opinion, is based on economics. That's why I think we should concentrate on development. Consider the talk about the proliferation of nuclear weapons. If developing countries have the economic capability then they may not wish to threaten developed countries with this.

I'm going to quote André Ouellet from *Maclean's* and then go from there:

From conversations with Ouellet and other Liberal policymakers, it appears that Canada under the Liberals will be less outspoken about human rights, less lavish with foreign aid, less ready to sign up for peacekeeping duties—and more aggressive in promoting Canadian exports.

I'm going to talk about how we can promote Canadian exports while helping developing countries.

At a recent University of Ottawa international economic conference, they discussed why Canada and other developed countries will not be able to attain full employment. This is because of the globalization of the economy. Multinational corporations are able to go to less-developed countries with cheaper labour and install themselves there. For these multinational corporations, their main interest is the accumulation of capital and profits. I believe Canada is shooting itself in the foot by allowing multinationals to underpay and exploit these people who are citizens of these underdeveloped countries.

The conference showed that capitalism as it stands now will not be able to support everybody and give them a job. I would, therefore, suggest that Canada seek to implement fairer trade by perhaps an international minimum wage. This will help developing countries fight their ever-increasing debt. It will also help developed countries compete with the cheap labour throughout the world. Only with fairer trade will we be able to solve all these questions that are related together.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): Would anyone like to address the issue of globalization and trade in response? We have two minutes for each speaker.

Mr. Andrew Van Iterson (Individual Presentation): I'm from the University of Ottawa.

[Traduction]

la diminution de nos ressources destinées aux affaires étrangères et à l'aide, de même que le fait que la population canadienne tolère de moins en moins que nous accordions cette aide, nous allons devoir orienter nos efforts vers une amélioration de notre propre prospérité ou une protection contre tout ce qui pourrait la menacer.

Mme Nihal Sherif (présentation individuelle): Je vais essayer d'aborder la question de façon globale. Je pense que nous pouvons y arriver. Il y a la mondialisation, les relations Nord-Sud et l'économie canadienne.

Si nous examinons les causes réelles des guerres, il me semble que tout part de l'économie. C'est pourquoi je pense que nous devons nous concentrer sur le développement. On parle en ce moment de la prolifération des armes nucléaires. Si les pays en développement en viennent à une certaine prospérité économique, ils n'auront pas envie de menacer les pays développés avec des armes nucléaires.

Je vais citer un article de *Maclean's* qui évoque la position de M. André Ouellet à ce sujet :

D'après des conversations qui ont eu lieu avec M. Ouellet et d'autres décideurs Libéraux, il semble que le Canada, sous les Libéraux, sera moins critique à l'égard des droits de la personne, accordera moins d'aide à l'étranger, sera moins prêt à assumer ses responsabilités de maintien de la paix et sera plus dynamique dans sa promotion des exportations canadiennes.

Je vais maintenant parler de la façon dont nous pouvons promouvoir les exportations canadiennes tout en aidant les pays en voie de développement.

Lors d'une conférence économique internationale qui s'est tenue récemment à l'Université d'Ottawa, on a parlé des raisons pour lesquelles le Canada et d'autres pays développés ne sont pas en mesure d'en arriver au plein emploi. La raison est la mondialisation de l'économie. Les sociétés multinationales peuvent s'installer dans des pays moins développés dont les coûts de main-d'œuvre sont inférieurs. Pour ces multinationales, le principal intérêt est l'accumulation du capital et du profit. Je pense que le Canada se tire lui-même dans le pied en permettant aux multinationales de sous-payer et d'exploiter ces populations des pays sous-développés.

La conférence a montré que le capitalisme, tel qu'il existe actuellement, ne pourra pas faire vivre tout le monde. Par conséquent, je proposerais que le Canada cherche à appliquer des échanges commerciaux plus justes en proposant par exemple un salaire minimum international. Cela aiderait les pays en voie de développement à alléger leur dette toujours croissante. Cela les aiderait également à concurrencer la main-d'œuvre bon marché dans le monde. Seuls des échanges plus justes nous permettront de résoudre toutes ces questions qui sont reliées entre elles.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Quelqu'un voudrait-il parler de la question de la mondialisation et des échanges? Nous avons deux minutes par intervenant.

M. Andrew Van Iterson (présentation individuelle): Je viens de l'Université d'Ottawa.

[Text]

I'd like to echo a few things she said. There is too much emphasis on trade and on cleaning up the big international messes after they've been created, while we ignore our international responsibilities. Look at some of the big crises that have taken place. Look at where the weapons are coming from; we're still exporting weapons in this country. We need to stop exporting any offensive weapons immediately.

The unfair terms of trade are a key cause of what is going on in these countries, yet where do we spend our money? We come in and spend millions of dollars afterward when people are being killed in brutal wars. We could spend 10% of the money in real human development. Person-to-person, community-to-community development would have a much greater benefit for those communities and would help at the grassroots level.

I think we also have to use our international presence to pressure other countries to stop selling these offensive weapons. Our foreign policy money should be spent on a proactive basis to prevent these crises.

• 2115

When you look at the views of the Canadian population on these issues, I think it's also important that we educate Canadians regarding some of our development work overseas, which has been very, very important and very, very progressive.

But when 90% of the press about countries is about brutal wars, no wonder people think we should be sending our armies over there, which is a big waste of money when we're doing it after the fact. If we can tell people beforehand a little bit about the benefits of the work we're doing, that would be very successful.

The most important issues to Canadians were the environment, international peace was second, and human rights violations were fourth.

If we can improve the quality of life of these people at the grassroots level and give them a little bit of control over their country, they can stop these problems. You can't worry about the environment if you have no food to eat.

Ms Pam Foster (Individual Presentation): I'm a graduate student at Carleton University.

My major concern with Canada's foreign policy is that it is reactive and therefore quite inconsistent. Whereas there's a role for aid, crisis intervention, peacekeeping, emergency relief, refugee support, etc., in a natural and financial resource-finite world, Canada's policies must be preventative and less curative.

In order to be less reactive and more preventative, I believe that Canada's foreign policy must have a vision. Although there are probably as many visions of what a world should look like as there are people, I think few would disagree that a world without poverty and wars is desirable.

[Translation]

J'aimerais revenir sur certains des points qui viennent d'être soulevés. On insiste trop sur les échanges et sur la résolution des grands problèmes internationaux une fois qu'ils ont été créés alors que nous passons à côté de nos responsabilités internationales. Pensez à certaines des grandes crises récentes. Regardez d'où viennent les armes; nous exportons encore actuellement des armes. Nous devons cesser d'exporter immédiatement toute arme offensive.

Les termes injustes des échanges sont la cause principale de ce qui se passe dans ces pays. Et pourtant, où dépensons-nous notre argent? Nous dépensons des millions de dollars une fois que les gens ont été tués dans des guerres brutales. Nous pourrions consacrer 10 p. 100 de ces sommes à un développement humain véritable. Un développement axé sur la personne et la communauté aurait des effets beaucoup plus bénéfiques et serait plus utile localement.

Je pense que nous devons également utiliser notre présence internationale pour faire pression sur d'autres pays pour qu'ils cessent de vendre ces armes offensives. L'argent que nous consacrons à la politique étrangère devrait être dépensé de façon proactive pour prévenir ces crises.

Si vous écoutez les Canadiens à ce sujet, vous verrez qu'il est également important que nous les sensibilisions à certains de nos projets de développement outre-mer, qui sont très très importants et très très progressifs.

Mais lorsque la presse consacre à des guerres brutales 90 p. 100 de ses articles sur les pays étrangers, il n'est pas étonnant que les gens veulent que nous envoyions nos armées, ce qui est un énorme gaspillage lorsqu'on le fait après coup. Si l'on peut expliquer aux gens les avantages de nos projets, je pense que nous obtiendrons des résultats très positifs.

D'après les sondages, les questions les plus importantes pour les Canadiens sont l'environnement, la paix internationale puis les violations des droits de la personne.

Si nous pouvons améliorer la qualité de vie de ces gens et leur permettre d'avoir une plus grande maîtrise sur leur pays, ils peuvent mettre fin à ces problèmes. Vous ne pouvez pas vous soucier d'environnement si vous n'avez rien à manger.

Mme Pam Foster (présentation individuelle): Je suis étudiante en deuxième cycle à l'université Carleton.

Pour moi, le principal problème de la politique étrangère canadienne est qu'elle est réactive et par conséquent contradictoire. L'aide, l'intervention en cas de crise, le maintien de la paix, l'aide d'urgence, le soutien aux réfugiés, tout cela est nécessaire dans un monde naturel et dont les ressources financières sont limitées mais les politiques du Canada doivent viser la prévention plutôt que le remède.

Pour ce faire, je crois que la politique étrangère du Canada doit avoir une vision. Bien qu'il y ait probablement autant de visions de ce que le monde devrait être qu'il y a de gens, je pense que nous sommes tous plus ou moins d'accord pour souhaiter un monde sans pauvreté et sans guerre.

[Texte]

What would preventative policies look like? Agenda 21 of the Brundtland Commission and the last World Bank report, *Sharing Our Future*, contain a lot of preventative ideas. Capacity building, wealth redistribution, environmental protection, government and institutional strengthening—all of these are preventative policies.

How would these translate? What could Canada's consistent visionary foreign policy look like? Let's take the trade issue. What good is it to do income generation projects in, say, Bangladesh to create widgets, and at the same time create a tariff barrier for imports of these same widgets?

Another example is the refugee issue. What good is a foreign policy that says we can provide protection for refugee women under gender guidelines and at the same time supports global militarization and policies that denigrate women?

My point is that Canada's foreign policy has to be a lot more visionary and has to become a lot more preventative in order that Canada can stop contributing to the problems and trying to fix them later.

Mr. Nearing: Some of my points have already been made by a number of other speakers. I would like to reiterate some of the points people made about working at the local level with non-governmental organizations, especially in terms of aid.

I'd like to very briefly make a comment about trade versus human rights. I don't think it's necessarily a dichotomous issue and that we have to either trade with a nation or work to develop human rights. There are countries where that's explicitly the case, but one of the things I hope this forum is able to produce is the idea that it's not explicitly the case.

I mentioned earlier that there are about a dozen elections coming up in Latin America before the end of the year. While democracy is a tentative issue south of the Rio Grande—or even south of the 49th—I think the idea that Canada could participate in developing some links literally for peace and social stability and, hence, work on trade is a really important one. I think in the end the trade issue is the key for Canadian foreign policy in the future.

Mr. Majid Modarresi (Individual Presentation): I think it's always the time to reconsider the foreign policy of a country. Especially at this time, it's very important for us to look at the world again and see what challenges are facing us.

Let me say very briefly what exactly we are confronting. A new world has been shaped during the last two decades, not just the last five or six years. The new world includes new powers. There is a wrong perception, especially in North America. Let me clear it up. The United States won the Cold War as much as the U.K. won World War II. The truth is today we have two main powers: Germany is very strong in central Europe, and Japan—and China in the very short future—in Asia.

[Traduction]

Que seraient ces politiques préventives? L'Action 21 de la Commission Brundtland et le dernier rapport de la Banque mondiale, *Partager notre avenir*, contiennent un certain nombre d'idées à ce sujet. Le développement des capacités, la redistribution de la richesse, la protection de l'environnement, le renforcement des gouvernements et des institutions, voilà des politiques préventives.

Comment les concrétiser? Que seraient ces politiques étrangères visionnaires du Canada? Prenons l'exemple des échanges commerciaux. À quoi sert d'entreprendre des projets de création de revenu au Bangladesh, par exemple, pour créer des gadgets si l'on établit en même temps des barrières tarifaires pour limiter l'importation de ces mêmes gadgets?

Prenons également l'exemple de la question des réfugiés. À quoi sert une politique étrangère qui accorde une protection aux réfugiées en vertu d'une ligne directrice fondée sur le sexe et en même temps soutient la militarisation mondiale et des politiques qui dénigrent les femmes?

Par conséquent, je soutiens que la politique étrangère du Canada doit être beaucoup plus visionnaire et viser davantage la prévention pour que le Canada cesse de contribuer aux problèmes qu'il doit essayer de régler par la suite.

M. Nearing: Certaines de mes idées ont déjà été énoncées par un certain nombre des intervenants. J'aimerais revenir sur certains des points soulevés au sujet de l'intervention au niveau local grâce aux organisations non gouvernementales, en particulier pour l'aide internationale.

J'aimerais très brièvement parler du commerce et des droits de la personne. Je ne pense pas qu'il s'agisse nécessairement d'une dichotomie et que nous n'ayons d'autre choix que le commerce ou la promotion des droits de la personne. Il y a des pays où c'est spécifiquement le cas, mais j'espère que ce forum aura entre autres comme résultat de montrer que cela n'est pas spécifiquement le cas partout.

J'ai déjà mentionné qu'une dizaine d'élections sont prévues en Amérique Latine d'ici la fin de l'année. Bien que la démocratie soit encore précaire au sud du Rio Grande—ou même au sud du 49^e parallèle—je pense que l'idée que le Canada pourrait participer à la création de certains liens pour la paix et la stabilité sociale et par conséquent promouvoir les échanges est réellement importante. Je pense que finalement la question des échanges est essentielle à la politique étrangère canadienne de l'avenir.

M. Majid Modarresi (présentation individuelle): Je pense qu'il est toujours temps de revenir sur la politique étrangère d'un pays. Il est particulièrement important en ce moment de regarder à nouveau le monde qui nous entoure et voir quels sont les enjeux.

J'aimerais très brièvement expliquer ce à quoi nous faisons face. Un nouveau monde est en formation depuis 20 ans et pas seulement depuis cinq ou six ans. Ce monde nouveau comprend de nouvelles puissances. Nous avons une fausse perception du monde, en particulier en Amérique du Nord. Laissez-moi vous expliquer. Les États-Unis n'ont pas plus gagné la Guerre froide que la Grande-Bretagne n'a gagné la Deuxième Guerre mondiale. La vérité c'est qu'aujourd'hui, nous avons deux grandes puissances: l'Allemagne en Europe centrale et le Japon—et la Chine dans un avenir proche—en Asie.

[Text]

[Translation]

• 2120

We have to know exactly what we're facing to make up the appropriate policy. I believe our response should be in two specific directions: trade and diplomatic front.

I believe we should forget attaching trade and human rights, especially in China, not because we don't believe in it but because it doesn't work. The reconstruction of China is a real economic prize of our time; we should not neglect that opportunity.

Second, I believe very specifically that Canada, Australia, the United Kingdom, New Zealand and Israel could be a very important and very rational economic union, like a new free trade zone.

I'll just jump to the political front and the initiatives I believe Canada must pick up. The first point is about new states that are born. Once and for all let's have specific criteria. Which countries should be recognized and which not? Who should be defined as a nation and who not? We don't have any criteria. We've violated the thing we signed in 1975 in Helsinki. We agreed the borders of Europe were legal and now we are recognizing new countries. It's against our signature. Yugoslavia is not part of NATO and no NATO country has been attacked, so what is NATO doing there?

Let's define what the new rules are. We are behaving on a day-to-day basis and it's very dangerous. We must not repeat the dreadful mistake we made in the recognition of Bosnia and Herzegovina. It was a big, huge mistake. Both Croatia and Bosnia-Herzegovina should never have been recognized by Canada. We were dragged in by the Germans, and the Germans created the same situation they created in Munich. They'd drag anybody in the wrong direction.

The Student Joint Chairman (Ms Romic): I'm sorry to interrupt. Can I ask you to wrap it up, please? We have a great many other speakers still waiting.

Mr. Modarresi: I need to make two statements about North Korea. I firmly oppose one of our fellows who was trying to convict North Korea. North Korea has been trying to declare the Korean Peninsula a demilitarized zone, but the Americans will not accept that. Now they are trying to take it back; I don't know how.

At the end I just want to focus on one important point. Foreign policy is a continuation of domestic policy, and a strong foreign policy does need a very strong economy inside the country.

Mr. Sorin Paltiniseanu (Individual Presentation): I'm from the University of Ottawa.

Je veux donner mon appui à tous ceux qui pensent que toute politique doit être basée sur le bien de la personne.

Au-delà de tout cela, je voudrais parler du processus de démocratisation des relations internationales, dont ceci est une étape.

Nous devons savoir exactement ce à quoi nous faisons face pour adopter les politiques appropriées. Je pense que la réponse devrait être double: les échanges et la diplomatie.

Je crois que nous devrions éviter de lier le commerce et les droits de la personne, en particulier en Chine, non pas parce que nous n'y croyons pas mais parce que cela ne marche pas. La reconstruction de la Chine est une des grandes aventures économiques de notre temps et nous ne devons pas laisser passer cette chance.

Deuxièmement, je pense très précisément que le Canada, l'Australie, la Grande-Bretagne, la Nouvelle-Zélande et Israël pourraient constituer une union économique très importante et très rationnelle, comme une nouvelle zone de libre-échange.

Je vais passer directement à l'aspect politique et aux initiatives que le Canada devrait prendre. Le premier point porte sur les nouveaux États. Il faut avoir une fois pour toutes des critères précis. Quels pays doit-on reconnaître ou pas? Quelle nation doit être définie comme telle ou non? Actuellement, nous n'avons pas de critères. Nous avons enfreint l'accord que nous avons signé à Helsinki en 1975. Nous avons convenu que les frontières de l'Europe étaient légales alors que nous reconnaissons maintenant de nouveaux pays. Cela va à l'encontre de ce que nous avons signé. La Yougoslavie ne fait pas partie de l'OTAN et aucun pays de l'OTAN n'a été attaqué, que fait donc l'OTAN dans cette région?

Définissons les nouvelles règles. Nous agissons actuellement au jour le jour, ce qui est très dangereux. Nous ne devons pas répéter la terrible erreur que nous avons commise en reconnaissant la Bosnie-Herzégovine. C'était une erreur monumentale. Le Canada n'aurait jamais dû reconnaître la Croatie et la Bosnie-Herzégovine. Ce sont les Allemands qui nous y ont poussés, et les Allemands ont créé la même situation qu'ils ont créée à Munich. Ils ont entraîné tout le monde dans la mauvaise direction.

La coprésidente étudiante (Mme Romic): Excusez-moi de vous interrompre. Pourrais-je vous demander de conclure s'il vous plaît? Nous avons beaucoup d'autres intervenants qui attendent.

M. Modarresi: Je voudrais faire simplement deux déclarations sur la Corée du Nord. Je m'oppose fermement à l'un de nos voisins qui essaie de condamner la Corée du Nord. La Corée du Nord essaie de déclarer la péninsule coréenne comme zone démilitarisée, mais les Américains ne l'acceptent pas. Ils essaient maintenant de la reprendre, je ne sais pas comment.

Je veux terminer en insistant sur un point important. La politique étrangère est un prolongement de la politique intérieure, c'est pourquoi une politique étrangère forte a besoin d'une économie intérieure solide.

M. Sorin Paltiniseanu (présentation individuelle): Je viens de l'Université d'Ottawa.

I want to support all those who think that any policy must be based on the welfare of people.

Beyond that, I would like to address the democratisation of the international relations process, of which this is an element.

[Texte]

Je pense que le processus en soi va rester une contradiction si l'on considère que le but des relations internationales, c'est de voir comment affronter ce qu'on appelle l'inévitable. Pour rester démocratique, il faut aussi voir les alternatives à ce qui est inévitable. Là je parle de tous les mouvements de la globalisation.

Il y a deux côtés à cela. Il y a d'abord les institutions internationales, qui sont une sorte d'instrument pour gérer le monde et les relations internationales. Les institutions internationales ne sont pas des choses neutres. Il y a des idéologies et, en ce moment, elles sont en transformation.

Je pense que le Canada devrait participer activement à la transformation de ces institutions plutôt que d'accepter passivement ce qu'elles représentent et de baser son choix seulement sur la façon d'accepter l'inévitable. On devrait aussi voir quelles sont les alternatives. Dans ce sens-là, il faut participer à la création des institutions internationales.

[Traduction]

I think that the process itself will continue to be inconsistent when you consider that the aim of the international relations is to find a way to face what we call the unavoidable. To be really democratic, you must also see the alternatives to what is unavoidable. I'm talking about all the globalisation movements.

There are two facets to this. First there are the international institutions. They are the instruments that help to manage the world and international relations. They are not neutral. There are ideologies and, right now, these are changing.

I think that Canada should participate actively to the transformation of these institutions instead of passively accepting what they represent and basing its choice only on the ways to accept the unavoidable. We also have to look at the alternatives. In that sense, we have to participate to the creation of international institutions.

• 2125

Il y a un autre côté qui est un peu plus tabou, parce que cela a un lien avec le côté domestique. Le Canada est à la fois un pays uni et un État fédéral. Toute action internationale du Canada a un impact sur l'ensemble du Canada et, en plus, il y a des provinces comme l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et le Québec où il y a une présence internationale.

Je pense que la politique canadienne devrait refléter le fédéralisme canadien et qu'il devrait y avoir une meilleure coopération entre tous les niveaux de gouvernement. Je sais que c'est un peu tabou ces temps-ci, mais je pense qu'il faudrait penser aussi au caractère des relations internationales d'un pays fédéral très décentralisé comme le nôtre.

Mr. Daniel Westrich (Individual Presentation): I'm from Carleton University.

I find it disturbing that a few speakers today have advocated a kind of navel gazing, saying we should look at what's good for Canada, only at what's good for Canada, and only Canada.

If I can return for a second to the question of morality brought up earlier tonight, I think we should go beyond what is in the immediate, often economic interests and often most visible interests of our country that we can see in the foreseeable future, and be a little more patient with our foreign policy. I think the common thread of everything brought up tonight, or at least everything that I agree with, can be dealt with by emphasizing international organizations.

The question is where we should allocate our foreign policy resources. My answer, to be brief, is emphasizing our role and the role of international organizations in general. This is a place where Canada has some leverage, and this is a place where we can have a most positive role to play in the international community. To be brief, using morality, international organizations are it.

There is another side that is more taboo, because it has to do with the domestic side. Canada is both a united country and a federal state. Any Canadian international action has an impact on the whole country and, moreover, some provinces like Ontario, New Brunswick and Quebec have an international presence.

I think that the Canadian policy should reflect Canadian federalism and that there should be a better collaboration between all the government levels. I know it's a bit taboo these days, but I think that we should think also about the nature of international relations in a very decentralized federal country like ours.

M. Daniel Westrich (présentation individuelle): Je viens de l'Université Carleton.

Je trouve troublant qu'un certain nombre d'intervenants aient préconisé aujourd'hui une sorte de nombrilisme, en disant que nous devrions penser à ce qui est bon pour le Canada, et seulement à ce qui est bon pour le Canada.

Si je peux revenir un instant sur la question de la moralité dont on a déjà parlé, je pense que nous devrions regarder au-delà de l'immédiat, souvent les intérêts économiques et les intérêts les plus visibles de notre pays que nous pouvons entrevoir dans un avenir prévisible, et faire preuve d'un peu plus de patience à l'égard de notre politique étrangère. Je pense que le fil conducteur de tout ce qui a été dit ce soir, ou tout au moins ce avec quoi je suis d'accord, trouve sa réponse dans le renforcement des organisations internationales.

La question est de savoir comment nous allons affecter nos ressources en matière de politique étrangère. Brièvement, je dirais qu'il faut insister sur notre rôle et le rôle des organisations internationales en général. C'est un domaine où le Canada a un certain poids et c'est un domaine où nous pouvons jouer un rôle très positif dans la communauté internationale. Pour être bref, je dirais que les organisations internationales sont la réponse à la question de la moralité.

[Text]

Ms Erica Simpson: I teach a course in Canadian foreign policy at Carleton University, and as it happened, for the final exam I asked the students to pretend that they were each given the opportunity to present to you their ideas about Canada's foreign policy options. As you can see, they were very enthusiastic and they wrote many booklets.

One of the things I have been thinking about as I have been reading this is that a lot of the answers were very good, but they were also very diverse. Some people argued very coherently and persuasively that we should stay in NATO. Other people argued we should get out, we should stay in NORAD, we should strengthen GATT. Other people argued that we should get out of NAFTA, that we should establish peacekeeping training centres, and so on. My concern is that if I had to sit down to try to fashion a coherent foreign policy just out of these papers, I would have a very difficult time.

My concern for you is that as you travel across the country you will similarly receive many papers, and at the end of it all a member of your research staff will be mandated to try to come up with some kind of final paper. I think the problem with that, when that happens, is that often you come up with a rather wishy-washy document and you will get a "C" from the Canadian people.

I would suggest that in order to get an "A", perhaps what we need to do is sit down and establish our priorities, or what you think should be the priorities, put those forward very strongly and have the Canadian people react to that. Otherwise you are going to be faced with my problem, which is overwhelming, and that is how do I decide what is a good answer?

Ms Louise Waldman: I am a master's political science student at the University of Ottawa. I want to concur with a comment made by the speaker two previous to me, who said that he didn't agree with the concept of economic interest being at the basis of all foreign policy. I agree with that.

I think that, for example, a general guiding principle for Canada's foreign policy should be a recognition of the sovereignty of all nations and the right to self-determination of all peoples. Within that I would suggest that Canada's priorities be (a) to push for restructuring and a democratization of the Security Council, including the abolition of the veto; and (b) in the light of the end of the Cold War and on the basis of the economic problems we face at home, to push for Canada to withdraw from NATO and NORAD and to devote these resources instead to the promotion of aid and peace in the world.

• 2130

Ms Usha Viswanathan (Individual Presentation): I am a master's student at Carleton University. I want to focus on the question of foreign aid again.

I attended a debate on aid and democracy not too long ago, and I want to reiterate that I feel that this debate between trade and aid is highly desirous. When we consider how much aid we actually give in total—I think it's approximately \$2 billion—it's ridiculously low.

[Translation]

Mme Erica Simpson: J'enseigne un cours en politique étrangère du Canada à l'Université Carleton et, comme par hasard, à l'examen final, j'ai demandé aux étudiants de prétendre qu'on leur avait donné à chacun l'occasion de vous présenter leurs idées sur les options de la politique étrangère canadienne. Comme vous pouvez le voir, ils étaient très enthousiastes et ont rédigé un certain nombre de livrets.

En les lisant, je me disais que bon nombre des réponses étaient très bonnes mais également très diverses. Certains ont soutenu de façon très cohérente et très persuasive que nous devrions rester dans l'OTAN. D'autres ont soutenu que nous devrions la quitter et rester dans NORAD et renforcer le GATT. D'autres ont soutenu que nous devrions quitter l'ALÉNA et établir des centres de formation en maintien de la paix et ainsi de suite. Si je devais essayer d'établir une politique étrangère cohérente à partir de ces examens, j'aurais beaucoup de mal.

Dans vos déplacements dans le pays, vous allez recevoir également de nombreux examens et à la fin, un membre de votre équipe de recherche devra essayer de rédiger un examen final. Je pense que le problème, lorsque cela se produira, c'est que vous allez finir avec un document plutôt insipide et que la population canadienne vous accordera un «C».

Il me semble que pour obtenir un «A», il faut d'abord établir nos priorités, ou ce que vous pensez être les priorités, les énoncer très clairement et demander à la population canadienne de réagir. Sans quoi, vous allez être confrontés à mon problème, qui est le problème accablant de décider quelle est la bonne réponse?

Mme Louise Waldman: Je suis étudiante en maîtrise en sciences politiques à l'Université d'Ottawa. Je suis d'accord avec ce qu'a dit le troisième intervenant avant moi au sujet du fait que l'intérêt économique ne doit pas être le fondement de la politique étrangère. Je suis d'accord avec lui.

Par exemple, je pense que l'un des grands principes directeurs de la politique étrangère du Canada devrait être la reconnaissance de la souveraineté de tous les pays et le droit à l'autodétermination de tous les peuples. Dans ce contexte, je dirais que les priorités du Canada doivent être (a) d'encourager une restructuration et une démocratisation du Conseil de sécurité, notamment l'abolition du droit de veto et (b) dans le contexte de la fin de la Guerre froide et compte tenu des problèmes économiques que nous connaissons ici, de demander le retrait du Canada de l'OTAN et de NORAD et consacrer ces ressources à la promotion de l'aide internationale et de la paix dans le monde.

Mme Usha Viswanathan (présentation individuelle): Je suis étudiante en maîtrise à l'Université Carleton. J'aimerais insister sur la question de l'aide internationale.

J'ai participé récemment à un débat sur l'aide et la démocratie et j'aimerais répéter que ce débat entre les échanges commerciaux et l'aide est tout à fait dérisoire. Le montant de l'aide que nous accordons en réalité—je pense que c'est environ 2 milliards de dollars—est ridiculement faible.

[Texte]

However, in light of the fact that we're more interested in proposals than in utopia, I'd like first to give some proposals to the committee on how I feel we can first focus on aid to . . . rather than attempt to achieve a utopia. . . I don't feel that most Canadians are ready to accept that our aid budget should increase, regardless of how I feel; therefore, at this time I want to ask if aid is effective in general.

Our program of aid at this point in time is not necessarily erroneous in terms of the amount. Increasing the amount is not going to solve the problem. We have to focus on the fact that our aid is often given to national governments that are entirely corrupt and malrepresentative of the popular will. Furthermore, instead of focusing on giving aid holistically, we have to focus, as was said tonight, on indigenous NGOs, even international non-governmental organizations.

I can think also of many regional arrangements that at this point have been recognized by the World Bank and the IMF, such as the SADCC organization in Africa, which have made many advances and have actually targeted the aid towards the local populations, making sure it is received by them.

I also feel that we could direct funds towards regional banks, particularly developmental banks, local indigenous banks that help poor farmers or other poor entrepreneurs. I also feel that we could target, in general, our aid towards other developmental agencies, particularly indigenous ones.

I think of the number of World Bank and IMF projects that have been enormous in terms of capital inflows yet have produced dams, or what have you, that simply do not serve the population and are wholly in disregard of local environmental and other social concerns.

Finally, when we recognize that IMF and World Bank policies often hit social policies at the heart, I think we can focus our aid on education, training, health care, etc., targeting these areas and making sure that this aid reaches those populations in need. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. I've found it a very interesting evening and my colleagues in the committee want to thank all of you for participating.

I should tell you that the TV broadcast of this evening will be at 5 p.m. on Saturday. It's the parliamentary channel, if you can pick it up. If you're interested and you want to see yourself and how well you did, you are welcome to it. No politician will look at it, because we hate to see ourselves on TV.

Nous avons entendu des points de vue très divers. J'ai constaté un intérêt pour les questions de paix et de sécurité. J'ai aussi constaté qu'on avait soulevé les questions de la coopération internationale, du commerce, des droits de la personne, de la compétitivité internationale et de l'emploi.

En ce qui concerne les priorités du Comité, un consensus ne s'est pas dégagé ici ce soir. D'ailleurs, je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait un consensus. Le professeur de Carleton a raison: il est difficile d'obtenir un consensus dans un exercice comme celui-ci.

[Traduction]

Mais étant donné que l'on s'intéresse davantage aux propositions concrètes qu'à l'utopie, j'aimerais faire quelques propositions au Comité sur la façon dont nous devrions aborder la question de l'aide — plutôt que de rester dans l'utopie. Je crois que la plupart des Canadiens ne sont pas prêts à accepter une augmentation de notre budget consacré à l'aide internationale, malgré ce que je peux en penser. Par conséquent, la question que je pose est celle de savoir si l'aide est efficace en général.

Actuellement, le montant de notre programme d'aide n'est pas nécessairement insuffisant. Nous n'allons pas résoudre le problème en augmentant ce montant. Nous devons nous concentrer sur le fait que notre aide est souvent accordée à des gouvernements nationaux qui sont totalement corrompus et ne représentent pas la population. D'autre part, au lieu d'insister sur une aide accordée de façon holistique, nous devrions, comme cela a déjà été dit ce soir, donner la priorité aux ONG sur place, et même aux organisations non-gouvernementales internationales.

Je pense également à de nombreux accords régionaux qui ont déjà été reconnus par la Banque mondiale et par le FMI, comme la SADCC en Afrique, qui ont déjà donné de nombreux résultats et qui ciblent les populations locales et veillent à ce que l'aide leur parvienne réellement.

Je pense que nous pourrions également orienter les fonds vers les banques régionales et en particulier les banques de développement et les banques locales qui aident les agriculteurs et les entrepreneurs pauvres. Je pense que nous pourrions également orienter notre aide en général vers les organismes de développement, notamment les organismes autochtones.

Je pense au grand nombre de projets de la Banque mondiale et du FMI qui ont coûté des sommes énormes et qui ont produit des barrages, ou autres réalisations, qui ne desservent tout simplement pas la population et vont totalement à l'encontre des préoccupations environnementales et sociales locales.

Finalement, lorsqu'on sait que les décisions du FMI et de la Banque mondiale frappent souvent au cœur des politiques sociales, je pense que nous devons concentrer notre aide sur l'éducation, la formation, les soins de santé, etc. Nous devons insister sur ces secteurs et veiller à ce que l'aide atteigne les populations qui en ont besoin. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. J'ai trouvé cette soirée très instructive et mes collègues du Comité souhaitent vous remercier tous de votre participation.

Je dois vous annoncer que ces audiences seront diffusées à 17h00 samedi sur la chaîne parlementaire, si vous pouvez la capter. Si cela vous intéresse et si vous voulez vous voir, vous pourrez regarder les débats à la télévision. Nous ne nous regarderons pas, car nous détestons nous voir à la télévision.

We have heard very different views. I noted a great interest for the questions of peace and security. I noted also that the questions of international cooperation, trade, human rights, international competitiveness and employment had been raised.

As far as Canadian priorities are concerned, we haven't reached a consensus tonight. However, I didn't think that we would reach a consensus. The professor from Carleton University is right: it is difficult to reach a consensus during an exercise like this one.

[Text]

Il y a tout de même des propositions concrètes intéressantes qui ont été faites ce soir, notamment sur notre politique d'aide. Plusieurs intervenants ont parlé de façons d'améliorer notre aide extérieure et d'être plus ouverts aux réfugiés et aux minorités visibles.

• 2135

Nous avons entendu des propositions sur notre politique de défense et sur la question des bases militaires qu'on ferme en Europe. Nous avons aussi entendu des gens qui accordent une importance très grande aux traités de non-prolifération des armes nucléaires. Nous avons entendu plusieurs suggestions sur la façon d'améliorer notre défense canadienne et d'avoir des forces armées mieux équipées pour maintenir la paix.

Suggestions were made for peacekeeping, restructuring our armed forces, and making Canadian policy more coherent, infused with a vision based on our values. I know I speak for the members of the committee when I tell you that we appreciated these interventions very much.

Our secretariat evidently will review all the suggestions that were made tonight. We will have the transcript. We will hear you all again, I hope. You're invited to come back to the committee any time we hold public meetings. We will be hearing, and I hope listening to, Canadians again through phase one of our process.

I should have explained to you before how the committee will proceed in its four phases. The first phase is listening to Canadians. We started tonight by listening to you. Tomorrow we will be listening to other people and so on until the middle and possibly the end of May.

Then the committee will go across the country in phase two to hear Canadians everywhere across the country. The committee will split up into three groups. We will hear Canadians tell us how they think we are doing in terms of our foreign policy and how we can improve that challenging and difficult policy.

The opinions and suggestions of all Canadians will then be put together at phase three, at which time the committee will get together and compare notes and prioritize. We would not have any pretensions to be equal to all situations and to be able to resolve all the problems of Canadians at this stage of our policy.

There's another committee dealing with defence matters, which will do the same thing we are doing, but this committee will decide why Canadians should have forces that will be intervening across the world, not how. The committee will then proceed after that third phase to possibly hearing again from Canadians on a prioritized list of items that we think Canadians told us are very important.

Phase four, of course, will be the writing of our report, which will not be done by one person, by the way. It will be done by the committee itself. We have some very interesting members of our committee, professors of the University of Toronto and so on. We have excellent members who can write.

We might call upon some people to present papers to us through the course of this process. If we find an interesting comment made by somebody who has expertise in a field that can be useful to us, evidently we will ask that person to prepare a document for us.

[Translation]

We have had some real and interesting propositions tonight, especially about our aid policy. Several speakers talked about the ways to improve our foreign aid and to be more open to refugees and visible minorities.

We heard propositions about our defence policy and on the question of the military bases that are being closed in Europe. We heard also people who strongly support the nuclear weapons non-proliferation treaties. We heard several suggestions on the means to improve our Canadian defence and to have better equipped armed forces for peacekeeping.

On a fait des suggestions sur le maintien de la paix, la restructuration de nos forces armées et sur la façon de rendre notre politique canadienne plus cohérente, à partir d'une vision fondée sur nos valeurs. Je sais que je parle au nom des membres du Comité quand je vous dis combien nous apprécions ces interventions.

Notre secrétariat examinera évidemment toutes les suggestions qui ont été faites ce soir. Nous aurons la transcription. J'espère que nous vous entendrons tous à nouveau. Vous êtes invités à revenir chaque fois que nous tenons des audiences publiques. Nous allons entendre, et j'espère écouter, tous les Canadiens lors de la phase un de notre processus.

Je voudrais d'abord vous expliquer comment le Comité procédera lors de ses quatre phases. La première phase consiste à écouter les Canadiens. Nous avons commencé ce soir avec vous. Demain, nous allons écouter d'autres gens et ainsi de suite jusqu'à la mi-mai et peut-être même la fin mai.

Le Comité se déplacera ensuite dans le pays, lors de la phase deux, pour écouter les Canadiens dans le reste du pays. Le Comité sera divisé en trois groupes. Nous entendrons les Canadiens nous dire ce qu'ils pensent de notre politique étrangère et comment nous pouvons améliorer cette politique contestable et difficile.

Nous allons ensuite réunir toutes les opinions et les suggestions des Canadiens lors de la phase trois, au cours de laquelle le Comité se réunira et comparera ses notes afin d'établir des priorités. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir résoudre tous les problèmes des Canadiens à cette étape.

Il y a un autre comité qui traite des questions de défense et qui fera la même chose que nous, mais nous allons décider pourquoi les Canadiens doivent avoir des forces armées qui interviendront dans le monde, et non comment. Le Comité, après cette troisième phase, tiendra peut-être à nouveau des audiences pour entendre les Canadiens sur une liste de sujets prioritaires que les Canadiens auront jugés très importants.

La quatrième phase sera bien entendu la rédaction de notre rapport, qui ne sera d'ailleurs pas le fait d'une seule personne. Le Comité dans son ensemble s'en chargera. Nous avons des membres très intéressants dans notre Comité, des professeurs de l'université de Toronto et ainsi de suite. Nous avons des gens très compétents pour rédiger ce rapport.

Nous pourrions demander à certaines personnes de nous présenter des mémoires au cours de ce processus. Si nous trouvons des idées intéressantes énoncées par quelqu'un qui a de l'expérience dans un domaine qui peut nous être utile, nous demanderons à cette personne de nous préparer un document.

[Texte]

I will tell you right now, the document this committee will produce on October 31 will be our document, from the hearings we've had with you. I want to thank you very much for this evening and I'll welcome you back any time.

The committee is adjourned.

[Traduction]

Je dois vous dire dès maintenant que le document qui sera produit par le Comité le 31 octobre sera notre propre document fondé sur ce que vous nous aurez dit. Je tiens à vous remercier tous d'être venus ce soir et je vous invite à revenir quand vous le voudrez.

La séance est levée.

From the University of Ottawa:

Stéphane Bérubé
Marcelle Carter
Barbara Duttau
Sapard Kalala
Caroline Lebel
Philippe Madgin
Sorin Paltiniseanu
Andrew Van Iterson
Louise Waldman

From the University of Quebec (Hull):

Simon Tsegakele

De l'Université d'Ottawa:

Stéphane Bérubé
Marcelle Carter
Barbara Duttau
Sapard Kalala
Caroline Lebel
Philippe Madgin
Sorin Paltiniseanu
Andrew Van Iterson
Louise Waldman

De l'Université du Québec à Hull:

Simon Tsegakele

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste—lettre****8801320
OTTAWA***If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Pam Foster
Dr. Ndema-Moussa
Nihal Sherif
Nikolas Simunovic

From Carleton University:

Daniel Cohn
Richard Duncan
Ian Hurd
Sean Jorgenson
Yam Hean Kong
Bob Lawson
Travis Lindgren
Gordon MacMaster
Eric Miller
Majid Modarresi
Aggrey J. Msosa
Daryl Nearing
Erica Simpson
John Dunn Smith
Usha Viswanathan
Daniel Westrich
Jeffrey Woods

*(Continued on previous page)***TÉMOINS**

Pam Foster
Dr. Ndema-Moussa
Nihal Sherif
Nikolas Simunovic

De l'Université Carleton:

Daniel Cohn
Richard Duncan
Ian Hurd
Sean Jorgenson
Yam Hean Kong
Bob Lawson
Travis Lindgren
Gordon MacMaster
Eric Miller
Majid Modarresi
Aggrey J. Msosa
Daryl Nearing
Erica Simpson
John Dunn Smith
Usha Viswanathan
Daniel Westrich
Jeffrey Woods

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Thursday, April 21, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 4

Le jeudi 21 avril 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

Reviewing Canadian Foreign Policy

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

—*Roundtable No. 1* on Development Assistance and Foreign
Policy

CONCERNANT:

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

—*Table ronde n° 1* sur l'aide au développement et la politique
étrangère

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairs: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Serge Pelletier

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 21, 1994

(5)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:15 o'clock a.m. this day, in a televised session, in Room 237-C, Centre Block, the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, John English, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From The North-South Institute: Maureen O'Neil, President. Herb Breau, Businessman. From the Canadian Exporters' Association: Raymond Gladu, Chair of a Working Group on the review of foreign policy. From Ryerson Polytechnical Institute: Philip Rawkins, Professor.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (See *Minutes of Proceedings and Evidence dated Thursday, March 24, 1994, Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable No. 1 on Development Assistance and Foreign Policy).

The Joint Chair made a statement.

Maureen O'Neil, Herb Breau, Raymond Gladu and Philip Rawkins made statements and answered questions.

At 10:58 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:08 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 21 AVRIL 1994

(5)

[Traduction]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 19 h 15, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (coprésident),

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, John English, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl.

Aussi présent: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'institu Nord-Sud: Maureen O'Neil, présidente. Herb Breau, homme d'affaires. De l'Association des exportateurs canadiens: Raymond Gladu, président d'un groupe de travail sur la revue de la politique étrangère. De l'Institut polytechnique Ryerson: Philip Rawkins, professeur.

Le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada, conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 24 mars 1994, fascicule n° 1). Le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 1 sur l'aide au développement et la politique étrangère).

Le coprésident, fait un exposé.

Maureen O'Neil, Herb Breau, Raymond Gladu et Philip Rawkins font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 58, la séance est suspendue.

À 11 h 08, la séance reprend.

À 12 h 20, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, April 21, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 21 avril 1994

• 0915

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre!

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, nous procéderons à l'examen de la politique étrangère du Canada.

Ce matin, nous entamons la première phase et la deuxième réunion particulière d'une table ronde sur l'aide au développement et la politique étrangère.

We have with us this morning four guests. I will introduce them in the order they will address us this morning.

Maureen O'Neil is the president of the North-South Institute, an Ottawa-based non-profit public policy research institute, which examines and comments on Canada's relations with developing countries. Its research spans questions of foreign policy, international trade and finance, and development assistance. Ms Maureen O'Neil has had an extensive career in government, and was most recently deputy minister of citizenship in the Government of Ontario.

Nous avons aussi monsieur Herb Breau, lequel a été un député fédéral très actif du Nouveau-Brunswick, de 1969 à 1984. Monsieur Breau a été ministre des Pêches et des Océans en 1984 après avoir été secrétaire parlementaire du ministre de l'Industrie et du Commerce et du ministre de l'Énergie, des mines et des ressources.

En 1980-1981, monsieur Breau a présidé le groupe de travail Nord-Sud, un comité spécial de la Chambre des communes qui s'est penché sur les relations du Canada avec les pays en voie de développement. Depuis 1984, monsieur Breau est un homme d'affaires.

Our third guest is Mr. Philip Rawkins. Mr. Rawkins is a professor of political science and public administration at Ryerson Polytechnical Institute. From 1980 to 1992 he was director of the Ryerson International Development Centre. In that capacity he designed and directed a range of projects in Asia and the Middle East, many of which were funded by CIDA. He has published extensively in comparative and international politics, as well as the development field.

Finalement, nous avons monsieur Raymond Gladu, conseiller principal en développement international et financement. Monsieur Gladu est titulaire d'un diplôme en génie et d'une maîtrise en gestion des affaires de l'Université de Toronto.

La carrière de monsieur Gladu embrasse les secteurs public et privé et se complète d'une participation active à des associations industrielles. Son travail s'intéresse beaucoup aux relations entre les entreprises, les gouvernements et les organismes internationaux dans le domaine du développement international et du financement de projets.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Order!

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, we are reviewing Canada's foreign policy.

This morning, we are beginning the first phase of our study. This second meeting of the Committee will be a round table on the role of development assistance in the context of our foreign policy.

Nous accueillons ce matin quatre témoins. Je vais vous les présenter dans l'ordre où ils vous adresseront la parole.

Madame Maureen O'Neil est présidente de l'Institut Nord-Sud, un institut de recherche en matière de politique publique sans but lucratif dont le siège est à Ottawa. L'Institut étudie et commente les relations qu'entretient le Canada avec les pays en développement. Il étudie des questions qui portent sur la politique étrangère, le commerce et les finances internationales, ainsi que l'aide au développement. Madame Maureen O'Neil a une longue carrière au sein de la fonction publique, et le dernier poste qu'elle y a occupé a été celui de sous-ministre de la Citoyenneté du gouvernement de l'Ontario.

We also welcome Mr. Herb Breau, who was a federal member of Parliament from 1969 to 1984. Mister Breau served as Minister of Fisheries and Oceans in 1984 after having been Parliamentary Secretary to the Minister of Industry, Trade and Commerce and to the Minister of Energy, Mines and Resources.

In 1980-81, Mr. Breau was Chairman of the North-South Task Force, a special committee of the House of Commons which examined Canadian relations with developing countries. Since 1984, Mr. Breau has been a private businessman.

Notre troisième témoin est monsieur Philip Rawkins. Monsieur Rawkins enseigne les sciences politiques et l'administration publique à l'Institut polytechnique Ryerson. De 1980 à 1992, il a été directeur du Centre de développement international de Ryerson. À ce titre, il a conçu différents projets dont il a assuré la mise en oeuvre en Asie et au Moyen-Orient, et bon nombre de ceux-ci ont été financés par l'ACDI. Il a publié beaucoup d'articles sur la politique comparée et sur la politique internationale, ainsi que sur l'aide au développement.

Finally, we welcome Mr. Raymond Gladu, Chief Advisor on International Development and Financing. Mr. Gladu has a degree in engineering as well as a Master in Business Administration from the University of Toronto.

Mr. Gladu has had a career in both the public and the private sectors, and has been active in several industry associations. The main focus of his work has been relations between businesses, governments and international organisations in the field of international development and project financing.

[Texte]

To set the tone this morning, I'm going to ask my colleagues from the Senate and from the House of Commons to use maybe a different format from what we are habitually known to use, and that is to have the witnesses make comments and then have questions. Once the opening statements by our guests this morning have come to an end, we will proceed on a thematic approach. In other words, if somebody asks a question dealing with development or aid, for example, and that is an interesting point to other members of Parliament or to our panelists, I think we should pursue that until we have more or less gone around the issue and satisfied ourselves that we've examined attentively the subject matter, and then change to another one, rather than going from one end to the other.

I hope this will be acceptable. It's a new approach. We will try it. If it doesn't work, we'll come back to our traditional methods.

I just want to say, to set the tone, that the famous red book that was published in the last election by the Liberal Party called for a comprehensive review of Canada's development assistance priorities, to ensure that a clear policy framework is in place for distributing Canadian international assistance.

• 0920

Since the end of the Cold War, assistance goes to eastern Europe, as well as to developing countries in Asia, Africa and the Americas. Referring to CIDA, which manages the largest part of the assistance, many studies over the years, including the 1993 report of the Auditor General, argued that the cost-effectiveness of assistance has been undermined by the influence of multiple and contradictory objectives.

Lorsque madame Labelle est venue devant nous, on a réclamé, pour l'ACDI, un énoncé de mission clair, éventuellement et possiblement intégré dans une législation habilitante, une concentration des activités dont la réduction du nombre des pays bénéficiaires et une évaluation publique plus rigoureuse du nombre des pays bénéficiaires.

On a demandé une évaluation publique, plus rigoureuse de l'efficacité de l'ACDI. Par contre, d'autres—il y en a ici dans la salle—ont déconseillé l'adoption d'énoncés de mission ou de législation habilitante, ou d'articles législatifs trop restrictifs qui paralysaient l'ACDI selon eux. L'aide internationale doit rester, selon certains intervenants, un instrument souple et adaptable de la politique étrangère du Canada. Le développement durable doit être un de ses objectifs.

Ayant dit ces quelques mots, j'invite donc madame O'Neil à ouvrir le débat sur le thème: Aide au développement et politique étrangère.

Madame O'Neil.

Mme Maureen O'Neil (présidente, l'Institut Nord-Sud): Merci beaucoup, monsieur le président.

I'm delighted to be here with you this morning. I think it's a great tribute that we're going to have a whole morning consecrated to the discussion of Canadian development policy.

[Traduction]

Pour donner le ton ce matin, je vais demander à mes collègues du Sénat et de la Chambre des communes d'accepter qu'on procède un peu différemment qu'à l'habitude, c'est-à-dire permettre à nos témoins de faire leur exposé l'un après l'autre, après quoi nous aurons la période des questions. Une fois que nos témoins auront terminé leur déclaration liminaire, j'aimerais que nous regroupons nos questions par thème. Autrement dit, si quelqu'un pose une question sur un sujet qui intéresse d'autres membres du comité, j'aimerais que nous épuisions d'abord ce sujet avant de passer à un autre. Nous aurons ainsi l'impression d'avoir bien cerné la question.

J'espère que vous accepterez ma suggestion. Je propose que nous essayions cette nouvelle façon de procéder. Si elle ne nous convient pas, nous pourrions toujours revenir à l'ancienne.

Avant de donner la parole à nos témoins, permettez-moi de dire que le fameux Livre rouge publié par le Parti libéral au cours de la dernière campagne électorale proposait qu'on réexamine l'ensemble des priorités du Canada en matière d'aide au développement pour s'assurer qu'une politique bien claire régit la distribution de cette aide à l'échelle internationale.

Depuis la fin de la guerre froide, le Canada partage l'aide qu'il accorde entre l'Europe de l'Est et les pays en développement de l'Asie, de l'Afrique et des Amériques. En ce qui touche le rôle de l'ACDI, qui gère la distribution de la majeure partie de l'aide canadienne, de nombreuses études menées au fil des ans, dont le rapport de 1993 du vérificateur général, ont déploré le manque de rentabilité de cette aide en raison du fait que le Canada aurait visé des objectifs trop nombreux et contradictoires.

The Committee asked Ms Labelle, when she appeared, to suggest a clear mission statement for CIDA that could possibly be included in an enabling legislation. The Committee also suggested that CIDA publicly review the number of countries in which it has activities, and that it possibly reduce that number with an aim to increase the efficiency of the assistance given.

The Committee requested a rigorous public examination of the efficiency of CIDA's activities. Other interested parties—some of whom are in this room—believe however that mission statements and an enabling legislation would be too restrictive and have a paralyzing effect on CIDA. According to certain stakeholders, international assistance must continue to be a flexible tool of Canada's foreign policy and should have as one of its goals to promote sustainable development.

This being said, I will now ask Ms O'Neil to open the debate on the following theme: development assistance and foreign policy.

Ms O'Neil, you have the floor.

Ms Maureen O'Neil (President, North-South Institute): Thank you, Mr. Chairman.

Je suis heureuse de comparaître devant le comité ce matin. Je me réjouis du fait que nous allons consacrer toute la séance de ce matin à l'examen de la politique étrangère du Canada.

[Text]

Le Canada défend depuis de nombreuses années l'idéal de la citoyenneté mondiale par son rôle actif de membre à l'ONU et dans diverses organisations multilatérales et, également, par l'orientation de ses programmes d'aide bilatérale. Cependant, nous nous heurtons au même genre de problèmes structurels que bon nombre de pays en voie de développement, y compris les difficultés de bien gérer l'économie et de combiner les responsabilités budgétaires et sociales surtout envers les groupes marginalisés. Nous partageons également des problèmes de conversion des forces militaires et de protection de l'environnement. Chaque pays a effectué ses propres analyses et ses propres choix, mais nous ne pouvons pas nous attaquer isolément à nos problèmes.

In looking this morning at our relations with developing countries, I want to stress three points. First, it's very important to recognize that there are a variety of instruments besides aid for supporting development and dealing with the inequities in the world. Reduction of developing country debt and trade policy, for example, are just as important as aid.

Second, in order to ensure that our policies towards developing countries are both coherent and effective, we need to have a very good understanding of how our aid, trade, debt and human rights policies have an impact on each of our core countries. In addition, we have to have a good understanding of how different policies impact differently on men and women in these countries.

Third, Canadians need to be better informed about the developing world and its relationships with Canada if we expect them to enter into any kind of useful dialogue with policy-makers, be it with politicians or officials, about the direction of Canadian foreign policy.

Turning first to the aid program, to face the task of poverty alleviation, which we see as the most important focus of the Canadian aid program, we advocate four major policy changes. First, the concentration of the aid program should be on the poorest countries and the poorest people. Secondly, the conditions for receiving Canadian aid should be broadened. In this I mean a reduction in tying aid to purchases of Canadian goods and services. I know I'm going to have an argument later about this. Third, there should be greater use of multilateral channels. Fourth, there should be a restoration of real aid growth.

It'll spend more time talking now about the concentration of aid on the poorest countries and hopefully we can then pick up some of the other elements that relate to reduction of debt and the importance of trade policy later on in our discussions.

[Translation]

Canada has for many years supported the ideal of global citizenship, through its active membership in the UN and several multilateral organizations and through its bilateral assistance programs. However, we face structural problems similar to those of many developing countries, including the difficulties of economic management and of combining fiscal and social responsibilities, especially for marginalized groups. We also share problems of military conversion and protection of the environment. Each country has to do its own analysis and make its own choices; but we cannot tackle our problems in isolation.

Ce matin, j'aimerais faire ressortir trois points qui se rapportent à nos relations avec les pays en développement. Premièrement, il est très important de reconnaître que l'aide au développement ne constitue qu'un moyen de favoriser le développement dans le monde et de réduire les injustices. L'allègement de la dette des pays en développement, ainsi que la promotion du commerce, par exemple, sont tout aussi importants que l'aide au développement.

Deuxièmement, afin d'assurer que nos politiques envers les pays en développement soient cohérentes et efficaces, nous devons très bien comprendre l'impact de nos propres politiques en matière d'aide, de commerce, d'endettement et de droit de la personne sur les principaux pays avec lesquels nous entretenons des liens. En outre, il nous faut être conscients du fait que, dans ces pays, nos politiques n'ont pas le même impact sur les hommes que sur les femmes.

Troisièmement, les Canadiens doivent être mieux informés sur les pays en développement et les relations que le Canada entretient avec eux si nous voulons qu'ils entament un dialogue utile avec les décideurs, qu'il s'agisse de dirigeants politiques ou de fonctionnaires, au sujet de l'orientation de la politique étrangère du Canada.

• 0925

Parlons d'abord du programme d'aide au développement. Pour atténuer le problème de la pauvreté, qui devrait constituer, à notre avis, le point central du programme d'aide canadien, nous préconisons d'apporter quatre grands changements à la politique. Premièrement, il conviendrait de concentrer le programme d'aide sur les pays les plus pauvres et sur les gens les plus démunis. Deuxièmement, les conditions d'octroi de l'aide canadienne devraient être élargies. J'entends par là qu'on devrait réduire la proportion de l'aide liée, c'est-à-dire réduire la part de l'aide que le pays bénéficiaire doit consacrer à acheter des biens et des services canadiens. Je sais bien que cette question va susciter un débat. Troisièmement, on devrait recourir davantage aux organismes multilatéraux. Quatrièmement, il convient de permettre une croissance réelle des budgets d'aide.

Je vais d'abord commencer par vous parler de la concentration de l'aide sur les pays les plus pauvres, et j'espère que nous pourrions par la suite parler de la réduction de la dette et de l'importance de la politique commerciale.

[Texte]

Among CIDA's core group of 40 countries are 14 middle-income countries with a per capita income of more than \$600 American per year. Two of those 14—Thailand and the Philippines—have very large numbers of poor people. But we would propose graduating the other 12 countries from government-to-government aid and raising them. This would allow us to raise the resources to low income countries by about 30%.

Countries would still, of course, be eligible for loans from international development banks. And we would have active relations with the graduated countries, whether through academic links, those forged by IDRC, by non-government organizations, or by programs of a non-aid nature, such as cultural exchanges. And, of course, we would still be able to strengthen commercial ties with those countries through international trade agreements such as the GATT and through the involvement of Canadian business.

Additionally, we believe that we need to concentrate much more on bilateral aid on human priority areas, such as education, health, and drinking water. There should also be an explicit policy in program agenda that focuses on girls and women in each country or, at the very least, in each regional program.

Now, by our calculations, only about 5% of our bilateral aid to the 10 countries with the largest number of poor is actually in these human priority areas. Non-government organizations are certainly well placed to deliver such aid, but we also believe the private sector has a larger role that it can play. We refer to the example of the Bank of Nova Scotia and its micro-credit scheme in Guyana.

However, we also think that the concept of partnership that CIDA has been actively using needs to be reviewed carefully because it's not really clear what the impact of the various partnership programs actually is. We worry that sometimes these kinds of partnership programs can complicate aid delivery by increasing the number of stakeholders in the status quo. It makes it indeed harder to change aid policy the more partners you get involved.

The whole issue of tying aid to the purchase of Canadian goods and services has been referred to by the Auditor General in his last year's report, and

il y a beaucoup de statistiques et je crois qu'on pourrait les laisser. Cependant, je crois que l'idée primordiale est le fait que l'analyse faite par beaucoup suggère que la perte de la possibilité d'acheter ailleurs à plus bas prix équivaut en outre à une taxe de 15 p. 100 sur chaque dollar d'aide.

It's for that reason we think this issue has to be looked at carefully. Now, we're not recommending complete untying, but we do feel it's time to open up 50% of aid to untied appropriations.

De plus, comme l'ONU l'a souligné à sa conférence de juin dernier, le respect des droits de la personne devrait être considéré comme une condition centrale pour le développement durable d'un pays. Le Canada devrait en outre poursuivre ses

[Traduction]

Dans le groupe des 40 pays de concentration de l'ACDI figurent 14 pays à revenu intermédiaire, où le revenu par habitant dépasse 600\$ américains. Deux de ces derniers—la Thaïlande et les Philippines—comptent d'importantes populations de pauvres. Nous pourrions reclasser les 12 autres, en les retirant de l'aide intergouvernementale, et accroître de 30 p. 100 les ressources attribuées aux pays à faible revenu.

Ces pays seraient évidemment toujours admissibles à des prêts des banques internationales de développement. Le Canada maintiendrait des relations actives avec les pays reclassés, soit par les liens noués entre universitaires et ceux forgés par le Centre de recherches pour le développement international et les ONG, soit par les programmes «hors aide» comme les échanges culturels et les liens d'affaires. En outre, nous pourrions resserrer les liens commerciaux que nous entretenons avec ces pays par l'intermédiaire d'entreprises canadiennes ou d'accords commerciaux internationaux comme le GATT.

En outre, nous devrions concentrer une bien plus grande aide bilatérale sur des «secteurs humainement prioritaires» comme l'enseignement primaire, la santé et l'approvisionnement en eau potable. Il devrait y avoir une priorité expressément mise par la politique et le programme sur les filles et les femmes dans chaque programme national ou, à tout le moins, chaque programme régional.

D'après les calculs de l'Institut Nord-Sud, 5 p. 100 seulement de l'aide bilatérale que nous accordons aux 10 pays comptant le plus grand nombre de pauvres se situe dans ces secteurs. Les ONG sont sans doute les mieux placées pour acheminer cette assistance, mais le secteur privé a un plus grand rôle à jouer, comme la banque de Nouvelle-Écosse l'a montré avec son microsystème de crédit en Guyana.

Nous pensons qu'il convient également de revoir soigneusement les partenariats que l'ACDI a forgés avec divers intervenants du domaine pour en évaluer l'impact exact. Nous craignons que ces partenariats compliquent parfois l'exécution des programmes d'aide en augmentant le nombre de gens qui ont intérêt à ce qu'on maintienne le statu quo. En effet, plus les partenaires sont nombreux, plus il est difficile de modifier la politique d'aide.

Le vérificateur général a abordé la question de l'aide liée dans son dernier rapport.

The report contains a lot of statistics, but I will only mention its main conclusion, the fact for the benefitting countries of not being able to buy cheaper products elsewhere than in Canada is equivalent to a tax of 15% on every aid dollar.

Voilà pourquoi nous estimons qu'il convient de revoir soigneusement cette question. Nous ne recommandons cependant pas d'abandonner le principe de l'aide liée, mais plutôt de délier 50 p. 100 de l'aide accordée.

As well, respect for human rights, as last June's UN conference underlined, should be viewed as central to a country's sustainable development. As well, Canada should continue to experiment with support for democratic

[Text]

expériences, elles ne sont que des expériences, avec l'appui au développement démocratique. En tant que deuxième ou même troisième plus gros pays donateur du Bangladesh, de La Guyane et du Ghana, le Canada possède de l'influence dans ces pays.

[Translation]

development. Canada, as the second or third largest donor country in Bangladesh, Guyana and Ghana, wields influence in these countries.

● 0930

We've argued that we should make greater use of multilateral channels, because it's through our collaboration with other donors, UN agencies and multilateral development banks that we can achieve our development goals often, we feel, at somewhat lower cost and, even more importantly, by including developing countries on a much more equal basis. This is particularly true with the multilateral development banks.

Thus we spread the risk of trying out new approaches. We recognize that the international financial institutions have come under heavy criticism lately. They've been attacked by non-government organizations for their economic prescriptions and the impact of those economic prescriptions on the poor. Also, they have been attacked on the environmental effects of megaprojects, most of which were done in the last and earlier decades.

The business community also sometimes dislikes the multilateral development banks' policy of untied procurement, although Canadian firms' success rate in winning contracts they bid for has indeed been high. But we feel that the advantages outweigh these defects and that we should maintain broad support for these agencies.

We also should be more strategic in our use of our positions on the executive boards of these agencies in order to press for reforms. There must be much more open discussion with Canadians about what we're trying to achieve through these institutions. We spend a lot of money through these institutions, yet frequently what we're doing, what our goals are, and how we're doing through them are usually not a part of the discussion of Canada's development efforts in any very public way.

To summarize quickly then—and as I said, I hope that we will come back to issues such as the debt and the use of trade policy in our discussions—our proposals for your committee are that we need to use all the instruments available to us to reduce the burden of poverty in developing countries, that we need to create structures within the Canadian government to ensure much greater coherence between our different policies towards developing countries, and that we need to build cooperation between Canadian development partners.

In other words, this morning we have in this room, at the table, around the table, or behind us, people who are actively involved and interested in developing country relations. We think once a year at least a Canadian development council,

Nous préconisons aussi d'avoir davantage recours aux mécanismes multilatéraux puisque c'est en collaboration avec d'autres donateurs, les organismes des Nations Unies et les banques de développement multilatérales que nous pouvons le mieux atteindre nos objectifs, et ce de la façon la moins coûteuse possible. Ce qui importe encore davantage, c'est de cette façon que nous pouvons traiter d'égal à égal avec les pays en développement. Cela vaut particulièrement pour les banques de développement multilatérales.

Par ces mécanismes, nous réduisons aussi les risques que comporte le recours à de nouvelles méthodes. Force est d'admettre que les institutions financières internationales ont fait l'objet de critiques acerbes ces dernières années de la part d'organismes non gouvernementaux, notamment en raison des mesures économiques qu'elles ont imposé aux pays en développement et des conséquences qu'elles ont eu pour les plus démunis. On a aussi reproché à ces institutions les conséquences environnementales des mégaprojets qu'elles ont approuvés au cours de la dernière décennie et des décennies antérieures.

Le milieu des affaires n'aime pas toujours la politique d'aide déliée des banques de développement multilatérales, même si les entreprises canadiennes ont réussi à obtenir une part intéressante des contrats accordés dans les pays en développement. Nous estimons que notre participation à ces organismes présente cependant plus d'avantages que d'inconvénients, et qu'il convient donc de continuer à les appuyer.

Nous recommandons également de tirer partie du fait que nous siégeons aux conseils d'administration de ces organismes pour les presser d'adopter des réformes. Il faudrait qu'il y ait aussi un débat public au sujet des objectifs que nous visons au moyen de notre participation à ces institutions. Nous dépensons beaucoup d'argent par l'intermédiaire de celles-ci, mais nous nous interrogeons rarement sur les objectifs que nous visons, et la question de la participation du Canada à ces institutions est rarement abordée en public.

Je vais maintenant essayer de résumer brièvement mes propos. Comme je l'ai dit plus tôt, j'espère que nous pourrions aborder un peu plus tard la question de la dette des pays en développement et de la politique commerciale. Nous insistons auprès du comité sur la nécessité d'avoir recours à tous les instruments possibles pour atténuer la pauvreté dans les pays en développement, sur la nécessité de créer des structures au sein du gouvernement du Canada afin de rendre plus cohérentes nos politiques envers les pays en développement, ainsi que sur la nécessité de favoriser la collaboration entre les partenaires canadiens qui oeuvrent dans le domaine du développement.

Sont assemblés aujourd'hui ici pour participer au débat ou pour le suivre des gens qui oeuvrent dans le domaine de l'aide au développement ou qui s'y intéressent. Nous pensons qu'au moins une fois l'an un conseil canadien du développement, qui

[Texte]

which would consist of NGOs, business, and analysts from the public and private sectors, should get together to report on their activities in developing countries and plan ways to increase complementarity. Although we think policy debate is good, we think policy debate coupled with an attempt to achieve coherence is even better.

Mr. Chairman, you asked us to be as brief as possible to encourage discussion around the table, so I will leave it there. Thank you very much.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you very much, Ms O'Neil.

We will now go to Mr. Herb Breau. Mr. Breau, please keep your comments to seven or eight minutes.

M. Herb Breau (homme d'affaires, présentation individuelle): Merci, monsieur le président. Je vous remercie de l'invitation de passer un peu de temps avec vous. J'ai préparé des notes. Ont-elles été distribuées aux députés? Seront-elles insérées dans les procès-verbaux et témoignages du Comité? Je ne veux pas nécessairement les lire.

Le coprésident (M. Gauthier): Il n'est pas nécessaire que vous les lisiez mais vous pouvez vous en inspirer pour faire certains commentaires et restreindre vos remarques à cinq ou six minutes.

M. Breau: Je pense qu'elles pourraient surtout vous inspirer, monsieur le président, car c'est moi qui les ai écrites.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y.

M. Breau: Je ne veux pas nécessairement les lire, donc, vous pourriez les insérer.

Le coprésident (M. Gauthier): On va vous écouter et si vous ne répétez pas ce que vous avez déjà écrit, on va le faire.

M. Breau: Merci. J'ai pensé limiter mes commentaires aux quelques questions sur lesquelles des parlementaires, à mon avis, devraient se concentrer sur un sujet qui est très complexe.

• 0935

Il n'est pas possible d'avoir des solutions simples à une question comme l'aide au développement. Cependant, je pense que l'aide au développement est une partie essentielle de notre politique étrangère et que le Canada devrait s'engager. On devrait reprendre l'objectif de consacrer 0,7 de 1 p. 100 de notre produit national brut à l'aide au développement.

Je réalise que nous sommes dans une période fiscale difficile donc, je suggère qu'on se donne une période fixe de dix ans, à partir d'un temps où notre déficit fédéral sera ramené à 3 p. 100 du PNB. Ce pourrait être un autre niveau, mais on devrait se donner une période de temps. C'est un objectif louable, et, personnellement, je pense que le Canada peut et devrait reprendre cet objectif.

Les parlementaires doivent être sensibles aux critiques que suscitent les objectifs qui sont parfois difficiles à voir ou qui sont mêlés d'un programme comme celui-là et les résultats qui sont parfois obscurs. Les parlementaires ne devraient pas se

[Traduction]

se composerait de représentants des ONG, des entreprises et des secteurs public et privé, devrait tenir des réunions au cours desquelles les participants échangeraient de l'information sur les activités qu'ils mènent dans les pays en développement et se demanderaient comment s'assurer que leurs activités soient complémentaires. Nous voyons d'un bon oeil un débat sur la politique, mais l'idéal c'est qu'il s'accompagne de la mise en oeuvre de mesures visant à rendre nos politiques plus cohérentes.

Monsieur le président, comme vous nous avez demandé d'être aussi bref que possible pour que les membres du comité puissent nous poser des questions, je m'en tiendrai à cela. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup, madame O'Neil.

Je vais maintenant donner la parole à M. Herb Breau. Monsieur Breau, je vous prierais de ne pas prendre plus de sept ou huit minutes pour faire votre exposé.

Mr. Herb Breau (Businessman, Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. I thank you for the invitation to appear before you. I have prepared some notes. Were they distributed to the members of the Committee? Will they be appended to the proceedings of the Committee? I would prefer not to read them.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): You do not have to read them, but you could refer to them in your comments. Please keep those comments to five or six minutes.

Mr. Breau: I just think they could be useful to the Committee, Mr. Chairman.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): The floor is yours.

Mr. Breau: I don't necessarily want to read my comments, and they could be appended to the proceedings of the Committee.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): We will first of all listen to you and if you do not repeat what was written in your submission, we will append it.

Mr. Breau: Thank you. I have kept my comments on the few questions on which I believe parliamentarians should focus because the subject at hand is very complex.

It is not possible to have simple solutions to an issue such as development assistance. However, I believe that development assistance is an essential part of our foreign policy and that Canada should be committed to it. We should go back to the goal of devoting 0.7% of our gross national product to development assistance.

I realize that we are going through a difficult fiscal period; that is why I suggest that we give ourselves a fixed period of ten years to attain that goal, once time the federal deficit will be down to 3% of GNP. It could be set at another level, but in any case, we should establish a time period. It is a commendable goal and personally I think that Canada can and should take it up again.

Parliamentarians should be sensitive to criticism about the sometimes inconsistent objectives of development assistance programs and their sometimes unclear results. However, parliamentarians should not be overly concerned by those

[Text]

préoccuper outre-mesure de ces critiques-là. Ils devraient les écouter et y être sensibles, mais le monde n'est pas un lieu logique où tout peut être administré de la manière que nous administrons les choses.

Le monde est un lieu où il est parfois difficile de prévoir les changements. Il y aura toujours des impératifs politiques ou diplomatiques qui viendront influencer sur les priorités. Les impératifs politiques ne disparaîtront pas tout simplement parce qu'on écrit une politique et qu'on s'attend à ce qu'elle soit suivie à la lettre. Il y aura toujours des changements soudains dans les relations ou des conflits civils ou internationaux qui viendront modifier nos priorités.

Budgetary restraint has significantly weakened, in my view, the bilateral program. What I mean by bilateral program is a government-to-government program. In an atmosphere of cuts, the multilateral program has a better chance of surviving.

The overall political interest and reputation of Canada make it difficult to withdraw from ongoing programs or to refuse to participate in others. NGO and private sector activities have inevitably more political and bureaucratic support because they involve a great number of Canadians. The bilateral program cannot, therefore, always compete politically, and in my view that's a disadvantage.

While multilateral programs are important and NGO activities are an effective means of participation for Canadians in people-oriented projects where it is sometimes not possible for governments to be involved for diplomatic or political reasons, I wish to make the case for a strong bilateral assistance program, but one that would work with NGOs, Canadian business and Canadian labour.

The recipient countries should be carefully chosen, and in my view three-to five-year agreements should be negotiated. The countries should be chosen according to need, to the potential for enhancing the well-being of people in those countries and to where the development requirements generally match economic, social, industrial or environmental sectors in which Canada has an expertise.

The countries should have political, social, economic and legal order, and their leaders should demonstrate a clear commitment and willingness to improve the health, safety, working and living conditions, as well as the basic rights of their people. Fair and equitable distributive structures should be built into their economy and the development programs should work to strengthen them. The benefits to Canada in the political, diplomatic, economic and social areas should be demonstrable.

Development assistance policy, generally, should be driven by an all-encompassing set of policy objectives, not by short-term trade or economic interest. Assistance should not be linked strictly to Canadian supply of goods and services, in my view.

[Translation]

criticisms. They should listen and be sensitive to them, but the world is not some logical place where everything can be administered in a way that is consistent with the Canadian way.

In this world, it is sometimes difficult to predict change. There will always be political or diplomatic imperatives that will impact on priorities. Political imperatives will not disappear simply because we have developed a policy and we expect it to be strictly applied. There will always be sudden changes in relationships or conflicts within or among countries that will change our priorities.

À mon avis, l'austérité budgétaire a affaibli considérablement le programme bilatéral. Par programme bilatéral, j'entends les programmes de gouvernement à gouvernement. Dans un climat d'austérité budgétaire, le programme multilatéral a de meilleures chances de survie.

Les intérêts politiques et la réputation du Canada font qu'il lui est difficile de se retirer des programmes en cours ou de refuser de participer aux nouveaux. L'activité du secteur privé et des ONG bénéficie inévitablement d'un plus grand soutien politique et administratif à cause de la participation d'un grand nombre de Canadiens. Le programme bilatéral ne peut donc pas toujours soutenir la concurrence politiquement, ce qui est à mon avis un inconvénient.

Bien que les programmes multilatéraux soient importants et que les programmes des ONG offrent aux Canadiens un moyen efficace de participer à des projets axés sur les gens qui parfois ne sont pas à la portée des gouvernements, pour des raisons diplomatiques ou politiques, je veux faire ressortir l'importance d'un bon programme d'aide bilatérale qui mette à contribution les ONG, les entreprises et les syndicats canadiens.

Il faudrait choisir soigneusement les pays bénéficiaires et négocier des ententes de trois ou cinq ans. Il faudrait choisir des pays en fonction du besoin et de la mesure dans laquelle le bien-être de la population peut être amélioré et à condition que les besoins en développement puissent être satisfaits par les secteurs économiques, sociaux, industriels ou environnementaux où le Canada jouit d'un savoir-faire.

Il faudrait que l'ordre politique, social, économique et juridique règne dans les pays et que les dirigeants s'engagent à améliorer la santé, la sécurité, les conditions de travail et de vie ainsi que les droits fondamentaux de leur population. Il faudrait que leur économie comporte des mécanismes justes et équitables de répartition de la richesse et que le programme de développement vise à les renforcer. Il faudrait pouvoir démontrer les avantages qu'en retire le Canada dans les domaines politique, diplomatique, économique et social.

La politique d'aide au développement devrait être assujettie à un ensemble global d'objectifs, plutôt qu'à des intérêts commerciaux ou économiques à court terme. L'aide ne devrait pas être liée strictement à l'achat de biens et services canadiens.

[Texte]

Efforts should be made to inform the various sectors in Canada of the opportunities the program would create. The process of negotiation with the recipient country would involve other departments of government as well as Parliament. Companies that wish to be involved can and will know in advance, and it is up to them to go after the business.

• 0940

Supply of the program must be flexible and provide a process to advantage Canadians at all times, but the key consideration should be the effectiveness of the program.

Development assistance policy is always confused by a battle of images. The image of the recipients is that of poor, weak and hopeless people. Anyone who has visited developing countries knows there's a lot of hope there, and strong, hard-working leaders with laudable and realistic objectives. Unfortunately, our political culture, which is critical, as it should be, often focuses on failures more than on achievements.

I have a message for you as parliamentarians. Political choice is always difficult, but it requires rational analysis. Don't expect to achieve perfection in this field. The objectives of development assistance should be clear and honest, but don't expect that a few million dollars invested in a different society can transplant a prototype Canada all around the globe or forever solve the economic problems of a recipient country. That will not happen.

The public expects clarity from you, from Parliament, but don't be afraid to call this by what it is, simply a desire to help. To try to couch your intentions in short-term trade advantage, for example, is not only dishonest but it's also not good trade policy. Canadians have shown on a number of occasions that there's a profound desire to help when our help makes sense.

I was recently reminded by an old friend of a comment by John Kenneth Galbraith on leaving his post of American ambassador to India. When asked what he thought aid between countries was, he described it simply as a solvent of tension. It should not be seen as a cure-all. No country has ever attained an economic objective of any kind only with aid. It is but one of the elements that builds an economy.

I thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Breau. You were right on your seven minutes.

Monsieur Gladu.

M. Raymond Gladu (président d'un groupe de travail sur la revue de la politique étrangère, l'Association des exportateurs canadiens): Merci, monsieur Gauthier. Merci surtout de me permettre de participer à cette discussion à la même table et au même moment que des ONG, des académiciens et des représentants d'instituts de recherche pour discuter des sujets et des visions du secteur privé au sujet de l'assistance canadienne au développement.

[Traduction]

Il faudrait tâcher d'informer les divers secteurs au Canada des occasions que le programme offrirait. Le processus de négociation avec les pays devrait mettre à contribution d'autres ministères de même que le Parlement. Les entreprises qui désirent participer peuvent être informées à l'avance et c'est à celles-ci qu'il incomberait de rechercher des affaires.

L'approvisionnement du programme doit être flexible et comporter un processus qui avantage les Canadiens en tout temps, mais l'efficacité du programme devrait passer avant tout.

La politique d'aide au développement est toujours brouillée par une bataille d'image qui nous montre les bénéficiaires comme des gens pauvres, faibles et désespérés. Quiconque s'est rendu sur place sait qu'il y a dans les pays en développement beaucoup d'espoir et des dirigeants forts et travailleurs qu'animent des objectifs louables et réalistes. Malheureusement, dans notre pays, une culture politique critique met l'accent sur les échecs plutôt que sur les succès.

Voici le message que je veux vous transmettre à vous, parlementaires: les choix politiques sont toujours difficiles, mais ils exigent une analyse rationnelle. Ne vous attendez pas à la perfection dans ce domaine. Les objectifs d'aide au développement doivent être clairs et sincères, mais l'investissement de quelques millions de dollars dans une société différente de la nôtre ne saurait transplanter un Canada prototype partout dans le monde ou régler à tout jamais les problèmes économiques d'un pays. Cela n'arrivera pas.

Le public attend de la clarté de votre part, du Parlement, mais ne craignez pas d'appeler par son nom le sentiment qui vous anime, à savoir le désir d'aider. Si vous essayez d'exprimer vos intentions en avantages commerciaux à court terme, vous faites preuve de malhonnêteté et vous ne faites pas de la bonne politique commerciale. Les Canadiens ont montré à plusieurs reprises qu'ils ont un profond désir d'aider lorsque leur aide est efficace.

Un vieil ami m'a rappelé récemment ce que John Kenneth Galbraith a déclaré en quittant son poste d'ambassadeur des États-Unis en Inde. À quelqu'un qui lui avait demandé comment il définissait l'aide internationale, il a répondu que c'était un moyen de relâcher la tension. Ce n'est pas une panacée. Aucun pays n'a atteint un objectif économique au moyen uniquement de l'aide. Ce n'est qu'un des éléments constitutifs d'une économie.

Merci monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Breau. Vous avez scrupuleusement respecté votre temps de parole de sept minutes.

Mr. Gladu.

Mr. Raymond Gladu (Chair of a Working Group on the review of foreign policy, Canadian Exports' Association): Thank you Mr. Gauthier. Most of all, thank you for allowing me to take part in this discussion at the same table and at the same time as the NGOs, academics and representatives from research institutes in order to discuss issues and share the private sector vision in the area of the Canadian development assistance program.

[Text]

I think one of the major weaknesses in our discussion in the past has been the compartmentalization of the debate, the lack of synergy of the knowledge in Canada between those involved in development assistance. These occasions, where we can share together some ideas based on facts, not misinformation, not misinterpretations, myths or stereotypes, are too few. Encouragingly, though, I think we've been making much progress in the recent past, having more of these forums where we can do this.

Cette revue du Comité est certainement une des étapes les plus significatives dans ce processus d'éducation que nous devons faire des Canadiens et de nous-mêmes.

I'm very hopeful that it will bring to light a better appreciation of the complexity of development assistance in particular, and respect for what well-meaning Canadians, NGOs, academics, firms, professionals and agencies such as CIDA are trying to do to assist developing countries.

As I pointed out to you, Mr. Gauthier, I'm not claiming I'm speaking on behalf of the whole private sector. But I will do my best to reflect what I think is the perspective of the private sector, having been for many years closely involved with small, medium and large firms and industry associations in this area.

As requested by the committee, I have already submitted a summary of main points. These were really just starting points of discussion. I hope they will bring us to focus today on some of these issues of relevance.

If I may, I would like to use these opening remarks to comment not only on the process taking place but also on what the content might be. In doing this, of course, I will focus strictly on development assistance at this time. I'm not dwelling on the fact that we have to set our own house in order if we want to afford to do ODA, nor am I going to relate my discussions to U.S. trade relations, Europe and so forth. I'm dealing strictly with developing countries of the Third World. In fact I'm not even focusing on eastern Europe and the former U.S.S.R., since they're not OD-able countries, as you know, but they're certainly part of the picture.

I'm convinced that the committee will very soon be impressed by the changes that are taking place in Canadian development assistance, by how CIDA works, and, most importantly, by how the private sector is implementing aid assistance and economic cooperation, generating small business and joint ventures, and creating jobs in developing countries and in Canada.

The myths that CIDA ships locomotives that don't run, that the private sector builds bridges where there is no water, that Canadian wheat is stuffed down the people's throats where they only eat rice, as in Bangladesh,

[Translation]

Je crois que l'une des grandes faiblesses de nos discussions dans le passé étaient la compartimentalisation du débat, l'absence de synergie des connaissances des divers Canadiens participant de près ou de loin à l'aide au développement. Trop rares sont les occasions où nous pouvons partager des idées fondées sur des faits et non pas sur la désinformation, la mauvaise interprétation, les mythes ou les stéréotypes. Chose encourageante, je constate toutefois que nous avons fait beaucoup de progrès dernièrement en multipliant le nombre des tribunes où nous pouvons nous rencontrer pour échanger nos idées.

This review undertaken by the committee is certainly one of the most significant steps in this education process that is necessary for Canadians and for all of us.

J'ai bon espoir que cette démarche permettra de mettre au jour une meilleure connaissance de la complexité du dossier de l'aide au développement et un plus grand respect pour les efforts accomplis par nombre de Canadiens bien intentionnés, par les ONG, par des universitaires, des entreprises, des professionnels et des agences comme l'ACDI qui s'efforcent tous d'aider les pays en développement.

Comme je vous l'ai fait remarquer, monsieur Gauthier, je ne prétends nullement parler au nom de l'ensemble du secteur privé. Mais je ferai de mon mieux pour vous donner un aperçu de ce qui est, à mon avis, la perspective du secteur privé, et j'ai été étroitement associé pendant des années à des entreprises, petites, moyennes et grandes, et à des associations industrielles actives dans ce dossier.

À la demande du comité, j'ai déjà remis un document énonçant les points saillants de mon intervention. Ce ne sont là que des points de départ permettant d'amorcer la discussion. J'espère que cela nous amènera aujourd'hui à une discussion enrichissante sur ces questions pertinentes.

Je voudrais profiter de mon temps de parole pour commenter non seulement le processus en cours, mais aussi ce que pourrait être le contenu. Ce faisant, je mettrai bien sûr l'accent strictement sur l'aide au développement. Je ne m'attarderai pas au fait que nous devons d'abord mettre de l'ordre dans nos propres finances si nous voulons nous permettre de consacrer de l'argent à l'APD, et je ne parlerai pas non plus des relations commerciales avec les États-Unis, l'Europe, etc. Je m'en tiens strictement aux pays en développement du Tiers monde. En fait, je ne parlerai même pas de l'Europe de l'Est et de l'ancienne URSS, puisque, comme vous le savez, ce ne sont pas des pays destinataires de l'APD, mais il n'en font pas moins partie du tableau.

• 0945

Je suis convaincu que le comité sera très bientôt impressionné par les changements qui ont lieu dans le programme canadien d'aide au développement, par le fonctionnement de l'ACDI et surtout par la façon dont le secteur privé contribue à l'aide au développement et à la coopération économique, en créant de petites entreprises et des entreprises en coparticipation et des emplois dans les pays en développement et au Canada.

Il y a des mythes qui ont la vie dure: l'ACDI qui expédie des locomotives qui ne fonctionnent pas, le secteur privé qui construit des ponts là où il n'y a pas d'eau, le Canada qui donne du blé à des gens qui ne mangent que du riz, comme au Bangladesh,

[Texte]

—il y a à peine deux semaines dimanche, à l'émission de télévision *Nord-Sud*, que Pierre Nadeau anime, c'était exactement le genre de mythe qu'on provoque dans le public et dans les médias. . .

simply is nonsense.

This kind of caricature—mainly through the media, as I said, but sometimes also by presumably knowledgeable commentators—and the perception that those in the private sector who are involved in development assistance and developing countries are profiteers, going for the quick buck, are not only off base, but mischievous in terms of the public perception and of the public knowing what's going on.

In fact, when I think about those TV and media reports they are, to me, *d'un paternalisme crasseux dans un certain sens* because they underestimate the sophistication of the recipient countries and the people we deal with in the developing countries and the competitive nature of negotiating assistance in those countries. Therefore, these kinds of misconceptions don't allow serious discussion and all of us can do our best to help bring about a better standard of living, jobs, democracy, and support for human rights in the developing world with the best we have to offer.

You perhaps note some frustration on my part, and I think you're right, because this kind of *véhiculement* of misinformation simply should not be with us any more, in 1994.

The major problem, frankly, comes from the private sector side itself, since, because of the nature of these exercises in addressing development aid, unlike the NGOs, the research institutes, or the academic world, we're simply not under a continuous state of preparedness. In the case of NGOs and others, that's their business. Thus, we have an unbalanced debate. I think that's what we had, partly, in 1986, when we were looking at dealing with the Weingard committee at the time and the "sharing our future" policy.

Therefore, the first point I propose is that we have to find a way, with others, to put in place a structure to develop and share a common base of information and to make sure it's also reflecting some of the private sector points of view. Let's consider then what CIDA is doing and what's been going on, particularly in cooperation with the private sector in the last two, three, or four years. I'm not talking about the 1980s.

Je ne parle pas non plus des années soixante-dix, mais je parle des années courantes, et depuis deux ou trois ans, particulièrement à travers le programme bilatéral et celui de la coopération industrielle.

I'm not convinced that too many Canadians realize the types of projects and activities that are undertaken now by the private sector, through the bilateral program. Let me just say that most contracts that are being signed and that have been signed in the last two or three years, and particularly the programming in terms of future activities being put in place, are comprehensive projects, which include a mix of activities, much local participation, transfer of technology, training, institutional

[Traduction]

—Just two weeks ago Sunday, on the *Nord-Sud* TV program hosted by Pierre Nadeau, we saw exactly that kind of myth being spread in the public and the media—

Tout cela relève de la pure fiction.

Ce genre de caricature, surtout colportée par les médias, je le répète, mais parfois aussi par des analystes qui sont censés connaître les dossiers—et la perception selon laquelle les gens du secteur privé qui s'occupent d'aide au développement et qui travaillent dans les pays en développement ne sont que des profiteurs qui cherchent à se remplir les poches, tout cela est non seulement faux, mais c'est aussi malveillant et nuisible à la perception du grand public et à son information.

En fait, ces émissions de télé et ces articles de journaux me semblent d'un paternalisme crasseux dans un certain sens parce qu'ils sous-estiment la sophistication des pays récipiendaires et l'intelligence des gens avec qui nous faisons affaire dans ces pays en développement, et aussi la nature compétitive de l'aide au développement et les négociations qu'il faut mener pour aider ces pays. Par conséquent, ce genre de préjugés fait obstacle à toute discussion sérieuse et nous pouvons tous faire de notre mieux pour contribuer, dans la mesure de nos moyens respectifs, à améliorer la situation des pays en développement sur le plan du niveau de vie, des emplois, de la démocratie et du respect des droits de l'homme.

Vous remarquez peut-être une note de frustration dans mes propos et vous n'avez pas tort parce que ce genre de désinformation ne devrait tout simplement plus exister aujourd'hui, en 1994.

À franchement parler, le principal problème vient du secteur privé lui-même puisque, à cause de la nature même de ses efforts d'aide au développement, nous ne sommes tout simplement pas prêts en tout temps à faire face à la musique, contrairement aux ONG, aux instituts de recherche et au monde universitaire. Dans le cas des ONG et d'autres, c'est leur travail à plein temps. Nous avons donc un débat déséquilibré. Je crois que c'est en partie ce qui s'est passé en 1986 quand nous avons participé aux travaux du comité Weingard sur la politique visant à «partager notre avenir».

Par conséquent, le premier point que je propose, c'est que nous devons trouver, de concert avec d'autres, le moyen de mettre en place une structure visant à établir et à partager une base commune d'information et à faire en sorte qu'elle reflète davantage le point de vue du secteur privé. Voyons donc ce que l'ACDI fait et l'action menée à cet égard, surtout en collaboration avec le secteur privé, au cours des deux, trois ou quatre dernières années. Je ne parle pas des années quatre-vingts.

I am not talking either about the seventies, but rather about the recent past and especially the last two or three years, particularly through the bilateral and industrial cooperation program.

Je ne suis pas convaincu que beaucoup de Canadiens sont au courant des projets et des activités que le secteur privé mène actuellement dans le cadre du programme bilatéral. Disons seulement que la plupart des contrats qui sont signés et qui ont été signés ces deux ou trois dernières années, en particulier en ce qui a trait aux futures activités, visent des projets intégrés comportant un mélange d'activités, beaucoup de participation locale, un transfert de technologie, de la formation, de l'aide aux

[Text]

support, services, and in some cases some equipment to ensure that the project works.

More and more, these projects are bringing together complementarity between the NGOs, research groups, training, and the private sector. Most components are not that big in terms of money.

By the way, I suggest that we have yet to see—but will very soon—the full impact of what's been going on in terms of cut-backs at CIDA on future activity. I think this impact will be drastic. And I think the committee should take that into account in the context of looking to the future.

At the same time, with industrial cooperation, with new mechanisms two or three years ago, the private sector development funds and the bilateral program—and I can discuss this later in more detail, but I won't get into it now—another approach is in the bilateral program, which put emphasis on *transfert de la technologie* and joint ventures. We're finding how successful and effective these mechanisms are. They're responsive mechanisms that can achieve developmental objectives, working from the bottom up, just like the NGOs.

The approach means that even though the private sector... The approach is a success, although we still have major barriers to overcome. On the bilateral side, the private sector still has to go through a contracting process that is very cumbersome and unwieldy, a process the NGOs don't have to face because of the structural way of doing things. This approach, responsive mechanisms—that is, leaving the initiative to the private sector within a very specific framework of developmental objective—is fundamental. It's not from the top down like it used to be in the old days, like everybody operated, and like CIDA itself had to operate in dealing with highly centralized governments. It's the way to do it. It's a win, win, win situation.

I say triple-win because it's a win situation for the recipient country, which has activities at ground level that will achieve developmental objectives. It's a win situation for the firms involved because it builds on their strength, on their longer-term commitments and on the built-in sustainability, which is a word I'm sure we'll hear often today, of their initiative. It's a win for CIDA because it leverages their resources.

Often these activities are on a cost-shared basis and some of them in fact include repayment. Do you know we're leading the world in these kinds of approaches? I'm not saying this; the World Bank is. About a year and a half ago they published a study from the technical services group, the reference is study 155, which concluded that Canada through those mechanisms was offering the best type of approach and the more continuous kind at the front end of project development with industrial cooperation—the best mechanism.

[Translation]

institutions, des services et, dans certains cas, la fourniture de certains matériels afin de s'assurer que le projet donne des résultats.

De plus en plus, ces projets aboutissent à des efforts de complémentarité entre les ONG, les groupes de recherche, la formation et le secteur privé. La plupart des éléments ne sont pas tellement importants, en termes monétaires.

Soit dit en passant, je crois que nous n'avons pas encore eu les répercussions que les compressions budgétaires récemment opérées à l'ACDI auront sur les activités futures, mais nous ne tarderons pas à nous rendre compte que ces répercussions seront draconiennes. Et je crois que le comité devrait en tenir compte dans ses réflexions sur l'orientation future.

• 0950

En même temps, avec la coopération industrielle, avec les nouveaux mécanismes mis en place il y a deux ou trois ans, les fonds de développement du secteur privé et les programmes bilatéraux—je pourrai en parler plus longuement tout à l'heure, mais je ne m'y attarderai pas tout de suite—, on a adopté une nouvelle approche dans le cadre du programme bilatéral en mettant l'accent sur les transferts de technologie et les entreprises en coparticipation. Nous sommes en train de constater à quel point ces mécanismes sont fructueux et efficaces. Ce sont des mécanismes adaptables qui peuvent atteindre des objectifs de développement en travaillant depuis la base jusqu'au sommet, comme dans le cas des ONG.

Cette approche signifie que même si le secteur privé... Cette démarche est couronnée de succès, quoique nous ayons encore d'importants obstacles à surmonter. Du côté bilatéral, le secteur privé doit encore passer par un processus contractuel très lourd et encombrant, ce à quoi les ONG échappent à cause de la façon dont les choses sont organisées. Cette adaptabilité des mécanismes est fondamentale, c'est-à-dire le fait de laisser l'initiative au secteur privé dans le cadre d'un objectif de développement très précis. L'initiative ne vient plus du sommet de la pyramide comme c'était le cas par le passé où, tout le monde était à la même enseigne et où l'ACDI elle-même devait traiter avec des gouvernements extrêmement centralisés. C'est la bonne façon de procéder. Les trois parties en cause en sortent gagnantes.

Je dis que les trois parties sont gagnantes et je m'explique: le pays récipiendaire a des activités menées à la base qui permettront d'atteindre des objectifs de développement. Les entreprises en cause sont gagnantes parce qu'elles peuvent tabler sur leurs points forts, sur leurs engagements à long terme et la viabilité inhérente (expression que vous entendez sûrement à tout bout de chant ces temps-ci) de leur initiative. Quant à l'ACDI, elle est gagnante parce que l'effet de levier multiplie ses ressources.

Ces activités sont souvent menées sur la base du partage des coûts et parfois même les coûts doivent être remboursés. Saviez-vous que nous sommes à l'avant-garde mondiale pour ce genre de projets? Ce n'est pas moi qui le dis, mais la Banque mondiale. Il y a à peu près un an et demi, elle a publié une étude des services techniques, document portant le numéro 155, dont il ressort que le Canada, par l'entremise de ces mécanismes, offrait la meilleure approche et la présence la plus continue en première ligne des projets de développement comportant la coopération industrielle, bref le meilleur mécanisme.

[Texte]

[Traduction]

Similarly, in the DAC committee of these OECD, many of the countries are looking at us in using these mechanisms. Therefore, in addition, it fits with the economic development thrust today, not only in the recipient country but also in the donor country—Canada, that is—to rely on the private sector to generate growth.

The second point I have been making is that we have to modernize our thinking. We have to have a better understanding of the current situation. Let me mention a couple of other considerations before I conclude.

The Canadian program doesn't operate in a vacuum in recipient countries. Aid is a very competitive business. In fact, the NGOs would be first to tell you this. We have to take into account what the other donors and competitors do and how comprehensive their approaches are, alluding to what Ms O'Neil was saying, in terms of using other mechanisms, diplomatic, economic and whatever, they have at their disposal where maybe we're not as good as they are.

The other consideration I want to bring to bear is that we can't separate domestic and foreign policy. I think this has been coming through loud and clear, particularly with the national forum a couple of weeks ago and the other interventions you've had.

I totally agree with Ms O'Neil that we need an integrated approach. We have to be coherent between the instruments we have in order to have the right impact. We're all in this together. The NGOs have to build on our strength and our complementarity. We each have our role to play.

Finally, to add another dimension, I'd like to challenge the premise brought up by some of the notes I was seeing that the proof that aid is not working is when it becomes not needed, and therefore, since obviously it is highly needed, our aid obviously is not working, and that the question the committee should perhaps address is why our development aid is not working. I think, and particularly in the Canadian context, that's the wrong premise and the wrong question.

• 0955

I would like to postulate that maybe Canadian assistance is not working. The question is whether, with our limited resources, our size, and our place in the world, we can ever hope to solve the problems of the world permanently, particularly when one takes into account the explosion in need. Things are getting worse and more complex. So why not recognize that a lot of what we do is right and that the question should be how we can do better what we do well, or in some cases what we do best, particularly in the context of shrinking resources.

Therefore, I will leave you with four points. First, let's get the facts, particularly current facts, about Canadian development assistance, how CIDA is working, and what the private sector is doing. Let's recognize, as I just said, what the private sector is

De même, au comité de l'aide au développement de l'OCDE, beaucoup des pays en cause se tournent vers nous et étudient ces mécanismes. En outre, cela cadre bien avec la théorie actuelle du développement économique, non seulement dans le pays récipiendaire, mais aussi dans le pays donateur, en l'occurrence le Canada, puisque l'on compte sur le secteur privé qui doit être le moteur de la croissance.

Mon deuxième argument, c'est qu'il faut moderniser notre discours. Nous devons avoir une meilleure compréhension de la situation actuelle. Je voudrais aborder brièvement quelques autres considérations avant de terminer.

Le programme canadien n'existe pas dans le vide dans les pays récipiendaires. La concurrence est féroce dans le domaine de l'aide au développement. Les ONG seraient les premières à vous le dire. Nous devons donc tenir compte de ce que font les autres pays donateurs et organismes concurrents et de la complémentarité de leurs interventions, ce qui revient à ce que disait M^{me} O'Neil, pour ce qui est de recourir à d'autres mécanismes, diplomatiques, économiques ou autres dont ils disposent et à l'égard desquels nous ne sommes peut-être pas aussi bons qu'eux.

L'autre considération que je veux soulever, c'est que nous ne pouvons pas séparer la politique intérieure et la politique étrangère. Je pense qu'on l'a déjà dit haut et clair, surtout dans le cadre du forum national tenu il y a quelques semaines et des autres interventions que vous avez entendues.

Je suis entièrement d'accord avec M^{me} O'Neil quand elle dit qu'il nous faut une approche intégrée. Nous devons utiliser de façon cohérente les instruments que nous avons pour avoir l'impact souhaité. Nous sommes tous solidaires. Les ONG doivent compter sur nos points forts et notre complémentarité. Nous avons chacun un rôle à jouer.

Enfin, pour ajouter une autre dimension, je voudrais m'inscrire en faux contre une hypothèse évoquée dans certaines notes que j'ai lues, à savoir que la preuve que l'aide ne fonctionne pas, c'est qu'on continue d'en avoir le plus grand besoin, alors qu'on n'en aurait plus besoin si elle fonctionnait; les tenants de cet argument ajoutent que le comité devrait plutôt s'interroger sur les raisons pour lesquelles notre aide au développement ne fonctionne pas. Je crois, surtout dans le contexte canadien, que ces intervenants partent d'une prémisse fautive et posent la mauvaise question.

Je voudrais poser comme hypothèse que peut-être l'aide canadienne fonctionne. La question est de savoir si, compte tenu de nos ressources limitées, de notre taille et de notre place dans le monde, nous pouvons espérer résoudre un jour de façon permanente tous les problèmes du monde, particulièrement si l'on tient compte de l'explosion des besoins. La situation empire et tout devient plus complexe. Alors pourquoi ne pas reconnaître que nous faisons beaucoup de bonnes choses et que la question qu'il faudrait se poser, c'est plutôt de savoir comment on pourrait faire mieux que ce que l'on fait déjà bien ou, dans certains cas, ce que nous faisons de mieux, étant donné que nos ressources vont en diminuant.

J'ai donc quatre points à vous communiquer. Premièrement, obtenons les faits, des données à jour sur l'aide canadienne au développement, sur les activités de l'ACDI et du secteur privé. Reconnaissons l'apport actuel et potentiel du secteur privé, que

[Text]

doing and can do as part of the solution to address poverty alleviation while creating prosperity in Canada. These two are absolutely not mutually exclusive: they reinforce each other. Let's build on the strengths and mutual roles of the stakeholders, as we're called now. We were called partners of development until two years ago, but now it's stakeholders. Let's have some structure—and again I join Maureen in what she said earlier—for this process to be an ongoing process and ensure that we develop strong and fair input from the various parties involved.

I'll leave it at that for now. Thank you.

Le coprésident (Monsieur Gauthier): Merci, monsieur Gladu.

Mr. Philip Rawkins (Professor, Ryerson Polytechnical Institute): In 1987 the Winegard committee produced its report, and its chairman indicated that he hoped the report would act as a jolt of energy in creating a new dynamic for Canadian international development assistance. The report was excellent: the process, I think everybody recognized, was commendable. Yet the report did not have the effect of energizing the Canadian development and cooperation program. It's therefore important for this committee to consider how, in putting together its report and its recommendations, it can best make an impact.

In the terms of reference for the session today, questions were raised about multiple objectives, clarity of mandate, and so on. In my view, perhaps the single most important thing the committee can contribute would be a recognition that for the Canadian development assistance program to operate effectively it needs a clear, tight, and precise mandate. Second, this committee should recommend putting in place monitoring processes to ensure that mandate is fully supported by the Parliament of Canada and that the Government of Canada will continue to report on its performance on the basis of that mandate.

When we look at CIDA as the principal instrument for delivering Canadian development cooperation, clearly CIDA has adapted to the environment in which it must operate. It is a relatively vulnerable part of government: with a large spending program, it is vulnerable to the interests of other parts of government and many interests drawn from the Canadian public. In many ways it has sought to please all of these stakeholders. As a result, it has a program that has something for everybody, but it has a program that lacks coherence. One does not blame CIDA for this. One has to recognize the institution is taking an irrational approach to adapting to its environment.

What I would propose, then, is a focusing the mandate on what is being called in the international development community sustainable human development, which has very much the focus of the UNDP's human development reports in recent years and would provide a clear focus for the program.

What sustainable human development means is an emphasis on strengthening the capacity of the poorest developing countries to bring about the reduction of poverty. So this echoes the input of some of the other panellists this morning,

[Translation]

je viens de décrire et qui est l'un des éléments d'une solution permettant d'atténuer la pauvreté tout en créant de la prospérité au Canada. Ces deux objectifs ne sont pas contradictoires, absolument pas; au contraire, ils se complètent et se renforcent. Sachons tabler sur les points forts et le rôle respectif des intervenants, comme on nous appelle maintenant. Il y a deux ans encore, on nous appelait des partenaires du développement, mais aujourd'hui on dit intervenants. Établissons une structure quelconque—et là-dessus je souscris aux propos tenus tout à l'heure par Maureen—afin de faire de ce processus une structure permanente et veillons à élaborer une participation forte et équitable de toutes les parties intéressées.

Je vais m'en tenir là pour l'instant. Merci.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you Mr. Gladu.

M. Philip Rawkins (professeur, l'Institut polytechnique Ryerson): En 1987, le Comité Weingard a remis son rapport et son président a fait savoir qu'il espérait que le rapport serve d'électrochoc pour créer une nouvelle dynamique de l'aide canadienne au développement international. Ce rapport était excellent et il était l'aboutissement d'un processus que tous jugeaient louable. Pourtant, le rapport n'a nullement eu l'effet souhaité sur le programme canadien de développement et de coopération. Il est donc important pour votre comité de réfléchir à la façon dont il devrait procéder pour rédiger son rapport et faire ses recommandations afin d'avoir l'impact le plus fort possible.

Dans l'énoncé servant de départ à la session d'aujourd'hui, il est question d'objectifs multiples, de la clarté du mandat, etc. À mon avis, ce que le comité pourrait faire de plus utile serait de reconnaître que le programme canadien d'aide au développement a besoin, pour être efficace, d'un mandat clair, rigoureux et précis. Deuxièmement, le comité devrait recommander de mettre en place des mécanismes de contrôle pour s'assurer que ce mandat soit pleinement appuyé par le Parlement du Canada et que le gouvernement du Canada fasse continuellement rapport sur le rendement du programme eu égard à ce mandat.

L'ACDI est le principal instrument dont dispose le Canada pour agir en matière de coopération et de développement; or il est clair que l'ACDI s'est adaptée à son environnement. C'est un élément relativement vulnérable de l'appareil gouvernemental: doté d'un budget important, il est vulnérable aux intérêts divergents des autres services gouvernementaux et de l'ensemble des Canadiens. À bien des égards, l'ACDI a cherché à plaire à tous ces intervenants. Il en a résulté un programme qui a quelque chose à offrir à chacun, mais c'est un programme qui manque de cohérence. On ne saurait en blâmer l'ACDI. Il faut reconnaître que cette agence s'est engagée dans une voie irrationnelle en s'adaptant à son environnement.

Je propose donc de mettre l'accent sur ce que l'on appelle dans le milieu du développement international le développement humain durable, qui a été ces dernières années l'élément central des rapports du PNUD sur le développement humain et qui permettrait d'orienter le programme de façon rigoureuse.

Que signifie le développement humain durable? Cela veut dire mettre l'accent sur le renforcement de la capacité des pays les plus pauvres à réduire la pauvreté. Cela fait écho aux propos de plusieurs autres intervenants ce matin, surtout Maureen. Il

[Texte]

particularly Maureen. What would be necessary, then, would be to focus development cooperation on building an enabling environment for the long-term enhancement of the capabilities of ordinary people.

• 1000

Now, in thinking this through, it is also important to recognize some of the lessons we have learned in recent years about what development cooperation can do and what it cannot do. The total sum of all the development cooperation efforts of all the multilateral agencies and all the bilateral agencies is a drop in the bucket in terms of the total funds that are needed to bring about sustained change in the developing countries.

Developing countries themselves are doing a great deal to generate their own resources and focus their own resources on bringing about change. Some do better than others. We can perhaps help to expand the list of those countries that are using their own resources effectively.

What we have learned is that development cooperation is not something that can be planned effectively in Canada. It is something that has to be planned with the populations of the countries we are supporting. The question is who owns the development process? Sustainable human development recognizes that it is the people in the poorest countries who own the development process, and it is the debate in the countries themselves that will be the focus for determining what development priorities are. In other words, development cooperation is an input and an active element in the national development strategies of the countries to be supported. It is not something to be planned in Canada and then deposited in the partner countries overseas.

In order to focus Canadian development assistance, I would suggest that a minimum of 60% of Canadian ODA, as defined by the OECD, be committed directly to sustainable human development. In order to make this possible, and in order to maintain this level of support, I would propose that a separate envelope or a sub-envelope be established within the international assistance envelope for the funds for sustainable human development.

What this would mean is that many of the programs currently managed by CIDA would not be eligible for inclusion for funding from this envelope. Many of these programs that are involved with developing long-term partnerships with countries overseas, recognizing and building on mutual interests between Canadian organizations, public and private, and their counterparts overseas, are worthwhile endeavours. They are not, however, central to the effort to strengthen the development of our partner countries, and therefore should not be in the core ODA program, but should be placed somewhere else with different objectives.

The priorities for sustainable human development are quite well known. There is a common agenda among many of the UN agencies, particularly UNICEF and the UNDP, and it emphasizes such areas as community health, basic education, enhancement of the status of women, and many other issues of this kind. It also emphasizes the strengthening of civil society in the developing countries.

[Traduction]

serait donc nécessaire de concentrer nos énergies en matière de coopération et de développement en vue de créer un environnement favorable à l'amélioration à long terme des capacités des gens ordinaires.

En réfléchissant à tout cela, il importe également de reconnaître les leçons apprises ces dernières années quant à ce qu'il est possible et à ce qu'il est impossible de faire en matière de coopération et de développement. La somme totale de tous les efforts déployés dans ce domaine par toutes les agences multilatérales et bilatérales n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan en comparaison des sommes colossales dont on aurait besoin pour imprimer un changement durable dans les pays en développement.

Les pays en développement eux-mêmes ne ménagent pas leurs efforts pour optimiser leurs propres ressources et pour les canaliser en vue de provoquer le changement. Certains se débrouillent mieux que d'autres. Nous pouvons peut-être aider à allonger la liste des pays qui utilisent efficacement leurs propres ressources.

Ce que nous avons appris, c'est que le développement ne peut pas se planifier effectivement au Canada. La planification doit se faire de concert avec la population des pays que nous voulons aider. La question est de savoir qui est propriétaire du processus de développement. Le développement humain durable reconnaît que ce sont les citoyens des pays les plus pauvres qui possèdent le processus de développement et que c'est le débat qui a lieu dans les pays bénéficiaires de l'aide qui permettra d'arrêter les priorités en matière de développement. Autrement dit, l'aide au développement est un élément actif des stratégies de développement national des bénéficiaires. Il ne s'agit pas de tout planifier au Canada pour le transplanter ensuite outre-mer.

Pour mieux canaliser l'aide canadienne au développement, je propose de consacrer au moins 60 p. 100 de l'APD canadienne, telle que définie par l'OCDE, directement au développement humain durable. Pour que ce soit possible et pour pouvoir maintenir ce niveau d'aide, je propose d'établir une enveloppe ou sous-enveloppe distincte dans l'enveloppe de l'aide internationale pour les fonds consacrés au développement humain durable.

Il s'ensuivrait que beaucoup des programmes actuellement administrés par l'ACDI ne pourraient pas être financés à même cette enveloppe. Beaucoup de programmes qui visent à établir des partenariats à long terme avec des pays en développement, à partir des intérêts mutuels des organisations publiques et privées du Canada et du pays en cause, sont des entreprises valables. Toutefois, ces programmes ne sont pas essentiels aux efforts visant à renforcer le développement du pays qui est notre partenaire et par conséquent ne feraient pas partie du programme de base de l'APD, mais devraient plutôt être inscrits ailleurs avec des objectifs différents.

Les priorités du développement humain durable sont très bien connues. Plusieurs organisations des Nations unies, notamment l'UNICEF et le PDNU, ont un programme commun qui met l'accent sur la santé communautaire, l'instruction élémentaire, l'avancement de la condition féminine et bien d'autres dossiers de ce genre. J'insiste également sur le renforcement de la société civile dans les pays en développement.

[Text]

Most important, though, the priorities in any particular country are not for Canada to determine, but they are for the people of the countries concerned to define for themselves. Where Canada can assist is in helping to facilitate a participatory process of development planning in our partner countries. Development planning, to be effective, must be an inclusive process. Therefore Canada should give serious thought to moving beyond a country-to-country basis for its development cooperation and look to using its influence and efforts to strengthen the broad base of development partnerships.

There is also a need to focus development cooperation in a small range of countries. As has been said before, we have limited resources. In order to be effective, it must be concentrated in the poorest countries and the commitments must be made over a long period. At least 10 years would be a standard for investment with a hope of achieving any results at all.

• 1005

One of the weaknesses of the process that led to the production of the Winegard report and its lack of impact was the lack of a linkage with public accountability in Canada. Clearly one of the steps that would be effective in bringing about change in this would be look at the continuing role of Parliament and the parliamentary committee in monitoring performance in Canadian development cooperation.

This would allow the committee to inform itself on a continuing basis about development cooperation, and it would also provide an important support for the maintenance of the mandate and improving performance on the basis of the mandate, of Canadian development cooperation. So it might be a restructuring of the role of the standing committee of the House of Commons and the creation of a subcommittee with a specific mandate to monitor the sub-envelope of the international assistance budget on sustainable human development.

Finally, it would be appropriate for the committee to consider something that was recommended by the Winegard committee but not acted upon—an advisory council on international development assistance, to include knowledgeable Canadians and representatives from the developing countries. From time to time it might work with the parliamentary committee or subcommittee in reviewing the overall direction of the Canadian development cooperation program, and reflect on its performance.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Rawkins.

We've heard some interesting ideas. Are there any panellists who would like to comment on another panellist's viewpoint, or briefly give us some comments on the proposal?

I'm intrigued by the fact that some of you have used different words. I haven't spent a career studying aid, so I don't know the difference between the terms that were used. Sustainable development was one, and Mr. Rawkins used the term sustainable human development. What's the difference between the two?

[Translation]

Ce qui importe par dessus tout, toutefois, c'est qu'il n'incombe pas au Canada d'arrêter les priorités d'un pays en développement, mais bien aux citoyens du pays en cause de déterminer leurs propres priorités. Le Canada peut toutefois leur venir en aide en contribuant à établir un processus de participation à la planification du développement. La planification du développement, pour être efficace, ne doit exclure personne. Par conséquent, le Canada devrait envisager sérieusement d'aller au-delà de l'aide bilatérale de pays à pays et d'utiliser son influence et ses efforts pour renforcer à la base les partenariats de développement.

Il faut également cibler un plus petit nombre de pays. On l'a déjà dit, nos ressources sont limitées. Pour être efficace, elles doivent être dirigées vers les pays les plus pauvres dans le cadre d'engagements à plus long terme. On ne peut pas vraiment s'attendre à obtenir des résultats réels avant au moins dix ans.

L'une des raisons pour lesquelles les recommandations du rapport Winegard sont restées lettre morte, c'est qu'elles ne modifiaient rien le processus public de reddition des comptes au Canada. Il conviendrait en effet de confier au Parlement et au comité parlementaire compétent le rôle d'évaluer le rendement des activités canadiennes dans le domaine de la coopération au développement.

De cette façon, le comité disposerait de renseignements à jour sur le sujet, ce qui lui permettrait de veiller à ce que le Canada remplisse son mandat dans ce domaine. Il serait sans doute bon de restructurer le rôle du Comité permanent de la Chambre des communes et de créer un sous-comité dont le mandat serait précisément de déterminer si les fonds réservés au développement humain durable dans la sous-enveloppe du budget d'aide internationale ont bien été utilisés.

Enfin, il serait bon que le comité envisage de donner suite à une recommandation du rapport Winegard qui n'a jamais été mise en oeuvre, laquelle était de créer un conseil consultatif sur l'aide au développement international auquel seraient nommés des spécialistes canadiens du sujet ainsi que des représentants des pays en développement. En collaboration avec le comité ou le sous-comité parlementaire compétent, ce conseil pourrait examiner l'orientation générale du programme canadien de coopération au développement et se prononcer sur son efficacité.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie M. Rawkins.

Vous nous avez tous présenté des idées intéressantes. L'un d'entre vous aimerait-il répliquer aux propos tenus par l'un des autres panelistes? Quelqu'un veut-il dire quelques mots au sujet de la proposition qui vient d'être faite?

J'ai constaté que vous n'utilisez pas tous les mêmes termes. Je ne suis pas un spécialiste de l'aide au développement, et c'est pourquoi je ne connais pas la différence entre les termes que vous avez utilisés. Certains ont parlé du développement durable, et M. Rawkins, pour sa part, a utilisé le terme de développement humain durable. Y a-t-il une différence entre ces deux termes?

[Texte]

Mr. Rawkins: Sustainable human development is a coming together of two things. Human development is a recognition of the breadth of the development process, but also a recognition that everything starts with people and their needs. Sustainable development is a term that came out of the Brundtland report and the Rio conference on the global environment, and it recognizes two things. First, to be effective, development must be sustainable ecologically, culturally, socially, economically and politically. It brings together ecological concerns about the way in which economic and other human activities must fit into the environment in a way that doesn't damage it. Second, there's the older concern about financial sustainability, the need to focus on investments that can be sustained in the long term, but without long-term dependency on foreign assistance.

Ms O'Neil: I would add to what Mr. Rawkins has said in terms of having a means for the parliamentary committee to more effectively monitor, to add to the impact, not just of the CIDA development assistance program but of the other mechanisms that we use in our interactions with developing countries, and to have a base to look at what their impact is—whether it's the imports we bring into the country or the extent to which we reduce debt—what the impact of what we are doing or not doing on human development is in the core countries. I think there is a danger of concentrating too much on the programs of CIDA when we think of Canada's developing country relations.

• 1010

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Does anybody else want to comment on that subject?

Mr. Graham (Rosedale): Do you mean on that particular subject? No, I wanted to ask them specifically about something else.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): All right. You start the debate, Mr. Graham.

Mr. Graham: I wonder if we could pick up on the issue of tied aid. I don't like to give it that phrase because it sounds as though there's something nefarious there.

Let me pick up on Mr. Gladu's observation that it's a competitive world out there and suggest to Ms O'Neil and Mr. Breau that the donor country pool is basically the OECD countries. From my own experience, I would suggest to you that the Japanese are very aggressive in ensuring that their aid conforms with their other trade policy objectives, particularly in enriching their firms in business in the countries where they give aid. I would also suggest to you that the European countries are equally aggressive in doing that.

If that is the case, how do you propose that Canada, which is basically a small aid donor, will be able to pursue a completely objective policy where we do not recognize the need to involve the industrial components of our own society in our aid programs? If in fact the multilateral aid process is not going to give recognition to Canadian contributions, if the other countries are going to pursue their objectives and if that is happening, will we not then create a situation in Canada where Canadians will ultimately get the message that we are giving aid to countries to enrich companies and firms in the United States, in Japan and in the European community? How are we going to be able to deal with that?

[Traduction]

M. Rawkins: Le terme développement humain durable reflète deux réalités. Il renvoie à tout le processus de développement, mais il se fonde sur le postulat que le point de départ de celui-ci, c'est la satisfaction des besoins des gens. Le terme développement durable a d'abord été utilisé dans le rapport Brundtland et ensuite à la Conférence de Rio sur l'environnement. Il reflète aussi deux réalités. Premièrement, le développement, pour être efficace, doit être viable au plan écologique, culturel, social, économique et politique. Il s'agit de favoriser le développement économique ainsi que d'autres activités humaines tout en protégeant l'environnement. Deuxièmement, le développement doit aussi être durable au plan financier, c'est-à-dire que les investissements financiers doivent favoriser le développement à long terme d'un pays et ne pas créer de dépendance à long terme à l'égard de l'aide étrangère.

Mme O'Neil: Je pense, comme M. Rawkins, qu'il serait bon qu'un comité parlementaire examine soigneusement non seulement l'impact du programme d'aide au développement de l'ACDI, mais aussi les autres mécanismes par lesquels nous entretenons des liens avec les pays en développement—que ce soit dans le domaine des importations ou de la réduction de la dette—pour s'assurer qu'il favorise le développement humain dans les principaux pays bénéficiaires. Lorsqu'on songe aux relations du Canada avec les pays en développement, on a trop tendance à se concentrer sur l'ACDI.

Le coprésident (M. Gauthier): Quelqu'un d'autre veut-il intervenir sur cette question?

M. Graham (Rosedale): Sur cette même question? Non, je voulais poser une question sur un autre sujet.

Le coprésident (M. Gauthier): Très bien. Vous pouvez lancer le débat, monsieur Graham.

M. Graham: J'aimerais que nous abordions la question de l'aide liée. Je n'aime pas beaucoup utiliser ce terme qu'on semble associer à une pratique inique.

Comme M. Gladu l'a dit, nous vivons dans un monde compétitif et j'aimerais faire remarquer à Mme O'Neil et à M. Breau que les pays donateurs sont les pays de l'OCDE. L'expérience m'enseigne que les Japonais ne ménagent aucun effort pour s'assurer que leur politique d'aide cadre avec leurs objectifs en matière commerciale, et en particulier pour que les entreprises japonaises s'enrichissent dans les pays qui bénéficient de l'aide du Japon. Les pays européens font de même.

Si c'est le cas, comment le Canada, qui est un petit pays donateur, peut-il mettre en oeuvre une politique qui ne tienne pas compte de la nécessité de faire participer nos entreprises à nos programmes d'aide? Si le processus d'aide multilatérale ne reconnaît pas la contribution du Canada et si rien n'empêche d'autres pays de poursuivre leurs objectifs commerciaux, les Canadiens ne vont-ils pas finir par avoir l'impression que nous donnons de l'aide à des pays, et que cette aide contribue à enrichir les entreprises américaines, japonaises et européennes? Comment va-t-on régler ce problème?

[Text]

I would leave you one last thought that goes with this. I agree with you that we have to reform, and we must constantly seek to reform, the multilateral institutions. This is very true. I'm not disagreeing with that. But I'm saying let's take the world as it is rather than how we would like it to be.

I had in my office yesterday a representative of an aid recipient country. They told me flat out that they were here to try to persuade me to help their country get some aid from our country, because until we do that, Canadian firms can't participate in certain activities.

If the aid donors are playing that game, and if the aid recipients are playing that game, how are we Canadians, as a small country, going to change that world? To what extent do we conform to it? To what extent do we try to change it?

I would put that basically to Ms O'Neil and Mr. Breau.

Ms O'Neil: We're not naive about the process. We're not advocating that there be no tied aid. We suggest that we should reduce the amount of tied aid to 50%.

I think the bottom line in all of these transactions, if we're actually talking about development, if we're talking about human development in the poorest countries, has to be what the aggregated impact of Canadian dollars spent in those countries is going to be.

There's no question that the private sector has a lot to give. The issue is, to what extent are we tying the hands of the country in question by insisting on what might be an uncompetitive process?

The bottom line always has to be whether or not we are actually reducing poverty in the countries in question. If we don't like what other countries are doing, then we should be arguing through the development assistance committee that they be more upfront with what they're doing. As the numbers are currently counted—and one can always get into a debate about it—it looks as though Canada is tying the hands of a lot more developing country recipients than are others.

Either this means we're not using our numbers in the same way, and in fact all countries are equally into this, or other countries are being more strategic in the way in which they're managing the process. But in the end, the bottom line has to be what's the impact in the countries. Through whatever channel, is what we're doing reducing poverty and increasing opportunities for development or is it not?

Perhaps we need a more sophisticated grid for analysing the impact of all our activities.

Mr. Breau: Mr. Chairman, as I think I said both in my notes and when I was speaking, the key consideration should be the effectiveness of the program.

My difficulty, Mr. Graham, with an issue like this—and I know it's difficult, and I know what the Japanese and others do—is that you're policy-makers; you have to set policy. You're not managers, and you should not get into a situation in which your manager down the line, whenever it is you've set your policy. . . you're not going to be doing this every week.

[Translation]

En terminant, j'aimerais dire que je reconnais avec vous la nécessité d'apporter des réformes aux institutions multilatérales. C'est tout à fait essentiel. Je ne le conteste pas. Mais il faudrait peut-être accepter le monde tel qu'il est jusqu'à ce qu'il change pour le mieux.

Hier, j'ai reçu à mon bureau un représentant d'un pays bénéficiaire d'aide. Il m'a dit carrément qu'il voulait essayer de me convaincre que le Canada devrait aider son pays, car autrement les entreprises canadiennes ne pouvaient pas espérer participer à certains projets.

Si les pays donateurs et les pays bénéficiaires jouent ce genre de jeu, comment le Canada, qui est petit pays, peut-il espérer changer le monde? Dans quelle mesure l'acceptons-nous tel qu'il est? Dans quelle mesure essayons-nous de le changer?

J'adresse ma question surtout à M^{me} O'Neil et à M. Breau.

Mme O'Neil: Nous ne sommes pas naïfs au sujet du processus. Nous ne préconisons pas la suppression de toute l'aide liée. Nous recommandons de ramener le niveau de l'aide liée à 50 p. 100.

Je crois que ce qu'il importe de se demander en fin de compte, s'il s'agit vraiment de favoriser le développement humain dans les pays les plus pauvres, c'est si l'aide accordée par le Canada atteint vraiment ses objectifs dans les pays bénéficiaires.

Il est évident que le secteur privé a une contribution à faire. La question est de savoir dans quelle mesure nous lions les mains des pays bénéficiaires en insistant pour qu'on conserve un processus non compétitif.

Il faut toujours se demander si nous réussissons vraiment à atténuer la pauvreté dans les pays qui bénéficient de notre aide. Si nous n'aimons pas ce que font d'autres pays, nous devrions réclamer auprès du Comité d'aide au développement qu'il cesse d'essayer de se défilier. On peut toujours contester les chiffres qui sont avancés à cet égard, mais il semblerait que le Canada lie les mains d'un plus grand nombre de pays en développement bénéficiaires que d'autres pays donateurs.

Cela signifie soit que nous ne nous entendons pas sur les chiffres, soit que d'autres pays gèrent le processus de façon plus efficace que nous. Il reste que ce qui importe vraiment, c'est de savoir l'impact de notre aide dans les pays bénéficiaires. Quel que soit le mécanisme par lequel nous faisons parvenir notre aide aux pays bénéficiaires, l'important c'est de savoir si elle permet de réduire la pauvreté dans ces pays et si elle accroît leurs perspectives de développement.

Il faudrait peut-être une meilleure grille pour évaluer l'impact de nos activités.

M. Breau: Monsieur le président, comme je l'ai fait remarquer, je pense que ce qui est importe, c'est que notre programme soit efficace.

Le problème qui se pose, monsieur Graham, en rapport avec la question délicate que vous soulevez—et je sais bien ce que font les Japonais et les autres—c'est que vous devez formuler des politiques. Vous n'êtes pas des gérants, et vous ne devriez pas vous retrouver dans une situation où votre gérant, lorsque vous avez établi votre politique. . . vous n'allez pas procéder ainsi chaque semaine.

[Texte]

[Traduction]

• 1015

You set a policy. That's what Parliament does, or the government does on behalf of Parliament. I don't want a situation in which your administrator down the line has to be fixed by a number or by a tied policy whereby the decision he or she is going to make in the process doesn't make any sense.

Let me give you an example. I don't know whether this has ever happened, but let's assume that you agree with a country that you are going to have a bilateral program and that you're going to need some trucks. We make trucks in Canada, which are competitively priced when you sell them. That's only a small component of your program, but the trucks we make in Canada cannot be serviced, say, in that country; they have to be serviced elsewhere. You should not have a situation in which your program has to make a decision to meet a theoretical objective, which may have been put there with good intentions.

I'm afraid that your principle is not workable, is not effective. I think you have to leave some flexibility. I say that Canadian industry would be aware of all this, if it's sharp. The companies will know what you're doing. The development of a program in a country would not be a surprise. There would be a debate. They should know about it. If they are good at their business, they should be there. Maybe it wouldn't make sense for a company to sell somewhere, for a variety of reasons.

I think you have to make sure that your program down the line is not constrained by a fixed policy, which may be well intentioned but not workable. The effectiveness of the program should be the key.

There are enough instances in the world of opportunities of economic cooperation and development assistance with countries that can match Canadian sectors and things we're good at in the environmental and many other fields. That's what we should try to do.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Breau. Monsieur Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président. Toujours sur le phénomène de l'aide liée. C'est un peu surprenant que, au moment où la communauté internationale met tant d'efforts pour faire disparaître les tarifs douaniers—le Canada fait des années qu'on se bat et qu'on arrive à la conclusion de l'Uruguay Round—, en même temps, l'on maintienne un peu hypocritement, je pense, le phénomène de l'aide liée. On nous disait plus tôt que cela équivalait à une taxe de 15 p. 100. Il me semble que c'est inadmissible et qu'il faut qu'on amorce certainement une démarche vers la diminution sinon l'élimination de l'aide liée au plan de l'achat de biens et services.

J'aurais, d'autre part, une question à poser à madame O'Neil. Je reviendrai avec l'aide liée reliée aux droits de la personne. Vous y faites allusion vous-même, mais ce n'est peut-être pas le moment. C'est une question de lien également. Vous

Vous établissez une politique. C'est le rôle du Parlement, ou plutôt celui du gouvernement au nom du Parlement. Je ne veux pas qu'un de vos fonctionnaires se retrouve un jour dans une situation où il doit prendre une décision basée sur un chiffre ou une politique, et que la décision soit illogique.

Permettez-moi de vous donner un exemple. Je ne sais pas si cette situation s'est déjà produite, mais présumons que vous avez un programme bilatéral avec un autre pays et que vous avez besoin de camions. Le Canada produit des camions qui se vendent à un prix compétitif. Les camions ne représentent qu'une petite partie de votre programme, mais ils ne peuvent pas être entretenus dans le pays avec lequel vous avez conclu l'accord bilatéral; les camions doivent être entretenus ailleurs. Vous ne devriez pas être obligés de prendre une décision pour rencontrer des objectifs théoriques au sein du programme, même si les objectifs ont été établis avec de bonnes intentions.

J'ai peur que votre principe ne soit pas réaliste, ni efficace. À mon avis, il faut prévoir une marge de manoeuvre. Les compagnies canadiennes comprendraient la situation si elles s'intéressaient au contexte. Elles seraient au courant du fait qu'un programme a été mis sur pied à l'étranger. Il y aurait eu un débat. Elles seraient donc au courant de la situation. Si ces compagnies font du bon travail, elles devraient y être présentes. Mais ce pourrait, pour quantité de raisons, être illogique pour une compagnie de vendre ses produits dans un pays donné.

Je crois que vous devez vous assurer que vos programmes futurs ne seront pas limités par une politique inflexible, qui a des objectifs louables mais non réalistes. Ce qui compte, c'est l'efficacité des programmes.

Il existe beaucoup d'occasions de coopération économique avec d'autres pays. Beaucoup de pays désirent également recevoir de l'aide au développement. Les entreprises canadiennes peuvent profiter de ces occasions, car elles ont de l'expertise dans le secteur environnemental, entre autres. Le Canada devrait donc saisir ces occasions.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Breau. Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Thank you, Mr. Chairman. I would like to stick with the issue of tied aid. At a time when the international community is doing so much to eliminate custom tariffs—the Uruguay Round has finally ended after years of hard negotiations—, it is rather surprising, and, I believe, hypocritical, to talk about tied aid. A little earlier, someone said that this was the same as imposing a 15% tax. To my mind, this is unacceptable and I think we should reduce, if not eliminate, aid that is tied to the purchase of goods and services.

I also have a question for Ms O'Neil. I'll talk about assistance linked to human rights a little later. You spoke of this yourself, but this might not be the right time to discuss it. I would like to talk about another issue of linkage. In your

[Text]

[Translation]

dites dans votre document que le développement des droits de la personne devrait être une condition centrale au développement durable d'un pays. Seriez-vous d'avis qu'on pourrait délaissier l'aide liée au plan de l'achat des biens et services, mais continuer de lier l'aide au respect des droits de la personne?

Mme O'Neil: C'est une très bonne question et je crois qu'on n'y arrivera jamais, sauf lorsqu'il se produit des abus incroyables. Je crois qu'on doit trouver d'autres moyens de donner, d'une façon positive, de l'appui à un pays. Quand on dit que le respect des droits de la personne est central, on sait, si l'on regarde l'histoire, que les pays qui sont devenus les plus riches — les Asiatiques ont beaucoup de disputes avec nous sur ce point — sont les pays où les personnes avaient le plus de liberté. Donc, on le sait mais comment pourrait-on l'assurer?

document, you say that the development of human rights should be a basic condition for a country's sustainable development. Do you think we could drop the idea of tying aid to the purchase of goods and services, but continue to tie it to human rights?

Ms O'Neil: That is a very good question, but I don't think that will ever happen, except if there is incredible abuse. I think we should find other, more positive, ways to help a country. When we say that it is essential that a country respect the rights of its citizens, we know, by looking at history, that the wealthiest countries — Asian countries disagree with Canada on this point — are countries whose citizens had the greatest amount of freedom. We know this for a fact, but how can we ensure it happens elsewhere?

• 1020

On le peut de deux façons: soit avec les contraintes négatives, soit avec les possibilités positives. Du côté positif, je crois que le fait que la GRC ou les organisations judiciaires du Canada sont déjà, par exemple, des partenaires dans plusieurs pays pour aider à réformer les systèmes de police ou juridique est un exemple très positif.

It can be done in two ways: either by negative constraints, or by positive possibilities. On the positive side, I believe that the fact the RCMP or the traditional organizations in Canada are already, for example, partners in several countries to help reform police or legal systems is a very positive example.

Cependant, au bout de la ligne, on serait forcé de confronter certains pays si les abus, dans ces pays, sont à un niveau très élevé et que, selon notre jugement, le développement ne peut pas continuer dans cette situation. Nous serons alors obligés de couper l'aide.

However, at the end of the day, we would be obliged to confront some countries if abuses in those countries reached a very high level and if in our opinion development could not go on under those circumstances. We would be forced to resort to assistance cuts.

C'est une question très nuancée et très difficile. C'est très difficile à nuancer même si l'on met de côté l'hypocrisie manifestée par tous les pays donateurs face à cette question.

That is a very delicate and very difficult question. It is very difficult to balance even if you leave aside donor countries' hypocrisy regarding the issue.

Le coprésident (M. Gauthier): Sénateur Gigantès, coprésident suppléant du Comité.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Senator Gigantès, Acting Joint Chairman.

The Acting Joint Chair (Senator Gigantès): I have some problems, as has Mr. Paré, with semantics here.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Comme M. Paré, j'ai quelques difficultés sur le plan de la sémantique.

We've been told about competitive aid. If we look at it only from the point of view of the recipient, does it really matter who wins the contract, provided the recipient gets the aid? If we're interested in who wins the contract, we're interested in who wins the contract for the sake of our domestic policy and our suppliers of aid to foreign countries.

On nous a parlé d'aide concurrentielle. Si on examine la question simplement du point de vue du bénéficiaire, importe-t-il vraiment de savoir qui remporte le contrat, pourvu que le bénéficiaire obtienne de l'aide? Si la question de savoir qui remporte le contrat nous préoccupe, c'est dans l'intérêt de notre politique nationale et de nos fournisseurs d'aide aux pays étrangers.

So let's not get too high on our moral horse on this. If we only think of the recipients, and the Japanese beat us to it and give them the aid and the services they receive are good... But then the inverse is also a question. If we are going to give good services through our private companies, as good as the Japanese, from the point of view of the recipient isn't it the same thing? If you look at it from the point of view of the recipient, it's the quality of the aid they receive, not who gives it to them. If we can do as well as someone else, and it benefits our private industry, so what? What's immoral about it?

Il ne faudrait donc pas se donner des airs de sainteté. Si on ne songe qu'aux bénéficiaires, et le Japon nous devance à cet égard, l'aide et les services qu'ils reçoivent sont bons... Mais l'inverse pose aussi une question. Si nous fournissons de bons services par l'intermédiaire de sociétés privées, des services aussi bons que ceux du Japon, du point de vue du bénéficiaire, ne serait-ce pas la même chose? Si on se met à la place du bénéficiaire, ce qui importe c'est la qualité de l'aide reçue et non pas l'identité du donneur. Si on peut faire aussi bien que les autres, et que cela avantage notre secteur privé, pourquoi pas? Qu'y a-t-il d'immoral là-dedans?

I would also like to ask Madame O'Neil to remark on this. What do we do if we have an absolutely sanguinary dictator somewhere and there's an epidemic in their country? Don't we send vaccine because we think that he is encroaching upon human rights?

J'aimerais aussi demander à Mme O'Neil de parler de cette question. Que faisons-nous si dans un pays mené par un dictateur sanguinaire sévit une épidémie? On n'envoie pas de vaccins parce qu'on estime qu'il viole les droits de la personne?

Ms O'Neil: We've already had that experience. In fact we had that experience in the time following the war with Iraq. We're experiencing it now with Haiti.

Mme O'Neil: Le cas s'est déjà présenté, en fait: cela est arrivé après la guerre avec l'Iraq. C'est aussi ce qui se passe actuellement dans le cas d'Haïti.

[Texte]

Canada has never stopped the flow of humanitarian aid to any country, no matter what the abuses of a dictator were. We have permitted non-government organizations to function. What we have stopped is bilateral aid, government-to-government assistance.

The Acting Joint Chair (Senator Gigantès): What about assistance that would help the educational system of a dreadful tyrant's country?

Ms O'Neil: I think the question is whether or not you think the judgment is that the leverage through the aid program is going to result in changes for the better within that country. In other words, there has to be an assessment, and I would give the example of Kenya.

The assessment of all donors—and this is where it is very unlikely and it would probably be foolhardy for Canada to act on its own—this is acting in concert with other donors.

The view was in Kenya that there would be greater pressure to have multi-party elections if the donors gave a very large slap on the wrist to Kenya, after the continuing repression of other voices within that country. The donors did that; they withdrew aid for a period of time. Multi-party elections were held. The same party was elected, but the world was focused on what went on during those elections. And I would argue that the likelihood of countries paying attention to education for their people is higher when many voices are allowed to speak out. We've already in fact had both kinds of experiences.

• 1025

The Acting Joint Chair (Senator Gigantès): Your mouth has the ear of God.

Mr. Breau: On the issue of linking, if that's what Ms O'Neil was saying, development assistant to the issue of human rights, I tried to say in my comments that any development assistance that happens has to start somewhere with a negotiation between the Canadian government, on your behalf, and the recipient country.

I think we should get away from any kind of political line, even if it's very popular in the country, that tempts people to believe we can implant our view of human rights anywhere else in the world. The issue here is to help people.

I think you have to negotiate with the leaders of the countries. They should demonstrate that they want to improve the working and living conditions of their people, the health of their people, and their basic rights. You cannot assess that *in absentia* as the program goes along.

I would hope that when the government negotiates with a country, it makes sure that the leaders of those countries assure that they want to improve the lives of their people. This doesn't necessarily mean that we will always be satisfied or that every Canadian will be satisfied with the human rights conditions of those countries.

[Traduction]

Le Canada n'a jamais interrompu son aide humanitaire à quelque pays que ce soit, peu importe les abus dont un dictateur ait pu s'y rendre coupable. Nous avons permis aux organisations non-gouvernementales de continuer à travailler. Ce à quoi nous avons mis fin, c'est l'aide bilatérale, l'aide d'un gouvernement à l'autre.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Qu'en est-il de l'aide qui soutiendrait le système d'éducation d'un pays sous la botte d'un horrible tyran?

Mme O'Neil: Je pense qu'il faut se demander si l'on estime que le programme d'aide aura pour effet d'entraîner des changements qui amélioreront la situation dans ce pays. Autrement dit, il faut procéder à une évaluation, et j'en donnerai pour exemple le cas du Kenya.

L'évaluation de tous les donateurs—et c'est un cas où il serait très improbable que le Canada agisse seul, décision qui serait sans doute bien téméraire—et il faut donc agir de concert avec d'autres donateurs.

Dans le cas du Kenya, on estimait qu'on pousserait davantage à la tenue d'élections multipartites si les pays donateurs faisaient de grosses remontrances au Kenya, qui avait continuellement réprimé chez lui l'expression d'autres opinions. C'est ce que les donateurs ont fait; ils ont suspendu leur aide pendant un certain temps. Des élections multipartites ont eu lieu. Le même parti a été réélu, mais le reste du monde a porté son attention sur le déroulement des élections. Je dirais que les pays sont davantage portés à faire cas de l'éducation de leur population quand on permet à de nombreuses voix de s'exprimer. En fait, nous avons déjà l'expérience de ces deux types de situations.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Vous avez l'oreille de Dieu.

M. Breau: Au sujet de l'aide liée, si c'est ce dont parlait Mme O'Neil, soit de lier l'aide au développement au respect des droits de la personne, j'ai essayé de faire comprendre dans mes observations que toute aide au développement doit débiter par une négociation entre le gouvernement canadien, en votre nom, et le pays bénéficiaire.

Je pense que nous devrions éviter toute forme de discours politique—même si c'est très courant dans le pays—qui amèneraient les gens à penser que nous pouvons imposer notre vision des droits de la personne partout dans le monde. Il s'agit ici d'aider les gens.

Je pense qu'il faut négocier avec les dirigeants des pays. Ils doivent faire la preuve qu'ils veulent améliorer les conditions de travail et de vie de leurs citoyens, ainsi que leur état de santé, et respecter leurs droits fondamentaux. Autrement, on ne peut pas faire d'évaluation en cours d'exécution du programme.

Je souhaiterais que quand le gouvernement négocie avec un pays, il s'assure que ses dirigeants veulent améliorer la vie des citoyens. Ce qui ne veut pas nécessairement dire que nous en serons toujours convaincus, ni que chaque Canadien sera satisfait de la situation des droits de la personne dans ces pays.

[Text]

I think to limit ourselves to those who agree with our concept of human rights is to limit ourselves too much. I think we want to help people in the world where our help can make sense. We should be open to this.

Mr. Rawkins: I have a comment on the first part of Senator Gigantès' question. This is about the discussion we've been having on tied aid or competitive aid, as he called it.

As a point of information for the committee, I think there may be an incorrect image of what the Canadian aid program does. A great deal of the Canadian development or aid program is not involved in the supply of goods, but it is involved in the supply of services or assistance to developing countries to take control of their own affairs.

An example would be what has happened to water projects in Ghana, an area in which Canada has been involved for many years. Over many years, the program has moved away from the digging of wells and the supply of equipment and engineering expertise to an effort to support local communities to manage more effectively their own water supplies.

CIDA would confirm that there has been a major shift away from the supply of heavy goods and equipment to services and support for the efforts of others to build their own management and development structures.

Senator Carney (British Columbia): Mr. Chair, I have three questions on three different subjects.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): We're on aid right now. We're going to get that out—

Senator Carney: They're all related to this.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): If they're all related, fine.

Senator Carney: I would address the first question to anyone who wants to answer it.

Those of you who support the multilateral approach to aid ignore the fact that it is considered administratively top-heavy, very inefficient and often of more service to the headquarters in Geneva and New York than in the actual delivery of aid to people. Do you have a comment on that?

Mr. Gladu: You're right about the fact that it's top heavy, but I think that's why a tremendous reform is taking place now in some of the multilateral institutions. You need multilateral institutions to deal with some of these issues because that's the only way to go in the globalization of the issues we're dealing with. There's no other way to deal with them. It's absolutely right that we have to reform the system, improve its efficiency and maybe rethink some agencies totally, but I wouldn't say that multilateral would be something we would just do away with.

Senator Carney: None of you have dealt with the issue of aid in terms of population shifts or addressed the issue of development aid as a way of keeping refugees and people at home and not seeing them migrate to other countries. Why have you not dealt with this subject?

[Translation]

Je pense que si nous ne devons traiter qu'avec ceux qui partagent notre vision des droits de la personne, nous nous limiterions beaucoup trop. Nous voulons aider ceux à qui notre aide peut apporter quelque chose. Nous devrions nous montrer réceptifs à cette idée.

M. Rawkins: J'aimerais revenir sur la première partie de la question du sénateur Gigantès. C'est au sujet de la discussion que nous avons eue sur l'aide liée ou l'aide concurrentielle, comme il l'a appelée.

J'aimerais préciser au Comité que je pense qu'on perçoit peut-être mal en quoi consiste le programme d'aide canadien. Une grande partie du programme d'aide ou de développement du Canada ne consiste pas à fournir des biens, mais plutôt des services ou de l'aide au pays en développement, afin qu'ils puissent prendre en mains leurs propres affaires.

Par exemple, qu'on songe aux projets hydrauliques au Ghana, région où le Canada coopère depuis des années. Au fil des ans, le programme est passé du forage de puits et de la fourniture d'équipement et d'expertise en ingénierie au soutien des communautés locales dans le but de leur permettre de gérer plus efficacement leurs propres sources d'approvisionnement en eau.

L'ACDI pourrait confirmer qu'on a largement délaissé la fourniture d'équipements lourds et de marchandises pour axer l'aide sur les services et le soutien des efforts que déploient les bénéficiaires pour mettre en place leurs propres structures de développement et de gestion.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): Monsieur le président, j'aimerais poser trois questions sur trois sujets différents.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous parlons d'aide en ce moment. Nous allons vider la question. . .

La sénatrice Carney: Elles ont toutes trait à ce sujet.

Le coprésident (M. Gauthier): Dans ce cas, très bien.

La sénatrice Carney: Ma question s'adresse à celui ou celle qui voudra y répondre.

Ceux d'entre vous qui êtes en faveur d'une approche multilatérale de l'aide oubliez le fait qu'on lui reproche sa lourdeur administrative, sa grande inefficacité et le fait que bien souvent elle sert mieux les intérêts du siège à Genève et à New York qu'elle ne permet un apport réel d'aide aux intéressés. Qu'avez-vous à dire à ce sujet?

M. Gladu: Vous avez raison de dire qu'il y a suradministration, et c'est du reste pourquoi certaines institutions multilatérales procèdent à une réforme en profondeur. Il faut des institutions multilatérales pour s'occuper de certaines de ces questions, parce que c'est le seul moyen de faire face à la mondialisation des questions que nous devons affronter. Il n'y a pas d'autre façon de les aborder. Il est tout à fait vrai qu'il faut réformer le système, en améliorer l'efficacité et peut-être remodeler entièrement certains organismes, mais je ne dirais pas qu'il faille renoncer à l'aide multilatérale.

Le sénateur Carney: Aucun d'entre vous n'a parlé des flux migratoires ni de l'aide au développement en tant que moyen de garder les réfugiés et les autres migrants chez eux pour ne pas qu'ils cherchent à émigrer. Pourquoi n'en avez-vous pas parlé?

[Texte]

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Breau, please be brief.

Senator Carney: I don't want a brief answer. I would like a coherent answer, Mr. Chairman.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Coherence and brevity—

Senator Carney: It's an important subject and they did not address it. I'm asking them to address it.

Mr. Breau: My basic premise is that development assistance should be part of helping people who need help, wherever they are. In a sense, that will mean they will be better off staying at home and having a livelihood at home. So in that sense I don't call it that. I suppose you want to prevent economic refugees, but the aid program should not be seen as something that can, for example, quickly react to situations of conflict or war in order to prevent refugees from leaving immediately. Normally, when you have millions of refugees who move after a conflict it's too late to do anything about the economic aspects of the situation.

Ms O'Neil: I'll comment briefly on the first point too. I think the assertions about the multilateral system were in fact a bit heavy-handed, because the research we're doing on the multilateral development banks doesn't really bear out what you are saying. But that's probably too lengthy a discussion for now.

On the issue of migration, I think one of the reasons it's important to stress respect for human rights is that a lot of movement of people comes from the disruptions of civil war and human rights abuse within particular countries.

On the issue of the relationship between development and migration—not for reasons of human rights abuse or civil war—in the short term improving the lot, particularly of the middle class in countries, may be related to more migration. Over the longer term that's not true, but in the short term I believe that is the relationship that exists because people are then able to see the possibilities elsewhere.

Mr. Rawkins: I am actually writing a brief on this subject for the immigration policy review. I agree with Ms O'Neil. The evidence is that efforts to target development assistance in areas of high migration is going to be counter-productive.

On a longer-term basis efforts to support a sound development strategy may do something to provide incentives to people to consider other options than migration, but this is not a long-term process.

The U.S. government has done a fair bit of research on this subject in Mexico, and in fact all the studies suggest that this is not going to be effective. The Europeans are trying the same thing in North Africa and in eastern Europe. Aid is sometimes effectively used as part of a bargain with the other government in order for them to do things to stop the flow of migrants, but as an economic tool it doesn't seem to work.

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Breau, soyez bref, s'il vous plaît.

Le sénateur Carney: Je ne veux pas d'une réponse brève. J'aimerais une réponse complète, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Une réponse complète et brève...

Le sénateur Carney: C'est une question importante et nous n'en avons pas traité. Je demande qu'on en parle.

M. Breau: J'ai d'abord pour principe que l'aide au développement devrait viser à aider ceux qui ont besoin d'aide, où qu'ils se trouvent. Dans un sens, cela signifie qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils restent chez eux et qu'ils y trouvent de quoi gagner leur vie. En ce sens, ce n'est pas l'expression que j'emploierais. Je suppose qu'on veut éviter l'apparition de réfugiés économiques, mais le programme d'aide ne devrait pas être perçu comme une mesure pouvant, par exemple, nous permettre de réagir rapidement à des situations de conflits ou à des guerres et d'empêcher ainsi des réfugiés de fuir sur-le-champ. Normalement, quand des millions de réfugiés fuient une zone de conflit il est trop tard pour faire quoi que ce soit pour contribuer à l'amélioration de la situation économique.

Mme O'Neil: J'aimerais parler brièvement du premier point. Je pense que les affirmations au sujet du système multilatéral étaient un peu erronées, car la recherche que nous effectuons sur les banques de développement multilatéral ne corrobore pas du tout ce que vous dites. Il faudrait sans doute beaucoup trop de temps pour en discuter maintenant.

Au sujet des migrations, entre autres choses, s'il est important d'insister sur le respect des droits de la personnes, c'est qu'une grande partie des mouvements de population résultent de bouleversements attribuables à des guerres civiles et au non-respect des droits de la personne dans certains pays.

Quand aux rapports qui existent entre le développement et les migrations—pour des raisons autres que le non-respect des droits de la personne et les guerres civiles—à court terme, le désir d'améliorer son sort, surtout parmi la classe moyenne des pays concernés, peut expliquer l'intensification des migrations. À long terme, tel n'est pas le cas, mais à court terme je crois que cette explication tient parce que les gens peuvent alors entrevoir des possibilités ailleurs.

M. Rawkins: Je suis en train de rédiger un mémoire sur cette question dans le cadre de la révision de la politique d'immigration. Je suis d'accord avec Mme O'Neil. Les données montrent qu'on n'arrivera à rien en ciblant, avec l'aide au développement, les régions où il y a de fortes migrations.

À long terme, des efforts visant à soutenir une bonne stratégie de développement peuvent contribuer à encourager les gens à envisager d'autres solutions que les migrations, mais ce n'est pas un processus à long terme.

Le gouvernement des États-Unis a commandé pas mal d'études sur cette question au Mexique. En fait, toutes les études donnent à penser que cette mesure ne sera pas efficace. L'Europe essaie la même chose dans le cas de l'Afrique du Nord et de l'Europe de l'Est. L'aide est parfois utilisée efficacement comme moyen de négociation avec un autre gouvernement pour l'amener à prendre des mesures pour mettre fin au flux migratoire, mais en tant qu'outil économique elle ne semble pas donner de résultats.

[Text]

Mr. Gladu: I just wanted to add a couple of comments, if I may, one of them on the subject of migration. There are two types, as Maureen mentioned. One results from civil war and all that, which is one set of problems. But in the other migration of people, which is the same problem in regional development in Canada, the issue is to address the roots of the problem in terms of generating wealth, creating jobs, and having people stay where they are. I think it was in that sense earlier that I was making comments about some of the new mechanisms we have to spur the growth of the private sector.

I would just like to touch on the tied aid issue, which was discussed earlier, because we had a very good example of how we sometimes use statistics and models in the context of Canada that in my view don't apply.

The comment was made that, by definition, tied aid is an uncompetitive process. I think there is a confusion in many minds between tied aid, which is the process of bidding, and Canadian content. I would say, particularly on the mix of activities pointed out by Mr. Rawkins, that the mix now being financed by CIDA has a very high content of local and even other contributions. But the level of Canadian content is not necessarily as high as we think it is.

• 1035

With respect to the conclusion

quand M. Patry a conclu que *de facto*, on est non compétitif à 15 p. 100 si... Je m'excuse, monsieur Paré,

non-compétitive if we have the tied aid process that I don't think applies in Canada just because of the mix of activities and their content.

Mr. Rawkins commented that we shouldn't be planning aid programs in Canada but that we should do this in the recipient country. I would remind him that's exactly what we're doing with the responsive mechanisms I alluded to earlier. Whether it's a private sector development fund, whether it's industrial cooperation, it has to originate in very close cooperation with the local recipient. That's how the project originates. That's planning in the country.

As far as planning the sectors of intervention, they're all known. In any country we all know what are the sectors of priority. At the project level, the initiative is taken on the ground.

Senator Carney: My third question is on this issue of competitive aid. I took a different view of competition. The view I took from the comments was that there are a lot of countries competing to give aid. I have been to places in the world—which I won't name—that are awash with aid and Canada has a hard time trying to muscle in with our fisheries project or our housing or women and development project.

[Translation]

M. Gladu: J'aimerais ajouter quelques observations, si vous le permettez, l'une portant sur les migrations. Elles sont de deux types, comme l'a dit Maureen. Il y a des flux migratoires qui résultent de guerres civiles et de bouleversements de ce genre, ce qui constitue un type de problème. Pour ce qui est de l'autre forme de migration et le problème est le même dans le cas du développement régional au Canada la question est, au fond, de remonter à la cause même du problème, à savoir qu'il faut trouver des moyens d'amener la prospérité, de créer des emplois, de faire en sorte que les gens restent là où ils sont. C'est dans cet esprit que je parlais tout à l'heure de certains des nouveaux mécanismes dont nous disposons pour favoriser la croissance du secteur privé.

J'aimerais maintenant parler un peu de l'aide liée, dont on a parlé tout à l'heure, parce que nous avons un très bon exemple de la façon dont, dans le contexte canadien, nous utilisons des données statistiques et des modèles qui, à mon avis, ne s'appliquent pas.

On a dit que, par définition, l'aide liée est un processus non concurrentiel. Je pense que pour bien des gens il y a confusion entre l'aide liée, qui renvoie au processus d'appel d'offres, et le contenu canadien. Je dirais, surtout au sujet de la gamme d'activités mentionnées par M. Rawkins, que le mélange que finance maintenant l'ACDI présente un très fort contenu de contributions locales et même de contributions autres. Cependant, le niveau de contenu canadien n'est pas nécessairement aussi élevé qu'on le croit.

Au sujet de la conclusion.

when Mr. Patry concluded that, in fact, we are uncompetitive at a rate of 15% if... I'm sorry, Mr. Paré,

non concurrentiels si l'aide est liée, ce qui, je crois, ne s'applique pas au Canada, simplement en raison du mélange d'activités et de leur contenu.

M. Rawkins a dit que nous ne devrions pas planifier de programme d'aide au Canada et que nous devrions plutôt le faire dans le pays bénéficiaire. Je lui rappellerai que c'est exactement ce que nous faisons en utilisant les mécanismes appropriés que j'ai déjà mentionnés. Qu'il s'agisse d'un fonds de développement du secteur privé ou de coopération industrielle, ces mesures sont planifiées en très étroite collaboration avec le pays bénéficiaire. C'est ainsi que naissent les projets. La planification se fait dans les pays.

Pour ce qui est de la planification des secteurs d'intervention, on les connaît tous. Dans tout pays, nous savons tous quels sont les secteurs prioritaires. Au niveau du projet, l'initiative est lancée sur place.

Le sénateur Carney: Ma troisième question a trait à l'aide concurrentielle. J'ai une approche différente en ce qui concerne la concurrence. J'ai compris, des observations que vous avez faites que beaucoup de pays sont en concurrence pour donner de l'aide. Je suis allée dans certains coins du monde—que je ne nommerai pas—où l'aide pleut et où le Canada a beaucoup de mal à s'imposer à faire accepter son projet de pêche, de logement, d'aide aux femmes ou de développement.

[Texte]

Indonesia is an example of a country I am very fond of. We give around \$40 million in aid to Indonesia; that is 1% of their aid budget. Why are we doing that? What is your comment? Should we be out there competing to build the biggest infrastructure, to build the biggest school, to do the biggest program in areas that are aid-spoiled? Would any of you care to comment?

Mr. Gladu: It's a very complex issue in the sense that it depends on what recipient levels we are talking about, the spoiled markets—as we call them—or other areas.

You're right. What I was alluding to was competition amongst donors, not competition in terms of the equality in the service that we have to do. In that context, when we're referring to developing countries, we're not necessarily talking about competing in terms of large projects and infrastructure. It could be at the very micro level. If we want to have an opportunity to lead and participate in sustainable commercial development that will become sustainable on its own, we have to have a point of entry. If we don't have a point of entry through development assistance, we'll never be there.

The conclusion of what you're saying is that we should forget about going anywhere in the world and let's not get into the whole process of developing this long-term trading relationship. I don't think that's the way to go. We want to be in some of these areas that are growing and where we have to have trading relationships ultimately.

Senator Carney: Thank you.

Mr. Breau: In the case of Indonesia, you asked why we should be there. I think we have to be honest with ourselves and say that when we get involved in an agreement with a recipient country there has to be overall diplomatic, political and economic interest. This is why I have difficulty with those who suggest we should be dealing only with the poorest countries. Poor people need assistance wherever they are. I don't think we should restrict ourselves. Sure, we should concentrate on the poorest countries that we can help, but there has to be—and we should not be ashamed of saying it—political, diplomatic and economic overall interests that bring us there.

I believe in the case of Indonesia somebody just didn't come and drop \$40 million there. It started a long time ago. You would agree with me that in that area in the world, any country that's emerging is very important to us in the long run. It is diplomatically important, politically important and economically important.

If we're going to launch into markets in China and participate in what's going to happen in Southeast Asia, we should develop relationships with the Malaysias of the world—Indonesia, Thailand, the Philippines—where we can participate further at a later time. There has to be an overall, all-encompassing set of objectives and it should not be only one area, as important as it is.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you.

[Traduction]

L'Indonésie, par exemple, est un pays que j'aime beaucoup. Nous lui accordons une aide de quelque 40 millions de dollars; ce qui représente 1 p. 100 de son budget d'aide. Pourquoi le faisons-nous? Qu'en pensez-vous? Devrions-nous essayer de construire la plus grosse infrastructure, la plus grosse école, réaliser le plus gros programme dans des régions qui sont déjà largement aidées? Auriez-vous quelque chose à dire à ce propos?

M. Gladu: La question est très complexe, en ce sens que tout dépend de la catégorie de bénéficiaires dont on parle, les marchés gâtés—comme nous les appelons—ou les autres régions.

Vous avez raison. Quand je parlais de concurrence entre les donateurs, il ne s'agissait pas de concurrence pour l'égalité eu égard au service que nous devons fournir. Dans ce contexte, quand on parle de pays en développement, on ne parle pas nécessairement de concurrence pour réaliser de gros projets ou mettre en place de grandes infrastructures. Tout pourrait se passer à un niveau très modeste. Si nous voulons avoir l'occasion de guider un développement commercial durable et d'y participer pour aboutir à un développement durable en tant que tel, il nous faut un point d'entrée. Si l'aide au développement ne nous en donne pas un, nous n'assurerons jamais notre présence sur place.

Ce que vous dites, en somme, c'est que nous devrions renoncer à aller où que ce soit dans le monde et ne pas intervenir dans l'établissement de ces relations commerciales à long terme. Je ne crois pas que ce soit la solution. Nous voulons assurer notre présence dans certaines régions qui croissent et où nous devons en fin de compte avoir des relations commerciales.

Le sénateur Carney: Merci.

M. Breau: Pour ce qui est de l'Indonésie, vous avez demandé pourquoi nous collaborions là-bas. Il faut bien être honnête et dire que quand nous concluons une entente avec un pays bénéficiaire il y a toujours en jeu des intérêts diplomatiques, politiques et économiques. C'est pourquoi j'ai du mal à comprendre ceux qui estiment que nous ne devrions nous occuper que des pays vraiment pauvres. Les pauvres ont besoin d'aide où qu'ils se trouvent. Je ne pense pas que nous devions nous imposer des limites. Bien sûr, nous devrions concentrer nos efforts sur les pays les plus pauvres que nous pouvons aider, mais il faut—et nous ne devrions pas avoir honte de le dire—que des intérêts politiques, diplomatiques et économiques d'ensemble nous y conduisent.

Je pense que dans le cas de l'Indonésie, ce n'est pas que quelqu'un s'est présenté là-bas pour y balancer 40 millions de dollars. Tout a commencé il y a bien longtemps. Vous serez d'accord avec moi pour dire que dans cette région du monde, tout pays qui se trouve sur sa lancée aura à long terme pour nous une très grande importance. C'est diplomatiquement important, politiquement important, et économiquement important.

Si nous devons nous lancer à l'assaut des marchés de la Chine et contribuer à l'activité économique de l'Asie du Sud-Est, nous devons établir des relations avec des pays comme la Malaisie—l'Indonésie, la Thaïlande, les Philippines—où nous pourrions participer davantage plus tard. Il doit y avoir un ensemble complet, global d'objectifs et il ne faut pas que cela se limite à un seul secteur, aussi important qu'il soit.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

[Text]

[Translation]

• 1040

M. Patry (Pierrefonds—Dollard): Monsieur le président, j'aimerais aborder le côté de l'aide humaine dans les pays les plus pauvres.

J'ai été surpris de constater, selon les statistiques de l'Institut Nord-Sud, que seulement 5 p. 100 de l'aide dans les dix pays comptant pour les plus pauvres se situe dans le secteur prioritairement humanitaire, c'est-à-dire la santé, l'enseignement primaire et l'approvisionnement en eau.

Monsieur Rawkins a parlé d'augmenter dans ces pays notre assistance sur une période minimum de dix ans et ce, par le biais de fonds d'enveloppes spéciales et possiblement par la création d'un comité de sélection.

Madame O'Neil, d'après vos travaux et vos recherches, l'aide bilatérale, telle qu'elle existe actuellement, peut-elle vraiment jouer son rôle dans les secteurs humanitaires ou doit-on, à plus ou moins long terme, augmenter le rôle des ONG?

Mme O'Neil: Je crois que les ONG jouent déjà un rôle dans plusieurs pays et qu'ils n'ont pas été affectés par les dernières coupures à l'ACDI. Je crois que les ONG ont un rôle très important à jouer, mais ils doivent, en plus, composer avec les ONG des pays pauvres.

Il y aura donc un changement de focus des ONG canadiens vers ceux basés dans le Tiers monde. Si un pays est vraiment gouverné par une dictature, la flexibilité n'est pas tellement large pour les ONG. C'est une autre raison pour laquelle le type de gouvernement est très important dans un pays.

Les ONG ont un assez bon tableau pour cibler leur assistance aux plus pauvres. On ne doit pas nier l'utilité d'autres organismes et l'importance du multilatéral à faire la même chose. D'après nos recherches, par exemple, la Banque interaméricaine de développement a un bon dossier dans l'assistance aux plus pauvres dans la région. Ce n'est pas seulement à travers les ONG qu'on pourrait cibler les plus pauvres. Cela dépend de la politique du gouvernement en question.

M. Patry: Merci.

Le coprésident suppléant (le sénateur Gigantès): Monsieur Gladu, vous voulez répondre?

M. Gladu: Oui. Je voulais simplement faire un commentaire. Dans la question de monsieur Patry, cela souligne le problème de définition et des différents mécanismes que l'on a.

Vous avez souligné les ONG en particulier par le bilatéral. Les ONG ont déjà plusieurs fenêtres par lesquelles ils opèrent leur propre programme ONG qui n'est pas calculé dans le bilatéral et d'autres mécanismes reliés à l'aide *food aid*, etc.

Dans le bilatéral même, on m'avise que, actuellement, et c'est très récent que ça change tant que cela, les ONG sont déjà responsables pour environ 48 p. 100 du budget. Ce que je veux souligner, ce qui a été mentionné un peu plus tôt et que j'ai essayé d'aborder dans mes remarques, c'est que la question de définition et la complexité des chiffres qu'on se passe comme cela, je l'ai souligné dans le cas du *tide aid*, est tellement complexe et confuse qu'il est très important pour le Comité de

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Mr. Chairman, I would like to talk about human development aid for the poorest countries.

I was surprised to learn from statistics produced by the North-South Institute, that only 5% of assistance to the ten poorest countries is human development aid, that is for health, primary education and water supply.

Mr. Rawkins said we should increase our assistance to these countries over a period of at least ten years through special funding envelopes and possibly through the creation of a selection committee.

Ms O'Neil, based on your work and research, can bilateral aid, as it stands today, really make a difference in terms of human development aid or should we increase the role of NGOs in the short or long-term?

Ms O'Neil: I believe NGOs already play an important role in several countries and that they were not affected by the recent cuts to CIDA. I think NGOs must play a very important role, but they must also deal with NGOs in poor countries.

Therefore, Canadian NGOs will change their focus towards those based in the Third World. If a country is really governed by a dictatorship, NGOs don't have that much flexibility. That's another reason why it matters how a country is governed.

NGOs have a pretty good idea of the big picture to target their assistance to the poorest people. We should not deny the usefulness of other organizations and the importance of multilateral programs who do the same kind of work. For example, based on our research, the Interamerican Development Bank has a good record in helping the poorest people in that region. NGOs aren't the only way to help those most in need. It depends on the policy of the government in power.

Mr. Patry: Thank you.

The Acting Joint Chair (Senator Gigantès): Mr. Gladu, would you like to answer?

Mr. Gladu: Yes. I would simply like to make an observation. Mr. Patry's question highlighted the problem with definitions and with the different mechanisms we have.

You indicated that NGOs played a particular role in bilateral programs. NGOs already have several windows of opportunity through which they can operate their own programs which are not part of bilateral programs or other mechanisms related to food aid and other types of aid.

I was told that NGOs—and this shift has occurred only recently—already spend 48% of the bilateral aid budget. I want to highlight something which was raised a little earlier and which I alluded to before: the issue of definitions and the complexity of figures which are being tossed around. I mentioned this when I talked about tied aid; the issue is so complicated and confusing that it is important committee members base their information on the same set of coherent

[Texte]

partir d'une base de connaissance et de matériel statistique qui se tiennent et qui soit cohérente entre les différentes perceptions. Je pense que si le Comité pouvait réussir à faire cela, ce serait déjà un progrès énorme.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Breau, brièvement.

M. Breau: Je pense qu'il ne faut pas se limiter et faire la compétition entre les différentes sortes d'aide. Dans certains cas, les ONG, parce qu'ils représentent les intérêts des Canadiens, rapportent beaucoup d'appuis à un programme d'assistance public car cela implique la participation de beaucoup de Canadiens. Dans certains cas, comme l'a dit madame O'Neil, ils n'ont pas les contraintes diplomatiques qu'a un gouvernement.

Je veux en profiter pour dire que, de la même façon qu'on ne peut pas dire qu'il ne faut pas faire de multilatéral ou qu'il ne faut pas faire de bilatéral dans certains cas, cela prend un mélange de plusieurs choses.

• 1045

Donc, dans bien des cas, les ONG peuvent entreprendre de gros projets. Il faut déterminer ce qui est le plus efficace. On ne peut pas donner de préférence à un domaine ou à un autre. Un des domaines, à mon avis, qui a été affaibli par les contraintes budgétaires, c'est le programme bilatéral. Je pense qu'on devrait s'engager à nouveau dans un programme bilatéral important au cours des années car, par l'entremise de programmes bilatéraux, on peut faire beaucoup de choses pour aider des pays en voie de développement dans des domaines où les Canadiens sont les meilleurs.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): After Mr. Strahl I think we should take a break of about five minutes so we can take a little walk and stretch our legs a bit. Mr. Strahl.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): Thanks to all of you for coming; I appreciate your comments.

There do seem to be some common threads in the presentations of a lot of the people who have appeared before our committee, including the idea that we are going to have to restrict the number of countries Canada is going to be a major player in, although that was not a unanimous thought at the conference we started this whole thing off with. Some people thought we should expand our role.

I believe, let me put it this way, that we are not going to be able to deal with this in isolation. I think in the future Canada's budgetary problems may make our small cuts today look very small indeed. I think we're going to have some real problems.

I have the DAC list of aid recipients here and I have checked off all the ones Canada is involved with. We're involved with just about everybody in the world, including Singapore and others we have no business being in.

I think Canadians' concerns—if I just take the poll results we were given earlier—seem to be that we Canadians have a lot of empathy, a lot of sympathy, and a great willingness to help on basic human needs. There's a huge sympathy to do that. But basic human needs, which are defined as primary health care, education, safe drinking water, and so on, constitute only 10% of the development package. Yet this is the part Canadians are most sympathetic about supporting.

[Traduction]

figures and the same definitions. If we manage to do that, it would be a giant step in the right direction.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Breau, quickly.

Mr. Breau: I don't think we should limit ourselves and that there should be competition between different kinds of aid. In some cases, NGOs, because they represent the interest of Canadians, bring a lot of support to public assistance programs because many Canadians participate in them. In other cases, as Ms O'Neil said, they're not subject to the same diplomatic constraints as a government would be.

I want to take this opportunity to say that we need a combination of several approaches, and that we can't say we have to eliminate multilateral or bilateral aid in certain cases.

So, in many cases, NGOs can launch big projects. One has to determine what is the most efficient. You cannot favour one area or another. One of the areas, in my opinion, that has been weakened by budgetary constraints, is the bilateral program. I think we should get involved in a new and important bilateral program over the next years because through bilateral programs we can do lots of things to help developing countries in areas where Canadians excel.

Le coprésident (M. Gauthier): Après M. Strahl, je pense qu'il faudrait faire une pause de cinq minutes pour nous dégourdir un peu les jambes. Monsieur Strahl.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Merci à tous d'être venus; merci pour vos observations.

Il semble y avoir des traits communs dans les exposés de beaucoup des témoins qui ont comparu, notamment cette idée qu'il nous faudra réduire le nombre de pays où le Canada jouera un rôle important, bien que cela n'ait pas fait l'unanimité à la conférence où nous avons entrepris cette étude. Certains pensent qu'il faudrait au contraire élargir notre rôle.

Je crois, si je peux dire les choses ainsi, que nous ne pourrions pas y arriver isolément. Dans les années qui viennent, les problèmes budgétaires du Canada pourront faire paraître bien modestes en effet nos petites compressions d'aujourd'hui. Je pense que nous connaissons de graves problèmes.

J'ai ici la liste des pays bénéficiaires établie par le CAD et j'y ai relevé tous ceux où le Canada intervient. Nous intervenons partout dans le monde, y compris à Singapour et dans d'autres pays où nous n'avons pas affaire.

Je pense que ce qui inquiète les Canadiens—compte tenu des résultats de sondage qu'on nous a remis—c'est que nous, Canadiens, avons beaucoup d'empathie, beaucoup de sympathie, une grande disposition à aider les autres pour satisfaire leurs besoins fondamentaux. On y est vraiment bien disposé. Cependant, les besoins essentiels, soit les soins de santé primaires, l'éducation, l'alimentation en eau potable et le reste, ne représentent que 10 p. 100 des mesures d'aide au développement. C'est pourtant ce volet de l'aide que les Canadiens sont le plus disposés à maintenir.

[Text]

Is there any value in allowing Canadians to direct more of their income to that by some kind of a tax credit, or increasing tax credit to NGOs or something? Is there a way we can get Canadians on board by getting them involved more in the process?

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Who wants to answer?

Ms O'Neil: This issue of how to facilitate increases in voluntary giving, whether it's for the development sector or for other sectors, has been looked at a number of times. One of the suggestions has been that assistance projects or development organizations might benefit from the same rules that are used in political tax credits.

On the other hand, I would say that Canada has been very generous towards non-government organizations, because the leverage of every Canadian dollar given to a non-government organization is substantial. I think that Canada, by and large, has been very positive in this. The other policy that has been suggested many times is having the same rules for voluntary giving as now are related to political donations.

Mr. Strahl: Okay, I only mentioned that because I think that as budgetary constraints come upon us there's going to be less and less willingness by average Canadians... I think from what I've seen so far there is—and Senator Carney mentioned it earlier—an industry, an aid industry, that has almost the biggest of the vested interests. Everybody is, of course, in favour of it, and of expanding it and so on. I don't know if Canadians are willing to when they see some real serious cut-backs at home. That's why I emphasize that. How are we going to select or pare down our list of recipient countries? How many should we target, and do we just do it on the basis of this DAC list? Do we just cut off the top half? Everyone says we need to restrict our list, but how are we going to do it?

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Breau, briefly.

Mr. Breau: I believe, Mr. Strahl, that at one point political choices have to be made. I think you have to focus on where the economic and political interests of Canada are in the long run. That's not only one thing. That's all-encompassing, including the desire of Canadians to help. There's also economic advantage, diplomatic advantage. That choice has to be made.

Over the years it's true that at times it has looked as though you're all over the place, but you have to expect—and I tried to say this in my notes earlier—that in this game there are always going to be political imperatives. The prime minister will always come back from a Commonwealth meeting or a Francophonie meeting or an Asian meeting and say the prime minister of somewhere tells him they're doing something, so we have to be there.

It doesn't mean it's a partisan advantage of the prime minister. It just happens that at that time, for whatever reason, an organization such as the Commonwealth, an important—

[Translation]

Y a-t-il lieu de permettre aux Canadiens d'affecter une plus grande part de leur revenu à ce poste de dépenses en leur accordant un crédit d'impôt quelconque, ou en haussant le crédit d'impôt dont bénéficient les ONG, ou en recourant à une autre mesure? Y a-t-il un moyen de rallier les Canadiens pour qu'ils participent davantage au processus?

Le coprésident (M. Gauthier): Qui veut répondre?

Mme O'Neil: Pour ce qui est de trouver un moyen d'amener les gens à contribuer volontairement davantage, que ce soit pour le secteur de développement ou d'autres secteurs, on a examiné la question bien des fois. On a suggéré, entre autres choses, que les projets d'aide ou les organisations de développement bénéficient des mêmes règles que celles qu'on applique dans le cas des crédits d'impôt pour les dons à des organisations politiques.

Par ailleurs, je dirais que le Canada s'est montré très généreux à l'endroit des organisations non gouvernementales, étant donné que chaque dollar canadien versé à une organisation non gouvernementale a un effet multiplicateur considérable. Je pense que le Canada s'est montré, dans une large mesure, très positif à cet égard. L'autre mesure qu'on a souvent proposée consiste à appliquer aux dons volontaires les mêmes règles que celles qu'on applique aux dons aux organisations politiques.

Mr. Strahl: Très bien. Je ne l'ai mentionné que parce que je pense qu'à mesure qu'on nous imposera des restrictions budgétaires, les Canadiens accepteront de moins en moins de... D'après ce que j'ai pu constater jusqu'à maintenant, il existe—et le sénateur Carney vient de le mentionner—une industrie, une industrie de l'aide, qui détient peut-être les plus gros intérêts. Tout le monde, bien sûr, l'approuve et souhaite qu'on l'élargisse. Cependant, je ne sais pas si les Canadiens y consentiront quand ils subiront de graves réductions chez eux. C'est pourquoi je le souligne. Comment allons-nous décider quels sont les plus bénéficiaires qu'il faut payer de la liste pour la raccourcir? Combien faudrait-il en éliminer, et comment le faire en partant de cette liste établie par le CAD? Allons-nous nous contenter de simplement supprimer la première moitié? Tout le monde dit que nous devons écourter notre liste, mais comment s'y prendre?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Breau, brièvement.

• 1050

M. Breau: Je crois, monsieur Strahl qu'il faudra faire des choix d'ordre politique. Je pense qu'il faut songer aux intérêts économiques et politiques du Canada à long terme. Ce n'est pas une chose seulement. Cela englobe bien des choses, y compris le désir des Canadiens d'aider les autres. Il y a également les avantages économiques et diplomatiques. Il faut faire ce choix.

Au fil des ans, il est vrai qu'on a parfois eu l'impression de s'éparpiller, et il faut s'attendre—et j'ai essayé de le dire tout à l'heure dans mes notes—qu'à ce jeu il y a toujours des impératifs politiques. Le premier ministre va toujours revenir d'une réunion du Commonwealth ou d'une réunion de la Francophonie ou d'une réunion en Asie et dire que le premier ministre de tel ou tel pays lui a dit qu'il fait quelque chose et que nous devons en être

Ce qui ne veut pas dire que le premier ministre en tire un avantage partisan. Il se trouve tout simplement qu'à ce moment-là, pour une raison ou une autre, une organisation comme le Commonwealth, une importante...

[Texte]

If the Prime Minister of India comes to you, the Prime Minister of Canada, at a Commonwealth meeting and says they want to do this in this region, and they want you, what do you say? You think carefully before you say no to the Prime Minister of India. He happens to represent 800-million people in the world, and the most influential non-aligned country.

So you will always have what are sometimes perceived as unclear objectives, but you have to live with that.

On the issue of affordability, I think it's correct, as I said earlier, that before we commit ourselves to larger expenditures and go back to the objective of 0.7% of GNP, we should wait until our federal deficit comes to about 3% of GNP. I recognize that we're going through a difficult period, but if I may say, as a political leader you should not refer to this only as giving. There are advantages to Canada doing this, in the long run.

I know it's difficult for people who have to run for election to sell that. I've had to do that for 16 years, but I think you have to look at the advantages for Canada.

On the issue of affordability, sometimes that can be exaggerated. We spend just about under \$3 billion in development assistance now. I was reading this week that every year \$2.5 billion worth of goods is stolen out of the economy in retail stores in Canada. It's estimated that the illegal trade of drugs in Canada is worth probably \$10 billion. Not long ago research showed that the entertainment dollar in Canada is worth about \$8 billion a year.

So generally speaking, thinking about the future of Canada and the world, \$3 billion is a lot of money. You should be sensitive to that. You're the one who's responsible for it. But we should not exaggerate. This is not where we've weakened our economy in the past. This is not where Canadians have run into the difficulties we're into.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Breau, I understand Senator Andreychuk has other commitments. She'd like to put a short question. Would you agree that before we break for just a few minutes Senator Andreychuk be allowed?

Senator Andreychuk (Saskatchewan): Unfortunately, I have another meeting, which I have to chair.

We continue to say we will define the countries we will deal with. The message we've been sending over to developing countries, to the merging countries, whichever, is that for some reason, then, we will abandon these countries.

I plead to both our committee and the presenters that our relationship with other countries is not just ODA and aid. It starts with basic recognition, state to state. That's what diplomacy is about. Then there are a whole host of other positive reinforcements there.

The way we've characterized it to the Third World and to our citizens is that we're either going to give aid to one country or we don't, and therefore we have no association with them. That's been a negative connotation in Canada and I believe in the Third World. How do we address that as a strategy when we choose who we give aid to?

[Traduction]

Si le premier ministre de l'Inde s'adresse à vous, au premier ministre du Canada, lors d'une conférence du Commonwealth et parle d'un projet dans la région, qu'il tient à ce que nous y participions, que direz-vous? Il faut y réfléchir à deux fois avant de dire non au premier ministre de l'Inde. Il représente 800 millions de personnes, et l'Inde est l'un des pays non alignés les plus influents.

Il y aura donc toujours ce qu'on pourrait appeler des objectifs flous, mais il faut s'en accommoder.

Pour ce qui est de nos moyens, je pense qu'il est juste, comme je vous le disais, qu'avant de nous engager à faire d'importantes dépenses et à rétablir l'objectif de 0,7 p. 100 du PNB, nous attendions que le déficit fédéral tombe à 3 p. 100 du PNB. J'admets que les temps sont difficiles, mais si je peux dire, en tant que leader politique il ne faut pas voir seulement ce que l'on donne. Le Canada en tire aussi des avantages, à long terme.

Je sais qu'il est difficile de faire accepter cette idée quand on veut se faire élire. J'ai dû le faire pendant 16 ans, mais je pense qu'il faut songer aux avantages que cela représente pour le Canada.

Pour ce qui est de nos moyens, il arrive parfois qu'on exagère. Aujourd'hui, nous dépensons juste un peu moins de trois milliards de dollars en aide au développement. Je lisais cette semaine que, chaque année, les magasins de vente au détail du Canada perdent 2,5 milliards de dollars en marchandises volées à l'étalage. On estime que le trafic de stupéfiants au Canada représente quelque 10 milliards de dollars. Il n'y a pas longtemps, une recherche a montré que l'industrie du spectacle au Canada représentait quelque huit milliards de dollars par an.

De façon générale, quant on songe à l'avenir du Canada et du monde, trois milliards de dollars c'est beaucoup d'argent. Il faut bien le savoir. On en a la responsabilité. Mais il ne faudrait pas exagérer. Ce n'est pas ce qui a affaibli notre économie jusqu'à maintenant. Ce n'est pas ce qui a causé les difficultés que connaissent en ce moment les Canadiens.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Breau, je crois savoir que le sénateur Andreychuk a un autre engagement. Elle aimerait poser une brève question. Voudriez-vous y répondre avant que nous prenions quelques minutes de pause?

Le sénateur Andreychuk (Saskatchewan): Malheureusement, je dois me rendre à une autre réunion, que je dois présider.

Nous continuons de dire que nous allons mieux cibler les pays avec qui nous traiterons. Ce que nous avons fait comprendre aux pays en développement, aux pays «en émergence», quelle que soit la façon dont on les appelle, c'est que pour une raison ou pour une autre nous allons les abandonner.

Je tiens à dire au Comité et aux témoins que nos rapports avec les autres pays ne se résument pas à une question d'APD ni d'aide. Nos rapports reposent d'abord et avant tout sur une reconnaissance d'État à État. C'est l'essentiel de la diplomatie. Puis, il y a tout un ensemble d'autres mesures de renforcement positif.

La façon dont nous avons présenté les choses au Tiers monde et à nos citoyens revient à dire que soit nous allons accorder une aide à un pays soit nous allons ne pas le faire, auquel cas nous n'aurons pas d'association avec eux. Cela a donné une image négative au Canada de même que dans le Tiers monde. Comment éviter cela quand nous décidons à qui nous allons accorder de l'aide?

[Text]

The Joint Chair (Mr. Gauthier): A lot of people seem to want to answer that. Ms O'Neil, please go ahead.

Ms O'Neil: That is a point the North-South Institute underlines when we talk about reducing the number of countries. We're talking about reducing government-to-government assistance, but Canada has a whole range of other relationships with those countries.

The other thing, too, to be considered—and we haven't really talked about this very much yet—is the impact our liberalizing of trade can have on developing countries. The example that's used, and perhaps overused, is Bangladesh. That's a dramatic situation. By liberalizing trade with Bangladesh, we could provide them with three times the value of our current aid program. So if we are going to feel constrained on the aid side, we will certainly have to open up on the trade side.

I agree with you, Senator, that when we focus our aid program on the poorest countries, it does not mean that we have no relationship of any kind—even financial—with others. We do have different channels. I don't believe we can afford to continue the way we are now.

Mr. Gladu: I think the concentration on the country issue, unfortunately, is part of being Canadian. With the geographic diversity and multi-ethnicity of our country and the way we deal in the world, I think it will be very hard—and you're the best person to know this—to make choices like this. What we have to realize is that although we are dealing in over 100 countries, there is a concentration. In many of these countries, there are very small programs of basic assistance and so forth.

This is particularly so in the industrial cooperation program, which as I explained earlier is a responsive mechanism generated in the country and with the private sector. It's concentrated in about 35 countries. When we looked at the private sector development fund, which as some of you might recall was set up as a pilot program, we had a list of 20 or 25 countries. Those countries might not be on Ms O'Neil's list; some would overlap and some wouldn't.

Switching to your comment in terms of concentration, fine, let's concentrate our aid in only the poorest of the poor and use other instruments for the others, but where is the funding for the other instruments? I don't think we have many instruments of the nature that we need. Development assistance might allow us to operate in certain of those countries. It would be nice if we did have other instruments, but also the money behind it. But I'm not sure it's there, particularly with the way the budget cuts are going.

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Plusieurs semblent vouloir répondre à la question. Madame O'Neil, vous avez la parole.

Mme O'Neil: C'est un aspect que souligne l'Institut Nord-Sud quand nous parlons de la réduction du nombre de pays. On parle de réduire l'aide de gouvernement à gouvernement, mais le Canada a tout un ensemble de relations d'autre nature avec ces pays.

Autre aspect à considérer aussi—et nous n'en avons pas encore parlé beaucoup—c'est l'effet que la libéralisation de notre commerce peut avoir sur les pays en développement. L'exemple qu'on donne, et dont on abuse peut-être, c'est le Bangladesh. La situation y est dramatique. En libéralisant le commerce avec le Bangladesh, nous pourrions lui permettre de bénéficier du triple de la valeur de notre programme d'aide actuel. Aussi, que si l'on veut imposer des compressions du côté de l'aide, nous devons certainement nous orienter vers une ouverture du commerce.

• 1055

Je suis d'accord avec vous, sénateur: ce n'est pas parce que nous concentrons notre aide sur les pays les plus démunis que nous ne pouvons avoir de relations d'aucune sorte—voire financières—avec d'autres pays. Nous procédons par d'autres voies. Nous ne pouvons pas nous permettre de continuer comme nous le faisons actuellement.

M. Gladu: C'est typiquement Canadien, malheureusement, cette façon d'être obnubilé par cette question de pays. Avec la diversité géographique et ethnique qui caractérise le Canada et ses relations avec les autres pays, il sera très difficile, à mon avis—vous êtes le mieux placé pour le savoir—de faire des choix comme celui-ci. Ce dont nous devons prendre conscience, c'est que bien que nous traitions avec une centaine de pays—dans certains desquels nos programmes ne sont pas de grande envergure et consistent simplement en une aide élémentaire, il y a néanmoins une certaine concentration.

C'est particulièrement vrai pour le programme de coopération industrielle qui, comme je l'expliquais tout à l'heure, répond à un besoin exprimé par le pays et par son secteur privé. Cette aide est accordée à environ 35 pays. Quant au fonds de développement du secteur privé qui, vous vous en souvenez peut-être, est un programme-pilote, nous avons une liste de 20 ou 25 pays qui ne figurent pas nécessairement sur la liste de Mme O'Neil, certains oui, d'autres non.

Pour répondre à vos observations sur la concentration, accordons, je veux bien, toute notre aide aux pays les plus pauvres et ayons recours à d'autres instruments pour les autres mais où trouverez-vous les fonds pour ces derniers? Nous n'avons pas beaucoup d'instruments dans la catégorie qui nous en est nécessaire. L'aide au développement nous permettra peut-être d'agir dans certains de ces pays. Il serait pratique de disposer d'autres instruments, mais encore faut-il savoir où prendre l'argent. Je ne suis pas certain qu'on le trouve, surtout pas au train où l'on sabre dans les budgets.

[Texte]

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Just before we break, I want to leave members with one comment we got from Ms O'Neil. At the beginning of her comments she said we should be talking about debt and trade policies. I'm a bit mystified because debt relief, for example, is counted by some as a form of aid. Should Canada give more debt relief at the expense of other forms of aid?

I'll leave you with that for five minutes. We'll come back and discuss this.

• 1058

[Traduction]

Le coprésident (M. Gauthier): Avant de lever la séance je voudrais rappeler aux membres du comité une observation de Mme O'Neil qui, au début de son exposé, disait qu'elle devrait parler de dette et de politique commerciale. Cela m'intrigue quelque peu car l'allègement de la dette, par exemple, est considéré par certains comme une forme d'assistance. Le Canada devrait-il être plus accommodant en matière d'allègement de la dette, aux dépens d'autres formes d'aide?

Je vais vous laisser réfléchir quelques minutes à cette question, et nous reviendrons ensuite en discuter.

• 1109

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Order, please.

I ended the first part of our session with a question concerning debt. I think we've covered aid pretty well this morning, and I'd like to maybe pass on to other subjects. We'll have to agree that the last hour of our meeting today we'll have to maybe concentrate on the poorest countries versus the disbursement based on our political and economic interests, and then maybe the channels for aid.

• 1110

Do we need to change the current shares of aid going through multilateral, bilateral, NGOs, businesses, and all the rest? Does CIDA need to be reformed, for example? I'd like to have some comments on that. Thirdly, what are the mechanisms for coherence amongst the different actors?

I want to give notice to our four panellists today that I will end this meeting this morning by asking you a very specific question, and it will be a judgment call on the four of you. On the scale of 1 to 10, how would you rate the aid program in meeting the objectives you consider important? I want you to rate that, and tell me briefly at the end of the meeting how you will answer that question.

So let's start by having Mr. Regan start the second round with a question. Mr. Regan.

Mr. Regan (Halifax West): Thank you very much, Mr. Chairman, ladies and gentlemen, and panellists.

It is quite a challenge for us as a committee to try to determine what we should be doing in the future to have an effective means of giving aid to other countries.

Certainly one of the points that the chairman has brought up is that we examine CIDA and try to determine whether that is the best and most effective means of giving aid. This would be both from the point of view primarily of the effect and the impact of aid in improving the lot of people in developing countries, but also to a much lesser degree the impact, from the point of view that Mr. Gladu was talking about, of our own companies in our own country and the need for us, for other reasons relating to foreign policy, to use aid in various ways.

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il-vous-plaît.

J'ai terminé la première partie de notre séance par une question sur la dette. Ce matin nous avons parlé suffisamment en détail de l'assistance, et j'aimerais passer à d'autres sujets. Nous devrions, je crois, nous mettre d'accord de consacrer la dernière heure de notre séance d'aujourd'hui aux pays les plus pauvres, plutôt qu'aux déboursments consentis en fonction de nos intérêts politiques et économiques, et peut-être ensuite aux modalités d'acheminement de l'aide.

Faut-il changer la répartition de l'aide attribuée par voie multilatérale et bilatérale, par les ONG, par les entreprises et par tout le reste? Est-ce que l'ACDI aurait, par exemple, besoin d'être réformée? J'aimerais que vous me disiez ce que vous en pensiez. En troisième lieu, par quels mécanismes assurer la cohésion entre les différents intervenants?

Je voudrais avertir nos quatre témoins qu'à la fin de la séance de ce matin je vais leur poser une question bien précise qui les obligera à porter un jugement de valeur. Quelle note donneriez-vous, sur une échelle de 1 à 10, au programme d'aide? Dans quelle mesure répond-il aux objectifs qui vous paraissent importants? Je vous demande donc de donner une note à ce programme et de me dire brièvement, à la fin de la séance, quelle est votre réponse à cette question.

Pour la seconde série de questions, je vais d'abord donner la parole à M. Regan.

M. Regan (Halifax-Ouest): Merci beaucoup, monsieur le président, mesdames et messieurs et tous ici présents.

Ce n'est pas tâche facile pour notre comité que d'essayer de comprendre ce que nous devrions faire à l'avenir pour aider efficacement d'autres pays.

L'une des voies proposées par le président, c'est d'examiner l'ACDI pour voir si cet organisme est le meilleur intermédiaire pour distribuer efficacement notre aide. Il s'agirait principalement d'évaluer l'effet et les incidences de l'aide sur le sort des gens dans les pays en voie de développement, et également, dans une moindre mesure, comme le disait tout à l'heure M. Gladu—sur les entreprises de notre pays et déterminer s'il est nécessaire pour d'autres raisons liées à la politique étrangère, d'utiliser l'aide de diverses façons.

[Text]

I'm wondering, though, about your views on the efficiency of putting aid through NGOs as opposed to an organization like CIDA.

Ms O'Neil: I don't think the two are comparable.

As a government agency, in my view CIDA's task is to ensure that in Canada's relations with developing countries, development assistance is spent most effectively on the goals that the Canadian Parliament has agreed to. I don't think you can say CIDA or NGOs. As has been said this morning, I think that what is most important is that any of the mechanisms Canada chooses, whether it's Canadian NGOs or multilateral development banks, reach the development goals that Parliament has agreed on.

So I would say, with respect, it's not the right question.

Mr. Graham: May I follow up on that question?

As you know, Ms O'Neil, a great deal of aid, CIDA's money, is actually spent through NGOs. I suppose then we could follow up on Mr. Regan's question, how efficient is CIDA in managing that NGO relationship?

There are many NGOs that go out, raise money in this country, and go and provide very good aid programs quite on their own. There are many that get money from CIDA to deliver those programs and will tell you they're very frustrated with the problem of the CIDA bureaucracy, the difficulties of dealing with CIDA, etc. There are others that are very satisfied. How satisfied you are would presumably depend on how much money you get.

But you must have some feeling, or the panel must have some feeling, about how well CIDA as an institution is managing what is a very important part of our aid picture, which is the non-governmental organizations that are out there, in many cases on the front line, delivering the services of the type that Mr. Rawkins spoke of.

Ms O'Neil: I think that if we're talking about this purely on a management basis, there are many ways in which CIDA can improve its management. I would be willing to bet that there are many ways in which NGOs can improve their management once they get the CIDA money. The NGOs in Canada are privileged; they get very good assistance from CIDA in leveraging up their money.

I have to say, though, that I chaired a meeting recently that was looking at possible alternative ways through which non-government organizations might better apply for and receive CIDA money; in other words, exploring the concept of having the equivalent of a Canada Council for development organizations. Although Canadian NGOs may complain about their relationship with CIDA and CIDA's management of that relationship, I have to say there were very few that wanted to risk thinking about a different way of having that relationship managed.

So my only conclusion is that everybody always has concerns and complaints about dealing with whoever is funding them. But if the complaints and concerns had been so dramatic, the 60 or so large and small NGOs that attended this meeting would have explored more seriously different mechanisms of establishing criteria for applying for Canadian taxpayers' money and judging who is to receive it.

[Translation]

J'aimerais aussi savoir quelle est votre opinion sur le rôle que pourraient jouer les ONG, au lieu d'une organisation comme l'ACDI, pour administrer l'aide.

Mme O'Neil: Je ne crois pas que les deux soient comparables.

En tant qu'organisme gouvernemental l'ACDI, à mon avis, a pour responsabilité de veiller à ce que, dans les relations du Canada avec les pays en voie de développement, l'aide au développement soit dispensée aussi efficacement que possible en vue d'atteindre les objectifs fixés par le Parlement canadien. Il ne peut être question d'un choix entre l'ACDI et les ONG. Comme nous le disions ce matin, le plus important, c'est que quel que soit l'instrument que le Canada choisisse, qu'il s'agisse d'ONG canadiennes ou de banques de développement multilatérales, il faut que soient réalisés les objectifs fixés par le Parlement.

Ne m'en veuillez pas mais la question ne me paraît pas bien posée.

M. Graham: Puis-je alors étoffer ma question?

Vous n'ignorez certainement pas, madame O'Neil, qu'une grande partie des fonds de l'ACDI sont dépensés en fait par des ONG. Pour revenir alors à la question posée par M. Regan, dans quelle mesure la relation entre l'ACDI et les ONG est-elle fructueuse?

Beaucoup d'ONG collectent des fonds dans notre pays et, à elles toutes seules, organisent d'excellents programmes d'aide. Il y en a beaucoup qui reçoivent de l'argent de l'ACDI pour ces programmes et qui pourraient vous parler des difficultés qu'elles rencontrent avec la bureaucratie de l'ACDI et des frustrations qu'elles connaissent. D'autres encore sont très satisfaites. Le degré de satisfaction dépend probablement de la quantité d'argent qu'on reçoit.

Mais vous, ou ceux qui comparaissent avec vous, devez savoir assez bien dans quelle mesure l'ACDI gère adéquatement ce qui constitue une partie importante de notre programme d'aide, à savoir les ONG qui sont souvent en première ligne à mettre en place le genre de programmes dont parlait M. Rawkins.

Mme O'Neil: S'il s'agit uniquement de l'aspect gestion, il y a bien des façons dont l'ACDI pourrait s'améliorer, mais on peut en dire autant des ONG une fois qu'elles sont en possession de l'argent de l'ACDI. Les ONG du Canada sont privilégiées, en ce sens qu'elles sont vigoureusement épaulées par l'ACDI pour tirer le meilleur parti possible des fonds qu'elles reçoivent.

J'ajouterai toutefois que j'ai récemment présidé une réunion dont l'objet était d'examiner de nouveaux moyens pour les organisations non-gouvernementales de solliciter l'aide de l'ACDI. Nous avons, autrement dit, joué avec l'idée d'un équivalent du Conseil des Arts du Canada, mais pour les organismes de développement. S'il est vrai que les ONG canadiennes se plaignent de la relation avec l'ACDI et de l'attitude de celle-ci, fort peu d'entre elles étaient disposées à envisager une autre façon de gérer cette relation.

• 1115

Tout ce que je peux en conclure, c'est qu'on se plaint toujours des tractations avec les bailleurs de fonds, mais si les plaintes avaient été si justifiées, la soixantaine d'ONG, petites et grandes, qui ont assisté à cette réunion auraient peut-être cherché plus sérieusement à voir par quels moyens on pourrait établir de nouveaux critères pour déterminer qui serait autorisé à solliciter des fonds publics et qui en bénéficierait.

[Texte]

Mr. Breau: I want to take the occasion of these two questions to reiterate my belief that there's a need for a strong bilateral development assistance program.

I think it is a mistake politically to get carried away by the political support that NGOs will build in the country because they involve a lot of Canadians. Don't expect that will be a substitute for an effective bilateral or multilateral development assistance policy. It's important; it's important because they're your electors and they want to express Canadian interests. But the decision of an NGO to have a project is not the kind of focus that a bilateral or a multilateral program should necessarily have. The objectives are not the same.

I'm a supporter of the NGO program. I think it should be expanded as reasonably as possible. But don't make the mistake of thinking that you can substitute a strong, gutsy development assistance program, where you express an important political will for Canada, with the NGO culture. I don't want to diminish it, but the objectives are not the same. There are many things that would be in Canada's interest to do, to get involved with, but as I read the situation, it can't right now.

I'm not an aid expert; I don't spend my time analysing these things, but I can read political realities. I believe the possibilities of strong government-to-government development projects have been significantly weakened in the last 10 to 12 years: It's always easier, under normal political pressures, for the government and the bureaucracy to maintain the multilateral because of Canada's reputation in these organizations—sometimes you don't want to get out—and because the NGOs represent your voters and they will get on your back. So the official government bilateral program cannot compete politically. There's nothing that can do that.

Another problem with the management of CIDA you should examine—it's your role—is one of political culture. An awful lot of people—I realized this more clearly when I was in business—spend their time bugging CIDA about all sorts of things: could you not help me with your aid programs, because I want to sell this to Mozambique, or I want to send this to Angola, or I want to sell this to this. That's not CIDA's problem. They're public servants. I'm telling you that an awful lot of people there waste their time because a lot of companies or groups say, I'm looking at this project. . . I had one not far from Toronto call me three weeks ago all excited about going into the fishery business off the African coast, something I think doesn't make any sense.

Mr. Graham: [Inaudible—Editor]

Mr. Breau: Well, the suggestion was that it was a waste of time, because the person had already been to CIDA and CIDA wasted too much time on it. That's not CIDA's fault.

[Traduction]

M. Breau: Je voudrais, à propos de ces deux questions, répéter qu'à mon avis la nécessité s'impose d'un vigoureux programme bilatéral d'aide au développement.

Au plan politique c'est une erreur, il me semble, de se laisser influencer par l'appui politique dont bénéficieraient les ONG dans le pays parce qu'un grand nombre de Canadiens en font partie. Ne vous attendez pas à ce que cela remplace une politique efficace, bilatérale ou multilatérale, d'aide au développement. Les ONG sont certes importantes, parce que ce sont vos électeurs et qu'elles reflètent les intérêts des Canadiens mais quand une ONG décide de lancer un projet, celui-ci n'est pas nécessairement axé sur le même objectif qu'un programme bilatéral ou multilatéral. Les objectifs ne sont pas les mêmes.

Je suis tout en faveur du programme des ONG, qu'il conviendrait d'encourager dans toute la mesure du possible, mais il ne faudrait pas tomber dans l'erreur de croire qu'il est possible de remplacer par le monde des ONG un programme d'aide au développement rigoureux et hardi qui traduit une volonté politique importante pour le Canada. Je n'entends nullement par là nier l'importance des ONG, les objectifs ne sont tout simplement pas les mêmes. Il y a bien des actions que le Canada aurait intérêt à mener mais il faut bien être réaliste et reconnaître qu'à l'heure actuelle ce n'est pas possible.

Je ne suis pas un spécialiste de l'aide, mais je sais quelles sont les réalités politiques. Durant les 10 ou 12 dernières années, l'intérêt pour les grands projets de développement de gouvernement à gouvernement a considérablement faibli. Il est toujours plus aisé pour le gouvernement et la bureaucratie, compte tenu des pressions politiques, de maintenir les programmes multilatéraux en raison de la réputation du Canada dans ces organismes—dont on ne veut parfois pas sortir—et parce que les ONG représentent les électeurs et manifesteront leur mécontentement. Le programme bilatéral officiel du gouvernement ne peut donc pas leur faire concurrence, au plan politique, c'est tout simplement impossible.

Vous devriez également, car c'est votre rôle, examiner le problème que pose à la gestion de l'ACDI le climat politique. L'ACDI, en effet, est constamment sollicitée et harcelée par toutes sortes de gens—je m'en suis mieux rendu compte lorsque j'étais dans les affaires—qui lui demandent son aide, l'un, parce qu'il veut vendre ceci au Mozambique, l'autre pour envoyer cela en Angola ou vendre ceci à celui-là. Mais là n'est pas la mission de l'ACDI, qui est composée de fonctionnaires dont beaucoup perdent leur temps parce qu'ils sont importunés par des sociétés ou des groupes qui ont toutes sortes de projets. . . Il y a trois semaines encore le directeur d'une entreprise tout près de Toronto m'a appelé pour me dire, tout enthousiaste, qu'il allait se lancer dans un projet de pêche au large de la côte africaine, ce qui me semble insensé.

M. Graham: [Inaudible—Éditeur]

M. Breau: C'était une perte de temps, puisque la personne en question s'était déjà adressée à l'ACDI qui lui avait consacré trop de temps, mais ce n'est pas la faute de l'ACDI.

[Text]

[Translation]

Mr. Rawkins: On the NGOs and questions of efficiency, I think first it's important to understand that for Canadian development assistance, the role of NGOs has often been to explore new territory and to develop programs in high-risk areas. Therefore, you cannot always use the criterion of efficiency to question whether or not a program was worth doing.

M. Rawkins: Il faut se rendre compte, tout d'abord, qu'en matière d'aide canadienne au développement, le rôle des ONG a souvent été d'explorer de nouveaux terrains et de mettre en place des programmes dans des régions à haut risque. C'est pourquoi le critère d'efficacité ne joue pas toujours pour décider de l'utilité d'un programme.

• 1120

Secondly, however, when you look at the proportion of Canadian development assistance that goes to meet the basic human development priorities, the sort of things that Mr. Strahl talked about before the break, you find that a very large proportion of the money that Canada spends on those priorities is channelled through the NGOs and is accounted for by the responsive programs. If it weren't for the NGOs, Canada's performance in responding to human development priorities would be very weak indeed. If you measure efficiency in terms of contributing to meeting the needs of the most needy, certainly the NGOs are the most efficient part of the aid program.

En second lieu, lorsque vous examinez la part d'aide au développement consacrée aux priorités humaines les plus fondamentales, au genre de projets dont parlait M. Strahl avant la pause, vous constaterez qu'une grande proportion de cet argent passe par les ONG et est utilisée pour les programmes qui répondent aux besoins. N'étaient les ONG, le Canada ne se distinguerait guère par son action au niveau des priorités les plus fondamentales. Si par efficacité vous entendez la satisfaction de besoins des plus nécessiteux, les ONG remportent certainement la palme.

Mr. Gladu: There are two points I'd like to make.

M. Gladu: Il y a deux arguments que je voudrais avancer.

I think we have to make a distinction between those who execute the aid, be it NGOs, private sector or whatever, and have a lot to do with the efficiency in delivering the aid, and those who manage it through the agency and CIDA.

Nous devrions établir une distinction entre ceux qui font le travail sur le terrain, qu'il s'agisse des ONG, du secteur privé ou autre et qui contribuent directement à l'efficacité des programmes d'aide, et ceux qui en assurent simplement la gestion dans un organisme ou à l'ACDI.

Within CIDA there are areas you can improve a bit. One is in the contracting process in the bilateral. The responsive mechanism has not yet totally adapted to what it should be.

Il y a certainement quelques améliorations à apporter à l'ACDI, entre autres dans la procédure des contrats bilatéraux, le mécanisme n'étant pas encore aussi souple qu'il devrait l'être pour répondre parfaitement aux besoins exprimés.

I think we should keep things in perspective here. For CIDA to manage efficiently you have to let it manage. If you look at what's been going on in the last few years, including the SECOR study, decentralization and retrenchment because of cut-backs, the Auditor General's reports saying how it should be done, and even our looking at it, it's a wonder we can still operate.

Il convient de mettre les choses en perspective: pour que l'ACDI puisse gérer efficacement, encore faut-il la laisser gérer. Si vous considérez tout ce qui s'est passé ces dernières années, par exemple l'étude SECOR, la décentralisation et la diminution des effectifs à la suite des compressions budgétaires, le vérificateur général qui, dans ses rapports, nous dicte ce qu'il faudrait faire et même notre façon de voir les choses, c'est un miracle que nous soyons encore opérationnels.

I think we have to keep things in perspective. That joins the point that CIDA is vulnerable to so many influences in having to respond both politically and in other ways to countries—not only to business NGOs but also to recipient countries, to political concerns—it's amazing that we have something operating.

Il convient donc de mettre les choses en perspective, en tenant compte du fait que l'ACDI est exposée à tant d'influences diverses, puisqu'elle doit répondre, politiquement et autrement, non seulement aux ONG commerciales, mais également aux pays bénéficiaires et à leurs préoccupations politiques—c'est même surprenant que nous ayons encore des activités.

Ms O'Neil: I think the issue of how CIDA should manage what it does is addressed in one of the suggestions we had made, that CIDA become much more explicit in articulating on a country basis what the objectives are that Canada wants to achieve, whether it's done through NGOs or through other actors. When this then becomes public, it makes it much easier to have discussions that are rooted in reality, because we will have asked what is it we're trying to do in that country. We can look at how our various ways of channelling assistance or dealing with trade questions are actually turning out.

Mme O'Neil: Pour ce qui est de la façon dont l'ACDI devrait fonctionner, nous avons donné notre opinion, à savoir qu'elle devrait annoncer plus explicitement, pour chaque pays, quels sont les objectifs visés par le Canada, que ce soit par le biais des ONG ou par d'autres. Quand on a ainsi annoncé la couleur, il est beaucoup plus facile d'avoir des discussions sur une base réaliste, parce que nous aurons d'avance précisé ce que nous essayons de faire dans le pays en question. Nous pouvons alors juger des résultats obtenus selon les formules choisies pour faire parvenir l'aide ou traiter les questions commerciales.

The second thing, to refer again to NGOs, is that NGOs have roles beyond simply the delivering of programs for CIDA. They're more than a channel for assistance. They also ought to be asking the critical questions, and that's quite a different

En second lieu, et toujours à propos des ONG, ces dernières ont une mission qui va au-delà de l'exécution de programmes pour l'ACDI, elles ne sont pas seulement un agent de distribution de l'aide. Elles doivent aussi poser les questions

[Texte]

thing. You have NGOs as sort of performers of services much in the way that some consulting companies are, as Philip mentioned before, but they're also there to critique. They're part of keeping the aid program on track, keeping a particular focus, and pushing debate within the community and outside the community on what Canada ought to be doing. That's a very important role, too.

The third point is that NGOs in fact provide services and carry out programs within the bilateral programs, as well as within the partnership branch. That's true for Canada and increasingly true for multilateral organizations that are drawing on the experiences of non-governmental organizations.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you, Ms O'Neil.

Mr. Penson, followed by Mr. English and Mr. Lastewka.

Mr. Penson (Peace River): Mr. Chairman, I'm going to consolidate and pass to Mr. Strahl, if that's okay with you.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Okay, Mr. Strahl, please.

Mr. Strahl: This isn't the first time I've raised this point in committee, but it's the first time for you people. I also believe that there is an increasing need for the role of parliamentarians in this process for accountability and for giving direction to our international aid.

Part of the problem I see from a parliamentarian's point of view is that CIDA has no enabling legislation. There is no mandate given to it, which I think is unfair both to CIDA and to parliamentarians. As we know, we go through a president at CIDA every 17 months. They just flip them around. They don't have the protection that enabling legislation would give the president. Also, we as parliamentarians cannot give the direct influence into CIDA that we would like. It's just a branch of the executive branch and it's hard to get our two bits in.

So I'd like your opinion. Do you people see a need for this enabling legislation, which would enshrine the purpose of CIDA in legislation so that parliamentarians could hold it to account and also give it direction?

Ms O'Neil: No, I don't think you need the legislation for accountability purposes. I think you can achieve accountability in many ways. The key, of course, is the whole process for how estimates are reviewed.

Mr. Strahl: I'm not just talking about the financial aspect now. Accountability is financial in nature, but it's also related to the direction and purpose CIDA should have and should be trying to achieve. So it's not just financial.

Ms O'Neil: No, I understand. I think, though, that part III of the main estimates is the device used to spell out the objectives for any program.

[Traduction]

critiques, et c'est très différent. Les ONG sont certes là pour assurer des services, de la même façon que certaines agences de consultants, comme le disait Philip tout à l'heure, mais leur rôle est également de critiquer. Elles contribuent à maintenir l'orientation des programmes d'aide, à les diriger dans certaines directions, et elles encouragent le débat, interne et élargi, sur ce que le Canada devrait faire. C'est un rôle qui a également son importance.

En troisième lieu, les ONG assurent des services et exécutent des projets dans le cadre des programmes bilatéraux de même qu'en partenariat. C'est vrai pour le Canada et de plus en plus vrai pour les organisations multilatérales qui s'inspirent de l'expérience des organisations non gouvernementales.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, madame O'Neil.

Monsieur Penson, suivi de M. English et de M. Lastewka.

M. Penson (Peace River): Monsieur le président, je vais céder mon tour à M. Strahl, si vous y consentez.

Le coprésident (M. Gauthier): Très bien, la parole est donc à M. Strahl.

M. Strahl: Ce n'est pas la première fois que je soulève cette question devant le comité, mais c'est la première fois que je le fais devant vous. Je vois un rôle de plus en plus important pour les parlementaires dans ce processus, pour imprimer une orientation à l'aide internationale et en suivre le résultat de plus près.

Les difficultés de l'ACDI tiennent en partie, d'après ce que je peux en juger comme député, au fait qu'elle n'a pas de loi habilitante, qu'elle n'a pas de mandat précis, ce qui me paraît injuste, tant pour l'ACDI que pour les parlementaires. Aussi les présidents, à l'ACDI, on en change tous les 17 mois; c'est la porte à tambour. S'il y avait une loi habilitante pour l'ACDI, son président jouirait d'une certaine protection. À cela s'ajoute le fait qu'en tant que parlementaires, nous ne pouvons exercer d'influence directe sur l'ACDI, qui n'est qu'une branche du bras exécutif et échappe ainsi à notre influence.

J'aimerais donc avoir votre opinion. Vous semblerait-il utile d'avoir une loi habilitante qui contienne les objectifs de l'ACDI afin que celle-ci soit responsable devant le Parlement et que les parlementaires puissent lui imprimer une orientation?

Mme O'Neil: Je ne pense pas que la loi soit nécessaire à des fins d'imputabilité, on peut y arriver par bien d'autres moyens. Ce qui est important, bien entendu, c'est le processus d'examen du budget.

M. Strahl: Je ne parle pas seulement de l'aspect financier; l'imputabilité est de nature financière, mais elle porte également sur l'orientation et les objectifs qui devraient être ceux de l'ACDI ou auxquels elle devrait s'efforcer de parvenir. Cette imputabilité n'est pas que financière.

Mme O'Neil: Non, je comprends, mais je crois que les objectifs de tous les programmes sont énoncés à la partie III du budget des dépenses.

[Text]

I'm not necessarily opposed to legislation, but I don't think you need to count on legislation in order to get the kind of accountability you're looking for. You may want to examine the utility of the estimates process in committee, as it's now played out.

But I do think that by properly using part III of the main estimates, both the agency in question and the committee should be able to ask for and get accountability, including the performance measures that Phil referred to earlier, expecting that the agency would spell out in part III what it is they're trying to do and how they can tell if they're doing it. I think that's the part that's sometimes missing. How could you tell? Also, some analysis, produced by them and by staff for the committees, would go a very long way to increasing accountability. But I don't think you need to get tied up in the development of a CIDA act in order to actually achieve that. I think you can achieve the same thing.

Mr. Rawkins: Well, I think perhaps I'm not quite as sanguine as Maureen O'Neil.

On the basis of working with and doing research around CIDA in the last few years and of looking at what's happened since the report of the Winegard committee some years ago, I believe there is a strong case for legislation. It would give a clear mandate to CIDA and would also provide some protection and strength for the agency as it seeks to make its own way and demonstrate that it can perform on the basis of its mandate.

I realize there are some negative sides to legislation. Circumstances change. But if the mandate is clear and simple, then I think it will serve everyone well. It will provide a stronger basis for Parliament to continue to become involved. The parliamentary system generally is much better at making policy than at looking at how effective that policy is when implemented, and this approach provides a basis for continuing to monitor and to have some influence in the process.

Mr. Gladu: Well, I'm neutral, simply because I'm not qualified and prepared to answer that question now, because I'm not really sure I know the impact of what the legislation would do in the case of the agency's working.

But I would point out two things. Whichever way you want to go, the one thing you want to retain is flexibility within the agency, to really quickly adapt to the requirements and needs of the developing countries, also matching what you can do in these countries.

You also want to keep the possibility—and I think this will be one of the conclusions we reach—that development assistance is part of the whole and has to be integrated on a country basis with the other instruments and other approaches we have. I'm not sure what legislation for CIDA would do in the context of integrating that with some of the other mechanisms. I would raise these two issues as being of concern, but I don't know about the impact of legislation.

Mr. Breau: I don't think, Mr. Strahl, that it makes a hell of a lot of difference. One thing I learned around here is that you can obfuscate a real problem by throwing legislation at it or structural change.

[Translation]

Je n'ai rien contre l'éventualité d'une loi habilitante pour l'ACDI, mais une loi n'est pas nécessaire pour obtenir le genre de responsabilités auxquelles vous pensez. Vous pouvez peut-être remettre en question la façon dont le budget est examiné actuellement en comité.

Mais si l'on se servait correctement de la partie III du budget, l'ACDI et le comité devraient réclamer et obtenir l'imputabilité, notamment les mesures de performance dont Phil parlait tantôt, à condition que l'ACDI énonce clairement, dans la partie III, ce qu'elle essaie de faire et la façon dont elle évalue ses propres réalisations. C'est cet aspect qui fait parfois défaut. Comment pourriez-vous savoir? Une analyse, effectuée par l'ACDI et par le personnel pour les comités, serait un grand progrès en matière d'imputabilité, mais pour parvenir à cela il ne semble pas nécessaire, pour vous, de vous embarquer dans l'élaboration d'un projet de loi pour l'ACDI. Le même résultat peut être obtenu par une voie différente.

M. Rawkins: Je ne suis peut-être pas aussi optimiste que Maureen O'Neil.

Voilà déjà plusieurs années que je travaille avec l'ACDI et que je suis ce qui s'y passe depuis le rapport, il y a quelques années, du comité Winegard, et j'arrive à la conclusion qu'une loi serait très utile; elle donnerait un mandat précis à l'ACDI, et lui assurerait soutien et protection dans l'exécution de sa mission et dans les travaux qu'elle entreprend pour effectuer son mandat.

Je sais fort bien qu'une loi ne présenterait pas que des avantages. En effet, les circonstances changent. Mais si le mandat est clair et simple, je crois qu'une loi serait à l'avantage de tous. Elle encouragerait le Parlement à maintenir son intérêt pour l'ACDI. Le système parlementaire convient généralement beaucoup mieux pour formuler des politiques que pour juger de leur efficacité ensuite, et de la sorte le Parlement exercerait une surveillance sur l'ACDI et pourrait influencer ses orientations.

M. Gladu: Eh bien, je suis neutre, pour la bonne raison que je ne suis ni qualifié ni préparé pour répondre à cette question car je ne sais pas vraiment quel serait l'impact d'une loi sur le fonctionnement de cet organisme.

Mais je voudrais faire deux remarques. Quelle que soit la voie que vous suiviez, il importe de conserver à l'ACDI sa souplesse, pour qu'elle puisse s'adapter rapidement aux exigences et aux besoins des pays en voie de développement, en fonction des possibilités d'action.

Il faut également—et c'est l'une des conclusions auxquelles nous sommes parvenus—que l'aide au développement puisse faire partie d'un ensemble englobant, pour chaque pays, les autres mesures et instruments que nous avons mis en oeuvre. Je ne sais pas au juste quelle pourrait être l'effet d'une loi pour permettre cette intégration avec d'autres mécanismes et je voudrais attirer votre attention sur cet aspect.

M. Breau: Je ne pense pas que cela fasse une grande différence, monsieur Strahl. L'une des choses que j'ai apprises ici, c'est que pour noyer le poisson, rien ne vaut un projet de loi ou un changement structurel.

[Texte]

What CIDA needs is a clear mandate. It needs a political will in terms of development assistance. It doesn't matter how it's structured. If that will is there and the policy is clear, CIDA can be well managed. I don't think it changes the accountability issue one bit.

Now, if, when the House leader and Parliament plan their time, they have lots of time and are looking for things to do, they can legislate a new act for a new department. But my gut feeling is that it's a waste of time. You should focus on making the policy as clear as possible and making sure it's properly managed.

• 1130

Mr. English (Kitchener): Last night at a forum the chair organized for this committee, we had two African students both critical of aid, almost per se. One said aid has represented white men getting off planes for three days and going home.

Secondly, if we look at aid over time, in the 1950s when we were building highways and seaways, we were building nuclear reactors and dams as our aid. When we were worried about a world food crisis we were into rural development. We come to the 1990s.

In Ms O'Neil's comments and in Mr. Rawkins's brief, you talk about sustainable human development and enhancing human capabilities such as basic education, primary and reproductive health and nutrition, enhancement of the status of women, family planning and provision of clean water supplies. You'll recognize the similarity between those subjects and subjects that we find domestically on the agenda today in Canada, including the status of women, family planning, nutrition and so on.

Criticism of aid in the past has been that it's been the flavour of the month. It's changed in its nature. Projects we've done before have not worked. I think what we're concerned about is how we can be sure that sustainable human development will be getting aid right—to use the phrase “getting government right”, which we're using domestically. Why is it that these particular interests, which were not represented in the aid policy in the 1950s, 1960s and 1970s, are likely to be a better approach than in the past?

I direct that to Mr. Rawkins and Ms O'Neil.

Mr. Rawkins: I don't think many of those issues are new. Perhaps the way they are packaged together and the recognition of the way in which dealing with one of those issues also impacts on another is new, based on learning. But many of those issues have been around for some time.

What we have learned, though—and the learning has taken place at CIDA, at the World Bank and in the UN agencies—is the way in which investments in areas such as basic education, the status of women and family planning impact on the building

[Traduction]

Ce dont l'ACDI a besoin, c'est d'un mandat précis, d'une volonté politique en matière d'aide au développement. Peu importe comment elle est structurée. Si cette volonté existe et si les politiques sont limpides, l'ACDI peut être bien administrée. Cela ne change rien à la question d'imputabilité.

Mais si le leader de la Chambre et le Parlement constatent, en planifiant leurs travaux, qu'il leur reste quantité de temps et s'ils cherchent à s'occuper, ils peuvent toujours élaborer une nouvelle loi pour un nouveau ministère. Mais je sens dans le fond que c'est une perte de temps. Ce qu'il importe, c'est que vous établissiez une politique aussi claire que possible et que vous fassiez le nécessaire pour qu'elle soit bien gérée.

M. English (Kitchener): Hier soir, à un forum que le président avait organisé pour ce comité, nous avons entendu deux étudiants africains qui ont pratiquement attaqué le principe même de l'aide. L'un d'entre eux a dit que cette aide était symbolisée par des blancs qui débarquent d'un avion, passent trois jours et rentrent chez eux.

Deuxièmement, si l'on regarde l'évolution de l'aide, on constate que, dans les années cinquante où nous construisions des autoroutes et des voies navigables, au titre de l'aide, nous construisions des réacteurs nucléaires et des barrages. Lorsque nous craignions une crise mondiale de l'alimentation, nous nous sommes lancés dans le développement rural. Et nous voici dans les années quatre-vingt-dix.

M^{me} O'Neil, et M. Rawkins dans son mémoire, parlent de développement humain durable et de l'amélioration des capacités humaines en mettant l'accent sur l'éducation de base, les soins et la nutrition de base et la santé de la reproduction, l'amélioration de la santé de la femme, la planification familiale et l'approvisionnement en eau potable. Vous reconnaîtrez la similitude entre ces sujets et ceux qui font actuellement partie des priorités du Canada, notamment la condition féminine, la planification familiale, la nutrition, etc.

Dans le passé, on a reproché à l'aide de changer constamment en fonction des préoccupations du moment. Sa nature a changé. Certains projets ont échoué. Je crois que ce qui nous préoccupe maintenant est de trouver un moyen de mettre l'aide sur le droit chemin grâce au développement humain durable—comme on le dit chez-nous, pour le gouvernement... Pourquoi pensez-vous que ces nouvelles orientations, qui ne faisaient pas partie de la politique d'aide dans les années cinquante, soixante et soixante-dix, sont préférables à celles du passé?

Ma question s'adresse à M. Rawkins et à M^{me} O'Neil.

M. Rawkins: Je ne pense pas que ce soit nouveau. Ce qui est peut-être nouveau, c'est la manière dont ces objectifs sont associés et le fait que l'expérience nous a appris qu'agir dans un domaine entraînait des répercussions dans les autres. Il n'en reste pas moins que ce sont des questions dont on discute depuis un certain temps.

Ce que l'ACDI, la Banque mondiale et les agences des Nations unies ont appris, c'est l'effet qu'ont les investissements dans des domaines telles que l'éducation de base, la condition féminine et la planification familiale, sur la capacité d'une

[Text]

of a capacity of a society as a whole to solve its own problems. The World Bank has undertaken many studies that indicate the fact that investment in basic education, for example, or improvements in the status of women have a much better development pay-off than investment in infrastructure.

That's a very simplistic way of looking at it. Clearly to build a country you need more than basic education and you need more than family planning. But if you're going to start somewhere, this agenda suggests what you start with and what a country needs to get right before it can free up substantial investment for other things. What it's doing is to invest in the capacity of its own people to define and to solve their own problems.

It's true that development is a very faddish area. There is this recycling of concepts and the development of new words. "Sustainable human development" sometimes seems like just another term to justify doing the same things. The things are focused differently. The priorities are different. They are relatively simple to understand but very difficult to do.

The other thing about most of these issues is that these are not things Canadians or the Japanese or the Germans can do by coming in and doing it for people. We can't do things about the status of women in Indonesia or Sri Lanka. We can provide support. We can help to facilitate a process. But it's the people in the countries themselves who are going to have to take the major steps. We can help get the legal frameworks right. We can also ensure that if we're looking to support basic education we don't just put money into a ministry of education that is not going to put the money where it makes the most difference. So I think there has been learning.

I hope that's answering your question, even if it's a little bleak.

Mr. English: That's answering exactly.

Turning to Ms O'Neil, the phrase "based on learning" is exactly what I was looking for. We have learned this, have we, particularly in the case of women?

I wanted to address that specifically to Ms O'Neil.

Ms O'Neil: Thank you very much, Mr. English.

Yes, we have learned that. I would like to add too that all these issues are really proxies for an economic and social policy in a developing country that has a focus on people and an economic policy that's aimed at reducing what are sometimes in developing countries exorbitant differences between the rich and the poor.

So this implies not only a budgetary focus on these areas but also a fiscal policy that aims at getting most of the country's investment to poor people.

Now, in virtually all countries women are the poorest people. So to be effective, a focus on health and education ought to have a particular focus on young girls, in terms of education and programs that reduce the extraordinary high rates of illiteracy among women. If you want more clichés, a women-centred, human-based approach to development is extremely important.

[Translation]

société à résoudre ses problèmes. La Banque mondiale a effectué de nombreuses études qui montrent que l'investissement dans l'éducation de base, par exemple, ou l'amélioration de la condition féminine contribuent beaucoup plus au développement que l'investissement dans les infrastructures.

C'est une façon très simpliste de voir les choses. Manifestement, pour édifier une nation, l'éducation de base et la planification familiale ne suffisent pas. Mais il faut bien commencer quelque part et ce programme montre précisément par où commencer et quels sont les problèmes à régler avant qu'un pays puisse consentir des investissements importants dans d'autres domaines. Il s'agit en fait d'investir dans la capacité des gens à définir et à résoudre leurs propres problèmes.

Il est vrai que le développement est souvent une question de mode. On recycle les concepts et on crée de nouvelles formules dans le vent. On a souvent l'impression que le «développement humain durable» n'est qu'un terme de plus pour justifier le statu quo. Les optiques sont différentes; les priorités aussi. Elles sont relativement faciles à comprendre mais très difficiles à réaliser.

Il y a un autre point important: il s'agit de problèmes que ni les Canadiens, ni les Japonais ni les Allemands ne peuvent résoudre à la place des habitants. Nous ne pouvons rien faire pour la condition féminine en Indonésie ou au Sri Lanka, mais nous pouvons apporter un soutien; nous pouvons faciliter le processus. Mais c'est aux habitants de ces pays eux-mêmes qu'il appartient de faire les premiers pas. Nous pouvons les aider à établir un cadre juridique approprié. Si nous avons l'intention d'aider l'éducation de base, nous n'allons pas investir d'argent dans un ministère de l'Éducation qui n'utilisera pas ses fonds de la manière la plus rentable. Je pense donc que l'on a appris beaucoup de choses.

J'espère que cela répond à votre question, même si le tableau que je brosse n'est pas très encourageant.

M. English: Vous y avez parfaitement répondu.

Quant à l'expression «fondé sur l'expérience», c'est exactement celle que je recherchais. C'est ce que nous avons appris, n'est-ce pas, en particulier dans le cas des femmes?

Je tenais à ce que cette remarque s'adresse à M^{me} O'Neil.

• 1135

Mme O'Neil: Merci beaucoup, monsieur English.

Oui, nous l'avons appris. Je tiens également à ajouter que toutes ces questions sont en fait des indicateurs d'une politique socio-économique dans un pays en développement qui met l'accent sur la population, et d'une politique économique qui vise à réduire les différences parfois exorbitantes entre les riches et les pauvres dans les pays en développement.

Cela signifie donc non seulement la prise de mesures budgétaires dans ces domaines mais aussi une politique fiscale destinée à investir surtout en faveur des pauvres.

Or, dans pratiquement tous les pays, les plus pauvres sont des femmes. Pour être efficace, un programme axé sur la santé et l'éducation devrait donc viser particulièrement les jeunes filles afin de réduire les taux extraordinairement élevés d'analphabétisme chez elles. Si un cliché de plus ne vous fait pas peur, je dirais qu'une approche au développement axée sur les êtres humains et surtout sur les femmes, est extrêmement importante.

[Texte]

Mr. English: Would you argue for that as a form of concentration of the Canadian effort in aid, in terms of the countries?

A voice: Hold on to what's sustainable.

Ms O'Neil: Yes, absolutely. It's a logical follow-on. If you're going to concentrate on the poorest people in poorest countries, you would have a disproportionate investment in women in those countries because they form the majority of the poor and the majority of people who indeed lack basic human and legal rights.

Now, I would differ from Phil where he was vague about how Canada could do anything about that, being an outsider. I think we can do a lot on those issues. We may prefer to operate multilaterally in addressing these issues. We may prefer in our bilateral discussions with countries to say Canada has a particular interest in supporting girls' education. The World Bank, for example, is doing that.

I also want though to end by commenting on the point that was brought up at your meeting last night by an African student about white people, white men coming in for two or three days. I think this is a really serious issue and in some measure is linked to the earlier discussion on tied aid.

There is a real problem in the number of advisers from developed countries who descend on poor countries. The committee for development planning at the UN underlined this in their report last year. The value of consultant services paid for through our and everybody else's development aid to Tanzania, for example, is worth three times the entire budget of the Tanzanian public service. There's clearly something wrong with this equation.

It may be fine that we're not tying goods and services so much, but tying to consultants from the developed countries is also a problem and has to be addressed.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): I see Mr. Breau waving his head from left to right, and I want to get him to comment.

Mr. Breau: Mr. English did not specifically ask me the question, and maybe it's because he was afraid of my answer.

Mr. English: No, no.

Mr. Breau: I just hope you focus on where you should focus. I would hope you would not get too caught up in naive solutions that make you feel good. If the purpose is to feel good, then let's just say we're going to help girls, women and people only with their health problems, all things that are important and that I've always supported and will always support.

But I think your focus as parliamentarians should be on whether or not we are going to put up more money here. In my notes I said you should be honest with your intentions. If your intention is just to make yourselves feel good, then throw a little bit of money at health-related programs here and make NGO people feel good. They go out and they interest Canadians about being good. But I would hope you would go beyond that.

[Traduction]

M. English: Seriez-vous alors favorable à ce que le Canada concentre son aide dans ce domaine, pour de tels pays?

Une voix: Ne lâchez pas ce qui est durable.

Mme O'Neil: Absolument. C'est une conséquence logique. Si vous décidez de concentrer vos efforts sur les personnes les plus pauvres, dans les pays les plus pauvres, la plus grande part des investissements sera destinée aux femmes car elles constituent la majorité des pauvres et la majorité des personnes à qui les droits de la personne et les droits légaux les plus élémentaires sont effectivement refusés.

Je ne suis cependant pas d'accord avec Phil qui, voyant les choses de l'extérieur, se montre vague à propos des possibilités. d'intervention du Canada. J'estime au contraire que nous pouvons faire beaucoup dans ces domaines. Peut-être préférons-nous agir dans le cadre d'une opération multilatérale. Peut-être préférons-nous, dans le cadre de nos discussions bilatérales avec ces pays, dire que le Canada tient particulièrement à l'éducation des jeunes filles. C'est ce que fait la Banque mondiale, par exemple.

En conclusion, je voudrais également revenir sur la remarque faite, hier soir, à votre réunion, par un étudiant africain au sujet de ces Blancs qui viennent passer deux ou trois jours avant de repartir. Je crois que le problème est réel et qu'il est lié, dans une certaine mesure, à ce que l'on disait plus tôt de l'aide conditionnelle.

Le nombre des conseillers de pays développés qui débarquent dans les pays déshérités est un véritable problème. Le comité chargé de la planification du développement aux Nations unies l'a souligné dans son rapport de l'an dernier. Le montant payé aux consultants pour leurs services, par nous et par tous les autres participants à l'aide au développement en Tanzanie, par exemple, représente le triple du budget de la Fonction publique de ce pays. Il y a manifestement là quelque chose qui ne marche pas.

C'est peut-être très bien de ne pas trop lier la prestation de biens et de services à l'aide, mais la lier à la participation de consultants de pays développés constitue également un problème qu'il nous faudra régler.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vois que M. Breau n'est pas d'accord, et je voudrais avoir son commentaire.

M. Breau: Ce n'est pas à moi que M. English a posé la question, et c'est peut-être parce qu'il avait peur de ma réponse.

M. English: Non, non.

M. Breau: J'espère simplement que vous saurez choisir vos priorités. J'espère que vous n'allez pas vous contenter de solutions naïves, qui vous donnent bonne conscience. Si c'est cela le but poursuivi, décidons de nous occuper uniquement de la santé des jeunes filles, des femmes et des gens en général, ce qui est important, et ce à quoi j'ai toujours été, et serai toujours, favorable.

Mais vous êtes des parlementaires, et à ce titre, vous devez surtout décider s'il convient ou non d'investir plus d'argent dans cette aide. Dans mes notes, j'écrivais que vous devriez exprimer franchement vos intentions. Si votre intention est uniquement de vous donner bonne conscience, donnez un peu d'argent, à gauche et à droite, aux programmes liés à la santé et faites plaisir aux ONG qui essaient surtout de donner bonne conscience aux Canadiens. Mais j'espère que vous ne vous en tiendrez pas là.

[Text]

I say some of these things are naive, as important as they are, because I wonder what the point is in a given country of hoping you're going to help defenceless poor people with their health problems if the major capital in which some of the people live doesn't have a sewage system.

How can you say that infrastructure does not help people? How many large capitals in the poorest countries of the world have a sewage system? How many cities have? So what does that do to the health of those people?

It is not that simple. I'm not suggesting that you should not go there and help people, but I hope your focus would be whether you are going to put up more money. Are you going to do things that in Canada's long-term interests... Partly it is wanting to help in every way that we can, but Canada's long-term political, diplomatic and economic advantage should also be your focus. Don't worry about whether it's legislated in a department or if you're only going to help NGOs. Are you going to put up more money or not? That's the issue.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Rawkins, the hair is standing up on your head.

Mr. Rawkins: You noticed, Mr. Chairman.

I think there's been something of a misrepresentation of what has been said here. I don't think anybody said infrastructure was not necessary, but it's not necessarily infrastructure that is the answer.

I think where you put your money in any particular country depends on how the people in that country determine what their priorities needs are. What we have learned is that the agenda we discussed a few minutes ago tends to be the best way of getting at what are typically the priority needs in any particular country, region or community.

However, if the people in a particular community determine that what they need first is an access road or a telephone line or electricity in order that if they go to school, they can see what they're doing, you do that first in that particular case. But that doesn't take away from the overall global priority attached to girls' education, for example, as Maureen said earlier.

We have learned that this is the most important investment. This is not just something that makes you feel good. This is something that pays dividends in terms of the long-term capacity development of that country, creating a basis whereby young women can build the confidence and the knowledge to solve their own problems.

There is ample evidence of what young women can do, when they're given that start in life, in terms of developing cooperatives and developing economic solutions to their problems. It's not going to solve everything and it's not going to solve problems in three or four years, but in the long term it's the soundest type of investment that you can make, and that's what we've learned.

[Translation]

Malgré l'importance de certaines de ces questions, j'ai parlé de naïveté, car je me demande à quoi bon espérer aider les pauvres sans défense à résoudre leurs problèmes de santé dans un pays quelconque, si la capitale où habitent certains d'entre eux n'a pas de réseau d'égouts.

Comment pouvez-vous dire que les infrastructures ne sont pas importantes? Combien de capitales, dans les pays les plus pauvres du globe, ont un réseau d'égouts? Combien de grandes villes? Quel effet pensez-vous que cela peut avoir sur la santé des habitants?

• 1140

Ce n'est pas si simple. Je ne prétends pas que l'on ne devrait pas aider ces gens, mais j'espère que ce dont vous allez vous occuper, c'est de décider s'il convient ou non d'investir plus d'argent. Allez-vous faire ce qui, dans l'intérêt à long terme du Canada... Il y a, bien sûr, le désir d'aider de toutes les façons possible, mais vous devriez également penser à l'intérêt politique, diplomatique et économique à long terme de notre pays. Peu importe que cela se décide dans un ministère ou que vous aidiez seulement les ONG. Allez-vous investir plus d'argent ou pas? C'est cela la question.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Rawkins, vous avez les cheveux qui se dressent sur la tête.

M. Rawkins: Vous l'avez remarqué, monsieur le président.

Je crois que cela ne correspond pas exactement à ce que l'on a dit ici. Personne n'a dit que les infrastructures n'étaient pas nécessaires, mais elles ne sont pas nécessairement la solution.

Je crois que les domaines d'intervention dans un pays dépendent des priorités de ses habitants. Nous avons constaté que le programme dont nous discutons il y a quelques minutes est sans doute la meilleure façon de répondre aux besoins prioritaires d'un pays, d'une région ou d'une collectivité.

Cependant, si les membres d'une collectivité décident qu'ils leur faut avant tout une voie d'accès, une ligne téléphonique ou une ligne d'alimentation en électricité, afin que les enfants voient clair en allant à l'école, c'est par là qu'il faut commencer. Il n'en reste pas moins que l'éducation des jeunes filles, par exemple, demeure une priorité mondiale, comme le disait tout à l'heure Maureen.

Nous avons appris que c'est là l'investissement le plus important. Ce n'est pas seulement quelque chose qui donne bonne conscience; c'est quelque chose qui rapporte des dividendes parce qu'il contribue au développement de la capacité à long terme d'un pays et permet aux jeunes femmes de prendre confiance en elles et d'acquiescer les connaissances nécessaires pour résoudre leurs problèmes.

Il est amplement prouvé que lorsqu'on leur donne l'impulsion nécessaire, les jeunes femmes sont capables de faire bien des choses, notamment, de créer des coopératives et de trouver des solutions économiques à leurs problèmes. Certes, tout ne sera pas réglé, et ces problèmes ne seront pas résolus en trois ou quatre ans, mais à long terme, c'est le type d'investissement le plus fructueux que nous puissions faire, et c'est cela que nous avons appris.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Lastewka (St. Catharines): I would like to thank the four of you for your input today. You've had a major impact on me, although you're similar in some areas but very different in others. I come from the standpoint of always trying to be a little more specific in our foreign policy, but I'm quickly learning that we need to be flexible.

I was interested in your reaction to tying it trade but still to sustainable human development. I would like you to comment—perhaps this was already addressed by Mr. Rawkins in the answers to Senator Andreychuk—on the fact that we really need to know and understand what we're trying to do in each country that we're in. We should know what return we're getting on our dollar, but that could be improvement in that country alone or it could be tied to trade.

More importantly, we should know how every dollar is being spent in that country and what return we're getting from that country. That's the first part of my question.

Ms O'Neil: I agree. I think creating that framework and defining those objectives is absolutely essential. If we don't do that then we don't have any way of judging whether or not we're doing what we said we'd do, because we never said what it was we were trying to do. It's not that this doesn't happen at all, it's just that its often fragmented.

Clearly you would have a strategy much more weighted on the development assistance side if there was agreement that the focus should be on the poorest countries. You would have a very comprehensive strategy for the development assistance portion, but that doesn't mean that in a country that had graduated, you would not have a comprehensive strategy.

Earlier it was asked what those other mechanisms might be. We have the Export Development Corporation, with a budget of \$9 billion, so there's some flexibility there. There are particular country-to-country debt forgiveness arrangements that Canada could make, both for poor countries and for others, that are not part of this core. There are particular bilateral trade arrangements we could make.

All of these things should be part of the country's strategy. So must the multilateral organizations' policies affecting the countries that we have very clear and strong relationships with be understood. It's our contention that if you don't do that it's very hard to know where you are or, indeed, where you're going or where you ought to go. And it's very hard to have public discussion, meaning discussion among parliamentarians or the broader public, if those sorts of things are not well defined.

Mr. Gladu: I just want to add to what Maureen was saying when she introduced the idea of EDC. The problem with EDC on the commercial side is that all of the countries, particularly the poorest countries you are talking about, are off-covered, which means the EDC cannot take the risk there.

M. Lastewka (St. Catharines): Je tiens à vous remercier tous les quatre de ce que vous nous avez dit aujourd'hui. Vos propos m'ont beaucoup frappé, bien que nous partagions les mêmes vœux dans certains domaines mais voyons les choses très différemment dans d'autres. J'ai toujours tendance à privilégier des objectifs plus précis dans notre politique étrangère, mais je commence à me rendre compte qu'il faut faire preuve de souplesse.

J'ai été intéressé par votre réaction à l'établissement d'un lien entre l'aide et le commerce mais aussi le développement humain durable. Je souhaiterais avoir votre avis—M. Rawkins en a peut-être déjà parlé lorsqu'il a répondu au sénateur Andreychuk—sur la nécessité de savoir et de comprendre ce que nous essayons de faire dans chaque pays où nous intervenons. Nous devrions savoir ce que nous rapporte notre argent, que cela se traduise uniquement par des améliorations dans le pays ou que notre aide soit liée au commerce.

Ce qui est plus important c'est de savoir comment chaque dollar est dépensé dans ce pays et ce que nous en retirons. C'est la première partie de ma question.

Mme O'Neil: Je suis d'accord. Il est absolument indispensable d'établir un cadre général et de définir les objectifs. Sans cela, il nous sera impossible de savoir dans quelle mesure notre action correspond au but fixé, puisque nous ne l'avions jamais défini au départ. Ce n'est pas que cela ne se produise jamais, mais c'est souvent fragmenté.

Manifestement, la stratégie serait beaucoup plus axée sur l'aide au développement s'il était convenu de donner la priorité aux pays les plus pauvres. Il y aurait une stratégie très complète d'aide au développement, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en aurait pas dans un pays qui a progressé.

Quelqu'un a demandé tout à l'heure quels pourraient être ces autres mécanismes. Nous avons la Société pour l'expansion des exportations, avec un budget de 9 milliards de dollars; cela nous donne une certaine marge de manœuvre. Le Canada pourrait prendre des mesures de remise de dette de pays à pays, en faveur des pays les plus pauvres et d'autres nations qui ne font pas partie de ce groupe. Nous pourrions conclure des accords commerciaux bilatéraux particuliers.

• 1145

Tout cela devrait faire partie de la stratégie de notre pays. Il faut également bien comprendre les politiques des organismes multilatéraux qui ont un effet sur les pays avec lesquels nous avons des liens très solides. Si vous ne faites pas cela, il vous sera très difficile de savoir où vous en êtes, où vous allez et où vous devriez aller. Et il est très difficile de tenir un débat public, c'est-à-dire un débat entre parlementaires ou dans le grand public, si ces éléments ne sont pas définis avec précision.

M. Gladu: Je voudrais simplement ajouter une remarque à ce que Maureen disait lorsqu'elle a présenté l'idée de la SEE. Le problème sur le plan commercial, dans le cas de la SEE, c'est que tous les pays, en particulier les plus pauvres dont vous parlez, ne sont pas couverts, ce qui signifie que la SEE ne peut pas assumer le risque.

[Text]

There is one section, section 23, which is concessional financing, that is completely tied up on China because of the cut-backs in funding and so forth. It only involved Algeria and China in the first place, but now it's a matching mechanism—and we won't get into the competitive world of international concessional financing. But the comment I want to make is that EDC is not the alternative in those countries.

But the point about the cohesiveness of our approach on a country basis, and in some cases on the regional basis rather than countries because you want to have the flexibility of dealing with the political element and all of the factors that go in there, is that it's at two levels.

At one level it's at the level of CIDA's mechanism. There is a mix of mechanisms, whether it's the different channels, multilateral, bilateral and so forth, and the various executing approaches that we can use, NGOs and others. Then there's the level of the comprehensiveness and cohesiveness of our instruments in the broader sense, including trade, export support mechanisms, imports, all of these other elements.

So there are two levels. There is cohesiveness amongst the instruments of CIDA and then there is CIDA as part of the whole package. And that's where I think I diverge with some of the comments. I cannot think of CIDA in a vacuum, and that it's strictly attached to the ideal objective that we all share—and God knows we do—of solving some of the basic, very fundamental humanitarian problems there. It's just not the way the world works, nor is it the way we can afford to make it work in Canada with the resources we have.

So I just want to bring that perspective forward.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Paré.

M. Paré: J'ai accumulé un certain nombre de frustrations au cours de l'avant-midi et je suis content d'avoir l'occasion d'en exprimer quelques-unes.

Premièrement, il m'apparaît que, lorsqu'on analyse la question de l'aide aux pays en voie de développement, il faut revenir à la raison d'être des organisations. Pourquoi les ONG existent-ils? C'est très clair, c'est pour venir en aide aux citoyens les plus pauvres du monde. Pourquoi, d'autre part, les entreprises privées existent-elles? C'est pour faire des profits. Je suis capable de vivre avec les deux, en autant qu'on respecte les règles du jeu. Qu'on se donne des règles du jeu claires.

Actuellement, je ne pense pas que les règles du jeu sont claires et la preuve, c'est que l'entreprise privée, pour se mettre le nez dans le bilatéral, est obligée d'exiger l'aide liée. Je ne suis pas sûr que M. Gladu a la même définition que nous de l'aide liée. Pour moi, l'aide liée veut dire que le Canada, dans le bilatéral—qui représente d'ailleurs 33 p. 100 de l'aide alors que les ONG n'en prennent que 10 p. 100—à partir du moment où il convient de faire de l'aide géographique ou bilatérale, exige, en même temps que les biens et services qui seront consommés dans le cadre de ce projet, que cette aide—là soit d'origine canadienne.

D'une part, on nous a dit que—ce n'est pas moi qui l'invente, c'est dans les documents de M^{me} O'Neil—62 p. 100 de l'aide est liée. D'autre part, un autre élément qui me rend un peu mal à l'aise est qu'on a deux approches complètement

[Translation]

L'article 23 concernant le financement de faveur est complètement bloqué en ce qui concerne la Chine à cause des réductions de l'aide financière, etc. Au début, cela ne concernait que l'Algérie et la Chine, mais c'est maintenant devenu un mécanisme de contrepartie. Nous ne voulons pas nous engager dans le domaine du financement de faveur international, où la concurrence est rude, mais ce que je tiens à dire, c'est que la solution de la SEE n'est pas valable pour ces pays.

D'autre part, la cohérence de notre approche par pays, et dans certains cas, par région, lorsqu'on veut avoir la latitude de traiter avec l'élément politique et tous les facteurs qui entrent en jeu, joue à deux niveaux.

Il y a tout d'abord le niveau des mécanismes de l'ACDI, multilatéraux, bilatéraux, etc., et des divers moyens d'exécution que nous pouvons utiliser, ONG et autres. Mais il y a aussi, au deuxième niveau, la globalité et la cohérence de nos instruments, au sens large du terme, notamment le commerce, les mécanismes de soutien des exportations, les importations, et tout le reste.

Il y a donc bien deux niveaux. Il y a la cohérence des instruments utilisés par l'ACDI et il y a aussi l'ACDI en tant qu'élément de l'ensemble. Et c'est sur ce point que je ne suis plus tout à fait d'accord avec certaines des remarques qui ont été faites. Il m'est impossible de concevoir l'ACDI isolément comme étant strictement attachée à l'idéal que nous partageons tous—et Dieu sait que c'est vrai—de résoudre des problèmes humanitaires absolument fondamentaux dans ces pays. Ce n'est pas ainsi que marche le monde, et ce n'est pas non plus ainsi que nous pouvons fonctionner au Canada, compte tenu de nos ressources.

Je tenais à souligner ce point.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Paré.

Mr. Paré: I have become increasingly frustrated during the morning and I'm glad to be able to vent some of my concerns.

First of all, it seems to me that when we analyze assistance to developing countries, we must think about the rationale of these organizations. Why do we have NGO? It's very simple, to help the poorest people in the world. On the other hand, why are there private companies? To make money. I can accept both, as long as they respect the rules of the game. Let us give ourselves clear rules.

I don't think these rules are clear at the present time and the proof is that, in order to enter the bilateral arena, a private company has to demand that assistance be tied. I'm not sure that Mr. Gladu's definition of tied assistance is the same as ours. As far as I'm concerned, tied assistance means that Canada, in the bilateral sector—representing 33% of assistance while NGOs only represent 10%—as long as we're talking about bilateral aid, requires that it be of Canadian origin as well as the goods and services that will be used within the project.

On the one hand, we have been told—I didn't make it up, it's in Ms O'Neil's documents—that 62% of aid is tied. On the other hand, we have two totally different approaches to setting objectives and priorities, and that makes me uncomfortable. It

[Texte]

différentes lorsque vient le temps d'établir les objectifs et les priorités. M. Gladu nous dit dans son document que pour qu'un programme réponde au besoin, il faut laisser au secteur privé l'initiative d'identifier, de structurer et de mettre en oeuvre les projets de développement.

[Traduction]

his document, Mr. Gladu writes that for a program to meet the needs, the private sector must be free to identify, structure and implement development projects.

• 1150

À l'opposé, et complètement à l'opposé, M. Rawkins nous dit qu'il faut partir des besoins exprimés par la population. Il faut permettre aux populations qui vivent leurs misères d'identifier leurs propres besoins. Personnellement, je l'avoue, mon choix est clair. Il va dans la deuxième option.

J'ai dit, plus tôt, que les ONG ne véhiculent que 10 p. 100 de l'aide. Donc, qu'on ne vienne pas nous dire qu'on doit mettre les ONG en opposition avec le bilatéral. Je trouve cela un petit peu scandaleux.

Il y a un autre élément avec lequel, en tout cas, je suis encore un petit peu estomaqué. M. Breau nous dit que les objectifs ne sont pas les mêmes. Cela me scandalise. Personnellement, je croyais que les objectifs de l'aide publique au développement étaient contenus dans la charte de l'aide canadienne. J'en rappelle deux. Le premier, l'aide à la pauvreté. Je ne comprends pas que le bilatéral n'ait pas cela comme objectif, alors que c'est ce que les ONG ont comme objectif. Je ne comprends pas non plus que le développement des ressources humaines durables ne soit pas également un objectif fondamental dans le bilatéral.

Je vais terminer avec un exemple. Je vais prendre l'exemple du CECI, un petit organisme d'aide internationale qui envoie dans le monde des jeunes coopérants canadiens. Ce sont des jeunes qui ont entre 25 et 35 ans, qui sont des professionnels, des agronomes, des ingénieurs, et qui acceptent de travailler car, au Canada sans doute, l'entreprise privée n'a pas été capable de leur créer des jobs. Donc, ils s'en vont sur le marché international. Ils donnent presque leur temps, on leur accorde un montant symbolique de 1 000\$ par mois, et là, voici que les gens qui interviennent dans le bilatéral trouvent que c'est de la concurrence déloyale. Il faudrait que le partenariat, que les gens qui acceptent de faire du bénévolat dans le monde disparaissent pour laisser toute la place à l'entreprise privée!

Je dis à l'entreprise privée qu'elle a la Société pour l'expansion des exportations. Comment se fait-il que, alors que vous prêchez pour la libre entreprise, pour la compétitivité, lorsqu'arrive le moment de l'intervention dans les pays en voie de développement, vous êtes obligés de quémander des privilèges pour pouvoir être capables de prendre votre place?

Ma frustration est terminée.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous voyez, il est éloquent notre compagnon Paré. Monsieur Breau, vous voulez brièvement répondre?

M. Breau: Monsieur Paré, lorsque j'ai dit que les objectifs n'étaient pas les mêmes, ce que je voulais dire c'est que le programme d'ONG est dirigé par les ONG eux-mêmes. Ils déterminent en gros les secteurs et les projets qu'ils veulent faire. Dans le programme bilatéral, bien que l'objectif général serait le même, c'est décidé surtout de gouvernement à gouvernement.

The opposite—completely opposite—point of view was given by Mr. Rawkins, who said we should start with the needs as expressed by the country. We have to allow poor countries to identify their own needs. I admit my own choice is clear. I choose the second option.

A little earlier, I said that NGOs provide only 10% of assistance. So don't tell us that NGOs should be competing with the bilateral program. It takes some gall to say that.

I'm still a little flabbergasted about something else. Mr. Breau told us the objectives were not the same. I'm deeply shocked. Personally, I thought that official development assistance was included in the Canadian Aid Charter. I can think of two of them. The first is to help the poor. I can't understand why this is not an objective of bilateral programs, when it is the objective of NGOs. I also don't understand why the development of sustainable human resources is not a fundamental objective of bilateral aid either.

I will conclude with an example, the ISCC, a small international assistance organization which sends young Canadian cooperative workers abroad. These young people are between 25 and 35 years old; they are professionals, like agronomists or engineers, who agree to work abroad because they probably couldn't find a job in Canada's private sector. So, they move to the international scene. They work almost for free, and receive a symbolic amount of \$1,000 a month. Then along come the bilateral aid people who claim this represents unfair competition. They want the partnerships and the people who are basically doing volunteer work abroad to disappear so the private sector can have the field to itself!

Well, the private sector gets help from the Export Development Corporation. How is it that you preach free enterprise and competitiveness, but when it comes to markets in developing countries, you ask for special privileges just to be able to enter those markets?

There, I've let off my steam.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): As you can see, our friend Paré is very eloquent. Mr. Breau, would you like to quickly respond?

Mr. Breau: Mr. Paré, when I said that the objectives were different, what I meant was that NGOs set their own programs. They basically decide which sectors they want to work in and which projects they want to implement. In the bilateral program, the general objectives are the same, but they are decided between governments.

[Text]

Je suis parfaitement d'accord avec vous. Lorsque je disais à l'ouverture qu'on ne devrait pas avoir un programme d'aide justifié seulement par des intérêts commerciaux et économiques à court terme et qu'on ne devrait pas lier l'aide à des biens et services canadiens, c'était pour les mêmes raisons que vous venez d'exprimer.

Lorsque je parle de programme d'aide bilatéral, je ne veux pas dire nécessairement diriger seulement par le secteur privé. Au contraire, ce que je veux dire, plutôt que d'avoir des objectifs ou des programmes qui sont déterminés librement par des ONG, qui veulent faire ce qu'ils veulent faire, le gouvernement canadien, de gouvernement à gouvernement, devrait négocier une entente de développement avec un pays récipiendaire. À partir de là, cela ne devrait pas être seulement guidé par des intérêts commerciaux ou économiques à court terme. Cela devrait être déterminé par un objectif clair qui est d'aider le développement économique et social dans ce pays-là.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Gladu, je vois que vous voulez répondre également. Allez-y.

M. Gladu: Je voudrais simplement souligner une couple de choses et essayer de clarifier un petit peu deux des points que vous avez mentionnés.

Le premier, et je persiste à croire, basé sur les genres d'intervention qu'il y a eu, c'est qu'il y a une confusion entre l'aide liée et le contenu canadien. Je vais vous donner l'exemple dans le bilatéral.

Dans le bilatéral, les chiffres que j'ai obtenus cette semaine en vérifiant certaines choses, me portent à penser que—avec l'évolution très vite qui s'est faite depuis une couple d'années à cause du changement de «mixtes activités»—, environ 45, 48 p. 100 est livré par le secteur non profitable, comme on l'appelle, et la balance par le secteur privé. Dans les deux cas, ce qui est fait est calculé comme étant de l'aide liée. Dans le cas des ONG, vous serez les premiers à admettre que du 40 p. 100 que les ONG livrent, une bonne partie n'a pas de contenu canadien, ce ne sont que des coûts locaux qui apparaissent dans les statistiques comme étant de l'aide liée.

• 1155

La même chose pour le secteur privé. Lorsque l'on regarde ce que le secteur privé fait dans le bilatéral actuellement, il y a énormément de coûts locaux sur les projets, etc. Ce n'est pas un contenu canadien. L'équation que les gens font, c'est que l'aide liée signifie que c'est un contenu canadien total.

C'est absolument faux. C'est là, je pense, qu'il faut clarifier. C'est là que le Comité aurait lieu de clarifier ses statistiques, ce qu'elles signifient et ce qu'il y a dedans. C'est un premier point.

Pour ce qui est du deuxième point, en soulignant ce que j'ai mentionné dans certains des éléments quand j'ai écrit ce papier la semaine dernière, c'était simplement pour signaler certaines choses. Je ne voulais absolument pas dire que le secteur privé est le seul qui doit livrer l'aide au développement. Je voulais souligner que, lorsque le secteur privé est impliqué, que ce soit, à travers le bilatéral ou la coopération industrielle, le meilleur mécanisme, au lieu de le voir partir d'en haut en descendant,

[Translation]

I'm in perfect agreement with you. When I said at the beginning that we should not have an assistance program based solely on short-term economic and trade interests and that it should not be linked to Canadian goods and services, it was for the same reasons you just gave.

When I talk about bilateral aid programs, I don't necessarily mean they should be managed by the private sector alone. What I mean is that rather than have objectives or programs independently established by NGOs, which want to set their own agendas, the Canadian government should negotiate a development agreement with recipient countries. It should be an agreement between governments. Under such a system, factors other than short-term economic or trade interests would also be taken into account. There would be a clear objective: to help the economic and social development of the partner country.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Gladu, I see you also want to respond. Go ahead.

Mr. Gladu: I simply want to make a couple of points and try to clarify two issues you raised.

The first thing I want to say, based on what I have heard today, is that there is clearly some confusion between tied aid and Canadian content. I'll give you an example based on bilateral aid.

Based on figures I got this week by doing a little research, it seems that—given the rapid changes which have occurred over the last few years in terms of the mix of activities—approximately 45% to 48% of aid is delivered by the so-called non-profit sector, and the rest is delivered by the private sector. In both cases, this is perceived as being tied aid. As for NGOs, you would be the first to admit that of their 40% share of aid, there is little Canadian content. Only local costs reflected in statistics count as tied aid.

The same applies to the private sector. If you look at what the private sector is currently doing in terms of bilateral aid, there are enormous local costs involved in projects and in other areas. But this is not Canadian content. People seem to believe that tied aid means complete Canadian content.

That's absolutely false and I think we have to clarify this matter. It would be helpful if the committee could shed some light on its statistics, explain what they represent and what they include. That's my first point.

As for my second point, in relation to what I said earlier, I want you to know that in writing my brief last week, my intention was simply to bring a few things to your attention. I did not intend at all to say that only the private sector should deliver development aid. What I wanted to say was that when the private sector is involved in either bilateral programs or industrial cooperation, the best system is to use a bottom up approach instead of a top down one, whereby CIDA and other

[Texte]

[Traduction]

c'est-à-dire choisi par l'ACDI avec les pays et descendre, c'est mieux, de la même façon que les ONG opèrent, de le faire *bottom up*, c'est-à-dire laisser l'initiative, comme on le fait avec les ONG, de structurer, de développer, d'identifier le partenaire local, le projet avec leurs besoins et de monter le projet *from the bottom up*.

C'est simplement l'argumentation que je fais. Je ne dis pas que c'est seulement le secteur privé qui doit tout livrer. Je dis que le processus de donner l'initiative au secteur privé pour identifier ces projets dans un contexte donné qui remplit les objectifs qu'on veut, c'est le *government assistance* dans ce cas-là. C'est de ce processus que je parle, mais cela ne signifie pas que le secteur privé s'accapare de tout ce qui se fait au point de vue du développement. Absolument pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Gladu. Monsieur Mills.

Mr. Mills (Red Deer): I will try to make this as brief as I can.

I would like to thank all of you for being here. It has been most helpful. I think we are looking at very complex issues and trying to come to clear-cut answers. As we were discussing at break, a lot of the trade-offs that are necessary sometimes are hard to achieve.

I still can't come to grips with the trade-off between the government-to-government straight transfers and the role of the NGOs in a particular country. Possibly I am being influenced partly by some of the ambassadors I have talked to. They say not to trust so much in the NGOs, which have a vested interest and represent a small little group, be it a church group or be it whatever. They are so narrowly focused in a country that if you give aid to them, or let them distribute your aid, it just goes to that little tiny group. If you give it to the government, then the government represents the country.

Now, I know you have human rights and all of those areas. How do you address that type of concern, where your NGOs might be so narrowly focused that they really aren't getting to the people of the country either? The government isn't, but then maybe the NGO isn't. How do you address that problem?

Mr. Rawkins: To be fair, first of all, we must say there are governments and there are governments, and there are NGOs and there are NGOs. Very much depends on the depth and care of the analysis you undertake in the country concerned.

In very many cases CIDA and the Government of Canada in general have found that the use of the NGO channel is a much more effective way of making sure the resources get to the people.

There are NGOs that are highly unrepresentative. Your analysis should indicate that if NGOs are of that character in a particular country, then it is not a useful way to go. If a government is struggling to put in place an economic and social policy that is very supportive of bringing up the standard of living and the choices of the ordinary people in the country, then clearly there is merit in at least putting a proportion of your funding directly through the government. That does not mean you leave the NGOs out of it.

countries make decisions and let them trickle down. The bottom up approach is better; it's how NGOs operate. We should let them take the initiative, identify local partners, structure and develop projects based on the partner's needs and show them how a project works from the bottom up.

That's all I'm saying. I'm not saying that only the private sector should deliver aid programs. I'm saying that the process of letting the private sector take the initiative of identifying projects in a given context that meet specific objectives is one that involves government assistance. That's the process I'm talking about, but it doesn't mean that the private sector should take over the development sector. Not at all.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Gladu. Mr. Mills.

M. Mills (Red Deer): Je vais essayer d'être bref.

J'aimerais remercier tous nos invités d'être venus. Cette séance a été très utile. D'après moi, les questions que nous examinons sont très complexes, alors que nous essayons de trouver des solutions faciles. Comme nous le disions pendant la pause, il est parfois difficile de faire des compromis.

Je ne comprends pas encore vraiment les avantages et les désavantages des transferts directs entre gouvernements et le rôle que jouent les ONG dans certains pays. J'ai peut-être été influencé par certains ambassadeurs avec lesquels j'ai parlé. Ils m'ont dit de ne pas faire trop confiance aux ONG, puisque celles-ci défendent des intérêts très précis et ne représentent qu'un tout petit group, tel un groupe religieux. Leurs activités sont tellement concentrées à l'étranger, que si elles reçoivent de l'aide, ou si elles la distribuent pour quelqu'un d'autre, elles ne rejoignent qu'une population très limitée. Si l'aide est attribuée à un gouvernement, celui-ci représente tout le pays.

Bon. Je sais que vous vous préoccupez des droits de la personne et de toutes sortes d'autres questions. Que répondez-vous donc quand on vous dit que les ONG ont un champ d'action tellement restreint qu'il n'aide pas vraiment la population du pays? Le gouvernement ne réussit pas à aider sa population, mais il en est peut-être de même pour les ONG. Quelle est donc votre réponse?

M. Rawkins: Soyons justes. Tous les gouvernements ne se ressemblent pas et toutes les ONG ne se ressemblent pas non plus. Tout dépend de la qualité des analyses faites de la situation du pays en question.

Dans plusieurs cas, l'ACDI et le gouvernement canadien se sont rendu compte que les ONG sont généralement le moyen le plus efficace de venir en aide aux gens.

Certaines ONG ne font pas du bon travail. Si vous faites une analyse et que vous découvrez que certaines ONG ne sont pas efficaces à l'étranger, vous devez trouver une autre solution. Si un gouvernement essaie de mettre en oeuvre une politique sociale et économique qui vise à améliorer le niveau de vie d'une population et de lui offrir plus de choix, il est évident qu'une partie des crédits doit être versée au gouvernement du pays en question. Mais cela ne signifie pas qu'il faut oublier les ONG.

[Text]

There are countries, such as Bangladesh, where a very substantial part of the country's health care and basic education programs are being delivered not by the government but by the NGOs. The government recognizes that it does not have the capability to do it for itself.

• 1200

So really, in answer to your question, it depends on the particular country, on the NGOs, on CIDA, on the Government of Canada's capability of doing a solid analysis, and also on the Canadian NGOs themselves doing careful analysis before they select their partners.

Mr. Mills: Are we doing that analysis now, adequately?

Mr. Rawkins: I don't think there's too much to worry about on that side in terms of the NGOs. CIDA's and the NGOs' procedures have been tightened up in the last few years in making sure money goes to the right place.

A lot more can be done by the Government of Canada, both by CIDA and by Foreign Affairs, in terms of the overall depth of analysis of the countries in which it works. Maybe the analysis is better on the macro-economic side than it is on the situation of the grassroots and how best to get money there. On the NGO side both CIDA and the NGOs have moved to answer the sort of questions you're raising.

Ms O'Neil: I think that's an extremely important question. If we think about it and set aside the idea, just for the purpose of discussion, that the theoretical country you may be talking about is not a country that's abusing human rights and does have a fairly good grip on its own economic and social policy, it's easy to understand why they would want transfers.

In many ways the combination of bilateral programs through different donor agencies and the multilateral programs through banks or the UN are the equivalent of our equalization payments between regions in Canada. People would be frustrated if, rather than attempt to look at the overall Canadian policies and how they're having an impact in Newfoundland, we decided the solution to Newfoundlanders' problems was to send NGOs from Ontario there, all of whom would negotiate independently with that government. You can see why there would be frustration at the other end.

That's why it's so important to keep in balance our various ways of dealing with countries and not be so definitive and say the only route to go is through this channel. I don't think that would make sense. No matter how good NGOs are, I don't believe you can replace appropriate redistribution of the world income.

However small and inadequate our ways are through governments and multilateral channels, I would never make the argument these can be replaced by the activities of NGOs around the world, interesting though the idea may be.

Mr. Regan: Today we've discussed mostly aid and we haven't really got much into the issues of debt relief or trade. I'd like us to move to the issue of trade for the moment.

[Translation]

Dans certains pays, tels le Bangladesh, certains programmes de soins de santé et d'éducation sont administrés non par le gouvernement mais par les ONG. Le gouvernement reconnaît qu'il n'est pas apte à accomplir cette tâche lui-même.

Donc, pour répondre à votre question, cela dépend en réalité du pays, des ONG, de l'ACDI, de la capacité du Canada à effectuer une analyse approfondie, et de celle des ONG canadiennes elles-mêmes d'effectuer une analyse prudente avant de choisir leurs partenaires.

M. Mills: Actuellement, faisons-nous correctement une telle analyse?

M. Rawkins: Je ne pense pas qu'il y ait trop de souci à se faire dans ce domaine, en ce qui concerne les ONG. Ces dernières années, on a donné beaucoup plus de rigueur aux procédures de l'ACDI et des ONG afin de s'assurer que l'argent arrive bien à ceux à qui il est destiné.

Le gouvernement du Canada, par l'intermédiaire de l'ACDI et des Affaires étrangères, pourrait encore beaucoup faire pour approfondir l'analyse des pays où il a des activités. Il se peut que l'analyse des facteurs macro-économiques soit meilleure qu'elle ne l'est de la situation à la base et du meilleur moyen de faire parvenir l'argent. D'un autre côté, les ONG et l'ACDI ont pris des mesures pour trouver réponse au genre de questions que vous posez.

Mme O'Neil: Cela me paraît une question extrêmement importante. Si l'on y réfléchit bien et si l'on laisse de côté l'idée, pour faciliter le débat, que le pays théorique dont vous parlez n'enfreint pas les droits de la personne et contrôle assez bien sa propre politique socio-économique, il est facile de comprendre pourquoi ils voudraient des transferts.

À de nombreux égards, la combinaison de programmes bilatéraux mis en oeuvre par l'intermédiaire de différents organismes donateurs et les programmes multilatéraux réalisés par l'intermédiaire des banques et des Nations unies, équivalent à nos paiements de péréquation au Canada. Les gens n'apprécieraient guère qu'au lieu d'examiner les politiques globales canadiennes et leurs effets sur Terre-Neuve, nous décidions que la solution des problèmes de ces habitants consiste à y envoyer des ONG de l'Ontario qui négocieraient toutes individuellement avec le gouvernement. Il est facile de comprendre le sentiment de frustration que cela créerait à Terre-Neuve.

C'est pourquoi il est extrêmement important de maintenir un équilibre entre nos diverses méthodes d'intervention et de ne pas dire catégoriquement que la seule solution consiste à utiliser ce canal. Je ne pense pas que ce soit logique. Quelles que soient les qualités des ONG, je ne pense pas qu'il soit possible de remplacer une redistribution appropriée des revenus mondiaux.

Quelle que soit la faiblesse et l'insuffisance de l'aide gouvernementale et multilatérale, je ne dirai jamais qu'elle pourrait être remplacée par les activités des ONG dans le monde, si intéressante que soit cette idée.

M. Regan: Nous avons aujourd'hui surtout parlé d'aide et n'avons guère abordé les questions d'allègement des dettes ou de commerce. Je voudrais que nous examinions un instant la question du commerce.

[Texte]

A lot of Canadians have concerns about Canadian jobs when it comes to imports from countries where there are low wage levels. I think they'd perhaps be surprised to learn, for example, that we have restraints on imports of clothing from countries like Bangladesh. I wonder what your views are on how we should be dealing with those issues in our report.

Ms O'Neil: This is one of the issues actually that has been well understood for sometime but where the politics have proved enormously difficult. Indeed, Lester Pearson, after his international report called *Partners in Development* was published, said this often comes down to a consideration of development in east Asia or—he was speaking to an American audience—votes in the mid-west. I think that's one very easy summing up of why the right thing in policy terms has been very difficult to do.

The issue of Bangladesh and textiles raises the point that we maintain textile jobs in Canada at a cost of, I believe, \$100,000 per job, but the textile worker is making about \$19,000. However, textile operations are located in a particular part of the country where the fear of losing those jobs, no matter what the public subsidy, is seen as greater than whatever the benefits have been to overall consumers in Canada or indeed, for example, to Bangladesh.

• 1205

So it's not an easy question. It's an easy policy analysis, but not an easy question to deal with in terms of domestic politics.

We would argue that if we are to expect to have good, well-functioning markets for our goods elsewhere, then we have to deal with it. And if we're not going to be prepared to raise assistance exponentially, bilaterally or multilaterally, then we're not playing our role in the world if we do not liberalize imports from developing countries. The GATT has gone some way, but certainly not all the way, and there's a very long timeframe for removing restrictions on some products.

So we certainly would argue that if our goal is reducing poverty in different parts of the world and, indeed, restructuring our own economy so that we are able to profit from those markets that are developed, and if we want to relieve the burden on the poor, then we can't leave trade out of the equation.

I don't want to go on too long, but this does raise an interesting point in terms of how you get those trade-offs discussed within the Canadian government. We have very clumsy mechanisms now for bringing about discussion on that subject.

There's one interdepartmental committee, but CIDA is not viewed, for example, as the sort of central agency for our relations with developing countries. I would argue that it probably should be seen in that way, in that it would have the responsibility for sorting out and making clear to parliamentarians the impact on our goals for development, given our decisions on trade or indeed on debt, which it doesn't look as if we're going to have much time to get to and discuss.

[Traduction]

Beaucoup de Canadiens pensent que les importations de pays où les salaires sont bas, menacent nos emplois. Ils seraient sans doute surpris d'apprendre, par exemple, que nous imposons des restrictions aux importations de vêtements de pays tels que le Bangladesh. À votre avis, comment devrions-nous traiter ces questions dans notre rapport?

Mme O'Neil: C'est l'une des questions qui est maintenant bien comprise mais qui soulève d'énormes difficultés sur le plan politique. Après la publication de son rapport international intitulé *Vers une action pour le développement du Tiers monde*, Lester Pearson déclarait que cela se ramenait souvent à un choix entre le développement en Asie de l'est ou—il parlait devant un auditoire américain—gagner des voix dans le mid-ouest. Je crois que c'est une excellente façon de résumer les raisons pour lesquelles il a toujours été très difficile de mettre en oeuvre une politique adéquate dans ce domaine.

La question du Bangladesh et des textiles nous amène à faire observer que chaque emploi, dans le secteur des textiles au Canada, coûte 100 000\$, alors que l'ouvrier gagne environ 19 000\$. Cependant, les usines de textile sont concentrées dans une région du pays où la crainte de perdre ces emplois, quelle que soit l'importance de la subvention publique, est jugée avoir plus d'importance que les avantages pour les consommateurs canadiens ou, par exemple, pour le Bangladesh.

La question n'est donc pas facile à résoudre. L'analyse de la politique est facile, mais ce n'est pas une question aisée à régler en ce qui concerne les politiques nationales.

Si nous voulons pouvoir trouver des marchés valables, qui fonctionnent bien, pour nos produits, il est indispensable de régler cette question. Et si nous ne sommes pas prêts à accroître l'aide de manière exponentielle, sur le plan bilatéral ou multilatéral, nous ne jouerons plus notre rôle dans le monde à partir du moment où nous ne libéraliserons pas les importations en provenance de pays en développement. Des progrès ont été réalisés grâce au GATT, mais il y a encore du chemin à faire; il faudra attendre très longtemps avant que les restrictions visant certains produits ne disparaissent complètement.

Nous considérons donc que si notre but est de réduire la pauvreté dans différentes régions du monde et, en fait, de restructurer notre propre économie de manière à profiter des marchés qui se développent, et que si nous voulons alléger le fardeau des pauvres, nous ne pouvons pas nous permettre de laisser le commerce de côté.

Je ne veux pas poursuivre trop longtemps, mais cela soulève un point intéressant: comment discuter de ces compromis au sein du gouvernement canadien. Les mécanismes dont nous disposons pour engager un tel débat sont très peu maniables.

Il existe bien un Comité interministériel, mais l'ACDI, par exemple, n'est pas considérée comme un organisme central pour ce qui est de nos relations avec les pays en développement. À mon avis, l'Agence devrait jouer ce rôle et avoir la responsabilité de déterminer et d'expliquer aux députés l'incidence de nos décisions concernant le commerce ou même la dette—dont nous n'aurons d'ailleurs guère le temps de parler aujourd'hui—sur nos objectifs de développement.

[Text]

But we have to find a way of doing that—or, for example, of seeing that there's consistency between what we're saying at the World Bank or the International Monetary Fund and our development objectives, because CIDA doesn't control that. Finance controls some of it, CIDA controls regional development banks, and Foreign Affairs and International Trade controls trade policy.

We have to do better for developing countries than that. We have to organize ourselves so that we at least understand the impact on our own development goals from all these different instruments.

Mr. Graham: My question is very much along the lines of Mr. Regan's, and I'm sorry we're so short of time in which to pursue this further.

All of you have clearly made a broad appeal for trade liberalization as one of the great ways to advance the interests of developing countries. Of course, as you pointed out, we've all known this. We know the horror stories of the aid program, where a program is given money to build a textile mill in a country, then the people are not allowed to export the products to the developing countries that gave them the money to build the textile mill. We've got hundreds of examples of this sort; we've lived through them.

We're now looking at the end of the Uruguay Round and the formation of the World Trade Organization, so to what extent do you see this? We're going to fold the multifibres agreement into the GATT. Do you, as knowledgeable observers in this field, believe the trade liberalization measures that will come out of the Uruguay Round and the formation of the World Trade Organization will advance the interests of developing countries and enable them to break into the markets?

As the follow-up of that question, what part of the sustainable human development should we be putting, as part of our aid program, into training people in developing countries to make maximum use of international multilateral instruments, so that they can advance their interests where, until now, they've generally been pretty well pushed around by the developing countries?

Ms O'Neil: We noted in our short paper that the World Bank and the OECD calculate that in fact sub-Saharan Africa and some of the other poorer countries are going to be net losers in the short term from the Uruguay Round. That's why we should have special measures in the short term for those countries.

You mentioned the multifibre group. That's going to be phased-out over quite a long period—a 10-year period. That's why we're saying we should immediately end restraints on clothing exports from those poorest countries and extend duty-free treatment to all their exports to Canada. This next aspect gets at the other point Mr. Graham had made, which is that of providing additional funds for promotion of those countries' trade.

[Translation]

Mais il faut que nous trouvions une solution—ou, par exemple, que nous nous assurions que ce que nous disons à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international concorde avec nos objectifs en matière de développement, car ce sont des choses que l'ACDI ne contrôle pas. Les Finances exercent un certain contrôle, l'ACDI contrôle les banques de développement régional; et le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international contrôlent la politique commerciale.

Ce n'est pas suffisant, pour les pays en développement. Il faut que nous nous organisions de manière à au moins comprendre l'effet de ces divers instruments sur nos propres objectifs en matière de développement.

M. Graham: Ma question est très proche de celle de M. Regan, et je regrette que le manque de temps nous empêche de vraiment l'approfondir.

Vous avez tous manifestement prôné la libéralisation des échanges commerciaux, dans laquelle vous voyez l'un des meilleurs moyens de promouvoir les intérêts des pays en développement. Bien sûr, comme vous l'avez fait remarquer, c'était quelque chose que nous savions tous. Nous connaissons les scandales du programme d'aide, le genre de cas où un programme obtient des crédits pour construire une fabrique de textile dans un pays qu'on interdit ensuite d'exporter les produits vers les pays développés qui leur ont fourni l'argent nécessaire pour construire cette fabrique. Nous avons des centaines d'exemples de ce genre à donner, nous en avons vécus.

Nous sommes maintenant parvenus à la fin de l'Uruguay Round et à la formation de l'Organisation mondiale du commerce; donc, dans quelle mesure ceci pourra-t-il se réaliser? Nous allons intégrer l'Arrangement multifibres au GATT. Vous qui connaissez bien ce domaine, croyez-vous que les mesures de libéralisation des échanges commerciaux qui découleront de l'Uruguay Round et que la formation de cette organisation favoriseront les intérêts des pays en développement et leur permettront de se tailler une place sur les marchés?

Comme corollaire de cette question, en ce qui concerne le développement de ressources humaines durables, quelle priorité devrions-nous accorder, dans le cadre du programme d'aide, à la formation des habitants de pays en développement afin de tirer le meilleur parti possible des instruments multilatéraux internationaux, afin de leur permettre de promouvoir leurs intérêts dans les secteurs où, jusqu'à présent, ils avaient été quelque peu bousculés par des pays développés?

Mme O'Neil: Nous avons indiqué dans notre bref mémoire que la Banque mondiale et l'OCDE estiment que l'Afrique subsaharienne et certains autres pays très pauvres seront, à court terme, des perdants nets, à la suite de l'Uruguay Round. Voilà pourquoi il faut adopter des mesures spéciales à court terme pour aider ces pays.

Vous avez parlé du groupe des multifibres. Il sera progressivement éliminé sur une période de dix ans. C'est pourquoi nous estimons qu'il faut immédiatement mettre fin aux restrictions imposées aux exportations de vêtements de ces pays extrêmement pauvres et ne prélever aucun droit de douane sur leurs exportations au Canada. Cela m'amène à une autre remarque faite par M. Graham à propos de la mise en place de fonds supplémentaires pour promouvoir le commerce avec ces pays.

[Texte]

One of the human resource improvements that would be extremely important for some of the poorest countries is that of developing their own capacity to analyse how to use the openings that are coming forward. That's a place where in the very short term technical assistance from Canada—that surely must be accumulating some of the world's greatest reserve of experience on negotiating trading agreements—could in fact be particularly helpful. Building up their capacity to think strategically about trade opportunities would be extremely important.

[Traduction]

L'une des améliorations sur le plan des ressources humaines, qui serait extrêmement importante pour certains des pays les plus pauvres, consisterait à développer leur propre capacité d'analyse de l'utilisation des créneaux qui vont bientôt s'ouvrir. Voilà justement un domaine où, à très court terme, l'aide spécialisée du Canada pourrait être particulièrement utile. Le Canada se range certainement parmi les pays qui accumulent le plus d'expérience en ce qui a trait à la négociation d'ententes commerciales. Il serait extrêmement important d'aider les gens de là-bas à parfaire leurs compétences en ce qui a trait à la réflexion stratégique liée aux débouchés commerciaux.

• 1210

Mr. Gladu: I wanted to add that the World Trade Organization, GATT, and the Uruguay Round are definitely steps in the right direction. Ultimately we hope they will incorporate all these elements involving the developing countries.

M. Gladu: Je voulais ajouter que l'Organisation mondiale du commerce, le GATT, et l'Uruguay Round sont sans aucun doute des pas dans la bonne direction. Nous espérons qu'on finira par y incorporer tous les éléments qui touchent les pays en développement.

You have raised the issue of imports. To me that is a question of domestic political realities and priorities. Is regional development your priority or is development assistance for a particular sector a priority? I think the answer is pretty clear when it comes to voting needs.

Vous avez soulevé la question des importations. Pour moi, c'est une question qui relève des priorités et des réalités politiques intérieures. Quelle est votre priorité? Est-ce le développement régional ou l'aide au développement dans un secteur particulier? Dans un contexte électoral, je pense que la réponse devient assez claire.

Mr. Breau: I would like to specifically answer Mr. Graham's question: regrettably not. The issue of liberalizing trade and helping developing countries will always be difficult and the process will never be quick enough to satisfy me.

M. Breau: Je vais répondre à la question précise de M. Graham: non, malheureusement. La libéralisation des échanges et l'aide aux pays en développement seront toujours des dossiers difficiles et le processus ne sera jamais assez rapide pour me satisfaire.

Before you wind up, Mr. Chairman—

Avant que nous ne mettiez fin à la séance, monsieur le président...

The Joint Chair (Mr. Gauthier): I gave you notice about an hour ago that I'm going to ask one question.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous ai prévenu il y a environ une heure que j'allais poser une question.

Mr. Breau: Yes, but I would like to make one comment.

M. Breau: Oui, mais j'aimerais faire un commentaire.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Go ahead. Make it brief, though.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y. Mais soyez bref.

Mr. Breau: Many people will tell you that aid doesn't bring anything, that it's a waste of money and all that. If you want examples, there are instances in the world where development assistance has helped. India became self-sufficient in food within a matter of just 15 to 18 years because of development assistance. Just imagine what that has done to Indian society. So there are examples of success and there are other potential examples of success where Canada can help.

M. Breau: Nombreux sont ceux qui vous diront que l'aide n'apporte rien, que c'est un gaspillage d'argent, et ainsi de suite. Mais on peut citer des exemples de pays où l'aide au développement a été extrêmement bénéfique. L'Inde n'a mis que 15 à 18 ans à devenir autosuffisante sur le plan alimentaire, grâce à l'aide au développement. Imaginez un peu quel effet cette évolution a dû avoir sur la société indienne. On peut donc trouver des exemples de réussite et d'autres cas potentiels de succès où l'aide du Canada serait utile.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Breau.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci monsieur Breau.

I gave you notice, panellists, at the beginning of this second session that I would ask a question. I would like you to answer this one for the benefit of all members and to help give us some direction.

Comme je l'ai dit au début de cette deuxième séance, chers panellistes, j'ai une question pour vous. J'espère que votre réponse saura guider tous les membres du comité.

On a scale of 1 to 10, how would you rate the aid program in meeting the objectives you consider important? Let's start with Mr. Rawkins.

Je vous demande d'attribuer une cote au programme d'aide par rapport à l'atteinte des objectifs qui vous semblent importants. Je vous donne d'abord la parole, monsieur Rawkins.

Mr. Rawkins: That's kind of you, Mr. Chairman.

M. Rawkins: Comme vous êtes aimable, monsieur le président.

Mr. Breau: Over what period of time, Mr. Chairman?

M. Breau: Quelle est la période de temps visée, monsieur le président?

[Text]

[Translation]

The Joint Chair (Mr. Gauthier): How do you rate it right now?

Mr. Rawkins: I'm playing for time here. I think the Auditor General tried to answer this question and experienced great difficulty.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): I know.

Mr. Rawkins: So I will experience the same difficulty. In terms of meeting what I have articulated in my presentation as objectives, I would rate it at about 4 out of 10, but I need to say why.

I think the reason is not poor management and not inefficiency. It is because of the need to be all things to all people and to meet laudable objectives. Therefore if you were to isolate parts of the aid program and link it to a specific set of objectives you would do much better.

The record is uneven, and it is because the institution—i.e., CIDA—and the aid program and the Government of Canada do not have the proper basis or a clear mandate and therefore cannot be properly evaluated. I think the situation has got worse in the last five years.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Mr. Breau.

Mr. Breau: Could you repeat the question please?

The Joint Chair (Mr. Gauthier): On a scale of 1 to 10, how would you rate Canada's aid program in meeting the objectives you consider important?

Mr. Breau: Four.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Another failure.

Mr. Gladu.

Mr. Gladu: It has to do with the objectives, as we've said, and right now there are multiple objectives and multiple involvements. Looking at it overall, however, I would think it's slightly better than this and we should recognize some of the successes we've had. You've mentioned a few, but I think there are more than that. Maybe as Canadians we should start to look at the good side of the things we've been doing, not only at the odd failure.

I don't think there has been a general trend that we have failed in developing countries. There are many countries where we've had great success. So I'd rate it as 6.

I think it's important for people to come to a better appreciation and knowledge of the real world situation. We need to have mechanisms to develop these kinds of information-gathering, information-generating and synergetic instruments. One of our problems is that we're coming from different angles and we're not sharing what is the reality of some of the things we're doing.

Le coprésident (M. Gauthier): Quel jugement porteriez-vous sur le programme d'aide à l'heure actuelle?

M. Rawkins: Je cherche à gagner du temps. Je pense que le Vérificateur général a essayé de répondre à cette question et a eu beaucoup de mal.

Le coprésident (M. Gauthier): Je le sais.

M. Rawkins: J'en aurai donc autant que lui. Pour ce qui est de l'atteinte des objectifs que j'ai mentionnés dans mon exposé, si la cote maximale est de 10, j'attribuerais une cote d'environ 4 au programme, mais je dois vous expliquer pourquoi.

Ce n'est pas le manque d'efficacité qui explique la cote que j'ai choisie, ni la mauvaise gestion. C'est plutôt parce que nous devons répondre à toutes les attentes de tout un chacun tout en atteignant certains objectifs très louables. Les cotes seraient bien meilleures si vous me demandiez d'isoler certains éléments du programme d'aide par rapport à certains objectifs précis.

Le dossier des succès est inégal et c'est parce que l'institution en cause, c'est-à-dire l'ACDI, le programme d'aide, et même le gouvernement du Canada n'ont pas la base voulue, n'ont pas bien élucidé le mandat; ainsi, ils ne peuvent être évalués avec exactitude. Je pense que la situation s'est empirée pendant les cinq dernières années.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Breau.

M. Breau: Pourriez-vous répéter la question, s'il vous plaît?

Le coprésident (M. Gauthier): Si je vous demande d'attribuer une cote entre 1 et 10, quelle cote attribueriez-vous au programme d'aide canadien par rapport à l'atteinte des objectifs qui vous semblent importants?

M. Breau: Quatre.

Le coprésident (M. Gauthier): Un autre échec.

Monsieur Gladu.

M. Gladu: C'est à cause des objectifs, comme on l'a dit, et à l'heure actuelle il y a toutes sortes d'initiatives et des objectifs multiples. Dans l'ensemble, je dirais que le programme est quand même meilleur que nous le laissons supposer et qu'il faut reconnaître qu'il y a eu certains succès. Vous en avez mentionné quelques-uns, mais je crois qu'il y en a d'autres. En tant que Canadiens, peut-être devrions-nous commencer à regarder le côté positif des choses, plutôt que de mettre l'accent sur tel ou tel échec isolé.

Nos projets n'ont pas toujours échoué dans les pays en voie de développement. Il y a de nombreux pays où nous avons connu de grands succès. J'attribuerais donc une cote de 6 au programme.

Je pense qu'il est important que les gens comprennent un peu mieux la situation réelle de tous ces pays. Il nous faut des mécanismes qui permettent de recueillir de l'information, de la produire et de créer une véritable synergie. L'un des problèmes que nous connaissons actuellement, c'est que nos perspectives sont différentes et que nous n'assurons pas la communication réciproque d'informations concrètes sur nos activités.

• 1215

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Madam O'Neil.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame O'Neil.

[Texte]

Ms O'Neil: I have a great aversion to simplistic ratings, but before anybody started, I was going to say 4 as well, for the reason that the objectives articulated within the development charter, from our own analysis quite recently, showed that the focus on the poorest in the poorest countries was less after *Sharing our Future* and after Winegard than it had been before, and that other forces intervened that pushed CIDA off the track that it had by itself defined as a track it wanted to be on.

Again, this is not particularly a criticism of management qua management, but it is a criticism of the politics that have caused CIDA to go back and forth in the wind, and in fact go in one direction in the wind that was opposite to the direction they had defined for themselves.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): If I were to ask you one final question on which other countries rate better than us, which one would you identify, Madam O'Neil?

Ms O'Neil: I think the Nordic countries, small as they are, have done a better job, first of all, of sticking to a narrow focus on countries and focusing particularly on human development.

Mr. Rawkins: I would agree with that. I would also say some of the mainstream donors have been doing better in the last few years. It would be worth this committee's time to look at the current U.S. legislation, to look at an effort to improve a foreign assistance bill that has been very troubled.

Le coprésident (M. Gauthier): Selon vous, y a-t-il un autre pays ou certains pays qui ont une meilleure performance que nous?

M. Gladu: Cela dépend de quel instrument et de quel mécanisme on parle. Lorsque j'entends que les pays nordiques ont une meilleure performance, je pense aussi—et j'aimerais vérifier les faits—que les pays nordiques ont aussi beaucoup plus de succès à ramener chez eux certaines des choses qu'ils font et

to design a mechanism that maximizes their own participation, again contributing from their strengths. We're not talking about subsidies here, or these mechanisms. We're talking about providing what we can do best.

Mr. Breau: It's clear that the Scandinavian countries have been more aggressive than we have. They have spent a lot more. In fairness, we should say, a bit the way Mr. Gladu has, that they are more aggressive and outward-looking toward the world than we are in many respects.

They also have well-established distribution and transportation networks with certain parts of eastern Europe, southeastern Europe, Africa and even as far as Asia. So their economic structures are more set there. Clearly they have done better than we have in terms of volumes of development assistance.

[Traduction]

Mme O'Neil: L'attribution de cotes simplistes me répugne, mais avant que les autres n'aient parlé, j'allais, moi, aussi, attribuer une cote de quatre, car d'après notre propre analyse toute récente, je ne pense pas que nous ayons atteint les objectifs établis dans la charte de l'aide au développement. Notre analyse a montré que nous atteignons encore moins les populations indigentes dans les pays les plus pauvres après les travaux du comité Winegard et les réformes proposées dans *Partageons notre avenir*. En outre, d'autres forces sont intervenues qui ont empêché l'ACDI de suivre l'orientation qu'elle s'était donnée.

Encore une fois, il ne s'agit pas de critiquer la gestion en tant que gestion; je critique les politiques qui ont porté l'ACDI à emprunter tantôt une direction, tantôt une autre, et finalement à emprunter une direction qui allait dans le sens opposé de celle qu'elle avait choisie.

Le coprésident (M. Gauthier): Une dernière question, madame O'Neil. Si je vous demandais d'identifier les pays qui méritent une meilleure cote que nous, lesquels nommeriez-vous?

Mme O'Neil: Les pays nordiques, je pense, bien qu'ils soient très petits, ont mieux réussi à délimiter leurs objectifs dans les pays où ils travaillent et ont réussi à axer leurs efforts sur le développement des ressources humaines. Là aussi, il nous ont dépassé.

M. Rawkins: Je suis d'accord. J'ajouterais que certains des donateurs importants ont amélioré leur performance ces dernières années. Ce ne serait sans doute pas une perte de temps pour le Comité d'examiner les lois américaines actuellement en vigueur et les amendements qu'on y propose, qui suscitent d'ailleurs beaucoup de controverses.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Do you feel there are one or more countries whose performance you would rate as better than ours?

Mr. Gladu: It depends which instrument or mechanism you are referring to. When I hear that the Nordic countries have done a better job, it makes me think—and I would like to check the facts—that the Nordic countries have also had greater success in bringing some of what they have done abroad back home and. . .

ont conçu un mécanisme qui leur permet de maximiser leur propre participation, laquelle est axée sur leurs forces. Nous ne parlons pas de subventions ou de ce genre de mécanisme. Il s'agit de fournir ce que nous avons de mieux, dans nos domaines d'expertise.

M. Breau: Il est clair que les pays scandinaves ont été plus dynamiques que nous. Ils ont dépensé beaucoup plus. Pour être juste, je pense que nous devrions ajouter, un peu comme l'a fait M. Gladu, que ces pays sont, de nombreuses façons, plus tournés vers les autres pays du monde, plus ouverts à ce genre d'initiatives et plus dynamiques.

En outre, ils ont aussi des réseaux de distribution et de transport bien établis dans certaines parties de l'Europe de l'est, du sud-est de l'Europe, de l'Afrique et même en Asie. Ils ont donc des structures économiques mieux établies dans ces pays. Leur performance est certainement meilleure que la nôtre si on tient compte du nombre de projets d'aide au développement qu'ils ont réalisés.

[Text]

Over time, over the last 25 years, I don't think one could say Canada's performance has been bad. This is why I was asking you the timeframe. As a Canadian, I'm proud of what we have accomplished. I think we could do a lot more. I don't like what has been happening in the last 10 to 12 years.

I don't say this only because it was the last government that was in power. I specifically say 10 to 12 years. There was some erosion of the bilateral development assistance program that started during the time we were in government.

The Joint Chair (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Breau.

I want to thank our panellists for what I thought was a very interesting, very informative and I hope useful exercise for members of Parliament. In general I think the three hours we spent together have been productive.

I want to thank you very much for accepting to come before us. We will be hearing an awful lot of Canadians in the next four or five months. If at any time you want to come back and talk with us, I would be more than pleased to put it to committee. I don't think I would have any difficulty getting unanimous consent to have you back. Thank you very much.

Before I adjourn, I have been asked by the clerk to tell you that CPAC, the parliamentary channel, will broadcast today's proceedings at 9 p.m. on Sunday, April 24.

For members, at 5 p.m. Monday there will be a briefing on our next round table, which will be held next Tuesday.

This meeting is adjourned.

[Translation]

Mais je ne pense pas qu'on puisse dire que la performance du Canada a été médiocre au cours des 25 dernières années. Voilà pourquoi je vous ai demandé sur quelle période portait votre question. En tant que Canadien, je suis fier de ce que nous avons réalisé. Je pense toutefois que nous pourrions en faire beaucoup plus. Je n'aime pas beaucoup les tendances de ces 10 ou 12 dernières années.

Je ne dis pas cela simplement à cause du gouvernement qui était au pouvoir pendant cette période. Je pense aux 10 ou 12 dernières années, précisément. L'érosion du programme bilatéral d'aide au développement a commencé pendant que nous étions au pouvoir.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Breau.

Je désire remercier tous les membres de notre groupe de leur participation à cet exercice qui m'a semblé très intéressant, très instructif et, je l'espère, très utile, pour tous les députés présents. Je pense que les trois heures que nous avons passées ensemble ont été assez productives.

Je vous remercie sincèrement d'avoir bien voulu accepter de vous joindre à nous. Nous allons entendre les témoignages d'un grand nombre de Canadiens pendant les quatre ou cinq mois qui viennent. Si vous désirez revenir nous parler à n'importe quel moment, je serais plus qu'heureux de soumettre votre demande au Comité. Je pense qu'il serait très facile d'obtenir le consentement unanime des membres pour vous inviter à nouveau. Merci beaucoup.

Avant de lever la séance, la greffière me demande de vous informer que la chaîne parlementaire, CPAC, diffusera les délibérations d'aujourd'hui à 21 heures le dimanche 24 avril.

Pour la gouverne des membres du Comité, il y aura une séance d'information à propos de notre prochaine table ronde à 17 heures lundi. La prochaine table ronde aura lieu mardi.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From The North-South Institute:

Maureen O'Neil, President.

As Individual:

Herb Breau, Businessman.

From the Canadian Exporters' Association:

Raymond Gladu, Chair of a Working Group on the review of foreign policy.

From Ryerson Polytechnical Institute:

Philip Rawkins, Professor.

TÉMOINS

De L'Institut Nord-Sud:

Maureen O'Neil, présidente.

À titre personnel:

Herb Breau, homme d'affaires.

De l'Association des exportateurs canadiens:

Raymond Gladu, président d'un groupe de travail sur la revue de la politique étrangère.

De l'Institut polytechnique Ryerson:

Philip Rawkins, professeur.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

X 42
1994
R21
SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 5

Tuesday, April 26, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 5

Le mardi 26 avril 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

—*Roundtable No. 2 on Canada–United States Relations*

CONCERNANT:

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

—*Table ronde n° 2 sur les relations Canada–États-Unis*

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Members

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalphond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Membres

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalphond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Serge Pelletier

**ORDER OF REFERENCE FROM THE
HOUSE OF COMMONS**

*Extract from the Votes & Proceedings of the House of Commons of
Friday, April 22, 1994*

Mr. Boudria (Glengarry—Prescott—Russell), for Mr. Milliken (Kingston and the Islands), from the Standing Committee on Procedure and House Affairs, presented the 17th Report of the Committee, which was as follows:

Your Committee recommends the following changes in the membership of Standing Committees:

Foreign Affairs and International Trade

Dalphond—Guiral for Leblanc (*Longueuil*)

ATTEST

**ORDRE DE RENVOI DE LA
CHAMBRE DES COMMUNES**

*Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du
vendredi 22 avril 1994*

M. Boudria (Glengarry—Prescott—Russell), au nom de M. Milliken (Kingston et les Îles), du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre, présente le 17^e rapport de ce Comité, dont voici le texte:

Votre Comité recommande les changements suivants dans la liste des membres des comités permanents:

Affaires étrangères et commerce international

Dalphond—Guiral pour Leblanc (*Longueuil*)

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clerk of the House of Commons

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 26, 1994

(6)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:11 o'clock a.m. this day, in a *televised session*, in Room 237-C, Centre Block, the Joint Chair, the Honourable Senator Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen, Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Madeleine Dalphond-Guiral, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl and Joseph Volpe.

Other Member present: Sarkis Assadourian.

In attendance: *From the Department of Foreign Affairs and International Trade:* Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: Allan Gotlieb, former Canadian Ambassador to the United States, 1981-89. *From McGill University:* Armand de Mestral, Professor. John Ralston Saul, Writer. *From the University of Calgary:* Stephen Randall, Professor. *From Carleton University:* John Sigler, Professor.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue no. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable No. 2 on Canada-United States Relations).

The Joint Chairman made a statement.

Allan Gotlieb, Stephen Randall, Armand de Mestral, John Ralston Saul and John Sigler made statements.

At 10:45 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:58 o'clock a.m., the sitting resumed.

The witnesses answered questions.

At 12:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 26 AVRIL 1994

(6)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en *séance télévisée* à 9 h 11, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen, Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Madeleine Dalphond-Guiral, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl et Joseph Volpe.

Autre député présent: Sarkis Assadourian.

Aussi présent: *Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international:* Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: Allan Gotlieb, ancien ambassadeur du Canada aux États-Unis de 1981 à 1989. *De l'Université McGill:* Armand de Mestral, professeur. John Ralston Saul, écrivain. *De l'Université de Calgary:* Stephen Randall, professeur. *De l'Université Carleton:* John Sigler, professeur.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 2 sur les relations Canada-États-Unis).

Le coprésident fait un exposé.

Allan Gotlieb, Stephen Randall, Armand de Mestral, John Ralston Saul et John Sigler font des exposés.

À 10 h 45, la séance est suspendue.

À 10 h 58, la séance reprend.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 00, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, April 26, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 26 avril 1994

• 0911

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ladies and gentlemen, the subject-matter before the committee this morning is Canada-United States relations. The format for the study of this subject-matter is a round table in which five panelists will participate initially and subsequently will exchange views with the members of the committee.

A word on the format—there will be a lead presenter who will take 20 minutes, followed by the additional presenters who will take about 10 minutes, followed by a general exchange, first among the panelists and then between the panelists and the committee as a whole.

The lead presenter this morning is Mr. Allan Gotlieb, who is well qualified to launch the discussion on the question of Canada-United States relations. The focus is to discuss Canada-United States relations and the independence of Canada. Certainly that is not a new theme. It is a familiar and old theme. A recurrent goal of Canadian foreign policy is to enhance and maintain Canadian independence vis-à-vis the United States.

The Liberal policy book rejected what it called a camp follower approach to the United States in favour of a partnership based on mutual respect. Over the years, various attempts have been made to reduce the steady integration or the steady movement towards integration of the two economies. But today a larger percentage of Canadian exports go south of the border than ever before, and linkages are growing in an increasing range of areas—finance, energy, agriculture, environment, and culture.

This raises questions about the future of Canadian independence and it presents challenges as to how best to defend Canadian interests in our bilateral relations with the United States. Of course, a new foundation for that economic integration was established with the conclusion of the free trade agreement with the United States, and for continental integration with the subsequent establishment of the North American Free Trade Agreement.

Canadians who are concerned about the trend towards continentalism seek ways of asserting Canadian independence by building up Canadian relations with other parts of the world, such as Asia Pacific and Latin America, and by developing a foreign policy that is distinctly different from that of the United States.

• 0915

Our objective this morning is to focus on questions that surround this general theme: whether and to what degree it is possible to resist the trend towards continentalism, how aggressive should Canada be in its relations with the United

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Mesdames et messieurs, nous discutons ce matin des relations canado-américaines. Nous avons donc une table ronde et les cinq panelistes nous présenteront un bref exposé qui sera suivi d'un échange d'idées avec les députés et les sénateurs.

J'aimerais ajouter que le premier orateur disposera de 20 minutes et les autres panelistes, d'environ 10 minutes; il y aura, par la suite, un échange de vues général entre les panelistes puis entre ces derniers et les membres du comité.

Le premier orateur ce matin est M. Allan Gotlieb, qui est certainement qualifié pour amorcer la discussion sur les relations canado-américaines. L'objet de cette table ronde est de discuter des relations canado-américaines et de l'indépendance du Canada. Il ne s'agit pas d'un thème nouveau, il est bien connu et on en parle d'ailleurs depuis longtemps. Un des objectifs persistants de la politique étrangère du Canada est d'accroître son indépendance vis-à-vis des États-Unis ou, à tout le moins, de la préserver.

Comme politique à l'égard des États-Unis, le parti libéral rejette, dans le «Livre rouge», ce qu'il appelle le «suivisme» au profit de relations «qui témoignent de respect mutuel». Au fil des ans, le gouvernement du Canada a maintes fois tenté de réduire la dépendance du Canada vis-à-vis des États-Unis ou, du moins, l'évolution en ce sens. Mais de nos jours, les exportateurs canadiens écoulent un pourcentage sans précédent de leur production au sud de la frontière, et il s'est produit un phénomène de maillage dans des domaines de plus en plus nombreux de la politique publique, notamment dans ceux de la finance, de l'énergie, de l'agriculture, de l'environnement et de la culture.

Cela nous amène à nous poser des questions sur l'avenir de l'indépendance canadienne, et à nous demander comment défendre les intérêts canadiens dans le cadre des relations bilatérales entre le Canada et les États-Unis. Évidemment, cette intégration économique a suivi la signature de l'entente de libre-échange avec les États-Unis, et l'intégration continentale s'est manifestée par la conclusion, un peu plus tard, de l'Accord de libre-échange nord-américain.

Les Canadiens qu'indispose la tendance actuelle vers le continentalisme cherchent à affirmer l'indépendance du Canada en défendant ses intérêts avec plus de vigueur dans le cadre de ses relations bilatérales avec les États-Unis, en tissant des liens avec d'autres pays, comme ceux de la région Asie-Pacifique et de l'Amérique latine, et en élaborant une politique étrangère nettement distincte de celle de son voisin.

Ce matin nous nous attarderons aux questions qui sous-tendent ce thème: peut-on résister à la tendance vers le continentalisme et, dans l'affirmative, jusqu'à quel point? Jusqu'où le Canada devrait-il s'affirmer dans ses relations

[Text]

States, and how far should Canada go in attempting to develop a foreign policy distinctly different from that of the United States? Those are a number of questions, and there are others that will occur to you. However, they provide a basis for beginning the discussion.

With that in mind, I'd like to call on Mr. Gotlieb to begin. I welcome him to the committee and look forward to what I'm sure will be a very stimulating beginning to our morning.

Mr. Allan Gotlieb (Individual Presentation): Thank you very much, Mr. Chairman. I am indeed pleased and feel privileged to be invited to make some comments to you this morning about Canada-U.S. relations, Canadian foreign policy, and our independence.

I have noted some themes on a piece of paper, which I will circulate after the meeting, but my remarks will be very general and, if I may use the word, thematic.

The issue of how to conduct our relations with the United States and the nature and scope of that relationship is Canada's biggest foreign policy challenge. It was often said in the United States that the United States' principal foreign policy challenge for 50 years was how to deal with the Soviet Union. That great challenge for them has changed, as the Soviet Union no longer exists. But the United States still does exist, and it remains—as we can see by the fact that you are addressing this issue in this committee—the principal foreign policy issue for Canadians.

The problem, I think, in the past in even discussing this issue is that it has been so broad in scope that it really defied an attempt to reduce it to straightforward analysis. I think the best example of that was Prime Minister Trudeau's foreign policy review of 1968. As you're probably aware, there were six individual studies produced, but there was no study on Canada's relations with the United States, partly because our relations with the United States were seen as somehow being a by-product of or influenced or affected by how we conducted our business with the rest of the world. A few years later the Liberal government of the day produced a third option, but it wasn't part of the original foreign policy review.

If we look at where we are and where we've been, for virtually the entire history of Canada's independence and independent foreign policy... I go back to World War II because pre-World War II we were isolationists. We were part of the British Empire and had only one foreign policy and that was to try to prevent the British from treating us as a colony in the international field. So our modern policy goes back to the war, and it's half a century old.

Virtually during all that period, I think there were two fundamental characteristics of the global international situation: the Cold War, and a United States that on the whole was led by a strong president or presidency who did stand at the pinnacle of the U.S. government system and was able to provide leadership and constraints in many areas on the United States Congress. Those two things were in some ways interrelated. The United States perceived, as many did and as Canadians did, that there was an enemy—the Soviet Union—and that it was a war: a cold war.

[Translation]

bilatérales avec les États-Unis? Jusqu'où le Canada devrait-il aller pour dissocier sa politique étrangère de celle des États-Unis? Voilà certaines des questions auxquelles nous voulons tenter de répondre. Il y en a sans aucun doute d'autres qui vous viendront à l'esprit, mais cela va nous permettre d'amorcer la discussion.

Cela dit, j'aimerais demander à M. Gotlieb de commencer. Je suis heureux de lui souhaiter la bienvenue et j'ai hâte d'entendre ce qui sera, sans nul doute, un premier exposé fascinant.

M. Allan Gotlieb (présentation individuelle): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis heureux d'avoir le privilège de vous parler ce matin des relations canado-américaines, de la politique étrangère canadienne et de l'indépendance du Canada.

J'ai pris note de certains grands thèmes sur un document que je ferai circuler à la fin de la réunion. Mes commentaires seront plutôt de nature générale et, si je peux employer le terme, thématiques.

Le plus grand défi auquel fait face le Canada en matière de politique étrangère est de déterminer comment traiter avec les États-Unis et d'établir les paramètres de ces relations. On a souvent dit aux États-Unis que, pendant 50 ans, le principal défi de ce pays, en matière de politique étrangère était de savoir comment composer avec l'Union soviétique. La situation n'est plus la même depuis que l'Union soviétique n'existe plus. Cependant les États-Unis existent toujours, et demeurent, pour le Canada—comme le démontre le simple fait que cela fasse l'objet des réunions de votre comité—le pays le plus important en matière de politique étrangère.

À mon avis, le problème qui s'est posé dans le passé, lorsqu'on a voulu étudier la question, c'est qu'elle était d'une portée si générale qu'il était impossible de tout condenser dans le cadre d'une analyse directe. Je crois que le meilleur exemple de ce que j'avance est l'examen de la politique étrangère lancé par le premier ministre, M. Trudeau, en 1968. Comme vous le savez probablement, six études ont été réalisées, mais on n'a jamais étudié les relations canado-américaines, en partie parce que l'on considérait que nos relations avec les États-Unis étaient affectées ou influencées par nos relations avec le reste du monde et en découlaient. Quelques années plus tard, le gouvernement libéral d'alors a proposé une troisième option, mais cela ne faisait pas partie de l'examen initial de la politique étrangère.

Si nous étudions la situation actuelle et nos antécédents à cet égard, pendant pratiquement toute la période de l'indépendance du Canada, pendant qu'il menait une politique étrangère indépendante... je ne remonte qu'à la Seconde guerre mondiale, parce qu'auparavant, nous étions isolationnistes. Nous faisons partie de l'Empire britannique et nous n'avions qu'une politique étrangère, soit d'empêcher les Britanniques de nous traiter comme une colonie sur la scène internationale. Donc, notre politique moderne remonte à la dernière guerre, soit 50 ans.

Pendant pratiquement toute cette période, je crois que deux caractéristiques fondamentales marquaient la situation politique internationale: la guerre froide, et des États-Unis qui, dans l'ensemble, étaient dirigés par un président ou une présidence forts, au pinacle du système gouvernemental américain, et en mesure d'assurer le leadership du Congrès et, à bien des égards, de lui en imposer. Ces deux facteurs étaient liés, dans une certaine mesure. Les États-Unis jugeaient, comme bien des gens et bien des Canadiens d'ailleurs, qu'il y avait un ennemi—l'Union soviétique—contre qui on faisait la guerre, la guerre froide.

[Texte]

I want to talk first about our foreign policy, and then I'll come back to bilateral relations. If you look at our foreign policy, during that period of several decades there were very serious constraints on Canadian foreign policy. There were constraints because we were a member of an alliance, and because the United States had powerful geopolitical goals, strategic goals.

[Traduction]

J'aimerais d'abord dire quelques mots sur notre politique étrangère, puis je reviendrai aux relations bilatérales. Si vous étudiez notre politique étrangère, pendant ces quelques décennies, la politique étrangère canadienne a subi des contraintes importantes. Cela était dû au fait que nous faisons partie d'une alliance, et que les États-Unis avaient des objectifs géopolitiques et stratégiques impressionnants.

● 0920

I could personally bear witness in the various positions that I occupied in the Government of Canada, as I'm sure others might as well, that any posture Canada took on an international question or matter could have ramifications in Cold War terms, in terms of a defence posture of the United States with a western alliance. So we were subject to very considerable pressure to conform and to take the alliance position, and not to act unilaterally or out of line.

Je pourrais témoigner personnellement—comme d'autres, d'ailleurs—étant donné les divers postes que j'ai occupés au gouvernement, que toute politique adoptée par le Canada sur une question internationale pouvait avoir des ramifications au niveau de la guerre froide, en ce qui a trait à la position de défense adoptée par les États-Unis dans le cadre d'une alliance occidentale. Ainsi, des pressions assez fortes étaient exercées sur le Canada pour qu'il adopte la position de l'alliance et s'y conforme, au lieu d'agir de façon unilatérale et de faire cavalier seul.

Those pressures were felt, and there was much criticism at that time, perhaps, from some elements of our population that Canada was a satellite of the United States and that Canada was not pursuing an independent foreign policy. The great paradox is that in that period of the Cold War we were reaching the high point of our foreign policy. We were respected throughout the world. We were significant players even though only within this rather firm geopolitical strategic framework of the Cold War, and perhaps at the margins, although not always. But we were a relevant player. We were a central player in many areas.

Ces pressions, dont le public a eu connaissance, ont fait l'objet de critiques et certains Canadiens ont, à ce moment-là, reproché au gouvernement de faire du Canada un pays satellite des États-Unis et de ne pas avoir de politique étrangère indépendante. Paradoxalement, c'est au moment de la guerre froide que notre politique étrangère a atteint son apogée. L'on nous respectait à travers le monde et nous jouions un rôle important, même si notre champ d'action était limité par le contexte stratégique et géopolitique plutôt rigide de la guerre froide, parfois en marge, mais pas toujours. Nous jouions un rôle utile et, dans bien des cas, un rôle de premier plan.

We helped to build up the multilateral institutions. We were consulted, and we had an influence on American foreign policy. So the fact that there were powerful geopolitical strategic forces at work was without doubt a highly constraining factor. It constrained us on what we might do on territorial waters. It constrained us on a position we might want to take on outer space. It constrained us on our approach to control of resources offshore. Everything had Cold War implications.

Nous avons participé au renforcement des institutions multilatérales. Nous avons été consultés, et nous avons eu une influence sur la politique étrangère américaine. Ainsi, l'existence de puissantes forces stratégiques géopolitiques s'est évidemment manifestée par de nombreuses contraintes: sur notre politique à l'égard des eaux territoriales, de l'espace cosmique, et du contrôle des ressources au large des côtes. Toute politique adoptée par le pays devait tenir compte de la guerre froide.

It certainly constrained us in terms of what kind of weapons we might want to have on our territory, what kind of role we might want to play. Paradoxically, though, we played a very important role. The reason was that Canada consciously devoted resources, effort, and skills to diplomacy. We developed a very strong internationalism and we used our margin of manoeuvre with great skill.

Cela a certainement déterminé le type d'armement installé sur le territoire canadien et notre rôle sur la scène internationale. Paradoxalement, nous avons joué un rôle très important parce que le Canada a consciemment focalisé ses ressources, ses efforts et ses compétences sur la diplomatie. Nous avons développé une politique internationaliste très poussée et nous avons utilisé très adroitement la marge de manoeuvre dont nous disposons.

Now the Cold War is over. I think the most remarkable thing and the thing that hits me strongest in the face when we look at what can be the parameters or design of Canadian foreign policy is that the Cold War constraints are over. Thus we are really moving in terms of the international position with potentially a far greater field of action, or of freedom, so to speak, which presents very major new opportunities for Canada. It is, of course, as we know, a very different world. It's without the threat, without that overarching issue. We have issues all over the place arising from high instability, from arguably what is a multi-polar world, if you can call it that, where boundaries are unstable, where there is ethnic tension, where there are

La guerre froide est terminée. Ce qui est le plus remarquable, à mon avis—et d'ailleurs ce qui me frappe le plus lorsque je songe aux paramètres de la politique étrangère canadienne d'aujourd'hui—c'est que les contraintes imposées par la guerre froide ont disparu. Ainsi, en politique internationale, nous disposons d'une beaucoup plus grande marge de manoeuvre, de beaucoup plus de liberté qu'auparavant, ce qui ouvre toutes sortes de nouvelles perspectives au Canada. Évidemment, comme nous le savons, le monde a bien changé. C'est un monde où la grande menace d'antan n'existe plus. Il y a toutes sortes de problèmes qui découlent d'une très grande instabilité, dans un monde

[Text]

many issues such as human rights and non-proliferation, many issues that are highly destabilizing to international order. I think this new conjuncture provides us with many opportunities to play an even larger role in world affairs than we play today.

So the fundamental point I want to make is that if we want to exercise what might be called "a more independent foreign policy", by which I think we mean a more distinctive foreign policy, a more vigorous foreign policy, I don't think the constraints are south of the border. I think if there are constraints, they're north of the border and they're here in Canada.

A number of reasons lead me to say that. I think that the degree of our independence or our distinctiveness in our foreign policy will be more a factor of commitment on the part of Canadians than substance. I don't think we're going to differ very much from the United States or Britain or maybe even Russia or Japan or many countries on the fundamentals of what we're trying to do.

• 0925

I think the fault lines might form—I'm trying to see into the future—around whether public opinion in our countries will sustain an activist foreign policy backed up by resources and commitments to support UN activities, strengthen international organizations, and contribute to diplomatic outcomes.

The real question is whether we are prepared to treat this as a highly important national goal. Are we prepared to make the financial and human resource commitments needed to back up and to implement a distinctive foreign policy that contributes significantly to world peace?

I think the pressures in the United States will become more isolationist. It is more in line with U.S. historical tradition to not want to play a global role unless they are threatened or dragged in. I think the American people have lived with the fact that there was once a country that could have destroyed it, or come close to it, with its nuclear power. That country was competing globally with a different ideological position—communism—and it opposed many of the traditional values of the western way of life, including human rights, market economies and capitalism.

The United States no longer lives under that threat, and I think we have seen significant shifts in U.S. foreign policy. It's difficult to generalize, but from a number of statements that spokesmen for the new administration have made, it's clear that the pursuit and strengthening of the United States economically is a top priority. The president is addressing, and believes he was elected to address, the domestic agenda, and we know that international trade is part of the domestic agenda. So we may have a United States that in the future is less willing—I believe we will have that—to engage internationally.

Canada has a tradition of being more internationally engaged than the United States has been. We were in two world wars. I believe that if Canadians themselves don't become more isolationist in time, and if there is the kind of leadership in this

[Translation]

multipolaire, si l'on peut utiliser le terme, où les frontières sont instables, où il existe des tensions ethniques, des problèmes épineux comme les droits de la personne et la nonprolifération, des problèmes qui destabilisent énormément l'ordre international. Je crois que cette nouvelle conjoncture nous offre la possibilité de jouer un rôle encore plus important à l'échelle internationale.

Bref, si nous voulons avoir ce qu'on appelle «une politique étrangère plus indépendante», c'est-à-dire, à mon avis, une politique étrangère plus distincte, plus énergique, nous devons nous rappeler que les contraintes qui sont exercées ne viennent pas de nos voisins du Sud; en fait, s'il y a contraintes, elles viennent du Nord, elles viennent du Canada.

Plusieurs facteurs me poussent à dire cela. Je crois que notre degré d'indépendance et le caractère distinct de notre politique étrangère dépendront, d'abord et avant tout, de l'engagement des Canadiens. Je ne crois pas que nous serons bien différents des États-Unis, de la Grande-Bretagne, ou peut-être même de la Russie ou du Japon ou d'autres pays, en ce qui a trait aux éléments fondamentaux de notre politique.

Je crois que des lignes de faille pourraient apparaître—et j'essaie un peu de prédire l'avenir—lorsqu'il faudra déterminer si l'opinion publique favorisera une politique étrangère activiste, appuyée par des ressources et des engagements visant à soutenir les activités des Nations Unies, renforcer les organisations internationales et favoriser le recours à la diplomatie.

Il faut se demander, en fait, si nous sommes disposés à faire de cette politique un objectif national de première importance. Sommes-nous disposés à prendre les engagements nécessaires, au niveau des finances et des ressources humaines, pour soutenir une politique étrangère distincte qui favoriserait, de façon marquée, la paix dans le monde?

Je crois qu'il y aura aux États-Unis des pressions toujours plus isolationnistes. Traditionnellement, les États-Unis ne désirent pas vraiment jouer un rôle global à moins qu'ils ne soient menacés ou qu'ils ne soient forcés de le faire. Je crois que les Américains ont appris à composer avec le fait qu'il y avait, jadis, un pays qui aurait pu les détruire, ou presque, grâce à ces armes nucléaires. Ce pays avait une idéologie bien différente—le communisme—qui s'opposait à nombre des valeurs traditionnelles occidentales, y compris les droits de la personne, l'économie de marché et le capitalisme.

Les États-Unis sont aujourd'hui libérés de cette menace et je crois qu'il s'est produit des changements importants au niveau de la politique étrangère américaine. Il est difficile de généraliser, mais d'après plusieurs commentaires faits par des porte-parole de l'administration, il est évident que la priorité est désormais la relance de l'économie américaine. Le président se penche désormais—et il croit que c'est d'ailleurs pourquoi il a été élu—sur un programme national, et nous savons que le commerce international en fait partie. Ainsi, les États-Unis seront moins disposés—tout au moins, c'est ce que je crois—à intervenir sur le plan international.

Le Canada a toujours oeuvré sur ce plan international plus que les États-Unis. Nous avons participé à deux guerres mondiales. Je crois que si les Canadiens ne deviennent pas, au fil des ans, plus isolationnistes, et si les dirigeants du Canada

[Texte]

[Traduction]

country that inhibits that from happening, the opportunities are greater today than at any time since World War II for Canada to play a distinctive role on the world stage. I do not believe that U.S. power or primacy, or the fact that the United States is the only "superpower" or is back economically, or the United States is this or that—none of that will inhibit Canada if we want to play a distinctive role, and that means a role different from the United States. If need be, that role would be critical of U.S. positions. If we don't play such a role, then the constraints are here at home and we can't blame Uncle Sam.

I want to turn to the second part of my general observations, the conduct of our bilateral relations with the United States. I believe we are into a different era. As I've said, the first era, which corresponds to our whole maturity as a nation and our role as an independent player, was the Cold War. It was a period when the shift in power in the United States—since Roosevelt's time—was in favour of the president and away from Congress. At that time, for better or worse, our trade and economic dependence grew most inevitably and inexorably toward the United States. That's when continentalism happened, if we want to put it that way.

empêchent cela de se produire, le Canada pourra jouer, plus que jamais depuis la Seconde Guerre mondiale, un rôle important à l'échelle internationale. Je ne crois pas que la puissance ni la primauté américaine, ni le fait que les États-Unis sont la seule «superpuissance» et que ce pays a connu une relance économique, je ne crois pas que quelque facteur que ce soit empêchera le Canada de jouer un rôle particulier s'il le désire, et j'entends par là évidemment un rôle différent de celui des Américains. Si cela est nécessaire, le Canada pourra critiquer les politiques adoptées par les États-Unis. Si nous ne jouons pas ce rôle, les contraintes qui existent seront d'origine canadienne et non pas américaines.

J'aimerais passer maintenant à la deuxième partie de mes commentaires généraux, soit nos relations bilatérales avec les États-Unis. Nous sommes maintenant à une époque nouvelle. Comme je l'ai dit, la première époque que nous avons traversée, qui correspond d'ailleurs à notre épanouissement comme pays et comme intervenants indépendants, était la guerre froide. C'était une période où l'autorité aux États-Unis—par rapport à l'époque de Roosevelt—était détenu par le président plutôt que par le Congrès. À l'époque, pour le meilleur ou pour le pire, notre dépendance commerciale et économique envers les États-Unis n'a fait que croître, inexorablement et inévitablement. Si l'on veut présenter les choses sous cet angle, on peut dire que c'est à ce moment—là que le continentalisme a vu le jour.

● 0930

At one time, even in this century, and I'd say even in my lifetime, if I go back to the day I was born, I suspect we traded more with Britain than with the United States in the 1920s. The period of the Cold War was the period when the United States emerged as not only the world's greatest economic power, but with a dominance that had not been seen for 100 years or more. Thus, our trade grew by leaps and bounds. Our economic integration began to occur. But there were constraints in the system. We were dealing with a government led by strong leaders.

À une certaine époque, même au XX^e siècle, je dirais en fait depuis ma naissance, je crois que nous avions plus d'échanges commerciaux avec la Grande-Bretagne qu'avec les États-Unis, pendant les années vingt. Pendant la guerre froide, les États-Unis sont devenus non seulement la plus grande puissance économique du monde, mais une puissance comme on n'en avait pas vue depuis un siècle ou plus. Ainsi, nos échanges commerciaux ont progressé à pas de géants et notre intégration économique a commencé. Il existait cependant certaines contraintes, car nous faisons affaire avec un gouvernement mené par de puissants dirigeants.

I'm not here with chapter and verse to prove it, but I have no doubt in my mind that it is correct to say that the United States subordinated economic differences with its allies for many, many years to its geopolitical votes. The United States kept a lid on differences with Japan, Germany, and Canada because of its desire for unity and for maintaining alliance solidarity against the enemy, the Soviet Union. That is a perception that exists in the United States, and I think it is a perception I would share, as a former government official here.

Je n'ai pas d'exemple pour le prouver, mais je suis convaincu que les États-Unis ont subordonné leurs différends économiques avec leurs alliés pendant plusieurs années à leurs objectifs géopolitiques. Les États-Unis ont gardé la situation bien en main à l'égard de leurs différends avec le Japon, l'Allemagne et le Canada parce qu'ils désiraient assurer l'unité et une certaine solidarité au sein de l'alliance contre l'ennemi, l'Union soviétique. C'est l'opinion qu'ont bien des Américains, et je crois que c'est une opinion que je partagerais, d'après mon expérience comme représentant du gouvernement canadien dans ce pays.

In fact, as we know, if we study our history, we didn't have that many economic disputes with the United States for much of this time. Many of our disputes came back to Cold War types of issues, such as our military role, navigation, and other issues that had a Cold War dimension or could have. But the economic agenda was not highly charged and there was a president and there was a Congress in which there were leaders who could make decisions. The Congress was structured under much tighter leadership arrangements.

En fait, comme le montre l'histoire, nous n'avions pas vraiment de différends économiques avec les États-Unis pendant toute cette période. Nombre de nos conflits touchaient la guerre froide et portaient sur notre rôle militaire, la navigation, et autres sujets qui avaient, ou auraient pu avoir un impact sur la guerre froide. Mais le programme économique ne présentait pas vraiment de problèmes, et il y avait un président et des leaders au Congrès qui pouvaient prendre des décisions. Le Congrès était alors mené de façon beaucoup plus ferme.

[Text]

[Translation]

I tell this story because it's in Arnold Heeney's memoirs. He was an ambassador to Washington, but he never went on the Hill, in six years in Washington or two terms. The only time he went on the Hill was when he was asked to do that. The State Department told him that was the only way he'd get this issue. So once in that whole period—and he says, if I recall, "render unto Caesar"—he went on the Hill and asked the assistant secretary in the State Department who he should see. The answer was that he should see Lyndon Johnson, the Senate leader. So he went to see Lyndon Johnson, and I believe the problem was with regard to the Chicago diversion of water and there was a bill that was going to go through that was harmful to Canada.

Mr. Johnson, the leader, asked him what he could do for him. The way I tell the story, he said "What can I do for you, boy?" So Arnold Heeney told him that we had a problem. Johnson asked what the problem was and Heeney explained. And Lyndon Johnson said "No, you don't have a problem".

That is totally inconceivable today. We've had the deepest fundamental changes in the way the U.S. system is operating, starting with a declining role and ability of the president to affect outcomes, and, secondly, the disappearance of a top structure, a powerful speaker, and powerful leaders, who can dictate or determine results in caucuses or meetings. We have a decentralized power situation in the Congress where the committee chairmen and subcommittee chairmen are the true exercisers of executive power and have the greatest potential to change the law of the United States.

Now, that, to my mind, is not going to change; it's only going to increase. So we have economic dependence and we are dealing not with a government, but with a system. We are dealing with a system that itself, remarkable as it is, is not terribly disciplined, is extraordinarily complex, and is powerfully decentralized.

So my view of how Canada should try to deal with the conflicts that arise as our trade grows—and it's still growing, as we know, and remarkably rapidly. . . Our trade with the United States grew last year more than our total trade with Germany and Japan and Britain, I believe.

So how do we deal with the kinds of conflicts we're seeing? Of course this is one of the most difficult issues we'll have to face and are facing. But I believe that frustrating as it is, judicialization represents the best overall philosophy and approach—judicialization in the form of trying to get third-party settlement of disputes bilaterally and multilaterally. That means making an enormous effort and being prepared to commit resources to making the WTO, the World Trade Organization, work, to helping evolve the supranational role of the WTO, in time to get it to develop that way in dispute settlement.

J'évoque cette histoire parce qu'elle figure dans les mémoires de Arnold Heeney. Il était ambassadeur à Washington, mais il n'allait jamais au Capitole, et il a été à Washington pendant six ans, soit deux mandats. La seule fois où il s'y est rendu, c'est lorsqu'on lui a demandé de le faire. Le Département d'État lui a dit que c'était la seule façon dont il pouvait intervenir. Donc, une seule fois pendant son mandat à Washington—et il dit, si je me souviens bien, «il faut rendre à César. . .»—il s'est rendu au Capitole et a demandé au secrétaire-adjoint du Département d'État qui il devrait consulter. On lui a répondu qu'il devait rencontrer Lyndon Johnson, le leader au Sénat. Il est donc allé voir M. Johnson, pour discuter, je crois, du problème que posait la dérivation d'eau dans la région de Chicago; un projet de loi à ce propos devait être adopté sous peu, et cette mesure législative nuisait au Canada.

M. Johnson, le leader, lui a demandé ce qu'il voulait. En fait, d'après moi il a dit: Que veux-tu, mon vieux? Arnold Heeney lui a exposé notre problème, et Johnson lui a répondu: «Mais non, il n'y a pas de problème.»

Ce serait là une chose absolument inconcevable aujourd'hui. Des changements dramatiques se sont produits au niveau du fonctionnement du système américain: le président est moins en mesure aujourd'hui d'influer sur une situation et un certain palier administratif supérieur a disparu, celui que représentaient un président de l'assemblée législative fort, et des leaders puissants qui pouvaient imposer leur volonté lors de caucus ou de réunions. Il y a donc un pouvoir décentralisé au Congrès et ce sont les présidents des comités et des sous-comités qui disposent vraiment du pouvoir administratif et qui sont le plus en mesure de changer les lois américaines.

À mon avis, cela ne changera pas, de fait la tendance sera de plus en plus marquée. Il existe donc une dépendance économique et nous ne devons pas composer avec un gouvernement, mais plutôt avec un système qui, en soi, aussi étonnant que cela puisse être, n'est pas très discipliné, mais qui est très complexe et très décentralisé.

Pour ce qui est de la façon dont le Canada peut composer avec les conflits qui découlent du développement de nos échanges commerciaux—ils se multiplient toujours, comme nous le savons, très rapidement. . . Nos échanges commerciaux avec les États-Unis ont augmenté dans une proportion supérieure au total de nos échanges commerciaux avec l'Allemagne, le Japon et la Grande-Bretagne, si je ne me trompe point.

• 0935

Comment donc s'attaquer à certains des conflits qui se font jour. Évidemment, c'est une des questions les plus difficiles auxquelles nous devons et devons répondre. Mais je crois qu'aussi décourageant que cela puisse être, la judicialisation est la meilleure façon de procéder—il faut essayer d'obtenir un règlement des différends bilatéraux et multilatéraux grâce à l'intervention d'une tierce partie. Évidemment, cela veut dire qu'il faut faire de très gros efforts et être prêt à engager des ressources pour que l'OMC, l'Organisation mondiale du commerce, soit un succès, pour que l'OMC puisse jouer un rôle supranational et intervienne pour régler les différends.

[Texte]

We are at the crossroads here historically, because GATT is no longer: it will be the WTO, the World Trade Organization, which will have a much larger role. So we continue to seek multilateralization. We continue to seek judicialization. We continue to use NAFTA and a western hemispheric free trade agreement, WHFTA, to better try to continue to build stronger dispute settlement provisions, and ones that can be built up through jurisprudence and precedents.

I believe a very important goal will be to seek through the WTO and through NAFTA and through WHFTA a common law of trade. As we build common legal institutions to settle disputes, we must have a detailed common law of trade. That means subsidy definitions. That's a tremendous change on the part of Canada. We didn't want those subsidy definitions five years ago; it was the Americans who wanted them. But I think we now realize—and I believe it was part of the position of the new government—that it must get to the nitty-gritty of what is an objectionable subsidy. We need rules. We need rules so that differences in the way we conduct our national policies and economic policies cannot be exploited and used as a basis for trade harassment.

A common law of trade and common tribunals are, to my mind, the best way to overcome the differences that affect an important, although not overwhelming, part of our trade with the United States. I think building up a western hemispheric free trade agreement will have useful geopolitical consequences; it will provide better balance in decision-making. I believe that and building up the WTO are important initiatives for helping us achieve a balance in our relations with the United States.

My last point is that the personal factor in Canada-U.S. relations cannot be downgraded in our minds. There are many ways to conduct the personal factor and the personal relations; there are many styles. But the fact is that in some issues the President of the United States is still an important player. He still has discretion in some areas of trade and economic activity, in legislation certainly, and in some trade-related activities.

I believe that our leaders, whether at the top level or at the level of ministers, have a tremendous opportunity to—I don't want to be misunderstood—educate the Americans about the importance of our relationship and the consequences of yielding to special interests or pressures, and how this might hurt them even more than it hurts us.

[Traduction]

Nous sommes aujourd'hui à un carrefour historique, parce que le GATT n'existe plus. Il sera remplacé désormais par l'OMC, l'Organisation mondiale du commerce, qui aura un rôle beaucoup plus important. Nous cherchons donc toujours à nous orienter vers la multilatéralisation et la judicialisation. Nous continuons d'avoir recours à l'ALÉNA et à un accord de libre-échange de l'hémisphère occidental, l'ALEHO, pour créer des mécanismes toujours plus solides pour le règlement des différends, des mécanismes qui s'appuieront sur la jurisprudence et les précédents.

Je crois que nous devrons, et c'est un facteur très important, chercher à adopter, par l'entremise de l'OMC, de l'ALÉNA et de l'ALEHO, des lois communes pour régir le commerce. Il faut, par le biais d'un nombre croissant d'institutions juridiques communes pour régler les différends, établir une législation commerciale commune. Ce qui signifie définir ce qu'on entend par subvention. Le Canada devra donc changer son fusil d'épaule. Nous ne voulions pas que l'on définisse ce que l'on entend par subvention il y a cinq ans, c'était les Américains qui voulaient des définitions. Je crois que nous sommes maintenant conscients du fait—et je crois que cela faisait partie de la position adoptée par le nouveau gouvernement—qu'il faut étudier dans le détail de ce qu'on entend par subvention inacceptable. Nous avons besoin de règlements, et cela pour faire en sorte que le simple fait que nos politiques nationales et économiques ne sont pas identiques ne puisse pas être utilisé pour justifier une forme de harcèlement commerciale.

À mon avis, une législation commerciale et des tribunaux communs sont la meilleure façon de régler les différends qui ont un impact marqué, mais non pas insurmontable, sur certains de nos échanges commerciaux avec les États-Unis. Je crois que l'élaboration et l'adoption d'un accord de libre-échange pour l'hémisphère occidental aura de bonnes répercussions géopolitiques; en effet, cet accord permettra d'assurer une participation plus égale de tous les intervenants au processus décisionnaire. À mon sens, cet accord, ainsi que la création et le développement de l'Organisation mondiale du commerce, sont des initiatives importantes qui nous permettront de maintenir un certain équilibre dans nos relations avec les États-Unis.

Mon dernier commentaire porte sur l'aspect personnel des relations canado-américaine, un facteur dont on ne saurait exagérer l'importance. Il y a toutes sortes de façons de procéder en ce qui a trait aux rapports personnels. Mais le fait est qu'à certains égards, le président des États-Unis est toujours un intervenant important. Il jouit toujours d'un pouvoir discrétionnaire pour trancher certaines questions commerciales, économiques et législatives.

Je crois que nos dirigeants, qu'il s'agisse du chef de l'État ou des ministres, ont l'occasion rêvée—et j'espère que l'on ne donnera pas une fausse interprétation de mes propos—d'éduquer les Américains en leur faisant voir l'importance de nos rapports et les graves répercussions qu'aurait leur décision de se laisser influencer par des groupes de pression ou ceux qui représentent des intérêts particuliers, et en faisant ressortir le fait que cela pourrait même nuire davantage aux États-Unis qu'au Canada.

[Text]

[Translation]

Thus, I think the personal relationship, which involves summitry, is an essential part of how we should conduct our relations with the United States. If we don't, other countries certainly will. It means we should seek a special relationship in that sense. It has to be special when we look at our interconnections and our interdependence. Finally, I do not for a minute believe or understand why that should subordinate Canada on the global stage to United States goals or political interests. I don't see why that should constrain the kind of role we might want to play.

Thank you very much.

Ainsi, je crois que l'établissement de rapports personnels, qui sont caractérisés par une certaine symétrie, est un aspect important de nos relations avec les États-Unis. Si nous n'exploitons pas cet élément-là, d'autres pays le feront. C'est ainsi que nous devrions essayer d'établir des relations différentes. Après tout, il ne faut pas oublier le fait que le Canada a des liens très étroits avec les États-Unis et qu'il existe une certaine interdépendance entre les deux pays. Enfin, je ne crois pas un seul instant que cela aboutisse à placer le Canada, sur la scène internationale, dans une position de subordination vis-à-vis les intérêts ou objectifs politiques des États-Unis; je ne vois pas comment cela pourrait être. Et je ne vois pas pourquoi cela aurait une influence sur le rôle que le Canada peut jouer à l'échelle internationale.

Merci.

● 0940

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Gotlieb.

I'll now move to the next panellist, Mr. Stephen Randall, who is chair of American studies at the University of Calgary, and who will now give his presentation. Mr. Randall.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Gotlieb.

Mr. Stephen Randall (Individual Presentation): Thank you very much, Mr. Chairman. I don't know whether it's simply my ears, but the acoustics are not terribly good. If you cannot hear me, please so indicate, and I will speak more loudly.

Je vais donner la parole au prochain paneliste, M. Stephen Randall, qui est titulaire de la chaire d'études américaines à l'Université de Calgary. M. Randall va maintenant nous donner son exposé.

By the time the five of us have finished our presentations, there will be inevitable duplications. There are a number of points that Allan Gotlieb has touched on that I certainly will touch on, perhaps from a slightly different perspective.

M. Stephen Randall (présentation individuelle): Merci beaucoup, monsieur le président. Je ne sais pas si c'est simplement moi qui entends mal, mais l'acoustique n'est pas terrible. Si vous ne m'entendez pas, dites-le moi, et je parlerai plus fort.

In the summary comments and briefing notes, which were distributed to you previously, I've made several points. I want to reiterate just two or three of those points.

Quand nous aurons présenté nos cinq exposés, il y aura inévitablement des chevauchements. Allan Gotlieb a fait allusion à un certain nombre de sujets dont je vais sûrement parler, moi aussi, peut-être d'un point de vue légèrement différent.

One of the critical dimensions, I think, in the context of reviewing Canadian-United States relations, is the changed international context we're confronted with today. This includes the end of the Cold War and the relative decline of the United States as a hegemonic power. Although that may be a matter of will, rather than capacity, it's still a reality. There's a lack of willingness in the United States to take the kind of international leadership role it used to take.

J'ai noté plusieurs idées dans le résumé et les notes d'information qui vous ont été distribués. Je vais revenir sur deux ou trois d'entre elles.

The globalization of production, and the development of regional trading and economic blocs are integral parts of the context that shapes the bilateral relationship of Canada and the United States as well. Of particular importance, however, is the contradictory implication of the end of the Cold War. The end of the Cold War should, in principle, free Canada from the necessity of integrated military production and defence, as the threat, both perceived and real, from the Soviet bloc has disappeared.

Le contexte international dans lequel nous vivons a changé: c'est, à mon avis, l'un des éléments critiques de l'examen des relations canado-américaines. La guerre froide est finie et nous assistons au déclin relatif de l'hégémonie des États-Unis. Ce déclin est peut-être imputable à un manque de volonté plutôt que de capacité, mais c'est toujours une réalité. Les États-Unis ne veulent plus assumer le genre de leadership international dont ils avaient l'habitude.

On the other hand, the strength of the Asian and European economies has accentuated in recent years the commonality of Canadian and American interests, and perhaps that of the western hemisphere. It underlines the need for continuing

La globalisation de la production et l'émergence de blocs régionaux commerciaux et économiques font partie intégrante d'une situation déterminante pour les relations bilatérales canado-américaines. Toutefois, l'élément le plus important correspond aux retombées contradictoires de la fin de la Guerre froide. En principe, le Canada ne devrait plus avoir besoin de se défendre et d'avoir une production militaire intégrée, étant donné que la menace, tant perçue que réelle, du bloc soviétique est disparue.

D'un autre côté, la vigueur des économies de l'Asie et de l'Europe a accentué la communauté d'intérêts du Canada et des États-Unis—et peut-être de l'hémisphère occidental—au cours des dernières années. Elle a fait ressortir la nécessité d'une

[Texte]

cooperation between the United States and Canada. The two nations, after all, do share a very broad commonality of interests in international relations that will draw us together on many foreign policy issues: international stability, human rights, democratization, economic development, and so on, down the line.

We also have been reminded of a broad range of other pressing items on the agenda: environmental degradation, global migration, poverty, and violations of basic human rights. These are also areas in which Canada and the United States share a commonality of interest. There is much greater value, it seems to me, in cooperation than there is in antagonism toward one's neighbours.

A third development, which I think is critically important, has been the gradual emergence, in the last 25 years or so, of Canada as a nation of the Americas. There was a movement out from under the umbrella, or the shadow, of our European heritage, to a large extent. The movement of Canada into the Americas was symbolized perhaps most effectively by the decision in 1989 to seek membership in the Organization of American States, and in the very positive role that Canada has played subsequently in the promotion of entities such as the unit for the promotion of democracy. The inclusion of NAFTA, and the creation of the western hemisphere trade organization to which Allan Gotlieb referred, are also symbols of our increasing orientation toward the Americas.

There are also two or three points I would like to stress about the nature of the United States foreign policy, which over the last 200 years has been remarkably consistent in its orientation. That is true of its policy toward Canada as well.

One of these points, and it's implicit in the comments made by Allan Gotlieb, has been the historical vacillation between isolationism on the one hand and vigorous internationalism on the other hand. That has been combined with the perhaps unfortunate historically parochial understanding of the world on the part of Americans. I say this advisedly, without intent to insult. However, this is particularly true of the average citizen, and it is also true of the average member of the Congress.

There has also been a very strong historical commitment on the part of the United States to trade and foreign investment liberalization since at least the 1930s—very vigorously in the post-1945 era—and a very strong antagonism and deep ideological antagonism to systems other than free enterprise capitalism.

There has also been a foreign policy-making system—Allan Gotlieb alluded to this—in which on some issues Congress has exercised considerable power. These are primarily issues relating to trade; they have been very visible in recent days. Allan Gotlieb has already alluded to the very specific powers of individual committee chairpersons. This is also true of major interest groups within the American system. The decentralization of the American system, something Allan Gotlieb alluded to, is something we have to underline on the whole.

[Traduction]

collaboration ininterrompue entre les États-Unis et le Canada. Après tout, les deux pays ont énormément d'intérêts communs en matière de relations internationales, et ces intérêts nous rapprochent sur de nombreuses questions de politique étrangère, comme la stabilité internationale, les droits de la personne, la démocratisation, le développement économique, et ainsi de suite.

La situation nous a aussi rappelé que nous avons toutes sortes d'autres questions pressantes au programme: la dégradation environnementale, la migration à l'échelle planétaire, la pauvreté et les violations des droits fondamentaux de la personne. Le Canada et les États-Unis ont des intérêts communs à cet égard-là aussi. Je pense qu'il est de loin préférable de collaborer avec ses voisins que d'avoir des relations antagonistes avec eux.

Nous avons aussi vécu un troisième phénomène, d'importance critique, selon moi, l'émergence graduelle du Canada en tant que pays d'Amérique, au cours des quelque 25 dernières années. Notre pays s'est débarrassé, dans une large mesure, de ses liens originels avec l'Europe. La manifestation peut être la plus concrète de ce mouvement du Canada vers les deux Amériques a été sa décision, en 1989, de demander à adhérer à l'Organisation des États américains, puis le rôle très positif qu'il a joué en faisant valoir la contribution d'organismes comme l'unité pour le développement de démocratie. Sa participation à l'ALÉNA et la création de l'organisation commerciale de l'hémisphère occidental qu'Allan Gotlieb a mentionné sont aussi des symboles de notre orientation croissante vers les Amériques.

Je voudrais aussi souligner deux ou trois caractéristiques de la politique étrangère des États-Unis, dont l'orientation a été remarquablement constante depuis deux siècles. Et cela vaut aussi pour la politique américaine à l'endroit du Canada.

La première de ces caractéristiques, qui est implicite dans les observations d'Allan Gotlieb, est la tendance historique des Américains à balancer entre l'isolationisme et l'internationalisme agressif. Cette tendance a toujours été combinée avec la vision traditionnellement provinciale du monde qu'ont les Américains, ce qui est peut-être malheureux. Je le dis cela après mûre réflexion, sans vouloir insulter personne. Il reste que c'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'Américain moyen, et aussi la plupart des membres du Congrès des États-Unis.

• 0945

Par ailleurs, les États-Unis sont très favorables à la libéralisation du commerce et de l'investissement étranger, au moins depuis les années 30—et ils ont poursuivi cet objectif avec beaucoup d'énergie depuis 1945—tout en ayant une aversion idéologique très profonde pour tous les systèmes autres que le capitalisme fondé sur la libre entreprise.

Les États-Unis ont aussi un système d'élaboration de la politique étrangère—Allan Gotlieb y a fait allusion—qui a été très nettement influencé par le Congrès sur certains points. Ces questions sont essentiellement liées au commerce international, et l'on en parle beaucoup depuis quelques jours. Allan Gotlieb a déjà mentionné les pouvoirs très précis des présidents des comités. Cela dit, dans le système américain, les grands groupes d'intérêts sont très influents, eux aussi. Allan Gotlieb a parlé en passant de la décentralisation du système américain, et c'est un phénomène qu'il vaut la peine de souligner.

[Text]

Insofar as the tradition of United States policy toward Canada is concerned—if one wants to call it a policy, as there are times when it's questionable whether the United States has a consistent policy toward us—there has been an assumption historically about the commonality of continental interests between the United States and Canada. This includes an assumption indeed of global interests between the United States and Canada, as in defence, for example, and in natural resource policies as well.

Firm assertions of United States interests have arisen when those interests appear to have been threatened by Canadian positions or actions. There is a long list of items one could cite as examples, including Canadian nuclear weapons policies, the debate on this issue in the Diefenbaker and Pearson years, the Pearson critique of Vietnam War tactics during the Johnson administration, Trudeau's third option policies, the Canadian foreign investment review, national energy policies, development of state enterprise in Canada, national economic policies that are claimed to give unfair advantage to Canadian producers and so on down the line.

Now let me touch more specifically on just two or three points. Generally in connection with the theme of dealing with the United States, in the trade sector it seems to me that the essential problem is how to neutralize the vagaries, passions, prejudices and special interests of the United States Congress, which have been so evident in the recent debate over durum wheat, for example. The binational panels established under the Canada-U.S.A. Free Trade Agreement were seen as a means to accomplish that end, and that is the depoliticization of trade issues between the two countries.

I would have to say that notwithstanding all the problems in the implementation of the FTA, those panels and other similar bodies remain the best instruments currently at our disposal to depoliticize bilateral trade disputes, if such an objective can be obtained at all.

Allan Gottlieb is absolutely correct in his comment that success requires leadership and toughness in the White House. I don't think we are going to see that White House leadership on a variety of trade issues, although it was apparent during the NAFTA debate.

We also want to see a U.S. trade representative who is committed to depoliticization. I think neither Carla Hills nor Mickey Kantor have been so committed during the past decade. There's no reason to assume, in other words, that there will be any effective depoliticization of the trade debate during the coming years.

We have to recognize there is a wide range of special interest groups in the United States who have their strongest voice in the United States Congress and who have a vested interest in seeing Canada remain open to trade and investment at the same time that United States markets and United States interests are not injured. The United States has both a strategic and an economic reason for ensuring access at low prices to Canadian energy and raw materials.

[Translation]

En ce qui concerne la politique des États-Unis à l'endroit du Canada—si l'on veut parler de politique, étant donné qu'on peut parfois se demander si les États-Unis ont une politique conséquente à notre endroit—la tradition veut que les États-Unis et le Canada soient liés par une communauté d'intérêts continentaux. Cette hypothèse suppose aussi que les États-Unis et le Canada ont des intérêts communs à l'échelle mondiale, par exemple en matière de défense et de politiques sur les ressources naturelles.

Les États-Unis ont fait valoir leurs intérêts avec fermeté quand les positions ou les actions du Canada semblaient les menacer. Je pourrais citer une longue liste d'exemples, comme les politiques canadiennes sur les armes nucléaires et les débats qui qu'a soulevés cette question—là sous Diefenbaker et Pearson, les critiques que M. Pearson avait faites des tactiques de la guerre du Vietnam sous l'administration Johnson, les politiques de la troisième option de l'époque Trudeau, les processus d'examen de l'investissement étranger que le Canada s'était donnés, les politiques nationales de l'énergie, le développement des sociétés d'État canadiennes, ainsi que les politiques économiques nationales qui, d'après les Américains, seraient injustement avantageuses pour les producteurs canadiens, et ainsi de suite.

Je voudrais maintenant parler plus précisément de deux ou trois éléments. Généralement, quand il est question de nos relations avec les États-Unis, il me semble que le fond du problème, dans le secteur du commerce, c'est de neutraliser les caprices, les passions, les préjugés et les intérêts spéciaux du Congrès des États-Unis, qui ont été vraiment mis en évidence lors du débat récent sur le blé dur, par exemple. Les groupes binationaux créés en vertu de l'Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis devaient servir à dépolitiser les rapports commerciaux entre les deux pays.

Je dois dire que, nonobstant tous les problèmes qui ont entouré la mise en oeuvre de l'ALE, ces groupes et les autres organismes analogues demeurent les meilleurs instruments dont nous disposons pour dépolitiser les différends commerciaux bilatéraux, à supposer qu'on puisse arriver à réaliser cet objectif.

Allan Gottlieb a absolument raison quand il dit que, pour que ça marche, il faut du leadership et du caractère à la Maison Blanche. Je ne pense pas que nous allons voir ce leadership à l'oeuvre sur bien des questions d'échanges commerciaux, même si cela s'est fait jour pendant le débat sur l'ALÉNA.

Nous voulons aussi avoir un représentant au commerce américain qui soit décidé à dépolitiser ce dossier. À mon avis, ni Carla Hills, ni Mickey Kantor n'étaient décidés à agir en ce sens pendant la dernière décennie. En d'autres termes, nous n'avons aucune raison de croire qu'il y aura une dépolitisation efficace du débat sur le commerce au cours des années à venir.

Nous devons reconnaître qu'il existe aux États-Unis de nombreux groupes d'intérêts spéciaux très variés qui se font entendre, surtout au Congrès, et qui ont tout intérêt à ce que le Canada demeure ouvert au commerce international et à l'investissement étranger sans que les marchés et les intérêts américains en souffrent. Les États-Unis ont des raisons à la fois stratégiques et économiques de se réserver un accès bon marché à l'énergie et aux matières premières du Canada.

[Texte]

[Traduction]

Such objectives, of course, serve both United States security needs—in spite of the end of the Cold War—as well as the objective of U.S.-based transnational corporations. Still, I think the recent Quebec–New York hydro problems or for that matter relations between Europe and the British Columbia lumber industry strongly suggest the bilateral energy trade will not be based on issues like the bilateral energy trade—i.e., will not be based simply on low-cost supply and demand curves. In these instances, other intangibles such as environmentalism will become, have become, and will continue to be a critical part of the agenda and will require effective policies and major public relations efforts in the target markets.

Des objectifs comme ceux-là sont fonction, bien entendu, des besoins des États-Unis en matière de sécurité—en dépit de la fin de la guerre froide—de même que des visées des sociétés transnationales basées aux États-Unis. Néanmoins, je crois que les problèmes que nous avons récemment connus au sujet du contrat d'électricité entre le Québec et l'État de New York, ou même nos relations avec l'Europe dans le contexte de l'industrie forestière de la Colombie-Britannique, laissent fortement entendre que le commerce bilatéral de l'énergie ne sera pas fondé uniquement sur des facteurs inhérents à ce domaine-là, ce qui signifie qu'il ne reposera pas simplement sur une offre à bas prix et sur la courbe de la demande. Dans ces cas-là, d'autres facteurs intangibles, comme l'environnementalisme, deviendront, sont devenus et continueront à être des éléments critiques du programme, de sorte qu'il nous faudra avoir des politiques efficaces et faire de grandes campagnes de relations publiques dans les marchés ciblés.

● 0950

In other words, Canada has to find ways to educate an otherwise unreceptive United States public and special interest groups, as represented in Congress, about the needs of Canadian society and of Canadian policy.

En d'autres termes, le Canada doit trouver des moyens de sensibiliser une population américaine fort peu réceptive et des groupes d'intérêts spéciaux qui sont représentés au Congrès, aux besoins de la société canadienne et de la politique du Canada.

Mexico, frankly, did a very good job during the lead-up to the NAFTA vote in lobbying across the United States. At least three years ago the Mexican government was sending spokespersons across the country in an effort to try to deal with sensitive, vulnerable, and controversial interest groups in the United States, and I think it did an extremely good job in that regard.

Franchement, le Mexique a fait un très bon travail de lobbying partout aux États-Unis dans la campagne qui a mené au vote sur l'ALÉNA. Le gouvernement mexicain avait commencé, il y a au moins trois ans, à envoyer des porte-parole dans tous les États-Unis afin d'essayer de se concilier les groupes d'intérêt à la fois susceptibles, vulnérables et controversés du pays voisin, et je pense qu'il a vraiment fait du très bon travail à cet égard.

My reading of United States politics is that although we may not face a real resurgence of isolationism—and Allan Gotlieb alluded to this—we will see for the near future a strong primary emphasis on domestic, political, and economic issues. Witness the substantial appeal of Patrick Buchanan as a Republican Party contender to George Bush and Ross Perot as an independent in the 1992 presidential campaign. They essentially represented a deeply rooted America—first sentiment—protectionist, anti-foreign to the point of xenophobia, and anti-establishment. And although they both lost, the forces they represent in American society are not to be discounted.

Ma façon d'interpréter la politique américaine est la suivante: même si nous n'avons peut-être pas affaire à une véritable renaissance de l'isolationnisme, et Allan Gotlieb en a parlé, dans un proche avenir, les Américains vont insister beaucoup sur les questions intérieures, politiques et économiques. Les grands succès remportés par Patrick Buchanan dans sa campagne pour remplacer George Bush comme candidat du parti républicain et ceux de Ross Perot, à titre de candidat indépendant dans la campagne présidentielle de 1992, en témoignent. Tous deux représentaient fondamentalement les États-Unis d'abord, un sentiment profondément ancré, protectionniste, anti-étrangers au point de verser dans la xénophobie et anti-establishment. Même s'ils ont perdu tous les deux, nous ne saurions négliger les forces qu'ils représentent dans la société américaine.

Also, although I think we need to engage in constant lobbying and education in the United States, as one analyst suggests, increased exposure to, knowledge of, and understanding concerning developments in other parts of the world do not guarantee that people and their leaders in the United States will embrace internationalist ideas and act upon them.

En outre, et bien que j'estime que nous devons constamment faire du lobbying et éduquer le public aux États-Unis, je suis convaincu, comme un analyste l'a laissé entendre, qu'une exposition plus large à ce qui se passe dans les autres régions du monde ainsi qu'une connaissance et une compréhension accrues des événements mondiaux n'est pas une garantie que la population américaine et ses dirigeants souscriront aux idées internationalistes et agiront en conséquence.

Now, when we combine traditionally isolationist with protectionist interests in the United States, I think we have a dangerous brew. The heartland of isolationism historically has been the upper midwest and the Great Plains states, precisely

La combinaison des intérêts traditionnellement isolationnistes avec les intérêts protectionnistes des États-Unis m'apparaît dangereuse. Historiquement, les isolationnistes américains ont été concentrés dans la partie nord du Midwest et

[Text]

[Translation]

those areas in the current debate over agricultural trade policy that have produced a senator who is interested in retargeting Minuteman missiles. Add to them organized and unorganized labour groups who opposed NAFTA and who believe they are the victims of free trade, cheap Mexican and Asian labour, and Japanese competition. Add to those workers business elements in the United States that are also hurting in the highly competitive global market and I think we will have more than simply an educating role to play with those groups if Canada is to make progress on issues such as countervail, anti-dumping, and subsidies over the next few years.

We need to continue, in other words, to find ways to end our allegiance to the god of free market economics to ensure that economic development and foreign and national investment are responsive to the environmental health and educational needs of the communities of this country, which they serve. If that requires a return to foreign investment review, so be it.

On defence, I think the end of the Cold War has dramatically altered Canada's needs in this area. Our primary needs are the capacity to effectively defend our coastal waters, whether it is in terms of fishing or in other matters, and, secondly, to participate effectively in international and multinational peacekeeping and peace-building.

With the end of the Cold War, I think NORAD has outlived its utility. I believe that NATO has not, although clearly NATO—and the Canadian role within it—will have to redefine its role in the near future. We also, I think, have to find a way in which to use—the much-vaunted phrase—the peace dividend to regenerate our societies in other ways.

Related to defence but perhaps tangential is the issue of Cuba, which is alluded to in your briefing papers. I think that 30 years of quiet diplomacy by Canada in an effort to move the United States gradually toward accommodation with Cuba have not worked. Yet a more vigorous Canadian policy—trade, investment, and aid—would certainly cause tension with Washington. The basic question, I think, which must be addressed, is whether that tension is worth it.

• 0955

When Trudeau went to China, Nixon's objections were only that he wanted to get there first. That's not the situation with Cuba. It may be that we should take a leadership role in reintegrating Cuba, perhaps through the Organization of American States, but if we do so, I think we can be assured of enmity from the United States.

On the question of culture, is it really a foreign policy issue? I have considerable difficulty with this. Allan Gotlieb did not allude to culture, but it has been an integral part of our debate during the U.S.-Canada Free Trade Agreement and also NATFA.

dans les états des Plaines, c'est-à-dire précisément dans les régions qui sont au coeur du débat actuel sur la politique des échanges agricoles et qui ont élu un sénateur qui aimerait modifier le ciblage des engins Minuteman. Quand on ajoute à ces isolationnistes les groupes de travailleurs, syndiqués ou pas, qui se sont opposés à l'ALÉNA et qui sont convaincus d'être les victimes du libre-échange, d'une main-d'oeuvre mexicaine et asiatique à bon marché et de la concurrence des Japonais, et qu'on ajoute aussi à ces travailleurs les gens d'affaires américains qui éprouvent des difficultés sur un marché mondial extrêmement concurrentiel, je crois qu'il ne nous suffira pas d'essayer de sensibiliser ces groupes pour que le Canada fasse avancer des dossiers comme ceux des droits compensateurs et antidumping, ainsi que des subventions, d'ici quelques années.

Autrement dit, nous devons continuer à trouver des moyens de mettre fin à notre allégeance au dieu de l'économie du libre-échange pour faire en sorte que le développement économique et l'investissement étranger et national soient sensibles aux besoins en matière de santé environnementale et d'éducation des communautés de notre pays, qu'ils sont censés servir. S'il faut revenir à un organisme d'examen de l'investissement étranger pour y arriver, eh bien, revenons-y.

Par ailleurs, je pense que la fin de la guerre froide a fondamentalement changé les besoins du Canada en matière de défense. À cet égard, nous avons d'abord besoin de pouvoir défendre efficacement nos eaux côtières, que ce soit dans le domaine des pêches ou autrement, et, deuxièmement, nous devons pouvoir participer efficacement aux missions internationales et multinationales pour maintenir et pour faire la paix.

À mon avis, avec la fin de la guerre froide, le NORAD a perdu son utilité. Je ne pense pas que ce soit le cas de l'OTAN, même si cet organisme devra redéfinir son rôle avant longtemps, et si le Canada devra aussi redéfinir le sien dans ce contexte. Je pense aussi que nous devons trouver des moyens de nous servir des avantages de la paix, comme on dit, pour régénérer nos sociétés d'autres façons.

La question cubaine, qui a été abordée dans vos notes d'information, est liée à la défense, quoique le rapport soit peut-être tangent. J'estime que nos trente années de diplomatie discrète pour amener les États-Unis à accepter peu à peu de s'entendre avec Cuba n'ont rien donné. Pourtant, si nous adoptions une politique plus vigoureuse d'échanges commerciaux, d'investissements et d'aide, nos rapports avec Washington seraient certainement plus tendus. Fondamentalement, nous devons nous demander si ces tensions en vaudraient la peine.

Lorsque Trudeau s'est rendu en Chine, Nixon a protesté uniquement parce qu'il voulait y arriver en premier. Avec Cuba, c'est différent. Nous devrions peut-être faire preuve de leadership dans la réintégration du Cuba, peut-être par l'entremise de l'Organisation des États américains, mais je suis sûr que les États-Unis seront hostiles à cette initiative.

Pour ce qui est de la culture, est-ce vraiment un aspect de la politique étrangère? Je n'en suis pas sûr. Monsieur Allan Gotlieb n'y a fait aucune allusion, mais la culture faisait partie intégrante de nos discussions pendant les négociations de l'Accord de libre-échange canado-américain et de l'ALÉNA.

[Texte]

[Traduction]

I do feel, and I feel very strongly on these issues, that continentalization has been the norm in the last 40 to 50 years, and it has progressed. Whatever measures we need to take, insofar as foreign policy can address those issues to defend Canadian culture, whether it is francophone or anglophone culture, I think we need to take those measures.

We also need to set societal norms that are based on the values we share, and have the courage of our convictions to defend them. Whether this is in the area of magazine, commercial, and academic publishing, or in the area of broadcasting, I think the issues are the same.

Let me close with simply one other comment. Your briefing papers allude to the inevitability of the north-south pull, and this has been a historical problem in Canada—that the north-south linkages do weaken east-west ties. This is not new, but the problem has accelerated and it has been reflected in regional, including western, discontent, which sometimes grows out of a lack of understanding in various parts of the country of the nature of Canadian society and the Canadian identity.

This is a reality. I think NAFTA and the U.S.-Canada Free Trade Agreement will strengthen those north-south ties. I'm not convinced, frankly, that there is anything we can do to reverse that tendency.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Randall.

Armand de Mestral is professor of law at McGill University, and I would like him to take the floor now and make his presentation. Professor de Mestral.

M. Armand de Mestral (présentation individuelle): Je vous remercie, monsieur le président. Depuis une dizaine d'années, j'étudie les divers systèmes d'intégration économique au niveau constitutionnel, au niveau international et au niveau supranational et c'est à ce titre que je voudrais aborder la question des rapports entre le Canada et les États-Unis.

J'ai distribué quelques notes hier. Je les ai envoyées au secrétariat. Je ne sais pas si on les a distribuées mais je vais tâcher de les résumer et je répondrai aux questions. Je m'attache surtout aux questions bilatérales et aux arrangements bilatéraux. Je serai très heureux d'ouvrir le dialogue aussi sur la question du GATT et des arrangements multilatéraux.

Mon propos fondamental, en ce qui concerne nos rapports avec les États-Unis, est que nous ne devons pas craindre une intégration économique encore plus poussée avec les États-Unis que celle qui existe aujourd'hui. Il ne faut pas craindre non plus d'intensifier nos rapports et les institutions qui consacrent ces rapports. Il me semble que les temps sont tout à fait révolus où on pouvait vivre derrière un mur tarifaire et espérer survivre en vendant nos ressources naturelles. Nos frontières maintenant sont très largement ouvertes. Les barrières tarifaires n'existent presque plus. Nous sommes soumis au vent de la concurrence mondiale, qu'on le veuille ou pas, et il faut prendre des décisions en conséquence.

Je suis convaincu qu'au cours des 40 ou 50 dernières années, la continentalisation a été la norme et qu'elle s'est répandue. Nous devons faire ce qu'il faut pour nous assurer que la culture canadienne est bien protégée par notre politique étrangère, qu'il s'agisse de la culture francophone ou anglophone.

Nous devons également fixer des normes sociétales qui reflètent nos valeurs communes et nous devons avoir le courage de nos opinions pour les défendre. Je crois que les enjeux sont les mêmes qu'il s'agisse de l'édition de revues, de publications hautement spécialisées ou commerciales ou que cela touche le domaine de la radiodiffusion.

Permettez-moi d'ajouter une dernière remarque. Dans vos documents d'information, vous dites qu'il est inévitable que les liens Nord-Sud se resserreront; cela a toujours posé un problème au Canada car les liens Nord-Sud affaiblissent les liens Est-Ouest. Ce n'est pas un nouveau phénomène, mais ce problème est devenu plus aigu et s'est traduit par un mécontentement régional, y compris dans l'Ouest, mécontentement qui provient parfois de l'ignorance, dans certaines régions, de la société et de l'identité canadienne.

C'est une réalité. Je crois que l'ALÉNA et l'Accord de libre-échange canado-américain renforceront ces liens Nord-Sud. Je ne suis pas convaincu qu'on peut faire quoi que ce soit pour renverser cette tendance.

Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Randall.

Monsieur Armand de Mestral est professeur de droit à l'Université McGill et je l'invite à prendre la parole et à faire son exposé. Monsieur de Mestral.

Mr. Armand de Mestral (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. For the past 10 years, I have been studying the constitutional, international and supranational aspects of economic integration. I would like to discuss the ties between Canada and the United States from that angle.

Yesterday, I forwarded some notes. I sent them to the Secretariat. I do not know if they have been circulated, but I will try to summarize them and answer your questions. I am especially interested in bilateral issues and arrangements. I would also be very pleased to discuss GATT and multilateral arrangements.

My basic theory on our relationship with the United States is that we should not fear greater economic integration with them. There is also no need to fear strengthening our ties and the institutions that encourage them. Times have changed; we can no longer live behind a tariff wall and hope to survive by selling our natural resources. Our borders are now very open. Tariff barriers are nearly a thing of the past. Whether we like it or not, we have to face global competition and must bear that in mind when making decisions.

[Text]

Certes notre situation est beaucoup plus inconfortable qu'elle ne l'était il y a une dizaine ou une vingtaine d'années. Cependant, il me semble que c'est dans ce monde que nous existons et que cette situation ne changera pas à l'avenir.

[Translation]

Our situation is certainly less comfortable than it was 10 or 20 years ago, but we must face reality and recognize that the situation is not about to change.

• 1000

Il me semble également, et c'est un de mes propos fondamentaux, qu'il est possible de réconcilier les intérêts d'une société canadienne distincte, différente des États-Unis, une société de laquelle on peut être fière tout en conservant et en intensifiant nos rapports économiques avec les États-Unis et en entrant dans les rapports institutionnels plus intenses. Il me semble qu'on a qu'à regarder l'expérience de l'Union européenne pour démontrer la vérité de cette affirmation. Prenez le cas, par exemple, de la Belgique ou des Pays-Bas. Imaginez les rapports économiques de la Belgique ou des Pays-Bas avec la France ou l'Allemagne. Sans les institutions communautaires, imaginez toutes les difficultés des deux pays d'à peu près 15 millions d'habitants ayant les mêmes produits à vendre, plus ou moins la même société, cherchant et ayant une nécessité absolue de vendre en France, en Allemagne et ailleurs en Europe. Imaginez les difficultés de ces pays sans l'appui des règles communautaires et des institutions communautaires qui ont été mises en place au cours des 30 dernières années pour assurer le respect de ces règles.

I also think, and this is another of my basic theories, that it is possible to reconcile the interests of a distinct Canadian society that we are proud of and that is different from the United States, while at the same time preserving and strengthening our economic ties with the United States, as well as fostering close institutional ties. Europe is a perfect example of that phenomenon. Take Belgium or the Netherlands, for example, and their economic ties with France or Germany. Without the Community institutions, imagine all the problems those two countries would have. They both have a population of about 15 million, the same products to sell, a very similar type of society, and they must sell their products to France, Germany and other European countries. Imagine the problems those countries would have if the Community rules, as well as the institutions set up in the past 30 years to ensure the rules are followed, did not exist.

Il me semble que, loin de perdre de l'influence, loin de devenir plus faibles ou de perdre leur caractère et leur autonomie, la Belgique et les Pays-Bas sont plus forts à cause de leur intégration au grand marché européen.

It seems to me that Belgium and the Netherlands are far from losing any influence, far from getting weaker and losing their uniqueness and independence; quite the contrary. Those countries are stronger because of their integration into the big European market.

Il y a évidemment un cas encore plus net et plus intéressant pour nous, c'est le Québec. Pensez un petit peu. Le Québec, qui vit depuis toujours dans une intégration économique extrêmement poussée avec le reste du Canada, a réussi à garder son âme, à garder sa société distincte, sa langue, etc. Il me semble que, si on avait besoin d'une preuve, la preuve est là. Donc, il y a une leçon à tirer pour nos rapports non seulement entre Canadiens mais également avec les Américains.

There is an even clearer and more interesting example closer to home: Quebec. Quebec's economy has always been highly integrated into the rest of Canada's, but this province has, none the less, preserved its soul, its distinct society, its language, etc. It seems to me there are plenty of examples to support this theory. So there are lessons to be learned not only about the ties between Canadians, but also to facilitate our relationship with the Americans.

Mon troisième propos est que l'institution qui existe actuellement pour structurer nos rapports économiques avec les États-Unis, c'est-à-dire l'ALÉNA, l'Accord de libre-échange nord-américain, est insuffisante. À moyen terme, c'est une institution temporaire qui ne serait pas capable de garantir notre accès au grand marché américain. Je ne viens pas ici pour critiquer, pour dénoncer l'ALÉNA mais je pense qu'il faut être conscient des lacunes et des faiblesses. C'est un accord essentiellement inter-étatique, international. D'abord, il y a des domaines qui ne sont pas visés encore par l'ALÉNA. Cela est un problème mais, peut-être encore plus grave, l'ALÉNA manque le caractère de supranationalité et manque les institutions nécessaires pour faire respecter les règles supranationales qui sont la clé du succès de la Communauté économique européenne.

My third point is that the current institution used to structure our economic relationship with the United States, in other words NAFTA and the Free Trade Agreement, is inadequate. It is a temporary institution that could not guarantee our long term access to the huge American market. I do not mean to criticize NAFTA, but I do think we must admit it does have its shortcomings. It is essentially an inter-state, international agreement. First of all, some areas are not yet covered by NAFTA. That does pose a problem, but perhaps even more serious is the fact that NAFTA is not a supra-national agreement and lacks the institutions required to enforce the supra-national rules that are the key to the success of the European Economic Community.

Selon moi, pour garantir notre accès au grand marché, il faut aller au-delà d'un accord inter-étatique, international. Il faut avoir un accord supranational sinon on restera toujours dans une situation de faiblesse, de difficultés comme, par

I think we have to go beyond an inter-state, international agreement to guarantee our access to that big market. We need a supra-national agreement, otherwise we will always be in a weak position and will have problems like those we have seen

[Texte]

exemple, toutes les difficultés qu'on connaît cette semaine, et qu'on connaîtra au cours de l'été en ce qui concerne les produits agricoles ou l'acier, etc. Toutes ces difficultés vont continuer et on n'arrivera jamais à les résoudre de façon satisfaisante parce qu'un accord strictement inter-étatique, international, ne possède pas la capacité de se développer suffisamment ou de s'adapter aux réalités changeantes et surtout de promouvoir les compromis politiques qui sont nécessaires au sein d'une union et d'une communauté économique.

[Traduction]

this week and that will continue throughout the summer, namely the problems with agricultural products or steel, for example. Those problems will be persistent and we will never find a satisfactory solution because a strictly inter-state, international agreement is not broad enough in scope nor can it adjust to changes, and most importantly, it does not do enough to encourage the political compromises required for an economic union and community.

• 1005

C'est le secret de l'expérience de la Communauté économique européenne.

Si on regarde beaucoup d'autres unions économiques qui ont échoué au cours des années, on voit que c'est à cause de l'absence de règles et d'institutions nécessaires pour garantir le maintien et le respect des règles. À court terme, je doute fort qu'on puisse conclure un accord à caractère vraiment supranational avec les États-Unis en matière économique, mais il y a des mesures que nous pouvons prendre à court terme tout en essayant d'avancer vers l'idéal d'un accord supranational.

D'abord il y a des lois qui existent dans les deux pays. Nous pouvons chercher à éliminer les lois antidumping, par exemple, qui n'ont aucune justification économique sérieuse et qui ne servent qu'à des intérêts protectionnistes. On devrait les abolir. Les Européens les ont abolies en 1957 au sein de la Communauté. Leur existence à mon sens est un scandale et on les a au Canada et aux États-Unis.

Le problème est que les États-Unis peuvent s'en servir, mais la menace d'une mesure antidumping au Canada sans être totalement dérisoire, a 10 fois moins de poids qu'une mesure américaine. Donc, il y a des lois comme les lois antidumping ou les lois concernant les restrictions à l'accès au marché public que nous pouvons très rapidement chercher à éliminer avec les Américains.

Je pense que nous devons également retourner à la table des négociations avec les Américains pour essayer d'éliminer l'application d'un certain nombre de mesures unilatérales américaines contre notre commerce. Si nous n'arrivons pas à les écarter, la confiance du public canadien dans l'Accord de libre-échange va manquer et, également, les investisseurs étrangers vont tirer la leçon que, pour éviter ces problèmes, il vaut mieux investir aux États-Unis et produire aux États-Unis et ensuite exporter vers le Canada et le Mexique.

Il y a donc toute une série de mesures que nous devons essayer de viser et il faut retourner carrément à la table des négociations. À long terme, il me semble que nous devons chercher à élargir l'ALÉNA. Plus l'ALÉNA comprend un grand nombre de pays plus il serait difficile de justifier l'absence d'institutions solides pour faire respecter les règles de l'ALÉNA. Plus on est nombreux au sein de l'ALÉNA plus la supranationalité devient envisageable.

On dit que les Américains ne sont absolument pas intéressés par la supranationalité et c'est peut-être une question qui pourrait être débattue ultérieurement. J'aurais deux réponses. D'abord les Américains ont un intérêt à assurer leur accès au Canada et au Mexique. Deuxièmement, il se peut que, au moins dans certains domaines, il y ait des groupes d'Américains intéressés par la supranationalité.

That is the key to the success of the European Economic Community.

If you look at many other economic unions that failed over the years, you can see that they failed because there were no rules or institutions to ensure the rules were followed. I highly doubt we will be able to strike a supranational economic agreement with the United States in the near future, but we can take steps in the short term with a view toward that ideal.

First of all, both countries have their laws. We could try to eliminate the anti-dumping laws, for example, that have no valid economic justification and are purely protectionist. They should be abolished. The Europeans abolished them in 1957 in their Community. I think they are scandalous, and yet we have them in both Canada and the United States.

The problem is that the United States can use them, but the threat of an anti-dumping measure in Canada, without being totally absurd, has ten times less clout than an American anti-dumping measure. So there are laws such as the ones on anti-dumping or on restricted market access that we could try to abolish as quickly as possible with the Americans.

I also think Canadians and Americans should return to the negotiating table to try to abolish some American unilateral measures that impede trade. If we do not abolish them, Canadians will lose confidence in the Free Trade Agreement, and furthermore, foreign investors will learn that to avoid those problems, it is better to invest and manufacture products in the United States and then export the goods to Canada and Mexico.

So there are all sorts of measures we should try to change and we simply must return to the negotiating table. It seems to me that in the long term we should try to broaden NAFTA. As the number of countries involved in NAFTA increases, it will be more and more difficult to justify not having solid institutions to enforce NAFTA rules. The greater the number of countries under NAFTA, the greater the possibility of achieving supranationality.

It has been said that Americans are not the least bit interested in supranationality and that is perhaps a question we can discuss later. I would have two answers to that. First of all, Americans do have a vested interest in guaranteeing their access to Canada and Mexico. Secondly, some American groups may be interested in supranationality, at least in some areas.

[Text]

[Translation]

Si vous regardez le débat sur l'accord parallèle en matière d'environnement, les groupes environnementalistes au Canada, aux États-Unis et au Mexique demandaient de leur gouvernement un accord à caractère supranational. Ils ne l'ont pas eu mais il y avait des groupes sérieux préoccupés par un problème très grave dans notre société, sur notre continent. Ils ont exigé des solutions supranationales.

If you consider the debate on the parallel environment agreement, you will find that environmental groups in Canada, the United States and Mexico were asking their respective governments for a supranational agreement. They did not get it, but there were serious groups that were concerned about a very important problem in our society, on our continent. They wanted supranational solutions.

La supranationalité n'est pas complètement étrangère au débat en Amérique du Nord.

Supranationality is not completely foreign to North Americans.

Je me permets aussi de dire que j'abonde tout à fait dans le même sens que M. Gotlieb. Il me semble que nous devons oeuvrer au sein de l'Organisation mondiale du commerce pour renforcer cet organisme. Nous devons également chercher à créer une sorte de droit commun du commerce international ou, si vous voulez, un droit constitutionnel du commerce international pour donner à certains principes fondamentaux du droit du commerce international un statut quasi constitutionnel afin que tous les pays avec qui on traite soient liés.

I might also add that I fully agree with Mr. Gotlieb. I think we should work with the World Trade Organization to try to strengthen it. I also think we should try to establish some sort of common law on international trade, or if you prefer, a constitutional law on international trade to give some quasi-constitutional status to certain basic principles of international trade law so that all countries that we deal with may have some ties.

• 1010

Maintenant, mon dernier propos en est un délicat. Je l'aborde en tout respect et sans vouloir ouvrir une polémique, mais il me semble qu'il est essentiel dans nos rapports avec les États-Unis.

Now my last theory is a touchy one. I am broaching it with all due respect and without wanting to start any argument, but I think it is an essential part of our relationship with the United States.

Il y a un parti politique au Québec qui annonce—ou du moins leur chef annonce—que l'indépendance du Québec sera prononcée le 24 juin 1995. Quels seraient les rapports entre ces deux unités, le Canada et le Québec, et les États-Unis? Quel serait l'impact de la souveraineté du Québec sur les rapports, à la fois du Québec et du Canada, avec les États-Unis? Il me semble que c'est une question qui doit être abordée et envisagée très sérieusement.

There is a political party in Quebec that has announced—or at least their leader has announced—that Quebec will proclaim its independence on June 24, 1995. What will be the relationship between those two entities, Canada and Quebec, and the United States? What impact will Quebec sovereignty have on those relations, both between Quebec and Canada, as well as with the United States? That to me is a question that should be broached and given serious thought.

Il me semble que si le résultat est la division et la faiblesse, ce qui me semble être l'issue la plus probable, le Canada sera affaibli, et le Québec serait moins fort économiquement, pour le moins que l'on puisse dire, que le reste du Canada. Individuellement, ces deux entités, face aux États-Unis, seraient plus faibles. Donc, comment sortir de l'impasse? En tant que fédéraliste ma solution est qu'il faut regarder et renforcer une union économique canadienne et la Constitution canadienne et c'est la solution que j'avance, en tout respect pour ceux qui ne sont pas d'accord, au Québec.

If the result is division and weakness, which, in my view, is the most likely outcome, the least one can say is that Canada will be weakened, and that Quebec's economy will not be as strong as the rest of Canada's. Individually, those two entities will be weaker vis-à-vis the United States. So how can we get out of that impasse? As a federalist, my solution would be to have a stronger Canadian economic union and Canadian Constitution, with all due respect to those in Quebec who would disagree.

Advenant une autre solution, il faut au moins, et très rapidement, envisager le maintien de l'union économique canadienne si on ne veut pas que les États-Unis nous divisent et se servent de notre division pour régner encore plus.

If there is another solution, at the very least we should try as quickly as possible to maintain the Canadian economic union if we do not want the United States to divide us and use that division as an opportunity to gain even more power.

J'ai étudié très sérieusement toutes les déclarations des chefs souverainistes et récemment, un certain nombre de choses ont été consignées par écrit, entre autres un document *Le Québec est un monde nouveau*. Je note qu'il y a toujours une profession de foi dans le maintien de l'union économique canadienne. Cela semble être un principe acquis et également un engagement de maintenir le dollar canadien.

I did a very serious study of all the statements made by the sovereigntist leaders and a number of things were written recently, among others, a document *Le Québec est un monde nouveau*. I noticed that there is still a profession of faith to maintain the Canadian economic union. It seems to be an accepted principle as well as a commitment to keep the Canadian dollar.

[Texte]

Par contre, quand je lis plus loin, quand je cherche les détails sur le maintien de l'union économique canadienne, sur les règles qui seront nécessaires pour assurer l'union économique canadienne, pour les institutions qui sont essentielles pour garantir l'union économique canadienne, tout ce que je trouve c'est une mention passagère d'un secrétariat, d'une commission et d'une cour.

Que fera le secrétariat, devez-vous penser? Je ne sais pas quel droit va appliquer cette cour et comment on va tous être en place ici, le 24 juin 1995? Là, c'est un acte de foi, c'est le silence total.

Donc, il me semble qu'il y a là un problème extrêmement grave. On n'envisage pas les moyens nécessaires pour réaliser l'objectif. La seule réponse qu'on reçoit—et je retourne à mes propos sur l'ALÉNA—c'est qu'on n'a pas de problème parce que nous avons l'ALÉNA et le GATT.

J'espère que mes propos ultérieurs vous ont convaincu que ce n'est pas une réponse. L'ALÉNA, aussi excellent que ce soit, n'est pas une institution supranationale. L'ALÉNA sera incapable d'assurer l'union économique canadienne contre les forces protectionnistes qui existent maintenant et contre les forces protectionnistes qui seraient déclenchées par les nationalismes québécois et canadien à l'avenir. L'ALÉNA et le GATT ne suffisent et ne suffiront pas.

Je me permets de soulever ces propos parce qu'il me semble qu'ils sont tout à fait reliés au grand thème de nos rapports avec les États-Unis et à l'analyse de l'efficacité de l'ALÉNA et de la direction qu'on doit prendre à long terme.

Je vous remercie, monsieur le président.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Professor de Mestral.

I would now like to ask John Ralston Saul to take the floor. Mr. Saul is a well-known author and commentator. We look forward to his presentation.

[Traduction]

However, when I read a little further, when I look for details on keeping the Canadian economic union, on the rules required to guarantee Canadian economic union, on the institutions necessary to guarantee Canadian economic union, all I find is a very brief mention of a secretariat, a commission and a court.

What do you think the secretariat will do? I don't know what kind of laws that court will enforce and how everything can be ready by June 24, 1995. It's just an act of faith: mum's the word.

So it seems to me that is a very serious problem. No one has thought of the means required to reach the objective. The only answer we get—and I reiterate my comments on NAFTA—is that it isn't a problem because we have NAFTA and GATT.

I hope my earlier comments convinced you that that is not an answer. NAFTA, as good as it may be, is not a supranational institution. NAFTA could not guarantee Canada's economic union against current protectionist forces and against protectionist forces arising from future Quebec and Canadian nationalism. NAFTA and GATT are not and will not be enough.

I have taken the opportunity to say these things because I think they fully relate to the overall theme of our relations with the United States and the study of NAFTA's effectiveness and what we should do in the long term.

Thank you, Mr. Chairman.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur de Mestral.

Je demanderais maintenant à M. John Ralston Saul de prendre la parole. M. Saul est un auteur et commentateur bien connu. Nous avons hâte d'entendre sa présentation.

• 1015

M. John Ralston Saul (présentation individuelle): Merci, monsieur le président. Je vais commencer dans la banalité, si vous me le permettez, parce que souvent j'ai l'impression qu'au Canada, dans les affaires étrangères du Canada, les questions banales sont oubliées.

La raison d'être d'une politique étrangère est de s'occuper des intérêts d'un pays. Quand on écoute les débats publics au Canada, la plupart du temps, on n'a pas l'impression que c'est le cas. Il y a soit une espèce de passivité devant les forces du marché global, soit une espèce d'idéalisme qui ne semble absolument pas lié à la réalité du Canada. J'ai l'impression que, à chaque fois qu'on discute de la politique étrangère au Canada, c'est comme si on était des vierges qui veulent faire un enfant neuf de nouveau, une fois tous les deux, trois, cinq, dix ans.

Les problèmes dans lesquels nous nous trouvons aujourd'hui, les problèmes créés en partie au cours des dix dernières années, sont le résultat du fait qu'on a agi comme si on n'avait pas d'histoire, comme s'il n'y avait pas de vérité pratique et de mémoire pratique et d'intérêt pratique dans l'histoire du Canada, comme si on n'avait pas une politique étrangère faite d'où nous sommes, de ce que nous sommes, de ce qu'il faut protéger ici. On est simplement virés comme si on peut virer avec une voiture lorsqu'on arrive à une jonction: on peut aller à gauche ou à droite. Ce n'est pas vrai dans la politique étrangère.

Mr. John Ralston Saul (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. I will start with some truisms, if you don't mind, because I think that very often in Canada, when it comes to foreign affairs, simple facts are often forgotten.

The purpose of a foreign policy is to protect a country's interests. If you listen to public debates in Canada, one usually gets the impression that is not the case. People either hardly react to global market forces, or they espouse some sort of idealism that is not the least bit related to what's really going on in Canada. I have the feeling that every time foreign policy is discussed in Canada, it is as though we were virgins who wanted to have a new baby every two, three, five or ten years.

Our current problems, those created in part over the past 10 years, are the result of our acting as though we did not have any history, as though there weren't any practical truth, theory or interest in Canada's history, as though our foreign policy was not based on any past, on who we are and on what must be protected here. We simply turned as one can turn a corner in a car when you get to a junction: you can turn left or right. That is not the case with foreign policy.

[Text]

Finalement, on parle beaucoup au Canada de multilatéralisme. C'est une idée très vague. C'est une idée à la place d'une politique. Il me semble qu'il vaut mieux utiliser des mots comme «équilibre» ou «balance». Vous connaissez les chiffres mieux que moi. Il y a un peu plus de 10 ans, je crois que les chiffres sont approximatifs, on vendait environ 65 p. 100 de nos produits aux États-Unis. Aujourd'hui, c'est environ 80 p. 100. Je suis très mauvais dans les chiffres. Excusez-moi.

Nous avons un déséquilibre naturel dans ce pays, parce que nous sommes où nous sommes. Donc, l'élément essentiel de notre politique étrangère doit être de trouver un équilibre, c'est-à-dire de travailler contre le déséquilibre, non d'accentuer le déséquilibre. Cela ne veut pas dire que notre voisin n'est pas notre plus grand ami et qu'on ne va pas toujours vendre plus là qu'ailleurs. Cela va arriver de toute manière. Donc, notre travail en politique étrangère est de trouver l'équilibre à cela.

Je crois que, si on regarde ce qui se passe dans l'ALÉNA, on voit ce qui peut arriver et on oublie cette idée d'équilibre. Je ne suis ni pour ni contre l'idée d'expansion de l'ALÉNA. Cela dépend des conditions. Cependant, depuis quelques années, on n'arrête pas de parler au Canada de l'idée qu'il faudrait avoir un équilibre vis-à-vis des États-Unis en faisant entrer d'autres pays dans l'ALÉNA. La vérité est que cela est la politique des États-Unis. Les États-Unis ont déjà décidé de faire cela, et nous avons découvert cela subitement, étant déjà entrés dans l'affaire, et maintenant on court comme des naïfs pour essayer d'aller plus vite que les Américains, pour faire la même chose.

Il est évident que, avec un peu de mémoire, la doctrine Monroe est toujours en place. Cela s'appelle autre chose, mais, enfin, c'est toujours en place. Ce n'est pas une mauvaise chose, ce n'est pas une bonne chose, c'est en place. C'est une réalité, et il faudrait se poser des questions. Y a-t-il un pays en Amérique latine qui, mis devant le choix d'aller du côté du Canada ou du côté des États-Unis dans une crise, va choisir notre côté? Dans les structures actuelles de l'ALÉNA ou de OAS, c'est absolument certain que ce n'est pas de notre côté qu'ils vont venir. Je parle là d'une espèce de série d'illusions perpétuelles chez nous.

Il y a six ans, la dernière fois que je suis apparu devant ce Comité, je parlais des maquiladoras. On n'avait pas parlé au Canada des maquiladoras, à l'époque.

• 1020

À l'époque, il y avait 1 200 usines avec 300 000 ouvriers dans les maquiladoras. La réaction officielle au Canada, devant cette idée qu'il y avait 300 000 ouvriers mexicains qui ne gagnaient pas beaucoup, qui habitaient dans des taudis, qui travaillaient dans les conditions du XIX^e siècle, était que c'était un petit détail, que cela n'irait pas plus loin.

Six ans plus tard, il y a 2 200 usines au lieu de 1 200, soit presque le double; au lieu de 300 000 ouvriers, il y en a 550 000, également presque le double, et les conditions de travail, les conditions sociales, n'ont pas changé.

Depuis six ans, les écrivains comme moi parlent du fait, qu'au Mexique, on tue les écrivains, il n'y a pas de liberté d'expression. Je crois que le chiffre est d'environ 26 écrivains tués depuis que le président actuel est en place. On a tout fait

[Translation]

Finally, in Canada there is a lot of talk of multilateralism. It is a very vague concept. It is a concept rather than a policy. It seems to me it would be better to use a word like "balance". You know the figures better than I do. A little over 10 years ago, I think these figures are approximate, about 65% of our products were sold to the United States. That figure is now about 80%. I am very bad with figures. I apologize.

There is a natural imbalance in this country because of where we are. The essential aspect of our foreign policy should therefore be to find a balance, in other words, to try to stop the imbalance, and not to worsen it. That does not mean that our neighbour is not our most important friend and that we will not always sell there more than elsewhere. That will happen anyway. Our task, therefore, is to implement a foreign policy that encourages a balance.

If you look at NAFTA, you see what can happen and the notion of balance is lost. I am neither for nor against the idea of broadening the scope of NAFTA. It depends on the conditions. However, for the past few years, there has been continuous talk in Canada of the need to reach a balance with the United States by getting other countries to be part of NAFTA. The truth is that that is the United States policy. The United States have already decided to do that which we have suddenly discovered after we had gotten involved, and now we are running around like fools to try to go faster than the Americans to do the same thing.

If one thinks back for a moment, it is clear that the Monroe doctrine is still there. It is called something else, but it is nevertheless still there. It is neither a good thing nor a bad thing, it is simply there. It is a fact and one that begs a few questions. Is there any Latin American country which, put in a situation where it had to choose between Canada and the United States, would choose our side? With the current NAFTA and OAS structures, it is absolutely certain they would not choose our side. We are constantly fooling ourselves.

Six years ago, the last time I appeared before this Committee, I spoke about maquiladoras. At the time, there had not been any discussion in Canada on maquiladoras.

At the time, there were 1,200 plants employing 300,000 workers in the maquiladoras. The official Canadian reaction to the fact that there were 300,000 Mexican workers who didn't earn much money, lived in slums, and worked in 19th-century conditions, was that it was only a small detail and that it wouldn't go any further.

Six years later, there are 2,200 plants instead of 1,200, almost double the previous number. There are now 550,000 workers instead of 300,000, again nearly double the previous number, and the working conditions, the social conditions haven't changed.

For the last six years, writers like myself have been saying that, in Mexico, there is no freedom of speech; writers are killed. I believe some 26 writers have been killed since the Mexican President took office. They tried everything not to

[Texte]

pour ne pas parler de cela. On a toujours parlé comme si le Mexique était un pays presque développé, sur le point d'être développé, démocratique, etc. Subitement, il y a quelques mois, il y a eu une petite révolution, il y a eu un assassinat et les Canadiens découvrent que le Mexique n'est pas un pays démocratique, n'est pas un pays développé, qu'il a beaucoup de problèmes et que nous avons signé un Accord avec un pays du Tiers monde.

Ce n'est pas une insulte. Ce n'est ni une qualité ni un défaut que d'être un pays riche du Tiers monde, un pays avancé du Tiers monde. Cependant, signer un accord avec un pays du Tiers monde en disant qu'on signe avec un pays développé, c'est une forme de naïveté assez profonde.

I think this Canadian pattern is getting worse, not better, in fact: what I would call short periods of misrepresentation and lying to ourselves, followed by long periods of denial and then by a passive acceptance of a situation that has been created on false pretences.

If we listen to ourselves, we always talk about what we've done as if it were inevitable, as if having done it, it must have been right and therefore it must stay, which is a very peculiar reading of history, because history is filled with things that happen and then are undone and then other things that are done.

What are the real implications of further expansion of l'ALÉNA... my god, I've forgotten the English for it now.

Mr. de Mestral: NAFTA.

Mr. Saul: NAFTA. We don't really know. We have actually no idea what the real implications are. We're simply running in that direction in the desperate hope that it may improve our negotiating position and because the Americans are doing it.

On the question of real counterbalance or real equilibrium, first of all, let me just say I do not believe there is any such thing or ever has been any such thing between any two countries as "a special relationship". This is an illusion that is usually taken on by people who feel they're beaten and hope that by being terribly nice on a personal basis to people who have real power they're going to get something from them. Real foreign policy is based on interests, and I think Mr. Randall's phrase "commonality of interests" is a very wise phrase, because commonality of interests between civilized people is a way to deal in foreign policy.

If you talk about counterbalance, what is our European policy? What precisely is our European policy? Now, one of the principal reasons that our closest friend the United States... there are many reasons for NAFTA and the FTA, but one of the reasons is that having, so to speak, put in place North America, they can then turn, as the most powerful nation in the world could turn, towards their other problems. Having solved the back-door problem, they can turn and deal with Europe and Japan.

[Traduction]

... speak about it. They always talked as if Mexico was nearly developed, on the verge of being developed, a democratic country, and so on. Suddenly, a few months ago, there was a small revolution, and an assassination, and Canadians find out that Mexico is not a democratic country, not a developed country, that there are a lot of problems in Mexico, and that we have signed an agreement with a Third World country.

That is not an insult. It is neither a quality nor a failing to be a rich Third World country, a sophisticated Third World country. However, signing an agreement with a Third World country and saying that it is a developed country is being rather naive.

Je pense que cette façon canadienne d'agir s'aggrave plutôt que de s'améliorer. Cela se décrirait comme de courtes périodes de fausse représentation où nous nous mentons à nous-mêmes, suivies de longues périodes de dénégation, puis d'une acceptation passive d'une situation qui a été créée par de fausses déclarations.

Quand nous nous écoutons parler, nous nous rendons compte que nous parlons toujours comme si ce que nous avons fait était inévitable, comme si ce devait être juste parce que nous l'avons fait, de sorte qu'il faut continuer dans la même voie, c'est une façon vraiment bizarre d'interpréter l'histoire, parce que l'histoire est truffée d'événements qui se font et se défont puis sont remplacés par d'autres.

Quelles sont les véritables implications d'un élargissement de l'ALÉNA... Seigneur, le terme anglais m'échappe.

M. de Mestral: NAFTA.

M. Saul: NAFTA. Nous ne savons pas vraiment. En fait, nous n'avons aucune idée des véritables implications. Nous nous dirigeons simplement dans cette direction-là avec l'ultime espoir qu'elle pourrait améliorer notre position de négociation et aussi parce que les Américains ont pris cette voie-là.

Pour ce qui est d'une véritable compensation ou d'un véritable équilibre, je me permettrai de commencer par dire que je ne crois pas qu'il existe ou qu'il ait jamais existé entre deux pays ce qu'on appelle une «relation particulière». C'est généralement une illusion de gens qui sentent qu'ils ont perdu la partie et qui espèrent qu'en étant personnellement extrêmement gentils avec les détenteurs du véritable pouvoir, ils vont pouvoir en tirer quelque chose. La vraie politique étrangère est fondée sur des intérêts, et je crois que l'expression de M. Randall, la «communauté d'intérêts», est très sage, parce qu'une communauté d'intérêts entre peuples civilisés est un moyen de gérer leur politique étrangère.

Si vous parlez de compensations, quelle est notre politique européenne? Quelle est notre politique européenne précise? L'une des principales raisons pour lesquelles notre plus grand ami, les États-Unis, a conclu l'ALÉNA et l'ALE... les raisons sont nombreuses, mais l'une d'elles était qu'après avoir bâti l'Amérique du Nord, pour ainsi dire, ils pouvaient ensuite se tourner vers leurs propres problèmes, comme le pays le plus puissant du monde peut le faire. Après avoir réglé la situation dans leur cour, les États-Unis peuvent s'occuper de l'Europe et du Japon.

[Text]

Our power does not exist in that debate. We're not mentioned in that debate. When you sit in Europe, as I often do, and you hear about the United States and Europe arguing, Canada isn't mentioned. Our foreign policy is not there, because we don't really have one. We have dossiers. We don't have a European foreign policy.

I'll give you a very small example. A few years ago under the previous government we withdrew most of our troops from Europe. It just happened like that. We'd had them there for a long time. The Cold War was over. We withdrew our troops. Now, the curious thing is that the Germans were furious with us. Most of the Europeans were furious with us. Why were they furious with us? They were furious with us because they don't believe the Cold War is over. To be frank with you, neither do I. I believe we're in an interim period and that a new form of organized tension is going to reappear sometime in the next five to ten years.

The Europeans were furious with us because we sent a message of agreement that it was all right for the Americans to leave Europe—by withdrawing ourselves. We withdrew in spite of the anger that created, even though we had various negotiations going on with the Europeans: fisheries and forestry, for example. It had an effect on that. It's a non-integrated foreign policy approach to do that. It isn't necessarily clear that we saved any money anyway, because with the work we're doing in the United Nations we can always use our presence of troops in Europe as a way to move more quickly, in a less expensive manner, into areas such as Yugoslavia.

Let me ask a very simple question. Apart from the trade question, what are our real interests in NAFTA? It seems to me our principal interest in NAFTA is to ensure that in this trading bloc our social structures are not undermined. That's what the voter is interested in. I think that's what most concerned Canadians are interested in. Yes, let's make money, if it will work, but in the process of making money we mustn't allow ourselves to be drawn into a trap where we have to do away with our social policies in order to compete.

Now, it's very interesting. The people who have come before me—I agree with a great deal of what they have said—are talking as if on the one hand the global economy is inevitable, but on the other hand there is a form of protectionism coming. I agree more with the second point. It's very interesting to see that someone like Michael Porter—if ever there was a spokesman for the sort of received wisdom of the global economy and of the primacy of efficiency it is Michael Porter—is starting to say, and I quote, "Innovation and progressiveness, not efficiency, are the sources of competitive advantage".

[Translation]

Nous n'avons aucun pouvoir dans ce contexte. Nous ne sommes pas mentionnés dans ce contexte. Quand vous êtes en Europe—et j'y suis souvent—et que vous entendez parler des discussions entre les États-Unis et l'Europe, le Canada n'est pas mentionné. Notre politique étrangère n'est pas là, parce que nous n'avons pas vraiment de politique européenne. Nous avons des dossiers, mais nous n'avons pas de politique étrangère européenne.

Je vais vous donner un tout petit exemple. Il y a quelques années, sous l'ancien gouvernement, nous avons retiré la plupart de nos troupes d'Europe. Ça s'est produit du jour au lendemain. Nous avions des troupes là depuis longtemps. La Guerre froide était finie. Nous avons retiré nos troupes. Ce qui est curieux, c'est que les Allemands étaient furieux contre nous. La plupart des Européens étaient furieux aussi. Pourquoi? Ils étaient furieux contre nous parce qu'ils ne croient pas que la Guerre froide est finie. Je serai franc avec vous: je ne le crois pas, moi non plus. Je pense que nous vivons une période d'accalmie et que nous verrons une nouvelle forme de tension organisée se manifester d'ici cinq ou dix ans.

• 1025

Les Européens étaient furieux contre nous parce que nous avons laissé entendre, en retirant nos troupes, que les Américains pourraient fort bien retirer les leurs d'Europe. Nous avons retiré nos troupes en dépit de la colère que leur retrait a suscitée, même si nous avions des négociations en cours avec les Européens sur les pêches et les forêts, par exemple. Le retrait de nos troupes a eu des répercussions sur ces négociations. Pour agir de cette façon, il faut avoir une approche non intégrée en matière de politique étrangère. Il n'est pas nécessairement clair que nous ayons économisé de l'argent grâce à cette mesure, parce que, avec les missions que nous accomplissons pour les Nations Unies, nous pouvons toujours nous servir de la présence de nos troupes en Europe pour les déployer plus rapidement et plus économiquement dans des régions comme la Yougoslavie.

Permettez-moi de poser une question bien simple. La question des échanges commerciaux mise à part, quels sont nos véritables intérêts dans le contexte de l'ALÉNA? Il me semble que le principal consiste à faire en sorte que nos structures sociales ne soient pas minées par ce bloc de libre-échange. C'est ce que les électeurs veulent. Je pense que c'est ce que la plupart des Canadiens qui s'intéressent à la question veulent. Oui, faisons de l'argent, si l'Accord fonctionne, mais, tout en faisant de l'argent, ne nous laissons pas attirer dans un piège où nous devrions renoncer à nos politiques sociales pour être compétitifs.

Il se passe quelque chose de vraiment intéressant. Les gens qui m'ont précédé—et je souscris à une grande partie de ce qu'ils ont dit—parlent comme si la mondialisation de l'économie était inévitable, d'une part, mais ils affirment qu'une sorte de protectionnisme est imminent, d'autre part. Je suis plus d'accord avec eux sur la deuxième partie de leur raisonnement. Il est vraiment intéressant d'entendre quelqu'un comme Michael Porter—s'il y a jamais eu un porte-parole des idées reçues sur l'économie mondiale et sur la primauté de l'efficacité, c'est bien lui—commencer à dire que les avantages concurrentiels sont le fruit de l'innovation et de la progressivité plutôt que de l'efficacité.

[Texte]

[Traduction]

There is a very important and profound move that is starting to take place inside the United States, even among those who were in favour of globalization, and it's coming because of what you saw at the meeting in Detroit over jobs. Even the most ideological free traders are realizing that there is a major problem with the global economy as it is being non-structured; that is, it is undermining the middle class societies. And what are we going to do about it? What Porter is doing, because he's a very smart cookie, is moving fast in advance of the general thought in the United States. You're going to see an isolationist policy, which will not exclude us, because the Monroe Doctrine includes North America in the isolation. You're going to see an isolation that is going to include a desire to renegotiate things like NAFTA in order to give greater protection. That's coming. Why can't we see that's coming?

Un mouvement très important, aux racines extrêmement profondes, commence à se dessiner aux États-Unis, même parmi ceux qui étaient favorables à la mondialisation de l'économie, et ce mouvement résulte de ce que vous avez constaté à la réunion de Détroit au sujet des emplois. Même les plus fous partisans de l'idéologie du libre-échange se rendent compte que l'économie mondiale est en proie à un problème énorme à mesure qu'on la déstructure, car les sociétés qui ont des classes moyennes sont minées. Qu'allons-nous faire contre cette tendance? Comme Porter est très fûté, il s'empresse de devancer l'opinion générale aux États-Unis. Nous allons nous retrouver avec une politique isolationniste qui n'exclura pas le Canada, parce que la doctrine Monroe englobe toute l'Amérique du Nord. Nous allons nous retrouver avec une politique isolationniste qui va amener notamment les Américains à vouloir renégocier des accords comme l'ALÉNA pour leur assurer une meilleure protection. Ça viendra. Pourquoi n'arrivons-nous pas à le voir?

I would agree very much with Professor de Mestral. If we're going to stay in NAFTA, then the document is totally and utterly inadequate. Six years ago, when we were talking about the FTA, I said that if we were going to do it, it was absolutely the wrong document, because it was a document that put at risk our whole social and political structure. If we were going to do it, then we had to do something like the Europeans did. Theirs includes within it social guarantees, all sorts of guarantees, a raft of guarantees.

Je suis vraiment tout à fait d'accord avec le professeur de Mestral. Si nous voulons continuer à faire partie du libre-échange à trois de l'ALÉNA, le traité lui-même est absolument insatisfaisant. Il y a six ans, quand nous parlions de l'ALE, j'ai dit que si nous voulions signer un accord de ce genre, ce traité-là était absolument inacceptable, parce qu'il mettait en danger toute notre structure sociale et politique. J'estimais que, si nous voulions signer un accord de libre-échange de ce genre, nous devions nous inspirer de l'exemple des Européens, qui ont prévu des garanties sociales, toutes sortes de garanties, une foule de garanties.

I would suggest that one thing we could be putting forward in terms of trying to create a counterbalance inside our negotiations with the United States is to say that if our principal interest is the protection of our social structure, then what is the principal subsidy used by the United States, used by the transnationals based in the United States? The principal subsidy is cheap production. It's low-cost labour, it's the absence of unions, it's the absence of social programs throughout the United States and in the maquiladoras increasingly in use in Mexico. I would suggest that we should be trying to develop a foreign policy within NAFTA that puts forward this idea that cheap production is a subsidy, that cheap labour is a subsidy. This is not an anti-Third World statement I'm making at all.

À mon avis, nous pourrions essayer de trouver un contrepoids dans nos négociations avec les États-Unis en disant que, si de notre côté nous tenons surtout à protéger notre structure sociale, pour les États-Unis quelle est la principale subvention qu'ils utilisent, que les transnationales basées aux États-Unis utilisent? La principale subvention dont les États-Unis et les transnationales bénéficient, c'est la production à bon marché. C'est la main-d'oeuvre à bon marché, c'est l'absence de syndicats, c'est l'absence de programmes sociaux dans l'ensemble des États-Unis et dans les maquiladoras de plus en plus occupées du Mexique. Je pense que nous devrions essayer de nous donner une politique étrangère dans le contexte de l'ALÉNA qui avance l'idée que la production à bon marché est une forme de subvention, que la main-d'oeuvre à bon marché est une forme de subvention. Et ce que je dis n'est absolument pas une déclaration contre le Tiers monde.

It's very interesting to see that in six years the standards of living in the maquiladoras have not gone up at all; on the other hand, in South Korea, where approximately six or seven years ago they were in somewhat the same position, they've gone up radically. They went up because there was a major social revolution that forced them up, and it's in our interest to try to encourage that social revolution.

Il est très intéressant de constater que les conditions de vie des maquiladoras ne se sont pas du tout améliorées depuis six ans. Par contre, en Corée du Sud où les conditions étaient sensiblement les mêmes que celles des maquiladoras il y a six ou sept ans, elles se sont énormément améliorées. Les conditions de vie se sont améliorées parce qu'une grande révolution sociale a imposé des améliorations, et il est de notre intérêt d'essayer de favoriser cette révolution sociale.

● 1030

Finally, since I'm a writer and you're expecting me to say something about culture, let me say a couple of very brief things. First of all, the American cultural market does not require any form of treaty in order to remain closed. It doesn't matter what we write in any treaty, the American cultural market is closed.

Enfin, puisque je suis écrivain et que vous vous attendez à ce que je parle de culture, permettez-moi quelques brèves remarques. Premièrement, le marché culturel américain n'a pas besoin d'un traité pour rester fermé. Ce que nous écrivons dans un traité importe peu: le marché culturel américain est fermé.

[Text]

[Translation]

You get into the American cultural market by going to the United States and acting as if you are an American. I admire it. I'm not criticizing it. It is the most effectively structured production unit they have. As you know, it's either their most or second most important export. That's why they always talk about it in the way they do and why it's so important to them. They make an enormous amount of money out of culture.

Pour avoir accès au marché culturel américain, il faut aller aux États-Unis et agir comme si l'on est Américain. J'admire les Américains pour cela et je ne les critique pas. La culture est l'unité de production la plus efficacement structurée qu'ils aient. Comme vous le savez, la culture est leur première ou leur deuxième industrie d'exportation. C'est pour cette raison que les Américains en parlent toujours de cette façon et c'est pourquoi elle est si importante pour eux. Ils font énormément d'argent avec la culture.

So the purpose of the cultural clauses in treaties with the United States is to protect us, not to get us entry to the United States. People like myself or other writers get entry by leaving Canada and to all intents and purposes acting as if we were American. That's what I do in order to sell my books in the United States. That's what Canadian film-makers do—they leave Canada and make American films in the United States. You can't sell foreign films in the United States. You can sell three foreign films a year for the whole world. It's structured like that. It's innately and naturally protectionist. It's brilliant, actually.

Il s'ensuit que la raison d'être des dispositions culturelles qui figurent dans les traités conclus avec les États-Unis est de nous protéger et non de nous assurer l'accès aux États-Unis. Les gens comme moi ou les autres écrivains ont accès aux États-Unis en quittant le Canada et en agissant à toutes fins utiles comme s'ils étaient des Américains. C'est ce que je fais pour pouvoir vendre mes livres aux États-Unis. C'est ce que les cinéastes canadiens font—they partent du Canada et vont faire des films américains aux États-Unis. Il n'y a pas moyen de vendre des films étrangers aux États-Unis. Il s'en vend trois par année, venant du monde entier. Le marché américain est structuré de cette façon. Il est intrinsèquement et naturellement protectionniste. En fait, c'est brillant.

What has never been mentioned regarding this publishing firm, Ginn, and the magazine problems and our other problems... If you look at the FTA, and I think it was almost the same in the NAFTA, it's the second paragraph that is the operative one on the cultural section. The first paragraph exempts culture from the agreement, but the second paragraph formally gives permission to the United States to take action for compensation in other areas. They could always do that, but it wasn't really legal. In other words, if we took action in books, they could do something in wheat, perhaps. It wouldn't really be legal. They'd have to find a way.

Ce qu'on n'a jamais dit au sujet de la maison d'édition Ginn et des problèmes des magazines ainsi que de nos autres problèmes... L'ALE, et je pense que la présentation de l'ALÉNA est à peu près la même, dans la partie sur la culture, c'est le deuxième paragraphe qui compte. Le premier paragraphe exempte la culture de l'application du traité, mais le deuxième autorise expressément les États-Unis à prendre des mesures compensatoires dans d'autres secteurs. Les Américains ont toujours pu prendre des mesures compensatoires, mais ce n'était pas vraiment légal. En d'autres termes, si nous prenions des mesures dans le domaine des livres, les Américains pouvaient imposer des mesures de rétorsion dans celui du blé, peut-être. Ce n'était pas vraiment légal, et ils devaient trouver un moyen de sévir.

We legalized them punishing us every time we take cultural action, whether for francophones or anglophones. What it comes down to is that if we take action in the publishing industry, they can take action in the area of wheat or steel.

Nous avons légalisé les mesures de rétorsion que les Américains pourront prendre chaque fois que nous adopterons des mesures culturelles, que ce soit pour les francophones ou pour les anglophones. Fondamentalement, ça revient à dire que, si nous faisons quelque chose dans le secteur de l'édition, ils peuvent répliquer dans celui du blé ou de l'acier.

Is there a Canadian government that will choose culture over steel or over wheat? This paragraph is one of the most catastrophic paragraphs in the treaty. There's no way we can reopen it at this point, because we're in such a weak position. When the time comes for it to be reopened—it's going to be reopened, and probably by the Americans unless we come up with a foreign policy in this area—this is something we will have to watch carefully and do something about.

Pensez-vous qu'un gouvernement canadien va préférer la culture à l'acier ou au blé? Ce paragraphe est l'un des plus catastrophiques du traité. Il n'y a aucun moyen de revenir là-dessus pour le moment, parce que notre position est vraiment très faible. Quand le moment viendra de rouvrir le dossier, et il sera rouvert, probablement par les Américains, à moins que nous adoptions une politique étrangère dans ce domaine—nous devrons être vigilants et faire quelque chose à ce sujet.

Finally, the vision of Canada abroad is not the president of any Canadian corporation, and in fact it's rarely even a Canadian minister or prime minister. The vision of Canada abroad is the culture we sell abroad. That's how people think of

Enfin, l'idée qu'on se fait du Canada à l'étranger ne vient pas du président d'une entreprise canadienne quelconque; en fait, elle vient rarement même d'un ministre ou d'un premier ministre du Canada. L'idée qu'on se fait du Canada à l'étranger

[Texte]

[Traduction]

us. The only rival to that would probably be our peacekeeping forces. In our foreign and economic policy we always act as if culture were a gratuitous and marginal thing to give pleasure to a small group of people.

When I'm in Paris launching a book, week after week I see Canadian writers, Canadian film-makers and Canadian painters who are talked about in newspapers. That's all that's talked about regarding Canada, and it's the only time we get into the paper. That is our image. That's why, for the Americans—apart from the money they make—it's so important. They sell the United States on the image of the United States, which is the image of their culture that they sell abroad.

If we don't understand that, then we don't understand something that the Americans, the English and the French understand. All three of those countries put the selling—not the control—of culture abroad at the forefront of their foreign policy, in order to be sure people understand who they are, what they're after and what they have to sell.

Thank you.

est véhiculée par la culture que nous y vendons. C'est notre culture qui est notre image pour les étrangers. Le seul autre élément qui pourrait rivaliser avec notre culture serait probablement nos forces de maintien de la paix. Dans notre politique étrangère et économique, nous agissons toujours comme si la culture était une activité gratuite et marginale servant à donner du plaisir à un petit groupe de gens.

Quand je vais lancer un livre à Paris, je constate semaine après semaine qu'on parle des écrivains canadiens, des cinéastes canadiens et des peintres canadiens dans les journaux. On ne parle que de cela au sujet du Canada, et c'est seulement dans ce contexte qu'on parle de nous dans les journaux. C'est notre image. Et c'est pourquoi la culture est si importante pour les Américains, sans compter l'argent qu'elle leur rapporte. Ils vendent les États-Unis en vendant l'image des États-Unis, c'est-à-dire l'image de leur culture qu'ils vendent à l'étranger.

Si nous n'arrivons pas à comprendre cette réalité, nous ne comprenons pas un principe que les Américains, les Anglais et les Français, eux, comprennent. Ces trois pays ont chacun fait de la vente—pas du contrôle—de sa culture à l'étranger le fer de lance de sa politique étrangère, pour être sûrs que les gens comprennent qui ils sont, ce qu'ils veulent et ce qu'ils ont à vendre.

Merci.

• 1035

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Saul.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Saul.

Now, Professor Sigler, you have the unenviable task of finding some new thoughts and some new insights that have escaped the former panelists. I encourage you to take full advantage of the opportunity.

Monsieur Sigler, vous avez maintenant la tâche peu enviable d'avoir à nous présenter des idées et des perceptions nouvelles qui ont échappé aux autres membres du groupe. Je vous encourage à profiter pleinement de cette occasion.

Mr. John Sigler (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. I think I am just going to pick out a few concepts and clarify those concepts. I say this simply because of the enormous difficulty with this broad agenda, and whenever there is we hit on a few words to try to summarize some way of dealing with the problem. All I'm going to suggest is that many of those concepts are themselves problematic.

M. John Sigler (présentation individuelle): Merci, monsieur le président. Je crois que je vais me contenter de parler de quelques concepts en essayant de les clarifier. Si j'ai décidé d'adopter une telle approche, c'est que je suis conscient de l'impossibilité de couvrir tous les éléments de votre mandat très général, et en pareil cas, l'on doit essayer d'aborder les diverses solutions aux problèmes en parlant de quelques grands thèmes. Dans un premier temps, je vous dirai que les concepts eux-mêmes causent des difficultés.

Let me take the first one in your briefing notes, continentalism. That implies a belief system someone is actively trying to act on. I don't know any serious continentalists on either side of the border who are actually advocating the closer political integration of North America.

Commençons par aborder le premier qui est mentionné dans vos notes d'information, à savoir le continentalisme. Pour moi, ce terme dénote un système de croissance que quelqu'un s'efforce d'appliquer activement. Je pense que d'un côté ou de l'autre de la frontière, il ne se trouve guère de partisans sérieux qui préconisent une intégration politique plus étroite des pays d'Amérique du Nord.

What does that question of continentalism address when you look at the statistics? Well, it has something to do with another contested concept, globalization. Much emphasis has been placed here on those growing trade concentrations. That's only a partial reading of the concept of globalization, which in fact puts its emphasis on the largely unregulated movement of international capital, not goods and services. In that sense, if you look at the same statistics that were distributed to you, North America is less integrated because more of that investment capital, both Canadian and American, is going outside North America.

Et qu'est-ce qui est évoqué par ce concept du continentalisme lorsqu'on regarde les statistiques? Eh bien, cela évoque un autre concept qui suscite des controverses, à savoir la mondialisation. On insiste beaucoup dans ce contexte sur l'intensification des échanges dans certaines zones commerciales. Mais ce n'est qu'une interprétation partielle du concept de la mondialisation qui, en réalité, concerne davantage le mouvement essentiellement non réglementé des capitaux internationaux, et non des produits et des services. Dans ce sens-là, si vous examinez les mêmes statistiques qui vous ont été fournies, vous constaterez que l'Amérique du Nord est moins intégrée du fait qu'une part plus importante des capitaux, à la fois canadiens et américains, est placée à l'extérieur du continent nord-américain.

[Text]

Therefore you are in a problem that is related to the question of jobs precisely because it is not the successful economic integration. We are really dealing with simply the factor of growing protectionism, fear of which I share. But the absence of the discussion of the movement of the capital outside North America means this idea of trading blocs is exaggerated. There is a globalized phenomenon here that is of a different order than simply looking at trade statistics. It is in the brief you were given showing the movements of capital. In fact there is much less U.S. capital in Canada than there was in the previous period we were talking about, the fifties and sixties. Similarly, Canadian capital abroad is less in the United States and more elsewhere.

[Translation]

Ainsi, on se heurte à un problème relié à l'emploi précisément parce qu'il n'y a pas eu de bonne intégration économique. Nous devons en réalité composer avec un esprit protectionniste grandissant, que je crains autant que d'autres. Mais comme on ne parle jamais du mouvement des capitaux vers l'étranger, à l'extérieur du continent nord-américain, on a tendance à exagérer l'importance des blocs commerciaux. Nous assistons à un phénomène mondial qu'il n'est pas possible d'analyser en profondeur à l'aide de simples statistiques commerciales. C'est d'ailleurs ce qui ressort du mémoire qu'on vous a présenté au sujet des mouvements de capitaux. En réalité, beaucoup moins de capitaux américains sont placés au Canada à l'heure actuelle qu'ils ne l'étaient pendant la période précédente, à savoir les années 50 et 60. Inversement, les capitaux canadiens placés à l'étranger sont maintenant investis davantage dans des pays autres que les États-Unis.

A second concept would be isolationism. James Chace, the former editor of *Foreign Affairs* and now the editor of the *World Policy Journal*, did a little piece in the last issue of the *World Policy Journal* contesting the concept of isolationism and neo-isolationism, saying that what that refers to is a very specific problem of the inter-war period when the United States did not continue to commit itself to European issues. It would be a great surprise to anyone in Latin America to be told the United States was ever isolationist. From 1789 to 1945 the United States intervened militarily 150 times and 50 times since 1945.

Un deuxième concept important est celui de l'isolationnisme. James Chace, l'ancien rédacteur en chef de *Foreign Affairs*, et actuellement rédacteur en chef du *World Policy Journal*, a écrit un article paru dans le dernier numéro de cette revue où il remet en question le concept de l'isolationnisme et du néo-isolationnisme, et maintient que ce terme vise en réalité le problème très précis survenu pendant l'entre-deux-guerres lorsque les États-Unis n'ont pas voulu s'engager à continuer de défendre les intérêts des Européens. On serait très surpris en Amérique latine d'apprendre que les États-Unis ont déjà été isolationnistes. De 1789 à 1945, les États-Unis sont intervenus militairement 150 fois, et 50 fois depuis 1945.

I think you want to be very careful about the concept of isolationism, which I don't think refers to a long policy of U.S. military intervention. I suggest to you that policy of unilateral military intervention is very high still on the American agenda. That's precisely where a Canadian role, voice, whatever, comes in on what I see as a growing danger of the fallout from the garrison states of the Cold War. You have this still enormous investment in the United States in a large military establishment and that goes well beyond simply the defence industry and the presence of people in the armed forces, but says a great deal about American ways of seeing themselves and how they act in the world. That, I think, is going to be a continuing problem.

Je pense qu'il faut faire preuve de prudence à l'égard du concept de l'isolationnisme qui, d'après moi, ne correspond pas à une longue tradition d'interventions militaires de la part des États-Unis. D'ailleurs, j'estime que cette politique d'interventions militaires unilatérales continue d'être une grande priorité pour les Américains. C'est justement là que le Canada peut jouer un rôle, vu le danger croissant que pose l'éventuelle réaction des États «de garnison» à la fin de la Guerre froide. Les États-Unis continuent d'investir des sommes considérables dans leur importante infrastructure militaire, qui dépasse de loin l'industrie de la défense et les forces armées, et qui révèle justement la perception qu'ont les Américains d'eux-mêmes et de leur rôle sur la scène internationale. C'est justement cela qui va continuer de poser un problème à l'avenir.

I refer in the paper to the nuclear posture review that is now going on inside the Pentagon, led largely I might add by the intellectuals in the Clinton administration from Harvard University. They played a very different role in the Carter administration. I almost see this one as a regressive move, because all of that talent is now devoted to the circumstances under which the United States would now unilaterally use nuclear weapons against Third World non-nuclear states.

Je fais allusion dans mon mémoire à l'examen du dispositif nucléaire actuellement en cours au Pentagone, dirigé essentiellement par les intellectuels du gouvernement Clinton qui sont professeurs à l'Université Harvard. Ils ont d'ailleurs joué un rôle fort différent au sein de l'administration Carter. En fait, je serais presque tenté de qualifier cette initiative de régressiste, puisque toutes ces personnes fort talentueuses se consacrent maintenant à l'examen des conditions dans lesquelles les États-Unis emploieraient unilatéralement des armes nucléaires contre les États non nucléaires du Tiers monde.

[Texte]

[Traduction]

• 1040

Now the debate isn't over, but I certainly hope it's won on the kind of playing field Allan Gotlieb talked about earlier. He didn't here today, but he had this marvellous view of Washington as a vast playing field with no rules or referees in which the audience keeps coming down on the playing field and intervening.

In that huge debate that goes on there's still a role for a Canadian voice. I can't help but remind you it was now about 10 years ago that one of the leading then-retiring members of the State Department said to me that what he regretted was that in the old days he could count on a Canadian voice on the good side of questions, which could be used in the debate. Now, it's true, the State Department role has diminished, but it was also part of a recognition... We tend to say they don't see us, but there are players on the American scene who are quite sensitive to these issues and who feel that the Canadian voice, an internationalist one, was a responsible one. That's still there, and it's still important.

It's in this same sense of seeing the United States as a very pluralist society that I think the other concept, of anti-Americanism, is greatly exaggerated. I never know what that means, in the sense that there is enormous debate inside Washington on every policy issue. The fact that Canadians agree with some of the players—and we frequently lose—is not to say that the policy position is anti-American, which is a gross cultural generalization. I usually say some Canadians agree with some Americans some of the time on some issues. That's about the most you can say about the nature of the pluralist element.

Beyond that, let me pick up on what I say in the paper about how I think there is an extremely important Canadian voice. I agree with John Saul that multilateralism without content is not a policy if nothing effective is going on. We are at a moment now when the whole business of the tremendous task of the reform of the United Nations is very much on the agenda. It's one that was a golden age of Canadian diplomacy right after the Second World War—not simply because we were playing multilateralism, but because we were trying to make those multilateral institutions effective. Now with the Cold War, at least the non-economic ones became extraordinarily ineffective, although with due credit to this country it continued to send its best diplomats to the UN. The Canadian public continued to support the UN, and not in any idealistic sense. We were well aware of its difficulties. But as the deputy minister once said to me when I was in New York as part of the Canadian delegation: we know good and well what's wrong with the UN, but we aren't cynics and aren't going to contribute further to its demise.

Le débat se poursuit, bien entendu, et j'espère sincèrement qu'il va se gagner selon les règles auxquelles Allan Gotlieb a fait allusion tout à l'heure. Il n'en a pas parlé aujourd'hui, mais je sais que par le passé, il voyait Washington comme une sorte de vaste terrain de jeu sans règles ni arbitres envahi par les partisans qui ne cessaient d'intervenir.

Donc, en ce qui concerne le grand débat qui se poursuit à ce sujet, le Canada devra avoir voix au chapitre. Je me dois de vous rappeler qu'il y a une dizaine d'années, l'un des hauts fonctionnaires du Département d'État qui prenait alors sa retraite m'a dit que ce qu'il regrettait le plus, c'était l'époque où il pouvait compter sur le Canada pour toujours défendre une position morale, qui servait grandement dans le contexte de ces débats. Il est vrai que le rôle du Département d'État n'est plus aussi grand, mais en même temps on semble reconnaître... Nous avons tendance à dire qu'ils ignorent notre existence, mais certains intervenants sur la scène américaine sont sensibles à ces questions—là et estiment justement que la voix du Canada, une voix internationaliste, s'appuyait toujours sur une attitude responsable. Ce sentiment existe encore, et il ne faut pas le sous-estimer.

Et c'est en partie en raison de cette perception des États-Unis comme une société très pluraliste que l'autre grand concept, celui de l'anti-américanisme, est aussi très exagéré. Je ne sais jamais très bien ce que signifie ce terme, en ce sens que chaque question de politique suscite toujours des discussions à n'en plus finir à Washington. Le fait que les Canadiens prennent le parti de certains intervenants—bien que nous n'ayons pas souvent gain de cause—ne veut pas dire que nous sommes anti-Américains par principe, ce qui serait évidemment une généralisation culturelle tout à fait fautive. J'ai tendance à dire que certains Canadiens sont d'accord avec certains Américains la plupart du temps sur certaines questions. C'est à peu près tout ce qu'on peut dire au sujet de la nature de l'élément pluraliste.

Permettez-moi d'expliquer un peu les observations que je fais, dans le mémoire qui vous a été donné, au sujet de l'importance du point de vue du Canada. Je conviens avec John Saul que le multilatéralisme ne peut pas constituer une politique s'il n'est pas accompagné de mesures concrètes. Nous en sommes au point où la taille du défi que représente la réforme des Nations unies suscite énormément de discussion. C'est une discussion qui nous ramène à l'âge d'or de la diplomatie canadienne qui a suivi la Seconde Guerre mondiale—l'âge d'or, non pas parce que nous nous amusions à faire partie du club multilatéral, mais parce que nous nous efforcions de faire en sorte que ces institutions multilatérales soient vraiment efficaces. Avec l'arrivée de la Guerre froide, les institutions non économiques du moins sont devenues tout à fait inefficaces, même si le Canada, à son honneur, a continué d'envoyer ses meilleurs diplomates à l'ONU. De même, les Canadiens en général ont continué d'appuyer l'ONU, mais pas pour des raisons d'idéalisme pur. Nous connaissions tous les difficultés qui l'ont assaillie. Mais comme le sous-ministre me l'a dit lorsque j'ai eu l'occasion de faire partie d'une délégation canadienne à New York: «Nous savons très bien ce qui ne va pas avec l'ONU, mais n'étant pas cyniques, nous n'allons rien faire qui puisse accélérer sa disparition».

[Text]

[Translation]

So Canada came out of the end of the Cold War still being one of the UN influentials. That small group of seven or eight countries that continued over all the years to send their best diplomats there is still going to have an important role to play in UN reform. We're on the UN working group committee, and I hope the committee will take an extremely serious interest—at the time of the 50th anniversary now—in all of those various suggestions being made for much-needed changes in the UN.

Let me take just one simple suggestion. Bill Barton, our former permanent representative, says that simply as an institution—something out of Canadian experience—the UN needs an Auditor General. This is just one little specific idea out of Canadian experience that would be quite helpful.

My last thought, and what I was emphasizing here, was the particular Canadian voice on questions of a changing multicultural world environment. If I have one great concern about this period, again, it is not of U.S. isolation. I agree that there is very much a concern with the domestic agenda, but this doesn't mean there still isn't an interest in the military aspects of the foreign agenda. That's a narrowing, a retreat in some ways, from the broad role of the Cold War, but it's not to be equated with isolationism.

One of the things that's happening is both Canada and the United States, it seems to me, have an enormous vested interest in the defence of the whole idea of multiculturalism. These two societies are based on them, but in very different ways. The American one is a highly assimilationist policy with a very strong dose of American nationalism. The Canadian policy is far less chauvinistic, I would argue, in the sense of fear and hatred of others.

• 1045

Our own experience in the history of this country is such that you could never get away with that kind of thing. With the existence of others, and given the multiple ethnicities that now exist, particularly in our immigration policy, we have a strong experience and ability to speak on the preservation of multiculturalism; namely, a kind of tolerance and respect for others from different ethnic groups, rather than a revived sense of ethnicity, of the western world circling its wagons against the threat.

I'm very worried about this idea. You will see it in the very imprudent article in *Foreign Affairs* by Harvard's Professor Sam Huntington last spring, called "The Clash of Civilizations". I think Canadians should be enormously uncomfortable with the assumptions that lie behind those arguments on the clash of civilizations. It comes down to where the role is that we can play effectively. In many of these institutions, with regard to human rights, which are simply not a preserve of the western world, but are a much broader multicultural concept in many ways, there's a lot of work being done on that aspect.

Par conséquent, le Canada est sorti de la Guerre froide avec son influence au sein de l'ONU encore intacte. Ce petit groupe de sept ou huit pays qui a continué pendant toute cette époque à y envoyer ses meilleurs diplomates va justement jouer un rôle important dans la réforme des Nations unies. Nous siégeons au groupe de travail de l'ONU, et j'espère que celui-ci va étudier avec le plus grand sérieux—puisque tout cela coïncide avec le cinquantième anniversaire de l'ONU—les diverses recommandations de réforme qui vont être faites et qui s'imposent.

Prenons le cas d'une suggestion fort simple qui a été faite. Bill Barton, notre ancien représentant permanent, dit que vu la nature même de cette institution—et là il se fonde sur l'expérience canadienne—l'ONU a besoin d'un vérificateur général. Voilà donc une recommandation précise fondée sur l'expérience canadienne qui serait fort utile.

Mon dernier commentaire, et celui sur lequel j'insiste le plus dans mon document, concerne la position canadienne sur diverses questions reliées à l'évolution de notre monde multiculturel. S'il est une chose qui me préoccupe actuellement, encore une fois, ce n'est pas l'isolement des États-Unis. Je suis tout à fait d'accord pour dire que l'administration américaine est surtout préoccupée par certains dossiers intérieurs, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne s'intéresse pas aux aspects militaires de la politique étrangère. C'est peut-être un recul, à certains égards, par rapport au rôle plus important des États-Unis pendant la Guerre froide, mais il ne faut pas non plus l'assimiler à l'isolationnisme.

Il me semble, d'ailleurs, que le Canada et les États-Unis ont vraiment intérêt à défendre l'idée du multiculturalisme. Celui-ci est justement à la base de ces deux sociétés, bien que les modèles appliqués soient très différents. Le modèle américain, par exemple, est un modèle d'assimilation avec une forte dose de nationalisme américain. Le modèle canadien, par contre, est beaucoup moins chauvin et s'appuie beaucoup moins sur la crainte et la haine d'autrui.

Vu l'histoire du Canada, on ne pourrait jamais se permettre ce genre d'attitude. Étant donné les multiples groupes ethniques qui font partie de notre société et qui sont visés par notre politique d'immigration, nous sommes très bien placés, étant donné notre expérience, pour parler de la préservation du multiculturalisme; c'est-à-dire de la tolérance et du respect des membres d'autres groupes ethniques, et non d'une nouvelle forme d'ethnicité en vertu de laquelle l'Occident se replierait sur lui-même pour repousser la menace.

Cette notion m'inquiète énormément. Elle sous-tend d'ailleurs un article fort imprudent paru dans *Foreign Affairs* au printemps dernier et rédigé par le professeur de l'Université Harvard, Sam Huntington, intitulé «The Clash of Civilizations» (L'affrontement futur des civilisations). Je crois que les hypothèses qui sous-tendent cette argumentation au sujet de l'affrontement des civilisations devraient inquiéter les Canadiens au plus haut point. Il s'agit, en fin de compte, de savoir dans quel contexte nous pouvons jouer un rôle vraiment utile. Dans bon nombre de ces institutions, surtout en ce qui concerne les droits de la personne, qui ne sont pas l'apanage de l'Occident mais un concept multiculturel beaucoup plus large, à bien des égards, on attache une grande importance à cette question.

[Texte]

I'm very proud, frankly, of what Ed Broadbent and the centre in Montreal are doing in a very broad international and multicultural sense on human rights. I think that's a vital role.

I have a last note on the United States. Just picking up an old reference that many people here at the table have used before, Adlai Stevenson once said the United States is a giant, but a giant in need of a hearing aid. That's the particular part where the Canadian role has always been important and effective, it seemed to me. And I agree strongly with Allan Gotlieb. The new opportunities are very much here for a more active and effective Canadian diplomatic role.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Professor Sigler. I thank each of the panellists for these strong presentations.

I would like to have a short break for about five minutes to allow people to move about a bit, then we will return.

[Traduction]

Pour vous dire la vérité, je suis très fier de ce que font Ed Broadbent et ses collaborateurs au centre de Montréal en vue de faire accepter une notion internationale et multiculturelle très large des droits de la personne. En ce qui me concerne, c'est un travail d'une importance cruciale.

J'ai un dernier mot à dire au sujet des États-Unis. Je me permets de citer les propos, probablement souvent cités par d'autres personnes assises à cette table, d'Adlai Stevenson, qui disait que les États-Unis sont un géant, mais un géant qui aurait besoin d'un appareil auditif. C'est là que le Canada a toujours joué, et peut continuer de jouer un rôle très important. Le Canada a maintenant l'occasion rêvée de jouer un rôle diplomatique encore plus actif et efficace que jamais auparavant.

Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Sigler. Je remercie d'ailleurs chacun des membres du groupe de leur excellent exposé.

Je voudrais proposer que nous fassions une brève pause d'environ cinq minutes pour permettre aux gens de bouger un peu, et nous reviendrons aussitôt après.

• 1047

• 1059

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We are now ready to move into the second phase of our round table, which will involve interaction between the panellists and members of the joint committee. Before moving into that second phase, may I thank the panellists once again for their contribution to the work of the committee this morning.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous sommes maintenant prêts à passer à la deuxième phase de notre table ronde, c'est-à-dire une discussion entre les membres du groupe et les membres du comité mixte. Avant de passer à la deuxième étape, je tiens à remercier de nouveau les panélistes de ce matin pour la contribution qu'ils nous ont apportée.

• 1100

In my opening comments to the committee, I raised the question of Canadian independence vis-à-vis the United States. There has been a recurrent theme, in the direction of policy, to enhance and maintain our independence. I must say this theme did not strike a deep response among most members of the panel, with the exception of Mr. Saul, who advocated some counterweights and some balance. The recurrent theme of independence seems to have had an eclipse in the discussion this morning. That is interesting to point out.

Apart from Mr. Saul, who advocated, as he described it, a greater balance, or the correction of imbalance, with the United States, members of the panel seemed to outline for the committee a refinement and improvement in the NAFTA in the future, better rule-making, more respect for rules, better dispute settlement, and the importance of these elements in our foreign policy.

A further stand of thought that developed in Professor de Mestral's presentation was the possibility of even an extension of the NAFTA-type agreement into supranational institutions encompassing a broader range of activities—social, and so on.

Dans mes remarques préliminaires, j'ai soulevé la question de l'indépendance du Canada par rapport aux États-Unis. Un thème qui revient dans nos orientations politiques concerne le maintien, voire l'accroissement de notre indépendance. Je dois dire que ce thème n'a pas été repris par la plupart de nos participants, à part M. Saul, qui a préconisé la mise en place d'un certain contrepoids et l'atteinte d'un certain équilibre. Il est intéressant de signaler que ce thème fréquent de l'indépendance semble avoir été éclipsé ce matin.

Seul M. Saul a prôné, pour reprendre ses termes, un plus grand équilibre, ou une correction du déséquilibre actuel qui existe dans nos relations avec les États-Unis. Tous les autres panélistes ont parlé plutôt de l'importance des éléments suivants dans notre politique étrangère: le perfectionnement éventuel de l'ALÉNA, l'élaboration de meilleures règles, un plus grand respect des règles et la mise en place d'un procédé amélioré de règlement des différends.

Un autre aspect dont M. de Mestral a parlé dans son exposé a trait à la possibilité d'élargir une entente semblable à l'ALÉNA pour y englober des institutions qui travaillent dans toute une gamme de secteurs, le secteur social et d'autres.

[Text]

[Translation]

It's interesting to me that the panellists took a very positive view about the future of Canadian foreign policy. It was thought there were greater opportunities than ever, and some of the constraints that had existed in the past were now removed, so Canada had a wider opportunity than ever. It might be interesting this morning if we could extract some specifics about the opportunities from the panellists. We've touched on that.

That's enough from me. I first call upon Mr. Graham, who has asked to be heard, and then Mr. Bergeron.

Mr. Graham (Rosedale): I would like to push on the theme you alluded to of the growing economic integration with the United States. All the panellists recognized this.

There are various solutions to that. I think Professor de Mestral put his finger on it when he pointed out the institutional weaknesses in the present arrangement that don't give us the necessary degree of protection we need to guarantee market access, durum wheat issues, or other issues of that nature. If I could distinguish between perhaps John Ralston Saul and Professor de Mestral, I found Mr. Saul's comments a little more cynical than that of Professor de Mestral.

I'd like the panellists to tell us something. Since everybody's agreed that the economic integration process is there, we're into institutional relations with the United States, and we need to improve it, where do you find, in the United States today, the constituency and support for that? Where will we find a constituency in favour of supranationalism?

I always remember George F. Will when he said free trade ranks somewhere between Christianity and jogging on the list of things much talked about but little practised. In the United States, that is particularly true. Where is the constituency that, if NAFTA is expanded, will allow NAFTA to take a European Community role? Taking a concrete example, this will replace subsidies with clear rules and a subsidy control mechanism that are supranational—not American—in nature, replace dumping rules with those that are supranational and not American in nature, and replace competition rules with supranational rules, not just American rules. Where is the constituency in the United States that will permit that to take place?

• 1105

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Do you have a particular panellist in mind, Mr. Graham?

Mr. Graham: No, I'd just like to throw the bomb out and see what happens.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): There are several candidates. We'll take them in turn.

M. de Mestral: J'avoue que c'est une question extrêmement difficile.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Please attempt to be brief in these replies. We've been very generous in the opening statements.

À mon avis, il est intéressant de constater que nos panélistes ont une attitude très positive au sujet de l'avenir de la politique étrangère du Canada. Ils ont dit que les possibilités sont plus importantes que jamais, que certaines des contraintes du passé n'existent plus et que par conséquent, l'avenir du Canada est plus prometteur que jamais. Il serait peut-être utile d'essayer d'obtenir de la part de nos invités des détails plus précis concernant ces possibilités. C'est une question que nous avons déjà abordée.

Je vais m'arrêter là. Je donne d'abord la parole à M. Graham, qui l'a demandée, et ensuite à M. Bergeron.

M. Graham (Rosedale): J'aimerais examiner davantage le thème de l'intégration économique croissante avec les États-Unis, phénomène dont tous les participants ont reconnu l'existence.

Il existe différentes solutions à ce problème. Je pense que M. de Mestral a mis le doigt dessus lorsqu'il a parlé des faiblesses de l'accord actuel qui ne nous garantit pas l'accès au marché américain, ni n'empêche les problèmes concernant le blé dur et d'autres problèmes semblables. J'ai trouvé que les commentaires de M. Saul étaient un peu plus cyniques à cet égard que ceux de M. de Mestral.

J'ai une question à poser à nos panélistes. Tous sont d'accord pour dire que ce processus d'intégration économique existe, qu'il y a des liens institutionnels entre nos deux pays et qu'il faut les améliorer. Où trouvent-ils un appui pour une telle idée aux États-Unis? Où trouve-t-on des partisans de la supranationalité?

Je pense toujours à la remarque de George F. Will qui a dit que, dans la gamme de sujets dont on parle beaucoup mais que l'on traite peu, le libre-échange se situe quelque part entre le christianisme et le jogging. C'est d'autant plus vrai aux États-Unis. Si l'ALÉNA est élargi, qui, aux États-Unis, permettra de faire en sorte que cet accord se compare à celui de la Communauté européenne? Pour donner un exemple concret, avec un tel régime, il faudrait remplacer les subventions, les règles concernant le dumping et la politique de concurrence par des règles claires et un mécanisme de contrôle des subventions qui sont supranationaux, et non pas américains. Qui aux États-Unis permettrait quelque chose de ce genre?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Votre question s'adresse-t-elle à l'un des panélistes en particulier, monsieur Graham?

M. Graham: Non, je lance la bombe comme cela, pour voir ce qui va se passer.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Plusieurs souhaitent répondre. On va leur donner la parole à tour de rôle.

Mr. de Mestral: I must confess that this is an extremely difficult question.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous demande d'essayer d'être bref dans vos réponses. Nous avons été très généreux lors des remarques d'ouverture.

[Texte]

M. de Mestral: Il y a au moins un groupe assez influant qui est préoccupé par l'avenir de l'environnement. L'année dernière, lors du débat sur l'accord parallèle, si on examine les prises de position par les grands groupes tant au Canada qu'aux États-Unis et à un moindre degré au Mexique, car les groupes sont moins évidents là-bas, il y avait aux États-Unis et au Canada une demande de solutions supranationales.

C'est peut-être la première fois qu'il y a un groupe aussi puissant car c'est ce groupe qui a plus ou moins dit au président Clinton: «si vous n'avez pas notre appui nous allons faire campagne contre l'ALÉNA». Il a fallu qu'il aille de l'avant, qu'il satisfasse ces groupes.

Il est certainement difficile de trouver, par exemple, dans la communauté commerciale aux États-Unis, une forte demande pour des institutions supranationales mais il y a au moins ce groupe au niveau de l'environnement et, je pense que, si l'on cherchait dans certaines associations commerciales—M. Gotlieb aurait peut-être plus d'idées que moi là-dessus—, on trouverait des appuis pour des solutions plus supranationales.

Mr. Gotlieb: When we were negotiating the free trade agreement, we heard over and over again that the notion of having a binational panel, a supranational institution, a foreign jurisdiction, interpreting U.S. law in a binding fashion was impossible and inconceivable. I could show you the statements of various senators to that effect. Yet the United States agreed to it.

In the negotiations on the Uruguay Round on the WTO, the United States agreed to a major change, namely that an individual country doesn't have the right to veto the result of a GATT or WTO decision on a trade dispute. So there is a dynamic. It's a long-term process, but I think the United States is participating in this process in which supranational powers are growing slowly in the trade field.

I think that if Canada knows what it has to get, it has a much better chance of getting them than if it doesn't. I think that is a key point. To emphasize my own comments, if they're going for a judicialization, for supranationalism, for objectivizing these disputes, for trying to get the rule of law to apply, then we have to strengthen the institutions to do it. They are dynamic, and that's what the WTO and multilateralism are about.

It's been a counterbalance throughout our history. We've used multilateralism to seek better goals and a better world, but we've also used it to build up GATT and allow GATT to be an international arbiter. We've used multilateralism for rules on the environment, which have become supranational because they are binding on states. We've used multilateralism over and over again as a counterweight.

[Traduction]

Mr. de Mestral: There is at least one fairly influential group that is concerned about the future of the environment. Last year, during the debate on the side agreement, we would find, if we were to look at the stands taken by the major groups in Canada and in the United States, and to a lesser extent in Mexico, because these groups are less evident there, that there was a demand for supranational solutions in Canada and the United States.

This may be the first time that there's been such a powerful group, which more or less told President Clinton that if he did not have their support, they would campaign against NAFTA. He had to take steps to meet the demands of these groups.

It is certainly difficult to find much demand for supranational institutions in the trade community in the United States, for example. However, there is at least this environmental group that I just mentioned, and I think that if we were to look at some trade associations—Mr. Gotlieb might have more ideas along these lines than I do—we could find some support for supranational solutions.

M. Gotlieb: Lors des négociations de l'Accord de libre-échange, on a dit à maintes reprises qu'il était impensable de songer à avoir un groupe spécial binational, une institution supranationale, une compétence étrangère qui interprète les lois américaines de façon exécutoire. Je pourrais vous montrer des déclarations faites par des sénateurs américains dans cette veine. Et pourtant, les États-Unis ont fini par accepter la création d'un tel groupe spécial.

Lors des négociations de l'Uruguay Round visant la création de l'OMC, les États-Unis ont accepté un changement majeur, à savoir qu'un seul pays n'a pas le droit d'opposer son veto à une décision du GATT ou de l'OMC concernant un différend commercial. Donc, il y a là une certaine évolution. C'est un processus à long terme, mais je crois que les États-Unis participent à ce processus au cours duquel il y a une évolution lente des institutions supranationales dans le domaine du commerce.

Je pense que le Canada a de bien meilleures chances d'obtenir ce qu'il veut s'il sait ce qu'il doit aller chercher. J'estime que c'est fondamental. J'insiste sur ce que j'ai dit auparavant; si l'on opte pour la création d'une organisation judiciaire, la supranationalité, une plus grande objectivité dans le règlement des différends, l'application de l'autorité de la loi, il faut renforcer les institutions capables d'atteindre ces objectifs. Ces institutions sont dynamiques, et c'est l'essence même de l'OMC et du multilatéralisme.

Le multilatéralisme a toujours été un contrepoids. Nous y avons eu recours pour créer un monde meilleur, mais également pour renforcer le GATT et lui permettre de jouer le rôle d'arbitre international. Nous avons fait appel au multilatéralisme pour faire accepter des règles concernant l'environnement, et ces règles deviennent supranationales parce qu'elles lient les États. Nous nous sommes servis du multilatéralisme à maintes reprises comme contrepoids.

[Text]

We used it in NATO, and I agree with John Ralston Saul that it was a great mistake for Canada to pull its troops out of Germany. It made no sense at all. The whole architecture of NATO was partly a Canadian concept to make sure the Americans didn't go home, and to give us a voice in Europe. So it was illogical to do that. I believe that it's a longer-term process, but we can get there.

[Translation]

Nous nous en sommes servis à l'OTAN, et je suis d'accord avec John Ralston Saul pour dire que le Canada a commis une grave erreur en retirant ses troupes de l'Allemagne. Cela ne rimait à rien. Toute la structure de l'OTAN était en partie une idée du Canada pour nous assurer que les Américains ne se retirent pas et nous donne voix au chapitre en Europe. Il était donc illogique de retirer nos forces. Je crois que le processus sera plus long, mais nous pourrions y arriver.

• 1110

Mr. Saul: I think the conclusion is that there will never be a majority group or a coalition group in the United States that would go for this sort of approach, or go for an approach that would match what we would expect out of a supernational body.

M. Saul: Je pense qu'il faut conclure qu'il n'y aura jamais de groupe majoritaire ni de coalition aux États-Unis qui acceptera une telle approche, ou une approche qui correspondra à nos attentes concernant un organisme supernational.

On the other hand, that's not a reason for us not to clearly define two or three areas where we have interests and beliefs, for example in terms of social policy or in terms of environment, to formulate those very clearly and then to aggressively push them inside NAFTA, especially inside the United States, aggressively push them and see if we can find allies.

D'un autre côté, il ne faut pas pour autant renoncer à identifier deux ou trois domaines qui nous tiennent à cœur, comme la politique sociale et l'environnement, par exemple, les décrire très clairement et chercher ensuite énergiquement à les assugeter à l'ALÉNA, surtout à l'intérieur des États-Unis, et tenter de se trouver des alliés.

One has to look at this thing as a 5-, 10-, 15-year process. My guess is that in about 10 years there's going to be a great deal of confusion and disorder rather than more clarity, because in fact there will be greater and greater division inside the United States between the groups.

Il faut envisager un processus de cinq, dix ou quinze ans. Je pense que dans dix ans il y aura plus de désordre et de confusion, et non pas plus de clarté, car il y aura de plus en plus de dissidence entre les différents groupes aux États-Unis.

But we have to first clearly enunciate what we want as an improvement. We mustn't wait for them. The groups will come to us, if they're there, if we become aggressive.

Mais il faut commencer par dire clairement quelles améliorations nous voulons avoir. Il ne faut pas attendre. Les groupes viendront nous voir si nos objectifs sont clairs et si nous adoptons une attitude dynamique.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'll come back to you later, Mr. Randall, but I'd like to give the floor to Mr. Bergeron.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais vous revenir plus tard, monsieur Randall, mais je veux d'abord donner la parole à M. Bergeron.

M. Bergeron (Verchères): J'aimerais à mon tour, au nom de mes collègues et en mon nom personnel, vous remercier d'avoir accepté de participer à cette table ronde qui s'inscrit dans le processus de révision de la politique étrangère du Canada.

Mr. Bergeron (Verchères): I too would like to thank you, on my own behalf and on behalf of my colleagues, for agreeing to take part in our round-table discussion that is part of our review of Canada's foreign policy.

J'aimerais faire un commentaire sur l'intervention de M. de Mestral qui nous a amenés sur une question qui outrepassa un peu le mandat de ce Comité en élaborant sur la possibilité de la souveraineté du Québec.

I would like to comment on a remark made by Mr. de Mestral, which leads us to a question that goes somewhat beyond the Committee's mandate, in that it deals with the possibility of Quebec sovereignty.

M. de Mestral a manifesté l'importance de maintenir une union économique et, pour ma part, je salue ce commentaire comme un commentaire raisonné et raisonnable qui tranche considérablement avec certains commentaires qu'on entend de temps à autre: des commentaires un peu vengeurs et apocalyptiques selon lesquels les frontières devraient être fermées avec le Québec advenant sa souveraineté, ce qui aurait des effets tout autant dommageables pour le Québec que pour le Canada lui-même. Je suis d'accord avec vous M. de Mestral.

Mr. de Mestral said that it was important to maintain an economic union. Personally, I salute this as a well thought out and reasonable comment, that is quite different from other remarks we hear from time to time. We sometimes hear somewhat vengeful and apocalyptic comments to the effect that should Quebec become sovereign, the border should be closed. This would be as harmful to Quebec as it would be to Canada itself. I agree with you on this point, Mr. de Mestral.

Vous avez manifesté, dans les notes que vous nous avez remises, l'impression selon laquelle les souverainistes—les nationalistes québécois, comme vous les appelez—seraient très vagues, très évasifs sur la question de l'union économique qui devrait être maintenue.

In the notes you distributed, you gave the impression that sovereigntists—Quebec Nationalists, as you call them—would be very vague and evasive about the issue of the economic union that should be maintained between the two countries.

[Texte]

Si vous me permettez de citer votre texte, vous dites:

Les propositions faites jusqu'à date par les nationalistes québécois envisagent une union économique avec le Canada beaucoup plus faible que celle qui lie les membres de la Communauté européenne et encore plus faible que celle qui existe actuellement en vertu de la Constitution canadienne.

Vous me permettrez de vous rappeler, M. de Mestral, que les souverainistes québécois rappellent longuement et continuellement qu'il faut maintenir l'union économique canadienne, et sur la question de la Communauté européenne, je vous rappellerai également que le vice-président du Parti québécois, M. Bernard Landry, avait déjà défié le gouvernement Bourassa de faire un référendum sur la souveraineté incluant une association économique avec le reste du Canada qui ressemblerait à celle des accords de Maastricht.

Vous me permettrez également, monsieur de Mestral, de signaler que vos commentaires concernant l'union supranationale sont également très vagues et très évasifs, dans la mesure où vous ne dites pas de quelle façon on devrait parvenir à cette union supranationale avec les États-Unis.

Donc, je vous relance votre propre question: de quelle façon pourrions-nous en arriver à une union supranationale entre le Canada et les États-Unis? Quels gestes devraient être posés?

S'il y a d'autres analystes qui veulent intervenir sur cette question, j'aimerais bien entendre leur position également.

M. de Mestral: D'abord, je ne peux pas interpréter la position des autres, mais j'ai essayé de comprendre, et je comprends qu'il y a l'expression d'une volonté de maintenir l'union économique canadienne qui s'est répétée à de nombreuses reprises.

Cependant, ce que j'ai signalé—et là, je pense qu'objectivement j'ai raison—c'est que lorsque l'on regarde les détails de ce qui est proposé entre le Canada et le Québec, on ne parle—d'ailleurs, j'ai un extrait du document du Parti québécois qui n'en parle que de façon très vague—que d'un secrétariat, d'une commission, d'une cour.

• 1115

Ce que je dis, c'est que si vous mettez cela à côté de la réalité vécue, la réalité complexe de 30 ans de droit communautaire, cet édifice communautaire, qui s'est édifié de peine et de misère, avec des luttes politiques pendant 30 ans, dire que tout cela va être fait d'ici un an avec un secrétariat, avec une commission. . .

M. Bergeron: Si vous me permettez, je vous ramène au mandat de notre Comité. Je vous demande d'élaborer sur cette union communautaire que vous souhaitez, que vous appelez de tous vos vœux une union supranationale entre le Canada et les États-Unis. Donc, de quelle façon entendez-vous réaliser cette union, ou comment pourrait-on procéder pour réaliser cette union supranationale?

M. de Mestral: D'abord, on cherche à intensifier l'application des règles de l'ALÉNA. J'avais fait quelques propositions. On pourrait s'entendre, des deux côtés de la frontière pour éliminer, aussitôt que possible, quelques lois.

[Traduction]

You say in your text:

The proposal made by Quebec Nationalists to date envisage a much weaker economic union with the rest of Canada than that guaranteed to the members of the EC/EU or that guaranteed to all Canadians by the existing Constitution.

I would like to remind you, Mr. de Mestral, that Quebec sovereigntists have long said and continue to say that the economic union with Canada must be maintained. With respect to the European Community, I would also remind you that the vice-president of the Parti Québécois, Mr. Bernard Landry, challenged the Bourassa government to hold a referendum on sovereignty that would include economic association with the rest of Canada, and would be similar to the arrangement negotiated in the Maastricht Treaty.

I would also like to point out, Mr. de Mestral, that your comments on a supranational union are also very vague and evasive. You do not say how we should go about achieving such a supranational union with the United States.

Consequently, I am going to ask you your own question: how can we achieve a supranational union between Canada and the United States? What steps must be taken?

If any of the other panelists would like to comment on the question, I would certainly be interested in hearing them as well.

Mr. de Mestral: First of all, I cannot speak for the others, but I try to understand and I understand that the desire to maintain the Canadian economic union has been repeated many times.

However, what I pointed out—and here I think that objectively I am right—is that when we look at the details of the arrangement being proposed between Canada and Quebec, the only mention—and I have an excerpt from the Parti Québécois document that refers to this in only very vague terms—is of a secretariat, a commission and a court.

My point is that if you compare that to the complex situation experienced by the European Community over the last 30 years, during which this community structure was built up with great difficulty, with political struggles for 30 years, to maintain that we would achieve the same objective here by setting up a secretariat, a commission. . .

Mr. Bergeron: If I might, I would like to bring our discussion back to our Committee's mandate. I would ask you to go into detail about this community union, this supranational union that you would like to see set up between Canada and the United States. How do you intend to go about establishing this union, or how could we go about setting up this supranational union?

Mr. de Mestral: First of all, we should try to strengthen the application of the NAFTA rules. I made a few suggestions. There could be agreement on both sides of the border, as soon as possible, to eliminate some laws.

[Text]

Je pense qu'en matière de dumping, en matière de marché public, il ne serait pas impossible de s'entendre. Il y a beaucoup d'autres domaines où, probablement, on ne pourrait pas s'entendre immédiatement, mais il y a des domaines où on peut commencer.

Il y a aussi le problème des mesures unilatérales américaines, comme les procédures qu'on a entamées récemment en vertu de l'article 22 des droits agricoles américains, comme la *Super 301*, etc. Il me semble que, même dans le contexte de l'ALÉNA, il faudrait chercher à éliminer ces mesures ou leur application au Canada.

Voilà un autre domaine où on commence à intensifier les rapports. Donc, on prend l'ALÉNA comme base de départ des négociations et on intensifie, on cherche à éliminer autant que possible les barrières. Il faudrait regarder l'application formelle des règles. Dans quel domaine du commerce l'ALÉNA ne s'applique pas?

Ensuite, il faut envisager des institutions. Il y a un point de départ. Nous avons une commission, mais qui est trilatérale. C'est essentiellement un tout petit secrétariat à Washington, à Ottawa et à Mexico. Les secrétariats des accords parallèles seront un peu plus importants, il y aura une quinzaine de personnes qui travailleront dans ces secrétariats.

C'est un début d'organisation institutionnelle, mais c'est très peu. Donc, il faudrait chercher à intensifier et à développer les rapports institutionnels et à les formaliser, et surtout chercher à donner un rôle plus dynamique à ces institutions, un rôle d'initiation. À long terme, il faut leur donner, comme en Europe, des pouvoirs législatifs qui soient capables de contraindre par leur propre action les États membres. Sinon, ce n'est pas la supranationalité.

Donc, voilà quelques idées sur la démarche. C'est une démarche qui est longue. Je suggérerais, entre autres, qu'il serait plus facile dans une situation multipolaire, de négocier une intensification des rapports comme en Europe. C'est plus facile de négocier à 12 qu'à deux. Voilà, ce sont quelques idées, je ne sais pas si je réponds complètement à votre question.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think we have to go to Mr. Strahl. We may come back later, if we have time.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): Perhaps I could pick up on a variation of a theme. There are two or three things I pick up from the comments. By the way, it was a very enjoyable presentation this morning, one of the best I think we've had so far. I've really enjoyed this.

Did I say something wrong?

Senator Gigantès (De Lorimier): No, no. This is approval.

Mr. Strahl: It was very good, very thought-provoking.

I don't even know who to address this to. If the Congress is more protectionist now than it was 10 years ago, and I think that's a given, and if the President of the United States is weaker on foreign policy than his predecessors, and I think that's a common complaint—at least I read in the papers that he has been unable to come up with a distinct foreign policy—what will happen, then, if there are signs of a weakened Canadian union? Will it be used by the Americans to reopen

[Translation]

I think agreement is not impossible in areas such as dumping and government procurement. There are many other areas where we would probably not reach agreement immediately, but there are areas where we can start.

There is also the problem of the unilateral action taken by the Americans, such as the steps recently taken under section 22, American agricultural rights, such as the Super 301, and so on. I think that even in the context of NAFTA, we have to try to get rid of these measures or at least their application in Canada.

This is another area where we are starting to strengthen our relations. NAFTA is taken as the starting point for negotiations, and efforts are then made to try to eliminate obstacles as much as possible. The formal application of the rules must be looked at. In what trade areas does NAFTA not apply?

Next, we have to look at the issue of institutions. There is a starting point here: we have a commission, but it is trilateral. It actually amounts to a very small secretariat in Washington, Ottawa and Mexico City. The secretariats on the side agreements will be a little larger; there will be about 15 people working for them.

This is the start of an institutional structure, but we do not have that much to work with. Consequently, we must try to strengthen and develop our institutional relations, make them official, and particularly try to give these institutions a more dynamic role. In the long term, we must do what was done in Europe, and give them legislative powers binding on the member states. Otherwise, we do not have supranationalism.

So there are some suggestions as to how we could proceed. It is a long process. If there were more participants involved, I would suggest that it would be easier to strengthen our ties. We need only look at the European example: it is easier to negotiate when 12 countries are involved than when two are. So there are a few ideas, but I don't know whether I have answered your question fully or not.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je pense qu'il faut maintenant donner la parole à M. Strahl. Nous vous reviendrons peut-être plus tard, s'il nous reste du temps.

M. Strahl (Fraser Valley—Est): Je vais reprendre une variante d'un thème. Deux ou trois grands thèmes se dégagent des commentaires que nous avons entendus. Je dois vous dire en passant que les exposés de ce matin étaient parmi les meilleurs que nous ayons entendus jusqu'ici. J'ai bien aimé cette séance.

Ai-je dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire?

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): Non, non. Nous vous appuyons.

M. Strahl: Les exposés étaient très bons, très stimulants.

Je ne sais pas à qui poser la question. Si le Congrès américain est plus protectionniste maintenant qu'il ne l'était il y a dix ans, et je pense que cela est l'évidence même, et que le président des États-Unis soit plus faible dans le domaine de la politique étrangère que ses prédécesseurs, et je pense que c'est une plainte qu'on entend fréquemment—du moins d'après les journaux, il n'a pas pu se doter d'une politique étrangère distincte—que se passera-t-il s'il y a des signes que l'union

[Texte]

current trade agreements? Who will initiate that? Will it be the President, Congress, or the guy who wants to re-aim the Minuteman missiles? Will they use that to try to get us over a barrel?

[Traduction]

canadienne est affaiblie? Est-ce que les Américains vont s'en servir pour renégocier les accords commerciaux? Qui prendra une telle initiative? Est-ce le président, le Congrès, ou le type qui veut remettre en position les missiles Minuteman? Vont-ils s'en servir comme arme contre le Canada?

• 1120

Mr. Randall: I don't think the initiative will come from Congress, although a great deal of the dissatisfaction currently resides within Congress.

If there is any reopening of the FTA and NAFTA the initiative will have to come from the executive on both sides. I think there is quite likely going to be modification during the next while because all sides agree there are inequities, institutional problems, and failure to deal with a variety of issues that were not dealt with previously, particularly the issue of subsidies. Any initiative will come as a result of dissatisfaction that exists at a much broader spectrum of society, but I would rather leave it to others.

Mr. Gotlieb: We should start from the premise that trade issues in the Congress are really driven by the special interests. They are served by extremely skilled lawyers and lobbyists and I think inevitably they will take advantage of any situation they can. They are paid to do so. Their advisers and the congressmen have very specific goals.

If it is possible to triangulate or quadrangulate a situation and play one side against the other it will be done. In fact, it does happen from time to time in my experience that when the federal government has had policies not supported by the provinces in some instances the Canadian voice was substantially weakened and there were times when the Canadian ears didn't know what the provincial voices were saying. I think you need a strong political voice to be as effective as you can in Washington.

Mr. Sigler mentioned Adlai Stevenson, who said the giant needs a hearing aid. That's what I think. A *realpolitik* requires a special access and a special relationship and a voice that can be heard. You can't get to the ears.

I think a strong relationship with a strong leader can get messages into the right ears. I think competing views of competing interests from up north could be effectively exploited from time to time by protectionist interests in the United States. I think it's a real risk.

Le coprésident (M. Gauthier): Il a été question, ce matin, de la création d'une nouvelle structure nord-américaine, basée un peu sur le modèle européen. M. de Mestral en a parlé. M. Randall en a parlé. Je voudrais demander à chacun de vous si vous êtes en faveur d'un marché commun avec les droits de douanes extérieurs au marché et d'une libre circulation des personnes? Êtes-vous en faveur d'une politique commune, par exemple, en agriculture? Êtes-vous en faveur de la création d'une commission, pour l'Amérique du Nord, comme celle que nous avons à Bruxelles présidée par M. Delors? Êtes-vous en faveur d'un parlement nord-américain car, éventuellement, j'imagine qu'il faudra parler de cela? Ils l'ont en Europe. On l'aura ici.

M. Randall: À mon avis, le Congrès ne prendra pas l'initiative, même si beaucoup des membres du Congrès sont très mécontents actuellement.

S'il y a tentative de renégocier l'ALE et l'ALÉNA, cela devrait venir de l'aile exécutive des deux pays. En toute probabilité, il y aura prochainement une modification, parce que les pays membres sont d'accord que des inégalités et des problèmes institutionnels existent, et qu'on n'a pas réussi à régler plusieurs problèmes, et surtout la question des subventions. Toute initiative sera le résultat de l'insatisfaction qui existe dans une couche beaucoup plus vaste de la société, mais j'aime mieux que les autres fassent leurs commentaires.

M. Gotlieb: Nous devons tenir pour acquis que l'opinion du Congrès sur les questions commerciales est actuellement déterminée par les groupes d'intérêt. Ces gens ont à leur disposition des avocats et des groupes de pression très compétents, et selon moi il est inévitable qu'ils profiteront de toute situation, s'ils le peuvent. C'est pour cela qu'on les engage. Leurs conseillers et les membres du Congrès ont des objectifs très précis.

S'il est possible de diviser les gens en trois ou quatre groupes et de les jouer les uns contre les autres, on le fera. En fait, d'après mon expérience, il arrive que de temps à autre, lorsque le gouvernement fédéral a formulé des politiques qui n'ont pas été appuyées par les provinces, la voix du Canada a été très affaiblie et à certains moments l'oreille du Canada n'écoutait pas ce que disait la voix provinciale. À mon avis, il faut avoir une voix politique forte afin d'être aussi efficace que possible à Washington.

M. Sigler a cité Adlai Stevenson, qui a dit que le géant avait besoin d'un appareil auditif. Je suis tout à fait d'accord. En politique réelle il faut un accès spécial et un rapport spécial et il faut une voix qui puisse se faire entendre. Si les oreilles sont bouchées, on ne sera pas entendu.

À mon avis, si les rapports sont bons, et si le leader est fort, il peut faire transmettre les messages aux bonnes oreilles. Il me semble qu'il y a un danger réel que les opinions et les intérêts contraires ici au Canada puissent être exploités de temps à autre par les intérêts protectionnistes aux États-Unis.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This morning, mention was made of creating a new North American structure based somewhat on the European model. Mr. de Mestral mentioned it, as did Mr. Randall. I would like to hear from each of you whether you are in favour of a common market with external custom duties and free movement of people? Are you in favour of a common agricultural policy, for example? Are you in favour of creating a commission for North America such as the one we have in Brussels headed by Mr. Delors? Are you in favour of a North American parliament? Because eventually I imagine we will have to talk about that. They have it in Europe, we will have it here.

[Text]

Est-ce ce que j'entends des conférenciers ce matin?

M. de Mestral.

M. de Mestral: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Est-ce que je peux avoir un oui ou un non? C'est très bien.

M. de Mestral: Vous me permettez de nuancer, mais je voulais être franc dans mes propos.

Le coprésident (M. Gauthier): J'aimerais avoir une réponse de chacun d'entre vous. Oui ou non? Cela m'éclairerait.

• 1125

M. de Mestral: C'est un oui global, sauf que j'ai envisagé cela dans le contexte économique et nous savons les difficultés qu'ont les Européens de passer du domaine largement économique au domaine plus politique. C'est l'étape qu'on a franchi avec Maastricht.

J'envisagerais, pour l'Amérique du Nord, une démarche qui viserait essentiellement le domaine économique. Il est évident qu'on ne sépare pas totalement ce qui est politique et économique mais, selon moi, si on se mettait à développer, à proposer, à créer des institutions de nature communautaire, ce serait strictement dans un but d'assurer un marché commun économique et non pas dans le but d'aller au-delà du *continentalism* de cette nature ou d'une unification des pays. Ce n'est pas du tout mon propos.

Si vous me demandez si je voudrais que chaque institution européenne s'applique intégralement, je dirais: oui, en principe peut-être. Cependant, il faudrait les adapter à la réalité de notre continent et de nos rapports et strictement au domaine économique.

J'envisage, par exemple, un pouvoir législatif qu'éliraient les pays membres. Il me semble que cela va de soi et ce serait nécessaire. J'étais frappé de constater que, lorsqu'on a débattu de l'accord parallèle en matière d'environnement, c'est ce que les groupes qui cherchent à promouvoir la protection de l'environnement demandaient du gouvernement.

Ce n'est pas ce qu'on a négocié mais ce qui a été demandé par les principaux intéressés.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Randall?

Mr. Randall: Thank you. I think there are critical issues such as environmentalism and labour standards, the two issues that were in fact addressed by the side agreements in NAFTA. We obviously need to transcend national and certainly local political boundaries.

At the same time, I must admit I'm a pessimist. I do not see the United States giving up any substantial degree of its sovereignty to any supranational bodies in the foreseeable future, certainly not to something we might call the North American parliament, for example.

I think the United States remains committed—and John Sigler expressed this in different ways in talking about the nature of American isolationism—to a very high degree of unilateralism in international affairs. I don't think it's going to sacrifice its capacity to exercise that power by delegating it to a North American parliament or any other body.

[Translation]

Is that what our speakers said this morning?

Mr. de Mestral.

Mr. de Mestral: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Can you give me a yes or a no? That would be very helpful.

Mr. de Mestral: With your permission I will expand, but I want to speak very frankly.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would like to have an answer from each of you. Yes or no? That would enlighten me.

Mr. de Mestral: On the whole I would say yes, except that I considered it in the economic context, and we know what difficulties the Europeans had in moving from the mainly economic to the more political sphere. That was the threshold they crossed with Maastricht.

For North America, I would imagine an approach mainly in the economic sector. Of course one cannot totally separate the political from the economic, but if we were to begin developing, proposing and creating community type institutions, it would be strictly with a view to developing an economic common market, it would not be aimed at going beyond that type of continentalism or attempting any unification of the country. That was not at all what I meant.

If you ask me if I would like each European institution to apply in its entirety, I would say: Yes, in principle perhaps. However, they would have to be adapted to the realities of our continent and of our relationships and strictly in the economic sector.

For example, I can imagine a legislative authority that would be elected by the member countries. That seems quite natural and it would be necessary. I was struck by the fact that when a parallel environmental agreement was being debated, that is what the environmental protection groups were asking the government for.

That is not what was negotiated but what was demanded by the interested parties.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Randall?

M. Randall: Merci. À mon avis il y a des questions d'importance capitale, tels l'environnementalisme et les normes de travail, qui sont les deux questions visées par les accords parallèles à l'ALÉNA. Évidemment, nous devons surmonter les frontières politiques nationales et certainement locales.

Cependant, je dois admettre que je suis pessimiste. À mon avis, les États-Unis ne vont pas dans un proche avenir abandonner une part importante de leur souveraineté en faveur d'organismes supranationaux, et surtout pas de ce qu'on pourrait appeler le parlement nord-américain, par exemple.

Néanmoins, les États-Unis restent engagés—et John Sigler l'a dit de plusieurs façons lorsqu'il parlait de la nature de l'isolationnisme américain—à un degré très élevé d'actions unilatérales en matière d'affaires internationales. À mon avis, ils ne vont pas sacrifier leur capacité d'exercer ce pouvoir, en le déléguant à un parlement nord-américain ou à tout autre organisme.

[Texte]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are there any other comments? Mr. Saul.

Mr. Saul: Nous avons signé deux accords qui sont essentiellement des accords d'économie du XIX^e siècle. C'est exactement ce que le parlement anglais aurait fait autour de la *repeal of the corn laws*. C'est exactement la philosophie de base et on l'a fait sans l'admettre.

Ce que je suis en train de dire c'est que nous avons une idée très abstraite et vieillotte de l'économie qui est pouvoir en Amérique du Nord. Ce qui est normal, c'est de dire: il faut essayer d'équilibrer cela. La manière de l'équilibrer, c'est de définir d'autres intérêts plus modernes, plus évolués comme celui que monsieur vient de décrire, et de dire que c'est cela que l'on veut.

À mon avis, si on fait cela, les États-Unis n'accepteront pas car ce n'est pas ce qui les intéresse. Cependant, au moins on aurait un débat honnête et, à ce moment-là, la population canadienne déciderait ce qu'elle veut faire.

Je crois que nous sommes dans une période de préconfusion et que la confusion va s'accroître dans les 10 ans à venir.

Mr. Gottlieb: I'm not sure if I fully grasp the problem we're trying to resolve or examining at the moment. This is the situation as I see it. Canada has developed and is exploiting successfully a very fundamental economic relationship with the United States. That has been growing by leaps and bounds and roughly a quarter of our economy depends upon it. The rate of increase in our trade is astonishing. It is serving very much to the advantage of Canadians, our workers and citizens. We also have a trade surplus with the United States, running in the neighbourhood of some \$20 billion to \$22 billion U.S. We always have been running such a surplus.

[Traduction]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Y-a-t-il d'autres commentaires? Monsieur Saul.

Mr. Saul: We have signed two agreements which are essentially 19th-century economic agreements. It is exactly what the English Parliament would have done with the repeal of the corn laws. That is exactly the fundamental philosophy though that was not admitted.

What I am saying is that in North America we have a very abstract and outmoded idea of the economy as supreme. It is only normal to say: We must try to balance it. The way of achieving balance is to define other more modern interests than those which the gentleman has just described, and to say: That is what we want.

In my view, if we were to do that, the United States would not accept it, because that is not what interests them. But at least we would have had an honest debate, and the Canadian people would decide what they want to do.

I believe that we are in a period of preconfusion and that the confusion will worsen in the next decade.

M. Gottlieb: Je ne suis pas certain d'avoir bien compris le problème que nous essayons de résoudre ou d'examiner en ce moment. Telle est la situation selon moi. Le Canada a créé et exploite des rapports économiques fondamentaux avec les États-Unis. Ces rapports sont montés en flèche et environ un quart de notre économie en dépend. Le taux de croissance de notre commerce est étonnant. Cela est très avantageux pour les travailleurs et les citoyens canadiens. Nous avons également un surplus commercial d'environ 20 à 22 milliards de dollars avec les États-Unis, et nous l'avons toujours eu.

• 1130

The problem as I see it is that some 5%, 10%, 15% or 25%—depending on your figure—of that trade is subject to a good deal of legal harassment on the part of competitors in the United States. We resort to that harassment ourselves. Canadians had anti-dumping laws before the United States. The Americans copied ours. We are probably second to none in our zest for anti-dumping. It's an excellent tool if you don't like competition.

A lot of businesses in Canada and the United States don't like competition. In some of the pressure against us from our competitors in the United States, in areas where we are taking 25% to 35% of the market, a lot of the competition is unfair. It is procedural trade harassment.

I don't think most Canadians want to have a single country in order to resolve that issue. I think there is no perfect solution. We'd all be much better off if we could move in the direction of defining the trade rules—the rules of the game—with much greater precision.

As I understood it, incidentally, that is the policy of the Liberal government—i.e., to get definitions both sides agree on. It so happens that has been the United States position for a long time too. Don't ask me to explain the paradox. I think we need to get down to it.

We have a GATT code, a Uruguay Round, which is a great improvement. We need a common law to make it more difficult for the lawyers and the special interests to say that one party is playing by different rules. Then we need common tribunals to

À mon avis, le problème, c'est que 5, 10, 15 ou 25 p. 100 de ce commerce, selon vos chiffres, est soumis à beaucoup de harcèlement légal de la part de nos concurrents américains. Nous utilisons nous-mêmes cette forme de harcèlement. Le Canada avait des lois antidumping avant les États-Unis. Les Américains ont copié notre loi. Le Canada est peut-être le pays le plus enthousiaste en ce qui concerne l'antidumping. Il s'agit d'un outil excellent si vous n'aimez pas la concurrence.

Beaucoup d'entreprises canadiennes et américaines n'aiment pas la concurrence. Dans plusieurs secteurs, il s'agit de concurrence déloyale de la part de nos concurrents américains, surtout dans les domaines où nous occupons entre 25 et 35 p. 100 du marché.

À mon avis, la plupart des Canadiens ne veulent pas avoir un seul pays à seule fin de résoudre ce problème. Il me semble qu'il n'y a pas de solution parfaite. Nous serions tous bien mieux placés si on pouvait définir des règles commerciales plus précises.

Si j'ai bien compris, telle est la politique du gouvernement libéral, c'est-à-dire trouver les définitions sur lesquelles les deux pays sont d'accord. Telle est la position américaine depuis longtemps. Ne me demandez pas d'expliquer le paradoxe. Je pense qu'il faudrait commencer à travailler sérieusement là-dessus.

Nous avons l'accord du GATT, le Uruguay Round, ce qui est une grande amélioration. Nous avons besoin de lois communes, pour que les avocats et les groupes d'intérêts spéciaux aient plus de difficulté à dire qu'un parti suit des règles

[Text]

[Translation]

apply the law in the same way. I don't think that is an impossible goal. It's probably in the interest in the long term of the United States as much as Canada. I don't think it takes us too far down the road of supranationalism, but it goes down the road a bit.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, gentlemen, for your answers.

I'm going to ask Mr. Paré to take the floor.

M. Paré (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président.

Ma question ou mon commentaire s'adressera également à M. de Mestral. Dans une partie de la réponse que vous avez donnée à M. Bergeron, vous avez décrit les mécanismes d'application de l'Accord du libre-échange comme étant des institutions très limitées dans leurs moyens, dans leurs juridictions. Je vous ferais remarquer que c'est à la suite d'une très longue négociation que l'on a obtenu cela. Donc, c'est le fruit d'une négociation et cela n'a donné seulement que cela.

Donc, je m'interroge sur le fait que vous vous surpreniez que des mécanismes non encore négociés, entre le Québec et le Canada, soient peu développés. Au cas où cela puisse aussi vous intéresser, je vais vous formuler trois motifs qui seraient à l'origine de la prudence du Québec dans la mise en place de ces mécanismes.

Premièrement, il m'apparaît normal qu'un Québec souverain soit peu enclin à recréer une série de mécanismes supranationaux.

Deuxièmement, les Québécois ont vécu un mécanisme supranational. À la Cour suprême du Canada comme à la Tour de Pise, cela a toujours penché du même côté.

Troisièmement, la grande difficulté du Canada à faire appliquer l'esprit de l'Accord du libre-échange invite peu les Québécois à multiplier les mécanismes d'union économique avec le Canada. C'est plus un commentaire qu'une question.

Senator Gigantès: I want to ask a question of the questioner because I don't understand.

Si je comprends bien, vous dites que vous n'êtes pas aussi favorable—c'est ce que j'ai compris de vos commentaires—à une union économique avec le Canada que ne semble l'être M. Bergeron.

M. Paré: Non. Ce n'est pas du tout cela car, au fond, mon préambule aurait été exactement le même que celui de M. Bergeron et c'est ce qui fait que je ne l'ai pas repris. Je suis tout à fait d'accord avec l'union économique et je trouve tout à fait louable que M. de Mestral ait rappelé que c'était là la position et du Parti québécois et du Bloc québécois.

Le sénateur Gigantès: Cependant, vous avez dit que les Québécois en ont soupé de tout cela.

différentes. Ensuite, il nous faut des tribunaux communs qui appliqueront la loi de la même façon. À mon avis, cet objectif n'est pas impossible. À la longue, cela serait probablement avantageux autant pour les États-Unis que pour le Canada. Selon moi, cela ne nous mènerait pas très loin sur le chemin du supranationalisme, mais cela nous mènerait un peu dans ce sens-là.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, messieurs, de vos réponses.

Je vais maintenant donner la parole à M. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Thank you Mr. Chairman.

My question or my comment is also addressed to Mr. de Mestral. In part of your answer to Mr. Bergeron, you described mechanisms for implementing the free trade agreement as being institutions with very limited means and jurisdictions. I would point out to you that that was obtained after lengthy negotiations. So that was the result of negotiations and that was all we got out of it.

So I wonder why you are surprised that there is so little development in measures not yet negotiated between Quebec and Canada. In case you are interested, I shall put to you three reasons why Quebec is so careful about implementing these measures.

First, it seems normal to me that a sovereign Quebec would be little inclined to recreate a series of supranational measures.

Second, Quebecers have had the experience of supranational bodies. The Supreme Court of Canada, like the Leaning Tower of Pisa, has always leaned in the same direction.

Third, the great difficulty that Canada has in applying the spirit of the free trade agreement does not greatly encourage Quebecers to increase measures for economic union with Canada. That is more a comment than a question.

Le sénateur Gigantès: Je voudrais poser une question au député, parce que je ne comprends pas son commentaire.

If I understand you correctly, you say that you are not so much in favor... this is what I understand from your comments... of an economic union with Canada as Mr. Bergeron seems to be.

Mr. Paré: No. That is not what I meant at all; essentially my preamble would have been exactly the same as Mr. Bergeron's, and that is why I did not repeat what he said. I quite agree with the economic union and I find it perfectly laudable that Mr. de Mestral reminded us that that is the position of the Parti québécois and of the Bloc québécois.

Senator Gigantès: But you said that Quebecers had enough of all that.

• 1135

Le coprésident (le sénateur MacEachen): M. de Mestral.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. de Mestral.

M. de Mestral: Je ne veux pas prolonger cette discussion, cependant, ce que je voulais signaler c'est que si l'on regarde l'expérience de l'Union européenne, on constate qu'il a fallu 30 ans—même si le point de départ était une obligation

Mr. de Mestral: I don't want to prolong this discussion, however, what I wanted to point out is that if we look at the experience of the European community, we realize that it took 30 years—even if the starting point was a restricting obligation

[Texte]

[Traduction]

contraignante de respecter la libre circulation des produits et marchandises, des services et des capitaux—pour vraiment réaliser cet objectif, et il a fallu se doter non seulement des règles mais des mécanismes institutionnels pour garantir le succès de cette entreprise, et que c'est une tentative qui doit être toujours renouvelée. Ce n'est jamais totalement acquis. D'ailleurs, c'est l'expérience de d'autres fédérations, que ce soient les fédérations allemande, américaine, canadienne. Il y a toujours des forces protectionnistes qui se soulèvent.

Il faut résoudre les problèmes posées par ces forces. Donc, c'est là mon propos. On ne peut pas dire que l'ALÉNA va garantir notre marché commun avec le Canada ou avec les États-Unis ou, encore moins, le GATT. Si on veut vivre dans monde ouvert et compétitif, nous n'avons pas le choix. C'est là mon propos.

Mr. Mills (Red Deer): My question is on what I might call a latent nationalism that I think is in Canada. A great many people have said to me that if we could just be more nationalistic, like the Americans, that is what we need. I believe the latent nationalism is there. I believe it is lying there. Perhaps it needs an issue and perhaps we've heard the issue this morning when we talked about economic union with a separate Quebec. I certainly think that is... Perhaps I'm like Mr. Graham, throwing a missile at the entire group, but I'd like to know how the Americans will respond to that potential latent nationalism becoming an outright nationalism, wherein we would tell everyone that we are Canadians, we're proud to be Canadians, we want a united Canada, and we will not accept anything but that.

I have one other question for Mr. Sigler. You mentioned multiculturalism and you mentioned that the American and Canadian attitudes toward multiculturalism are quite different. I agree that in the past they have been. I wonder if there isn't more of a melting pot concept building within Canada as opposed to the old way of multiculturalism. That's a loaded question for you, Mr. Sigler. But if I could just ask anyone who wants to tackle it...

Mr. Randall: I'll leave to John Sigler the latter part of the question. Let me deal only with the first, which is how the United States might respond to a resurgent Canadian nationalism.

We can only use history as our guide perhaps in this regard, and I draw your attention to the reaction in the late 1940s and early 1950s when free trade was first formally discussed between Canada and the United States. The Mackenzie King government broke off that discussion on the grounds that it was non-palatable to the Canadian body politic, and the United States backed away, during the Eisenhower administration subsequently, from pushing for economic integration on the grounds that it would not sit well with the Canadian people.

Canadian society was much more vigorously nationalistic, I would argue, in the 1960s and 1970s. I'm not sure we're dealing with a latent nationalism, rather than a resurgent one, if we do have it.

When the U.S. has tried to deal with issues such as foreign investment review agencies, Petro-Canada, national energy policies, and so on, down the line, it has not been a pretty picture.

to respect the free circulation of products, goods, services and capitals—to really achieve that goal, and they not only had to adopt rules but also institutional measures to guarantee the success of that initiative, and that is something that has constantly to be renewed. The success of the endeavour is never completely guaranteed. Moreover, that is the experience of other federations, be they German, American or Canadian. Protectionist forces always arise.

The problems created by such forces must be dealt with. That is what I was getting at. You cannot say that NAFTA will guarantee our common market with Canada or with the United States or even less with the GATT. If we want to live in an open and competitive world, we have no choice. That was my point.

M. Mills (Red Deer): Ma question a trait à ce que j'appellerais un nationalisme latent qui prévaut au Canada, à mon avis. Beaucoup de gens ont dit que si nous pourrions être plus nationalistes, comme les Américains, c'est juste ce qu'il nous faudrait. Je crois que ce nationalisme latent existe déjà au Canada. Nous avons peut-être besoin d'un thème de ralliement, et il en a peut-être été question ce matin quand on a parlé d'union économique avec un Québec séparé. Je fais peut-être comme M. Graham, qui lance un missile sur tout votre groupe, mais j'aimerais savoir quelle sera la réaction des Américains si jamais ce nationalisme latent devait éclater au grand jour, et si nous disons que nous sommes des Canadiens fiers qui veulent un Canada uni et rien d'autre.

J'ai une autre question pour M. Sigler. À propos de multiculturalisme, vous avez dit que les attitudes des Américains et des Canadiens sont très différentes. Je suis d'accord que c'était le cas auparavant. Je me demande si les Canadiens ne sont pas plus attirés par le «melting pot» que le bon vieux concept de multiculturalisme. Cette question est peut être piégée pour vous monsieur Sigler, mais n'importe qui peut y répondre.

M. Randall: Je vais laisser John Sigler répondre à la dernière partie de votre question. Je répondrai seulement à la première partie, qui concerne la réaction possible des États-Unis face à une montée de nationalisme au Canada.

On ne peut que se servir de l'histoire comme guide, et j'attire votre attention sur les réactions qu'ont soulevé les premières discussions officielles entre le Canada et les États-Unis à propos de libre-échange, à fin des années 1940, début des années 1950. Le gouvernement de Mackenzie King a interrompu les discussions en invoquant que l'électorat canadien trouverait l'idée inadmissible; plus tard pour l'administration Eisenhower les Américains ont fait machine arrière en subséquente, et n'ont pas insisté sur l'intégration économique, prétendant, cette fois, que cela ne plairait pas aux Canadiens.

Je dirais que, pendant les années 1960 et 1970, la société canadienne était beaucoup plus nationaliste. Je ne suis pas certain qu'il s'agit plus maintenant d'un nationalisme latent que d'une remontée du nationalisme, si nationalisme il y a.

Quand les États-Unis ont essayé de traiter de questions telles que les agences de révision de l'investissement étranger, Petro-Canada, les politiques énergétiques nationales et ainsi de suite, ça n'a pas été beau à voir.

[Text]

Mr. Sigler: Let me take up the last question. There's a difference between what the reality is and what the preferences are that are always to be expressed. If I take the recent polls in Canada there's no question that there has been some erosion of those multicultural beliefs. That's a response internationally, I think, as much as anything that's happening inside Canada, as a matter of fact. Now, that's a different question from whether the trend is therefore desirable.

[Translation]

M. Sigler: Permettez-moi d'enchaîner sur la dernière question. Il y a une différence entre la réalité et les préférences que les gens voudraient toujours exprimer. Les sondages récents au Canada ont certainement révélé une certaine érosion de la foi dans le multiculturalisme. À mon avis, il s'agit d'une réaction autant à ce qui se passe à l'échelle internationale qu'à ce qui arrive au Canada. Mais ce n'est pas la même chose que de demander si la tendance est souhaitable.

• 1140

I guess my argument in a larger international sense is that there's really very little Canadian nationalism if I make a real comparison, for example, to the kind of American nationalism I was talking about. Whatever this is, as a nationalist posture, is quite specific to issues. It's not an assertion of a powerful identity better than others in that kind of way. There's very little of that. In fact, I would argue this is probably the least nationalist of all western countries. I take a great deal of satisfaction in that.

Ce que j'essaie de faire ressortir, en fait, c'est que si l'on se compare aux autres pays, et en particulier, à ce qui se passe aux États-Unis dont j'ai parlé à l'instant, on se rend compte qu'il n'existe qu'une très petite quantité de nationalisme canadien. Quand on adopte une position pouvant être qualifiée de nationalisme, c'est par rapport à un dossier bien précis. C'est-à-dire que nous ne nous permettons pas d'affirmer notre puissance ou notre supériorité par rapport aux autres. En tout cas, c'est plutôt rare. Je dirais même que le Canada est sans doute le pays le moins nationaliste de tout l'occident. Et j'avoue que cette pensée me procure une très grande satisfaction.

You raise the question, though, in a different way, of how one handles a form of nationalism inside Canada and the reaction of the United States. We've been down this road before. René Lévesque very much used the idea of appealing to the Americans for support along the ideas of self-determination, and what he got was the enormous surprise of an exaggerated American attention delivered to the Quebec question, still in the time of the Cold War. "Cuba of the north" was the phrase, if you'll recall the references to any kind of division within the western alliance. That's the immediate political point, but there was also an historical one.

Cependant, vous soulevez la question, sous un angle un peu différent, de ce que doit être notre réaction au type de nationalisme qui existe au Canada et de la réaction suscitée aux États-Unis. Ce n'est pas quelque chose de nouveau. René Lévesque a justement cherché à obtenir l'appui des américains en jouant la carte de l'autodétermination, mais il a découvert, à sa très grande surprise que loin d'être indifférents, les américains étaient sérieusement préoccupés par le dossier québécois, surtout que la guerre froide battait encore son plein. Vous vous souviendrez peut-être qu'on parlait d'un «Cuba du Nord» en parlant du Québec et de la possibilité d'une scission de l'alliance occidentale. Voilà pour le volet politique, mais il y avait également un volet historique.

The Americans were talking of their experience in the Civil War, not the Revolutionary War. So there is an American hesitation on this question that is not a simple one, by any manner of means. I think they do not believe it could be done peacefully, and there's where the real concern lies and why they're also hesitant about saying anything in order to draw attention. You may have seen this week the head of the Canada desk, Tim Collins, made a statement in the State Department that the U.S. had no position on the question. Now that's also ambiguous in the very sense that Mr. Gotlieb pointed out. There are interests, special interests in the United States, who would exploit the division of Canada. I think that's quite clear.

Les américains eux, parlaient de leur expérience de la guerre civile, mais pas de la révolution. Donc, la réticence américaine dans ce domaine est extrêmement complexe. J'ai l'impression que les Américains ne parviennent pas à imaginer que cette séparation puisse se faire dans la paix, voilà ce qui les préoccupe au plus haut point et ce qui les fait hésiter à dire quoique ce soit qui fasse parler les gens. Vous savez peut-être que le responsable des dossiers canadiens, Tim Collins, au Département d'État a déclaré que les États-Unis n'ont pas pris position sur la question. C'est très ambigu pour les mêmes raisons soulevées par M. Gotlieb. Il existe effectivement certains intérêts aux États-Unis qui profiteraient de la partition du Canada. Pour moi, c'est très clair.

When I did a lot of interviewing in 1977, after the elections of 1976, I found the senior White House man on Canada saying the Carter administration is in favour of a unified Canada, even if I heard different voices around him. So I don't know whether I was reassured, because it was the second phrase that bothered me more than the first statement.

Quand j'ai fait toutes sortes d'interviews en 1977, à la suite des élections de 1976, je me suis fait dire par le responsable des dossiers canadiens à la Maison Blanche que l'administration Carter était en faveur d'un Canada uni, mais j'entendais un son de cloche différent dans d'autres milieux. Je ne sais pas si cela m'a rassuré ou non, car c'est plutôt cet autre son de cloche qui me préoccupait.

There's no easy answer to your question. If I did it in terms of preferences, I don't think I'd take it down the line you were going that since we're becoming more opposed to multiculturalism it's a good thing. I would be depressed by that.

Il n'existe pas vraiment de réponse facile à votre question. Mais si je dois exprimer une préférence, je ne pense pas que je pourrais accepter la ligne de conduite que vous préconisez, à savoir que notre apparente opposition croissante au multiculturalisme est valable. Personnellement, je trouve cela plutôt déprimant.

[Texte]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Saul.

Mr. Saul: I guess I'm agreeing with you in many ways. It's unfortunate to put the word "nationalist" in the context of what you are describing as American nationalism. I don't know whether it's an accurate description or not.

I don't think it's really all that important to come up with a definition of what reasonable or acceptable nationalism is, except looking after the interests of your own country. And thinking that you're in a place and that it has some characteristics. It doesn't have to have anything to do with thinking that you're superior. It's just looking after your own interests, essentially. So it's a fairly benign thing when it's looked at that way.

Second, I think that does exist in Canada, and that it probably will respond to events, or it's looking for the events to respond to is I think the way I'd put it. The danger is of course that the United States doesn't understand that kind of thing from its neighbours. I forget who it was who said how many times the United States had militarily intervened since the war. That is largely due to a failure to understand nationalism elsewhere, largely.

For example, I think the current government has been quite wise in the care with which it's begun by simply taking a little bit of distance from the United States. It's not sufficient, but it's a first step. You can't move very fast when you have something so large and so powerful beside you. You have to move very, very slowly, with great clarity on the one hand and hiding your hand on the other hand, so that you don't frighten them into reacting in some way. I think that's the other reason why I said, when I made my presentation, that what we really need to be developing are real counterbalances.

[Traduction]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Saul.

M. Saul: À de nombreux égards, je suis d'accord avec vous. C'est malheureux d'avoir à employer le terme «nationaliste» dans le contexte que vous qualifiez de nationalisme américain. Je ne sais pas si cette description est juste ou non.

En fin de compte, je me demande s'il est vraiment nécessaire de définir les caractéristiques d'un nationalisme raisonnable ou acceptable, contre la nécessité de défendre les intérêts de son pays, et peut-être de savoir qu'on habite dans un milieu particulier qui présente justement certaines caractéristiques. Il ne s'agit donc pas de se croire supérieurs. Il s'agit essentiellement de défendre ses propres intérêts. Quand on le voit sous cet angle, on se rend compte que c'est assez anodin finalement.

Deuxièmement, ce genre de nationalisme existe au Canada et va probablement donner lieu à certaines réactions face à certains événements—en fait, il serait peut-être plus juste de dire que ses partisans recherchent surtout des événements qui vont leur permettre d'exprimer leur nationalisme. Le danger, bien entendu, c'est que les États-Unis ne comprennent pas très bien ce genre d'attitude de la part de ses voisins. Je ne me souviens plus de qui a fait remarquer le nombre de fois où les États-Unis sont intervenus militairement depuis la Seconde Guerre. À mon avis, c'est essentiellement en raison de son incapacité de comprendre le nationalisme d'autrui.

Par exemple, le gouvernement actuel a fait preuve d'une grande sagesse, en ce sens qu'il commence petit à petit à prendre ses distances des États-Unis. Ce n'est pas assez, mais nous sommes au moins dans la bonne voie. On ne peut pas changer trop rapidement ses relations lorsque son voisin est aussi grand et puissant. Il faut procéder très lentement, avec une grande transparence d'une part et une certaine dissimulation d'autre part, pour ne pas lui faire peur et déclencher une réaction peu souhaitable. C'est la raison pour laquelle j'ai dit dans mon exposé que ce dont nous avons vraiment besoin, c'est des mécanismes faisant contre-poids à la puissance américaine.

• 1145

Let's take the durum wheat thing as an example. If the next time the United States moves into a negotiation with the European Common Market they have to take into account a very strong Canadian position with Europe on a particular issue, then they'll be careful before they act on wheat. It's called an integrated foreign policy. That's why I mentioned the business about the troops. We have to think in an integrated manner. If we have placed chess players of interest elsewhere in the world, then the United States has to take that into account when they want to act directly in relationships with us. But we are not doing that. We're simply going down this narrower and narrower tunnel towards how we can have better and better relations with your neighbour. You don't have better and better relations with your neighbour. You have balanced relations in which there is a very strong neighbour.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.**Mr. Saul:** I'm sorry; if I could, just one last sentence.

Prenons l'exemple du blé dur. Si les États-Unis, au moment d'entamer les prochaines négociations avec le Marché commun, doivent prendre en considération la position très ferme du Canada vis-à-vis de l'Europe dans un dossier donné, ils feront attention avant de faire quelque chose au sujet du blé. C'est ce qu'on appelle une politique étrangère intégrée. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure des troupes. Il faut que tout soit fait dans un esprit d'intégration. Si nous avons placé des pions ailleurs dans le monde, les États-Unis vont devoir en tenir compte au moment de prendre des mesures qui influent directement sur notre relation avec eux. Mais jusqu'ici, nous n'avons pas jugé bon de le faire. Au contraire, nous nous isolons de plus en plus en nous demandant comment nous pourrions entretenir de meilleures relations avec notre voisin. Il ne s'agit pas d'avoir de meilleures relations avec notre voisin; il s'agit plutôt d'avoir des relations équilibrées avec un voisin très puissant.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

M. Saul: Excusez-moi, j'aurais un dernier petit commentaire à faire.

[Text]

[Translation]

Je ne veux pas sembler agressif. Ce n'est pas du tout le cas. Cependant, je crois qu'il faut quand même dire que c'est évident que, s'il y avait une cassure au Canada, cela aurait un effet réel sur nos rapports avec les États-Unis. Le pouvoir des États-Unis vis-à-vis le Canada est évident, et il ne peut que s'accroître. Il est évident qu'ils vont jouer les uns contre les autres au maximum. Vous êtes sans doute d'accord avec moi.

Ce serait le plus grand danger pour nous dans une telle situation. Donc, il faut penser à cela si c'est ce qui se produit. Je ne l'espère pas, mais cela peut arriver.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Flis.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Do I have time for two brief questions, Mr. Chairman?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Yes.

Mr. Flis: Okay, the first one will be to anyone on the panel who has expertise with international boundaries.

As we know, the United States to date still has not recognized Canada's northern boundary. They can still send ships through the Northwest Passage, etc., at will. It's nice to fight globally for the sovereignty of other countries, but it would be nice to give some greater recognition to a neighbour. It also is surrounded by boundaries that must be respected. In our development of foreign policy, I'm wondering if the panelists have any advice on how we can approach and negotiate with our neighbours to give that recognition.

Secondly, I'm reminded that we should be looking at our local priorities in developing foreign policy, and one of the priorities of this government is to make our communities a safer place to live. Americans, when they visited Toronto, were always very impressed that they could walk up and down Yonge Street at one o'clock or two o'clock in the morning and walk safely. That safety in our communities and in our cities is disappearing. We are beginning to imitate cities like Los Angeles, Detroit, Chicago.

As we open our borders, as we tie ourselves closer economically, how do we prevent going the American gun-toting route? We have a unique Canadian society. How do we preserve that as we tie ourselves closer to the American way of life?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Gotlieb.

Mr. Gotlieb: I would be happy to address a few words on your first question, but I would like to avoid attempting to answer your second question.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think we have to have Professor Sigler on the second question.

I do not want to seem aggressive here because that is not at all the way I feel. On the other hand, I think it's important to state that were Canada to break up, that event would have a real impact on our relations with the United States. The United States' power over Canada is quite clear, and it can only increase. It seems obvious to me that they are going to want to play one group against the other. I imagine you would agree with me.

In those circumstances, I would see that as the greatest danger for Canada. So, we must bear that in mind if this does come to pass. I certainly hope it will not, but it could.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Flis.

M. Flis (Parkdale—High Park): Ai-je le temps de poser deux petites questions, monsieur le président?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Oui.

M. Flis: Très bien. La première s'adresse à n'importe quel membre du groupe qui est bien informé au sujet des frontières internationales.

Comme tout le monde le sait, les Américains n'ont pas encore reconnu l'existence de la limite septentrionale du Canada. Ils continuent de faire passer leurs bateaux par le passage du Nord-Ouest, comme bon leur semble. C'est bien beau de défendre la souveraineté des autres pays sur la scène internationale, mais il serait bon que les États-Unis commencent à reconnaître un peu plus les droits de son voisin. Ils ont l'obligation de respecter les frontières dûment établies sur ce continent. En ce qui concerne l'élaboration de la politique étrangère canadienne, je me demande si l'un des membres du groupe aurait des conseils à nous offrir sur la façon de négocier cette reconnaissance avec nos voisins.

Deuxièmement, je suis conscient du fait que nous devons tenir compte de priorités locales dans l'élaboration de notre politique étrangère, et l'une des priorités du présent gouvernement est de faire en sorte que nos collectivités deviennent des lieux plus sûrs. Lorsque les Américains venaient à Toronto, ils étaient toujours très impressionnés de constater qu'ils pouvaient descendre la rue Young à une heure ou deux du matin sans se faire attaquer. Malheureusement, cette sécurité qui existait autrefois dans nos villes et villages semble être en train de disparaître. Les villes canadiennes commencent à ressembler de plus en plus à Los Angeles, Détroit ou Chicago.

À mesure que nous ouvrons davantage nos frontières et que nous établissons des liens économiques plus étroits avec divers pays, comment pouvons-nous empêcher que le Canada suive l'exemple des États-Unis, où tout le monde porte une arme à feu? Notre société canadienne est vraiment unique. Comment donc pouvons-nous la préserver, malgré notre intégration grandissante du mode de vie américain?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Gotlieb.

M. Gotlieb: Je serais tout à fait disposé à répondre brièvement à votre première question, mais j'aime autant éviter de répondre à la deuxième.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous demanderons au professeur Sigler d'aborder la deuxième question.

[Texte]

Mr. Gotlieb: On the first question, Canadian governments have for some 50 years expressed the view that the waters of the Arctic Archipelago are Canadian, part of Canada. Very little was done about it other than to assert those positions, because the United States was against it and also all other major shipping nations.

I have to say that I believe the previous government, the Conservative government, took quite a major initiative when they drew straight baselines around the waters of the Arctic Archipelago. That had never been done. It had never been done by previous governments because I don't know that they wanted to have the row that would have followed. The approach was more long term, shall we say, and somewhat more nuanced. This was a bold approach, the straight baselines. And needless to say, the United States did not agree.

An agreement was reached, which I personally think gave enhanced Canadian sovereignty in the area to some extent. As the lawyers say, sovereignty is a bundle of rights. We received some more rights there. The Americans agreed not to send ships through the passage without our prior consent. As I read it, that was an achievement.

If I were this government I would not think it ought to be a top priority to fly the flag for the sake of the flag. What are we trying to achieve through sovereignty? We want control to involve and avoid environmental danger, danger to species, conservation and things of that sort. That's been the position for years. That's what the Trudeau government did in 1970 or so when it proclaimed the conservation zones.

I think we live in a world of conflicting views. Territorial sovereignty is a very strong type of activity. If we have problems that are environmental, or related to species or the health of Canadians in the Arctic that can be resolved through agreement, I think we should make it a high priority. But in my own personal view, we shouldn't do it simply to fly the flag.

Mr. Sigler: I don't think this process of Americanization should be tied to closer trade integration. I think we're dealing with a very large, globalized phenomenon of what the Americans never called the cultural industry. It's the entertainment industry. The top 500 money-winning films are all American. I don't think Canada is any more vulnerable on this, because these processes are quite worldwide.

Let me just answer it in an indirect way and it has something to do with this foreign policy debate. What bothers me is the danger of making trade issues a tyranny of the discussion of broad foreign policy. You cannot establish an identity of this country by being a trade expert.

[Traduction]

M. Gotlieb: Quant à votre première question, depuis 50 ans les gouvernements canadiens font valoir que les eaux de l'archipel arctique appartiennent au Canada. Cependant, on s'est plus ou moins contenté d'affirmer notre position sans plus, puisque les États-Unis étaient contre, ainsi que tous les autres grands pays maritimes.

Je dois dire que le gouvernement précédent, c'est-à-dire le gouvernement Conservateur, a vraiment pris une grande initiative en décidant de tracer des lignes de base droites autour des eaux de l'archipel arctique. Cela n'avait jamais été fait auparavant. Je suppose que si des gouvernements précédents ne l'avaient pas fait, c'est parce qu'ils ne voulaient pas provoquer la dispute qui en serait résultée. Je suppose que leur stratégie était davantage axée sur le long terme, disons, et qu'elle était un peu plus nuancée. Mais l'initiative des lignes de base droites dénotaient une approche beaucoup plus agressive. Et bien entendu, les États-Unis n'étaient pas d'accord.

Une entente a donc été conclue qui, à mon avis, renforçait la souveraineté canadienne dans ce secteur jusqu'à un certain point. Comme les avocats le disent toujours, la souveraineté englobe toute une série de droits. Eh bien, dans ce secteur, nous avons obtenu de nouveaux droits. Les Américains ont accepté de ne plus faire passer leur bateaux par le passage sans notre consentement préalable. D'après moi, c'est une réalisation importante.

Si j'étais membre du gouvernement, ma plus grande priorité ne serait pas de défendre notre territoire pour le simple plaisir de le faire. Quel est notre objectif ultime en cherchant à protéger notre souveraineté? Nous voulons être en mesure d'éviter tout ce qui pourrait contaminer notre environnement ou entraîner la disparition de diverses espèces, assurer la conservation et ce genre de choses. Voilà donc la position que nous défendons depuis longtemps. C'était d'ailleurs la position du Trudeau en 1970 lorsqu'il a officiellement créé des zones de conservation.

À mon sens, nous vivons dans un monde d'opinions discordantes. La souveraineté territoriale demande des mesures assez énergiques. Si nous nous heurtons à un problème d'ordre écologique ou touchant aux espèces à protéger ou à la santé des Canadiens dans l'Arctique, et qu'il soit possible de régler ces problèmes par le biais d'ententes, alors, j'estime que la signature de telles ententes devrait être une de nos plus grandes priorités. Mais à mon avis, il ne faut pas les conclure simplement pour affirmer notre souveraineté.

M. Sigler: Ce processus d'américanisation ne devrait pas être lié à une intensification des échanges commerciaux entre les deux pays. Nous avons affaires au phénomène mondial qu'est l'industrie culturelle, bien que les Américains n'aient jamais utilisé ce terme. Pour eux, il s'agit de l'industrie du divertissement. Les 500 films ayant généré le plus de recettes pour l'industrie sont tous américains. Je ne crois pas que le Canada soit plus vulnérable que d'autres dans ce contexte, car il s'agit effectivement d'un phénomène mondial.

Permettez-moi de vous répondre de façon indirecte puisque c'est en rapport avec notre débat sur la politique étrangère. Ce que je trouve particulièrement dangereux, c'est que les questions commerciales parviennent à dominer la discussion sur la politique étrangère en général. Ce n'est pas aux experts commerciaux que revient la tâche d'établir l'identité de notre pays.

[Text]

[Translation]

The broad reputation for decency this country has internationally has nothing to do with being a North American in that sense. It has to do with the decency with which we conduct our society and our behaviour abroad. I'm worried about the loss of opportunity to emphasize, for example, what Canadians are doing right now in the South African elections. This extraordinary effort by our country is being done quietly, again, without a publicity campaign. That's where the decency comes from.

I think it's terribly important on this agenda to not get so preoccupied with the trade question. You're raising very real questions, but we shouldn't simply erect barriers. We should emphasize a concept of identity different from that of the American entertainment industry, which I think is a world-wide problem.

Mr. Saul: I have a question about the Circumpolar Conference. How many Canadians even know it exists? Do we really have a very clear and strong foreign policy on the subject? We have some vague policies on it, but we should be taking a lead in the Circumpolar Conference. We are a northern nation and we're treating this as if it's a secondary, irregular group. If we don't have the other polar nations on our side, it's unlikely we're going to get the United States to agree to anything in that area. I think the first step is to be the leading voice in the circumpolar movement.

My second question is about a much smaller issue and I believe they're called the rangers, the Inuit militia force used in the north. I'm not even sure it still exists, which shows you how unimportant it is in our policy. It seems to me it's something we should be putting time and money into, not for military reasons, but to demonstrate we're responsible for this area. It also has many implications in terms of the environment, safety, saving people when planes crash, and research. It's a very small but also very practical and real mechanism, which also has some very positive social implications for the Inuit.

• 1155

Mr. Penson (Peace River): I want to draw on Mr. Gotlieb's insight that he developed in his time in Washington.

You've talked about the need to build a special relationship with the United States, which I certainly agree with. As the United States is our natural trading partner in terms of having an obvious shared culture and language and geographic similarities, I believe we will continue to trade heavily with the United States, and therefore some trade irritants will develop along the way as a matter of course. How do you see us building those special relationships with the United States in order to resolve some of these potential problems?

L'excellente réputation du Canada sur la scène internationale en tant que défenseur des bons principes n'a absolument rien à voir avec son statut de pays nord-américain. Elle découle justement du respect de certains principes dans notre organisation sociale et dans notre façon de nous conduire avec autrui. Je trouve inquiétant, par exemple, qu'on ne profite pas de l'occasion d'insister sur la contribution des Canadiens pendant les élections qui se tiennent actuellement en Afrique du Sud. Cet effort extraordinaire par des Canadiens se poursuit tranquillement, sans grand renfort publicitaire. C'est là qu'on voit à quel point que le respect d'autrui est à la base de notre société.

À mon avis, il ne faut absolument pas se préoccuper indûment de la question commerciale. Vous soulevez des problèmes réels, mais il ne faut chercher à ériger des obstacles pour les régler. Nous devons plutôt insister sur les caractéristiques de notre identité qui nous différencie de l'industrie américaine, car ce problème est effectivement un problème mondial.

M. Saul: J'ai une question au sujet de la Conférence circumpolaire. Combien de Canadiens savent qu'elle existe? Avons-nous vraiment une politique claire et vigoureuse dans ce domaine? Je sais que nous avons établi quelques vagues principes, mais il me semble que nous devrions jouer un rôle de chef de file dans le contexte de la Conférence circumpolaire. Bien que nous soyons un pays nordique, nous avons tendance à considérer ce groupe comme tout à fait secondaire et irrégulier. Si les autres pays polaires ne sont pas de notre côté, il est peu probable que nous arrivions à obtenir quoi que ce soit des États-Unis dans ce domaine. Dans un premier temps, c'est à nous d'exercer un certain leadership au sein du mouvement circumpolaire.

Ma deuxième question est beaucoup moins large et concerne ce qu'on appelle, si je ne m'abuse, des brigadiers, c'est-à-dire la milice inuite qui existe dans le Nord. En fait, je ne sais même plus si elle existe encore, ce qui indique l'importance qu'elle revêt pour notre politique étrangère. Il me semble que c'est justement le genre de chose à laquelle nous devrions consacrer des fonds et des efforts, non pas pour des raisons militaires, mais simplement pour montrer aux autres que nous assumons nos responsabilités sur ce territoire. Cela pourrait aussi avoir des effets très positifs en ce qui concerne la protection de l'environnement, la sécurité, le sauvetage des victimes d'accidents d'aviation, et la recherche. Bien que limité à une petite zone, ce genre de mécanisme est à la fois pratique et concret et il pourrait avoir, sur un plan social des effets très positifs sur les Inuit.

M. Penson (Peace River): Je voudrais profiter un peu de l'expérience qu'a acquise M. Gotlieb pendant l'époque où il était à Washington.

Vous avez parlé de la nécessité d'entretenir des relations spéciales avec les États-Unis et je suis entièrement d'accord avec vous. Comme les États-Unis constituent un partenaire commercial naturel, puisque nos deux pays partagent la même culture, la même langue et plus ou moins la même géographie, je pense que nous continuerons d'avoir beaucoup d'échanges et que certains conflits risquent de se produire de temps en temps. À votre avis, comment peut-on cultiver des relations spéciales avec les États-Unis en vue de régler un certain nombre de ces problèmes?

[Texte]

[Traduction]

Mr. Gottlieb: I don't think we need to build a special relationship—as you know, I think we should have a special relationship—by being subordinate. I don't think we need to build it by compromising ourselves on our foreign policy, and I don't think we have to build it by being a camp follower. I just don't believe that's necessary today.

As I've said, at the height of the Cold War, when the constraints were enormous, Canada had a great reputation for successful foreign policy. It was admired throughout the world for contributing to peace and security, for contributing to building international institutions. Now that those constraints of the Cold War have been removed, we have lots of room.

So the special relationship does not require any notion of submission, but it does require a great deal of human contact, of building personal relations between parliamentarians and Congress. It requires direct relationships with key players in the United States, of getting a sense that each of us in each of our countries, owes a courtesy and respect to the position of the other side.

In the community, this was led up to by all kinds of formalized rules. The heads of state met twice a year within the community, then four times a year, then the foreign ministers met four times a year, and then the deputy ministers of foreign affairs met eight times a year. I don't know if those figures are exactly right, but I think institutions are important.

I think the institution where we had quarterly meetings of the foreign ministers, which was inaugurated by Secretary of State for External Affairs Allan MacEachen and U.S. Secretary of State George Schultz, was a good thing. I was privileged to see how it worked.

We got the opportunity to have the Americans pay attention to our position, to understand it and learn to respect it, and vice versa. It's through those things, through human contact, through the things that we do in our personal lives—we don't demonize, we patiently try to build relationships one by one over time.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, panellists and committee members, for an excellent morning. I will not attempt a summary, nor will I invite the panel to attempt a summary, because our allotted time has been reached.

I was impressed with the solidity of the presentations. They were very Canadian: they were down to earth and not flamboyant or radical in any way. They build on the past and look to the future in a somewhat incremental way.

Mr. Saul came back several times to his theme of counterweights and developed it at times. Maybe we could prevail upon him to help the committee by putting further thoughts on that subject on paper. It would be useful.

M. Gottlieb: À mon avis, il n'est pas nécessaire que ces relations spéciales—auxquelles, comme vous les savez, j'attache une certaine importance—passent par la subordination. C'est-à-dire que pour établir ces bonnes relations, nous ne sommes pas obligés de nous compromettre en ce qui concerne notre politique étrangère, et nous ne sommes pas non plus obligés de suivre toujours l'exemple des États-Unis. Ce n'est plus du tout nécessaire.

Comme je le mentionnais tout à l'heure, quand la guerre froide battait son plein et que les contraintes étaient énormes, le Canada avait la réputation de mener une bonne politique étrangère. Le Canada était admiré dans le monde entier pour avoir contribué à la paix et à la sécurité internationales, ainsi qu'au renforcement des institutions internationales. Maintenant que les contraintes de la guerre froide n'existent plus, nous avons beaucoup de marge de manoeuvre.

Donc, il n'est pas du tout nécessaire que ces relations sociales soient fondées sur la soumission, mais par contre, il leur faut une solide assise de contacts humains et de relations personnelles suivies entre parlementaires et membres du congrès. Il faut des rapports directs avec les principaux intervenants aux États-Unis, afin que les décideurs de part et d'autre comprennent qu'il faut respecter la position de l'autre.

Au sein de la Communauté européenne, la première étape a consisté à établir toutes sortes de règles officielles. Les chefs d'état se rencontraient deux fois par an au début, puis quatre fois par an; ensuite les ministres des Affaires étrangères se rencontraient quatre fois par an et les sous-ministres des Affaires étrangères, huit fois par an. Je ne sais pas si mes chiffres sont exacts, mais les institutions sont quand même très importantes.

À mon avis, la tradition selon laquelle les ministres des Affaires étrangères se rencontraient trimestriellement—tradition d'ailleurs établie par le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. Allan MacEachen, et le secrétaire d'État américain, M. George Schultz, était excellente. J'ai d'ailleurs eu le privilège d'observer son fonctionnement.

Cela nous a permis de contraindre les Américains à s'intéresser à notre position, à essayer de la comprendre et de la respecter, et vice versa. C'est grâce à ces contacts humains et à tout ce que nous faisons dans nos vies personnelles—c'est-à-dire que nous devons éviter de toujours voir l'autre comme un démon et chercher plutôt à cultiver de bonnes relations personnelles progressivement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je tiens à remercier chacun des membres de notre panel ainsi que les membres du Comité pour cette excellente séance. Je ne vais pas essayé de vous en faire le résumé, ni même inviter nos conférenciers à le faire, puisque notre temps est déjà épuisé.

J'ai été très impressionné par la solidité des arguments soulevés dans chaque exposé. Ils étaient typiquement canadiens: c'est-à-dire très terre à terre, sans extravagance ni radicalisme. Ils nous recommandent une certaine orientation en se fondant sur le passé, et voient l'avenir comme une progression.

M. Saul a parlé à plusieurs reprises du thème des contre-poids en le développant un peu plus à chaque fois. Peut-être pourrions-nous lui demander d'aider le Comité en nous rédigeant un petit document sur le sujet. Cela nous sera grandement utile.

[Text]

[Translation]

• 1200

At the same time, I heard again and again the thought that the end of the Cold War provided a new opportunity for Canada. It was interesting that Mr. Gotlieb talked about the constraints of the Cold War. Nevertheless, despite these constraints, Canada had been able to achieve an outstanding reputation for its diplomatic and foreign policy efforts. The constraints are now removed and we are held to gaze upon a new era of opportunity. Maybe Mr. Gotlieb and other members of the panel might help us and give us some thoughts on where they think these new opportunities are.

There was a theme—a non-confrontational tenor—to the description or the ideal of relations with the U.S., that we ought to proceed in a workmanlike way. It may be that the committee could usefully hear further from the members of the panel on the new ways we can be effective. There was not much emphasis on being distinctive. Mr. Gotlieb talked about it a bit. He slid away from the concept of a more independent foreign policy to a more distinctive foreign policy.

So there were many interesting elements to what we heard this morning, and the questions added to the conclusions that I have reached.

Now, just for your benefit, the parliamentary channel will televise these proceedings on Friday, May 6, at 2:30 p.m., not 2:30 a.m. Any who wish may tune in to what will be, I'm sure, a further stimulating exercise. Thank you very much.

The committee is adjourned.

En même temps, on a parlé à plusieurs reprises du fait que la fin de la guerre froide offrait au Canada de nouvelles occasions d'agir. J'ai trouvé intéressant que M. Gotlieb parle des contraintes de la guerre froide. Malgré ces contraintes, le Canada a pu se faire une excellente réputation grâce à ses efforts diplomatique et à la cohérence de sa politique étrangère. Ces contraintes ont maintenant disparu et nous devons donc nous réorienter en fonction des nouvelles possibilités qui se présentent. Peut-être que M. Gotlieb et d'autres membres du groupe pourraient nous faire bénéficier de leur réflexion au sujet de la nature précise de ces possibilités.

Un thème en particulier—qui insistait sur l'aspect conflictuel—caractérisait la description des relations idéales que le Canada pourrait entretenir avec les États-Unis; on a fait ressortir la nécessité d'efforts soutenus dans ce domaine. Le Comité bénéficiait peut-être des idées des membres du groupe sur la façon d'améliorer notre action dans ce domaine. On n'a pas beaucoup insisté sur tout ce qui pourrait faire du Canada, un pays distinct dans ce domaine—à part M. Gotlieb, qui en a parlé un peu. Au lieu d'aborder directement le concept d'une politique étrangère plus indépendante, il a surtout parlé d'une politique étrangère distincte.

Nous avons abordé de nombreux éléments intéressants dans notre discussion ce matin, et les questions m'ont permis de tirer certaines conclusions importantes.

Maintenant, à titre d'information, la chaîne parlementaire va diffuser nos délibérations le vendredi 6 mai à 14h30, et non à 2h30 du matin. Je suis sûr que cela sera extrêmement stimulant pour tous ceux qui voudront regarder. Merci infiniment.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Allan Gottlieb, Former Canadian Ambassador to the United States,
1981–89.

From McGill University:

Armand de Mestral, Professor.

As individual:

John Ralston Saul, Writer.

From the University of Calgary:

Stephen Randall, Professor.

From Carleton University:

John Sigler, Professor.

TÉMOINS

Allan Gottlieb, ancien ambassadeur du Canada aux États-Unis de
1981 à 1989.

De l'Université McGill:

Armand de Mestral, professeur.

À titre personnel:

John Ralston Saul, écrivain.

De l'Université de Calgary:

Stephen Randall, professeur.

De l'Université Carleton:

John Sigler, professeur.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

242
-1994
R21

SENATE

SÉNAT

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Thursday, April 28, 1994

Le jeudi 28 avril 1994

Joint Chairmen:

Coprésidents:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, M.P.

Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

— Roundtable No. 3 on Trade and Foreign Policy

— Table ronde n° 3 sur le commerce et la politique étrangère

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalfond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Roch Bolduc
Pat Carney
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalfond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker
of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la
Chambre des communes par l'imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 28, 1994
(7)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:09 o'clock a.m. this day, in a televised session, in Room 237-C, Centre Block, the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen, Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, Madeleine Dalphond-Guiral, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan, Chuck Strahl and Joseph Volpe.

Other Member present: Keith Martin.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the University of Toronto: Sylvia Ostry, Chairperson of the Centre for International Studies. From the International Centre for Human Rights and Democratic Development: The Honourable Edward Broadbent, President. From the Quebec Manufacturers' Association: Richard Le Hir, Executive Director. From Pollution Probe: Janine Ferretti, Executive Director. From Simon Fraser University: Earl Drake, Professor and former Canadian Ambassador to China (1987-90).

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable No. 3 on Trade and Foreign Policy).

The Joint Chair made a statement.

Sylvia Ostry, the Honourable Edward Broadbent, Richard Le Hir, Janine Ferretti and Earl Drake made statements.

At 10:22 o'clock a.m. the sitting was suspended.

At 10:53 o'clock a.m. the sitting resumed.

The witnesses answered questions.

At 12:06 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 28 AVRIL 1994
(7)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 9 h 09, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen, Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, Madeleine Dalphond-Guiral, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan, Chuck Strahl et Joseph Volpe.

Autre député présent: Keith Martin.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'Université de Toronto: Sylvia Ostry, présidente du Centre des études internationales. Du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique: l'honorable Edward Broadbent, président. De l'Association des manufacturiers du Québec: Richard Le Hir, président-directeur général. De Pollution Probe: Janine Ferretti, directrice exécutive. De l'Université Simon-Fraser: Earl Drake, professeur et ancien ambassadeur du Canada en Chine de 1987 à 1990.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 3 sur le commerce et la politique étrangère).

Le coprésident fait un exposé.

Sylvia Ostry, l'honorable Edward Broadbent, Richard Le Hir, Janine Ferretti et Earl Drake font des exposés.

À 10 h 22, la séance est suspendue.

À 10 h 53, la séance reprend.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 06, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

[Text]

[Translation]

EVIDENCE

TÉMOIGNAGES

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Thursday, April 28, 1994

Le jeudi 28 avril 1994

• 0909

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît.**The Joint Chairman (Mr. Gauthier):** Order, please.

Bonjour tout le monde et bienvenue à cette table ronde du comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Notre table ronde d'aujourd'hui va se pencher sur les nouvelles interactions entre la politique commerciale d'une part, et d'autre part, les politiques telles que celles des salaires, des conditions de travail, des droits de la personne et l'environnement.

Good morning everyone and welcome to this round table of the Special Joint Committee reviewing Canadian foreign policy. During today's round table, we will focus on the new relationships between trade policy and other policies in areas such as salaries, working conditions, human rights and the environment.

Un débat très intéressant s'est ouvert depuis quelque temps sur les liens que le Canada devrait et ne devrait pas établir entre sa politique commerciale et les autres grands axes de sa politique étrangère et intérieure. Certains estiment qu'il ne faut pas mêler les questions d'ordre commercial avec les autres questions, alors que d'autres, au Canada comme ailleurs, soutiennent qu'il y a un lien et qu'il faut en tenir compte.

A very interesting debate has emerged on the links Canada should or should not establish between its trade policy and the other major aspects of its foreign and domestic policy. Some feel trade issues should not be mixed with other matters, while others, both in Canada and abroad, feel there is a relationship and it should be taken into account.

Les débats auront une influence déterminante sur la politique canadienne à l'égard de pays spécifiques comme la Chine. Plus largement, ils influenceront la politique canadienne lors de prochaines négociations au sein de la nouvelle organisation mondiale du commerce.

These discussions will have a major impact on Canada's policy towards certain countries such as China. Besides that, they will have an influence on Canada's policy for the upcoming world trade organization negotiations.

• 0910

Pour ne prendre que l'exemple de l'environnement, devons-nous intégrer les préoccupations environnementales au sein des accords commerciaux? Quelles seraient les implications pour les relations fédérales-provinciales puisque l'environnement est un domaine de responsabilités partagées? Doit-on utiliser la menace de sanctions commerciales pour faire avancer les intérêts environnementaux? Quels sont les risques et les avantages pour un pays comme le Canada qui dépend du commerce international pour plus de 25 p. 100 de son PNB? Est-ce que les sanctions commerciales pourraient se retourner contre nous?

Let's just take the environment as an example. Should environmental concerns be included in trade agreements? What impact would that have on federal-provincial relations since the environment is a joint responsibility? Should there be threats of trade sanctions to protect environmental interests? What are the risks and advantages for a country like Canada where international trade represents more than 25% of its GNP? Could trade sanctions backfire?

Pour nous aider dans ce débat et pour éclaircir, peut-être, les questions que nous aurons, nous nous tournons vers cinq experts.

To help us with this matter and perhaps to answer any questions that we may have, we will hear from five experts.

Je vous présente M^{me} Sylvia Ostry. Entre autres, M^{me} Ostry est présidente du Centre for international studies de l'Université de Toronto, chancelier de l'Université de Waterloo. Auparavant elle a occupé de nombreux postes au sein du gouvernement fédéral, notamment celui d'ambassadeur aux négociations commerciales et multilatérales, et de représentante personnelle du Premier ministre pour le sommet du G7.

I would like to introduce you Ms Sylvia Ostry. Among other functions, Ms Ostry is Chairman of the Center for International Studies at the University of Toronto and is Chancellor of the University of Waterloo. Before that, she held numerous positions with the federal government, including Ambassador for multilateral trade negotiations and the Prime Minister's personal representative for the G7 economic summit.

Nous avons M. Ed Broadbent qui est président, comme vous le savez, du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique. Auparavant il fut longtemps député, chef de parti et professeur d'université.

We also have Mr. Ed Broadbent, who, as you know, is President of the International Center for Human Rights and Democratic Development. Prior to that, he was a long-standing member of Parliament, a party leader and a university professor.

Nous avons Richard Le Hir, président directeur général de l'Association des manufacturiers du Québec. Il compte une vingtaine d'années d'expérience dans le domaine des affaires publiques et corporatives, des relations gouvernementales et des communications auprès de quelques-uns des plus importants manufacturiers du pays.

We also have Mr. Richard Le Hir, President and CEO of the Quebec Manufacturers' Association. He has about 20 years experience in public and corporate affairs, government relations and communications with some of Canada's largest manufacturers.

[Texte]

M^{me} Janine Feretti est directrice exécutive de *Pollution Probe*, une fondation nationale qui se consacre à la recherche et à la protection de l'environnement. Elle fait de la recherche dans le domaine de l'environnement depuis 14 ans, tant au Canada qu'à l'étranger.

M. Earl Drake, professeur de l'Université Simon Fraser en Colombie-Britannique, est vice-président du Conseil d'affaires Canada-Chine. Il a également été ambassadeur du Canada auprès de la Chine.

Merci à vous tous d'avoir accepté de venir ce matin participer à cette table ronde. Nous commencerons nos délibérations avec M^{me} Sylvia Ostry que j'invite maintenant à prendre la parole.

Madame Ostry.

Ms Sylvia Ostry (Individual Presentation): Thank you, Chairman.

I want to place the issue of trade and cross-linkage, that is, the use of trade as an instrument to achieve other policy objectives, in a fairly broad context. I hope more specific questions will be asked when we get to the discussion.

Trade is a very effective instrument to impose changes in domestic policies of foreign countries only by the powerful because they are able. A powerful country is able to use trade as a credible threat and therefore need not follow through.

Where there is no international agreement on the foreign policy issues, the technical term of the use of trade is sanction. Where there is an agreement and rules, the technical term is restrictions. I want to make that distinction because I think it's going to be an important distinction as the World Trade Organization begins to develop this issue.

By definition, although some may quibble with me, a unilateral action is a sanction. By that I mean the country using the trade instrument defines the violation unilaterally, uses the threat of the sanction, and then applies the sanction if necessary.

I should say, parenthetically, there might be an agreement on international rules, so the question of the sanction raises some issues. I want to make that distinction between sanction and restriction and repeat that the use of trade is most effective by powerful countries. I am stressing this because we have to place this current debate in Canada and elsewhere in the present context.

The major issue in the present context is a profound and fundamental change in the trade policy, indeed in the foreign policy of the most powerful country in the world, which is the United States. I think it is not well understood, and not everyone would agree with me, that there has been a transformation of American policy. One can put the date as a Monday in September, 1985 under Reagan, but let me place it in context.

The United States, as the dominant power after the war, with the assistance of the declining hegemony, the United Kingdom, created the post-war system; that is, a system to be governed by rules rather than by power. It's often called the

[Traduction]

Ms Janine Feretti is Executive Director of *Pollution Probe*, a national organization dedicated to environmental research and protection. She has been doing environmental research for 14 years, both in Canada and abroad.

Mr. Earl Drake, professor at Simon Fraser University in British Columbia, is Executive Vice-President of the Canada-China Business Council. He is also former Canadian Ambassador to China.

Thank you all for coming this morning to participate in this round table. We will start our discussions with Ms Sylvia Ostry. Ms Ostry, you now have the floor.

Ms Ostry.

Mme Sylvia Ostry (présentation individuelle): Merci, monsieur le président.

Je voudrais situer la question du lien entre le commerce et d'autres politiques dans un contexte assez large. J'espère qu'il y aura des questions précises lors de la discussion.

Seuls les pays puissants réussissent à forcer des pays à changer leurs politiques intérieures par l'imposition de sanctions commerciales car ceux-ci sont en mesure de les imposer. Un pays puissant peut utiliser les sanctions comme une menace crédible et n'a donc pas besoin d'y donner suite.

Lorsqu'il n'existe aucune entente internationale sur les questions de politique étrangère, le terme technique pour l'utilisation du commerce est sanction. Lorsqu'il existe une entente et des règles, le terme technique est restriction. Je voulais le préciser car ce sera une distinction importante à retenir lorsque l'Organisation mondiale du commerce se penchera sur cette question.

Contrairement à ce que certains diraient, une action unilatérale est par définition une sanction. En d'autres mots, le pays qui utilise cette mesure commerciale définit l'infraction unilatéralement, impose une menace de sanctions et y donne suite si cela s'avère nécessaire.

Je dois ajouter, en passant, qu'il pourrait y avoir une entente sur les règles internationales et la question des sanctions soulève donc d'autres questions. Je tiens à faire cette distinction entre sanctions et restrictions et à répéter que les échanges commerciaux sont un des outils les plus efficaces utilisés par les pays puissants. J'insiste parce qu'il est nécessaire de placer ce débat au Canada et ailleurs dans le contexte actuel.

• 0915

L'aspect primordial du contexte actuel est le changement profond et fondamental intervenu dans la politique commerciale, voire la politique étrangère, du pays le plus puissant du monde, les États-Unis. Je crois qu'il a échappé à certains—et d'autres ne seront pas forcément d'accord avec moi—qu'il y a eu transformation de la politique américaine. On peut la dater avec précision, elle remonte à un certain lundi de septembre 1985 sous l'administration Reagan, mais permettez-moi de la replacer dans son contexte.

Les États-Unis, puissance dominante après la guerre, grâce au déclin de l'hégémonie du Royaume-Uni, ont imposé le système d'après-guerre, un système régi par des règles plutôt que par la puissance. On lui donne souvent le nom de système

[Text]

Bretton Woods system because it created the International Monetary Fund and the International Bank for Reconstruction and Development or the World Bank. It intended to create a third institution of equal parity called the International Trade Organization, which disappeared and the third organization became the GATT.

One of the major issues that took place in the debate on the GATT, or on the International Trade Organization, was this issue of cross-linkage or the use of trade to achieve other policy purposes. It was very much in the minds of the drafters, as indeed it might well have been, because the system was designed to avoid at all costs what had occurred in the 1930s.

The issue of cross-linkage was very strongly ruled out. One could almost argue they went too far. I think they did go too far in that the cross-linkage, if you want to call it that, between the International Monetary Fund, which was responsible for the world financial system and exchange rates, and the international trading system, clearly should have been seen as cross-linked in another sense.

The ethos to avoid the discrimination, the protectionism, the political rancour, and finally the disaster of the Second World War was very much a part of the inherited view of the drafters of the Bretton Woods system, in which I would include the GATT. That system had the United States as its chief architect. I should add that the Europeans wanted a preferential system and indeed got it when they got a special article in the GATT to allow them to form the European Economic Community.

• 0920

The other major factor in the system that established the importance of rules rather than power was non-discrimination or, as it's called in the GATT, the most-favoured nation.

The United States gave way to the discrimination requested by the Europeans for one very straightforward reason: the beginning of the Cold War. So the American policy in building the economic architecture was very much affected by their overall foreign policy, which was directed to containing the Russian threat.

Indeed I've often said Stalin was the father of the post-war system. That's a bit extreme, but there's no question the umbrella and the refusal of the Soviet Union and its satellites to join the GATT and the rest of the institutions ensured the hegemony of the United States and the willingness of the United States to accept trade and monetary policies for which it paid quite a heavy price.

The reason I'm going into this is the beginning of the erosion of American hegemony in the 1970s, with the rise of Japan and the rise of Europe, and the beginning of the feeling they were being treated unfairly already seen in the Tokyo Round, and certainly were seen when we were trying to get the Uruguay Round started.

By 1985 a little-known piece of law in the 1974 trade legislation, called 301, was unilaterally invoked by Ronald Reagan for the first time in the history of the United States in order to fend off the rising protectionist pressures, which was part of the reason we went into the free trade agreement.

[Translation]

de Bretton Woods car c'est lui qui est à l'origine de la création du Fonds monétaire international et de la Banque internationale pour la reconstruction et le développement ou Banque mondiale. L'intention était de créer une troisième institution du même ordre appelée l'Organisation internationale du commerce, qui a disparu pour laisser la place au GATT.

Une des questions majeures abordées dans le débat sur le GATT ou sur l'Organisation internationale du commerce, était celle du couplage du commerce à d'autres fins politiques ou de son utilisation comme outil politique. C'était un des objectifs des rédacteurs et ils le comprenaient fort bien puisque ce système devait permettre d'éviter à tout prix une répétition des événements des années trente.

Ce couplage a été fermement rejeté. On pourrait presque dire parce qu'ils étaient allés trop loin. Je crois qu'ils étaient allés trop loin dans la mesure où ce couplage, si on veut l'appeler ainsi, entre le Fonds monétaire international, responsable du système financier mondial et des taux de change, et du système de commerce international aurait pu avoir des résultats pervers et contraires aux objectifs recherchés.

Pour les rédacteurs du système de Bretton Woods dans lequel j'inclus le GATT, il fallait absolument éviter la discrimination, le protectionnisme, la rancœur politique et en fin de compte un nouveau désastre du type de celui de la Deuxième Guerre mondiale. Les États-Unis étaient l'architecte en chef de ce nouveau système. Je devrais ajouter que les Européens voulaient un système préférentiel et ils l'ont d'ailleurs obtenu quand un article spécial du GATT leur a permis de former la Communauté économique européenne.

L'autre facteur majeur de ce système qui a donné la prépondérance aux règles plutôt qu'à la puissance était le principe de la non-discrimination ou, comme on l'appelle dans le GATT, le principe de la nation la plus favorisée.

Les États-Unis ont cédé à la discrimination réclamée par les Européens pour une raison toute simple: le déclenchement de la guerre froide. Donc, la politique américaine de ce nouvel échiquier économique a été très influencée par sa politique étrangère dont l'objet direct était de contenir la menace russe.

J'ai d'ailleurs souvent dit que Staline était le père du système après-guerre. C'est un peu exagéré, mais il ne fait aucun doute que le parapluie et le refus de l'Union soviétique et de ses satellites d'adhérer au GATT et aux autres institutions a assuré l'hégémonie des États-Unis et la volonté des États-Unis à accepter des politiques commerciales et monétaires qui leur ont coûté fort cher.

Si j'ai fait ce récapitulatif, c'est parce que l'érosion de l'hégémonie américaine a commencé dans les années soixante-dix avec la montée en puissance du Japon et des pays européens et que ceux-ci ont commencé à manifester leur mécontentement lors des négociations de Tokyo et de manière encore plus ferme à la veille des négociations d'Uruguay.

En 1985, une disposition peu connue de la législation commerciale de 1974, appelée l'article 301, a été unilatéralement invoquée par Ronald Reagan pour la première fois de l'histoire des États-Unis pour juguler la montée du protectionnisme et c'est en partie la raison pour laquelle nous avons abouti à notre accord de libre-échange.

[Texte]

[Traduction]

It's hard to argue Ronald Reagan was a protectionist. He was using this 301, which is totally unilateral. The United States decides what is an unfair practice. Indeed later on it decided whole countries could be unfair. It then deals with the country to remove the practice. If the country will not remove the practice, it then uses trade sanctions. That is what 301 allows.

Il est difficile de prétendre que Ronald Reagan était protectionniste. Il utilisait cet article 301 qui était totalement unilatéral. C'était les États-Unis qui jugeaient du caractère loyal ou déloyal d'une pratique commerciale. Plus tard, ils ont même commencé à juger que des pays entiers étaient coupables de telle ou telle pratique déloyale. Ils exigeaient alors de ces pays qu'ils les abandonnent et en cas de refus, ils imposaient des sanctions commerciales. C'est ce que permet l'article 301.

It was later expanded in 1988 to cover much broader ground including what is known as "super 301", in which, as I said, whole countries can be declared unfair. The 1988 law took place after the Uruguay Round had started, but it was very much in the minds of the negotiators of the Uruguay Round, particularly of the Canadians, who had good reason to understand and to fear U.S. unilateralism.

La portée a été étendue en 1988 pour devenir le «super 301» qui permettait, comme je l'ai dit tout à l'heure, son application à des pays entiers. Il n'est entré en vigueur qu'après le début des négociations d'Uruguay, mais les négociateurs y pensaient déjà, surtout les Canadiens qui avaient de bonnes raisons de comprendre et de craindre l'unilatéralisme américain.

Indeed, as I said, one of the reasons for the FTA was this issue of the rise of American protectionism. So one key issue is whether the World Trade Organization, again a Canadian initiative supported by the Europeans, will be able to constrain U.S. unilateralism.

Comme je l'ai dit, une des raisons de l'ALÉ a été justement la crainte de la montée du protectionnisme américain. Il faut donc se demander si cette Organisation mondiale du commerce, encore une fois une initiative canadienne appuyée par les Européens, parviendra à contenir l'unilatéralisme américain.

The unilateralism, let me be clear, is not simply with respect to "unfair trade practices". Richard Gephardt has invented the term "green and blue 301", which he intends to introduce. He's being held back because they can't decide when to do this in terms of the GATT legislation. He has made very clear this will be used for cross-sanctions and for cross-linkage.

Soyons clairs, quand je dis unilatéralisme, je ne me réfère pas simplement à des «pratiques commerciales déloyales». Richard Gephardt a inventé le «301 vert et bleu» qu'il a l'intention de proposer. Pour le moment, c'est au point mort parce que le GATT pose un problème. Il a clairement indiqué que ce nouveau 301 permettra d'imposer des sanctions et des couplages.

• 0925

The negotiations we alone could not have carried off. The Europeans finally took hold of them because of their fear and their growing understanding. The real test will be whether the WTO can constrain U.S. unilateralism and green and blue—and purple and yellow—301s, whatever the cross-linkage. I don't think anybody knows that.

Nous n'aurions pas pu mener seuls les négociations à terme. Les Européens ont fini par s'en charger parce qu'ils ont fini par comprendre. Le véritable test sera de voir si l'Organisation mondiale du commerce permettra de contrer l'unilatéralisme américain et ses 301 verts et bleus—ou mauves et jaunes—quel que soit le couplage. À mon avis, personne ne le sait.

In my discussions in Washington with people who were in Geneva, with U.S. people, and with outside trade lawyers, they said they did not know. We will see when the implementing legislation goes through, but even after that we will have to see whether the United States will be willing to violate the WTO dispute settlement mechanism. I think that context in this debate is extremely important.

Quand j'en discutais à Washington avec des représentants des États-Unis qui étaient à Genève et avec des avocats spécialisés en commerce international, ils m'ont dit ne pas savoir. Nous le saurons quand la loi habilitante aura été adoptée, mais même alors, il nous restera à savoir si les États-Unis seront prêts à violer le mécanisme de règlement des différends de l'OMC. Je crois que ce contexte est extrêmement important dans le débat actuel.

Let me just add one more thing, of which Canadians are well aware. It is not only the use of trade sanctions to achieve foreign policy objectives; there is also a very strong propensity to extraterritoriality in the United States, and I think one must recognize in many of these situations the question is enforcement.

Permettez-moi d'ajouter une chose de plus que les Canadiens n'ignorent pas. Il ne s'agit pas simplement d'utiliser des sanctions commerciales pour atteindre des objectifs de politique étrangère, il s'agit aussi d'une très forte propension à l'extraterritorialité aux États-Unis, et, à mon avis, il faut reconnaître dans nombre de ces cas que la question est de savoir comment appliquer ces sanctions.

I think Earl will be able to tell us you can have lots of things on the books in China; the question is, are they going to be enforced? I think there is an ethos in the United States that is very admirable in many respects, which is what I call the private attorneys general. In American law, particularly the one we're most familiar with, which is anti-trust, but it extends to others, they're very skeptical about governments generally—their own in particular, but all others.

Je crois que Earl pourra nous dire que nous avons beaucoup à reprocher à la Chine; la question est de savoir si nous pouvons accompagner ces reproches de sanctions. Les Américains ont le génie, admirable à de nombreux égards, de ne faire confiance qu'à des procureurs généraux du secteur privé, si je puis m'exprimer ainsi. En matière de droit, surtout celui que vous connaissez le plus, le droit anti-trust—mais c'est la même chose dans les autres domaines—ils font très peu confiance au gouvernement en général—au leur en particulier et aux autres.

[Text]

So the question of enforcement and monitoring is also going to be an issue in which it will be clear to many groups they don't trust the word of government and they want the private attorneys general, whatever form they take, to get involved in the enforcement. I think that's a second peculiarity of the propensity to unilateralism, which I would call extraterritoriality.

I think there is one other issue that must be recognized apart from the abandonment of the post-war system, the use of cross-linkage and the rest of it. We are also in a period in which quite explicitly the American administration has said foreign policy is economic policy. I don't think there's any mystery about it. If you looked at the inaugural address of President Clinton and compared it—as a friend of mine has done—to inaugural addresses since the post-war period, this one is unique in the absence of reference to foreign policy.

That's a major issue because it's a generational change. I'm neither applauding it nor condemning it. It is a matter of fact, and we've seen on our television screens how difficult the foreign policy issue is.

In the absence of a coherent foreign policy, which is in part due to the end of the Cold War, and in the propensity to cross-linkage, you get another reason why there will be a predisposition to use economic policy as foreign policy rather than what I said about the post-war, in which the foreign policy created the umbrella for a rules-based post-war system. So we have a reversal in a number of respects.

• 0930

Let me then say, having done this long detour, that if we are to deal with these, in my view, very profound and important transforming questions, which are issues like the environment—which I consider the most important transformative question in this century—and other issues such as international human rights, labour rights, which is a smaller subset, I think, in light of what I've said and indeed more generally, because I would argue this without the American threat, we need explicit, negotiated international rules, first of all, on these issues. We also need explicit, clear rules that define very carefully with a dispute settlement mechanism how trade is to be used, when it is to be used, to implement these rules.

The reason I say that is even if you had an international agreement but you did not have the very careful explanation of how you were to use trade to achieve these internationally agreed objectives, you would get what I think has best been called the Baptist bootlegger coalitions. I don't think you have to look very far. I think the coalitions between protectionists and other groups are pretty evident now.

We can see it in the free trade agreement across the border, where Ralph Nader's group and its most effective spokesman, Lori Wallach, has been very successful with U.S. farmers in locking the border to Canadian meat on the grounds that our inspection systems are so inferior to those of the United States—unfortunately, I didn't bring the quote of Lori—because our meat is pus-infected... I forget; it's a long thing. Therefore we must not allow this terrible Canadian meat to

[Translation]

De nombreux groupes n'auront aucune confiance en leur gouvernement et ils exigeront que le contrôle de l'application des sanctions soit confié à ces procureurs généraux. Je crois que c'est une deuxième particularité de la propension à l'unilatéralisme que je qualifierais d'extraterritorialité.

En dehors de l'abandon du système de l'après-guerre, de ce système de couplage, etc., il y a une autre question qu'il ne faut pas ignorer. Nous vivons également une période où l'administration américaine considère explicitement que la politique étrangère est la politique économique. Ce n'est un mystère pour personne. Il suffit de lire le discours d'inauguration du président Clinton et de le comparer—comme un de mes amis l'a fait—aux autres discours de l'après-guerre pour voir qu'il est le seul à ne pas contenir de référence à la politique étrangère.

C'est un fait majeur car il correspond à un changement de génération. Je ne l'applaudis ni ne le condamne. C'est ainsi et nous avons pu constater sur nos écrans de télévision les difficultés que rencontre la politique étrangère.

L'absence d'une politique étrangère cohérente, en partie due à la fin de la guerre froide, et la propension au couplage, nous donnent une autre raison de croire à une prédisposition à utiliser la politique économique comme politique étrangère par opposition à la situation juste après la guerre où c'était la politique étrangère qui fixait les règles du jeu. Il y a donc inversion des rôles à de nombreux égards.

Ayant terminé cette longue entrée en matière, je tiens à dire qu'à mon avis, si nous voulons être en mesure d'affronter ces profondes transformations, impliquant, entre autres, l'environnement—pour moi, la plus grande transformation du siècle se produit à ce niveau—ainsi que d'autres questions comme les droits internationaux de la personne, les droits des travailleurs, qui en font partie, à la lumière de ce que je viens de dire et de façon plus générale, parce que, selon moi, sans la menace américaine, nous avons d'abord besoin de règles internationales explicites, négociées, concernant toutes ces questions. Nous avons également besoin de règles explicites, claires, assorties d'un mécanisme de règlement des différends, qui établissent soigneusement la façon dont le commerce doit être utilisé, le cas échéant, pour qu'elles soient respectées.

J'insiste là-dessus, parce que même s'il y a une entente internationale, sans une explication détaillée de la façon dont le commerce doit être utilisé pour atteindre les objectifs convenus à l'échelle internationale, le phénomène de ce qui a été appelé, je crois, les coalitions entre baptistes et contrebandiers risquent de se produire. Il n'est pas nécessaire de regarder bien loin pour trouver des exemples. Il n'y a qu'à voir les coalitions entre écologistes et d'autres groupes.

Nous le voyons également outre-frontière avec l'Accord de libre-échange. Le groupe de Ralph Nader et son porte-parole le plus éloquent, Lori Wallach, se sont joints aux agriculteurs américains pour bloquer les importations de viande canadienne sous le prétexte que nos systèmes d'inspection ne sont pas aussi stricts que les systèmes américains—malheureusement, je n'ai pas la citation exacte de Lori Wallach—notre viande est censée être infectée de pus... J'oublie le reste. Il y a une

[Texte]

come across the border. That's a Baptist bootlegger coalition, and there are many other such possibilities.

So I think that is another reason why you need a very carefully defined set of conditions, as you will now get in the WTO, under which you can prevent the slippery slope argument.

My proposal would be that if we are going to deal, as I think we must, with the issues of cross-linkage, of which the most important is the environment and the labour rights—and I don't know how far you will go in the question of human rights—the conditions would be, first of all, strong international institutions. The ILO, which has not been a powerful institution, is now well on its way, because it knows and has put out some very interesting proposals. I know a number of countries are now looking at these and looking at the suggestions and seeing how one can strengthen the ILO as an important institution and create the cross-consultative mechanisms that would eventually allow negotiated labour standards in the WTO.

Unfortunately, on the environment side there doesn't seem to be the same possibility. I think it's very important that there should be a strong, multilateral environmental organization. So again you can get the cooperation with the WTO, because I think it's very dangerous if everything is dumped in the WTO. There must be the other institutions. Indeed I have argued that the WTO's linkage with the International Monetary Fund and the World Bank has to be strengthened. That was what was intended with the International Trade Organization that went down the tubes, because Truman knew it was going to be defeated in Congress.

● 0935

I think—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Ostry, I apologize for interrupting, but could you please wind up. We want to get to the other panellists.

Ms Ostry: Yes, I'm sorry.

I think there are other ways in which one could move more quickly. One is through the World Bank and social conditionality. I think that is an important issue, and I think bilaterally it's important. I think also the WTOs that exist now have a mechanism called the trade policy review, which could be used to deal with these issues outside the rural base system, to make them transparent so that peer group pressure could begin to be used.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Ms Ostry, for those comments.

We will now go to Mr. Broadbent.

The four panellists remaining, perhaps we could agree to restrict our comments to maybe 10 or 12 minutes each. That would help.

Mr. Broadbent, we did receive your paper and we thank you for it, sir. We've read it and we discussed it yesterday, so perhaps you can do as you did the last time, maybe just briefly cover your comments, inspiring yourself from the document.

[Traduction]

longue tirade à ce sujet. L'horrible viande canadienne ne doit pas être acceptée outre-frontière. Ce n'est qu'un exemple de coalition entre baptistes et contrebandiers. Les possibilités sont nombreuses.

C'est une autre raison pour laquelle des conditions précises doivent être établies, comme ce sera le cas avec l'OMC; l'argument du terrain glissant ne doit pas pouvoir être invoqué.

Si nous nous attaquons—et je pense que nous devons le faire—à la question du couplage des divers domaines, en particulier pour ce qui est de l'environnement et les droits des travailleurs, c'est ce qu'il y a de plus important à mon avis—je ne sais pas jusqu'où vous voudrez aller en ce qui concerne les droits de la personne—nous devons d'abord pouvoir compter sur des institutions internationales fortes. L'OIT, qui n'a pas été une institution très influente jusqu'ici, essaie de se rattraper et fait des propositions très intéressantes. Un certain nombre de pays les étudient actuellement afin de voir si l'OIT, une fois renforcée, ne pourrait pas permettre la consultation en croisée nécessaire pour en arriver à des normes de travail négociées et acceptées par l'OMC.

Malheureusement, la même ouverture ne se présente pas pour ce qui est de l'environnement. Il doit y avoir une organisation multilatérale forte en matière d'environnement. L'OMC ne peut que coopérer. Il est dangereux de tout lui confier. Elle doit être épaulée par d'autres institutions. Selon moi, le lien entre l'OMC et le Fonds monétaire international et la Banque mondiale doit être renforcé. Ce devait être le cas sous l'Organisation internationale du commerce qui n'a pas vu le jour parce que Truman savait que le Congrès était contre.

Je pense. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je m'excuse de vous interrompre, madame Ostry, mais je vous demanderais de bien vouloir conclure. Nous voulons pouvoir entendre les autres membres de la table ronde.

Mme Ostry: Très bien, je m'excuse.

Il y a d'autres façons d'intervenir plus rapidement. En passant, par exemple, par la Banque mondiale et la conditionnalité sociale. En passant également par les relations bilatérales. De même, les instances internationales du commerce disposent déjà d'un mécanisme d'examen de la politique commerciale. On pourrait y recourir pour étudier ces questions en dehors du système rural, pour les rendre transparentes de façon à ce que les pressions des groupes de pairs puissent commencer à s'exercer.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Ostry.

Nous passons maintenant à M. Broadbent.

Pour les quatre autres membres de la table ronde, nous pourrions peut-être prévoir des exposés de 10 à 12 minutes chacun. Ce serait plus facile pour tout le monde.

Nous avons reçu votre mémoire, monsieur Broadbent, et nous vous en remercions. Nous l'avons lu et en avons discuté hier. Comme vous l'avez fait la dernière fois, vous pourriez peut-être vous borner à en relever les faits saillants.

[Text]

Mr. Ed Broadbent (Individual Presentation): I will restrict my comments to...encompassing, of course, the totally persuasive logic that you read, Mr. Chairman, yesterday. If you're now telling me that everyone's persuaded, then we could just forego the whole thing.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I didn't say that, Mr. Broadbent.

Mr. Broadbent: But I have my doubts about that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I didn't say that.

Mr. Broadbent: No, I noted that, Mr. Chairman.

I want to put my comments in the context of what I think are the two most important trends going on in the world. I think in this sense Canada is very much a microcosm of a much broader issue than the fate, if I can put it this way, of our own country. However, each country has to make its own particular set of decisions and we have to do that.

The first is the totally pervasive and powerful hegemony now, not simply of one country in the economic system—i.e., the United States—but of market economies in general and their driving force and what it's doing in the world. Virtually every country now, whether it's a Muslim country, whether it's a totally secularized country, whether it has been long established in the industrial system, whether it's just coming into the industrial system, whatever the cultural, religious, historical backgrounds and differences that exist now in the world...cities as different in all of these respects as Nairobi and Stockholm, Bangkok and Prague, Beijing and New York—all are committed to some form of market economy. The consequences of that, in terms of a whole lot of other matters, I think are very serious.

The second point is that the other powerful force, which is entirely different from the immediate post-war atmosphere circumstance, is the demand for human rights and democracy. This demand now does include such items as electoral systems, parliamentary institutions, and supreme courts. These are important, but in a sense it goes much deeper than that. This is reflected in what I would call the growing demand for what amounts to a global civil society. That is very much under way in the world.

To illustrate the point, if you were to look at the number of NGOs who were present in 1968 at the first UN World Conference on Human Rights, you would find there were only 76. Last year at Vienna, there were 1,529. Most of them, I note, come from the so-called developing countries. So there is a profound change in the world political system that includes the driving force of the civil society part of most countries.

Canada, in terms of the issues that this joint committee is considering, seems to be responding, has to respond, to both of these. We are a country committed to trade, to commerce, always have been and will continue to be.

[Translation]

M. Ed Broadbent (présentation individuelle): Je vais me contenter... de résumer les arguments absolument inattaquables que vous avez vus hier, monsieur le président. Si vous me dites que tout le monde est persuadé de leur bien-fondé, je pourrais très bien m'arrêter-là.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce n'est pas ce que j'ai dit, monsieur Broadbent.

M. Broadbent: Je doute que ce soit le cas de toute façon.

Le coprésident (M. Gauthier): Je n'ai rien dit de tel.

M. Broadbent: J'ai remarqué, monsieur le président.

Je situe mes observations par rapport à ce que je considère comme être les deux tendances mondiales les plus importantes actuellement. À cet égard, le Canada est en microcosme, et la question est plus vaste que le sort du pays, si je peux dire. Cependant, chaque pays doit prendre ses décisions, le Canada n'y échappe pas.

Il y a d'abord l'hégémonie absolue et puissante d'un seul pays—les États-Unis—à l'intérieur non seulement du système économique mais aussi des économies de marché de façon générale, avec sa force d'entraînement et son impact sur le monde. Tous les pays, qu'il s'agisse de pays musulmans, de pays tout à fait séculiers, de pays qui font partie depuis longtemps du système industriel ou de pays qui viennent de s'y joindre, quelles que soient leur culture, leur religion, leur histoire, leurs particularités...c'est vrai pour des villes aussi différentes à tous égards que Nairobi et Stockholm, Bangkok et Prague, Beijing et New York—sont voués à l'économie de marché sous une forme ou une autre. Les conséquences de cette tendance à tous les niveaux sont très graves.

L'autre force très puissante qui se manifeste actuellement et qui est tout à fait différente de ce qui a pu exister au cours de la période de l'après guerre est la revendication des droits de la personne et de la démocratie. C'est une revendication qui vise notamment les systèmes électoraux, les institutions parlementaires et les cours suprêmes. Si importants soient ces éléments, elle va beaucoup plus loin. Elle concerne ce que j'appellerais une société civile mondiale. C'est une idée qui se répand de plus en plus dans le monde.

Je prends, à titre d'exemple, le nombre d'ONGs qui étaient représentés à la Première Conférence mondiale des Nations unies sur les droits de la personne en 1968. Ils étaient seulement 76. L'année dernière, à Vienne, il y en avait 1 529. Et la plupart venaient des pays dits en voie de développement. Il se produit donc un changement profond dans le système politique mondial. L'idée d'une société civile progresse dans la plupart des pays.

Le Canada, pour ce qui est des questions qu'examine ce comité mixte, réagit, doit réagir à ces deux tendances. Nous sommes un pays voué au commerce international, nous l'avons toujours été et nous le serons toujours.

● 0940

On the other hand, we are a country vigorously committed to the principles of democracy. Our foreign policy should reflect these two concerns.

Par ailleurs, nous croyons fermement en la démocratie. Notre politique étrangère devrait refléter ces deux principes.

[Texte]

In the immediate circumstances, much of our trade prospects for the future will involve countries like China, Indonesia, Malaysia, Iran and Saudi Arabia, just to name a few with quite bad human rights problems. These are countries that we have to deal with in terms both of our objectives, trade and rights.

In recent years we and other democracies have conditioned our aid on performance, in terms of things like good governance, levels of spending on the military and performance on human rights.

I repeat, we as well as other countries in recent years have measured our aid—the degree of assistance and the cut-off point—in terms of the performance of these countries on these criteria.

Selon moi, il est maintenant temps de faire le même lien avec le commerce. Les accords commerciaux sont déjà des outils pour contrôler les pertes aléatoires, réduire l'emploi des CFC ou imposer des sanctions à ceux qui transgressent les accords sur la propriété intellectuelle. Il n'y a donc aucune raison logique pour que le commerce ne soit pas lié aux droits de la personne. Au contraire, il y a de fortes raisons pour que le lien soit fait.

Les préoccupations du marché et les préoccupations des droits ont toujours été étroitement liées dans le passé et ils le seront dans l'avenir. Parfois les effets sont positifs et parfois les effets sont négatifs. Le gouvernement actuel et l'opposition avaient mis l'accent, l'année dernière, sur leurs relations contradictoires et je cite le document du Parti libéral avant les récentes élections:

Il faut absolument que nous résolvions la contradiction permanente entre nos engagements en faveur des droits de la personne et les objectifs de la politique commerciale canadienne.

Mr. Chairman and members of the joint committee, the political and socio-economic consequences of markets are in fact quite ambiguous. Markets give rise to demands for civil society. It is going on in a very profound, highly dynamic way today in the world.

They prompt a rational framework for commerce, which helps entrench the rule of law. They help rid societies of bloated, inefficient bureaucracies that stifle economic and human creativity. They hasten the growth of cities and expand communications from which emerging middle and working classes make demands for democracy.

That's the real genesis of democratic demands. It has very little to do with abstract moral or political theory. Markets at the same time destroy patterns of life. To put it bluntly, they mutilate traditional rights. They are hostile to a sense of community and hostile to senses of community obligations.

As we know here and are increasingly seeing on a global basis, markets also create winners and losers. Left on their own, they increase disparities in power and income.

The important point for us to note here in considering the future—as we are doing here and as Parliament is doing in the context of the debate—is that markets can survive quite well without democracy.

[Traduction]

Pour l'instant, nos meilleures perspectives commerciales et les plus intéressantes existent dans des pays comme la Chine, l'Indonésie, la Malaisie, l'Iran et l'Arabie saoudite, pour n'en nommer que quelques-uns qui ont des problèmes de droits de la personne assez graves. Ce sont les pays avec lesquels nous devons travailler pour atteindre nos objectifs à la fois sur le plan commercial et sur le plan du respect des droits de la personne.

Au cours des dernières années, le Canada et d'autres pays démocratiques ont commencé à assortir de conditions les décisions sur le montant d'aide accordée—le montant d'aide et la limite à la tolérance—en se fondant sur la performance de ces pays dans ces domaines.

Je répète: Au cours des dernières années, le Canada et d'autres pays ont mesuré l'aide accordée—le montant d'aide et la limite à la tolérance—en se fondant sur la performance de ces pays dans ces domaines.

It is now the time to make the same connections with trade. Trade agreements are already used to control trade in hazardous waste, reduce the use of CFCs, or impose sanctions for infringing agreements on intellectual property. There is thus no logical reason why trade should not be linked to human rights. In fact, there are powerful reasons for doing so.

Market concerns and rights concerns have always gone together in the past and will continue to do so in the future. Sometimes the effects are positive, sometimes they are negative. Last year, the current government and the opposition focused on the contradictory interconnections and I would like to quote the Liberal Party's book, prior to the recent election:

The constant clash between our commitment to human rights and our trade policy objectives must be resolved.

Monsieur le président et mesdames et messieurs les membres du comité mixte, les conséquences politiques et socio-économiques des marchés sont, en réalité, assez ambiguës. Les marchés encouragent les demandes d'une société civile. cela se manifeste d'une façon très profonde et très dynamique.

Les marchés entraînent la création d'un cadre commercial rationnel, qui renforce la loi. Les marchés encouragent l'élimination de bureaucraties inefficaces qui étouffent la créativité économique et humaine. Les marchés favorisent la croissance des villes et facilitent les communications qui incitent les travailleurs à réclamer la démocratie.

Voilà l'origine de la démocratie. Ça n'a rien à voir avec la théorie abstraite morale ou politique. Par ailleurs, les marchés perturbent les habitudes quotidiennes. Les marchés détruisent carrément les droits traditionnels. Ils vont à l'encontre de l'idée d'une collectivité et des obligations communautaires.

Nous constatons ici et de plus en plus ailleurs que les marchés créent également des gagnants et des perdants. Si personne n'intervient, ils peuvent augmenter les écarts de pouvoir et de revenus.

En songeant à l'avenir, il est important de noter—ici et au Parlement dans le contexte de ce débat—que les marchés peuvent très bien survivre sans la démocratie.

[Text]

[Translation]

All that is required for their functioning is the enforcement of contracts plus trade and currency regulations sanctified by international agreement. This was the pattern of history in the North Atlantic world. It was the experience of many economically productive countries following the Second World War, and it's continuing today with quite apparent contradictions before us.

Il faut tout simplement que les contrats soient respectés et que les règlements sur le commerce et la monnaie soient enchâssés dans une entente internationale. C'est ce qui a toujours été fait dans la région de l'Atlantique nord. Après la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de pays économiquement productifs ont fait cela et cette pratique est encore en vigueur aujourd'hui mais cause des contradictions assez évidentes.

As you noted, Mr. Chairman, I have given a list of countries to members of the committee. I will make some brief comments on this list. It includes Thailand, South Korea, Malaysia, China and Indonesia. Common characteristics of these countries—and I could have added many more—are the following: dynamic or somewhat less than dynamic but very substantial economic growth with growing markets; at the same time, major human rights problems are of a profound consequence to the millions of men and women who are growing up in those societies. I want to put some of them on the record so that people beyond the membership of the committee who will be looking at the record will know.

Comme vous l'avez dit, monsieur le président, j'ai donné une liste de pays aux membres du comité. Je ferai quelques brefs commentaires sur cette liste-là. Elle comprend la Thaïlande, la Corée du Sud, la Malaisie, la Chine et l'Indonésie. Les traits communs de ces pays—et j'aurais pu en ajouter davantage—sont les suivants: dynamiques ou pas tout à fait dynamiques, mais ayant une croissance économique marquée provenant des marchés grandissants; par ailleurs, des problèmes graves au chapitre des droits de la personne qui ont des conséquences profondes sur des milliers d'hommes et de femmes qui vivent dans ces sociétés. Je voulais le dire officiellement pour que ceux qui ne sont pas membres du comité et qui lisent le procès-verbal le sachent.

• 0945

In Thailand, a rapidly growing country, 200 women were burned to death in a fire in a factory last May. They burned to death because they were locked in the building. They're locked in when they go in the morning and they're unlocked at night. Why did this take place? Because of a total lack of application of minimal international human rights—including labour rights—standards.

En Thaïlande, un pays qui est en expansion rapide, 200 femmes sont mortes dans l'incendie de leur usine en mai dernier. Elles n'ont pu s'échapper parce qu'elles étaient littéralement emprisonnées dans le bâtiment. On les enferme à clé le matin quand elles arrivent au travail et on ouvre la porte le soir. Pourquoi une telle situation a-t-elle pu avoir lieu? À cause d'un manque total de respect des normes minimales dans le domaine des droits de la personne, ce qui comprend les droits des travailleurs.

In South Korea between 1988 and 1992, 2,000 trade unionists were arrested and 5,000 dismissed from their jobs because they were seeking to establish the independent right of a trade union. There are currently 250 political prisoners in South Korean jails.

En Corée du Sud, entre 1988 et 1992, 2 000 syndicalistes ont été arrêtés et 5 000 licenciés parce qu'ils cherchaient à établir le droit de se syndiquer. À l'heure actuelle, il y a 250 prisonniers politiques dans les prisons sud-coréennes.

Malaysia, with the support of multinational corporations, for the past 20 years has refused the right of workers in the export-oriented electronics sector, most of them women, to exercise the independent right to organize unions. The prime minister of this country recently denounced as "traitors" those attempting to organize the workers. So 85% of them are women. They're working in bad circumstances and they are seeking to implement a universally recognized right.

La Malaisie, avec l'appui des multinationales a, au cours des 20 dernières années, refusé aux travailleurs de l'électronique, secteur d'exportation, d'exercer leur droit indépendant de se syndiquer. La plupart de ces travailleurs sont des femmes. Le premier ministre de ce pays a récemment dénoncé comme «traîtres» ceux qui essayent d'organiser les travailleurs. Quatre-vingt-cinq pour cent de ceux-ci sont des femmes, qui travaillent dans des conditions déplorables et cherchent à faire respecter un droit universellement reconnu.

I want to spend a moment on China because it is in our thoughts these days. Just last year the Chinese government introduced a new trade union act, the purpose of which was to intensify control over workers, whose labour movements are seeking to put in place universally recognized rights. As recently as two years ago, it was estimated that literally millions remained incarcerated in China's penal labour camps.

J'aimerais vous parler un peu de la Chine car nous y pensons ces jours-ci. L'année dernière, le gouvernement chinois a adopté une nouvelle loi sur les syndicats dont le but est d'intensifier le contrôle des travailleurs pour lesquels les mouvements syndicaux cherchent à établir des droits universellement reconnus. Jusqu'à il y a deux ans, il y avait, estimait-on, littéralement des millions de Chinois en prison dans les colonies pénales que sont les camps de travail de Chine.

The Government of China refuses to admit the Red Cross to inspect facilities and refuses to publish its own figures. Five years after Tiananmen Square, in which many were killed, including students and workers, there are still prisoners and there is still torture going on.

Le gouvernement chinois refuse d'admettre que la Croix-Rouge inspecte les installations et refuse de publier ses propres chiffres. Cinq ans après Tiananmen, alors que de nombreuses personnes perdaient la vie, y compris des étudiants et des travailleurs, il y a toujours des gens en prison et la torture existe toujours.

[Texte]

In Indonesia just a year ago a young woman trade unionist was raped and murdered after she had the audacity to try to implement the right to organize a union. I'm sure members of the committee read the same story I did in *The Globe and Mail* this week. An Indonesian academic explained why so many are prepared to work without consideration for the circumstances in his country. He said that "for every job that's available, there are 150 to 200 clamouring for it. Never mind standards."

Mr. Chairman, this point holds not only for Indonesia but for all the other countries that I mentioned, and for many other countries in the world. The key rights issue is that millions of men and women experiencing these conditions do so not because of the different stage in economic development, but precisely because they have highly restricted rights when it comes to democracy, and because independent unions are virtually non-existent. Both of these categories, rights in general but union rights in particular, are found in virtually all UN instruments of internationally recognized rights.

Mr. Chairman, when prominent political activists disappear, they tend to become part of the news. How many members of this committee and how many Canadians are aware that last year alone, 4,500 trade unionists were arrested in these and other countries for exercising the right guaranteed by the United Nations and ratified by these governments that completely violate it? They ratified it just last year in June.

Mr. Chairman, there are no excuses for these violations. These governments were among those who adopted the statement last June that in part said, and I quote:

The lack of development may not be invoked to justify the abridgement of internationally recognized rights.

I want to come now to suggest some solutions, Mr. Chairman, and make the explicit linkage with trade.

De bons citoyens et des gouvernements responsables exigent une pratique commerciale qui ne doit pas prospérer dans la violation des droits de la personne. Les profits ne doivent pas être faits en reculant vers les années 1930. Les activistes des droits à la personne à travers notre monde en développement demandent que justice soit faite. Ils rejettent purement et simplement l'idée du double standard: un pour les pays en voie de développement et un autre pour nous, et cela parce qu'il y a des lacunes dans les lois publiques ou parce que ces dernières ne tiennent pas compte des standards internationaux qui sont nécessaires pour s'assurer que les compagnies de l'Ouest ne pratiqueront pas au-delà des frontières ce qu'elles ne peuvent plus faire chez elles.

Multilateralism, Mr. Chairman, is the best way to make sure that trade and human rights are linked, not separate agendas. A contradiction between rights policy and trade policy will exist only if we allow it to exist. Concern for rights should

[Traduction]

En Indonésie, il y a un an, une jeune syndicaliste a été violée pour avoir osé exercer son droit d'organiser un syndicat. Je suis sûr que les membres du Comité ont lu le même article que moi dans le *Globe and Mail* de cette semaine. Un professeur d'université indonésien y explique pourquoi tant de ses concitoyens sont prêts à travailler, quelles que soient les conditions. Il disait que «pour chaque emploi disponible, il y a de 150 à 200 postulants avides. Alors que dire de normes.»

Monsieur le président, cette constatation vaut non seulement pour l'Indonésie, mais pour tous les autres pays que j'ai mentionnés et pour beaucoup d'autres pays au monde. La question fondamentale en matière de droits de la personne est que des millions d'hommes et de femmes font face à des situations de ce genre, non parce que leur pays se trouve à un stade différent de développement économique, mais précisément parce que leurs droits démocratiques sont extrêmement restreints et que les syndicats indépendants sont pratiquement inexistantes. Or, ces droits en général et les droits des travailleurs en particulier se retrouvent dans pratiquement tous les instruments des Nations Unies reconnus à l'échelle internationale.

Monsieur le président, lorsque des activistes politiques de renom disparaissent, cela devient une nouvelle presque banale. Combien de membres de ce comité, combien de Canadiens et Canadiennes savent que l'année dernière seulement, 4 500 syndicalistes ont été arrêtés dans ces pays ainsi que dans d'autres du simple fait qu'ils exerçaient des droits garantis par les Nations Unies et ratifiés par ces gouvernements qui agissent en flagrante violation de ceux-ci? La ratification de ce texte s'est faite en juin de l'année passée.

Monsieur le président, il n'y a aucune excuse pour ce genre de violation. Ces gouvernements étaient parmi ceux qui ont adopté la déclaration de juin dernier qui prévoit que:

L'on ne saurait invoquer le développement insuffisant pour justifier la limitation de droits reconnus à l'échelle internationale.

J'aimerais maintenant proposer quelques solutions, monsieur le président, et établir le lien explicite avec le commerce.

Good citizens and responsible governments demand trade practices that do not thrive in a climate of human rights violations. Profits should not be made by resorting to practices dating back to the 1930s. Human rights activists throughout the developed world ask for justice to be done. They reject categorically the idea of a double standard, one for developing countries and another for ourselves, for the simple reason that there are gaps in legislation or because the legislation does not take into consideration international standards necessary to ensure that Western companies will not do abroad what they cannot do in their own countries.

Le multilatéralisme, monsieur le président, est la meilleure façon de s'assurer que le commerce et les droits de la personne sont reliés, et qu'on ne traite pas ces deux domaines de façon séparée. Il ne pourra exister de contradiction entre la politique

[Text]

be part and parcel of the agendas of the new World Trade Organization and should not be seen as some form of protectionism. It should be seen to draw attention to the explicit real-life link between economic existence and rights.

We should address these matters in the new World Trade Organization and we should address them in regional agreements like the NAFTA. We have two options, it seems to me. One is to pretend there is no connection between rights and commerce, and thus be explicit in the cruel exploitation of millions of people, or work coherently and multilaterally for trade and rights in the post-Cold War world, which all democratic leaders claimed after the fall, i.e., the fall of the Berlin Wall, would be about freedom and democracy.

When Leonard Bernstein conducted the last movement of Beethoven's Ninth following the collapse of the Berlin Wall in a remarkably moving and historic concert, there were tears of joy amongst citizens from all parts of the world at that concert. I can tell you when they talked about world-wide freedom, they were not just talking about the freedom to sell Pepsi Cola. They were talking about how human liberty ought to be the goal for the future after the Cold War. It was said the whole world was committed to democracy. I don't think there was a political leader around at that time who didn't utter some such phrase.

How sad it would be if all that we've done or do in the foreseeable future is to extend freedom for markets but abandon the cause of freedom for people.

Multilaterally we must make the link and avoid the contradictions that the Liberal Party quite correctly pointed to prior to last year's election. We must, in a typically Canadian way, combine practicality with idealism.

The crowning achievement of the Uruguay Round at GATT was the creation of the World Trade Organization. I would argue, Mr. Chairman, and I hope your committee will consider seriously in its recommendation, that we do make some linkages in the regulations that are going to be put in place next year in the World Trade Organization, and we talk about a limited set of democratic and human rights to be built into these regulations: one is the right to independent unions; on the question of gender, equal pay for equal work; minimal health and safety standards; and the freedoms of speech and association.

We must see through the bogus arguments of those governments who claim rights are a form of protectionism. We must listen, not to those governments, but to the NGOs who speak, I would argue, much more directly, much more authentically, for the voice of freedom in those countries. We should read the documents produced in Bangkok last March by the NGOs from Asia and compare and contrast those with the document produced by the governments at the same time.

[Translation]

en matière de droits de la personne et en matière commerciale que si nous permettons qu'elle existe. La question des droits devrait faire partie intégrante de l'ordre du jour de la nouvelle Organisation mondiale du commerce, elle ne devrait pas être envisagée comme une forme de protectionnisme, elle devrait plutôt attirer l'attention sur les liens réels entre l'économie et les droits.

Il faudrait étudier ces questions au sein de la nouvelle Organisation mondiale du commerce ainsi que dans les accords régionaux comme l'ALÉNA. Il me semble que nous avons deux options: prétendre qu'il n'existe aucun rapport entre les droits et le commerce et donc pratiquer de façon explicite l'exploitation cruelle de millions de personnes ou bien travailler multilatéralement et de façon cohérente pour le commerce et les droits en cette période de l'après-guerre froide qui doit inaugurer, si l'on en croit tous les chefs de démocraties, une ère de liberté et de démocratie.

Lorsque Leonard Bernstein dirigeait le dernier mouvement de la neuvième symphonie de Beethoven à la suite de l'écroulement du mur de Berlin, lors d'un concert historique et très touchant, des larmes de joie coulaient sur les joues de beaucoup de citoyens du monde présents à cette occasion. Je peux vous dire que lorsque l'on parlait de liberté pour les êtres humains du monde entier, on ne parlait pas simplement de la liberté de vendre du Pepsi Cola partout au monde. Les chefs, parlant de l'après-guerre froide, disaient à quel point la liberté humaine devrait être le but qu'il faudrait réaliser à l'avenir. On a dit que le monde entier s'était engagé vers la démocratie. Je ne crois pas qu'il y avait un seul chef politique qui, à l'époque, ne faisait pas entendre des propos de ce genre.

Comme il serait malheureux si tout ce que nous avons fait ou tout ce que nous ferons dans un avenir rapproché est de promouvoir le libéralisme commercial et d'abandonner la cause de la liberté humaine.

Sur le plan multilatéral, nous devons établir le lien et éviter la contradiction que le Parti libéral signalait avec raison avant l'élection de l'année passée. Nous devons, de façon typiquement canadienne, relier pragmatisme et idéalisme.

Le fleuron des négociations d'Uruguay au GATT a été la création de l'Organisation mondiale du commerce. Je recommande, monsieur le président—et j'espère que votre comité étudiera sérieusement cette question lors de ses recommandations—je recommande donc que lors de l'adoption des règlements de l'Organisation mondiale du commerce l'année prochaine, on inclue dans ces règlements le droit à la mise sur pied de syndicats indépendants, la parité salariale, les normes minimales en matière de santé et de sécurité et les libertés de parole et d'association.

Il faut pouvoir dépasser les arguments fallacieux de ces gouvernements qui prétendent que tenir compte des droits de la personne c'est une forme de protectionnisme. Nous devons écouter non pas ces gouvernements, mais plutôt les ONG qui sont beaucoup plus directement et de façon beaucoup plus authentiques la voix de la liberté dans ces pays. Nous devrions lire les documents que les ONG asiatiques ont rédigés à Bangkok au mois de mars dernier afin de les comparer au document que les gouvernements ont préparé au même moment.

[Texte] [Traduction]

• 0955

It would be absurd, Mr. Chairman, and unjust to suggest that Third World countries have to pay the same hourly wage rate that Canada or other developed countries pay. That is not the argument. I repeat, it would be absurd from an economic or a moral point of view to say they have to pay the same hourly rate in wages. But I would argue it would be equally wrong to say they are not entitled to the same class of rights, especially when many of these rights, as we have learned in our experience, are essential to their people's obtaining a greater share of economic justice within their own countries. When it comes to rights, the people of the world are entitled, Mr. Chairman, to a level playing field.

I'll conclude with an observation about a recent movie many of us have seen. Oskar Schindler, as the whole world knows, was a Nazi. But he was also a businessman. He was prepared to risk not simply his business and profits, but also his life, for Jews. In our legitimate pursuit of our commercial interests, I would suggest that we can at least pause in putting in place future agreements to ensure there's an important element of justice as well.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Broadbent.

Our third panellist will be Mr. Richard Le Hir.

Monsieur Le Hir, vous avez la parole.

M. Richard Le Hir (présentation individuelle): Merci, monsieur le président. Je voudrais tout d'abord préciser que je suis ici pour représenter le point de vue des industriels, des manufacturiers du Québec et que l'Association des manufacturiers du Québec, dont je suis le président, est une division de l'Association des manufacturiers canadiens.

La chose qui doit être claire au départ, c'est que le Canada doit s'engager à respecter lui-même les plus hauts standards en matière de démocratie, de protection des droits de l'homme et de protection de l'environnement. Ce que le Canada ne peut pas faire et qu'il ne doit pas essayer de faire, c'est d'essayer d'imposer aux autres ses propres valeurs en utilisant le commerce comme une carotte ou un bâton.

Cette position s'appuie sur trois motifs bien distincts. Le premier est que la notion d'imposer à d'autres nos valeurs et notre morale, à quelque chose de répugnant et cette répugnance est encore plus grande lorsque ce sont des États qui utilisent leur force économique pour le faire et qui pratiquent un chantage dont les populations, qu'ils disent pourtant vouloir aider, sont les premières victimes. Je prendrai à cet égard l'exemple d'Haïti.

Le second motif est qu'il s'agit d'une forme de néocolonialisme complaisant ou d'impérialisme culturel suffisant qui est particulièrement blessant pour les pays en voie de développement; et ils ne se gênent d'ailleurs pas pour nous le dire, quelque soit la politique qu'ils pratiquent.

Monsieur le président, il serait absurde et injuste de dire que les pays du tiers monde doivent payer le même taux de salaire horaire qui est payé ici au Canada ou dans d'autres pays développés. Ce n'est pas ça que j'essaie de dire. Je répète: sur les plans économique et moral, il serait absurde de dire que ces pays doivent payer le même taux de salaire horaire. Mais il serait aussi injuste de dire que les gens de ces pays ne peuvent pas jouir de cette même catégorie de droits, surtout parce que beaucoup de ces droits, comme nous l'avons appris, sont essentiels pour que ces gens puissent obtenir plus de justice économique dans leurs propres pays. Pour ce qui est des droits, monsieur le président, tout le monde a droit à l'égalité des chances.

Je voudrais terminer avec une observation sur un film qui vient de sortir. Beaucoup d'entre nous l'avons vu. Comme tout le monde le sait, Oskar Schindler était un nazi. Mais il était aussi un homme d'affaires. Il était prêt à risquer non seulement son commerce et ses profits, mais aussi sa vie, pour des Juifs. Au fur et à mesure que nous poursuivons nos intérêts commerciaux, ce qui est tout à fait légitime, je dirais que nous pouvons au moins prendre quelques instants pour intégrer aux ententes de l'avenir une part appréciable de justice.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Broadbent.

Notre troisième invité est M. Richard Le Hir.

Mr. Le Hir, you have the floor.

Mr. Richard Le Hir (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. First of all, I would like to specify that I am here to represent Quebec manufacturers and that the Quebec Manufacturers' Association, of which I am the president of, is a division of the Canadian Manufacturers' Association.

Right from the outset, it has to be clear that Canada itself must commit to respect the highest standards of democracy, human rights protection and environmental protection. Canada cannot and must not try to impose its own values on others by using trade as a carrot or a stick.

This position is based on three specific grounds. The first is that the idea of imposing our values and our morality on others is repugnant, even more so when states use their economic strength to do so and engage in blackmail, which the people are the first victims of, the people that they state they want to help. An example of this would be Haiti.

The second reason is that imposing our own values would be a form of servile neo-colonialism or self-important cultural imperialism and it's particularly harmful for the developing countries; and they are not embarrassed to tell us this, no matter what kind of politics they practice.

[Text]

[Translation]

Nous ne sommes plus au XIX^e siècle où le sentiment de la supériorité de leur civilisation amenait les colonisateurs à vouloir assumer le *white man's burden*. Pourtant les bien-pensants et les bien-nantis que nous sommes demeurent tellement convaincus de cette supériorité qu'ils cherchent à imposer partout leurs valeurs sans réaliser que ces valeurs sont le produit d'un système qui nous a d'abord permis de nous enrichir.

Il y a en effet une marge entre la conception que l'on se fait aujourd'hui des droits de l'homme et celle qui prévalait au temps de la révolution américaine ou de la révolution française. Cette marge n'est pas seulement faite du temps qui s'est écoulé. Elle est aussi faite de la répartition de la richesse que ce système a rendu possible.

C'est pourquoi je ne crois pas réaliste d'imposer aux pays en voie de développement des contraintes que leur niveau de développement ne leur permet pas d'intégrer, si ce n'est de risquer de compromettre la possibilité même de ce développement. Et c'est aussi pourquoi je crois que notre devoir de pays développé devrait être de nous assurer que nos partenaires commerciaux arrivent à tirer un profit suffisamment grand de ce commerce, que leur économie croisse à un rythme et à un niveau tel que la démocratie et les valeurs qu'elle véhicule deviennent la seule façon d'en assurer la perpétuation.

Au lieu de bousculer, au fond, on devrait donner l'exemple et notre première tâche devrait être de nous assurer que nous soyons toujours en mesure de donner un tel exemple. Mais, à en juger par nos dérapages économiques et en anticipant les dérapages sociaux qui s'en suivront, on ne peut pas dire que la partie soit gagnée d'avance.

• 1000

Quant à mon troisième motif, il est lié à la situation économique dans laquelle se trouve aujourd'hui le Canada et à la réalisation que le Canada, tout à sa perception de pays riche, a perdu de vue qu'il n'est plus un modèle de prospérité et qu'il ne peut plus risquer, avec l'argent de plus en plus rare de ses contribuables, de compromettre les rares occasions où il pourrait tirer un maigre bénéfice de son investissement dans l'aide au développement.

Il ne faudrait pas voir dans ce réflexe un vil mercantilisme, mais bien plutôt le plus profond et salutaire respect pour le contribuable, qui comprendra de moins en moins que son gouvernement se montre prêt à faire preuve de générosité à l'extérieur alors qu'il se montre parcimonieux à l'intérieur.

Le coprésident (M. Gauthier): Pouvez-vous faire votre discours un peu plus lentement afin que l'interprète puisse vous suivre?

M. Le Hir: Oui, monsieur le président.

Au fond, il s'agit simplement pour le Canada de faire ce que les autres pays font et de profiter des occasions de faire en sorte que sa population soit encore plus prospère et constitue un exemple encore plus frappant de la réussite qu'il est possible d'obtenir en respectant certaines valeurs.

Si nous choisissons une autre voie, la prospérité des Canadiens en souffrira, et leur soutien à l'aide extérieure diminuera. L'importance de la voix du Canada dans le concert des nations s'en trouvera réduite et le modèle que le Canada cherche justement à incarner sera dévalorisé. En fait, n'est-ce pas justement ce qui est en train de se produire?

We are no longer living in the 19th Century, when colonizers felt that their civilization was superior, leading them to take on the white man's burden. Yet as well-intentioned and affluent people, we remain so convinced of this superiority that we try to impose our values everywhere, without realizing that these values are the product of a system which first allowed us to grow rich.

Indeed, there is a gap between today's notions of human rights and the notions that prevailed at the time of the American Revolution or the French Revolution. This gap is not just due to the time that has gone by. It is also due to the allocation of wealth that this system has made possible.

That is why I do not believe it is realistic to place restrictions on developing countries, restrictions which they are not sufficiently developed to accept, for this could compromise their very opportunity to develop. And that is also why I believe that our duty as a developed nation should be to make sure that our trade partners derive sufficient profit from this trade for their economies to grow at such a rate and at such a level that democracy and its underlying values become the only way to ensure the continuation of this economic growth.

When it comes down to it, instead of pushing others, we should set an example. Our first task should be to make sure that we are always able to set such an example. However, judging by our economic difficulties and in anticipation of the social difficulties that will follow, one can't say that the game has already been won.

My third reason has to do with the economic situation that Canada finds itself in today and with the realization that Canada, which perceives itself as a rich country, has lost sight of the fact that it is no longer a model of prosperity and that it can no longer risk—with increasingly tight tax dollars—compromising even the rare opportunities from which it could derive a slight return on its investment in development assistance.

One should not interpret this stance as gross mercantalism but rather as a sign of profound and salutary respect for taxpayers, who will be less and less understanding in the future about their government being generous overseas and stingy at home.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could you speak a little bit slower so that the interpreter can follow you?

Mr. Le Hir: Yes, Mr. Chairman.

Basically, it's just a question of Canada doing what the other countries do and taking advantage of opportunities to ensure that its people will continue to prosper and be a more even striking example of the success that can be achieved by respecting certain values.

If we choose to go down another road, the prosperity of Canadians will suffer, and their support for foreign assistance will drop. Canada's voice within the international community will be diminished, and the example that Canada is trying to set will be lessened. In fact, isn't this exactly what is happening?

[Texte]

Mais tout cela ne doit pas signifier que nous devons accepter de la part de nos partenaires commerciaux n'importe quel comportement, et le gouvernement d'un Canada qui se respecte devra toujours se réserver la possibilité d'utiliser les moyens dont il dispose, y compris les sanctions commerciales, pour réprimer les comportements les plus répugnants dans la mesure où il sera évident que son action pourra avoir un impact déterminable et déterminant. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Le Hir.

Maintenant je demanderais à Janine Feretti de faire sa présentation. Madame Feretti.

Ms Janine Feretti (Individual Presentation): Thank you very much.

My presentation is based in the context of and on the assumption that the issues of trade and environment are indeed cross-linked. It's no longer an issue, ever since the Brundtland report came out and said economic policies should reflect environmental concerns. Indeed, the fact that GATT, NAFTA, the OECD and the newly established WTO address environment and trade shows they are interlinked.

As we all know, the trade and environment agenda is gaining momentum. The essence of these issues really boils down to two elements. The first is preventing the negative impacts of trade on the environment. The second is the potential trade can have in changing production and conception patterns that are currently unsustainable and are impossible when we try to meet the growing demand from a booming population on this planet.

Advocates of more open trading systems suggest two beliefs that bolster their position on the environment and trade debate. First, they believe in the long term more trade will benefit the environment because it will generate resources to address environmental degradation. It's just a matter of time. It's a trickle-down theory.

The second belief is that environmental degradation resulting from trade is not because trade is inherently bad but because the environmental externality, as the environmental degradation, is not part of the cost of the price of the goods traded.

Many members of the environmental community worldwide recognize the potential trade could have as an important instrument for alleviating poverty, addressing the inequalities of north and south and generally improving the standard of living.

The advanced state of technology and the scale and volume of economic activity, however, suggest that the pattern of western industrialization cannot be replicated by the developing world and certainly can no longer be pursued by us without irreversible damage to renewable resources and life-supporting systems of this planet.

[Traduction]

But all these arguments do not signify that we should accept any kind of behaviour from our trading partners, and the government of a Canada that respects itself will always reserve the possibility of using the means at its disposal, including trade sanctions, to reprimand other countries for repugnant behaviour if it is clear such reprimands will have a measurable and decisive impact. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Le Hir.

Now I would like to ask Janine Feretti to make her presentation. Ms Ferretti.

Mme Janine Feretti (présentation individuelle): Merci beaucoup.

Mon exposé est basé sur l'hypothèse que le commerce extérieur et l'environnement sont bel et bien des questions liées. Ce couplage n'est plus remis en question, depuis que le rapport Brundtland a été publié. Selon ce rapport, les politiques économiques doivent être élaborées en tenant compte des préoccupations environnementales. En effet, le GATT, l'ALÉNA, l'OCDE et l'OMC, qui vient d'être créée, abordent ces deux questions de l'environnement et du commerce extérieur, ce qui démontre qu'elles sont liées.

Comme nous savons tous, les gens sont de plus en plus intéressés par cette question des liens entre le commerce et l'environnement. Essentiellement, il y a deux objectifs. Le premier est de prévenir les répercussions négatives du commerce sur l'environnement. Le second est d'utiliser le commerce pour changer les niveaux de production et de consommation actuels, que l'on ne peut pas maintenir. Il est impossible de maintenir ces niveaux et en même temps répondre aux besoins croissants d'une population en pleine expansion sur cette planète.

Les partisans de la libération du commerce ont deux arguments pour appuyer leur position dans ce débat sur l'environnement et le commerce. D'abord, ils croient qu'une augmentation du commerce aidera l'environnement à la longue parce que ce commerce additionnel créera des ressources pour résoudre les problèmes de dégradation environnementale. Selon eux, ce n'est qu'une question de temps. C'est la théorie de l'effet de ruissellement.

Deuxièmement, ces gens croient que si le commerce nuit à l'environnement, ce n'est pas parce que le commerce est mauvais en soi, mais plutôt parce que le coût de la dégradation environnementale n'est pas calculé dans le prix des produits vendus.

De nombreux militants environnementaux de toutes les régions du monde admettent que le commerce pourrait faire diminuer la pauvreté, redresser les inégalités entre les pays du Nord et les pays du Sud, et améliorer le niveau de vie en général.

Cependant, la technologie de pointe et l'ampleur et le volume des activités économiques sont tels que l'industrialisation qui a eu lieu dans les pays de l'Occident ne peut pas être reproduite dans le monde en voie de développement et ne peut certainement pas être maintenue chez nous sans porter atteinte de façon irréversible aux ressources renouvelables et aux systèmes de vie de cette planète.

[Text]

The potential of trade and improving well-being can only be realized if environmental costs and limits are incorporated into prices and the volumes of traded goods. Past experiences suggest that without ecological conditionality, trade can accelerate or even generate over-exploitation of natural resources and abuse of the environment.

We have examples in Southeast Asia where logging for export purposes has caused tremendous environmental problems, as well as in the transportation of goods area, in particular oil in the *Exxon Valdez*.

For a growing number of environmentalists the preoccupation, regarding trade, is to design trade policies and agreements that can help achieve environmentally sustainable and equitable economic prosperity. The challenge is to design a trading system for producing and distributing goods and services throughout the world, where producers that are environmentally sound and efficient are rewarded and those that are environmentally destructive and wasteful are discouraged.

The most important measures, conditionally, we have to promote environmentally sound production practices are process and production method standards. Generally, trade rules explicitly permit the application of environmental regulations by a country on imported products because of the effects of consuming or using the products on health and environment.

The application of environmental standards is being increasingly limited and constrained, however, by recent trade agreements, including NAFTA and the Uruguay Round. For example, the Uruguay Round agreement has language in it that constrains the use of environmental standards in the sense that they must be the least trade restrictive option.

More controversial, however, is the application of environmental standards on imported products based on the way they are produced. That is the issue of the tuna GATT panel decision and the Montreal Protocol questions that some trade experts have. The basis of the controversy regarding the use of environmental standards on imported products for the way they're produced is fuelling protectionism and sovereignty.

The use of production standards on imported products has a long history and can be traced back to the beginning of the century. For example, in 1911 there was the Convention for the Preservation and Protection of Fur Seals; in 1970 Canada had the Arctic Waters Pollution Prevention Act; CITES; the Basel Convention; the Montreal Protocol, and so forth. Of course in 1989 there was the Wellington convention for the prohibition of fishing with drift nets.

[Translation]

La seule façon de réaliser ce potentiel du commerce est d'améliorer le bien-être est d'inclure les frais environnementaux et les limites environnementales dans les prix et les volumes des biens. À en juger par les expériences du passé, si on ne tient pas compte des frais environnementaux, le commerce peut créer ou même accélérer la surexploitation des ressources naturelles et l'abus de l'environnement.

• 1005

On peut citer comme exemple l'exploitation forestière dans l'Asie du Sud-Est pour alimenter les exportations qui soulèvent d'énormes problèmes environnementaux; on peut aussi mentionner le désastre occasionné par l'*Exxon Valdez* dans le domaine du transport.

Les environmentalistes sont de plus en plus nombreux à reconnaître qu'il faut penser à élaborer des politiques de commerce international et des ententes permettant d'assurer une prospérité économique équitable que l'environnement pourrait assurer à long terme. Il s'agit donc de concevoir un système d'échanges commerciaux assurant la production et la distribution des biens et services partout au monde, dans le cadre duquel les producteurs qui respectent l'environnement et sont efficaces réussissent, alors que les méthodes qui gaspillent les ressources et détruisent l'environnement sont déconseillées.

Pour promouvoir des pratiques acceptables du point de vue environnemental, les mesures les plus importantes sont celles contribuant à l'adoption de normes pour les divers processus et méthodes de production. En règle générale, les règles régissant le commerce international autorisent explicitement un pays à recourir à des règlements environnementaux visant les produits importés qui pourraient avoir des effets nocifs pour la santé ou l'environnement.

Les accords commerciaux récents, y compris l'ALÉNA et les négociations d'Uruguay, imposent cependant des limites et des contraintes à la mise en oeuvre des règlements environnementaux. Par exemple, l'accord final des négociations d'Uruguay impose des limites aux recours aux normes environnementales, en ce sens que ces normes doivent être le recours opposant le moins d'obstacles au commerce international.

En outre, la controverse est beaucoup plus vive quand il s'agit d'imposer des normes environnementales à l'importation de produits en invoquant le mode de production. À ce sujet, on pense à la décision d'une commission du GATT sur le thon, ainsi que les questions soulevées par certains experts du commerce international au sujet du Protocole de Montréal. Derrière cette controverse sur le recours à des normes environnementales portant sur les produits importés en fonction du mode de production, on retrouve le protectionnisme et la notion de souveraineté.

L'imposition de normes relatives à la fabrication de certains produits importés remonte au début du siècle. Par exemple, la Convention sur la conservation et la protection des phoques à fourrure a été signée en 1911; en 1970, le Canada a adopté la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques; mentionnons également la convention CITES, la convention de Bâle, le Protocole de Montréal, etc. D'autre part, il ne faut pas oublier la convention de Wellington, signée en 1989, qui interdit la pêche au filet maillan dérivant.

[Texte]

Protectionism has not been the intention of these initiatives. These initiatives are based on a recognition that in an ecologically interdependent world, a nation's environmental policies and production patterns often affect the ecological health of its neighbours, and indeed the globe. Environmental conditionality is fundamental to greening trade. It is the only tool we have to internalize environmental costs.

The underlying concerns and fears people have of conditionality basically boil down to three things: the cost, which is of particular concern to the developing countries; the use of the stick more than a carrot; and the use of unilateral application. There have been proposals to put in place more positive programs that address the cost concerns and the over-emphasis on sticks. For example, in the United States there have been suggestions...and I understand the U.S. administration is moving toward incorporating environmental conditions in its renewed GSP program.

Also it's been proposed on a more multilateral level to have product-specific or resource-specific agreements to bring together countries, producers, and consumers with a strong interest and perceived mutual benefit of making the product environmentally sound. For example, developing countries could receive preferential access to OECD markets for manufactured goods in exchange for embracing national least-cost energy management programs or achieving target emission reductions.

The issue of unilateral application is of particular concern to the environmental community. In many cases unilateral application signifies to us leadership, the issue of timing, and the forcing of international environmental agreements.

We understand the concern for the use of unilateralism because of our bad experience with our neighbour to the south. But I would suggest, as John Kurton, a Canadian trade policy analyst explains, that waiting for an international consensus to develop before permitting action would deprive the global community of timely remedial action by a major player, a clear environmental activist, to serve as a leader around which an international coalition can be assembled to address the problem and an empirical basis on which to assess the best response strategy to be adopted in an international agreement.

He further goes on to say that in the real world of international politics the mere possibility or threat of environmentally inspired unilateral trade measures by the United States has brought otherwise overlooked environmental problems to the attention of governments and publics.

[Traduction]

Ces initiatives n'étaient pas inspirées par le protectionnisme. Elles reconnaissent l'interdépendance des pays sur le plan environnemental ainsi que les conséquences des politiques de production d'une nation pour la santé écologiques de ses voisins, et même pour la santé de la planète. Pour en arriver à un commerce international «vert», il est essentiel de recourir au principe de la conditionnalité en matière d'environnement. C'est le seul outil à notre disposition pour obtenir que les coûts environnementaux soient incorporés dans les prix.

Essentiellement, les craintes et les préoccupations associées à la conditionnalité se ramènent à trois aspects: tout d'abord le coût, ce qui retient particulièrement l'attention des pays en voie de développement; le recours au bâton plutôt qu'à la carotte; le recours à des mesures unilatérales. On a avancé certaines idées qui permettraient de recourir à des programmes plus positifs qui apporteraient une solution aux problèmes des coûts et qui compteraient moins sur les mesures punitives. Par exemple, certaines suggestions ont été avancées aux États-Unis... Je crois d'ailleurs que l'administration américaine s'oriente vers l'inclusion de conditions environnementales dans la mise en oeuvre de son nouveau programme «GSP».

D'autre part, à un niveau multilatéral, on a proposé que les pays exportateurs et les pays importateurs de produits ou de ressources naturelles spécifiques concluent des ententes assurant la qualité environnementale du ou des produits en cause et servant les intérêts mutuels des pays concernés. Par exemple, les produits manufacturés des pays en voie de développement pourraient bénéficier d'un accès préférentiel aux marchés de l'OCDE mais ces pays devraient, en contrepartie, adopter des programmes nationaux de gestion de l'énergie au moindre coût, ou atteindre certaines objectifs portant sur la réduction des émissions nuisibles.

Les environnementalistes se préoccupent plus particulièrement de la mise en oeuvre unilatérale de certaines mesures. Pour nous, cela veut dire prendre une position de leadership, adopter un calendrier et exercer une pression considérable en faveur de la signature d'ententes internationales sur l'environnement.

Compte tenu des mauvaises expériences que nous avons connues avec nos voisins du sud, je comprends que l'on se préoccupe de cette question des décisions unilatérales. Mais je dirais, à l'instar de John Kurton, spécialiste des politiques canadiennes en matière de commerce international, que si on attend un consensus international avant de prendre des mesures, on risque de priver la communauté internationale de mesures correctives opportunes de la part d'un partenaire important, convaincu de l'importance de l'environnement, qui serait le leader autour duquel pourrait se former une coalition internationale pour aborder le problème, trouver les données empiriques et établir la meilleure stratégie pouvant être adoptée dans un accord international.

M. Kurton ajoute que dans le monde réel de la politique internationale, le seul fait que les États-Unis aient mentionné la possibilité d'imposer unilatéralement, dans leur commerce international, des mesures tenant compte de l'environnement a attiré l'attention des gouvernements et des populations à des problèmes environnementaux qui auraient été ignorés en l'absence de ces menaces.

[Text]

It may even be that the particularly open participatory political systems of the United States and European countries, where green parties are influential, might enable environmental concerns to have an appropriately large voice and weight that they would lack if held hostage to the consensus produced by a global common denominator or by the least open, least democratic, least participatory country in the international system.

In terms of the next steps, I'd like to propose three areas that your committee should consider moving in.

The first is the development of a policy for Canada on trade and environment with clear environment and trade objectives. All too often issues of unilateralism, for example, are discussed in a vacuum of what our trade and environment objectives are. The development of this policy should reflect the concern that Canadians have for the environment, and the process for this development should be open and participatory.

Secondly, the internalization of costs should be pursued by Canada multilaterally, and we have actually two opportunities to do so. With the North American agreement on environmental cooperation, a pilot project could be put in place to help define the steps that need to be taken to internalize the environmental cost of a specific product or resource sector. Also, within the context of the Americas or the Asia-Pacific basin, we could develop environmental trade preference programs or commonly established environmental conditions that producers and consumers can agree on.

Third, I would like to suggest that Canada aggressively pursue internationally, within the WTO and at the OECD, guidelines that help us to use process and production method standards in a fair way that protect the environment as well as the individual interests of nations.

Thanks very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Madam Ferretti.

I will call upon Mr. Earl Drake.

Mr. Earl Drake (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. The issue before us is whether Canada should seek to impose conditionality, which links international trade and good governance policies of its trading partners, particularly regarding conditions of work, human rights, and environmental policies.

My response is as follows. In principle, it is right for Canada to encourage not only the liberalization of international trade, but also greater respect for human rights, environmental integrity, and humane working conditions. These are policies that Canada practices at home and believes will contribute to international peace and stability, sustained and balanced economic growth and enhanced quality of life.

[Translation]

Il est même possible que les systèmes politiques participatoires et particulièrement ouverts des États-Unis et des pays européens, où les partis verts ont une certaine influence, pourraient donner à l'expression des préoccupations environnementales une voix suffisamment forte et un poids qui n'existerait pas s'il était nécessaire de se soumettre à un consensus fondé sur le dénominateur commun à l'échelle du globe ou aux règles du pays le moins démocratique, le moins ouvert, avec la participation populaire la plus faible qui existe dans le système international.

Quant aux autres mesures à prendre, je suggère à votre comité d'examiner trois aspects du problème.

Tout d'abord, il s'agit de l'élaboration d'une politique canadienne du commerce et de l'environnement définissant des objectifs très clairs. Trop souvent, certaines questions, comme la prise de décision unilatérale, font l'objet de discussions qui ignorent nos objectifs pour le commerce international et l'environnement. L'élaboration d'une telle politique devrait tenir compte des préoccupations des Canadiens à l'égard de l'environnement et la politique devrait être établie avec transparence et participation.

Deuxièmement, le Canada devrait favoriser l'intériorisation des coûts environnementaux dans le cadre multilatéral, et il y a actuellement deux possibilités d'agir en ce sens. Compte tenu de l'Accord nord-américain sur la coopération environnementale, on pourrait organiser un projet pilote qui contribuerait à une définition des étapes requises pour intérioriser les coûts environnementaux applicables à un produit particulier ou à un secteur des ressources naturelles bien défini. D'autre part, dans le contexte des Amériques ou du bassin Asie-Pacifique, nous pourrions élaborer des programmes préférentiels tenant compte de l'environnement, ou recourir à des conditions de respect de l'environnement ou qui pourraient être formulées conjointement par des producteurs et des consommateurs.

Troisièmement, je me permets de suggérer que le Canada devrait agir énergiquement au sein de l'Organisation mondiale du commerce et de l'OCDE pour arriver à l'établissement de lignes directrices qui nous aideraient à formuler des normes visant les processus et méthodes de production qui seraient équitables et protégeraient l'environnement ainsi que les intérêts des nations en cause.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Ferretti.

Monsieur Earl Drake, vous avez la parole.

M. Earl Drake (présentation individuelle): Merci, monsieur le président. La question est de savoir si le Canada doit chercher à imposer la conditionnalité qui lie son commerce extérieur à des conditions portant sur les politiques de ses partenaires commerciaux, notamment en matière de conditions de travail, de droits de la personne et d'environnement.

Ma réaction est la suivante. En principe, il est juste que le Canada encourage non seulement la libéralisation du commerce international, mais aussi le respect des droits humains, l'intégrité de l'environnement et de saines conditions de travail parce qu'il s'agit de politiques qu'il pratique sur son territoire et dont il croit qu'elles contribueront à la paix et à la stabilité internationales, à la durabilité et à l'équilibre de la croissance économique et à l'amélioration de la qualité de vie.

[Texte]

In practice, however, I believe it would be counter-productive to seek these objectives by imposing conditionality. We should use other means to pursue these aims.

I say this because Canada is a middle-sized economic power that does not have the capacity to force policy change on any other country. Indeed, it has a good record of solving international problems through dialogue and negotiation in multilateral fora, rather than through imposing bilateral conditionality.

Even superpowers have had great difficulty in forcing fundamental concessions from their trading partners through unilateral economic pressures. They often try to persuade their allies to join them in making the pressure more effective. For example, the U.S.A. persuaded the G-7 group of major industrial countries to deny any new World Bank or, indirectly, commercial bank loans to China for one year after the Tiananmen tragedy in 1989. The economic effects were serious for China, but its leaders refused to make human rights concessions in the face of such blatant foreign economic pressure. It is therefore quite unrealistic to contemplate Canada winning policy concessions on sensitive domestic issues through the imposition of unilateral economic sanctions.

We should also recall that human rights, environmental policies, and working conditions are not regarded by most developing countries as legitimate international trade issues. Indeed, most countries regard such governance issues as domestic matters or unfair trade barriers. Any attempt to impose such conditions by rich industrialized countries may be viewed in the Third World as non-tariff barriers to protect their own high-priced local industries.

The American-French initiative to link labour standards and trade at the recent world trade ministers meeting was widely regarded as a new form of big power protectionism and cultural imperialism wrapped in the colours of moralism.

Whether we like it or not, the definition of human rights tends to be very culture-bound, with most Asians believing the American version places too much emphasis on political rights and freedoms of individuals and not enough on the rights of the collectivity, especially the right to be protected from economic deprivation.

Even former Japanese Prime Minister Hosokawa, an American ally, said on his recent visit to Beijing, "It is not proper to force a western or European-style democracy onto others".

Similarly, developing countries resent environmental or wage conditions imposed by countries that made themselves rich by squandering their natural resources or exploiting their own labour in the past and now want to impose new terms that favour the rich and penalize the poor nations.

[Traduction]

En pratique, cependant, il serait contre-productif de lier ces objectifs les uns aux autres. Nous devons employer d'autres moyens pour atteindre ces objectifs.

En effet, le Canada est une puissance économique de taille moyenne qui n'a pas les moyens d'imposer des changements à un autre pays. En fait, il est souvent parvenu à régler des problèmes internationaux par le dialogue et la négociation dans les instances internationales plutôt que par la conditionnalité bilatérale.

Même les superpuissances ont beaucoup de mal à obtenir des concessions fondamentales de leurs partenaires commerciaux par des pressions économiques unilatérales. Ils essaient plutôt de persuader leurs alliés de se joindre à eux pour rendre les pressions plus efficaces. Par exemple, les États-Unis ont persuadé les États membres du groupe G-7, c'est-à-dire les principaux pays industrialisés, de refuser à la Chine la possibilité d'emprunter à la Banque mondiale ou, indirectement, aux banques commerciales, et ceci pour une période d'un an à la suite de la tragédie de Tiananmen en 1989. L'économie de la Chine en a été durement secouée, mais ses dirigeants ont carrément refusé de plier devant ces pressions économiques qui étaient si manifestement une forme d'ingérence étrangère. Par conséquent, il est tout à fait irréaliste de penser que le Canada puisse obtenir des concessions de politique sur des questions intérieures délicates par la conditionnalité économique unilatérale.

• 1015

Il ne faut pas oublier non plus que la plupart des pays en développement ne considère pas les droits humains, les politiques environnementales et les conditions de travail comme des questions légitimes de commerce international. La plupart d'entre eux y voit plutôt des questions de politique intérieure ou des obstacles injustes au commerce. Toute tentative de la part des pays industrialisés pour imposer de telles conditions peut être considérée dans le tiers monde comme une barrière non tarifaire destinée à protéger leurs industries locales à prix élevé.

Ainsi, quand les Américains, appuyés par les Français, ont proposé à la récente Conférence internationale des ministres du commerce de lier normes du travail et commerce, on y a vu, de l'avis général, une nouvelle forme de protectionnisme et d'impérialisme culturel des grands puissances sous des dehors de moralisme.

Qu'on le veuille ou non, la définition des droits humains tend à dépendre de la culture, la plupart des Asiatiques estimant que la version américaine met trop l'accent sur les droits et libertés des individus au détriment des droits de la collectivité qu'il faut protéger contre la privation économique.

Même l'ancien premier ministre japonais Hosokawa, pourtant un allié des États-Unis, a déclaré lors de sa récente visite à Pékin: «Il ne convient pas d'imposer à d'autres une démocratie à l'occidentale ou à l'europpéenne.»

Par ailleurs, les pays en développement acceptent mal de se faire imposer des conditions en matière d'environnement et de salaires par des pays qui se sont enrichis par le passé en gaspillant leurs ressources naturelles ou en exploitant leur main-d'œuvre et qui veulent maintenant imposer des conditions nouvelles qui favorisent les pays riches et pénalisent les pays pauvres.

[Text]

[Translation]

My view is that Canada should chart its own course to pursue these issues. We should not be too closely associated with big power bullying. We should adopt a multi-faceted approach along the following lines.

First, we should de-link trade and governance issues in our bilateral relations with developing countries. Linking is ineffective in obtaining results on any of the issues and casts doubts on our good intentions.

Second, we should encourage rather than threaten these countries to pursue good governance as part of modernizing their economies. Moreover, we should concentrate on persuading their leaders in private discussions. It is usually only at the highest level in a developing country government where this type of decision can be made, and a private forum encourages dialogue and enables the other party to contemplate change without the public humiliation of bowing to a foreigner.

Third, we should use the venue of meetings of the relevant international bodies dealing with human rights, the environment, and workers rights to make factual public criticism of all deviations from internationally agreed standards of behaviour. We have found that other governments are more sensitive to public criticism in these multilateral bodies than in bilateral encounters. In addition, we would not be seen as imposing western standards or trying to gain trade advantages, but rather stressing adherence to international obligations.

Fourth, we should target our development assistance programs on governance issues as well as on basic needs in order to foster gradual, non-disruptive change from within the developing countries.

Fifth, we should work with developed and developing country representatives to reach a consensus on whether some of these issues could beneficially be related to each other and agreements voluntarily accepted by all affected countries in global organizations such as the WTO and regional groupings. For example, I commend the initiative by Winnipeg's International Institute for Sustainable Development in convening an international panel to work out the common guidelines in the booklet entitled *Trade and Sustainable Development Principles*. Ms Feretti was one of those participants.

• 1020

Lastly, we should recognize that many of the levers for change on these issues lie with corporate decisions and consumer preferences, not governments. The press has noted that Levi Strauss & Co. recently announced that it would no longer buy garments from overseas suppliers that paid unfair wages and denied women employees their legal rights. We should also commend those Canadian corporations that have quietly distinguished themselves by their exemplary employment and environment practices abroad. I think, for example, from my own experience, of the work of Inco and Bata in Indonesia, Northern Telecom and Babcock & Wilcox in China, which have shown that even in low-wage countries, with little worker

À mon avis, le Canada doit élaborer sa propre politique en la matière. Nous ne devons pas être trop étroitement associés aux manœuvres d'intimidation des grandes puissances. Nous devons adopter une politique nuancée comportant les éléments suivants.

Premièrement, nous ne devons pas subordonner le commerce à des questions de gestion publique dans nos relations bilatérales avec les pays en développement. La subordination n'obtient pas les résultats voulus et fait douter de nos bonnes intentions.

Deuxièmement, au lieu de menacer ces pays, nous devons les encourager à pratiquer une saine gestion publique dans le cadre de la modernisation de leur économie. En outre, nous devons plutôt recourir à la persuasion et aux entretiens privés avec leurs dirigeants. Comme les décisions de ce genre sont généralement prises au plus haut niveau dans les pays en développement, les entretiens privés favorisent le dialogue et permettent à l'autre partie d'envisager des changements sans avoir à s'humilier en public en cédant à un étranger.

Troisièmement, nous devons profiter des réunions des instances internationales qui s'occupent des droits humains, de l'environnement et des droits des travailleurs pour critiquer publiquement et objectivement toutes les dérogations aux normes de comportement admises par la communauté internationale. Nous nous sommes rendus compte que les gouvernements sont plus sensibles aux critiques publiques lorsqu'elles sont formulées dans ces instances multilatérales plutôt que dans les rencontres bilatérales. De plus, nous donnerions ainsi l'impression non pas d'imposer nos normes occidentales ou de critiquer en vue d'obtenir des avantages commerciaux, mais de prôner le respect des obligations internationales.

Quatrièmement, nous devons essayer d'axer nos programmes d'aide au développement sur les questions de gestion publique ainsi que sur les besoins fondamentaux afin de favoriser l'évolution graduelle et sans heurts dans les pays en développement.

Cinquièmement, nous devons essayer de nous entendre avec les représentants des pays développés et en développement sur la question de savoir s'il serait avantageux, sur les tribunes internationales comme l'OMC et les tribunes régionales, de lier ces questions les unes aux autres et d'amener tous les pays intéressés à adhérer volontairement à des ententes en ce sens. Ainsi, je félicite l'Institut international du développement durable de Winnipeg d'avoir pris l'initiative de convoquer un comité international pour élaborer les lignes directrices communes qui figurent dans le livret intitulé *Trade and Sustainable Development Principles*. M^{me} Feretti était au nombre des participants.

Enfin, il faut reconnaître que bon nombre des leviers du changement dans ces domaines relèvent des entreprises et des consommateurs, non pas des gouvernements. Ainsi, la presse a fait état de la récente décision de Levi Strauss & Co. de ne plus acheter de vêtements à des fournisseurs qui versent des salaires injustes ou qui refusent de respecter les droits garantis par la loi à leurs travailleuses. Nous devons féliciter nos entreprises qui, sans qu'il y paraisse, se distinguent à l'étranger par leurs pratiques exemplaires en matière d'emploi et d'environnement. Je songe tout particulièrement, parce que ce sont des exemples que je connais bien, au travail d'Inco et de Bata en Indonésie et à celui de Northern Telecom et de Babcock & Wilcox en Chine,

[Texte]

protection, it is possible to provide attractive salaries and working conditions and still be competitive, because one gets higher worker output.

We should also remind our citizens that they too can promote change on these issues by buying from internationally responsible producers.

In conclusion, I believe that imposing conditionality on our Third World trading partners does not serve either Canada's or other parties' interests. Instead, we should pursue a series of policies that are less dramatic and less fashionable but have a better chance of success.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very, Mr. Drake.

Well, we've heard some interesting and challenging thoughts this morning. I just wondered if the committee would agree to our maybe taking a stretch of about five minutes, coming back, and getting into the questioning of our witnesses. It's 10:22 a.m. We will resume our deliberations at 10:27 a.m. exactly.

[Traduction]

qui nous montrent qu'il est possible, même dans des pays où les salaires sont très peu élevés et les travailleurs très mal protégés, d'offrir une rémunération et des conditions de travail intéressantes sans pour autant y perdre sur le plan de la compétitivité, étant donné la productivité accrue des travailleurs.

Nous devons aussi rappeler à nos citoyens qu'ils peuvent eux aussi favoriser le changement dans ces domaines en achetant seulement à des producteurs internationalement responsables.

En conclusion, je crois que la conditionnalité à l'égard de nos partenaires commerciaux du tiers monde ne sert les intérêts ni du Canada ni des autres parties. Nous devons plutôt adopter une série de politiques qui sont peut-être moins sensationnelles et moins à la mode, mais qui ont une meilleure chance de réussir.

Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Drake.

Eh bien, nous venons d'entendre ce matin des réflexions pour le moins intéressantes et stimulantes. Je me demande si les membres du comité seraient d'accord pour que nous prenions une pause de cinq minutes environ, avant de commencer l'interrogation des témoins. Il est maintenant 10h22. Nous reprendrons nos délibérations à 10h27 pile.

• 1022

• 1032

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please.

I believe we have a consensus around the importance of human rights, labour standards, and environmental issues, at least from my point of view. I've heard this morning some interesting comments on it from the panellists. There is less of a consensus, in my view, regarding the extent to which trade can be used as an instrument to advance our Canadian interests, partly stemming from differences in perception regarding our right to impose our views on others and partly from concerns over tactics and risks for Canada.

The multilateral route for rule-making has generally been favoured over the bilateral route, in my view. Here we have heard different views on the roles of various institutions.

I want to ask the panellists to bear with me. We are going to try to have a discussion on certain themes. What we will do is have somebody start with a question. The panellists are free to agree or disagree with each other. Then the other members of the committee would possibly like to add some supplemental questions of particular interest to them.

I will start with Mr. Paré, followed by Mr. Graham.

Monsieur Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Monsieur le président, mes questions portent principalement sur l'intervention de M. Le Hir. Il me semble qu'il y a une contradiction dans les deux premiers paragraphes.

Le coprésident (M. Gauthier): La séance est ouverte.

Je crois qu'il y a un consensus sur l'importance des droits de la personne, des normes du travail et des questions environnementales. C'est du moins mon impression. J'ai entendu ce matin des réflexions très intéressantes de la part des panélistes. Le consensus me paraît toutefois moins évident sur la question de savoir dans quelle mesure nous pouvons nous servir du commerce pour faire avancer nos intérêts, les divergences étant dues en partie au doute de certains quant à notre droit d'imposer nos vues aux autres et en partie à des considérations relatives à la stratégie et à la gestion du risque.

Il semble que de l'avis général, une démarche multilatérale soit plus susceptible de conduire à une entente qu'une approche bilatérale. À cet égard, nous avons entendu des points de vue différents sur le rôle respectif des diverses institutions.

Je demande ici l'indulgence des panélistes. Nous allons structurer la discussion en fonction de certains grands thèmes. Nous demanderons à chaque fois à quelqu'un de lancer la discussion en posant une question. Les panélistes pourront répondre à tour de rôle, puis les autres membres du comité qui le souhaitent pourraient poser des questions complémentaires.

Nous commencerons pas M. Paré, suivi de M. Graham.

Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Mr. Chairman, my questions have to do mostly with Mr. Le Hir's presentation. I would point to the apparent contradiction between the first two paragraphs.

[Text]

[Translation]

Si le Canada, chez lui, doit respecter le plus haut standard en matière de démocratie et de protection des droits de l'homme, il m'apparaît qu'on ne peut pas se permettre, comme le fait M. Le Hir dans le deuxième paragraphe, de prétendre que dès qu'on sort de chez nous, on ne peut pas exercer un certain pouvoir sur d'autres pays.

Un autre élément qui me semble un petit peu gênant, c'est que M. Le Hir dit à un moment donné que lorsque le Canada ou les pays développés lient les droits humains au commerce, les pays en voie de développement ne se gênent pas pour nous le reprocher. Je pense personnellement qu'il faut faire une remarque extrêmement importante. Il peut arriver que des gouvernements de ces pays-là ne l'apprécient pas, mais je pense que l'émergence d'un très grand nombre d'ONG vient au contraire démontrer que les populations, elles, peuvent l'apprécier.

Je suis également surpris qu'on puisse mettre ce lien sur le compte de la civilisation. Il dit à un moment donné: nous ne devons pas transporter notre sentiment de supériorité de notre civilisation. Il me semble cependant que, lorsqu'on parle de torture, d'exaction et d'emprisonnement, on ne peut pas non plus lier cela à des questions de civilisation.

• 1035

Un autre élément qui m'apparaît un petit peu discutable, c'est que vous mettez en parallèle, monsieur Le Hir, les droits des contribuables canadiens à en avoir pour leur argent par rapport au lien avec les droits humains. Il me semble que dans d'autres pays les droits dont il est question devraient être considérés comme beaucoup plus fondamentaux que le respect du contribuable canadien, ce que je ne nie pas d'autre part.

Cependant, dans votre conclusion qui n'était pas dans votre texte, vous m'avez un petit peu réconcilié avec vos propos, en disant qu'il pourrait arriver que certains comportements parmi les plus répugnants puissent justifier de la part du Canada certaines restrictions. Je voudrais vous poser la question suivante: lorsque vous parlez des comportements les plus répugnants, la description qu'a faite M. Broadbent de ce qui se passe dans un certain nombre de pays est-elle pour vous ce que l'on pourrait appeler des comportements répugnants?

M. Le Hir: C'est évident que c'est une question à laquelle il est difficile de répondre. On mentionnait par exemple le cas des 200 personnes brûlées en Thaïlande. Il n'y a pas de doute que c'est un cas excessif mais encore une fois, dans ma conclusion...

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): Excessif, c'est cela l'adjectif?

M. Le Hir: Oui. Répugnant, excessif.

Le sénateur Gigantès: Je préfère répugnant.

M. Le Hir: Si vous voulez. Bref! Cette situation n'est pas acceptable. La question est de savoir si une intervention du Canada est en mesure, en utilisant des sanctions commerciales, d'avoir un impact; et en conclusion de ma présentation j'ai dit qu'il faudrait, si le Canada souhaite utiliser ces moyens, qu'il soit en mesure d'avoir un impact déterminable et déterminant.

Le coprésident (M. Gauthier): Est-ce que d'autres personnes veulent faire un commentaire là-dessus? Monsieur Broadbent?

He says that Canada should have the highest standards with respect to democratic and human rights, but then you can't turn around, as he does in the second paragraph, and say that this commitment stops at the border and that we cannot exert pressure on other countries.

I am also a bit bothered by another one of Mr. Le Hir's comments having to do with developing countries being quick to lay blame whenever Canada or any other developed country tries to establish a link between human rights and trade. Personally, I think it is extremely important to point out that this might be condemned by the governments in those countries, but the emergence of a great number of NGOs shows on the contrary that such initiatives are indeed appreciated by the people themselves.

I was also surprised to hear him talk about the role of civilization in this regard. He said: we musn't fall into the trap of wanting to impose our own "superior" civilization. However, when faced with torture, exaction and imprisonment, I don't think that we can relate this to a matter of civilization.

Another element I have a bit of difficulty with is the fact that you make a link, Mr. Le Hir, on the one hand, between the Canadian taxpayers rights to get their money's worth, and on the other hand, human rights. It seems to me that in other countries, those rights should be considered as much more fundamental than the Canadian taxpayers' rights, which I don't deny by the way.

However, in your conclusion, that is not included in your paper, you kind of helped me to accept your position, when you said that it might be that some of the more loathsome behaviours warrant restrictions by Canada. I would like to ask you this question: you talked about the most loathsome behaviours. Does the description that Mr. Broadbent gave of what is happening in a number of countries represent in your view what one could call loathsome behaviours?

Mr. Le Hir: Naturally it is very hard to answer this question. Someone referred for example to the fact that 200 people burnt to death in Thailand. There is no doubt that was an inordinate case but once again, in my conclusion...

Senator Gigantès (De Lorimier): Inordinate, is that the word?

Mr. Le Hir: Yes. Loathsome, inordinate.

Senator Gigantès: I prefer loathsome.

Mr. Le Hir: As you like it. In short, that situation is not acceptable. The question is whether Canada's intervention could, through trade sanctions, have an impact; in concluding my presentation, I said that if Canada wishes to use those means, it should be able to have a measurable and decisive impact.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Does anyone want to make a comment on that point? Mr. Broadbent?

[Texte]

Mr. Broadbent: I'd like to just pick up on the one point that Mr. Le Hir made, as well as another member of the panel, the same issue, the so-called imposition of our views. If this was, at one level of debate, factually accurate, it would be very serious.

The point I want to make now is in terms of international agreements. These are not our views about the rights that were being talked about. These are international agreements and, without exception... The country, for example, that I cited in my presentation with very bad rights—has a record on this—has committed itself... This is important for us to understand. These aren't Canadian views, North Atlantic views; these are views that their governments have committed themselves to in principle, and I quote two points. First, "The universal nature of human rights is beyond question"; second, "The lack of development may not be invoked to justify the abridgement of internationally recognized rights".

All the countries that I mentioned are obligated to implement those. I repeat, they aren't western views. We are not being imperialist. We are part of a universal movement.

The second point I would make, Mr. Chairman, in opposition to those who have taken this position, is that even though the governments I mentioned have agreed to these principles formally, as recently as last June, and have ignored them for their own power interests, for their own commercial interests, they are, and I use my words with care, exploiting their own citizens.

If you listen to the NGOs from those countries, the men and women who led the democratic movements historically, in our history, those people, the people who fought for the elections that are taking place in South Africa, and have been this week, and that we participate in as a country for universal rights, took economic action. When the NGOs, as opposed to the governments in those countries, address these issues, they don't say they're western views; they say they're universal views, and they're right.

I think that's a very important point, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Broadbent, thank you.

Mr. Graham.

Mr. Graham (Rosedale): Thank you, Mr. Chairman.

I'd like to come back to the theme of Mr. Paré's questions. By way of introduction, may I suggest that perhaps amongst the panellists there doesn't seem to be a difference in the fundamental desire to advance the interests of sound environmental policies and human rights issues. The question is really how does one achieve this. I'd like my questions to really probe that and what the consequences are to Canada if we go one way or the other—unilateralism, multilateralism.

[Traduction]

M. Broadbent: J'aimerais revenir un peu sur ce qu'a dit M. Le Hir, ainsi qu'un autre membre du groupe, sur la même question, à savoir l'imposition de notre point de vue. Si à un moment ou l'autre nous cherchions bel et bien à imposer nos vues, la question serait très sérieuse.

Je songe ici aux ententes internationales. Il n'y était pas question de nos vues sur les droits. Ce sont des ententes internationales et, dans tous les cas... Le pays, par exemple, que j'ai cité dans mon exposé parce qu'il était coupable de très graves violations des droits de la personne—a un dossier à ce sujet—et il s'est engagé... Il est très important que nous le comprenions. Ce ne sont pas les vues canadiennes, le vues de l'Atlantique Nord; ce sont des vues que leurs gouvernements se sont engagés à respecter, et je cite deux déclarations. D'abord, «le caractère universel des droits humains est incontestable»; ensuite, «l'on ne saurait invoquer le développement insuffisant pour justifier la limitation de droits reconnus à l'échelle internationale».

Tous les pays que j'ai mentionnés sont tenus de les respecter. Je le répète, ce ne sont pas là des vues occidentales. Nous n'agissons pas en impérialistes. Nous participons à un mouvement universel.

La deuxième chose que j'aimerais dire, monsieur le président, en réponse aux tenants de cette position, c'est que même si les gouvernements que j'ai mentionnés ont officiellement souscrit à ces principes, en juin dernier encore, ils en ont fait fi pour préserver leurs intérêts et se maintenir au pouvoir, pour protéger leurs propres intérêts commerciaux et ils—et je pèse bien mes mots—exploitent ainsi leurs propres citoyens.

Il suffit de voir ce qu'on fait les ONG de ces pays, les hommes et les femmes qui tout au long de l'histoire, de notre histoire, ont mené les mouvements démocratiques, ces gens, ceux qui se sont battus pour les élections qui se déroulent en Afrique du Sud, qui ont eu lieu cette semaine, pour que nous veillions en tant que pays au respect des droits universels, ils ont opté pour la voie de l'action économique. Quand les ONG, contrairement aux gouvernements de ces pays, se penchent sur ces questions, ils ne disent pas que ce sont là des vues occidentales; ils disent que ce sont des vues universelles, et ils ont bien raison.

Je pense que c'est là quelque chose de très important, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Broadbent, merci.

Monsieur Graham.

M. Graham (Rosedale): Merci, monsieur le président.

J'aimerais revenir à ce dont a parlé M. Paré quand il a posé des questions. Puis-je d'abord dire que les membres du groupe semblent partager un même désir de faire comprendre les avantages de saines politiques environnementales et du respect des droits de la personne. Le tout est de savoir comment y arriver. C'est essentiellement ce que je demande et j'aimerais savoir aussi quelles seraient pour le Canada les conséquences du choix qu'il ferait soit de l'unilatéralisme soit du multilatéralisme.

[Text]

[Translation]

• 1040

That's the purpose of my question. Anybody on the panel can answer, although I might be directing it more towards Mr. Broadbent and Ms Feretti. I wouldn't by my questions want to leave the suggestion that there's any relationship between them relating to their religion or their drinking habits. That might call on Ms Ostry to use her analogy of Baptist bootlegger coalitions.

Mr. Broadbent: I'm a non-practising druid now.

Mr. Graham: What about drinking?

Let me ask you some specific questions. Mr. Broadbent, let me put it to you, based on the answers you gave to some questions I asked you last time you were before the committee.

I don't think, although we might have gotten the impression from your comments that you were suggesting that we sever all trade, commercial and economic linkages with China, Thailand, Korea, Singapore, Indonesia, and Malaysia, the countries you mentioned. . .

If you are suggesting that, I think you should be clear about it. If you're not, I think you should tell us what you propose we do, since we're not going to sever the links. What do we do? How do we advance the aims you suggest?

Following on your answers before this committee before, I suggest that you were going to go to the multilateral level. If that is so, my next question both to you and Ms Feretti would be, that's very well, but as you know you have to accept the consequences of multilateralism.

Are you suggesting, for example, that if the World Trade Organization does not develop a concept of human rights, say, relating to women's rights similar to that of Canada, we should ask that the whole Muslim world be expelled from the WTO?

That's asking how you see the multilateral framework working. It's going to come up with rules we don't like as well as those we do.

Third, if we resort to unilateralism, how do you see Canadian interests being protected? How do we then turn to the United States and say that it's unfair of them to stop our lobster imports because they have a definition of environmental lobster growing that is different from ours. We don't agree with the Wisconsin law that says that our pulp and paper, which is not produced by their exact standards, should not be allowed into their markets. How will we answer the Europeans who tell us that because they believe the Clayoquot Sound practices are not only unsound environmentally, but are also unfair to our aboriginal peoples, they are not going to import our products?

Voilà ce que je veux savoir. L'un ou l'autre membre du groupe peut répondre, bien que ma question s'adresse peut-être plus à M. Broadbent et à M^{me} Feretti. Je ne voudrais pas par mes questions laisser entendre qu'il y ait le moindre lien entre leur religion et leur consommation d'alcool. Pour revenir à une analogie que faisait M^{me} Ostry en parlant des coalitions de contrebandiers d'alcool et de baptistes.

M. Broadbent: Je suis un druide non pratiquant maintenant.

M. Graham: Et pour l'alcool?

J'aimerais vous poser quelques questions. Monsieur Broadbent, ma question s'adresse à vous, compte tenu de ce que vous avez répondu à certaines questions que je vous avais posées au cours de votre dernière comparution devant le comité.

Je ne pense pas, bien que vos propos aient pu donner l'impression que vous suggériez que nous rompions tout lien commercial et économique avec la Chine, la Thaïlande, la Corée, Singapour, l'Indonésie et la Malaisie, les pays que vous avez mentionnés. . .

Si c'est ce que vous proposez, je pense que vous devriez le dire clairement. Si ce n'est pas le cas, je pense que vous devriez nous dire ce que vous nous proposez de faire, puisque nous n'allons pas rompre les liens. Que devons-nous faire? Comment atteindre les objectifs que vous fixez?

D'après les réponses que vous avez déjà fournies en comparaisant devant le comité, j'en ai conclu que vous alliez opter pour la démarche multilatérale. Si tel est le cas, en vous adressant ma prochaine question, à vous et à M^{me} Feretti, je dirais que c'est très bien, mais comme vous le savez il faut accepter les conséquences du multilatéralisme.

Voulez-vous dire, par exemple, que si l'Organisation mondiale du commerce ne définit pas un concept des droits de la personne, reconnaissant, par exemple, aux femmes des droits semblables à ceux dont jouissent les Canadiennes, nous devrions demander que tout le monde islamique soit exclu de l'Organisation mondiale du commerce?

Je vous demande donc comment vous concevez le fonctionnement du cadre multilatéral. Nous proposera-t-il des règles qui nous conviennent et d'autres pas.

Troisièmement, si nous recourons à l'unilatéralisme, comment pensez-vous que les intérêts du Canada seront protégés? Comment pourrions-nous alors nous tourner vers les États-Unis pour leur dire qu'il est injuste de leur part de refuser nos importations de homard parce qu'ils n'ont pas la même conception que nous d'une production de homards respectueuse de l'environnement. Nous ne reconnaissons pas le bien-fondé d'une loi de l'État du Wisconsin selon laquelle la pâte et le papier canadiens, qui ne sont pas produits en conformité absolue avec leurs normes, ne devraient pas avoir accès à leurs marchés. Que répondrons-nous aux Européens qui nous disent que parce qu'ils croient que les pratiques qui ont cours dans la baie Clayoquot sont non seulement irrespectueuses de l'environnement mais injustes envers les peuples autochtones, ils ne vont pas importer nos produits?

[Texte]

How do we live in a world in which Canada's products will be shut out because other forces choose to say they will not allow them in by virtue of our environmental and human rights records?

Mr. Broadbent: I'll take a couple of parts of it and then turn to my colleague.

First of all, to clarify the point, which I think you understood and just wanted clarification for, Mr. Graham, I was not saying that we should break off bilateral relations with these countries I listed.

I would not rule that out in the extreme, just as the world in the extreme, in the case of apartheid, which was a form of institutionalized racism, did take very strong and appropriate action in this regard against South Africa.

The general approach should be one of, on bilateral matters, raising matters publicly from time to time, certainly privately when there are serious violations of rights, and making it very clear where as a democratic country we stand when we're dealing with such countries.

Secondly, the central thrust of what I'm proposing now is that it seems to me with a new government, with a new agenda before the world and the World Trade Organization, the new organization... that is where we should be on the preparatory committee and doing work to attach as conditional factors practical recommendations of a limited list of human rights and democratic concerns.

I believe it is very important. We have started to do this. I won't repeat the point I made before in other areas, of making these linkages. If I can put it this way, the world is becoming what Canada and many other developed countries went through 30 years ago.

Just as we developed internal civil societies, we're getting a global civil society now, with a global market economy. Hence the need, I believe, for the kind of global regulations linking it. I gave a short list. I won't repeat it, Mr. Chairman. I gave those examples of short lists I think we should introduce in the negotiation to make them apply on a multilateral basis.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Feretti, do you want to reply to the environmental aspect of that question?

Ms Feretti: In terms of unilateralism, I think we need to distinguish what we mean by it. Often unilateralism is used to refer to the superpower action of the United States or the EU, but we also have a situation where unilateralism can refer to... Canada, in protecting its own environmental standards, will unilaterally establish an environmental standard on an import. So I think a distinction has to be made between those two, and some of these things happen on a regular basis with regard to protecting the products that Canadians are consuming.

[Traduction]

Comment vivre dans un monde qui boudera les produits canadiens et où d'autres pays décideront de ne pas nous donner accès à leurs marchés en raison de notre comportement face à l'environnement et aux droits de la personne?

M. Broadbent: Je vais aborder quelques aspects de la question puis donner la parole à ma collègue.

D'abord, pour préciser une chose, que je crois vous avez comprise mais au sujet de laquelle vous demandiez des précisions, monsieur Graham, je ne disais pas que nous devons rompre toutes nos relations bilatérales avec ces pays que j'ai énumérés.

Je ne nierai pas que dans les cas extrêmes, tout comme le monde l'a fait dans un cas extrême, celui de l'apartheid, qui était une forme de racisme institutionnalisé, on ait pris des mesures très fermes et appropriées contre l'Afrique du Sud.

De façon générale, il faudrait, dans les questions bilatérales, soulever la question publiquement de temps à autre, et le faire aussi certainement en privé quand on enfreint gravement des droits, et bien préciser quand nous faisons affaire avec ces pays quelle est notre position en tant que pays démocratique.

Deuxièmement, l'essentiel de ce que je propose, c'est qu'il me semble qu'avec un nouveau gouvernement, avec un nouveau programme à proposer au monde et à l'Organisation mondiale du commerce, la nouvelle organisation... c'est ce que nous devrions faire au sein du comité préparatoire et nous efforcer de recommander des conditions relatives au respect d'une liste déterminée de droits de la personne et de droits démocratiques.

Je pense que c'est très important. Nous avons commencé à le faire. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit à d'autres sujets, soit la nécessité d'effectuer des couplages. Si je peux m'exprimer ainsi, le monde traverse ce que le Canada et d'autres pays industrialisés ont connu il y a 30 ans.

Tout comme nous sommes devenus des sociétés civiles à l'échelle nationale, nous sommes en train de devenir une société civile à l'échelle planétaire, avec une économie de marché planétaire. D'où la nécessité, à mon sens, d'une réglementation mondiale pour établir ce couplage. J'ai une brève liste. Je ne vais pas la répéter, monsieur le président. J'ai donné ces exemples de brèves listes qu'il faudrait à mon avis que nous introduisions dans les négociations pour qu'elles s'appliquent de façon multilatérale.

• 1045

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Feretti, voulez-vous parler de l'aspect environnemental de cette question?

Mme Feretti: Pour ce qui est de l'unilatéralisme, je pense qu'il faut préciser ce que nous entendons par là. Bien souvent on parle d'unilatéralisme au sujet des mesures de superpuissances comme les États-Unis ou l'Union européenne, mais dans certains cas l'unilatéralisme peut en fait avoir trait au comportement... du Canada qui, pour protéger ses propres normes environnementales, établit unilatéralement une norme environnementale applicable aux importations. Je pense donc qu'il faut établir une distinction entre ces deux conceptions, et c'est ce qui se passe régulièrement quand il est question de l'innocuité ou de la sécurité des produits que les Canadiens consomment.

[Text]

[Translation]

From a long-range perspective, I think multilateral approaches are best because you get a greater buy-in, but as you pointed out, a risk is involved because you're never sure what the kind of rules you're going to come up with.

I believe the multilateral approach is always best as a first approach, but if there is no prospect for achieving an agreement on an environmental problem, then unilateral measures should be taken. That has to be said within the context of the development of rules or guidelines that manage the use of unilateralism, particularly in the context of the United States and our experience with that.

I think just denying that unilateralism exists and therefore sticking our head in the sand and saying it's immoral and we shouldn't allow it to happen, is not realistic. I don't think the United States will give up that power, and from an environmental perspective it's sometimes handy to have it, even if is the United States—provided it doesn't go against our own interests.

It cuts both ways. If we are guilty of environmental mismanagement, then I think we have to face the music. In cases where there may be unfair uses of it, that's when you develop rules to manage the use of unilateralism, that's when you develop an agreement on when unilateral measures can be taken. I think that's an important thing to undertake and perhaps a rule like a last resort should be one of those guidelines.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Ms Ostry: The impact on us is much more complex than just the United States blocking our meat across the border. At the moment the possibility of adding other countries is there under NAFTA, and they would have to accede to NAFTA and the side agreements. The United States is being pushed by the blue-green coalition, which is very active.

Senator Gigantès: Blue stands for what?

Ms Ostry: Labour and Greens.

Senator Gigantès: Blue stands for labour rights, is that it?

Ms Ostry: That's Richard Gephardt's definition.

They want to go bilaterally, one by one, so it will be Chile and then Venezuela and so on. That would have a devastating effect on Canada's access to the American market. This is being pushed by domestic pressure groups who didn't get precisely what they wanted in the side agreements to the NAFTA. So I think it's a complex issue that has to be placed in this broader context.

There ain't no free ride on the use of unilateralism.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Mr. Mills (Red Deer): I would like to follow up a little further on Mr. Graham. Mr. Graham very eloquently explained some of the areas that I agree with. The fundamental human rights and environmental rights I respect, and I think we all do, but then we get down to common sense and practicality.

À long terme, je pense que l'approche multilatérale est préférable parce que l'on élargit ainsi le marché, mais comme vous l'avez souligné, cela comporte un risque parce qu'on ne sait jamais quels sont les règles qu'on va imposer.

Je crois que l'approche multilatérale est toujours préférable dans un premier temps, mais si l'on n'entrevoit pas la possibilité d'en arriver à une entente sur une question environnementale, alors il faut recourir à des mesures unilatérales. Il faut placer cela dans le contexte de l'élaboration de règles ou de directives sur le recours à l'unilatéralisme, surtout dans le cadre de nos relations avec les États-Unis et de l'expérience que nous en avons.

Je pense que nier l'unilatéralisme, c'est se cacher la tête dans le sable; dire que c'est immoral et que nous ne devrions pas le permettre, c'est être irréaliste. Je ne pense pas que les États-Unis renonceront à ce pouvoir, et sur le plan de l'environnement il est parfois utile d'en disposer, même s'il s'agit des États-Unis—dans la mesure où cela ne va pas à l'encontre de nos propres intérêts.

Mais, c'est une arme à double tranchant. Car si nous ne gérons pas l'environnement comme il faut, nous tombons dans notre propre piège. Dans les cas où l'on risque d'en faire un usage inéquitable, c'est alors qu'il convient d'énoncer des règles pour gérer le recours à l'unilatéralisme, d'arriver à une entente sur les cas où l'on peut prendre des mesures unilatérales. Je pense que c'est important de s'y mettre, et peut-être qu'une règle de dernier recours pourrait être incluse dans ces directives.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Mme Ostry: Cela a pour nous des répercussions bien plus complexes que le simple refus par les États-Unis de laisser entrer notre viande. Actuellement, l'ALÉNA rend possible l'ajout d'autres pays, qui seraient tenus d'adhérer aux règlements de l'ALÉNA et aux accords parallèles. Les États-Unis subissent les pressions de la coalition bleus-verts, qui est très active.

Le sénateur Gigantès: Le bleu, c'est pourquoi?

Mme Ostry: Les syndicats et les verts.

Le sénateur Gigantès: Le bleu représente les droits des travailleurs, n'est-ce pas?

Mme Ostry: C'est la définition que donne Richard Gephardt.

Ils veulent procéder bilatéralement, un par un, donc ce sera le Chili puis le Venezuela et ainsi de suite. Cela pourrait avoir un effet dévastateur sur l'accès du Canada au marché américain. La pression vient de groupes aux États-Unis qui n'ont pas obtenu exactement ce qu'ils voulaient dans les accords parallèles de l'ALÉNA. Cela me semble donc une question complexe qu'il faut placer dans cette perspective élargie.

Y a pas moyen de prendre des mesures unilatérales sans y laisser des plumes.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

M. Mills (Red Deer): J'aimerais revenir un peu à ce qu'a dit M. Graham. M. Graham a très éloquentement expliqué certains points sur lesquels je suis d'accord. Je respecte les droits fondamentaux de la personnes ainsi que les droits environnementaux, et je pense que c'est d'ailleurs le cas pour nous tous, mais, cela dit, il faut bien user de discernement et se montrer pratique.

[Texte]

I would relate that to China, for example. Visiting that country in 1979 I saw a very family-oriented country that was run by families. In fact, I went to a court trial that we would consider extremely undemocratic, but it was their way of dealing with their problems.

[Traduction]

J'aimerais parler du cas de la Chine. Au cours d'une visite en 1979, j'ai pu constater que ce pays est très axé sur la famille et que tout se passe sous la férule des familles. En fait, j'ai assisté à un procès que nous jugerions fort peu démocratique, mais c'était là leur façon de régler leurs problèmes.

• 1050

Even though you disagreed in your answer to Mr. Graham, I guess I still see you trying to export our concepts, our ways, to another country that has different ways, that has ways that have worked for thousands of years. I'm just quite concerned when I hear you. . . You gave a very impassioned political statement, but I just don't see that being reality. I just don't see that being the way it's at and the way we're going to get ahead.

Bien que vous l'ayez nié en répondant à M. Graham, j'ai toujours l'impression que vous essayez d'exporter nos concepts, nos façons de faire, dans d'autres pays qui ont les leurs, qui ont leurs façons de faire les choses depuis des milliers d'années. Cela m'inquiète un peu quand je vous entends. . . Vous avez fait une déclaration politique très enflammée, mais à mon avis cela ne correspond pas du tout à la réalité. Je ne pense pas du tout qu'il en soit ainsi ni que ce soit pour nous la façon d'arriver à quelque chose.

By showing by example, by going there, by working with them, I believe they will see how we are and change accordingly. But to just try to put in our ideas and say our ideas are right—I don't think that works any more. I think there are just as many examples of where it doesn't.

Si nous prêchons par l'exemple, si nous allons là-bas, si nous travaillons avec eux, je crois qu'ils verront comment nous sommes et qu'ils changeront en conséquence. Mais se contenter d'essayer d'imposer nos idées et de dire qu'elles sont justes. . . je ne crois pas que cela puisse encore marcher. Je pense que, une fois sur deux, ça ne donne rien.

So you can list these examples of people burning and so on, which are very dynamic, but that's not reality.

Libre à vous donc d'énumérer ces exemples de gens qu'on brûle et ainsi de suite, ce sont des exemples très frappants, mais ce n'est pas la réalité.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Broadbent, *s'il vous plaît*.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Broadbent *please*.

Mr. Broadbent: I think I understand in part. Let me begin where I think we agree.

M. Broadbent: Je pense que je comprends en partie. Permettez-moi de commencer par ce sur quoi je crois que nous nous entendons.

If we're talking about cultural differences that at least in many respects do respect family patterns that have different religious foundations, a whole range of different priorities, if I can put it this way, in terms of domestic politics—some people may want subways and someone may want, for whatever reason, different systems of transportation—a whole range of issues, deep and real in people's lives, ought to be respected.

Si nous parlons de différences culturelles qui, du moins à bien des égards, correspondent à des modèles familiaux qui reposent sur différents fondements religieux, tout un ensemble de priorités distinctes, si je peux m'exprimer ainsi, eu égard à la politique nationale—certains peuvent vouloir des métros et d'autres peuvent vouloir, pour quelque raison que ce soit, d'autres modes de transport—tout un ensemble de questions profondes et réelles, qui se posent dans la vie des gens, doivent être prises en compte.

One of the key points of international human rights is that they do come to grips with that. What we, as international human rights people, are talking about, and I as a Canadian am talking about, if I can put it this way, not what Canadians desire here but what the Chinese. . . and I've talked to Chinese NGOs. Remember how many were killed at Tiananmen Square. They were Chinese killed. They weren't western activists. They were Chinese citizens.

L'une des attentes essentielles de ceux qui oeuvrent pour les droits de la personne à l'échelle internationale, c'est que les pays en viennent au moins à confronter le problème. Ce dont nous parlons, nous qui nous occupons des droits de la personne dans le monde, et ce dont moi je parle en tant que Canadien, si je peux dire, ce n'est pas ce que les Canadiens veulent ici mais ce que les Chinois. . . et j'ai parlé à des représentants d'ONG chinoises. Rappelez-vous combien ont été tués Place Tiananmen. Ce sont des Chinois qui ont été tués. Ce n'étaient pas des activistes occidentaux. C'étaient des citoyens chinois.

At the Bangkok meeting last March, in which hundreds participated, the NGOs were Asian NGOs, not western NGOs. What they want within their countries is a framework of internationally recognized human rights principles, no torture. Someone here mentioned torture.

À la rencontre de Bangkok en mars dernier, à laquelle des centaines de gens ont participé, les ONG étaient asiatiques, pas occidentales. Ce qu'ils veulent dans leurs pays, c'est un cadre de principes des droits de la personne qui soient internationalement reconnus, pas la torture. Quelqu'un ici a parlé de torture.

Mr. Mills: But where does Canada fit into that?

M. Mills: Je veux bien, mais que vient faire le Canada dans tout cela?

[Text]

[Translation]

Mr. Broadbent: Canada is a signatory of the covenants on rights, the two principal covenants, as well as in support of the declaration. As part of that process, we have obligations to be raising questions internationally about the performance of everyone, just as they have about us—and I totally agree with you—in terms of what are acknowledged universal rights, not other matters.

By and large I would say it's an argument—we know it here, you know it in your home town and I know it in my experience—from those who normally say people in the next town are trying to tell them what to do when they're proposing some change. More often than not they're talking about an idea that they know is probably attractive. But instead of dealing with the idea or the principle, they're trying to denigrate the person who's delivering the message.

If you talked to the NGOs, the activists, in these countries about their own leaders, if you talked to the members of the ANC before about the racist regime. . . Who did we listen to in South Africa? Surely we began to listen finally to the black majority who ultimately accepted sanctions against the country. They were speaking in terms of universal rights.

The point I would make is that I share your concern. We don't impose our standards. When we talk, when we Canadians—you parliamentarians, if I may put it that way—talk about rights, I agree that we shouldn't impose our Charter of Rights or our form of parliamentary democracy, but we should support the universal principles that enable other people to create their particular institutions based on those.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Broadbent.

Monsieur Le Hir voulait faire un commentaire.

• 1055

Mr. Le Hir: I think Mr. Broadbent has made a very eloquent case for Canada to act politically when we are witnesses of things that are just not coherent with the principles we adhere to. However, in what he said he has not made a case in any way for the use of commerce in order to coax anybody into accepting our standards.

Mr. Drake: Mr. Chairman, I'd like to respond to two points that were made.

First of all, on the general point made by Mr. Mills about Chinese attitudes and Canadian attitudes and the very different and deep cultural differences, I don't want to engage in a discussion about human rights, that gets too emotive, but let me just touch on another area, and that's environmental standards, where we have a common interest and where the Chinese background and approach has been very different. For centuries the Chinese approach to the environment was conditioned by a conflict between the Taoist approach and the Confucianist approach.

I want to say that we're now beginning to see a process in which China is opening up not to pressure, but to dialogue on the environment. China is beginning to change and to select some western ideas, some western technologies, and adapting

M. Broadbent: Le Canada est un pays signataire des conventions sur les droits, des deux principales conventions, de même qu'il appuie la Déclaration. Nous sommes donc tenus de poser des questions sur la scène internationale au sujet du comportement de chacun, tout comme les autres peuvent le faire à notre sujet—et j'y suis entièrement d'accord avec vous—pour ce qui est du respect des droits universellement reconnus, et non pas pour d'autres questions.

En somme, je dirais que c'est un argument—nous le savons ici, vous l'avez constaté chez vous et je le sais aussi par expérience—qu'utilisent ceux qui soupçonnent habituellement les gens du village voisin d'essayer de leur dire quoi faire lorsqu'ils proposent des changements. La plupart du temps, il s'agit d'une idée qu'ils savent sans doute attrayante. Mais plutôt que de discuter de l'idée ou du principe, ils essaient de dénigrer celui qui livre le message.

Si vous parliez aux ONG, aux activistes, dans ces pays au sujet de leurs propres dirigeants, si vous parliez aux membres de l'ANC au sujet du régime raciste. . . Qui avons-nous écouté en Afrique du Sud? Bien sûr nous avons fini par écouter, enfin, la majorité noire qui, au bout du compte, a accepté l'imposition de sanctions contre le pays. Ils parlaient en termes de droits universels.

Ce que je voudrais dire, au fonds, c'est que je partage vos inquiétudes. Nous n'imposons pas nos normes. Quand nous parlons, quand nous Canadiens—vous parlementaires, si je peux m'exprimer ainsi—parlons de droits, je suis d'accord que nous ne devrions pas imposer notre Charte des droits et libertés ni notre modèle de démocratie parlementaire, mais nous devrions soutenir les principes universels qui permettent à d'autres peuples de créer leurs propres institutions en s'en inspirant.

Le président (M. Gauthier): Merci, monsieur Broadbent.

Mr. Le Hir wanted to make a comment.

M. Le Hir: Je pense que M. Broadbent a fort éloquentement fait valoir que le Canada doit agir au niveau politique quand nous sommes témoins de choses qui ne correspondent pas aux principes auxquels nous adhérons. Cependant, à aucun moment il n'a préconisé le recours au commerce pour inciter qui que ce soit à accepter nos normes.

M. Drake: Monsieur le président, j'aimerais réagir à deux points qui ont été soulevés.

D'abord, à ce qu'a dit M. Mills au sujet de l'attitude des Chinois et de l'attitude des Canadiens et des grandes et profondes différences culturelles; je ne veux pas me lancer dans une discussion sur les droits de la personne, c'est une question qui suscite trop de passions, mais permettez-moi plutôt d'aborder un autre point, soit les normes environnementales, au sujet desquelles nous partageons un intérêt commun et où l'histoire et l'approche chinoises sont très différentes. Depuis des siècles, l'attitude de la Chine face à l'environnement a été conditionnée par un conflit entre la vision taoïste et la vision confucianiste.

Ce que je veux dire, c'est que nous commençons à constater que la Chine se montre de plus en plus réceptive non pas aux pressions mais au dialogue sur l'environnement. La Chine commence à changer et à choisir certains concepts

[Texte]

them to a Chinese approach. So in that area, which is less emotive than human rights, we're beginning to see a coming together of western and Chinese standards. The lesson to be learned here is dialogue and cooperation rather than trying to force it on them. That's on the first point.

The second point is one Mr. Broadbent has raised a couple of times, that NGOs are the valid spokesmen for Asian countries. Yes, we should listen to the views of the NGOs. Often they're the harbingers of the future. But we have to be realistic too. We have to negotiate with governments, not with NGOs. In the World Trade Organization or whatever it is, governments are the instruments we have to deal with. Moreover, I don't think that NGOs are always the authentic voice of Asian countries.

For example, this debate on labour standards and the U.S. proposal to link labour standards and working conditions and not have it perceived as a barrier to trade I think is a form of protectionism. The Asian who spoke most vocally on this was the Prime Minister of India. Now, he has been democratically elected; he's not representing a repressive regime. The Prime Minister of India has said vocally that we worry about the imposition of these standards because they look like an alibi for protectionism.

Thank you.

Mr. Broadbent: I have two quick points. I mentioned the NGOs specifically in reply I think in part to you, and in part to what others had said, that our views were somehow being put in opposition to Asian views or others. I made the point it depends whose Asian views we're listening to.

I cited the NGOs not because they're the harbingers of truth necessarily—they can be as mistaken as anyone else, as we all know here—but when they cite universal principles that's when I cited them. They were supporting UN principles that are as applicable, they're saying, in their country as here. That, for me, is the very important point about the NGOs.

I repeat, they can be as wrong as anyone else, but what they're doing in their statement. . . I specifically mention labour rights too, because you've touched upon that. The NGO statement in Bangkok—most of which had nothing to do with the labour movement—did mention labour rights among others as being of fundamental concern to their country.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I just ask you this? There are internationally agreed views on human rights, I agree. There aren't as many on environmental issues. Are we distinguishing here between what Mr. Drake is telling us and what Mr. Broadbent is telling us? Are there two distinguishable levels of discussion going on here between human rights and environmental concerns?

[Traduction]

occidentaux, certaines technologies occidentales et à les adapter à sa vision des choses. Si bien qu'en ce domaine, qui suscite moins de passions que les droits de la personne, nous commençons à constater une certaine convergence des normes occidentales et chinoises. La leçon à en tirer, c'est que dialogue et coopération font plus que force ni que rage. C'était au sujet du premier point.

Le deuxième a été soulevé par M. Broadbent à quelques reprises, à savoir que les ONG sont des interlocuteurs valables dans les pays asiatiques. C'est vrai, nous devrions écouter ce que les ONG ont à dire. Souvent elles voient loin. Mais il faut aussi être réalistes. C'est avec les gouvernements, que l'on négocie, pas avec les ONG. Au sein de l'Organisation mondiale du commerce, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, les gouvernements sont les instruments avec lesquels nous traitons. De plus, je ne pense pas que les ONG soient toujours nécessairement d'authentiques porte-parole des pays asiatiques.

Par exemple, ce débat sur les normes de main-d'œuvre et sur la proposition américaine de les coupler avec les conditions de travail sans que cela soit perçu comme une barrière commerciale, c'est je pense une forme de protectionnisme. À ce sujet, la voix asiatique la plus retentissante est celle du premier ministre de l'Inde. C'est quand même quelqu'un qui a été élu de façon démocratique; il ne représente pas un régime répressif. Le premier ministre de l'Inde a dit haut et fort que l'imposition de ces normes a de quoi inquiéter parce qu'elle ressemble à un alibi pour masquer des motifs protectionnistes.

Merci.

M. Broadbent: J'ajouterai brièvement deux choses. J'ai parlé des ONG en répondant je pense en partie à une question que vous aviez posée et en partie à ce que d'autres avaient dit, à savoir que nos vues étaient en quelque sorte en confrontation avec les vues asiatiques ou autres. J'ai dit que cela dépendait des Asiatiques auxquels nous prêtions l'oreille.

J'ai parlé des ONG non pas parce qu'elles ont toujours raison—elles peuvent faire erreur comme tout le monde, mais je les cite quand elles invoquent des principes universels. Elles appuyaient des principes reconnus par l'ONU et tout aussi applicables, insistent-elles, dans leur pays qu'ici. Voilà, à mon avis, un aspect très important des ONG.

Je le répète, elles peuvent faire erreur comme tout le monde, mais ce qu'elles font dans leur énoncé. . . J'ai précisément mentionné les droits des travailleurs aussi, parce que vous en aviez parlé. La déclaration des ONG à Bangkok—dont la majorité ne concernait pas du tout le mouvement syndical—mentionnait que les droits des travailleurs, entre autres choses, étaient une préoccupation prioritaire pour leur pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Une petite question, s'il vous plaît. Il existe des positions internationalement reconnues en matière de droits de la personne, j'en conviens. Il n'y en a pas autant en ce qui a trait à l'environnement. Fait-on la distinction ici entre ce que nous dit M. Drake et ce que nous dit M. Broadbent? Y a-t-il ici deux niveaux distincts de discussion, l'un portant sur les droits de la personne et l'autre sur les préoccupations d'ordre environnemental?

[Text]

[Translation]

• 1100

Ms Feretti: Yes, I think so, and I will probably muddy the waters a little more to suggest that in fact in some cases there isn't a common agenda on the environment. In many cases in the south there isn't that level of concern, for example, about the destruction of the ozone layer.

The Montreal Protocol is an example of this. The countries that did care about it and that worried cobbled together an agreement and did an interesting combination of trade sanctions. I would suggest that the objects of those trade sanctions would view it as a unilateral action against them—i.e., five or ten countries ganging up on them and taking trade measures to coax them into agreeing with the objectives of the Montreal Protocol. The objects would also see the carrots in the form of some financial assistance that was provided to help with the transition costs in conversion from the production of ozone-depleting substances.

So I don't think it's necessarily always the fact that you wait until there's a common agenda in the north and south, because that is impossible. We'll never get there and the level of environmental urgency on some issues will mean that there will always have to be a ringleader or a group of ringleaders—five or six countries—that through carrots and sticks coax others to cooperate.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Le Hir, vous avez un commentaire?

Mr. Le Hir: Let me give you two examples of situations that we happen to be familiar with in Quebec. As you know, the pulp and paper industry in Quebec is a very important industry, a major contributor to wealth creation in Quebec. Just a few years ago, we enjoyed a leading position in world markets.

In the last couple of years we have discovered that in Germany, in the state of Bavaria, a new technology has been developed to bleach pulp so that it does not use chloride agents. As a result, Bavaria has introduced new standards that prevent the use of chlorinated pulp or paper manufactured with chlorinated pulp and it is restricting imports.

Bavaria has never enforced environmental standards of this kind against its own industry and in fact they're using the development of a technology and the issue of the environment as a pretext to restrict access to their own market. That's one example.

Another example is provided by an industrialist I happen to know, who has just returned from a trip to Brazil. To his great surprise, he was asked to provide information to Brazilian manufacturers on the availability of paper mills and related equipment that go back to the 1950s because they are not in the position to use any other technology than that one.

First, it would cost too much. Second, even if they had the money to purchase that technology, they would not know how to use it. They would not have the manpower trained to use that technology. To train that manpower would require levels of adaptation that would be just beyond their reach for another generation.

Mme Feretti: Oui, c'est ce qui se passe je pense, et je vais sans doute brouiller les cartes un peu plus en ajoutant qu'en fait, dans certains cas, il n'y a même pas d'optique commune face à l'environnement. Dans bien des cas, dans l'hémisphère sud, on n'est pas aussi sensibilisé à la destruction de la couche d'ozone, par exemple.

Le Protocole de Montréal en est un exemple. Les pays que la question intéressait et préoccupait ont façonné ensemble une entente et composé un ensemble intéressant de sanctions commerciales. Je dirais que les pays visés par ces sanctions y voient sans doute une mesure unilatérale contre eux—lorsqu'une poignée de pays s'en prennent à eux et leur imposent des mesures commerciales pour les persuader de souscrire aux objectifs du Protocole de Montréal. Mais, les pays visés y voient aussi au bout du bâton la carotte sous forme d'une certaine assistance financière fournie pour les aider à amortir les coûts de transition qu'implique la conversion pour pouvoir renoncer aux substances qui appauvrissent la couche d'ozone.

Ainsi je ne pense pas qu'il faille nécessairement attendre que le Nord et le Sud partagent une optique commune, parce que c'est impossible. Nous n'y arriverons jamais et l'urgence de certaines questions environnementales fera qu'il y aura toujours un meneur ou une petite poignée de meneurs—cinq ou six pays—qui, armés de carottes et de bâtons pousseront les autres à collaborer.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Le Hir, you have a comment to make?

M. Le Hir: Je vais vous donner deux exemples de situations que nous connaissons bien au Québec. Comme vous le savez, l'industrie de la pâte et du papier est très importante chez nous et elle contribue largement à la création de la richesse dans la province. Il y a quelques années à peine, nous étions en tête de peloton sur les marchés mondiaux.

Or depuis deux ou trois ans, nous avons appris qu'en Allemagne, en Bavière, on a mis au point une nouvelle technologie qui permet de blanchir la pâte sans utiliser d'agents chlorés. Ainsi, la Bavière a fixé de nouvelles normes qui interdisent l'utilisation de la pâte chlorée et du papier fabriqué à partir de cette pâte et elle en a limité l'importation.

La Bavière n'avait jamais imposé de normes environnementales de ce genre à sa propre industrie et, en fait, elle profite de la mise au point d'une technologie et du dossier de l'environnement pour limiter l'accès à son marché. Et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.

Autre exemple, que m'a donné un industriel de mes connaissances, qui revient tout juste d'un voyage au Brésil. À son grand étonnement, on lui a demandé de fournir aux fabricants brésiliens de l'information sur l'accessibilité à des papeteries et équipements connexes qui remontent aux années cinquante, parce qu'ils ne sont pas en mesure d'utiliser d'autre technologie que celle-là.

D'abord, cela coûterait trop cher. Deuxièmement, même s'ils avaient l'argent pour se payer cette technologie, ils ne sauraient pas comment s'en servir. Ils n'auraient pas la main-d'œuvre formée pour l'exploiter. Former cette main-d'œuvre nécessiterait des niveaux d'adaptation bien au-delà de leur portée pour une autre génération encore.

[Texte]

It's clear that the Brazilian pulp and paper industry is going to access those markets but with technology that is outdated and certainly technology that will not be as well developed in terms of the environment or as well adapted in terms of the environment as the technology we can now access ourselves.

Then you're faced with another dilemma, namely the manner in which they will develop themselves by using such technology. It's not going to meet our environmental standards, of course, but can you deny them the opportunity to try to develop themselves by imposing standards like those on them?

Ms Ostry: I think that's a good illustration. If there is a bilateral agreement—which is highly unlikely—rather than an accession to NAFTA that will be precisely what's done. On the grounds they have to have a level playing field, whatever their stage of development is, they will have to have the same standards, yes.

• 1105

I want to get to this very important question of the NGOs because it's the one I find most difficult and the one that will be most difficult to integrate into the system. It's interesting what Ed said, that you juxtapose the statement of a government and the statement that is coming over your E-mail or CNN or whatever because that's a very important issue.

The NGOs are better plugged into the new globalized media and information and computer networks. We say we believe the NGOs and they've done a very good job in getting this information out. Therefore, here is the international code and it's being violated. This government, which is an autocratic government, is using this to protect their power.

All that may be true, but what do you do in terms of what Earl has said? What do you do in terms of an international negotiation? What do you do in terms of getting this evidence? What do you do in terms of accountability?

I don't know if you saw the article on Brian Davies yesterday. I was the deputy at the time the boycott of the fish in Newfoundland was so successful. I think that's a major issue. I'm not denigrating anything. I'm simply saying that is a major issue, that the NGOs are there. They're extremely adept. They do play and should play a major role. But let's not be naive about how difficult it's going to be.

Let me make one more point. The point was made: the least trade restrictive. I think that's what I meant when I said that, even if there were an international agreement, there would have to be very careful analysis.

Let me give you the example of the caning of the American boy in Singapore. I've watched the TV. That, according to the human rights people, is torture by some definition. You saw Lee Kuan Yew's attack on the United States as having a system they don't consider to be the kind of thing they'd want.

What would you do with a case like that? Would you allow a sanction against Singapore? I don't want you to answer it; it's a rhetorical question. I think it's going to be a very complicated issue. Regardless of the culture wars, it's going to be a complicated issue.

[Traduction]

Il est bien certain que l'industrie brésilienne de la pâte et du papier aura accès à ces marchés, mais avec une technologie qui est dépassée et qui ne sera certainement pas aussi respectueuse de l'environnement ni aussi bien adaptée à cet égard que celle à laquelle nous avons nous-mêmes accès maintenant.

Puis, il faut faire face à un autre dilemme, soit la manière dont ces pays vont se développer en utilisant cette technologie. Cela ne correspondra pas à nos normes environnementales, c'est certain, mais peut-on les priver de la possibilité d'essayer de se développer en leur imposant des normes de ce genre?

Mme Ostry: Je pense que c'est une bonne illustration. S'il y a une entente bilatérale—ce qui est fort peu probable—plutôt qu'une adhésion à l'ALÉNA, c'est exactement ce qui se passera. Parce qu'ils doivent être traités de façon égale, quel que soit leur stade de développement, il faut que les normes soient les mêmes, certainement.

Je voudrais revenir à cette très importante question des ONG parce que c'est à mon avis la plus difficile et celle qu'on aura le plus de mal à intégrer au système. Ed a dit quelque chose d'intéressant, que l'on juxtapose la déclaration d'un gouvernement et celle que l'on reçoit par courrier électronique ou par CNN ou autre, car c'est très important.

Les ONG se sont mieux branchées aux nouveaux médias et réseaux planétaires d'information et d'informatique. Nous croyons donc les ONG, et elles réussissent parfaitement à transmettre ces informations. Donc voilà le code international et il est floué. Tel gouvernement, il va sans dire autocrate, se sert d'un tel outil pour se maintenir au pouvoir.

Tout cela est peut-être vrai, mais que fait-on à propos de ce qu'a dit Earl? Que fait-on en matière de négociations internationales? Que fait-on pour obtenir ces éléments? Que fait-on en matière de responsabilisation?

Je ne sais pas si vous avez vu l'article sur Brian Davies hier. J'étais sous-ministre à l'époque où le boycott du poisson avait si bien marché à Terre-Neuve. Je crois que c'est un gros problème. Je ne dénigre rien. Je dis simplement que c'est un problème réel, que les ONG sont là. Elles sont extrêmement habiles. Elles jouent, et c'est normal, un rôle majeur. Ne soyons toutefois pas naïfs sur les difficultés que l'on va rencontrer.

Encore une chose. On a dit: le moins restrictif possible pour le commerce. Je crois que c'est ce que je voulais dire lorsque j'ai dit que même s'il y avait un accord international, il faudrait faire une analyse très fine.

Permettez-moi de vous donner l'exemple de la bastonnade infligée au jeune Américain à Singapour. J'ai regardé la télévision. D'après les spécialistes des droits de l'homme, il s'agit là d'une torture selon une certaine définition. Vous avez vu la sortie de Lee Kuan Yew contre les États-Unis qui auraient un système qui ne correspondrait pas du tout à ce que Singapour souhaite pour elle-même.

Que feriez-vous dans un cas pareil? Accepteriez-vous une sanction contre Singapour? Je ne vous demande pas de répondre; c'est une question purement théorique. Je crois que tout cela promet d'être très complexe. Quels que soient les chocs des cultures, cela va être très compliqué.

[Text]

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm not going to allow Mr. Broadbent to answer that one. Our co-chair, Senator MacEachen, wants to get into this debate. I have nine members who want to ask questions. Mr. MacEachen.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): May I begin by saying to the members of the round table that I very much appreciated their contribution. I recall that on Tuesday of this week we had a round table on Canada-U.S. relations and it was equally stimulating. The job of the committee is to review Canadian foreign policy. Presumably where we find existing policy all right, we say so. If we find it necessary to change, we recommend that.

After listening for three hours on Tuesday, I concluded the panellists or the round table hadn't told us there was much wrong with the way we dealt with the U.S. Mind you, they said there were certain things we ought to do to improve NAFTA or the FTA or build on the basic foundations of existing policy. There were variations and nuances, but I couldn't find any new change I could recommend. After listening, and I'm just testing it—it's not three hours, it's just two hours—perhaps that new perspective will emerge. But as I listened to Mr. Drake I found that what he said was pretty close to what has been longstanding Canadian policy.

• 1110

It was useful that he reminded us that there is more than one instrument in the battle for human rights. There is more than trade, important as that is. I don't find any guidance to the committee, from what has been said, that would change existing Canadian foreign policy.

Now, I do admit and think it's very helpful that an emphasis has been placed by Sylvia and Ed on the possibilities of achieving objectives multilaterally. Certain guidelines announced for the World Trade Organization and that's very useful and we ought to concentrate on that. Not even Mr. Broadbent came down firmly on the side of unilateralism in response to Mr. Graham's question. He was, in a sense, as cautious about the dangers of unilateralism as the rest of us.

So I'm going to stop there and just say that if the panellists want to comment further as to whether my interpretation is correct, you haven't assailed existing policy very much. You have said that, in line with existing principles, there are further things that can be done and you offered some of them.

I just wonder whether I've interpreted what I've been listening to properly. At a certain point the committee will have to ask how they are to change existing policy and in what direction, or whether you keep it. I think it would be wrong to let the opportunity pass without getting some direct answers on that point, that would help us later on.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Broadbent, I see you're impatiently waiting to comment, sir.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne laisserai pas M. Broadbent répondre. Notre coprésident le sénateur MacEachen aimerait participer au débat. Il y a neuf membres du comité qui souhaitent poser des questions. Monsieur MacEachen.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je souhaite tout d'abord dire aux membres de cette table ronde que je leur suis très reconnaissant de leur contribution. Je me souviens que mardi nous avons eu une table ronde sur les relations Canada-États-Unis qui fut également très intéressante. Le comité a pour mandat de réexaminer la politique étrangère du Canada. Je suppose que là où nous jugerons qu'elle va dans le bon sens, nous le dirons. Si nous jugeons qu'il est nécessaire d'en changer certains éléments, nous le recommanderons.

Après avoir écouté pendant trois heures les membres de notre panel de mardi, ma conclusion fut que dans l'ensemble ils jugeaient satisfaisante la façon dont nous traitions avec les États-Unis. Certes, ils ont signalé certaines choses que l'on pourrait faire pour améliorer l'ALÉNA ou l'ALÉ ou pour bâtir sur les fondements des politiques existantes. Il y avait certaines variations ou nuances mais je n'ai pas eu le sentiment qu'ils souhaitaient que l'on change grand-chose. Après vous avoir écouté, et c'est simplement un petit test que je fais—ça ne fait pas encore trois heures, seulement deux—je me demande s'il sortira de cette discussion une nouvelle perspective. Car, à écouter M. Drake, j'ai constaté que ce qu'il préconise se rapproche beaucoup de la politique que défend depuis longtemps le Canada.

Il est bon qu'il nous ait rappelé qu'il y a différents instruments utilisés dans la bataille pour les droits de l'homme. Ce n'est pas simplement le commerce extérieur, même si c'est très important. Je n'ai toutefois pas l'impression, après vous avoir entendus, que vous ayez proposé quoi que ce soit qui puisse guider le comité pour changer la politique étrangère du Canada.

Évidemment, je reconnais qu'il est très utile que Sylvia et Ed aient insisté sur la possibilité d'atteindre certains objectifs sur un plan multilatéral. Il y a des lignes directrices qui ont été énoncées pour l'Organisation du commerce international et c'est donc très utile et j'estime que nous devrions y réfléchir. Même M. Broadbent n'a pas répondu fermement qu'il faudrait par exemple agir unilatéralement dans le cas soulevé par M. Graham. Dans un sens, il s'est montré aussi prudent que nous tous en invoquant les dangers que présente l'unilatéralisme.

Je m'arrêterai donc là et j'aimerais que vous me disiez si je vous ai bien compris lorsque je prétends que vous ne vous écarteriez pas tellement de la politique actuelle. Vous avez dit que conformément aux principes existants, on pourrait faire davantage et vous nous avez présenté quelques suggestions.

J'aimerais simplement savoir si j'ai bien interprété vos propos. Il y a un moment où le comité va devoir s'interroger sur ce qu'il faut changer dans la politique actuelle et sur l'orientation nouvelle que l'on veut éventuellement lui donner. Je pense que je ne puis laisser passer cette occasion de vous demander de répondre directement à cette question car cela nous aidera beaucoup plus tard.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Broadbent, je vois que vous êtes impatient de répondre.

[Texte]

Mr. Broadbent: Yes, well, in speaking to the honourable member I used to address him from different perspectives in the House, and, if I may put it this way, he has spoken very much like a government leader in the Senate in summarizing existing Canadian policy, that we seem to be moving consistently in the right direction.

Now, what I would say in that context is that if you look at the specific proposals that are being made for application, not only to the new World Trading Organization, but to NAFTA or regional organizations, it is for the Government of Canada to vigorously pursue a linkage between a certain limited number of rights in this new world of a global market economy, particularly, where it's pertinent to the real lives of people.

If the government has adopted this linkage with that set of rights proposals, as is its policy, then I have missed it. There have been some newspaper stories saying that the Government of Canada was in the discussions, pursuing some kind of linkage. I saw one saying that it was doing so. I saw another statement that this had not been established.

It wouldn't be the last time, Mr. Chairman, if either you or your co-chair confirmed that the Government of Canada was prepared to take... And I'm not being at all facetious on this, but the list will say four. I gave four. One could quibble about some of these, but they deal with both workers' rights and a minimal set of political rights. If the government is doing this, then, as I say, it wouldn't be the first time in my life that I praised the government.

In specific response to the question, this seems to me to be, at least speaking for myself, something I was trying to put forward that would further the government's agenda, if you like, that has done certain things multilaterally in the past.

• 1115

I see this in the sense growing from that. If it does, then that's fine. But other people, including spokespersons in the governing party, have indicated there shouldn't be this kind of linkage.

I'll conclude with that, Mr. Chairman.

Ms Ostry: I have five suggestions, Senator. I just jotted them down. I think Canada should play a proactive leading role in dealing with the terms of access that are now being negotiated for China to the WTO. I think they should try to get a coalition of countries and bring out the issues of transparency, the environment and some of the labour standards, in anticipation that China will accede to the GATT. It's going to be the addition of a country that transforms the organization. So that's important.

Canada can play a role again in anticipation of the trade policy review mechanism that is required and is a much more flexible instrument. It's not a dispute settlement and it doesn't relate to the rules. Canada can begin to raise in a non-confrontational way the question of discussion with these developing countries—they don't come on every year; I think they're every two years—of all these issues.

[Traduction]

M. Broadbent: Oui, je dois dire que le sénateur et moi ne sommes plus dans la situation où nous nous trouvions autrefois à la Chambre lorsque nous discutons de telles questions. Toutefois, le sénateur vient de nous tenir un discours qui est tout à fait digne d'un leader du parti au pouvoir au Sénat en résumant la politique canadienne actuelle et en déclarant que nous semblons tous la juger à peu près satisfaisante.

Je répondrai à ce sujet que si l'on considère les propositions précises qui sont faites à propos non seulement de l'Organisation du commerce international mais également de l'ALENA ou des organisations régionales, il s'agit pour le gouvernement canadien de poursuivre vigoureusement la recherche d'une corrélation entre un certain nombre de droits limités dans ce nouveau monde où règnera un marché planétaire, en particulier en ce qui concerne la vie des populations.

Si le gouvernement a effectivement adopté le principe de cette corrélation avec cette série de droits proposés comme politique, c'est que je suis mal informé. On a lu dans les journaux que le gouvernement canadien poursuivait ce genre de politique dans ses pourparlers. J'ai en tout cas vu un article à ce sujet. Par contre, j'ai vu ailleurs que ce n'était pas le cas.

Ce ne serait pas la dernière fois, monsieur le président, que vous ou votre coprésident confirmeriez que le gouvernement canadien est prêt à prendre... Et je n'ironise pas du tout mais on verra que le chiffre est quatre. J'en ai avancé quatre. On peut discuter de certains mais il s'agit des droits des travailleurs et d'un minimum de droits politiques. Si c'est ce que fait le gouvernement, alors ce ne serait pas la première fois de ma vie que je félicite ce dernier.

Pour répondre précisément à la question, je pense que c'est là quelque chose que j'essayais de proposer d'ajouter au programme de négociations multilatérales du gouvernement.

Je crois que, dans un sens, ceci découle de cela. Si c'est le cas, c'est parfait. Mais il y en a d'autres, notamment des porte-parole du parti au pouvoir qui ont indiqué qu'il ne devrait pas exister de telles corrélations.

Je m'arrêterai là, monsieur le président.

Mme Ostry: J'aurai cinq suggestions, Sénateur. Je viens de les noter. J'estime que le Canada devrait jouer un rôle majeur et proactif dans la définition des conditions d'accès à l'OCI que l'on négocie actuellement pour la Chine. On devrait constituer une coalition de pays qui insistent pour que les questions de transparence, d'environnement et, dans une certaine mesure, de normes du travail soient réglées avant que la Chine ne puisse accéder au GATT. L'arrivée d'un nouveau pays va transformer l'organisation et c'est donc très important.

Le Canada peut également jouer un rôle dans la définition du mécanisme d'examen des politiques commerciales qui est un instrument beaucoup plus souple. Il ne s'agit pas de règlements de différends et il n'est pas question de règlements. Le Canada peut commencer à soulever, dans un esprit non-conflictuel, la possibilité de discuter de toutes ces questions avec ces pays en développement—je ne pense pas que ces rencontres soient annuelles mais peut-être biennales.

[Text]

I think the question now being raised in the United States, that they should establish for their companies a code of conduct both on environment and labour standards, is to me again an example of unilateralism and is quite dangerous. If you think about it, they'll say this is the way our company should behave in country X. That means home rule. Will they also say that to us and to the rest of the OECD?

So I think the question is one of a code of conduct, which is one way you can deal with this. The time has come when you could introduce that into the OECD where there's the question of the committees that deal with the codes of the transnationals. I don't know how far you'll get. But I think that's a legitimate way to introduce the subject because that committee exists. At some point it could be transferred to the United Nations transnationals, but it shouldn't start there.

Finally, there's the question of spelling out and making clear our bilateral ODA and the conditionality. I don't know enough about our ODA, whether we've spelled that out. We have an ideal forum to begin to debate this issue and to play a role in spelling out the question of what conditionality would look like if we had environment, good governance, labour concerns and so on.

There's the Commonwealth. I think the Commonwealth has lost its way because it had one objective, as you know, Senator. I think now these new issues—the Commonwealth is a unique institution. It straddles north–south. It has a common tradition in terms of a legal system. I think Canada should play a role in introducing this subject into the Commonwealth and having it debated by that group of countries.

Ms Feretti: I'd like to say, as I mentioned in my remarks, I'm not aware of an environment and trade policy that we have. I'm aware of our trade policies and I'm aware of our environment policies. But I'm not aware of a cohesive policy and I've been following this issue for the last three years. In fact, it's been my experience we often have two faces on the trade and environment side. On NAFTA we were pursuing some interesting environment and trade directions. When it came to GATT, however, I didn't see any evidence of the same objectives being pursued.

My suggestion is that we do develop a trade and environment policy for Canada. I'm hopeful some of the initiatives that have been established by this government will deliver one.

I would like to urge your committee to look at the following issues Canada needs to address regarding trade and environment. The first is harmonization. How do we as Canadians feel about harmonization of standards? Do we think it's good or bad? How do we think it should be done?

How do we as Canadians feel about our industries that are producing goods under high environmental standards, about the fact that they may not be able to compete with manufacturers of products that can produce them under lower environmental standards?

[Translation]

Il y a la question que l'on soulève actuellement aux États-Unis, à savoir que l'on devrait imposer aux entreprises un code de conduite en ce qui concerne l'environnement et les normes du travail. C'est à mon sens encore un exemple d'action unilatérale qui est très dangereux. Si l'on y réfléchit bien, cela reviendrait à dire: voilà la façon dont notre entreprise doit se comporter dans tel ou tel pays. C'est vouloir tout diriger. Est-ce qu'ils vont également nous imposer la même chose ainsi qu'au reste de l'OCDE?

Il y a donc la possibilité d'un code de conduite. C'est quelque chose que l'on pourrait envisager au sein de l'OCDE où il y a des comités qui s'occupent des codes des transnationales. Je ne sais pas jusqu'où on peut aller dans ce sens. C'est toutefois une façon tout à fait légitime, me semble-t-il, d'aborder le sujet parce que ce comité existe. On pourrait ensuite confier cela aux Nations Unies mais ce n'est pas là que cela devrait commencer.

Enfin, il faudra préciser et clarifier les conditions de notre aide publique au développement. Je n'en sais pas assez sur la question et donc je ne sais donc pas si cela a été spécifié. Nous avons là une tribune idéale pour commencer à débattre de toute cette question et essayer de préciser les conditions que l'on pourrait imposer en matière d'environnement, de bon gouvernement, de normes du travail, etc.

Il y a aussi le Commonwealth. J'ai l'impression que le Commonwealth ne sait plus trop où il va parce qu'il avait, comme vous le savez Sénateur, un objectif bien précis. Il y a maintenant des enjeux nouveaux—le Commonwealth est évidemment une institution unique en son genre. Il se déploie dans un axe Nord–Sud. Il a une tradition juridique commune. Le Canada devrait jouer un rôle en saisissant le Commonwealth de cette question.

Mme Feretti: Comme je le disais tout à l'heure, je dois dire que, à ma connaissance, nous n'avons pas une politique de commerce et environnement. Nous avons évidemment des politiques commerciales et aussi des politiques environnementales. Mais je ne pense pas que nous ayons une politique cohérente et cela fait pourtant trois ans que je suis la question. J'ai l'impression que nous projetons deux visages quand nous parlons de commerce et d'environnement. À propos de l'ALÉNA, nous poursuivions certaines orientations intéressantes en matière d'environnement et de commerce. Pour ce qui est du GATT, toutefois, je ne pense pas que nous ayons affiché les mêmes objectifs.

Je suggérerais donc que nous nous dotions d'une politique en matière de commerce et d'environnement. J'espère que certaines des initiatives prises par le gouvernement nous permettront d'y aboutir.

J'inviterais instamment votre comité à examiner les questions suivantes à propos du commerce et de l'environnement. Que pensent les Canadiens de l'harmonisation des normes? Pensons-nous que c'est bien ou mal? Comment jugeons-nous qu'il faudrait procéder?

Que pensent les Canadiens de nos industries qui fabriquent des produits répondant à des normes très élevées en matière d'environnement, que penser du fait que ces entreprises ne pourront forcément pas faire face à la concurrence de fabricants de produits similaires qui ne répondent pas aux mêmes normes?

[Texte]

[Traduction]

What do we as Canadians feel and believe about the ability of sub-national governments—e.g., our provincial governments and municipal governments—to establish environmental standards and their ability to react to environmental problems and do that without the threat or concern about trade challenges?

I'm not saying there shouldn't be any implications or concerns about the extent to which we are in conformity with trade rules, but how far do we go? Where do we feel those trade rules are no longer appropriate for us?

Another issue we should address is our view of trade-related environmental measures, not just sanctions but restrictions, unilateral and multilateral.

Finally, how do we as Canadians feel about the way trade policy is developed internationally? What do we feel about the closed manner in which trade institutions operate, about the inability of the public to get access to documents and to participate or at least submit some information for the dispute resolution process?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Monsieur Bergeron, s'il vous plaît, suivi de M. Flis.

M. Bergeron (Verchères): Merci beaucoup, monsieur le président.

J'aimerais revenir sur une question qui a été soulevée par mon collègue de Louis-Hébert, M. Paré, tout à l'heure, concernant les commentaires qui ont été émis par M. Le Hir et que je mettrai en parallèle avec certains commentaires émis par M. Drake également. M. Drake mettait l'accent sur l'importance d'exercer les pressions au niveau multilatéral plutôt que strictement bilatéral. Il a également manifesté le souhait que nos actions en cette matière ne soient pas inféodées à celles des grandes puissances.

M. Le Hir, de son côté, disait que les sanctions économiques que nous appliquions faisaient des populations que nous voulions aider, les premières victimes de ces sanctions. Et pour illustrer son propos, il disait: voyez Haïti. À cela, j'aurais tendance à répondre, comme M. Broadbent, tout à l'heure: voyez l'Afrique du Sud.

On sait que le Canada a fait cavalier seul pendant un certain temps en appliquant, de façon bilatérale, un certain nombre de sanctions économiques contre l'Afrique du Sud, et que le Canada a joué un rôle important et prédominant dans l'internationalisation de la question en l'amenant au niveau du Commonwealth, de la Francophonie, des Nations unies.

Alors, la question que j'aurais tendance à vouloir vous poser est de savoir s'il s'agit d'un cas isolé, d'un cas exceptionnel ou si un cas comme celui de l'Afrique du Sud pourrait être généralisé. Est-ce que le Canada peut agir de la même façon à l'égard d'autres pays qui violent ouvertement les droits de la personne?

Vous savez que ces jours-ci les Sud-africains sont en train de voter, ce qui était à peu près inconcevable il y a cinq ou six ans. Je pense que le Canada a joué un rôle prédominant en ce qui concerne l'Afrique du Sud et, comme je vous le disais tout à l'heure, il a fait cavalier seul pendant un certain temps.

M. Le Hir: Écoutez, je pense qu'il serait quand même présomptueux de notre part de dire que le Canada a été seul à appliquer des sanctions contre l'Afrique du Sud. Je pense qu'il y a eu plusieurs autres pays qui se sont joints au Canada pour appliquer ces sanctions. J'admets que le Canada a joué un rôle de *leadership* et c'est très bien.

Que pensent les Canadiens de la possibilité pour les gouvernements provinciaux et municipaux ou autres d'établir des normes environnementales et de faire face aux problèmes d'environnement sans s'inquiéter des répercussions sur les échanges internationaux?

Je ne dis pas qu'il ne faut pas se préoccuper de la mesure dans laquelle nous nous conformons aux règles du commerce international mais, jusqu'où voulons-nous aller? Quand décide-t-on que ces règles ne conviennent plus?

Une autre question sur laquelle il faut se pencher est celle des mesures environnementales liées au commerce, non pas simplement des sanctions mais des restrictions, unilatérales et multilatérales.

Enfin, que pensent les Canadiens de la façon dont est établie sur la scène internationale la politique commerciale? Que pensons-nous de toutes les réunions à huis clos que tiennent les institutions commerciales, du fait que le grand public ne peut avoir accès aux documents ni participer, ou du moins fournir certains éléments dans le contexte du processus de règlement des différends?

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Mr. Bergeron, please, followed by Mr. Flis.

Mr. Bergeron (Verchères): Thank you very much, Mr. Chairman.

I would like to come back to an issue raised earlier by my colleague from Louis-Hébert, Mr. Paré, about comments made by Mr. Le Hir which I would like to compare to some comments from Mr. Drake. The latter put the emphasis on the importance of multilateral rather than bilateral pressures. He also said that he wished our action in this field were not dictated by those of the major powers.

On the other hand, Mr. Le Hir said that economic sanctions hurt the very people whom we want to help. To illustrate his statement, he suggested we look at Haiti. I would tend to respond, as Mr. Broadbent did earlier, look at South Africa.

We know that Canada was alone for a while in applying economic sanctions against South Africa and that it played a major and leading role in raising the issue at the international level through the Commonwealth, the Francophonie and the United Nations.

So my question would be: Is this a unique situation, something exceptional, or could this action in South Africa become a general trend? Could Canada act in the same way with other countries which openly violate human rights?

You know that the people in South Africa are now voting, which was almost inconceivable five or six years ago. I think Canada played a major role with regards to South Africa and, as I was saying earlier, it was alone for a while.

Mr. Le Hir: Listen, I think it would be a little bit presumptuous on our part to state that Canada was the only country to apply sanctions against South Africa. I believe several other countries joined Canada in applying sanctions. It is however true that Canada played a leadership role.

[Text]

[Translation]

• 1125

Et cela revient exactement à la conclusion que je donnais tout à l'heure à mon exposé quand je disais qu'il y a certains cas où le Canada devra intervenir lorsque son action pourra avoir un impact déterminable et déterminant.

M. Bergeron: Comment pourra-t-on déterminer les cas sur lesquels le Canada pourrait avoir un impact déterminable et déterminant comme vous dites?

M. Le Hir: Il y a déjà un élément connu, le volume des échanges entre deux pays qui est déjà en lui-même déterminant. Et lorsque le Canada est en mesure, par l'importance des échanges qu'il entretient avec un autre pays, d'avoir un levier, c'est déjà une indication de ce qu'il peut faire.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela revient à ce que M^{me} Ostry a dit plus tôt, à savoir que les forts peuvent imposer leur volonté et les faibles. . .

M. Le Hir: Exactement.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vais maintenant donner la parole à M. Flis.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Thank you, Mr. Chairman.

The foreign policy we've had so far has allowed Canada to develop quite a prestigious international image. Whether you're in Honduras, Ethiopia, Cambodia, in a former Soviet Union country or in the United States, Canada is held in very high regard, whether it's in the field of human rights, environmental issues, etc. As we try to develop an independent foreign policy here for the future, my concern is Canada's image. Is it going to be tarnished? Will that new foreign policy preserve the image that we have out there now?

I like Ms Feretti's concept of environmental issues where we should use the carrot versus the stick approach. If companies are practising environmentally friendly practices, producing environmentally friendly substances, let's reward them.

My question—and this could be addressed by the people who are proposing no linkages—is who should implement that? Should it be government? Should it be the market forces?

Ms Feretti: I believe Canada's excellent environmental reputation is at risk and it's actually already been somewhat diminished for a number of reasons. We have some very high-profile environmental problems, Clayoquot Sound, for example. We also have a situation where domestically we have not been able to keep up with the progress in environmental standards and requirements in some of our very basic environmental laws on such matters as air pollution and water pollution.

In addition, we have a very agile and growing sector called the environmental industries. They are growing probably faster than many other sectors in Canada, but they are not having a sufficient impact or the ability to grow any more or to become a dominant force in the Canadian economy and internationally because of the lack of environmental regulations.

That comes right back to what I was saying earlier when concluding my presentation, that is that Canada should intervene when it can have an impact that is assessable and real on world events.

Mr. Bergeron: How are we to know when Canada's intervention can have such an impact?

Mr. Le Hir: The volume of trade between the two countries is in itself a key fact. If, through the volume of its trade with another country, Canada can have real leverage, it would be one reason to intervene.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That comes back to what Mrs. Ostry was saying earlier, that is that the strong will always win against the weak. . .

Mr. Le Hir: Exactly.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I will now recognize Mr. Flis.

M. Flis (Parkdale—High Park): Je vous remercie, monsieur le président.

Jusqu'ici, la politique étrangère menée par le Canada lui a permis de se bâtir une réputation prestigieuse dans le monde. Au Honduras, en Éthiopie, au Cambodge, dans n'importe quel pays de l'ex-Union-Soviétique ou aux États-Unis, le Canada est tenu en très haute estime pour ses interventions notamment dans les domaines des droits de la personne et de la protection de l'environnement. Il faudrait veiller à ce que notre pays préserve cette réputation enviable lorsque nous formulerons des recommandations quant à la façon dont il doit mener une politique étrangère indépendante à l'avenir. Comment s'y prendre pour éviter que sa réputation ne soit ternie et pour que notre pays conserve sa réputation enviable?

J'aime l'idée que propose M^{me} Feretti, c'est-à-dire que nous brandissions une carotte plutôt qu'un bâton dans le domaine de la protection environnementale. En effet, il vaudrait mieux récompenser pour leurs efforts les sociétés dont les pratiques et les produits seraient écologiques.

La question que je me pose et qui s'adresse à ceux qui recommandent qu'il n'y ait aucune conditionnalité est la suivante: à qui incombera-t-il de récompenser ces sociétés; au gouvernement ou aux forces du marché?

Mme Feretti: À mon avis, l'excellente réputation du Canada dans le domaine environnemental est déjà compromise pour plusieurs raisons. Les problèmes environnementaux que nous connaissons comme celui qui vise Clayoquot Sound retiennent beaucoup l'attention. Au pays même, nos lois environnementales en matière de pollution aérienne et aquatique ne reflètent pas les dernières normes en la matière.

En outre, le secteur des industries environnementales est en pleine croissance au Canada et fait preuve d'un grand dynamisme. À l'heure actuelle, ce secteur croît sans doute plus rapidement que tout autre secteur au Canada, mais l'absence de règlements environnementaux l'empêche d'avoir l'influence qu'il devrait, ou de jouer un rôle dominant dans l'économie canadienne.

[Texte]

[Traduction]

That's a shame for two reasons: first, the economic loss that could ensue; and second, the lack of credibility that Canada has internationally. We can be a leader and we should be a leader, but we can only do so if we have that credibility by getting our house in order at home.

Mr. Flis: Government or market forces?

Ms Feretti: We need both. Government and market forces have to work together. The government establishes the framework, the climate for environmental initiative, innovation, technological advancement and action. We need to put that in place, and with that we have the economic benefits and also the leadership benefits with the credibility to take on that leadership.

May I also say that I think we need to play more of a leadership role, not so much on process issues—which we've done quite well, for example, at UNCED—but also on some of the substantive issues. In forestry I know we're doing that internationally, but I'm not aware of where we're doing that in other areas.

• 1130

Mr. Flis: If I have time to—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Flis, I'm sorry, but I have another questioner. Maybe you should come around again on the second round.

Senator Gigantès: Senator Gigantès wears a hat because he can't stand the lights, though he's a bright individual.

Senator Gigantès: But very momentarily I'll take it off to you in thanks for the fact that you are so very interesting, so very instructive. It's one of the joys of being a legislator to have the pleasure of listening to panels such as yours. I'm very impressed.

I find Mr. Drake's analysis persuasive and I see that his analysis and Mr. Broadbent's are not necessarily exclusive. In this I only follow what Senator MacEachen has already said.

I have more problems with Mr. Le Hir and with you, Mrs. Feretti. But I'll take him on first, if I may.

I am resigned, as a scholar of democracy and liberalism, because they started together in the sixth century B.C., that you've won the battle. You, the rich, have won the battle. In 596 B.C. political power was given to the poor and the rich were allowed to stay rich and continue getting richer. That's the essence of liberalism really. You've won right now. The rich have practically totally lost.

A voice: Do you mean the poor?

Senator Gigantès: The poor have totally lost. That doesn't mean that I think the poor are saintly and that you are not. I consider that a poor wage earner who buys a packet of contraband cigarettes is as immoral as a manufacturer who uses high-priced accountants to avoid paying taxes.

C'est fort regrettable pour deux raisons: premièrement, cette situation entraîne des pertes économiques et, deuxièmement, il mine la crédibilité du Canada dans le monde. Nous le pouvons et nous devrions jouer un rôle de leadership, mais ce n'est possible que si nous mettons en pratique ce que nous prêchons.

M. Flis: Alors, gouvernement ou forces du marché?

Mme Feretti: Les deux. Gouvernement et forces du marché doivent aller dans le même sens. Le gouvernement doit établir le cadre d'action et créer le climat propice à l'initiative, l'innovation, l'action et aux progrès technologiques dans le domaine environnemental. Nous pourrions ainsi tirer partie des avantages économiques découlant du leadership que nous assumerions dans le domaine environnemental.

J'aimerais ajouter que nous devons jouer un rôle de leadership non seulement en ce qui concerne la réforme des processus—ce que nous avons fait avec assez de succès dans le cas de la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement par exemple—mais aussi en ce qui concerne l'examen des questions de fond. Je sais que notre intervention prend cette forme à l'échelle internationale dans le domaine sylvicole, mais j'ignore si nous adoptons cette attitude dans d'autres domaines également.

M. Flis: Si j'ai le temps. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je regrette, monsieur Flis, mais quelqu'un d'autre veut poser une question. Vous aurez peut-être l'occasion d'intervenir lors du second tour.

Sénateur Gigantès. Le sénateur Gigantès porte un chapeau parce qu'il ne veut pas être ébloui par les projecteurs, même s'il est lui-même éblouissant.

Le sénateur Gigantès: Je vais enlever ce chapeau un instant en remerciement du fait que nos témoins sont si intéressants et instructifs. L'un des grands plaisirs pour un législateur, c'est d'entendre le point de vue d'éminents spécialistes comme vous. Je suis très impressionné.

Je trouve les arguments de M. Drake convaincants, et je ne pense pas que son point de vue s'oppose nécessairement à celui de M. Broadbent. C'est d'ailleurs ce que vient de dire le sénateur MacEachen.

J'ai un peu plus de mal à accepter ce qu'a dit M. Le Hir et ce que vous dites vous-même, madame Feretti. Si vous permettez, je vais d'abord répliquer à M. Le Hir.

Je suis un spécialiste de la démocratie et du libéralisme, deux mouvements qui sont nés ensemble au VI^e siècle avant J.-C., et à ce titre, je me suis résigné au fait que les riches ont remporté le combat. En 596 avant J.-C., on a accordé le pouvoir politique aux pauvres, et on a permis aux riches de demeurer riches et de continuer à s'enrichir. Voilà en fait l'essence du libéralisme. C'est vous qui avez maintenant remporté le combat. Les riches ont presque complètement perdu.

Une voix: Vous voulez dire les pauvres?

Le sénateur Gigantès: Oui, les pauvres. Je ne pense pas pour autant que les pauvres soient des saints, ni vous le contraire. Je considère qu'un petit salarié qui achète un paquet de cigarettes de contre-bande agit de façon aussi répréhensible qu'un fabricant qui paie grassement des comptables pour qu'ils trouvent des moyens de lui éviter des impôts.

[Text]

[Translation]

I admit, as you said and as Mr. Broadbent said, that wealth creation by the rich has contributed to freedom because it has created middle classes that have demanded more rights and generally has done the world good. But I don't think you've ever done this, as Milton Friedman would say, because the milk of human kindness floods in your veins. You've done it for profit. Mr. Friedman said that any businessman who tells you he is motivated by anything other than profit is either lying or cheating his shareholders. So why don't you just bear your cross, which is to be disliked?

Some hon. members: Oh, oh!

A voice: And be rich.

Senator Gigantès: Yes, and be rich. As our Lord said, it is harder for a rich man to get into heaven than for a camel to go through the eye of a needle. You are not going to be liked and you'd spend your time better improving your image, in trying to convince other manufacturers to add to the terribly short list of those who in Third World countries behave properly. We've had the example of Bata and others.

If I may pass to Mrs. Feretti, we have problems such as China's coal. It's their only fuel. They have huge reserves of coal and it's very dirty coal. How can we tell them not to use this coal to develop because they might pollute our atmosphere as well as theirs, because of world currents, unless we're prepared to say to them that we'll pay for scrubbers? Unfortunately, we're not prepared to pay for scrubbers for Chinese coal. What do we do about that? Should we impose trade sanctions?

Ms Feretti: Trade sanctions may be what we are left with if we don't find a way of encouraging technological change in the development or the use of energy, not just in China but in other areas as well.

• 1135

I think the whole issue of the environment is the big card that countries like China have over the industrialized countries. They have us over a barrel. The lack of progress at UNCED was because of the stalemate caused by the south saying they have development priorities and the environment is not number one right now, and the north saying that environment is important, but we can't pay.

Senator Gigantès: Are you going to convince Mr. Le Hir and others like him—who own the media, for example—to pay to save the environment?

Ms Feretti: Some very interesting initiatives are happening already. I haven't been able to analyse them to tell you whether they are a net benefit to the environment or not, but I know of companies putting up factories or facilities in the United States that will emit large sums of carbon dioxide, and have transferred resources to Central American countries so that they can plant trees and fix that carbon dioxide. It's a budget.

Comme M. Broadbent et vous-même l'avez dit, je reconnais que c'est à la création de la richesse, donc aux riches, qu'on peut attribuer le rayonnement de la liberté et la naissance de la classe moyenne, laquelle a exigé plus de droits et a beaucoup contribué à faire progresser le monde. Comme Milton Friedman l'a cependant dit, ce n'est pas par pure bonté de cœur que les riches ont ainsi agi. Ils l'ont fait dans un but intéressé. Selon M. Friedman, tout homme d'affaires qui dit être motivé par autre chose que par le profit est en train de mentir ou de détrousser ses actionnaires. Dans ce cas, pourquoi ne pas simplement porter votre croix, c'est-à-dire accepter de ne pas être aimés?

Des voix: Oh, oh!

Une voix: Et d'être riches.

Le sénateur Gigantès: Oui, et accepter d'être riches. Comme Notre Seigneur l'a dit, il est plus aisé pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Vous savez qu'on ne vous aimera jamais, mais vous passez votre temps à chercher à améliorer votre image et à essayer de convaincre d'autres fabricants de se joindre aux rares fabricants qui se comportent décentement dans les pays du Tiers monde. Je pourrais donner en exemple le cas des Bata et d'autres aussi.

J'aimerais maintenant passer à Mme Feretti. Prenons le cas du problème que pose le charbon de la Chine. Ce pays a d'énormes réserves de ce combustible très polluant. À moins d'être prêts à rembourser à la Chine le coût des épurateurs, comment pouvons-nous lui demander de ne pas utiliser ce charbon parce que la pollution qu'il crée traverse les frontières? Malheureusement, nous ne sommes pas prêts à fournir à la Chine des épurateurs pour son charbon. Comment régler ce problème? Faut-il imposer des sanctions commerciales?

Mme Feretti: Il faudra peut-être recourir aux sanctions commerciales si nous ne trouvons pas d'autres moyens d'encourager les pays comme la Chine à tirer parti des progrès technologiques pour exploiter de façon moins polluante leurs sources d'énergie.

À mon avis, l'environnement, c'est la carte maîtresse dans le jeu de pays comme la Chine et avec laquelle ils peuvent exercer un certain chantage sur les pays industrialisés. La Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement a abouti à une impasse parce que les pays du Sud ont dit qu'ils avaient des priorités en matière de développement, et que le l'environnement n'était pas leur priorité absolue alors que le Nord accorde beaucoup d'importance à l'environnement, mais n'a pas des moyens à la mesure de ses ambitions dans ce domaine.

Le sénateur Gigantès: Allez-vous convaincre les gens comme M. Le Hir—ceux à qui appartiennent les médias, par exemple—de contribuer monétairement à la protection de l'environnement?

Mme Feretti: Certaines sociétés ont pris des initiatives assez intéressantes. Je ne suis pas en mesure de vous dire si elles sont réellement bénéfiques pour l'environnement, mais je sais que certaines sociétés américaines qui ont construit des usines émettant des quantités importantes de gaz carbonique ont accordé des fonds à des pays d'Amérique centrale pour que ceux-ci plantent des arbres qui retiendront ce gaz carbonique. Ces mesures sont coûteuses.

[Texte]

[Traduction]

I am not an expert so I can't tell you if that's going to work in the long term, but it's this kind of an approach where it's a deal. We're talking about a global bargain, a global deal. It means the north will have to put some money and technology on the table, and facilitate the transfer of that technology.

I can't tell you about any other way. If we don't do it that way, I think we're going to end up with sanctions.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I hope my preamble won't be too long, but the conversations that have developed from the presentations are even more interesting than simply finding out where they would like us to go in terms of foreign policy.

I took a lead from Senator MacEachen and wrote a little note here. I wonder whether the panel would share the view that while multilateralism might be the preferred approach to developing foreign policy, it is slow, perhaps methodical, certainly compromising and most unsatisfactory. It leaves open the door for someone like Mr. Drake to make a statement, and I think that should be ever-present when we're considering something. I want to make a couple of statements, and perhaps each might care to respond.

What I took from your presentation, Mr. Drake, is that when all is said and done, trade is carried on by private individuals and/or corporations, and on some unique occasions there is direct government to government. . . It's not unique in the sense that it is rare, but it is not the greatest portion of trade and international commerce. Effective change is to be found only in the boardrooms of the nation and in consumers' attitudes.

You cited Bata and Levi Strauss as examples. The Canadian government does engage in trade promotion through CIDA, the Export Development Corporation and others, and they're the beneficiaries of a lot of government attention and subsidies and grants.

Do you have in your plan any indication of what we might do for companies like Lavalin, Bombardier, Northern Telecom and others that are the beneficiaries of government initiatives in China, Kuwait, Saudi Arabia and other countries? Does your reflection on corporate boardrooms being effective agents of change for human rights extend to them?

With respect to human rights, I think you were all looking for an adequate definition. Perhaps I missed a couple of hundred years of history here, but around 1789 or 1791 there were three words that were going to capsule the way bourgeois society developed and is continuing to evolve—liberty, justice and fraternity. If you believe in dealing with human beings as your brothers, then you deal with them in a family context. I suppose that's a rather poor image today.

I'm wondering whether today a lot of our views, Mr. Broadbent, aren't conditioned by the experience of western society rather recently in history, where we've come to accept a rule of law and where we've come to accept a system of dealing

Comme je ne suis pas une spécialiste du sujet, je ne peux pas vous dire si ces mesures seront bénéfiques à long terme, mais elles méritent certainement d'être étudiées. Il est peut-être possible d'en arriver à une entente mondiale à cet égard. Il faudra évidemment que le Nord consente aux pays du Sud de l'argent et de la technologie et facilite le transfert de cette technologie.

Je ne vois pas d'autres solutions. Si nous ne mettons pas à l'essai ce type de mesures, je ne vois que les sanctions.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): J'espère que mon préambule ne sera pas trop long, mais les propos qui sont échangés sont encore plus intéressants que les recommandations qu'on pourrait nous faire au sujet de notre politique étrangère.

Les propos du sénateur MacEachen ont fait surgir une question dans mon esprit. Je me demande si nos panélistes pensent que si le multilatéralisme est sans doute la voie à suivre dans la formulation de la politique étrangère, c'est une voie qui est lente, parfois méthodique, qui exige certainement des compromis et qui est très peu satisfaisante. J'aimerais savoir ce qu'en pense notamment M. Drake. À mon avis, il faut avoir cette préoccupation continuellement à l'esprit. J'aimerais faire quelques observations, et peut-être que chacun des panélistes pourra ensuite y répliquer.

Voici ce que j'ai retenu de votre exposé, monsieur Drake. Le commerce est en fin de compte l'affaire de particuliers et de sociétés. Très rarement, les échanges commerciaux se font de gouvernement à gouvernement. . . Si on ne peut pas dire que ces échanges soient inexistantes, ils ne représentent certainement pas une grande proportion du commerce international. Ce sont les conseils d'administration des sociétés ainsi que les consommateurs, par les attitudes qu'ils adoptent, qui peuvent faire changer la façon dont on fait des affaires.

Vous avez donné en exemple les cas de Bata et Levi Strauss. Le gouvernement canadien fait la promotion du commerce notamment par l'intermédiaire de l'ACDI et de la Société pour l'expansion des exportations, et certaines sociétés bénéficient de beaucoup d'aide et de subventions gouvernementales.

À votre avis, dans le domaine des droits de la personne, quel rôle pourraient jouer des sociétés comme Lavalin, Bombardier et Northern Telecom, entre autres, qui bénéficient des efforts déployés par le gouvernement pour faire connaître les entreprises canadiennes en Chine, au Koweït ou en Arabie saoudite, par exemple? Pensez-vous que les conseils d'administration de ces sociétés pourraient vraiment être des agents de changement dans le domaine des droits de la personne?

Vous cherchez tous une bonne définition des droits de la personne. J'ai peut-être raté quelques centaines d'années d'histoire, mais autour de 1789 ou 1791, trois mots résumaient ce qu'entendait par là la société bourgeoise: liberté, justice et fraternité. Si vous considérez les êtres humains comme vos frères, vous considérez aussi qu'ils appartiennent à votre famille. Je suppose que c'est une image qui n'est pas très évocatrice aujourd'hui.

• 1140

Je me demande, Monsieur Broadbent, s'il est concevable d'imposer à des sociétés qui n'ont pas connu la même évolution que la nôtre et qui n'ont pas la même structure sociale ou politique, une conception du développement économique qui

[Text]

with conflicts amongst individuals, whether we would be imposing on societies that haven't gone through that evolutionary period and are mismatched by the genesis for those types of social and political organisms based on economic development and growth.

In that vein, Ms Feretti, I found really intriguing your presentation on environmental conditionality. Mr. Broadbent didn't seem to indicate that he was prepared to go as far as to say that we should impose conditionality on trade and in fact on aid, but you were quite prepared to impose environmental conditionality on trade and on aid.

Let me play the devil's advocate for a moment here. I think Mr. Le Hir addressed it very vividly: we're a culprit in the international marketplace. Bavaria has given us an example of how backward we are technologically. Maybe we should shut down every lumber interest in this country so that we can apply the standards everybody else has established for us. The standards are essentially established by a new civil society that has emerged in the world. It's very aristocratic, very oligarchical, very consumer-oriented and extremely greedy and selfish. About 5% of the population of the world is consuming something like 75% of its resources.

Perhaps it's because we are establishing those types of environmental practices that Mr. Le Hir is suggesting are being imposed on us by more developed or much more advanced technological societies. I wonder—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Volpe, would you please just come to your question.

Mr. Volpe: This is the question. Is it fair on one hand for us to deal with environmental conditionality and at the same time put over to one side human rights conditionality, as I think Mr. Broadbent wanted to do? He didn't want to say it, but he wanted to do it.

Mr. Broadbent: Mr. Chairman, I have just a couple of points. I think Mr. Volpe has raised a very basic question about the evolution of rights and rights demands. In one society it's a variant of the issue of our experiencing a certain number of rights at this period in our history, and whether it's China or India or Thailand or whatever, are we saying they should accept at this moment those same rights? It's that type of issue.

There is a type of ahistorical moral demand in principle—let me just agree off the top—that would make certain types of arguments, certain types of rights, inappropriate to be saying that other countries should accept.

Let me put it in the context of how I understand this committee and where we are in the current world. It is true that if you look at the history of the North Atlantic world—let me put it that way—there was a longer timeframe for the evolution of economies and rights demands growing up in that context.

By the way, I would say not just bourgeois demands but also working class demands. The essential demand for democracy, in my view, did not come in the main from the middle class. They came from the working class. It's a big historical argument. Let's just say they both came up out of historical evolution.

[Translation]

reposerait sur un principe que la société occidentale épouse depuis assez peu de temps, c'est-à-dire le principe de la règle du droit qui est à la base de notre mode de règlement des conflits personnels.

À cet égard, Madame Feretti, j'ai été assez intrigué par ce que vous avez dit au sujet de la conditionnalité dans le domaine de l'environnement. M. Broadbent ne semblait pas être prêt à dire que nous devrions aller jusqu'à imposer la conditionnalité en ce qui concerne le commerce et l'aide au développement, mais vous étiez tout à fait prête à recommander ce principe dans le domaine environnemental.

Permettez-moi de me faire l'avocat du diable pour un instant. Je crois que M. Le Hir a décrit le problème en termes très évocateurs: le Canada est un coupable sur le marché international. La Bavière nous a montrés combien nous étions en retard au point de vue technologique. Peut-être devrions-nous cesser toute exploitation forestière dans ce pays tant que nous n'aurons pas adopté les normes que d'autres ont établies pour nous. C'est la nouvelle société civile du monde qui établit les normes. Cette société est très aristocratique, très oligarchique, très axée sur la consommation et extrêmement avide et égoïste. Environ 5 p. 100 de la population mondiale consomme près de 75 p. 100 des ressources planétaires.

Cela s'explique peut-être par le fait que nous adoptons des pratiques environnementales qui, selon M. Le Hir, nous sont imposées par des sociétés technologiques plus avancées que nous. Je me demande. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Volpe, pourriez-vous en venir à votre question.

M. Volpe: Voici ma question. Pouvons-nous vraiment imposer une conditionnalité dans le cas de l'environnement et pas dans le cas des droits de la personne. M. Broadbent n'a pas voulu le dire, mais je pense que c'est ce qu'il recommanderait.

M. Broadbent: J'aimerais faire quelques remarques, Monsieur le président. M. Volpe soulève une question très importante au sujet de l'évolution des revendications en matière des droits de la personne. Il est effectivement permis de se demander si les citoyens de la Chine, de l'Inde ou de la Thaïlande, pour ne donner que quelques exemples, doivent nécessairement jouir des droits dont jouissent nos citoyens à cette étape-ci de leur histoire?

En principe, le mouvement pour l'obtention de certains droits transcende l'histoire. C'est enfin une question d'ordre moral. Par ailleurs, il est vrai qu'on ne peut pas imposer certains droits aux citoyens d'autres pays.

Permettez-moi de replacer la question dans le contexte des travaux du comité ainsi que de l'évolution du monde actuel. Prenons l'histoire de la civilisation du nord de l'Atlantique. Les économies de ces pays ainsi que les droits de leurs citoyens ont évolué sur une période assez longue.

Soit dit en passant, ce n'est pas seulement la bourgeoisie, mais aussi la classe ouvrière qui a revendiqué des droits. À mon sens, la démocratie, n'a pas vraiment été revendiquée par la classe moyenne, mais plutôt par la classe ouvrière. Il y a un grand débat historique là-dessus. Disons seulement que les deux mouvements sont issus d'une évolution historique.

[Texte]

[Traduction]

The point I would make in the context of the economies we are discussing here now in, say, southeast Asia, is that there has been a type of telescoping of history. What took so long to develop and emerge as demands in our history have already emerged in a shorter timeframe because of the rapidity of modern development, especially in the post World War II period. So these demands are being made within those cultures.

To simplify a bit in terms of where I think we should be responding, whether it's through CIDA or through our type of centre as a government-created institution, or indeed the implementation of universal demands, is to take as the guideline what is being demanded from within that culture itself in terms of the universal principles. When demands are being made that are consistent and coherent with the universal standards accepted at the UN, then we should be strongly supportive of those.

• 1145

Mr. Volpe: The sources for those views—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I already have five other people. Mr. English, the floor is yours, sir.

Mr. Drake, did you want to comment on that briefly, sir?

Mr. Drake: Mr. Volpe addressed a question to me. He asked whether I thought that some sort of test should be applied with respect to Canadian companies that are benefiting from Canadian taxpayers' money on projects overseas. I would say that in the case of CIDA, I think that's already being done. There is a test applied that there must be environmental standards, and the project cannot in any way be involved in transgressing human rights.

I would say that it would also be reasonable that an environmental statement be made, that an environmental assessment should be done for the projects being sponsored where EDC money is being used. The World Bank has now moved to that, for example. I think it would be reasonable to say that if the taxpayers' money is involved, we should not be supporting a project overseas unless we've had a statement saying that there's no environmental degradation involved.

That would be a partial response, but I still return to the main point. I think in the long run that the decisions made by consumers and in corporate boardrooms will be more important than government regulations like that.

To respond to a point made by Senator Gigantès earlier, I sit on a committee that China itself has set up on its environment. They've invited people from governments, from academic backgrounds, and from corporate boardrooms, to sit with them to deal with their problems.

More and more it is the corporate boardrooms that are making the decisions, because China is becoming more and more a market economy. They're seeing that their problem with coal will be influenced by whether China charges the international price for coal, the market price for coal, rather than a subsidized price for coal.

Ce que j'essaie d'expliquer au sujet des économies dont il est question, et prenons le cas de l'économie de l'Asie du Sud-Est, c'est qu'on effectue un genre de télescopage de l'histoire. En raison de la rapidité des changements, en particulier depuis la seconde guerre mondiale, ce qui a évolué si lentement dans nos sociétés a évolué beaucoup plus rapidement dans certains pays en développement. Les citoyens de ces pays réclament certains droits.

Pour simplifier un peu les choses, je crois que les initiatives que nous pourrions prendre par l'intermédiaire de l'ACDI ou d'une institution gouvernementale comme notre centre, c'est de partir des revendications que présentent les citoyens de ces pays eux-mêmes. Si elles correspondent aux droits universels reconnus par l'ONU, nous devrions les appuyer sans réserve.

M. Volpe: Les sources à l'appui de ces vues. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Cinq autres personnes veulent intervenir. Monsieur English, vous avez la parole.

Monsieur Drake, voudriez-vous intervenir brièvement?

M. Drake: M. Volpe m'a posé une question. Il m'a demandé s'il convenait d'assujettir à certaines conditions les sociétés canadiennes qui participent à certains projets à l'étranger grâce à l'argent des contribuables. Je crois que c'est ce que fait l'ACDI. Les sociétés qui participent à un projet parrainé par l'ACDI doivent respecter certaines normes environnementales, et ne peuvent en aucun cas bafouer les droits de la personne.

On pourrait aussi exiger de procéder à une évaluation des conséquences environnementales des projets mis en oeuvre avec le concours de la SEE. La Banque mondiale impose maintenant certaines exigences pour ce qui est de ses projets. À mon avis, nous ne devrions financer aucun projet avec l'argent des contribuables, à moins d'avoir l'assurance écrite qu'il n'entraîne aucune dégradation de l'environnement.

Cela ne répond qu'en partie à la question, mais permettez-moi de revenir au point principal. À mon sens, ce sont les décisions qui seront prises par les consommateurs et les conseils d'administrations des grandes sociétés qui importeront davantage, à long terme, que les directives d'un gouvernement.

Pour revenir à la question que soulevait plus tôt le sénateur Gigantès, je signale que je siége à un comité environnemental mis sur pied par la Chine elle-même. Il se compose de représentants des gouvernements, d'universitaires et de membres des conseils d'administration de grandes sociétés, qui ont été invités à conseiller le gouvernement chinois sur la façon de régler les problèmes environnementaux de la Chine.

Comme la Chine s'oriente vers une économie de marché, ce sont les conseils d'administration des grandes sociétés qui, de plus en plus souvent, prennent les décisions en matière économique. L'ampleur du problème que posera l'utilisation du charbon en Chine variera selon que la Chine demande le prix international pour ce charbon, le prix du marché ou un prix subventionné.

[Text]

[Translation]

As the world changes, as we see the use of the market more and more, I think we should not look just to government. Of course government has a role, but we should look to the forces in the market that will determine these things.

À mesure que le monde évolue, et à mesure que les forces du marché prennent de l'importance, il devient impossible de compter seulement sur l'intervention du gouvernement. Le gouvernement a évidemment un rôle à jouer, mais ce sont les forces du marché qui auront un rôle déterminant.

Thank you.

Je vous remercie.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Drake. Mr. English, followed by Mr. Strahl and Madam Carney.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, monsieur Drake. C'est maintenant le tour de M. English, et ce sera ensuite le tour de M. Strahl et de Mme Carney.

Mr. English (Kitchener): Thank you, Mr. Chairman. This is an excellent panel. I think there is some convergence, as others have commented.

M. English (Kitchener): Je vous remercie, monsieur le président. Je tiens à insister sur le fait que nous accueillons d'excellents panélistes. Comme d'autres l'ont fait remarquer, il y a poarfois convergence des points de vue.

I wanted to talk about this question very broadly and, I'm sure the panel will agree, to recognize that this is a long-term debate. The debate has gone on since the Greek city states, as we heard, but it certainly went on after the war, in the 1930s, and in the 1950s and 1960s.

J'aimerais aborder une question générale qui, comme en conviendront certainement nos panélistes, suscite un débat depuis très longtemps. Comme on nous l'a rappelé, ce débat remonte même à la création des premières cités grecques. C'est certainement un débat qui a eu cours après la guerre, dans les années trente ainsi qu'au cours des années cinquante et soixante.

I want to return to Baptists, and particularly a Baptist that Mr. Broadbent and I admire greatly, Mr. Douglas.

J'aimerais que nous parlions des Baptistes, et en particulier d'un Baptiste que M. Broadbent et moi-même admirons grandement, M. Douglas.

During the 1950s and 1960s we had debates in this country about opening trade with China, Cuba, and the Soviet Union. In recalling those debates, it seemed to me that Mr. Douglas was one of the strongest advocates for opening up to those countries. We know now and we knew then that was a very repressive time in the history of China, and Cuba after 1961, and the Soviet Union too, of course.

Dans les années cinquante et soixante, l'établissement éventuel de relations commerciales avec la Chine, Cuba et l'Union soviétique a suscité un débat animé. Si je me souviens bien, M. Douglas était l'un des plus chauds partisans de l'établissement de liens commerciaux avec ces pays. Comme nous le savons maintenant — et nous le savions aussi à l'époque — la situation était très difficile en ce qui touche les droits de la personne en Chine, à Cuba après 1961 et en Union soviétique évidemment.

In the case of Cuba, where trade was opened by the Conservative government of Mr. Diefenbaker, opposed by many people in this country, Mr. Douglas argued that if we traded with this country, we could have more influence on human rights. The same argument was made elsewhere.

L'établissement de liens commerciaux avec Cuba a eu lieu sous le gouvernement conservateur de M. Diefenbaker, et de nombreux Canadiens se sont opposés à cette mesure. M. Douglas a cependant soutenu que c'est de cette façon que nous pouvions exercer une influence sur la situation en matière des droits de la personne. D'autres ont aussi fait valoir le même argument.

In Europe in the late 1960s and early 1970s, the Social Democrat, Chancellor Brandt, argued that there should be an opening up to the east, because if we opened up trading and economic relationships, we would break down those very repressive societies. We know now they were very repressive societies.

En Europe, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, le chancelier Brandt, à la tête du Parti social démocrate de son pays, a fait valoir qu'il fallait que l'Ouest établisse des liens commerciaux et économiques avec l'Est pour amener ces sociétés très répressives à s'ouvrir sur l'extérieur. Nous savons qu'il s'agissait effectivement de sociétés très répressives.

After the trade began, the *Drang nach Osten*, as Brandt called it, some of these gains were recognized in a multilateral accord, the Helsinki Accord, which came later, which was very controversial with conservatives in the west. If I recall your position at the time, Mr. Broadbent, you were very strongly supportive of Mr. Brandt's opening up to the east and never criticized this trade with very repressive countries. It doesn't seem to me that you're entirely consistent now.

Après l'établissement des liens commerciaux, soit le *Drang nach Osten*, pour reprendre les mots de M. Brandt, un accord multilatéral, l'Accord d'Helsinki, est venu confirmer l'ouverture de ces sociétés. Cet accord a suscité une vive controverse parmi les conservateurs des pays de l'Ouest. Si je me souviens bien, Monsieur Broadbent, vous avez à l'époque fermement appuyé les efforts de M. Brandt, et n'avez jamais critiqué l'établissement de liens commerciaux avec des pays très répressifs. Vous semblez avoir changé d'avis à ce sujet maintenant.

We all change our minds. I was born as a Conservative.

Mais nous changeons tous d'avis. Moi, je suis né conservateur.

An hon. member: And you'll die as one too.

Une voix: Et vous mourrez Conservateur.

[Texte]

[Traduction]

Mr. English: Who knows. But I was wondering how you would react to those comments. It seems to me, in the history of the Cold War and its end, which came only five years ago... I guess it's too early to form a historical judgment, but most people are saying that Brandt did the right thing. His regimes were repressive, but we traded with them and it worked. It built up within those countries a working-class movement—Solidarity, as you say, in Poland, Havel in Czechoslovakia. Ultimately, this broke down the barriers and created more open and democratic societies.

M. English: Qui sait. J'aimerais savoir ce que vous pensez de ce que je viens de dire. La Guerre froide n'a pris fin qu'il y a cinq ans... Je suppose qu'il est trop tôt pour porter un jugement historique, mais la plupart des gens pensent que M. Brandt avait raison. Les régimes des pays de l'Est étaient répressifs, mais nous avons établi des liens commerciaux avec eux et ils ont changé. Un mouvement ouvrier a pu naître dans ces pays, représenté par Solidarité en Pologne, et Havel en Tchécoslovaquie. Ce commerce a permis de supprimer les barrières et a donné naissance à des sociétés plus ouvertes et plus démocratiques.

• 1150

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have to acknowledge that the questions have lengthened and the answers have also lengthened.

Mr. Broadbent: I'm sure you'll enforce it, Mr. Chairman, and make sure that I take no longer in replying. I'll try to be even briefer. It's reminiscent of certain days in a certain chamber here.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous signale que les questions ainsi que les réponses sont devenues plus longues.

M. Broadbent: Je suis convaincu que vous appliquerez le règlement, monsieur le président, et que vous vous assurerez que je ne prendrai pas plus de temps pour répondre à la question que M. English n'en n'a pris pour me la poser. J'essaierai même d'être plus bref. Cela me rappelle certains jour dans l'autre Chambre.

Some hon. members: Oh, oh!

Des voix: Oh, oh!

Mr. Broadbent: The point that Mr. English makes about two very distinguished world citizens, both social democrats, one a Baptist, the other not, two men I greatly admired and with whom I worked in both cases... And in the context of the policy that Tommy Douglas was advocating at the time, I was certainly not then working with him on that issue, but to put it, I guess, in the context in which the question was raised, there is no contradiction between what was said then and what I'm saying. You will have noted that I did not say there should be a breaking off, except in the most extreme case. I cited South Africa, where you had institutionalized, built into the constitution, racism. It takes the most extreme kind of situation, I believe, to really cut that off.

M. Broadbent: M. English vient de nous parler de deux citoyens du monde très distingués, tous deux sociaux démocrates, l'un Baptiste et l'autre non, deux hommes que j'admire beaucoup et avec lesquels j'ai travaillé... Je ne travaillais évidemment pas avec M. Tommy Douglas au moment où il a défendu l'établissement de liens commerciaux avec les pays mentionnés, mais je ne vois aucune contradiction entre ce qu'on disait à l'époque et ce que je dis maintenant. Vous constaterez que je n'ai pas recommandé de rompre les liens commerciaux avec un pays, sauf dans des cas extrêmes. J'ai cité le cas de l'Afrique du Sud où le racisme était institutionnalisé dans la Constitution. Il ne faut rompre les liens avec un pays, que dans des cas extrêmes comme celui-là.

Second, you should build a multilateral framework and raise questions about rights, publicly from time to time and certainly privately when you're dealing with, commercially or otherwise, regimes that have very bad human rights practices. I'm sure that Tommy Douglas, who was a strong defender of charters of rights and principles of rights, both at home and abroad, would have done that, in the context of Mr. Diefenbaker and many others maintaining commercial relationships with the Cuban regime.

Il faut aussi soulever la question des atteintes aux droits de la personne devant les organismes multilatéraux ainsi qu'en privé, avec les dirigeants des régimes qui bafouent continuellement les droits de la personne. Je suis convaincu que c'est ce qu'aurait fait Tommy Douglas, un ardent partisan de la Charte des droits et libertés, tant au Canada qu'à l'étranger, ainsi que M. Diefenbaker, et beaucoup d'autres qui ont préconisé l'établissement de liens commerciaux avec Cuba.

If I can put it in the context of Willy Brandt, with whom I did work, in the context of some of these policies of opening up to eastern Europe, Willy Brandt himself was a great believer in human rights and did raise, I know, on a bilateral basis and in other multilateral fora... It has already been referred to as the Palme commission, the Brandt commission. Some of these matters of integrating rights and environmental concerns on a multilateral basis were very much part of his concern too.

Permettez-moi de vous parler de Willy Brandt avec lequel j'ai travaillé à la mise en oeuvre de la politique d'ouverture envers les pays de l'Est. Willie Brandt lui-même croyait fermement aux droits de la personne et a soulevé la question tant à l'échelle bilatérale qu'à l'échelle multilatérale... Je songe notamment à la Commission Palme ou à la Commission Brandt. Il s'est beaucoup intéressé à la question de la défense, à l'échelle multilatérale, des droits et des préoccupations en matière d'environnement.

Let me make just one point on which there may be disagreement, Mr. English. I don't think you would find a statement either from Mr. Douglas or from Willy Brandt that would say trade in and of itself is sufficient, that there isn't

Permettez-moi de soulever un point sur lequel nous ne sommes peut-être pas d'accord, monsieur English. Je ne pense pas que ni M. Douglas ni Willy Brandt aient jamais dit que l'établissement de liens commerciaux suffiraient à favoriser la

[Text]

appropriate additional things that one should be doing. I'm quite sure neither of them would have done that. I would simply add what I'm saying now—and I would like to come back to the policy thrusts that Senator MacEachen has raised.

I think frankly there is a certain ambiguity in the public's mind right now about where the government does stand on the linkage, because of certain statements that have been made. If there is a strong continuity—and I would say this about the two federal parties who have governed recently in Canada. There has been an emerging consensus about the importance of both rights and trade. If that is still there and is not being called into question, I can tell you that a lot of people who are raising questions to me directly will be pleased.

If we're talking about in the negotiations with the new world trading organization of establishing a link on a limited number of rights with trade and an advancement of where we've been, whether it's been bilateral relations with Cuba or anyone else, then good. We would be demonstrating some leadership on a multilateral basis that would be consistent with both trade goals and rights goals. And I like Mr. Douglas and Mr. Brandt.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): The longer this goes on, the greater the impulse to make another speech myself. I don't want to comment, other than to mention that Mr. English is talking about the evolution not only of foreign policy, but also of Conservative, Liberal, Reform evolution that seems naturally to be taking place. But we'll let that one go.

• 1155

I just want to make one comment, then I am going to ask a very specific question. It's just a general comment about the tying and linking of environmental standards that are common here in Canada to developing countries being a non-starter with me.

The senator raised the idea of what we do with China when you have a vast country that needs to develop and has to develop and has to use the resources at hand. When a million dollars will remove 90% of emissions and it takes \$100 million to remove another 5%, I think we have to be rational and just say we cannot expect those same standards. That's just my personal observation.

I agree that what we need to do—and a lot of questions have been raised—is come down to what Canadians can do, specifically. What can we do legislatively or specifically or policy-wise in order to enact some of the things we all can agree on, such as the greater human rights issues and so on? How are we going to do that?

I like the format given me by Mr. Drake in the sense that it says there's the problem, there's the realistic thing, and there are five points I want to have happen. I like that format. But I want to just focus in, because there isn't time to do the works, on the fourth point you raised, which I think Mr. Broadbent will like in one sense, in that we want to try to target our development assistance programs on good governments or good government issues, which I know are important to all us, in

[Translation]

libéralisation de certains régimes. J'en suis même sûr. J'aimerais revenir à l'orientation de politique à laquelle a fait allusion le sénateur MacEachen.

Très honnêtement, je crois qu'il existe une certaine confusion dans l'esprit du public quant aux liens que le gouvernement fait entre le commerce et les droits de la personne en raison de certaines déclarations qui ont été faites à ce sujet. Ce qu'on peut dire au sujet des deux partis fédéraux qui ont gouverné récemment le Canada, c'est qu'il y a eu continuité et consensus au sujet de l'importance des droits de la personne ainsi que du commerce. Si ce principe n'est pas remis en cause, cela rassurera bien des gens qui m'ont posé directement la question.

Je me réjouis qu'il soit question, dans le cadre des négociations en vue de la création d'un nouvel organisme de commerce mondial, d'établir un lien, dans les relations bilatérales avec des pays comme Cuba, entre le commerce et le respect d'un nombre limité de droits. Nous exercerions ainsi un leadership sur le plan multilatéral qui serait conforme aux objectifs que nous poursuivons en matière commerciale ainsi qu'en matière de droits de la personne. Je me permets de dire que j'aime MM. Douglas et Brandt.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Moi aussi j'ai maintenant envie de faire un discours. Tout ce que j'aimerais ajouter, c'est que M. English parle non seulement de l'évolution en matière de politique étrangère, mais aussi de l'évolution qui se manifeste au sein des partis conservateur, libéral et réformiste. Je ne m'étendrai cependant pas trop longuement là-dessus.

Je vais commencé par une observation, après quoi je poserai une question bien précise. C'est une observation d'ordre générale au sujet des normes environnementales qu'on voudrait imposer également au Canada et aux pays en voie de développement; je ne suis pas de cet avis-là.

Le sénateur a parlé de la Chine et s'est demandé ce qu'il faut faire dans le cas d'un très grand pays qui doit se développer et qui, en même temps, doit utiliser les ressources dont il dispose. S'il faut 1 million de dollars pour supprimer 90 p. 100 des émissions, et qu'il faut 100 millions de dollars pour supprimer 5 p. 100 de plus de ces mêmes émissions, il faut être rationnel et renoncer à imposer ces mêmes normes. C'est une observation personnelle.

Je reconnaît que très souvent ce qu'il faut faire—on en a beaucoup parlé—dépend en fin de compte de ce que les Canadiens peuvent faire. Et que pouvons-nous faire précisément, soit sur le plan législatif, soit en prenant des mesures pour appliquer les idées sur lesquelles nous sommes d'accord, par exemple celles qui ont trait aux droits de la personne, etc.? Comment allons-nous nous y prendre?

J'aime l'idée de M. Drake qui énonce les choses de la façon suivante: voilà le problème, voilà la réalité, et voilà cinq choses qui doivent être faites. C'est une façon de faire qui me plaît. Cela dit, comme nous n'avons pas le temps d'aller dans tous les détails, j'aimerais discuter un instant du quatrième point que vous avez soulevé, un point qui devrait plaire à M. Broadbent puisqu'il s'agit d'orienter nos programmes d'aide au développement sur les bons gouvernements, ou les questions de

[Texte]

order to foster change within developing countries. This is something we can do in Canada: we can direct our assistance. Somebody else raised the issue of the ODA conditionality and how we're going to do that.

Why, Mr. Drake, do you think we should focus our money—and it's billions—on good government issues as well as basic needs, rather than where the bulk of our money is currently spent, which is industrial assistance and other things, basically not what you're proposing here? Why do you think that is a better way? I think that does propose a change, compared to our current policy.

Mr. Drake: Because I think it's more important. We should use Canadian development assistance money strategically. We've done other things in the past.

I don't pretend it will be easy. When you have a development assistance program, again, it comes out of a dialogue. You can't go and impose the money or the type of project. You must have a discussion with them.

Increasingly, it's possible. If you withdraw some of the emotive words you can get agreement on having programs that will make change in the long run. That's what we have to do. We have to work toward change and work with elements in those countries that want to change. We can't impose it, but we can identify elements in those countries that work toward change and do so in a non-threatening way, not to threaten rapid destabilization of society.

In the case of China, which is a country I know best, that's beginning to happen. We're beginning to work on programs that don't talk about human rights per se, but talk about programs that will lead to different attitudes, which will eventually affect human rights.

Mr. Strahl: Then you're suggesting that changes will come through changes to governmental style and just a change in government generally, as opposed to through trade. Or is it just in addition to trade?

Mr. Drake: No, partly through government channels, but also partly through the whole move toward the use of the market forces. It isn't all government. To the extent that we set a stage in which market forces and relationships among trading partners can be free and open, we're going to open those societies, increase the need for communications, and change those closed societies, I think, for the better, in part of the world trading community and the world intellectual community.

Ms Feretti: I would just like to respond to the comments made by Mr. Strahl. I appreciate them because I think it's important to recognize that. I'm not aware of an environmental group or an environmentalist that is saying we must have equivalent equal standards across the board in all countries.

[Traduction]

bon gouvernement. Je sais que ces choses-là sont importantes pour nous tous qui voulons provoquer des changements dans les pays en voie de développement. Voilà une chose que le Canada peut faire: orienter son aide d'une façon précise. Quelqu'un d'autre a parlé de la conditionnalité de l'APD et de ce qui peut être fait sur ce plan-là.

Monsieur Drake, pourquoi à votre avis devons-nous distribuer notre argent—cela représente des milliards—selon des critères de bon gouvernement et non plus uniquement selon des critères de besoins, les critères que nous utilisons actuellement, et qui tournent autour de l'aide industrielle, entre autres? Pourquoi pensez-vous que c'est une meilleure méthode? Cela représenterait un changement par rapport à notre politique actuelle.

M. Drake: Parce qu'à mon avis c'est plus important. Nous devrions utiliser notre aide publique au développement d'une façon stratégique. Par le passé, nous avons utilisé d'autres méthodes.

Je ne prétends pas que ce sera facile. Je le répète, un programme d'aide au développement constitue l'aboutissement d'un dialogue. Vous ne pouvez ni imposer votre argent, ni imposer un projet en particulier. Vous devez commencer par discuter.

C'est de plus en plus possible. Si on réussit à se débarrasser de certains aspects émotifs, on pourra se mettre d'accord sur des programmes qui, à long terme, permettront de véritables changements. Nous ne pouvons pas imposer cela, mais nous pouvons identifier dans chaque pays les éléments qui pourraient faciliter le changement, et nous pouvons le faire d'une façon non menaçante, évitant ainsi une déstabilisation rapide de la société.

Dans le cas de la Chine, un des pays que je connais le mieux, on commence à assister à ce phénomène. Nous commençons à travailler sur des programmes qui, sans mentionner vraiment les droits de la personne, sont susceptibles de provoquer des changements d'attitude, ce qui finira par avoir des répercussions sur les droits de la personne.

M. Strahl: Vous voulez dire que le commerce ne sera plus le seul élément de changement, et que le style gouvernemental et les changements apportés au gouvernement d'une façon générale auront également leur rôle à jouer. Ou bien est-ce que cela vient s'ajouter au commerce?

M. Drake: Non, ce changement viendra des rouages gouvernementaux, mais également, en partie, d'une meilleure utilisation des forces du marché. Il n'y a pas que le gouvernement. Dans la mesure où nous créons un climat où les forces du marché peuvent opérer et où les rapports entre partenaires commerciaux sont plus faciles et plus ouverts, nous ouvrirons ces sociétés, nous faciliterons les communications et, en fin de compte, nous transformerons ces sociétés fermées, en participantes dans la communauté commerciale et dans la communauté intellectuelle.

Mme Feretti: J'aimerais répondre aux observations de M. Strahl qui sont particulièrement importantes. Je ne connais pas de groupes de défense de l'environnement ou de spécialistes de l'environnement qui prétendent que les mêmes normes doivent être imposées dans tous les pays.

[Text]

[Translation]

• 1200

There's a recognition that in some cases a society may wish to have a higher level of environmental protection. That should be encouraged and allowed. At the same time, we recognize the course we're on is just not an option for us to consider, if you look at some of the threats we face as a society and as a planet. What it really is all about in the end is increasing efficiency and thereby reducing the level of environmental degradation.

Market forces have been mentioned many times here. In Canada we are trying to establish signals in the market place that reward those producers and consumers that do so on an environmentally sound basis. What I'm saying is that we have to do the same thing internationally. Not Canada alone, but certainly Canada should play a leadership role in establishing a system that rewards the most efficient producers, the most environmentally sound producers.

That's through the preferential access, which I mentioned, which can be done multilaterally, as well as through the development assistance programs. We actually point and orient our development assistance programs so that in fact we can transfer the technology and the resources and help a country like China to develop the technology to deal with its environmental problems.

Mr. Broadbent: I'd like to make a specific point on the transfer of technology. We have CIDA playing a very active and positive role in so many countries around the world. CIDA could take into account just what was said. No one is saying the Chinese have to have the same environmental standards we have right now. But with a developmental agency like CIDA we could have negotiations with the Chinese and help transfer some of the better technology, whether it's for coal or some other method of energy consumption, that will enable their production to be more environmentally friendly. So it seems to me it would be useful to target CIDA along those lines.

Senator Carney (British Columbia): Mr. Chairman, my question is relevant to this specific issue. I was part of the parliamentary delegation to Globe '94 in Vancouver. The two interesting aspects that came out of that were that trade in goods and services and in environmental goods and services is increasing and that increasingly countries like India and China are going for technologies that create value from waste, not just the clean-up and the pipe technology. They're looking for technologies that create money and value. That would support the argument that's been made that the market carrot does work. At the same time, the Minister of Environment from India said rather wistfully that it was tough being an environment minister in India, dealing with pressure.

Do all the panellists agree on the principle that whatever linkage is made in this area, it must be on mutual consent, there must be, as Ed Broadbent said in his presentation, consent between the countries involved? Is any one of the panellists arguing for unilateral action besides Canada? No?

Il peut arriver, dans certains cas, qu'une société souhaite un niveau de protection environnementale plus élevée. Ce genre de chose doit être encouragé et autorisé. En même temps, nous sommes en train de glisser sur une pente qui n'est tout simplement pas acceptable, si l'on considère les menaces auxquelles sont exposées notre société et notre planète. En fin de compte, il s'agit d'améliorer l'efficacité, ce qui permettra de réduire la dégradation environnementale.

On a beaucoup parlé aujourd'hui des forces du marché. Au Canada, nous essayons de faire savoir aux protagonistes du marché que les producteurs et les consommateurs qui ont un bon comportement sur le plan de l'environnement seront récompensés. À mon avis, nous devons faire la même chose sur la scène internationale. Le Canada ne peut faire cela tout de seul, mais il peut certainement montrer l'exemple et élaborer un système qui récompense les producteurs les plus efficaces, les producteurs les plus responsables sur le plan de l'environnement.

Cela peut se faire par accès préférentiel—j'en ai parlé tout à l'heure—et dans ce cas, cela peut être multilatéral; cela peut se faire également grâce au programme d'aide au développement. En fait, nous orientons déjà nos programmes d'aide au développement grâce à des transferts de technologie et de ressources qui aident un pays comme la Chine à acquérir la technologie nécessaire pour faire face à ses problèmes d'environnement.

M. Broadbent: J'aimerais dire quelque chose au sujet des transferts de technologie. Nous avons un organisme comme l'ACDI qui joue un rôle très actif et très positif dans un grand nombre de pays. L'ACDI pourrait faire ce qu'on vient de dire. Personne ne prétend que les Chinois doivent avoir aujourd'hui les mêmes normes environnementales que nous. Cela dit, un organisme de développement comme l'ACDI pourrait négocier avec les Chinois et faciliter le transfert de certaines technologies, qu'il s'agisse de charbon ou d'autres méthodes de conservation de l'énergie, ce qui leur permettrait une production mieux axée sur l'environnement. Il serait donc utile d'orienter les travaux de l'ACDI en ce sens.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): Monsieur le président, ma question porte sur ce sujet. J'ai fait partie de la délégation parlementaire qui a assisté à la Conférence Globe 94 à Vancouver. Nous y avons appris, entre autres, deux choses intéressantes; d'une part, on assiste actuellement à une augmentation du commerce des biens et services axés sur l'environnement et, d'autre part, des pays comme l'Inde et la Chine s'intéressent de plus en plus aux technologies qui non seulement permettent de nettoyer, mais qui permettent aussi d'exploiter les déchets et de les rendre productifs. Autrement dit, ils cherchent des technologies qui sont source de bénéfices. Cela confirmerait l'argument selon lequel la carotte du marché ne fonctionne pas. En même temps, le ministre de l'Environnement de l'Inde a déclaré, avec un certain désenchantement, qu'un ministre de l'Environnement en Inde n'avait pas la tâche facile.

Est-ce que tous les membres du groupe sont d'accord sur le principe que dans ce domaine, il importe de procéder par consentement mutuel, et, comme Ed Broadbent l'a dit dans son exposé, que les pays en cause doivent se mettre d'accord? Est-ce que l'un d'entre vous pense qu'une action unilatérale se justifie? Non?

[Texte]

Mr. Broadbent: Yes.**Ms Feretti:** Yes.**Senator Carney:** You're on the record you think it should be on. . .**Mr. Broadbent:** A multilateral basis.

Ms Feretti: We need a number of tools. It's a tool bag we're looking at. In that tool bag are tools that are unilateral and multilateral, and some are hybrids. I hope I'm on the record as saying that ideally the approach should be multilateral, where you can convince and encourage countries to come together and address an environmental problem.

However, real life experience shows that's not always the case. For example, with driftnet fishing, there are a number of countries who are adamantly opposed to trying to come to terms with that problem. A group of countries came together and at the Wellington Convention established sanctions against those countries that caught fish using driftnets. It's the same with the Montreal Protocol. It does the same thing although it also has the carrot base there.

So in some cases you're not able to get the consent mutually across the board and you're going to have to use unilateral measures either as a nation or as a group of nations. In Canada's case, I would suggest we do it as a group of nations.

[Traduction]

M. Broadbent: Oui.**Mme Feretti:** Oui.**La sénatrice Carney:** Vous nous dites que cela devrait reposer sur. . .**M. Broadbent:** Une base multilatérale.

Mme Feretti: Nous avons besoin de plusieurs outils. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une boîte à outils. Dans cette boîte, il y a des outils unilatéraux, d'autres qui sont multilatéraux, d'autres qui peuvent servir aux deux. On aura noté, je l'espère, qu'à mon avis la démarche idéale devrait être multilatérale, c'est-à-dire qu'on devrait convaincre et encourager les pays à se regrouper pour faire face aux problèmes d'environnement.

Cela dit, dans la vraie vie, ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, un certain nombre de pays refusent absolument de faire face aux problèmes causés par la pêche au filet maillant. Dans le cadre de la convention de Wellington, plusieurs pays se sont mis d'accord pour imposer des sanctions aux pays qui pêchent avec des filets maillants. La même chose vaut pour le protocole de Montréal. L'effet est le même, mais le facteur supplémentaire de la carotte joue aussi.

Ainsi, il arrivera qu'on ne réussisse pas à mettre tous les intéressés d'accord et, dans ces cas-là, il faudra prendre des mesures unilatérales, soit individuellement, soit avec un groupe de nations. Dans le cas du Canada, il serait préférable d'agir avec un groupe de nations.

• 1207

Mr. Broadbent: Mr. Chairman, for my part, on the issue of rights I certainly did argue emphasizing the importance of multilateral action and of Canada playing a leading role in trying to build agreements in that way. But in some cases I would certainly not rule out unilateral action.

In recent history, if I can say so to Ms Carney, I was pleased to support the government of which you were a member in the initiative taken by the Prime Minister at that time on South Africa. Certain new initiatives were taken by Mr. Mulroney's government. This was done initially in a unilateral way. I heard reports from other people who were at the meeting between him and Mrs. Thatcher, for example, that he was prepared in the case of South Africa to lead. I think it's very important for us to remember, notwithstanding the desirable multilateral global approach to things, that there will be some times when we should be prepared to stand up front and say we have to take this initiative.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Il est 12h05 et la réunion doit se terminer malheureusement.

Je voudrais remercier les panellistes de cette excellente discussion sur une série de questions très complexes.

I must agree with Senator MacEachen that I have not heard suggestions for radical departures from traditional Canadian approaches or policies. Nevertheless, the panellists have presented us with concrete suggestions on how we can best pursue our interests in human rights and the environment in a manner coherent with our interests in trade. There will be a very useful committee meeting analysing all these testimonies.

M. Broadbent: Monsieur le président, pour ma part, en ce qui concerne les droits, j'insisterais beaucoup sur l'importance d'une action multilatérale et sur la nécessité pour le Canada de montrer l'exemple et de chercher à mettre les parties d'accord. Cela dit, je n'élimine pas la possibilité d'une action unilatérale dans certains cas.

Encore récemment, je m'adresse tout particulièrement à M^{me} Carney, j'ai eu le plaisir de soutenir le gouvernement dont vous faisiez partie lorsque le premier ministre a pris des mesures au sujet de l'Afrique du Sud. Le gouvernement de M. Mulroney a pris des initiatives nouvelles. Au départ, ces initiatives étaient unilatérales. Des gens qui ont assisté à la réunion qu'il a eue avec M^{me} Thatcher, par exemple, m'ont dit que dans le cas de l'Afrique du Sud, il était prêt à ouvrir la voie. Bien qu'une démarche globale et multilatérale soit souhaitable, nous ne devons pas oublier que dans certaines circonstances il sera nécessaire d'agir seuls et de prendre l'initiative.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. As it is 12:05, I'm afraid we must put an end to this meeting.

I would like to thank the panel for this excellent discussion on some very complex questions.

Je dois reconnaître avec le sénateur MacEachen que je n'ai entendu personne suggérer des solutions radicalement différentes des politiques canadiennes traditionnelles. Cela dit, les membres du groupe nous ont fait des suggestions concrètes sur les meilleurs moyens pour défendre les droits de la personne et la cause de l'environnement tout en restant fidèles à nos intérêts commerciaux. Le comité va se réunir pour analyser tous ces témoignages, un exercice qui devrait s'avérer extrêmement utile.

*[Text]**[Translation]*

I thank you very much for your contributions this morning. They will be studied attentatively and I can tell you right now we will probably be inspired to write a good report.

Merci beaucoup pour votre contribution ce matin. Nous allons étudier attentivement ce que vous avez dit et le rapport que nous rédigerons sera d'autant plus inspiré.

Thank you very much for your presence. This meeting is adjourned.

Merci beaucoup d'être venus. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the University of Toronto:

Sylvia Ostry, Chairperson of the Centre for International Studies.

From the International Centre for Human Rights and Democratic Development:

The Honourable Edward Broadbent, President.

From the Quebec Manufacturers' Association:

Richard Le Hir, Executive Director.

From Pollution Probe:

Janine Ferretti, Executive Director.

From Simon Fraser University:

Earl Drake, Professor and former Canadian Ambassador to China (1987-90).

TÉMOINS

De l'Université de Toronto:

Sylvia Ostry, présidente du Centre des études internationales.

Du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique:

L'honorable Edward Broadbent, président.

De l'Association des manufacturiers du Québec:

Richard Le Hir, directeur exécutif.

De Pollution Probe:

Janine Ferretti, directeur exécutif.

De l'Université Simon-Fraser:

Earl Drake, professeur et ancien ambassadeur du Canada en Chine de 1987 à 1990.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Tuesday, May 3, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 7

Le mardi 3 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

— Roundtable No. 4 on Security and Foreign Policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

— Table ronde n° 4 sur la sécurité et la politique étrangère

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalphond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

Pursuant to Senate Rule 86(4)

On Thursday, April 28, 1994:

Gérald Comeau replaced Roch Bolduc.

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalphond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Conformément à l'article 86(4) du Règlement du Sénat

Le jeudi 28 avril 1994:

Gérald Comeau remplace Roch Bolduc.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 3, 1994
(8)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:09 o'clock a.m. this day, in a televised session, in Room 237-C, Centre Block, the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Gerald J. Comeau, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan and Joseph Volpe.

Other Senator present: The Honourable Peter Stollery.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Canadian International Development Agency: Steven Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the University of Toronto: Janice Stein, Professor. From the Security Intelligence Review Committee: Maurice Archdeacon, Executive Director. From the Université du Québec in Montreal: Jacques Lévesque, Professor. As individual: John Halstead, former Ambassador to NATO, 1980-82.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (See Issue No. 1), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable No. 4 on Security and Foreign Policy).

Janice Stein, Maurice Archdeacon, Jacques Lévesque and John Halstead made statements and answered questions.

At 10:38 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:48 o'clock a.m., the sitting resumed.

It was agreed, — That, in order to streamline the decision-making process of the Committee and to allow for effective and timely decisions, all decisions be made by the Steering Committee, after consultation with all Members of the Committee, according to the following procedure:

- i) When necessary, on any Tuesday when the Committee is meeting in Ottawa, a Memorandum setting out proposals will be circulated amongst Members of the Committee;
- ii) Members of the Committee will indicate to their representatives on the Steering Committee their agreement or suggested changes to the proposals *before the meeting of the Steering Committee to be held the following Thursday;*

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 MAI 1994
(8)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 9 h 09, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Gerald J. Comeau, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan et Joseph Volpe.

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur Peter Stollery.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. De l'Agence canadienne de développement international: Steven Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'Université de Toronto: Janice Stein, professeur. Du Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité: Maurice Archdeacon, directeur exécutif. De l'Université du Québec à Montréal: Jacques Lévesque, professeur. À titre personnel: John Halstead, ancien ambassadeur auprès de l'OTAN de 1980 à 1982.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (voir le fascicule n° 1), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 4 sur la sécurité et la politique étrangère).

Janice Stein, Maurice Archdeacon, Jacques Lévesque et John Halstead font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 38, la séance est suspendue.

À 10 h 48, la séance reprend.

Il est convenu, — Que, de façon à rationaliser le processus décisionnel du Comité et afin d'en arriver à des décisions efficaces et opportunes, toutes les décisions soient prises par le Comité directeur après consultation de tous les membres du Comité, selon la procédure suivante :

- i) lorsque cela est nécessaire, les mardis de chaque semaine quand le Comité se réunit à Ottawa, tous les membres du Comité recevront une note détaillant les propositions à discuter;
- ii) les membres du Comité indiqueront à leurs représentants au Comité directeur, leur accord ou les modifications qu'ils aimeraient voir apportées aux propositions, et ce avant la réunion du Comité directeur du jeudi suivant;

iii) Each Thursday, at noon, or when appropriate, the Steering Committee will meet to consider suggestions by Members of the full Committee and take appropriate final decisions.

At 12:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

iii) chaque jeudi, à midi, ou quand cela conviendra, le Comité directeur se réunira pour considérer les suggestions des membres du Comité et pour prendre les décisions finales appropriées.

À 12 h 12, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE**TÉMOIGNAGES**

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Tuesday, May 3, 1994

Le mardi 3 mai 1994

● 0903

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ladies and gentlemen, I would like to welcome you to the fourth in a series of round tables to examine selected aspects of Canada's foreign policy.

Today's discussion will focus on Canada's security agenda for the 1990s, in particular the relation between military deterrence and conflict prevention.

Since the end of the Cold War many have argued that the nature of the security threat has changed profoundly. In place of deterrence through conventional military forces, one school of thought would concentrate Canadian security policy on peacekeeping, peace-building, preventive diplomacy, and development assistance.

Critics of this approach see it as underestimating the persistent risk of conventional wars and the corresponding need for Canada to maintain an all-around military capability and membership in its alliances, particularly NATO. The significant risk associated with continuing instability in eastern Europe and the former Soviet Union presents a case in point.

● 0905

Today we ask questions. Has the nature of the international security threat changed permanently and fundamentally? Should peacekeeping become the primary role of the Canadian Armed Forces? In what way should Canada seek to prevent conflict by peace-building and by preventative diplomacy?

To cast light on these issues, we are very pleased to welcome four distinguished panellists to this round table on security and foreign policy. Ms Janice Stein is a professor of conflict management and negotiation at the University of Toronto. Janice was most recently the co-chair of the national forum on Canada's international relations. Mr. Maurice Archdeacon is the executive director of the Security Intelligence Review Committee. Mr. Jacques Lévesque is a professor of political science at the Université du Québec à Montréal. Mr. John Halstead is a former diplomat, a former ambassador to NATO in Germany, and an activist in the foreign policy field.

I welcome the panellists to our deliberations. I know they will provide the proper basis for advancing the work of the committee and will help define the issues in a way that will contribute to the result. I would like to invite Ms Stein to begin her presentation.

Ms Janice Stein (Individual Presentation): Thank you very much, Senator. It's a pleasure to be here.

Let me begin just by broadly outlining some of the changes in the security environment that I think are directly relevant for Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous souhaite la bienvenue à la quatrième de notre série de tables rondes consacrées à certains volets précis de la politique étrangère du Canada.

Notre discussion aujourd'hui portera sur le programme de sécurité du Canada pour les années quatre-vingt-dix, notamment le lien entre la dissuasion militaire et la prévention des conflits.

Certains disent que depuis la fin de la guerre froide, la nature de la menace pour la sécurité s'est profondément modifiée. Une école de pensée serait favorable à un remplacement de la dissuasion au moyen de forces militaires conventionnelles par une politique de sécurité du Canada axée sur le maintien de la paix, l'imposition de la paix, la diplomatie préventive et l'aide au développement.

Les critiques de cette démarche estiment qu'elle sous-estime le risque permanent de guerre traditionnelle et par conséquent la nécessité pour le Canada de conserver toutes ses possibilités d'intervention militaire et de demeurer membre des alliances auxquelles il appartient, notamment l'OTAN. Les risques importants que fait peser l'instabilité qui persiste en Europe de l'Est et dans l'ex-Union soviétique représentent un bon argument à l'appui de leur thèse.

Aujourd'hui, nous posons des questions. Les menaces qui s'exercent sur la sécurité internationale se sont-elles modifiées de façon permanente et fondamentale? Le maintien de la paix doit-il devenir le rôle principal des Forces armées canadiennes. Comment le Canada doit-il essayer d'éviter les conflits en imposant la paix et en pratiquant une diplomatie préventive?

Pour faire la lumière sur ces questions, nous sommes très heureux d'accueillir quatre distingués invités à cette table ronde sur la sécurité et la politique étrangère. M^{me} Janice Stein est professeur de gestion des conflits et de négociations à l'Université de Toronto. Janice a tout récemment coprésidé le forum national sur les relations internationales du Canada. M. Maurice Archdeacon est directeur exécutif du Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité. M. Jacques Lévesque est professeur de sciences politiques à l'Université du Québec à Montréal. M. John Halstead est un ancien diplomate, un ancien ambassadeur du Canada auprès de l'OTAN et en République fédérale d'Allemagne, et il s'occupe activement de politique étrangère.

Je souhaite la bienvenue à ces intervenants. Je sais qu'ils vont nous apporter une aide judicieuse pour nous permettre de progresser dans nos travaux et qu'ils vont nous aider à préciser de façon constructive les problèmes. Je vais inviter M^{me} Stein à commencer.

Mme Janice Stein (présentation individuelle): Merci beaucoup, monsieur le sénateur. Je suis très heureuse d'être ici.

Je commencerai par vous donner un aperçu très général des modifications du contexte de la sécurité qui intéressent à mon avis directement le Canada.

[Text]

[Translation]

There is almost no dispute that, with the end of the Cold War, Canada's security environment has changed more dramatically in the last 5 years than in the previous 45 years. This is really a qualitative change that creates new challenges for Canada. The controversy—there certainly is controversy—really is on how the new security environment differs, what the new challenges are and what kinds of policies and resources will be most important for Canada in meeting these new challenges.

Let me step back for just a couple of my 15 minutes and look at the Cold War to set the scene for what I think are truly remarkable and fundamental changes that have occurred.

Throughout the long Cold War, Canada was an important member of the western alliance whose principal and defining purpose was to deter the Soviet Union. Deterrence was relevant in the air, at sea, and on land, particularly in western Europe. For deterrence, we relied principally on nuclear deterrence through the United States and NATO, but we also deployed conventional forces in Germany and in Europe to deter the possibility of a Soviet invasion of western Europe. At sea, deterrence was also important against submarines and to assure open shipping lanes and routes of communication.

As part of its obligations to NATO—this is really the key point, because we joined a defensive alliance—Canada did develop a sophisticated capability for anti-submarine warfare. We acquired a sophisticated air-to-air fighter capability to defend against the possibility of an attack by Soviet bombers. For a long period of time we committed ground forces to Europe. We had very specific commitments, and let me just mention them, because this is important now in the ongoing debate. We committed a brigade group to the central front and we committed a mobile battalion group that was planned to be deployed in Norway.

• 0910

The Cold War is over. And even more strikingly, the Soviet Union is no longer. As I was saying yesterday, it's remarkable because so few conflicts have ended with the disappearance of one of the principal protagonists. This is one where the principal adversary has disappeared with the conflict.

Canada has already withdrawn its forces from Europe in tacit recognition that a Russian invasion of western Europe is no longer a likely possibility. NATO is dramatically changing before our eyes—literally, as this committee meets. It is no longer a defensive alliance because the question is then what is it defending against, and NATO itself cannot answer that question. It is transforming itself into a collective security organization in Europe, and it is doing so quite rapidly.

The Partnership for Peace is the first but only the first step in this process of becoming a collective security organization that reaches out beyond its old members to the new governments in eastern Europe, and as you know it has offered membership in the Partnership for Peace to Russia.

Il est à peu près incontestable qu'avec la fin de la guerre froide, le contexte de la sécurité du Canada a évolué plus radicalement au cours des cinq dernières années que durant les 45 années précédentes. Il s'agit d'un bouleversement qualitatif qui a fait apparaître de nouveaux défis pour le Canada. La controverse, car il y a incontestablement controverse, consiste à savoir dans quelle mesure le contexte s'est modifié, quels sont les nouveaux défis et quelles seront les politiques et les ressources les mieux adaptées pour permettre au Canada de relever ces nouveaux défis.

Permettez-moi de prendre deux ou trois minutes sur le quart d'heure dont je dispose pour revenir sur la guerre froide et sur les conditions qui ont permis la réalisation de ces bouleversements fondamentaux et tout à fait remarquables.

Tout au long de la guerre froide, le Canada a été un important membre de l'Alliance occidentale dont l'objectif principal et la raison d'être étaient la dissuasion face à l'Union soviétique. La dissuasion se justifiait dans les airs, sur mer et sur terre, notamment en Europe de l'Ouest. Pour assurer cette dissuasion, nous comptions principalement sur les forces de dissuasion nucléaire des États-Unis et de l'OTAN, mais nous avions aussi des troupes conventionnelles en Allemagne et en Europe pour contrer une éventuelle invasion soviétique en Europe de l'Ouest. En mer, la dissuasion était aussi importante pour faire face aux sous-marins soviétiques et préserver les lignes de navigation et de communication.

Dans le cadre de ses obligations auprès de l'OTAN, et c'est vraiment là le point fondamental car nous faisons partie d'une alliance défensive, le Canada s'est doté d'une capacité poussée de lutte anti-sous-marine. Nous nous sommes dotés d'une capacité de combats aériens très élaborée pour faire face à une éventuelle attaque de bombardiers soviétiques. Pendant longtemps, nous avons maintenu des troupes en Europe. Nous avions des engagements très précis, et je veux le mentionner car c'est important pour le débat qui se déroule actuellement. Nous avions un groupe brigade affecté au front central et un groupe bataillon mobile qui devait être déployé en Norvège.

La guerre froide est terminée. Fait plus frappant encore, l'Union soviétique n'existe plus. Comme je le disais hier, c'est remarquable car il est rare qu'un conflit se soit terminé par la disparition d'un des principaux protagonistes. Dans ce cas-ci, le principal adversaire a disparu en même temps que le conflit.

Le Canada a déjà retiré ses forces de l'Europe étant donné qu'il était tacitement reconnu que l'on n'avait plus à craindre une invasion soviétique en Europe. L'OTAN se modifie radicalement sous nos yeux, littéralement en ce moment même. Ce n'est plus une alliance défensive car la question serait alors de savoir contre quoi elle assurerait une défense, et l'OTAN elle-même est incapable de répondre à cette question. L'organisation est en train de se transformer en organisation collective de sécurité en Europe, et elle procède très rapidement à ce changement.

Le partenariat pour la paix n'est que la première étape de ce processus de transformation en organisme de sécurité collective ouvert non plus seulement aux anciens membres, mais aussi aux nouveaux gouvernements de l'Europe de l'Est, et comme vous le savez, la Russie a été invitée à se joindre au partenariat pour la paix.

[Texte]

[Traduction]

NATO no longer has the role it once did in deterrence. It could only have that role if it could define what it was deterring against. It is in this context that Canada's old commitments, made to an organization that is now fundamentally different from what it was before, no longer make logical sense. Probably the best language to use would be NATO I, the NATO that we knew and participated in actively throughout the Cold War, and NATO II, the NATO that is now evolving dramatically into a different kind of organization.

The chair of this committee asked me for specifics, and rightly so. We are talking about specific commitments of our brigade group and our mobile battalion. These commitments do not make sense in the changed security environment, and they are no longer NATO priorities. In discussions at NATO, both in Brussels and elsewhere, these are not what our NATO allies expect from us. In large part this is because they do not address the new kinds of tensions that are exploding in the wake of the breakup of the Soviet empire and the end of the Cold War.

We could not have a more dramatic illustration than the recent and ongoing war in Bosnia. It is debatable whether that war could have occurred during the Cold War. It is possible that it could have because Tito always had a great deal of independence from the Soviet Union, but it is not debatable that NATO could not have played the role it is currently playing in Bosnia, were the Cold War still continuing and the Soviet Union still a major player.

NATO's new role is as a collective security organization, working closely together with the United Nations. It's for this reason that I argue that it is time for Canada to reassess these old commitments, made in a different time, in a different world, and when they made sense. These largely symbolic commitments no longer make sense—not to us or to the Europeans—nor do they make the best use of the limited resources that Canada has to contribute to international security.

What are the new threats and the new challenges? In repeated discussions with the Department of National Defence, they have told me they don't use the language of threats. They are not in any of their documents. They talk generally about capabilities but never about threats. That is an accurate comment if you read their white paper.

• 0915

Quite frankly, the reason they don't use the language of threat is because for 45 years we knew what it was, and there was a consensus in this country and in the western world generally about what the threat was. It wasn't necessary to think in terms of likely threats; it was clear to the public in the western world. That is no longer the case, and I think in defining new security policy for Canada it is essential that we consider very carefully what the likely challenges to Canada are. I think that's very important because we do not have unlimited resources and we have to make the most effective use of the resources that we have.

L'OTAN n'a plus le rôle de dissuasion qu'elle exerçait jadis. Elle ne pourrait l'avoir que si elle était en mesure de définir à l'égard de quoi cette dissuasion s'exerce. Voilà qui explique que les anciens engagements du Canada auprès d'une organisation qui n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était auparavant, ne tiennent plus debout. Il vaudrait probablement mieux parler d'OTAN I, l'OTAN que nous avons connue et à laquelle nous avons activement participé durant la guerre froide, et de l'OTAN II, l'OTAN qui est en train de se métamorphoser en une organisation complètement différente.

Le président de ce comité m'a demandé d'être précise, et il a eu raison. Nous parlons des engagements précis de notre groupe brigade et de notre bataillon mobile. Ces engagements n'ont plus de justification logique dans le nouveau contexte de la sécurité et ils ne constituent plus des priorités pour l'OTAN. Les discussions à l'OTAN, tant à Bruxelles qu'ailleurs, montrent que ce n'est plus ce que nos alliés de l'OTAN attendent de nous, surtout parce que ces engagements ne correspondent plus aux nouvelles tensions qui ont fait irruption dans la foulée de l'effondrement de l'Empire soviétique et avec la fin de la guerre froide.

Nul exemple ne saurait illustrer cette situation avec plus de force que la guerre qui ravage maintenant la Bosnie. On peut se demander si une telle guerre aurait pu se produire durant la guerre froide. Ce n'est pas impossible car Tito a toujours conservé un degré élevé d'indépendance à l'égard de l'Union soviétique, mais il est certain que l'OTAN n'aurait pas pu jouer le rôle qu'elle joue actuellement en Bosnie si la guerre froide se poursuivait actuellement et si l'Union soviétique en était encore l'un des principaux protagonistes.

Le nouveau rôle de l'OTAN consiste à être une organisation de sécurité collective travaillant en collaboration étroite avec les Nations unies. C'est pour cela qu'à mon avis, il est temps que le Canada revoie ses anciens engagements pris à une époque différente et dans un monde différent où ils avaient une justification logique. Ces engagements essentiellement symboliques n'ont plus aucun sens, ni pour nous ni pour les Européens, et ils ne constituent pas la meilleure utilisation possible des ressources limitées que le Canada peut mettre à la disposition de la sécurité internationale.

Quelles sont les nouvelles menaces et les nouveaux défis? Au cours des multiples entretiens que j'ai eus avec eux, les responsables du ministère de la Défense m'ont dit qu'ils ne parlaient plus le langage de la menace. Il n'en est plus question dans leurs documents. Ils parlent globalement de capacités mais jamais de menaces. Vous pourrez le constater en lisant leur Livre blanc.

Bien franchement, s'ils ne parlent plus de menace, c'est parce que pendant 45 ans, nous savions de quoi il s'agissait et tout le monde était à peu près d'accord au Canada et dans le monde occidental sur la définition de la menace. On n'avait pas besoin de penser à des menaces éventuelles, la menace était claire dans l'esprit des Occidentaux. Ce n'est plus le cas, et je crois que pour définir la nouvelle politique de sécurité du Canada, il faut réfléchir très soigneusement aux défis auxquels le Canada risque d'être confronté. Je pense que c'est très important car nos ressources ne sont pas illimitées et nous devons tirer le meilleur parti de celles dont nous disposons.

[Text]

Let me identify three kinds of challenges that I think Canada and the international community as a whole will face.

First of all, peace and stability are threatened today by the eruption of ethnic and national conflicts in Europe, outside Europe, in Africa, some frozen by the long Cold War, but others violent and disruptive. These will provide a major challenge to the international community. I hardly need mention Bosnia and Rwanda. I think the examples are too vivid to need much discussion.

The second area of challenge is poverty and environmental scarcity that force people across borders, and can often be an important cause of regional conflict. It is here that the area of preventive diplomacy applies. The medical analogy is probably the best: a vaccination is often cheaper if it works than treating the patient once the patient has become ill.

The heavy expanse of UN peacekeeping forces is partly a function of the failure to move preventively before some of these issues explode. These issues are important at home in our country too.

If we look very concretely at the security of our maritime population, and that affects Newfoundlanders very directly, a Newfoundlander's security is threatened by the depletion of cod stocks. That is an environmental problem that has travelled across borders. We cannot solve it alone. Their security is also threatened by the failure to enforce the regulations of multilateral agreements on fishing. We cannot solve that problem alone. We rely on multilateral regimes and cooperation with others in order to ensure the security of our citizens in the most fundamental aspect of their daily lives, their economic and environmental security.

We have in this country a whole array of instruments. I would suggest that we need to broaden our concept of security when thinking about Canadian policy for the rest of this decade and into the next century. We need to improve our capacity for early warning. We need a broader array of intelligence than we have now. We need to invest in effective preventive diplomacy. We also need, of course, the capacity to survey and protect our coastal waters at home within the 200-mile limit, to survey our airspace and our land space. Any sovereign people legitimately demand these capabilities.

It seems to me that we need to use our resources most effectively, because they are scarce. We can do so by contributing to international peacekeeping through NATO, through the United Nations, where we have significant expertise, and comparative advantage.

[Translation]

Je vais vous exposer trois types de défis auxquels le Canada et la communauté internationale risquent à mon avis d'être confrontés.

Premièrement, la paix et la stabilité sont menacées aujourd'hui par l'éruption de conflits ethniques et nationaux en Europe, à l'extérieur de l'Europe, en Afrique, des conflits qui parfois ont été gelés par la guerre froide, mais qui sont dans d'autres cas violents et déstabilisateurs. Ils vont constituer un défi majeur pour la communauté internationale. Il est superflu de vous parler de la Bosnie et du Rwanda. Je pense que ces exemples sont suffisamment flagrants pour se passer de commentaires.

Le deuxième type de défi va venir de la pauvreté et de la pénurie environnementale qui vont pousser des populations à franchir les frontières et qui risquent d'être une cause majeure de conflits régionaux. C'est là que la démocratie préventive intervient. La meilleure comparaison serait probablement avec le domaine médical: la vaccination coûte souvent moins cher si elle réussit que le traitement du patient une fois qu'il tombe malade.

Le déploiement massif des forces de maintien de la paix des Nations unies est en partie dû au fait que nous n'avons pas su intervenir préventivement avant que certains de ces conflits ne dégénèrent. Ce sont des problèmes qui sont importants aussi chez nous, au Canada.

Si nous examinons très concrètement la sécurité de notre population maritime, les Terre-Neuviens sont directement concernés, nous constatons que la sécurité de Terre-Neuve est menacée par l'épuisement des stocks de morue. C'est un problème environnemental qui transcende les frontières et que nous ne pouvons pas résoudre tout seuls. La sécurité de Terre-Neuve est aussi menacée du fait de l'incapacité à faire respecter les règlements des accords multilatéraux en matière de pêche. Nous ne pouvons pas résoudre unilatéralement le problème. Nous nous appuyons sur des régimes multilatéraux et sur une coopération avec les autres pays pour assurer la sécurité de nos citoyens au niveau le plus fondamental de leur existence quotidienne, leur sécurité économique et environnementale.

Nous disposons au Canada de tout un éventail d'instruments. Je pense que lorsque nous parlons de politique du Canada pour le reste de la décennie et le prochain siècle, il faut élargir notre notion de la sécurité. Nous devons améliorer notre capacité d'anticipation. Nous avons besoin d'un réseau de renseignements plus vaste que celui dont nous disposons actuellement. Nous devons investir dans une diplomatie préventive efficace. Il faut aussi, naturellement, que nous soyons en mesure de surveiller et de protéger nos eaux côtières à l'intérieur de la limite des 200 milles, d'assurer la surveillance de notre espace aérien et terrestre. C'est une exigence légitime pour tout peuple souverain.

J'ai l'impression que nous devons trouver le moyen d'utiliser plus efficacement nos ressources parce qu'elles sont restreintes. Nous pouvons le faire en contribuant au maintien de la paix internationale par le biais de l'OTAN, par le biais des Nations unies, où nous disposons d'un savoir-faire remarquable et d'un avantage comparatif.

[Texte]

Let me argue that Canada cannot stand aloof. The second big debate in this country is whether we can turn inward now that the Cold War is over. My strong feeling is that we cannot stand aloof from these challenges.

Canada has more at stake in the international community than many other countries. We depend on multilateral trade regimes because we depend on international trade. We depend on international investment regimes because we depend on international investment. We depend on international environmental regimes because our environment is fundamental to the prosperity of our citizens. We depend on international narcotics action to solve problems that threaten our population. We have no alternative but to work with other governments through international institutions to address security problems. If we need others to solve our problems, we have to contribute as well.

In order to contribute effectively and, to put it bluntly, to get seats at the tables that are important to us, we must be participants in international security. My argument is that we can do this most effectively through peacekeeping.

This clearly has fundamental implications for our defence and foreign policy. Let me just outline four of these before I turn it over to Maurice Archdeacon to discuss the specifics of the defence implications.

The first of these is that foreign and defence policies have to be much more closely integrated and coordinated. They are not independent of each other. They work together very closely. In the review process, but beyond the review process, we have to look at foreign and defence policy very closely and look for the synergies that work between the two.

The second principle is that Canada cannot be everywhere and do everything. No country can do that. Not even the United States, the so-called only remaining superpower, can be everywhere and do everything. President Clinton is beginning to recognize that he must work closely with allies in Canada, western Europe and elsewhere. What we are seeing now in the new security environment is an increasing division of responsibility and a sharing of burdens so resources can be used most effectively. We have to ask ourselves what is the responsibility that we can most effectively and efficiently assume, then focus our energies and our resources.

That leads me to the third principle. Canada has to look for areas of comparative advantage. Again, to use an economics analogy, but one I think that fits, where is our niche in the international security market? What can we do best? I have

[Traduction]

J'estime que le Canada ne peut faire cavalier seul. Notre deuxième grand débat consiste à savoir si nous pouvons nous replier sur nous-mêmes maintenant que la guerre froide est terminée. J'ai personnellement la conviction que nous ne pouvons nous dissocier de ces défis.

Les enjeux du Canada au sein de la communauté internationale sont plus importants que ceux de bien d'autres pays. Nous nous appuyons sur des régimes commerciaux multilatéraux parce que nous dépendons du commerce international. Nous nous appuyons sur des régimes d'investissement internationaux parce que nous dépendons des investissements internationaux. Nous nous appuyons sur des régimes internationaux en matière d'environnement parce que notre environnement est essentiel à la prospérité de nos concitoyens. Nous dépendons de la lutte contre le trafic international des stupéfiants pour régler les problèmes qui menacent notre population. Nous n'avons pas le choix: nous devons collaborer avec les autres pays, par l'entremise d'institutions internationales, pour trouver des solutions à nos problèmes de sécurité. Si nous avons besoin de l'aide des autres pour régler nos problèmes, nous devons donner un coup de main en retour.

● 0920

Si nous voulons que notre contribution soit efficace et si nous voulons—disons-le franchement—avoir une place aux tables qui nous importent, nous devons participer à la sécurité internationale. À mon avis, la façon la plus efficace pour nous de ce faire est par le biais du maintien de la paix.

De toute évidence, cela a des conséquences pour nos politiques étrangère et de défense. Permettez-moi de vous décrire brièvement ces conséquences avant de passer la parole à M. Maurice Archdeacon, qui abordera plus en détail les questions de défense.

Premièrement, les politiques étrangère et de défense doivent être plus étroitement liées et coordonnées. Elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, elles sont étroitement liées. Pendant le processus d'examen mais aussi après, nous devons examiner attentivement les politiques étrangère et de défense et tenter d'établir une véritable synergie entre les deux.

Le deuxième principe, c'est que le Canada ne peut pas tout faire, ne peut pas être partout à la fois. Il n'y a pas un pays qui puisse le faire, pas même les États-Unis, censés être la dernière superpuissance. Le président Clinton commence à comprendre qu'il doit collaborer étroitement avec ses alliés au Canada, en Europe de l'Ouest et ailleurs. Dans le nouvel environnement de la sécurité, nous assistons à une répartition accrue des responsabilités et des fardeaux de façon à utiliser les ressources de façon optimale. Nous devons nous demander quelle est la responsabilité que nous pouvons assumer le plus efficacement et le plus économiquement, pour ensuite y canaliser nos ressources et nos énergies.

Cela m'amène au troisième principe. Le Canada doit trouver les domaines qui lui sont comparativement avantageux. Encore une fois, j'emploierai une analogie du domaine économique qui me semble indiquée: où est notre créneau sur

[Text]

answered that. It is in international peacekeeping where we have a superb record and expertise, we are acceptable, and we are recognized. Others may differ, but I think the crucial question is where is our niche or our comparative advantage, since we can't do everything.

The final principle that has to govern our security policy is that we need specialized commitments, because we cannot do everything, reinforced by specialized capabilities. We are moving into a world of specialization, whether it is in trade policy, investment, or security. These require some difficult choices and we are going to have to stop doing some things we have been doing in order to be effective and efficient. That's not easy, but it requires political leadership.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Janice Stein, for your presentation. Now we ask Maurice Archdeacon to continue.

Mr. Maurice Archdeacon (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman.

As Janice said, since the collapse of the Soviet Union, we live in a new world. It's not a peaceful world, but a world beset by a wide range of very serious problems. It's a world in which deep-seated ethnic and other rivalries have led to vicious regional conflicts and will probably continue to do so for years to come.

On the other hand, the fear of a Warsaw Pact blitzkrieg through western Europe has been eliminated. The Russian armed forces and Russian economy are in disarray, and that is to put it mildly. Ukraine and the eastern European states are now independent and are in a sense a buffer zone between Russia and the west. There is no longer any threat of a land and air invasion from the east.

• 0925

The disappearance of the Warsaw Pact has eliminated, for the reasonably foreseeable future, any threat of a direct military attack upon Canada or her allies. There is no plausible scenario in which Canada would have to defend itself or its allies against bombers or submarines or massed armies.

Although there is no direct military threat to Canada, there are bitter regional conflicts throughout the world that affect Canadians' well-being. How can Canada's armed forces contribute best to the country's foreign policy and therefore to international security in these new circumstances? There are many options and I'd like to deal quickly with four of them this morning.

First, we could continue to maintain the general purpose armed forces that were appropriate during the 40 years in which the west sought to deter a Soviet attack on western Europe and North America. This implies maintaining our present military commitments to NATO. They are a mechanized brigade group, a mobile battalion to the ACE mobile force, 36 aircraft, and anti-submarine warfare naval forces. In fact, this option would require more resources than the government currently plans to

[Translation]

le marché de la sécurité internationale? Que pouvons-nous faire de mieux? La réponse à cette question, que j'ai déjà donnée, c'est le maintien de la paix internationale, domaine dans lequel nous sommes des experts et où nous avons un rendement remarquable, où nous sommes acceptés et reconnus. Certains ne seront peut-être pas d'accord avec moi, mais je crois qu'il est crucial de se demander où est notre créneau ou notre avantage comparatif puisque nous ne pouvons pas tout faire.

Le dernier principe qui doit régir notre politique de sécurité est celui des engagements spécialisés; puisque nous ne sommes pas omnipotents, nous devons consolider nos capacités spécialisées. De plus en plus, le monde se spécialise, que ce soit en politique commerciale, en investissement ou en sécurité. Il nous faudra faire des choix difficiles et mettre fin à certaines de nos activités si nous voulons être efficaces et efficaces. Ce ne sera pas facile, cela nécessitera de la volonté politique.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, Janice Stein, de votre exposé. Je prie maintenant Maurice Archdeacon de bien vouloir poursuivre.

M. Maurice Archdeacon (présentation individuelle): Merci, monsieur le président.

Comme l'a dit Janice, depuis l'effondrement de l'Union soviétique, nous vivons dans un nouveau monde. Ce n'est pas un monde pacifique, mais plutôt un monde assailli par une gamme étendue de problèmes graves, un monde où de profondes rivalités ethniques et autres ont mené à de terribles conflits régionaux et continueront probablement d'en causer pendant des années.

D'un autre côté, la crainte d'un blitzkrieg du Pacte de Varsovie sur l'Europe de l'Ouest est disparue. Les forces armées et l'économie russes sont en plein désarroi. L'Ukraine et les États de l'Europe de l'Est, devenus indépendants, forment en un sens une zone tampon entre la Russie et l'Occident. La menace d'une invasion par terre et par air venant de l'Est n'existe plus.

La disparition du Pacte de Varsovie a éliminé, pour un avenir assez prévisible, toute menace d'attaque militaire contre le Canada ou ses alliés. Aucun scénario plausible ne permet de croire que le Canada devra se défendre ou défendre ses alliés contre des bombardiers, des sous-marins ou des armées massées à ses frontières.

Même si aucune menace militaire ne guette le Canada, il existe, un peu partout dans le monde, d'amers conflits régionaux qui ont une incidence sur les Canadiens. Comment les Forces armées canadiennes peuvent-elles le mieux contribuer à la politique étrangère du Canada et, par voie de conséquence, à la sécurité internationale dans cette situation nouvelle? Il y a de nombreuses options et j'en aborderai rapidement quatre d'entre elles ce matin.

Premièrement, nous pourrions continuer à maintenir les forces armées d'usage général qui convenaient pendant les 40 années où l'Occident a cherché à dissuader une attaque soviétique contre l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord. Cela suppose le maintien de nos engagements militaires actuels à l'égard de l'OTAN: un groupe brigade, un bataillon de la Force mobile du CAE, 36 aéronefs, et les forces navales de GASM. Cette option exige plus de ressources que le

[Texte]

provide to the Department of National Defence. Nevertheless, it's worth discussing.

If we choose to maintain our commitments to NATO, it means we forego the opportunity to orient our military effort toward wider concerns. We must ask ourselves, therefore, where the brigade group, the mobile battalion and the 36 aircraft would fight because our commitment is to send them over to fight.

The Russian border is a long way from western Germany. Where would the targets for our aircraft, the CF-18s, be located? Surely they wouldn't be in eastern Germany, eastern Europe or Ukraine. Do we think there's a danger the Russian army will fight its way through Ukraine and its 52 million people, and then through eastern Europe, and then appear again on the doorstep of western Germany, posing such a threat that Canada will be required to fly a mechanized brigade and a mobile battalion to northern Europe and deploy anti-submarine warfare forces throughout the Atlantic to protect our lines of communication?

Only if we believe such a scenario is reasonably likely is a policy of maintaining our Cold War era commitments a sensible and logical deployment of our resources.

Second, we could choose to renegotiate our Cold War commitments to NATO and instead maintain anti-submarine warfare naval forces capable of taking part in a Korean or a gulf-style operation under the aegis of NATO, the United Nations or both. This would be costly. The Aurora aircraft needs an upgrade that will cost between \$500 million and \$1 billion. We would also need to purchase ship-borne helicopters capable of anti-submarine warfare. Soon we would need to replace or to thoroughly upgrade our three submarines.

We have never been asked to provide an anti-submarine warfare naval force to a United Nations or any other operation. It is an extraordinarily expensive capacity to maintain and very expensive to keep up to date in this era of massive technological change. Since there is no direct submarine threat to Canada, this doesn't seem a very highly attractive option.

Third, we could choose to maintain an airforce wing, 36 to 48 aircraft, for possible use in a Korean or a gulf-style operation. Since we have a fleet of capable aircraft and professional personnel, we could adopt this option with virtually no new capital expenditures. An airforce wing ready to take part in international security operations is probably quite affordable given our current modern capabilities.

I think everyone would agree that there is no longer a direct bomber threat to Canada. Since we've been called upon to make this type of contribution internationally only twice in the last 40 years, we should choose this option only if we are convinced it would be the best possible way for Canada to honour its long-term commitment to international security.

[Traduction]

gouvernement ne prévoit actuellement en fournir au ministère de la Défense nationale, mais elle mérite néanmoins qu'on s'y attarde.

Si nous optons pour le maintien de nos engagements à l'égard de l'OTAN, il faudra abandonner l'idée de cibler notre effort militaire sur des préoccupations plus vastes. Nous devons donc nous demander où le groupe brigade, le bataillon mobile et les 36 avions seront appelés à combattre.

La frontière russe est très éloignée de l'Allemagne de l'Ouest. Où seraient les cibles des CF-18? Sûrement pas en Allemagne de l'Est, en Europe de l'Est ou en Ukraine. Croyons-nous qu'il y ait un danger que l'armée russe traverse l'Ukraine, qui compte 52 millions d'habitants, et l'Europe de l'Est pour se rendre jusqu'en Allemagne de l'Ouest et présenter pour le Canada une menace qui nécessiterait l'envoi d'une brigade mécanisée et d'un bataillon mobile en Europe de l'Est et le déploiement de forces de guerre anti-sous-marin dans tout l'Atlantique pour protéger nos lignes de communication?

Le maintien des engagements pris à l'heure de la guerre froide à l'égard de l'OTAN ne serait logique que si nous jugeons un tel scénario vraisemblable.

Deuxièmement, nous pourrions décider de renégocier les engagements pris à l'égard de l'OTAN à l'époque de la guerre froide et maintenir plutôt les forces navales de guerre anti-sous-marin capables de participer, sous l'égide de l'OTAN, de l'ONU, ou des deux, à des opérations semblables à celles montées en Corée ou dans le Golfe. Ce serait coûteux, car il faudrait rééquiper les avions Aurora, au coût de 500 millions de dollars à un milliard de dollars, acheter des hélicoptères embarqués aptes à la guerre anti-sous-marin et, avant longtemps, remplacer ou moderniser nos trois sous-marins.

On ne nous a jamais demandé de fournir une force navale de guerre anti-sous-marin dans le cadre d'une opération de l'ONU ou autre. C'est une capacité qu'il est extraordinairement coûteux de maintenir et de tenir à jour à notre époque où la technologie évolue si rapidement. Comme aucune menace d'attaque directe par sous-marins ne pèse sur le Canada, cette option ne paraît pas très attrayante.

Troisièmement, nous pourrions décider de maintenir une escadre aérienne de 36 à 48 avions susceptibles de servir dans des opérations comme celles montées durant les guerres de Corée et du Golfe. Puisque nous disposons d'une flotte d'avions pour les capacités voulues et du personnel professionnel, nous pourrions retenir cette option sans devoir engager de nouvelles dépenses en capital, ou presque. Une escadre des forces aériennes prête à prendre part à des opérations de sécurité internationale présente probablement une option abordable, étant donné nos capacités modernes actuelles.

Je crois que tout le monde s'entend pour dire que le Canada n'est plus sous la menace d'une attaque directe par des bombardiers. Comme nous n'avons été appelés à contribuer de cette façon que deux fois au cours des 40 dernières années, nous ne devrions retenir cette option que si nous sommes convaincus que ce serait la meilleure façon pour le Canada d'honorer ses engagements à long terme sur le plan de la sécurité internationale.

[Text]

Finally, we could choose to increase our capacity to contribute well-equipped, combat-ready, highly professional troops to international security operations. If you don't mind, Mr. Chairman, I'll just repeat that: well-equipped, combat-ready, highly professional troops to international security operations. That's not a constabulary, not people in white hats. It's combat-ready troops.

• 0930

An increased capacity to contribute well-equipped troops to international security would require some capital expenditures and a substantial increase in personnel, in our view. Canadian troops in Bosnia use 30-year-old armoured personnel carriers. New fighting vehicles are needed and they're needed soon. Troops are placed in dangerous or highly stressful situations far too often because there are too few of them. We need more troops.

We believe that we should increase the number of soldiers in the Canadian Armed Forces by 22,000 while remaining comfortably within the forecast budget for the Department of National Defence over the next five years.

The attraction of this option is that Canada would be in a position to respond if the government chooses to do so to current and future calls for assistance from NATO, the United Nations, or our friends and allies independently. Experience tells us that calls for assistance are far more likely to occur than requests to take part in another Korean War or another gulf operation.

We cannot do all these things. We don't need to and we certainly can't afford to. There are hard choices to make, but the evidence is fairly strong that the fourth option best combines affordability with a capacity to make a significant Canadian contribution to international security.

We could certainly decide to maintain the type of sophisticated air defence or anti-submarine warfare forces that may seldom, if ever, be called for. But I believe we should choose to do what would be most useful to the maintenance of international security, and which, as it happens, Canada does superbly: contribute high-quality combat-ready troops to help maintain peace and help avoid war.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Archdeacon. Now to Mr. Lévesque, please.

M. Jacques Lévesque (présentation individuelle): Merci, monsieur le président.

Je voudrais commencer par établir les limites de ma compétence. Je dois préciser que c'est à titre de spécialiste des questions de politique internationale de l'Europe de l'Est, mais surtout de la Russie et de l'ancien espace soviétique, qu'on m'a demandé de m'adresser à vous. Donc, je traiterai, si vous le voulez bien, des problèmes de sécurité dans cette région du monde et de ce qu'ils peuvent éventuellement signifier pour le Canada.

[Translation]

Enfin, nous pourrions décider d'accroître notre capacité à fournir des troupes bien équipées, prêtes au combat et hautement professionnelles pour les opérations de sécurité internationale. Si vous me le permettez, monsieur le président, je répète qu'il s'agirait de troupes bien équipées, prêtes au combat et hautement professionnelles pour les opérations de sécurité internationale. Il ne s'agirait pas d'une force constabulaire, de policiers en casques blancs. Il s'agirait de troupes prêtes à se battre.

Pour accroître notre capacité à fournir des troupes bien équipées dans le cadre des opérations internationales de sécurité, il nous faudrait engager des dépenses en capital et augmenter sensiblement le personnel, à mon avis. Les troupes canadiennes en Bosnie utilisent des véhicules de transport de troupes vieux de 30 ans; il faudrait sans délai de nouveaux véhicules de combat. Les troupes se trouvent trop souvent dans des situations dangereuses ou très tendues parce qu'elles ne sont pas assez nombreuses; il faudrait en augmenter le nombre.

Je crois qu'on pourrait augmenter de 22 000 le nombre de soldats au sein des Forces armées canadiennes tout en respectant les prévisions budgétaires du ministère de la Défense nationale pour les cinq prochaines années.

Cette option offre l'attrait de mettre le Canada dans une situation de répondre, si le gouvernement en décide ainsi, aux appels d'aide actuels et futurs de l'OTAN, de l'ONU ou, indépendamment, de nos amis et alliés. L'expérience nous montre que nous avons beaucoup plus de chance d'être appelés à fournir de l'aide que d'être appelés à participer à des opérations comme celles des guerres de Corée ou du Golfe.

Nous ne saurions faire tout cela; ce n'est pas nécessaire et nous ne pouvons certainement pas nous le permettre. Il y a des choix difficiles à faire, mais il semble assez évident que tout en restant abordable, la quatrième option est celle qui permettrait le mieux au Canada de faire une contribution notable à la sécurité internationale.

Nous pourrions certainement décider de maintenir des capacités pointues de défense aérienne ou de guerre anti-sous-marin dont nous nous servirions pratiquement jamais. Toutefois, j'estime que nous devrions décider de faire ce qui serait le plus utile pour maintenir la sécurité internationale et, heureuse coïncidence, ce que le Canada fait le mieux: contribuer des troupes de haute qualité et prêtes au combat pour aider à maintenir la paix et à éviter la guerre.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Archdeacon. À vous, monsieur Lévesque.

Mr. Jacques Lévesque (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman.

First of all, I would like to establish the limits of my expertise. I would like to point out that it is as an expert on matters relating to international policies in Eastern Europe, but especially Russia and the former Soviet Union, that I have been asked to appear this morning. Therefore, if you don't mind, I will deal mainly with security problems in that part of the globe and what they could mean to Canada.

[Texte]

Je suis tout à fait d'accord avec ce que disait précédemment Janice Stein. Je pense qu'il n'y a pas de risques importants de guerre conventionnelle en Europe, du moins dans un avenir prévisible.

Le risque principal en ce qui concerne le territoire de l'ancienne Union soviétique—et ici, pour employer le terme anglais, c'est un *worst-case scenario*—, c'est une répétition du scénario yougoslave à l'échelle du territoire de l'Union soviétique.

Je dirais que tous les ingrédients sont actuellement en place sur le territoire de l'ancienne URSS pour une répétition du scénario yougoslave. Mentionnons tout simplement que 25 millions de Russes habitent actuellement à l'extérieur des frontières actuelles de la Russie. Les frontières des États qui composaient l'ancienne Union soviétique sont dans beaucoup de cas artificielles, et les frontières de la Russie, notamment, ne correspondent à aucune frontière historique précise. En plusieurs endroits à l'extérieur de la Russie, les minorités russes forment des majorités plus ou moins compactes sur des territoires donnés. C'est le cas, notamment, en Estonie et en Ukraine.

Dans cette situation, on peut facilement envisager un scénario où un gouvernement nationaliste russe irresponsable pourrait encourager les minorités russes qui vivent à l'extérieur du territoire de la Russie à proclamer l'indépendance sur les territoires où ils sont majoritaires. L'armée russe est soit encore présente sur le territoire de ces anciennes républiques dans le cas de l'Estonie, soit à proximité dans le cas de l'Ukraine. Elle n'aurait même pas besoin d'intervenir directement pour soutenir des insurrections de ces minorités russes, mais pourrait tout simplement leur procurer des armes et leur donner un soutien logistique.

Voilà un peu un *worst-case scenario* de reproduction de l'expérience yougoslave sur le territoire de la Russie.

● 0935

Je dois dire que c'est plutôt une bonne nouvelle que ce scénario ne se soit pas encore produit. S'il ne s'est pas produit, c'est que tout au cours de 1992, et dans une certaine mesure en 1993, le gouvernement russe a donné la priorité absolue à l'intégration de la Russie au monde occidental.

Le ministre des Affaires extérieures, Kozyrev, a dit que pour être admise parmi les peuples ou les États civilisés—c'est le terme qu'il a utilisé—, la Russie devait d'abord entretenir des relations civilisées avec ses voisins immédiats. D'autre part, il a aussi affirmé que, pour construire un véritable État démocratique, la Russie devait renoncer à toute visée impériale.

Lorsque des problèmes se sont posés, notamment lorsque l'Estonie a refusé à une grande partie de sa population d'origine russe le droit de vote, Kozyrev s'est opposé, dans le débat qui a eu lieu en Russie, à ce que la Russie cherche à régler directement ce problème par des pressions économiques et des pressions de toutes natures avec l'Estonie, mais pose plutôt la question devant les organisations internationales.

Je dois dire que cette époque de la politique russe, c'est—à-dire de subordination complète de la politique à l'endroit des voisins aux nécessités de la politique avec le monde occidental, est une époque définitivement révolue. En raison des effets

[Traduction]

I agree totally with Janice Stein. I also believe that there are no major risks of conventional war in Europe, at least, in the foreseeable future.

The greatest risk as far as the former Soviet Union is concerned—what you call in English the *worst-case scenario*—would be a repeat of what has occurred in Yugoslavia over the whole of the former Soviet Union.

I believe that all the ingredients are presently in place in the former USSR for a repeat of the Yugoslav scenario. Let me just mention that 25 million Russians are presently living outside of the present Russian boundaries. The former Soviet states now have boundaries that are often artificial; Russia's borders, for example, do not correspond to any specific historical borders. In many countries, Russian minorities represent more or less compact majorities in certain regions. That is the case in Estonia and Ukraine, among others.

In that context, we can easily envisage a scenario in which an irresponsible Russian nationalist government would encourage Russian minorities living outside Russia's territory to proclaim their independence in the regions where they are a majority. The Russian army is either still present in these former Soviet states, as is the case in Estonia, or at close proximity, as in the case of the Ukraine. It might not even have to intervene directly to support an uprising by these Russian minorities; it may just have to provide them with weapons and logistical support.

This is the *worst-case scenario* of a repeat of the Yugoslav experience over the Russian territory.

I must say that it is rather fortunate that this has not yet happened. The reason it has not happened is that throughout 1992, and during part of 1993, the Russian government gave top priority to Russia's integration with the West.

The Minister of Foreign Affairs, Kozyrev, said that in order to be included among civilized nations or states—those were his words—Russia should start by maintaining civilized relations with its immediate neighbours. He also said that in order to build a genuinely democratic state, Russia should renounce any ideas of imperialism.

When problems occurred, particularly when Estonia refused to give the right to vote to a large portion of its population of Russian origin, Kozyrev, in the growing debates in Russia, was opposed to Russia's trying to solve the problem directly by applying economic and other pressure on Estonia. He suggested rather that the issue be raised with international organizations.

I must say that this period of Russian policy of complete subordination of its policy with respect to its neighbours to the requirements of its policy with the West is definitely over. Because of the catastrophic effects of the shock therapy applied

[Text]

catastrophiques de la thérapie de choc qui a été appliquée en 1992, on a assisté, au cours de la dernière année, à une remontée du nationalisme russe, pas seulement sous sa forme caricaturale et grotesque, qui a été incarnée par Jirinovski, mais sous toutes ses formes.

Cette montée du nationalisme russe est le résultat de la double humiliation qu'a connue la population russe depuis deux ans. Je dirais que les Russes ont connu d'abord une humiliation personnelle. Si on se fie aux statistiques officielles du gouvernement russe, plus de la moitié de la population est passée en dessous du seuil de la pauvreté. C'est ce que j'appelle une humiliation personnelle. Ceci s'est produit non seulement pour les Russes, mais pour tous les peuples de l'Europe de l'Est et de l'ancienne URSS, mais dans le cas de la Russie, cette humiliation personnelle de la dégradation du niveau de vie s'est doublée d'une humiliation nationale. Pourquoi? Parce que, contrairement aux autres nations qui ont gagné l'indépendance avec l'effondrement de l'URSS, les Russes ont l'impression que ce sont eux qui ont le plus perdu de l'effondrement de l'URSS, tout comme les Serbes ont l'impression que, de l'éclatement de la Yougoslavie, ce sont les Serbes qui ont le plus perdu. En même temps, les Russes avaient l'impression jusqu'à tout récemment d'appartenir à une grande puissance qui comptait sur la scène internationale. Maintenant, l'humiliation nationale se manifeste dans le fait qu'ils ont l'impression d'appartenir à un État qui a glissé presque au rang de pays du Tiers monde. J'exagère et je caricature, mais c'est un peu le sentiment de beaucoup de Russes. Donc, c'est cette double humiliation qui a provoqué la remontée du nationalisme russe.

Je dirais qu'entre les occidentalistes radicaux, qui ont été incarnés par Igor Gaidar et Kozyrez à une extrémité, et les ultranationalistes, qui sont incarnés à l'autre extrémité par Jirinovski, il y a un courant centriste. C'est ce courant centriste qui est actuellement au pouvoir en Russie et qui est à l'avant de la scène politique, tant en ce qui concerne la politique intérieure qu'extérieure.

Pour ce courant nationaliste centriste, difficile à qualifier de façon précise, qui domine la scène politique russe, la première priorité de la politique extérieure n'est plus l'aménagement de bonnes relations avec le monde occidental, encore que ce soit un objectif important, mais bien l'aménagement et le réaménagement politiques de l'ancien espace soviétique. La priorité est donnée maintenant au renforcement progressif de la Communauté des États indépendants autour de la Russie. La Communauté des États indépendants était une organisation parfaitement amorphe jusqu'à il y a peu de temps. Les autorités russes cherchent maintenant à en faire une organisation structurée, sous le leadership politique de la Russie.

Cela signifie notamment une politique russe beaucoup plus dure à l'endroit des anciennes républiques qui composaient l'URSS. Ouvertement, les dirigeants russes demandent au monde de reconnaître qu'il s'agit d'une sphère d'influence russe partout en ce qui concerne l'ancien espace soviétique. Les dirigeants russes revendiquent des bases militaires permanentes pour la Russie sur les territoires de l'Ukraine, de la Géorgie, de la Moldavie et de l'Asie centrale.

[Translation]

in 1992, during the past year, we have seen a rise of Russian nationalism, not only in its grotesque, caricatured form as incarnated by Zhirinovski, but in all its forms.

This rise in Russian nationalism has been caused by the dual humiliation experienced by the Russian people over the last two years. I would say that the first humiliation suffered by the Russians was a personal one. According to official statistics published by the Russian government, over half the people are now living below the poverty line. That is what I would describe as a personal humiliation. This happened not only to the Russians, but to all the people of Eastern Europe and the former USSR. However, in Russia's case, the personal humiliation and the deterioration in their standard of living was accompanied by a national humiliation as well. The reason is that unlike other nations that became independent when the USSR collapsed, the Russians feel that they have lost the most from the collapse of the former USSR, just as the Serbs feel that with the break-up of Yugoslavia, they are the ones who have lost the most. At the same time, the Russians, until very recently, thought they belonged to a great power, one that counted on the international scene. Now, the national humiliation is evident in the fact that they feel like they are part of a country that has almost become part of the Third World. I am overstating here, but to some extent, this is how the Russian people feel. Thus, as a result of this dual humiliation, we have seen a rise in Russian nationalism.

I would say that between the radical pro-West faction, exemplified by Egor Gaidar and Kozyrez on the one hand, and the ultra-nationalists exemplified by Zhirinovski, there is a centrist trend as well. This is the faction that is in power in Russia at the moment and it is in the forefront of the political scene, with respect to both domestic and foreign policy.

For this centrist national force, which is difficult to describe specifically, and is dominating the Russian political scene, the first foreign policy priority is no longer good relations with the West, although this is still an important objective, but rather the political alignment and realignment of the former Soviet sphere. The priority is now to progressively strengthen the Community of Independent States around Russia. Until recently, the Community of Independent States was a very amorphous organization. The Russian authorities are now trying to make it a structured organization, under Russia's political leadership.

One result of this is that Russian policy toward the former republics of the USSR is much more stringent. Openly, the Russian leaders are asking the world to recognize that this former Soviet sphere is an area of Russian influence. The Russian leaders are demanding permanent military bases for Russia in the Ukraine, Georgia, Moldavia and Central Asia.

[Texte]

[Traduction]

• 0940

Malgré cela, je ne dirais pas qu'un scénario yougoslave est imminent sur le territoire de l'ancienne URSS, heureusement. Pourquoi ce scénario n'est-il pas imminent? Parce que l'actuel gouvernement russe tient encore à conserver des relations harmonieuses avec le monde occidental même si ces relations sont devenues la deuxième priorité de la politique extérieure russe et non plus la première priorité.

Les relations de la Russie avec l'Ukraine ont été et demeurent le test le plus crucial pour l'avenir de cette région du monde. Dans ce domaine, le pire a pour l'instant été évité. Je dois dire qu'on a pu craindre le pire à la fin de l'année 1993, lors des élections qui ont eu lieu en Crimée, sur le territoire ukrainien. Le président Mechkov a été élu sur une plate-forme qui préconisait le détachement de la Crimée de l'Ukraine et son rattachement à la Russie et, peu après son élection, il a demandé un référendum sur le détachement de la Crimée de l'Ukraine.

Je dois dire là-dessus, et c'est quelque chose de plutôt rassurant, que c'est sous la pression de l'actuel gouvernement russe que le président de la Crimée, Mechkov, a modifié les termes de ce référendum, non plus pour le détachement de la Crimée, mais simplement pour renégocier les rapports de la Crimée avec le gouvernement ukrainien.

Je dirais que l'actuelle politique du gouvernement russe à l'égard de l'Ukraine en est une, non pas de démembrement de l'Ukraine, mais d'encouragement à la fédéralisation de l'Ukraine. Du point de vue russe, une fédéralisation de l'Ukraine présente plusieurs avantages. D'une part, elle permet d'éviter de mettre en cause les frontières de l'Ukraine, ce qui permet donc de garder de bonnes relations avec le monde occidental en ne faisant pas jouer à la Russie le rôle de vilain. D'autre part, cette formule est aussi avantageuse pour la Russie parce qu'elle lui permettrait d'entretenir des relations beaucoup plus étroites avec la Crimée, avec l'Ukraine de l'Est. Cela permettrait aussi d'isoler quelque peu les nationalistes ukrainiens de l'Ouest en leur donnant un État à eux, un État fédéré à l'intérieur de l'Ukraine, et cela permettrait, du point de vue russe, d'affaiblir le gouvernement central ukrainien et de le rendre plus malléable dans les tractations pour le développement de la Communauté des États indépendants.

Cette politique de fédéralisation que préconise et qu'encourage la Russie, c'est un peu le même *pattern* que celui qui caractérise la politique russe à l'endroit de la Géorgie, notamment, à l'endroit de la Moldavie et aussi à l'endroit de l'Azerbaïdjan.

Cette politique à l'endroit de l'Ukraine pourrait être favorisée par la tendance à l'éclatement de l'Ukraine, qui vient d'être confirmée par le résultat des dernières élections ukrainiennes, mais ces résultats ne sont pas encore complets parce qu'il devra y avoir de nouvelles élections dans plusieurs circonscriptions où les résultats n'ont pas été concluants. Je pourrai reprendre ceci au niveau de la discussion.

Donc, on peut entrevoir une période très difficile et très délicate dans un proche avenir pour ce qui est des relations entre l'Ukraine et la Russie. Je crois que le Canada va être interpellé sur cette question difficile et déterminante pour

Despite that, I would not say that a repeat of what happened in Yugoslavia is imminent in the former USSR—fortunately. I say this because the present Russian government still wants to maintain harmonious relations with the West, even though this has become the second priority of Russian foreign policy, not the first.

Russia's relations with the Ukraine have been and remain the most crucial test for the future for this part of the world. In this regard, the worst has been avoided for the time being. I must say that there was reason to fear the worst at the end of 1993, during the elections in Crimea, on Ukrainian territory. President Mechkov was elected on a platform that advocated Crimea's separation from the Ukraine and its attachment to Russia. Shortly after being elected, he called for a referendum on the separation of Crimea from the Ukraine.

I must say, and this is something that is rather reassuring, that it was as a result of pressure from the current Russian government that Mechkov, the president of Crimea, changed the terms of the referendum. It did not refer to the separation of Crimea, but rather to renegotiating Crimea's relations with the Ukrainian government.

I would say that the present policy of the Russian government with respect to the Ukraine not only does not advocate the break up of the Ukraine, but rather promotes its federalization. From the Russian standpoint, there are a number of benefits that would result from the federalization of the Ukraine. On the one hand, it would mean that the Ukraine's borders would not be questioned, and this would make it possible to maintain good relations with the West, in that Russia would not be made into the villain. On the other hand, this approach is also beneficial to Russia, because it would allow Russia to maintain much closer relations with Crimea, with Eastern Ukraine. The policy would also make it possible to isolate somewhat the Ukrainian nationalists in the West by giving them their own state, a federated state within the Ukraine. From the Russian point of view, the policy would make it possible to weaken the central Ukrainian government and make it more malleable in negotiations for the development of the Community of Independent States.

The policy of federalization advocated and promoted by Russia is similar to the Russian policy with respect to Georgia, Moldavia and Azerbaijan.

This policy towards the Ukraine could be fostered by the Ukraine's tendency to break up. This is just being confirmed by the results of the recent Ukrainian elections. However, these results are not yet complete, because there are to be some new elections held in a number of ridings where the results were not conclusive. I could come back to this point during the discussion.

Thus, we can anticipate a very difficult and sensitive period in the near future with respect to relations between the Ukraine and Russia. I think that Canada will be affected by this difficult and decisive issue involving the future of the region. I say this

[Text]

l'avenir de la région. Pourquoi? À cause de l'importante minorité ukrainienne du Canada. Le Canada sera plus interpellé que les autres alliés occidentaux dans les difficultés et les tensions qui peuvent surgir entre la Russie et l'Ukraine, qui vont surgir, qui sont déjà là de toute façon. Je pense que c'est ici que le Canada pourrait être appelé à jouer un rôle important de diplomatie préventive, parce que le Canada a actuellement de bonnes relations, non seulement avec l'Ukraine, mais aussi avec la Russie.

Je pense que la réaffirmation de la prépondérance russe dans cette région du monde est inévitable. Si elle doit se faire, et je pense qu'elle se fera, il faudra faire en sorte qu'elle se fasse de façon civilisée et sans violence. Le Canada et les pays occidentaux en général y peuvent quelque chose, non pas par la force, mais parce que la Russie veut toujours garder des relations relativement harmonieuses avec le Canada et le monde occidental en général. Le Canada et le monde occidental doivent faire en sorte que la Russie garde cet intérêt à maintenir un minimum de relations harmonieuses avec le monde occidental.

● 0945

À cet égard, la politique de l'OTAN a été parfaitement bien avisée en ce qui concerne les modalités d'intégration des pays de l'Europe de l'Est à l'OTAN. Plusieurs pays de l'Europe de l'Est demandaient une intégration immédiate. Si cela avait été fait de façon sélective, seulement pour certains pays de l'Europe de l'Est, cela aurait eu pour effet de créer, ne serait-ce que tendanciellement, un nouveau cordon sanitaire face à la Russie. Cela aurait accentué les tendances nationalistes en Russie. Cela aurait nui à toute la légitimité des forces occidentalistes à l'intérieur de la Russie qui ont fait cette révolution au nom de la réintégration de la Russie au monde occidental. Isoler la Russie du monde occidental en incluant à titre de membres de plein droit de l'OTAN un certain nombre de pays de l'Europe de l'Est aurait délégitimé toute la politique des occidentalistes russes et encouragé l'isolationnisme et une remontée beaucoup plus virulente du nationalisme russe. Je pense donc que la politique de l'OTAN d'y aller prudemment dans l'intégration des pays de l'Europe de l'Est, en gardant la porte ouverte à la Russie, a été une politique bien avisée.

Je crois que le Canada devrait continuer à oeuvrer dans ce sens de telle sorte que l'actuel gouvernement russe garde cet intérêt dans le maintien des relations avec l'Ouest, ce qui est le seul moyen de faire en sorte qu'un scénario de type yougoslave ne puisse se manifester sur ce territoire dans le processus actuel, qui à mon avis est inévitable, de réaffirmation de l'autorité et de l'influence russes dans cette région.

Je vous remercie.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Lévesque.

To conclude the presentations from the panelists, I ask Mr. John Halstead to take the floor.

Mr. John Halstead (Individual Presentation): Thank you.

With the end of the Cold War, the nature of the security threat has certainly changed. The other speakers have already drawn attention to this. We have moved from the high-risk but relatively stable east-west nuclear confrontation to a relatively

[Translation]

because of the large Ukrainian minority living in Canada. Canada will be more affected than other western allies by the difficulties and tensions that may and will occur, and which already exist in any case, between Russia and the Ukraine. I think this is where Canada could be called upon to play an important role in preventive diplomacy, because at the moment, Canada has good relations not only with the Ukraine, but also with Russia.

I think a reaffirmation of Russian authority in this part of the world is inevitable. If this is the case, and I think it will be, this reaffirmation must occur in a civilized manner, without violence. Canada and the West generally can do something to help here, not through force, but because Russia still wants to maintain relatively harmonious relations with Canada and the West. Canada and the West must ensure that Russia maintains this interest in having at least basic harmonious relations with the West.

In this regard, NATO's policy was very well-advised insofar as the integration of Eastern European countries into the organization was concerned. Several Eastern European countries requested immediate entry. If NATO had agreed to integrate certain Eastern European countries only, in a selective way, this would have created, if only perceptually, a new *cordon sanitaire* opposite Russia. It would have intensified nationalist tendencies in Russia. It would have undermined the legitimacy or Western-leaning forces within Russia that brought about this revolution to reintegrate Russia to the Western world. Isolating Russia from the Western world by including a certain number of Eastern European countries as full-fledged members of NATO would have negated the legitimacy of all of the policies of Russia's pro-Western groups; it would have encouraged isolationism and a new, much more virulent upsurge of Russian nationalism. Thus, I believe NATO's prudent policy with regard to the inclusion of Eastern European countries, a policy which kept the door open to Russia, was a very sensible one.

I believe Canada should continue to work along those lines in order to encourage the present Russian government to maintain that interest in pursuing its relations with the West. I believe that is the only way of avoiding a repetition of the type of situation we have seen in Yugoslavia in light of the current—I believe inevitable—process of reaffirmation of Russian authority and influence in that region.

Thank you.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Lévesque.

Pour conclure les exposés de notre groupe d'étude, je vais demander à M. John Halstead de prendre la parole.

M. John Halstead (présentation individuelle): Merci.

La fin de la guerre froide a certainement été suivie d'une modification de la menace qui pesait sur notre sécurité. Les autres intervenants l'ont d'ailleurs déjà fait remarquer. Nous sommes passés d'un état de confrontation, d'un point

[Texte]

low-risk but highly unstable situation of economic dislocation, political turmoil, and ethnic conflict, particularly in eastern Europe and the former Soviet Union. The risks today may be of a lower order, but they are multi-dimensional, multi-directional, and much more difficult to predict. They are also likely to be intrastate as much as interstate, and to raise problems of societal disintegration, starvation, and massive population movements.

All of this has to be seen against a background of globalization, of a redistribution of power—both functionally, from military to economic, and geographically, from bipolar to multipolar—and of the reshaping of the nation state by pressures from the outside to accept limitations on sovereignty in the interests of international cooperation, and from the inside to delegate authority to substate actors.

I think we all agree that the collapse of the Soviet Union has removed the threat of any direct military attack against the west, at least for the foreseeable future, but the end of the Cold War has clearly not brought peace. We are in a situation of uncertainty and transition, transition from the bipolar order of the Cold War to a new order—or disorder—in which the requirement is no longer for the collective defence of the west against the east, but rather for a collective security regime to protect peace-loving states against the unauthorized use of force to settle disputes.

It is a transition for the United Nations, which has new opportunities but also greater challenges, and which has not so far been given the structures, resources, or political guidance to meet those challenges. It is a transition for both NATO and CSCE, the Conference on Security and Cooperation in Europe. As Janice Stein has rightly pointed out, NATO has extended the hand of friendship to its former adversaries, including Russia, and has invited them, through the Partnership for Peace, to engage in joint planning, training, and exercises for peacekeeping operations. The CSCE is developing institutions and procedures for conflict prevention and resolution, and both have agreed to work together and with the United Nations.

It is a transition too for Canada's most important partnership—that with the United States. On the one hand Canadian territory has lost much of its strategic importance, but on the other hand Canada is involved in an economic integration process with the United States that has political and security spin-offs.

[Traduction]

d'équilibre nucléaire à hauts risques, quoique relativement stable, à une situation très instable de désarticulation économique, de bouleversement politique et de conflits ethniques, surtout en Europe de l'Est et sur le territoire de ce qui était l'Union soviétique. Les risques ne sont peut-être pas aussi grands qu'ils l'étaient, mais ils sont multidimensionnels, multidirectionnels et beaucoup plus difficiles à prédire. Ces risques existent à l'intérieur des États tout autant qu'entre eux, et ils peuvent causer des problèmes de désintégration sociétale, de famine et des mouvements massifs de population.

Il faut voir tout cela dans le contexte de la mondialisation, de la redistribution du pouvoir—c'est vrai sur le plan fonctionnel, car le pouvoir passe du militaire à l'économique, et sur le plan géographique, où il devient multipolaire plutôt que bipolaire—et de la redéfinition de l'État nation par les pressions qui s'exercent de l'extérieur et qui poussent les nations à accepter certaines limites à leur souveraineté dans l'intérêt de la coopération internationale; ces pressions viennent aussi de l'intérieur, où on pousse les gouvernements à déléguer de l'autorité à des intervenants à d'autres paliers.

Je pense que nous sommes tous d'accord pour dire que l'effondrement de l'Union soviétique a éliminé la menace d'une attaque militaire directe contre l'Occident, du moins pour ce qui est de l'avenir prévisible, mais il est clair aussi que la fin de la guerre froide n'a pas entraîné la paix. Nous sommes dans une situation d'incertitude et de transition dans laquelle nous évoluons de l'ordre bipolaire de la guerre froide vers un nouvel ordre, ou un nouveau désordre. Il n'est plus nécessaire d'assurer la défense collective de l'Ouest contre l'Est; il nous faut maintenant un régime de sécurité collective qui nous permet de protéger les États pacifiques contre l'usage illégitime de la force par certains pour régler les différends.

C'est une transition pour les Nations unies qui sont confrontées à de nouvelles possibilités mais aussi à des défis plus importants, qui n'ont pas encore les structures, les ressources et les directives politiques nécessaires pour y faire face. C'est une transition pour l'OTAN et pour la CSCE, la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe. Comme l'a dit fort judicieusement Janice Stein, l'OTAN a tendu une main amicale à ses anciens adversaires, y compris la Russie, et les a invités, dans le cadre du partenariat pour la paix, à participer avec elle à la planification, à la formation et aux exercices entrepris pour les opérations de maintien de la paix. La CSCE élabore actuellement des institutions et procédures en vue de la prévention et du règlement de conflits, et les deux organismes ont décidé de travailler ensemble ainsi qu'avec les Nations unies.

Il s'agit aussi d'une transition pour ce qui est du partenariat le plus important du Canada, son partenariat avec les États-Unis. D'un côté, le territoire du Canada a perdu une bonne partie de son importance stratégique, mais de l'autre, le Canada s'est engagé avec les États-Unis dans un processus d'intégration économique qui a des retombées dans le domaine de la politique et de la sécurité.

[Text]

If the international community is to develop a collective security regime to meet the needs of the post-Cold War era, I suggest it will have to recognize, first of all, a requirement for legitimate force to back up diplomatic measures to deter, prevent or counter the unauthorized use of force, just as it is necessary in our civil society to have a police force able to deal with the unauthorized use of force.

We will also have to elaborate a mechanism to bring diplomatic, economic, and military measures together in an integrated continuum of what I would call escalation management, including preventive diplomacy, peace-making, crisis management and peace-building, with the emphasis on prevention rather than cure.

We'll have to develop clear and consistent criteria for intervention in accordance with accepted norms of international law, and by this I mean intervention by the United Nations. We'll also need to work out a division of labour between the United Nations and regional organizations such as NATO and the CSCE, in which each will play the role for which it is best suited, taking account of the assets each has at its disposal.

What are the implications for Canada's foreign policies and priorities? The maintenance of international law and order is as important for Canada's security as a rule-based international trade and payment system is for its prosperity. Canada can best serve this national interest by an internationalist security policy, in which foreign policy is supported by a credible defence policy, and defence policy serves well defined foreign policy objectives.

Internationalist, in my view, means cooperating with like-minded countries. This cooperation yields benefits in terms of a voice in and an ear at international councils, but also imposes responsibilities in terms of commitments and resources. It is unrealistic to set foreign or defence policy goals without regard to the resources available, but I think it would also be self-defeating to define foreign and defence policies as a function solely of residual financial resources.

Canada is in a position to contribute to all three dimensions of what I have proposed as an escalation management mechanism. That is, the political, the economic, and the military for prevention and control of conflict. For the military dimension, the Canadian forces need to be multi-purpose, not general purpose, combat-ready, and equipped to operate in a combined arms environment, as experience has shown.

Canada should urge NATO to continue moving towards a collective security role and should make its assigned forces—the brigade group, mobile battalion, and aircraft held in Canada in case of emergency, which was referred to earlier by both Janice

[Translation]

Pour pouvoir élaborer un régime de sécurité collective répondant aux besoins de l'époque qui a succédé à la guerre froide, la communauté internationale devra à mon avis commencer par reconnaître la nécessité du recours à la force légitime pour appuyer les initiatives diplomatiques visant à éviter ou contrer un recours illégitime à la force, de la même façon qu'il est nécessaire dans notre société civile de disposer d'un corps policier capable d'intervenir face à une utilisation illégitime de la force.

Nous devons aussi élaborer un mécanisme d'intégration continue des dispositifs diplomatiques, économiques et militaires que j'appellerai la gestion progressive, et qui engloberait la diplomatie préventive, l'imposition de la paix, la gestion des crises et le renforcement de la paix en mettant l'accent sur la prévention plutôt que sur le remède.

Nous allons devoir élaborer des critères clairs et cohérents d'intervention conformes aux normes acceptées du droit international, et j'entends par cela l'intervention des Nations unies. Nous allons aussi devoir répartir les tâches entre les Nations unies et les organisations régionales telles que l'OTAN et la CSCE, chacun jouant le rôle qui lui conviendra le mieux en fonction de ses disponibilités.

Quelles sont les conséquences que cela entraîne sur le plan des politiques et des priorités étrangères du Canada? Le maintien du droit et de l'ordre internationaux est aussi important pour la sécurité du Canada qu'un régime international structuré de commerce et de paiement l'est pour sa prospérité. Le meilleur moyen de servir notre intérêt national est d'adhérer à une politique de sécurité internationaliste en appuyant notre politique étrangère par une politique de défense crédible au service d'objectifs de politique étrangère clairement définis.

L'internationalisme signifie à mon avis la collaboration avec des pays aux préoccupations similaires. Cette coopération est payante dans la mesure où elle nous donne une voix et une oreille au sein des conseils internationaux, mais elle impose aussi des responsabilités au niveau des engagements et des ressources. Il serait fantaisiste de vouloir élaborer une politique étrangère ou de défense sans tenir compte des ressources disponibles, mais je pense aussi que ce serait une erreur de vouloir définir la politique étrangère et la politique de défense en fonction uniquement des ressources financières résiduelles.

Le Canada est en mesure de contribuer aux trois aspects du mécanisme de gestion progressive que je propose, autrement dit la dimension politique, économique et militaire de la prévention et du contrôle des conflits. Pour ce qui est de la dimension militaire, les Forces canadiennes doivent être pluri-opérationnelles, et non polyvalentes, prêtes au combat et équipées pour intervenir dans des situations où plusieurs types d'armements entrent en jeu, comme l'expérience l'a montré.

Le Canada devrait encourager vivement l'OTAN à continuer d'évoluer vers un rôle de sécurité collective et devrait proposer les services de ses forces désignées, le groupe brigade, le bataillon mobile et les avions prêts à intervenir en cas

[Texte]

Stein and Maurice Archdeacon—available as appropriate and in consultation with NATO for collective security operations. Canada should also urge the CSCE to strengthen further its institutional and procedural capabilities for conflict, prevention, and resolution.

I think there needs to be some clarification of what we mean by maintaining NATO's commitments. As I listened to Janice Stein and Maurice Archdeacon, I had the impression that what they meant by that was maintain them unchanged in their present form. When I say maintain NATO commitments, I mean maintain some NATO commitments, but not necessarily leave them unchanged, because of course NATO's own forestructure has been changed and is changing to smaller, more mobile units, multinational units, better suited to deal with the collective security mission that NATO is now taking on. So it would be only logical for Canada to restructure its NATO commitments—maintain commitments, but restructure them to meet the new mission as well.

I think our NATO allies expect us to maintain commitments to that alliance; otherwise, what would be the contribution that Canada would make to the alliance? I think they were perhaps a little surprised when we withdrew our NATO forces from Europe on the one hand and then sent forces back to Europe under the United Nations umbrella to operate in the former Yugoslavia.

I said a moment ago that we should maintain multi-purpose forces, not general-purpose forces. These existing NATO commitments, in their present form, are in fact not general-purpose forces in the proper sense of the term. Moreover, they have undergone changes over the years and there is no reason why they shouldn't undergo further change, as I said, to adapt to the collective security functions of NATO.

On the face of it, Maurice Archdeacon's fourth option of contributing well-equipped, combat-ready, highly professional troops to international security sounds very much like what I am suggesting in terms of a restructured commitment to NATO.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Halstead.

I thank the panelists again for laying the foundation for the discussion that is now to take place. We have two hours, and that gives us an opportunity I think to try to sort out as much as possible what might be a security policy for Canada.

The committee has to, at a certain point, reach conclusions, and maybe today we could advance that process by seeking further clarification and further specifics, and also explore whether there are any basic disagreements among this particular panel. I will have that objective in mind as we go through our discussion.

[Traduction]

d'urgence, dont ont parlé aussi bien Janice Stein que Maurice Archdeacon tout à l'heure, suivant les circonstances et en consultation avec l'OTAN, pour des opérations de sécurité collective. Le Canada devrait aussi recommander vivement à la CSCE de renforcer encore son dispositif institutionnel et ses procédures de prévention et de règlement des conflits.

Je pense qu'il faut préciser ce que nous entendons pas le maintien des engagements de l'OTAN. En écoutant Janice Stein et Maurice Archdeacon, j'ai eu l'impression qu'ils envisageaient de les conserver tel quel. Quand je parle de maintenir les engagements de l'OTAN, je parle d'en maintenir certains, mais pas nécessairement sous la même forme car la propre structure de l'OTAN a évolué et l'organisation est en train de se transformer en unités plus petites, plus mobiles et multinationales, mieux adaptées à la nouvelle mission de sécurité collective de l'OTAN. Il serait donc parfaitement logique que le Canada restructure lui aussi ses engagements auprès de l'OTAN, qu'il les maintienne mais en les restructurant en fonction là encore de la nouvelle mission.

Je pense que nos alliés comptent sur le maintien de nos engagements auprès de l'Alliance; sans cela, quel serait l'apport du Canada à l'Alliance? Je crois qu'ils ont été un peu étonnés de nous voir retirer nos troupes stationnées en Europe sous le commandement de l'OTAN, d'un côté, et renvoyer d'un autre côté des forces en Europe sous la bannière des Nations unies pour intervenir dans l'ex-Yougoslavie.

Je disais il y a quelques instants que nous devrions conserver des forces pluri-opérationnelles et non des forces polyvalentes. Les forces que nous mettons actuellement à la disposition de l'OTAN ne sont pas en fait des forces polyvalentes au sens propre du terme. Elles ont en outre évolué au fil des ans et il n'y a pas de raison pour que cette évolution ne se poursuive pas afin d'adapter ces forces, comme je le disais, aux fonctions de protection de la sécurité collective de l'OTAN.

La quatrième option proposée par Maurice Archdeacon, qui consiste à affecter des troupes bien équipées, prêtes au combat et d'un haut degré de professionnalisme à la sécurité internationale, ressemble beaucoup au type d'engagement restructuré que je propose à l'égard de l'OTAN.

Merci beaucoup.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Halstead.

Je remercie encore une fois nos panélistes d'avoir préparé le terrain à la discussion que nous allons maintenant avoir. Nous avons deux heures, ce qui devrait nous permettre de définir le mieux possible ce que pourrait être la politique de sécurité du Canada.

Le comité devra à un moment donné formuler des conclusions, et nous pourrions peut-être progresser vers ces conclusions aujourd'hui en obtenant plus de précisions et de détails précis et en cherchant aussi à voir s'il existe des désaccords chez nos invités d'aujourd'hui. C'est ce que je chercherai à savoir tout au long de cette discussion.

• 1000

I have a list of a number of members of the committee, beginning with Mr. Graham, followed by Mr. English and Mr. Flis. I invite any others to submit their names and we will see they get in.

J'ai une liste de ceux des membres du comité qui désirent intervenir et elle commence avec M. Graham, suivi par MM. English et Flis. Les autres n'auront qu'à me faire signe et nous les inscrirons.

[Text]

M. Graham (Rosedale): Monsieur le président, ma première question s'adresse à M. Lévesque, mais j'invite aussi les autres à participer à la réponse.

Pour commencer, j'aimerais dire que j'ai trouvé très curieuse l'absence de toute référence à la Chine dans toutes les présentations. On est un peu eurocentrique, si je puis dire. Je me souviens des mots de Napoléon: Lorsque la Chine s'éveillera, le monde tremblera. La Chine commence à se réveiller et nous n'en parlons pas. J'en suis un peu surpris, mais mettons cela de côté.

Monsieur Lévesque, vous êtes le seul du panel à avoir parlé d'une menace concrète. Êtes-vous d'accord sur les solutions que proposent M^{me} Stein, M. Archdeacon et M. Halstead? N'est-ce pas plutôt aux Européens de régler la menace que vous envisagez, soit une sorte de désintégration de l'Europe de l'Est? Envisagez-vous une participation militaire du Canada à cela?

J'ai bien écouté M. Halstead. Il a dit qu'il y avait une nouvelle forme de menace. C'est la notion de souveraineté qui change. Il a parlé d'ingérence légitime. Qui va définir la légitimité de l'ingérence? Prenons le cas de l'Ukraine que vous avez mentionné et le cas précis de la centrale nucléaire de Tchernobyl, qui est une forme de bombe qui attend d'exploser pour poser des problèmes aux voisins. Est-ce que vous incluez cela dans votre liste de menaces qui justifieraient une forme d'ingérence ou d'activité canadienne sur la scène de l'Europe de l'Est?

M. Lévesque: Vous avez soulevé beaucoup de questions. Je relèverai un peu la première.

Effectivement, personne n'a beaucoup parlé de la Chine. En ce qui me concerne, c'est parce que j'ai essayé de parler des aires de sécurité traditionnelles du Canada: le Canada est membre de l'OTAN, l'Europe et la mission traditionnelle de l'OTAN. Cela m'a amené à parler de l'ex-URSS, qui est mon domaine de spécialisation, mais vous me tendez une perche parce que je me suis toujours beaucoup intéressé à la Chine.

Pour l'instant, la Chine ne pose pas un grand problème, mais les jours du régime chinois sont probablement comptés. Je pense que le régime chinois ne va pas survivre encore très longtemps. Je m'avance peut-être un peu, mais je dirais qu'après la mort de Deng Xiaoping, qui est l'arbitre entre les différentes factions du pouvoir chinois, on pourra entrevoir une période de grande instabilité à l'intérieur de la Chine.

Cela dit, même si régime chinois devait tomber, comme je pense que cela se produira, je ne pense pas que le chaos économique serait aussi grand en Chine que celui qu'on peut constater sur le territoire de l'ancienne URSS, qui est un facteur de déséquilibre politique et qui joue un rôle dans le potentiel de violence, dans la mesure où un état de pauvreté fait en sorte que lorsqu'on a moins à perdre, les participants sont beaucoup plus enclins à la violence.

Sur le territoire chinois, la réforme économique, jusqu'à maintenant, a largement réussi la transition à l'économie de marché. Curieusement, même si c'est un régime communiste qui est au pouvoir en ce moment en Chine, la transition à l'économie de marché est probablement plus avancée en ce moment en Chine qu'elle ne l'est sur le territoire de l'ancienne URSS. En conséquence, je pense qu'une dislocation de la Chine aurait moins de conséquences catastrophiques en termes d'effondrement économique.

[Translation]

Mr. Graham (Rosedale): Mr. Chairman, my first question is for Mr. Lévesque but I would invite the others to answer also.

I would first like to say that I find the absence of any reference to China in any of the presentations rather curious. We're a bit Euro-centric, if I may. I remember the words of Napoleon: When China awakes, the world shall tremble. China is starting to awaken and we're not saying anything about it. I'm a bit surprised, but let's leave that aside.

Mr. Lévesque, you're the only one on the panel to have said anything about a concrete threat. Do you agree with the solutions proposed by Ms Stein, Mr. Archdeacon and Mr. Halstead? Isn't it rather up to the Europeans to deal with the threat that you see developing, a kind of disintegration of Eastern Europe? Do you see any military role for Canada in all that?

I listened well to Mr. Halstead. He told us there's a new kind of threat. It's the idea of sovereignty that's changing. He spoke about legitimate interference. Who is going to define legitimate interference? Let's take the case of Ukraine that you mentioned and the more specific case of the Chernobyl nuclear plant which is a kind of bomb just waiting to explode and create problems for the neighbours. Do you include that in your list of threats justifying some form or another of Canadian interference or activity in the Eastern European theatre.

Mr. Lévesque: You have raised several questions. I will deal partially with the first one.

It is true that no one said much about China. As far as I am concerned, it's because I tried to address Canada's traditional security areas. Canada is a member of NATO, and Europe is NATO's traditional concern. Which brought me to address the ex-USSR, my area of specialization, but you're giving me an opening here because I've always been very interested in China.

For the time being, China is no great problem, but the days of the Chinese regime are probably counted. I don't think the regime will survive very much longer. Maybe I'm sticking my neck out a little, but I think that after the death of Deng Xiaoping, who is the referee between the different Chinese power factions, a period of great instability within China can be foreseen.

That said, even if the Chinese regime were to fall, as I think it will, I don't think that the economic chaos will be as great in China as what we are witnessing for the former USSR, which is a factor of political instability and which has a role to play in the area of potential violence insofar as a state of poverty means you have less to lose and so the participants are far more inclined towards violence.

In China to date, economic reform has largely been a success in moving towards a market economy. Curiously, even though a communist regime is in power in China right now, the transition to a market economy is probably further advanced now in China than it is in the former USSR. So I think that disruption in China would have far less catastrophic consequences in terms of an economic breakdown.

[Texte]

[Traduction]

• 1005

Néanmoins, je pense qu'il y a aussi de grandes incertitudes. Avec le changement du régime chinois, il y a aussi un risque d'éclatement de la Chine, non pas tellement sur une base nationale, puisque les Han, ou les Chinois, forment 90 p. 100 de la population, encore qu'il y ait des régions comme le Tibet qui pourraient être tentées de prendre une plus grande autonomie, mais sur une base d'intérêts économiques régionaux. Le maintien de l'unité est d'ailleurs un problème traditionnel de la Chine. Au cours de toute son histoire, la Chine a eu un problème de maintien de l'unité de ce grand territoire.

Donc, il y a des risques à moyen terme en ce qui concerne la Chine, mais qui intéressent peut-être moins directement le Canada et qui interpellent peut-être moins directement le Canada. L'Europe est l'aire de sécurité traditionnelle dans laquelle le Canada a été le plus impliqué jusqu'à récemment.

Pour revenir à votre deuxième question, en cas d'éclatement ou de conflit armé sur le territoire de l'ex-URSS, je ne pense pas que, sur le plan militaire, le Canada pourra faire beaucoup plus ou moins que ce qu'il a déjà fait en Yougoslavie.

Vous me demandez si ce sera le rôle des Européens ou si le Canada devra faire quelque chose. Ce sera une décision, bien sûr, que le Canada devra envisager. Je pense que les forces conventionnelles classiques de l'OTAN seront largement impuissantes dans un tel cas et que le Canada devra revoir les modalités de sa contribution avec l'OTAN.

Je pense que l'appartenance du Canada à l'OTAN doit être absolument maintenue, parce que l'OTAN est la structure la plus stabilisante qui puisse exister en Europe actuellement. L'OTAN, comme le disait Janice Stein, est un peu l'embryon d'un système de sécurité collective en Europe. La CSCE est quelque chose de trop peu structuré en ce moment pour jouer un rôle de système de sécurité collective pour l'Europe. L'OTAN exerce une force d'attraction et un exemple sur l'Europe de l'Est. Je crois que le Canada devrait définir sa mission dans l'OTAN et continuer d'y participer.

M. Graham: J'aimerais vous demander une précision sur l'OTAN. Pourquoi dites-vous que l'OTAN est en train de devenir un instrument de sécurité collective alors que le premier partenaire de l'OTAN ne veut pas contribuer ses troupes? L'OTAN est un énorme mécanisme de bombes et d'avions des États-Unis, mais ces derniers n'envoient pas de troupes. Est-ce là la spécialisation de M^{me} Stein? Ce sont les Américains qui donnent tous les satellites et c'est nous qui donnons les troupes? Est-ce un bon équilibre de distribution des forces dans ce nouveau monde?

M. Lévesque: Je ne voudrais pas répondre à la place de M^{me} Stein. Elle le fera elle-même. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour déplorer le fait que les États-Unis ne veulent pas commettre des troupes à l'intérieur de l'OTAN, mais même si les États-Unis ne le veulent pas, ce n'est pas une raison pour détruire la seule structure qui existe et à partir de laquelle on peut encore espérer garder un certain élément de stabilité à l'intérieur de l'Europe.

Je m'arrêterai là-dessus pour laisser M^{me} Stein répondre pour ce qui la concerne.

Nevertheless, I think there is also great uncertainty. With a change in the Chinese regime, there's also a risk of China splitting apart not so much on a national basis, as the Han, or Chinese, make up 90% of the population, even though there are regions like Tibet which might be tempted by greater independence, but simply based on regional economic interests. Maintaining unity, anyway, is a traditional Chinese problem. Throughout its history, China has had a problem maintaining unity over this vast territory.

So there are medium term risks for China but they may interest or address Canada less directly. Europe is the traditional security area where Canada has been most involved until recently.

To go on to your second question, in case of upheavals or armed conflict in the former USSR, I don't think that militarily Canada will be able to do much more or less than what it's already done in Yugoslavia.

You are asking me if it would be up to the Europeans or if Canada should do something. Of course, Canada will have to look at that decision. I think that NATO's conventional forces will be mostly powerless in such a case and that Canada will have to review the terms of its contribution with NATO.

I think that Canada's participation in NATO should absolutely be maintained because NATO is the most stabilizing structure that can be found in Europe right now. As Janice Stein said, NATO is sort of an embryo of a collective security system in Europe. The CSCE isn't well structured enough right now to play a role in Europe's collective security system. NATO has a force of attraction and stands as an example for Eastern Europe. I think that Canada should define its mission in NATO and maintain its participation.

Mr. Graham: I'd like you to be more specific about NATO. Why do you say that NATO is becoming an instrument of collective security while NATO's first partner does not want to involve its troops? NATO is an enormous mechanism of U.S. bombs and airplanes, but they don't send any troops. Is that Ms Stein's specialization? The Americans give us all the satellites and we provide all the troops? Is that a proper balance in the distribution of forces in this new world?

Mr. Lévesque: I wouldn't want to answer for Ms Stein. She can do that herself. I completely agree with you in deploring the fact that the U.S. won't commit any troops within NATO, but even if the U.S. doesn't want to, that's no reason to destroy the only existing structure on which we can still hope to keep some element of stability in Europe.

I'll stop there and let Ms Stein answer for herself.

[Text]

Mr. Archdeacon: Perhaps, Mr. Chairman, I could just intervene for a moment. Ambassador Halstead earlier talked about the Europeans being surprised Canada would withdraw its troops and then send them back into Bosnia from overseas rather than from where they'd originally been in Germany. There seems to be some confusion about under whose aegis those troops are working. The Danes, the French, the British and the Canadians in Bosnia are all under the United Nations, not under NATO. NATO isn't active in Bosnia at all except when it goes in with aircraft and bombs something or other.

Mr. Graham: That's rather weird.

Mr. Archdeacon: Yes, but I doubt very much if the Danes were surprised Canada went out of Europe in NATO and went back in again in the United Nations. We go over all the world under the aegis of the United Nations.

The Americans have refused to put in ground troops working for the United Nations. That's been accepted in Somalia and in some other instances. It's their traditional foreign policy.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I turn to Mr. English. I will ensure that each of the panellists will have an opportunity as time goes on, but I want to move ahead and hope that we can be more clipped in our questions and answers, so that we cover more ground.

• 1010

Mr. English (Kitchener): Thank you, Mr. Chairman. I'll try to be clipped here. Especially since Mr. Graham asked my question, it's easy to be clipped. I'll ask a different question.

Ms Stein said at one point that foreign and defence policy must be more closely integrated, and Mr. Archdeacon said almost the same thing, in terms of how armed forces can contribute to foreign policy. I took it from what you were saying that such integration does not occur now, or has not occurred in recent times, and the armed forces currently are not contributing to foreign policy. That's a quotation from what you said, Mr. Archdeacon.

How would you envisage such an integration taking place institutionally, in terms of effective linkages? It has been a long-term problem in Canadian history. One prime minister once said that we didn't have a foreign policy, we had only a defence policy. It seems to have worked well in the 1950s. There were good studies of it then. I think Mr. Halstead worked in defence liaison once, which was an attempt to work out these linkages.

Clearly there have been some difficulties recently. What could we do to improve the situation? What implication does it have for this committee and for the review going on of defence policy?

Ms Stein: I can only agree, but not necessarily with your choice of words to describe a situation in which, in my view, foreign and defence policy are not adequately integrated. I would not necessarily draw the conclusion that Canadian defence policy doesn't contribute to foreign policy.

[Translation]

M. Archdeacon: Monsieur le président, vous me permettez peut-être d'intervenir un instant. Un peu plus tôt, l'ambassadeur Halstead a dit que les Européens étaient surpris que le Canada retirent ses troupes de l'Allemagne, pour les renvoyer ensuite en Bosnie. Il semble y avoir une certaine confusion quant à l'égide sous laquelle se trouvent placées ces troupes. Les Danois, les Français, les Britanniques et les Canadiens en Bosnie se trouvent tous sous l'égide des Nations unies, pas de l'OTAN. L'OTAN ne participe à aucune activité en Bosnie sauf lorsqu'elle y dépêche des avions pour bombarder ici ou là.

M. Graham: C'est plutôt bizarre.

M. Archdeacon: Oui, mais je doute fort que les Danois aient été surpris de voir le Canada se retirer de l'Europe sous l'égide de l'OTAN pour ensuite y retourner sous celle des Nations unies. Nous parcourons le monde sous l'égide des Nations unies.

Les Américains ont refusé de mettre des forces terrestres au service des Nations unies. Cela a été accepté en Somalie et ailleurs. C'est leur tradition en matière de politique étrangère.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je donne la parole à M. English. Je m'assurerai que chaque témoin a l'occasion d'intervenir, mais j'aimerais aussi que nos questions et nos réponses soient plus concises de façon à ce que nous abordions plus de sujets.

M. English (Kitchener): Merci, monsieur le président. Je tenterai d'être concis. Étant donné que M. Graham a déjà posé ma question, c'est facile pour moi d'être concis. Je poserai donc une autre question.

M^{me} Stein a dit que les politiques étrangère et de défense devraient être plus étroitement coordonnées. M. Archdeacon a bondé dans le même sens lorsqu'il a dit que les forces armées peuvent contribuer à la mise en oeuvre de la politique étrangère. J'ai cru comprendre que l'intégration de ces deux politiques n'avait pas lieu actuellement ou ne s'est pas faite récemment, et que les forces armées ne contribuent pas à l'heure actuelle à la mise en oeuvre de la politique étrangère. Je ne fais que vous citer, monsieur Archdeacon.

Selon vous, comment pourrions-nous assurer cette intégration au sein des institutions? Cela a toujours été un problème dans l'histoire canadienne. Un de nos premiers ministres a dit que nous n'avions pas de politique étrangère, que nous n'avions qu'une politique de défense. Cela semblait suffire dans les années cinquante. On a alors mené de bonnes études à ce sujet. Je crois d'ailleurs que M. Halstead a déjà travaillé à la liaison avec la défense; on a donc déjà tenté d'intégrer les deux politiques.

Récemment, cependant, nous avons connu des difficultés évidentes. Comment pourrions-nous améliorer la situation? Que pourraient faire notre comité et celui qui examine la politique de défense?

Mme Stein: Je suis d'accord avec vous, mais je n'aurais pas nécessairement décrit comme vous la situation qui prévaut, c'est-à-dire l'absence de coordination entre les politiques étrangère et de défense. Toutefois, je n'en conclurais pas nécessairement que la politique de défense du Canada ne contribue pas à notre politique étrangère.

[Texte]

Mr. English: Those are Mr. Archdeacon's words.

[Traduction]

M. English: Ce sont là les paroles de M. Archdeacon.

Ms Stein: You went a little further than I would, but I do think there is a serious problem of coordination and synergy here. This is made acute by two issues, as far as I am concerned. The first issue is the limited resources Canada has to invest internationally, so that it's much more important to use them in close cooperation one with the other, and the second issue is the kinds of challenges we face.

Mme Stein: Vous êtes allé un peu plus loin que moi, mais j'en estime pas moins qu'il y a un problème sérieux de coordination et de synergie. Pour ma part, j'estime que ce problème est aggravé par deux facteurs. Premièrement, le Canada a peu de ressources à investir au niveau international; il importe donc qu'il coordonne toutes ces ressources. Deuxièmement, il faut tenir compte du genre de défis que nous devons relever.

If we look at Bosnia, this was a problem for foreign and defence policy together. It's inconceivable that it could be managed without the active participation of both ministries. The question of how we better integrate them is a very difficult one. It seems to me that logically these two reviews should have been conducted together, to put it bluntly. That is not what has happened.

La Bosnie par exemple constitue un problème où interviennent à la fois la politique étrangère et la politique de défense. Il est inconcevable qu'on puisse le gérer sans la participation active des deux ministères. Quant à savoir comment on pourrait le mieux intégrer ces deux politiques, c'est une question difficile. En fait, pour être honnête avec vous, il me semble que ces deux politiques auraient dû être étudiées conjointement, mais ce n'est pas ce qui s'est produit.

I would urge this committee. . . I am frankly delighted to hear the senator say that this committee will come to conclusions on these issues. It seems inconceivable to me that this committee should not come to conclusions on these issues, because it goes so very much to the heart of your mandate.

J'encouragerais votre comité. . . Je suis tout à fait ravie d'entendre le sénateur affirmer que votre comité tirera des conclusions sur ces questions. Je ne vois pas comment votre comité pourrait s'abstenir d'en arriver à des conclusions là-dessus, car c'est là essentiellement votre mandat.

I would hope that you would insist on the closest possible coordination with your counterpart committee, that you would meet with them, that the positions that come out of this committee are coordinated and consistent with the other committee, and that this committee speaks with a strong voice on what is, after all, a fundamental part of your agenda.

J'espère que vous insisteriez pour collaborer le plus étroitement possible avec le comité qui étudie la politique de défense, que vous tiendrez des réunions conjointes, afin que vos positions et celles de l'autre comité soient coordonnées et que vous puissiez vous prononcer avec fermeté, comme le veut votre mandat.

The bigger question is beyond the review process, such as what kinds of mechanisms are needed, and how a greater coordination can be achieved. It seems to me that we are in the process of developing a much broader concept of security and a changed concept of security.

Les enjeux les plus importants ne s'inscrivent pas dans le cadre du processus d'examen; le plus important est en effet de déterminer quels mécanismes seront nécessaires pour assurer la plus grande coordination possible. Il me semble que nous sommes à élaborer un concept beaucoup plus vaste de la sécurité, un concept nouveau.

Mr. Lévesque and Mr. Halstead talked about the movement away from purely military measures of security to economic measures of security. I think everybody around this table recognizes how important that is.

M. Lévesque et M. Halstead ont dit qu'on tend de plus en plus à s'éloigner des mesures purement militaires en matière de sécurité pour préférer des mesures économiques. Je crois que nous reconnaissons tous l'importance de cette tendance.

With respect to the environmental issues, it is far from appropriate for me to recommend what kind of mechanism is needed within the government, but it seems to me that something is needed that brings these kinds of concerns together. It seems to me a structural change is needed so that these issues are considered together at the table at one point.

En ce qui concerne les questions environnementales, je ne prétends pas pouvoir vous dire quels sont les mécanismes dont a besoin le gouvernement, mais il me semble qu'il faut un catalyseur, un nouvel enjeu qui fera le lien entre toutes ces préoccupations. Il faut apporter des changements aux structures si nous voulons que toutes ces questions soient étudiées simultanément à un moment donné.

One of my very good personal friends in the Department of Foreign Affairs said if I ever mentioned the words National Security Council in public, our friendship would be over. So I will never mention it in public, and I do not think that model is appropriate for this country, given its system of government. But we do need to think about a way of bringing these issues together on an ongoing basis when we make policy. There is a lot of waste of resources, because these trade-offs are not made at the same table.

Un bon ami à moi, qui travaille au ministre des Affaires étrangères, m'a dit que si jamais je faisais allusion au Conseil national de sécurité en public, notre amitié prendrait fin. Par conséquent, je n'en parlerai jamais en public, et d'ailleurs, je ne crois pas que ce soit un modèle qui convienne à notre pays, compte tenu de son système de gouvernement. Toutefois, nous devons nous demander comment nous pourrions assurer un lien continu entre toutes ces questions lorsque nous élaborons des politiques. On gaspille beaucoup de ressources du fait que ces discussions ne se font pas toutes à la même tribune.

[Text]

[Translation]

• 1015

If I could take advantage, Mr. Chairman, and reply very quickly to Mr. Graham's question, I think Mr. Graham put his finger on a very important problem. That problem resides within the United States. There have been developments within the United States in which a single casualty is intolerable to the administration. It is, frankly, unprecedented in military and diplomatic history that a single casualty is enough to defeat an operation.

The specialization that has occurred is largely a result of the constraints that President Clinton feels from the American public on this issue and, again to put it quite bluntly, his failure to lead on that issue. We cannot have collective security without the military involvement of the largest power, and military involvement means willingness to suffer casualties.

In this country, it seems to me, we have that commitment. We are sending our forces into dangerous areas. We are recognizing that they are dangerous; that there will be casualties; that if we are serious about committing to international security, there is a price and often a very heavy price. That is the way we are making the contribution as part of a member of an international system from which we derive huge and tangible benefits.

Because that is the way we are making our contribution, it seems to me all the more imperative that when we send our force abroad they go with the best possible equipment. They get the best possible training. They are not in Bosnia with the best possible equipment today. They are there with outdated equipment. Frankly, we've been very lucky, because we are not there with the best possible equipment.

If they're not there with the best possible equipment, why is that? Because the way the resources are currently being spent and estimated to be spent, if we look at the current estimates, there is no money in the capital budget for new armed personnel carriers for our forces that are engaged in peacekeeping missions. That is because capital funds are being spent on other kinds of activities.

That's where I feel there are really hard choices to be made. If we're serious about becoming engaged and continuing to be engaged in peacekeeping, which I think we are, then we have to shift resources out of other sectors into this sector, so that we can do it efficiently, well, and so that the Canadian public can be assured that the forces we send abroad have the very best equipment that they need to ensure their safety.

On a final note, you raised the question of preventive diplomacy. I agree entirely with Jacques Lévesque that there is a role that Canada can play. It's not a military role, but it's very much a political role. We have assets in the relationship, both with Russia and with the Ukraine, that no other country in the international community has.

We're non-threatening. We have had a traditional relationship with Russia because of the common north, even during the Cold War. We have the world's largest Ukrainian community in this country. That asset is a function of our

Si je peux en profiter, monsieur le président, pour répondre rapidement à la question de M. Graham, je dirais qu'il a mis le doigt sur un problème sérieux qui réside aux États-Unis. Depuis quelque temps, l'administration américaine juge qu'une seule perte est intolérable. En fait, jamais auparavant dans l'histoire diplomatique et militaire on a mis fin à une opération en raison d'un seul mort ou blessé.

La spécialisation découle en grande partie des limites que la population américaine impose au Président Clinton à cet égard et, pour être honnête, de son incapacité à donner l'exemple. Nous ne pouvons assurer la sécurité collective sans la participation militaire de la plus grande puissance au monde et la participation militaire sous-entend la volonté de subir des pertes.

Il me semble qu'au Canada, nous avons pris cet engagement. Nous envoyons nos forces dans des régions dangereuses. Nous savons que ces régions sont dangereuses, qu'il y aura des morts et des blessés et que nous devons parfois payer chèrement notre engagement à l'égard de la sécurité internationale. C'est ainsi que nous apportons notre contribution à titre de membre d'un régime international dont nous tirons d'importants avantages tangibles.

Étant donné que notre apport se fonde sur ce principe, il est d'autant plus crucial que nous envoyions nos forces à l'étranger avec le meilleur équipement possible. Ce sont des forces extrêmement bien entraînées, mais elles ne sont pas en Bosnie avec le meilleur équipement possible à l'heure actuelle. Au contraire, elles sont dotées d'équipement démodé. En toute honnêteté, je crois que nous avons eu de la chance jusqu'à présent car nos troupes ne sont pas bien équipées.

Pourquoi nos troupes ne disposent-elles pas du meilleur équipement possible? Parce que, selon la façon dont les ressources sont dépensées et seront dépensées, d'après les prévisions budgétaires actuelles, il n'y a pas d'argent dans le budget d'immobilisation pour de nouveaux transporteurs de troupes pour nos forces de maintien de la paix, et ce, parce ces fonds d'immobilisation servent à d'autres activités.

Voilà où, à mon sens, nous devons faire des choix difficiles. Si nous nous engageons sérieusement à maintenir la paix, ce que nous ferons, je crois, nous devons y affecter des ressources qui servent actuellement à autres choses de sorte que nous puissions assurer la paix avec efficacité et efficience et de façon à ce que la population canadienne puisse être convaincue que les forces que nous envoyons à l'étranger ont l'équipement le meilleur et le plus sûr possible.

Enfin, vous avez soulevé la question de la diplomatie préventive. Je suis tout à fait d'accord avec Jacques Lévesque pour dire que le Canada peut jouer un rôle à cet égard. Ce n'est pas un rôle militaire, mais bien un rôle très politique. Nous avons déjà noué des liens avec la Russie et l'Ukraine, ce qu'aucun pays de la communauté internationale n'a encore fait.

Notre pays n'est pas menaçant. Nous entretenons une relation traditionnelle avec la Russie en raison de nos intérêts nordiques communs; c'était le cas même pendant la guerre froide. La plus grande communauté ukrainienne du monde

[Texte]

political skills, our traditional relationships, and we can invest in encouraging both the Russian government and the Ukrainian government to work out their real difficulties in what Mr. Lévesque accurately described as a civilized way.

That kind of investment now can prevent the kind of costly military engagement—even if we were not active participants in it, the international community would sooner or later become involved in the nightmare scenario Mr. Lévesque described—that would cost billions of dollars.

It's that emphasis on preventive diplomacy I'm urging. It's a capacity to identify beforehand where the cracks are and what we can do.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I'm going to turn to Mr. Flis. I'm sure you'll get the floor again. Then we will go to Mr. Paré and Senator Kelleher.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Thank you, Mr. Chairman.

Our topic for today's round table is security and foreign policy. Ms Stein, you mentioned in your presentation that peace is threatened by poverty and environmental scarcity, which force people across borders and erupt into regional conflict. In the environmental scarcity, I assume you also would include energy scarcity.

Mr. Archdeacon, you mentioned in your presentation that Ukraine and the eastern European states are now independent and in a sense are a buffer zone between Russia and the west. There's no longer any threat of a land and air invasion from the east. Returning from elections in Ukraine, we were told that the schools in Ukraine had to close for two months—January and February—because Russia cut off the energy supply to Ukraine. Last winter, if I'm not mistaken, Lithuania had to close its schools because Russia cut off its energy supply.

Somehow, in all of our presentations and hearings here our mind-set is still on military forces to combat international security. I haven't heard a creative thought since the Suez crisis, when Canada put forward the idea of peacekeeping forces. I'd like to hear the panel's views on whether it is time for Canada put forward a new type of force, an energy security force. We have the expertise, and the money we save from cutting defence could be put toward energy security forces.

Whether it is Iran, the Baltic states, or Ukraine, those resources in the soil will run out. And I can even see countries like Iran building nuclear energy plants—and not built by the safest methods. They might be Russian or Chinese reactors instead of our CANDU reactors. I see a whole new threat out there that we are not addressing.

[Traduction]

habite au Canada. Ce sont là des atouts qui, combinés à nos talents politiques et à nos relations traditionnelles, nous permettent d'encourager les gouvernements russe et ukrainien à négocier de façon civilisée pour régler leurs problèmes, comme l'a souligné M. Lévesque.

Ce genre d'investissement peut prévenir des engagements militaires très coûteux—coûteux pour nous même si nous n'y participons pas activement, puisque, tôt ou tard, toute la communauté internationale serait impliquée dans le genre de scénario cauchemardesque qu'a décrit M. Lévesque, un engagement qui pourrait se chiffrer à des milliards de dollars.

Je vous exhorte donc à miser sur la diplomatie préventive qui nous permettra de déceler les failles et de déterminer ce que nous pouvons faire rapidement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Je passe la parole à M. Flis. Vous aurez l'occasion de poser d'autres questions. Après M. Flis, ce sera M. Paré et le sénateur Kelleher.

M. Flis (Parkdale—High Park): Merci, monsieur le président.

Notre table ronde d'aujourd'hui a pour thème la politique étrangère et la sécurité. Madame Stein, dans votre exposé, vous avez dit que la paix est menacée par la pauvreté en général et la pauvreté des ressources qui forcent les gens à quitter leur pays et provoquent des conflits régionaux. Je présume que vous incluez dans la pauvreté des ressources la pauvreté énergétique.

• 1020

Monsieur Archdeacon, dans votre exposé, vous avez dit que l'Ukraine et les États de l'Europe de l'Est sont dorénavant indépendants et qu'ils constituent, en un sens, une zone tampon entre la Russie et l'Ouest. Vous avez aussi affirmé qu'il n'y a plus de menace d'invasion, par voie de terre ou par voie aérienne, venant de l'Est. Après avoir assisté aux élections en Ukraine, on nous a dit que les écoles de ce pays avaient dû fermer pendant deux mois—en janvier et en février—parce que la Russie avait interrompu ses approvisionnements d'énergie à l'Ukraine. L'an dernier, si je ne m'abuse, la Lituanie a dû fermer ses écoles pour la même raison.

Pour une raison ou pour une autre, dans tous les témoignages que nous avons entendus, on n'a parlé que de la contribution des forces militaires à la sécurité internationale. Je n'ai pas entendu une seule idée créative depuis la crise de Suez pendant laquelle le Canada a avancé l'idée d'une force de maintien de la paix. J'aimerais connaître le point de vue des témoins sur l'opportunité, pour le Canada, de suggérer la création d'une nouvelle force, une force de sécurité énergétique. Nous avons des connaissances à ce chapitre et de l'argent, les sommes que nous avons retranchées du budget de la défense, qui pourraient servir à cette force de sécurité énergétique.

Que ce soit en Iran, dans les États Baltes ou en Ukraine, il est évident que les ressources du sol s'épuiseront. J'imagine que même des pays comme l'Iran construiront des usines nucléaires sans faire appel pour autant aux méthodes les plus sûres. Ce pourrait être des usines comportant des réacteurs chinois ou russes plutôt que des réacteurs CANDU. À mon avis, c'est là que se situe la nouvelle menace et nous en faisons fi.

[Text]

[Translation]

Maybe it is time for Canada to play another role, that of a nuclear safety or energy security force, to get our minds off this NATO and military. . . We are looking into the future but with all due respect, Mr. Chairman, I am not getting any new or creative ideas on this committee. In having such talent here before us, I want to toss that out and hear their views on it.

Le temps est peut-être venu pour le Canada de jouer un nouveau rôle, de s'occuper de sécurité énergétique ou nucléaire, d'oublier un peu l'OTAN et les interventions militaires. Nous envisageons l'avenir, mais, sauf le respect que je dois à tous les témoins, monsieur le président, je n'ai pas entendu une seule idée nouvelle pendant nos audiences. Les gens que nous accueillons aujourd'hui sont pleins de talents; je leur lance cette idée pour voir comment ils y réagissent.

Mr. Archdeacon: In the Canada 21 exercise that we just went through for 14 months, we came to pretty much the same conclusion as you did. We think Canada has the expertise and the acceptable people to be able to assist, particularly in the Ukraine and other areas across the north, not only to assist the people there to avoid freezing in the dark, but to ensure our own safety. Another Chernobyl could put a lot of Canada's agriculture and population in danger, if it was a bad one. If we force people into a situation where in order to stay warm in winter and keep their houses from freezing up entirely, they have to use risky nuclear power systems, they will use risky power stations. At least that's a risk that might work—freezing to death is a certainty if you don't.

M. Archdeacon: Dans le cadre de Canada 21, au cours des 14 derniers mois, nous avons tenu des discussions qui nous ont mené presque aux mêmes conclusions que vous. Nous estimons que le Canada a les compétences et les experts nécessaires non seulement pour aider l'Ukraine et d'autres régions du Nord à ne pas mourir de froid dans la pénombre, mais aussi pour garantir sa propre sécurité. Un autre Chernobyl, un autre accident nucléaire grave, pourrait mettre en danger la population et l'agriculture du Canada. Si nous forçons les autres pays à utiliser des systèmes nucléaires peu sûrs pour se garder au chaud, c'est ce qu'ils feront. Ils accepteront de risquer un accident nucléaire pour ne pas mourir de froid.

So we entirely agree with you. One of the problems was that we could see that the fiscal situation was going to deteriorate over the next few years. We had a special group of economists looking at it and saying the government is not going to have large amounts of resources, but we did recommend that some resources be devoted to . . . eastern Europe was what we were thinking of at the time, but it could easily be expanded.

Je suis donc tout à fait de votre avis. Toutefois, nous avons aussi conclu que la situation financière se détériorerait au cours des prochaines années. Un groupe spécial d'économistes a examiné cette situation et a déclaré que le gouvernement ne disposerait plus de grandes ressources. Néanmoins, nous avons recommandé l'affectation de certaines ressources à l'Europe de l'Est, notamment et à d'autres régions, éventuellement.

We think we have expertise there, as we have in peacekeeping. Our whole proposal is that this country, with the resources constrained as they are now, should lead from strengths, should do those things that we do exceptionally well, and not try to do multi-purpose or general-purpose things that other people are equally good at, where we have no special role to play, and which are extraordinarily expensive. So we entirely agree with you.

Nous estimons avoir autant de compétences à cet égard qu'en maintien de la paix. Nous sommes d'avis que le Canada, compte tenu de ses ressources de plus en plus limitées, devrait tirer partie de ses points forts, devrait miser sur ce qu'il fait exceptionnellement bien et non pas tenter de faire médiocrement ce que tous les autres font dans des domaines où nous n'avons aucun rôle particulier à jouer et qui sont extrêmement coûteux. J'abonde dans le même sens que vous.

Ms Stein: I agree with your comment and I also accept your comment that you are not getting many creative ideas here. I have referred to the fact that we need a much broader concept of security that goes far beyond military.

Mme Stein: Je suis d'accord avec vous et je crois que vous avez aussi raison de dire que nous ne vous avons pas présenté beaucoup d'idées créatives. J'ai dit qu'il nous fallait une définition beaucoup plus large du concept de sécurité, une définition qui va au-delà du militaire.

• 1025

Energy issues are a fundamental part of environmental security and they affect the daily lives of Canadians and people elsewhere. Environmental issues have to be part of this basket. Economic issues have to be part of this basket. We have to look at these in an integrated way because they are interconnected, one with the other. We cannot any longer afford to separate them.

Les questions énergétiques sont intimement liées à la sécurité environnementale et touchent la vie quotidienne des gens au Canada et ailleurs dans le monde. Les questions environnementales doivent donc entrer en ligne de compte, tout comme les questions économiques. Nous devons examiner ces questions ensemble parce qu'elles sont toutes interreliées. Nous ne pouvons plus nous permettre de les traiter isolément.

When I think about peacekeeping, although the general attention of the media is unfortunately focused on the military dimension, it involves, in my view, not only the Canadian forces, but election specialists, environmental engineers, and energy specialists who move in before a situation explodes to try to offer the kind of expertise this country has.

Quand je songe au maintien de la paix, même si, généralement, les médias concentrent malheureusement leur attention sur le côté militaire, je songe non seulement aux forces canadiennes, mais aussi aux spécialistes des élections, aux ingénieurs environnementaux et aux experts énergétiques qu'on envoie sur place avant que la situation ne s'envenime pour faire profiter les autres pays de connaissances que nous possédons.

[Texte]

[Traduction]

We are, for instance, one of the leading experts in toxic-waste management. That is a very important skill and expertise to export to others whose economic prosperity and jobs are threatened by this. We can do it both to the advantage of our country because it's a highly exportable skill, and to the advantages of those with whom we engage in what I call preventative diplomacy and peacekeeping. That is a much broader concept than the military concept of peacekeeping. I quite agree with you.

You need these people—environmentalists, energy specialists, election specialists, and assistance specialists—together at the table to design packages where we get value for our money. There are synergies between the policies. We have to think radically differently about the way we organize the resources and assets we have.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I must say there is a danger of attempting to put all the dimensions of policy into what is called the security basket. You can expand the concept in an unlimited way so that security is governance as a whole. I think there has to be a certain prudence in expanding the definition.

We do have an energy policy. We do have the International Energy Agency, which is committed to dealing with some of these questions of energy and scarcity.

I find it a somewhat impossible task for the committee, which is asked to pronounce upon the traditional role of security in foreign policy, to incorporate within this policy the world vision of all the other aspects of our civilization. Anyway, that's my conceptual difficulty.

I thoroughly agree with the necessity of environmental protection and enhancement, but is it necessary to include it within a security policy to do the job? Do we create a new department of security, put the military in it, put environment in it, put energy in it, and all the other aspects?

Ms Stein: The only comment I would make, sir, in response is that we're increasingly seeing energy scarcities or resource scarcities that themselves can provoke violent conflict. So the separation may be neat within the government departments, but they are connected in a very close way in the problems we're trying to address.

I understand the logistical difficulty, but I think, at the very least, we have to think about these problems to look at those connections.

Mr. Graham: We have to look at the Canadian defence problem too.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I agree.

Mr. Halstead: It's obviously a very interesting debate. I think it's quite clear that the concept of security is expanding. You've mentioned around the table here a number of fields that touch on people's security. One reason for this is that we are

Par exemple, le Canada possède l'une des meilleures technologies du monde pour la gestion des déchets toxiques. Nous devons faire profiter les autres pays dont la prospérité économique et les emplois sont menacés par ces déchets de nos connaissances et de notre technologie. Cela peut être aussi bien à l'avantage de notre pays, puisque c'est une technologie facile à exporter, qu'à l'avantage des pays avec lesquels nous avons ce que j'appellerais des rapports de diplomatie préventive et de maintien de la paix. Cela englobe bien d'autres considérations que les aspects militaires du maintien de la paix. Je suis tout à fait d'accord avec vous là-dessus.

Nous avons besoin de la participation de gens comme des spécialistes en environnement, en énergie, en élections et en programmes d'aide pour élaborer des ensembles de mesures qui nous permettront d'en avoir pour notre argent. Les politiques dans ces divers domaines sont reliées entre elles. Nous devons adopter une approche radicalement nouvelle pour décider comment organiser nos ressources et nos connaissances.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je dois dire qu'il peut être dangereux d'essayer de mettre dans le panier de la sécurité absolument tous les aspects de notre politique. Cela pourrait nous mener à étendre la définition de sécurité jusqu'à ce qu'elle devienne le facteur prépondérant. Selon moi, nous devons faire preuve d'une certaine prudence si nous voulons élargir cette définition.

Nous avons déjà une politique énergétique. À cet égard, l'Agence internationale de l'énergie se charge d'examiner les questions reliées à l'énergie et au manque de ressources.

À mon avis, cela risque d'être impossible pour notre comité, qui a été chargé de se prononcer sur le rôle traditionnel de la sécurité en politique étrangère, de tenir compte en même temps de tous les autres aspects de notre civilisation. En tout cas, j'ai du mal à le concevoir.

Je suis tout à fait d'accord qu'il faut protéger et améliorer l'environnement, mais faut-il pour cela inclure cette dimension dans notre politique en matière de sécurité? Devons-nous créer un nouveau ministère de la sécurité qui s'occupera en même temps des aspects militaires, environnementaux, énergétiques, et ainsi de suite?

Mme Stein: Tout ce que je peux dire à ce sujet, monsieur le sénateur, c'est que nous constatons que, de plus en plus souvent, le manque de ressources énergétiques ou autres peut provoquer de violents conflits. C'est peut-être donc plus simple de faire la distinction entre les divers ministères du gouvernement, mais ces questions sont intimement liées aux problèmes que nous sommes en train d'analyser.

Je comprends la difficulté logistique de tout mettre dans le même sac, mais il me semble que nous devons à tout le moins tenir compte des rapports qui existent entre ces divers problèmes.

Mr. Graham: Nous devons aussi examiner le problème de la défense du Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je suis d'accord.

Mr. Halstead: C'est certainement un débat très intéressant. Il me semble évident que la notion de sécurité englobe de plus en plus de choses. Vous avez déjà mentionné diverses questions qui influent sur la sécurité des peuples. Cela vient en partie du

[Text]

witnessing the emergence of global problems that are not perhaps new in nature, but are certainly new in scope. This is what I sometimes call the four Ps: population, poverty, pollution, and weapons proliferation. I think the crucial question is whether these problems are going to be resolved by negotiation, peacefully, by conciliation or by force. I suggest that's the nub of the security problem.

• 1030

Whether Mr. Flis would consider my contribution imaginative or not, I don't know. But I did suggest at least one way for this. I called it escalation management, a continuum in which, from preventive diplomacy at one end through crisis management to peace-building at the other end, at every step there would be an integration of political, diplomatic, economic and military measures. That has yet to be done and I do think that is something we should look at very seriously.

What we see time and time again is a lack of coordination between political, diplomatic and military measures, a lack of coordination between political and economic measures. Until we come to an integrated approach to these things, we're going to continue to have this sort of problem. I don't suggest that's a blueprint but at least it's a start.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We're grateful to Mr. Flis for raising this subject and for drawing us into consideration of the concept of what security. No doubt we'll be coming back to it, but I want to continue.

M. Paré (Louis-Hébert): Lorsqu'on analyse les questions de sécurité mondiale, on a, sans doute à juste titre, tendance à décrire d'abord l'instabilité qui découle de la situation en Yougoslavie et de la chute de l'Union soviétique. J'ai le sentiment qu'on arrête peut-être trop rapidement notre analyse et qu'on ne va pas au fond des choses. Il me semble que, pour arriver à porter un jugement qui ait des chances d'être un peu plus porteur d'avenir, on aurait besoin d'une autre grille. Il ne suffit pas d'observer les faits, me semble-t-il.

Le secrétaire général des Nations unies, dans une conférence qu'il prononçait en mai 1992 à Montréal, nous a fourni précisément cette nouvelle grille d'analyse qui nous permettrait de porter un jugement un peu plus objectif sur la situation mondiale. Je me permets de vous le citer très brièvement. Il disait ceci:

Pour entrer en relation avec l'autre, il faut d'abord être soi-même. C'est pourquoi une saine mondialisation de la vie moderne suppose d'abord des identités solides. Car une mondialisation excessive ou mal comprise pourrait aussi broyer les cultures, les fondre dans une culture uniforme, ce à quoi le monde n'a rien à gagner. Chaque individu a besoin d'un intermédiaire entre l'univers qui le dépasse et sa condition solitaire. Il faut des solidarités pratiques et un ensemble de références culturelles, en un mot un code d'accès au monde. Une nation est un vouloir vivre commun qui constitue un premier pas vers l'universel. Le dépassement des États nations est donc un thème fort ambigu, voire dangereux pour l'avenir de la planète.

[Translation]

fait que nous voyons certains problèmes, qui ne sont peut-être pas nouveaux, prendre une dimension globale tout à fait nouvelle. Je veux parler de ce que j'appelle parfois les quatre P: la population, la pauvreté, la pollution et la prolifération des armements. Selon moi, la question la plus importante consiste à savoir si ces problèmes seront résolus de façon pacifique grâce à la négociation, par la conciliation, ou bien par la force. Selon moi, c'est l'aspect le plus important du problème de sécurité.

Je ne sais pas si M. Flis jugera que ma proposition dénote de l'imagination ou non, mais j'ai déjà proposé au moins une façon de procéder. J'appelle cette méthode la gestion progressive. Il s'agirait d'un ensemble continu d'activités, à partir de la diplomatie préventive jusqu'à l'établissement de la paix en passant par la gestion de crise et qui comprendrait à toutes les étapes une intégration des mesures politiques, diplomatiques, économiques et militaires. Cela ne s'est jamais fait et il me semble que nous devrions y réfléchir sérieusement.

La plupart du temps, il n'y a aucune coordination entre les mesures politiques, diplomatiques et militaires et entre les mesures politiques et économiques. Tant que nous n'adopterons pas une approche intégrée, le problème continuera d'exister. Je ne veux pas dire que c'est la seule solution, mais c'est au moins un début.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je remercie monsieur Flis d'avoir soulevé la question et d'avoir suscité cet examen de la notion de la sécurité. Nous y reviendrons certainement, mais je voudrais continuer.

Mr. Paré (Louis-Hébert): When you analyze issues of world security, you tend, probably justifiably so, to speak first of all about the instability caused by the situation in Yugoslavia and the fall of the Soviet Union. I have the feeling that this type of analysis might be too short-sighted and that we should go deeper into the subject. It seems to me that, if we want to make a judgement which could have an impact in the future, we need to examine other issues. It seems to me that we need to go beyond simple observation of facts.

In a conference he had in May 1992 in Montreal, the Secretary General of the United Nations provided such a new framework which would help us to make a more objective judgement about the global situation. I would like to quote a very brief passage from his speech:

To establish a relationship with someone else, you must first be yourself. This is why healthy globalization in today's world first requires solid identities. Indeed, excessive or misguided globalization could also destroy individual cultures and melt them into a single uniform culture, which would be of no benefit to our world. Each individual needs an intermediary between the universe which overwhelms him and his solitary condition. We need practical solidarities and a package of cultural references, in other words, an access code to the world. A nation reflects a common will for a way of life and this is the first step towards universality. Going beyond nation states is therefore an ambiguous theme which might even be dangerous for the future of our planet.

[Texte]

Il revient à la fin à la question de la souveraineté, qu'il définit de la façon suivante:

Je la définirais comme l'art de rendre égales des puissances inégales. Sans la souveraineté des États, on risque le chaos, on risque de détruire les instruments mêmes de la coopération internationale. Un monde en ordre est un monde de nations indépendantes ouvertes les unes aux autres dans le respect de leurs différences et de leurs similitudes. C'est ce que j'ai appelé la logique féconde des nationalités et de l'universalité.

Il me semble important de rappeler cela parce qu'on pourrait avoir tendance à penser: Si l'instabilité naît des nationalistes, éliminons les nationalistes et on règlera le problème.

J'ai maintenant une question beaucoup plus concrète à poser à M. Archdeacon. Vous avez dit dans votre exposé que, si le Canada veut jouer un rôle significatif, il doit augmenter ses forces militaires de 22 000 hommes. Mais je n'ai peut-être pas bien compris.

• 1035

Je suis toujours surpris lorsque j'entends cela et je vais vous dire pourquoi. Si mon information est juste, présentement, 5 000 ou 6 000 militaires canadiens participent à des missions de paix dans le monde. Or, toujours si mon information est juste, il y a au Canada 70 000 militaires. Pourquoi faudrait-il augmenter nos forces de 22 000 hommes, alors que, selon mon analyse, il y en a présentement 60 000 qui jouent au cowboy entre eux sur des bases militaires? Je vais aller plus loin.

Je vais être incisif dans mon commentaire. Pourquoi faudrait-il qu'on mette les assistés sociaux et les chômeurs au travail dans la communauté alors qu'on endure des dizaines et des dizaines de militaires qui jouent au cowboy entre eux sur les bases canadiennes?

M. Archdeacon: Je ne crois pas que les militaires jouent au cowboy ici, au Canada, ou outre-mer.

M. Paré: Pas outre-mer; ici.

M. Archdeacon: En ce moment, il y a quelque 2 000 ou 2 200 soldats qui se préoccupent de situations de paix outre-mer.

Vous avez raison de dire qu'il y a 66 000 militaires, ce qui comprend les soldats, les aviateurs et les marins. Nous préconisons qu'on augmente le nombre de soldats affectés au maintien de la paix et qu'on réduise de façon proportionnelle les effectifs de la force aérienne et la force navale.

Au total, nous aurons à peu près 84 000 militaires. Nous aurons beaucoup plus de soldats qu'auparavant, mais moins d'aviateurs et moins de marins. C'est un équilibre. Nous aurons aussi moins de civils.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I thank Mr. Paré and Mr. Archdeacon. I suggest we break for a few minutes. When we come back, we'll give Mr. Kelleher the floor.

• 1038

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'd like to begin. I'll give the floor to Senator Kelleher, who is on the list as our next spokesperson.

[Traduction]

He comes back at the end to the issue of sovereignty, which he defines in this way:

I would define it as the art of making unequal powers equal. Without sovereign states, we would be risking chaos, we would be risking the destruction of the very instruments of international cooperation. A well ordered world is a world made up of independent nations open to one another in the respect of their differences and similarities. This is what I have called the fecund logic of nationalities and universality.

I thought it a good idea to quote these words because we might have a tendency to think that, if instability comes from nationalist movements, we could solve the problem by eliminating such movements.

I now have a much more concrete question to ask Mr. Archdeacon. You said in your statement that, for Canada to play a significant role, we should increase our military personnel by 22,000. Perhaps I misunderstood.

I always find such a suggestion surprising and I would like to tell you why. According to my information, there are now 5,000 or 6,000 Canadian soldiers involved in peace missions throughout the world. Yet, still according to my information, the Canadian military is now made up of 70,000 people. Why should we increase our forces by 22,000 when, according to my calculations, we now have 60,000 playing cowboy on military bases? I can go even further.

I shall make an even more pointed comment. Why should we find community work projects for people on welfare or unemployment insurance when we have tens of thousands of military people now playing cowboy with each other on our Canadian bases?

Mr. Archdeacon: I do not believe that our military people are playing cowboy in Canada or abroad.

Mr. Paré: Not overseas, here.

Mr. Archdeacon: There are now some 2,000 or 2,200 soldiers involved in peace operations abroad.

You are right in saying that we now have 66,000 military personnel, which includes the army, the air force and the navy. We recommend that the number of soldiers involved in peace-keeping activities be increased and that the personnel in the air force and the navy be proportionately reduced.

We would then have about 84,000 military personnel. There would be many more soldiers than before, but fewer air force and navy personnel. This would achieve a certain balance. There would also be fewer civilians.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je remercie M. Paré et M. Archdeacon. Je propose que nous fassions une pause de quelques minutes. À notre retour, la parole sera à M. Kelleher.

• 1048

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous pourrions commencer. Je donne maintenant la parole au sénateur Kelleher, qui était le prochain sur ma liste.

[Text]

Senator Kelleher (Ontario): Thank you, Mr. Chairman. My questions will be primarily directed towards Mr. Archdeacon because of his role as executive director of the Security Intelligence Review Committee. By saying that, I don't want to suggest that I wouldn't welcome comments from other members of the committee.

Mr. Archdeacon, you and everyone else are saying here this morning that you believe the Cold War is over. I agree with that and I accept that. In your opinion, what effect, if any, do you think this will have or should have on the scope and degree of activities of the Canadian Security Intelligence Service, which after all is an arm of or plays a role in the security of this country?

• 1050

Mr. Archdeacon: Of course, Mr. Chairman, CSIS is an internal agency and therefore it's not very much associated with foreign policy. But CSIS does work very closely with the Department of Foreign Affairs.

It's very difficult for me to say very much at all about CSIS. The Security Intelligence Review Committee is appearing before the justice and legal affairs committee next week, on the 10th. I really should leave it to the chairman of CSIS to make any comments.

I think I could just say here that although the activity related to the Cold War, as Senator Kelleher clearly said or implied, would have been reduced and it has, the activity for organizations like CSIS throughout the western world has increased considerably with regard to terrorism because terrorists are becoming ever more sophisticated.

You will recall the attack on the World Trade Centre. That's the first time a major building has been targeted in North America. They were inept at that point but they probably won't be inept next time. Thousands of people might have been killed in a huge catastrophe.

Although the security services may not catch an enormous number of terrorists, letting one get through and blow up a world trade centre is a dreadful possibility. So they are now concentrating on combating terrorism throughout the world and they're cooperating more and more with each other.

Senator Kelleher: I'd like to follow up on that. I agree with you with respect to the threat of terrorism. It's expanding throughout the world and operates without any concern for boundaries or countries or anything of that nature.

Under the CSIS Act there is the authority for CSIS to conduct its activities outside Canada. Do you feel this terrorism threat should in any way suggest we should take a look at any expansion of CSIS activities outside Canada?

Mr. Archdeacon: Mr. Chairman, I think the discussion has generally been about whether Canada should give itself a small foreign intelligence service, like in Australia or any of the other western countries' foreign intelligence services.

[Translation]

Le sénateur Kelleher (Ontario): Merci, monsieur le président. Je poserais surtout mes questions à M. Archdeacon à cause de son rôle à titre de directeur exécutif du Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité. Cela ne veut pas dire cependant que je ne serais pas heureux d'entendre les commentaires d'autres membres du comité.

Monsieur Archdeacon, vous avez affirmé avec les autres témoins de ce matin que, selon vous, la Guerre froide est terminée. Je suis d'accord avec vous. Selon vous, dans quelle mesure est-ce que cela va ou devrait influencer sur la portée des activités du Service canadien du renseignement de sécurité puisque cet organisme a un rôle à jouer dans le domaine de la sécurité du Canada?

M. Archdeacon: Bien entendu, monsieur le président, le SCRS est un organisme qui s'occupe de la situation au Canada et qui n'a donc pas grand chose à voir avec la politique étrangère. Par ailleurs, il collabore très étroitement avec le ministère des Affaires extérieures.

Je ne peux pas vraiment vous en dire très long au sujet du SCRS. Le Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité témoignera devant le Comité de la justice et des questions juridiques le 10, la semaine prochaine. Il serait préférable que je laisse le président du SCRS commenter la situation.

Je me contenterai de dire que, même si les activités reliées à la Guerre froide ont diminué, comme le sénateur Kelleher l'a laissé entendre, les activités d'organismes comme le SCRS, dans tous les pays du monde occidental, ont augmenté sensiblement pour lutter contre le terrorisme parce que les méthodes utilisées par les terroristes deviennent de plus en plus perfectionnées.

Vous vous rappellerez l'attaque contre le World Trade Center. C'était la première fois qu'un immeuble important faisait l'objet d'une telle attaque en Amérique du Nord. Les terroristes n'ont pas été très efficaces cette fois-là, mais ils ne rateront probablement pas leur coup la prochaine fois. Cette attaque aurait pu être catastrophique et des milliers de personnes auraient pu être tués.

Même si les services de sécurité n'attrapent pas énormément de terroristes, s'il y en a un qui réussit à mettre une bombe dans un immeuble comme le World Trade Center, ce serait épouvantable. Les services de renseignement de tous les pays du monde se concentrent donc maintenant sur la lutte contre le terrorisme et ils collaborent de plus en plus entre eux.

Le sénateur Kelleher: Je voudrais poursuivre dans la même veine. Je suis d'accord avec vous quant à la menace du terrorisme. C'est un phénomène qui prend de plus en plus d'importance partout dans le monde et qui ne tient aucun compte des frontières, des lois des pays, ni de quoi que ce soit.

Selon la Loi sur le service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS peut entendre son activité à l'extérieur du Canada. À votre avis, la menace posée par le terrorisme devrait-elle nous inciter à examiner la possibilité d'étendre les activités du SCRS à l'extérieur du Canada?

M. Archdeacon: Monsieur le président, je pense qu'on a examiné de façon générale la possibilité pour le Canada de créer un petit service de renseignement extérieur, comme celui de l'Australie et de certains autres pays occidentaux.

[Texte]

I think the Security Intelligence Review Committee would say, and certainly I know the senior people in CSIS would say, foreign intelligence and domestic intelligence just do not go together. One has to operate rigidly by the rule of law. Foreign intelligence services, whether they admit it or not, clearly do not operate according to the rule of law. To mix those two things together would be a dangerous thing to do.

Ms Stein: I'd simply like to add one quick comment about the whole nature of intelligence and what we were discussing in the earlier part of the meeting. It seems to me we have to broaden the scope of the kind of intelligence we collect. We need intelligence information about energy problems, where energy shortages are going to occur, which energy facilities are damaged, which are vulnerable. We need better economic intelligence than we have.

In other words, we need a much broader concept of intelligence that fits unfortunately with a broader concept of security if we see these as sources of potential explosion in the international community. That's not terribly expensive. What it really needs are the analysts together at a common table to interpret the data.

We have to expand the intelligence agenda out from simply the kind of military data we used to collect for so long into the much broader arena of where the potential flashpoints are that can create threats to peace and security in the international community. These are not simply military dispositions.

• 1055

To give you one obvious example, people who were monitoring Iraq's balance-of-payment problem from January 1990 on knew there was a serious problem, because Iraq was unable to service its debt. Those who were not looking at that information and didn't feed it into the security community—and it was not fed into the security community—missed the boat.

Mr. Mills (Red Deer): I would like to thank the panel for helping us to focus, but then it broadened us out so that we're not quite as focused any more.

I'd like to comment on a couple of things. First, certainly I think a couple of you have alluded to the fact that finances are the big determining factor. I think all of us have to realize that and always keep that in perspective.

Also, Mr. Lévesque, you mentioned China, and I liked what you said. But something you said in terms of the market economy of China—how they have adapted, how they are so business-oriented, and always have been, even under the communist system—makes me a little bit nervous. The fact that they have proven to be so adaptable and because there's over one billion people there, the potential of China—I still can't feel comfort in what anybody said.

[Traduction]

À mon avis, le Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité vous dirait, et je sais que les dirigeants du SCRS diraient la même chose, que les renseignements extérieurs et les renseignements nationaux ne vont pas ensemble. Un service de renseignement national doit respecter rigoureusement la loi. Qu'ils le reconnaissent ou non, les services de renseignement extérieur ne s'en tiennent clairement pas à la règle du droit. Ce serait dangereux de mêler les deux genres de services.

Mme Stein: Je voudrais seulement ajouter un mot au sujet de la nature du renseignement de sécurité et de notre discussion au début de la réunion. Selon moi, nous devons étendre la portée des renseignements que nous rassemblons. Nous avons besoin de renseignements sur les problèmes énergétiques, par exemple, sur les pénuries qui risquent de se produire, sur les installations énergétiques qui ont été endommagées, sur les installations vulnérables. Nous avons aussi besoin de meilleurs renseignements économiques.

Autrement dit, nous devons étendre la notion de renseignement pour qu'elle corresponde à une conception plus large de la sécurité si nous jugeons que ces autres facteurs sont susceptibles de faire éclater un conflit dans le monde. Cela ne coûterait pas terriblement cher. Il faudrait simplement que les analystes se réunissent pour interpréter les renseignements ensemble.

Nous devons obtenir des renseignements sur autre chose que les simples considérations militaires comme nous l'avons fait pendant si longtemps et nous attacher aussi aux questions beaucoup plus vastes qui influent sur les conflits en puissance qui peuvent menacer la paix et la sécurité mondiales. Ces considérations ne sont pas militaires.

Je peux vous en donner un excellent exemple. Ceux qui suivaient le problème de la balance de paiement de l'Iraq à partir de janvier 1990 savaient que la situation était très dangereuse parce que l'Iraq n'était pas en mesure d'assurer le service de sa dette. Ceux qui ne surveillaient pas cette situation et qui n'ont pas communiqué ce renseignement à leur service de sécurité, ce que personne n'a fait, ont raté le coche.

M. Mills (Red Deer): Je remercie nos témoins de nous avoir aidé à nous concentrer dans notre analyse, mais ils ont en même temps étendu la portée de notre examen, ce qui veut dire que nous ne sommes plus aussi concentrés qu'auparavant.

Je voudrais faire quelques commentaires. D'abord, certains d'entre vous avez signalé, il me semble, que la question financière revêt énormément d'importance. Je pense que nous devons tous le reconnaître et en tenir compte.

J'ai bien aimé ce que vous avez dit au sujet de la Chine, monsieur Lévesque. Vous avez cependant dit une chose au sujet de l'économie de marché de la Chine en parlant de la façon dont les Chinois se sont adaptés et ont toujours été d'excellents commerçants, même sous le régime communiste, que je n'ai pas trouvée très rassurante. Je ne trouve vraiment pas rassurant de savoir que les Chinois s'adaptent tellement facilement vu qu'ils sont un milliard.

[Text]

Something else, which I don't think we've talked about, is Canada's role in this more and more unstable world and its influence on the United Nations. It seems to me that all of this security we're talking about really comes down to whether we had—and I hate to even say this—a world government, a United Nations that had some force, some organization, and some power. Maybe that's the way we have to push to really get this world even close to being secure.

I'm not sure who I'm asking that question of. I'm asking for your comments about that sort of concept. What should Canada be doing to help change the United Nations?

Ms Stein: I think that is a very important issue. The United Nations now really finds itself in a time of crisis. Its resources are overstretched: the cost of peacekeeping has gone up in five years from \$293 million I think to over \$3.2 billion. There are not the resources to finance peacekeeping operations.

There are not adequate procedures, although the UN Secretariat has really moved on this issue in the last nine months. For instance, there is now an operational command centre that works 24 hours a day. Something that General Lewis MacKenzie complained quite bitterly about was that those facilities were not there. The secretary general has moved very rapidly on that issue. But there clearly is a major problem in terms of resources, lines of communication, and efficiency. These are all very practical problems.

One consequence of peacekeeping is it costs money, and the burden is not equally distributed among members who contribute to this activity. Again, it seems to me Canada can play a leadership role in this area.

I think it is too much to expect that we get a United Nations that would have an independent capacity to use force, but there are some really promising developments here. For instance, we now have 15 members who are prepared to commit a stand-by force to be at the disposal of the secretary general. These are practical day-to-day matters. Instead of taking six to eight weeks to put a force together, it will now be possible to assemble a force in 72 hours, because these will be pre-committed to be at the disposal of the secretary general.

It seems to me that's the kind of new commitment that Canada should be considering, given its limited resources, to improve the speed with which the secretary general can move when he confronts a crisis situation.

The second area where we can contribute and really make a very practical contribution is to improve the UN capacity to deal with logistics and signalling in peacekeeping forces. This is a real problem when you have contingents coming together from many nations. The forces are not used to operating together. We can move, it seems to me, very efficiently in that area as well.

[Translation]

Par ailleurs, je ne pense pas qu'on ait parlé du rôle du Canada dans un monde de plus en plus instable et de son influence aux Nations unies. Il me semble que, lorsque nous discutons de sécurité mondiale, nous essayons en réalité de savoir si nous avons, et je n'aime vraiment pas cette expression, un gouvernement mondial, une organisation des Nations unies puissante et capable d'intervenir. C'est peut-être ce que nous devrions viser pour en arriver même à un semblant de sécurité mondiale.

Je ne sais pas vraiment à qui il me faut poser cette question. Je voudrais savoir ce que vous en pensez. Qu'est-ce que le Canada devrait faire pour contribuer à faire changer les Nations unies?

Mme Stein: Je trouve que c'est une chose très importante. Les Nations unies sont maintenant en état de crise. Elles manquent de ressources. Le coût des opérations de maintien de la paix est passé de 293 millions de dollars à plus de 3,2 milliards de dollars, je pense, dans l'espace de cinq ans. L'ONU n'a pas suffisamment de ressources pour financer ces opérations de maintien de la paix.

Les moyens physiques de l'ONU laissent aussi à désirer, même si le secrétariat des Nations unies a fait quelque chose pour s'attaquer au problème depuis neuf mois. Il y a par exemple, maintenant, un centre de commandement opérationnel qui fonctionne 24 heures sur 24. Le général Lewis MacKenzie s'était justement plaint amèrement de l'absence de tels services à l'époque. Le secrétaire général a essayé très rapidement de remédier à la situation. Il existe malgré tout un grave problème du côté des ressources, des lignes de communication et de l'efficacité. Ce sont des problèmes très concrets.

Les opérations de maintien de la paix coûtent quelque chose et le coût n'est pas distribué également entre les membres de l'ONU qui y contribuent. Il me semble que c'est un autre domaine où le Canada pourrait jouer un rôle clef.

À mon avis, nous ne pouvons pas vraiment espérer que les Nations unies puissent un jour avoir leur propre force militaire, mais il s'est produit certaines choses intéressantes à ce sujet. Par exemple, 15 pays membres des Nations unies sont maintenant d'accord pour mettre des forces de réserve à la disposition du secrétaire général. C'est quelque chose de très concret. Au lieu qu'il faille de six à huit semaines pour réunir une force de maintien de la paix, on pourra maintenant le faire dans l'espace de 72 heures parce que ces forces de réserve seront engagées d'avance pour être à la disposition du secrétaire général.

Il me semble que c'est un nouveau genre d'engagement que le Canada devrait songer à prendre, vu ses ressources limitées, pour permettre au secrétaire général d'intervenir plus rapidement en cas de crise.

Le deuxième domaine dans lequel nous pouvons faire une contribution utile et très concrète est celui de la logistique et de la communication dans les forces de maintien de la paix des Nations unies. Cela pose un véritable problème pour les opérations auxquelles participent des militaires de plusieurs pays. Ils n'ont pas l'habitude de travailler ensemble. Il me semble donc que nous pourrions faire quelque chose de très utile dans ce domaine.

[Texte]

[Traduction]

• 1100

A third area in which it's possible for us to contribute is to push this notion of peacekeeping that is not simply military, that puts integrated teams in the field very quickly. In many of the situations that we're likely to confront, there is a clear need for a military component, because you want to stabilize a very explosive situation. You also need people who know how to reconnect the electricity grids. You need engineers. You need people who know how to get the seed in the ground, because these communities have to be self-sustaining. If you miss the planting season, you've missed the boat. These are all areas where we have real skills.

Again, to push as hard as I can, we are missing a real opportunity, given the resources, the assets, and the capacity, to put together a really effective team quickly and efficiently. If we'd lead in this way, we can be out in front on peacekeeping in a way that would bring enormous returns from the international community.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Halstead, and then I'll move on to the next questioner, who happens to be the co-chair, Mr. Gauthier. Oh, yes, Mr. Lévesque wants to make a tiny comment, profound but tiny. Go ahead.

Mr. Halstead: Thank you, Mr. Chairman.

This is an extremely important question. We tend to point the finger at the United Nations—it has done this or it has not done that; it has not lived up to expectations. Don't forget, we are the United Nations. It cannot do any more than the member governments are prepared to let it do and the member governments give it resources to do. Of course Canada is one of those member governments and it should be playing its part.

I said in my presentation that we have not yet given the United Nations either the structures... We've made some progress. Janice Stein has mentioned the operations room that is now available, but there are other structures it needs to deal with—for example, the very complicated, complex job of putting peacekeeping forces together and maintaining them. We haven't given the United Nations the resources. It's perpetually short of cash. We haven't as yet, in my view, given it the political guidance necessary. I pointed to one or two of the things that need to be done there, criteria for intervention. That's still a very foggy, blurred field. The United Nations went into Somalia on the basis of one criterion and into the former Yugoslavia on the basis of others. The criteria themselves have then shifted in the course of the operations. This needs a good deal more thinking through.

With regard to the question of world government, quite frankly, I don't think the states of the world are yet prepared to give that sort of authority to any other organization. I think what we're going to see is an increasing emphasis on regional arrangements, because the United Nations cannot do everything everywhere any more than any one of its member states can. This is one way to decentralize, to devolve some of the responsibility and some of the work that needs to be done to

Nous pourrions également apporter notre contribution dans un troisième domaine, autrement dit, en cherchant à promouvoir des opérations de maintien de la paix qui ne seraient pas simplement militaires et qui permettraient d'envoyer très rapidement sur le terrain des équipes intégrées. Dans bien des cas, l'élément militaire est certainement nécessaire, car il faut stabiliser une situation très explosive. Vous avez également besoin de gens qui savent comment reconnecter les réseaux électriques. Vous avez besoin d'ingénieurs. Vous avez besoin de gens qui savent ensementer, parce que la population locale doit être autosuffisante. Si vous ratez la saison des semailles, vous manquez la récolte. Ce sont autant de domaines dans lesquels nous possédons de solides compétences.

En fait, j'irais jusqu'à dire qu'étant donné nos ressources, nos atouts et nos capacités, nous ratons une belle occasion de mettre rapidement sur pied une équipe vraiment efficace. Si nous donnons ainsi l'exemple, nous nous distinguons, sur le plan du maintien de la paix, et la communauté internationale nous le rendra au centuple.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Halstead, après quoi, pour la question suivante, je céderai la parole à M. Gauthier, qui est notre coprésident. M. Lévesque veut faire une petite observation, profonde mais toute petite. Allez-y.

M. Halstead: Merci, monsieur le président.

C'est une question extrêmement importante. Nous avons tendance à blâmer les Nations unies en leur reprochant ceci ou cela, en les accusant de ne pas avoir été à la hauteur. N'oubliez pas que nous faisons partie des Nations unies. L'ONU ne peut pas faire plus que ce que les États membres sont prêts à lui laisser faire, avec les ressources qu'ils sont disposés à lui donner. Bien entendu, le Canada est l'un de ces États membres et il doit faire sa part.

Dans mon exposé, j'ai dit que nous n'avions pas encore doté les Nations unies des structures... Nous avons réalisé quelques progrès. Janice Stein a mentionné la révision du centre opérationnel, mais il faut aussi améliorer les autres structures dont l'ONU a besoin, par exemple pour regrouper et entretenir les forces de maintien de la paix, ce qui est une tâche très compliquée. Nous ne lui avons pas donné les ressources requises. Elle est constamment à court d'argent. Selon moi, nous ne lui avons pas encore donné non plus l'orientation politique nécessaire. Parmi les choses à faire, il faut également définir les critères d'intervention. C'est encore un domaine très flou. Les Nations unies sont allées en Somalie à partir d'un critère donné, et elles sont intervenues dans l'ancienne Yougoslavie en fonction d'autres critères. Ces critères ont évolué en cours de route. Il faut les réexaminer sérieusement.

Pour ce qui est de la question du gouvernement mondial, je ne pense pas que les divers pays soient prêts à confier ce genre de pouvoir à tout autre organisme. Je crois que l'on prendra, de plus en plus, des dispositions régionales, car les Nations unies ne peuvent pas tout faire partout, pas plus que leurs États membres. C'est là une bonne façon de décentraliser, de déléguer certaines responsabilités et une partie du travail à accomplir pour assurer la sécurité collective. C'est en tout cas là

[Text]

organize collective security. In fact, that is what's going on now in Europe with NATO and the CSCE. I think similar movements are going to be seen in other parts of the world. The OAS is a possible nucleus for that kind of thing in Latin America. The Organization of African Unity has a long way to go, but I think this is the direction we may be taking.

Mr. Mills: Excuse me for interrupting, but will Rwanda let the African nations handle their problem?

Mr. Halstead: Well, when they are able to. Yes, let the African nations handle it when they're in a position to do so, and decide rather more clearly ourselves—I mean in the United Nations—what the criteria should be for dealing with that kind of internal problem of instability.

• 1105

As for the military contribution that Canada can and should make to collective security, what I have proposed, of course, is that Canadian forces now assigned to NATO should be restructured to be available on short notice for UN operations. That's my proposal.

Thank you.

M. Lévesque: Je ne peux pas résister à la tentation d'attraper cette partie de votre question qui porte sur la Chine, d'autant plus que votre question en rejoignait une qui m'était posée tout à l'heure par une assistante du sénateur Gigantès: Avec la transition de la Chine à l'économie de marché et le boom économique que connaît actuellement la Chine, qui est un pays d'un milliard d'habitants, si les salaires des Chinois sont maintenus au bas niveau qui existe à l'heure actuelle, quel sera l'impact de la Chine sur le marché mondial? Est-ce que ce n'est pas une menace en termes de sécurité économique?

C'est étirer très, très loin le concept de sécurité. C'est un problème de compétitivité économique internationale pour le Canada. Même s'il faut élargir le concept de sécurité, il est difficile de l'étirer jusque-là.

Je pense que le problème n'est peut-être pas aussi dramatique que cela. Dans les régions économiques les plus prospères de la Chine, la pression pour l'augmentation des salaires est très forte. Je pense qu'il sera impossible de maintenir pendant très longtemps le niveau de rémunération actuel des travailleurs chinois. C'est d'ailleurs un des éléments qui poussent actuellement à l'écèlement de la Chine sur une base d'entités économiques plus que sur une base ethnique.

Je m'arrête là-dessus.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Gauthier, please.

Le coprésident (M. Gauthier): Je voudrais poursuivre sur la sécurité mondiale. Aucun de vous n'a mentionné le désarmement comme une source possible de déstabilisation et le problème de la sécurité de l'Arctique.

[Translation]

voie choisie actuellement en Europe, avec l'OTAN et la CSCE. Je pense que nous assisterons au même genre de tendances dans d'autres régions du monde. L'organisation des États américains pourrait servir de noyau à ce type de mouvement en Amérique latine. L'Organisation de l'unité africaine a encore beaucoup de chemin à faire, mais nous pourrions sans doute nous orienter dans cette voie.

M. Mills: Excusez-moi de vous interrompre, mais le Rwanda va-t-il laisser les pays africains régler ses problèmes?

M. Halstead: Quand ils pourront le faire. Laissons les pays d'Afrique s'en occuper lorsqu'ils seront en mesure de le faire et établissons plus clairement nous-mêmes—je veux parler des Nations unies—quels doivent être les critères d'intervention en cas d'instabilité interne de ce genre.

Quant à la contribution militaire que le Canada peut et doit apporter à la sécurité collective, j'ai bien entendu proposé que les Forces canadiennes actuellement affectées à l'OTAN soient restructurées de façon à pouvoir participer aux opérations de l'ONU avec un court préavis. Voilà ce que je propose.

Merci.

Mr. Lévesque: I can't resist going back to your question on China which has also been put to me earlier by an assistant of Senator Gigantès: Considering the transition to market economy and the economic boom China is now going through, with a population of over one billion people, if Chinese workers' wages are maintained at a low level, what will be China's impact on the world market? Isn't it a threat to our economic security?

This is pushing very far the concept of security. It raises a problem of world economic competitiveness for Canada. Even if we have to extend our concept of security, this is going too far.

I think the problem might not be as serious. In the most prosperous economic areas of China, there are very strong pressures for higher wages. It will probably be impossible to keep for very long Chinese workers' salaries at their present level. In fact, this is one of the elements which might cause the break up of China. The pressure is rather economic than ethnic based.

That's all I shall say.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Gauthier, s'il vous plaît.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I wish to follow on the issue of world security. None of you has mentioned disarmament as a possible source of destabilization nor the problem of security in the Arctic.

[Texte]

Je voudrais aussi toucher à une question que M^{me} Stein a soulevée. Il faudra réinventer ou mettre en place un organisme international, probablement les Nations unies, avec l'accord des pays. Vous dites qu'il y en a déjà 15 qui seraient prêts à participer à un organisme international qui aurait une force spécialisée, une structure intégrée, des infrastructures partagées, j'imagine, et des appuis logistiques assez bien normalisés.

Ma question porte sur le désarmement. Pensez-vous que le désarmement pourrait être une raison de déséquilibre et peut-être même menacer la sécurité internationale? Par exemple, si un conflit entre l'Ukraine et les Russes ne se réglait pas par une solution de la question nucléaire, et s'il y avait d'autres régions du pays... Je prends la Corée du Nord et la Corée du Sud. Il y a une possibilité qu'il y ait là des...

Je voudrais avoir un commentaire très bref de chacun d'entre vous. Pensez-vous qu'on doit en ce moment porter une attention spéciale à ces menaces nucléaires? Madame Stein.

Ms Stein: I think the problem of the proliferation of nuclear weapons and more generally weapons of mass destruction is probably one of the most serious challenges to international security.

I am going to offer a fairly pessimistic assessment here. It is not when proliferation will occur, as proliferation is already occurring. In the Middle East is one example, and North Korea is another example. I was just involved in very detailed discussions in Washington on this issue. There is division within the intelligence community about whether North Korea already has a nuclear weapon or is in the process of developing a nuclear weapon. But clearly it is on the road to doing so.

The options the international community have to deal with this kind of proliferation, which I think will be much more intensive over the next 15 to 20 years, are not really very effective. If we look currently at the situation with North Korea—because we will see many more North Koreas, in my view, over the next 25 years or so—it is a dismaying picture. The threat of acquiring a nuclear weapon has allowed North Korea to bargain with the international community; to leverage this asset, which is of questionable value, to get enormous international attention; in fact, to begin to get concessions from the international community in an effort not to get it to do this thing that it's suspected of doing.

• 1110

The signal has gone out that if you want attention, probably one of the most efficient ways to get it is to acquire the reputation for being a potential proliferator. That is not an encouraging picture in the international community.

My own response to that kind of situation is not a practical one. It makes logical sense, but it's completely impractical. It is fundamentally to ignore the North Koreans, to go ahead with the sanctions that are not going to work, that are going to leak, but to ignore the North Koreans. The attention they're getting encourages them to continue prolonging this process of acquiring nuclear weapons and encourages others, effectively, to enter as a gang.

[Traduction]

I shall also come back to an issue raised by Mrs. Stein. We shall have to reinvent or establish an international organization, probably the UN, with the agreement of members states. You said that 15 of them would already be willing to participate in an international body that would have a specialized force, an integrated structure, shared infrastructures, I suppose, and standardized logistics supports.

My question is on disarmament. Do you think that disarmament might be a source of instability and might even threaten world security? For instance, in case of a conflict between Ukraine and Russia, the nuclear arms issue not being solved... or if you take North Korea and South Korea, there is a possibility of...

I wish a brief comment from each of you. Do you think that we should focus our attention to those nuclear threats? Madame Stein.

M. Stein: À mon avis, le problème de la prolifération des armes nucléaires et des armes de destruction massive en général est sans doute l'une des plus grandes menaces pour la sécurité internationale.

Je suis plutôt pessimiste à cet égard. L'inquiétant, ce n'est pas tant la prolifération future, mais celle à laquelle nous assistons déjà. Le Moyen-Orient en est un exemple et la Corée du Nord en est un autre. Je viens de participer à des discussions approfondies à ce sujet à Washington. Les avis sont partagés, dans le milieu du renseignement, quant à savoir si la Corée du Nord a déjà la bombe nucléaire ou si elle est en train de s'en doter. En tout cas, elle se dirige certainement dans cette voie.

Les solutions à la disposition de la Communauté internationale pour faire face à cette prolifération, qui sera encore beaucoup plus intensive, selon moi, au cours des 15 à 20 prochaines années, ne sont pas très efficaces. Si nous prenons de la Corée du Nord—étant donné qu'il y aura, selon-moi, bien d'autres exemples de ce genre au cours des 25 prochaines années—la situation est consternante. En menaçant de se doter d'armes nucléaires, la Corée du Nord a pu marchander avec la communauté internationale et profiter de cet atout douteux pour être au centre de l'attention. En fait, la communauté internationale a commencé à lui faire des concessions dans l'espoir qu'elle ne ferait pas ce qu'on la soupçonne de faire.

Cela laisse entendre aux autres pays que s'ils veulent de l'attention, une des façons les plus efficaces de l'obtenir, est d'être considéré comme une puissance nucléaire éventuelle. Ce n'est pas une perspective très encourageante.

La solution que je préconise n'est pas vraiment une solution pratique. Elle est logique, mais impossible à appliquer. Il s'agirait de ne pas prendre les Nord-Coréens au sérieux, d'imposer des sanctions qui resteront sans effet, qui ne donneront pas de résultats, mais à ne pas les prendre au sérieux. L'attention qu'ils obtiennent les incite à continuer à se doter d'armes nucléaires et encourage d'autres pays à se joindre à la bande.

[Text]

The reason it's not a terribly practical suggestion is that the Nuclear Non-Proliferation Treaty is up for renewal next year. It is a crucially important regime. If it is threatened, the problem of proliferation becomes much worse in the international community. Therefore it is necessary to move ahead with sanctions against any country that is a signatory and then refuses to allow the IAEA, the international agency with authority to inspect, to go ahead and make the inspections.

We have to think very hard about this question. It seems to me that we want to reinforce the regime. The possibility of sanctions has to be real. What we do not want is to make instant heroes of any potential proliferator, which is frankly, in my view, what American policy has been doing in the last six months. In private rather than public discussions, the people involved in those negotiations are very well aware of this trap.

In the longer term, if we're talking about in the early part of the next century, we have to think about how we're going to live in a world in which the number of nuclear powers is far greater than it is today. There are only two broad prescriptions.

One is to continue the arms control process among the major nuclear powers so that we build down arsenals, so that it's clear that we don't have an obvious double standard here, that we're saying it's okay for us because we're responsible, we're good, you can trust us, but you can't have it. If we continue with this line of argument, it's not going to be effective among the potential proliferators.

So we have to continue the arms control process. That's where, of course, the Russians, the Ukrainians, are very important participants over the next 10 years, as the START II and the START I treaties go into effect.

Second, we have to reinforce the NPT regime, making sure not to politically reward potential proliferators.

The third issue—and I think we have to be clear about this—is that nuclear weapons are not usable weapons. Nobody who has had them... Very quickly leaderships in countries where one would least expect it have learned the lesson that nuclear weapons are not usable weapons. They are useful for political purposes. That's in effect what the North Koreans are doing now without having them, without an acknowledged capability. But they are not usable weapons.

They have proved more expensive to those who have them, from every perspective—politically, economically, in terms of the kinds of command and control one eventually has to build, and in terms of the threat they pose to those who have them. It seems to me that it's this view of proliferation that the international community has to get out.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Halstead, and then we'll move on to Mr. Penson.

Mr. Halstead: Thank you, Mr. Chairman. I agree entirely with everything Janice Stein has said, particularly on that last point of nuclear weapons not being militarily usable. But that means they're politically all the more important.

[Translation]

Si ma suggestion n'est pas vraiment applicable, c'est parce que le Traité de non-prolifération des armes nucléaires doit être renouvelé l'année prochaine. Il s'agit d'un régime d'une importance cruciale. S'il est menacé, le problème de la prolifération s'aggravera. En conséquence, il faudra imposer des sanctions à tout pays signataire qui refusera de laisser l'AIEA, l'organisme international chargé de vérifier l'application du traité, procéder à des inspections.

C'est une question à laquelle il faut réfléchir très sérieusement. Je crois qu'il faut renforcer le régime. Les sanctions ne doivent pas être des menaces en l'air. Par contre, il ne faut pas donner la vedette aux pays susceptibles de violer le traité, ce que la politique américaine fait, selon-moi, depuis six mois. En privé, les participants à ces négociations reconnaissent qu'ils sont parfaitement conscients de ce piège.

À plus long terme, d'ici le début du prochain siècle, nous devrons voir comment nous pourrions vivre dans un monde où le nombre de puissances nucléaires sera beaucoup plus important qu'il ne l'est aujourd'hui. Il n'y a que deux solutions d'application générale.

L'une consiste à poursuivre le contrôle des armements chez les grandes puissances nucléaires afin qu'elles réduisent leur arsenal pour bien montrer que nous ne faisons pas deux poids deux mesures, que nous ne nous réservons pas le droit d'avoir des armes nucléaires parce que nous sommes dignes de confiance, contrairement aux autres pays. Si nous continuons à faire entendre ce genre d'argument, nous ne réussirons pas à convaincre les puissances nucléaires potentielles.

Il faut donc poursuivre le contrôle des armements. Sur ce plan, les Russes et les Ukrainiens vous jouer un rôle très important au cours des 10 prochaines années, avec l'entrée en vigueur des traités START II et START I.

Deuxièmement, nous devons renforcer le Traité de non-prolifération, en veillant à ne pas récompenser les délinquants potentiels du point de vue politique.

Troisièmement—et c'est une chose qu'il faut bien comprendre—les armes nucléaires ne sont pas des armes utilisables. Aucun des pays qui en possèdent... Très rapidement, les dirigeants des pays de la part desquels on s'y attendait le moins, ont appris que les armes nucléaires n'étaient pas des armes utilisables. Elles sont utiles à des fins politiques. C'est ce que font actuellement les Nord-Coréens, sans même en posséder, sans avoir de capacité nucléaire reconnue. En tout cas, ce ne sont pas des armes utilisables.

Elles se sont révélées plus coûteuses pour leurs détenteurs, et cela à tous points de vue, tant politiques qu'économiques, à cause des chaînes de commandement et de contrôle qu'il faut mettre en place et de la menace qu'elles présentent pour ceux qui les ont. À mon avis, c'est cette conception de la prolifération que la communauté internationale doit adopter.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Halstead, après quoi nous passerons à M. Penson.

M. Halstead: Merci, monsieur le président. Je suis entièrement d'accord avec tout ce qu'a dit Janice Stein et particulièrement sur le fait que les armes nucléaires ne sont pas utilisables à des fins militaires, comme elle vient de le déclarer. Mais cela veut dire qu'elles sont d'autant plus importantes du point de vue politique.

[Texte]

[Traduction]

• 1115

I'll just add that to develop the sort of international consensus that is necessary to put pressure on prospective proliferators and to make any sanctions that may be necessary effective, it's obviously essential to get the major powers together on this. In the case of North Korea this means pre-eminently China. I would have thought that it ought to be an overriding objective of western policy to build that coalition, which is surely in this case in China's own interest.

Thank you.

M. Lévesque: Monsieur le coprésident, vous avez touché une question très importante: la prolifération des armements nucléaires et les dangers qui en résultent. Cela représente un danger particulièrement grand sur le territoire de l'ancienne URSS.

Vous avez mentionné l'éventualité d'un conflit entre l'Ukraine et la Russie. C'est précisément une des raisons pour lesquelles la question du désarmement nucléaire de l'Ukraine n'est pas encore définitivement réglée à l'heure où on se parle. C'est parce qu'une aile nationaliste en Ukraine prétend qu'il faut garder des armes nucléaires comme force de dissuasion éventuelle en cas de conflit avec la Russie.

Personnellement, je pense que c'est une illusion que de croire que l'Ukraine pourrait être mieux protégée ou mieux équipée dans ses rapports avec la Russie en conservant l'arme nucléaire. C'est la raison pour laquelle je pense que le Canada a un rôle à jouer pour faire en sorte que l'Ukraine respecte jusqu'au bout les engagements qu'elle a pris en ce qui concerne l'adhésion au Traité de non-prolifération. Encore une fois, le Canada a un rôle à jouer ici.

Pour ce qui est de la prolifération des armes nucléaires et des dangers qui en résultent, il n'y a même pas besoin d'en arriver à un stade de conflit armé direct entre les États de cette région du monde pour que le problème se pose. Le problème du trafic des armements en Russie est une question très importante quand on parle de l'élargissement du mandat des services de renseignement. Voilà un domaine où on touche non seulement au commerce d'armes traditionnelles, mais aussi à tous les réseaux mafieux qui se sont développés sur des commodités de toutes natures en Russie.

Il y a deux niveaux ici. Il y a le niveau de ce qui échappe au gouvernement russe. Récemment, on a arrêté des trafiquants d'uranium russes à Istanbul. Au niveau des mafias et des trafics illégaux, il y a tout un trafic de composantes d'armes nucléaires qui est en train de se développer, qui est porteur de risques et qu'il faut suivre de près. Il y a aussi le niveau officiel. Le gouvernement russe lui-même, étant donné la situation catastrophique de son économie, essaie de gagner des devises par la commodité russe qui trouve le plus facilement preneur sur les marchés étrangers, c'est-à-dire des armements; des armements classiques, mais aussi des composantes d'armements nucléaires. Il y a eu des cas avec l'Inde, et les interventions de la communauté internationale ont été relativement efficaces à cet égard. Dans certains cas, on a pu dissuader le gouvernement russe de transférer certains types d'armements.

Permettez-moi d'ajouter que pour promouvoir ce genre de consensus international, il est nécessaire d'exercer des pressions auprès des pays qui risquent d'entraîner une prolifération et pour s'assurer que toutes les sanctions éventuelles seront efficaces, il est bien entendu capital que les grandes puissances fassent front commun. Dans le cas de la Corée du Nord, on a essentiellement besoin de la Chine. Je serais porté à croire que les pays de l'Ouest devraient avoir avant tout comme objectif de constituer cette coalition, car c'est assurément dans le cas qui nous occupe dans le propre intérêt de la Chine.

Merci.

Mr. Lévesque: Mr. Chairman, you have brought up a very important issue: nuclear armament proliferation and the dangers it implies. It represents a particularly great danger on the former USSR's territory.

You've mentioned the possibility of a conflict between Ukraine and Russia. This is precisely one of the reasons why the issue of Ukraine's nuclear disarmament is not yet totally resolved at this point. There is a nationalist faction in Ukraine that pretends that we have to maintain some nuclear armaments to use if necessary as a disincentive in case of a conflict with Russia.

Personally I think it would be a mistake to think that Ukraine could be better protected or better equipped to deal with Russia if it maintained a nuclear power. This is the reason why I believe that Canada has a role to play so that Ukraine fulfills completely its commitment to the Non-Proliferation Treaty. In this case again Canada has a role to play.

As for nuclear armament proliferation and the dangers it implies, it is not necessary to wait for a full direct armed conflict between any of the states in that region of the world in order for the problem to arise. Arms traffic in Russia is a very great problem when one thinks of the extension of the mandate of the intelligence services. In the present situation, we're not dealing only with the trade of traditional armaments but also with networks of gangsters that are developing the traffic of commodities of all kinds in Russia.

There are two levels to be considered here. There is one that escapes Russian government controls. Recently, some Russian uranium traffickers were arrested in Istanbul. As part of legal trafficking and organized crime. One finds a large traffic of nuclear armament components that is increasing, and it causes threats that call for close monitoring. But there's also the official level. The Russian government itself, given the dismal situation of its economy, is trying to obtain foreign currency through the sale of armaments because it is the Russian commodity that is exchanged most readily on foreign markets. That means traditional armaments as well as nuclear armament components. There is also the case of India but representations by the international community have had some measure of success in this case. In some instances, the Russian government was discouraged from transferring certain types of armaments.

[Text]

Donc, il convient d'exercer une double action à ce double niveau.

Ms Stein: I would just add one piece of information that might interest you. A major study is now being done on the de-proliferators, of which we are one of four: Canada, South Africa, Brazil and Argentina. Why did states decide not to acquire nuclear weapons when they had the opportunity to do so? That is going to be distributed internationally in an attempt to demonstrate the costs to potential proliferators and why leaders choose voluntarily not to acquire them.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Brazil and Argentina?

Ms Stein: Brazil, Argentina, South Africa and Canada.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you for that interesting item.

I'm going to call on Mr. Volpe. I want to warn the members of the panel that at a certain point, in about 15 or 20 minutes, I'm going to try to see whether I can formulate a consensus on defence issues, and give them an opportunity indirectly to say you're all wrong, that's not what we meant at all.

• 1120

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): They wouldn't dare say that, would they?

Mr. Penson (Peace River): I have a few questions for the panel. I have really enjoyed the discussions this morning. Unfortunately, it raises more questions than we have time for answers this morning.

I do hear that there seems to be a consensus on the extent to which we should target or focus our energies and support in this security issue. A concern that I have when I hear of expanding security to include environment and energy, and I look at 40 million refugees looking for homes around the world, is it brings home to me that we can't be all things to all people. I believe that people in other countries have to assume some responsibility for their own situation. We can't take on the role of a government such as the Soviet Union had. That's what they were trying to do, and look at what happened to them. I just throw that out.

I have a couple of specific questions for Mr. Halstead. When you talk about Canada being involved in an economic integration with the United States, which has political and security spin-offs, I would like you to expand on just what you mean by that. The other thing I would like to ask you is what you mean by the multi-purpose versus a general-purpose military force? What's the difference?

Mr. Halstead: First, as to the implications of economic integration in North America for security questions, I think what it means is that we have to think in terms of an integrated security system for North America. For my part, I would foresee

[Translation]

Therefore there is need for a two-fold action because of the two levels.

Mme Stein: Je voudrais ajouter un détail qui va peut-être vous intéresser. On est en train de préparer une étude majeure sur quatre pays qui travaillent contre la prolifération et dont nous faisons partie: le Canada, l'Afrique du Sud, le Brésil et l'Argentine. On se demande pourquoi certains États ont choisi de ne pas acquérir d'armes nucléaires alors qu'ils en avaient l'occasion. Cette étude sera diffusée à l'échelle internationale afin de faire savoir ce qu'il pourrait en coûter aux délinquants potentiels et pourquoi les dirigeants de certains pays ont choisi de leur plein gré de ne pas acquérir d'armes nucléaires.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez bien dit le Brésil et l'Argentine?

Mme Stein: Le Brésil, l'Argentine, l'Afrique du Sud et le Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup de nous communiquer ce détail intéressant.

Je donne la parole à M. Volpe. Je tiens à prévenir les membres du groupe que sous peu, dans 15 ou 20 minutes, je vais essayer de définir le consensus que je décèle chez eux, en matière de défense, et je vais leur donner indirectement l'occasion de me contredire, de répliquer que ce n'est pas du tout ce qu'ils voulaient dire.

Le coprésident (M. Gauthier): Ils n'oseraient jamais dire cela, n'est-ce-pas?

M. Penson (Peace River): J'ai quelques questions à adresser à nos témoins. Les discussions de ce matin m'ont vivement intéressé. Elles ont suscité à mon esprit bien des questions, mais je n'ai le temps que d'en poser quelques-unes, malheureusement.

J'ai l'impression que tout le monde s'entend pour dire que cet enjeu, la sécurité, devrait retenir nos énergies et notre soutien. Voici ce qui m'inquiète: quand j'entends dire qu'il faudrait qu'on englobe dans la sécurité l'environnement et l'énergie, quand je sais qu'il y a 40 millions de réfugiés de par le monde qui cherchent asile, je me dis que nous ne pouvons pas tout faire, aider tout le monde. Il faut que les autres pays assument une part de responsabilité dans leurs propres affaires. Nous ne pouvons pas assumer le rôle qu'assumait le gouvernement de l'Union soviétique. Il aurait bien voulu tout faire, mais voyez ce qui lui est arrivé. C'était un simple commentaire.

J'ai quelques questions à poser plus précisément à M. Halstead. Je voudrais que vous développiez ce que vous avez dit tout à l'heure, à savoir que le Canada et les États-Unis s'étaient engagés dans un processus d'intégration économique qui a des retombées sur le plan de la sécurité et sur le plan politique. D'autre part, pouvez-vous m'expliquer ce que vous entendez par une force militaire polyvalente que vous opposez à force militaire globale? Quelle est la différence?

M. Halstead: Tout d'abord, votre question sur les conséquences, pour la sécurité, de l'intégration de l'économie nord-américaine. Cela signifie qu'il nous faut songer à un système de sécurité intégré pour l'Amérique du Nord. Pour ma

[Texte]

that that integrated security system, in the post-Cold War period, should put more emphasis on surveillance than on defence. It seems to me, in terms of developing technologies, that surveillance should and will become more airborne. Again, that has in turn economic implications because it seems to me it would be very much in Canada's interest to see a more integrated military form of surveillance for both military and civilian purposes, the civilian, of course, being aircraft control and other forms of scientific sensors. It seems to me that is the order of spin-offs in the security area that you get from economic integration.

Now, the political spin-offs or the political implications might be very broad. But just let me point to one that it seems ought to be central to our considerations here, and that is with a more integrated North American economy it is surely in Canada's interest to build bridges or to maintain bridges between continents to maintain and indeed enlarge our window on the rest of the world outside North America to avoid becoming politically marginalized in North America.

That I think has a great bearing on the sorts of questions we have been talking about this morning: our involvement in international security and collective security arrangements elsewhere. It serves our purpose not only because it contributes to international stability, and therefore to a world in which we can trade, and operate more freely, but it also serves the political purpose of contributing to diversification of our external relations.

• 1125

Mr. Penson: I would appreciate your views on the second issue, the question of a multi-purpose versus general-purpose military force.

Mr. Halstead: Well, this is perhaps a matter of perception as much as reality, but perceptions sometimes count as much as reality. A general-purpose force tends to suggest that we should continue to do too many things in too many places. A multi-purpose force means simply that, a force for more than one purpose. Actually we've never done everything everywhere. But there may be a perception that we have tried to do too many things in too many places.

If you look at them as a whole, our armed forces have to be capable of more than one kind of mission. They have to be capable of land, air, sea, maritime and naval missions, if only in terms of the basic requirement of protecting Canadian sovereignty. They also have to make a useful contribution to international security.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Mr. Volpe.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I've enjoyed the dialogue so far, but I want to focus on two issues, security and the national interest, because those terms have come up very often.

[Traduction]

part, en cette période d'après guerre froide, je dirais qu'en concevant un tel système intégré, on devrait insister davantage sur la surveillance que sur la défense. J'ai l'impression, étant donné l'évolution technologique, que les activités de surveillance devraient se faire davantage par avion et qu'elles se feront ainsi effectivement. Là encore, cet élément a des implications économiques étant donné que l'intérêt du Canada serait très bien servi si les activités de surveillance étaient mieux intégrées du côté militaire, à la fois pour servir les besoins militaires et civils, les besoins civils étant bien entendu la surveillance aérienne et d'autres formes de détection scientifique. Il me semble que c'est le genre de retombée que l'intégration économique pourrait apporter sur le plan de la sécurité.

Sur le plan politique maintenant, les retombées pourraient être de grande envergure. Il en est une qui me semble être essentielle à notre réflexion car en présence d'une économie nord-américaine mieux intégrée, le Canada aurait tout intérêt à établir et à maintenir des rapports entre les continents pour préserver, voire agrandir, notre lucarne donnant sur le monde extérieur à l'Amérique du Nord afin d'éviter la marginalisation politique qui guette le Canada en Amérique du Nord.

Cette dimension là a des conséquences sur ce que nous avons évoqué ce matin, à savoir notre participation à des accords de sécurité internationale et collective ailleurs. Cela sert les intérêts du Canada, non seulement parce que cela contribue à la stabilité internationale, et par conséquent nous pouvons mieux nous adonner au commerce et évoluer plus librement, mais aussi ce faisant, le Canada procède, sur le plan politique, à la diversification de ses relations étrangères.

M. Penson: Dites-moi maintenant comment vous définissez une force militaire polyvalente par rapport à une force militaire globale.

M. Halstead: C'est peut-être tout autant une question de perception que de réalité. Mais parfois les perceptions sont tout aussi importantes que la réalité. Une force militaire globale signifierait qu'il nous faudrait continuer d'assumer un trop grand nombre de rôles dans un trop grand nombre d'endroits. Une force polyvalente signifie tout simplement que notre force pourrait assumer plus d'un rôle. En fait, nous n'avons jamais assumé tous les rôles partout. Il se peut toutefois qu'on ait l'impression que nous avons essayé de faire trop de choses un peu partout.

Considérées dans leur ensemble, nos forces armées doivent être en mesure d'accomplir plus d'un type de mission. Elles doivent pouvoir entreprendre des missions aériennes, maritimes ou terrestres, quand ce ne serait que pour protéger tout simplement la souveraineté canadienne. Elles doivent également participer de façon utile à la sécurité internationale.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Monsieur Volpe.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): La discussion m'a vivement intéressé jusqu'à présent mais je voudrais aborder deux questions, la sécurité et l'intérêt national, parce que ces deux termes ont été répétés à plusieurs reprises.

[Text]

If I might just take a lead from my colleague to my left here—he's left-wing—I wonder one of you might very briefly indicate how we identify our national interest and how we would then defend that interest. I don't want to use the word sovereignty; I don't want to confuse national interest with that.

I am asking this in relation to Mr. Halstead's point that Canada is possibly being marginalized politically on our continent, and, I would add, possibly economically as well. How would we identify those interests, and which of our instruments in Canada would do that?

Ms Stein: I think you're asking two separate questions, both of which are important: first, what are our national interests; and secondly, how do we in government identify those national interests? Those are two quite separate issues. Let me answer the first very quickly and then come to the second.

Our national interests are the things we talked about: economic well-being and prosperity through trade, investment, both at home and abroad; the physical security of Canadians, security from attack at home—which is not an insignificant issue—the physical security of our persons and security from attack from abroad; and thirdly, I would add environmental security, dealing with a broad basket of resources, because if we don't have that at home and abroad, we cannot have economic prosperity.

Mr. Volpe: Let me accept that as a general view of Canadian interests and at least how we define them.

Since this joint committee is reviewing foreign affairs and there's another joint committee looking into defence, I'm reflecting an interest that was raised yesterday, and that is how the two committees would address this. You've talked about security; that was the second part of my question.

I think I'm right in quoting these figures. In China in 1992, 93 million people moved away from their towns and villages to look for work. The figure of 93 million people sounds like an enormous number for all of us. It didn't raise an eyebrow in Canada, but it's only about 7.5% of the population in China. There's approximately the same number of people moving in the Indian subcontinent, whose total population is marginally smaller than China, and yet its economy is now beginning to boom as well. From two places we literally have hundreds of millions of people on the move.

Could somebody in our panel give me an indication as to how our defence policy and our defence capabilities are going to address what is going to happen as these people—and I'm just focused on two countries—spill over outside of their native boundaries, their villages, onto provincial, state and interstate boundaries?

[Translation]

Je voudrais poursuivre dans la même veine que mon collègue, assis à ma gauche—il est de gauche—. Un de nos témoins pourrait-il nous dire brièvement comment nous pouvons définir notre intérêt national et comment on procède ensuite pour protéger cet intérêt. Je ne veux pas utiliser le mot souveraineté. Je ne veux pas confondre l'intérêt national et la souveraineté.

Si je vous pose cette question, c'est que M. Halstead a dit tout à l'heure que le Canada risquait la marginalisation politique sur notre continent, mais c'est vrai aussi sur le plan économique. Comment peut-on définir nos intérêts, et qui devrait s'en charger au Canada?

Mme Stein: Vous posez là deux questions distinctes. Elles sont toutes aussi importantes l'une que l'autre. Tout d'abord, quels sont nos intérêts nationaux? Et deuxièmement, comment les dirigeants définissent-ils ces intérêts nationaux? Ce sont deux choses totalement différentes. Je vais répondre brièvement à votre première question et ensuite à la deuxième.

Nos intérêts nationaux sont ceux dont nous avons parlé: la prospérité économique grâce au commerce, à l'investissement, au Canada comme à l'étranger; la sécurité physique des Canadiens, la protection contre les attaques sur notre territoire—ce qui n'est pas négligeable—c'est-à-dire la protection de notre population contre des attaques venant de l'étranger; et troisièmement, je dirais qu'il y a la sécurité environnementale, et cela touche toute une gamme de ressources, car sans elle, au Canada comme à l'étranger, il est inutile de songer à la prospérité économique.

M. Volpe: J'accepte donc votre réponse qui représente une vue d'ensemble des intérêts canadiens, du moins une définition de ses intérêts.

Puisque le Comité mixte examine les affaires étrangères et qu'il y en a un autre, mixte également, qui se penche sur les questions de défense, je me permets d'évoquer une question qui a été soulevée hier, à savoir comment les deux comités doivent procéder. Vous avez parlé de sécurité, ce qui correspond à la deuxième partie de ma question.

Je pense ne pas me tromper en citant les chiffres suivants: en 1992, en Chine, 93 millions de personnes ont quitté leur ville ou leur village pour aller chercher du travail. Cela semble astronomique de notre point de vue. Au Canada, on n'a pas sourcillé, mais notre population représente quelques 7,5 p. 100 de la population chinoise. Dans le sous-continent indien, il y a environ le même nombre de gens qui se déplacent, et là la population est juste un peu inférieure à celle de la Chine. Toutefois, l'économie de cette région commence à prendre de l'essor également. Dans ces deux régions, il y a des centaines de millions de gens qui se déplacent.

Un de nos témoins pourrait-il nous dire comment notre politique de défense et nos ressources vont pouvoir réagir à ce qui va se passer quand ces gens—et je n'ai parlé que de deux pays—traverseront les frontières de leur pays pour franchir celles d'autres États?

[Texte]

[Traduction]

• 1130

Ms Stein: Let me answer that question now, because I think it illustrates precisely the kind of issues we have been focusing on all morning, but in a very hard-headed, practical way. How do you address a problem like that, which is a security problem, to the extent that you have hundreds of millions of people spilling across borders? And how does it relate to defence policy, concretely?

My answer would be that you need at least three kinds of instruments. That's why I argue we need at least an integrated look at these. First of all, we need economic interests. If we take an example closer to home, where we can demonstrate a clear problem for Canada, one of the primary motives for the United States in the NAFTA agreement was that illegal immigrants were crossing the border from Mexico into the United States. The estimates were that it could go into the tens of millions of people. The NAFTA agreement was in part to stabilize an economic area so that the incentives would be to stay in the home community rather than to go on the move.

In that kind of context, to the extent that you had that kind of movement on our own continent, Canada will clearly not remain immune to that as part of the NAFTA agreement and an increasingly integrated economy. Therefore, the first set of instruments was economic. That is a fundamental part of security.

The second set of instruments—and we have to think about it like that—is assistance. Unfortunately, we haven't talked in this committee yet about assistance, but I think there also has to be some very fundamental change so that assistance is proactive, or moves to prevent before you get those kinds of numbers of people on the move.

In Mexico, Canada is in fact doing some very interesting things now, which are trying to reach out to address those problems before they become explosive. That's the preventive diplomacy component, but our development assistance programs are very much part of that.

The third issue is how does defence relate? Very clearly, we need adequate surveillance of our borders, to know who's crossing over and what kind of movement we have in the waters that are contiguous to our coastlines. We need to have the capabilities to do that. There I agree very much with Mr. Halstead that surveillance of our air space, our land, and our oceans is an absolutely critical minimum requirement for our defence capability.

If you notice, surveillance is in a sense the first and the last requirement, but not the one that is going to be most effective in addressing what is a security issue.

Mr. Volpe: I'm glad you underlined the fact that we would have to use economic clout in order to defend ourselves. It appears that we have less and less economic clout and fewer and fewer financial resources.

That focuses me on the question of security a little bit more. If in fact part of the security and sovereignty in our society is to be determined by the methods and instruments we apply to safeguard... I take a look at the drug trade—

Mme Stein: Je vais répondre tout de suite à cette question, elle illustre bien le genre d'enjeu dont nous avons parlé toute la matinée, mais elle met en lumière l'aspect tout à fait terre à terre et pratique dans ce cas-ci. Comment régler un problème comme celui-là, qui est un problème de sécurité, quand il y a des centaines de millions de gens qui traversent les frontières? Comment concrètement cela devient-il une question de politique de défense?

Je vous dirais qu'il faut pour cela au moins trois grands instruments. Voilà pourquoi je préconise une optique intégrée. Tout d'abord, il nous faut des instruments économiques. Il n'est pas besoin d'aller très loin pour trouver un problème flagrant pour le Canada. En effet, un des principaux motifs qui ont poussé les États-Unis à vouloir l'ALÉNA, c'était les immigrants clandestins qui allaient du Mexique aux États-Unis. On avait évalué leur nombre à des dizaines de millions de gens. L'ALÉNA avait notamment pour objectif de stabiliser une région économique pour qu'on puisse désormais y trouver les incitations nécessaires pour y rester plutôt que de partir.

Si ce genre de mouvement de population se produisait sur notre propre continent, le Canada ne pourrait manifestement pas y échapper, à cause de l'ALÉNA et du fait que notre économie est de plus en plus intégrée. Par conséquent, il faut tout d'abord des instruments économiques. C'est là une partie fondamentale de la sécurité.

Deuxièmement, comme instrument,—et c'est sous cet angle qu'il faut la voir—il y a l'aide. Malheureusement, nous n'avons pas encore parlé d'aide ici en comité, mais il faudrait apporter des modifications fondamentales pour que cette aide soit plus résolument déterminée, ou encore plus prophylactique, afin d'éviter qu'un si grand nombre de gens se déplacent.

Le Canada s'adonne à des activités fort intéressantes au Mexique actuellement. Il s'agit d'essayer de contenir ces problèmes avant qu'ils ne deviennent explosifs. C'est la composante prophylactique de la diplomatie, mais nos programmes d'aide au développement jouent un rôle essentiel là-dedans.

Troisièmement, on peut se demander comment la défense intervient là-dedans. Il nous faut une surveillance adéquate de nos frontières, pour savoir qui les traverse et pour savoir ce qui se passe dans nos eaux territoriales. Il nous faut les moyens physiques de procéder à cette surveillance. Je suis d'accord avec M. Halstead, c'est un minimum, il faut pouvoir compter sur une capacité de défense en mesure de surveiller notre espace aérien, notre territoire et nos océans.

Vous remarquerez que la surveillance est la première et la dernière exigence, mais ce n'est certainement pas celle qui sera la plus efficace dans le cas d'un problème de sécurité comme celui-là.

M. Volpe: Je suis content que vous ayez dit qu'il nous faudrait prendre des mesures économiques pour nous défendre. Il semble que notre pouvoir économique soit en baisse et que nos ressources financières soient en train de fondre.

Cela m'amène à vous poser une question encore une fois sur la sécurité. Si de fait une partie de la sécurité et de la souveraineté dans notre société devait être tributaire de méthodes et d'instruments qui s'appliquent à la garantie...

[Text]

something I think either Mr. Lévesque or Mr. Archdeacon raised—which is estimated at somewhere in the tens of billions of dollars in Canada alone. It is the cause of a whole series of spill-over negative effects on society as a whole. We have resources that I think approximate something like \$50 million for that component of our security; yet our panelists—and you are not the first—continue to say that the international drug trade is one of the most serious threats to Canadian sovereignty and Canadian security. It is one of the issues that has to be addressed in the security envelope. However, we do have a budget of approximately \$11 billion for defence.

Will you guide me through making this particular connection so that I can understand better how I'm going to appropriate or apportion funds for this?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I suggest that it be a quick guided tour.

Ms Stein: It will be a very quick guided tour. That is what I was referring to earlier when I said that we have to redistribute resources within the defence envelope.

To take a very concrete issue, which has been the subject of great controversy in this country, our anti-submarine warfare capability is an expensive capability. It requires helicopters, it requires avionics upgrades, and as Mr. Archdeacon said, it will probably require upgrade or purchase of new submarines.

In our view, that is not a useful expenditure of resources. Given the likely threats that are on the horizon, some of that budget should be redirected to much improved intelligence capabilities, focusing in large part or in part, certainly, on the drug trade, much more effective international police cooperation and monitoring. There is a whole range of capabilities. That program is badly underfunded. It's underfunded because budget dollars within the constant envelope are going elsewhere.

If we have a limited pool of capital the choices are how do we dispose of that capital? Some things we've been doing for 40 years are no longer the best use of our resources. In a changed environment, will we identify new challenges? That's really the crucial question and that's what's before this committee.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'll have to come at you at another meeting, Mr. Volpe.

Mr. Volpe: If we both live that long.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'll keep you in mind.

Mr. Volpe: I'll pass it on.

Mr. Regan (Halifax West): Thank you, Mr. Chairman.

We're obviously discussing the difficult issue of how we define the line where we will be or not be involved as a country in military capacities and as peacekeepers. It seems to me that peacekeeping is in transition.

[Translation]

Prenons le cas du commerce des stupéfiants. C'est M. Lévesque ou M. Archdeacon qui en a parlé. Ce commerce représente des dizaines de milliards de dollars au Canada seulement. Il entraîne toute une série de conséquences néfastes pour la société. Les ressources sur lesquelles nous pouvons compter pour protéger cet aspect-là de notre sécurité s'élèvent à quelque 50 millions de dollars. Pourtant, nous l'avons déjà entendu et on nous le dit encore, le commerce international de la drogue est une des plus graves menaces à la souveraineté et à la sécurité du Canada. C'est une des questions dont il faudrait s'occuper sous le volet sécurité. Il faut bien dire que notre budget de la défense est d'environ 11 milliards de dollars.

Pouvez-vous développer davantage la relation entre les deux choses afin que je me fasse une meilleure idée de la façon dont je dois répartir les crédits alloués ici.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je propose que le témoin le fasse brièvement.

Mme Stein: Je serai très brève. C'est à cela que je pensais tout à l'heure quand j'ai dit qu'il nous faudrait redistribuer les ressources au sein de l'enveloppe de la défense.

Prenons un cas très concret qui a suscité beaucoup de controverses au Canada, notre capacité de lutte anti-sous-marin, qui coûte très cher. Il faudra lui adjoindre des hélicoptères, améliorer l'avionique et, comme l'a dit M. Archdeacon, il faudra sans doute se résoudre à remettre nos sous-marins en état ou à en acheter de nouveaux.

À notre avis, ce serait là une dépense intelligente. Étant donné les menaces qui pointent à l'horizon, une partie du budget devrait servir à améliorer nos services de renseignement, à cibler en grande partie le commerce de la drogue; la surveillance et la coopération avec les services de police internationaux devront également être plus efficaces. Il y a toute une gamme d'opérations. Ce programme souffre d'un manque criant de crédits. En effet, les crédits prévus dans cette enveloppe sont affectés ailleurs.

• 1135

Quand on dispose de fonds limités, il faut savoir choisir comment on les répartit. Il y a des activités que nous menons depuis 40 ans qui ne constituent plus la meilleure façon d'utiliser nos ressources. La situation a changé. Saurons-nous reconnaître les nouveaux défis? C'est là la question cruciale et ce dont ce Comité est saisi.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Volpe, il nous faudra régler cela lors d'une autre séance.

M. Volpe: Si nous survivons.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je ne vous oublierai pas.

M. Volpe: Je cède la parole au suivant.

M. Regan (Halifax-Ouest): Merci, monsieur le président.

On est en train de discuter la question épineuse de savoir où l'on devra s'arrêter et décider si oui ou non notre pays interviendra par sa force militaire ou comme force de maintien de la paix. Il me semble que le maintien de la paix soit en période de transition.

[Texte]

Because of the end of the Cold War—hopefully, it's ended for good—we are as a country less threatened in our own security by ideologically based conflicts and more by various kinds of conflicts. Particularly, we've seen a lot more internal conflicts involving ethnic violence at various levels, not simply interstate but often intrastate. That suggests to me it is more and more difficult to find situations of traditional peacekeeping.

So the question I have is can we really limit ourselves to low-intensity traditional operations and go, so to speak, where it's safe, or do we have to look at a variety of situations? Should we specialize, for example, in certain intensities or should we specialize instead in certain geographic areas of the world, in areas where our own security is most threatened because of the threat, the danger of bigger powers being drawn in?

Mr. Archdeacon: We certainly don't advocate just going into safe places. We don't think there will be very many safe places to go, so you're quite right, peacekeeping will become more and more dangerous. This idea has been subject to a lot of misinterpretation in the newspapers and elsewhere.

It's very difficult to draw the line and say we don't want to send an expeditionary force, a Dieppe, a mixed air, land, heavy tanks engagement to wipe out a government or a rebel group in somebody's country to distinguish... to say we don't quite want to go that far. We're willing to go into dangerous places, but we don't want to send an expeditionary force to fight a war against a set of formed armed forces without people saying "Well, you're a wimp" or in England "You're wet".

What we're trying to do is to draw a line, and it will be this committee that finally has to draw that line, I think, because it will be a foreign policy line more than a defence line. What we are advocating is that we have extremely well-equipped and well-trained peacekeepers who are able to go into very dangerous situations, because if they're not able to do that there are not very many places they'll be able to go at all. But we want to draw the line at having armed forces which are capable of moving against, as it was ten years ago, the massed forces of the Soviet Union on the central front in Europe, against rockets, tactical nuclear weapons, massed heavy tanks and huge masses of artillery. We don't think Canada can afford to do that, and I think you'll find when you start looking at numbers that it can't; the budget will not encompass that.

On the other hand, we don't want for a moment to talk about a constabulary. There is no place for a constabulary to go unless they're accompanied by a decent-sized military force anyway. So that's what we advocate.

I don't think on your second question that it would be very easy to choose between level and geography. I don't think you can choose the level and it might be that geography doesn't really count, that it doesn't matter whether it's close or far, it's a matter of what the government decides is a major foreign policy interest.

[Traduction]

Il y a eu la fin de la Guerre froide, il était à souhaiter que ce soit fini pour de bon. Notre pays est moins menacé par des conflits d'origine idéologique que par divers autres types de conflits. Notamment, nous avons vu des conflits plus internes avec violence ethnique à divers niveaux, pas seulement entre les États mais parfois à l'intérieur même des États. Cela me fait dire qu'il est de plus en plus difficile de trouver des situations où il faut maintenir la paix comme nous les avons connues autrefois.

Voici ma question: Pouvons-nous nous en tenir à des opérations à faible intensité comme autrefois, n'allant, pour ainsi dire, que là où les choses sont sûres, ou devons-nous envisager toute une gamme d'interventions? Devrions-nous par exemple nous spécialiser dans des combats d'une certaine intensité, ou dans une région géographique précise, dans les régions où notre propre sécurité est menacée, c'est-à-dire là où les grandes puissances risquent d'être amenées à intervenir?

M. Archdeacon: Nous ne préconisons pas d'envoyer nos forces armées seulement dans les endroits sûrs. Il n'y aura peut-être plus beaucoup d'endroits sûrs où aller, et vous avez donc raison, le maintien de la paix deviendra de plus en plus dangereux. Cette notion a donné lieu à bien des interprétations erronées dans les journaux et ailleurs.

Il est très difficile d'établir une limite et de refuser d'envoyer un corps expéditionnaire, du genre de celui qu'on a envoyé à Dieppe, avec des soldats de l'armée de l'air et de l'armée de terre à la fois, des chars blindés pour renverser un gouvernement, ou un groupe rebelle dans un autre pays, en faisant la distinction... il est très difficile de dire que nous ne voulons pas aller aussi loin. Il est difficile de dire que nous sommes prêts à aller dans des endroits dangereux mais que nous ne voulons pas envoyer de corps expéditionnaire pour combattre des forces armées positionnées, sans quoi les gens nous traiteront de «lavettes».

Nous essayons donc de tracer la ligne de démarcation, finalement, c'est le Comité qui se prononcera. En effet, ce sera une question de politique étrangère plutôt qu'une question de politique de défense. Nous préconisons des forces de maintien de la paix très bien équipées et très bien entraînées qui peuvent faire face à des situations très dangereuses, car si elles ne peuvent pas accomplir de telles missions, elles n'auront pas beaucoup d'endroits où aller. Cependant, nous ne voulons pas de forces armées qui soient capables d'affronter, comme c'était le cas il y a 10 ans, des forces soviétiques massées sur le front central en Europe, qui puissent affronter des missiles, des armes nucléaires tactiques, une division de chars blindés ou un barrage d'artillerie. Nous ne pensons pas que le Canada puisse se le permettre, et quand vous aurez examiné les chiffres, vous en conviendrez. Le budget n'ira pas jusque-là.

Par ailleurs, nous ne voulons pas qu'il soit question d'une simple force de police. Les forces de police n'ont rien à faire là à moins d'être accompagnées d'une force militaire de taille appréciable. Voilà pourquoi nous préconisons cette solution.

Pour répondre à votre deuxième question, je ne pense pas qu'il soit facile de choisir en fonction de la taille du conflit et de la géographie. Je ne pense pas que l'on puisse choisir la taille du conflit et il se peut que la région géographique n'ait aucune importance, qu'elle soit rapprochée ou éloignée, car tout dépend de l'intérêt que le gouvernement porte à une question de politique étrangère donnée.

[Text]

[Translation]

Mr. Regan: I was talking about geography in the sense of situations or countries or places in which bigger powers are more likely to be drawn in. Let's forget the geography—

Ms Stein: Dangerous.

Mr. Regan: —and talk about the more dangerous places—

Mr. Archdeacon: Oh, I see.

Mr. Regan: —that are more a threat to our own security because of that.

M. Regan: Je ne parle pas de la géographie du point de vue de la situation des pays ou des endroits où les grandes puissances sont susceptibles d'être appelées à intervenir. Oublions la géographie. . .

Mme Stein: Dangereux.

M. Regan: . . . et parlons plutôt des endroits dangereux. . .

M. Archdeacon: Oh, je vois.

M. Regan: . . . qui pour ces raisons-là représentent une menace plus grave pour notre propre sécurité.

• 1140

Mr. Archdeacon: I think if we had to choose, you would be quite right. I think we'd choose to go somewhere and try to prevent the conflict expanding, if that expansion was likely to bring in major powers and therefore make it a much more dangerous conflict entirely.

Perhaps we would set priorities. I think there are something like 80 conflicts in the world today that could really use peacekeeping. I'm not suggesting we should even contemplate doing that, but some of them are obviously more important to Canada than others. We're going to have to be hard-headed about it. We cannot possibly go and do everything in the world, and the United States cannot do this either. No country can do it alone any more.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): This gives me a chance, now that we're back on defence issues, to give the panel a further opportunity maybe later on to clarify, but I think a good deal of clarification has taken place.

I haven't heard any member of the panel, for example, advocate that we sever our membership with NATO or NORAD. We had a panellist a few days ago who suggested that. I've heard panellists say we ought to continue commitments to NATO even though the changed situation might alter the commitments and even alter the structure that would discharge these commitments.

I didn't hear any member of the panel say we ought not to have armed forces. We found, indeed, a suggestion for the reconfiguration, so to speak, of the Canadian Armed Forces, presumably to reduce substantially our air and naval participation and to expand our ground forces. I understood there may be some difference of view from Mr. Halstead who would want what he described as a multi-purpose structure encompassing all three traditional elements of the Canadian Armed Forces. I certainly detect that as an important difference.

There was a suggestion, strongly put, that we ought to have combat-ready forces for peacekeeping even in dangerous situations. However, I'm really unclear about whether Mr. Archdeacon and Ms Stein are advocating that never again will Canada fight in a war with our allies in defence of common values. Will we stop short of that? Am I correct? I just put that out and I'm going to let it simmer.

I'll ask Senator Andreychuk to ask her question. I'm sure the panellists will answer her, me, and everybody else.

M. Archdeacon: Je pense que s'il fallait choisir, il faudrait choisir ainsi. Nous choisirions de nous rendre dans un endroit pour empêcher l'escalade d'un conflit si une telle escalade risquait de faire intervenir de grandes puissances et par conséquent d'aggraver encore le conflit.

Nous voudrions sans doute établir un ordre de priorité. Je pense qu'environ 80 conflits font rage dans le monde aujourd'hui et ce sont des conflits qui pourraient profiter de l'intervention d'une force du maintien de la paix. Je ne dis pas que nous envisagerions même d'y participer, mais dans certains cas, il est manifeste que le conflit menace davantage le Canada. Il faudra être très pratique dans ces cas-là. Nous ne pouvons pas aller partout, pas plus du reste que ne le peuvent les États-Unis. Aucun pays ne peut intervenir seul désormais.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Puisque nous abordons de nouveau les questions de défense, je voudrais inviter une nouvelle fois les membres du groupe à préciser certaines choses, même si nous avons obtenu jusqu'à présent pas mal de précisions.

Par exemple, personne n'a parlé de notre adhésion à l'OTAN ou au NORAD. Il y a quelqu'un qui en a parlé l'autre jour. Certains témoins ont proposé que nous maintenions nos engagements envers l'OTAN même si la situation, telle qu'elle existe actuellement, pourrait modifier nos engagements, voire modifier la structure responsable de concrétiser ces engagements.

Aucun d'entre vous n'a dit que nous devrions supprimer les forces armées. En effet, on parle de reconversion, pour ainsi dire, des Forces armées canadiennes pour réduire substantiellement notre armée de l'air et notre marine afin de donner de l'expansion à nos forces terrestres. Je crois comprendre que M. Halstead n'est peut-être pas tout à fait d'accord parce qu'il a parlé d'une structure polyvalente qui ferait intervenir les trois éléments des Forces armées canadiennes tels que nous les connaissons. C'est une différence qui mérite d'être citée.

On a dit assez fermement qu'il nous faudrait des forces prêtes au combat afin de pouvoir accomplir des missions de la paix même dans des situations dangereuses. Toutefois, je n'ai pas très bien compris si M. Archdeacon et M^{me} Stein préconisaient que le Canada refuse désormais d'intervenir même au côté de ses alliés pour défendre des valeurs communes qui seraient menacées. Irions-nous jusque-là? Est-ce que c'est ce que vous avez voulu dire? Je vous pose cette question pour qu'on y réfléchisse.

Je vais demander à la sénatrice Andreychuk de poser ses questions. Je suis sûr que vous y répondrez, comme je compte bien sur vous pour répondre à mes questions et à celles de tout le monde.

[Texte]

Senator Andreychuk (Regina): I was eagerly awaiting your summation and wondered whether or not I'd have to speak afterward.

[Traduction]

Le sénateur Andreychuk (Regina): J'attendais votre résumé avec impatience. Je me suis demandé s'il conviendrait que je parle ensuite.

Perhaps that's the fundamental question that has to be asked. What troubles me is that everyone is talking about preventive diplomacy. We're putting so much emphasis on peacekeeping and international networks, yet we are here today trying to set our foreign policy. This is when the United Nations hasn't defined its peacekeeping and preventive diplomacy role—I think it's in debate—and when our regional structures have not defined their entrance points.

C'est peut-être la question fondamentale. Tout le monde parle de diplomatie préventive. Nous ne cessons de souligner l'importance des missions de la paix et des réseaux internationaux, mais pourtant nous voici réunis pour concocter notre propre politique étrangère. En outre, les Nations unies n'ont pas défini leur rôle en matière de diplomatie préventive et de maintien de la paix. Rôle qui est encore débattu, et nos structures régionales n'ont pas encore défini les limites de leur intervention.

If we are to buy into this preventive diplomacy by way of peacekeeping and enlarging that, we are really sending our troops and our people into situations that are later buffeted by either superpower-type structures, regional structures, or the UN. In other words, we lose control. We saw that in Somalia and Bosnia.

Si nous choisissons de nous lancer à la diplomatie préventive grâce à des missions de maintien de la paix et si nous poussons dans ce sens-là, eh bien, ni plus ni moins, nous choisissons d'envoyer nos troupes et nos gens dans des situations qui, par la suite, deviennent le jouet des superpuissances, des structures régionales ou encore des Nations unies. En d'autres termes, nous perdons tout contrôle. On a pu le constater en Somalie et en Bosnie.

How realistic is it, in this new way, to talk about preventive diplomacy, and define our structures in Canada, before we define our role in attacking them in an international...? That's one question.

Cela étant, est-il réaliste de parler de diplomatie préventive et de définir nos structures au Canada avant de définir notre rôle sur les divers théâtres...? Voilà une première question.

The second question is to Mr. Lévesque, who indicated he didn't see Russia as a threat in the old sense, but he indicated that Russia had a unique role to play in what I consider to be new sovereign states. He went as far as to say that with a weakened central government in Ukraine, paying attention to various minority groups would be the way to go. Surely there's something to be said for the reversal, not to encourage a Russian dominant role, but to strengthen all the independent states, and doing so may be to our greater security in the world and in the region.

Ma deuxième question s'adresse à M. Lévesque, qui a indiqué que, loin d'être une menace dans le sens traditionnel, la Russie a maintenant un rôle particulier à jouer à l'égard de ce que je considère comme les nouveaux États souverains. Il est même allé jusqu'à dire que, compte tenu de la faiblesse du gouvernement central en Ukraine, ce sont les divers groupes minoritaires qui devraient retenir l'attention. Ne faudrait-il pas plutôt, pour accroître notre sécurité dans le monde et dans la région, non pas favoriser l'émergence de la Russie comme puissance dominante, mais renforcer tous les États indépendants?

Finally, it seems that all the panellists have indicated the phrase "not in the foreseeable future" to be the preface to every comment that has been made, as in "not in the foreseeable future is Russia a danger". Yet we know, certainly in this century, that we have had to move very rapidly and events we didn't think would happen happened overnight—more recently, the fall of the Soviet Union. But certainly if we look to every war and altercation I think there were people saying "not in the foreseeable future" beforehand and we were faced with the imminent danger. Are we not falling into that trap again?

Enfin, il me semble que les panellistes nuançaient invariablement leurs observations par l'expression «pas dans un avenir prévisible», dans le genre «la Russie n'est pas une menace dans un avenir prévisible». Pourtant, nous savons bien que des changements sont survenus très rapidement au cours du XX^e siècle et qu'il s'est produit du jour au lendemain des événements auxquels nous ne nous attendions absolument pas—le plus récent étant l'effondrement de l'Union soviétique. Chose certaine, l'histoire nous montre invariablement que, alors même que la menace d'une guerre ou d'un conflit était éminente, il y en avait toujours qui disaient: «pas dans un avenir prévisible». Ne sommes-nous pas en train de tomber dans le même piège?

Ms Stein: I wonder if I could answer the first and third of those questions. I'll try to do so as—

Mme Stein: J'aimerais répondre à la première et à la troisième question. J'essaierai de le faire aussi. . .

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Just in the interests of economy of time, I'll ask Mr. Lastewka to put his question, then Senator Comeau. Then the panel can deal with the basket of questions. Perhaps, if we can permit, we'll have a short second round from others who ask questions and have further thoughts. If that's agreeable, I'll call on Mr. Lastewka.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pour gagner du temps, je demanderai à M. Lastewka, puis au sénateur Comeau, de poser leurs questions. Les panellistes pourront ensuite répondre à l'ensemble des questions. Nous pourrions peut-être, si le temps le permet, entendre les questions et les observations des autres membres du Comité lors d'un second tour, très bref. J'invite donc M. Lastewka à poser sa question.

Mr. Lastewka (St. Catharines): My question was actually going to be to Mr. Lévesque. I was very interested in the panel's overall discussion concerning intelligent requirement being even higher, now that the Cold War's finished.

M. Lastewka (St. Catharines): Ma question s'adresse à M. Lévesque. J'ai été très surpris par le constat général du panel selon lequel nos besoins en renseignement de sécurité étaient plus élevés maintenant qu'ils ne l'étaient pendant la Guerre froide.

[Text]

I was with Mr. Flis in Ukraine for elections and I was in both the first election and the run-off. When we saw the various communications that were being used in the west concerning the elections, both of us had some difficulty understanding where they got all their information, because that's not what we saw.

It would seem to me that what was happening was that the intelligence or opinion that was being formed and the communication that was being printed and sent over the media was almost... Ukraine was being looked at through Russia's eyes rather than seeing what was really happening in that country at that time. Is that not a danger for us to have that occur in that way?

I'm thinking of the many other countries that are slowly gaining their independence and so forth. We, as Canada, need to have that intelligence you have mentioned over and over. I want to tell you that I've really gained an appreciation for your comments on really knowing what's going on in these countries. I think that will be part of the overall debate.

Le sénateur Comeau (Nouvelle-Écosse): Ma question s'adresse au professeur Lévesque et porte sur l'offre de devenir des partenaires pour la paix qui a été faite par l'OTAN aux pays qui faisaient partie du bloc soviétique dans le passé. Connaissez-vous la réaction de ces pays à cette offre de devenir des partenaires de seconde classe vis-à-vis des partenaires traditionnels de l'OTAN?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I will give each of the panellists a chance. I will call on Ms Stein to lead off and deal with all the questions, then each panellist in turn.

Ms Stein: There were three questions that were addressed to me, so let me answer those. The first question you asked was with respect to the failure of the United Nations thus far to define a clear role in preventive diplomacy and whether that poses a risk to us to the extent that we commit ourselves to participation in UN peacekeeping.

First of all, the UN is in the process of doing this, but, as Mr. Halstead said, the UN is us. To the extent that we both have a clear concept and can communicate that concept, we can lead in this area. The UN is not some abstract concept. It defines its vocations from the discussions among its members, often in the informal discussions. The UN role currently in Bosnia evolved. It began as a humanitarian mission. It is now evolving into something very different from what it originally was, as it struggles to define ground rules and to protect safe areas. Again, our participation on the ground in that operation allows us a critical voice in the discussion of how the UN is evolving.

[Translation]

Je me suis rendu en Ukraine avec M. Flis pour les élections qui ont eu lieu dans ce pays. J'étais là aussi bien pour le premier que pour le second tour de scrutin. Quand nous avons vu les reportages qui étaient repris à l'ouest au sujet de ces élections, nous avons tous deux du mal à comprendre d'où les médias tenaient leurs renseignements, puisqu'ils ne correspondaient pas à ce que nous avions vu.

Il me semble que les interprétations et les opinions qui étaient formulées et qui étaient communiquées aux médias occidentaux étaient presque... On décrivait, non pas ce qui se produisait véritablement en Ukraine, mais bien la situation telle qu'elle était perçue par la Russie. Pareille déformation de l'information ne constitue-t-elle pas une menace pour nous?

Je songe tout particulièrement aux nombreux autres pays qui s'avancent graduellement dans la voie de l'indépendance. Le Canada a besoin de ces renseignements sur lesquels vous avez beaucoup insisté. Je tiens à vous dire à quel point j'apprécie vos observations, qui nous montrent que vous êtes bien au fait de ce qui se passe dans ces pays. Je crois que l'information sera un élément du débat global sur la sécurité.

Senator Comeau (Nova Scotia): My question is addressed to Professor Lévesque and deals with former soviet block countries having been invited by NATO to become partners for peace. Do you know how those countries reacted to that offer to have them become second class partners of NATO, and not partners in the conventional sense?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'invite chacun des panellistes à répondre à tour de rôle à toutes les questions. Nous commencerons par M^{me} Stein.

Mme Stein: Trois des questions qui ont été posées m'étaient adressées tout particulièrement, alors je me permets de répondre à celles-là. La première question que vous avez posée portait sur le fait que les Nations unies n'avaient toujours pas réussi à définir clairement leur rôle dans la diplomatie préventive et du risque qui en découlait pour nous, dans la mesure où nous nous engageons à participer aux opérations de maintien de la paix des Nations unies.

Tout d'abord, les Nations unies sont justement en train de définir leur rôle, mais, comme l'a indiqué M. Halstead, les Nations unies, c'est nous. Dans la mesure où, de part et d'autre, nous pouvons définir ce rôle et faire comprendre la perception que nous en avons, nous pouvons jouer un rôle de chef de file à cet égard. L'ONU n'existe pas dans l'abstrait. Elle définit ses objectifs à partir des discussions, le plus souvent informelles, entre ses membres. Ainsi, son rôle en Bosnie a évolué. C'était au départ une mission humanitaire. De mission humanitaire qu'il était à l'origine, il est devenu tout autre, les efforts de l'ONU portant maintenant sur la définition des règles d'engagement et la protection des zones sûres. Encore-là, le fait que nous ayons une armée de terre sur place nous confère une influence déterminante dans les discussions sur l'évolution du rôle de l'ONU.

[Texte]

[Traduction]

• 1150

I don't think it's realistic to expect a fully developed position by the United Nations which we then buy into. I would put it the other way. The opportunity for us is to get involved early so that we have a very strong voice in how that position develops at an important time in the history of the UN. So I would reverse the order in terms of the effectiveness Canada can have and the voice it can have.

Let me come to the second issue, the issue Senator MacEachen raised, which is really two parts. Is there a distinction between a multi-purpose versus a specialized force? We've all abandoned the role "general purpose", which is the preferred language of the Department of National Defence.

There is and there isn't, because there is no proposal before you that recommends the elimination of air and naval capabilities for Canada. Our proposal and Mr. Halstead's discussion all advocate retention of those capabilities.

There is a clear distinction, however, in the kinds of naval capability we would keep. Here the issue really is very expensive anti-submarine warfare capability. All the other capabilities remain under the proposal we put before you—the surveillance capability, the patrolling capability and even the passive anti-submarine warfare capabilities, which were the sensors so that we know what's going on. That's part of the broader view of intelligence.

When we discuss the air capability, we're talking about elimination of a very expensive kind—and not elimination, but simply reduced flying time for CF-18s, which cost between \$7,000 and \$18,000 an hour every time you fly them.

So in a sense there isn't really a distinction. We're saying, reduce those two very specific, very expensive capabilities, reinvest the funds in larger ground forces, which in this country are stretched beyond belief, and in a broader kind of intelligence gathering, which we talked about as essential. I think that's the key point.

This then enables me to answer your question of whether we will ever again fight in a war with our allies for common values. The answer is that should that situation arise. . . And the comment about in the foreseeable future is a very valid one. At the very best, one can never predict with certainty; one can only hope to adjust to change. The answer is certainly, on the basis of the capabilities we have.

The anti-submarine warfare capability, in our view, should not be an area in which Canada makes its specialized contribution, even in a wartime situation. Unless we share and divide responsibilities, the budgetary consequences for this country will be crippling in the near future. We simply will not be able to sustain our forces. It is the same with respect to an air attack over the north. It's really a question of efficiency and effectiveness here, not an unwillingness to fight.

Je ne pense pas qu'il soit réaliste de s'attendre à ce que les Nations unies définissent leur position en long et en large avant que nous ne décidions d'y adhérer. Il me semble que ce devrait plutôt être l'inverse. Notre participation précoce nous assurerait une voix prépondérante dans l'élaboration de la position de l'ONU à cette époque déterminante de son histoire. Ainsi, il me semble qu'il faut plutôt renverser l'ordre des choses pour assurer au Canada une influence véritable.

Permettez-moi maintenant de répondre à la deuxième question, celle qu'a soulevée le sénateur MacEachen, qui comporte en réalité deux volets. Y a-t-il une distinction à faire entre une force spécialisée et une force à usages multiples? Nous avons tous cessé de parler d'un «rôle polyvalent», terme privilégié par la Défense nationale.

Dans un sens, oui, mais dans l'autre, non, car aucun de nous ne recommande l'élimination des capacités aériennes et navales du Canada. En fait, tout comme M. Halstead, nous préconisons leur maintien.

Il y a toutefois une distinction très nette à faire quant à la forme que prendra notre capacité navale. Ce sont les moyens de lutte anti sous-marine très coûteux qui font problème. Toutes les autres capacités seraient maintenues aux termes de la proposition que nous vous avons soumise—la capacité de surveillance, la capacité d'effectuer des patrouilles et même les capacités de lutte passive contre les sous-marins, c'est à dire les détecteurs qui nous permettent de nous tenir au fait de la situation. Ce sont autant de moyens qui nous permettent d'obtenir des renseignements de sécurité dans un contexte plus large.

S'agissant de la capacité aérienne, nous parlons d'éliminer—pas vraiment d'éliminer, mais plutôt de réduire, les heures de vol des CF-18, ces appareils très coûteux pour lesquels chaque heure de vol représente entre 7 000\$ et 18 000\$.

Ainsi, d'une certaine façon, il n'y a pas vraiment de distinction à faire entre les deux. Ce que nous proposons, c'est de réduire ces deux capacités très précises et très coûteuses et d'utiliser les sommes ainsi économisées pour augmenter nos forces terrestres, qui sont bien trop sollicitées, plus qu'on ne peut l'imaginer, et pour élargir l'éventail des renseignements que nous recueillons et qui, comme nous l'avons dit, sont essentiels. Voilà l'élément clef de notre proposition.

Cela dit, je peux maintenant répondre à votre question de savoir si nous serons jamais appelés à nouveau à nous battre aux côtés de nos alliés pour défendre nos valeurs communes. À cela, je réponds que si la situation se présentait. . . Votre commentaire au sujet de l'avenir prévisible est tout à fait justifié. Dans le meilleur des cas, nous ne pouvons jamais prédire quoi que ce soit avec certitude; nous ne pouvons qu'espérer pouvoir nous adapter au changement. Ainsi, je n'hésite pas à répondre oui, en fonction de nos capacités.

La capacité de lutte anti sous-marine ne devrait pas, à notre avis, être celle sur laquelle le Canada devrait mettre l'accent, même en situation de guerre. À moins que les responsabilités ne soient partagées, il en résultera des conséquences budgétaires désastreuses pour le Canada dans un avenir rapproché. Nous n'arriverons tout simplement pas à maintenir nos forces. Il en va de même pour la défense par le Nord contre l'éventualité d'une attaque aérienne. Il faut y voir, non pas une réticence à s'engager dans un conflit armé, mais le désir d'être à la fois efficaces et efficaces.

[Text]

Let me conclude with one comment. It's always interesting to spend time with senior defence experts from other countries and ask them what they think about us, as opposed to looking the other way. We talk about our participation in the Gulf War with great pride. They talk about our failure to commit ground forces. Some of them say that we fought a safe war from the air, whereas they were on the ground.

In Bosnia, in a sense, because we are on the ground, we have a far greater voice in determining the shape of policy. Far from this being a safe policy, a policy to avoid the real risks of engagement in the international community, my view is that Canada is leading, through its commitment, by being serious about peacekeeping and by making the tough choices to restructure the forces so that we can be serious rather than simply talking about it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Mr. Lévesque and then Mr. Halstead.

• 1155

M. Lévesque: Les membres du Comité qui viennent de parler m'ont tous adressé une question à un titre ou à un autre. Je commencerai par la dernière qui portait sur la participation des anciens membres de la fédération soviétique au partnership de l'OTAN.

Beaucoup d'entre eux, les pays baltes et l'Ukraine notamment, ont déjà donné leur adhésion de principe. La grande question, c'est la Russie. On reçoit toute une série de signaux confus quant à la future participation de la Russie. Un jour on dit oui, un autre jour on dit peut-être, un autre jour on non, à moins que certaines conditions soient remplies. Donc, la situation n'est pas parfaitement claire. Comment est-ce que je vois les choses? De la façon suivante.

La Russie, dans la mesure où l'actuel gouvernement veut quand même être partie prenante dans les structures du monde occidental, voudrait adhérer au partenariat de l'OTAN, mais en même temps, à cause de la montée du nationalisme russe à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, la Russie voudrait être un partenaire de l'OTAN, mais pas au même titre que les autres; elle voudrait avoir une espèce de statut particulier. C'est le sens des déclarations des ministres de la Défense et des Affaires étrangères. On dit que la Russie est un État nucléaire, qu'elle ne peut pas être membre de l'OTAN au même titre que la Pologne ou les pays tchèques et qu'elle demande donc qu'on lui précise un statut taillé sur mesure. Les exigences et les conditions que l'on pose à l'adhésion de la Russie changent un peu tous les jours. Par exemple, on a demandé que la Russie soit acceptée comme membre du G-7. On en a fait une condition formelle.

Donc, la situation est encore floue, mais je pense qu'en dernière analyse, après avoir fait monter un peu les exigences pour satisfaire les courants nationalistes qui se manifestent au Parlement, la Russie adhèrera quand même au partenariat de l'OTAN.

La deuxième question portait sur l'information concernant ce qui se passe en Ukraine. Je pense que vous avez parfaitement raison. Les regards du monde sont beaucoup plus fixés sur la Russie que sur l'Ukraine. Les grands journaux et les grandes

[Translation]

En conclusion, je vous dirais qu'il est toujours intéressant de discuter avec les principaux responsables de la défense d'autres pays pour savoir ce qu'ils pensent de nous, au lieu que ce soit l'inverse. Nous parlons avec beaucoup de fierté de notre participation à la guerre du Golfe. Ils parlent plutôt de notre refus d'engager des forces terrestres. Certains disent que nous avons voulu mener une guerre sans risques en nous limitant à une participation aérienne, alors qu'ils avaient eux-mêmes engagé des troupes terrestres.

La présence de nos forces terrestres en Bosnie nous donne, d'une certaine façon, une influence bien plus grande dans l'élaboration de la politique à suivre. Contrairement à la perception qu'en a la communauté internationale, le Canada ne cherche pas, par sa politique, à éviter les risques réels d'un engagement terrestre, mais il joue un rôle de chef de file parce qu'il prend au sérieux son rôle dans les opérations de maintien de la paix et parce qu'il n'hésite pas à faire les choix difficiles qui s'imposent pour restructurer ses forces de manière à pouvoir bien concrétiser son engagement, au lieu d'en discuter simplement dans l'abstrait.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie. Monsieur Lévesque, puis monsieur Halstead.

Mr. Lévesque: Committee members who asked questions earlier all had at least one question that was directed to myself. I will begin with the last question concerning a partnership role in NATO for the former members of the soviet federation.

Many of them, including the Baltic Republics and the Ukraine, have already given their approval in principle. The major question mark, however, is Russia. We are getting all kinds of mixed signals with respect to Russia's future involvement. One day, they say yes, the next day, they say maybe, and the next after that, they say no, unless certain conditions are met. So the situation is somewhat ambiguous. What is my view?

Well, Russia, inasmuch as the present government is intent on being part of western institutions, would like to agree to a partnership with NATO, but, because of the rise of nationalist sentiment in that country, which I mentioned earlier, Russia would like to become a partner of NATO, but with special status. Evidence of this can be found in statements made by the Ministers of Defence and Foreign Affairs. The argument is that, Russia being a nuclear state, it cannot possibly be a member of NATO on an equal footing with Poland or the Czech Republic, and it must therefore be afforded special status. The terms and conditions set for Russian membership in NATO are constantly changing. For instance, Russia has set its acceptance into the group of seven as a prerequisite.

So, the situation is still unclear, but I think that, in the end, after having raised its requirements somewhat to satisfy nationalist feelings in Parliament, Russia will nevertheless agree to partnership status within NATO.

The second question dealt with intelligence concerning events in the Ukraine. You were quite right. International attention is much more focused than on the Ukraine. Major newspapers and television stations have correspondence in

[Texte]

stations de télévision ont des correspondants à Moscou, mais peu en Ukraine. Forcément, on voit ce qui se passe en Ukraine parce que c'est relayé à travers Moscou, ce qui, bien sûr, est un prisme déformant. On voit les conséquences des élections ukrainiennes à travers les conséquences qu'elles peuvent avoir pour la Russie.

Effectivement, il y a quelque chose à corriger là-dessus. Le Canada est bien placé. Nous avons une ambassade à Kiev. Il y a un intérêt particulier ici, au Canada, à cause de la présence de la communauté ukrainienne. Je pense qu'on est peut-être mieux équipés que les autres pays pour avoir une meilleure information.

Quant à votre question, madame, je pense que vous m'avez mal compris, ou peut-être ai-je été mal traduit. J'ai dit que la Russie percevait qu'il était de son intérêt d'avoir une Ukraine faible, un État central ukrainien faible, et que la Russie poussait à la fédéralisation de l'Ukraine. Je n'ai jamais dit que c'était une politique que nous devions encourager, que la Russie devait être encouragée dans cette politique. Au contraire, je dis que, dans la situation actuelle, il est inévitable que la Russie cherche à exploiter les faiblesses de l'Ukraine, ses faiblesses économiques considérables, ses faiblesses politiques, ses tendances à l'éclatement politique, pour promouvoir une orientation politique qui aurait sa préférence dans les affaires ukrainiennes.

Là-dessus, j'ai essayé de préciser que le Canada, en poursuivant ses propres intérêts dans ses relations avec l'Ukraine, devrait insister pour que la Russie agisse de façon civilisée et respecte un certain nombre de règles du jeu. Je pense que cela a marché jusqu'à maintenant. Le Canada s'est prononcé très nettement pour le maintien de l'intégrité des frontières de l'Ukraine. Le Canada, tout comme les États-Unis, a pris une position très claire là-dessus, et je pense que cela a joué un certain rôle. C'est à cause de cette position que la Russie a évité jusqu'à maintenant de mettre en cause directement l'intégrité territoriale de l'Ukraine. Elle essaie de poursuivre ses objectifs par des moyens plus indirects. On ne peut rien à cela, mais dans la mesure où cela se passe selon un certain nombre de normes et de règles, c'est tout ce que le Canada peut faire.

Encore une fois, je n'ai pas dit que le Canada devait encourager la Russie à poursuivre cette politique. Au contraire, il devrait chercher à limiter les conséquences et à faire en sorte qu'il n'y ait aucun recours à la force en aucune circonstance.

Merçi.

[Traduction]

Moscow, but very few in the Ukraine. Inevitably, then, events in the Ukraine are seen as they are relayed through Moscow, which of course, tends to distort things. The consequences of the Ukrainian election are therefore seen through the prism of the consequences it might have on Russia.

This situation should indeed be corrected. Canada is in a good position to do so, we already have an embassy in Kiev. Also, interest is keen here in Canada, because of our Ukrainian community. I think we are perhaps better equipped than other countries to get better intelligence on that country.

As for your question, madam, I think that you misunderstood my comments, or else something went awry in the translation. What I said, was that Russia's considered in its best interests to have a weakened Ukraine, a weakened central state in that country, and was therefore pushing for federalization of the Ukraine. I did not say that this was a policy we should encourage, that Russia should be encouraged to go this route. On the contrary, I said that, given the present situation, Russia would of course try to take advantage of the Ukraine's major weaknesses, both economic and political, its political failings being seen as a possible prelude to the break up of the country, in order to promote a policy with respect to the Ukraine that would be in its own best interests.

On that point, I tried to indicate that, in pursuing its own interests in its relations with the Ukraine, Canada should strongly suggest that Russia act in a civilized manner and that certain rules should apply. Up until now, I think that approach has been effective. Canada has come out very strongly in favour of maintaining the integrity of the Ukrainian borders, like the United States, Canada has been quite clear on that, and I think this has made a difference. Because of this, Russia has, until now, avoided any direct challenge to the integrity of the Ukrainian borders. It has tried to pursue its goals through more indirect means. We are powerless to put a stop to this, but to the extent that certain rules and standards are being applied, that is all that Canada can do.

Again, I did not say that Canada should encourage Russia to go this route. On the contrary, we should try to limit the repercussions and try and ensure that force is not used under any circumstances.

Thank you.

● 1200

Mr. Halstead: May I comment very briefly on three questions that have been raised? The first one is the question of the evolution of peacekeeping and the question of whether Canada can limit itself to safe situations.

This is not a problem that Canada can or should try to resolve unilaterally. This is a problem that can really only be resolved in concert with other members of the United Nations, but more particularly, of course, with what we usually refer to as like-minded countries. Only in that way can we make progress—as we very much need to do—with what I call the definition of criteria for intervention. That will have a direct bearing on the situations the United Nations gets into and the way it gets into them.

M. Halstead: Puis-je répondre très brièvement à trois des questions qui ont été soulevées? La première concernait l'évolution du mandat de maintien de la paix et la question de savoir si le Canada pouvait limiter sa participation de manière à minimiser ses risques.

Le Canada ne peut pas et ne devrait pas essayer de résoudre ce problème de façon unilatérale. Toute décision à cet égard ne peut être prise qu'en collaboration avec les autres membres des Nations unies, et plus particulièrement, bien sûr, des pays avec qui nous avons des affinités. C'est la seule façon d'avancer—et nous avons vraiment besoin de faire des progrès en ce sens—dans notre recherche d'une définition des critères d'intervention. Il en résultera une incidence directe sur les situations dans lesquelles les Nations unies décideront d'intervenir et sur la nature de cette intervention.

[Text]

[Translation]

Peacekeeping is certainly in evolution. That has very practical, as well as political, implications for not only our role in it, but also for the whole way the United Nations operates.

The second question has to do with what sort of forces we need in this new collective security situation. I'm not a military expert. I wouldn't pretend to have expert views on this. I think there is perhaps a little bit of a tendency to oversimplify here; for example, when we talk about ASW capability, we are also talking about a platform, or platforms, for surveillance and search and rescue. These are not ships capable only of ASW. I think there's a very serious practical problem here of what the best use of this equipment is.

Third is the question of the relationship of Russia to NATO. I think our objective—when I say “our”, I mean the objective of the west and of NATO—should be, and is, to construct a collective security regime in Europe, for the whole of Europe. This of course means the eventual integration of Russia into that system—indeed, bringing Russia as far as possible into cooperation with the west.

The question arises whether that objective can best be served by expanding NATO membership now. It seems to me, in any kind of objective analysis of what we know of Russian interests and the way they are dealing with their relations with the west, as Mr. Lévesque has pointed out, it would be against that objective to enlarge NATO now. It would draw a new line in Europe, whereas we want to expand eastward the regime of collective security.

This has to be an evolutionary process. It's bound to take time. We cannot in the foreseeable future predict when this may take place. I think we should move in that direction. We should judge specific questions such as the enlargement of NATO against that ultimate objective. You know the saying that forecasting is wonderful art provided it's not applied to the future.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Now we have exhausted the list of those who have asked for the floor. There are three who want to have a second go at this. It's 12:05 p.m. I wonder whether I could prevail upon Mr. Graham and Mr. Paré and Mr. Gauthier to reconsider their request.

• 1205

Mr. Graham: Absolutely, Mr. Chairman. But we haven't gotten into outer space yet, it seems to me. Perhaps we should leave that for another day.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Paré.

M. Paré: J'aimerais revenir à la question de la quantité de personnes qui sont affectées à la Défense nationale.

Il ne fait aucun doute que le maintien de la paix est une idée qui évolue. La définition du mandat à cet égard ne manquera pas d'avoir une incidence très concrète de même que politique, non seulement sur notre rôle, mais aussi sur toutes les opérations des Nations unies.

La deuxième question porte sur la nature des forces dont nous avons besoin pour assurer notre sécurité collective dans la nouvelle conjoncture internationale. Je ne suis pas spécialiste des questions militaires et je ne prétends pas vous donner ici l'avis d'un expert. Je crois que l'on a peut-être un peu tendance à simplifier à l'excès; ainsi, notre capacité ASM comprend des plate-formes qui servent également à la surveillance et aux opérations de recherche et de sauvetage. La capacité des navires en question n'est pas uniquement de type ASM. Je crois que l'utilisation optimale des moyens techniques dont nous disposons pose un problème très sérieux sur le plan pratique.

La troisième question concerne les rapports de la Russie avec l'OTAN. Notre objectif—quand je dis «notre objectif», j'entends par là celui de l'Ouest et de l'OTAN—devrait être, ce qu'il est d'ailleurs, d'édifier un régime de sécurité collective en Europe, qui serve l'ensemble des pays d'Europe. Il s'ensuit qu'il faudra au bout du compte y intégrer la Russie, voire amener la Russie à collaborer dans toute la mesure du possible avec l'Occident.

La question qui se pose est de savoir si la meilleure façon de réaliser cet objectif est d'admettre dès maintenant de nouveaux membres dans l'OTAN. Il me semble que ce que nous savons des intérêts de la Russie et de la façon dont elle aborde ses relations avec l'Occident, d'après les études objectives qui en ont été faites, nous amène à conclure, comme l'a indiqué M. Lévesque, qu'il serait contre-indiqué d'admettre dès maintenant de nouveaux membres dans l'OTAN. Nous ne ferions que déplacer la ligne de séparation en Europe, alors que nous voulons étendre le régime de sécurité collective à l'est.

Cela devra se faire de façon graduelle, sans fuite en avant. Nous devons certes nous engager dans cette voie, à mon avis, mais il est impossible, pour l'avenir prévisible, de prédire quand le moment sera propice. Les décisions que nous prendrons relativement à des questions précises comme l'admission de nouveaux membres dans l'OTAN devront être prises en fonction de cet objectif ultime. Vous connaissez l'adage selon lequel l'art de la prévision est un art merveilleux, à condition de ne pas l'appliquer à l'avenir.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Nous avons maintenant donné la parole à tous ceux qui l'avaient demandée. Il y a trois membres qui ont demandé à participer au deuxième tour. Il est 12h05. Je me demande si MM. Graham, Paré et Gauthier ne voudraient pas changer d'avis.

M. Graham: Absolument, monsieur le président. Cependant nous n'avons pas encore abordé la question de l'espace. Nous pourrions peut-être en discuter une autre fois.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Paré.

Mr. Paré: I would like to come back to the number of people or the National Defense staff.

[Texte]

Tout à l'heure, j'ai parlé du nombre de militaires qui pouvaient servir dans des missions de paix. On constate qu'ils ne sont que quelques milliers. En dépit du fait que 70 000 personnes sont affectées à la Défense nationale, on semble dire qu'on ne peut pas faire un effort plus grand dans des missions de sécurité. Je vois dans cela un refus de la Défense nationale de se remettre en cause.

Deuxièmement, à Radio-Canada, hier soir, on a présenté un reportage portant sur les achats que la Défense nationale venait de faire en dépit des coupures budgétaires. On disait que la Défense nationale investirait 2,8 milliards de dollars par rapport à 2,4 milliards de dollars l'année précédente et qu'en plus, une partie importante de ces nouveaux investissements se ferait pour l'achat de canons ou de chars d'assaut vraiment offensifs. Pour moi, c'est une autre preuve que la Défense nationale n'est pas vraiment en train de se remettre en cause à la lumière de la nouvelle situation mondiale.

Avez-vous des conseils à donner aux membres du Comité pour les aider à briser cette coquille qui semble très refermée sur elle-même?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I would invite members of the committee to respond briefly, though I might mention to Mr. Paré that committee members have given us quite a lot of advice on how to deal with defence issues, but I give them another chance.

Ms Stein: Let me make one quick comment. I'm not familiar with that announcement that you're speaking of, so I can't comment at all, but it seems to me the issue before us is that in a desirable world where we had budgets four times their present size we would all of us, I think, agree that because of the near-term future, about which there are significant uncertainties, one tries to have some kind of multi-purpose protection. Unfortunately, we're not in that situation.

As we move through this process we simply have to ask, what does it cost? What does this option cost? If we want to be able to send more than 4,000 peacekeepers into the field at any given moment in time, we think it should be 8,000 or 9,000, what does that cost and where do those costs come from? What can we do less of that is not as immediate, as urgent, or as relevant to the new kind of security? It seems to me those kinds of questions have to be asked in a very hardheaded, practical way. What does this cost?

Mr. Archdeacon: I would just add, Mr. Chairman, and I'll be very brief, that I think the member has the numbers about right, that it is about \$2.5 billion this year, the capital program of the Department of National Defence, and that might indeed be slightly bigger even than last year. The point we've been making all along, and I'll just take this final opportunity to make it, is that that money is being spent in areas like fighter defences against bombers, and anti-submarine warfare against submarines. It's not being spent in the places where we're actually using the armed forces, and we're being asked to use the armed forces more and more.

[Traduction]

Earlier, I talked about the number of military personnel who might be called upon to take part in peacekeeping operations. There are only a few thousand of them. Despite having some 70,000 people on its staff, National Defense seems to be saying that an increased commitment is impossible. I see that as a refusal to question its *modus operandi*.

Secondly, I saw an item on Radio-Canada news last night about expenditures that had just been made by National Defense despite budget cuts. National Defense was said to have invested 2.8 billion dollars, compared to 2.4 billion the previous year, and we were told, in addition, that a significant portion of those new investments would be made for the purchase of offensive type equipment, such as guns and tanks. I see that as further proof that National Defense is not really serious about questioning its role in light of the new world structure.

Do you have any advice to give to Committee members to help them to crack this shell that refuses to be pried open?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'invite les membres du panel à répondre brièvement—je signale en passant à M. Paré qu'ils nous ont déjà donné pas mal de conseils sur la façon d'aborder les questions relatives à la défense, mais je leur donne encore une autre occasion de le faire.

Mme Stein: Permettez-moi de faire une courte observation. Je n'ai pas vu le reportage dont vous parlez, alors je ne peux pas vous dire ce que j'en pense, mais il me semble que, si nous étions dans une meilleure situation financière et que les budgets étaient quatre fois plus élevés qu'ils ne le sont à l'heure actuelle, nous serions tous d'accord pour dire que, pour l'avenir à court terme, qui comporte encore beaucoup d'incertitudes, il convient d'avoir une protection à usage multiple. Malheureusement, nous ne sommes pas dans une situation aussi souhaitable.

Ainsi, nous devons, à chaque étape du processus, nous demander combien il en coûtera. Combien coûtera telle option? Si nous voulons pouvoir envoyer plus de 4 000 militaires pour participer à une opération de maintien de la paix—si nous considérons que ce nombre devrait être 8 000 ou 9 000—combien nous en coûtera-t-il et où prendrons-nous les fonds nécessaires? Dans quel domaine le besoin est-il moins immédiat, moins urgent ou encore moins pertinent dans le contexte du nouveau régime de sécurité, de façon que nous puissions y effectuer des réductions? Il me semble que nous devons adopter une démarche très critique et très pragmatique et poser des questions comme celle-là. Combien en coûtera-t-il?

M. Archdeacon: J'ajouterai seulement, monsieur le président—et je serai très bref—que le député ne se trompe pas sur les chiffres. Les dépenses en immobilisations du ministère de la Défense nationale s'élèvent à environ 2,5 milliards de dollars pour cette année, et ce montant est peut-être effectivement un peu supérieur à ce qu'il était l'an dernier. Ce que nous avons tous essayé de faire comprendre, et je profite de cette dernière occasion pour le répéter, c'est que les dépenses sont effectuées pour l'achat, par exemple, d'appareils de chasse contre les bombardiers ou de navires de lutte contre les sous-marins, au lieu qu'elles servent à appuyer nos forces armées dans les fonctions qu'elles exercent effectivement et qu'elles seront appelées de plus en plus à exercer.

[Text]

Therefore, I would say that we could suggest to the Department of National Defence that the priority has changed somewhat, that better fighting vehicles, armoured personnel carriers, etc., be purchased for the people who are actually out there and are going to stay out there, rather than continually spending such enormous sums of money on anti-submarine warfare and on fighter defences against bombers, which, for the moment at least, do not appear to be a threat to our future or even to the future of our allies.

• 1210

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for that answer.

On behalf of the committee, I want to thank once again the panellists for what I consider to be an outstanding presentation, a balanced presentation, dealing with very important questions that the committee must deal with. I will not attempt a further summary, because I think I got the kind of response I needed. I think there is a considerable convergence in the views that have been expressed this morning. Thank you very much.

As chairman, I would like to excuse the members of the panel. We have a little item of business to deal with. If the members of the committee would stay for a moment or two, we would hope to deal with this item of business.

As you will notice, members of the committee, a proposal on how to do business in the future has been circulated. I wonder if we could consider this particular motion.

It is suggested that on Tuesday of each week any items requiring decision be circulated to all members of the committee and that the views of each committee member be conveyed to the representative on the steering committee. When the steering committee meets, each party representative will have the views of his or her party and can reach a decision.

This is proposed as a way of expediting our business and in the interests of efficiency. It gives everybody all the information that's required and an opportunity to have it discussed by the party representatives in the steering committee.

Mr. Gauthier, you may want to make some comments on that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I only have one comment to make. Time is of the essence and we will have to address several questions of budgetary importance, such as displacements of the committee and everything else.

I would like to ask members to make a decision today that by Thursday of this week, two days hence, we do adopt the proposed budget. We have to do it as a whole committee on Thursday. That item is in our Standing Orders, in the House of Commons at least. It says here that "The budget must be adopted by the committee at its meeting of" and the date is open. So on Thursday, if you will agree, we could look at the budget, as a specific item, and adopt it. It will be presented then to the Board of Internal Economy of the House of Commons and the Senate. We can't be present. They won't allow me to be there, but our clerk will be well briefed and she will defend the budget in front of the members of the Board of Internal Economy.

[Translation]

Par conséquent, j'estime qu'il faudrait indiquer au ministère de la Défense nationale que l'ordre de priorité a changé quelque peu, qu'il lui faudrait plutôt acheter de meilleurs véhicules de combat, des blindés pour le transport des troupes, etc., pour appuyer nos troupes qui participent à des opérations dans le monde et qui continueront de participer à ces opérations, plutôt que de continuer à dépenser des sommes énormes pour la lutte contre les sous-marins et la chasse aux bombardiers qui, pour l'instant du moins, ne semblent pas être une menace à l'avenir pour nous ni même pour nos alliés.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup pour cette réponse.

Au nom des membres du comité, je tiens à remercier encore une fois les panélistes pour cette discussion des plus intéressantes et fort bien équilibrée, où vous avez abordé des questions d'importance capitale auxquelles le comité devra s'attaquer. Je n'essaierai pas de résumer vos propos, car je crois avoir obtenu les réponses dont j'avais besoin. Il semble qu'il y ait une convergence considérable entre les vues que nous avons entendues ce matin. Merci beaucoup.

En ma qualité de président, je demanderai aux membres du panel de bien vouloir se retirer. Nous avons une question d'ordre administratif dont nous devons nous occuper. Si les membres du comité veulent bien rester quelques minutes encore, nous espérons pouvoir régler cette question.

Les membres du comité auront remarqué qu'on leur a remis un document sur la façon dont nous pourrions travailler à l'avenir. Je me demande si nous pourrions examiner ce qui est proposé.

Il est proposé que, tous les mardis, tout document devant faire l'objet d'une décision soit remis à tous les membres du comité, qui pourraient ensuite faire connaître leurs vues à leurs représentants qui siègent au comité directeur. Ainsi, aux réunions du comité directeur, les représentants des divers partis auront les vues de leurs collègues et pourront en arriver à une décision.

Cette façon de procéder vise à nous permettre d'accélérer nos travaux et de travailler de façon plus efficace. Tous les membres du comité auront toute l'information voulue et pourront en discuter avec leurs représentants qui siègent au comité directeur.

Monsieur Gauthier, vous avez peut-être quelque chose à ajouter.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai une seule chose à ajouter. Le temps presse et nous devons décider de plusieurs questions, comme les déplacements du comité, qui auront une incidence sur le budget et sur tout le reste.

Je demanderai aux membres du comité de décider d'ici à jeudi de cette semaine, c'est-à-dire dans deux jours, d'adopter le budget proposé. Nous devons prendre cette décision en comité plénier jeudi. C'est ce que prévoit notre règlement, du moins celui de la Chambre des communes. On dit ici que «le budget doit être adopté par le comité à sa réunion du» et la date est laissée en blanc. Ainsi, si vous êtes d'accord, nous pourrions inclure le budget à l'ordre du jour de notre réunion de jeudi et l'adopter. Le budget sera ensuite présenté au Bureau de la régie interne de la Chambre des communes et du Sénat. Nous ne pouvons pas être présent. Je n'ai pas le droit d'être là, mais notre greffière sera bien préparée et pourra défendre notre budget devant les membres du Bureau de la régie interne.

[Texte]

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I would like to see a copy of the budget.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You will see it this afternoon, sir. The copies have been typed. You will get them this afternoon. If you have any comments, bring them on Thursday. I'd like to have a good thorough discussion on Thursday and if possible approve it so that we can. . . The defence committee budget has been approved and we have to get ours in line. That's all.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Is this proposal agreeable?

Some hon. members: Agreed.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On Thursday there is a meeting at 9 a.m. in Room 371, West Block. We will then at 12 p.m. proceed with the budget debate. I don't know how you felt about the sandwiches we got the last time, but I think we could do without them.

Mr. Mills: Do we have a briefing prior to our next meeting?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It will be at 8 a.m. Remember, we adopted—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): There's no briefing on Thursday, I understand.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There's no briefing on Thursday.

La cogreffière (Mme Bourque): Oui, il y en a un de 8 heures à 9 heures.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There's a briefing at 8 a.m.

La cogreffière (Mme Bourque): Oui, c'est ce que vous aviez. . .

Mr. Peter Dobell (Committee Researcher): I don't think it's necessary.

La cogreffière (Mme Bourque): Non? D'accord.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I don't think it's necessary. These are panel discussions. We don't need to have a briefing Thursday, but any briefings from now on, instead of being held the day before, will be held at 8 a.m.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, ladies and gentlemen. I adjourn the meeting.

[Traduction]

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Je voudrais voir un exemplaire du budget.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous le verrez cet après-midi, monsieur. Les document est à la frappe. Vous l'aurez cet après-midi. Si vous avez des commentaires, vous pourrez les faire jeudi. Je voudrais que nous examinions le budget en détail jeudi et que, si possible, nous l'approuvions, pour que nous puissions. . . Le budget du comité de la défense a déjà été approuvé et nous devons faire de même pour le nôtre. C'est tout.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Les membres sont-ils d'accord avec cette proposition?

Des voix: D'accord.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Jeudi, nous nous réunissons à 9 heures, dans la salle 371, de l'édifice de l'Ouest. À midi, nous passerons à l'examen du budget. Je ne sais pas ce que vous pensez des sandwiches que nous avons eu la dernière fois, mais, pour ma part, je m'en passerais bien.

M. Mills: Avons-nous une séance d'information avant la réunion proprement dit?

Le coprésident (M. Gauthier): La séance d'information aura lieu à 8 heures. Vous vous souvenez que nous avons décidé. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je crois qu'il n'y aura pas de séance d'information jeudi.

Le coprésident (M. Gauthier): Il n'y aura pas de séance d'information jeudi.

The Joint Clerk (Ms Bourque): Yes, there will be one from 8 a.m. to 9 a.m. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Il y aura une séance d'information à 8 heures.

The Joint Clerk (Ms Bourque): Yes, that is what you. . .

M. Peter Dobell (attaché de recherches du Comité): Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

The Joint Clerk (Ms Bourque): No? Alright.

Le coprésident (M. Gauthier): Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Il s'agit de discussions en panel. Nous n'aurons pas besoin de tenir une séance d'information jeudi, mais dorénavant, les séances d'information auront lieu, non pas la veille, mais le jour même à 8 heures.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, mesdames et messieurs. La séance est levée.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste — lettre****8801320****OTTAWA***If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,

retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*From the University of Toronto:*

Janice Stein, Professor.

From the Security Intelligence Review Committee:

Maurice Archdeacon, Executive Director.

From the Université du Québec in Montreal:

Jacques Lévesque, Professor.

As Individual:

John Halstead, Former Ambassador to NATO, 1980-82.

TÉMOINS*De l'Université de Toronto:*

Janice Stein, professeur.

Du Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité:

Maurice Archdeacon, directeur exécutif.

De l'Université du Québec à Montréal:

Jacques Lévesque, professeur.

À titre personnel:

John Halstead, ancien ambassadeur auprès de l'OTAN de 1980 à 1982.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

X42
- 1994
R21
SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Thursday, May 5, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 8

Le jeudi 5 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalphond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Madeleine Dalphond-Guiral
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

ORDER OF REFERENCE FROM THE HOUSE OF COMMONS ORDRE DE RENVOI DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

Extract from the Votes and Proceedings of the House of Commons of Wednesday, May 4, 1994:

Mr. Milliken (Parliamentary Secretary to the Leader of the Government in the House of Commons), from the Standing Committee on Procedure and House Affairs, presented the 20th Report of the Committee, which was read as follows:

Your Committee recommends the following change in the membership of the Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade:

Debien for Dalphond-Guiral

ATTEST

Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du mercredi 4 mai 1994:

M. Milliken (secrétaire parlementaire du leader du gouvernement à la chambre des communes), du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre, présente le 20^e rapport de ce Comité, dont voici le texte:

Votre Comité recommande le changement suivant dans la liste des membres du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international:

Debien pour Dalphond-Guiral

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clerk of the House of Commons

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 5, 1994

(9)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:09 o'clock a.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Gérald Comeau, Philippe D. Gigantès, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Other Member present: Gurbax Malhi.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Canadian International Development Agency:* Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the Canadian Institute of Strategic Studies: Alex Morrison, Executive Director. *From Project Ploughshares:* Ernest Regehr, co-founder and Policy and Research Director. *From the Conference of Defence Associations:* Sean Henry, Colonel (Ret'd), Senior Defence Analyst. *From the Canadian Peace Alliance:* Daryl Rankin. *From the Canadian Centre for Global Security:* Tariq Rauf, Senior Research Associate.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994 and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Panel on Security and Foreign Policy).

Alex Morrison, Ernest Regehr, Sean Henry, Daryl Rankin and Tariq Rauf made statements.

The witnesses made comments on their colleagues statements.

At 10:29 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:39 o'clock a.m., the sitting resumed.

The witnesses answered questions.

At 12:09 o'clock p.m., by unanimous consent, the Committee proceeded to sit *in camera*.

The Committee discussed its future business.

It was agreed, — That the budget in the amount of \$845,440 be adopted by the Committee.

At 1:06 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 5 MAI 1994

(9)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 9 h 09, dans la pièce 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Gérald Comeau, Philippe D. Gigantès, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Autre député présent: Gurbax Malhi.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *De l'Agence canadienne de développement international:* Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'Institut canadien d'études stratégiques: Alex Morrison, directeur exécutif. *De Project Ploughshares:* Ernest Regehr, cofondateur et directeur des politiques et de la recherche. *Du Congrès des associations de la défense:* Sean Henry, colonel à la retraite, analyste principal en défense. *De l'Alliance canadienne pour la paix:* Daryl Rankin. *Du Centre canadien pour la sécurité mondiale:* Tariq Rauf, attaché de recherche principal.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Panel sur la sécurité et la politique étrangère canadienne).

Alex Morrison, Ernest Regehr, Sean Henry, Daryl Rankin et Tariq Rauf font un exposé.

Les témoins commentent les exposés de leurs collègues.

À 10 h 29, la séance est suspendue.

À 10 h 39, la séance reprend.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 09, par consentement unanime, le Comité adopte le huis clos.

Le Comité discute de ses travaux futurs.

Il est convenu, — Que le Comité approuve le budget au montant de 845 440\$.

À 13 h 06, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE

TÉMOIGNAGES

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Thursday, May 5, 1994

Le jeudi 5 mai 1994

• 0909

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît.**The Joint-Chairman (Mr. Gauthier):** Order please.

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada poursuit ses travaux ce matin avec un panel de témoins très intéressants.

The Special Joint Committee reviewing Canadian foreign policy continues its discussion this morning with a panel of very interesting witnesses.

• 0910

Ce matin, nous faisons une expérience nouvelle. Nous avons un panel de témoins plutôt qu'une table ronde. Cela nous permettra d'approfondir nos discussions sur le nouvel environnement sécuritaire mondial et sur les implications de ce nouvel environnement pour le Canada.

This morning, we will be trying out a new approach, that is a panel of witnesses rather than a round table. This will enable us to look more closely into the new global security environment and into the impact of this new environment for Canada.

Nous recevons M. Alex Morrison de l'Institut canadien d'études stratégiques; M. Ernest Regehr de

Our witnesses are Mr. Alex Morrison, from the Canadian Institute of Strategic Studies; Mr. Ernest Regehr from

Project Ploughshares; Sean Henry, Conference of Defence Associations; Darrell Rankin, de «l'Alliance canadienne pour la paix»; and Tariq Rauf du «Centre canadien pour la sécurité mondiale».

Projet Ploughshares; Sean Henry, Conference of Defense Associations; Darrell Rankin, from the Canadian Peace Alliance, and Tariq Rauf, from the Canadian Centre for Global Security.

Messieurs, bienvenue. L'ordre dans lequel je vous ai présentés sera l'ordre dans lequel vous serez entendus, c'est-à-dire M. Morrison suivi de MM. Regehr, Henry, Rankin et Rauf.

Welcome, gentlemen. The order in which I have introduce you will be the order in which you will be heard, i.e. Mr. Morrison followed by Messrs. Regehr, Henry, Rankin and Rauf.

Je demanderais à chaque témoin de nous faire une présentation de 10 minutes au maximum. Ensuite, je permettrai aux témoins de faire une ou deux réflexions sur ce que les autres témoins auront dit. Donc, les panélistes échangeront entre eux. Ensuite, je permettrai aux membres du Comité de poser des questions aux panélistes en général ou à un panéliste particulier qui a fait un commentaire qui les intéresse.

I will ask each witness to take a maximum of ten minutes to make a presentation. I will then allow the witnesses to make one or two comments on what the other witnesses will have said. They will therefore be able to have an exchange of views. I will then allow committee members to ask questions addressed to the witnesses in general or to a particular witness who has said something which is of interest to them.

Nous aimerions connaître le point de vue des témoins sur quatre questions fondamentales. Premièrement, quelles sont les menaces qui pèsent sur le Canada maintenant que la guerre froide est terminée? Deuxièmement, quelles stratégies le Canada devrait-il employer pour contrer ces menaces? Troisièmement, est-ce que les stratégies qui nous sont proposées impliquent un réaménagement de nos engagements envers NORAD, envers l'OTAN ou envers les Nations Unies? Quatrièmement, est-ce que le Canada doit prendre de nouveaux engagements et, si oui, à quel prix?

We would like to know the point of view of our witnesses on four major questions. Firstly, what are the major threats to Canadian security in the post-cold war era? Secondly, what priorities should the Canadian government follow in attempting to address these concerns? Thirdly, do the strategies that are being proposed involve a reorganization of our commitments towards NORAD, NATO or the UN? Fourthly, must Canada make new commitments and, in the affirmative, at what price?

Ce sont quatre questions intéressantes. Je vais demander à M. Morrison d'ouvrir le bal et de nous donner son point de vue. Monsieur Morrison, vous avez la parole.

Those are four interesting questions. I will ask Mr. Morrison to start off and give us his point of view. Mr. Morrison, you have the floor.

Mr. Alex Morrison (Executive Director, Canadian Institute of Strategic Studies): Thank you, Mr. Chairman.

M. Alex Morrison (directeur exécutif, Institut canadien d'études stratégiques): Merci, monsieur le président.

The end of the Cold War has not brought about the peace, harmony, and tranquillity for which many had hoped. In fact, the number and intensity of conflicts, particularly interstate conflicts, have been steadily on the increase. Revived ethnic militarism, religious jealousies, and nationalist excesses exacerbated by fluid state boundaries, environmental degradation, and economic strife have contributed to what has been called a clash of civilizations. This is resulting in violence in many parts of the world.

La fin de la guerre froide n'a pas apporté la paix, l'harmonie et la tranquillité comme bon nombre l'avait espéré. En fait, le nombre et l'intensité des conflits, particulièrement les conflits entre États, n'ont cessé d'augmenter. La remontée du militarisme ethnique, les jalousies religieuses et les excès nationalistes exacerbés par les frontières fluides entre les États, la dégradation environnementale et les conflits économiques ont contribué à ce que l'on a appelé un affrontement des civilisations, ce qui cause de la violence dans de nombreuses parties du monde.

[Text]

Although attention is now focused on the tribal massacres in Rwanda and on the equally obscene conflict in the former Yugoslavia, we must remember that there are many other conflicts taking place, and the number of flashpoints waiting to explode appears to be increasing.

There are two facts that have become much clearer since the end of the Cold War. First, there are some problems in this world that are and will remain incapable of solution. Second, not all of the world's problems can be solved at the same time. We should be absolutely clear—conflict is not going to go away. There will always be some who will attempt to solve centuries-old quarrels by force.

While the eruption of violence represents a serious threat to the stability of the global order, it has created an opportunity to think about the type of world in which we want to live and how Canada can best contribute to the establishment of that world.

Canada cannot solve all of the world's problems. Instead, our efforts must be directed toward those places and causes most deserving of time and energy in a way that takes into account the needs of both giver and receiver as well as the degree of commitment to shared principles.

This is the path I call proportional internationalism. Canadian foreign policy traditionally has been internationalist and cooperative, allowing our country to exercise influence on the international stage disproportionate to what its resources otherwise would have warranted. Canadians must decide whether they wish to remain internationalist—concerned with the state of the world—or whether they would be content to withdraw unto themselves. Canada must choose internationalism or isolationism.

• 0915

To be an independent nation means having the capability and the ability to exercise sovereignty over the territory claimed as one's own. It also means being able to contribute to the assurance of one's security, either alone or in a cooperative partnership. Canada cannot maintain its security by itself. It is much better to be a member of a partnership, especially in a situation in which if Canada is not a partner, other interested countries may well act unilaterally.

Canada still does not live in a fireproof house. What happens elsewhere affects us, not only because of the implications for international security and the ripple effect but because Canada with its relatively free and open immigration policy contains within its borders persons recently arrived from many hot spots who appear to want to carry on their conflicts in Canada.

Clearly, Canadian security is intimately linked to international peace, security, and stability. Therefore any review of foreign policy must consider how best to balance the competing demands of the new international order.

There continue to be threats to our security. They come from the environment, mass migration of peoples, disease, hunger, as well as from those who believe the use of aggressive military force is the solution to their problems. We must

[Translation]

Bien que toute l'attention soit maintenant centrée sur les massacres tribaux au Rwanda et sur les conflits tout aussi monstrueux dans l'ex-Yugoslavie, nous ne devons pas oublier qu'il y a de nombreux autres conflits en ce moment et que le nombre de points chauds où la situation peut exploser semble augmenter.

Il y a deux faits qui sont devenus beaucoup plus apparents depuis la fin de la guerre froide. Premièrement, il existe dans le monde certains problèmes qui demeureront sans solution. Deuxièmement, on ne peut résoudre tous les problèmes du monde entier en même temps. Il faut absolument comprendre très clairement que les conflits ne vont pas disparaître. Il y aura toujours quelqu'un qui tentera de résoudre par la force des querelles qui durent depuis des siècles.

Bien que l'éruption de la violence représente une menace grave pour la stabilité de l'ordre mondial, elle nous a donné l'occasion de nous pencher sur le type de monde dans lequel nous voulons vivre et sur la meilleure façon pour le Canada de contribuer à la création d'un tel monde.

Le Canada ne peut résoudre les problèmes du monde entier. Nos efforts doivent être dirigés plutôt vers les endroits et les causes qui méritent le plus de temps et d'énergie de façon à tenir compte des besoins de ceux qui donnent et de ceux qui reçoivent ainsi que du degré d'engagement à l'égard des principes que nous partageons.

C'est ce que j'appelle la voie de l'internationalisme proportionnel. Le Canada a toujours eu une politique étrangère à la fois internationaliste et coopérative, ce qui a permis à notre pays d'exercer sur la scène internationale une influence beaucoup plus grande que ce que ses ressources lui permettent d'exercer. Les Canadiens doivent décider s'ils veulent demeurer internationalistes—s'intéresser à l'état du monde—ou s'ils se contenteraient de se retirer de la scène internationale. Nous devons choisir entre l'internationalisme et l'isolationnisme.

Être indépendant c'est pouvoir exercer sa souveraineté sur les territoires qu'on revendique comme siens. C'est aussi être capable d'assurer seul ou en coopération sa sécurité. Le Canada ne peut assurer seul sa sécurité. Il est de loin préférable d'être membre d'une alliance pour ne pas être à la merci d'actes unilatéraux.

Le Canada ne vit pas en vase clos. Ce qui se passe ailleurs nous concerne non seulement à cause des implications pour la sécurité internationale et des effets de dominos mais aussi à cause de notre politique d'immigration relativement libre et ouverte qui nous amène à accueillir des ressortissants de points chauds susceptibles d'apporter avec eux leurs conflits.

Il est clair que la sécurité du Canada est intimement liée à la paix, à la sécurité et à la stabilité internationales. Par conséquent, tout examen de la politique étrangère doit viser à un équilibre entre les demandes divergentes du nouvel ordre international.

Notre sécurité continue à être menacée par l'environnement, les exodes de population, les maladies, la faim et par ceux qui croient que le recours à la force militaire est la solution à leurs problèmes. Il nous faut être vigilants et

[Texte]

continue to be concerned with the preservation, maintenance, and enhancement of the values, interests, and principles that made Canada the country it is and the country we would like it to remain.

Again, the way ahead for Canada will be proportional internationalism. Canada must maintain its commitment to multilateralism. Active participation in fora such as the UN, NATO, the Commonwealth, la Francophonie, the OAS, and others will continue to provide a meaningful role in the international decision-making process and in the implementation of those decisions.

Maintaining membership in NATO will be particularly important, for as the conflict in the former Yugoslavia has shown, while other multilateral organizations may offer a cooperative infrastructure for dialogue, only NATO has credible and concerted military capability to respond effectively to the revived militarism and uncertainty of the post-Cold War era.

If Canada is to remain a significant and respected player on the world stage, it must reaffirm its commitment to multilateral activity. Canada should continue to take a leading role in multinational operations, not expecting of others what Canadians will not do themselves.

A review of Canadian foreign policy must consider the broader post-Cold War security issues. The priority given to development aid, foreign assistance, and their relationship to democracy and human rights; the impact of mass migration of peoples to escape war, poverty, and environmental degradation; food production and distribution as they relate to Canada's relative power; the security problems posed by the transfer of technology, ideas, products, and people across increasingly fluid state boundaries; terrorism and the need to monitor, investigate, and act against perpetrators of terrorist acts without alarming or restricting the freedom of citizens—all these must be taken into account.

But at the same time as these international pressures develop, a series of domestic concerns must be addressed. They are not divorced from the international issues.

The matter of law and order and suppression of violence is another issue arising from a combination of international and domestic matters. We must not allow or encourage Canadians to believe they can disregard with impunity Canadian laws and practices.

At the military level Canada, a country without any form of compulsory national service, will have to address the composition of armed forces size, structure, equipment, and range of commitment. In doing so, issues of both internal and international security will require analysis, definition, and the allocation of resources necessary to ensure the security that is necessary to maintaining Canada's way of life and future development.

[Traduction]

continuer à préserver et à protéger les valeurs, les intérêts et les principes qui ont fait du Canada ce qu'il est et ce que nous aimerions qu'il reste.

Encore une fois, la solution pour le Canada, c'est l'internationalisme proportionnel. Le Canada doit maintenir ses engagements à l'égard du multilatéralisme. Il doit continuer de jouer un rôle dans l'ONU, l'OTAN, le Commonwealth, la Francophonie, l'OÉA et d'autres organisations s'il veut contribuer de façon significative au processus décisionnel international et à la mise en oeuvre des décisions.

Il est particulièrement important de rester membre de l'OTAN car comme le conflit dans l'ex-Yougoslavie le démontre, alors que d'autres organisations multilatérales peuvent offrir une infrastructure coopérative de dialogue, seule l'OTAN a les ressources militaires nécessaires et suffisantes pour contrer de manière crédible et efficace l'incertitude et le militarisme renaissant de l'après-guerre froide.

Pour demeurer un acteur important et respecté sur la scène mondiale, il faut que le Canada réaffirme son engagement à l'égard du multilatéralisme. Il faudrait que le Canada continue à jouer un rôle de premier plan dans les opérations multinationales, sans s'attendre des autres qu'ils fassent ce que les Canadiens ne veulent pas faire eux-mêmes.

Tout examen de la politique étrangère du Canada doit tenir compte des vastes questions de sécurité d'après-guerre froide, soit : la priorité accordée à l'aide au développement et à l'aide étrangère et leur rapport avec la démocratie et les droits de la personne; les répercussions de migrations massives de peuples fuyant la guerre, la pauvreté et la dégradation de l'environnement; la production et la distribution d'aliments, en rapport avec le pouvoir relatif du Canada; et les problèmes de sécurité liés au transfert de technologies, d'idées, de produits et de populations d'un côté à l'autre de frontières mouvantes. Le terrorisme et la nécessité de le contrôler, de faire enquête et d'agir contre les auteurs d'actes terroristes sans pour autant effrayer les citoyens ou réduire leur liberté doivent également être pris en considération.

En même temps que s'intensifient ces pressions internationales, une série de questions d'ordre national doit retenir également notre attention. Elles ne sont pas dissociées des dossiers internationaux.

Le désordre, la violence et le non-respect de la loi sont la conséquence d'une combinaison de problèmes internationaux et nationaux. Il ne faut pas laisser les Canadiens croire qu'ils peuvent enfreindre impunément les lois et les coutumes canadiennes.

Sur le plan militaire, le Canada, pays sans service national obligatoire, doit réfléchir à la composition, à la structure, à l'équipement, aux engagements et aux effectifs de ses forces armées. Il est indispensable dans ce contexte de sécurité nationale et internationale d'analyser, de définir et de répartir les ressources nécessaires pour assurer la sécurité et le développement du Canada conformément à ses aspirations.

[Text]

Three things are then clear. First, notwithstanding its size and wealth and its dependence on a stable world order for its trade and other political and economic relationships, Canada's defence expenditures and military capability are among the lowest in the world. This has to change if Canada is to remain a significant international player. Our security cannot be divorced from international peace, security, and stability.

Second, by any objective measure, Canada has the potential to be able to meet the challenge and to protect and advance its national interest, its values, and its goals.

Third, Canadian foreign policy provides the rationale for Canadian defence policy.

• 0920

The armed forces of a democratic country are the instrument of last resort. They are employed in situations of emergency or crisis. Whether the task be aid of the civil power, assistance in natural emergencies, search and rescue, services to other government departments, sovereignty missions, or international stability operations, the men and women of the Canadian Armed Forces must be well trained and equipped as general-purpose combat-capable troops.

It is clearly the duty of the government to assign responsibilities to the armed forces. Likewise, it is the duty of the government to ensure that the forces have the tools to do the job.

This is particularly true with respect to the increasing complexity of the forces' peacekeeping role abroad. In our rapidly changing world there is emerging a new peacekeeping partnership that brings together traditional military peacekeeping functions and actors with new civilian peacekeepers such as humanitarian aid workers, law enforcement, and elections officials.

As the size of the Canadian Armed Forces steadily decreased in recent years and as the Canadian public wished our country to continue to play a leading and substantial role in peacekeeping, there was a desire to find a method by means of which Canadian experience and expertise could be transferred to all those wishing to take part in peacekeeping, however defined. To that end, the recent establishment of a Canadian international peacekeeping training centre at Cornwallis, to be operated by the Canadian Institute of Strategic Studies, marks a step in the right direction.

At the very least, Canada must be able to enforce sovereign control over its land, air, and sea space to prevent unauthorized access to the country and exploitation of the resources that it claims as its own. Failure to do so would permit the commercial interests and armed forces of other countries to operate with impunity on and over our territory and national waters.

Canada must have armed forces that are balanced both from an overall point of view and within each service. The navy must be capable of conducting surveillance and interception missions of all types, as well as contributing to task forces designed for international stability operations. The army must be capable of dealing with civil strife at home and of contributing to international stability operations of all types, and it must have the equipment to do the job. We must protect our soldiers. The

[Translation]

Trois choses sont donc claires. Premièrement, nonobstant la taille et la richesse du Canada et son besoin de stabilité mondiale afin d'entretenir ses relations commerciales, politiques et économiques, les dépenses qu'il consacre au chapitre de la défense et de sa capacité militaire comptent parmi les plus faibles du monde. Cette situation doit changer si le Canada veut continuer de jouer un rôle important à l'échelle internationale. Notre sécurité est indissociable de la paix, de la sécurité et de la stabilité mondiale.

Deuxièmement, le Canada a manifestement le potentiel voulu pour relever le défi et protéger et promouvoir son intérêt national, ses valeurs et ses buts.

Troisièmement, la révision de la politique étrangère servira à justifier la politique de défense du Canada.

Les forces armées d'un pays démocratique constituent un instrument de dernier recours, utilisé en situation d'urgence ou de crise. Quelle que soit la tâche à accomplir—appui à l'autorité civile, aide en cas de catastrophe naturelle, recherche et sauvetage, services aux ministères, opérations de souveraineté ou opérations de stabilité internationale—les hommes et les femmes composant les Forces armées canadiennes doivent être entraînés et équipés de manière à constituer un potentiel de combat polyvalent.

Il incombe au gouvernement d'attribuer des responsabilités aux forces armées. Il lui incombe également de veiller à doter ces forces des outils nécessaires.

C'est tout particulièrement important compte tenu de la complexité croissante des missions de maintien de la paix à l'étranger. L'évolution rapide du monde est en train de donner naissance à un nouveau partenariat de maintien de la paix qui associe les missions militaires traditionnelles des casques bleus aux missions humanitaires, policières et électorales de nouveaux «casques bleus civils».

Comme les effectifs des Forces armées canadiennes n'ont cessé de diminuer depuis quelques années et que l'opinion publique souhaite voir notre pays continuer à jouer un rôle de premier plan en matière de maintien de la paix, le besoin s'est fait sentir de trouver une méthode permettant de communiquer l'expérience et le savoir-faire canadiens à tous ceux qui sont intéressés à participer à des opérations de maintien de la paix, quelle que soit la définition qu'on leur donne. À cette fin, l'ouverture récente d'un centre international de formation pour le maintien de la paix à Cornwallis, sous l'égide de l'Institut canadien d'études stratégiques, est un pas dans la bonne direction.

Au strict minimum, il faut que le Canada puisse faire respecter sa souveraineté sur son territoire et dans ses espaces aériens et maritimes en empêchant tout accès non autorisé et toute exploitation non autorisée des ressources qu'il revendique comme siennes. Autrement, notre territoire et nos eaux nationales seront à la merci des entreprises commerciales et des forces armées étrangères.

Le Canada doit disposer de forces armées équilibrées, tant d'un point de vue global qu'au sein de chaque arme. La marine doit être capable de réaliser des missions de surveillance et d'interception de tous genres, ainsi que de participer à des forces opérationnelles conçues pour mener des opérations de stabilisation internationale. L'armée doit être capable de maîtriser les conflits civils au pays et de participer à des opérations de stabilisation internationale de tous genres—il faut

[Texte]

air force must be capable of conducting surveillance and interception missions of all types, as well as contributing to international stability operations.

Regionally, Canada must be able to make an effective contribution to North American defence efforts, as well as helping to ensure that the U.S. cannot be threatened or attacked across Canadian territory, lest it feel compelled to defend its interests across or beyond Canada's sovereign territory.

From an international perspective, Canadians should be made aware of the importance of global stability to our national well-being, a fundamental necessity for a trade-dependent nation. Canadians are justly proud of the contribution made by our forces in two world wars, Korea, and the Gulf and for over 40 years as a substantive part of NATO's forces in Europe, the North Atlantic, and North America. Canada has contributed greatly to international peace, security, and stability and must continue to do so. Clearly, it is unrealistic to expect Canada to advance its interests and protect its values all by itself.

The multifaceted interests of post-Cold War strategic alignment and the internal pressure on multi-ethnic states demand nothing less than concerted and determined response. This will best be achieved through the development of well-trained, well-equipped, general-purpose, combat-capable armed forces; continuing promotion of regimes that reflect democratic liberal training practices in sync with Canada's strategic priorities of international peace, security, and stability; a serious re-evaluation of energy and resource issues and their relationship to environmental degradation; the migration of peoples and the production and distribution of food as they relate to Canada's relative global power; and tighter, yet sensitive, control over immigration, refugee, and security policies.

Our future is in collective security and defence arrangements and in having the capabilities within our armed forces to participate effectively in NATO, UN, or coalition forces designed to maintain and restore stability in areas affecting our interests.

Thus, if Canada is to remain a credible and significant player in international affairs, that is, to promote itself as the proportional internationalist, it must accept the interdependence among and between foreign, domestic, economic, defence, social, and political issues. Any future Canadian foreign policy must balance the need for change with the need for continuity.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Morrison.

I now invite Mr. Ernie Regehr, from Project Ploughshares, to speak.

[Traduction]

qu'elle soit dotée de l'équipement nécessaire pour protéger nos soldats. L'aviation doit être capable d'exécuter des missions de surveillance et d'interception de tous genres, en plus de participer aux opérations de stabilisation internationale.

Sur le plan régional, il faut que le Canada puisse assumer sa part des efforts de défense nord-américaine et fasse en sorte que son territoire ne serve pas de voie à une menace ou attaque dirigée contre les États-Unis, faute de quoi ce pays pourrait se sentir obligé de défendre ses intérêts aux dépens de la souveraineté canadienne.

Sur le plan international, il faudrait que les Canadiens comprennent l'importance de la stabilité mondiale pour le bien-être du pays—prémisse indispensable pour toute nation commerçante. Les Canadiens sont fiers à juste titre de la contribution de leurs forces armées pendant les deux guerres mondiales, la guerre de Corée et la guerre du Golfe, et, depuis plus de 40 ans, de leur rôle important au sein de l'OTAN en Europe, dans l'Atlantique-nord et en Amérique du Nord. Le Canada a largement contribué à la paix, la sécurité et la stabilité internationales et doit continuer à le faire. De toute évidence, il serait peu réaliste de s'attendre à ce que le Canada réussisse seul à promouvoir ses intérêts et à protéger ses valeurs.

Les intérêts multidimensionnels découlant du réalignement stratégique de l'après-guerre froide et les pressions internes qui s'exercent sur les États multiethniques nécessitent à tout prix une réaction concertée et résolue. Pour ce faire, il faudra compter sur les facteurs suivants: l'aménagement de forces armées bien entraînées et bien équipées dotées d'un potentiel de combat polyvalent; la promotion soutenue de régimes caractérisés par la démocratie et la libéralisation du commerce, dont les priorités stratégiques correspondent à celles du Canada en matière de paix, de sécurité et de stabilité à l'échelle internationale; une réévaluation sérieuse de l'utilisation des énergies et des ressources pour s'occuper de la dégradation de l'environnement, des exodes de populations et de la production et de la distribution d'aliments, en rapport avec le pouvoir relatif du Canada sur le plan mondial; et des politiques plus strictes, mais toujours humaines, en matière d'immigration, de réfugiés et de sécurité.

Notre avenir continue de dépendre d'ententes de sécurité et de défense collectives et de la participation efficace de nos forces armées aux opérations de l'OTAN, de l'ONU et d'autres forces coalisées dans le but de maintenir ou de rétablir la stabilité dans les endroits où nos intérêts sont en cause.

• 0925

Si le Canada veut demeurer un intervenant crédible et important dans les affaires internationales, se présenter comme un pays à l'image de l'internationalisme proportionnel, il doit accepter le principe de l'interdépendance des questions étrangères, intérieures, économiques, militaires, sociales et politiques. Toute politique étrangère future du Canada doit réaliser l'équilibre entre le besoin de changement et le besoin de continuité.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, M. Morrison.

Je cède maintenant la parole à M. Ernie Regehr, de Project Ploughshares.

[Text]

Mr. Ernest Regehr (Research Coordinator, Project Ploughshares): Thank you very much, Mr. Chairman. I appreciate very much the opportunity to participate in this morning's discussion. I would also like to express good wishes to you and your colleagues as you undertake this very important foreign policy review.

My organization, Project Ploughshares, has submitted a brief to the committee, and to the defence committee as well. Today I want to draw on that statement to make a few remarks particularly concerning Canadian responses to regional conflict.

By now it's clear that the threats to the security or well-being of people in much of the world have not diminished with the end of the Cold War. In other words, the structural violence of unjust social systems remains. The failure of many societies to meet basic human needs continues, as does widespread denial of human rights and democracy, and a deteriorating physical environment promises further serious political consequences. In addition to these enduring threats, millions, of course, continue to suffer the direct violence of war and social disorder.

Canada, a country of extraordinary wealth, has an obligation to be at the forefront of the international community's efforts to address these threats. It is also in Canada's direct security interest to promote a stable international order and to enhance the international community's capacity to respond constructively and swiftly to armed conflict and, more importantly, to the adverse conditions that spawn it. In planning that response, it's urgent that we recognize that international peace and stability will ultimately be achieved not through military enforcement but only to the extent that the international community devotes financial and human resources to building conditions that are conducive to peace.

If Canada is to make a meaningful contribution to peace-building, priority security spending must focus on measures to encourage just and environmentally sustainable economic development, human rights, and democracy, especially in zones of current and imminent conflict. In other words, we need to focus Canadian security spending more directly on the immediate threats to security and causes of conflict.

If Canada's current security spending were to be defined to include national defence, official development assistance, foreign affairs, and trade, it would turn out that over 70% of that security dollar would be devoted to military preparedness. I think it might be a more reasonable balance, even in the context of slightly reducing overall security spending in Canada, to concentrate more on the peace-building element of security spending and thus to raise, for example, overseas development assistance to meet the declared commitment of 0.7% of GNP. Even doing that within a shrinking security dollar would still leave 50% of security spending related to military preparedness.

[Translation]

M. Ernest Regehr (coordonnateur de la recherche, Project Ploughshares): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis très heureux d'avoir cette occasion de participer à vos travaux. J'en profite pour vous souhaiter à tous bonne chance en vue de cet examen très important de la politique étrangère du pays.

L'organisme que je représente, Project Ploughshares, a présenté un mémoire à ce comité ainsi qu'au comité de la défense. Je voudrais aujourd'hui en développer davantage quelques aspects touchant notamment à l'attitude du Canada face aux conflits régionaux.

Il est devenu apparent que la sécurité et le bien-être de beaucoup de peuples de la Terre ne sont pas mieux assurés depuis la fin de la guerre froide. La violence structurelle de nombreux systèmes sociaux injustes n'a pas diminué. De nombreuses sociétés continuent de ne pas répondre aux besoins fondamentaux, de ne pas respecter les droits de la personne et de refuser la démocratie, et la dégradation de l'environnement physique risque d'entraîner d'autres conséquences politiques très graves. En plus de ces menaces persistantes, des millions de personnes continuent d'être victimes de la violence directe de la guerre et des désordres sociaux.

Le Canada, un pays doté d'une richesse extraordinaire, a l'obligation d'être à l'avant-garde des efforts de la communauté internationale en vue de contrer ces menaces. Il est directement de son intérêt en matière de sécurité de promouvoir un ordre international stable et de contribuer à la capacité de la communauté internationale de réagir de façon constructive et rapide aux conflits armés et, ce qui est plus important, aux conditions déplorables qui en sont la cause. Dans le cadre de la planification d'une telle action, nous devons absolument comprendre que la paix et la stabilité internationales ne seront pas assurées, en bout de ligne, par la force militaire mais seulement par la volonté de la communauté internationale de consacrer des ressources pécuniaires et humaines à l'établissement de conditions propices à la paix.

Si le Canada veut apporter une contribution valable à la consolidation de la paix, il doit concentrer ses dépenses prioritaires en matière de sécurité sur des mesures destinées à encourager le développement économique juste et durable sur le plan de l'environnement, les droits de la personne et la démocratie, en particulier dans les régions où des conflits font rage ou menacent d'éclater. En d'autres termes, nous devons faire porter le gros de notre effort en matière de sécurité plus directement là où la sécurité est menacée et où se trouvent les sources de conflits.

Si les dépenses du Canada en matière de sécurité étaient définies comme incluant les dépenses au titre de la défense nationale, de l'aide publique au développement, des affaires étrangères et du commerce, il apparaîtrait que la préparation militaire compte pour 70 p. 100 de ces dépenses. Un équilibre plus raisonnable, même dans le contexte d'une légère réduction des dépenses globales du Canada en matière de sécurité, supposerait une augmentation des ressources au titre de la consolidation de la paix et une hausse de l'aide au développement à l'étranger, par exemple, de façon à atteindre l'objet déclaré de 0,7 p. 100 du PNB. Ces mesures, même avec une diminution globale des dépenses au titre de la sécurité, laisseraient quand même 50 p. 100 pour la préparation militaire.

[Texte]

In the face of the international community's failure to make peace-building a security priority, there remain many situations of tension and advanced political conflict that threaten to degenerate into armed conflict. A war prevention strategy in the context of serious political tension should clearly emphasize preventive diplomacy and especially measures to restrict and reduce the possession of arms.

On the matter of preventive diplomacy I want to make one point. This activity needs the increasing participation of non-governmental communities. Preventive and peacemaking diplomacy, especially in identity conflicts, is already benefiting and could increasingly benefit from NGO conciliation efforts. Indeed, NGOs, frequently with long-standing links to conflicting communities, are becoming as important to efforts to manage local conflict as they are in local economic and social development. Public understanding needs to acknowledge that growing reality.

[Traduction]

À la suite du refus de la communauté internationale de faire de la consolidation de la paix une priorité en matière de sécurité, de nombreuses tensions et de nombreux conflits politiques larvés risquent toujours de dégénérer en des conflits armés. Une stratégie de prévention de la guerre dans le contexte de tensions politiques graves doit clairement mettre l'accent sur la diplomatie préventive et surtout sur des mesures visant à restreindre et à réduire la possession d'armes.

En ce qui concerne la diplomatie préventive, j'ajoute ceci. Cette activité nécessite la participation accrue des milieux non gouvernementaux. La diplomatie préventive et la diplomatie de maintien de la paix, surtout dans les conflits de nature ethnique, bénéficient déjà et peuvent bénéficier encore davantage des efforts de conciliation des ONG. Les ONG, qui souvent ont des liens de longue date avec les parties en présence, sont un apport aussi important aux efforts de gestion des conflits locaux qu'ils le sont au développement économique et social local. La façon dont les fonds publics sont distribués doit refléter cette nouvelle réalité.

• 0930

On the matter of arms control, let me note only the need or invigorated efforts to restrict arms transfers to regions of tension. Military exports or domestic acquisitions, for that reason, should be approved only when there is evidence of a compelling security requirement. There should be evidence that more arms sent to conflict zones would reduce tension, improve human rights practices and advance the security, including the economic security, of the citizens of recipient states.

En ce qui concerne le contrôle des armements, permettez-moi simplement d'insister sur la nécessité accrue de restreindre les transferts d'armements aux régions où existent des tensions. Les exportations de matériel militaire ou les achats au pays de matériel destiné à l'exportation doivent être approuvés seulement si les requérants peuvent prouver qu'ils sont absolument nécessaires du point de vue de la sécurité. La preuve doit être faite que l'envoi d'autres armes dans des zones de conflit permettra de réduire les tensions, d'améliorer le respect des droits de la personne et d'améliorer la sécurité, y compris la sécurité économique, des citoyens des États recevant les armes.

It really should go without saying that Canadian commercial interests are not a justification for military exports. The only way to make credible judgments about security requirements for military exports is to make them in open public process. Hence, Canada's military export control system requires the addition of a parliamentary review of major sales, in a sense, a public security impact assessment process.

Il va sans dire que les intérêts commerciaux canadiens ne doivent pas être suffisants pour justifier les exportations de matériel militaire. La seule façon de rendre les décisions crédibles relativement aux exportations de matériel militaire requises aux fins de la sécurité consiste à les soumettre à un processus public et ouvert. Le système de contrôle des exportations de matériel militaire du Canada doit inclure l'examen des ventes importantes par le Parlement, de façon à devenir une sorte de processus d'évaluation de l'impact sur la sécurité publique.

Finally, the role of military force in responding to regional conflicts must be reconceived. Above all, there is a need for clear criteria, consistently applied, for international military intervention in local conflicts. The central criterion should be that external military force must be designed to protect or restore a political process, not to replace a failed political process with a military one.

Enfin, le rôle des forces militaires en réaction aux conflits régionaux doit être réexaminé. Avant tout, des critères bien définis et appliqués uniformément doivent guider les interventions militaires internationales dans les conflits locaux. Le premier critère doit être que la force militaire externe ne doit servir qu'à protéger ou restaurer le processus politique, non pas à remplacer le processus politique déchu par un processus militaire.

This protection of a political process is really the essence of additional peacekeeping. In peacekeeping, military forces are not deployed to force a particular political outcome but to support, for example, a cease-fire so a separate political process can take place and independently determine the political outcome or resolve a particular issue.

La protection du processus politique est le fondement du maintien de la paix traditionnel. Dans le cadre d'une telle action, les forces militaires ne sont pas déployées pour en arriver à un résultat politique quelconque, mais pour faciliter un cessez-le-feu, par exemple, de façon à ce que le processus politique s'engage une fois de plus et à ce que la situation se règle.

[Text]

[Translation]

Peacekeeping, as a recent paper from the International Institute for Strategic Studies puts it, should be understood as an impartial consent-based set of activities covering a wide range of tasks. The point is, it is not designed to impose solutions or promote specific objectives by course of means.

The traditional war-fighting model of military intervention, on the other hand, uses military forces to attempt to force a particular political outcome to determine winners and losers, if you will, by using all means necessary, in the euphemistic language of some recent UN resolutions, to defeat an enemy, to intimidate and so on.

Canada's military spending will continue to be cut but Canadian security spending must be sustained and shifted increasingly toward peace-building efforts. It really is the case that regional conflicts deeply rooted in economic and social failure are not amenable to military resolution.

The military forces Canada retains must be designed to be as effective as possible in their roles beyond Canada's borders, namely to intervene in those conflicts where military forces can be effectively brought to bear in support of a political process, for resolving a conflict and protecting the victims of armed conflict.

Canada is a country of extraordinary wealth. Our country also boasts an honourable, though not entirely unblemished, record of responding to security needs broadly defined in many parts of the world.

We are now feeling many economic constraints at home, but properly focused, I think we can still be a constructive presence in the international community, which remains, after all, in great need of peacemaking and peace-building.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Regehr.

Our next panellist, Mr. Sean Henry, comes from the Conference of Defence Association.

Mr. Sean Henry (Director of Public Affairs, Conference of Defence Associations): It's indeed a pleasure for me to be here to address you this morning on behalf of Lieutenant-Colonel Ernest J. Weston, the chairman of the Conference of Defence Associations, and the some 50,000 members of that organization who are in all parts of our country.

Before I open my formal remarks I would like to note two points. First of all, copies of my remarks are available in English only because of the short notice.

More importantly, I don't know if you have had a chance to look at Michael Valpy's column in *The Globe and Mail* this morning. He comments on Professor Franklyn Griffith's recent paper on Canadian security. In it he gives much background in what I might term the philosophical realm—which we don't have time to get into, but it is worth reading in conjunction with the work we are doing here this morning.

Le maintien de la paix, comme le notait un document récent de l'Institut canadien d'études stratégiques, doit être considéré comme une série d'activités impartiales, auxquelles les intéressés consentent et qui comprennent toute une gamme de tâches. Le but du maintien de la paix n'est pas d'imposer des solutions ni de promouvoir des objectifs précis.

Le modèle traditionnel de l'intervention armée, lui, fait appel aux forces militaires pour essayer d'en arriver à un résultat politique bien précis, qui fasse des gagnants et des perdants, en utilisant tous les moyens nécessaires, pour reprendre l'euphémisme contenu dans certaines résolutions récentes de l'ONU, en vue de vaincre un ennemi, d'intimider, etc.

Les dépenses militaires du Canada continueront de diminuer, mais ses dépenses en matière de sécurité doivent être maintenues et orientées davantage vers les efforts de consolidation de la paix. Il faut comprendre que les conflits régionaux dus à des problèmes économiques et sociaux de longue date ne se prêtent pas à des solutions militaires.

Les forces militaires que le Canada gardera devront pouvoir intervenir à l'étranger de façon efficace, dans des conflits où elles pourront contribuer à appuyer le processus politique de façon à ce qu'il mette fin à la situation et soulage les victimes.

Le Canada est un pays extraordinairement riche. Il jouit également d'une bonne réputation, même si elle n'est pas sans taches, pour être prêt à répondre en général aux besoins de sécurité un peu partout au monde.

Nous faisons face actuellement à un certain nombre de contraintes économiques, mais si nous concentrons nos efforts, nous pouvons continuer d'être une présence positive sur la scène mondiale, où le besoin de maintien de la paix et de consolidation de la paix, il faut bien dire, se fait encore cruellement sentir.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Regehr.

Le prochain intervenant, M. Sean Henry, représente le Congrès des associations de la défense.

M. Sean Henry (directeur des Affaires publiques, Congrès des Associations de la défense): Je suis heureux de pouvoir m'adresser à vous ce matin au nom du lieutenant-colonel Ernest J. Weston, le président du Congrès des Associations de la défense, ainsi que des quelque 50 000 membres de cet organisme répartis dans toutes les régions du pays.

Avant de me lancer dans mon exposé officiel, j'aimerais faire deux observations. D'abord, le texte de mon exposé est en anglais seulement à cause du court préavis.

Ensuite, et c'est plus important, je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de lire la chronique de Michael Valpy dans le *Globe and Mail* de ce matin. Il commente le document récent du professeur Franklyn Griffith sur la sécurité canadienne. Il y fait le tableau d'ensemble, philosophique de la situation et comme nous n'avons pas le temps de le faire nous-mêmes, je vous en conseille vivement la lecture.

[Texte]

[Traduction]

• 0935

Recently CDA, the Conference of Defence Associations, has been actively engaged in a number of initiatives in response to the huge changes that have occurred worldwide in recent years. The most important of these was the release last November of a study entitled *Canadian Security: A Policy for the 21st Century*. I am sure all of you have received a copy of this in both English and French by this time. It is the culmination of a year of study of strategic factors impacting on Canada after the Cold War.

We in CDA believe that security policy is of pivotal importance to our national well-being and that its two major components comprise foreign policy and defence policy. Never before in our history has there been such an urgent need for the two to come together in mutual support. We recognize, therefore, that this joint committee and its counterpart studying defence policy will set a crucial course for Canadians into the new century.

The points I'm going to touch on very briefly are designed to retain the best of Canada's traditional security policy based on multilateralism, while meeting effectively the challenges of a changing and shrinking world. Above all, I will be seeking to convince you that general-purpose combat-capable armed forces ought to play a larger role than ever in supporting Canada's interests worldwide.

In this century Canadians have gone to war or have contributed to deterrence overseas on numerous occasions. The reasons have varied from the need to protect and enhance our markets to restoring peace and freedom in cooperation with allies.

The important point to note is that our prosperity and our related influence on the world stage was earned by Canadians on battlefields and on the home front in time of conflict. On this basis, Canadians enjoyed a golden era of diplomacy and development after World War II.

However, the era of Canadian prominence began to fade by the end of the 1960s and continues to decline with the reduction in Canada's contributions to collective security in NATO and elsewhere. Foreign sources, in moments of candour, will link one with the other. The result has been a growing isolation of Canada in many important international fora related to trade, development, and diplomacy.

Unfortunately, it is almost impossible to convince Canadians that an important linkage exists between foreign and defence policy and domestic well-being. Too many Canadians do not recognize that a healthy defence establishment is an indispensable block in the national foundation. It is a building-block that supports, for example, social programs and our high standard of living. Without it, the prosperity necessary to sustain these programs would weaken.

Let's be clear on one point. This is not a plea for Canada to become a militaristic state. CDA argues in favour of keeping sufficient armed forces and the will to use them in conjunction with allies in the United Nations or elsewhere to defend peace and freedom and, above all, to defend our national interest.

Réagissant aux énormes changements sur la scène internationale ces dernières années, le Congrès des Associations de la défense s'est lancé dans un certain nombre d'initiatives. La plus importante a été la publication en novembre dernier d'une étude sur *la politique de sécurité du Canada au XXI^e siècle*, dont vous devriez tous avoir reçu un exemplaire en français et en anglais. Il s'agit de l'aboutissement d'un an d'étude sur les facteurs stratégiques qui agissent sur le Canada depuis la fin de la guerre froide.

Le Congrès estime qu'une politique de sécurité efficace est essentielle pour assurer le bien-être des Canadiens et que ses deux principales composantes sont la politique étrangère et la politique de défense. Il n'a jamais été aussi urgent dans notre histoire de coordonner étroitement les deux. En conséquence, nous estimons que ce comité spécial et son homologue étudiant la politique de défense jouent un rôle crucial pour montrer la voie aux Canadiens à l'aube du siècle nouveau.

J'ai l'intention de vous parler brièvement de la nécessité de préserver les meilleurs aspects de la politique de sécurité traditionnelle du Canada fondée sur le multilatéralisme tout en se préparant pour relever les défis d'un monde de plus en plus petit et en constante évolution. Somme toute, j'essaierai de vous convaincre de la nécessité accrue de forces de combat polyvalentes pour défendre les intérêts internationaux du Canada.

Au cours de ce siècle, les Canadiens ont participé à des guerres ou à des opérations de dissuasion à l'étranger à de nombreuses reprises. Il s'agissait soit de protéger nos marchés, soit de rétablir la paix et la liberté en coopération avec nos alliés.

Il importe de noter que notre prospérité et notre influence conséquente sur la scène internationale ont été gagnées par les Canadiens sur les champs de bataille et au pays en temps de conflit. Les Canadiens ont vécu un âge d'or de la diplomatie et du développement après la Deuxième Guerre mondiale.

Le déclin de l'influence canadienne a commencé à la fin des années soixante et se poursuit avec la réduction de nos contributions à la sécurité collective au sein de l'OTAN et ailleurs. Dans leurs moments de candeur, certaines sources étrangères font coïncider les deux. En conséquence, le Canada est de plus en plus isolé dans de nombreuses tribunes internationales importantes liées au commerce, au développement et à la diplomatie.

Malheureusement, il est pratiquement impossible de convaincre les Canadiens qu'un lien important existe entre la politique étrangère et la politique de défense et le bien-être national. Beaucoup trop de Canadiens ne se rendent pas compte que la défense est une des pierres angulaires de l'édifice national. C'est une des pierres sur lesquelles s'appuient par exemple les programmes sociaux et notre niveau de vie supérieur. Sans elle, la prospérité nécessaire au financement de ces programmes fléchirait.

Ne vous méprenez pas. Ce n'est pas un plaidoyer pour un État militariste. Le Congrès estime nécessaire d'avoir des forces armées suffisantes ainsi que la volonté de les utiliser en conjonction avec nos alliés aux Nations Unies ou ailleurs pour défendre la paix et la liberté et, par dessus tout, pour défendre nos intérêts nationaux.

[Text]

This must be the attitude of a mature nation of the first rank on the eve of the new millennium. Canadians are no longer adolescents. They must engage in more than honest brokerage and helpful fixing. As in the past, they must be willing, if called, to address conflict with more than peacekeeping alone.

The foundation of multilateralism remains sound. We must, however, pay more attention to the structure built upon it. This involves a triumvirate of policy thrusts comprising foreign aid, both developmental and conditional; trade relations; and contributions to collective and cooperative defence. In particular, the armed forces should be recognized as an important tool to assist in achieving national objectives in all these areas.

The first step in any security policy review process should be to conduct a thorough strategic assessment. Again, Canadians often allow preconceptions based on their humane instincts to overrule reality and good judgment in these matters. For instance, it is necessary to accept two unfortunate facts of life: first, that war remains an intrinsic part of human existence and, second, that military force is generally effective in achieving what it sets out to do. That includes deterrence of aggression or stopping aggression if it occurs.

• 0940

A quick review of history shows that Canadians have seldom paid heed to strategic indicators in this century. They, and others, have suffered for it, as a result. Today the stakes are far higher because of the sophistication and diversity of conflict and what we stand to lose if we are not prepared to do our share in relation to it.

For these reasons, the CDA urges members of both joint committees to obtain the best possible advice on strategic trends not just in terms of the next two to three years but in the longer term, beyond 10 to 15 years.

It would be surprising if the experts did not refer to a number of common factors present today and in the world ahead. Chief among these factors would be the threat still posed by nuclear weapons. In the face of nuclear proliferation and widespread political instability, this problem continues to dominate the strategic equation.

There is also the imperative of high technology and the way in which it is driving military developments. This is also proliferating to many smaller, unstable nations.

One must also consider the mounting problems of overpopulation, pollution, and diminishing resources. Variations of these themes have been a central component of wars in the past, and will almost certainly continue in the future.

National attention today is focused on the great wave of instability that has followed the end of the Cold War. This is normal, as instability has followed most major watersheds in world history.

[Translation]

C'est l'attitude que doit avoir une nation mûre de premier ordre à la veille du nouveau millénaire. Les Canadiens ne sont plus des adolescents. Ils ne doivent plus se contenter de ce rôle d'intermédiaire honnête et besogneux. Il faut qu'ils dépassent ce simple rôle de casque bleu qui leur était assigné jusqu'à présent.

Le multilatéralisme reste une valeur sûre. Nous devons toutefois examiner de plus près la structure qui repose dessus. Celle-ci est composée de trois grandes orientations de principe, soit l'aide étrangère—accordée au titre du développement ou de façon conditionnelle, les relations commerciales et les contributions à la défense collective et coopérative. En particulier, il faudrait reconnaître que les forces armées sont un outil important de la réalisation de ces objectifs nationaux dans tous ces domaines.

Je commencerais mon examen de la politique de sécurité par une évaluation stratégique complète. Encore une fois, les Canadiens laissent souvent des préjugés fondés sur leur instinct l'emporter sur la réalité et le raisonnement froid dans ces domaines. Par exemple, il faut accepter deux réalités malheureusement incontournables: premièrement, que la guerre est une composante intrinsèque de l'existence humaine et, deuxièmement, que la force militaire parvient généralement à atteindre ses objectifs. Aussi bien la dissuasion que la défense offensive.

Un rapide retour en arrière montre que les Canadiens ont rarement prêté attention aux indicateurs stratégiques de ce siècle. Comme d'autres, ils en ont souffert. Aujourd'hui, l'enjeu est beaucoup plus élevé à cause de la sophistication et de la diversité des conflits et de ce que nous risquons de perdre si nous ne sommes pas prêts à faire notre part.

Pour ces raisons, le Congrès recommande aux deux comités mixtes d'obtenir les meilleurs conseils possible sur les tendances stratégiques non pas simplement sur les deux ou trois prochaines années, mais à plus long terme, sur les dix ou quinze prochaines années.

Il serait surprenant que les spécialistes ne fassent pas référence à un certain nombre de facteurs communs présents aujourd'hui et dans le monde de demain. En tête parmi ces facteurs serait la menace toujours posée par les armes nucléaires. Devant la prolifération nucléaire et l'instabilité politique généralisée, ce problème continue à dominer l'équation stratégique.

Il y a aussi l'impératif de la technologie de pointe et son influence sur les développements militaires. Là encore, il y a une prolifération dans beaucoup de pays plus petits et instables.

Il ne faut pas non plus oublier les problèmes grandissants de la surpopulation, de la pollution et de la diminution des ressources. Les variations sur ces thèmes ont été l'élément central des guerres dans le passé, et continueront presque certainement à l'être à l'avenir.

L'attention du pays aujourd'hui est fixée sur la grande vague d'instabilité qui a suivi la fin de la guerre froide. C'est normal puisque l'instabilité a suivi pratiquement toutes les étapes majeures de l'histoire mondiale.

[Texte]

We must remember that history has not really ended. After about a decade or so, when the current instability has been replaced by new alignments, the traditional forces and geopolitics will exert themselves once again. We would then need to be prepared for serious problems emerging over the competition between new powers and new groups of powers.

It is inevitable that Canada will be called upon to support friends and allies by contributing armed forces anywhere in the world. Not supporting our allies and economic partners would lead eventually to greater isolation.

This discussion begs a key question that I am sure is high on the list of both joint committees. Put simply, is peacekeeping enough? As far as the Conference of Defence Associations is concerned, the simple answer is no.

In explaining why CDA would advise you that way, it is necessary to strip away some of the myths that have come to dominate the collective mind of the Canadian public.

First, peacekeeping has not been the focus of Canada's traditional security policy. Second, other nations do not give Canada as much credit for peacekeeping as we think they do. Finally, third, and most importantly, as Mr. Morrison has pointed out, peacekeeping itself is undergoing great changes. It is moving more in the direction of peace enforcement, and the difference between it and traditional military operations is narrowing.

Certainly Canadians would be wrong to see peacekeeping as a cheap and risk-free way of getting out of our collective security obligations. I should point out here that nothing I have said indicates that the Conference of Defence Associations is against peacekeeping. They certainly are not. We support it, but we say that you must look at it in its proper context.

There is also the question of how prevalent peacekeeping activities will remain over time. In short, it would not be in Canada's national interest to put all of our security eggs in the peacekeeping basket. Again, we need general-purpose armed forces organized and equipped in a way that allows them to undertake a wide range of tasks such as peacekeeping; peace enforcement; preventive measures, as pointed out by Mr. Regehr; and conventional combat.

I'm going to conclude my remarks with an outline of the armed forces as the Conference of Defence Associations proposes to support Canada's more robust security policy in the new millennium. I have greater detail on this if you wish to ask questions later, but I will now go over the outline of it now.

There are two important points to note. First, the CDA is not advocating large increases in the defence effort at this time. Second, the CDA is proposing a solution that it believes will improve effectiveness and will assist the government in meeting a number of political imperatives. These include: to be seen to impose change, to make a commitment to peacekeeping, to keep costs down, and to respond to the guidelines issued by the Minister of National Defence.

[Traduction]

Il ne faut pas oublier que l'histoire n'est jamais finie. D'ici environ une décennie, quand l'instabilité actuelle aura été remplacée par de nouvelles alliances, les forces traditionnelles et la géopolitique recommenceront à s'exercer. Il faudra alors être préparés pour faire face à de sérieux problèmes provoqués par la concurrence entre les nouvelles puissances et de nouveaux groupes de puissances.

Il est inévitable qu'il sera fait appel au Canada pour qu'il aide ses alliés en envoyant des forces armées n'importe où dans le monde. Ne pas aider nos alliés et nos partenaires économiques ne pourrait que nous isoler encore davantage.

Il faut alors se poser une question fondamentale qui doit être, j'en suis sûr, en haut de la liste des deux comités mixtes. En un mot, les opérations de maintien de la paix suffisent-elles? Pour le Congrès des Associations de la défense, la réponse est simple, c'est non.

Pour vous en expliquer les raisons, il est nécessaire de dissiper certains mythes qui ont fini par dominer le sentiment collectif de l'opinion publique canadienne.

Pour commencer, le maintien de la paix n'a jamais été au centre de la politique traditionnelle de sécurité du Canada. Deuxièmement, certaines nations n'accordent pas autant de crédit au Canada pour le maintien de la paix que nous le pensons. Enfin, troisièmement, et des plus importants, comme M. Morrison l'a signalé, le concept lui-même de maintien de la paix est en train de subir de grands changements. De plus en plus, il s'agit non plus de maintenir la paix mais de l'imposer, et la différence avec les opérations militaires traditionnelles devient de plus en plus minime.

Les Canadiens auraient tort de croire que le maintien de la paix est un moyen bon marché et sans danger de nous acquitter de nos obligations de sécurité collective. Je précise que cela ne veut pas dire pour autant que le Congrès des Associations de la défense est contre les opérations de maintien de la paix. Nous ne le sommes pas. Nous sommes pour, mais à condition de les remettre dans leur contexte.

Il faut aussi se demander pendant combien de temps ces activités de maintien de la paix resteront à l'avant-scène. En bref, il ne serait pas de l'intérêt national du Canada de mettre tous ses oeufs de sécurité dans le même panier de maintien de la paix. Encore une fois, il nous faut des forces armées polyvalentes organisées et équipées de manière à ce qu'elles puissent entreprendre toute une série de missions, y compris celles de maintien de la paix; d'imposition de la paix; de mesures préventives—comme l'a indiqué M. Regehr—et de combat conventionnel.

Je conclurai mes remarques en vous indiquant le genre de forces armées que propose le Congrès des Associations de la défense pour soutenir la politique de sécurité plus robuste du Canada pour le nouveau millénaire. Si vous souhaitez me poser des questions plus tard, je pourrai vous donner plus de détails, mais pour le moment, permettez-moi de vous en indiquer l'ébauche.

Il y a deux points importants à noter. Premièrement, le CAD ne préconise pas une grosse augmentation immédiate de l'effort de défense. Deuxièmement, le CAD propose une solution qui, selon lui, devrait améliorer l'efficacité et aider le gouvernement à satisfaire à un certain nombre d'impératifs politiques. Entre autres: la concrétisation de promesses de changement, l'engagement à l'égard du maintien de la paix, la réduction des coûts et la réponse aux directives émises par le ministre de la Défense nationale.

[Text]

The CDA proposal is to create and maintain, from existing resources, a high-readiness joint task force of naval, army and air components, with appropriate combat support and combat service support. This joint task force could be committed to a wide range of contingency operations, including NATO commitments, from peacekeeping through peace enforcement to combat operations worldwide.

• 0945

Other armed forces in Canada would provide the training and sustainment base, as well as units for internal security and territorial missions, and those would include ongoing commitments to NORAD, for example. This would allow Canada to respond quickly, with well organized and trained units, and give the sustainment units time to prepare, thus avoiding the mad scrambles and ad hoc arrangements that prevail now. The lack of such a high-readiness organization is the most serious shortfall of the Canadian forces today.

Last, this proposal would allow a better response to peacekeeping and the mixed range of peace enforcement operations encountered today but still preserve general combat capability, certain to be needed in the longer term, for example, to meet NATO commitments or future conflict in the Middle East or Asia.

The essentials could be implemented within the boundaries imposed for defence by the most recent federal government budget. The government must therefore hold true to its commitment and not impose more budget reductions. As the economy improves and the debt is reduced, Canada should aim at spending 2% of its GDP, or 10% of the budget, on defence. As you know now, we are down around 1.5% and below 7% respectively in both cases.

In summary, Canadians stand at a crossroads. The deliberations of the joint committees will have a significant influence on whether or not we can break with the recent past and take the road leading to new successes or continue on the present road of decline. There is no doubt that the Conference of Defence Associations recommends the road to success by supporting effective armed forces.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Henry.

Je vais maintenant demander à M. Darrell Rankin de l'Alliance canadienne pour la paix de nous faire son commentaire. Monsieur Rankin.

Mr. Darrell Rankin (Canadian Peace Alliance): Good morning, Mr. Joint Chairmen and members of the committee.

The Canadian Peace Alliance welcomes this opportunity to discuss the most important aspects of Canada's foreign policy as part of a review to make it current. We consider the process of the review itself to be important.

This review should be seen as an ongoing process more than an occasional process. Regular opportunities and open invitations to non-governmental organizations to provide views on foreign policy would make our foreign relations more

[Translation]

Nous proposons la création et le maintien, à partir des ressources existantes, d'une force opérationnelle interarmée composée d'éléments de la marine, de l'armée de terre et de l'aviation et dotée des services de soutien appropriés. Cette force opérationnelle interarmée pourrait être affectée à toutes sortes d'opérations, y compris celles de l'OTAN, du maintien de la paix et de l'imposition de la paix en passant par les opérations de combat dans le monde entier.

D'autres forces armées au Canada assureraient la formation et la base de soutien et fourniraient des unités pour les missions territoriales et de sécurité interne qui comprennent notamment nos engagements auprès du NORAD. Cela permettrait au Canada de réagir rapidement avec des unités bien organisées et bien formées et de donner aux unités de soutien le temps de se préparer, évitant ainsi les jongleries et les arrangements de dernière minute qui prévalent à l'heure actuelle. Le défaut le plus grave des Forces armées canadiennes d'aujourd'hui est le manque de préparation opérationnelle avancée.

Enfin, cela permettrait d'être mieux préparé pour répondre aux besoins des missions de maintien de la paix et d'imposition de la paix d'aujourd'hui tout en conservant une capacité générale de combat, certainement nécessaire à plus long terme, par exemple, pour satisfaire nos engagements auprès de l'OTAN ou pour des conflits potentiels au Moyen-Orient ou en Asie.

L'essentiel de cette restructuration devrait pouvoir être réalisé dans les limites imposées à la défense par le dernier budget du gouvernement fédéral. Il faut par conséquent que le gouvernement se tienne à ses engagements et n'impose pas de réductions budgétaires supplémentaires. L'économie se redressant, notre dette diminue, et le Canada devrait pouvoir envisager de consacrer 2 p. 100 de son PNB, ou 10 p. 100 de son budget, à la défense. Comme vous le savez, à l'heure actuelle, ces deux chiffres sont respectivement de 1,5 p. 100 et moins de 7 p. 100.

En résumé, les Canadiens sont à la croisée des chemins. Ce sont les délibérations des comités mixtes qui permettront, en grande partie, de déterminer si nous sommes capables de rompre avec le passé et de mettre le cap sur la route du succès. C'est ce que souhaite le Congrès des Associations de la défense grâce à cette réorganisation des forces armées.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Henry.

I will now call upon Mr. Darrell Rankin from the Canadian Peace Alliance to make his presentation. Mr. Rankin.

M. Darrell Rankin (Alliance canadienne pour la paix): Bonjour, messieurs les présidents et mesdames et messieurs les membres du comité.

L'Alliance canadienne pour la paix est heureuse de pouvoir discuter avec vous des aspects les plus importants de l'actualisation de la politique étrangère du Canada. Nous considérons ce processus d'examen important en lui-même.

Un tel examen, au lieu d'être occasionnel, devrait être permanent. Inviter et consulter régulièrement les organisations non gouvernementales sur la politique étrangère rendraient nos relations étrangères plus démocratiques. Nous espérons que cet

[Texte]

democratic. We hope these reviews will be repeated. This would allow groups time to develop policy ideas, and these reviews that the government is conducting now should be expected occurrences. A broader sampling of public opinion would result.

The Canadian Peace Alliance's submission this morning will examine some of the specific policies and principles that are important to us. Our goal is a world without war. We seek to make Canada a powerful voice for peace that can help eradicate the root causes and the incidental causes of war.

In 1990 and 1991 we sponsored the Citizens' Inquiry into Peace and Security and received 600 submissions at hearings held in 19 cities on the question: What makes you feel secure? Consistent with our own policies, not surprisingly Canadians said they felt more insecure as a result of high military spending on the arms race. They identified security with economic development and environmental protection, with jobs, and a clean, green Earth.

For this reason, we seek to stop the arms race in all its forms and to arrive at balanced, verifiable disarmament. Without disarmament, Canada and the world will remain insecure and continue to suffer the tragic results of war.

Disarmament must be the essential theme and concern of Canada's foreign policy. This concern is underlined with such developments as the fact that Russia has dropped the former Soviet Union's pledge not to be the first to use nuclear weapons, joining NATO in this regard.

We are also concerned that the relationship of Canada's defence to foreign policy be clarified. Currently, and apparently equally important, an independent review of Canada's defence policy is being conducted. We expect and hope it is concluded in the review committee reports that defence policy is subordinate to foreign policy, and that where a discrepancy in reports occurs, foreign policy takes precedence over defence policy. The two reviews should not be seen as separate and equal. Defence policy is a specialized continuation of foreign policy, and for that reason the principles of foreign policy are all-important concerning defence policy.

● 0950

The Canadian Peace Alliance supports the strengthening of world institutions and mechanisms for the prevention of aggression, the peaceful resolution of international conduct, and the promotion of friendship among peoples.

The United Nations is important in this regard. In its charter are concepts of international law that are fundamentally democratic, such as the right of self-determination, on which the principle of national sovereignty is established. As a medium-sized country, Canada must be sensitive to the democratic nature of the United Nations Charter's support for self-determination and national sovereignty.

It must be noted that foreign policy is a continuation of domestic policy also. So I would like to touch on how Canada applies these principles within its own borders.

[Traduction]

exercice est appelé à se répéter. Cela donnerait le temps aux groupes intéressés de préparer des dossiers qu'ils mettraient à jour au fur et à mesure. Un plus grand échantillon de l'opinion publique serait aussi ainsi consulté.

Dans notre mémoire de ce matin, nous examinerons certaines des politiques particulières et certains des principes particuliers importants à nos yeux. Notre objectif, c'est un monde sans guerre. Nous voulons faire du Canada un porte-voix pour la paix menant à une éradication des causes profondes et secondaires de guerres.

En 1990 et en 1991, nous avons organisé le Citizens' Inquiry into Peace and Security et nous avons reçu 600 réponses, lors d'audiences tenues dans 19 villes, à la question: Qu'est-ce qui vous fait sentir en sécurité? Nous n'avons pas été surpris d'entendre, en concordance avec nos propres politiques, les Canadiens nous répondre que plus les dépenses militaires augmentaient, moins ils se sentaient en sécurité. Ils identifiaient la sécurité au développement économique et à la protection de l'environnement, à l'emploi, et à une terre propre et verte.

C'est pour cette raison que notre objectif est de mettre fin à la course aux armements sous toutes ses formes et d'aboutir à un désarmement équilibré et vérifiable. Sans désarmement, le Canada et le monde resteront dangereux et continueront à souffrir les résultats tragiques de la guerre.

Il faut que le désarmement soit le thème et l'objectif essentiels de la politique étrangère du Canada. Cet objectif est renforcé par le fait que la Russie a renoncé à la promesse de l'ex-Union soviétique de ne pas être la première à utiliser l'arme nucléaire, rejoignant ainsi l'OTAN.

Nous souhaitons aussi une clarification des rapports entre la politique de défense et la politique étrangère du Canada. Une étude indépendante de la politique de défense du Canada, apparemment d'importance égale, se poursuit en ce moment. Nous espérons et osons croire que le rapport du comité d'étude conclura que la politique de défense est subordonnée à la politique étrangère et qu'en toute circonstance, cette dernière a la préséance. Ces deux examens ne devraient être ni distincts ni égaux. La politique de défense est une continuation spécialisée de la politique étrangère et pour cette raison, les principes de politique étrangère sont primordiaux vis-à-vis de la politique de défense.

L'Alliance canadienne pour la paix appuie le renforcement des institutions et des mécanismes mondiaux pour la prévention d'agressions, le règlement pacifique de gestes internationaux et la promotion de l'amitié entre les peuples.

Les Nations Unies sont importantes à cet égard. Dans sa charte se trouvent des concepts de droit international fondamentalement démocratiques tels que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, sur lequel est établi le principe de la souveraineté nationale. En tant que puissance moyenne, le Canada doit être sensible à la nature démocratique du soutien de la Charte des Nations Unies en faveur de l'autodétermination et de la souveraineté nationale.

Il ne faut pas non plus oublier que la politique étrangère est aussi le prolongement de la politique nationale. J'aimerais à ce propos dire deux mots sur la manière dont le Canada applique ces principes à l'intérieur de ses propres frontières.

[Text]

I would like to point out the existence of low-level flight testing, the conduct of military aircraft over-flights that are disruptive to the Innu people, a First Nation in Labrador, in the land the Innu call Nitassinan, their homeland. These military aircraft over-flights are a violation of the Innu nation's sovereignty and self-determination. As we treat ourselves we treat others, and therefore Canada should do all it can to emphasize, in its policy, respect for the principle of self-determination and national sovereignty.

The United Nations Charter also contains a precondition for the use of force, the decision to use the military only as a "last resort".

The Canadian Peace Alliance and many peace organizations have opposed the use of force by the United Nations when it is contrary to its charter, when it is clear that peaceful solutions have not been exhausted. Our member organizations are developing detailed policies for the use of force by the United Nations. Such ideas as non-violent intervention, unarmed peace-keeping forces, or civilian-based peacekeeping forces are being examined.

The United Nations' new role has, since shortly after the Gulf War, been described as peacemaking by policy-makers. What is apparent to peace groups is the willingness of the United Nations to contradict its charter requirement to use force as a last resort. This has resulted in an undermining of the principle of self-determination and national sovereignty. The disarmament and non-military objectives of the United Nations are receiving less and less attention. This must be reversed.

The Canadian Peace Alliance supports the dissolution of all military blocs. The Warsaw Treaty Organization is gone, but the North Atlantic Treaty Organization is still very active.

In May 1993 NATO specifically called on member states, including Canada, to halt the reduction of military expenditures by member states. NATO member countries are responsible for well over half of world military expenditures, far in excess of any required capability to deal with any current threat.

NATO member country expenditures are still much higher than in the 1970s, and spending levels on military equipment and research and development in 1992 were 50% higher than those common before the big increase in the 1980s.

High military spending is an obstacle to economic development. It deepens unemployment and adds to the cost of living, to inflation. Moreover, it is creating a powder-keg atmosphere in the world, where irresponsible state behaviour could lead to a very large military catastrophe. The nature of modern war means that children, women, and citizens increasingly, in the order of 80% to 90% in current conflicts, suffer the consequences of war. High military spending is occurring despite the many environmental and social problems already attributed to it. The continuing arms race, both in technology and quantity, must be reversed.

[Translation]

J'aimerais vous signaler l'existence d'essais de vols à basse altitude, de survols d'appareils militaires qui perturbent le peuple Innu, une première nation du Labrador, au pays que les Innu appellent Nitassinan leur patrie. Ces survols d'appareils militaires violent la souveraineté et l'autodétermination de la nation Innu. Traitons les autres comme nous nous traitons nous-mêmes, et par conséquent, le Canada devrait faire tout ce qu'il peut pour insister, dans sa politique, sur le respect du principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de la souveraineté nationale.

La Charte des Nations Unies contient aussi un préalable à l'usage de la force, la décision de ne recourir aux moyens militaires qu'en «dernier recours».

L'Alliance canadienne pour la paix et beaucoup d'organisations pour la paix s'opposent à l'usage de la force par les Nations Unies quand c'est contraire à sa charte, quand il est clair que toutes les solutions pacifiques n'ont pas été épuisées. Nos organisations membres sont en train de mettre au point des politiques détaillées sur l'usage de la force par les Nations Unies. Des idées comme les interventions non violentes, les forces non armées de maintien de la paix, ou les forces civiles de maintien de la paix sont étudiées.

Depuis la fin de la guerre du Golfe ou à peu près, d'après les politiciens, les Nations Unies ont pour rôle de maintenir la paix. Ce qui est évident aux yeux des groupes de paix est la volonté des Nations Unies à contredire sa charte qui interdit l'usage de la force sauf en dernier recours. Le principe de l'autodétermination et de la souveraineté nationale en est ressorti amoindri. Le désarmement et les objectifs non militaires des Nations Unies reçoivent de moins en moins d'attention. Il faut que cela change.

L'Alliance canadienne pour la paix appuie la dissolution de tous les blocs militaires. L'Organisation du Pacte de Varsovie a disparu mais l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord est toujours très active.

En mai 1993 l'OTAN a demandé spécifiquement à chaque État membre, y compris le Canada, de mettre fin aux réductions de dépenses militaires. Les pays membres de l'OTAN sont responsables pour plus de la moitié des dépenses militaires mondiales, bien plus que ce qui n'est nécessaire pour faire face aux menaces actuelles.

Les dépenses des pays membres de l'OTAN sont beaucoup plus élevées que dans les années soixante-dix, et les niveaux des dépenses sur le matériel, la recherche et le développement militaires en 1992 étaient de 50 p. 100 supérieurs à ce qui était courant avant la grosse augmentation des années quatre-vingt.

Les grosses dépenses militaires sont un obstacle au développement économique. Elles aggravent le chômage et font monter le coût de la vie et l'inflation. En outre, elles créent un climat de poudrière dans le monde et il suffirait qu'un État se comporte de manière irresponsable pour provoquer une catastrophe militaire à grande échelle. La nature de la guerre moderne est telle que ce sont les enfants, les femmes et les citoyens qui de plus en plus, de l'ordre de 80 à 90 p. 100 dans les conflits actuels, souffrent des conséquences de la guerre. Les dépenses militaires se poursuivent malgré les nombreux problèmes environnementaux et sociaux qui leur sont déjà attribués. Il faut mettre fin à la course aux armements tant sur le plan technologique que quantitatif.

[Texte]

We are on the eve of the fiftieth anniversary of the Second World War, a war in which tens of millions died. The potential for military catastrophe today, with today's weapons of mass destruction, is many times greater than 50 years ago.

The United Nations Charter notes that it seeks to save the present and future generations from the scourge of war, which has visited us twice in our lifetime. It is for these reasons that the Canadian Peace Alliance also supports campaigns to call on the World Court to declare the use of nuclear weapons illegal, for the creation of nuclear weapons-free zones, for an end to the vertical and horizontal proliferation of nuclear weapons, for an independent Canadian foreign policy for peace, and for the abolition of the international weapons trade.

• 0955

Canada's foreign policy, as its basic emphasis, must cope with the world's social and environmental problems. This will be the best guarantee that international law, the democratic laws of Canada, and human rights internationally and in Canada are protected and improved.

The Canadian Peace Alliance will continue to promote the involvement and participation of the Canadian public in world peace efforts. We will continue to contribute to public awareness of peace and disarmament issues.

The issues you are examining are critical in this fast-changing world with its great social and environmental problems. It is up to you to define the content of what a real independent foreign policy will be. Hopefully it will be a policy of real leadership for peace and disarmament.

Thank you for this opportunity to bring our members' views to this committee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Rankin.

The last panellist this morning is Mr. Tariq Rauf *du Centre canadien pour la sécurité mondiale*. Mr. Rauf, you have 10 minutes, sir. Welcome.

Mr. Tariq Rauf (Senior Research Assistant, Canadian Centre for Global Security): Thank you very much, Mr. Chairman.

On behalf of the Canadian Centre for Global Security, I'm pleased to come here and make this presentation today.

What I will be doing in my presentation is looking at certain broad issues rather than focusing specifically on the narrow aspects of Canadian defence policy as such. Nonetheless, my comments will have some relevance to those elements as well.

One of the major implications of a heightened global interdependence is that few of the problems afflicting the world in the 1990s can be solved at the national level alone. Hence, there is a pressing need to understand the ways in which peoples and communities interact with nation states, nations with subregions and regions, and nations and regions with the United Nations.

[Traduction]

Nous sommes à la veille du cinquantième anniversaire de la Seconde Guerre mondiale, guerre au cours de laquelle des dizaines de millions sont morts. Le potentiel pour une catastrophe militaire aujourd'hui, avec les armes modernes de destruction massive, est beaucoup plus grand qu'il y a 50 ans.

La Charte des Nations Unies se donne comme objectif d'épargner aux générations actuelles et futures le fléau de la guerre que nous avons subi déjà deux fois dans notre vie. C'est pour ces raisons que l'Alliance canadienne pour la paix appuie également les campagnes appelant la Cour internationale à déclarer illégal l'usage des armes nucléaires, les campagnes pour la création de zones libres de toutes armes nucléaires, pour une fin à la prolifération verticale et horizontale des armes nucléaires, pour une politique étrangère canadienne indépendante, pour la paix et pour l'abolition du commerce international des armes.

La politique étrangère du Canada doit mettre fondamentalement l'accent sur les problèmes sociaux et environnementaux du monde. Ce sera la meilleure garantie de protection et d'amélioration du droit international, des lois démocratiques du Canada et des droits de la personne à l'échelle internationale aussi bien qu'au Canada.

L'Alliance canadienne pour la paix va continuer à oeuvrer pour une participation du public canadien aux efforts de paix mondiaux. Nous allons continuer notre effort de sensibilisation du public aux problèmes de paix et de désarmement.

Les questions que vous examinez sont critiques dans un monde qui se transforme rapidement et qui est confronté à d'importants problèmes sociaux et écologiques. C'est à vous qu'il appartient de définir le contenu d'une politique étrangère authentiquement indépendante. Espérons que ce sera une politique qui ouvrira véritablement la voie à la paix et au désarmement.

Merci de nous avoir permis de vous faire part de nos points de vue.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Rankin.

Notre dernier intervenant ce matin est M. Tariq Rauf, *from the Canadian Centre for Global Security*. M. Rauf, vous avez dix minutes. Bienvenue.

M. Tariq Rauf (Centre canadien pour la sécurité mondiale): Merci beaucoup, monsieur le président.

Au nom du Centre canadien pour la sécurité mondiale, je vous remercie de m'avoir permis de venir faire cet exposé aujourd'hui.

Au cours de cet exposé, je vais examiner certaines grandes questions plutôt que de me concentrer sur les aspects plus étroits de la politique de défense canadienne en tant que telle. Néanmoins, mes commentaires ne seront pas sans rapport avec cette politique.

L'interdépendance plus étroite entre les nations a notamment pour conséquence importante que, parmi les problèmes qui affligent le monde au cours de la présente décennie, bien peu peuvent être résolus au seul niveau national. Il est donc extrêmement urgent de comprendre l'interaction entre les citoyens et collectivités et les États-nations, entre les nations et les régions et sous-régions, et enfin, entre les nations et régions et les Nations Unies.

[Text]

The post-Cold War challenge is one of developing new thinking about security and new security architectures that will facilitate innovative responses to threatening arms races or military build-ups, socio-economic trends, political disputes, and armed conflicts, particularly in areas of tension.

The notion of cooperative security may be useful in this regard. It has been defined as a broad approach to security that is multidimensional in scope and gradualist in temperament. It emphasizes reassurance rather than deterrence. It is inclusive rather than exclusive; favours multilateralism over bilateralism; does not privilege military solutions over non-military ones; assumes that states are the principal actors in the security system but accepts that non-state actors may also have an important role to play; does not require the creation of formal security institutions but does not reject them either; and that, above all, stresses the value of habits of dialogue on a multilateral basis.

Cooperative security also embraces the ideas of both common security—that a nation's best protective option is to seek to achieve security with others, not against them—and collective security—the idea of states renouncing force amongst themselves and agreeing to assist any member under attack.

In the post-Cold War era, in an increasingly interdependent world, the distinction between foreign and domestic policy has little meaning. What happens beyond Canada's borders significantly affects what Canadians can do at home, and what they can do at home determines what they can do abroad.

Challenges to cooperative security require that Canada develop policies to address the underlying causes of conflict through preventive or remedial action. Canada needs to complement its long-standing commitment to peacekeeping with a strategy that addresses the fault lines of conflict; that is, unresolved territorial disputes leading to human rights abuses, excessive build-ups of armaments and proliferation of weapons of mass destruction, continuing rapid population growth in the poorest and least developed regions, severe economic disparities, environmental degradation, and scarcity of critical resources.

Preventing war and violent conflict, promoting peaceful resolution of disputes, creating and strengthening global and regional mechanisms for peace and security, preventing the proliferation of weapons of mass destruction, and preserving security at the lowest level of armaments are at the core of cooperative security and therefore should also be at the core of Canada's security policy for the balance of this decade. These values must continue to form the core of Canada's foreign policy, and Canada must promote its values internationally through having a global foreign policy based on engagement at both the global and the regional levels.

[Translation]

Au lendemain de la guerre froide, le défi qui nous est lancé consiste à élaborer une pensée nouvelle en ce qui concerne la sécurité et de donner à cette dernière de nouvelles structures permettant de trouver des réponses innovatrices aux risques de course aux armements ou de prolifération des armements et aux phénomènes potentiellement explosifs, comme les tendances socio-économiques, les affrontements politiques et les conflits armés, surtout aux points chauds de la planète.

À cet égard, la notion de «sécurité coopérative» peut s'avérer précieuse. On en a donné la définition qui suit: conception large de la sécurité, multidimensionnelle dans sa portée et gradualiste, qui cherche davantage à rassurer qu'à dissuader, qui est inclusive plutôt qu'exclusive, qui préfère les relations multilatérales aux rapports bilatéraux et les solutions civiles à l'intervention militaire, qui fait a priori des États les éléments-clés de tout système de sécurité tout en acceptant la possibilité que des intervenants non gouvernementaux en soient des rouages importants, qui n'implique pas la création d'organismes de sécurité officiels sans pour autant les rejeter, et qui, surtout, insiste sur la valeur d'un dialogue multilatéral soutenu.

La sécurité coopérative englobe également la notion de «sécurité commune», selon laquelle les nations peuvent le mieux assurer leur sécurité en se protégeant avec les autres et non contre elles, et celle de «sécurité collective», selon laquelle les États renoncent à user de la force les uns contre les autres et conviennent de secourir ceux d'entre eux qui sont victimes d'agression armée.

Depuis la fin de la guerre froide et avec l'interdépendance croissante des nations, la distinction entre politique intérieure et politique étrangère n'est plus que symbolique. Ce qui se passe hors des frontières canadienne a une influence considérable sur ce que les Canadiens peuvent faire chez eux, ce qui détermine directement ce qu'ils peuvent faire à l'étranger.

Pour surmonter les obstacles à la sécurité coopérative, le Canada devra concevoir des politiques capables de désamorcer les causes sous-jacentes des conflits par des mesures de prévention ou de redressement. Le Canada doit assortir son engagement de toujours à l'égard du maintien de la paix d'une stratégie axée sur les points de friction générateurs de conflits, à savoir les différends territoriaux non résolus qui débouchent sur la violation des droits de la personne, la constitution d'arsenaux énormes et la prolifération des armes de destruction de masse, la croissance démographique chaque jour plus rapide dans les régions les plus pauvres et les moins développées, les disparités économiques criantes, la dégradation de l'environnement et la rareté des ressources cruciales.

La sécurité coopérative repose avant tout sur la prévention des guerres et des conflits violents, sur la promotion du règlement pacifique des différends, sur la création et la valorisation de mécanismes mondiaux et régionaux de paix et de sécurité, sur la prévention de la prolifération des armes de destruction de masse et sur la préservation de la sécurité avec des moyens militaires aussi modestes que possible. Ces valeurs doivent donc être au cœur de la politique de sécurité du Canada jusqu'à la fin de cette décennie. Elles doivent aussi continuer à être au cœur de la politique étrangère du Canada, et celui-ci doit les mettre en évidence dans le monde entier en adoptant une politique étrangère fondée sur l'engagement aux niveaux mondial et régional.

[Texte]

[Traduction]

• 1000

In these times of an evolving international system and declining fiscal resources in Canada, Canadians need to balance risks against costs and engage in a fundamental re-examination of their international security commitments. This might entail, for example, remaining in a redefined NATO but discontinuing infrastructure support and renegotiating existing commitments to provide expeditionary forces. It might entail continuing with NORAD but ending counter-narcotics missions by CF-18s. It might entail maintaining a modern navy but giving up submarines, rationalizing the size and missions of the air force, developing cost-effective means of acquiring capital equipment, and continuing with contributions to UN peacekeeping but establishing more stringent criteria governing Canada's involvement—that is, not taking part in combat operations involving heavy armour or modern air power but providing better and more extensive training on cultural diversity to all armed forces to better improve their peacekeeping skills.

In an era of declining military infrastructure, defence industries need to focus on conversion and diversification. Consequently subsidies to such industries must be redirected toward facilitating retraining and diversification programs. At the same time the export of military goods must continue to be subject to the most stringent controls and should not be relaxed to allow Canadian defence exporters to become more competitive in terms of relaxed controls.

Canada must refrain from committing economic and political capital in the context of NORAD or other space-based defence programs in the U.S. in support of theatre missile defence programs currently under way or under consideration in Washington or elsewhere. The main reason behind such a decision or rationale is that the Anti-Ballistic Missile Treaty, which has been crucial to western security for over 20 years, needs to be re-examined in the context that it is not threatened with developments in tactical ballistic missile defences. Any changes that might need to be made should not be made without the full understanding of their implications and consequences.

Further, Canada lacks the financial resources required to be involved in any program of this type. More importantly, Canada, and indeed North America, is not threatened by theatre ballistic missiles. No one could foresee within the next few decades North America coming within the range of theatre or regional ballistic missiles.

In order to strengthen the Canadian government's capacity to plan ahead and define foreign and security policy options and priorities, particularly in an age of cutbacks and restraint, there is an increasing requirement for the government to better support the capacity of non-governmental organizations and academic centres to provide analytical services in the area of foreign and security policy.

À une époque où les organes internationaux de sécurité sont en pleine évolution et où le Canada doit composer avec des ressources budgétaires à la baisse, il importe que les Canadiens évaluent les risques et les coûts en fonction les uns des autres et révisent de fond en comble leurs engagements internationaux en matière de sécurité. Cet examen pourrait amener le Canada à demeurer membre de l'OTAN, qui sera peut-être redéfini, mais sans contribuer à son infrastructure, et à renégocier ses engagements à fournir des forces expéditionnaires; à continuer de faire partie du NORAD, mais à ne plus mettre ses CF-18 à contribution dans les missions de lutte contre le trafic des stupéfiants; à conserver une marine moderne, mais à renoncer à se doter de sous-marins; à réduire la taille et les tâches de son aviation; à trouver des moyens de se doter des biens d'équipement nécessaires les plus efficaces au meilleur prix; à continuer de contribuer aux missions de maintien de la paix de l'ONU, mais en astreignant sa participation à des critères plus stricts, c'est-à-dire ne plus participer à des combats faisant intervenir les blindés lourds ou l'aviation moderne, mais assurer une formation plus poussée de toutes les forces armées afin qu'elles soient plus conscientes de la diversité culturelle et qu'elles puissent mieux s'acquitter de leur tâche de maintien de la paix.

Les industries de la défense doivent réagir à la démotion des infrastructures militaires dans l'échelle des priorités en convertissant et en diversifiant leur production. Nos subventions à ces industries doivent donc être affectées aux programmes de recyclage de leur main-d'œuvre et de diversification de leur production. Parallèlement, nous devons continuer d'exercer un contrôle strict de nos exportations de produits militaires et refuser de l'assouplir à seule fin de rendre nos exportateurs plus compétitifs.

Le Canada ne doit pas s'engager financièrement et politiquement à soutenir, dans le cadre du NORAD ou d'une organisation, les programmes américains de défense contre les missiles de théâtre qui sont en cours d'exécution ou prévus à Washington ou ailleurs. Cette décision s'impose surtout parce que la sécurité des pays de l'Ouest repose depuis plus de 20 ans sur le Traité antimissile, qui doit être revu dans la mesure où il n'y a plus de menace d'évolution des missiles balistiques tactiques, mais auquel il faut se garder d'apporter quelque changement que ce soit dont on ne connaîtrait pas parfaitement les ramifications et conséquences.

Qui plus est, le Canada n'a pas les ressources financières qu'exigent des programmes aussi ambitieux, et surtout, il ne risque pas, ni l'Amérique du Nord d'ailleurs, d'être attaqué au moyen de missiles balistiques de théâtre. Personne ne peut prétendre que l'Amérique du Nord puisse être menacé par des missiles balistiques de théâtre ou régionaux au cours des décennies à venir.

Il est de plus en plus nécessaire que le gouvernement canadien accorde un soutien financier plus généreux dans le domaine de la politique étrangère et de la politique de sécurité aux services d'analyse des organismes non gouvernementaux et aux centres universitaires afin qu'ils puissent l'aider à planifier l'avenir et à définir ses options et priorités politiques en cette époque de compressions budgétaires et d'austérité financière.

[Text]

The ending of the Cold War has created a new and much broader security agenda. Canada's survival is no longer tied to the outcome of a potentially apocalyptic struggle over which Canadians have little real influence. No longer are international power and influence measured largely in the military currency that Canada could never aspire to possess in large amounts. In the new era of globalization and growing interdependence, the distinction between domestic and foreign policy, as I mentioned, has little meaning. Therefore, in this context the main principles of Canada's foreign policy must continue to be to support peace and security, international prosperity and development, respect for human rights, democracy and good government, the rule of law and free trade.

Canada's overseas development policies need to be recast in a way that they focus on sustainable development. At the same time, such assistance must be related to recipient countries' compliance with values that are consistent with Canadian principles and goals. Again I refer back to human rights, good governance and so on.

Canada must support the transformation of security structures, originally designed to contain the Soviet threat, toward a new system designed to manage risk and unpredictability. As such, NATO must be transformed into an inclusive collective security organization in the new Europe and must also become a willing and valuable partner of the United Nations and common security operations.

• 1005

The role of the UN itself also needs to be redefined, with greater emphasis being placed on identification and removal of sources of danger before a conflict results, and should involve, particularly from Canada, enhanced efforts to engage and promote peacekeeping, to resolve issues that lead to conflict, and finding the wherewithal to assist in peace-building; that is, the rebuilding of institutions and infrastructures torn asunder by civil war.

In sum, Canada should be going down the path of questioning institutional mechanisms and its traditional ties, with a view to charting a new course and to rid itself of outmoded procedures.

Finally, given fiscal realities, together with the emergence of a new international system, Canada must redefine its defence priorities and must decide whether to maintain a full range of traditional general-purpose forces or to downsize and focus more heavily on UN peacekeeping.

It could be argued that restructured, perhaps smaller, Canadian forces would be capable of ensuring our territorial sovereignty, assisting in the protection of North America, and contributing to common security operations, perhaps to a greater extent than is now possible.

Protecting territorial sovereignty implies a capacity to determine what is happening within our borders, air space, and contiguous waters. The primary responsibility for such tasks should continue to fall upon the air force and the navy, albeit

[Translation]

La fin de la guerre froide a ouvert un programme nouveau et beaucoup plus vaste en matière de sécurité. La survie du Canada n'est plus liée à l'issue d'un éventuel conflit apocalyptique sur lequel il n'influerait guère. Le pouvoir et l'influence internationaux ne se mesurent plus principalement en fonction d'une puissance militaire considérable dont le Canada n'aurait jamais pu espérer se doter. En cette nouvelle ère de mondialisation et d'interdépendance croissante, la distinction entre politique intérieure et politique extérieure, comme je le disais, ne signifie plus grand-chose. Les principes fondamentaux de la politique étrangère du Canada doivent donc à cet égard continuer à être axés sur la paix et la sécurité, la prospérité et le développement international, le respect des droits de la personne, la démocratie et le bon gouvernement, la règle du droit et le libre-échange.

Il faut refondre les politiques canadiennes de développement à l'étranger pour les axer sur le développement durable. L'aide doit en même temps être liée au respect par les pays récipiendaires de valeurs conformes aux principes et objectifs du Canada, c'est-à-dire là encore les droits de la personne, le bon gouvernement, etc..

Le Canada doit encourager la transformation des structures de sécurité initialement conçues pour contrer la menace soviétique en un nouveau système destiné à faire face aux risques et à des événements imprévisibles. L'OTAN doit à cet égard se transformer en organisation de sécurité collective au sein de la nouvelle Europe et doit aussi devenir un partenaire précieux et dynamique des Nations Unies pour effectuer des opérations communes de sécurité.

Il faut redéfinir le rôle de l'ONU lui-même et attacher davantage d'importance à l'identification et l'élimination des sources de danger avant l'éclatement d'un conflit. Des efforts accrus s'imposeraient de la part du Canada pour développer le maintien de la paix, désamorcer les conflits potentiels et trouver tous les moyens de contribuer à l'établissement de la paix, c'est-à-dire de reconstruire les institutions et les infrastructures ravagées par la guerre civile.

En bref, le Canada devrait remettre en question les mécanismes institutionnels et ses liens traditionnels pour ouvrir une nouvelle voie en faisant table rase de procédures dépassées.

Enfin, compte tenu des contraintes financières et de l'apparition d'un nouveau régime international, le Canada doit redéfinir ses priorités en matière de défense et choisir soit de conserver une armée polyvalente traditionnelle complète, soit de réduire sa capacité en se concentrant plus sur le maintien de la paix dans le cadre des Nations Unies.

Certains diront qu'en restructurant les forces canadiennes et éventuellement en les réduisant, nous pourrions préserver la souveraineté de notre territoire en contribuant à la protection de l'Amérique du Nord et à des activités de sécurité, et cela peut-être même encore plus qu'actuellement.

Pour protéger notre souveraineté territoriale, nous devons être en mesure de savoir ce qui se passe à l'intérieur de nos frontières, dans notre espace aérien et dans les eaux avoisinantes. Ce sont essentiellement l'aviation et la marine qui

[Texte]

appropriately structured to move small units rapidly to any location within our borders. Participating in common security operations, principally under UN auspices, implies having a reasonable number of combat-ready, well-trained troops with adequate equipment to respond to requests in clearly defined circumstances.

Canada can no longer afford to maintain heavily armed or general-purpose forces based on a total force concept and should not be sent to situations where they would need to engage against modern, heavily armoured opposing forces. What Canada can afford are well-trained and -equipped forces to undertake peacekeeping operations in situations where high-intensity conflict is not a significant risk and involves the participation of other like-minded countries.

At the same time, Canada must define its contributions to traditional peacekeeping operations in a way that also integrates peace-building and community-building efforts.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Rauf.

Comme je l'ai dit au début de cette réunion, je demanderai maintenant aux panélistes qui le veulent de faire un commentaire sur le témoignage de l'un de leurs collègues panélistes.

Mr. Regehr, would you like to start?

Mr. Regehr: In the area of defence policy, the critical question that Canada faces is whether we should specialize in peacekeeping and the ability to operate within low-intensity or dangerous low-intensity combat situations or whether we need to maintain a general-purpose combat capability.

The question I would like to put to Alex and Sean would be to try to define some of the scenarios in which they think that a high-intensity combat capability on the part of the Canadian armed forces can help in responding to the threat of international security that is rooted in local and regional conflicts. I think Alex made a comment about an effective NATO response to Yugoslavia. That strikes me as requiring some elaboration of the nature of the effectiveness with which it has responded so far, because this is a very critical question when we think about the kind of combat forces we are going to pay for in this country.

Mr. Morrison: While listening to the presentations of my fellow panellists, I found myself to be in substantial agreement with their balanced approach to Canadian foreign policy and the defence policy that must flow from that.

• 1010

We have in recent years considerably broadened the definition of security to which we pay close attention. Of course, one of the reasons why we are able to do that is that since the end of World War II, the principles for which the western world has stood have prevailed. It is no shame to stand and say that the west won the Cold War. There is certainly much more movement toward the area of democracy in the former Soviet empire, in the former Soviet colonies in subjugated countries.

[Traduction]

continueront d'assumer cette tâche, mais elles devront être structurées de façon à permettre une intervention rapide de petites unités n'importe où à l'intérieur de nos frontières. Pour participer à des opérations de sécurité collective, notamment sous les auspices de l'ONU, nous devons avoir des effectifs militaires en nombre raisonnable, préparés au combat, bien formés et dotés d'un matériel satisfaisant pour répondre aux demandes dans des circonstances clairement définies.

Le Canada n'a plus les moyens de conserver des forces polyvalentes ou massivement armées dans une perspective de force totale, et il ne devrait pas avoir à intervenir dans des conflits où sont engagés des blindés lourds et des armées dotées d'un équipement moderne. Le Canada a les moyens de s'équiper de forces bien formées et équipées qui pourront assurer le maintien de la paix dans des situations où le risque de conflit de forte intensité sera faible, aux côtés d'autres pays animés par le même esprit.

Le Canada doit en même temps définir sa contribution aux opérations traditionnelles de maintien de la paix de manière à intégrer la consolidation de la paix et les efforts de reconstruction.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Rauf.

As I said at the outset, I would invite the panelists to make comments on their respective presentations if they so wish.

Monsieur Regehr, vous voulez commencer?

M. Regehr: En matière de politique de défense, la question fondamentale pour le Canada est de savoir si nous devons nous spécialiser dans le maintien de la paix et les moyens d'intervention dans des situations de combat de faible intensité, ou dangereuses et de faible intensité, ou si nous devons conserver une capacité de combat polyvalente.

Je voudrais demander à Alex et à Sean d'essayer de définir quelques-uns des scénarios dans lesquels à leur avis une capacité d'intervention dans une situation de combat de haute intensité permettrait aux Forces armées canadiennes de réagir à une menace locale et régionale à la sécurité internationale. Je crois qu'Alex a fait allusion à l'efficacité de l'intervention de l'OTAN en Yougoslavie. Je crois qu'il faudrait préciser un peu plus en quoi cette intervention a été efficace jusqu'à présent, car c'est une question fondamentale si nous songeons aux types de forces militaires dont nous allons nous doter.

M. Morrison: En écoutant les exposés de mes collègues, j'ai constaté que j'étais globalement favorable à leur vision équilibrée de la politique étrangère du Canada et de la politique de défense qui doit en découler.

Ces dernières années, nous avons considérablement élargi la définition de la sécurité que nous examinons de très près. Naturellement, une des raisons pour lesquelles nous pouvons le faire est que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les principes qu'a défendus le monde occidental demeurent. Nous n'avons pas honte de dire que l'Occident a gagné la guerre froide. Il est clair que la démocratie progresse dans l'ex-empire soviétique, dans les anciennes colonies soviétiques. Nous

[Text]

Thus, we are able to consider a wider range of security issues than we were heretofore and to devote to them more resources than we were able to devote to them in years gone by.

As we consider security, we must remember always that the definition of security includes military security. We must do all we can to negotiate, to mediate, to discuss, to try to prevent conflict from breaking out. But there comes a time when we must decide whether we are to fish or are we merely to be bait cutters.

The Canadian record back to the 19th century is that Canada realizes its obligations in the international community and contributes to the solution of all international problems and to the meeting of international challenges and opportunities. For those reasons I would think a Canadian foreign policy that said we will stand by the sidelines and tell the rest of the world what to do, that we will take part where there is no risk, where there is no potential of danger, but the moment we feel that our armed forces are at risk we will call them home—I am not sure that is a policy with which the majority of Canadians would agree.

I think we really must remain in the various alliances of which we are members, for the very simple reason that for a country the size of ours, with our population base, with our population composed as it is, it is much better, as John Holmes always said, to be inside the tent looking out than to be outside the tent. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Mr. Henry, I take it you will want to reply or at least reinforce some of that.

Mr. Henry: First of all, I would agree with Mr. Morrison that all of us on this panel are on the same continuum; we're just at different places on it. Of course, I think that is what human existence is all about. We've touched on a lot of common factors, and I think what we need to do is try to get together on a little more of them.

Having said that, I certainly agree with Mr. Morrison's approach to answering this question with respect to what the general strategic outlook consists of. You have a distinguished Canadian historian and strategic analyst on your committee, and I hope he would agree as well.

To address Mr. Regehr's question directly, what are some of the scenarios—and I stress they are scenarios—they are scenarios that emerge from a study of strategic factors. You will remember I said that Canadians in the past have not been particularly outstanding in studying and interpreting strategic factors.

In the short term I see several scenarios where Canada could be requested by international organizations, some of which we have commitments to, to become involved in what is called high-intensity warfare. I believe there is going to be another high-intensity war in the Middle East, simply because the final restructuring of the power equation in the Middle East is by no means clear at this point. The Middle East is extremely important to us and other members of the west for its oil resources and so on. So there's one scenario.

[Translation]

pouvons donc envisager un plus vaste éventail de questions de sécurité qu'auparavant et leur consacrer plus de ressources que nous ne le pouvions naguère.

Il ne faut jamais oublier l'aspect sécurité militaire dans la définition de la sécurité. Il faut tout faire pour négocier, assurer une médiation, discuter, essayer d'éviter le déclenchement d'un conflit. Mais il arrive un moment où il faut choisir et passer à l'action.

Depuis le 19^e siècle, le Canada s'est acquitté de ses obligations auprès de la communauté internationale en contribuant à résoudre tous les problèmes internationaux et en répondant aux défis internationaux. C'est pourquoi je pense que la majorité des Canadiens s'opposeraient à une politique étrangère qui consisterait à dire au reste du monde que nous allons rester sur la touche et donner les ordres, que nous n'interviendrons que dans les cas où il n'y aura aucun risque, aucun danger potentiel, et que nos soldats seront rapatriés dès l'instant où ils courent un risque.

Je pense que nous devons demeurer membres des diverses alliances auxquelles nous appartenons pour une raison très simple: pour un pays de la taille du nôtre avec une population dont nous connaissons la taille et la composition, il vaut beaucoup mieux, comme le disait John Holmes, être à l'intérieur pour voir ce qui se passe à l'extérieur qu'être à l'extérieur. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Monsieur Henry, je crois que vous voulez répliquer ou ajouter quelque chose à ces arguments.

M. Henry: Tout d'abord, je suis bien d'accord avec M. Morrison: tous ici nous partageons le même continuum, sauf que nous ne sommes pas tous au même endroit. Évidemment, c'est à cela que se ramène toute l'existence humaine. Nous avons abordé de nombreux facteurs communs, et ce que nous devons essayer de faire, à mon avis, c'est de nous rapprocher sur certains autres.

Cela dit, je suis tout à fait d'accord avec M. Morrison sur cette question de la définition de la perspective stratégique d'ensemble. Vous avez dans les rangs de votre comité un éminent historien et analyste de stratégie qui sera aussi d'accord, je l'espère.

Pour répondre directement à la question de M. Regehr sur les scénarios—et je souligne bien qu'il s'agit simplement de scénarios—ces scénarios découlent d'une étude des facteurs stratégiques. Vous vous souviendrez que j'ai dit que les Canadiens dans le passé n'ont pas été très doués pour étudier et interpréter les facteurs stratégiques.

À court terme, j'envisage plusieurs scénarios dans le cadre desquels des organisations internationales auprès desquelles nous avons certains engagements pourraient demander au Canada d'intervenir dans un contexte de guerre dite de haute intensité. Je crois qu'il y aura un autre conflit de haute intensité au Moyen-Orient, tout simplement parce que la restructuration définitive de l'équation du pouvoir au Moyen-Orient est loin d'être évidente à l'heure actuelle. Le Moyen-Orient est très important pour nous et pour d'autres pays occidentaux du fait de ses ressources pétrolières, etc. C'est donc un scénario.

[Texte]

[Traduction]

• 1015

Next week Canada could be requested to send its brigade back to Korea. Until the Korean situation is sorted out in a far better fashion than is now the case, there is another high-intensity scenario. Again, as Mr. Morrison has pointed out, if the UN command—which, by the way, still exists in Korea—did um around in view of a North Korean attack and say, well, Canada, we would like to see your brigade back, would we send it? That's a very good question.

There are certainly possibilities in that great belt of instability that stretches all the way from the Balkans through the southern tier of the former Soviet Union. I don't want to press the point, but there are scenarios there that could lead to some form of high-intensity warfare. As I see it, the possibility and danger of that happening—a wider Balkan war, for instance—is one of the reasons we have made such a large commitment to the UN force in former Yugoslavia. We're trying to dampen it down.

But if it got out of hand, what would we do? I certainly agree with Mr. Morrison that for us to say no, thank you, we don't do wars any more, we only do peacekeeping, would be very detrimental to our international reputation and in turn very detrimental to our national interest.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I ask if anybody else wants to comment on this? Mr. Rauf.

Mr. Rauf: Yes, I'd like to take some issue with this. If one looks at the bottom-up review conducted last year by the former S. Defence Secretary, Les Aspin, they looked at the worst-case scenarios that the U.S. could conceivably face over the next 10 or 15 years, given that it's now the sole surviving superpower. They could only come up with two worst-case scenarios, and Sean has referred to them indirectly. One is the incapacity of a regenerated Iraq to attack and perhaps occupy or otherwise debilitate Saudi Arabia, and the other instance is that in the Korean peninsula with the DPRK. Other than that, the U.S. could not come up with any scenario involving high-intensity conflict.

Given those scenarios, the U.S. still felt that the U.S. would be the leading country involved in dealing with aggression of that sort and that allies would be asked to make suitable contributions. Given the way the Canadian forces are headed in light of recent cuts, and the way the forces are planned, I don't think Canada would be in a situation where it would end up embarrassing itself.

One needs to make a distinction between having a large, general purpose force with expeditionary capabilities, which are very expensive to maintain, which debilitate defence spending in terms of other elements within the Canadian forces structure. . . Given the fact that the needs out there are declining, this is a risk well worth taking.

It's possible we may be proven wrong in a few years, but on balance, in terms of balancing risks and so on—people take a risk every time they go out on the street and so on—in those terms, given the situation we are in today this is a risk well worth taking. There are many other areas in which Canada can concurrently contribute to building international peace and security.

On pourrait aussi demander au Canada la semaine prochaine de renvoyer sa brigade en Corée. Tant que la situation en Corée n'aura pas pris une tournure nettement plus satisfaisante qu'actuellement, nous avons là un autre scénario de conflit de haute intensité. Là encore, comme le disait M. Morrison, si le haut commandement des Nations Unies—qui, soit dit en passant, est toujours présent en Corée—demandait au Canada de renvoyer sa brigade là-bas pour faire face à une attaque nord-coréenne, le ferions-nous? C'est une excellente question.

Il y a des conflits possibles tout au long de ce grand axe d'instabilité qui va des Balkans à la partie sud de l'ex-Union soviétique. Je ne veux pas insister là-dessus, mais il y a là des scénarios possibles de conflits de haute intensité. Je crois personnellement que c'est à cause de ce genre de risque, à cause du risque d'un élargissement de la guerre des Balkans par exemple, que nous avons engagé aussi massivement les troupes des Nations Unies dans l'ex-Yougoslavie. Nous essayons de calmer les choses.

Mais s'il y a un emballement, que ferons-nous? Je conviens tout à fait avec M. Morrison qu'il serait extrêmement néfaste pour notre réputation internationale et pour nos intérêts nationaux de dire qu'il n'est plus question de nous engager dans des guerres, et que nous allons nous en tenir exclusivement au maintien de la paix.

Le coprésident (M. Gauthier): Quelqu'un d'autre a-t-il un commentaire à ce sujet? Monsieur Rauf.

M. Rauf: Oui, j'aimerais réfuter un peu ce point de vue. Les Américains ont réalisé l'an dernier sous la direction de l'ancien secrétaire à la Défense, Les Aspin, une étude des pires scénarios qu'ils pouvaient envisager pour les 10 à 15 années à venir étant donné que ce pays est la seule superpuissance qui reste dans le monde. Ils n'ont pu trouver que deux scénarios catastrophiques, et Sean y a fait allusion directement. D'une part, il y a la possibilité que l'Iraq, ayant refait ses forces, attaque et occupe éventuellement ou affaiblisse en tout cas l'Arabie saoudite, et d'autre part, il y a la possibilité d'une guerre dans la péninsule de Corée avec la RPDC. Sauf ceux-là, les Américains n'ont pas trouvé un seul scénario possible de conflit de haute intensité.

Dans ces conditions, ils ont estimé que les États-Unis seraient le fer de lance de la contre-attaque et que les alliés seraient invités à leur apporter une aide appropriée. Étant donné les perspectives d'évolution des forces canadiennes par suite de récentes compressions, étant donné les prévisions d'organisation de ces forces, je ne pense pas que le Canada pourrait se retrouver dans une situation embarrassante.

Il faut faire la distinction entre des forces massives polyvalentes capables d'intervenir à l'étranger, qui coûtent extrêmement cher, qui privent la Défense de possibilités d'investissement dans d'autres aspects des forces canadiennes. . . Puisque les besoins d'estompent, cela vaut la peine de prendre le risque.

Nous constaterons peut-être dans quelques années que nous avons eu tort, mais dans l'ensemble, si l'on fait la part du risque, etc.—les gens prennent un risque même quand ils vont simplement se promener dans la rue—vu la situation actuelle, cela vaut la peine de faire ce choix. Le Canada peut contribuer à la paix et à la sécurité internationales dans bien d'autres domaines.

[Text]

Mr. Henry: I think the question of cost is apropos, but I think we should cast it in terms of an insurance premium. In our view the insurance premium has not exactly been allowed to lapse, but certainly we are behind in it and have been for about 20 years.

One thing I would ask you to think about when you talk about reducing Canadian military capability is to look where it has gone in the past 20 years. If we were in a situation where we had between 100,000 and 200,000 troops in our armed forces and a much higher level of sophisticated equipment than we have now—in other words, in a position very similar to many of our allies—I think this business of more cuts and a peace dividend would be easier to accept.

But members of the committee must understand that for the past 20 years we have been far below the level we ought to have been at in relation to our Cold War commitments. In order to say that the Cold War is over, to justify more commitments I think is a bit illogical. In fact, we are where we ought to be in a non-Cold War situation, but we got there by default. So the business of more cuts I find a little difficult to accept in that context.

• 1020

There's another point I would like to make. I pointed out in my remarks that we've been talking about the short-term future. Certainly, instability is the driving force. Historically, you will find that these periods of instability eventually end. As I said in my remarks, you go back to geopolitics as normal. That's not to say it will be exactly the same as in the past, but there will be larger power factors emerging.

When that happens, and we are called upon to assist our allies and so on, you will find that perhaps we do not have the wherewithal to do it. One of the factors driving military affairs today has to do with high technology. If you lose the capability to perform many of these military functions, it's either impossible to get them back or it's certainly impossible to get them back in time to be effective.

No longer is it acceptable to maintain what I call a pitchfork army, as we've done in the past. We've maintained a pitchfork army. Then, we've been lucky in having enough time to put it in shape before we had to use it. We can't do that any more. Nobody can do it.

Mr. Regehr: I think the question is related to those two scenarios: Korea and the Middle East. Those are scenarios that can be defined as possibly requiring Canadian combat participation, but is it realistic to think Canada is going to maintain a high-intensity combat capability that will make a decisive difference in those events? Instead, maybe Canada would make a contribution, as it did for many years in Europe during the Cold War, which by Canada's own definition was a symbolic contribution. It was not militarily decisive or significant, but there was a seat at a European table and an expression of solidarity.

[Translation]

M. Henry: Je crois que la question du coût est tout à fait justifiée, mais je pense qu'il faut la voir comme une prime d'assurance. À notre avis, cette prime d'assurance n'est pas vraiment expirée, mais nous sommes en retard dans nos paiements depuis une vingtaine d'années.

Avant d'envisager de réduire la capacité militaire du Canada, je vous conseillerais de faire un retour en arrière sur les 20 dernières années. Si nous avions entre 100 000 et 200 000 soldats et un matériel beaucoup plus perfectionné qu'actuellement—autrement dit, si nous étions dans une situation semblable à celle de beaucoup de nos alliés—je pense qu'il serait beaucoup plus facile d'accepter des compressions supplémentaires et cette idée de dividende de la paix.

Il faut cependant que les membres du comité comprennent bien que depuis 20 ans, nous sommes loin d'être au niveau où nous aurions dû être pour respecter nos engagements dans le contexte de la guerre froide. Je pense qu'il est un peu logique de s'appuyer sur la fin de la guerre froide pour justifier d'autres engagements, mais cette situation, cette disparition de la guerre froide ne s'est produite pour nous que par défaut. Je trouve donc un peu difficile d'accepter encore d'autres compressions dans ce contexte.

J'aimerais ajouter autre chose. J'ai dit tout à l'heure que nous parlions de l'avenir à court terme, dont le moteur est certainement l'instabilité. Historiquement, on constate que cette instabilité finit par disparaître. Comme je le disais, la géopolitique revient à la normale. Cela ne veut pas dire qu'on retrouve les mêmes paramètres qu'auparavant, mais des facteurs de pouvoirs plus importants font leur apparition.

Le jour où cela se produira et où on nous demandera de nous porter à l'aide de nos alliés etc., nous nous apercevrons peut-être que nous n'en avons pas les moyens. La technologie de pointe est l'un des moteurs essentiels de l'activité militaire contemporaine. Si vous perdez cette technologie militaire, vous ne pourrez pas la remettre sur pied ou en tout cas vous ne pourrez pas la récupérer assez rapidement pour pouvoir intervenir efficacement.

Nous ne pouvons plus avoir une armée de broche à foin comme autrefois. C'était le cas autrefois. Nous avons eu la chance d'avoir le temps de la consolider avant de devoir l'utiliser. Ce n'est plus possible. Plus personne ne peut le faire.

M. Regehr: Je crois que la question est liée à ces deux scénarios : la Corée et le Moyen-Orient. Ce sont les deux scénarios dans le contexte desquels le Canada pourrait être amené à intervenir dans les combats, mais est-il réaliste de penser que le Canada va conserver une capacité de combat de haute intensité susceptible de faire pencher clairement la balance dans ces conflits? Je pense qu'au lieu de cela, le Canada pourrait peut-être avoir une contribution, comme cela était le cas pendant des années en Europe durant la guerre froide, qu'il définit lui-même comme une contribution symbolique. Cette contribution n'était pas décisive sur le plan militaire, mais elle nous permettait d'avoir un siège à la table des Européens et de manifester notre solidarité.

[Texte]

I think the critical point here is to emphasize the fact that defining and selecting conditions under which Canada contributes militarily to conflict situations in the international community is not an expression of isolationism. Canada needs to have a very interventionist foreign policy. The resources Canada has to make available, however, need to be carefully focused in those areas in which we can have the most significant impact.

The seat at the table today comes through overseas development assistance and comes through addressing those fundamental problems at the root of regional conflict. It comes through being willing to take the severe risks of entering with military forces into highly dangerous conflict situations, such as Somalia and the former Yugoslavia, to bring protection to the people of those regions. These are not risk-free or cost-free, but they are important forms of intervention, and we need to be selective.

For those of us who question the effectiveness of maintaining very expensive high-combat-capability forces for scenarios that may or may not come to pass, it's not an act of isolationism or a position of isolationism, it's really a position of strong interventionism, but intervention in those areas in which we can make a difference.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Regehr, two of your colleagues were shaking their heads while you were talking.

Mr. Regehr: Up and down? I didn't notice.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): From the left to the right, Mr. Regehr, negatively rather than affirmatively. I would like to go to Mr. Henry just briefly before we break.

Mr. Henry: I just like waving around publications in front of the committee. However, if you looked at this week's *The Economist* magazine, you will see a small article there on the so-called contact group that has been put together in Geneva in order to try to, yet again, resolve the Balkan conflict. As you probably remember in the media a couple of weeks ago, there was a comment made that Canada is not part of this group, yet we are one of the largest contributors to the UN force in the former Yugoslavia.

I ask you to contrast that with the number of pictures you are seeing these days of the beaches at Normandy and elsewhere with respect to D-Day operations. It struck me—and I'm sure it would strike you—that in many places you see three or possibly four flags. You see the British flag, the American flag, and the Canadian flag, and, in many cases, the French flag. If you think about that, it is quite a remarkable achievement.

I put forth to you again that our golden age of diplomacy, when we did sit at the table and people did listen to us and many of the initiatives put forward by Mr. Pearson and his colleagues were taken to heart, is linked to our performance on those Normandy beaches.

[Traduction]

Je crois que ce qui est fondamental ici, c'est de souligner que le fait de définir et de choisir les conditions dans lesquelles le Canada est prêt à intervenir militairement dans des situations de conflit international ne constitue pas une manifestation d'isolationnisme. Le Canada a besoin d'une politique étrangère très interventionniste, mais il doit concentrer très soigneusement les ressources qu'il utilisera dans ce cas sur les domaines dans lesquels il pourra avoir le plus fort impact.

Notre présence aujourd'hui se manifeste par notre aide au développement étranger et nos efforts pour résoudre des problèmes fondamentaux et désamorcer des conflits régionaux. Elle se manifeste aussi par le fait que nous sommes prêts à assumer les risques considérables d'une intervention militaire dans des situations extrêmement dangereuses, telles que la Somalie ou l'ex-Union soviétique, pour protéger les habitants de ces régions. Ces situations ne sont pas sans risque ni sans coût, mais ce sont des formes d'intervention importantes. Nous devons être sélectifs.

À ceux d'entre nous qui doutent qu'il soit efficace de conserver des forces extrêmement coûteuses capables d'intervenir dans des combats de haute intensité dans la perspective de scénarios qui ne se réaliseront peut-être jamais, je dirais que ce n'est pas une manifestation d'isolationnisme, c'est au contraire une prise de position fortement interventionniste, mais pour des interventions qui pourront avoir un caractère décisif.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Regehr, deux de vos collègues hochaient la tête pendant que vous parliez.

M. Regehr: Ils approuvaient? Je n'ai pas vu.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, ils hochaient la tête de gauche à droite, en signe de désapprobation. Je vais laisser M. Henry dire quelques mots avant de prendre une pause.

M. Henry: Je n'aime pas brandir des revues sous le nez des membres du comité, mais si vous prenez la revue *The Economist* de cette semaine, vous y trouverez un petit article sur le soi-disant groupe ressource mis sur pied à Genève pour essayer une fois de plus de trouver une solution au conflit des Balkans. Vous vous souvenez sans doute qu'il y a une quinzaine de jours, on a dit dans les journaux que le Canada ne faisait pas partie de ce groupe, alors qu'il constituait pourtant un des principaux éléments des forces des Nations Unies en ex-Yougoslavie.

Comparer cela au nombre d'images qu'on voit ces jours-ci sur le débarquement en Normandie et le jour J. J'ai été frappé—et je suis certain que cela vous aurait aussi frappé—de voir dans bon nombre d'endroits trois ou quatre drapeaux. On y voit les drapeaux britannique, américain, canadien et, souvent, français. À bien y penser, c'est là une réalisation remarquable.

• 1025

Je le répète: l'âge d'or de notre diplomatie, la période pendant laquelle, lorsque nous nous asseyions à une table, les gens nous écoutaient et les initiatives suggérées par M. Pearson et ses collègues étaient étudiées sérieusement, est lié à notre contribution sur ces plages de Normandie.

[Text]

I would also put forth to you that one of the main reasons why we are not in this contact group is simply because, as far as the Europeans and the Americans are concerned, we're no longer a factor. We have marginalized ourselves by withdrawing from our commitments and letting people know that we really are not interested in getting involved in defence matters any more.

I respond to Mr. Regehr in that respect. I don't think we carry weight in these other areas he's interested in, and that is because we have reduced our defence commitments.

Mr. Rauf: I don't think I can let that comment by Sean pass. There are many other reasons why Canada is not present in the contact group, but I won't go into that right now.

To put the point about Canada's reductions in defence in context, there are 185 member states of the UN and we are the 15th highest in terms of defence spending. Given the recent cuts announced by Mr. Martin, we have a 12% reduction in planned defence expenditures and operational activities have been reduced by 25%. If we compare this with the U.S., the numbers there are 32% and 29%. So we are in good company. We are not being isolated by going down the road of cut-backs while others are not.

Mr. Rankin: I also would like to address the context of the situation we're in. Actually, our defence expenditures last year were 45% higher than in 1980-81. Whereas it might be apparent that our military budget is being cut, many of the cuts are mainly accounting cuts. They aren't real cuts.

Where we are cutting we're cutting jobs of people who need the most assistance to find a new job or for retraining, and therefore we're not spending any money on conversion. These are serious cuts.

At the same time, we're continuing to spend more money on capital equipment, on new weapons systems. So the trend is toward smaller armies, but they're better equipped.

I don't share the concern that we're falling relatively further behind technologically. What we should address here is why we should develop new military technologies to begin with. We need a very strong comprehensive test ban treaty, for example, that would ban the testing, development, and deployment of improved cruise missiles, for example. That's just one example.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On those words, we will break for about five minutes, come back, and then the meeting will be open to members of Parliament and others who want to ask questions of the panel.

[Translation]

J'affirmerais aussi qu'une des principales raisons pour lesquelles nous ne faisons plus partie de ce groupe ressource, c'est simplement que les Européens et les Américains sont d'avis que notre contribution est dorénavant minime. Nous nous sommes marginalisés nous-mêmes en revenant sur notre parole et faisant savoir que nous n'étions plus intéressés à nous mêler de questions de défense.

Pour répondre à M. Regehr, je dirais que notre poids ne pèse plus bien lourd dans la balance dans les domaines qui l'intéressent parce que nous avons réduit nos engagements en matière de défense.

M. Rauf: Il faut que je réplique à ce que Sean vient de dire. Il y a d'autres raisons qui font que le Canada n'est pas présent dans ce groupe ressource, mais je ne les aborderai pas maintenant.

Remettons les réductions du budget de la défense canadien dans leur contexte: 185 États sont membres de l'ONU et nous sommes au 15^e rang en ce qui concerne les dépenses pour la défense. Avec les compressions annoncées récemment par M. Martin, on prévoit réduire de 12 p. 100 les dépenses de défense qui avaient été prévues et de 25 p. 100 les activités opérationnelles. Aux États-Unis, ces réductions sont de l'ordre de 32 p. 100 et de 29 p. 100. Nous sommes donc en bonne compagnie. Nous ne sommes pas les seuls à imposer des restrictions au budget militaire.

M. Rankin: Il faut aussi tenir compte du contexte actuel. N'oublions pas que les dépenses qui ont été faites l'an dernier en matière de défense étaient de 45 p. 100 supérieures à celles de 1980-1981. On a réduit le budget militaire, mais bon nombre de ces compressions sont des réductions comptables, pas de véritables amputations.

Lorsqu'on réduit les budgets, on élimine les postes de ceux qui auront le plus besoin d'aide pour trouver un nouvel emploi ou se recycler; par conséquent, nous ne consacrons pas d'argent à la reconversion. Ces compressions-là sont sérieuses.

Parallèlement, nous continuons à dépenser de l'argent pour acheter de grands équipements et de nouveaux systèmes d'armes. On se dirige vers des armées de petites tailles qui sont cependant mieux équipées.

Pour ma part, je ne crois pas que nous accusions un retard en matière technologique. Nous devrions plutôt nous demander pourquoi il serait nécessaire d'élaborer de nouvelles techniques militaires. Il faudrait imposer un traité d'interdiction absolue des essais, de la conception et du déploiement de missiles de croisière améliorés, par exemple. Et cela n'est qu'un exemple.

Le coprésident (M. Gauthier): Sur ce, nous allons prendre une pause d'environ cinq minutes. Au retour, nous passerons à la période de questions de la part des députés et sénateurs.

• 1029

• 1039

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This is the second part of our morning meeting. We will now get involved in the exchange between our panellists and our members of the committee, both senators and members of Parliament.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous en sommes à la deuxième partie de notre séance de ce matin. Nous allons maintenant amorcer la discussion entre les témoins et les sénateurs et députés membres du comité.

[Texte]

[Traduction]

• 1840

We heard the panellists agree that the nature of security risks for Canada has changed with the end of the Cold War. I think that's a statement that's acceptable. New security threats have appeared that threaten global stability. Canada is not under direct military threat, although some say we could be again in 10 or 15 years.

The question is how Canada can best contribute to international stability in a time of declining resources. Mr. Rauf has put forward the concept of cooperative security where we balance risks against costs. He suggested that Canada remain in NATO and NORAD. Mr. Rankin says we should get out of those organizations. Therefore I think we have sufficient material for a very good discussion.

We will start with a senator this morning, Senator Gigantès, who will ask questions and set the tone.

Some hon. members: Oh, oh!

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I say in all sincerity that we will set the tone, but I invite all members to participate.

Senator Gigantès (De Lorimier): So that people understand where I come from, I'd like to say I come from a long line of military people. I even had an uncle who did rather well as a merchant of leath. Later, if you like, I can tell you in 30 seconds what sort of armed forces I think Canada should have. But there were certain things said that puzzle me and I'd like to start with those.

I think Mr. Henry suggested, or Mr. Morrison, that we contributed to winning the Cold War. I have the impression that it was the American military industrial complex that broke the back of the Russian economy, and Mr. Reagan, whom I couldn't stand, who was insisting that he was going to build whatever it was, Star Wars, forced the Russians to go broke. Whether Canada existed or not, it would have happened.

As to the role we had before, for instance in our glory days of Mr. Pearson, what did Mr. Pearson do? The French and the British landed troops and occupied the Suez Canal. Mr. Pearson and the United States put immense pressure—the U.S. did the pressuring—on the British and the French to get out of there, and Mr. Pearson acted as an honest broker. It was not because there were any Canadian troops there.

The idea that we can only have a voice if we get our young people killed is Dieppe thinking. If you think back, we wanted a particular operation with a distinct Canadian role so we'd be inside the tent looking out instead of outside the tent not even being allowed to look in. You have to answer those things.

As for using force to settle some conflicts, some of them may be absolutely impossible to settle. How many hundred thousand troops would we have to put in the Congo to restore some semblance of order? And once they started restoring order

Les témoins s'entendent pour dire que les risques qui existent pour la sécurité du Canada ne sont plus les mêmes depuis la fin de la guerre froide. Cet énoncé me paraît raisonnable. Cependant, de nouvelles menaces pèsent dorénavant sur la stabilité globale. Le Canada ne fait pas l'objet d'une menace militaire directe, mais d'après certains, cela pourrait changer d'ici 10 ou 15 ans.

La question qui se pose est de savoir comment le Canada peut le mieux contribuer à la stabilité internationale en cette période de ressources en déclin. M. Rauf a parlé du concept de la sécurité coopérative qui veut qu'on tienne compte autant des risques que des coûts. Il a suggéré que le Canada demeure membre de l'OTAN et de NORAD. M. Rankin estime plutôt que nous devrions nous retirer de ces organisations. Je crois donc que nous avons matière à une bonne discussion.

Nous allons commencer avec un sénateur ce matin, le sénateur Gigantès, qui posera des questions et donnera le ton à la discussion.

Des voix: Oh, oh!

Le coprésident (M. Gauthier): Sincèrement, je crois qu'il donnera le ton à la discussion, mais tous les membres du comité pourront y participer.

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): Je tiens à ce que mes antécédents soient bien clairs: je viens d'une longue lignée de militaires. J'ai même un oncle qui a assez bien réussi comme marchand de la mort. Un peu plus tard, si vous le désirez, je pourrai vous dire en 30 secondes quel genre de forces armées le Canada devrait avoir à mon avis. Entre temps, j'aimerais revenir sur certains propos qui m'ont laissé perplexé.

Je crois que c'est M. Henry, ou peut-être était-ce M. Morrison, qui a dit que c'est un peu grâce au Canada que le monde occidental a gagné la guerre froide. Moi, j'ai plutôt l'impression que c'est le complexe industriel et militaire des États-Unis qui a provoqué l'effondrement de l'économie russe, et M. Reagan, que je ne pouvais pas supporter, qui, avec ses intentions en matière de guerre des étoiles, qui a poussé la Russie à la faillite. Que le Canada ait existé ou non, ça n'aurait rien changé.

Pour ce qui est du rôle que nous avons joué auparavant, par exemple, pendant nos jours de gloire de l'époque Pearson, eh bien, qu'a fait M. Pearson? Les Français et les Britanniques ont envoyé des troupes et occupé le Canal de Suez. M. Pearson et les Américains ont exercé d'énormes pressions—en fait, ce sont les Américains qui ont exercé cette pression—sur les Britanniques et les Français pour qu'ils quittent Suez, et M. Pearson a joué le rôle d'un honnête courtier. La situation n'a pas été résolue grâce aux troupes canadiennes.

L'attitude selon laquelle notre voix ne sera entendue que si nos jeunes se font tuer, c'est l'attitude de Dieppe. À l'époque, souvenez-vous, nous voulions avoir notre opération à nous, nous voulions jouer un rôle distinctement canadien de façon à faire partie des initiés. Ne l'oubliez pas.

Pour ce qui est d'employer la force pour régler les conflits, certains de ces conflits sont peut-être insolubles. Combien de centaines de milliers de troupes aurait-il fallu qu'on envoie au Congo pour y faire régner un peu d'ordre? S'il avait fallu tirer

[Text]

by shooting somebody's brother, uncle, father, wouldn't we have the Somalia reaction? Suddenly the Americans became their enemy, not those who came to give aid, and the Americans eventually withdrew.

I would like you to say what would be wrong with a scenario that would let the Canadian Armed Forces have 6,000 people trained at the level of a special air squadron or a special boat squadron, real killers, the old Wingate principle to apply—all teeth, no tail, everybody's a fighting person, no paper pushers, and we shut down the defence department here. Then we have a lot of ROTC as one way of giving scholarships to students in universities, and cadets for younger people, to make money in the summer, to learn some discipline, to get lots of fresh air, and learn how to deal with the environment, and lots of militia and northern rangers.

Let's use our Inuit to assert our sovereignty to the extent that we can. If anybody puts it in doubt, there's nothing much we can do anyway, no matter how many forces we have. We could then develop pilotless plane surveillance over the coasts. A pilotless plane could launch the equivalent of a small Exocet at a smuggler's motor boat.

• 1045

That would satisfy the basic condition of Canadian defence that no one is going to attack us. If there were—the United States being the only one—there's nothing we could do about it. There is no one we wish to attack.

The Joint Chairman: (Mr. Gauthier): Does anyone want to comment? Mr. Morrison, sir.

Mr. Morrison: Following the end of the Gulf War, the government of Kuwait placed a full-page ad in *The New York Times*, *The Washington Post*, and a number of other large newspapers, thanking all the countries that had helped the government of Kuwait. When the Japanese government read the ads, a number of Japanese diplomats—uncharacteristically—almost became apologetic. Of course, the Japanese government had contributed tens of millions of dollars to the effort in the Gulf, yet Japan was not mentioned there.

When the Japanese government sought an explanation, the answer it received was that money is wonderful; money is all well and good, and it helps the cause. But unless a country is willing to put the lives of its citizens on the line for a cause in which it is involved, it is not at all close to becoming considered a full member.

Senator Gigantès: Were Japanese contracts in Kuwait reduced as a result? Did Japan suffer because of it?

Mr. Morrison: That is why I think the Canadian people wish to continue to have armed forces that are able to contribute to international peace, security and stability.

[Translation]

sur le frère, le père ou l'oncle de quelqu'un pour ce faire, les gens n'auraient-ils par réagi comme en Somalie? Du jour au lendemain, les Américains sont devenus les ennemis des Somaliens, et non plus ceux qui étaient venus les aider; au bout du compte, les Américains ont dû partir.

J'aimerais que vous expliquiez les inconvénients d'un scénario selon lequel les Forces armées canadiennes compteraient 6 000 soldats entraînés à l'extrême, au niveau d'escadrons spéciaux de l'air ou d'escadrons spéciaux de mer, de véritables tueurs, les inconditionnels du vieux principe de Wingate—beaucoup de mordant, pas d'arrière, tout le monde au front, pas de soutien administratif, disparition du ministère de la Défense. Alors qu'on pourrait plutôt permettre à des étudiants de niveau universitaire de se joindre au Corps-école des officiers de réserve grâce à des bourses, faire des plus jeunes des cadets pour leur permettre de gagner un peu d'argent pendant l'été, d'acquiescer un peu de discipline, de passer un peu de temps au grand air et d'apprendre à mieux connaître leur environnement. On pourrait plutôt avoir une milice nombreuse et des brigades du nord.

Nous pourrions demander aux Inuit de protéger notre souveraineté dans le Nord. Si qui que ce soit remet en question notre souveraineté, il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire de toute façon, peu importe le nombre de nos forces armées. Nous pourrions utiliser des avions sans pilote pour la surveillance de nos côtes. Ces avions peuvent larguer l'équivalent d'un petit Exocet sur l'embarcation d'un contrebandier.

Nous pourrions ainsi satisfaire aux exigences fondamentales de la défense canadienne, si personne ne nous attaque. Si nous faisons l'objet d'une attaque—probablement de la part des États-Unis—nous ne pourrions pas faire grand-chose. Nous, nous ne voulons attaquer personne.

Le coprésident (M. Gauthier): Quelqu'un aimerait-il intervenir? Monsieur Morrison, je vous en prie.

M. Morrison: À la fin de la guerre du Golfe, le gouvernement du Koweït a fait publier une annonce d'une page pleine dans le *New York Times*, le *Washington Post* et plusieurs autres grands journaux, annonce dans laquelle il remerciait tous les pays qui l'avaient aidé. Lorsque les autorités japonaises ont vu ces annonces, certains diplomates japonais—ce qui n'était pas du tout typique—ont presque fait une crise de nerfs. Le gouvernement japonais avait versé des dizaines de millions de dollars à l'effort de guerre dans le Golfe, mais le Japon n'était pas mentionné dans ces annonces.

Lorsque le gouvernement japonais a demandé une explication, on lui a répondu que l'argent, c'était bien beau, et que cela avait été utile. Cependant, tant qu'un pays n'est pas prêt à risquer la vie de ses citoyens pour défendre une cause, il ne peut prétendre faire partie du groupe.

Le sénateur Gigantès: Le Japon a-t-il perdu des contrats au Koweït en raison de cela? Le Japon en a-t-il souffert?

M. Morrison: Voilà pourquoi je crois que les Canadiens veulent que l'on conserve des forces armées qui pourront contribuer à la stabilité, à la sécurité et à la paix internationale.

[Texte]

I'm not really sure anyone thinks we can only make a contribution if we get our people killed. The aim of military operations is not to get our people killed. In fact, one of the aims of military operations is to ensure the other fellow dies for his country and not our people for our country.

Senator, I find your scenario and your description of the Canadian force you would like is inconsistent with the philosophy you espoused at the beginning of your intervention. I think the SAS, the SBS, RPVs with Exocets, and having no tail at all is as close to ensuring your people will be killed as you can get.

Senator Gigantès: Where do we use them?

Mr. Henry: I would like to elaborate further. First of all, my overall comment would be—to borrow a phrase from the left—solidarity forever. I think that applies as well to defence arrangements. Certainly we cannot make the same level of contributions as the Americans or even the French or the British, although I would say they are getting closer to our level every day.

When you put a number of people together—the 16 in NATO and others in the United Nations coalitions—the combined effect does make a difference. Over and above the influence difference, the military difference is there for us. For example, the French contributed a light division to the Gulf War. That light division was out on the left flank and fulfilled a useful purpose.

To jump on the bandwagon Mr. Morrison brought forth, Canada could easily have sent its brigade from Germany to Kuwait. That brigade was just sitting there and had not been pulled out. For logistics purposes it could have easily been attached to one of the American corps it regularly exercised with. Canada's reputation would have been tremendously escalated and much of the damage done to it over the past 20 or 30 years could have been repaired.

• 1050

In fact, I saw the same advertisement Mr. Morrison referred to, and amongst the thank you's to the major victors with the five flags was Italy. Italy had fewer aircraft, for example, in Kuwait than we did, but those aircraft were employed on the front lines from day one. Ours were not, and I'm not going to get into why that occurred. We, in turn, ended up in the fine print at the bottom, which is unfortunate because in terms of numbers our contributions were perhaps fourth or fifth.

So we have a combination of factors here. We have the actual contribution we make to a defence effort, which I think is useful in the solidarity sense, and at the same time we do an awful lot for our own reputation, which can help our national interests.

In terms of your detailed suggestions, I think that a number of them are very useful. The ROTC, as you call it—in the old days we called it the COTC—the cadets, the militia, and so on are all useful suggestions. I don't think, however, 6,000 people alone would be enough. The concept is somewhat akin to our joint task force proposal but you would need more people behind it.

[Traduction]

Il me semble que personne n'est d'avis que nous ne pouvons apporter notre contribution que si nous faisons tuer nos soldats. L'objectif des opérations militaires n'est pas la mort de nos soldats. En fait, un des objectifs des opérations militaires est plutôt de s'assurer que c'est le soldat de l'autre camp qui meurt pour son pays et non pas les nôtres.

Monsieur le sénateur, le scénario et les forces canadiennes que vous avez décrits vont à l'encontre de la philosophie que vous disiez embrasser au début de votre intervention. C'est avec une armée constituée d'escadrons de l'air spéciaux, d'escadrons de mer spéciaux, de véhicules téléguidés larguant des Exocets, c'est avec une armée qui n'a pas d'arrières que nos soldats seront les moins bien protégés.

Le sénateur Gigantès: Où les emploie-t-on?

M. Henry: J'aimerais en dire plus long. Tout d'abord, j'emprunterai une phrase de la gauche pour décrire les ententes de défense: solidarité à jamais. Il est évident que notre contribution ne peut être la même que celle des Américains, ou même que celle des Français ou des Britanniques, bien que leurs contributions se rapprochent de plus en plus de la nôtre.

Quand vous rassemblez des pays—les 16 États membres de l'OTAN et les autres qui font partie des coalitions de l'ONU—c'est l'effet combiné qui fait la différence. Quelle que soit la différence au niveau de l'influence, il y a une différence au niveau militaire pour nous. Par exemple, pendant la guerre du Golfe, l'armée française a contribué une division d'infanterie légère. Cette division a été postée sur le flanc gauche et a été très utile.

Pour faire suite à ce qu'a dit M. Morrison, le Canada aurait facilement pu envoyer au Koweït la brigade qu'il avait en Allemagne, qui n'y faisait rien de particulier et qui n'avait pas encore été retirée. Pour des fins de logistique, elle aurait facilement pu se joindre à un des corps américains avec lesquels elle s'exerçait régulièrement. Le Canada aurait alors pu redorer son blason et faire oublier les dommages subis au cours des 20 ou 30 dernières années.

Moi aussi j'ai vu l'annonce à laquelle M. Morrison a fait allusion, et parmi les cinq pays qu'on remerciait, se trouvait l'Italie. L'Italie avait moins d'aéronefs que nous, par exemple, au Koweït, mais ses aéronefs ont été envoyés sur les lignes de front dès le départ. Cela n'a pas été le cas pour nos avions, et je n'aborderai pas les raisons de cette état de choses aujourd'hui. Notre pays a été mentionné au bas de cette annonce, en petits caractères, ce qui est malheureux car notre contribution était probablement la quatrième ou la cinquième en importance.

Il y a donc différents facteurs qui entrent en jeu. Ce que nous apportons à l'effort de défense est utile pour assurer la solidarité, et est aussi très avantageux pour notre réputation, ce qui, du coup, aide nos intérêts nationaux.

Pour en revenir à vos suggestions détaillées, bon nombre d'entre elles sont très utiles. Le corps-école d'officiers de la réserve—ce que nous appelions auparavant le corps-école d'officiers canadiens—les cadets, la milice, etc., toutes ces suggestions sont utiles. Cependant, je ne crois pas que 6 000 soldats suffiraient. En fait, vos idées ressemblent à la proposition du groupe de travail mixte, mais il faudrait prévoir davantage de gens.

[Text]

[Translation]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Henry, I will have to interrupt.

We just can't have all of the panellists answer each question. I'll try to be fair and get most of you on but I have a list of 10 members who want to ask questions. We'll be here all afternoon.

Monsieur Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): D'entrée de jeu, je déplore l'absence de femmes dans le débat de ce matin. Dans un sens, cela ne me surprend pas, parce que dans l'histoire du monde, ce sont toujours les hommes qui ont fait la guerre. Si ce sont les hommes qui ont fait la guerre, cela m'inquiète qu'on confie seulement à des hommes le soin de parler de la sécurité.

M. Morrison a dit dans son exposé qu'on devait travailler sur les causes, mais en même temps, il a déploré que notre budget de défense soit le moins élevé du monde. Dans votre réponse au sénateur Gigantès, vous avez dit, si j'ai bien compris, que la mort des autres était moins importante que la mort des jeunes Canadiens. Je conclus que, selon vous, la vie n'a pas la même valeur partout. Cela me semble immoral.

Monsieur Henry, vous avez parlé de l'importance des causes des conflits, mais vous ne travaillez que sur les effets et vous voulez que le budget de la défense demeure à 2 p. 100 du PIB. Pendant ce temps, le budget de l'aide publique au développement se situe à 0,4 p. 100 et continue de baisser.

Vous avez dit à un moment donné que la croissance canadienne avait coïncidé avec les grandes guerres. Je sais que c'est vrai, mais pour moi, cela constitue une page sombre de l'histoire canadienne. Depuis plus de 30 ans, le Canada est intervenu presque exclusivement dans des missions de maintien de la paix, mais la défense canadienne engloutit des milliards et des milliards de dollars dans les destroyers, dans les avions de combat et dans les chars d'assaut. Les dépenses d'investissement en armements, en 1994-1995, seraient supérieures de près d'un milliard de dollars aux dépenses de 1993-1994.

J'ai beaucoup de mal à vous suivre dans vos propos. Messieurs Morrison et Henry, vous m'apparaissez comme des spécialistes déconnectés de la réalité.

Le coprésident (M. Gauthier): Commentaire de M. Henry.

Mr. Henry: I would make a comeback to that. I would challenge you, sir, on whether we are disconnected from reality. Perhaps some of your outlook is coloured by factors that are not pertinent.

Certainly no one is advancing the cause of war simply because it is war. We are looking at war as a fire and the armed forces as a fire brigade to assist in putting out the fire or advise people on how not to have fires occur in the first place.

To say that our contributions to the wars of this century have been inconsequential is simply not true. What I said in my remarks—and I can show you in the historical record—is true, that our contributions in conflicts in conjunction with allies did earn us a place at the important tables of the world. Like it or not, that occurred.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Henry, je dois vous interrompre.

Malheureusement, tous les témoins ne pourront répondre à toutes les questions. Je tenterai d'être juste et de vous permettre d'intervenir le plus possible, mais il y a déjà 10 députés et sénateurs qui veulent poser des questions. Nous serons ici tout l'après-midi.

Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): To start off with, I regret that there are no women taking part in our debate this morning. In a sense, I'm not surprised, because throughout the world's history, it is men who have fought wars. If men have always been the ones to start wars, I'm a little worried to see that they are the only ones talking about security.

Mr. Morrison said in his remarks that we should defend causes, but he also deplored the fact that our defence budget is one of the smallest in the world. In your answer to Senator Gigantès' question, you said, if I understood you correctly, that the death of others was not as important as the death of young Canadians. I therefore conclude that all life does not have the same value for you, and I find that immoral.

Mr. Henry, you talked about the importance of finding the causes of conflicts, but you're only working on the effects of those conflicts, and you want the defence budget to stay at a ratio of 2% of the GDP. Meanwhile, the budget for official development assistance is at about 0.4% and continuing to decline.

You also said that the development of Canada coincided with great wars. I know that it's true, but, personally, I believe that that is one of the darkest chapters of Canadian history. For more than thirty years now, Canada has been involved almost exclusively in peacekeeping missions, but Canadian forces are still spending billions and billions of dollars to buy destroyers, combat aircraft and tanks. Capital expenditures for armament in 1994-95 will be almost \$1 billion more than they were in 1993-94.

I'm having a hard time following you. Mr. Morrison, Mr. Henry, you appear to me to be two experts disconnected from reality.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Would you like to comment, Mr. Henry?

M. Henry: Oui, j'aimerais certainement répondre à cette observation. Je refuse d'admettre, monsieur, que nous soyons déconnectés de la réalité. Votre perspective est peut-être nuancée par des facteurs qui ne sont pas pertinents.

Nous ne préconisons pas de faire la guerre pour le plaisir de le faire. Nous considérons la guerre comme un incendie et les forces armées comme des pompiers qui aident à éteindre les incendies ou qui donnent des conseils aux gens pour prévenir ces incendies.

Il est tout simplement faux de dire que nos contributions aux guerres de ce siècle ont été sans conséquences. Ce que j'ai dit dans mes remarques est vrai—et je peux vous montrer les documents historiques qui le prouvent. Notre participation à ces conflits avec les alliés nous a mérité une place aux plus importantes tribunes du monde. Que vous aimiez cela ou non, cela s'est produit.

[Texte]

[Traduction]

• 1055

I would also contend that our reputation in the world has not been built through peacekeeping. Peacekeeping is one chip in the mosaic of our defence effort. Our place in the world was earned by multilateralism, by contributions to collective defence, and to a certain extent by peacekeeping.

I have been in situations where I've been called to task seriously by large numbers of people for using peacekeeping as an excuse for not doing what we should be doing in other areas. I find this very embarrassing.

As far as spending too much on defence is concerned, I would like to set the record straight there. When you look at it from the point of view of percentage of GDP, we are now in the second half of the 180 nations in the world. We are now down around 100.

It is misleading to say that the amount of money that we put up in the defence budget, the \$11 billion, is 14th or whatever it is now, because we do not spend that money very well. We don't spend it very well because of all the conflicting demands on the defence budget that have nothing to do with military effectiveness.

Some move has been made in the last budget towards getting rid of some of those non-military factors, but it did not go far enough, and above all, the money that was saved has not been put back into national defence.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Rauf, did you want to defend yourself on being 15th in the United Nations in the amounts of money?

Mr. Rauf: Yes. If one looks at defence expenditures as a percentage of GDP or GNP, we are still among the top 20 countries or so, not down to 100. But this is a dispute we can resolve at a later stage.

The Canadian contribution to multilateralism has been through peacekeeping, through constructing the fora at which conflicts can be resolved and new security architectures can be conceived and built. Our reputation, so to speak, has not come in that sense in the battlefield, but it has come on the negotiating table.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I think, Mr. Rauf, you were the one who said we should confine our peacekeeping activities to areas where high-intensity conflict is not a significant risk. We've seen in cases such as Bosnia, and in a lot of peacekeeping roles where we go into an area that doesn't appear to have significant risk, that it escalates and then has very significant risk. Once the risk becomes that we might see Canadians coming home in body-bags, everyone gets very nervous and we decide that we don't know what we want to do.

So if we go into an area without significant risk, how do we determine how long we shall stay and what we shall do? When do we say now is when we've got to pull our guys out?

Je prétendrai aussi que nous n'avons pas bâti notre réputation dans le monde sur le maintien de la paix. Il ne s'agit là que de l'un des éléments de la mosaïque sur notre effort de défense. C'est par le multilatéralisme, par nos contributions à la défense collective et dans une certaine mesure par le maintien de la paix que nous avons gagné la place que nous occupons dans le monde.

Il m'est arrivé d'être pris à partie par un grand nombre de personnes pour avoir utilisé le maintien de la paix comme excuse pour ne pas faire ce qui devrait être fait dans d'autres régions. Je trouve cela très gênant.

En ce qui concerne les sommes consacrées à la défense, j'aimerais remettre les pendules à l'heure. Lorsque vous considérez la chose du point de vue du pourcentage du PIB, nous nous trouvons maintenant dans la seconde moitié des 180 pays du monde. Nous occupons à peu près le centième rang.

Il est trompeur de dire que les sommes que nous consacrons au budget de la défense, les 11 milliards de dollars, nous classent au 14^e rang parce que nous ne dépensons pas très bien cet argent. Il en est ainsi en raison de toutes les demandes contradictoires dont est l'objet le budget de la défense et qui n'ont rien à voir avec l'efficacité militaire.

Des efforts ont été faits dans le dernier budget pour essayer de se débarrasser de certains de ces facteurs non militaires, mais on ne va pas encore assez loin et, qui plus est, l'argent qui a été épargné n'a pas été réinvesti dans la Défense nationale.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Rauf, voulez-vous vous défendre du fait que l'on se retrouve au cinquième rang parmi les pays membres des Nations Unies en ce qui concerne les sommes d'argent?

M. Rauf: Oui. Si l'on considère les dépenses pour la défense en tant que pourcentage du PIB ou du PNB, nous nous retrouvons toujours parmi les 20 et quelque premiers pays, et non pas au 100^e rang. Mais il s'agit là d'un conflit que nous pouvons résoudre à une étape ultérieure.

La contribution canadienne au multilatéralisme s'est faite par l'entremise du maintien de la paix et par l'établissement de tribunes où les conflits peuvent être réglés et de nouvelles architectures de la sécurité élaborées et mises en place. Notre réputation, à proprement parler, ne s'est pas construite en ce sens sur le champ de bataille mais à la table de négociations.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Je crois, monsieur Rauf, que vous avez dit un jour que nous devrions limiter nos activités de maintien de la paix aux régions où le risque d'un conflit majeur n'est pas grand. Nous avons vu des cas comme en Bosnie et dans beaucoup d'autres opérations de maintien de la paix où nous allons dans une région qui ne semble pas poser de risques importants, mais la situation se détériore et les risques sont alors très grands. Une fois que le risque devient tel que l'on craint de voir des Canadiens revenir dans des sacs, tout le monde devient très nerveux et nous décidons que nous ne savons pas ce que nous voulons faire.

Ainsi, si nous allons dans une région ne comportant pas de risques particuliers, comment déterminons-nous la longueur de notre séjour et ce que nous devons faire? Quand décidons-nous que le moment est venu de retirer nos troupes?

[Text]

Mr. Rauf: This is the major challenge that is facing the United Nations and its members states as to how to characterize these new situations of conflict that require intervention by the UN through its peacekeeping operations.

In a sense, it is the task of this committee and the other committee on defence issues to figure out what are the relevant criteria to determine Canadian involvement in UN peacekeeping operations. One criterion one could consider is if one can find ways of resolving the conflict and pulling out of it; one can see the end, rather than throwing troops into a situation such as Bosnia or Somalia and then figuring out where we shall go from there. If better planning was done beforehand to have a defined solution and to have some milestones one could achieve. . . Again, this is more easily said than done.

One of the downsides of the ending of the Cold War is that we are getting into ethnic conflicts that are essentially intra-state conflicts, not inter-state ones, and at that level it is very difficult for the international community to be involved and to resolve those. This is why we're having the paralysis in Rwanda, Somalia, and Yugoslavia.

Mr. Strahl: I agree with you: the criteria for solving that seem to be. . . I don't know if it's impossible, but it seems to be very difficult. Maybe we'll come up with something in the committee.

The other is a larger question, and I'll just throw it out to whoever would like to answer it.

There has been a move or suggestions that the UN should take a more aggressive role in having a stand-by army or a certain amount of peacekeeping force, or whatever you want to call it, at its disposal—a quick, ready-to-go team that Boutros Boutros-Ghali would have at his fingertips to drop into these crisis areas.

• 1100

That comes back to this idea of multilateralism. How much of our own sovereign control over our armed forces do we give up when we take part in these multilateral forces or these UN forces and so on? I'm not sure how much Canadians are willing to just say, you look after these guys and hopefully some of them will come home.

Mr. Morrison: Sir, it's one of the fig leaves of United Nations peacekeeping that countries give up command and control of their forces when they're sent to work with the United Nations. It is a principle to which the United Nations tried to have member countries adhere, but virtually not one has.

We saw the situation develop most explicitly of course in the case of the Italians in Somalia. When the Canadian Armed Forces send people abroad, the commander of the force is given a letter, a terms of reference from the Chief of the Defence Staff, telling the commander what he can do and cannot do.

[Translation]

M. Rauf: Il s'agit là de la principale difficulté que doivent surmonter les Nations Unies et les États membres, à savoir comment caractériser ces nouvelles situations de conflit qui exigent l'intervention des Nations Unies par l'entremise de ses opérations de maintien de la paix.

Dans un sens, le Comité ici réuni et l'autre qui est chargé d'examiner la défense ont pour tâche d'établir les critères pertinents qui permettront de déterminer la participation du Canada aux opérations du maintien de la paix des Nations Unies. L'un des critères dont on pourrait tenir compte c'est si quelqu'un peut trouver des moyens de régler le conflit et de s'en retirer; quelqu'un qui peut prévoir l'aboutissement de celui-ci plutôt que d'envoyer des troupes dans une situation comme celle de la Bosnie ou de la Somalie et de décider ensuite ce qu'il faut faire à partir de là. Si on avait mieux planifié au préalable de manière à disposer d'une solution et de fixer certaines étapes à franchir. . . Une fois de plus, c'est plus facile à dire qu'à faire.

L'un des désavantages de la fin de la Guerre froide est que nous avons affaire à des conflits ethniques qui sont essentiellement internes, et non pas entre États, et qu'à ce niveau il est très difficile pour la communauté internationale d'intervenir et d'y trouver des solutions. C'est la raison pour laquelle nous faisons face à la paralysie au Rwanda, en Somalie et en Yougoslavie.

M. Strahl: Je suis d'accord avec vous : les critères pour résoudre ce qui semble être. . . Je ne sais pas si c'est impossible mais cela semble très difficile. Peut-être que le Comité trouvera une solution.

L'autre question est plus large et je la poserai à quiconque aimerait y répondre.

D'aucuns ont suggéré que les Nations Unies jouent un rôle plus agressif, en disposant d'une armée de garde d'une certaine force de maintien de la paix, ou peu importe comment vous l'appellez — une équipe prête à intervenir rapidement que Boutros Boutros-Ghali aurait à sa disposition pour intervenir dans ces régions de conflit intense.

Cela nous ramène à cette idée de multilatéralisme. Quelle part de contrôle souverain sur nos propres forces armées laissons-nous de côté lorsque nous participons à ces forces multilatérales ou à ces forces des Nations Unies et ainsi de suite? J'ignore combien de Canadiens sont prêts à dire, tout simplement, vous vous occuperez de ces hommes et l'on espère que certains d'entre eux reviendront au pays.

M. Morrison: Monsieur, c'est une des difficultés inhérentes aux opérations de maintien de la paix des Nations Unies: ces pays renoncent au commandement et au contrôle de leurs forces lorsque ces dernières participent à des opérations avec les Nations Unies, mais ce principe auquel l'organisation tente de faire adhérer les pays membres n'a pour ainsi dire aucun succès.

Nous avons vu un exemple plus explicite, bien sûr, dans le cas des Italiens en Somalie. Lorsque les Forces armées canadiennes envoient des troupes à l'étranger, le commandant se voit remettre une lettre du chef d'État-major de la défense, précisant ce qu'il peut faire et ne pas faire.

[Texte]

[Traduction]

In these days of very rapid communications, the commander of a force abroad is never very far away from the decision-making seats here in Ottawa. So national sovereignty is maintained at all times. Indeed, there are many instances of Canadian and other commanders saying with respect to the commander of a United Nations force, I cannot do that, or I cannot do that until I consult with my government.

With regard to a standing army for the United Nations, it has lost a lot of the favour it enjoyed when Mr. Boutros Boutros-Ghali issued his document *An Agenda for Peace* in June 1992. One of the reasons it has fallen into disfavour is exactly the one you've pointed out. When governments thought of the idea of the Secretary-General having an armed force in his hand that he could drop into situations, they began to become alarmed. Canadians would not want the Secretary-General, nor would they want the Security Council, to have the absolute say over what happened to the professional men and women of the Canadian Armed Forces.

I think the way the United Nations is going now is to draw up a list of various countries that would be willing to supply various types of troops in various operations. I think that is the way it will end up.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I see we have a lot of support for that proposal. Mr. Rankin, did you want to briefly comment here?

Mr. Rankin: I think we have to ask a question before we answer that. That is, to what extent is such a shift in United Nations spending required? It will take money away perhaps from the economic, social, cultural, and labour standards spending that already takes place in the United Nations. What kind of message does this send to the world, where we would be looking at a United Nations that sees as a very important role for itself the solution of international problems through force? To what extent can we solve problems through force? Also, more fundamentally, your question is, who decides?

Many of the peace organizations in this country and around the world are extremely concerned about the method of decision-making in the United Nations. Can the Security Council be made more democratic? Several organizations have called for a broadening of the membership of the Security Council. And that itself, there are very many questions. Should each continent be represented? What kinds of levels of economically developed countries should be represented in the Security Council?

The overall trend of increasing disrespect for national sovereignty and self-determination is, I think, fundamentally linked to the proposals that have been made for a military force under the command of the United Nations Secretary-General. I would hate to see the problems of who decides go unaddressed before such a force is established.

• 1105

The Joint Chairman (Senator MacEachen): May I begin by making a comment or raising a question about the description of the potential scenarios of the future.

À l'époque que nous vivons, où les communications sont très rapides, le commandant d'une force à l'étranger n'est jamais bien loin du siège de la prise de décisions à Ottawa. On maintient ainsi en tout temps la souveraineté nationale. En fait, il y a de nombreux cas où des Canadiens et d'autres commandants ont dit au commandant d'une force des Nations Unies: «je ne peux faire cela» ou «je ne peux faire cela tant que je n'ai pas consulté mon gouvernement».

En ce qui concerne une armée de garde pour les Nations Unies, elle n'a plus la popularité qu'elle avait lorsque M. Boutros Boutros-Ghali a publié son document intitulé *Un agenda pour la paix* en 1992. L'une des raisons de cette défaveur c'est exactement celle que je vous ai donnée. Lorsque les gouvernements ont songé à l'idée de confier au secrétaire général une armée qu'il pourrait utiliser à certains moments, ils ont commencé à prendre peur. Les Canadiens ne voudraient pas que le secrétaire général ni le Conseil de sécurité n'ait la haute main sur ce qui arrive aux professionnels des Forces armées canadiennes.

Je crois que ce que font les Nations Unies à l'heure actuelle c'est dresser une liste des divers pays qui seraient prêts à fournir diverses catégories de troupes pour diverses opérations. Je crois que c'est ainsi que les choses finiront.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vois que l'appui ne manque pas pour cette proposition. Monsieur Rankin, auriez-vous un bref commentaire à faire à ce sujet?

M. Rankin: Je crois que nous devons poser une question avant de répondre. Dans quelle mesure un tel changement en matière de dépenses engagées par les Nations Unies s'impose-t-il? On ira chercher cet argent dans les secteurs économique, social et professionnel où les Nations Unies engagent déjà des dépenses. Quel genre de message cela donne-t-il au monde, que les Nations Unies s'accordent comme rôle très important de régler les problèmes internationaux par la force? Dans quelle mesure pouvons-nous régler les problèmes de cette façon? De plus, plus fondamentalement, la question qu'il faut se poser est celle de savoir qui prend la décision?

Nombre d'organismes de défense de la paix dans ce pays et dans le monde se posent de sérieuses questions au sujet de la prise de décisions aux Nations Unies. Peut-on rendre le Conseil de sécurité plus démocratique? Plusieurs organismes ont demandé d'augmenter le nombre de membres du Conseil de sécurité. À cet égard on se pose de nombreuses questions. Chaque continent devrait-il être représenté? Quels sont les pays développés qui devraient être représentés au Conseil de sécurité?

La tendance à la montée de l'irrespect pour la souveraineté nationale et l'autodétermination est, je crois, fondamentalement liée aux propositions qui ont été faites en vue de la mise en place d'une force militaire sous le commandement du secrétaire général des Nations Unies. Cela m'ennuierait de voir établie une telle force avant qu'on ne règle le problème de la prise de décisions.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Puis-je commencer par faire une observation ou par soulever une question au sujet de la description des scénarios possibles pour l'avenir?

[Text]

This morning we're confined to two situations, Korea and the Middle East. On Tuesday we had a round table on Canada and security. One of the panellists spent his whole presentation on Russia as an element in the future security of Canada and the world. I'm following, in a sense, Colonel Henry's example in drawing attention to a security meeting that was held in Munich earlier this year, attended by Chancellor Kohl; the American Secretary of Defence, Mr. Perry, among others; and also by the British Minister of Defence. They came very close to describing a third scenario, namely, the collapse of the reform movement in the Soviet Union and the resurgence of imperialism. If you want to take a look at the report, it's here.

We had a witness last week, Mr. John Ralston Saul, who warned the committee that the end of the Cold War could be a temporary phenomenon. I just make this comment as something I'm thinking about in addition to the two scenarios that have been put forward.

There is a broader question I'd like to put before this group, and that is the call that was evident at the forum on international relations held in Ottawa recently. The call seemed to say we can't do everything, we can't be all things to all people, our resources are limited, we must make hard choices, and we must change some of the things we've been doing. I must say I didn't detect any response to that call in the presentations from Mr. Morrison or Colonel Henry because they both seem to advocate the maintenance of general-purpose armed forces for Canada. That's legitimate, obviously.

We had a presentation on Tuesday that put before the committee a reconfigured Canadian Armed Forces. Maybe I would be permitted, Mr. Chairman, to give a quotation from the paper by Mr. Maurice Archdeacon, as follows:

... we could continue to maintain the general purpose armed forces. . . This implies maintaining our present military commitments to NATO. . . We must ask ourselves, therefore, where the brigade group, the mobile battalion and the 36 aircraft would fight. . . Where would the targets for our aircraft, the CF-18s, be located?

Then he goes on to say we have no submarine threat to Canada. Why do we need to maintain this anti-submarine warfare? There is no bomber threat to Canada, so why do we need this ability of interception?

Mr. Morrison referred to that.

The Group of 21 responded to the call for selectivity by saying what we ought to do is to increase our ground forces; we should reduce the navy, reduce the air force, increase our ground forces by about 22,000, and have a combat-ready ground force to participate in international security operations, including fighting a war, if necessary, with our allies in the defence of common values. I wonder how the panel reacts to this kind of proposal, which seems at least—if it has other pitfalls—to say that Canada should specialize and concentrate and not try to do everything.

[Translation]

Ce matin nous sommes limités à deux situations, la Corée et le Moyen-Orient. Mardi nous avions une table ronde sur le Canada et la sécurité. L'un des membres de cette dernière a consacré tout son exposé à la Russie en tant qu'élément de la sécurité future du Canada et du monde. Je suis, en un certain sens, l'exemple du colonel Henry en attirant votre attention sur une réunion qui a eu lieu à Munich plus tôt cette année et à laquelle ont assisté le chancelier Kohl et le secrétaire américain de la défense M. Perry, parmi d'autres; on y comptait également le ministre britannique de la défense. Ils en sont presque venus à décrire un troisième scénario, à savoir, l'effondrement du mouvement de réforme en Union soviétique et la réapparition de l'impérialisme. Si vous voulez jeter un coup d'oeil sur le rapport, je l'ai ici.

Nous avons entendu un témoin la semaine dernière, M. John Ralston Saul, qui a prévenu le Comité que la fin de la Guerre froide pouvait être un phénomène temporaire. Je fais simplement cette observation pour dire qu'il s'agit là d'une chose à laquelle je pense, en plus des deux scénarios qui ont été présentés.

Il y a une question plus vaste que j'aimerais poser ici, et c'est l'appel qui était émis au cours du forum sur les relations internationales qui a eu lieu récemment à Ottawa. L'appel semblait dire que nous ne pouvons pas tout faire, nous ne pouvons tout faire pour tout le monde; nos ressources sont limitées, nous devons faire des choix difficiles et nous devons changer certaines des choses que nous faisons à l'heure actuelle. Je dois dire que je n'ai décelé aucune réponse à cet appel dans les exposés de M. Morrison ou du colonel Henry parce qu'ils semblent tous deux préconiser le maintien de forces armées polyvalentes pour le Canada. C'est légitime, évidemment.

Nous avons eu un exposé mardi devant ce Comité au sujet de forces armées canadiennes repensées. Peut-être me permettrez-vous, monsieur le président, de vous lire un extrait du document de M. Maurice Archdeacon:

Nous pourrions continuer à maintenir des forces armées polyvalentes. Cela signifie maintenir nos engagements militaires actuels envers l'OTAN. Nous devons toutefois nous demander si le groupe-brigade, le bataillon de la force terrestre et le 36^e escadron combattraient. Où seraient situées les cibles pour les CF-18?

Puis, il continue ainsi: Nous n'avons aucune menace sous-marine au Canada. Pourquoi avons-nous besoin de maintenir cette lutte anti-sous-marin? Il n'y a aucune menace d'attaque de bombardiers au Canada. Pourquoi devons-nous alors conserver cette capacité d'interception?

M. Morrison a fait allusion à cela.

Le Groupe des 21 a répondu à l'appel de sélectivité en disant que ce que nous devrions faire c'est augmenter nos forces terrestres. Nous devrions diminuer la force maritime et la force aérienne, mais accroître d'environ 22 000 nos forces terrestres de manière à ce qu'elles soient prêtes au combat, prêtes à participer à des opérations de sécurité internationale, y compris à une guerre, au besoin, avec nos alliés, pour la défense de nos intérêts communs. Je me demande de quelle manière le groupe réagit à ce genre de proposition, qui semble à tout le moins—si elle a d'autres failles—dire que le Canada devrait se spécialiser et concentrer ses efforts et ne pas essayer de faire tout en même temps.

[Texte]

[Traduction]

• 1110

Mr. Regehr: Thank you very much, Senator. I intervene to underscore much of what you have been saying. When we think about the scenarios in the future, the kinds of circumstances in which Canada has to have the capability to intervene, we need to look a bit more immediately. We need to look at Rwanda. How can we make an effective contribution to this crisis that is happening now, not one we are trying to envision or build a scenario around?

I haven't been to Rwanda, but I have been to the war zone in southern Sudan recently and other parts of Africa. I, too, have been in situations in which I have been asked to defend Canada's cut-back in overseas development assistance to Africa, the poorest of the poor. I have seen the people in the refugee camps whose daily lives, whose immediate security interests, are deeply threatened by a change in Canadian policy. I am embarrassed by that the way that Mr. Henry says he is embarrassed by the lack of a capacity.

We have very difficult choices to make. Influence in the international community is not defined by Kuwaiti ads in *The New York Times*. The current military requirements of Canada are not defined by Normandy. This is no disrespect to the people who fought and died in Normandy, but those are not the needs that define today's purposes.

Today's requirements are defined by the village of Ler in the Upper Nile of southern Sudan, and in Rwanda. That is where the crisis is. In Somalia there are instances when there is a need for a military capability to protect a vulnerable people there, in dangerous situations where there is a need for some kind of capacity to operate in that environment. We need to have our planning defined by those circumstances that are real and knowable to us today.

Mr. Henry: I thank Senator MacEachen for giving me the opportunity to talk a bit about the longer-range scenarios.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I hope you do it briefly because I have about 8 people, and we have 45 minutes left.

Mr. Henry: Yes, I will.

Certainly the longer-range aims of Russia and Germany are a concern. At the other end of the world, the longer-range aims of China, Japan, India and Russia are a concern.

As for Mr. Archdeacon's presentation, what bothers me in general about the pitch they are making is that there are a very large number of ambiguities in it with respect to exactly what Canada would be doing in a given situation. Some of them were covered in this last exchange to my right. I say "ambiguous"; I think the people in that group would like to be, if I may say it, a little bit pregnant. You can't do that. You are either committed to something or you are not committed. You cannot go in a little bit and then draw back.

M. Regehr: Merci beaucoup, sénateur. J'interviens pour appuyer presque tout ce que vous avez dit. Lorsque nous pensons aux scénarios de l'avenir, les circonstances dans lesquelles le Canada doit être en mesure d'intervenir, nous devons considérer davantage l'immédiat. Nous devons considérer ce qui se passe au Rwanda. Comment pouvons-nous contribuer de façon efficace à la crise en cours, par opposition à une situation qu'on essaierait d'envisager ou autour de laquelle on tenterait de mettre au point un scénario?

Je n'ai pas été au Rwanda, mais j'ai récemment été dans la zone de combat dans le sud du Soudan ainsi que dans d'autres parties de l'Afrique. Je me suis aussi retrouvé dans des situations où on m'a demandé de défendre les compressions effectuées par le Canada à l'égard de l'aide au développement des pays d'Afrique, les plus pauvres du globe. J'ai vu les gens qui se trouvent dans les camps de réfugiés dont la vie quotidienne, dont la sécurité immédiate, sont grandement menacées par un changement apporté à la politique canadienne. Je suis tout aussi embarrassé par cette question que l'est M. Henry par le manque de capacité.

Nous avons des choix très difficiles à faire. L'influence dans la communauté internationale n'est pas définie par des annonces du Koweït dans le *New York Times*. Les exigences actuelles du Canada en matière de défense ne sont pas définies par la Normandie. Je ne veux pas par là manquer de respect envers ceux qui se sont battus et qui sont morts en Normandie, mais il ne s'agit pas de besoins qui définissent les objectifs d'aujourd'hui.

Les besoins d'aujourd'hui sont définis par le village de Ler dans le Haut Nil dans le sud du Soudan, et au Rwanda. C'est là où sévit la crise. En Somalie, il y a des cas où l'on a besoin d'une force militaire capable de protéger un peuple vulnérable, dans des situations dangereuses où il faut une certaine force pour opérer. Il nous faut planifier en fonction de ces circonstances, qui sont une réalité pour nous aujourd'hui.

M. Henry: Je remercie le sénateur MacEachen de me donner l'occasion de parler un peu des scénarios à plus long terme.

Le coprésident (M. Gauthier): J'espère que vous serez bref parce que j'ai quelques huit personnes sur ma liste et qu'il reste 45 minutes.

M. Henry: Oui, je serai bref.

Les objectifs à plus long terme de la Russie et de l'Allemagne sont assurément un sujet de préoccupation. À l'autre bout du monde, les objectifs à plus long terme de la Chine, du Japon, de l'Inde et de la Russie nous inquiètent aussi.

En ce qui a trait à l'exposé de M. Archdeacon, ce qui m'inquiète en général au sujet de la version qu'ils nous servent c'est qu'elle renferme de nombreuses ambiguïtés en ce qui concerne les mesures que prendrait le Canada dans une situation donnée. Certaines ont été traitées dans le dernier échange à ma droite. Je parle de «d'ambiguïté»; je crois que les personnes qui appartiennent à ce groupe aimeraient, si je peux utiliser cette expression, être un peu enceintes. C'est impossible. Où vous vous engagez complètement ou vous ne vous engagez pas du tout. Vous ne pouvez pas vous engager un peu et vous retirer ensuite.

[Text]

As far as a couple of your specific questions were concerned in relation to Mr. Archdeacon, the CF-18s have already proven their use to Canada in an overseas situation, in the Gulf War. Our anti-submarine capability is proving itself every day in the Adriatic, with the embargo group there. We could go on drawing similar scenarios even in a low-activity situation.

Finally, with respect to the development budget, I would not want the committee to think that the Conference of Defence Associations was sacrificing development to defence. We are not. We are saying we need to do both. If you asked me, I would say our present development budget, which I believe is about 0.37 of 1%, should go up to about 0.7%, which I think is the world standard.

• 1115

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Henry. Senator, did you want to have a closing statement here?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): In the discussion we had with Janice Stein and Maurice Archdeacon they answered a lot of questions and, I thought, became more precise in what they had in mind than had previously been evident, at least to me.

I wonder if Mr. Henry and Mr. Morrison would read that testimony and give us a critique of what they see as the strong points and weak points, because the committee at a certain point will have to deal with this question. Do we recommend a general-purpose armed forces or not? I don't want to prolong it now, but could you read the evidence and give us your considered opinions?

Mr. Henry: If I were able to give the detail of the CDA joint task force proposal—which I am not, but it is in my full text—you would see to some extent we are moving towards the area you're talking about.

The joint task force would be built around a relatively light army brigade with air and sea resources. Its main feature would be its high readiness. It would be able to exist on the modern high-technology battlefield through certain add-ons we would recommend.

Unlike the group Janice Stein belongs to, we would not discard the tanks and heavy artillery. We would keep them here in Canada at a lower state of readiness in case they were needed. One thing I didn't mention about the Sixth Light Division of the French in the Gulf War was after that light organization got there they had to call for a tank battalion from France to support it.

If you read the paper the other day, the Danes are in fact using their Leopard tanks effectively in Yugoslavia—not in an overwhelming manner, but they were useful.

So I think there is some common ground between the two of us.

[Translation]

En ce qui concerne une ou deux questions se rapportant à M. Archdeacon, les CF-18 ont déjà prouvé leur utilité dans une situation outremer, pendant la guerre du Golfe. Notre capacité anti-soumarine fait ses preuves tous les jours dans l'Adriatique, avec le groupe de l'embargo qui s'y trouve. Nous pourrions continuer à bâtir des scénarios semblables même dans une situation de faible activité.

Enfin, en ce qui concerne le budget de développement, je ne voudrais pas que le Comité croit que la Conférence des associations de défense sacrifiait le développement à la défense. Ce n'est pas le cas. Nous disons que nous avons besoin des deux. Si vous me posiez la question, je dirais que notre budget de développement actuel, qui, je crois, est d'environ 0,37 de 1 p. 100, devrait grimper jusqu'à environ 0,7 p. 100, ce que je crois être la norme mondiale.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Henry.

Sénateur, aviez-vous quelque chose à dire pour terminer?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Au cours de la discussion que nous avons eue avec Janice Stein et Maurice Archdeacon, ces derniers ont répondu à un grand nombre de questions et, je crois, ont beaucoup précisé leur pensée par rapport à ce qui était évident auparavant, du moins pour moi.

Je me demande si M. Henry et M. Morrison seraient d'accord pour lire ce témoignage et nous dire ce qu'ils considèrent y être les points forts et les points faibles, vu que le Comité devra à un moment donné aborder cette question. Recommandons-nous des forces armées polyvalentes ou non? Je ne veux pas prolonger davantage la discussion là-dessus, mais pourriez-vous lire les témoignages et nous donner votre avis éclairé?

M. Henry: Si je pouvais vous donner les détails de la proposition du Groupe de travail mixte du Congrès des associations de défense—ce que je ne puis faire ici, mais cela se trouve dans mon texte—vous verriez dans une certaine mesure que nous nous dirigeons vers ce dont vous parlez.

Le groupe de travail mixte serait construit autour d'une brigade d'armée assez légère disposant de ressources aériennes des maritimes. Sa principale caractéristique serait sa grande disponibilité opérationnelle. Il pourrait exister dans le champ de bataille moderne de haute technologie vue qu'on y ajouterait certains éléments que nous recommanderions.

À la différence du groupe auquel appartient Janice Stein, nous n'éliminerions pas les chars d'assaut et l'artillerie lourde. Nous les conserverions au Canada dans un état de préparation moindre au cas où on en aurait besoin. Une chose que je n'ai pas mentionnée au sujet de la sixième division légère des Français pendant la guerre du Golfe c'est qu'après que cette force légère se soit rendue sur place, elle a dû faire appel à un bataillon de chars d'assaut en France pour lui venir en aide.

Si vous avez lu le document l'autre jour, les Danois utilisent en fait leurs chars Léopard efficacement en Yougoslavie—non pas de façon écrasante, mais ils ont été utiles.

Je pense donc que nous nous entendons tous les deux sur certains points.

[Texte]

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): More specifically, Mr. MacEachen has asked if you would review Mr. Archdeacon's testimony and Janice Stein's also and possibly give us your response, Mr. Morrison and Mr. Henry.

I go to Mr. Volpe.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I wonder, Mr. Morrison and Mr. Henry, whether your concept of multilaterals and maintaining many of the international institutions that engage our resources, both on the foreign affairs side and on the defence side, is deeply rooted in the successes—the consequences—we saw in Canada of a colony emerging from the shadow of its mother country and exercising military intervention as an expression of first autonomy and then independence.

Yes? Okay. If the answer to that is yes and it was a valid thing to do after World War I and World War II, is that approach to shaping foreign affairs and maintaining a defence structure and policy still valid 50 or 55 years later?

Mr. Morrison: In August 1914 there was great jubilation in the streets of Canada. There were parades and celebrations held, the bands played—

Mr. Volpe: Mr. Morrison, I don't wish to be rude, but I only have so much time to ask a question. I guess the answer is yes again.

If that is the case, can I go back specifically to you, Mr. Morrison. You are concerned that much of the security problems facing Canada are the implications for foreign affairs considerations posed by the open-door immigration policy we have and the tendency of newer Canadians to bring the internecine warfare from the nations that propelled them to Canada on to the Canadian stage. I think that's what you said. I'm paraphrasing.

• 1120

Are you drawing your evidence from 200 years of history of relations between the English and the French in Canada, or do you have other groups in mind?

Mr. Morrison: No, Mr. Chairman.

Mr. Volpe: Mr. Henry does.

Mr. Henry: I would answer your first question by saying partly. We should not throw the baby of our past out with the bathwater of needful change.

I welcome the opportunity to comment on this because our traditional foreign policy was formed by Messrs. Pearson, Escott Reid, O.D. Skelton and so on in the years when the main focus was to get out from under the British colonial situation. Those men—

Mr. Volpe: Now it's to get away from the American imperialism.

By the end of this century 40% of the population of the world will be resident in two countries—the People's Republic of China and the democratic republic of India—and approximately 70% of the world trade will take place in that

Le coprésident (M. Gauthier): Plus précisément, M. MacEachen vous a demandé si vous vouliez revoir le témoignage de M. Archdeacon et de M^{me} Janice Stein et nous transmettre, si c'est possible, vos réactions, monsieur Morrison et monsieur Henry.

Je passe à M. Volpe.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Je me demande, MM. Morrison et Henry, si votre idée de multilatéralisme et de maintien de nombre des institutions internationales qui engagent nos ressources, tant du côté des Affaires extérieures que de celui de la Défense, repose sur le succès—les conséquences—que nous avons vécu au Canada par une colonie qui émergeait de l'ombre de sa mère patrie et qui exerçait une intervention militaire dans un premier temps pour exprimer son autonomie, puis son indépendance.

Oui? Ça va. Si vous répondez oui à cette question et si c'était une chose valable à faire après la Première Guerre mondiale ainsi qu'après la Deuxième Guerre mondiale, est-ce que cette façon de façonner les Affaires extérieures et de maintenir une structure et une politique de défense est toujours valable 50 ou 55 ans plus tard?

M. Morrison: En août 1914, c'était l'allégresse dans les rues du Canada. Des défilés et des célébrations, des fanfares jouaient. . .

M. Volpe: Monsieur Morrison, je ne veux pas être impoli, mais je dispose d'un temps limité pour poser une question. Je suppose que la réponse est oui, une fois de plus.

Si c'est le cas, puis-je revenir précisément à vous, monsieur Morrison. Vous craignez que la plupart des problèmes de sécurité auxquels fait face le Canada découlent des considérations que pose la politique d'immigration d'ouverture que nous avons et la tendance des nouveaux arrivants d'apporter avec eux les luttes de destruction réciproques qui se livrent dans les pays qu'ils ont quitté pour venir au Canada. Je crois que c'est ce que vous avez dit. Je paraphrase.

Vous appuyez-vous sur les relations pendant 200 ans entre les Anglais et les Français au Canada, ou pensez-vous à d'autres groupes?

M. Morrison: Non, monsieur le président.

M. Volpe: Contrairement à M. Henry.

M. Henry: Je répondrai à votre première question en disant qu'il ne faut pas jeter le bébé de notre passé avec l'eau du bain des changements nécessaires.

Je suis heureux de parler à ce sujet, car notre politique étrangère traditionnelle a été façonnée par MM. Pearson, Escott Reid, O.D. Skelton, etc. au cours des années où l'on s'efforçait surtout de se soustraire au colonialisme britannique. Ces hommes. . .

M. Volpe: Il s'agit aujourd'hui de se soustraire à l'impérialisme américain.

D'ici la fin du siècle, 40 p. 100 de la population mondiale se trouvera dans deux pays—la République populaire de Chine et la République démocratique de l'Inde—et près de 70 p. 100 du commerce mondial se fera dans ce secteur au cours, j'imagine,

[Text]

general area in the course of, I guess, the next 15 years. Is our foreign policy—and, by extrapolation, our defence interests—being guided by the right type of impetus when we look back on the years of Pearson, for whom we have a great deal of respect, or should it be focused in another direction in an effort to foresee where the interests of Canada will be best served? Are we going to continue to maintain institutions and philosophies that are deeply rooted in an age that has gone and has surpassed virtually everybody else?

Mr. Henry: I mentioned that at the beginning of my remarks. I said that our foundation should still be multilateralism but the way in which we implement it needs to be more robust than in the past. I said that I agree with—

Mr. Volpe: But that leads to much more defence spending and much more aggressive military spending. That's the interpretation I took from your presentation. If we are going to be talking about robust, will we shift from a military defence-oriented robustness to a much more aggressive international participation that involves dollars?

Now, I say that because one of you brought up the question about the glory that comes to Canada as a result of military intervention. I might add, as a little bit of a digression, that I only see blood, not necessarily glory. We have tried to substitute the glory with a \$1.2 billion line of credit extended to both Kuwait and Saudi Arabia—two of the poorest nations in the world—in an effort to influence or gain influence in that part of the world. Are you suggesting to me that the \$1.2 billion line of credit is less valuable in terms of having impact and influence in that area of the world than sending over a battalion, a division, a brigade, or a squadron and causing our people to give up something else?

Mr. Henry: No, I say you need all of the above. Again, in my presentation you will see that the CDA, as I've just mentioned, does support an increase in development aid. CDA does not support the glory of war.

Mr. Volpe: I'm sorry, I can't let you off the hook on that. Where do we get the resources? You want to increase the ODA from 0.37 of 1% to a full 0.7 of 1%, but you also want to maintain military spending in a defence budget and to expand it. I want to ask you how, in a time of fiscal constraints, you expect us to make that decision, because this committee has to come up with a recommendation for our ministers, and I'm looking for an answer as to how—

Mr. Henry: My hard recommendation in both cases was to stay the course for the immediate future. I said that once we were past the physical crisis—whenever that occurs and, hopefully, soon—we maintain these other figures—

Mr. Volpe: How can we do that, Mr. Henry, if maintaining the course means that I maintain the expenditures but I don't advance Canadian interests?

[Translation]

des 15 prochaines années. Notre politique étrangère—et, par extrapolation, nos intérêts en matière de défense—ont—ils l'impulsion qu'il faut, qui n'est pas nécessairement celui des années Pearson, pour qui nous avons beaucoup de respect, ou faudrait-il choisir une autre voie pour faire en sorte de servir le mieux possible les intérêts du Canada? Allons-nous continuer à maintenir des institutions et à observer des philosophies profondément enracinées dans une époque dépassée?

M. Henry: J'en ai parlé au début de ma présentation. J'ai dit qu'il faudrait continuer à privilégier le «multilatéralisme», mais d'une manière plus vigoureuse que dans le passé. J'ai dit que j'étais d'accord avec...

M. Volpe: Cela mène toutefois à plus de dépenses militaires et à des dépenses militaires plus agressives. C'est ce que j'ai retiré de votre exposé. Si nous parlons de vigueur, allons-nous passer d'une vigueur axée sur la défense militaire à une participation internationale beaucoup plus agressive qu'il faudra financer?

Si je tiens pareils propos, c'est que vous avez soulevé la question de la gloire qui revient au Canada par suite d'interventions militaires. Je pourrais ajouter, en passant, que je ne vois que du sang, et pas nécessairement de la gloire. Nous avons essayé de remplacer la gloire par une marge de crédit de 1,2 milliard de dollars que nous avons accordés au Koweït et à l'Arabie saoudite—deux des pays les plus pauvres du monde—dans le but d'avoir ou d'obtenir de l'influence dans cette partie du globe. Êtes-vous en train de me dire que la marge de crédit de 1,2 milliard de dollars a moins de valeur en ce qui concerne l'influence que nous pourrions avoir dans cette région du globe que le fait d'y envoyer un bataillon, une division, une brigade ou un escadron et de forcer notre peuple à renoncer à autre chose?

M. Henry: Non, d'après moi, vous avez besoin de tout ce que vous mentionnez. Dans mon mémoire, vous pourrez lire que la CDA, comme je viens de le dire, est en faveur d'une augmentation de l'aide au développement. La CDA ne recherche pas la gloire de la guerre.

M. Volpe: Je suis désolé, mais vous n'allez pas vous en sortir comme cela. Où obtenez-vous les ressources? Vous voulez augmenter l'APD de 0,37 de 1 p. 100 à 0,7 de 1 p. 100, mais vous voulez aussi maintenir l'importance des dépenses du budget militaire voire l'accroître. Permettez-moi de vous demander comment, alors que nous vivons une période de contraintes financières, vous vous attendez à ce que nous prenions une telle décision. Le Comité doit présenter une recommandation aux ministres, et j'aimerais donc savoir comment...

M. Henry: Ce que je recommande dans les deux cas, c'est de suivre le même chemin dans l'immédiat. J'ai dit que lorsque nous aurons dépassé la crise physique—quand cela se produira et, espérons-le, assez tôt—nous maintenons ces autres chiffres...

M. Volpe: Comment pouvez-vous le faire, monsieur Henry, si suivre le même chemin signifie que je maintiens les dépenses, mais que je ne développe pas les intérêts du Canada?

[Texte]

[Traduction]

According to some of the other panellists we've had here so far, one of the interests of Canada has to be that we improve the health of our economy. I think that some of the panellists here today also indicated that the health of the Canadian economy should be first and foremost, but you and Mr. Morrison have tied that to military spending.

• 1125

Mr. Morrison: No, sir.

Mr. Henry: Not military spending alone.

You've mentioned a line of credit to Kuwait. We support that very much. In fact, when I drew up the remarks here initially—and I certainly didn't have time to put them all together—I had mentioned that very line of credit as a desirable way to go. Rather than pure aid, give-away aid, and pure military spending on the one hand, I said that in the middle there is a—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Mr. English.

Mr. English (Kitchener): I'll follow along this line of making choices, because we have heard from numerous witnesses and the matters are complicated. We've also had witnesses who have agreed on certain fundamental questions. Even though at first you talked about a continuum on which you all were placed, you've been pretty far apart in that continuum as you've been talking.

I will throw out a couple of things quickly. Someone mentioned Boutros Boutros-Ghali's *An Agenda for Peace* of June 1992. It seems to have evolved in such a way that we are left with a proposal for stand-by forces to be made available and there will be a list of countries that will be asked and presumably this will be expanded.

Earlier there was Sir Brian Urquhart's proposal for a UN standing army, which of course has been talked about since 1945.

I have a specific question: should Canada take a lead, with like-minded nations, in advancing that proposal? Is that something we should be doing, given our commitment to the UN, which shows up in public opinion polls, etc.?

Mr. Rauf: I agree with you completely. Instead of having our forces committed, a battalion to go to Norway or a brigade group destined to go to NATO in the event of a crisis, these forces should specifically be tasked as contributions to a stand-by UN force—although we need to figure out how decision-making will be made in terms of the military command and control, because, again, I think the members of this committee and all parliamentarians could not be happy if Canadians were inserted in situations over which Canadians themselves did not have any say.

Mr. Morrison: I do not agree with a United Nations standing army that is concentrated in one place under a single commander and under the sole authority of the Security Council or of the Secretary-General.

In January 1992, when the Security Council held its first meeting at the level of head of state in government and issued the call for what resulted in an agenda for peace, France made big headlines by saying it was going to place at the disposal of

Selon certains des autres témoins que nous avons entendus jusqu'à présent, la relance de notre économie représente l'un des intérêts du Canada. Je pense que certains des témoins aujourd'hui ont également indiqué que la santé de l'économie canadienne doit être la toute première priorité, alors que M. Morrison et vous-même établissez un lien entre l'économie et les dépenses militaires.

M. Morrison: Non, monsieur.

M. Henry: Pas aux dépenses militaires seulement.

Vous avez fait mention d'une marge de crédit accordée au Koweït. Nous en sommes en faveur. En fait, lorsque j'ai noté ces remarques initialement—et je n'aurais certainement pas eu le temps de les reconstituer—j'avais dit que prévoir une marge de crédit serait la chose à faire. Au lieu d'apporter une aide pure et simple, donnée en cadeau, et d'affecter des dépenses militaires, j'avais dit qu'il y avait un juste milieu. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Monsieur English.

M. English (Kitchener): Je pense moi aussi qu'il faut faire des choix, étant donné que nous avons entendu beaucoup de témoins et que ces questions sont complexes. Nous avons également entendu des témoins qui sont d'accord sur certaines questions fondamentales. Même si au départ vous parlez d'un continuum, vous êtes loin d'être prêts l'un de l'autre.

Permettez-moi de mentionner rapidement une ou deux choses. Quelqu'un a parlé de l'*Agenda pour la paix* de juin 1992 de Boutros Boutros-Ghali. Il semble qu'il ait évolué d'une telle façon qu'il est maintenant proposé de prévoir des forces en attente et de demander à plusieurs pays d'y participer. Il se peut également que ces forces prennent de l'expansion.

Plus tôt, sir Brian Urquhart avait proposé une armée NU permanente, dont on parle bien entendu depuis 1945.

J'ai une question précise à poser: le Canada devrait-il donner l'exemple et, avec des pays pensant comme lui, appuyer une telle proposition? S'agit-il d'une option que nous devrions privilégier, compte tenu de notre engagement envers les NU, compte tenu des sondages d'opinion, etc.?

M. Rauf: Je suis complètement d'accord avec vous. Au lieu d'engager nos forces, d'envoyer un bataillon en Norvège ou un groupe de brigade à l'OTAN en cas de crise, ces forces devraient être spécifiquement affectées à une force NU en attente—même s'il faudra savoir qui prendra les décisions—je veux parler du commandement et du contrôle militaire—, parce que, là encore, je ne pense pas que les membres du Comité et l'ensemble des parlementaires seraient heureux de savoir que des Canadiens se retrouvent dans des situations où le Canada lui-même n'a pas son mot à dire.

M. Morrison: Je ne suis pas d'accord avec l'idée d'une armée permanente des Nations Unies qui se retrouve dans un seul endroit sous un seul commandant et sous la seule autorité du Conseil de sécurité ou du Secrétaire général.

En janvier 1992, lorsque le Conseil de sécurité a tenu sa première séance des chefs d'État, à l'origine de l'*Agenda pour la paix*, la France a fait les manchettes des journaux en déclarant qu'elle allait mettre à la disposition des Nations Unies

[Text]

[Translation]

the United Nations 1,000 soldiers, which could be doubled to 2,000 in two weeks. There were great headlines about this wonderful French offer and innovation being something other countries should follow.

When you read the fine print, first it said that France would not do this unless the military staff committee as envisaged in the charter were put into life, thereby giving them the direct control over these forces. Second, France was doing something that Canada has been doing since the mid-1950s. Since the mid-1950s Canada has had a formed unit and hundreds of observers constantly on notice, with medical documentation and all that sort of thing all done, ready to go in the service of the UN. So in that way Canada has already taken the lead. Indeed, I suggest that if other countries in the world would do what we did in regard to putting troops on stand-by, then the situation would be much easier.

Mr. Regehr: I agree that the maintenance of stand-by forces specifically assigned to UN roles is appropriate. It begs the question of what are the conditions under which they would be deployed and Canada would grant permission for their deployment. That we can influence most clearly by the nature of the troops who are put on stand-by and given that assignment. The nature of the troops should be those kinds of troops who have a capacity to operate effectively in consent-based peacekeeping operations and in the low-intensity combat situations where Canadians can bring protection to vulnerable civilians.

Mr. English: Changing to another area, the previous panel had all agreed we should remain within NATO. In your case there has been some ambiguity, and I think Mr. Rankin does not agree.

Given our current commitment to NATO, which is considerably less full than it was before, would you agree that Canada should continue its NATO commitment? Mr. Rauf seemed to say NATO if necessary, but not necessarily NATO. I wonder if you would clarify the situation.

If we are in our current situation—we've withdrawn from Germany—then is there a point to Canada remaining in NATO? Does it gain us—to use Mr. Henry's terms—a seat at the table, which is worth at least something, or would it be better to focus our efforts elsewhere?

• 1130

Mr. Rauf: As to this whole question of Canada having a seat at the table and having purchased it as a result of having Canadians in Europe, that situation has passed. We can still have a seat at the table. We should ensure that article 2 of the North Atlantic Treaty, which was essentially inserted at the behest of Canada for the alliance to be more of a political and economic alliance, is the area Canada should stress.

We should stop our infrastructure payments to NATO, which take up to \$400 million a year from the Canadian taxpayer for the building of infrastructure in Europe, when the Europeans themselves—

1 000 soldats, et que ce chiffre pourrait être doublé en l'espace de deux semaines. Cette merveilleuse offre de la France a fait les manchettes; il s'agissait d'une innovation que d'autres pays devaient adopter.

Lorsque vous lisez cette proposition de plus près, vous vous rendez compte tout d'abord que la France n'y donnerait pas suite à moins que le Comité d'état-major prévu par la charte ne soit créé, ce qui lui permettrait de contrôler directement ces forces. Deuxièmement, la France ne faisait qu'imiter le travail du Canada depuis le milieu des années cinquante. En effet, le Canada a constitué une unité et regroupé des centaines d'observateurs qui sont constamment sur un pied d'alerte, qui disposent de toute la documentation médicale, etc.; et qui sont prêts à répondre à l'appel des NU. Le Canada a donc en quelque sorte déjà donné l'exemple. En fait, je pense que la situation serait beaucoup moins tendue si d'autres pays imitaient le Canada et prévoyaient des troupes en attente.

M. Regehr: Je suis d'accord pour dire que les forces en attente qui répondraient à l'appel des NU représentent une solution appropriée. Cela élude la question relative aux conditions dans lesquelles elles seraient déployées et si le Canada donnerait l'autorisation d'un tel déploiement. Nous pouvons avoir notre mot à dire selon la nature des troupes en question. Ces troupes devraient avoir la capacité de fonctionner efficacement dans le cadre d'opérations de maintien de la paix acceptées par les parties en cause ainsi que dans des situations de combat de faible intensité où les Canadiens peuvent assurer la protection des civils vulnérables.

M. English: Pour passer à un autre sujet, le groupe précédent a convenu que nous devrions rester au sein de l'OTAN. Dans votre cas, j'ai noté quelques ambiguïtés, et je pense que M. Rankin n'est pas d'accord.

En raison de l'engagement actuel que nous avons envers l'OTAN, qui est considérablement moins important que précédemment, pensez-vous que le Canada devrait maintenir son engagement envers l'OTAN? M. Rauf semble dire envers l'OTAN, si nécessaire, mais pas nécessairement envers l'OTAN. Pourriez-vous m'éclairer à ce sujet?

Compte tenu de la situation actuelle—nous nous sommes retirés de l'Allemagne—vaut-il la peine que le Canada reste membre de l'OTAN? Cela nous donne-t-il—pour reprendre l'expression de M. Henry—une place à la table des négociations, ce qui vaut quelque chose, ou bien vaudrait-il mieux concentrer nos efforts ailleurs?

M. Rauf: Le fait que le Canada ait une place à la table sous prétexte que des Canadiens se trouvaient en Europe, ne tient plus. Nous pouvons toujours avoir une place à la table. Le Canada devrait souligner l'importance de l'article 2 du Traité de l'Atlantique Nord, qui a été inséré sur l'ordre du Canada essentiellement pour que l'Alliance soit davantage politique et économique.

Nous devrions cesser de verser à l'OTAN nos paiements d'infrastructure, qui représentent jusqu'à 400 millions de dollars par an pour les contribuables canadiens pour l'édification de l'infrastructure en Europe, alors que les Européens eux-mêmes...

[Texte]

Mr. English: If article 2 never worked before, why should it work now?

Mr. Rauf: Because the context is now different. The primary military task for which NATO was created no longer exists. Therefore, the primary rationale for NATO to exist as a military alliance is no longer there. Therefore, the option is to hang onto NATO rather than disband it and go with something else. One may accept the argument that NATO does have a certain international military staff, a command and control structure, common training, and so on, and that it's worth preserving because we do not know what uncertainties lie ahead. Yet, at the same time, we need to change the focus of the alliance away from a military alliance and into something else.

Mr. Henry: The Conference of Defence Associations certainly believes Canada should continue its participation in NATO at roughly the same level in which we participate now. In fact, one of the missions of our joint task force proposal would be to fulfil our NATO commitment.

Mr. Rauf said the military threat for which NATO was founded no longer exists. That is certainly true, but I would question whether or not all threats have disappeared from the European theatre, or related theatres, particularly with respect to the unknowns of the future.

One thing we have to remember is that NATO is the only defensive alliance in the world that works. It has forces, a command structure, and a political forum in which to act quickly. Although it has taken a certain number of criticisms for what has happened in the Balkans, I ask you to please remember this. We are looking at supertankers in the water when we talk about multinational, international fora. It's like trying to turn a supertanker when you impose change.

Look at what NATO has done, for example, in the Balkans. It has provided a headquarters, a naval task force, and air cover. These are quite reasonable achievements.

Before we back out of this and—to use another analogy—shoot ourselves in the foot, we should think very carefully.

Mr. English: We talked about the national interest and you gave us Mr. Volpe's column in which he asked Canada to define its values and why it remains committed to areas.

Mr. Volpe spoke earlier about southeast Asia and east Asia, where he said 70% of the world trade would be and where the fastest-growing economies are. He was arguing that Canada has an interest there.

Mr. Regehr talked about an interest in Africa. He said our interests are there because of the humanitarian values we express there.

You made the point very strongly and eloquently about the way we asserted our common values, or at least part of our population's common values, in 1914 and in 1939. Are our values and interests so closely linked with those of Europe today that they require a scale of commitment toward Europe, at the price of the kind of commitments to the things Mr. Regehr spoke about or the things Mr. Volpe spoke about earlier?

[Traduction]

M. English: Si l'article 2 n'a jamais fonctionné, pourquoi fonctionnerait-il maintenant?

M. Rauf: Parce que le contexte a changé. La première fonction militaire pour laquelle l'OTAN a été créée n'existe plus. Par conséquent, la raison d'être de l'OTAN en tant qu'alliance militaire n'est plus. Nous avons donc le choix de garder l'OTAN ou de la démanteler et de passer à autre chose. On pourrait accepter l'argument voulant que l'OTAN soit dotée d'un personnel militaire international, d'une structure de commandement et de contrôle, qu'elle assure une formation commune, etc., et qu'il vaudrait la peine de conserver tout cela, car nous ne sommes pas sûrs de ce qui nous attend dans l'avenir. Pourtant, nous avons en même temps besoin de changer l'orientation de l'Alliance, qui devrait délaissier son rôle militaire et passer à autre chose.

M. Henry: La *Conference of Defence Associations* est convaincue que le Canada devrait continuer à participer à l'OTAN à peu près au même degré qu'actuellement. En fait, une des propositions de notre groupe de travail mixte devrait souligner l'importance de notre engagement envers l'OTAN.

D'après M. Rauf, la menace militaire à l'origine de la création de l'OTAN n'existe plus. C'est certainement vrai, mais je me demande si toutes les menaces ont disparu du théâtre européen, ou de théâtres connexes, en raison, notamment, des inconnus de l'avenir.

Il ne faut pas oublier que l'OTAN est la seule alliance de défense du monde qui porte fruit. Elle a des forces et une structure de commandement à sa disposition et sert de tribune politique qui permet d'agir rapidement. Bien qu'elle ait fait l'objet de plusieurs critiques à propos de ce qui s'est passé dans les Balkans, je vous demande de ne pas oublier ceci. Nous parlons ici de tribune multinationale, internationale et, tout comme des supertankers, ce n'est que très lentement que l'on peut leur faire changer de direction.

Regardez, par exemple, les réalisations de l'OTAN dans les Balkans. Elle a fourni un quartier général, un groupe naval et une couverture aérienne. Ce sont des réalisations tout à fait bien.

Avant de sortir de l'OTAN et—pour utiliser une autre analogie—de se tirer dans le pied, nous devrions y réfléchir à deux fois.

M. English: Nous avons parlé de l'intérêt national et vous nous avez remis l'article de M. Volpe dans lequel il demande au Canada de définir ses valeurs et aussi d'expliquer pourquoi il maintient son engagement dans certaines régions.

M. Volpe a parlé plus tôt de l'Asie du Sud-Est et de l'Est asiatique où, d'après lui, 70 p. 100 des échanges mondiaux vont se dérouler et où se trouvent les économies dont l'expansion est la plus rapide. Il prétend que le Canada a un intérêt dans ces régions du globe.

M. Regehr a parlé d'un intérêt en Afrique. D'après lui, nous y avons des intérêts en raison du rôle humanitaire que nous y jouons.

Vous avez dit ce que vous aviez à dire avec force et éloquence à propos de la façon dont nous avons affirmé nos valeurs, ou, à tout le moins, les valeurs de la majorité des Canadiens en 1914 et en 1939. Nos valeurs et nos intérêts sont-ils si étroitement liés à ceux de l'Europe d'aujourd'hui qu'ils exigent un degré d'engagement envers l'Europe, au prix du genre d'engagement envers ce dont M. Regehr ou M. Volpe ont parlé?

[Text]

[Translation]

Mr Morrison: Our commitment to NATO these days is basically membership, paying dues, and maintaining Canadian air personnel at the AWACS base in Geilenkirchen. The brigade group that Canada has slated for service abroad is for service abroad anywhere, not specifically to NATO, and will be available to NATO if it is not deployed elsewhere. So I would think our commitment to NATO remains unchanged, but in terms of the scale of that commitment, I think it's pretty well reached the minimum.

• 1135

Mr. Rankin: NATO continues to constitute a large portion of our defence budget commitments despite the fact that we have physically removed our forces from Europe. I think we do need, however, to go beyond the NATO structure. The purpose for which NATO was created has disappeared and we need to turn our attention to the real urgent problems of the day.

I'd like to note a trend within Europe itself of military unification distinct from NATO, the fact that the Western European Union has met. Originally it resurfaced at the time of the Gulf crisis and the Gulf War and proposed different solutions to those of NATO. It recently set up its own headquarters and military planning staff separate from NATO in Brussels and is considering proposals for a joint brigade in a Western European Union rapid deployment force.

The final communiqué of NATO's meeting in January 1994 referred to the WEU no less than 20 times. This is another reason perhaps why the unification processes within Europe may be under some pressure at this time and it's another dangerous—it could result in increased military rivalry. We have to deal with the problem of military alliances *per se*. We stand for the dissolution of all military alliances. Thank you.

Senator Andreychuk (Regina): I just want to go on the record to say I think Dieppe and Kuwait and anywhere else our forces have served are instructive to us and certainly not irrelevant to our debate today. My understanding previously was that we entered these situations because we felt as a country, as a principle, that everyone had a role in participating in international peace, if I can call it that, or solving international conflicts and problems. I don't think that's changed.

I think there's a moral responsibility for Canada to be involved. My dilemma, however, is when we don't know where the known threats are coming from today, when we don't know the known structures that will deal with them, how does Canada formulate its policy? In other words, if I may say so, we know the Cold War is over but we don't know what is replacing it.

We keep talking about real and knowable situations but we really don't know what they are, because no one anticipated Bosnia in the form that it's developed, nobody anticipated Rwanda at this point or, for that matter, Somalia, which is one of my spheres of preoccupation. We don't know where we're going as a world community and we don't know the structures. How does Canada form its defence policy against that backdrop, when in fact I hear answers to the effect that we should have an

M. Morrison: Actuellement, notre engagement envers l'OTAN se résume à y adhérer, à payer nos cotisations et à avoir des militaires de l'aviation canadienne à la base AWACS de Geilenkirchen. Le groupe brigade que le Canada a prévu pour l'étranger peut être envoyé n'importe où, et ne pas être affecté à l'OTAN en particulier; il pourra toutefois être mis à la disposition de l'OTAN s'il n'est pas déployé ailleurs. Je pense donc que notre engagement envers l'OTAN doit rester le même, mais il me semble qu'il a atteint son minimum.

M. Rankin: L'OTAN continue à représenter une partie importante de nos engagements budgétaires militaires, bien que nous ayons physiquement retiré nos forces de l'Europe. Je pense qu'il faut toutefois aller au-delà de la structure de l'OTAN. Le but pour lequel l'OTAN a été créé a disparu et nous devons maintenant prêter notre attention aux problèmes véritablement urgents d'aujourd'hui.

J'aimerais souligner une tendance qui se dégage de l'Europe elle-même, soit l'unification militaire distincte de l'OTAN; je veux parler de l'Union de l'Europe occidentale. À l'origine, elle a refait surface au moment de la crise du Golfe et de la guerre du Golfe et a proposé des solutions différentes de celles de l'OTAN. Elle a récemment établi son quartier général et son personnel de planification militaire, distincts de l'OTAN, à Bruxelles, et elle examine des propositions relatives à une brigade mixte au sein d'une force de déploiement rapide de l'Union de l'Europe occidentale.

Le communiqué final de la séance de janvier 1994 de l'OTAN faisait mention de l'UEO pas moins de 20 fois. C'est peut-être une autre raison pour laquelle les processus d'unification au sein de l'Europe subissent certaines pressions en ce moment et cela représente un autre danger—cela pourrait entraîner une rivalité militaire accrue. Nous devons régler le problème intrinsèque des alliances militaires. Nous sommes en faveur de la dissolution de toutes les alliances militaires. Merci.

La sénatrice Andreychuk (Regina): J'aimerais que mes propos soient consignés: je pense que Dieppe et le Koweït, ainsi que tout endroit où ont servi nos forces, nous sont instructifs et ont certainement trait à notre débat d'aujourd'hui. Je pensais auparavant que nous nous retrouvions dans ces situations parce qu'en tant que pays, par principe, nous sentions que tout le monde avait un rôle à jouer pour la paix internationale, si je peux l'appeler ainsi, ou pour résoudre les conflits et les problèmes internationaux. Je ne pense pas que les choses aient changé.

Je pense que le Canada a la responsabilité morale de participer. Mon dilemme, toutefois, est le suivant: comment le Canada peut-il formuler sa politique s'il ne sait pas d'où arrivent les menaces aujourd'hui, s'il n'est pas au courant des structures mises en place pour y faire face? En d'autres termes, si je puis m'exprimer ainsi, nous savons que la Guerre froide est terminée, mais nous ne savons pas ce qui l'a remplacé.

Nous ne cessons de parler de situations réelles et connues, mais nous ne savons pas vraiment ce qu'elles sont, parce que personne n'avait prévu le problème de la Bosnie tel qu'il a surgi, personne n'avait prévu le problème du Rwanda ou même de la Somalie, pays qui m'intéresse tout particulièrement. Nous ne savons pas où nous allons en tant que collectivité mondiale et nous ne connaissons pas les structures. Comment le Canada forme-t-il sa politique de

[Texte]

international force given to the UN. We're not sure how the UN is going to compose itself.

I'd like someone to respond to that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, I see five hands raised. I'll take Mr. Henry briefly and then go to Mr. Rauf.

Mr. Henry: Very, very briefly, I will just return to my analogy of the fire brigade. The firemen out there today make an assessment of what fires could occur and what they would have to do to put them out. I would say the same thing as far as Canada's contributions are concerned. We put together a general-purpose force of a size we can afford and then we use it wherever it is necessary.

Mr. Rauf: One of the areas in which Canada can contribute is help in bringing conflict resolution to those areas that need it. Over the past two or three years Canada was engaged in what's known as the north Pacific cooperative security dialogue, which has led to the southeast Asian nations now formally discussing security issues.

Countries like Japan and Korea are also beginning to talk about how to deal with security in their region now that the Soviet Union is no longer there and the United States is withdrawing. This is bringing Canadian strengths of multilateralism, dialogue, and conflict resolution to the tables.

• 1140

Our centre is working under a contract with the Department of Foreign Affairs to do the same between India and Pakistan, which, after the Middle East, is perhaps one of the areas of greatest military threat in terms of a nuclear confrontation between those two countries.

Similarly there are other things we can do in Africa and in Latin America. Again, these are non-military strengths that Canada can bring to bear. We have a successful record at the UN, at NATO, at the Conference on Security and Cooperation in Europe, Commonwealth, la Francophonie and so on.

I'll keep my comments to that at the moment.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Morrison, did you want to reply?

Mr. Morrison: I think, Senator, when you don't know what the threats are, when you don't know where the country may decide to deploy its resources, that is the case, when you build up a general-purpose combat force, not that it can take part in every instance but might be able to take part in the majority of the situations in which the Canadian government would want to contribute.

Mr. Regehr: Very briefly, I think the insecurity is not such a mystery. I think we do know where the threats to security are. The threats to security are not immediate military threats to Canada; they are threats to an international order, and we know the places. We even know the names of the warlords in many of them; we know where they are.

[Traduction]

défense dans un tel contexte, alors qu'en fait j'entends dire qu'il faudrait prévoir une force internationale pour les NU. Nous ne savons pas précisément comment les NU vont évoluer.

J'aimerais une réponse.

Le coprésident (M. Gauthier): Cinq personnes lèvent la main. Je vais d'abord accorder la parole brièvement à M. Henry avant de passer à M. Rauf.

M. Henry: Très très brièvement, je vais reprendre ma comparaison avec les pompiers. Aujourd'hui, les pompiers évaluent les risques d'incendie et la façon de les éteindre. Je dirais que la même chose s'applique aux contributions du Canada. Nous mettons sur pied une force générale dont l'importance correspond à ce que nous pouvons nous permettre et nous l'utilisons chaque fois que nécessaire.

M. Rauf: La résolution de conflits dans les régions qui en ont besoin correspond certainement à l'un des domaines dans lesquels le Canada peut jouer un rôle. Au cours des deux ou trois dernières années, le Canada a participé à ce que l'on appelle le dialogue sur la sécurité coopérative dans le Pacifique Nord, dialogue qui permet aujourd'hui aux pays du Sud-Est Asiatique de débattre officiellement des questions de sécurité.

Des pays comme le Japon et la Corée commencent également à parler des questions de sécurité dans leur région, maintenant que l'Union soviétique n'y est plus et que les États-Unis se retirent. Les points forts du Canada en matière de «multilatéralisme», de dialogue et de résolution de conflits sont maintenant à l'ordre du jour.

Notre centre travaille à contrat avec le ministère des Affaires étrangères pour faire la même chose entre l'Inde et le Pakistan qui, après le Moyen-Orient, représentent l'un des secteurs où la menace militaire est la plus grande puisqu'il y a risque de confrontation nucléaire entre ces deux pays.

Nous pouvons également faire d'autres choses en Afrique et en Amérique latine. Il s'agit là encore de points forts non militaires que le Canada peut mettre sur la table. Nous avons un bon dossier aux NU, à l'OTAN, à la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, au Commonwealth, au sein de la Francophonie, etc.

Je m'arrêterai là pour l'instant.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Morrison, voulez-vous répondre?

M. Morrison: Je pense, madame la sénatrice, que lorsqu'on ne connaît pas les sources des menaces, lorsqu'on ne sait pas où le pays peut décider de déployer ses ressources; lorsqu'on constitue une force de combat général, on ne peut pas s'attendre à ce qu'elle joue un rôle dans tous les cas, mais elle pourrait parfaitement prendre part à la plupart des situations auxquelles le gouvernement canadien voudrait contribuer.

M. Regehr: Très brièvement, l'insécurité n'est pas un si grand mystère à mon avis. Je pense que nous savons où se trouvent les menaces à la sécurité. Les menaces à la sécurité ne sont pas des menaces militaires immédiates pour le Canada; il s'agit de menaces à l'ordre international et nous savons où elles se manifestent. Nous connaissons même le nom des seigneurs de guerre dans de nombreux cas; nous savons où ils sont.

[Text]

The question that comes to us is this: how do we spend our security dollar so that Canada can most effectively respond to those situations?

Mr. Rankin: It is possible to make an objective assessment about the real threat to sovereignty self-determination, about the extent of the violations of international law that are taking place today. By no means have they reached the scale, for example, they were at before the Second World War. We're not at that stage at this time where there is need for a collective response involving huge sums of military spending and so on.

The real threats that most people perceive in the world today, in this globe of over 5 billion people, are mainly social and environmental threats to our security. This speaks a lot to how Canada should earn its place as a leader among nations, and in what areas. We need to look at the real processes and real laws of development in the world economy, at how to promote peaceful relations among countries. Free trade could be considered a policy of peaceful relations among the most important trading countries in the world.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Rankin, could I ask you to be very brief, sir? I don't want you to repeat yourself.

Mr. Rankin: Even within this realm of free trade is increasing rivalry. How do you cut down on that?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But the question by the senator was how one anticipates those hot points. How could you or I anticipate what is happening in Rwanda, where more people were killed in the last two weeks than were killed in the last two world wars in Canadian involvement. That's the real thing. We cannot, I don't think, at this time overlook the fact that there have been some atrocities in world spots that really bother me and bother a lot of Canadians.

Mr. Regehr: I think we don't anticipate that in April 1994 Rwanda is going to explode, but we do anticipate that Rwanda is in trouble. There were warnings from NGOs in Somalia in the mid-1980s—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There was Burundi—

Mr. Regehr: Burundi and so forth, so we know where the trouble spots are. We don't know how to generate appropriate reactions.

Senator Andreychuk: I just want to go on the record—that's the whole point. It's not identifying the would-be scenarios; it's identifying Canada's response. And that's the dilemma. We can talk all we want across this panel about the hot spots. We have Boutros Boutros-Ghali today begging for resources into Rwanda because the UN is pulling out and the regional mechanism isn't ready to go in. Is this the kind of world we're heading to? I think that's the debate, and the fundamental principle that was answered at Dieppe and is being asked and should be answered today.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Good comment. Mr. Graham.

[Translation]

La question qui se pose est la suivante: comment dépenser notre budget de sécurité pour que le Canada puisse réagir de manière efficace à de telles situations?

M. Rankin: Il est possible de faire une évaluation objective de la menace réelle à la souveraineté, à l'autodétermination; d'évaluer le degré des violations du droit international qui existent aujourd'hui. Ces menaces n'ont pas atteint le degré enregistré avant la Deuxième Guerre mondiale. La situation actuelle ne nécessite pas une réponse collective entraînant d'énormes dépenses militaires, etc.

Les véritables menaces que la plupart des gens perçoivent dans le monde aujourd'hui, sur notre terre de plus de cinq milliards d'habitants, sont essentiellement de nature sociale et environnementale. Cela démontre clairement la façon dont le Canada devrait s'imposer comme leader et où il devrait le faire. Nous devons nous préoccuper des véritables processus et lois du développement de l'économie mondiale ainsi que de la façon de promouvoir des relations pacifiques entre les divers pays du monde. Le libre-échange pourrait être considéré comme une politique de relations pacifiques entre les pays du monde les plus importants en matière de commerce.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Rankin, pourrais-je vous demander d'être très bref, monsieur? Je ne veux pas que vous vous répétiez.

M. Rankin: Même dans le cadre du libre-échange, la rivalité ne cesse de croître. Comment la diminuer?

Le coprésident (M. Gauthier): La sénatrice vous a demandé comment prévoir les points chauds. Comment auriez-vous pu ou aurai-je pu prévoir ce qui se passe au Rwanda, où plus de gens ont été tués au cours des deux dernières semaines que de Canadiens n'ont été tués au cours des deux dernières guerres mondiales. C'est là le véritable problème. Je ne pense pas que nous puissions en ce moment oublier que des atrocités ont été commises et qu'elles me préoccupent comme elles préoccupent beaucoup de Canadiens.

M. Regehr: Nous ne pouvions pas prévoir qu'en avril 1994 le Rwanda allait exploser, mais nous pouvions prévoir que des problèmes se posaient dans ce pays. Des ONG en Somalie nous avaient avertis dès le milieu des années quatre-vingt. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Il y a aussi le Burundi. . .

M. Regehr: Le Burundi, etc.; nous savons donc où se trouvent les points chauds. Nous ne savons pas comment réagir de façon appropriée.

La sénatrice Andreychuk: Je veux simplement que mes propos soient consignés au procès-verbal—j'y tiens. Il ne s'agit pas de déterminer les scénarios éventuels; mais de déterminer la réaction du Canada. C'est là le dilemme. Nous pouvons parler ad nauseam des points chauds. Aujourd'hui, Boutros Boutros-Ghali nous supplie d'envoyer des ressources au Rwanda, parce que les NU se retirent et que les mécanismes régionaux ne sont pas en place. L'avenir est-il à cette image? Je pense que tel est le débat, le principe fondamental auquel une réponse a été apportée à Dieppe et auquel il faudrait répondre aujourd'hui.

Le coprésident (M. Gauthier): Bonne remarque. Monsieur Graham, s'il vous plaît.

[Texte]

[Traduction]

• 1145

Mr. Graham (Rosedale): My question relates to the need for a military capacity or capability to enable Canada to advance its other foreign policy goals. You might liken life to a multidimensional chess, checker or even poker game, where you need to have chips on the table in order to play on different levels.

As I understand the panel, Mr. Morrison and Mr. Henry are telling us that without our military capacity as defined in the traditional sense, we are not going to be able to influence our other important foreign policy goals. I see the panel dividing. Mr. Regehr and Mr. Rankin are saying we're living in a new world with the African scenario and ODA. Mr. Rankin might say our environmental contribution would be able to advance us.

Let me get back to Mr. Morrison and Mr. Henry. I don't like the Kuwait example you gave us very persuasive. I don't see what the Canadian strategic interest was in Kuwait to begin with. If you were from Newfoundland or Calgary you might say maybe our interest was to see the oil shut off in the Middle East for while so we could sell more oil ourselves. Without getting too hard-nosed about what our interests are, can you give us some specific examples?

A European politician told me awhile ago that because we were reducing our military capacity in NATO maybe we would lose our seat at the G-7 table. Is this what you're telling us? Will our role in the World Trade Organization, our role as a member of NAFTA and our role in advancing Canada's economic interests not be feasible if we don't have a traditional full-blown military capacity such as you define?

Can't we make a persuasive case like Mr. Rankin has made and tell the world community everybody can't participate in everything? As Mr. Volpe has persuasively put before the committee today, we must make selections. We are moving into a new world where environment might be just as important a strategic global goal for security as something else. The fact that we were able to send our fire-fighters to put out the fires in Kuwait may have made a much contribution in the end to the resolution of that problem as anything else.

I suggest you are pushing us into far too much of a one-dimension, old-fashioned world. I would like your reaction to that with specific examples of where you say you can give us evidence that we are not going to be able to function properly in other multilateral institutions because we lack the military capacity you speak of.

Mr. Morrison: Far be it from me to try to push a senator or a member of Parliament in any direction. I am here today merely to—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Such humility.

Mr. Graham: We're all flotsam and jetsam on the same sea. We're just old breezes blowing.

Mr. Morrison: I'm not sure I said Canada should possess a full-blown military force. Of course, Canada does not possess and far from possessing a full-blown military force. It has been many decades since Canada has had what anyone would call a full-blown military force, at the very low end of the full-blown military force spectrum of definition.

M. Graham (Rosedale): Je m'interroge au sujet de la nécessité, pour le Canada, d'avoir une capacité militaire pour atteindre ces autres objectifs en matière de politique étrangère. La vie est comme un grand échiquier à plusieurs dimensions où il faut avoir beaucoup de pions pour pouvoir jouer sur différents niveaux.

Si j'ai bien compris les experts, MM. Morrison et Henry sont d'avis que, sans capacité militaire classique, nous serons incapables de faire progresser nos autres importants objectifs de politique étrangère. Le groupe d'experts est divisé sur ce point. Selon MM. Regehr et Rankin, nous vivons dans un monde nouveau, transformé par le scénario africain et par l'APD. M. Rankin dirait peut-être que notre contribution sur le plan environnemental nous serait utile.

Revenons aux déclarations de MM. Morrison et Henry. Je ne crois pas que l'exemple du Koweït soit très convaincant. Au départ, je ne vois pas quel intérêt stratégique le Canada pourrait avoir au Koweït. Si vous étiez de Terre-Neuve ou de Calgary, vous diriez peut-être que nous avons intérêt à ce que les approvisionnements en pétrole du Moyen-Orient soient interrompus provisoirement afin que nous puissions nous-même vendre plus de pétrole. Sans trop verser dans les détails, pouvez-vous nous en donner des exemples précis?

Un politicien européen m'a dit, il y a quelque temps, que nous pourrions perdre notre siège à la table du G-7 parce que nous avons réduit notre effort militaire au sein de l'OTAN. Est-ce ce que vous êtes en train de dire? Croyez-vous que notre rôle au sein de l'Organisation mondiale du commerce et dans le cadre de l'ALÉNA, ainsi que notre rôle dans la promotion des intérêts économiques du Canada, sera impossible si nous n'avons pas une pleine capacité militaire classique telle que vous l'avez définie?

Ne pouvons-nous pas nous défendre, comme l'a fait M. Rankin, en invoquant qu'on ne peut être partout à la fois? Comme M. Volpe l'a si bien expliqué au Comité aujourd'hui, nous devons faire des choix. Nous vivons dans un nouvel ordre où l'environnement pourrait avoir tout autant d'importance comme objectif stratégique mondial de sécurité que les autres questions. Le fait que nous ayons pu envoyer des équipes de pompiers pour éteindre les incendies au Koweït pourrait, en bout de ligne, avoir contribué tout autant à résoudre le problème que les autres formes de participation.

À mon avis, vous nous cantonnez beaucoup trop dans un monde suranné et unidimensionnel. Je voudrais savoir ce que vous en pensez et que vous nous donniez des exemples précis de situations où le manque de capacité militaire dont vous parlez nous empêchera d'assumer notre rôle au sein d'autres organismes multilatéraux.

M. Morrison: La dernière chose que je souhaite, est de tenter d'influencer un sénateur ou un député dans un sens ou dans l'autre. Je suis ici, aujourd'hui, tout simplement pour. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Quelle humilité!

M. Graham: Nous sommes tous des épaves flottant dans le même océan. Nous ne faisons que passer.

M. Morrison: Je ne suis pas sûr d'avoir dit que le Canada devrait avoir une pleine capacité militaire. Bien sûr, le Canada ne l'a pas et n'est pas prêt d'en avoir. En fait, le Canada n'en a pas depuis bien des décennies et, même alors, elle se situait au bas de la fourchette.

[Text]

[Translation]

I meant to say that in the post-Cold War world—and I believe I did say—we are not living in the situation of peace, harmony and tranquillity we thought we would find ourselves in. The world today is not the sandbox where we are all holding hands and dancing around in circles singing songs of love and harmony. That is not the world with which we have been faced since the end of the Cold War.

Since the end of the Cold War, Canada and other countries have drastically reduced the size of their armed forces. Indeed, I think a very good case can be made that Canada has led the world in the peace dividend business.

Since the end of the Cold War these conflicts have also grown up. The Government of Canada has seen fit from time to time to make a Canadian response to these conflicts. Along with that, we are now able to pay much more attention to environmental concerns, human rights concerns, medical problems and food and hunger problems throughout the world than perhaps we had before because of the pressures of the Cold War.

When I talk about proportionate internationalism I am saying in the future we want to be able to respond to the whole spectrum of challenges and opportunities with which we are faced.

We probably can't respond to them all, either functionally or across the spectrum. We cannot make as determined a response in each area as we would probably like to make. But I would like to think that a country possessed of the riches of Canada—and we all know from travelling that this is a well-off country—would like to maintain the capability to contribute to each of those areas as we deem appropriate.

• 1150

Mr. Henry: I will be brief with three specific examples with respect to how I see contributions to defence being linked to trade, first of all with our largest trading partner.

I've spent a lot of time in Washington recently and over the years. I have talked to very high officials not only in the military but also in the State Department, in the think-tanks, and to American politicians. I have been told in the privacy of their offices, and off the record, on a number of occasions by each one of those groups that if Canada did just a little bit more in terms of picking up its share of defence, it might be surprised at how a number of the problems we run into over trade with the United States might not necessarily go away but they would be a lot easier to deal with.

Mr. Graham: May I press you on it, Mr. Henry? For example, are you saying with respect to the dumping cases on steel that our access to the U.S. markets is tied to how many battalions we put into...? I'd like to know that, because if you are, I'd really like some evidence on that. I think it's a very important thing for us to understand.

Mr. Henry: I am saying that it is not a black and white issue, such as yes and no, but I am saying that it is a component of the solution. Let's face it, we're dealing with people down there. These people think, and they have emotions like everyone else.

Ce que j'ai dit, c'est que dans l'après-Guerre froide—et je crois bien l'avoir dit—le monde n'est pas l'îlot de paix, d'harmonie et de tranquillité que nous avions escompté. Le monde n'est pas un terrain de jeu où tous se tiennent la main et dansent en rond, chantant des hymnes à l'amour et à l'harmonie. Le monde dans lequel nous vivons depuis la fin de la Guerre froide est tout autre.

Depuis la fin de la Guerre froide, le Canada et d'autres pays ont réduit de manière draconienne leurs forces armées. En fait, l'on pourrait fort bien dire que le Canada a été un chef de file mondial en ce qui concerne le dividende de la paix.

Depuis la fin de la Guerre froide, les conflits ont aussi mûri. Le gouvernement du Canada a parfois jugé bon de réagir à ces conflits. Par ailleurs, nous sommes maintenant en mesure d'accorder beaucoup plus d'attention aux préoccupations environnementales, aux droits de la personne, aux maladies, aux problèmes d'alimentation et à la famine dans le monde qu'auparavant, lorsque les pressions exercées par la Guerre froide nous en empêchaient.

Lorsque je parle d'internationalisme proportionnel, je veux dire qu'à l'avenir, nous souhaitons pouvoir relever toute la gamme des défis qui se posent à nous.

Nous ne pouvons probablement pas le faire, ni fonctionnellement, ni sur tous les fronts. Mais nous pouvons nous montrer aussi résolus que nous le voudrions probablement dans tous les domaines. J'aimerais toutefois croire qu'un pays possédant autant de richesses que le Canada—et nos voyages dans le monde nous ont tous appris combien notre pays est bien nanti—voudrait avoir la capacité de contribuer à chacun de ces domaines comme il convient.

M. Henry: Je serai bref. Voici trois exemples précis qui illustrent comment la contribution à la défense est liée au commerce, le premier exemple portant sur notre plus important partenaire commercial.

J'ai beaucoup séjourné à Washington récemment et au fil des ans. J'ai rencontré des fonctionnaires très haut placés, non seulement des militaires, mais aussi des diplomates, des analystes et des politiques. Chacun des groupes m'a dit à plusieurs reprises, dans le secret des bureaux et officieusement, que, si le Canada assumait juste un tout petit peu plus de sa part de la défense, il serait peut-être étonné du nombre de litiges commerciaux que nous avons avec les États-Unis qui, sans forcément disparaître, seraient beaucoup plus faciles à régler.

M. Graham: Pouvons-nous avoir plus de détails, monsieur Henry? Par exemple, êtes-vous en train de dire que dans les affaires de dumping sur les marchés de l'acier, notre accès aux marchés américains est lié au nombre de bataillons que nous...? J'aimerais bien le savoir, car si c'est ce que vous dites, j'aimerais vraiment avoir des preuves. Il importe que nous saisissons bien cette question.

M. Henry: Ce n'est pas une question à laquelle on peut répondre par oui ou par non. Toutefois, je dis que ces choses font partie de la solution. La réalité, est que nous avons affaire à des personnes, qui pensent et qui ont des émotions comme tout le monde.

[Texte]

To give you a reverse example, remember the fantastic goodwill that was generated for Canada in the United States by Mr. Taylor's actions in Teheran. We are still reaping rewards for that today. By the same token, we are not reaping rewards for what we've been seen to do in NATO and elsewhere. So it is a component.

My second example would be all the problems we ran into during the final round of the GATT negotiations, when we were virtually isolated and nobody would come to our assistance on a number of our particular concerns. I can show you how that was in part, not 100%, related to the fact that many of our GATT partners, particularly the Europeans, were fed up with us. They said, if you will not pull your part of the weight, then you're marginalized as far as we are concerned.

Finally, on the Middle East, yes, I can show you that we did lose out on contracts beyond the fire-fighting. The only reason we were there for fire-fighting was because we're one of the few people in the world to have the expertise. But for the general contracts that followed, particularly in construction, we were cut out, and we were told the reason we were cut out was that the "major victors" were going to get first go at the spoils.

Senator Comeau (Nova Scotia): My question is directed to Mr. Morrison and concerns the concept of peacekeeping. There seems to be a rather broad consensus that Canada should be involved in one shape or another in peacekeeping operations, and you've been assigned the task of designing and developing a peacekeeping training centre, which includes, I imagine, the policies and so on.

We run into a problem with Defence, which continues to claim that the only good peacekeeping soldier is a combat-trained soldier, that peacekeeping training for a combat soldier is irrelevant and it does not have any value. Yet we've seen the incident in Somalia, which is only one case, I imagine, but probably is one of the blatant incidents of a trained Rambo but an untrained peacekeeper causing an incident that's done tremendous damage to our international reputation, our credibility, our self-esteem, and is even doing damage to our foreign policy.

What's your thinking on the concept of training the troops themselves as well as the trainers?

Mr. Morrison: Senator, I believe when we speak of military personnel partaking in peacekeeping, by and large, overwhelmingly the absolute best training is the general-purpose training that we give the very professional men and women of the Canadian Armed Forces. Notwithstanding that, there are certain niche areas to which I understand the government is paying more attention these days in the hope that it will mentally and physically equip our peacekeepers much better for any future peacekeeping tasks.

The Canadian International Peacekeeping Training Centre in Cornwallis will serve as the Canadian focal point for peacekeeping, will have a strong international aspect, and will aim at teaching the trainers, training the trainers, and educating the educators.

[Traduction]

Pour vous donner l'exemple inverse, souvenez-vous de la bienveillance qu'ont manifestée les États-Unis à l'égard du Canada après avoir appris l'aide que leur avait apportée M. Taylor à Téhéran. Encore aujourd'hui, nous en sentons les effets. De même, ce que nous avons semblé faire à l'OTAN et ailleurs ne nous rapporte rien. C'est donc un élément.

Comme deuxième exemple, je vous rappelle tous les obstacles qui ont surgi durant la dernière série de négociations du GATT, lorsque nous étions presque isolés et que personne ne voulait nous venir en aide pour défendre certains de nos intérêts. Je peux vous prouver que cet isolement a été dû, en partie, au fait que beaucoup de nos partenaires du GATT, particulièrement les Européens, en avaient assez de nous. Ils ont réagi en disant que si nous ne voulions pas faire notre part, alors nous ne ferions plus partie du groupe.

Enfin, au Moyen-Orient, oui, je peux prouver que nous avons perdu des contrats après l'extinction des incendies au Koweït. La seule raison pour laquelle on nous a fait venir pour lutter contre les incendies, c'est que nous sommes l'un des rares pays à avoir la compétence nécessaire. Mais pour ce qui est des contrats généraux qui ont suivi, particulièrement dans le domaine de la construction, nous avons été exclus. On nous a dit que c'était parce que les «grands vainqueurs» seraient les premiers à se partager le butin.

Le sénateur Comeau (Nouvelle-Écosse): Ma question concernant le concept de maintien de la paix s'adresse à M. Morrison. On semble s'entendre pour dire que le Canada devrait participer, sous une forme ou une autre, aux opérations de maintien de la paix, et on vous a confié la tâche de concevoir et de monter un centre de formation en maintien de la paix, tâche qui comprend, j'imagine, les programmes et ainsi de suite.

La Défense nous pose un problème, en ce sens qu'elle continue de dire que le seul bon soldat de maintien de la paix est un soldat formé au combat, que la formation en maintien de la paix d'un soldat de combat n'est pas pertinente et qu'elle n'a aucune valeur. Pourtant, on a vu ce qui s'est passé en Somalie. Ce n'est certes pas le seul incident, mais c'est probablement le plus flagrant exemple d'un Rambo sans formation en maintien de la paix provoquant un incident qui a beaucoup terni l'image internationale du Canada, sa crédibilité, son estime de soi et même qui nuit à sa politique étrangère.

Que pensez-vous de l'idée de former non seulement les troupes, mais aussi les formateurs?

M. Morrison: Sénateur, je suis convaincu que, lorsqu'il est question de personnel militaire participant à des opérations de maintien de la paix, la meilleure formation est encore la formation générale donnée aux hommes et aux femmes très professionnels des Forces armées canadiennes. Quoi qu'il en soit, il existe certains créneaux que le gouvernement, si j'ai bien compris, examine de plus près dans l'espoir qu'ils prépareront mieux, à la fois mentalement et physiquement, nos troupes de maintien de la paix pour des opérations de ce genre.

• 1155

Le Centre canadien de formation en maintien de la paix de Cornwallis servirait de point de convergence en maintien de la paix au Canada; il aura une forte composante internationale et visera à améliorer la formation.

[Text]

Senator Comeau: Let me put it this way: Would we send to other countries election monitors who did not know anything about the values or the problems of those countries? Would we send engineers to fix dams who didn't know the problems of the country and the culture? Environmental specialists... Would we send these types of people, professionals in their trade, into countries without their knowing some of the values of these countries? This is what we're doing with our troops.

Mr. Morrison: Senator, I'm in absolute agreement with you that people who go abroad to represent the country ought to know as much as possible about the customs, habits, tradition, and mores of the people of the country in which they are going to be stationed. Just as you speak of elections, humanitarian aid workers, NGOs, good governance officials, and military, I think in the future we will find that all of those we send abroad from Canada as peacekeeping partners under the peacekeeping umbrella will certainly before dispatch have received a great deal more education in those areas than perhaps they had. Absolutely.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Bergeron.

M. Bergeron (Verchères): En répondant à une question de mon collègue de la circonscription de Louis-Hébert, M. Paré, M. Henry a utilisé une image assez intéressante en comparant la Défense nationale aux forces de lutte contre les incendies. Si je dis que j'ai trouvé cette image un peu intéressante, c'est que ce matin, les nouvelles nous annonçaient que les terribles incendies de Los Angeles auraient probablement été allumés par deux pompiers. C'est une image particulièrement intéressante.

Au début du siècle, toutes les grandes puissances avaient ce qu'on appelait des ministères de la Guerre qui, après les deux guerres mondiales, sont progressivement devenus des ministères de la Défense nationale, ce qui, à mon sens, constitue un euphémisme.

M. Morrison a avancé la thèse selon laquelle la souveraineté des États repose sur leur capacité de défendre leurs frontières. Je reconnais qu'il s'agit là d'un des attributs de la souveraineté, mais j'ose espérer que M. Morrison ne prétend pas que le Canada peut défendre à lui seul son vaste territoire.

M. Henry a avancé une hypothèse intéressante selon laquelle le désengagement international du Canada et la réduction des dépenses militaires et d'aide étrangère du Canada ont coïncidé avec le déclin politique et économique du pays. Je me demande si ce n'est pas plutôt l'inverse, si ce n'est pas le déclin économique du pays qui a conduit à un désengagement et à une réduction des dépenses dans le domaine de la défense nationale et dans le domaine de l'aide au développement.

Il est vrai que le Canada a déjà eu une très grande présence internationale et une très grande présence militaire. Pendant la Seconde guerre mondiale, par exemple, le Canada avait la troisième ou quatrième marine la plus puissante au monde, mais cette importance militaire internationale a été grandement amplifiée par rapport à la puissance réelle du Canada.

[Translation]

Le sénateur Comeau: Je reformule la question: enverriez-vous à l'étranger des observateurs d'élections qui ignorent tout des valeurs et des difficultés de ces pays? Conférieriez-vous à des ingénieurs la mission de réparer des barrages s'ils ne savent rien des problèmes du pays et de sa culture? Enverrions-nous ce genre de professionnels en mission dans d'autres pays sans les mettre au courant de certaines des valeurs qui ont cours là-bas? C'est pourtant ce que nous faisons à nos troupes.

M. Morrison: Sénateur, je suis entièrement d'accord avec vous pour dire que ceux qui sont envoyés à l'étranger pour représenter le pays devraient tout savoir des coutumes, des usages, des traditions et des moeurs du pays où ils sont envoyés. En ce qui concerne les observateurs, les travailleurs d'aide humanitaire, les organisations non gouvernementales, et les militaires, vous constaterez que tous ceux que nous envoyons à l'étranger dans le cadre d'opérations internationales de maintien de la paix recevront avant leur départ beaucoup plus de formation dans ce domaine qu'auparavant.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Bergeron.

Mr. Bergeron (Verchères): When answering a question from my colleague from Louis-Hébert, Mr. Paré, Mr. Henry used a rather interesting analogy by comparing National Defence to firefighters. I found this analogy somewhat interesting because, this morning, we heard on the news that the horrible fires burning in Los Angeles were probably lit by two firefighters. The image is therefore very interesting.

At the turn of the century, all great powers had what we called war departments which, after the two world wars, were progressively turned into national defence departments, a name which is merely, in my opinion, a euphemism.

Mr. Morrison suggested that a State's sovereignty is based on its capacity to defend its borders. Granted, it is an attribute of sovereignty, but I would hope that Mr. Morrison is not claiming that Canada can defend its vast territory by itself.

Mr. Henry made an interesting suggestion according to which Canada's international withdrawal and the reduction of its military and foreign aid expenses coincided with the political and economic decline of the country. I'm wondering if it isn't rather the contrary, if it isn't the economic decline that led to a withdrawal and to a reduction of expenses in the areas of national defence and development aid.

True, Canada was once very present internationally and militarily. During the Second World War, for instance, Canada had the third or fourth most powerful navy, but this international military presence was greatly amplified considering Canada's real power.

[Texte]

Il faut également considérer que toute la question dont on débat ce matin, contrairement à ce que M. Henry laissait entendre tout à l'heure, ne peut être réduite à une simple histoire de drapeau. L'important n'est pas que notre drapeau soit ou non à côté des autres. Il faut que notre présence internationale et notre présence militaire soient conséquentes à notre puissance économique et politique réelle.

Cela dit, j'aimerais poser une question à MM. Regehr et Rankin. Considérant ce que je viens de dire et considérant tout ce qui a été dit ce matin, à votre avis, le Canada peut-il jouer un rôle important sur la scène internationale tout en réduisant fortement ses engagements en matière de défense sur le plan international? Si oui, comment voyez-vous cette présence internationale du Canada?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Regehr ou monsieur Rankin.

• 1200

Mr. Regehr: Canada needs to maintain a capacity to use military forces beyond Canadian borders along the lines in those areas where they can be most effectively deployed, related to the kind of resources that we have available. Traditionally that has been in those peacekeeping operations that are based on consent of the parties involved that involve monitoring and the protection of the political process for resolving disputes in those countries.

Given the experiences in significant war zones, this needs to be enhanced by a capacity to operate in dangerous environments in defence and in support of vulnerable civilians in those circumstances. That requires a slightly higher level of capability and protection than in Cyprus-style peacekeeping operations. It's in the kinds of operations that are oriented towards protecting political process for the resolution of conflict that Canada should continue to have available armed forces for operation beyond its own borders.

Mr. Rankin: I would endorse the need for some level of armed forces within Canada that would be able to protect our borders. It would have to be a democratic decision, of course, if we would have to send military forces overseas. Of course it would have to be in support of the basic principles of international law, the defence of the principle of self-determination and national sovereignty, such that there would have to be clear violations along those lines.

It's important as well, internationally, to have a firm and comprehensive understanding of the current level of military technology and balance of forces in the world. Here, military expertise would have to be involved. We are obviously a very technologically advanced country. If we take steps to cut back our armed forces significantly, then certainly if the need arises we can spend money on the military, but we don't need it right now.

Mr. Mills (Red Deer): I kind of have the clean-up role in terms of the questions. I am not sure I'll have much luck in hitting a home run, though.

I have a couple of comments. First, obviously all of this could be rather academic when we consider our debt and our deficit and so on. We need to put that more into perspective.

[Traduction]

One must also consider that the whole question being debated this morning, unlike what Mr. Henry was suggesting earlier, cannot be reduced to a mere question of flags. Whether our flag is among the others is not significant. That we have an international and military presence commensurate with our real economic and political power is.

That having been said, I would have a question for Mr. Regehr and Mr. Rankin. Considering what I have just said and considering all that has been said this morning, do you think Canada can play an important role on the international scene while considerably reducing its international commitments in the area of defence? If so, what form would this international presence take?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Regehr or Mr. Rankin?

M. Regehr: Le Canada a besoin de conserver une certaine capacité d'utiliser des forces militaires au-delà de ses frontières là où elles peuvent être déployées avec le plus d'efficacité, selon les ressources dont nous disposons. Jusqu'ici, il a excellé dans les opérations de maintien de la paix auxquelles ont consenti les parties en jeu et qui supposaient de faire de la surveillance et de préserver le processus politique de résolution des conflits dans les pays concernés.

Étant donné les expériences vécues dans les grandes zones de guerre, il devra y ajouter la capacité d'évoluer dans des situations dangereuses afin d'assurer la défense des populations civiles vulnérables et de leur apporter un soutien. De telles situations exigent une capacité un peu plus grande et une protection légèrement plus forte que les opérations de maintien de la paix à Chypre, par exemple. Le Canada devrait continuer d'envoyer des troupes armées à l'étranger lorsqu'il s'agit d'opérations axées sur la préservation du processus politique de résolution des conflits.

M. Rankin: J'estime qu'il faudrait conserver au Canada une certaine capacité des forces armées pour protéger nos frontières. Il faudrait que les décisions d'envoyer des forces militaires à l'étranger soient prises démocratiquement, bien sûr. Naturellement, ces envois de troupes viseraient à appuyer les principes fondamentaux du droit international, à défendre le principe de l'auto-détermination et de la souveraineté nationale, de sorte qu'il faudrait qu'il y ait eu violation manifeste dans ces domaines.

Il importe aussi, sur le plan géopolitique, de bien connaître la technologie militaire employée et l'équilibre des forces en jeu. Les compétences militaires auraient un jour un rôle à jouer, ici. De toute évidence, le Canada est un pays très développé, sur le plan technologique. Si nous prenons des mesures pour réduire de façon sensible nos forces armées, si le besoin s'en fait sentir, nous pourrions alors certes accroître nos dépenses militaires. Cependant, pour l'instant, ce n'est pas nécessaire.

M. Mills (Red Deer): C'est à moi que revient le rôle de faire les mises au point. Je ne suis pas certain que je réussirai à tout mettre au clair, cependant.

J'aurais quelques commentaires à faire. Tout d'abord, de toute évidence, tout ce débat pourrait être plutôt théorique, en regard de notre dette et de notre déficit. Il faut davantage insister sur le contexte.

[Text]

Following along what Senator Andreychuk was getting at, I would like an answer from every one of you. We don't have time for this answer, so I just put this out as a question that you might get back to me on, or that you might at least think about.

How shall we as Canadians respond in this increased instability we have? What shall we do when tomorrow North Korea attacks South Korea? What shall we do when Zhirinovsky or someone like him develops that nationalist sea-to-sea approach of aggressive behaviour that he talks about? What shall we do if South Africa or the whole of Africa erupts into a bloodbath, for which there is a potential? What shall we as Canadians do with China and the potential of 1.25 billion people reacting to us in the world? These are the things we really have to come to grips with.

I heard a lot of things and I know each of you would have detailed answers, but those are my concerns.

Finally, Senator Comeau asked Mr. Morrison about peacekeeping and, I guess, training of peacekeepers. My main question is, do you think it would be possible to turn that peacekeeping into a much more dramatic approach in the world and literally sell peacekeeping around the world, sell the training of peacekeeping so that we could turn it into a major growth industry that we could in fact...?

• 1205

The advantages are obvious. You'd have troops from around the world all trained the same way. You'd have an ability to manage those troops better. Is that a saleable commodity that Canadians could jump on?

Mr. Morrison: Yes, sir, it certainly is, and the Canadian International Peacekeeping Training Centre will certainly be that. We held a very successful meeting at Cornwallis of 50 or 60 people last Saturday and we discussed the involvement of everyone in peacekeeping activities—the military, humanitarian aid agencies, good governance officials from Elections Canada, the RCMP, etc.

But also we have had a number of international contacts recently and there is a great deal of admiration around the world for the way Canada conducts peacekeeping. I would see the international programs we offer there comprising a great percentage of the total activity. Yes, sir, absolutely.

Mr. Henry: I have a point of clarification. I certainly agree with what Mr. Morrison has said but I would also hearken back to what he said earlier about well trained general-purpose troops being the best peacekeepers. You have a core of military capabilities and then you instruct them in the peacekeeping techniques necessary.

[Translation]

Pour faire suite à ce que tentait de faire ressortir le sénateur Andreychuk, j'aimerais obtenir une réponse de chacun d'entre vous. Il ne nous reste pas assez de temps pour entendre votre réponse, toutefois. Je me contenterai donc de vous poser la question à laquelle vous pourrez me faire connaître votre réponse plus tard ou du moins y réfléchir.

Comment nous, Canadiens, devons-nous réagir à cette plus grande instabilité? Que ferons-nous, demain, si la Corée du Nord attaque la Corée du Sud? Quelle attitude adopterons-nous si M. Jirinovski ou un autre dirigeant du genre, fidèle à ses propos, avive le nationalisme et provoque le comportement agressif qu'il préconise? Que ferons-nous s'il y a un bain de sang en Afrique du Sud ou dans toute l'Afrique, comme cela est possible? Quelle attitude aurons-nous, en tant que Canadiens à l'égard de la Chine et du milliard et quart de gens susceptibles de réagir à nos décisions? C'est de cela qu'il faut se préoccuper.

J'ai entendu beaucoup de choses et je sais que chacun d'entre vous pourrait me faire une réponse détaillée, mais ce n'est pas cela qui me préoccupe.

Enfin, le sénateur Comeau a interrogé M. Morrison au sujet des opérations de maintien de la paix et, je suppose, de la formation de ces troupes. Je vous demande donc essentiellement si vous croyez qu'il serait possible de renforcer l'idée de la paix dans le monde et de, littéralement, faire valoir le bien-fondé des opérations de maintien de la paix, de la formation des troupes de manière à pouvoir en faire une industrie d'avenir importante que nous pourrions en fait...?

Les avantages sont évidents. Les troupes du monde entier recevraient toutes la même formation. Cela en améliorerait la gestion. Est-ce un produit que les Canadiens pourraient vendre?

M. Morrison: Oui, monsieur, ils le pourraient effectivement, et le Centre canadien de formation en maintien de la paix ira certes en ce sens. Samedi dernier, nous avons réuni à Cornwallis, dans le cadre d'une rencontre fort réussie, 50 ou 60 personnes pour discuter de la participation de chacun dans les opérations de maintien de la paix—militaires, organismes d'aide humanitaire, Élections Canada, GRC, etc.

Par ailleurs, nous avons récemment rencontré plusieurs membres de la communauté internationale et nous avons pu constater que la communauté internationale admire beaucoup le Canada pour la façon dont il mène ses opérations de maintien de la paix. Les programmes internationaux que nous offrons à Cornwallis pourraient représenter un fort pourcentage de toute l'activité. Oui, monsieur, absolument.

M. Henry: J'aimerais apporter une précision. Je suis certes d'accord avec ce que viens de dire M. Morrison, mais j'aimerais aussi revenir à ce qu'il a dit plus tôt, soit que la meilleure formation des troupes de maintien de la paix demeure une bonne formation générale. Le meilleur point de départ, c'est d'avoir un noyau de troupes aux capacités militaires, à qui on enseigne ensuite les techniques de maintien de la paix dont elles auront besoin.

[Texte]

[Traduction]

I would like to point out none of the approximately four difficulties we have had with our peacekeeping forces—and I'm talking about the United Nations Emergency Force II, Golan Heights, the Iran-Iraq peacekeeping force and, finally, Somalia. In none of those four cases have the difficulties been related to a lack of peacekeeping training. They have all been related to difficulties within the armed forces as a whole because of the un-down of the armed forces. I think it's important to realize that they were not a result of a lack of peacekeeping training.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

I want to thank the panellists for their contributions and their interesting discussions this morning. I believe we've heard convergence of views around the expanding nature of security concerns forcing Canadians generally to review and possibly rethink Canadian participation in many of these things. We have entered a period of greater international instability for a variety of reasons related to the end of the Cold War, environmental degradation, overpopulation, ethnic conflicts, etc.

I perceive a disagreement, however, over the extent to which Canadians should devote resources to military preparedness versus other forms of security spending such as foreign aid and foreign affairs.

The answer probably lies partially in the role Canadians wish to play abroad and our comparative advantages in that role. In this regard we have heard a number of different perspectives from our panellists, which the committee will have to deliberate on. I invite and encourage the panellists to provide us with their views on the proposals expressed by Canada 21.

I think Mr. Henry and Mr. Morrison were invited specifically by the senator to give us their views and analysis of that proposition. If anybody on the panel wants to add to that, you'd be more than welcome.

With those words, I thank you again for your participation, gentlemen. We will be sitting many, many hours, and if you want to come and see us again we'd be more than pleased to have you. Thank you very much for your contribution.

I ask the committee to stay because we have some matters to deal with, such as budgets. This meeting is adjourned officially.

J'aimerais également souligner que dans les quatre opérations difficiles auxquelles nous avons participé—je parle de la Force d'urgence des Nations unies II, du Plateau du Golan, des troupes de maintien de la paix dans le conflit Iran-Iraq et, enfin, de la Somalie—les difficultés rencontrées n'ont jamais été imputables à un manque de formation en maintien de la paix. Elles ont toutes été liées à des difficultés inhérentes aux forces armées, dues à leur réduction. Il importe de s'en rendre compte. Les difficultés éprouvées n'avaient rien à voir avec un manque de formation en maintien de la paix.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup.

Je tiens à remercier les spécialistes d'avoir contribué de façon fort intéressante au débat de ce matin. On semble s'entendre pour dire que les problèmes de sécurité se multiplient dans le monde, obligeant les Canadiens à examiner voire même à revoir leur participation à bien des opérations. Pour diverses raisons, liées à la fin de la Guerre froide, à la détérioration de l'environnement, au surpeuplement, aux conflits ethniques, etc., le monde est de plus en plus instable.

Il existe un désaccord, toutefois, quant à l'ampleur des ressources que devraient consacrer les Canadiens à la préparation des troupes comparativement à d'autres formes de dépenses de sécurité, comme l'aide à l'étranger et les affaires étrangères.

La solution réside probablement, en partie, dans le rôle que veulent jouer les Canadiens à l'étranger et dans les avantages comparatifs dont nous jouissons à cet égard. Les spécialistes ont fait valoir des points de vue différents dont devrait délibérer le comité. J'invite et j'encourage les spécialistes à nous donner leurs avis quant aux propositions formulées par le groupe Canada 21.

Je crois que le sénateur a invité messieurs Henry et Morrison expressément pour connaître leur opinion et l'analyse qu'ils font de cette proposition. Si l'un d'entre vous a une communication ultérieure à nous faire à ce sujet, nous l'accueillerons avec plaisir.

Je vous remercie donc encore une fois d'être venus, messieurs. Nous avons encore devant nous de nombreuses heures de délibérations. Si vous désirez nous rencontrer à nouveau, nous nous ferons un plaisir de vous recevoir.

Je demanderais aux membres du comité de ne pas quitter la salle car nous avons des questions à étudier, par exemple les budgets. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Institute of Strategic Studies:

Alex Morrison, Executive Director.

From Project Ploughshares:

Ernest Regehr, Co-founder and Policy and Research Director.

From the Conference of Defence Association:

Sean Henry, Colonel (Ret'd), Senior Defence Analyst.

From the Canadian Peace Alliance:

Daryl Rankin.

From the Canadian Centre for Global Security:

Tariq Rauf, Senior Research Associate.

TÉMOINS

De l'Institut canadien d'études stratégiques:

Alex Morrison, directeur exécutif.

Du Project Ploughshares:

Ernest Regehr, cofondateur et directeur des politiques et de la recherche.

Du Congrès des associations de la défense:

Sean Henry, colonel à la retraite analyste principal en défense.

De l'Alliance canadienne pour la paix:

Daryl Rankin.

Du Centre canadien pour la sécurité mondiale:

Tariq Rauf, attaché de recherche principal.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

C 1
X 7 2
1 9 9 4
R 2 1

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Tuesday, May 10, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 9

Le mardi 10 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

Roundtable No. 5 on the characteristics of Canada and its International Profile: Comparative Advantages for Canada's Foreign Policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

Table ronde n° 5 sur les caractéristiques du Canada et son profil international : avantages comparatifs pour la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Maud Debien
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque, Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
Maud Debien
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque, Serge Pelletier

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 10, 1994
(10)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met, *in a televised session*, at 9:13 o'clock a.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Joint Chair, The Honourable Senator Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Gérald J. Comeau, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Maud Debien, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan and Chuck Strahl.

Other Senator present: The Honourable Senator Jerahmiel S. Grafstein.

Other Member present: Nic Leblanc.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Canadian International Development Agency:* Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the University of King's College: Arthur Andrew, Professor. *From Télé-Métropole/TVA:* Richard Latendresse, Journalist. *From the Canadian Exporters' Association:* Mark Drake, President. *From the Institute on Policy and Administration:* Andrew Cardozo, Director. *From the Canadian Centre for International Studies and Cooperation:* Thérèse Bouchard, Program Organizer.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable n° 5 on the characteristics of Canada and its International Profile: Comparative Advantages for Canada's Foreign Policy).

Arthur Andrew, Richard Latendresse, Mark Drake, Andrew Cardozo and Thérèse Bouchard made statements and answered questions.

At 10:37 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:46 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:01 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 10 MAI 1994
(10)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 9 h 13, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Gérald J. Comeau, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Maud Debien, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur Jerahmiel S. Grafstein.

Autre député présent: Nic Leblanc.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *De l'Agence canadienne de développement international:* Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'Université de King's College: Arthur Andrew, professeur. *De Télé-Métropole/TVA:* Richard Latendresse, journaliste. *De l'Association des exportateurs canadiens:* Mark Drake, président. *De l'Institut on Policy and Administration:* Andrew Cardozo, administrateur. *Du Centre canadien d'études et de coopération internationale:* Thérèse Bouchard, chargée de programme.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 5 sur les caractéristiques du Canada et son profil international: avantages comparatifs pour la politique étrangère du Canada).

Arthur Andrew, Richard Latendresse, Mark Drake, Andrew Cardozo et Thérèse Bouchard font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 37, la séance est suspendue.

À 10 h 46, la séance reprend.

À 12 h 01, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogeffer du Comité

Serge Pelletier

[Text]

[Translation]

EVIDENCE

TÉMOIGNAGES

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Tuesday, May 10, 1994

Le mardi 10 mai 1994

• 0913

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ladies and gentlemen, I would like to welcome you to round table five. This round table will take the form of a discussion on the characteristics of Canada and its international profile.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Mesdames et messieurs, bienvenus à cette cinquième table ronde qui sera consacrée à une discussion sur les caractéristiques du Canada et son profil international.

The purpose of this round table will be to examine the elements in Canadian society that make Canada distinct in the international community and the policies we should pursue to maximize our advantages. We will consider, for example, the ways our bilingual, bicultural, and pluralistic heritage make and shape our image and influence in the world community and affect our role in multinational institutions.

Au cours de cette table ronde, nous allons examiner les éléments de la société canadienne qui font l'originalité du Canada dans la communauté internationale et les politiques que nous devrions poursuivre pour exploiter au mieux nos avantages. Nous allons par exemple, voir en quoi notre patrimoine bilingue, biculturel et pluraliste façonne notre image et notre influence dans la communauté mondiale et influe sur notre rôle au sein des institutions multinationales.

In attempting to describe the defining characteristics of Canadian foreign policy, two contrasting visions of Canada's international role are often apparent. The first centres around Canada as a multilateralist middle power. According to this, Canada should act vigorously but selectively in the international system, setting clear limits to its engagements. Other observers feel Canada possesses qualities, credentials, and assets that uniquely qualify it to play an exemplary international role and Canada should act therefore as a full international power in its own right.

Quand on essaie de décrire les caractéristiques marquantes de la politique étrangère canadienne, on voit souvent se dégager deux visions très contrastées du rôle international du Canada. C'est d'abord une vision du Canada comme puissance moyenne multilatéraliste. D'après cette conception, le Canada devrait agir énergiquement mais de façon sélective sur l'échiquier international en fixant des limites claires à ses engagements. D'autres observateurs estiment que le Canada possède des qualités, des références et des avoirs qui font de lui un candidat exceptionnel pour jouer un rôle international exemplaire, et qui estiment donc que le Canada devrait de plein droit jouer un rôle de puissance internationale à part entière.

• 0915

To lead the discussion on these issues, I would like to welcome five distinguished panellists.

Je souhaite maintenant la bienvenue à nos cinq distingués panélistes.

Mr. Arthur Andrew has had a long career in the foreign service and is at present English professor at the University of King's College, Halifax. He is the author of a recent book entitled *The Rise and Fall of a Middle Power: Canadian Diplomacy From King to Mulroney*.

M. Arthur Andrew a fait une longue carrière dans le service extérieur et il est actuellement professeur d'anglais à la University of King's College, à Halifax. Il a publié récemment un livre intitulé *The Rise and Fall of a Middle Power: Canadian Diplomacy From King to Mulroney*.

Mr. Richard Latendresse is a journalist specializing in international affairs with Télé-métropole in Montreal.

M. Richard Latendresse est journaliste à Télé-métropole à Montréal et se spécialise dans les affaires internationales.

Mr. Mark Drake is president of the Canadian Exporters' Association. Mr. Drake joined the association full-time in 1993 and has extensive experience in the international marketplace.

M. Mark Drake est président de l'Association des exportateurs canadiens. Il est entré à plein temps à cette association en 1993 et il a une vaste expérience du marché international.

Mr. Andrew Cardozo is director of the Institute on Policy and Administration and past executive director of the Canadian Ethno-cultural Council. He is a consultant and writer on issues related to public administration, cultural diversity, and minority rights.

M. Andrew Cardozo est directeur du Institute on Policy and Administration et ancien directeur exécutif du Conseil ethno-culturel du Canada. C'est un expert-conseil qui a écrit des ouvrages sur l'administration publique, la diversité culturelle et les droits des minorités.

Ms Thérèse Bouchard is with the *Centre canadien d'études et de coopération internationale*. She has worked for many years with Canadian non-governmental organizations and has been particularly active in the areas of human rights and democratic development.

M^{me} Thérèse Bouchard vient du Centre canadien d'études et de coopération internationales. Elle a travaillé pendant de nombreuses années auprès d'organisations non gouvernementales canadiennes et a été particulièrement active dans le domaine des droits de la personne et du développement démocratique.

[Texte]

That is a listing and description of our panellists.

To begin the discussion, I would like to call upon Mr. Arthur Andrew.

Mr. Arthur Andrew (University of King's College): Thank you, sir.

When I was asked to do this, I was asked to make some notes about the Canadian personality as viewed by the world outside. I think there are two things that dominate the Canadian personality, again looked at from the outside. The first is the relationship between the English-speaking and the French-speaking communities in the country. The second characteristic is the influence of our neighbour, the United States, and our reactions to that neighbour.

The French fact and the corresponding English fact have resulted in the non-monolingual, not to say bicultural, multicultural, and federal society we call Canada. Enormous efforts have been made by Canadians in both language groups to deal with the conflicting demands of this officially bilingual, multicultural, and federal society, as exemplified by Parliament itself.

It isn't that we've made such a tremendous success of what we've tried to do, but the fact that we tried to do it is important. We've tried to achieve a degree of cooperation in this country without coercion, and so far we've survived in this valiant attempt. This is seen as particularly relevant in a world that, even before the Cyprus situation became critical, has been wrestling with the problem of reconciling conflicting and even hostile national demands within the structure of a single state.

The names of the states that are still wrestling with that problem are legion. Any country that has addressed it peaceably has something important to say. This doesn't depend on our success in the foreseeable future. It only depends on our continuing to deal with our conflicts honestly and without any suggestion that they should be settled other than peaceably.

More important than the idea of being a model for anyone, our internal compromises have made Canadians non-dogmatic in their dealings with the national interests of other countries and more open to the points of view of others, and of course to compromise. We're natural mediators—people of the middle—and we're very rare birds in the modern world.

Let me turn to the American factor. Canadians are what might be called Americans, with a small "a". We have many of the characteristics of large-A Americans but without the heavy political and ideological baggage our neighbours have to carry. We got that way—very often thanks to American generosity—by selectively adopting what we want and declining what we don't. Most particularly, we have declined their particular form of government and the tendency to see the world through their particular historic optic.

[Traduction]

Voilà pour la liste et la description de nos panélistes.

Je vais pour commencer donner la parole à M. Arthur Andrew.

M. Arthur Andrew (University of King's College): Merci, monsieur.

Quand j'ai été invité à cette table ronde, on m'a demandé de rédiger quelques notes sur la personnalité du Canada telle qu'elle est perçue à l'étranger. Je crois que deux choses dominent la personnalité canadienne telle qu'elle est perçue de l'extérieur. Il s'agit tout d'abord des relations entre ses collectivités anglophones et francophones. La seconde caractéristique est l'influence de notre voisin, les États-Unis, et la façon dont les Canadiens y réagissent.

Le fait français et son pendant le fait anglais ont donné naissance à la société non monolingue, pour ne pas dire biculturelle, multiculturelle et fédérale, que nous appelons le Canada. Les Canadiens des deux groupes linguistiques ont fait d'énormes efforts pour répondre aux exigences contradictoires de cette société officiellement bilingue, multiculturelle et fédérale, comme en témoigne la Chambre des communes elle-même.

Ce n'est pas tant que nous ayons tellement bien réussi ce que nous avons voulu faire, mais que nous avons essayé d'en arriver, sans coercition aucune, à un certain niveau de coopération et que nous y avons survécu jusqu'ici. Dans un monde qui, avant même que la situation ne devienne critique à Chypre, cherchait à concilier des exigences nationales contradictoires, et parfois même hostiles, au sein d'un même État, cela paraît particulièrement pertinent.

Les États encore aux prises avec ce problème sont légions. Tout pays qui est parvenu à le résoudre de façon pacifique a un message important à communiquer. Que le succès soit prévisible à court terme ou non n'a rien avoir. Il suffit que l'on continue à chercher à régler nos conflits honnêtement et sans songer à le faire par des moyens autres que pacifiques.

Le fait que nos compromis internes ont amené les Canadiens à ne pas se montrer dogmatiques lorsqu'ils traitent des intérêts nationaux d'autres pays, mais plutôt à se montrer ouverts à d'autres points de vue et, bien sûr, aux compromis, importe plus que l'idée de s'offrir en modèle aux autres. Nous sommes des médiateurs naturels, des intermédiaires qui forment une espèce rare dans le monde actuel.

Je passe maintenant au facteur américain. Les Canadiens sont ce que l'on pourrait appeler des Américains au sens propre du terme. Nous possédons bon nombre des caractéristiques des citoyens des États-Unis, appelés Américains eux aussi, mais sans le lourd bagage politique et idéologique de nos voisins du sud. Si nous sommes devenus ainsi c'est, très souvent grâce à la générosité de nos voisins, en nous montrant sélectifs dans ce que nous adoptons et ce que nous rejetons, et notamment leur forme de gouvernement et la tendance à percevoir le monde dans leur propre optique historique.

• 0920

Canada's relations with the United States require us to emphasize our independence of action while recognizing the legitimate demands of our neighbours and that we should not allow ourselves to become a threat to their security. Here again

Les relations du Canada avec les États-Unis nous obligent, tout en reconnaissant leur désir légitime que nous ne menacions pas leur sécurité, à faire ressortir notre indépendance d'action. Voici encore une force qui nous oblige à adopter des politiques

[Text]

is a force that requires us to adopt a middle position—neither totally accepting the American view of the world nor totally rejecting it. That position, when adopted, has generally been understood by the United States, and it's been respected abroad.

The conclusion I would draw from this is that if the unitarian nation state is a thing of the past—and there are lots of signs it is—Canada has for some time been in the process of moving from being an unsatisfactory 19th century-type nation state toward becoming a multinational state.

Without the ideological and superpower baggage of the U.S.A. and yet being unmistakably a small "a" american country, a flexible Canada should be well placed to protect and advance its own interests in the world as the world adjusts to the shift of economic power from Europe-America toward Asia.

Being geographically, ideologically, and economically in the middle, Canada is in an ideal position to help rally the smaller countries whose interests tend to be ignored at times of change and turmoil—for instance, by moving to bolster the United Nations as a force of consequence in the new world order.

That, sir, is what I have to say by way of an opening comment on Canadian personality.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Andrew.

I'd like to call on Mr. Latendresse, please.

Mr. Richard Latendresse (Télé-métropole, (Montreal)): Thank you, sir.

Tout d'abord, je tiens à souligner, à la suite de l'exposé très clair et très académique presque de M. Andrew, que mon invitation reposait sur une demande, une perspective plus personnelle. En fait, j'apporte la dimension très Richard Latendresse, donc très personnelle, de mes liens avec l'étranger, des perceptions que j'ai su percevoir, sentir, cerner à l'étranger de la perception qu'on avait du Canada et des Canadiens en général.

Ce n'est donc pas une approche scientifique que je vais faire, c'est vraiment une accumulation de perceptions qui viennent, à la fois, de reportages que j'ai réalisés dans différents contextes, soit des guerres civiles en Croatie, en Bosnie, au Rwanda, ou des émeutes, ou encore des tragédies, des tremblements de terre, bref, du reportage à l'étranger de façon classique, des études également, que j'ai faites pendant plusieurs années à l'étranger ou des voyages personnels.

Je dois aussi souligner que j'ai consulté Pierre Nadeau, un journaliste émérite, qui est maintenant animateur de l'émission *Nord-Sud* à Radio-Québec, qui a été animateur de l'émission *L'événement* chez nous, au réseau TVA. Je l'ai consulté parce qu'il a lui aussi une très, très longue expérience. La mienne s'étalant sur une douzaine d'années alors que la sienne est beaucoup plus longue, vous n'en doutez pas.

[Translation]

médianes, à ne pas accepter totalement la vision américaine du monde ni à la rejeter totalement. Dans l'ensemble, lorsque nous l'avons adoptée, cette position a été bien comprise de la part des États-Unis et respectée à l'étranger.

En guise de conclusion, je dirais que si l'État-nation unitaire est chose du passé, et il y a beaucoup de faits qui semblent le confirmer, le Canada se transforme depuis un certain temps, de l'État-nation peu satisfaisant qu'il formait au siècle précédent, en État multinational.

Sans le bagage idéologique des États-Unis mais en formant bel et bien un État américain, le Canada serait bien placé, avec sa souplesse, pour protéger et promouvoir ses propres intérêts à mesure que le monde s'adapte au dérapage du pouvoir économique de l'Europe-Amérique vers l'Asie.

Par sa situation centrale sur les plans géographique, idéologique et économique, le Canada occupe une position idéale pour aider à rallier les pays plus petits dont les intérêts sont souvent laissés pour compte en période de changement et de chambardement, en cherchant, par exemple, à renforcer les États-Unis et à en faire une force qui compte dans le nouvel ordre mondial.

Ceci termine, monsieur le président, mes remarques liminaires sur la personnalité canadienne.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Andrew.

Maintenant, je demande à M. Latendresse de prendre la parole, s'il vous plaît.

M. Richard Latendresse (Télé-métropole, (Montréal)): Merci, monsieur le président.

First of all, after hearing Mr. Andrew's very clear and almost very academic presentation, I would like to stress that I myself was invited to give a more personal viewpoint on these matters. Indeed, I will be making some very personal remarks, remarks derived from my very own experiences, and from my links with foreign countries. I will be giving you my own opinions and feelings as to the perception that people overseas have of Canada and Canadians in general.

I won't be taking a scientific approach, but rather, a set of impressions or perceptions that I gathered from various experiences. For example, I reported on stories in various contexts, such as the civil wars in Croatia, Bosnia, and Rwanda, as well as about riots or tragedies such as earthquakes. In short, these perceptions are gained from classical overseas reporting, as well as various studies that I carried out over many years overseas or things that I gathered during personal travels.

I should also mention that I consulted Pierre Nadeau, a highly respected journalist who is now the host of *Nord-Sud* on Radio-Québec. He was the host of *L'événement* on our network, TVA. I consulted him because he too has many, many years of experience. I have about twelve years experience, whereas his experience stretches over many more years, no doubt.

[Texte]

Donc, selon ce que j'ai senti, comment le Canada est-il perçu à l'étranger? Je parle aussi dans une dimension «plus jeune», et je mets cela entre guillemets, bien qu'il y a encore la perception d'une société privilégiée. Le Canada, comme société, est tout de même privilégiée. J'ai constaté, en particulier au cours des dernières années, qu'il n'y a plus un intérêt aussi automatique pour notre époque.

[Traduction]

So judging by my own impressions, how is Canada perceived overseas? I'm also trying to answer this question from a "younger" viewpoint—and I insist on the quotation marks—, even though there is still the perception that Canada is a privileged society. I must acknowledge that as a society, Canada is privileged. I have observed, particularly over the past few years, that people no longer take such an automatic interest in our era.

• 0925

C'est sûr, à mon avis, qu'il y a des modes qui favorisent certains pays par rapport à d'autres. J'ai constaté cela au fil des ans. Aujourd'hui, on parle plus spontanément de l'Australie. Les États-Unis semblent être une mode qui perdure. J'irais même jusqu'à dire, et cela vaut la peine de le souligner, aujourd'hui, en ce jour de l'assermentation de Nelson Mandela, que l'Afrique du Sud est devenu un pays attrayant alors que le Canada, chez beaucoup de gens que je côtoie, autant des journalistes que différents jeunes militants dans différents pays, n'a plus spontanément l'intérêt qu'il me semblait avoir il y a une dizaine ou une douzaine d'années.

Je dois cependant souligner ici un témoignage de Pierre Nadeau qui était correspondant au milieu des années 1960 en France. Pierre me faisait remarquer que, à l'époque, en France, les gens ne savaient tout simplement pas ce qu'était le Canada et ce, malgré tous les efforts diplomatiques et politiques que Lester Pearson avait faits lors de différentes négociations. C'était un pays inconnu. C'était une sorte d'allié inconditionnel des États-Unis.

Selon Pierre Nadeau, aujourd'hui, 30 ans plus tard, les choses n'ont pas beaucoup changé. C'est sûr qu'on connaît mieux le Canada en France et un peu partout ailleurs. Cependant, selon lui, le Canada a mal fait ses relations publiques. On n'arrive pas à faire parler de nous. On y arrive mal, au-delà d'événements très ponctuels, très circonstanciels. Il n'y a pas une sorte de constance dans les relations publiques du Canada qui feraient que les gens spontanément y feraient référence.

Je souligne cependant que ce n'est pas une perception scientifique. Je reviens rapidement sur mon exposé. Je ne vais pas m'attarder trop longtemps dans cette première partie.

On posait notamment la question: la composition démographique du Canada pourrait-elle nous préparer à jouer un rôle plus fort, plus actif au sein du Commonwealth ou de la francophonie? Encore là, je veux souligner la perception de Pierre Nadeau lui-même au sein du Commonwealth quoique la structure du Commonwealth, bien qu'elle soit chambranlante aujourd'hui, est plus propice à ce qu'on puisse y jouer un rôle, mais la francophonie, à son avis, est une abstraction totale et c'est une sorte de gros party duquel on ne peut rien espérer de très sérieux.

À mon avis, on parle purement de la dimension francophone et anglophone. Je crois qu'on devrait considérer la nouvelle composition, ce que j'ose appeler la nouvelle composition démographique du pays, c'est-à-dire qu'il y a, par exemple, à Montréal, car je connais bien le milieu, un nombre croissant de latino-américains qui sont actifs, qui prennent une place de plus en plus importante dans la vie municipale, dans les activités sociales de Montréal et du Québec. Je crois que ces

In my view, some countries are certainly more fashionable than others. I've seen this over the years. Today, for instance, people seem to talk about Australia a great deal. On the other hand, the United States appear to be less fashionable. I would even go so far as to say, and this is worth pointing out, that South Africa has now become a country of particular interest, with the swearing in of Nelson Mandela, whereas many people I know, journalists and various young activists in other countries, no longer take a spontaneous interest in Canada, as they seemed to do a decade ago.

However, I should tell you what was reported by Pierre Nadeau, who was a correspondent in France in the mid-1960s. Pierre pointed out to me that at the time, in France, people simply had no idea what Canada was all about, despite all the diplomatic and political efforts that Lester Pearson had made during various negotiations. The French were simply unfamiliar with our country. They saw it as some kind of unconditional ally of the United States.

According to Pierre Nadeau, today, 30 years later, things haven't changed very much. The French and people from other countries certainly do know Canada better than before. However, Pierre believes that Canada has done a poor job of its public relations. We haven't been able to draw attention to our country. We have a hard time doing this, except for very specific, very circumstantial events. There is no consistency in Canada's public relations, no constant element to which people can spontaneously refer to.

However, I must acknowledge that this is not a scientific observation. I'll get back to my presentation now. I'm not going to spend too much time on this first part.

We have been asking the question: could Canada's demographic make-up help us play a stronger, more active role within the Commonwealth and the Francophonie? Once again, I'd like to mention the perception of Pierre Nadeau himself. He feels that even though the Commonwealth is shaky these days, its structure is such that we can play a role, whereas he finds that the Francophonie is a totally abstract notion, a kind of big party that we can't expect anything very serious from.

To my mind, we are just talking about the francophone and anglophone elements of this issue. I believe that we should think about the new composition, what I would go so far as to call the new demographic make-up of the country. For example, in Montreal—I'll talk about Montreal because I'm familiar with that city—there are more and more Latin Americans who are active and who are playing an increasingly large role in municipal life, in the social activities of Montreal and of

[Text]

latino-américains, pour les avoir consultés et avoir fait beaucoup de choses avec eux, pourraient nous permettent de jouer un rôle actif au sein de l'OÉA notamment.

Encore là, j'exprime un témoignage personnel. Mes relations avec les latino-américains de Montréal m'ont permis de découvrir ces pays et d'y aller. J'ai établi des contacts qui, en Amérique centrale et en Amérique du Sud, m'ont beaucoup servi lors de reportages que j'ai réalisés. J'y suis allé souvent. Eux-mêmes, après cela, sont venus ici. Ce que je veux souligner par là, c'est qu'il y a une autre dimension à la démographie canadienne aujourd'hui.

Il faut dire également que j'ai appris à parler l'espagnol. J'ai appris à parler l'allemand. Je crois que le fait d'avoir une éducation bilingue m'a initié, m'a incité à apprendre ces langues. Il y a eu une sorte de prédisposition presque naturelle aux langues étrangères. Je crois que, dans mon cas, c'est un impact direct du bilinguisme. En tout cas, cela m'a personnellement aidé.

Cette ouverture d'esprit, cette ouverture presque physique, nous ouvre également bien des portes à l'étranger car, comme M. Andrew le soulignait, il y a certainement une dimension très médiateur naturel chez les Canadiens et le fait d'être francophone, anglophone et, après cela, d'avoir une ouverture à d'autres langues, m'a permis de constater que les gens appréciaient beaucoup le Canada.

Je termine ce bref exposé en répondant à la question: notre multiculturalisme pourrait-il être en mesure de régler des conflits ethniques ailleurs?

• 0930

C'est une question vraiment intéressante en ces temps de tragédies ethniques partout à travers le monde. À la fois, Pierre Nadeau et moi-même avons spontanément, unanimement répondu non car chaque cas est très personnel, chaque cas est trop complexe. À notre avis, l'expérience canadienne est en soi une sorte d'anti-expérience. Il y a beaucoup de stagnation, le Québec ne sachant pas trop ce qu'il veut, le reste du Canada ne sachant pas trop comment réagir non plus.

Cette stagnation-là se sent à l'étranger. Cela entame un peu notre crédibilité. Je suis absolument d'accord avec M. Andrew qu'on doit souligner qu'on a réussi à négocier, à se parler, à entamer des pourparlers constitutionnels sans qu'il y ait effusion de sang. Donc, je pense que c'est important; s'il y a une leçon, s'il y a un apport qui peut venir de nous, ce serait cela et, par extension, il faut souligner la soumission sans condition des Forces armées au pouvoir civil ici, qui est à encourager et est à étudier, d'autant plus que, partout où je vais en reportage—et ce sont souvent dans des conditions de guerre civile—c'est toujours le même problème, c'est que le pouvoir civil n'a jamais su prendre sa place et les militaires la leur. Merci.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Latendresse.

Mr. Drake, you have the floor.

Mr. Mark Drake (Canadian Exporters' Association): Mr. Chairman, if I sound like a Brit and I look like a Brit, I am a Brit.

[Translation]

Quebec. I've talked with these Latin Americans and I've done many things with them, and this has lead me to believe that they can help us play a more active role within the OAS in particular.

Once again, I am sharing a personal experience with you. Thanks to my relationships with the Latin Americans of Montreal, I've been able to travel to their countries and learn more about them. I've made contacts in Central and South America that were very useful when I was doing stories on these countries. I've travelled to these countries often. And afterwards, my contacts down there have come here to visit. What I am saying is that today, there is another dimension to Canada's demographics.

I should also say that I've learned Spanish. I've learned German as well. I believe that having a bilingual education led me and encouraged me to learn these other languages. It was as though I had a natural predisposition for foreign languages. In my case, I believe this was a direct impact of bilingualism. In any event, it has helped me personally.

These open attitudes, this almost physical openness, also opens many doors for us overseas, because, as Mr. Andrew was pointing out, Canadians are certainly natural mediators, and in my own case, as someone who speaks French and English and later was able to pick up other languages, I've seen that people appreciated Canada a great deal.

I will finish of this short presentation by responding to the question: Could our multiculturalism help settle ethnic conflicts elsewhere?

It is really an interesting question in these days of ethnic tragedies throughout the world. Both Pierre Nadeau and myself have spontaneously and unanimously answered no, for each case is very personal and too complex. In our opinion, the Canadian experience is a sort of counter-experience. There is a lot of stagnation, as Quebec is unsure of what it wants and the rest of Canada does not know either how to react.

That stagnation is felt internationally. It undermines some of our credibility. I fully agree with Mr. Andrew that we should stress that we have been able to negotiate, to speak together and to undertake constitutional discussions without bloodshed. Therefore, I think it is important; if we have a lesson, an input to provide, it would be that and to follow up on that, we should stress that the Armed Forces should unequivocally come under the civilian power, all the more so as everywhere I travel as a journalist—often in countries torn by civil wars—I always find the same problem: the civilian power has not been able to take its proper place and neither have the military forces. Thank you.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Latendresse.

Monsieur Drake, vous avez la parole.

M. Mark Drake (Association des exportateurs canadiens): Monsieur le président, j'ai l'accent anglais, j'ai l'air d'un Anglais et je suis un Anglais.

[Texte]

Cependant, je dois dire que j'habite le Canada depuis 15 ans, que je suis citoyen canadien depuis 12 ans et que j'habite au Québec, dans la région de Montréal.

As you said, Mr. Chairman, I've been in international trade for about 30 years. I lived five of these years in Asia and 10 in continental Europe before coming to Canada 15 years ago. It's difficult to talk about Canada's assets and liabilities without moving on to stereotypical images and clichés, but that is the reality in my view, so I'd like to quickly highlight the assets and liabilities from my own personal perspective.

The key asset that we have in Canada is that we have good solid values. This is a bit of a cliché, but we're trusted and we're considered to be decent people. However, this is a very important asset in international relations. As has been suggested by the previous speakers, this contrasts positively with some of the aggressiveness shown by the U.S. in its foreign policy. We're often regarded as a good counterweight to the weight of the United States. Mexico, for example, is delighted to deal with Canada, and they see us as a counterbalance against the strength of the United States.

We come without the baggage of a colonial past, in contrast to Britain, Germany, Holland and France. We come without the baggage in international relations of wartime aggression, which still haunts Germany and Japan. Canada doesn't present an economic threat, such as Japan does in Asia, where it's dominant in trade. We have an excellent reputation as contributors, particularly to the multilateral organizations, due in large measure to the quality of the people involved.

In contrast to some other countries, we actually pay our bill to the UN. We're a good club member. In fact, we belong to too many. We are a member of 70 international organizations and 11 multilateral funds and banks. Our contribution to peacekeeping around the world has contributed to our reputation as a good *citoyen du monde*. Our broad ethnic base and multicultural characteristics—this is the Canadian mosaic rather than the U.S. melting pot—are certainly assets. We have been welcoming to immigrants, though perhaps less so now than in the past.

So we have a great number of assets going for us, but in the international relations field we also have liabilities to think about and act on. Our house is seen to be in a mess—this was covered extensively at the March forum—and we have to put it in order. The prime example is the debt, of course, with federal and provincial debt close to \$700 billion. This is a liability on our influence abroad.

Politically, we're seen by our friends to be in a mess. They don't understand Meech Lake and Charlottetown and the current threat of Quebec separation.

On ne comprend pas du tout cela.

[Traduction]

However, I have to say that I have lived in Canada for 15 years, I have been a Canadian citizen for twelve years and I live in Quebec, in the Montreal area.

Comme vous l'avez dit, monsieur le président, je m'occupe de commerce international depuis une trentaine d'années. J'ai passé cinq de ces années en Asie et 10 en Europe continentale avant de venir au Canada il y a 15 ans. Il est difficile de parler des points forts et des points faibles du Canada sans passer en revue les images stéréotypées et les clichés classiques, mais c'est néanmoins la réalité à mon avis, et j'aimerais donc vous donner un rapide aperçu de ces points forts et de ces points faibles tels que je les vois.

Notre principal atout est que nous nous appuyons sur de bonnes et solides valeurs. C'est un peu un cliché, mais on nous fait confiance et on nous considère comme des gens corrects. C'est un élément très important de nos relations internationales. Comme l'ont dit les précédents intervenants, nous nous démarquons beaucoup à cet égard de l'agressivité que manifestent les États-Unis dans leur politique étrangère. Nous sommes souvent perçus comme un bon contrepoids aux États-Unis. Le Mexique, par exemple, est enchanté de traiter avec le Canada et les Mexicains pensent que nous pouvons jouer ce rôle de contrepoids.

Nous ne sommes pas encombrés d'un passé colonial, contrairement à la Grande Bretagne, l'Allemagne, la Hollande et la France. Nous n'abordons pas les relations internationales avec le passé d'agressions guerrières qui hantent toujours l'Allemagne et le Japon. Le Canada ne constitue pas une menace économique comme c'est le cas du Japon en Asie, où il domine le commerce. Nous avons une excellente réputation de partenaire actif, notamment au sein des organisations multilatérales, grâce en grande partie à la qualité de nos représentants.

Contrairement à d'autres pays, nous payons nos cotisations aux Nations Unies. Nous sommes un bon membre du club. En fait, nous sommes présents dans un trop grand nombre de ces clubs. Nous appartenons à 70 organisations internationales et à 11 fonds et banques multilatéraux. Notre contribution au maintien de la paix dans le monde a contribué à notre réputation de bon citoyen du monde. Nos caractéristiques ethniques et multiculturelles—c'est-à-dire la mosaïque canadienne par opposition au creuset américain—sont certainement des actifs. Nous sommes accueillants pour les immigrants, quoique peut-être moins maintenant que par le passé.

Nous avons donc beaucoup de choses pour nous, mais nous avons aussi sur le plan des relations internationales certains passifs qu'il faut rectifier. Nous donnons l'impression d'être pris dans un bourbier—et on a beaucoup parlé de ce point au forum de mars—et nous avons besoin de mettre de l'ordre dans nos affaires. L'exemple le plus flagrant est naturellement la dette, une dette qui s'élève à près de 700 milliards de dollars sur le plan fédéral et provincial, et qui grève notre influence à l'étranger.

Sur le plan politique, nous donnons aussi l'impression d'être dans un bourbier. Nos amis ne comprennent pas le Lac Meech ni Charlottetown, pas plus que la menace actuelle de séparation du Québec.

They do not understand that.

[Text]

[Translation]

How can a great country such as Canada consider dismembering itself to the direct economic detriment of both parties?

Comment un grand pays comme le Canada peut-il envisager de se démanteler au détriment économique direct des deux parties?

● 0935

Incidentally, like many Europeans—and

Soit dit en passant, comme de nombreux Européens. . .

je répons un tout petit peu à ce que M. Latendresse vient de dire—je suis raisonnablement confortable dans quatre langues:

and this follows up a bit on what Mr. Latendresse just said—I am reasonably comfortable in four languages:

English, French, German and some Italian.

L'anglais, le français, l'allemand et un peu l'italien.

Ici au Canada, on a des difficultés à encourager les gens à parler deux langues au nom de Dieu,

Here in Canada, we have difficulty getting people to speak two languages, for heaven's sake,

and I think that attitude is a liability.

et je crois que c'est un handicap.

We haven't been seen to deal well with our First Nations. Land claims have been outstanding for many years and the Oka crisis did our international image considerable harm.

Nous ne donnons pas l'impression non plus de bien nous occuper de nos Premières nations. Les revendications territoriales traînent depuis de nombreuses années et la crise d'Oka a considérablement terni notre image internationale.

It's a great pity, Mr. Chairman, that Canada is not on everyone's agenda. It's certainly not on the U.S. agenda, in spite of the role of the U.S. as our major trading partner.

Il est regrettable, monsieur le président, que le Canada ne figure pas au programme de tout le monde. Il ne figure en tout cas pas au programme des Américains, en dépit du fait que les Américains sont notre principal partenaire commercial.

Je crois que M. Latendresse a raison,

I believe Mr. Latendresse is right,

we're not very strong sometimes in our PR.

Nous péchons quelquefois dans nos relations publiques.

Pick up the *Financial Times* of London, *The Economist*, or *The Wall Street Journal*. How much coverage is there of Canada? Oh yes, on page 16 there is a column.

Prenez le *Financial Times* de Londres, *The Economist* ou *The Wall Street Journal*. Y est-il question du Canada? Oh oui, on trouve un petit article à la page 16.

There is a perception, Mr. Chairman, that we are ecologically wanting. Baby seal bashing comes to mind, trapping of furry animals, and the clear-cutting of timber. This is perception, of course, rather than reality, but the damage done to Canada's image abroad by special interest groups pushing their cause is considerable.

Nous donnons l'impression, monsieur le président, de ne pas nous soucier de l'écologie. On pense au massacre des bébés phoques, au piégeage des animaux à fourrure et aux coupes à blanc. Il s'agit naturellement d'une perception plus que d'une réalité, mais certains groupes d'intérêts particuliers ont terriblement nui par leur campagne à l'image du Canada à l'étranger.

In business, while we have excellent trustworthy characteristics, we are not perhaps aggressive enough. The advantage is that we are liked, but the disadvantage is that we're not always perhaps taken seriously.

Sur le plan des affaires, tout en bénéficiant d'un excellent climat de confiance, nous ne sommes peut-être pas assez agressifs. L'avantage, c'est qu'on nous aime, mais l'inconvénient, c'est qu'on ne nous prend peut-être pas toujours au sérieux.

If we have a chance later, Mr. Chairman, I must tell you the story of the Canadian lobsters.

Si nous en avons l'occasion un peu plus tard, monsieur le président, il faudra que je vous raconte l'histoire des homards canadiens.

The advantage of being liked and trusted is not often enough when it comes to closing the deal, when we need that aggressive business punch. In Latin America they refer to us as decaffeinated Americans.

Il ne suffit pas que votre partenaire vous fasse confiance et vous aime bien quand vous devez conclure une affaire, quand il faut porter le coup décisif. En Amérique latine, on nous traite d'Américain décaféiné.

We seem to have an aversion in letting others get ahead. This is often a great pity. Mr. de Cotret from the World Bank reported recently at one of our meetings that major world contracts see German, French and Japanese consortia together bidding against three individual Canadian companies that are fighting each other for the business.

Nous semblons être incapables de laisser quelqu'un d'autre passer devant. C'est souvent regrettable. Monsieur de Cotret, de la Banque mondiale, disait récemment à l'une de nos réunions que pour les grands contrats, les consortiums allemands, français et japonais soumissionnent souvent ensemble contre trois entreprises canadiennes distinctes qui s'entre-déchirent pour essayer d'avoir le marché.

We talk Team Canada; we do not act it. We need a more cohesive approach.

Nous parlons de l'Équipe Canada, mais elle n'existe pas dans la réalité. Il nous faut davantage de cohésion.

[Texte]

[Traduction]

We do not make sufficient use of our ethnic multicultural diversity. There are some excellent examples. Look at what B.C. is doing with the Pacific Rim. That is terrific cross-linking there. We could do more in other areas with the huge Indian population in Toronto, great Italian, Greek and Ukrainian populations. There are plenty of linkages we could take advantage of.

Nous ne profitons pas suffisamment de notre diversité ethnique multiculturelle. Il y a à cet égard de bons exemples. Regardez ce que fait la Colombie-Britannique face aux pays de la région du Pacifique. Des liens extraordinaires s'établissent. Nous pourrions imiter ce genre de chose dans d'autres domaines étant donné l'énorme population indienne de Toronto, ainsi que les importantes populations italiennes, grecques et ukrainiennes que nous avons. Nous pourrions en profiter pour établir des quantités de liens.

Finally, Mr. Chairman, on the liabilities, I have concentrated more on them because this is what we have to change. There's too much hassle and bureaucracy in Canada. We shoot ourselves in the foot. We are one of the most overtaxed and overgoverned countries in the world, and friends who want to trade with us see bureaucratic hassle too often. Our internal trade barriers are an enormous disincentive to foreign investment.

Enfin, monsieur le président, je me suis concentré plus sur les points faibles parce que c'est cela qu'il faut corriger. Nous avons trop d'entraves et de bureaucratie au Canada. Nous nous sabordons nous-mêmes. Nous sommes l'un des pays les plus surtaxés et les plus surgouvernés du monde, et les gens qui veulent faire des affaires avec nous se heurtent trop souvent à des obstacles bureaucratiques. Nos barrières internes au commerce sont aussi un très fort facteur de dissuasion pour les investissements étrangers.

I must say it's good to see some significant progress recently in this area and

Je dois dire que je me réjouis de voir que nous avons beaucoup progressé dans ce domaine récemment, et

c'est très encourageant.

it is very encouraging.

To summarize, Mr. Chairman, our number one priority is to get our house in order, debt and deficit reduced, relations with First Nations improved, and internal trade barriers eliminated. Then we need to focus on our niche and areas where we can be competitive. Those dealing with our foreign policy and international business efforts should bear that in mind. We should build on our assets and not try to be all things to all people.

En résumé, monsieur le président, notre priorité absolue est de remettre de l'ordre dans nos affaires, de réduire la dette et le déficit, d'améliorer nos relations avec les Premières nations et d'éliminer les entraves au commerce intérieur. Nous devons ensuite nous concentrer sur les créneaux où nous pouvons être concurrentiels. Les responsables de notre politique étrangère et de nos efforts commerciaux internationaux devraient garder cela à l'esprit. Il faut consolider nos atouts et non essayer d'être présents partout pour tout le monde.

We must go for less government, free up resources, and create cohesion and partnership between federal and provincial organizations and between government departments. Recent signs, I have to say, are certainly encouraging.

Il faut réduire la présence gouvernementale, libérer les ressources et créer une cohésion et un partenariat entre les organisations fédérales et provinciales et entre les divers ministères. Je dois dire que certains signes sont encourageants à cet égard.

We must maintain our role in multilateral organizations, where leverage gives us a better return than going it alone. We must make sure, and we shouldn't be afraid of doing this, to get a reasonable share of the business that is going from these institutions. The French do it; the Europeans do it. We should do it and not be afraid of doing that. We must use our economic and commercial leverage to the maximum.

Nous devons conserver notre rôle au sein des organisations multilatérales où l'effet de levier est bien supérieur à celui que nous pourrions avoir en agissant seuls. Nous devons nous assurer, sans crainte aucune, d'obtenir une part raisonnable des affaires que traitent ces institutions. Les Français le font, les Européens le font. Nous devons le faire et nous n'avons pas à être timorés sur ce plan. Il faut exploiter au maximum l'effet de levier économique et commercial.

● 0940

Finally, Mr. Chairman, once this consultation and analysis is completed,

Enfin, monsieur le président, une fois terminées ces consultations et cette analyse,

je crois que c'est tout à fait correct, suite à ce qu'on a dit dans le livre rouge,

which I believe are quite proper, based on what the Red Book says,

we have to take action. We must demonstrate the political will to do something about our liabilities and take advantage of our assets. Only then will Canada maintain its position as a significant world player and avoid relegation to an also-ran, debt-ridden nation, much less relevant on the world stage. Thank you.

nous devons passer à l'action. Nous devons manifester la volonté politique de corriger nos points faibles et de profiter de nos points forts. C'est uniquement dans ces conditions que le Canada conservera sa place d'intervenant important sur l'échiquier international et évitera de devenir un laissé-pour-compte, une nation criblée de dettes négligeable sur la scène mondiale. Merci.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Drake. Mr. Cardozo.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Drake. Monsieur Cardozo.

[Text]

Mr. Andrew Cardozo (Institute on Policy and Administration): Thank you, Mr. Chairman.

I come before you not as an expert on international relations, like some of my co-panellists, but perhaps as somebody who has had several years of experience at the community level across Canada, while I was executive director of the Canadian Ethnocultural Council, and more recently with the new institute looking at new ideas and looking for new ideas and how they can be applied in Canada.

One of the ideas I'll be putting before you today is based on the views of a large number of Canadians, a not-so-new idea but a not-so-implemented idea. The second is a new idea about which we'll be looking for feedback from you and others as we develop it further.

I am really quite pleased to be speaking after the three people who've spoken before me because they've really said a lot of what I would be saying, so that will save us some time.

Let me say that I think the diversity we have among us, people from all parts of the world, is a built-in advantage, built-in linkages to virtually every country in the world. It is an advantage that very few other countries have. There are perhaps five or six other countries in the world that have the kind of diversity that we have today. Even a few years ago, I think we would have said that we have peoples from a number of countries except Africa. But I think in the last five years, and more so in the last two or three years, we've had a number of people from Somalia, Ethiopia and other regions of Africa who have come here. So now, indeed, we are much more part of the global picture that we thought we were.

Our diversity offers us significant tools for international relations, trade and aid in at least five basic areas that I've outlined: (1) languages and dialects of countries all over the world; (2) knowledge of cultures, religions, customs and values in these various countries; (3) consumer habits, and sometimes more subtly and more importantly consumer desires; (4) business norms; and (5) family ties.

From all of these five tools come a terrific advantage when we're dealing with matters relating to international relations, when we're dealing with international trade and when we're dealing with international aid. I would suggest to you that these five tools, these five advantages, are basically a job-creating opportunity that we are only beginning to use in a small way, and can be using a great deal more for the benefit of all Canadians. It's not only a matter of Canadians from certain ethnic groups moving ahead. If we're talking about better international relations, we're talking about greater trade, and that is an advantage to every single Canadian.

How do we harness this talent and this benefit? I would suggest, first, we have a process of formal and informal consultations with various communities, recognizing that it's not the community that makes the decision but merely makes the input to government. It is the Government of Canada, elected by people across the country, that makes the ultimate decisions. I'm not suggesting that the Government of Canada has to reflect identically the views of an ethnic community. Indeed,

[Translation]

Mr. Andrew Cardozo (Institute on Policy and Administration): Merci, monsieur le président.

Je ne me présente pas comme expert en relations internationales, comme certains des autres panélistes, mais plutôt comme quelqu'un qui a un certain nombre d'années d'expérience communautaire au Canada, où j'ai été directeur exécutif du Conseil ethnoculturel du Canada, où j'appartiens maintenant à ce nouvel institut qui cherche et examine de nouvelles idées et essaie de voir comment les appliquer au Canada.

Je vais vous parler aujourd'hui d'une idée que partagent de nombreux Canadiens, une idée qui n'est pas nouvelle et que l'on n'applique pas beaucoup. Ensuite, je vous parlerai d'une nouvelle idée sur laquelle nous chercherons à avoir votre réaction et la réaction d'autres personnes au fur et à mesure de nos recherches.

Je suis très heureux de prendre la parole après les trois précédents intervenants car ils ont déjà dit une bonne partie de ce que j'avais l'intention de dire, et cela va nous faire gagner du temps.

Notre diversité, la présence de personnes venant du monde entier, est un avantage essentiel, car nous avons des liens tout établis avec pratiquement tous les pays du monde. Rares sont les pays qui disposent d'un tel avantage. Il y en a peut-être cinq ou six dans le monde qui présentent la même diversité que nous actuellement. Il y a quelques années encore, j'aurais dit que nous avions des représentants d'un grand nombre de pays à l'exception de l'Afrique. Mais je crois que depuis cinq ans et plus particulièrement depuis deux ou trois ans, nous avons accueilli de nombreux ressortissants de Somalie, d'Éthiopie et d'autres régions de l'Afrique. Nous sommes donc encore plus présents sur la scène mondiale que nous ne le pensions.

Notre diversité nous fournit d'importants instruments en matière de relations internationales, de commerce et d'aide dans au moins cinq domaines fondamentaux que j'ai esquissés ici: premièrement, les langues et les dialectes de pays du monde entier; deuxièmement, la connaissance des cultures, religions, coutumes et valeurs de ces divers pays; troisièmement, les habitudes de consommation et parfois—de façon plus subtile et plus importante—les désirs de consommation; quatrièmement, les normes d'affaires; et cinquièmement, les liens familiaux.

Ces cinq instruments nous donnent un avantage énorme en matière de relations internationales, de commerce international et d'aide internationale. À mon avis, ces cinq instruments, ces cinq avantages sont une source de création d'emplois que nous commençons seulement à exploiter un peu, et que nous pourrions exploiter beaucoup plus pour le bien de tous les Canadiens. Il ne s'agit pas simplement d'encourager les Canadiens de certains groupes ethniques. Si nous parlons de meilleures relations internationales, cela veut dire un accroissement du commerce, et c'est à l'avantage de tous les Canadiens.

Comment exploiter ce talent et cet avantage? Il faudrait tout d'abord avoir des consultations officielles et officieuses avec diverses communautés en sachant bien que ce n'est pas la communauté qui prend la décision mais qu'elle se contente d'apporter quelque chose au gouvernement. C'est le gouvernement du Canada, élu par la population, qui prend les décisions ultimes. Je ne veux pas dire que le gouvernement du Canada doit être le reflet fidèle d'une communauté ethnique

[Texte]

there is probably no ethnic community that thinks alike in itself. Ethnic communities are not monolithic. When you take certain countries you will sometimes get diametrically opposed opinions. I think it is useful for the Government of Canada to hear from both sides or all sides of an argument.

Indeed, we can be using these talents in terms of involvement of people from these backgrounds, in matters of trade and aid planning, in matters of advice in times of crisis. A recent example was the Tiananmen situation in 1989, where the Department of External Affairs brought together various people from the Chinese-Canadian community to seek their advice on what should be done. It was a situation that was evolving hour by hour and virtually nobody could keep on top of it. You needed all resources that were available.

I think it's useful to be able to consult with people from various ethnic communities in matters of the status of women, the status of children at risk. Certainly we need to look at employing and appointing more people from these communities in serious roles in matters of trade and aid, not simply as translators. If you go abroad with a group of people where the people of that origin are merely the translators, you perhaps do more harm than good.

• 0945

There are two other ideas that I want to put forward. They are not outlined in my summary to you, but are in the articles that I submitted to you earlier. One is with regard to the issue of multiculturalism. We're having lots of discussion about that in Canada, but the idea of multiculturalism is well accepted outside of Canada.

In the past 10 years I've been consulted by people from perhaps 15 or 20 countries in every region of the world, people who have come here to Canada to find out how we do it. Every country is coming to the realization that they are diverse, and that they don't know how to handle this diversity.

We are able to tell the world a lot about that. I think we should find ways to evolve multiculturalism as time goes on. We should drop parts that are redundant and advance parts that are useful. Keep in mind that this does a lot for the image of Canada. It's nice for people in other parts of the world to find out that the cultures and languages of their countries are alive and well in this country.

The best examples can be found in a number of the eastern European countries, where during the Soviet regime a lot of those cultures and languages were being obliterated. It seemed for a while that languages and cultures like Ukrainian had a better chance of surviving and thriving in Canada than they did in Ukraine. That did a lot of good when the Soviet empire came to an end.

The other idea is a matter of international languages, and that's been mentioned before. We as Canadians have a lot of hang-ups about languages. People in other parts of the world—Europe and other parts—learn two, three and four languages.

[Traduction]

En fait, il n'existe probablement pas de communauté ethnique dotée d'une pensée unanime. Les communautés ethniques ne sont pas monolithiques. Si vous prenez certains pays, vous allez trouver parfois des opinions radicalement opposées. Je pense qu'il est utile que le gouvernement du Canada entende les deux parties ou toutes les parties concernées par une question.

Nous pouvons en fait faire participer toutes ces personnes à des activités commerciales et de planification de l'aide, et recourir à leurs conseils en temps de crise. Citons comme exemple ce qui s'est passé à Tiananmen en 1989. Le ministère des Affaires extérieures a convoqué divers représentants de la communauté sino-canadienne pour leur demander leur avis sur ce qu'il fallait faire. La situation évoluait d'heure en heure et pratiquement tout le monde était désemparé. Il fallait se servir des ressources disponibles.

Je pense qu'il est utile de pouvoir consulter les représentants de diverses communautés ethniques sur la situation des femmes et celles des enfants exposés à des risques. Il faut chercher à employer et à nommer un plus grand nombre de représentants de ces communautés à des postes sérieux dans le domaine du commerce et de l'aide, au lieu de se servir d'eux simplement comme traducteurs. Si vous allez à l'étranger avec une délégation où ces gens-là ne sont que des traducteurs, vous faites peut-être plus de mal que de bien.

Je voudrais développer deux autres idées. Je ne les mentionne pas dans les notes que je vous ai communiquées, mais il en est question dans les articles que je vous ai fait parvenir précédemment. Il y a d'une part la question du multiculturalisme. Nous en parlons beaucoup au Canada, mais cette idée de multiculturalisme est bien acceptée à l'étranger.

Au cours des 10 dernières années, des gens d'une quinzaine ou d'une vingtaine de pays du monde entier sont venus me consulter pour savoir comment nous nous y prenions au Canada. Tous les pays prennent conscience de leur diversité et s'aperçoivent qu'ils ne savent pas comment la gérer.

Nous avons beaucoup de choses à dire au monde à ce sujet. Je pense que nous devons faire évoluer le multiculturalisme au fil du temps. Il faut laisser tomber ce qui est superflu et encourager ce qui est utile. N'oubliez pas que cela compte beaucoup pour l'image du Canada. Les gens des autres régions du monde sont heureux de constater que leur culture et leur langue demeurent vivantes dans notre pays.

Les meilleurs exemples viennent de divers pays de l'Europe de l'Est dont les cultures et les langues ont été bien souvent étouffées sous le régime soviétique. Pendant un certain temps, on a pu penser que des langues et des cultures comme celles de l'Ukraine avaient plus de chances de survivre et de prospérer au Canada qu'en Ukraine. Cela nous a beaucoup servi quand l'empire soviétique s'est effondré.

L'autre idée concerne les langues internationales, et il en a déjà été question. Les Canadiens ont beaucoup de blocages face aux langues. Les gens d'autres régions du monde—en Europe et ailleurs—apprennent deux, trois et même quatre langues. Je

[Text]

[Translation]

I think it's time to move from the idea of heritage language learning, for which there are programs across the country, to a new form of international language learning where we would equip every child coming through the school system now with two, three and four languages. That is simply good education. It's good for them in a world that's getting smaller and smaller, and the earlier we start with that idea the better.

pense qu'il est temps de passer de l'idée d'un apprentissage des langues patrimoniales pour lesquelles il existe des programmes dans tout le pays à une nouvelle forme d'apprentissage des langues internationales, chaque élève apprenant deux, trois ou quatre langues à l'école. C'est une question de bonne éducation. C'est utile pour eux dans un monde qui se rétrécit de plus en plus, et le plus tôt sera le mieux à cet égard.

Heritage languages have been run by certain ethnic communities to allow the children in that ethnic community to learn that language. I think we have to move beyond that such that every child of whatever origin has the chance to learn a language that she or he desires, regardless of their own ancestry.

Un certain nombre de communautés ethniques enseignent leurs langues patrimoniales pour permettre aux enfants de ces collectivités d'apprendre la langue. Il faut aller plus loin et permettre à chaque enfant, quel que soit son origine, d'apprendre la langue qu'il souhaite apprendre, quelles que soient ses origines.

The second idea I'd like to put before you is something called an index of respect. As I've already mentioned and as some of the others have talked about, the issue of diversity exists in every country around the world. Many countries are only coming to this realization now, although some have a lot more reluctance.

La seconde idée que je voudrais développer est ce que l'on appelle l'indice de respect. Comme je l'ai déjà dit, et je ne suis pas le seul, le problème de la diversité se pose dans tous les pays du monde. Bien des pays sont seulement en train d'en prendre conscience, et certains le font avec énormément de réticence.

Look at how we in Canada and most countries of the world looked at South Africa. That's perhaps the best example of what we can do. What we did with South Africa over the last number of decades was to say that we look at the way you respect diversity, and we don't like it; we don't think you're doing a good job about it. On every index you looked at, whether it was equality, voting rights, citizenship, imprisonment, education or health care, it was clear that one cultural group was well treated and other cultural groups were not well treated by virtue of their culture and race. We said to that country repeatedly that they were not respecting their diversity very well.

Regardez la façon dont le Canada et la plupart des pays du monde ont considéré l'Afrique du Sud. C'est peut-être le meilleur exemple de ce que nous pouvons faire. Au cours de ces dernières décennies, nous avons dit aux Sud-Africains que nous regardions la façon dont ils traitaient la diversité et que cela ne nous plaisait pas, que ce n'était pas correct. Quel que soit l'indice utilisé, l'égalité, le droit de vote, la citoyenneté, l'emprisonnement, l'éducation ou les soins de santé, il était clair qu'un groupe culturel était bien traité alors que les autres ne l'étaient pas à cause de leurs cultures et de leurs races. Nous avons dit et répété aux dirigeants de ce pays qu'ils ne respectaient pas très bien leur diversité.

I think it might be time to look at the idea of having an international index of respect, where we would evaluate and compare countries in the way we look at things like GNP, the status of women and human rights. I think Mr. Andrew's eloquent term, the multinational superstate, is a nice way of putting it. Every country is multinational, multicultural, multiethnic and multireligious. Whatever term you want to use, it's a pluralistic country.

Je pense qu'il serait temps d'envisager l'idée d'un indice international du respect qui nous permettrait d'évaluer et de comparer les pays comme nous le faisons en examinant des choses comme le PNB, la situation des femmes et les droits de la personne. M. Andrew a parlé de cela en termes éloquentes en parlant de super État multinational. Tous les pays sont multinationaux, multiculturels, pluriethniques et pluri religieux. Quel que soit le terme qu'on utilise, on a un pays pluraliste.

Perhaps it's time we in the international world started placing a higher value on how we look at diversity. It's time we started to say it's nice that you respect your diversity and are able to accord people basic human rights. I hate the term, but it's a matter of a paradigm shift, where we're trying to change the way we look at countries and evaluate countries. Yes, we can still look at the wonderful things about French culture in France or Polish culture in Poland. But let's look also at how those countries, as well as every other country, respect their diversity and integrate that diversity into their national character.

Il serait peut-être temps d'accorder sur le plan international un peu plus de valeur à la notion de diversité. Il est temps de commencer à dire à des pays que nous sommes heureux de les voir respecter leur diversité et accorder au peuple les droits humains fondamentaux. Je déteste cette expression, mais c'est une question de déplacement de paradigme: nous voulons changer la façon dont nous considérons les pays et dont nous les évaluons. Oui, nous pouvons encore admirer des aspects merveilleux de la culture française en France ou de la culture polonaise en Pologne. Mais examinons la façon dont ces pays ainsi que tous les autres pays respectent leur diversité et intègrent cette diversité dans leur caractère national.

[Texte]

[Traduction]

• 0950

I would suggest very quickly that there are a few different things we can do in terms of this index. For a start, enumerate the number of people from various cultures, racial, ethnic, national, religious, linguistic, and indigenous groups. We can enumerate and evaluate the policies and laws that respect such a diversity and disallow discrimination based on those origins.

We can address the issue of citizenship and voting rights of all residents. Indeed, in Germany I find it quite bizarre that they talk about something called third-generation foreigners: people who have lived there for three generations and do not have the right to vote, do not have citizenship.

We can enumerate and evaluate policies aimed at equal opportunity and affirmative action. Affirmative action is indeed a very international concept. To a large degree it has to do with equality for women, but increasingly it has to do with other ethnic groups. I think we will see the need for affirmative action in South Africa very soon because people are going to find out in a few days, I think, that the upper echelons of all their bureaucracies are entirely white; the black people do not have a role in that, and that's going to have to change.

Lastly, we can evaluate something like regional disparities, especially when there is a cultural component to that regional disparity.

In closing, Mr. Chairman, let me just suggest that assimilation has never worked anywhere in the world, and it never will work. The best we can do for humanity, human nature being the way it is... I want to say as an aside that assimilation may work on an individual basis and there often will be people who want to assimilate, but on a grand scale or on a macro scale, certainly if you look at the United States or the Soviet Union, assimilation just doesn't work. It's time we learned to respect it, to work with it, to make it work to the benefit of all the people in that area.

Let me just suggest that what I'm putting here before you is an idea to utilize a Canadian talent to benefit all Canadians. Second, in terms of the index of respect, at this stage we ask for your feedback and suggestions as to how we can strengthen this idea. Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Cardozo. Now, to conclude at least the panel portion of the morning, I'd like to call on Ms Bouchard.

Mme Thérèse Bouchard (Centre canadien d'études et de coopération internationale): Merci, monsieur le président. Je crois, en écoutant les intervenants qui m'ont précédé, qu'on parle du même pays avec des points de vue différents. Cependant, j'entendais, en particulier, M. Drake et je me dis que c'est vraiment du même pays qu'on parle.

L'expérience que je partagerai de la perception qu'ont les gens du Canada c'est l'expérience de quelqu'un qui travaille en solidarité internationale depuis plus de 25 ans. Ce qui m'a permis de vivre en Amérique latine, de travailler fréquemment en Afrique et de rencontrer des gens de plus d'une trentaine de pays.

Je vous propose très rapidement certaines choses qu'on peut faire avec un tel index. D'abord, on peut recenser les personnes qui appartiennent à différents groupes culturels, raciaux, ethniques, nationaux, religieux, linguistiques et autochtones. On peut énumérer et évaluer les politiques et les lois qui respectent une telle diversité et rejettent la discrimination fondée sur l'appartenance à de tels groupes.

Il y a aussi la question de la citoyenneté et du droit de vote de tous les résidents. En fait, je trouve plutôt bizarre qu'en Allemagne, on parle d'étrangers de troisième génération. Il s'agit de personnes qui habitent ce pays depuis trois générations et n'ont pas le droit de vote parce qu'ils ne sont pas citoyens.

On peut énumérer et évaluer les politiques qui visent l'égalité des chances et l'action positive. La notion d'action positive se trouve dans plusieurs pays. Il s'agit en grande partie de l'égalité des femmes, mais de plus en plus cette notion s'applique à d'autres groupes ethniques. À mon avis, la nécessité de l'action positive se fera sentir en Afrique du Sud très tôt, parce que les gens là-bas constateront très rapidement que les cadres supérieurs de toute administration gouvernementale sont exclusivement blancs, les Noirs n'ont pas de rôle là-dedans et cela devra changer.

Enfin, on peut évaluer ce qu'on va qualifier de disparités régionales, notamment si cette disparité est liée à un facteur culturel.

Monsieur le président, permettez-moi de dire en terminant que l'assimilation n'a jamais marché nulle part au monde et elle ne marchera jamais. La meilleure chose qu'on puisse faire pour l'humanité, la nature humaine étant ce qu'elle est... J'ouvre une parenthèse pour dire que l'assimilation peut fonctionner sur une base individuelle; on trouve souvent des gens qui veulent s'assimiler, mais à grande échelle, l'assimilation ne fonctionne pas, on n'a qu'à regarder les États-Unis ou l'Union soviétique. Il est temps qu'on apprenne à respecter la diversité, à vivre avec elle, pour qu'elle fonctionne à l'avantage de tous les habitants d'une région donnée.

Ce que je vous propose ici, c'est d'utiliser un atout canadien à l'avantage de tous les Canadiens. Deuxièmement, en ce qui concerne l'index de respect, à ce stade-ci, nous vous demandons de nous faire part de vos commentaires et de vos suggestions pour améliorer ce concept. Merci, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Cardozo. Maintenant, pour terminer les interventions du panel au moins pour ce matin, je donne la parole à M^{me} Bouchard.

Ms Thérèse Bouchard (Canadian Center for International Studies and Cooperation): Thank you, Mr. Chair. On listening to the speakers who preceded me, I believe that we are talking about the same country from different points of view. However, on listening to Mr. Drake in particular, I feel that we are really talking about the same country.

The experience that I will share of the perception people have of Canada is the experience of someone who has worked in international solidarity for over 25 years. I have had the opportunity to live in Latin America, to work frequently in Africa and to meet people from over 30 countries.

[Text]

[Translation]

De façon globale, le pays, le Canada, les Canadiens sont très bien perçus à l'étranger. Parfois, même, je crois que l'image que les gens ont de nous dépasse la réalité mais c'est le premier abordage, quand les Canadiens sont en place, les gens nous font très spontanément confiance.

J'en prends pour exemple l'été dernier. J'ai participé à la deuxième Conférence mondiale sur les droits de la personne, à Vienne, et pour animer des débats dans un atelier qui était très houleux, on a demandé une Canadienne, d'abord parce qu'on maîtrisait plusieurs langues et aussi parce qu'on n'est pas perçu comme des gens qui manipule les gens pour obtenir ce qu'on recherche. On est vu comme des gens plus désintéressés. Certains diront que ce n'est pas payant pour le Canada mais en termes de relations internationales, c'est très bien perçu. Le Canada est souvent vu comme celui qui peut permettre à différents groupes de se parler. On parlait du rôle de négociateur du Canada. Je pense que c'en est un qu'on ne joue pas suffisamment et que plusieurs attendent de nous.

Pourquoi ce profil particulier du Canada? Je pense que—on l'a mentionné plus tôt—le fait que le Canada n'ait pas de passé colonialiste est très important. C'est un facteur dont on ne prend pas suffisamment conscience. En Afrique francophone, par exemple, seuls le Canada et la Suisse n'ont pas de passé colonialiste parmi les pays de la Francophonie.

• 0955

Avec tous les enjeux qui se développent actuellement en Afrique, j'entends dire dans le conflit du Rwanda: les seuls qui peuvent intervenir de façon crédible sont les Suisses, les Canadiens et les Hollandais. On attend davantage du Canada parce qu'on a longtemps eu un travail de développement dans ces pays.

C'est un rôle que les gens attendent de nous et qu'on ne joue pas. Pourquoi l'attendent-ils de nous? Parce que leur histoire n'est pas marquée de relations d'exploitation par le Canada. Nous sommes le seul pays du Groupe des sept qui n'a pas de passé colonialiste, peu importe où dans le monde. C'est également important lorsqu'on arrive dans un terrain nouveau. Le fait qu'on n'ait pas un passé lourd nous ouvre des portes, cela nous donne beaucoup de crédibilité. Le Canada est vu comme un pays altruiste, humaniste, et les Canadiens et les Canadiennes sont perçus comme fraternels et amicaux. On nous dit très facilement que nous sommes des gens simples d'abordage, simples de relation et on se lie facilement d'amitié.

Ce sont des qualités, des valeurs qu'on n'exploite pas suffisamment; dans tout style d'intérêt qu'on pourrait avoir, entre autres, pour maintenir la paix—je parle en termes de solidarité internationale—le Canada a un passé intéressant. Qu'on parle tout simplement depuis Lester B. Pearson, c'est quand même le Canada qui a amené cette nouvelle image du rôle international du maintien de la paix, et on s'attend à ce que le Canada joue plus fort qu'il ne le fait présentement.

On nous voit trop aligné avec les grands et en particulier avec notre voisin plutôt écrasant, et on aimerait beaucoup que le Canada puisse se démarquer davantage et être plus autonome dans sa façon de penser les relations internationales.

In general, Canada and Canadians are held in very high regard abroad. Indeed, I sometimes believe that the image people have of us is unrealistic, but when people abroad come into contact with Canadians, they trust us spontaneously.

I will take last summer as an example. I took part in the Second World Conference on Human Rights, in Vienna, and a Canadian was asked to moderate a workshop where the discussion was very heated, as Canadians are known for mastering several languages and also are not perceived as people who manipulate others to get what they want. We are seen as being more disinterested. Some will say that this does not pay Canada, but in international relations, it is very well perceived. Canada is often seen as someone who can get different groups talking to each other. Canada's role as a negotiator was mentioned. I think that we are not doing enough of that; it is a role which many expect of us.

Why does Canada have this particular profile? As was mentioned before, I think that the fact that Canada was not a colonial power is very important. We are sufficiently aware of it. In French-speaking Africa, for example, only Canada and Switzerland among the French-speaking countries have no colonial past.

With all the current developments in Africa, and by that I mean the conflict in Rwanda, the only people who can intervene in a credible way are the Swiss, the Canadians and the Dutch. More is expected of Canada because we have been carrying out development activities in these countries for a long time.

People expect us to play this role, and we are not playing it. Why do they expect this of us? Because Canada has never exploited their country in the past. We are the only country within the Group of Seven that does not have a colonial past, anywhere in the world. This is also important when we enter new ground. Many doors are open to us, and we have lots of credibility because we do not have a colonial past. Canada is seen as an altruistic, humanist country, and Canadians are perceived as being brotherly and friendly. People are quick to say that we are easy to talk to, easy to deal with and easy to make friends with.

We are not making enough use of these qualities, these values; in terms of any efforts to keep the peace—I'm talking in terms of international solidarity—Canada has a useful past. Even if we just look at our past since the days of Lester B. Pearson, it was Canada after all that brought out this new international role to be played in peacekeeping, and people expect Canada to speak louder than it has been currently.

We are seen as being overly aligned with the big nations, particularly with our rather cumbersome neighbour, and people would very much like Canada to set itself further apart and be more independent in its international relations.

[Texte]

[Traduction]

À la fois, il y a beaucoup d'attentes vis-à-vis du Canada car on nous estime beaucoup. Toutefois, ces attentes créent également des déceptions plus grandes. On attend quelque chose qui ne vient pas. On aimerait que le Canada se démarque davantage des États-Unis. Particulièrement, j'ai vécu sept ans en Amérique latine et, par rapport à la politique américaine en Amérique latine, on aurait aimé que le Canada intervienne de façon plus autonome.

Le Canada est aussi un pays à l'aise avec les grands. Je prendrai une image qui, comme toute image, peut indiquer un peu un manque de respect, mais le Canada, dans le Groupe des sept, a l'air de plus en plus du petit dernier qui se monte sur un gros coussin pour avoir l'air d'être à la hauteur des autres. On se rend de plus en plus ridicule en ayant de moins en moins de forces d'intervention alors qu'on laisse tomber là où on pourrait avoir vraiment un leadership beaucoup plus grand. C'est comme César qui dit: je préfère être le premier dans un village que le deuxième à Rome.

Il faudrait peut-être que le Canada se demande s'il ne préfère pas avoir un rôle plus déterminant dans la société des pays de moyenne envergure et des pays dont parlait M. Andrew. Le Canada pourrait jouer un rôle de leadership dans les pays du Tiers monde, ce qu'il n'a pas toujours parce qu'il prétend vouloir tirer ses intérêts du Groupe des sept.

Le Canada est un pays jeune, un pays perçu comme capable de relever des défis, et je pense qu'il a acquis une compétence pour relever des défis. Il nous en reste encore de très grands à relever. Il donne une impression de dynamisme. Quand on approche les gens, pour eux, le Canada est un pays dynamique, tant en termes de créativité que de ressources. Cela est un élément qu'on devrait exploiter davantage, compte tenu que très peu de pays sont ainsi perçus.

On a longuement fait état du multiculturalisme. Je pense que c'est un atout précieux du Canada que nous-mêmes, en tant que Canadiens, on ne réalise pas suffisamment bien. Lorsque M. Drake parlait du ménage à faire dans notre propre maison, je pense que la façon dont on traite, par exemple, la question linguistique et la question autochtone a des retombées sur la perception qu'on a de nous à l'extérieur.

• 1000

J'avais vécu longtemps au Chili et quand j'y suis retourné en 1990, suite aux problèmes de cet été-là avec les autochtones, la première chose que mes amis m'ont dit, c'était: Ah! Que se passe-t-il avec le Canada, vous n'êtes pas capables de traiter vos problèmes? On ne s'insaisit pas que vous aviez des problèmes de cet ordre-là chez vous.

Je pense que c'est très important. Ce n'est pas du tout l'esprit de ce que je veux dire. Il ne faut pas museler les Canadiens et les Canadiennes qui dénoncent nos problèmes. On a des problèmes sérieux. Il ne faut pas museler mais il faut trouver les solutions car cela nous permettra, par la suite, de parler avec plus de crédibilité et d'offrir des solutions ou des interventions face à des conflits dans d'autres pays.

At the same time, there are many expectations about Canada because we are held in high esteem. However, these expectations also create greater disappointments. People expect something that does not occur. People would like Canada to distance itself more from the United States. I lived in Latin America for 7 years, and in terms of American policy in Latin America, people would have particularly liked Canada to have been more independent.

Canada is also a country that is comfortable with the major nations. I'll use an image that, like any other image, can indicate a certain lack of respect, but I would say that within the Group of Seven, Canada is looking more and more like the little fellow in last place who has to stand on a big cushion so that he looks to be as tall as the others. We are looking more and more ridiculous by intervening less and less, and we are letting the opportunity go by to play a much larger leadership role. It's like Caesar, who said he preferred to be the number one man in a village than the number two man in Rome.

Perhaps Canadians should be asking themselves whether they would prefer to play a more decisive role among the middle nations as well as the nations that Mr. Andrew was speaking of. Canada could play a leadership role among the countries of the Third World, which it has not always done because it claims its interests lie more with the Group of Seven.

Canada is a young country, a country seen as being able to take on challenges, and I think that it has gained the ability to take on challenges. There still are some very large challenges awaiting us. Canada gives the impression of being a dynamic nation. People see Canada as being a dynamic country, both in terms of creativity and in terms of resources. This is something we should make greater use of, given that very few countries are perceived in this manner.

We have talked quite a bit about multiculturalism. I think that multiculturalism is a valuable asset for Canada, and we as Canadians don't realize its value enough. When Mr. Drake was talking about cleaning up our own back yard, I think that the way we deal with the language issue and the native issue, for example, does affect the way we are perceived outside the country.

I lived in Chile for a long time, and when I went back there in 1990, after the problems that had occurred that summer with the natives, the first thing that my friend said to me was: "So! What's happening with Canada, aren't you able to handle your own problems? We didn't think that you had problems like that in your country."

I think this is a very important point. I'm not trying to say that Canadians who speak out about our problems should be muzzled. We have our own problems within Canada. People should not be muzzled, but we have to find solutions, because once we do, we will be able to speak with more credibility and suggest solutions or intervene in conflicts within other countries.

[Text]

Actuellement, la Fédération va cahin-caha. On sait qu'on a de la difficulté à régler nos problèmes constitutionnels, mais la façon que nous choisirons pour nous en sortir est également très importante quant au rôle que nous pourrions jouer sur la scène internationale.

Je parlais récemment avec des Africains. Ils parlent beaucoup de démocratisation en Afrique. Les pays occidentaux, dont le Canada, font d'énormes pressions pour la démocratisation et le respect des droits de la personne. Toutefois, pour l'Afrique, démocratisation ne veut pas nécessairement dire multipartisme, car plusieurs en Afrique craignent que le multipartisme soit associé à l'ethnisme, soit un parti par ethnie.

Donc, la fédération pourrait être une solution pour ces pays, une façon de voir le respect des différentes nationalités, comment vivre ensemble, comment partager, comment s'unir tout en respectant les différences. Notre multiculturalisme et la façon dont on vivra la Fédération peuvent nous permettre de jouer un rôle important sur l'échiquier international.

Le Canada est également un pays démocratique, un pays de grande liberté. Je pense que cela nous permet davantage de dire tout haut ce qu'on pense. Actuellement, on nous dit très souvent que la politique internationale canadienne se joue beaucoup selon la diplomatie, et que la diplomatie est plus secrète. Cependant, pour ceux qui n'entendent pas les conversations de couloirs, qui ne savent pas qu'on agit, c'est comme si le Canada n'agissait pas.

C'est important, encore une fois, qu'on se démarque de la position américaine. J'étais très heureuse ces jours-ci. Deux déclarations du ministre des Affaires étrangères ont fait plaisir. Quand on dit: Regardez qui vend des armes au Rwanda? Ne vous étonnez pas que le Conseil de sécurité ne veuille plus intervenir au Rwanda. Ce sont eux qui vendent les armes au Rwanda. C'est courageux et cela laisse supposer qu'il faudra peut-être trouver d'autres façons de faire fonctionner les Nations Unies.

Hier, on a dit qu'on s'était trompés sur le Rwanda et que les Nations Unies n'auraient pas dû se retirer. N'étant pas un pays de grande envergure, cela nous donne cette liberté. On ne se croit pas tout-puissant et ayant toujours raison. On est capable de reconnaître qu'on chemine, qu'on peut changer d'idée, qu'on a quand même une certaine cohérence quand on change d'idée. La question de la cohérence est très importante.

Certains dirigeants africains, comme le président du Burundi, que j'ai rencontré il y a de cela deux mois, se demandent comment il se fait qu'on fasse pression sur eux pour qu'ils aillent vers la démocratie mais que, par ailleurs, en ce qui a trait à certains autres pays, ce n'est pas du tout pris en considération, pour ne pas nommer, par exemple, la Chine ou l'Indonésie?

Le Canada a des valeurs—on l'a souligné—qui sont appréciées à travers le monde, des valeurs qui ne nous cantonnent pas dans l'intolérance, des valeurs d'ouverture, d'accueil, mais il faudrait être cohérent avec nos valeurs et avoir

[Translation]

Confederation is currently having its own fair share of problems. People realize that we are having a hard time settling our constitutional problems, but the way we choose to solve these problems is also very important in terms of the role we could play internationally.

I was recently speaking with some Africans. They have been talking a great deal about democratic development in Africa. The Western nations, including Canada, have been lobbying a great deal in favor of greater democracy and respect of human rights. However, the movement towards democracy in Africa does not necessarily mean a multiparty system, because many people in Africa fear that a multiparty system would lead to a system of one party for each ethnic group.

So a confederation could be a solution for these countries, a way on ensuring respect for the various nationalities, a way of living together, a way a sharing, a way a achieving unity while respecting differences. Our multiculturalism and the way we handle Confederation could enable us to play an important role on the international scene.

Canada is also a democratic country, a country that enjoys tremendous freedom. This gives us more freedom to express our opinions openly. At present, we are often told that Canada's international policy relies a great deal upon diplomacy, and that this diplomacy is more secret. However, people who are not privy to such unofficial conversations and who do not know what we are doing think that Canada isn't doing anything.

I would stress, once again, that it is important for us to disassociate ourselves from the American position. I've been very pleased about this in recent days. The Minister of Foreign Affairs made two statements that pleased me. When he says, "Look who sells arms to Rwanda? Don't be surprised that the Security Council no longer wants to intervene in Rwanda. They're the ones who sell weapons to Rwanda." These are brave statements, and they lead one to suppose that perhaps other ways will have to be found to operate the United Nations.

Yesterday people were saying that we made a mistake about Rwanda and that the United Nations should not have withdrawn. Because we are not a large country, we have this freedom of expression. We do not think that we are all-powerful and always right. We are able to acknowledge that we are evolving, that we can change our minds, and that we even keep a certain consistency when we do change our minds. The whole question of consistency is very important.

Some African leaders, like the President of Burundi, whom I met two months ago, wonder why they are being pressured to move toward democracy, whereas for certain other countries, such as China or Indonesia, not to name any names, such conditions are not set.

Canada has values that are appreciated throughout the world, values that do not lock us into intolerance. I am talking about values of openness and welcome, but we have to be consistent with our values and keep to the same rhetoric

[Texte]

un langage qui se tient partout et non pas simplement selon les circonstances. Parfois, on trouve que le Canada est trop discret. On lui fait confiance pour qu'il parle plus fort mais, je le souligne, le Canada est trop dépendant des États-Unis.

Je commenterai un dernier élément, celui des Nations Unies. De plus en plus, on voudrait capitaliser sur l'après-guerre froide. La structure des Nations Unies en est une d'après-guerre. Le Conseil de sécurité, auquel je faisais allusion, est un organisme où les pays qui ont le droit de veto sont ceux qui sont sortis vainqueurs de la guerre. Aujourd'hui, on parle de démocratie et de structure qui chapeaute les décisions internationales. Cependant, une structure qui donne un droit de veto à certains de ses membres n'est pas très démocratique.

• 1005

Je faisais un compte de la démographie des pays qui font partie du Conseil de sécurité, des pays qui ont le droit de veto. À l'exception de la Chine, il y a plusieurs pays du Tiers monde qui dépassent en quantité la démographie des États-Unis, de la Grande-Bretagne ou de la France. Cela n'est plus une façon très démocratique de solutionner des conflits au niveau international. De plus en plus, on se tourne vers les Nations Unies pour solutionner les conflits.

Je pense que le Canada pourrait jouer un rôle. On a souligné que le Canada est très apprécié pour sa participation au niveau des associations multilatérales. Je pense qu'au niveau des Nations Unies, le Canada pourrait être plus attentif à ce qu'attendent de lui les pays en voie de développement et les pays non alignés. Ce terme est encore pertinent, mais on attend du Canada qu'il joue un rôle de leadership permettant à l'ensemble de la communauté de faire entendre son point de vue.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Ms Bouchard, for your concluding statement, which touched upon a number of themes that had been dealt with earlier. I think you concluded in a way that brought together some of the previous themes.

I was struck personally by the positive picture almost all the analysts drew of Canada abroad. With the exception of Mr. Drake, who was more specific about the liabilities, all the others seemed to say Canada is looked upon positively abroad. In fact, if one didn't listen carefully, one might conclude there was a certain complacency on the part of the Canadians picturing themselves abroad. But that is not the case.

I just want to mention two items. One was the view universally held that Canada had certain characteristics. It's open, without a colonial past, ready to compromise. Canadians are middle people, as Arthur Andrew said. Canada and Canadians are allowed to be negotiators, to be leaders of reconciliation.

It was suggested we might exploit that further in the world. If you begin to exploit it as a commercial asset or a diplomatic asset deliberately, I don't know whether it then begins to lose its flavour or its appeal. But maybe we could discuss this later.

[Traduction]

everywhere, rather than just varying our message according to the circumstances. Sometimes people find that Canada is too discreet. They have confidence in Canada and would like our country to speak louder, but they do find that Canada is overly dependent on the United States.

I'll just say a few words about one last thing, the United Nations. Increasingly, people would like to capitalize on the end of the Cold War. The structure of the United Nations is a post-war structure. I am referring to the Security Council, and I would point out that the countries who have veto on the Security Council are those who won the war. Today we talk about democracy and structures to allow the international community to make decisions. However, an organization that gives a veto to some of its members is not very democratic.

I was figuring out the population of the countries which belong to the Security Council and have a right of veto. Apart from China, several Third World Countries have a population which is larger than that of the United States, Great Britain or France. This is no longer a very democratic way to find a solution for international conflicts. More and more, we look to the United Nations to do that.

I think that Canada could play a certain role. It has been noted that Canada is very much appreciated for its participation in multilateral organizations. I think that as far as the United Nations is concerned, Canada could be more sensitive to the role developing and non-aligned countries expect it to play. This term is still appropriate, and people are expecting Canada to take the leadership and give the whole community an opportunity to let its opinions known.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, madame Bouchard, d'avoir conclu les déclarations par un exposé dans lequel vous avez relevé un certain nombre des thèmes qui avaient été évoqués plus tôt. Je pense que votre conclusion a permis de situer ces thèmes dans un seul et même contexte.

Personnellement, j'ai été frappé par l'image positive qu'ont donnée presque tous les participants à la table ronde du Canada tel qu'il est perçue à l'étranger. À l'exception de M. Drake qui a fourni plus de détails sur les points faibles, tous les autres intervenants semblaient être d'accord pour dire qu'à l'étranger, le Canada est vu d'un bon oeil. De fait, si l'on n'écoutait pas attentivement, l'on aurait pu croire qu'il y avait une certaine nonchalance de la part des Canadiens dans l'image qu'ils veulent donner à l'étranger. Mais ce n'est pas le cas.

Je tiens simplement à relever deux sujets. Premièrement, les caractéristiques que l'on reconnaît unanimement au Canada. C'est un pays ouvert, sans passé colonial, prêt aux compromis. Les Canadiens sont des intermédiaires, comme l'a dit Arthur Andrew. On donne volontiers au Canada et aux Canadiens le rôle de négociateurs et on leur laisse prendre la tête des mouvements de réconciliation.

On a suggéré que nous pourrions peut-être exploiter cela davantage sur la scène internationale. Si l'on commence à exploiter cet avantage délibérément, sur le plan commercial ou diplomatique, je me demande si l'on n'en sape pas du fait même la valeur ou l'intérêt. Peut-être pourrions-nous discuter de cela plus tard.

[Text]

Then, in the picture of Canada, I'd like to pick up on what Mr. Cardozo said about the ethnic diversity and the linkages that could be created in a sense in the pursuit of foreign policy between ethnic groups in Canada and their countries of origin presumably. This led me think about what role we see for the non-governmental organizations. For example, Mr. Drake seemed to put the liabilities of Canada basically in the institutional field—government, more debt acknowledged and so on—which leads me to ask about the private sector and what its role is internationally.

I will begin the discussion by calling upon Senator Carney.

Senator Carney (British Columbia): I wasn't expecting that.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I wanted to take you by surprise.

Some hon. members: Oh, oh.

Senator Carney: The panel has been very charitable today, but basically they have presented Canada as pretty much of a wimp, very boring, quite smug and maybe lazy in the sense of not being aggressive enough.

I hate to say this, but based on my experience abroad, those descriptions are all probably true. Mr. Drake is nodding. But I know that for some of our colleagues—Mr. Kelleher may agree with me on the trade side—that would be a more accurate reflection than inaccurate.

I'm not sure we need to spend too much time or concern about it, because we're doing very well in this nice grey, colourless role. We're one of the world's largest traders, and we are respected for our foreign policy. We've played a heavy duty role in areas such as South Africa, as has been pointed out. So maybe being a good grey wimp, trustworthy, bilingual is not such a bad role to play.

I have two questions. The one thing that concerns me is that in all the discussion in this whole series of debates and dialogues on foreign policy, I don't have any sense of a realization in Canada that we are basically an Asian-related country. Our biggest trade by far—with the exception of the United States—is with Asia. Our biggest immigration is with Asia. That means our greatest cultural inputs are from Asia. By far the largest multicultural groups in places like Vancouver and in other cities in Canada are Asian. The street signs in cities like Vancouver are English and Asian. Yet there's absolutely no perception anywhere in this round table or other recent round tables that we are a Pacific country.

[Translation]

Deuxièmement, j'aimerais relever dans le portrait du Canada que nous a donné M. Cardozo, ses remarques à propos de la diversité ethnique et des relations qui pourraient être établies dans le cadre de notre politique étrangère entre les groupes ethniques du Canada et leur pays d'origine. Cela m'a amené à penser au rôle que nous réservons aux organismes non gouvernementaux. Par exemple, M. Drake semble considérer que c'est essentiellement le secteur des institutions qui nuit à l'image du Canada—le gouvernement, la croissance de la dette, etc., ce qui m'amène à demander quel rôle peut être dévolu au secteur privé sur la scène internationale.

J'ouvre la discussion en demandant au sénateur Carney de prendre la parole.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): Je ne m'attendais pas à cela.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je voulais vous surprendre.

Des voix: Oh, oh.

La sénatrice Carney: Nos invités ont été fort charitables aujourd'hui mais, dans le fond, ils nous ont présenté le Canada comme un pays qu'on pourrait qualifier de chiffe molle, ennuyeux à mourir, plein de suffisance et peut-être même paresseux en ce sens qu'il n'est pas assez agressif.

• 1010

Je suis désolée d'avoir à le dire, mais d'après ce que j'ai appris durant mes séjours à l'étranger, ces qualificatifs correspondent probablement tous à la réalité. M. Drake hoche la tête? Mais je sais que pour certains de mes collègues—pour ce qui est du commerce M. Kelleher peut être d'accord avec moi—il y a dans cette image plus de vrai que de faux.

Je ne suis pas certaine que l'on doive passer trop de temps là-dessus ou s'en préoccuper vraiment, car ce rôle sans audace nous convient parfaitement. Nous sommes l'une des grandes nations commerçantes du monde et l'on nous respecte à cause de notre politique étrangère. Dans des régions comme l'Afrique du Sud, notre rôle nous a placés en première ligne, comme on l'a fait remarquer. Par conséquent, il se peut après tout que cela ne soit pas si mal d'être une bonne chiffe qui ne craint pas la grisaille, en qui l'on a confiance et qui est bilingue.

J'ai deux questions à poser. Tout d'abord, il y a une chose qui me préoccupe: au cours de cette discussion, de cette série de débats et de dialogues sur la politique étrangère, je n'ai senti d'aucune façon que l'on se rendait compte, au Canada, que nous sommes un pays tourné vers l'Asie. Si l'on met à part les États-Unis, notre partenaire commercial le plus important—et de loin—est l'Asie. La majorité de nos immigrants viennent d'Asie. Cela signifie que la culture qui a la plus grande influence sur le Canada, c'est la culture asiatique. À Vancouver et dans d'autres villes au Canada, ce sont les Asiatiques qui constituent, de loin, les groupes culturels les plus importants. D'ailleurs, dans des villes comme Vancouver, les panneaux de signalisation sont rédigés à l'intention des anglophones et des immigrants des pays asiatiques. Et pourtant, en écoutant les propositions échangées au cours de cette table ronde et de celles qui se sont tenues récemment, l'on n'a aucunement l'impression que le Canada fait partie des pays du Pacifique.

[Texte]

I'd like to ask Mr. Drake, Mr. Cardozo and Mr. Andrew—the others as well—what the danger is to us in not perceiving the reality of Canada as a Pacific nation. What are we missing?

Mr. Drake: I think there are several points I could make in response to Senator Carney. First of all, we have to remember that 75% of our trade and business is with the United States. We're not an Asian nation; we're not a Pacific nation. We're an American nation. This is where our greatest business is, this is where all the influence is and this is why we try so hard, of course, not to be Americans all the time.

Senator Carney is right that we need to look much more at Asia and the Pacific Rim because that's where the growth is. China's growth is 13%. The average in all the countries out here from a business perspective is 7% growth. Japan is our second largest trading partner. So, yes, we have to look to Asia in the future. There's no question about it. But most of us come from Europe. Certainly of the new wave of Canadians who have arrived in the last 10 or 15 years, many of them have indeed come from Asia, especially on the west coast. But if you looked at the Canadian population, I'm afraid the British and the French bound. So we have that European base behind us and this is why we need to shed it and look to Asia in terms of our business relationships.

Mr. Chairman, you asked what can the private sector do against this background. The private sector can get out and get the business because if we don't emerge from this wimpish situation that Senator Carney has described, we won't do well in the future. The competitive threats out in the global economy are very significant now. We need to exploit these assets, which have been so well described by Thérèse Bouchard, get out and get the business riding on our assets. Otherwise, we shall certainly not remain even middle power very much longer.

Senator Carney: I do want to dispute his point that we are not a Pacific nation. That's exactly the point I'm making. There is no perception of us in this committee or in this country as a Pacific nation. Yet trade is one of the most important aspects of our foreign policy. So is immigration. Our top trading partners outside of the U.S. have been for several years and are from Asian countries.

So I'm hoping, Mr. Cardozo, that you can shed some light on this issue.

Mr. Cardozo: I will, Senator. May I just express one small point of disagreement though? Of all the terms you can use to describe Canada, I just don't like the word "wimp"—although I'm not against self-criticism and I think that's a valuable thing to do.

[Traduction]

J'aimerais demander à M. Drake, à M. Cardozo et à M. Andrew—ainsi qu'aux autres—quel risque nous courons en ne reconnaissant pas le Canada comme un pays du Pacifique. À côté de quoi passons-nous?

M. Drake: Je pourrais soulever plusieurs points en réponse au sénateur Carney. Tout d'abord, il faut se rappeler que c'est avec les États-Unis que s'effectuent 75 p. 100 de nos échanges commerciaux et de nos affaires. Nous ne sommes pas un pays asiatique; nous ne faisons pas partie des pays du Pacifique. Nous sommes un pays américain. C'est là que nous faisons la majorité de nos affaires, c'est là que se trouvent tous les courants d'influence et c'est la raison pour laquelle, bien sûr, nous essayons avec tant de vigueur de ne pas toujours nous conduire comme des Américains.

Le sénateur Carney a raison, il faut que nous nous intéressions davantage à l'Asie et aux pays de la région du Pacifique car c'est là que l'économie est en pleine expansion. En Chine, la croissance est de 13 p. 100 et dans les pays environnants, elle atteint en moyenne 7 p. 100. Le Japon est le deuxième de nos principaux partenaires commerciaux. Par conséquent, oui, il faut que nous nous intéressions à l'Asie dans l'avenir. Cela ne fait absolument aucun doute. Mais la plupart d'entre nous viennent d'Europe, même si, dans la nouvelle vague des immigrants qui sont arrivés au Canada au cours des 10 ou 15 dernières années, il y en avait bon nombre qui venaient d'Asie, notamment parmi ceux qui se sont installés sur la côte ouest. Mais si l'on considère la population canadienne en général, il faut bien dire que ce sont les gens d'origines britannique et française qui sont en majorité. Nous avons donc ces racines européennes, mais il va falloir que nous les oublions quelque peu et que nous nous tournions vers l'Asie pour développer nos relations commerciales.

Monsieur le président, vous avez soulevé le rôle du secteur privé dans ce contexte. C'est à lui que revient le rôle de trouver des débouchés commerciaux car, si nous continuons à nous comporter aussi mollement que l'a décrit le sénateur Carney, notre avenir n'est guère brillant. La menace que représentent nos concurrents sur les marchés internationaux pèse déjà lourdement sur nous. Il faut que nous exploitions ces avantages qu'a si bien décrits Thérèse Bouchard, et que nous nous en servions pour aller ouvrir deux nouveaux débouchés commerciaux. Si nous ne procédons pas ainsi, nous ne conserverons pas longtemps notre rang, même parmi les puissances moyennes.

La sénatrice Carney: Je ne veux pas contester ce qu'a affirmé monsieur, que nous ne faisons pas partie des pays du Pacifique. Cela démontre exactement ce que je veux dire. Ni ce comité, ni la population canadienne ne perçoit le Canada comme un pays du Pacifique. Et pourtant, le commerce est l'un des plus importants éléments de notre politique étrangère. De même que l'immigration. Nos principaux partenaires commerciaux, si l'on met à part les États-Unis, ont été pendant plusieurs années et sont encore des pays d'Asie.

J'espère, monsieur Cardozo, que vous allez apporter quelques clarifications à ce sujet.

M. Cardozo: Oui, madame le sénateur. Puis-je cependant dire qu'il y a un petit détail sur lequel je ne suis pas d'accord avec vous? On pourrait utiliser bien des expressions pour décrire le Canada, mais je n'aime pas celle de «chiffe molle»—même si je suis pas du tout contre l'autocritique et si j'estime que c'est une bonne chose.

[Text]

[Translation]

• 1015

In terms of Asia Pacific issues, I don't know if I provided you with a copy of an article I wrote for *The Ottawa Citizen* dated March 3, the title of which is "Asia Pacific trade—Canadians still leaving valuable marketing resource untapped". If that's not in your package, I'll be glad to leave it for you.

I think you're absolutely right: the economic boom that's taking place in Asia is perhaps the biggest economic boom in the history of humankind. There's just nothing like it in terms of what's happening.

I would agree with you and with respect disagree with Mr. Drake in saying that we are in fact a Pacific nation. We went to the Asia Pacific conference a few months ago as a Pacific nation. I think if we don't recognize that we're losing a big chunk of job creation money and all that sort of stuff.

I think what we're going through is a period of changing our focus. I don't want to suggest that we should move away from Europe in any way, because the relations we've had with Europe for the most part have been very positive, especially in the last few decades and the last few years. And I think in international relations you never desert an ally; it's just not worth it. Besides, the European economy is picking up quite a bit too, so I think we want to keep that link. But in every Asian country there's a lot of boom taking place, and I think we'd be foolish not to be part of it.

I suggest, as I think you were suggesting, that the ethnic diversity of people from Asia is a tremendous resource. There are over a million people in Canada, of our 25 million or so, who come from the Pacific countries in Asia, and 1.5 million are people throughout Asia, which includes India, Pakistan, and that area. There are, for example, 600,000 Canadians of Chinese origin. There are 48,000 of Japanese origin. There are 84,000 of Filipino origin. Even in the countries we don't have many people from, such as Malaysia, Singapore, Cambodia, Indonesia, there are a few thousand people in Canada from those countries.

Each one of them, especially the new immigrant groups, very often because of the immigration system and the points system under which they came in, have contacts in those countries, not just fathers and mothers who may be retired but people who are actively working in business, in export, in import.

Those are the kinds of linkages we have available for us. I hope certainly this committee will look at that as being one of the major new focuses that are necessary. The Asia-Pacific Foundation of Canada, which is a Canadian foundation in Vancouver, at the foreign affairs review conference a few weeks ago was suggesting precisely that, that we need to increase our focus on Asia.

À propos des questions que vous soulevez concernant l'Asie et le Pacifique, je ne sais pas si je vous ai transmis une copie de l'article que j'ai écrit pour *The Ottawa Citizen* et qui a été publié le 3 mars sous le titre «Asia Pacific trade—Canadians still leaving valuable marketing resource untapped». Si cet article ne fait pas partie de documents qui vous ont été distribués, je serai heureux de vous en laisser une copie.

Je pense que vous avez tout à fait raison: le boom économique qui se passe en Asie est peut-être le plus grand de toute l'histoire de l'humanité. Il n'y a rien à quoi l'on puisse le comparer.

Je suis d'accord avec vous et, malgré tout le respect que je lui dois, je ne suis pas d'accord avec M. Drake: nous sommes réellement un pays du Pacifique. C'est à ce titre que nous avons assisté il y a quelques mois à la conférence Asie-Pacifique. Je pense que si nous ne reconnaissons pas cela, nous allons nous couper d'une source de financement importante pour la création d'emplois et ainsi de suite.

À mon avis, nous traversons une période de réorientation. Je ne veux pas dire que nous devrions abandonner complètement l'Europe, étant donné que nos relations avec ces pays ont été pour la plupart très positives, notamment au cours des dernières décennies et des dernières années. De plus, du point de vue des relations internationales, on n'abandonne jamais un de ses alliés; cela n'en vaut pas la peine, tout simplement. D'autre part, l'économie européenne se redresse aussi un peu et je pense donc que nous allons vouloir conserver ces liens. Mais dans tous les pays d'Asie, l'économie est en pleine expansion et j'estime qu'il serait stupide de notre part de ne pas en profiter.

Mon opinion, que vous semblez partager, est que la diversité ethnique de nos immigrants asiatiques représente une ressource énorme. Sur une population de 25 millions, quelque, il y a au Canada plus d'un million de gens qui viennent des pays d'Asie qui bordent le Pacifique et un million et demi d'Asie en général, ce qui comprend des pays comme l'Inde, le Pakistan, etc. Il y a, par exemple, 600 000 Canadiens originaires de Chine, il y en a 48 000 qui viennent du Japon, 84 000 qui viennent des Philippines. Des pays comme la Fédération de Malaysia, Singapour, le Cambodge et l'Indonésie ne sont pas aussi largement représentés, mais le Canada a quand même accueilli quelques milliers de personnes originaires de ces pays-là.

Tous ces immigrants, notamment les plus récents qui ont été admis en vertu du système d'immigration fondé sur des points d'appréciation, ont des contacts dans leur pays d'origine, pas seulement des parents qui peuvent être à la retraite mais des gens qui sont actifs en affaires, dans le domaine de l'exportation ou de l'importation.

C'est le genre de liens que nous pouvons exploiter. J'espère de tout coeur que le comité considérera cela comme l'une des nouvelles orientations majeures qu'il va nous falloir adopter. C'est précisément cela qu'a suggéré la Fondation Asie-Pacifique du Canada, une fondation canadienne basée à Vancouver, lors de la conférence sur la revue de la politique étrangère tenue il y a quelques semaines: il faut que nous nous intéressions davantage à l'Asie.

[Texte]

Part of that means having more people in our embassies and our consulates. That doesn't mean taking people wholesale out of Europe. It can mean moving a few people over. It can also mean other departments beyond foreign affairs, such as industry, such as culture, rotating people through those consulates over a period of time. There are various ways in which we can advance those kinds of contacts.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Andrew, if you want to comment I will permit you. Then I'll call upon Mr. English.

Mr. Andrew: First, about greyness, I don't think we should worry about being grey. It's a great colour for lulling people to sleep. Battleships are painted grey.

I did mention Asia in my remarks, but it was in a bare, candid way, I'll admit. I think the movement of the economic centre of the world toward the east is a matter of great concern and I think we're well placed to take advantage of it. I don't think I have to tell Senator Carney about that.

Traditionally, we've regarded Europe as the counterbalance to the overwhelming American influence. Increasingly, I think it's going to be Asia that will be our counterbalance and play that role.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. English.

• 1020

Mr. English (Kitchener): These presentations were very interesting and I think very helpful to the committee. It's difficult to focus on some questions, because, as Senator MacEachen said, the topic is broad. On the whole, it's a fairly optimistic assessment of the way Canada is perceived in the rest of the world.

I looked at the title of the meeting today, which is on Canada's comparative advantages. One item that seems to appear as a possible comparative advantage is our multiculturalism, if you like, or our diversity, to use Mr. Carrozza's words. Yet if you look at Canada, what you find is that we have had, as I think someone mentioned, many hundreds of thousands of Italian immigrants, certainly German immigrants. My constituency used to be called Canada's German capital, it used to be called Berlin. Yet our trade with those countries, despite large immigration, has diminished as a percentage of total Canadian trade.

I talked to a Canadian diplomat last weekend who was stationed in Germany. He told me that as far as the economic side goes, there's not much interest in Canada at this point. Similarly, the political side appears very rarely in German newspapers. He said the thing the Germans seem most interested in at this point is Canadian cultural activity. There are 700 members of the German Association for Canadian Studies, there are books coming out on Canada and NATO and things of this type, there's a very healthy exchange program among Canadian universities, and the Montreal Symphony had appeared very recently there and was recognized in German reviews as one of the leading symphony orchestras in the world.

[Traduction]

Cela signifie en partie envoyer des représentants plus nombreux dans nos ambassades et nos consulats. Il ne s'agit pas de déplacer en masse nos représentants en Europe, seulement quelques-uns. Cela peut aussi vouloir dire que d'autres ministères que les Affaires étrangères, comme l'Industrie, la Culture, devraient envoyer périodiquement des représentants dans ces consulats pendant quelque temps. Il y a plusieurs façons d'exploiter ce genre de contact.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Andrew, vous pouvez commenter ces remarques, si vous voulez. Ensuite, je passerai la parole à M. English.

M. Andrew: Tout d'abord, en ce qui concerne notre goût pour la grisaille, je ne pense pas que cela devrait nous préoccuper. C'est une excellente couleur pour endormir les gens. Les navires de guerre sont peints en gris.

J'ai bel et bien parlé de l'Asie dans mes remarques, mais je dois admettre que je l'ai fait en toute innocence, sans étoffer. Je pense que le déplacement du centre économique mondial vers l'Est est de la plus haute importance et que nous sommes bien placés pour en tirer des avantages. C'est un point que je n'ai pas besoin d'expliquer à la sénatrice Carney.

Traditionnellement, pour ne pas être écrasés par l'influence américaine, nous nous sommes tournés vers l'Europe. De plus en plus, je crois, c'est l'Asie qui va nous servir de contrepoids et jouer ce rôle.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur English.

M. English (Kitchener): Ces exposés sont fort intéressants et, à mon avis, ils facilitent beaucoup les travaux du comité. Il est difficile de ne formuler que quelques questions car, comme l'a fait remarquer le sénateur MacEachen, le sujet est vaste. Dans l'ensemble, on nous a donné une évaluation assez optimiste de la façon dont le Canada est perçue à l'étranger.

Si je me réfère au titre de la réunion d'aujourd'hui—Avantages comparatifs pour la politique étrangère du Canada—il me semble que l'on pourrait compter parmi ces avantages notre multiculturalisme ou, pour reprendre les mots de M. Carrozza, notre diversité. Or, le Canada a reçu—comme quelqu'un l'a souligné, je crois—des centaines de milliers d'immigrants italiens et allemands. Ma circonscription s'appelait autrefois la capitale allemande du Canada, son nom était Berlin. Et pourtant, malgré tous ces immigrants que nous avons accueillis, nos échanges commerciaux avec ces pays en sont venus à représenter un pourcentage moindre du commerce international total du Canada.

La fin de semaine dernière, j'ai eu l'occasion de parler à un diplomate canadien en poste en Allemagne. Il m'a dit que, sur le plan économique, le Canada ne suscitait pas en ce moment grand intérêt. Parallèlement, les journaux allemands font rarement état de ce qui se passe sur la scène politique canadienne. Ce diplomate m'a dit que ce qui semble intéresser le plus les Allemands actuellement, ce sont les activités culturelles canadiennes. La German Association for Canadian Studies regroupe 700 adhérents, on publie des livres sur le Canada, l'OTAN et des sujets de ce genre, il y a un programme d'échanges dynamique avec les universités canadiennes et, lorsque l'Orchestre symphonique de Montréal s'est récemment

[Text]

This individual said to me that it was quite extraordinary in this aspect that Canada's presence is well known.

We've seen some articles recently in *The Globe and Mail*. . . Mr. Valpy wrote about Canada, what it represents abroad, and he stressed the importance of cultural diplomacy. I think Mr. Andrew has written on this in the past.

I was wondering if you think this is an area that Canada should stress more, should recognize as a possible area of comparative advantage. I don't know to whom to direct that—maybe Mr. Andrew.

Mr. Andrew: I was once in Sweden. We were trying to sell advanced flight simulators to the Swedish air force, which was no doubt a nefarious activity. At one time we lost the contract to Link, and an air force general in my own house said they really didn't want to buy a flight simulator from a country that had no ballet. I almost fell off the chair, because at that time a very distinguished Canadian was the *chef de ballet* in the Swedish opera. Yet we don't have that reputation. I don't know what we are. We're hewers of wood, loggers and everything else, but it just doesn't fit into the foreign conception of a Canadian to be a ballet dancer. You can fight against this, and I'm sure we must, but these perceptions persist.

I would certainly be in favour of doing anything you can, but it isn't always just throwing money at these things that makes the difference. Perhaps it's our own impression of ourselves, which we project unconsciously, that gives this idea that we're rough, tough people from the north without much sophistication. I think we respond to that—and of course we send hockey players abroad to confirm it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm going to call Mr. Latendresse, but I'm going to remind the committee of testimony we had in one of the round tables from a distinguished Canadian author, who said that it wasn't the Canadian Prime Minister who was known abroad, or the industrial leaders, or even the hockey players. When he went to Paris to promote his books what people in Paris knew about Canada was through the writers, the film producers, and the artists. That is the group that was making the impression. In a sense, it gives a more hopeful tinge to the situation than Mr. Andrew just gave. I hope so.

Mr. Latendresse: Yes, I would agree with you, Mr. Chairman.

I have an anecdote. Six months ago I was in Sarajevo, and one night there was not much to do in Sarajevo, of course. We were a group of young journalists, perhaps six or seven of us, Spanish, Canadian, French, and so on. We talked about our

[Translation]

produit là-bas, la critique allemande l'a reconnu comme l'un des orchestres symphoniques les meilleurs du monde. D'après ce diplomate, il est tout à fait extraordinaire de constater à quel point le Canada est connu et a une présence en ce domaine.

Nous avons vu récemment des articles dans *The Globe and Mail*. . . M. Valpy en a publié sur le Canada, ce qu'il représente à l'étranger et il a souligné l'importance de la diplomatie culturelle. Je pense que M. Andrew a également écrit des articles à ce propos.

Je me demande si vous estimez que c'est un domaine sur lequel le Canada devrait mettre davantage l'accent, comme l'un de ceux qui pourraient nous donner des avantages comparatifs. Je ne sais pas à qui poser cette question—peut-être à M. Andrew.

M. Andrew: Je me suis un jour trouvé en Suède où nous essayions de vendre à l'aviation suédoise des simulateurs de vol de pointe, ce qui était sans doute une activité des moins recommandables. À un certain moment, nous avons perdu le contrat qui a été accordé à Link, et un général de l'aviation que je recevais chez-moi m'a dit que les Suédois ne voulaient vraiment pas acheter de simulateurs de vol à un pays qui n'avait pas de compagnie de ballet. Je suis pratiquement tombé de ma chaise car à l'époque, c'est un Canadien de très grande distinction qui était le chef de ballet à l'opéra suédois. Et pourtant, ce n'est pas le genre de réputation que nous avons. Je ne sais pas ce que nous sommes, des coupeurs de bois, des bûcherons et tout et tout, mais l'image que se fait un étranger d'un Canadien ne colle pas avec celle d'un danseur de ballet. Nous pouvons combattre cela, et je suis persuadé que nous le devons, mais ce genre d'image persiste.

Je serais tout à fait favorable à toute mesure que nous pourrions prendre pour dissiper cette perception, mais en ce domaine, ce n'est pas toujours en dépensant de l'argent que l'on obtient des résultats. Peut-être cela vient-il de la propre image que nous avons de nous-mêmes, que nous projetons inconsciemment et qui fait penser aux gens que nous sommes un peuple du Nord fruste, rude et peu civilisé. Je pense que nous épousons cette image—et bien sûr, nous envoyons des joueurs de hockey à l'étranger pour la confirmer.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais demander à M. Latendresse de prendre la parole, mais j'aimerais rappeler au comité le témoignage donné lors d'une table ronde par un auteur canadien de renom qui a dit que ce n'est pas le premier ministre canadien qui est connu à l'étranger, ni les leaders de nos industries, ni même les joueurs de hockey. Lorsqu'il est allé à Paris pour faire la promotion de ses livres, ce que les Parisiens connaissaient du Canada, ils l'avaient appris par l'intermédiaire de nos écrivains, de nos réalisateurs de films et de nos artistes. Ce sont ces gens-là qui avaient fait l'impression la plus durable. Dans un sens, cela éclaire la situation que M. Andrew vient de décrire sous un jour plus optimiste. Du moins, je l'espère.

• 1025

M. Latendresse: Oui, je suis d'accord avec vous, monsieur le président.

J'ai une anecdote à vous raconter. Il y a six mois, j'étais à Sarajevo et un soir, étant donné qu'il n'y avait pas grand-chose à faire à Sarajevo, naturellement, nous nous sommes retrouvés tout un groupe de jeunes journalistes, peut-être six ou sept, de

[Texte]

countries, our girl friends, and things like that. Actually, the questions were not about the economy or how business is in Canada. I didn't say much about that, I just let them ask questions and express their impressions. I'm not only talking about French people; they were Italians and Spanish. They were talking about films from Denis Arcand, books from Robertson Davies and Réjean Ducharme. I also remember that we talked a lot about music, such as that of k.d. lang, Roch Voisine and Rush, which is a rock band.

I just want to say they were very intelligent, down-to-earth, young journalists who were interested in plenty of things and willing to know more. After we talked a bit about that for a couple of hours they were then asking me to send them some books of Margaret Atwood or Michel Tremblay.

Really, I understand that this committee put a lot of emphasis on the commercial development of the country. But I think it's spontaneous with the young people I've been working with abroad. There is a lot of spontaneous interest for Canada on this cultural aspect, first. Perhaps it's the easiest one or perhaps it's something that was among the first things you do at school, which is read books and listen to music.

I would agree with Mr. English and would direct my answer. Especially if we're thinking with regard to young people, we should put more emphasis on that.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. It's a good point, which the committee will be pursuing later on.

Mr. Drake: I just have a very quick response to Mr. English's point about the ethnic links, if I can put it that way. We're talking a lot these days about small businesses and the role they can play in Canada's economy and in particular its international trade. This is the area where some linkages between ethnic communities in Canada and their home bases, wherever that happens to be, are going to be much stronger, where people are importing, exporting, and finding partners to be agents and distributors from the groups from which they originally came. We should encourage that.

Mr. English: I just want to comment on the cultural aspect again. As we saw in the GATT negotiations, culture was a fundamental issue at the end of the negotiations. In particular, some countries opposed very much American video and copyright policies for the future. The reason seems to be that the Americans have an enormous comparative advantage in the exports of certain types of culture. It may not be the type of culture we admire, but nevertheless they do. Indeed, in terms of American trade, culture is right at the very top.

[Traduction]

Espagnols, des Canadiens, des Français, etc. Nous avons parlé de nos pays respectifs, de nos petites amies, de choses et d'autres. Les questions qui m'ont été posées n'avaient rien à voir avec l'économie, ni avec l'état des affaires au Canada. Je n'ai pas dit grand-chose à ce sujet, je les ai tout simplement laissés me poser des questions et exprimer leurs impressions. Je ne parle pas seulement des Français; il y avait là des Italiens et des Espagnols. Ils parlaient des films de Denis Arcand, des livres de Robertson Davies et de Réjean Ducharme. Je me rappelle également que nous avons beaucoup parlé de musique, de k.d. lang, de Roch Voisine et de Rush, un orchestre de rock-and-roll.

Mes compagnons étaient des jeunes journalistes, très intelligents, qui avaient les pieds sur terre, qui s'intéressaient à des tas de choses et qui voulaient en savoir davantage. Après avoir parlé de tout cela pendant quelques heures, ils m'ont demandé de leur envoyer certains livres de Margaret Atwood ou de Michel Tremblay.

Je comprends fort bien que ce comité mette davantage l'accent sur l'expansion commerciale du pays. Mais je pense que parmi les jeunes avec qui j'ai travaillé à l'étranger, l'intérêt spontané qu'ils ont pour le Canada est avant tout d'ordre culturel. Peut-être parce que c'est plus facile ou parce que cela fait partie des premières choses que nous faisons à l'école, lire et écouter de la musique.

Je suis d'accord avec M. English et ma réponse s'adresse à lui. Particulièrement si l'on prend les jeunes en considération, nous devrions mettre davantage l'accent sur la culture.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. C'est une bonne observation et c'est un sujet sur lequel se penchera plus tard le comité.

M. Drake: J'ai juste quelques commentaires à faire rapidement en réponse aux propos de M. English concernant les liens ethniques, si je peux m'exprimer ainsi. De nos jours, on parle beaucoup des petites entreprises et du rôle qu'elles jouent dans l'économie canadienne, notamment dans le secteur du commerce international. C'est le secteur où les liens entre les communautés ethniques du Canada et leur pays d'origine, quel qu'il soit, vont se consolider, car les gens vont se mettre à importer, à exporter, à trouver des partenaires qui vont être leurs agents et leurs distributeurs dans les pays d'où ils ont émigré. Nous devrions encourager cela.

M. English: J'aimerais faire une autre observation sur l'aspect culturel. Nous avons pu voir, à la fin des négociations du GATT, combien la culture était une question fondamentale. Plus précisément, certains pays se sont montrés tout à fait opposés aux politiques sur les vidéos et les droits d'auteurs que les États-Unis envisageaient mettre en place à l'avenir. La raison de cette opposition semble être que les Américains ont un avantage comparatif énorme pour ce qui est de l'exportation de certaines formes de culture. Il se peut fort bien que cela ne soit pas une forme de culture que nous admirons, mais les faits sont là et, sur la liste des échanges commerciaux américains par ordre de priorité, la culture est tout à fait en haut.

[Text]

[Translation]

In our terms, for a country that is among very many middle powers now, it's not so surprising that cultural figures are recognized far more than political figures. We are in the G-7, but perhaps there will be others there ten years from now. If you think of smaller countries, if you think of Norway you think of Grieg, if you think of Finland you think of Sibelius, but you can't think of their prime ministers. Most people can't.

En ce qui nous concerne, étant donné que nous faisons partie du nombre croissant des moyennes puissances, il n'est pas surprenant que nos artistes de renom soient plus connus que nos dirigeants politiques. Nous sommes l'un des pays industrialisés du Groupe des sept, mais dans dix ans, cela inclura peut-être d'autres pays. Si l'on pense aux pays plus petits, à la Norvège, par exemple, on pense à Grieg; si l'on pense à la Finlande, on pense à Sibelius, mais on ne se souvient de leurs premiers ministres. C'est comme ça pour la plupart des gens.

• 1030

I was wondering whether in this particular area we do have a comparative advantage. Many of our French-speaking authors and writers do very well in the francophone market, and for our English-speaking writers the same applies. English is a great international language, and so is French. It is an area where we do have an advantage, quite apart from any advantages we may have with other languages. I don't know whether anyone wants to take that up.

Je me demande si dans ce domaine nous avons un avantage par rapport aux autres. Bon nombre de nos auteurs et écrivains francophones réussissent très bien dans le marché francophone; la même chose s'applique à nos écrivains anglophones. L'anglais est une grande langue internationale de même que le français. Nous avons un avantage dans ce domaine, sans parler des avantages que nous pouvons avoir avec d'autres langues. Je ne sais pas si un autre intervenant veut en parler.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I want to ask Mr. Gauthier, the co-chair, to put a question and then the two questions might... I think Mr. Gauthier is following up somewhat the same theme.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais demander au coprésident, monsieur Gauthier, de poser une question et puis les deux questions pourraient... Je pense que M. Gauthier poursuit un peu le même thème.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur le président. Monsieur Latendresse, plus tôt, vous avez dit que le Canada joue un rôle assez important au niveau de la Francophonie même si, pour utiliser vos mots, c'est un gros party, et que, dans le Commonwealth, c'est plus structuré et plus traditionnel.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Chairman. Mr. Latendresse, earlier, you said that Canada had a fairly important role to play in the Francophonie even though it was a big "party", to use your words, and that the Commonwealth is more structured and more traditional.

Nous suggériez-vous d'élargir pour inclure, par exemple, les États africains, l'Union africaine? Est-ce que vous nous dites également qu'on devrait peut-être penser en vertu du Sud et de peut-être élargir nos activités en Amérique du Sud en devenant plus actif dans l'Organisation des États américains? Est-ce que j'ai perçu, chez vous, une critique de notre assiduité au Commonwealth et à la Francophonie mais un manque d'attention à d'autres choses? Vous avez parlé de multilinguisme. Vous avez parlé d'éducation. Vous avez parlé de formation linguistique. Est-ce que j'ai tout simplement manqué votre point ou est-ce ce que vous vouliez nous dire?

Were you suggesting that we have a broader scope to include, for example, the African states, African Union? Are you also telling us that we should think in terms of the South and broaden our activities in South America by becoming more active in the Organization of American States? Were you criticizing us for being faithful members of the Commonwealth and the Francophonie but not paying attention to other things? You spoke of multilingualism. You spoke of education. You spoke of language training. Did I just miss your point or is that what you wanted to tell us?

M. Latendresse: Vous avez vu assez juste, monsieur Gauthier. C'est une critique que je n'oserais pas trop structurée parce qu'il y a tellement de dimensions à notre politique étrangère. Toutefois, il me semble que probablement c'était nécessaire pour structurer des programmes. Je pense qu'avec la Francophonie cela peut paraître aller relativement bien. On parle français entre nous et, avec les pays membres du Commonwealth, on parle anglais. Par contre, avec la transformation du paysage démographique—et là, je parle de l'Est du Canada au cours des 10 dernières années, cela m'a particulièrement marqué au cours des voyages que j'ai réalisés—il m'est apparu que, notamment l'Amérique du Sud, que je

Mr. Latendresse: You have it right, Mr. Gauthier. I would not make it too structured a criticism, because our foreign policy is so multidimensional. Nevertheless, I think that it was probably necessary to structure programs. I think that the Francophonie can seem to be going fairly well. We speak French with each other and we speak English with the Commonwealth countries. However, with the changing demographics—I am talking about Eastern Canada in the past ten years, it particularly struck me in the trips I have made—I realized, from having been there often, that South America is a continent we have completely left to the Americans. We are doing nothing there. As Ms Bouchard so rightly said, people

[Texte]

[Traduction]

connais bien pour y être allé souvent, c'est un continent qu'on a complètement abandonné aux Américains. On n'y fait rien. Comme Mme Bouchard l'a laissé entendre, et elle le précisait avec tellement de justesse, il y a une envie de nous voir jouer un rôle de contrepoids aux États-Unis mais, au-delà de cela, je crois qu'il y a des peuples culturellement, linguistiquement et religieusement proches de nous, qu'on abandonne et je crois qu'on a autant de facilité avec eux à développer des relations, à mon avis, qu'avec des pays francophones.

L'impression que j'ai, quoique je n'ai pas séjourné dans autant de pays francophones africains que, par exemple, latino-américains, mais c'est une opinion très personnelle, c'est qu'on ne devrait pas comparer l'influence et l'importance de chaque pays; on surestime de minuscules pays francophones au détriment de grands états latino-américains sous-développés mais qui ont un potentiel extraordinaire et une prédisposition à être intéressés par le Canada.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm also expecting a reply from anyone to Mr. English's question. When you finish, I'll call on someone else.

Mr. Cardozo: I have two points in relation to Mr. English's question. One is that with regard to culture, one interesting current issue is a developing definition of Canadian culture. For example, one of the most exciting areas is Canadian literature. Some of the new, exciting writers are from various minority communities. Michael Ondaatje, for example, is not only a good writer here but is recognized the world over and won the Booker Prize for one of his recent books. So that becomes a cultural icon in cultural circles in other parts of the world and speaks very well for us.

want to see us play a role there to counter-balance the United States. Also, I believe that we are neglecting people who are close to us in terms of culture, language and religion and we are as capable of developing relations with them as with francophone countries.

The impression I have, although I have not been in as many francophone African countries as in Latin American countries, for example, but my very personal opinion is that we should not compare the influence and importance of each country; we overestimate some very small francophone countries to the detriment of large Latin American ones that are underdeveloped but have tremendous potential and are inclined to take an interest in Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je voudrais qu'on réponde à la question de M. English. Après, je donnerai la parole à quelqu'un d'autre.

M. Cardozo: J'ai deux choses à dire pour ce qui est de la question de M. English. D'abord, en ce qui concerne la culture, la notion de la culture canadienne évolue; c'est une question d'actualité. Par exemple, un domaine des plus dynamiques est la littérature canadienne. Certains nouveaux auteurs passionnants proviennent de communautés minoritaires. Michael Ondaatje, par exemple, n'est pas seulement un bon auteur, il est connu dans le monde entier et il a gagné le prix Booker pour l'un de ses derniers livres. C'est une oeuvre marquante pour les milieux culturels dans d'autres parties du monde et c'est tout à notre honneur.

• 1035

If you look at figures like Josef Skvorecky, David Suzuki and others like them, they are seen as Canadians, but people in other parts of the world begin to look at them in a very positive light. It says something good that someone like that can become so accomplished and so well recognized in Canada and as a Canadian.

Prenez par exemple des gens comme Josef Skvorecky ou David Suzuki; ils sont perçus comme étant Canadiens, mais les gens des autres régions du monde commencent à les voir sous un jour très positif. C'est une bonne chose que des gens comme eux comptent autant de réalisations à leur actif et qu'ils aient une aussi bonne réputation, au Canada et en tant que Canadiens.

On the second point, you asked how this multicultural phenomenon is being recognized in other countries. I think it's coming along, it's happening. One of the best mechanisms is through the private sector with bilateral chambers of commerce. There are a number of chambers of commerce, for example the Canada-Czech Republic chamber. The past president of that was Thomas Bata; the new president is Otto Jelinek, as a matter of fact. So there are chambers of commerce between Canada and other countries where you have large numbers of business people in the private sector dealing with business issues. I think that's one of the mechanisms in which that's happening.

Sur le deuxième point, vous avez demandé comment les autres pays perçoivent ce phénomène multiculturel. Je pense que c'est en bonne voie. Le secteur privé, grâce à ses chambres de commerce bilatérales, est un des meilleurs mécanismes en ce sens. Il y a un certain nombre d'organisations de ce genre, par exemple la Chambre de commerce Canada-République Tchèque. L'ancien président en était Thomas Bata; en fait, le nouveau président est Otto Jelinek. Donc, il y a des chambres de commerce grâce auxquelles de nombreux gens d'affaires du Canada et d'autres pays peuvent régler diverses questions commerciales. Je pense que c'est un des mécanismes grâce auquel cela se produit.

I would suggest that the diverse nature of Canada is best understood and appreciated perhaps in some of the eastern European countries where people in Canada have really assisted those freedom movements and now we're reaping the benefits.

À mon avis, la diversité du Canada est probablement le mieux comprise et le plus appréciée dans certains pays d'Europe de l'Est, où les Canadiens ont vraiment accordé leur aide aux mouvements de libération et en retirent maintenant les bénéfices.

[Text]

Perhaps with respect to other countries like Hong Kong and India, there are large numbers of people here from those countries who are becoming better recognized, but I think it's a slow process. There's a role government can play to assist and boost that type of recognition. A large engine of growth, however, is within the private sector itself.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Cardozo.

I would like to have a short break now for five or seven minutes.

• 1037

• 1046

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We'll resume our round table. I'll ask Senator Gigantès to take the floor.

Senator Gigantès (De Lorimier): Ladies and gentlemen, I'm one of these immigrants. I decided to come to Canada on Christmas eve in 1950, when I was a prisoner in Korea—as a journalist, Mr. Latendresse—and everyone around me was dying. I said I'm going to live, and live happily ever after. Then I asked myself where. All of the countries I knew passed through my mind and I picked Canada. I haven't been disappointed. It's the best country there is.

I'd like to tell you a story about Senator Davey, who was being asked by some young Liberals—he had been to an international convention of youngsters... He said they were so much more passionate and assertive than we were. Why is that? Senator Davey said it was because we're nicer people, and I fully agree with him.

As for leadership, I'd like to remind you about the story of somebody who arrived in a small village in Texas and asked where he could find their leader. They shrugged. He passed the same group when he came out and they asked if he found the leader. He said no, and they said tell us if you do and we'll kill him.

Perhaps one of the reasons Canada is so popular is that we don't assume postures of leadership. If we did, they wouldn't like us.

Monsieur Latendresse, je voudrais vous remercier beaucoup car vous m'avez rappelé ma maman.

Personne ne vous a dit cela avant, mais j'aimerais vous le dire car, lorsqu'elle venait ici de Grèce, elle était toujours désolée par le fait que les journaux canadiens, anglophones ou francophones—elle les lisait tous—ne mentionnaient jamais la Grèce. C'est le marketing. J'ai été journaliste comme vous de longues années. Tout le monde sait que l'appendice de Patrick Roy va vendre beaucoup plus de place dans les journaux que ce que fait le président de la Grèce ou du Tadjikistan, ou n'importe quoi d'autre.

Donc, naturellement, dans les autres pays, c'est la même chose. On ne nous remarque pas beaucoup, on ne parle pas trop fort, on ne tape pas sur la table, et c'est pourquoi on a l'influence qu'on a, qui est considérable.

[Translation]

Pour ce qui est d'autres pays comme Hong Kong et l'Inde, il y a ici beaucoup de gens qui viennent de ces pays et qui commencent à être connus, mais je pense que c'est un processus qui prend du temps. Le gouvernement a son rôle à jouer pour favoriser ce genre de reconnaissance. Mais c'est le secteur privé lui-même qui est le principal moteur de croissance.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Cardozo.

Nous allons maintenant faire une courte pause de cinq à sept minutes.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous allons reprendre notre table ronde. Je vais demander au sénateur Gigantès de prendre la parole.

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): Mesdames et messieurs, je suis moi-même un de ces immigrants. J'ai décidé de venir au Canada la veille de Noël, en 1950, alors que j'étais prisonnier en Corée—en tant que journaliste, monsieur Latendresse—et que tout le monde mourait autour de moi. Je me suis dit que j'allais survivre, et être heureux jusqu'à la fin des temps. Puis, je me suis demandé où aller. J'ai passé en revue tous les pays que je connaissais, et j'ai choisi le Canada. Je n'ai pas été déçu. C'est le meilleur pays qui soit.

J'aimerais vous conter une anecdote au sujet du sénateur Davey à qui des jeunes libéraux avaient demandé—il était allé à un congrès international de jeunes... Il a dit qu'ils étaient beaucoup plus passionnés que nous et qu'ils s'affirmaient bien davantage. Pour quoi? Le sénateur Davey a répondu que c'est parce que nous étions plus gentils, et je suis tout à fait d'accord avec lui.

Pour ce qui est du leadership, j'aimerais vous rappeler l'histoire du gars qui est arrivé dans un petit village du Texas et qui a demandé aux gens où se trouvait leur chef. Ils ont haussé les épaules. Quand il est reparti, il a croisé le même groupe, et on lui a demandé s'il avait trouvé le chef. Il a répondu que non, et les gens lui ont dit de les en avertir s'il le trouvait pour qu'ils puissent le tuer.

Si le Canada est tellement populaire, c'est peut-être parce que nous n'essayons pas de faire preuve de leadership. Si nous essayions les gens ne nous aimeraient pas.

Mr. Latendresse, I want to thank you because you reminded me of my mother.

Nobody has ever told you that, but I want to say it to you because, when she was visiting here from Greece, she was always upset by the fact that Canadian newspapers, be they English or French—she was reading them all—never mentioned Greece. That is marketing. I have been a newspaper man for a long time. Everybody knows that Patrick Roy's appendix will sell much better in the newspapers than what the president of Greece or Tadjikistan, or anywhere else has done.

And it is of course the same in other countries. People don't notice us much because we don't talk very loud, we don't bang on the table and this is why we have such a considerable influence.

[Texte]

Je voudrais m'adresser un peu à M. Drake qui disait que nous ne sommes pas suffisamment agressifs, que nous manquons de cohésion. Suggérez-vous que le gouvernement devrait encourager la cohésion et l'agressivité de nos Canadiens à l'étranger?

Mr. Drake: I think we have to be careful when we speak about aggression. I'm not talking about military aggression. I'm talking about business aggression in the sense of closing the deal.

Senator Carney talked about the impression that we're wimps.

Je dois dire que M^{me} Bouchard m'a demandé la traduction pour *wimps*, mais j'avais un peu de difficulté. *What's the French?*

Une voix: Pâte molle?

Mr. Drake: What I'm talking about is encouraging Canadians, particularly in the international field of business and investment, to have the courage to not simply be nice people and friendly, but to push to win in an extremely competitive world.

Senator Gigantès: Who does the encouraging?

• 1050

Mr. Drake: Who does it? I think it's a question of gradual education. You can't run up a flag. The government can't publish a paper saying be more aggressive. We're talking about what Canadians should be encouraged to do more of. They should be encouraged to be international. Yes, go to Asia Pacific and get the business in competition with extremely aggressive international players—Japan, Germany, the United States, and France.

We won't be able to preserve our standard of living—I speak again from the point of view of the private sector businessman—unless we get our share of what's out there. We can't get it by simply being nice people. I'm not going so far as to say nice people finish last, which the Americans often say. I do think Canadians can build on their assets, which have been very well described here as people who are well respected, well thought of, and just take that extra punch to get the business.

Senator Gigantès: Now would we be as well respected, as well thought of, if we exercised leadership, if we stood every morning in front of the American flag massaging our left breast, pledging allegiance. You know, one of the reasons we're liked and respected, and so on, is that we are as we are.

Mr. Drake: The problem is we're not very competitive.

Senator Gigantès: That's the fault of the private sector, in my view.

Mr. Drake: Yes, I think it is the fault of the private sector.

Mr. Lastewka (St. Catharines): I would like to thank the panel. They've brought some similarities and a number of differences to the table.

[Traduction]

I would like to turn to Mr. Drake, who was telling us that we are not aggressive enough and that we lack cohesion. Do you suggest that government should encourage cohesion and aggressiveness from our Canadians overseas?

M. Drake: Je pense qu'il faut être prudent quand on parle d'agressivité; il ne s'agit pas d'agression militaire, mais bien de mener nos transactions commerciales à terme avec plus de dynamisme.

La sénatrice Carney a dit que certaines personnes ont l'impression que nous sommes des chiffes molles.

I must say that Ms Bouchard has asked me for a translation of "wimps", but I found it a bit difficult. What's the French?

An hon. member: Pâte molle?

M. Drake: Ce que je veux dire, c'est qu'il faut encourager les Canadiens, surtout dans le domaine du commerce et des investissements internationaux, à avoir le courage de ne pas se contenter d'être gentils et amicaux, mais de se battre pour gagner dans un monde extrêmement compétitif.

Le sénateur Gigantès: Qui doit les encourager?

M. Drake: Qui? Je pense que c'est une question de sensibilisation graduelle. Il ne s'agit pas simplement de hisser le drapeau. Le gouvernement ne peut pas publier un document pour dire aux gens d'être plus dynamiques. Mais nous parlons ici de ce qu'il faudrait encourager les Canadiens à faire. Il faudrait les encourager à être plus présents internationalement. Il faut que nous allions dans la région de l'Asie-Pacifique et que nous livrions concurrence aux autres pays très agressifs sur le plan commercial—le Japon, l'Allemagne, les États-Unis et la France.

Nous ne pourrions pas conserver notre niveau de vie—et je parle encore une fois du point de vue de l'homme d'affaires du secteur privé—si nous ne prenons pas notre juste part de ces marchés. Et nous n'y arriverons pas grâce à notre simple gentillesse. Je n'irais pas jusqu'à dire que les gens aimables laissent les autres passer devant, comme le disent souvent les Américains. Mais je pense que les Canadiens peuvent tirer parti de leurs atouts, puisque, comme on l'a bien dit ici, ils sont très respectés, ils sont bien perçus, et il ne leur manque qu'un peu de dynamisme pour réussir sur le plan commercial.

Le sénateur Gigantès: Mais est-ce que nous serions aussi respectés et aussi bien perçus si nous faisons preuve de leadership, si nous prenons place tous les matins devant le drapeau américain, la main sur le cœur, à clamer notre allégeance. Vous savez, une des raisons pour lesquelles nous sommes aimés et respectés, c'est que nous sommes ce que nous sommes.

M. Drake: Le problème, c'est que nous ne sommes pas très compétitifs.

Le sénateur Gigantès: À mon avis, c'est la faute du secteur privé.

M. Drake: Oui, je pense que c'est en effet la faute du secteur privé.

M. Lastewka (St. Catharines): Je voudrais remercier les membres du groupe de discussion, qui ont fait ressortir pour nous certaines similitudes et un certain nombre de différences.

[Text]

I want to summarize some of the items we've talked about. We've talked about Canada giving a high expectation on the world scene. You've talked about being idealistic and tolerant. A number of times—for some reason we keep going back to it—we have talked about the reliance on the U.S., being an add-on to the U.S. In our previous discussion, again, we discussed the U.S. We've heard about some countries not wanting to do business with Canada. We talked about Canada talking about Team Canada, but we don't perform as Team Canada. A couple of times you mentioned that Canada's public relations concern is very low. On the other hand, we might say we're not aggressive enough, we're not boisterous enough, and we're not pushing our way into the international community. In 1976 I happened to be vice-president of Junior Chamber International. I was responsible for countries in Europe. One item that kept coming up as a question to me after we had talked about many other things is what is a Canadian. I had to explain to people about Canada.

We've talked a little bit here today about being unable to be all things to all people. We have to decide what we want Canada to be. My question to you is—and if you could summarize, as Chairman MacEachen says from time to time, in a nice, short manner to beat the clock—how would you answer the question, what is a Canadian, and what should Canada be on the international scene?

Mr. Andrew: To everybody's surprise, I don't have an answer. However, I'll struggle along with everybody on this.

I think one of the things we define ourselves by is that we are not Americans. We are what I call small "a" americans. To put it in the positive, we are a different type of American.

• 1055

A part of that, a very important part, is that we're far more open to external influences of all kinds than the United States, which I think has developed its own philosophy. I'm not here to give you my opinions on what the United States is, but we stand in contrast to it, in that we have some of the attributes of Americans and not others.

I think that while this may not be the way anyone would choose to define themselves, looked at from the other side by foreigners, they'll say that yes that person is an American, but he's not a real American, he's a small "a" american. I think that is one of the things that give us our definitions in other countries.

I said it before and I'm now just chewing my cabbage again I suppose, but I think French Canada created Canada. This country is a product of having had to accept what first were a majority of people who did not speak the language of the others and they've gradually become a minority. This has been ingrained in us consciously or unconsciously. That with this overlay of American influence is what a Canadian is culturally.

[Translation]

J'aimerais résumer un peu ce dont il a été question ici. Nous avons dit que le Canada soulevait de grandes attentes sur la scène mondiale. Et vous avez parlé de notre idéalisme et de notre tolérance. Nous avons aussi évoqué à quelques reprises, puisque nous semblons toujours y revenir, pour une raison que j'ignore—notre dépendance vis-à-vis des États-Unis, et le fait que nous sommes en quelque sorte un appendice de nos voisins du Sud. Nous avons déjà, pendant nos séances précédentes, discuté des États-Unis. Nous avons entendu dire que certains pays ne veulent pas faire affaire avec des Canadiens. Nous avons évoqué le fait que le Canada parle de l'Équipe Canada, mais n se comporte pas comme un équipe. Vous avez mentionné quelques reprises que le Canada ne semble vraiment pas se préoccuper beaucoup de relations publiques. Mais d'autre part, on peut dire que nous ne sommes pas assez dynamiques, que nous ne prenons pas assez de place et que nous n'essayons pas de nous frayer un chemin dans la collectivité internationale. En 1976, j'étais président de la Jeune chambre internationale. J'étais responsable de pays européens. Une des questions qui revenait sans cesse, dans nos discussions sur beaucoup d'autres sujets, c'est celle de la définition du terme «Canadien». Je devais expliquer aux gens ce qu'était le Canada.

Nous avons fait allusion aujourd'hui au fait que nous ne pouvons pas faire plaisir à tout le monde. Nous devons décider du rôle que nous voulons pour le Canada. Ce que j'aimerais savoir—si vous pouvez résumer rapidement puisque nous n'avons pas beaucoup de temps, comme le président MacEachen aime à le dire de temps en temps—c'est ce que vous répondriez à la question: «qu'est-ce qu'un Canadien, et quelle devrait être la place du Canada sur la scène internationale?»

M. Andrew: Je vais peut-être surprendre tout le monde, car je n'ai pas de réponse à cette question, mais je suis bien prêt à essayer d'en trouver une avec vous tous.

Une des choses qui nous définit, à mon avis, c'est que nous ne sommes pas Américains. Nous sommes ce que j'appelle des Américains au sens propre du terme. Pour dire les choses de façon positive, nous sommes des Américains d'un type différent.

Une partie de cette définition, une partie très importante, c'est que nous sommes beaucoup plus ouverts aux influences extérieures que tous genres que les États-Unis, qui ont leur propre façon de voir les choses. Je ne suis pas ici pour vous donner mon avis sur ce que sont les États-Unis, mais c'est un point de comparaison utile puisque nous avons certains des attributs des Américains, mais pas certains autres.

Même si ce n'est pas nécessairement la définition que nous adopterions de nous-mêmes, il faut se rendre compte que, vu de l'extérieur, nous donnons l'impression d'être Américains, mais pas vraiment, nous sommes un autre type d'Américains. Je pense que c'est une des choses qui nous définit dans les autres pays.

Je l'ai déjà dit, et je me répète je suppose, mais je pense que c'est le Canada français qui a créé le Canada. Notre pays est né du fait que nous avons dû accepter des gens qui ne parlaient pas la même langue que les autres, qui étaient au départ en majorité et qui sont devenus graduellement minoritaires. Consciemment ou non, c'est une réalité bien enracinée qui, si on y superpose cette influence américaine, définit ce qu'est un Canadien du point de vue culturel.

[Texte]

I'm not wanting to bypass the other influences. We all have other influences in our genes as well as in the culture. We come from all over the world. But the mould was created here and those who have come have been pressed into that mould, while still retaining some of their own other characteristics.

I'm just staggering now, so I'd better stop.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think that was the next best place to have stopped, Arthur.

Mr. Andrew: Thank you.

Some hon. members: Oh, oh.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I say that respectfully because you did have a very pointed sentence just before that and I thought that encapsulated. . .

Mr. Andrew: I was one sentence too late.

Some hon. members: Oh, oh.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Latendresse.

Mr. Latendresse: I think it's a very difficult question. Unfortunately, it might not be the best place to admit it, but I don't think there's a Canadian profile. I think there's a French Canadian and English Canadian and

plus en plus, mon impression est que les Québécois se distinguent d'une certaine façon et les Canadiens anglais d'une autre façon et que, malheureusement, ces différences vont aller en s'accroissant et, de moins en moins par mes contacts à l'étranger, je m'aperçois qu'on est très proches les uns des autres bien qu'il reste, et c'est probablement un aspect canadien en nous tous,

we've kept a sort of open-mindedness; we are tolerant. We've said that. I don't want to repeat the soft Canadian. . . It's important somehow, because it helps us to still admit there's a Canadian somewhere. Unfortunately, my feeling is that we're getting further and further apart, French Canadian on one side and English Canadian on the other side.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Do you think we're more tolerant to people abroad than we are to each other at home?

• 1100

Mr. Latendresse: When we're abroad, yes. It's very hard to detail this, but it seems to me

que nous avons les bras ouverts pour la planète entière; mais lorsque vient le temps de s'entendre entre nous et de définir le Canadien qui nous rapproche,

it seems impossible. That's just a . . .

The Joint Chairman (Mr. MacEachen): Thank you.

I would ask the final three panellists to encapsulate their thoughts in a few paragraphs.

[Traduction]

Je ne veux pas négliger pour autant les autres influences. Nous avons tous subi d'autres influences, tant sur le plan génétique que sur le plan culturel. Il y a des Canadiens qui viennent du monde entier. Mais le moule a été créé ici, et ceux qui sont venus ont été façonnés par ce moule, tout en conservant certaines de leurs autres caractéristiques.

Mais je m'éparpille; il est donc préférable que je m'arrête.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je pense que c'est déjà un peu tard, Arthur.

M. Andrew: Merci.

Des voix: Oh, oh.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je le dis respectueusement parce que vous avez eu une phrase très pertinente juste avant celle-là, et il m'a semblé qu'elle résumait. . .

M. Andrew: J'ai dit une phrase de trop.

Des voix: Oh, oh.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Latendresse.

M. Latendresse: Je pense que c'est une question très difficile. Malheureusement, ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour l'admettre, mais je ne pense pas qu'il y ait de profil canadien. Je pense qu'il y a un profil canadien-français et un profil canadien-anglais, et

more and more, I am under the impression that Quebecers are distinct in a certain way and English Canadians in another way, and that unfortunately, those differences will get more and more obvious. From my contacts outside of the country, I realize that we are growing further apart from each other even though, and it is probably a Canadian aspect we all share,

nous avons gardé une certaine ouverture d'esprit; nous sommes tolérants. Nous l'avons tous dit. Je ne veux pas répéter l'image du Canadien. . . Mais c'est important jusqu'à un certain point, parce que cela nous aide à admettre qu'il existe encore une identité canadienne. Malheureusement, j'ai l'impression que nous nous éloignons de plus en plus, les Canadiens français d'un côté et les Canadiens anglais de l'autre.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pensez-vous que nous soyons plus tolérants pour les gens de l'extérieur du pays que les uns envers les autres, ici?

M. Latendresse: Quand nous sommes à l'étranger, oui. C'est très difficile à expliquer, mais il me semble

that our arms are wide open for the whole planet, but when the time comes to get along and to define what is making us closer as Canadians,

cela semble impossible, c'est tout simplement. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

J'aimerais demander aux trois derniers participants de résumer très rapidement leurs pensées.

[Text]

Mr. Drake: I think it has been well said by Mr. Andrew and Mr. Latendresse. We're obviously having great difficulty in characterizing exactly what a Canadian is.

This is a corollary to our ethnic diversity here. People consider themselves to be Greeks or—I hesitate to say this with the senator here—maybe they consider themselves to be from their original country first, and from Canada second. I'm not sure that I do after 15 years here.

To respond to the second part of your question, Mr. Chairman, on what Canada should be on the international scene, I think we should be what we can afford. I come back to my earlier point about putting our house in order. If we can put our house in order—and this doesn't just rest on government, it rests on all of us—we will be able to afford to play an interesting leadership role. It would be a role not simply as a leader of second-power nations or as an example to developing countries, but a genuine G-7 role, a genuine role as a strong middle power. But we have to get our house in order first, both politically and economically.

Mr. Cardozo: I think I have a comfortable and clear idea of what this country's about in terms of the way I see it, and I recognize that one of the things about us is that we all see ourselves differently.

Internationally, we are seen—and we see ourselves—as a country with a commitment to peace and human rights. Some of these things come from prime ministers. If you look at Lester B. Pearson and the role he played in world peace, that is a part of our identity that will stick with us for time immemorial.

We're a country that is fairly economically successful. Not too many people know about our debt. We are a bilingual country, and I think there are different ways you can have that in policy, whether it's an official languages act, regional bilingualism or a Bill 101 in Quebec. There are different ways of how you see that, but I think we generally agree that it's a country of two languages. Increasingly there is a sense that we are multicultural, although I see in your papers the word "bicultural", Mr. Chairman.

It's hard for a country to be bicultural and multicultural at the same time. We're either one or the other, we are either of two cultures or several cultures. In no way does the sense of multiculturalism negate or play down the sense of people of British and French origin, of the Quebec people and so forth.

In time our definition will evolve, if we're a country that continues to be united. At some point down the road there will be some kind of recognition of Quebec as a distinct society, a nation or whatever. One can look at South Africa. They came to an agreement there because one province in effect got distinct status.

There are a few negative things. We're too close to the United States—

[Translation]

M. Drake: Je pense que M. Andrew et M. Latendresse ont très bien décrit la situation. Nous avons de toute évidence beaucoup de mal à décrire exactement ce qu'est un Canadien.

C'est un corollaire de notre diversité ethnique. Les gens se considèrent comme des Grecs, ou—j'hésite de le dire en présence du sénateur—comme des gens venant de leur pays d'origine en premier, et comme des Canadiens en deuxième. Je ne suis pas sûr que ce soit mon cas après 15 ans ici.

Pour répondre à la deuxième partie de votre question, monsieur le président, sur la place que le Canada devrait prendre sur la scène internationale, je pense que nous devrions prendre celle que nous pouvons nous permettre. J'en reviens à ce que j'ai dit tout à l'heure au sujet de la nécessité de mettre de l'ordre dans nos propres affaires. Si nous pouvons y arriver—et ce n'est pas seulement au gouvernement à le faire, mais à nous tous—nous pourrions jouer un intéressant rôle de premier plan, non seulement comme chef de file des pays moyens ou comme exemple pour les pays en développement, mais un rôle actif au sein du G-7, en tant que moyenne puissance véritablement forte. Mais il faut d'abord mettre de l'ordre chez nous, tant sur le plan politique que dans les affaires économiques.

M. Cardozo: Je pense avoir une assez bonne idée de ce qu'est notre pays, de mon propre point de vue, et je reconnais qu'une des choses qui nous caractérise, c'est que nous nous percevons tous différemment.

Sur la scène internationale, nous sommes perçus—et nous nous percevons nous-mêmes—comme un pays voué au maintien de la paix et à la défense des droits de la personne. C'est en partie grâce à certains de nos premiers ministres. Prenez par exemple le rôle que Lester B. Pearson a joué pour la paix mondiale; c'est un élément de notre identité qui va nous coller à la peau jusqu'à la fin des temps.

Nous avons une économie nationale relativement prospère. Il n'y a pas beaucoup de gens qui sont au courant de notre endettement. Nous sommes un pays bilingue, et je pense qu'il y a plusieurs façons de traduire cette réalité en termes de politique, qu'il s'agisse d'une loi sur les langues officielles, de bilinguisme régional ou de la Loi 101 au Québec. Il y a bien des façons d'envisager cette réalité, mais je pense que tout le monde est d'accord pour dire qu'il y a deux langues dans notre pays. Et de plus, nous sommes perçus comme un pays multiculturel, même si je vois le terme «biculturel» dans vos documents, monsieur le président.

Il est difficile pour un pays d'être biculturel et multiculturel en même temps. Nous sommes l'un ou l'autre; nous avons soit deux cultures, soit plusieurs cultures. Le multiculturalisme ne diminue en rien l'importance des gens d'origine britannique et française, du peuple québécois, et ainsi de suite.

La définition que nous faisons de nous-mêmes va évoluer avec le temps, si notre pays demeure uni. À un moment donné, le Québec sera reconnu comme société distincte, comme nation ou quelque chose du genre. Regardez l'Afrique du Sud; il y a eu une entente là-bas parce qu'une province a obtenu dans les faits un statut distinct.

Il y a aussi quelques éléments négatifs. Nous sommes trop proches des États-Unis. . .

[Texte]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Cardozo, I think you're going beyond that short, brief, punchy definition of what it is to be a Canadian.

Mr. Cardozo: It's a complicated thing.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think you're answering the question in your own way.

Mme Bouchard: Je pense que c'est plus facile de se définir comme Canadien à l'extérieur du Canada qu'à l'intérieur. En tout cas, c'est le sentiment que j'ai. Je me reconnais davantage comme Canadienne quand je sors du pays. Ici, je me reconnais davantage comme Québécoise et je pense que j'aurais plus de facilité à dire ce que les autres définissent comme étant un Canadien ou une Canadienne car les étrangers ont plus que nous une notion d'unité de ce que nous sommes.

[Traduction]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Cardozo, je pense que vous êtes allé bien au-delà de ce que je vous demandais, c'est-à-dire une définition courte et percutante de ce que c'est que d'être Canadien.

M. Cardozo: C'est compliqué.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je pense que vous répondez en fait à la question à votre manière.

Ms Bouchard: I think it is easier to define oneself as a Canadian outside of Canada than inside. It is at least my own impression. I consider myself more as a Canadian when I go out of the country. Here, I see myself as a Quebecer and I think it would be easier for me to tell you what other people define as a Canadian because, outside of the country, they have a more unified view of us.

• 1105

Ils pensent que nous sommes des gens simples, pas prétentieux, qui aiment la paix, qui sont tolérants, qui sont prêts à une ouverture, des gens qui vont vers les autres et qui sont capables de se remettre en question. Les Canadiens sont perçus comme des gens qui appartiennent à un pays dynamique et qui ne prétendent pas que leur pays est celui qui sait tout, celui qui peut tout. Comme Canadiens, on n'a pas la prétention d'être, et j'aime bien le terme espagnol car c'est en espagnol qu'on me l'a dit *prepotente*, c'est-à-dire, prétentieux de puissance. Je pense que cela est important; c'est-à-dire que nous sommes perçus comme des gens ouverts, capables de beaucoup de liens, mais pas des liens écrasants ou pas des liens autoritaires.

Je pense que c'est la perception qu'on a et cela me dit un petit peu quel rôle le Canada devrait jouer: un rôle de négociateur, un rôle de conciliateur, un rôle d'ouverture, un rôle de créativité.

Ce que j'entends depuis ce matin, ce n'est pas tellement ma perspective. Je sais que c'est très important. Le commerce fait partie des affaires étrangères du Canada. Cependant, le point fort du Canada, avant ses produits d'exportation, ce sont ses personnes. Ce sont les Canadiens qui sont les premiers atouts de la politique extérieure canadienne. Cela est un atout sur lequel il faut miser. Le rôle de négociateur, le rôle de pacificateur.

Il m'a été dit, par exemple, par l'ambassade du Venezuela, par des Haïtiens que le rôle du Canada dans le dénouement de la crise haïtienne depuis deux ans, avait été très important. Donc, je pense que c'est là qu'on a un avantage comparatif en termes de définition de la sécurité internationale. Quand on dit qu'il faut avoir une politique étrangère pour les intérêts du Canada, les intérêts du Canada, c'est la prospérité. Toutefois, il ne peut pas y avoir de prospérité sans stabilité internationale, et le Canada peut être un très grand joueur dans la stabilité internationale.

Je suis persuadée que la stabilité internationale c'est payant pour le Canada. Après qu'ils auront été porteurs de bonnes nouvelles, qu'ils auront pacifié, qu'ils auront établi la justice, les portes s'ouvriront pour les Canadiens.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

I want to turn to Mr. Mills, who has been waiting for quite a while to put a pointed question.

They think that we are straightforward, unpretentious, peaceloving, tolerant, open people who reach out to others and can question themselves. Canadians are seen as people who belong to a dynamic country and do not claim that their country knows everything and can do everything. Canadians do not claim to be *prepotente*, as they say in Spanish. I love that Spanish word which means swaggering or overbearing. I think that is important. It means that we are perceived as open people who can make ties with many others, but without crushing them or being authoritarian.

I think that is the perception people have and it suggests to me the role that Canada should play: as a negotiator, a conciliator, a role of openness and creativity.

What I have heard this morning is not so much as I see things. I know that trade is a very important part of Canada's Foreign Affairs; however, Canada's strength is its people, more than its exports. Canadians are the biggest assets of Canadian foreign policy. We must use that asset, the role of negotiator and peacemaker.

For example, I have been told by the Venezuelan Embassy and by Haitians that Canada's role in resolving the Haitian Crisis in the past two years has been very important. So I think that we have a comparative advantage there in defining international security. When people say that we must have a foreign policy that is in Canada's interest, Canada is interested in prosperity. However, prosperity requires international stability, and Canada can do a lot for international stability.

I am convinced that international stability is good for Canada. After Canadians brought the good news and made peace and established justice, the doors will be open to them.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Je vais donner la parole à M. Mills, qui attend depuis pas mal de temps de poser une question pénétrante.

[Text]

Mr. Mills (Red Deer): I'll try to ask a shorter question.

Mr. Andrew talked about U.S. security, a threat to U.S. security. Mr. Cardozo talked about an index of respect, and Mr. Drake talked about some liabilities externally. Mr. Latendresse talked about a growing gap between French and English.

I wonder how serious the Quebec issue is in the panel's opinion with respect to how we are viewed by other people as Canadians. I think it's wonderful to feel that we can be different. I can live very happily with Quebec having its uniqueness, but I still want them to be Canadians first. I think travelling is what makes you realize what it is to be a Canadian, in answer to that last question. That's what makes you feel how great this country is.

I'd like to know what you think that threat of the potential Quebec situation might be.

Mr. Andrew: If Quebec separates, I suddenly become a Nova Scotian. To twist around that old dictum about Mexico, we in the Atlantic provinces would be able to say "so far from Ottawa, so near to the United States of America".

As far as I'm concerned, if it would not be the end of Canada, it would be just a matter of tidying up. The idea that the four Atlantic provinces would be separated from the rest of Canada by another foreign country would oblige... Or do we say all bets are off and people would start to think in totally different terms? I don't particularly like the idea of going into the ifs, ands and buts of this, because it is an extremely painful thing.

• 1110

Mr. Mills: How are people looking at us? What are they saying? Again, somebody on the panel mentioned they can't imagine how we could be doing this to ourselves. How important is that?

Mr. Andrew: If perception is as important as it is in international affairs, we will be perceived as being a closed book. The Canadian experiment failed. All the things we've been congratulating ourselves about this morning would be found to have been in vain. The idea you can run a multicultural state would get a terrible blow. This would carry messages to Russia, the ultimate multinational state. I won't even mention the former Yugoslavia. So it would go.

At this point I can't separate myself from being a Nova Scotian because the rules would change. There would be no Canada for me to associate myself with. That would be the perception of the world outside, that Canada, which had been seen as an entity, would stop being an entity.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are there any analysts who wish to add a different perspective?

Madame Bouchard, je vous en prie.

Mme Bouchard: J'ai commencé ce matin mon intervention en disant que les gens avaient de nous une excellente image et sans doute plus grande que notre propre réalité, qui allait au-delà de notre réalité. Je pense que la question du Québec viendrait révéler vraiment qui on est, à savoir comment on traite de cette question et de celle concernant les autochtones.

[Translation]

M. Mills (Red Deer): J'essaierai d'en poser plus une brève que mon prédécesseur.

Monsieur Andrew a parlé de la sécurité des États-Unis et d'une menace pour leur sécurité. Monsieur Cardozo a parlé d'un indice de respect et M. Drake de certaines obligations extérieures. Monsieur Latendresse a parlé de l'écart grandissant entre francophones et anglophones.

Je voudrais que nos invités nous disent comment les gens de l'extérieur voient la question québécoise et en quoi celle-ci influe sur l'opinion que les étrangers ont de nous. À mon avis, c'est merveilleux d'être différent. Je m'accommode très bien du fait que le Québec soit distinct, mais je veux que les Québécois soient des Canadiens d'abord. Je pense que c'est en voyageant qu'on se rend compte ce que c'est d'être Canadien, pour répondre à la dernière question. Cela donne une idée de la grandeur de notre pays.

Je voudrais que vous nous disiez ce que la situation au Québec risque de faire à notre image.

M. Andrew: Si le Québec se séparait, tout de suite, je ne serais qu'un Néo-Écossais. Pour tourner le vieil adage au sujet du Mexique, les habitants des provinces de l'Atlantique seraient «si loin d'Ottawa, si près des États-Unis».

Quant à moi, cela ne signifierait pas la fin du Canada, mais il y aurait des affaires à régler. Le fait que les quatre provinces de l'Atlantique seraient séparées du reste du Canada par un pays étranger obligerait... Ou est-ce que la situation serait entièrement nouvelle et que les gens devraient penser d'une manière totalement différente? Je ne voudrais pas discuter d'hypothèses parce que l'idée même est extrêmement douloureuse.

M. Mills: Comment les gens nous perçoivent-ils? Qu'est-ce qu'ils disent? Encore une fois, un membre de ce groupe a dit qu'il ne peut imaginer comment nous pourrions en arriver à nous entredéchirer. Jusqu'à quel point est-ce que cela compte?

M. Andrew: Si la perception a une importance aussi grande dans les affaires internationales, on dira que c'est fini pour nous, que l'expérience canadienne aura échoué. On dira que toutes les choses pour lesquelles nous nous félicitons ce matin auront été vaines. Cela portera un coup terrible au concept d'un État multiculturel. La Russie tirerait ce genre de conclusion, elle qui est vraiment un état multinational. Je ne parlerai pas de l'ancienne Yougoslavie. Alors cette idée là tomberait à l'eau.

Pour l'instant, je ne peut me voir autrement qu'en tant que néo-Écossais, parce que les règles changeraient. Il n'y aurait pas de Canada auquel m'associer. Le monde extérieur tirerait la même conclusion, à savoir que le Canada a cessé d'exister comme tel.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Quelqu'un veut-il apporter un point de vue différent?

Mrs. Bouchard, please.

Ms Bouchard: I started this morning by saying that people have an excellent impression of us, no doubt better than the one we deserve. I think that the Quebec question would show who we really are, by how we deal with it, and also the Native issue.

[Texte]

On donne l'image d'un peuple tolérant, ouvert. Cependant, si on n'est pas ouverts ici, si on n'est pas capables de trouver des solutions créatives afin d'accepter la différence des autres,—les autres étant les Québécois—je pense que la perception qu'on aura du Canada sera celle d'un pays qui n'aura pas été capable de solutionner [lui-même ses propres problèmes.

Je pense que lorsque M. Drake disait de faire le ménage dans la maison, cela vaut pour la question des autochtones et cela vaut également pour la question des Québécois. Si on n'est pas capables d'être tolérants ici, d'être ouverts et d'accepter que les autres nécessitent éventuellement certaines structures ou certains arrangements constitutionnels pour pouvoir être eux-mêmes à l'intérieur de cela, je pense que le Canada sera totalement perçu différemment par la suite.

À l'extérieur, le Canada n'est pas perçu comme les États-Unis qui disent: *I want you to be*. Le Canada est un négociateur, pas un autoritaire et si le Québec est ce qu'il doit être parce qu'il est obligé d'être, parce qu'on le force à l'être, le Canada perd également son image de tolérance et d'ouverture.

Le coprésident (M. Gauthier): Absolument.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Latendresse?

M. Latendresse: Je voulais simplement ajouter, exactement dans le sens de M^{me} Bouchard, que je crois que l'attitude qu'on a vis-à-vis du Québec va beaucoup influencer la perception qu'on aura du Canada à l'étranger, surtout comme négociateur ou médiateur, mais également pour ce qui est des autochtones et je crois que c'est un élément central.

Le Québec est au cœur du problème constitutionnel canadien. À l'étranger, on parle aussi très spontanément—et de plus en plus, à mon avis—du sort qu'on fait à nos autochtones sur le plan purement institutionnel, de la place qu'on leur fait, de ce qu'on leur donne comme structures politiques.

• 1115

Encore ce matin, j'entendais les nouvelles économiques à propos du taux d'escompte, entre autres, reliées à l'instabilité politique au Québec.

Parmi les questions que l'on peut se faire poser sur le Canada à l'étranger, il y a la suivante: Quelle attitude avez-vous vis-à-vis les autochtones? Très rapidement la question du Québec est mise de côté. Ce sont des questions qui se rapprochent d'une certaine manière.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. I want to move on to Mr. Paré. I remind the panellists and members of the committee that quite a number of names remain on the list. In the interest in accommodating everybody, I hope we can shorten our interventions somewhat.

M. Paré (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président.

Je constate au départ que les panélistes s'étaient gardé un corridor assez large qui fait qu'ils ne s'affrontaient pas trop. Cependant, je constate que les questions les obligent à rétrécir un petit peu le corridor et à venir au cœur d'une réalité canadienne.

[Traduction]

We give the impression of being a tolerant, open people. But if we are not open here, if we are not able to find creative solutions for accepting the difference of others—the others being Quebecers—I think that the perception of Canada will be that of a country that was unable to solve its own problems.

I think that when Mr. Drake spoke of putting the House in order, it applies to the Native issue and it also applies to the Quebec question. If we cannot be tolerant and open here and accept that others require some structures or some constitutional arrangements so that they can be themselves in all that, I think that Canada will be perceived completely differently as a result.

Canada is not perceived abroad as the United States, which tells people what they should be. Canada is a negotiator, not an authoritarian, and if Quebec is forced to be something which it is not, Canada also loses its reputation for tolerance and openness.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Absolutely.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Latendresse?

Mr. Latendresse: I just wanted to add, along the lines of Mrs. Bouchard, that I believe that the attitude taken towards Quebec will have a great effect on how Canada is perceived abroad, especially as a negotiator or mediator, and the Aboriginal question will also come into play. I believe that is crucial.

Quebec is at the heart of the Canadian constitutional problem. I think that people abroad are talking more and more about how our Natives are treated within our institutions, the place given to them, the political structures they have to live with.

Again this morning, I heard business news about the bank rate, tying it to political instability in Quebec, among other things.

Among the questions that people abroad might ask about Canada is this: what is your attitude to Native people? The Quebec question is very soon set aside. These questions are similar in a way.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Je vais passer à M. Paré. Je rappelle aux témoins et aux membres du comité qu'il nous reste plusieurs autres personnes à entendre. Pour faire place à tout le monde, j'espère que nous pourrions raccourcir un peu nos interventions.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Thank you, Mr. Chairman.

To begin, I note that the panellists left themselves enough room so that they did not confront each other too much. Nevertheless, I note that the questions forced them to eventually come to grips with an essential Canadian reality.

[Text]

Trois des panélistes, d'ailleurs, ont parlé de crédibilité. Mme Bouchard a dit:

Pour être crédibles, il faudra qu'on règle nos problèmes.

Peut-être que je simplifie. M. Drake a dit:

Il faudra qu'on fasse le ménage.

Et M. Andrew, à sa façon, a aussi parlé de la même chose. Il dit, à un moment donné:

Les pays cherchent à concilier des exigences nationales contradictoires [...] Comme pays, nous qui avons réussi à faire cela, on aura donc une crédibilité à l'extérieur.

Cependant, tout de suite après, on voit qu'il n'est pas sûr et je comprends qu'il a raison de ne pas être sûr.

Là où je veux en venir c'est que je pense que, —Mme Bouchard et M. Latendresse l'ont noté à la fin de leur intervention—pour que le Canada conserve la crédibilité dont on parle, la crédibilité dont il aura besoin pour amorcer, pour être un acteur dans des solutions internationales, il faudra qu'il accepte, à l'intérieur ce qu'est le Canada actuellement ou ce que seront éventuellement deux pays différents, d'aller au bout de cette démarche—là en respectant les démarches démocratiques des Québécois. Je pense qu'il y aura là un test. On a souvent parlé de l'attitude des Canadiens en tant que conciliateurs; le test par excellence du respect, c'est là qu'il va devoir se passer.

Personnellement, je veux simplement replacer un petit peu la problématique de fond pour les Québécois. Pendant longtemps, en Amérique du Nord, les francophones se sont donné comme mission de survivre. Cela a duré des siècles et ce n'est pas encore acquis. Je ne suis pas sûr que le Canada anglais pense que ce n'est pas acquis, mais dans l'esprit des Québécois, et je pense que c'est conforme à la réalité, ce n'est pas acquis. D'ailleurs, dernièrement, des statistiques disaient que, dans quelques décades, si les choses ne changent pas, Montréal ne sera plus une ville à majorité francophone. Donc, ce n'est pas vrai que la survivance des francophones en Amérique est acquise. Toutefois, au-delà de cette simple survivance—là, les Québécois n'acceptent plus de n'être qu'un peuple en survivance.

Je pense qu'à la Commission Bélanger-Campeau il y a quelques années, 400 ou 500 organismes sont venus dire ce qu'ils voulaient pour le Québec et ils sont arrivés à deux conclusions fondamentales: le fédéralisme devra changer en profondeur et, si cela ne se fait pas, il reste une voie, c'est la voie de la souveraineté. Il n'y a pas d'autres solutions, c'est l'une de ces deux-là.

Dans l'esprit des Québécois, la voie du changement profond du fédéralisme est à éliminer car la démonstration est faite que cela ne se fera pas. On a tenté des réformes. . .

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Please put your question to the panel in the interest of moving ahead.

M. Paré: Je n'ai pas nécessairement de questions, mais je vais en poser une quand même. Dans cette notion de survivance—car je sens les francophones hors Québec dans cette lignée de survivance—le gouvernement fédéral a-t-il joué un rôle positif ou négatif face à l'assimilation quand on sait que les Québécois et les francophones qui arrivent dans une autre province, à la deuxième génération s'assimilent au milieu anglophone? Neuf enfants sur dix s'assimilent. Le

[Translation]

Three panellists talked about credibility. Mrs. Bouchard said:

To be credible, we must solve our problems.

Perhaps I'm simplifying. Mr. Drake said:

We must put our House in order.

And Mr. Andrew, in his way, also talked about the same thing. He said at one point:

Countries are seeking to reconcile contradictory national requirements. . . If we as a country succeed in doing this, we will have credibility abroad.

Then right after, we see that he is not sure and I think that he is right not to be sure.

What I'm getting at is that I think, as Mrs. Bouchard and Mr. Latendresse noted at the end of their statements, that for Canada to keep the credibility we are talking about, the credibility it will need to be a player in solving international problems, it will have to accept Canada as it is or as it eventually will be, two different countries, and see this process through by respecting what Quebecers decide democratically. I think that that will be a test. Canadians' attitude as conciliators has often been mentioned; how they deal with this issue will be an outstanding test of it.

Personally, I would just like to restate the basic problem Quebecers live with. For a long time, Francophones in North America have made it their mission to survive. This has gone on for centuries and their survival is not assured. I am not sure that English Canada thinks that their survival is not assured, but in the minds of Quebecers, and I think it agrees with reality, it is not assured. Furthermore, recent statistics say that if things do not change, in a few decades Montreal will no longer have a French-speaking majority. So it is not true that the survival of Francophones in America is assured. Any way, Quebecers no longer accept merely being survivors.

I think that at the Bélanger-Campeau Commission a few years ago, 400 or 500 organizations came to say what they wanted for Quebec and they reached two fundamental conclusions. Federalism must be thoroughly changed and if that does not happen, there is only one option, sovereignty. There is no other solution, just those two.

In the minds of Quebecers, thoroughly renewed federalism must be ruled out because it has been shown that it cannot be done. We have tried making little reforms. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Veuillez poser votre question au panel, afin que nous avançons un peu.

Mr. Paré: I do not necessarily have any questions, but I will ask one, just the same. In this concept of survival—because I think that the survival of Francophones outside Quebec is at stake—has the federal government played a positive or negative role with respect to assimilation, given that Quebecers and Francophones who go to another province assimilate with the anglophone community by the second generation? Nine children out of ten assimilate. Has the federal government done

[Texte]

gouvernement fédéral a-t-il joué un rôle pour essayer de conserver, de permettre aux francophones de n'être pas seulement francophones au Québec, mais d'exister et de survivre ailleurs?

[Traduction]

something so that Francophones can be what they are not only in Quebec but also exist and survive elsewhere?

• 1120

En tout cas, j'attends la réponse. Toutefois, et je vais terminer là-dessus, je ne veux pas que les gens concluent que c'est un phénomène récent. En terminant, je vais vous rappeler qu'il y a 50 ans, le Bloc populaire se battait pour l'indépendance du Canada par rapport à l'Angleterre. Par la suite, on a eu toute une succession de partis: l'Action libérale nationale, l'Union nationale, le Bloc populaire. Ce sont tous des partis, qui à leur façon ont indiqué la...

In any case, I am waiting for the answer. Anyway, and I close with this, I do not want people to conclude that this is a recent phenomenon. I remind you that 50 years ago, the Bloc populaire fought for Canada's independence from England. The we had a whole succession of parties: Action libérale nationale, Union nationale, Bloc populaire. All these parties in their way indicated. . .

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Paré, I understand the importance of your comments, but I think you have to relate the discourse and the questions to the mandate of the committee, which is to examine Canadian foreign policy.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Paré, je comprends l'importance de vos observations, mais je crois que vous devez établir un lien entre vos propos et vos questions et le mandat du Comité, qui est d'examiner la politique canadienne en matière d'affaires étrangères.

The issues you raise are important, but they're not the issues we are examining. We are examining and the question before us is really how Canada is seen abroad. The question has been put by Mr. Mills and you followed up on what impact the present situation in Canada vis-à-vis Quebec is likely to have on our foreign policy. I think you can explore that, but we can't ask the panel to comment on other matters. If they want to comment now on what you've said, I'd be happy to hear any one of them.

Les aspects dont vous parlez sont importants, mais ils ne sont pas ceux que nous examinons. Il s'agit pour nous de voir comment le Canada est perçu à l'étranger. Monsieur Mills a soulevé la question, puis vous avez parlé de l'incidence éventuelle sur notre politique étrangère de la position que le Canada adoptera à l'égard du Québec. Je pense que vous pouvez en parler, mais on ne peut demander aux panellistes de commenter d'autres questions. S'ils veulent commenter vos propos, je les entendrai avec plaisir.

M. Paré: Je croyais que le thème, aujourd'hui, portait sur les caractéristiques du Canada et son profil international.

Mr. Paré: I thought that the topic today was Canada's characteristics and its international profile.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Well, we cannot become totally lodged in our own domestic problems at this stage. We have to give them an international context, and I have no difficulty in following Mr. Mills' question. If in that context the panel wishes to comment, I'd be happy to have their comments; otherwise, I'll move on. I want brief comments.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Eh bien, nous ne pouvons pas nous enliser dans nos problèmes intérieurs à ce stade-ci. Il faut placer notre débat dans un contexte international et je n'ai aucune difficulté à suivre la question de M. Mills. Si nos témoins veulent intervenir dans ce sens, je serai heureux de les entendre; sinon, nous allons passer à autre chose. Je veux que les observations soient brèves.

Mr. Andrew: I would make a very brief comment. I hardly expect the honourable gentlemen to agree, but I think that in the context of our relations with the United States, the English and French-speaking parts of Canada are mutually supporting.

M. Andrew: Je vais faire une observation très brève. Je ne m'attends pas à ce que l'honorable député soit d'accord, mais je crois que dans le contexte de nos rapports avec les États-Unis, le Canada anglais et le Canada français s'appuient mutuellement.

The survival of each as separate entities from the United States is helped by the other. I think the French fact helps preserve Canada as an independent entity, just as Canada helps ensure the continued use of the French language in North America. That is simply a declaration of faith. I think it could be supported, but I don't intend try.

L'un aide l'autre à survivre en tant qu'entité distincte des États-Unis. Je pense que le fait français aide à préserver l'indépendance du Canada, tout comme le Canada aide à assurer la permanence de la langue française en Amérique du Nord. Ce n'est qu'une déclaration de foi. Je pense qu'on peut l'appuyer, mais je n'ai pas l'intention de l'essayer.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Cardozo.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Cardozo.

Mr. Cardozo: Thank you, Mr. Chairman. I will comment both on Mr. Mills' and Mr. Paré's statements.

M. Cardozo: Merci, monsieur le président. Je commenterai les propos de M. Mills et de M. Paré.

I will just say that I see the future of Quebec not as a threat but rather as a challenge to the intellectual abilities of the people of this country. If Quebec were to separate, we ought to be looking fairly positively at the issue of association, because the consequences of not having an association are detrimental to both sides of the equation and that will affect the way we're looked at internationally.

Je veux dire que je vois l'avenir du Québec non pas comme une menace, mais comme un défi que les Canadiens devront relever en faisant appel à leur capacité intellectuelle. Si le Québec se séparait, nous devrions envisager une association avec lui, parce que les deux souffriraient sans une association et la communauté internationale se forgera une opinion de nous, en conséquence.

[Text]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Mr. Drake: I have just a sentence, Mr. Chairman.

As I said at the beginning, our friends abroad have difficulty understanding the potential dismemberment of the country. Secondly, in partial response to what Mr. Mills was asking, I think there is absolutely no question that our influence abroad would be significantly reduced if there was a split between the French and the English parts of Canada. It would be an economic and political disaster.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Senator Andreychuk.

Senator Andreychuk (Saskatchewan): Perhaps I'll just make a comment first. As I travelled to other countries, I would hear comments such as that these people—in whichever country I visited, whether it was in Africa or South America—are extremely kind, generous, open, frank, hospitable, except to each other. They always distinguished Canada as a country that was also kind, hospitable, and understanding of its own peoples. That's what distinguished Canada as a living model, that we could not only be tolerant of countries across the world but that we were tolerant of each other, neighbour to neighbour. I'm optimistic that is still the feeling of most Canadians. So it seems to me that our internal is a function of explanation overseas. Also, how we handle our problems inside will be how we are viewed outside. I hope we will continue to be an alternative to force, which is what other people sometimes resort to.

[Translation]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

M. Drake: Une seule remarque, monsieur le président.

Comme je l'ai dit au début, nos amis à l'étranger ont du mal à envisager le démantèlement éventuel du Canada. Deuxièmement, comme élément de réponse à la question posée par M. Mills, à mon avis, il ne fait aucun doute que notre influence à l'étranger sera de beaucoup réduite si le Canada français et le Canada anglais se séparaient. Ce serait un désastre économique et politique.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Sénateur Andreychuk.

La sénatrice Andreychuk (Saskatchewan): Je vais commencer par faire une remarque. Dans les pays que j'ai visités, j'entendais dire que les habitants étaient gentils, généreux, ouverts, francs, accueillants, sauf avec leurs compatriotes, peu importe le pays que j'ai visité, que ce soit en Afrique ou en Amérique du Sud. Ils ont toujours fait remarquer que les Canadiens étaient gentils, accueillants et compréhensifs avec leurs concitoyens, ce qui distingue le Canada des autres pays. C'est ce qui fait de nous un modèle: nous ne sommes pas seulement tolérants envers d'autres pays, nous sommes tolérants les uns envers les autres, envers nos voisins. J'ose croire que la plupart des Canadiens ont toujours ces mêmes sentiments, je suis optimiste. J'ai donc l'impression que la perception que nous avons de nous est fonction de l'explication qu'on en donne à l'étranger. Et la façon dont nous allons régler nos problèmes chez nous, influera sur la perception que les gens de l'extérieur auront de nous. J'espère que nous allons demeurer une solution de remplacement à la force, à laquelle d'autres ont parfois recours.

• 1125

My question is, given everything Canada is—we've all said the good and the bad about Canada and we've explored some of it—and given that virtually every speaker who has come, including many panelists here, has said that we can't be everything everywhere, what is it that Canada could uniquely do in foreign policy today?

Mr. Andrew: I think the obvious answer to that—there is one, fortunately—is that we should try to re-establish the position of the United Nations as a real force in international life. This is something we could do uniquely, along with our like-minded friends in smaller countries with whom we have traditionally joined in things of this sort.

I would say that the government could simply send a very good high-powered delegation to the United Nations, with a positive set of programs, a whole agenda of reform of that organization, which, as it stands, does not command respect. I don't think it deserves too much respect in many areas. It's the only United Nations we have. It should be revised, and we are uniquely well placed to start the process.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): I would like to pose two very brief questions, one to Mr. Cardozo and one to Mr. Drake—to Mr. Cardozo, to take advantage of his many years of work with the various ethnocultural groups.

Ce que je voudrais savoir, étant donné tout ce qu'est le Canada—nous avons tous parlé des forces et des faiblesses de ce pays, parfois en détails—et étant donné que presque tous les témoins qui sont venus ici, y compris beaucoup de participants à notre table ronde d'aujourd'hui, ont dit que nous ne pouvons pas tout faire partout, et quels pourraient être les éléments proprement canadiens de notre politique étrangère?

M. Andrew: La réponse évidente à cette question—puisque l'on en a une, heureusement—c'est que nous devrions essayer de rétablir la position des Nations unies en tant qu'autorité internationale véritable. C'est une tâche que nous serions particulièrement bien placés pour entreprendre, avec nos amis des petits pays qui pensent comme nous et à qui nous nous sommes joints traditionnellement pour des missions de ce genre.

À mon avis, le gouvernement pourrait tout simplement envoyer aux Nations unies une très bonne délégation qui aurait des pouvoirs étendus, qui offrirait une série de programmes positifs et qui proposerait tout un train de mesures visant à réformer cette organisation, qui ne commande pas le respect à l'heure actuelle. Je pense qu'elle ne mérite pas vraiment notre respect dans bien des domaines. Mais c'est la seule organisation de ce genre que nous ayons. Il faudrait la remanier, et nous sommes particulièrement bien placés pour enclencher ce processus.

M. Flis (Parkdale—High Park): Je voudrais poser deux questions très brèves, une à M. Cardozo et une à M. Drake; celle que j'adresse à M. Cardozo vise à nous faire profiter de ses longues années d'expérience auprès de divers groupes ethnoculturels.

[Texte]

You gave us the pluses of our multicultural policy and bilingual policy, but there's one thing happening here that sort of bothers me and I'm wondering how it does tarnish our image abroad; that is, the various groups who bring their historical disputes to Canada, be it the Tamils versus the Sri Lankans, be it the Serbs versus the Croats, be it the Taiwanese versus the People's Republic of China, etc.

Therefore, my question to Mr. Cardozo is how we get these new Canadians or newer Canadians to shelve their historical disputes. We're all here building Canada together and developing a unique Canadian foreign policy. Or should we? Is it healthy that these people can voice their concerns in a free country such as Canada?

I'd like to hear that, and then if I have time I have a question for Mr. Drake, Mr. Chairman.

Mr. Cardozo: It's a very good question, and one that I think comes up very often. I think on the one hand we cannot expect people not to think about the rest of the world, and I don't think we'd want people not to think about the rest of the world, but it's a question of where you draw that line.

If you take the South African situation, was it okay for Brian Mulroney to talk about apartheid, to speak out against apartheid? Was it okay for Howard McCurdy, a former MP, who is a person of African origin but a Canadian-born person, to speak out about apartheid? Is it okay for somebody who was born in South Africa to come here and speak out against apartheid? I suppose all three are okay.

We have to look at situations. We all take stands, we all have views on things that are happening. I would suggest, though, that there is a line to be drawn. Certainly we cannot tolerate any kind of violent type of behaviour. I suppose one of the things we have to do, and certainly it has to happen in the ethnic communities, is to place a distance between them and their country of origin. I'm not in favour, for example, of celebrating national days of other countries. I'm not in favour of flag-raising ceremonies with regard to other countries except perhaps in exceptional circumstances, such as the election that took place in South Africa and other once-in-a-lifetime activities. But as MPs perhaps you shouldn't go to flag-raising ceremonies or things like that.

• 1130

For example, I look at the Greek national day parade that takes place on the Danforth in Toronto. There's a national pride event taking place there. Then over at city hall a number of Macedonian Canadians are opposing certain... I never go, says the senator. Thank you. I was hoping I'd get that note.

Some hon. members: Oh, oh.

A voice: He doesn't have to get elected.

Mr. Drake: We have to be able to draw those lines. If communities want to build a certain pride in Canada, the thing to do is build a pride of that group in Canada.

[Traduction]

Vous nous avez cité les avantages de notre politique de multiculturalisme et de bilinguisme, mais il se passe une chose qui me dérange un peu et je me demande à quel point cela a terni notre image à l'étranger; je veux parler des groupes qui apportent avec eux leurs conflits historiques, que ce soit les Tamouls contre les Sri-lankais, les Serbes contre les Croates, les Taiwanais contre les Chinois de la Chine populaire, et ainsi de suite.

Par conséquent, j'aimerais demander à M. Cardozo comment il est possible d'inciter ces nouveaux Canadiens à mettre de côté leurs querelles traditionnelles. Nous essayons tous de construire le Canada ensemble et d'élaborer une politique étrangère qui soit propre au Canada. Mais est-ce que nous devrions le faire? Est-il sain de laisser ces gens exprimer leurs préoccupations dans un pays libre comme le Canada?

J'aimerais savoir ce que vous en pensez, après quoi j'aurai une question pour M. Drake, s'il me reste du temps, monsieur le président.

M. Cardozo: C'est une question très intéressante, qui nous est posée très souvent. Je pense que, d'une part, nous ne pouvons nous attendre à ce que les gens oublient le reste du monde, et je ne pense pas que nous le voulions, mais il faut savoir où tracer la ligne.

Prenez par exemple la situation en Afrique du Sud: est-ce que Brian Mulroney avait raison de s'élever contre l'apartheid? Est-ce que Howard McCurdy, un ancien député qui est d'origine africaine, mais qui est né au Canada, avait raison de dénoncer l'apartheid? Est-ce qu'une personne née en Afrique du Sud peut venir ici et se prononcer contre l'apartheid? Je suppose que c'est acceptable dans les trois cas.

Il faut analyser chaque situation. Nous prenons tous position, nous avons tous des idées sur les événements qui se produisent. Mais à mon avis, c'est là qu'il faut faire la distinction. Nous ne pouvons certainement pas tolérer de comportements violents, quels qu'ils soient. Je suppose qu'une des choses à faire, du moins dans le cas des collectivités ethniques, c'est d'établir une certaine distance entre ces gens et leur pays d'origine. Par exemple, je ne suis pas en faveur de la célébration des fêtes nationales d'autres pays. Je ne suis pas en faveur de cérémonies patriotiques qui concernent d'autres pays, sauf peut-être dans des circonstances exceptionnelles comme les élections qui ont eu lieu en Afrique du Sud, et pour d'autres événements qui se produisent une seule fois dans l'espace d'une vie. Mais à mon avis, en tant que députés, vous ne devriez pas assister à ce genre de cérémonies.

Prenez, par exemple, le défilé de la Fête nationale grecque qui se déroule dans la rue Danforth, à Toronto. C'est une manifestation de fierté nationale. Mais à l'hôtel de ville, un groupe de Canadiens d'origine macédonienne s'oppose à certain... Le sénateur nous dit qu'il n'y va jamais. Merci. J'espérais que c'était le cas.

Des voix: Ah, ah.

Une voix: Il n'a pas à se faire élire.

M. Drake: Ces distinctions sont importantes. Si les communautés veulent développer une certaine fierté au Canada, il faut que ce soit la fierté d'être au Canada.

[Text]

For example, the Columbus Day parade is a positive event for Italian Canadians inasmuch as it celebrates the arrival of Italians in North America. That is a North American Italian event. There are some down sides to that because of the issue of Columbus and aboriginal people. But if ethnic communities want to build that pride, that is what they think about their pride in this country. It's where you draw that line.

Mr. Flis: Mr. Chairman, I'd like to remind the committee we have three intern students from Ukraine.

Some hon. members: Hear, hear.

Mr. Flis: This also tells us something about our foreign policy with some of these countries. These three young people remind me of what the Canadian youth from three universities told us in our first town hall meeting. One of their priorities was jobs.

I have a question for Mr. Drake. In 1981 a special parliamentary task force struck by former Prime Minister Trudeau recommended Canada form a national trading corporation so we can compete in the Asian bloc, as we mentioned earlier, and in other parts of the world. It's all right for the multinationalists to be competitive. They can do it on their own.

Many small and medium-sized firms do not have the financial resources to do the market intelligence. The banks are abandoning the smaller firms. So what is your organization, the Canadian Exporters' Association, doing to help the small and medium-sized businesses penetrate the world market, at the same time keeping this Canadian identity?

As one ambassador just told me last week, the reason his country likes doing business with Canada is that our business people are honest and fair and they don't cheat. So measuring a unique Canadian style of doing business against an American kind of pushy competitiveness may mean having some government assistance along with the private sector.

Mr. Drake: I'll respond very quickly, Mr. Chairman. Fifty percent of our members are small and medium-sized companies. So at least 50% of everything we do, if you like, is on behalf of small and medium-sized companies. The banks, by the way, would probably take issue with your statement that they're abandoning the small and medium-sized enterprises. In fact, recently they're making specific efforts to help.

Mr. Flis: They do, but the facts show otherwise.

Mr. Drake: We were in front of the other committee the other day talking about finance for small business. Working capital finance or maybe even equity are very key factors in helping small and medium-sized businesses penetrate foreign markets.

[Translation]

Par exemple, le défilé du *Colombus Day* est une manifestation positive pour les Italo-Canadiens dans la mesure où ils célèbrent l'arrivée des Italiens en Amérique du Nord. Donc, c'est une manifestation propre aux Italiens d'Amérique du Nord. Il y a certains inconvénients aussi à cause de la perception qu'en ont les Autochtones. Mais si les communautés ethniques veulent bâtir cette fierté, il faut qu'ils pensent à la fierté d'être ce qu'ils sont à l'intérieur de notre pays. C'est là qu'il faut tracer la ligne.

M. Flis: Monsieur le président, j'aimerais rappeler aux membres du Comité que nous avons trois internes ukrainiens.

Des voix: Bravo!

M. Flis: Leur présence nous dit également quelque chose au sujet de notre politique vis-à-vis de certains de ces pays. Ces trois jeunes me rappellent ce que les jeunes Canadiens de trois universités nous ont dit au cours de notre première assemblée publique. L'emploi est l'une de leurs priorités.

J'ai une question à poser à M. Drake. En 1981, un groupe de travail parlementaire spécial constitué par l'ancien Premier ministre Trudeau a recommandé que le Canada crée une société nationale de commerce pour nous permettre de faire concurrence aux pays d'Asie, comme nous l'avons déjà mentionné, et d'autres régions du monde. Les multinationales peuvent bien se permettre d'être compétitives; elles peuvent y arriver toute seules.

Mais les petites et moyennes entreprises ont rarement les ressources financières nécessaires pour obtenir des données sur les marchés. Et les banques abandonnent les petites entreprises. J'aimerais donc savoir ce que votre organisation, l'Association des exportateurs canadiens, fait pour aider les petites et moyennes entreprises à s'implanter sur les marchés mondiaux, tout en conservant leur identité canadienne.

Comme un ambassadeur me l'a dit encore la semaine dernière, son pays aime faire des affaires avec le Canada, c'est parce que nos gens d'affaires sont honnêtes, justes, et qu'ils ne trichent pas. Donc, si nous voulons que nos gens d'affaires puissent exercer leur style typiquement canadien, contre la compétitivité agressive à l'américaine, il est possible que le gouvernement doive aider un peu le secteur privé.

M. Drake: Ma réponse sera très brève, monsieur le président. Cinquante pour cent de nos membres sont des petites et moyennes entreprises. Donc, 50 p. 100 de notre activité se fait pour le compte des petites et moyennes entreprises. Soit dit en passant, les banques ne seraient probablement pas très contentes de vous entendre dire qu'elles sont abandonnées les petites et moyennes entreprises. En fait, depuis quelque temps, elles font des efforts particuliers pour le aider.

M. Flis: Cartes, mais les faits prouvent le contraire.

M. Drake: Nous avons comparu l'autre jour devant l'autre Comité, pour discuter du financement des petites entreprises. Le financement du fonds de roulement, ou même la participation à l'actif sont des éléments extrêmement importants pour aider les petites et moyennes entreprises à s'implanter sur les marchés étrangers.

[Texte]

My own personal view is the formation of something like a national trading corporation is not necessarily the best way to go. But forming consortia or encouraging small businesses to work together, which traditionally has not been the practice in Canada, is what should be done. This is what we're doing through a number of organizations right now. That is the way to go rather than a superimposed national body.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Drake.

Three remaining members of the committee want to pose questions. Unless I get an indication now, I'm going to close the list. Otherwise I'll never know how to apportion the time available. So I have two additional questioners. Mr. Lastewka is in the second round, as are Mr. Gauthier and Senator Carney. In the meantime, I want to recognize Senator Grafstein and Mr. Graham. I want to adjourn at 12 o'clock, so please look at the clock and your own conscience as you ask and answer.

Senator Grafstein (Metro Toronto): Mr. Chairman, I would like to return to the comments I heard from Madame Bouchard and Mr. Latendresse about our preoccupation with our personal identity as it's projected across the world. That hasn't been my experience and I just want to give you a comment about that.

The fact that you're French Canadian or English Canadian or come from the other multicultural group, in my view hasn't been the predominant perception of Canadians abroad. I think that is more of a local issue with us, as opposed to an international issue.

For example, in China nobody thinks of us as French Canadians or Polish Canadians or Ukrainian Canadians, they think of us as Canadians. They think of us because of the work of Norman Bethune, or from the works of the Scarborough teachers from Toronto, French Canadians who developed unique educational institutions in China that still exist. They think in terms of Mr. Trudeau's recognition of China before the rest of the western world. They think of us in terms of our actions, not in terms of our personal personalities.

So I'm confused when we try to project our own romantic notions of ourselves on the international stage. The oldest independent country in the world, China, thinks of us as Canadians based on our actions. Our actions.

I make that as a comment. Maybe the panellists would like to comment on that.

Mr. Latendresse: They see us as Canadians, yes, but probably as English Canadians because they have no idea there are French Canadians. I don't pretend or even say that we took problems abroad... China might be a case. You noticed that I didn't answer the Asian thing because I don't know this continent and I would like to avoid it. In Europe and African countries and even in Latin America, when talking with people not speaking French or English—very quickly they see the

[Traduction]

Personnellement, j'ai l'impression que la création d'une société nationale du commerce ou de tout autre organisme de ce genre ne serait pas nécessairement la meilleure façon de nous y prendre. Mais ce qu'il faut faire, c'est constituer des consortiums ou encourager les petites entreprises à se regrouper, ce qui n'est pas pratique courante au Canada. C'est ce que nous faisons à l'heure actuelle par l'entremise d'un certain nombre d'organisations. C'est la voie de l'avenir, plutôt qu'un organisme national qui viendrait coiffer tout cela.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Drake.

Il y a encore trois membres du Comité qui veulent poser des questions. Sauf avis contraire, je vais donc clore ma liste. Autrement je ne saurais pas comment répartir le temps qu'il nous reste. Donc, il y a deux personnes de plus qui veulent poser des questions. M. Lastewka participera à la deuxième série de questions, avec M. Gauthier et la sénatrice Carney. En attendant, je vais donner la parole au sénateur Grafstein et à M. Graham. Je voudrais lever la séance à midi, alors regardez donc votre montre et écoutez votre conscience en posant des questions ou en y répondant.

• 1135

Le sénateur Grafstein (Metro Toronto): Monsieur le président, je veux revenir aux commentaires de M^{me} Bouchard et de M. Latendresse à propos de l'importance que nous attachons à la façon dont notre identité personnelle est présentée dans le monde entier. Mes propres constatations sont différentes et je veux simplement dire quelques mots à ce sujet.

Le fait que l'on soit Canadien-français, ou Canadien-anglais, ou qu'on appartienne à un autre groupe multiculturel ne me paraît pas un élément majeur de l'image des Canadiens à l'étranger. Je crois que c'est une question locale qui nous intéresse, plutôt qu'une question internationale.

C'est ainsi qu'en Chine, personne ne voit en nous des Canadiens-français, ou des Canadiens-polonais ou des Canadiens-ukrainiens; pour les Chinois, nous sommes tous des Canadiens. Ils se souviennent du travail de Norman Bethune ou des activités des pères de Scarborough de Toronto, des Canadiens-français qui ont créé des institutions d'éducation uniques qui existent encore en Chine. Ils pensent au fait que M. Trudeau a reconnu la Chine avant tout les autres pays occidentaux. Ils pensent à ce que nous faisons, et non pas à nos personnalités internes.

Je reste donc perplexe lorsque nous essayons de présenter sur la scène internationale les notions romantiques que nous nous faisons de nous-mêmes. Pour le pays indépendant le plus vieux du monde, la Chine, ce qui compte, c'est ce que nous faisons.

C'était un commentaire personnel. Les membres de la table ronde voudront peut-être dire ce qu'ils en pensent.

M. Latendresse: On nous considère en effet comme des Canadiens, mais sans doute comme des Canadiens-anglais parce que l'existence des Canadiens-français est très peu connue: Je ne prétends pas, je ne dis même pas, que nous exportons nos problèmes... On pourrait prendre l'exemple de la Chine. Vous avez remarqué que je n'ai pas répondu au sujet de l'Asie parce que je ne connais pas ce continent et j'aime donc mieux ne pas en parler. En Europe ou en Afrique, et même en

[Text]

accent or the different points of view. As soon as they know we're Canadian. . .

Maybe it's just the milieu I was in but very few people know about our economy or the way it goes here. I think it corresponds to a certain impression we've had. People somehow overestimate the state of our country. They usually talk about cultural things or political aspects of this country. When they ask where I am from and I say Montreal, they think about the Olympic Games. They talk about Quebec as an eventual independent state or the political problems we have.

It's an impression that I didn't bring forward. It just came to me without actually insisting. I will admit that it's a personal perspective.

Mme Bouchard: Ce que je veux dire, c'est que certains ne font pas la distinction; ils ne connaissent pas suffisamment le Canada. Ils la font quand je parle anglais avec mon accent. Ils disent: Ah, d'où viens-tu? On parle français chez-vous?

Par contre, en Amérique latine, ils vont faire une certaine distinction entre les Canadiens anglophones et les francophones en disant qu'on est latins, qu'on a des caractéristiques plus latines.

Je disais que c'est la perception du Canada qu'auront les étrangers si à l'intérieur du Canada, le problème entre le Québec et le reste du Canada ne se solutionne pas de la manière dont les étrangers nous perçoivent, c'est-à-dire, tolérants, démocrates, ouverts.

[Translation]

Amérique latine, lorsqu'on parle avec des gens en français ou en anglais, ils remarquent très rapidement l'accent ou les différences de points de vue. Dès qu'ils savent qu'on est Canadien. . .

Peut-être cela tient-il au milieu dans lequel je me trouvais mais très peu de gens connaissent notre situation économique ou savent ce qui se passe ici. Je pense que cela correspond à une certaine impression que nous avons. Les gens se font parfois une idée un peu exagérée de notre pays. Ils parlent en général de questions culturelles ou politiques. Quand je dis que je suis de Montréal, les gens pensent aux jeux olympiques. Ils parlent de l'indépendance éventuelle du Québec ou des problèmes politiques que nous avons.

Je n'avais pas d'idée préconçue à ce sujet. C'est une impression que j'ai acquise très naturellement. J'admetts cependant que c'est un point de vue personnel.

Ms Bouchard: What I mean is that some people do not make any distinction; they don't know Canada well enough. However they notice my accent when I speak English. They ask me: Where do you come from? Is French spoken in your country?

On the other hand in Latin America, they see a difference between the English-speaking and the French-speaking Canadians; to them we are Latins, we have more Latin traits.

I say that this is the perception that foreigners would have about Canada if, within our borders, we are not able to solve the problem with regard to the relationship between Quebec and the rest of Canada according to the image we project abroad, i.e. behaving in a tolerant, democratic and open manner.

• 1140

C'est ce que je voulais dire. Ce n'est pas que nous sommes francophones ou anglophones. Il ne feront pas nécessairement la distinction. Le Canada et les Canadiens seront perçus selon la façon qu'ils prendront pour régler leurs problèmes internes. C'est pourquoi j'ai dit également, que ce soit en ce qui a trait aux autochtones ou aux Québécois, si les Canadiens n'ont pas le même comportement envers leurs questions internes que celui qu'on leur reconnaît à l'extérieur, à ce moment-là, il y a une dichotomie et il perdra beaucoup de crédibilité. C'était le sens de mon observation.

Senator Grafstein: I'd like to make a brief response to that, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Briefly.

Senator Grafstein: In the Chinese context, for 5,000 years the Mandarin and Cantonese have been warring with one another as to the predominant language. The distinctive differences in China are much more intense than they are in Canada in terms of Szechuan and the various provinces. So if one looks at this in an historic perspective and backs away from Canada a little, one might have a different attitude. Certainly travelling around the world—as you have, madam, and others have as well—if you leave your particular concerns behind you, you end up having a different world view. Certainly the Chinese have a different world view and they don't bring their differences to the fore.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Senator, thank you.

That's what I meant. Our being French-speaking or English-speaking doesn't really matter. They won't necessarily make the difference. The image of Canada and Canadians would be molded by how we solved our international problems. That's why I said also, be it with regard to the Natives or to the people from Quebec, if Canadians' behavior towards their internal problems is not in line with their behavior as people abroad know it, there would be a dichotomy and Canada would lose a large share of its credibility. That's what I meant to say.

Le sénateur Grafstein: Je voudrais répondre brièvement à cela monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Brièvement.

Le sénateur Grafstein: En Chine, cela fait 5 000 ans que le Mandarin et les Cantonais se disputent la place de langue prédominante. Il y a des différences beaucoup plus marquées en Chine qu'au Canada en ce qui concerne le Sichuan et les autres provinces. Donc si on adopte un point de vue historique et qu'on prend un certain recul par rapport au Canada, on pourrait avoir une attitude différente. À coup sûr, quand on parcourt le monde—comme vous l'avez fait Madame et d'autre également—si on laisse ses propres préoccupations derrière soi, on acquiert une façon différente de voir les choses. Les Chinois voient certainement les choses d'une façon différente de nous et ne mettent pas leurs différences en exergue.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, sénateur.

[Texte]

Senator Grafstein: One question, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): No. I have to go to Mr. Graham. Sorry.

Mr. Graham (Rosedale): You won't allow me, Mr. Chairman, to pursue this subject into China, I take it?

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. Graham: I'll perhaps restrict myself to a more local analogy.

I apologize for coming in somewhat late, so I may be reviewing an issue that has been considered by the panellists, but let me put a very short proposition to the panel and then I'd like to get their perspective.

My experience tells me and my perspective is that as a bilingual and particularly bi-juridical—let's say two legal cultures—country Canada has a certain comparative advantage in international institutions in which we play a role and also in international business. That has been built upon by recent multicultural experiences so that, for example, in the law school where I came from, we now find that Korean students, having come through the law school, and Chinese students are discovering that with their cultural backgrounds and their linguistic abilities they have a comparative advantage in being able to practise their profession and to engage in their business in other areas.

What I would like to know is if in the view of the panel we are in Canada exploiting this extremely important human resource to the fullest degree that we could on the international plane.

Madame Bouchard, je saisi votre point. Par exemple, on dit très souvent que les Québécois sont très à l'aise en Amérique latine car y a un lien psychologique entre latins. Les Malouines sont un exemple. On peut trouver beaucoup d'exemples spécifiques.

Are we exploiting that human resource we have, or does this panel believe there are some specific measures they would recommend to a committee that we should be promoting to the Government of Canada in either institutional or other ways to ensure that our own skilled human resources are being used in expanding Canadian interests abroad?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, panel. You want to respond, Mr. Graham would appreciate it. There is no certainty.

Mr. Andrew: We're all lit up now.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'll be a firm chairman and call upon Mr. Latendresse.

Mr. Latendresse: Well that's very nice, but I'd rather let Mr. Cardozo or Mr. Drake respond, because they brought up this point earlier and I think they'd have precise ideas on this.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Cardozo.

Mr. Cardozo: Let me just read a couple of examples from a newspaper article. You talked about bi-juridical issues.

In Ukraine, Edmonton lawyer Halayna Freeland heads the organization responsible for promoting the rule of law in a country where it's difficult to find out what laws are even on the books.

[Traduction]

Le sénateur Grafstein: J'ai une question, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Non, je dois passer à M. Graham. Désolé.

M. Graham (Rosedale): Je suppose que vous ne m'autoriserez pas, monsieur le président, à continuer de parler de la Chine?

Des voix: Ah, ah.

M. Graham: Je me limiterai peut-être à faire une comparaison locale.

Je m'excuse d'être arrivé un peu en retard; j'aborderai une question qui a peut-être déjà été envisagée par nos témoins, mais je voudrais leur soumettre brièvement une idée pour savoir ce qu'ils en pensent.

J'ai l'impression, confirmée par l'expérience, que le caractère bilingue et surtout bi-juridique—c'est-à-dire le fait d'avoir deux cultures juridiques—du Canada lui procure un certain avantage relatif dans les institutions internationales où nous sommes actifs, ainsi que dans le commerce international. L'évolution récente de la situation multiculturelle l'a encore renforcé; c'est ainsi que, à la faculté de droit d'où je viens, les étudiants Coréens ou Chinois qui en sortent se rendent compte que leur origine culturelle et leurs capacités linguistiques les avantagent par rapport aux autres en leur permettant de pratiquer leur profession et de traiter des affaires dans d'autres régions.

J'aimerais savoir si les membres de la table ronde pensent que, au Canada, nous tirons le meilleur parti possible de cette ressource humaine extrêmement importante au niveau international.

Mrs. Bouchard, I understand your point. For example, it is often said that people from Quebec are very comfortable in Latin America since there is a psychological link between Latin people. One could give many specific examples, for instance the Falklands.

Exploitions—nous cette ressource humaine que nous possédons ou les membres de la table ronde nous recommanderont—ils certaines mesures institutionnelles ou autres que nous devrions signaler au gouvernement du Canada et qui permettraient de faire usage de nos précieuses ressources humaines pour servir les intérêts du Canada à l'étranger?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. M. Graham serait heureux d'entendre votre réponse. Une certaine incertitude règne.

M. Andrew: Nous sommes tous branchés maintenant.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je ferai preuve de fermeté et je donne la parole à M. Latendresse.

M. Latendresse: C'est très bien, mais j'aimerais mieux que M. Cardozo ou M. Drake réponde; ils ont en effet soulevé cette question tout à l'heure et je crois qu'ils ont des idées précises à ce sujet.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Cardozo.

M. Cardozo: Je vais seulement, à titre d'exemple, vous lire deux extraits d'un article de journal. Vous avez parlé des questions bi-juridiques.

En Ukraine, Halayna Freeland, avocat à Edmonton, dirige l'organisme chargé de faire respecter les lois dans un pays où il est difficile de savoir même quelles sont les lois en vigueur.

[Text]

[Translation]

Professor Freeland has been an academic in Alberta over the last number of years.

Another example: the chief city planner of the Latvian capital of Riga is Andris Roze, a former senior planner in the York region. To give you another example, Estonia's energy minister is Arvo Niitenberg, a form senior vice-president with Ontario Hydro.

Le professeur Freeland a enseigné ces dernières années au niveau universitaire en Alberta.

Un autre exemple: le planificateur en chef de Riga, la capitale de la Lettonie, est Andras Rosa, ancien planificateur principal de la région de York. Pour vous donner encore un exemple, le ministre de l'Énergie de l'Estonie est Avron Niitenberg, ancien vice-président principal de Ontario Hydro.

• 1145

A number of these people are Canadian-born, in fact, and thanks to the ethos of a multicultural country and an ethos that allowed development of heritage languages, they became very useful to those countries. Some of them have gone there—most of them will be coming back—for a few years to help in the expansion and the marketization of those countries.

In the long run, I think those things help us, because they speak very well for Canada. In the short run, perhaps the advantage is more to those countries.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Drake.

Mr. Drake: I think the short answer to Mr. Graham is that we are not exploiting it enough. I think this is a wonderful advantage for Canada. We've covered several of these points. We are active in *le Sommet de la Francophonie*, etc., and we have strength in Latin American countries. We are not exploiting it enough. Quebec is very involved internationally and that is something that English Canada can benefit from in joint approaches to foreign markets.

If there is any specific recommendation I would make, it is for goodness sake let us do everything we can to keep these wonderful advantages together and not let them split apart.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ms Bouchard.

Mme Bouchard: Je suis tout à fait d'accord avec vous. On parle beaucoup de l'Asie et c'est très attrayant du côté commercial.

En Afrique, il y a là des pays qui sont à se refaire en tant qu'États démocratiques. Il y a des pays anglophones et des pays francophones. Ici, on a l'avantage—vous avez parlé de la question juridique—d'avoir pu les intégrer, d'avoir cette culture et de la travailler ensemble, alors que l'Afrique, comme continent, aura à chercher cette capacité à la fois de conjuguer les pays de tradition francophone et les pays de tradition anglophone.

Je pense qu'on a un travail très important à faire et, pour répondre un petit peu à ce que madame la sénatrice disait plus tôt, quand elle demandait ce que le Canada devrait faire, je pense qu'on est attirés, comme tout le monde, par ce qui promet d'être gagnant demain. Tout le monde va courir après le même cheval gagnant, alors qu'il y a peut-être des bons *long runners* qu'on laisse de côté. Pourtant on a des compétences qui nous permettraient de miser sur des concurrents à long terme.

J'attire l'attention sur l'Amérique Latine où le Canada devrait regarder les avantages comparatifs. On a quand même un ensemble continental. Ce n'est pas parce que les Américains ont volé le nom «Américains» que nous ne sommes pas autant américains que ceux du Chili ou du Brésil.

Certains de ces gens-là sont en fait nés au Canada et grâce à l'ethos d'un pays multiculturel permettant de cultiver les langues du patrimoine, ils se sont avérés très utiles pour ces pays. Certains d'entre eux vont y passer quelques années—la plupart reviendront ensuite—pour contribuer à l'expansion économique et à la création d'un système de marché dans ces pays.

À long terme, ce genre de choses devraient nous aider car cela donne une idée positive du Canada. À court terme, c'est plutôt ces pays qui en retirent un avantage.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Drake.

M. Drake: Pour répondre brièvement à M. Graham, je dirais que nous n'exploitons pas assez cette ressource. Elle constitue pourtant un merveilleux avantage pour le Canada. Nous avons déjà parlé de plusieurs de ces questions. Nous sommes actifs au Sommet de la francophonie, etc., et nous sommes bien placés dans les pays d'Amérique latine. Nous n'exploitons pas assez cet avantage. Le Québec est très actif sur le plan international et c'est quelque chose dont le Canada anglais peut profiter en abordant conjointement les marchés étrangers.

Je ferais la recommandation suivante: faisons tout ce que nous pouvons pour garder ces merveilleux avantages ensemble et ne les laissons pas se diviser.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Madame Bouchard.

Ms Bouchard: I fully agree with you. There is a lot of talk about Asia and it is very attractive as far as business is concerned.

In Africa, some countries are rebuilding their democracy. They are English-speaking and French-speaking countries. Here we have the advantage—you referred to the legal question—to have been able to incorporate them to have a culture and to develop it together whereas the African continent will have to find a way to reconcile the countries who have a French-speaking tradition and the countries with an English-speaking tradition.

I think that we have an important role to play; a little earlier, Senator Andreychuk asked what Canada should be doing. I shall try to give her an answer. I think that as everybody we are attracted by what we expect would be successful tomorrow. Everybody would bet on the same winning horse even though there may be good long runners that people tend to neglect. However, we have skills that should allow us to bet on some long-term competitors.

I draw your attention upon Latin America where Canada should look at the comparative advantages. We belong to the same continent. Just because the people from the United States have stolen the word America it doesn't make us any less American than the people from Chile or from Brazil.

[Texte]

On pense à l'Afrique seulement en termes d'aide humanitaire, en termes de catastrophe. Je pense qu'il faudrait être créatifs et voir ce qu'on peut offrir dans le cadre de la stabilité internationale pour que l'Afrique puisse accéder à un développement plus grand, et le Canada peut, à cause de ses ressources humaines, y contribuer pour quelque chose.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Graham. I am going on the second round now. I would like to ask Senator Carney if she wants to put a question.

Senator Carney: I asked to go on the second round only if my question was not answered. Actually it wasn't. Several of the panellists earlier discussed Canada as a multinational state. Mr. Arthur Andrew said, and others have too, to quote from the remarks: "Canada has for some time been in the process of moving from an unsatisfactory nation state toward becoming a multinational state." Given the comments that have been made about Canada's rather unassuming role in the world, maybe, Mr. Andrew, you and others could explain what you mean by a multinational state. We are not talking multicultural here, we are talking multinational state.

Mr. Andrew: I think most people will allow that Quebec, within the 19th century terms of the use of the language, is a nation. The trouble is that nations and states don't coincide any more.

Senator Carney: We're in the 20th century, heading to the 21st. So what do you mean by 19th century?

• 1150

Mr. Andrew: Well, the concept. I think Napoleon Bonaparte was the guy who invented the nation state in the first place. That was the model on which countries based themselves. The United States, although a federation, set out to be a nation. It did, in fact, impose a nationality on top of all its different parts.

Canada didn't take that route. The mosaic idea is a familiar story, and you know it better than I do, I am sure. I think the components of the mosaic could, in some ways, call themselves a nation. I have to use the 19th century term because that's where the word got its meaning. But you don't get religion, language, culture—

Senator Carney: Geography.

Mr. Andrew: —all coming together any more. The world has become a much more complicated place and people come and bring their nationalities. You could say that British Columbia has many of the aspects of a nation if you use the 19th century definition of a nation. It has its own economic structure, its own culture. . .

Senator Carney: I wouldn't disagree with you, but I don't understand what it means for Canada to be a multinational state.

Mr. Andrew: It means we are struggling with—and this is what I think our virtue is, i.e., not that we're succeeding but that we are struggling—the idea of making it possible for a bunch of nations to form a state and operate in the international sphere as a state, without being a nation state, i.e., being a state of many nations.

When we talk about Africa we only think in terms of humanitarian aid or disasters. I think we should be more creative and see what we can offer within the framework of stable international order so that Africa could have access to a larger development; with its human resources, Canada might contribute something to this effect.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Graham. Je passe maintenant au deuxième tour. Je demanderais au sénateur Carney si elle veut poser une question.

La sénatrice Carney: Je voulais intervenir au second tour seulement si ma question n'avait pas reçu de réponse, ce qui est justement le cas. Plusieurs des membres de la table ronde ont parlé du caractère multinational du Canada. M. Arthur Andrew déclare dans son exposé: «Le Canada passe depuis un certain temps de l'État-nation peu satisfaisant qu'il était à un État multinational.» Étant donné ce qu'on a dit au sujet du rôle assez effacé du Canada dans le monde, M. Andrew et d'autres pourraient peut-être nous expliquer ce qu'ils entendent par un état multinational. Il ne s'agit pas ici de multiculturalisme, mais d'un état multinational.

M. Andrew: La plupart des gens reconnaîtront sans doute que, dans le sens que l'on donnait à ce terme au 19^e siècle, le Québec est une nation. Le problème est que, de nos jours, les nations et les États ne coïncident pas toujours.

La sénatrice Carney: Nous sommes au 20^e siècle, à l'aube du 21^e siècle. Pourquoi nous parlez-vous du 19^e siècle?

M. Andrew: Il s'agit du concept. Je crois que c'est Napoléon Bonaparte qui a inventé la notion d'État-nation. C'était le modèle sur lequel se fondaient les pays. Tout en étant une fédération, les États-Unis avaient décidé d'être une nation. Ils ont en fait imposé une nationalité par-dessus tous leurs éléments constitutifs.

Le Canada a choisi une voie différente. Vous connaissez bien la notion de mosaïque, mieux que moi, certainement. Je pense que l'on pourrait, d'une certaine façon, considérer les éléments constitutifs de mosaïque comme des nations. J'utilise ce terme du 19^e siècle parce que c'est là qu'il a pris son sens. Mais maintenant, la religion, la langue, la culture. . .

La sénatrice Carney: La géographie.

M. Andrew: . . . ne coïncident plus exactement. Le monde est beaucoup plus complexe qu'autrefois et les gens qui arrivent apportent leur nationalité. On pourrait dire que la Colombie-Britannique possède plusieurs caractéristiques d'une nation dans le sens que l'on donnait à ce terme au 19^e siècle. Elle a sa propre structure économique, sa propre culture. . .

La sénatrice Carney: Je ne suis pas en désaccord avec vous, mais je ne comprends pas pourquoi vous dites que le Canada est un État multinational.

M. Andrew: C'est parce que nous faisons de grands efforts—et c'est cela je crois qui est très positif, non pas le succès éventuel, mais le fait de faire des efforts—pour essayer de permettre à des nations différentes de former un État et de fonctionner à ce titre au niveau international sans être pour autant un État-nation, c'est-à-dire en étant un État regroupant de nombreuses nations.

[Text]

I hesitate to quote Joe Clark in this company—

Senator Carney: Why not?

Mr. Andrew: —but he said something about a community of communities and I think that's what he was saying. He had a point, that Canada is not a unitary state, never was, and never could be, and that it is a collection of nations that form a single federal state. That's the concept as I see it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You haven't gone so far as to say that Nova Scotia is a nation, have you? Have you gone the distance of saying Nova Scotia is a nation?

Mr. Andrew: That, tragically, might be in the future.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): And Cape Breton also?

Mr. Andrew: That's your problem, sir.

Mr. Lastewka: I think I want to switch the discussion back to talking about international trade on the foreign scene. My question is to Mr. Drake.

We've talked today about the lack of aggressiveness and that Canada is less than forward in making things happen on the world scene. We're not taken seriously at times on exports and so forth.

We have the chambers of commerce, joint chambers of commerce, and chambers of commerce with countries. We have manufacturers' associations and export corporations. We have many ministers' missions, and so forth. Using your own words, we talk of being Team Canada, but we don't do it. How is all this coming together to be Team Canada on export on the international scene? What are we not doing that we should be doing?

Mr. Drake: The answer is that it's only coming together very slowly. I think there are a number of constituencies working together to try to bring a cohesion to this pattern.

There are 18 different agencies helping international trade. There are 700 different associations working in the sort of fields you've been describing. There's the federal government and the provincial governments, all carrying out their own programs. This results in an enormous duplication and waste of money and effort. We have to get cohesion. There are many people trying to work at it, but it's not an easy solution, as we have seen, even from the interprovincial trade barriers discussions recently. We have to just keep working at it.

We in the CEA are certainly working with other bilateral associations to try to bring them together under our umbrella and in our small way to contribute to this elimination of duplication. It's a very big problem and we just have to keep working at it.

[Translation]

J'hésite à citer Joe Clark en votre présence. . .

La sénatrice Carney: Pourquoi donc?

M. Andrew: . . . mais il parlait d'une communauté des communautés; je crois que c'est de cela dont il parlait. Il avait raison; le Canada n'est pas un état unitaire, il ne l'a jamais été et ne pourra jamais l'être; c'est un regroupement de nation qui forme le seul État fédéral. Voilà comment je vois la situation.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous n'êtes pas allés jusqu'à dire que la Nouvelle-Écosse est une nation, n'est-ce pas? Liriez-vous jusque-là?

M. Andrew: Ce serait tragique, mais ce sera peut-être le cas à l'avenir.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Et Cap Breton également?

M. Andrew: C'est votre problème.

M. Lastewka: Je voudrais que nous discutions à nouveau du commerce international avec les pays étrangers. Ma question s'adresse à M. Drake.

Nous avons déjà parlé aujourd'hui de notre manque de dynamisme et du fait que le Canada prend peu d'initiatives au niveau mondial. On ne nous prend pas toujours très au sérieux en ce qui concerne par exemple les exportations.

Or, il existe des chambres de commerce, des chambres de commerce bilatérales et des chambres de commerce s'occupant de tel ou tel pays. Il y a des associations de fabricants et des sociétés d'exportation. Il y a des missions ministérielles, etc. Comme vous l'avez dit, nous parlons d'une équipe Canada, mais nous ne faisons rien de concret à cet égard. Que faut-il faire pour que nous nous comportions vraiment comme une équipe Canada en ce qui concerne les exportations sur la scène internationale? Que devrions-nous faire de plus?

M. Drake: Tout cela ne se met en place que très lentement. Je crois qu'il y a beaucoup de groupes différents qui doivent combiner leurs efforts pour qu'on en arrive à un système cohérent.

Il y a 18 organismes différents qui viennent en aide au commerce international. Il y a 700 associations différentes qui sont actives dans le genre de domaine dont vous avez parlé. Il y a le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux qui ont chacun leurs propres programmes. Tout cela se traduit par d'énormes chevauchements et un gaspillage d'argent et d'effort. Il faut agir de façon concertée. Beaucoup de gens s'y emploient, mais ce n'est pas facile à faire comme nous pouvons le constater, ne serait-ce qu'en prenant l'exemple récent des discussions sur les barrières commerciales interprovinciales. Nous devons simplement continuer nos efforts.

À l'AEC, nous collaborons certainement avec d'autres associations bilatérales pour essayer de les regrouper sous nos auspices et de contribuer au moins dans une petite mesure à supprimer tout double emploi. C'est un très gros problème et nous devons continuer de nous y attaquer.

[Texte]

[Traduction]

• 1155

Mr. Lastewka: So, for our discussion, as we go forward as a committee, that seems to be a very important item. It will be under our foreign policy too because we talk about waste and about various levels. We're the losers of it. Canada is the loser as a result of not getting our act in order. Is that what I'm hearing from you?

Mr. Drake: Yes, we put out a document at the beginning of the year called "Towards a New Cohesive Export Strategy". One of the key points in that document was the bringing together of all these many talents and forces that are out there right now "competing" with each other instead of really working together. It's a tremendous detriment to Canada's ability on the international scene.

Mr. Flis: Mr. Chairman, I'm wondering if that document could be circulated amongst all committee members.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): If the committee wishes, copies could be circulated.

Mr. Drake: We'd be glad to do it. We have actually sent it around quite extensively. If any of you haven't yet received it, we'd be very pleased to see you get a copy.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I want to give the floor to the co-chair, Mr. Gauthier, and following him we'll wind up.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Chairman, I don't know about the other members of this committee, but I'm quite depressed right now. What I've heard this morning doesn't bode well for my Canada as I see it in the future.

I haven't heard anything concrete from you people as to how we could boost our assets and reduce our liabilities. I've heard a lot about our faults and why we're decaffeinated Canadians, why our trade is—where our deficit isn't a problem.

Canadians themselves don't understand each other. We don't even teach our history to each other in the same way across this land. Every province has a variety of means of interpreting Canadian history. I must admit I enjoyed the discussion this morning. I was able to take some notes and I hope to be able to draw some conclusions. But is there anything positive you can tell me this morning in terms of what this committee could do in writing its report? Where would you emphasize the pluses for Canada in rather simple and quick terms? I just want a very quick answer to that. Where would you put your focus if you're asked?

Mr. Cardozo: Should I go first? There are perhaps a number of things that could be done, but just let me make one concrete suggestion, as concrete as I can. Perhaps the Department of Foreign Affairs and International Trade or some branch of government has a formal program of consultation and coordination with ethnic communities and bilateral chambers of commerce, such as the Canadian Ukrainian, Canadian Hong Kong and so forth, to develop a formal ongoing relationship

M. Lastewka: Donc, au fur et à mesure que nous nous avançons dans les travaux du Comité, cette question semble revêtir beaucoup d'importance. Cela relève également de notre politique étrangère, car on parle de gaspillage et de différents paliers de gouvernements. C'est nous qui perdons. C'est le Canada qui y perd parce que nous ne parvenons pas à nous organiser correctement. C'est bien cela que vous voulez dire?

M. Drake: Oui, nous avons publié, au début de l'année, un document intitulé «Vers une nouvelle stratégie d'exportation concertée». Nous insistions en particulier sur la nécessité de regrouper tous les talents et toutes les énergies qui, à l'heure actuelle, se font mutuellement concurrence au lieu de se concerter véritablement. Cet état de chose nuit considérablement aux chances du Canada sur la scène internationale.

M. Flis: Monsieur le président, ce document pourrait-il être distribué à tous les membres du Comité?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Si le Comité le désire, on pourra en distribuer des exemplaires.

M. Drake: Nous serions heureux de le faire. Nous l'avons déjà diffusé très largement. Si certains d'entre vous ne l'ont pas encore reçu, nous serons heureux de vous en envoyer un exemplaire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais donner la parole au coprésident, monsieur Gauthier, et ensuite nous terminerons la séance.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur le président, je ne sais pas ce qu'en pensent les autres membres du Comité, mais je trouve cela plutôt déprimant. Ce que j'ai entendu ce matin n'est pas de bon augure pour nous, au Canada, pour ce que l'avenir semble lui réserver.

Vous n'avez rien dit de concret sur la façon dont nous pourrions mieux tirer profit de nos atouts et réduire au minimum nos points faibles. J'ai beaucoup entendu parler de nos défauts et de ce qui fait de nous des gens «décaféinés» et notre commerce... quand notre déficit ne pose pas de problème.

Les Canadiens ne se comprennent même pas entre eux. Nous n'enseignons pas l'histoire de la même façon dans l'ensemble du pays. Chaque province interprète l'histoire du Canada à sa façon. Je dois reconnaître que j'ai aimé la discussion de ce matin. J'ai pu prendre des notes et j'espère pouvoir en tirer certaines conclusions. Mais pouvez-vous me dire quoi que ce soit de positif au sujet de ce que le Comité devrait indiquer dans son rapport? Comment mettriez-vous en valeur les points forts du Canada de façon simple et concise? J'aimerais que vous me répondiez rapidement. Sur quoi mettriez-vous l'accent?

M. Cardozo: Dois-je commencer? On pourrait peut-être faire plusieurs choses, mais je vous ferai une proposition concrète, la plus concrète possible. Le ministère des Affaires étrangères et du commerce international ou quelque autre service gouvernemental a peut-être un programme officiel de consultation et de coordination en ce qui concerne les communautés ethniques et les chambres de commerce bilatérales, par exemple la Chambre de commerce Canada-

[Text]

that deals with matters of international relations, international trade and aid.

Mr. Andrew: The short answer is that unless we keep the show on the road, and everything is dependent on that, I see no future for a truncated Canada at all.

On the other hand, if we keep the show on the road, we are a model to ourselves. We can heal ourselves internally. We can provide something the world desperately needs, that is, an example of a multinational state that works. We have already got the reputation that allows us to carry this by way of the United Nations to the world outside.

We need Canada ourselves. Most of us do. But I also think—and this is a terribly corny Canadianism and I apologize very quickly—the world needs us.

M. Latendresse: J'en suis persuadé. Oui, je pense que le monde a besoin de nous. Cependant, selon moi—et je vais poursuivre sur la lancée de M. Drake—, nous avons d'abord besoin de régler les problèmes d'ici, les problèmes constitutionnels et également économiques. Il faut qu'on se redonne une nouvelle confiance et, par la suite, on pourra être actifs, aller plus loin, faire plus à l'étranger, attirer l'intérêt des autres, conquérir des marchés.

• 1200

Cependant, c'est tellement le bordel—pardonnez-moi l'expression—dans les finances qu'il y a une crise de confiance qu'il faudrait absolument résoudre avant d'espérer pouvoir révolutionner notre politique étrangère.

Mr. Drake: I couldn't have put it better myself, Mr. Chairman. Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We've all voted on an aphorism that domestic policy is foreign policy, foreign policy is domestic policy. Is that a discovery you wanted, Mr. Gauthier? Has that enriched you?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Maybe it has.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm not at all unappreciative of the work of the panel. They've struggled with very difficult questions. They've given their best to us this morning and a lot of ideas have been put on the table.

I want to thank Mr. Cardozo, Mr. Andrew, Mr. Latendresse, Mr. Drake and Ms Bouchard, in her absence, for the discussion that each has made. Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I just want to make a brief announcement. The steering committee called for today at noon has been cancelled. It will be held next Thursday at 12 o'clock.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. The meeting is adjourned.

[Translation]

Ukraine, Canada-Hong Kong, etc., pour établir un cadre officiel permanent en ce qui concerne les relations internationales, le commerce international et l'aide au développement.

M. Andrew: En quelques mots, je pense que si nous changeons l'image que nous donnons au monde—tout dépend de cela—je ne vois aucun avenir pour un Canada tronqué.

Par contre, si le Canada reste ce qu'il est, il devient un modèle exemplaire. Nous pouvons guérir nous-mêmes nos problèmes internes. Nous pouvons offrir au monde quelque chose dont il a absolument besoin, l'exemple d'un pays multinational qui fonctionne bien. Nous avons déjà une réputation qui nous permet de transmettre ce message vers le monde extérieur en passant par les Nations Unies.

Nous avons nous-mêmes besoin du Canada, pour la plupart d'entre nous. Mais je pense également—ça peut paraître très ridicule et je m'empresse de m'en excuser—que le monde a besoin de nous.

Mr. Latendresse: I am convinced of that. Yes, I think that the world needs us. Nevertheless, in my view—I shall follow in the steps of Mr. Drake—we should first solve our own problems, those dealing with the Constitution and also the economy. We should give ourselves a new confidence and we then could become active, go further, do more road, attract other people's interest and conquer new markets.

However our finances are in such an awful mess that we experience a crisis of confidence; we should absolutely address this before entertaining any hope to drastically change of foreign policy.

M. Drake: Je n'aurais pu mieux dire, monsieur le président. I entirely agree with what you have said.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous avons tous fait nôtre l'aphorisme voulant que la politique nationale est la politique étrangère et la politique étrangère est la politique nationale. Est-ce cela que vous vouliez découvrir, monsieur Gauthier? Est-ce que cela vous a enrichi?

Le coprésident (M. Gauthier): Peut-être.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Le travail des membres de la table ronde ne me laisse pas du tout indifférent. Ils ont dû répondre à des questions très difficiles. Ils ont fait de leur mieux ce matin et ils ont présenté beaucoup d'idées intéressantes.

Je remercie M. Cardozo, M. Andrew, M. Latendresse, M. Drake et, bien qu'elle ne soit plus là, M^{me} Bouchard, pour la contribution de chacun à la discussion. Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Je veux seulement faire une brève annonce. La séance du comité directeur prévue pour aujourd'hui à midi a été annulée. Elle aura lieu jeudi prochain à la même heure.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. La séance est levée.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste—lettre****8801320****OTTAWA***If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,

retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*From the University of King's College:*

Arthur Andrew, Professor.

From Télé-Métropole/TVA:

Richard Latendresse, Journalist.

From the Canadian Exporters' Association:

Mark Drake, President.

From the Institute on Policy and Administration:

Andrew Cardozo, Director.

From the Canadian Centre for International Studies and Cooperation:

Thérèse Bouchard, Program Organizer.

TÉMOINS*De l'Université de King's College:*

Arthur Andrew, professeur.

De Télé-Métropole/TVA:

Richard Latendresse, journaliste.

De l'Association des exportateurs canadiens:

Mark Drake, président.

De l'Institute on Policy and Administration:

Andrew Cardozo, directeur.

Du Centre canadien d'études et de coopération internationale:

Thérèse Bouchard, chargée de programme.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

X42
1994

R21

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Thursday, May 12, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 10

Le jeudi 12 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

Roundtable No. 6 on Human Resource Development, Education and Culture

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

Table ronde n° 6 sur le développement des ressources humaines, l'éducation et la culture

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker
of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la
Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

ORDER OF REFERENCE

Extract from the Votes and Proceedings of the House of Commons of Thursday, May 12, 1994:

By unanimous consent, Mr. Milliken (Parliamentary Secretary to the Leader of the Government in the House of Commons), from the Standing Committee on Procedure and House Affairs, presented the 21st Report of the Committee, which was as follows:

Your Committee recommends the following change in the membership of the Standing Committee on Foreign Affairs and International Trade:

Leblanc (*Longueuil*) for Debien

ATTEST

ORDRE DE RENVOI

Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du jeudi 12 mai 1994:

Du consentement unanime, M. Milliken (secrétaire parlementaire du leader du gouvernement à la Chambre des communes), du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre, présente le 21^e rapport de ce Comité, dont voici le texte :

Votre Comité recommande le changement suivant dans la liste des membres du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce international :

Leblanc (*Longueuil*) pour Debien

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clerk of the House of Commons

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 12, 1994
(11)

[Text]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met, *in a televised session*, at 9:08 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Gérald J. Comeau, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen, Raymond J. Perrault.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan, Chuck Strahl and Joseph Volpe.

Other Senator present: The Honourable Senator Peter Stollery.

Other Member present: Maud Debien.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director.

Witnesses: From P.A. Conseil International Inc.: The Honourable Serge Joyal, President. From the University of Toronto: Franklin Griffiths, Professor. From the Montreal Symphony Orchestra: Robert Spickler, Director General. From Mount Royal College (Calgary): Thomas Wood, President. As individuals: Ann Medina, Journalist; Douglas Wright, former President of the University of Waterloo.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable no. 6 on Human Resource Development, Education and Culture).

The Joint Chair made a statement.

The Honourable Serge Joyal, Franklin Griffiths, Robert Spickler, Thomas Wood, Ann Medina and Douglas Wright made statements.

At 10:25 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:37 o'clock a.m., the sitting resumed.

The witnesses answered questions.

At 12:14 o'clock p.m., the meeting continued *in camera*.

The Committee discussed its future business.

It was agreed, — That the Committee adopt the workplan dated May 9, 1994 prepared by the Parliamentary Centre.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 12 MAI 1994
(11)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 9 h 08, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Gérald J. Comeau, Philippe D. Gigantès, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen, Raymond J. Perrault.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan, Chuck Strahl et Joseph Volpe.

Autre sénateur présent: l'honorable sénateur Peter Stollery.

Autre député présent: Maud Debien.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur.

Témoins: De P.A. Conseil International Inc.: L'honorable Serge Joyal, président. De l'Université de Toronto: Franklin Griffiths, professeur. De l'Orchestre symphonique de Montréal: Robert Spickler, directeur général. Du Collège Mount Royal (Calgary): Thomas Wood, président. À titre personnel: Ann Medina, journaliste; Douglas Wright, ex-président de l'Université de Waterloo.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 6 sur le développement des ressources humaines, l'éducation et la culture).

Le coprésident fait un exposé.

L'honorable Serge Joyal, Franklin Griffiths, Robert Spickler, Thomas Wood, Ann Medina et Douglas Wright font des exposés.

À 10 h 25, la séance est suspendue.

À 10 h 37, la séance reprend.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 14, la séance se poursuit à huis clos.

Le Comité discute de ses travaux futurs.

Il est convenu, — Que le Comité adopte le plan de travail en date du 9 mai 1994 préparé par le Centre parlementaire.

It was agreed,—That the Committee retain the services of Consultation Communications to assist the Committee in drafting and implementing a communications strategy, and that a contract not to exceed \$31,888, at a daily rate not to exceed \$599, for the period of May 12, 1994 to October 31, 1994, be approved.

At 12:41 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

Il est convenu,—Que le Comité retienne les services de la firme Consultation Communications afin d'aider le Comité à élaborer et à mettre en oeuvre une stratégie de communication, et qu'un contrat n'excédant pas 31 888\$, à un taux quotidien ne dépassant pas 599\$, pour la période allant du 12 mai 1994 au 31 octobre 1994 soit approuvé.

À 12 h 41, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, May 12, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 12 mai 1994

• 0907

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): *Alors, bonjour.* Good morning. My co-chair, Senator MacEachen, and I wish you all a good morning and a good meeting with the special committee reviewing the foreign policy of Canada.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes, le 16 mars 1994, nous examinerons ce matin la politique étrangère du Canada. C'est une séance d'information, qui est une formule un peu nouvelle, genre table ronde; c'est la sixième table ronde que nous avons, et ce matin, le thème en est le développement des ressources humaines, l'éducation et la culture.

Nous avons le plaisir d'accueillir ce matin des témoins prestigieux et qui sauront certainement vous intéresser. Je commence par un vieil ami, un ancien ministre, Serge Joyal, juriste, ancien député fédéral et ministre, président de P.A. Conseil International Inc., firme de consultants en gestion et formation active. Il est actif au Moyen-Orient, en Afrique, en Europe de l'Est, et très impliqué dans le domaine des musées et des arts en général. Bienvenue, monsieur Joyal.

Il y a aussi M. Thomas Wood, président du Collège Mount-Royal de Calgary.

We're pleased to have you, sir.

Mme Ann Medina, Américaine d'origine, est diplômée de philosophie. Journaliste chevronnée, elle a travaillé pour les réseaux NBC, ABC, avant de rejoindre CBC, Radio-Canada en 1975, a travaillé à News Magazine, au Journal, et a été correspondante à l'étranger. Depuis 1988, madame Medina est productrice indépendante de films-télévision.

• 0910

Welcome, Ms Medina, it's nice to see you again.

M. Franklin Griffiths, professeur, Université de Toronto, a participé au projet Canada 21; bienvenue à cette table ronde, monsieur Griffiths. Robert Spickler, depuis 1990, est directeur général de l'Orchestre symphonique de Montréal; originaire de Montréal, il a fait carrière dans le domaine du théâtre, a été associé au Conseil des Arts du Canada, et a représenté le Canada dans des conférences internationales sur la culture. Monsieur Spickler, bienvenue. M. Douglas Wright, ingénieur de formation, président et vice-chancelier de l'Université de Waterloo, ancien haut fonctionnaire de l'Ontario, notamment au niveau du développement des universités. Il siège sur le conseil d'administration de plusieurs entreprises canadiennes majeures: Bell, Domtar, London Life, COMDEV. En 1992, il est nommé président du groupe de travail bilatéral sur la coopération nord-américaine en matière d'enseignement supérieur et de recherche.

Le coprésident (M. Gauthier): *So good morning.* Bonjour. Le coprésident, le sénateur MacEachen, et moi-même vous souhaitons une bonne journée et une séance fructueuse avec le comité spécial chargé d'examiner la politique étrangère du Canada.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, we will be reviewing Canada's foreign policy. It is a briefing meeting, a somewhat new approach, kind of a round table; this is the sixth round table we are having, and this morning, the subject is Human Resource Development, Education and Culture.

We are pleased to welcome prestigious witnesses whom you will find interesting, I am sure. May I begin with an old friend, a former minister, Serge Joyal, lawyer, former MP and minister, chairman of P.A. Conseil International Inc., a consulting firm in management and active training. He is active in the Middle East, in Africa, in Eastern Europe, and is very much involved in general in the field of museums and arts. Welcome, Mr. Joyal.

There is also Mr. Thomas Wood, president of the Mount Royal College of Calgary.

Nous sommes heureux de vous accueillir, monsieur.

Mrs. Ann Medina, born in the United States, has a degree in philosophy. An experienced journalist, she worked for the NBC and ABC networks before joining CBC, in 1975, when she worked for News Magazine, the Journal, and was a foreign correspondent. Since 1988, Mrs. Medina has been an independent producer of films for television.

Bienvenue, madame Medina. C'est un plaisir de vous revoir.

Professor Franklin Griffiths of the University of Toronto participated in the Canada 21 project; welcome to this round table, professor Griffiths. Robert Spickler has been General Manager of the Montreal Symphony Orchestra since 1990. He was born in Montreal, had a career in theatre, was an associate of the Canada Council and represented Canada at international conferences on culture. Welcome, Mr. Spickler. Mr. Douglas Wright, who is an engineer by training, is President and Vice-Chancellor of the University of Waterloo, former senior official of the government of Ontario notably in the area of university development. He sits on the board of directors of several major Canadian corporations such as Bell, Domtar, London Life and COMDEV. In 1992, he was appointed Chairman of the Canadian Working Group of the Trilateral Task Force on North American Cooperation in Higher Education and Research.

[Texte]

Et voilà, ce sont nos invités ce matin, qui auront avec nous, je l'espère, un échange très fructueux.

Permettez-moi de vous faire simplement un petit commentaire d'ouverture. Nous abordons aujourd'hui un thème assez large qui concerne le rôle du développement des ressources humaines, de l'éducation et de la culture dans la politique étrangère de notre pays.

Le gouvernement affirme que la culture est l'essence même de l'identité nationale, la base de la souveraineté et de la fierté de notre pays. À l'heure de la mondialisation et de l'explosion des technologies de l'information, les frontières entre les pays s'estompent, et le Canada doit, plus que jamais, favoriser son développement culturel. Encore faut-il définir la spécificité de cette culture ou plutôt des cultures qui coexistent dans notre pays. Lors de notre dernière table ronde, les intervenants nous ont bien fait comprendre que la perception du Canada à l'étranger est diffuse et très variée.

Pour certains, les Canadiens sont des Américains décaféinés. Des *small americans*. Pour d'autres, les Canadiens font partie d'un important espace francophone qui transcende les frontières, et pour d'autres encore, il s'agira plutôt de mosaïque canadienne.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement peut-il saisir la spécificité de la civilisation canadienne et assurer son rayonnement à l'étranger?

Pour Édouard Herriot, et je le cite:

La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié.

Trop souvent, dans notre politique étrangère, la culture a été ce qui reste quand on s'est occupé des autres choses, selon certains, importantes. Comment changer cet état de fait? Quels partenariats, quels programmes et quelles institutions sont nécessaires au sein de la fédération canadienne et à l'échelle internationale?

Au-delà de ce débat, bien canadien, il existe des enjeux économiques importants. L'avenir et le dynamisme de notre économie reposent de plus en plus sur les connaissances, la qualité de nos systèmes d'éducation, de formation et de recherche qui revêtent alors une importance primordiale.

Sont-ils à la hauteur de la tâche? L'industrie culturelle représente 3 p. 100 du PNB. Comment promouvoir cette industrie à l'étranger?

Les échanges et les partenariats entre nos institutions d'enseignement supérieur et celles à l'étranger doivent également être examinés dans ce contexte. Quels sont les rôles du gouvernement fédéral et des provinces? Quels partenariats sont possibles?

Je termine là-dessus, et je demanderais maintenant à M. Joyal de prendre la parole. Je voudrais dire aux panelistes que nous avons demandé à chacun d'entre vous de restreindre vos commentaires à dix minutes. Je suis tolérant, je vais aller à 11 ou à 12, mais pas plus, parce que nous avons trois heures de discussion et nous voudrions vraiment donner à chacun d'entre vous—nous avons 22 membres dans ce Comité—la chance de pouvoir poser des questions et d'échanger des idées.

Monsieur Joyal, je vous invite donc à faire vos commentaires.

L'honorable Serge Joyal (président, P.A. Conseils): Merci monsieur Gauthier, messieurs les coprésidents, le sénateur MacEachen, invités distingués, députés et sénateurs de cette Chambre des communes et du Sénat.

[Traduction]

So those are our guests here this morning and I hope we will have a very fruitful exchange with them.

With your permission, I would like to make a brief opening statement. Today, the theme of our discussion will be rather broad and will concern the role of the human resource development, education and culture in our country's foreign policy.

Government statements affirm that culture is the very essence of national identity, the bedrock of national sovereignty and pride. At a time when globalization and the information and communication technology erase national borders, Canada needs now more than ever to commit itself to cultural development. But to do so, we must define the specificity of that culture or rather cultures that coexist in our country. During our last round table, participants insisted on the fact that the perception of Canada abroad is diffuse and varies a lot.

For some, Canadians are decaffeinated Americans, small Americans. For others, Canadians are part of an important francophone space that transcends borders and for others yet, our image is one of a Canadian mosaic.

Whatever the case may be, can the government grasp the specificity of Canadian civilization and ensure its influence abroad?

According to Edward Herriot, and I quote:

Culture is what we are left with after forgetting everything we have learned.

Far too often, in matters of foreign policy, it has been the case after dealing with other things that some considered more important. How can we change that? What partnerships, what programs and what institutions do we need in the Canadian Confederation and at the international level?

Beyond this quintessentially Canadian debate, there are major economic issues. The future and the vitality of our economy are based increasingly on knowledge making the quality of educational, training and research systems all the more crucial.

Are they up to par for the task at hand? Our cultural industry represents almost 3% of the GNP. How can we promote that industry abroad?

Exchanges and partnerships between our institutions of higher learning and those of other countries should also be examined in this context. What are the respective roles of the federal and provincial governments? What partnerships are possible?

I will close with this and give the floor to Mr. Joyal. I would like to remind our panellists that each one of them has been asked to limit their comments to ten minutes. I'm a tolerant person, I'm prepared to go to 11 or 12 minutes, but no more, because we have three hours for discussion and we would like to give each and every one of you an opportunity to ask questions and exchange ideas. We have 22 members on this committee.

Mr. Joyal, I would therefore invite you to make your statement.

Hon. Serge Joyal (President, P.A. Conseils): Thank you Mr. Gauthier, Joint Chairmen, Senator MacEachen, distinguished guests, members of Parliament and senators.

[Text]

[Translation]

• 0915

Je suis particulièrement honoré d'être présent parmi vous ce matin. Quand j'ai quitté la Chambre des communes il y a dix ans, je ne croyais pas que je reprendrais contact avec ses membres distingués pour discuter de la question des affaires culturelles et du rôle du Canada sur la scène mondiale, dans ce domaine en particulier. C'est une question qui m'a toujours passionné et qui est toujours restée présente dans mon esprit.

Je voudrais, en guise d'ouverture, situer le contexte de nos échanges ce matin, en vous rappelant la définition qu'un anthropologue anglais donnait de la culture, il y a de cela plus de 100 ans, en 1871.

Cet anthropologue, E.B. Taylor, écrivait: «La culture ou la civilisation est cet ensemble complexe qui comprend connaissances, croyances, arts, lois, morale, coutumes et toutes autres capacités et habitudes que l'homme ou la femme acquiert comme membre de la société». Je pense qu'il est important de réfléchir deux secondes sur cette définition parce que vous comprendrez que dans cette acception, la culture comprend d'une part la connaissance, donc le système d'enseignement, l'université, et l'éducation dans son sens le plus large.

Elle comprend, d'autre part, les croyances. Elle fait donc référence à une sorte de métaphysique, de spiritualité de la nation, dans laquelle elle inclut toutes les recherches, et les questions que l'homme ou la femme se pose face à l'univers, à son rôle dans l'univers. Elle comprend aussi la philosophie, les religions, et les réflexions personnelles que les individus se font par rapport à l'ensemble de la société.

Elle comprend les arts, et j'insiste là-dessus parce que lorsqu'on a parlé de culture, on a fait référence aux arts dits traditionnels plutôt qu'à cet ensemble d'éléments que je suis en train de décrire. Elle comprend les lois, ce qui est extrêmement important parce que le Canada est un pays bijuridique. C'est une notion qui est assez peu propagée, développée, mise en valeur, mais il faut bien reconnaître que le Canada, en plus d'être un pays bilingue, est un pays bijuridique. C'est un pays bien sûr multiculturel, mais il est aussi bijuridique et bi-institutionnel.

Il y a deux réseaux d'institutions nationales qui supportent ce bilinguisme et ce bijuridisme. C'est très important de le retenir. Je pense qu'à cette étape-ci de vos réflexions, c'est un élément essentiel dans les décisions que vous aurez à prendre.

C'est également la culture, la morale, c'est-à-dire une sorte d'éthique qu'un pays se donne, qu'une société se donne et c'est extrêmement important puisque vos réflexions doivent tenir compte d'une tradition canadienne qui est celle du respect et de la mise en valeur des droits de la personne.

C'est également les coutumes et je pense qu'on peut placer ici l'histoire de notre pays et particulièrement la place que les autochtones et les peuples autochtones occupent dans la dimension et dans la mosaïque canadienne. C'est une dimension qui, comme vous le savez, au cours de nos 150 et quelques dernières années d'histoire, n'a pas toujours occupé la place qu'elle aurait dû, dans la définition de l'identité canadienne.

I'm particularly honoured to be here among you this morning. When I left the House of Commons ten years ago, I didn't think I would renew contact with its distinguished members to discuss the issue of cultural affairs and Canada's role on the world scene in this area in particular. I've always been fascinated with this issue and has always remained foremost in my mind.

As an introduction, I would like to put today's discussion in context by reminding you of the definition of culture given by a British anthropologist over a hundred years ago, in 1871.

That anthropologist, E.B. Taylor, wrote: "Culture or civilization is that complex whole that includes knowledge, beliefs, arts, laws, morality, customs and all other abilities or habits that men and women acquire as members of society". I think it's important to reflect on that definition for a few seconds because that notion of culture includes knowledge, thus the educational system, university and education in the broadest sense.

The definition also includes beliefs. It refers to a sort of national metaphysics or spirituality which includes all the searching, all the questions that men and women ask themselves about the universe and their role in it. It also includes philosophy, religion, and personal reflections by individuals about the whole of society.

The definition includes the arts, and I want to emphasize that because when we talked about culture, we referred to the so called traditional arts rather than the whole series of elements that I'm describing. It includes law, which is extremely important because Canada has two legal systems. This notion is not widely disseminated, developed or valued, but we must recognize that in addition to being a bilingual country, Canada is also a bilingual country. Of course it is multicultural, but it is also bijuridical and biinstitutional.

There is a network of national institutions that support this bilingualism and bijuridicalism. It's important to bear that in mind. I think at this stage, it's an essential element of the decisions that you will have to make.

It's also culture, morality, that is a sort of system of ethics that a country has, that a society has, and that's extremely important because your reflection must take into account a Canadian tradition of respect and high value placed on human rights.

It is also customs and I think this is a good place to talk about the history of our country, particularly the place aboriginal peoples in the Canadian dimension and mosaic. As you know, in our 150 or so years of history, this dimension has not always had its rightful place in the definition of Canadian identity.

[Texte]

[Traduction]

Toutes les autres capacités et habitudes que l'homme ou la femme acquiert comme membre de la société, je tenais, monsieur le président et messieurs les coprésidents, à les placer dans ce contexte en guise d'ouverture, puisque les personnes que vous avez invitées ce matin, représentent toutes, à des degrés divers, l'un ou l'autre des aspects de cette définition de l'anthropologue britannique.

Ceci dit, je voudrais vous rappeler que la culture, n'est ni une fantaisie, ni quelque chose que l'on fait quand on a fini de faire le reste.

La culture, c'est aussi une dimension essentielle de l'économie canadienne. Je vous rappelle à cet égard, comme vous l'avez d'ailleurs souligné, que 2,5 du produit intérieur brut du Canada, provient des activités culturelles, ce qui représente 14,7 milliards de dollars.

Je vous rappelle également qu'il y a au Canada plus de 435 000 citoyens ou citoyennes engagés dans des activités culturelles. C'est un demi million de travailleurs au Canada.

● 0920

Je rappelle également qu'il y a plus de 19 200 PME engagées dans les activités culturelles ou les industries culturelles au Canada, donc près de 20 000 PME, et je vous rappelle que, selon toutes les analyses économiques et économétriques qui ont été publiées au cours des dernières années, plus de 85 p. 100 des emplois sont créés par des PME.

Je vous rappelle également que les activités, les revenus rapportés par les activités culturelles à travers le monde représentent plus de 425 millions de dollars de recettes. Ce sont les activités d'exportations d'activités culturelles à l'extérieur du Canada.

Je vous rappelle ces chiffres parce que, encore une fois, je veux combattre le préjugé que la culture est restreinte à la notion des arts et que la culture, c'est une fantaisie dont on s'occupe quand on a fini de s'occuper du reste ou des choses sérieuses.

Les activités culturelles ont une dimension économique extrêmement importante. Je tiens à le souligner, parce qu'un peu plus loin dans mon exposé, je vous rappellerai brièvement comment d'autres pays avec lesquels le Canada est en concurrence dans certains domaines et en coopération dans d'autres, placent ou valorisent les activités culturelles et en font ou définissent cette industrie comme étant une industrie de pointe.

C'est effectivement une industrie de pointe, parce que sur la scène internationale, c'est une industrie fondée sur la création, sur l'innovation et sur l'excellence. Et je tiens à vous rappeler ces trois critères, parce que dans le domaine culturel, vous ne survivez pas si vous ne créez pas, si vous n'innovez pas et si vous n'êtes pas excellent.

Il y a ici à ma gauche, le directeur général de l'orchestre symphonique de Montréal, et il pourrait y avoir à ma droite, le directeur de l'orchestre symphonique de Toronto. Nous pourrions aussi avoir à notre gauche le directeur général du Ballet national du Canada et avoir à notre droite, le directeur du Royal Winnipeg Ballet.

En bien, ces deux groupes de compagnies, si elles ne créaient pas, si elles n'innovaient pas dans leurs disques et leurs représentations et si elles n'étaient pas excellentes, c'est-à-dire si elles n'étaient pas parmi les cinq ou dix plus grandes meilleures compagnies à travers le monde, elles ne sortiraient pas du Canada.

All the other abilities and habits that men and women acquire as members of society are things that I wanted to place in this context as an introduction, since the people you invited here this morning all represent, to varying degrees, one of the aspects of this definition by the British anthropologist I referred to.

Having said that, I would like to remind you that culture is neither an extravagance nor something we should look after when we've dealt with the rest.

Culture is also an essential dimension of Canada's economy. Let me remind you that as has already been pointed out, cultural activities account for 2.5% of Canada's GDP, which represents \$14.7 billion.

Let me also remind you that over 435,000 Canadian citizens are involved in cultural activities. That's half a million workers in Canada.

I would also remind you that more than 19,200 small and medium-sized businesses, nearly 20,000 SMEs are involved in cultural activities or industries across Canada. I would also remind you that all of the economic and econometric analyses published over the past few years show that the SMEs have created more than 85% of the jobs.

Furthermore, the activities, the income generated by cultural activities throughout the world represents more than 425 million dollars. I am referring here to cultural activities that are exported outside Canada.

I'm drawing your attention to these figures because, once again, I want to fight against this preconceived idea that culture is an extravagance that we can tend to once we have taken care of the serious items.

Cultural activities have an extremely important economic dimension. I would like to point this out, because somewhat later on in my presentation, I intend to delve briefly into the importance that other nations with which we compete or cooperate give to cultural activities and how they define this industry as being a leading industry.

It is indeed a leading industry, because on the international scene, it is an industry based on creation, innovation and excellence. I would like to bring these three criteria to your attention because in the cultural field, you do not survive if you do not create, if you do not innovate and if you are not excellent.

Sitting to my left is the Director General of the Montreal Symphony Orchestra. I could just as easily have on my right, the director of the Toronto Symphony Orchestra and to my left the Executive Director of the National Ballet of Canada and to my right the director of the Royal Winnipeg Ballet.

If these two groups of companies did not create, if they did not demonstrate innovation in either their records or in their performances and if they were not excellent, that is to say, if they were not among the top five or ten top companies on the international scene, they could not leave Canada.

[Text]

Je tiens à vous le dire parce qu'il est extrêmement important que vous gardiez à l'esprit que le domaine des activités culturelles, et en particulier les activités liées à la connaissance et liées à la performance, sont des activités qui mettent en valeur, au premier chef, les capacités créatrices, innovatrices, et d'excellence des individus qui les représentent.

Ceci dit, nous vivons dans un monde où la concurrence est extrêmement vive. Vous le savez. Et je crois que, dans votre mandat, dans le mandat qui est confié aux honorables membres de ce Comité, vous devez vous poser des questions sur la capacité du Canada de prendre une place dans un monde où les marchés se définissent dans des conditions différentes, que ce soit à l'intérieur de l'ALÉNA, ou à l'intérieur du marché commun européen, ou encore à l'intérieur des pays regroupés dans la zone du Pacifique. Le Canada ne prendra sa place ou ne se développera que dans la mesure où il sera capable d'exporter et d'appuyer ses meilleurs talents, que ce soit dans le monde de l'éducation, dans le monde de la science ou dans le monde des arts.

Je suis particulièrement intéressé par l'un de ces trois domaines présentement. Le ministère du Patrimoine canadien a confié à la firme que je dirige, l'important mandat de s'adresser à un de ces trois aspects qui est celui des arts. Vous savez que, suite à la réorganisation et à la restructuration gouvernementale qui a été entamée par le précédent gouvernement et élargi par le gouvernement actuel, les activités, qui autrefois touchaient le domaine culturel, étaient réparties dans cinq ministères environ.

Ces activités ont été maintenant regroupées à l'intérieur du ministère du Patrimoine canadien et le ministre actuel s'est demandé de quelle manière, dans un contexte de restriction budgétaire, l'on pourrait le mieux mettre en valeur, utiliser les ressources, le personnel, les programmes, et les capacités que l'on retrouve à l'intérieur des principales agences gouvernementales, que ce soit le Conseil des Arts du Canada, que ce soit Téléfilm Canada, l'Office national du film, les musées nationaux, ou même encore l'une ou l'autre des agences reliées au maintien des archives du Canada.

• 0925

Je m'emploie donc, depuis deux mois, à rencontrer les représentants de ces différentes agences ainsi que les représentants des principaux organismes canadiens actifs dans le domaine de l'édition, dans le domaine de la musique, du théâtre, de la danse, et qui doivent tous assurer leur survie dans un milieu où les revenus sont relativement diminués, où la concurrence est extrêmement grande à l'échelle nationale et où la compétition à l'échelle internationale est encore plus difficile et plus exigeante.

J'ai donc depuis ces deux derniers mois, rencontré plus de 106 de ces agences et des témoins privilégiés. J'ai apporté, pour l'information des membres de ce Comité, la liste de toutes ces agences et organismes. J'ai eu la possibilité également au cours de ce mandat, de me rendre en France, en Angleterre, aux États-Unis, principalement à Washington et à New York, pour rencontrer les services canadiens ayant une responsabilité culturelle.

Je dois vous dire que, dans un contexte où nous faisons face à une concurrence rigoureuse et serrée, il n'est pas inutile que vous mesuriez l'importance que d'autres pays, concurrents du Canada, attachent à la dimension culturelle.

[Translation]

I want to say this because it is extremely important that you bear in mind that cultural activities, particularly activities related to knowledge and performance, are activities that greatly showcase the creativity, the innovation and the excellence of the artists.

This being said, we are living in a world where competition is extremely fierce. You are aware of this. I believe that, with your mandate, the mandate that has been given to the honorable members of this committee, you should be asking questions about Canada's ability to take its place in a world where markets are being defined under different conditions, whether they be within NAFTA, within the European Common Market or within the Pacific Rim. Canada will take its place or develop only if it is able to export and support its best talents, whether this be in the fields of education, science or in the arts.

Right now I am particularly interested in one of these three fields. The Department of Canadian Heritage gave the firm I run a considerable mandate—namely, we are to examine one of these three fields, the arts. You know that, further to the government reorganization and restructuring process which was undertaken by the previous government and broadened by the current government, cultural activities were divided amongst approximately five departments.

These activities have now been grouped together within the Department of Canadian Heritage and the current minister was wondering how, in a time of budget restraint, we could maximize the use of the resources, personnel, programs and abilities found within the main government organizations, whether it be the Canada Council, Telefilm Canada, the National Film Board, the national museums, or even one of the organizations responsible for maintaining archives in Canada.

Over the past two months, I have therefore been meeting with representatives from these various organizations as well as representatives from the major Canadian organizations active in publishing, music, theatre, dance and which must all ensure their survival in an environment where revenue has fallen off and where competition is extremely tight nationally and even more difficult and demanding internationally.

Over the past two months, I have met with more than 106 of these organizations and privileged witnesses. For the benefit of the members of this committee, I have brought with me the list of all of these organizations. I also had an opportunity, as part of this mandate, to travel to France, England, the United States, primarily in Washington and in New York, to meet with the Canadian Services involved in the cultural field.

With today's fierce and tight competition, I must tell you that it is helpful to gauge the importance that other countries, Canada's competitors, assign to the cultural dimension.

[Texte]

[Traduction]

J'ai joint également, pour le bénéfice de cet exercice, un court tableau qui a été préparé par un économiste d'Ottawa, M. Chartrand, qui est présent ici ce matin. Ce tableau vous donne la répartition du pourcentage des dépenses que d'autres pays consacrent à l'exportation de leurs produits culturels et à leurs activités culturelles, sous le titre et le concept plus général de la définition que je donnais ce matin, et qui inclut l'éducation, la science et les arts.

À partir de ce tableau, on peut constater que le Canada, pour l'année 1990, y a consacré 128 millions de dollars, la France 1 492 millions de dollars, l'Allemagne de l'ouest 1 100 millions de dollars, le Japon 1 551 millions de dollars et le Royaume-Uni 933 millions de dollars. Donc, si on calcule per capita, le Canada dépense 4,90\$, la France 26,58\$, l'Allemagne de l'ouest 18 \$, et le Royaume-Uni 16\$. Cela vous situe de façon générale comment la capacité canadienne se définit à l'échelle internationale.

Comment avons-nous abordé les autres aspects? Le temps passe vite, mais j'aurais certainement l'occasion de répondre à des questions sur ce sujet.

Quelle est l'importance que le Canada a accordé antérieurement à la mission culturelle? Au Canada, il y a une tradition qui veut que la mission culturelle ne fasse pas fondamentalement partie de la mission diplomatique.

La mission diplomatique, au Canada, était traditionnellement considérée comme une mission incluant principalement la mission politique et la mission commerciale. Ce n'est pas sans raison, il y a quelques années d'ailleurs, que les gouvernements ont établi un ministère du commerce international. Or, les pays avec lesquels nous sommes en concurrence directe ont une vision différente du rôle de leur mission diplomatique. La France et l'Angleterre particulièrement, incluent dans cette mission, la dimension culturelle, parce que c'est, pour ces deux pays, une façon essentielle d'affirmer la souveraineté nationale. Il est certain qu'un pays qui veut prendre une place dans l'échelle et le concert des nations, doit pouvoir mettre en avant un système de valeurs fondé sur l'éducation, la culture et la science.

Et dans ce monde où l'interdépendance économique brouille les identités nationales parce que les capitaux voyagent à une vitesse insoupçonnée et que l'intégration des entreprises à l'intérieur de la globalisation des marchés leur font perdre leur définition nationale, la seule manière de définir l'identité d'un pays est de supporter sa mission culturelle au sens le plus vaste.

• 0930

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Joyal, là-dessus, je dois vous interrompre. . .

M. Joyal: Merci, monsieur Gauthier.

Le coprésident (M. Gauthier): . . . parce que ça fait déjà trois minutes que je vous accorde au-dessus de vos dix minutes.

Je voudrais maintenant entendre M. Franklin Griffiths, de l'Université de Toronto. Monsieur Griffiths, vous avez la parole.

Mr. Franklin Griffiths (University of Toronto): Thank you, Mr. Chairman, and all of you, for this invitation to be here. I'm delighted to be here and to share with you some thoughts about the changing role of culture in Canada's international security outlook.

For the purpose of this exercise, I have also attached a short table prepared by an Ottawa economist, Mr. Chartrand, who is here this morning. This table provides you with percentages, showing the amount of money spent by other countries to export their cultural products or to invest in their cultural activities, culture being defined along the lines of the general definition I gave you this morning, which includes education, science and the arts.

This table shows that Canada, in 1990, spent 128 million dollars, France spent 1,492 million dollars, West Germany spent 1,100 million dollars, Japan spent 1,551 million dollars and the United Kingdom spent 933 million dollars. When calculated on a per capita basis, we can see that Canada spends \$4.90, France spends \$26.58, West Germany spends \$18 and the United Kingdom spends \$16. This gives you a general idea of Canada's capacity on the international scale.

How did we deal with the other aspects? Our time is running out, but I will certainly have an opportunity to answer questions on this topic.

What importance did Canada give to its cultural mission in the past? Traditionally, Canada has never made its cultural mission an integral part of its diplomatic mission.

In our country, the diplomatic mission has traditionally focused primarily on the political and commercial aspects. It was, moreover, not by chance that the governments established a Department of International Trade a few years ago. However, the countries with which we compete directly have a different vision of the role to be played by their diplomatic missions. France and England in particular include the cultural dimension in this mission because, in the eyes of these two countries, culture is an essential way to affirm national sovereignty. A country that wants to take its place alongside nations must be able to show evidence of a system of values based on education, culture and science.

In a world of economic interdependency, where national identities become blurred because capital travels at breakneck speed and where businesses lose their national character as they amalgamate within a global marketplace, the only way to define the identity of a country is to support its cultural mission in the larger sense of the word.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Joyal, I must interrupt you here. . .

Mr. Joyal: Thank you, Mr. Gauthier.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): . . . because I've just given you three more minutes on top of your ten minutes.

I would now like to hear Mr. Franklin Griffiths, from the University of Toronto. Mr. Griffiths, you have the floor.

M. Franklin Griffiths (Université de Toronto): Je vous sais gré, monsieur le président, et à vous tous, de m'avoir invité à comparaître. Je suis ravi d'être des vôtres et de vous communiquer quelques réflexions sur le nouveau rôle de la culture dans la politique de sécurité internationale du Canada.

[Text]

Culture and security are not normally connected, but I would like to draw some connections and some linkages for you and say it is high time to think about these connections, because the world is changing. We need to redefine our position in the world, our needs and our foreign policy in new ways.

I will try to persuade you the new calculus of foreign policy must be one in which cultural considerations loom far larger than we have thought in recent decades. The Cold War is over and with it the threat of nuclear annihilation has greatly receded; it has not totally disappeared but it is virtually gone. The threat of a large conventional war in which Canada and its allies might be engaged is also gone.

Militarily and in terms of traditional understandings of security, this country is far safer, it seems to me, than it has been for quite some time. Our security situation has altered in this respect. The military threats and the military aspects of security are increasingly well in hand for a variety of reasons.

Offsetting this is a change in our security that comes from the phenomenon of globalization. By globalization I mean the transfer of all kinds of political processes from the hands of the nation state to transnational and other levels, where the nation state—including the most powerful of them, the United States—has difficulty determining its own policies and seeing things the way it would like to have them happen, to say nothing of a country like Canada.

If we think about the rates at which we borrow money, what may happen if confederation takes a turn for the worse in this country and lenders think about the conditions under which they wish to extend credit to us, the environment, which is increasingly global, and global warming, there is an overall process in many dimensions of globalization that is very, very difficult for the state—no matter what the nation state is—to cope with.

It seems to me globalization poses a singular problem to Canada, which I would reduce to the problem of maintaining a capacity for choice. The very capacity for choice—that is, to choose a foreign policy, if that's what we're doing here—is in question in this country. We need to rethink our ability to choose for ourselves as a people, to choose in ways that are supported by the people of Canada so our foreign policy and our other policies are in fact operative—they can be acted upon; there is consensus.

Autonomy of choice—and I can elaborate on this later if you wish—suddenly becomes really quite central to Canada's security, more so than when we were defending against a Soviet menace, worried about a nuclear war and operating fundamentally in an alliance framework in our foreign affairs.

For autonomy of choice there's no substitute for a vibrant cultural life. It seems to me this is the connection. If Canadians are not participating in a framework that allows them to experience their diversity and their sameness, to see their lands, rivers, forests and cities on film screens, to listen to one another's music and watch one another's dance, if these things are not well supported, it seems to me that the very foundations for autonomy of choice are going to suffer. Indeed, I believe they do suffer in this country.

[Translation]

Normalement, la culture et la sécurité ne vont pas ensemble, mais j'aimerais établir certains liens entre les deux et dire qu'il est grand temps de réfléchir à ces liens parce que le monde évolue. Il nous faut redéfinir notre position dans le monde, nos besoins et notre politique étrangère.

Je vais tâcher de vous expliquer pourquoi les considérations culturelles occupent dans la politique étrangère une place beaucoup plus considérable que nous le croyions au cours des dernières décennies. La guerre froide est terminée et la menace de l'extension nucléaire est de beaucoup reculée; elle n'a pas totalement disparu mais c'est presque chose faite. Disparue également la menace d'une guerre mondiale où le Canada et ses alliés seraient appelés à combattre.

Sur le plan militaire et selon la perspective traditionnelle de la sécurité, notre pays est beaucoup plus en sécurité, me semble-t-il, qu'il ne l'a été depuis longtemps. Notre vision de la sécurité a changé à cet égard. Les menaces militaires et les aspects militaires de la sécurité sont de plus en plus circonscrits pour une foule de raisons.

À la place, on assiste à l'émergence d'un nouvel élément de notre sécurité qui est issu du phénomène de la globalisation. En globalisation, j'entends la mutation d'une foule de processus politiques qui passent des mains de l'état-nation à une autorité transnationale ou autre, où l'état-nation—y compris le plus puissant d'entre eux, les États-Unis—a du mal à déterminer ses propres orientations et à affirmer ses volontés, sans parler d'un pays comme le Canada.

Quand on voit les taux de prêt de l'argent que nous empruntons, on se demande ce qui arriverait si la Confédération s'effondrait et si les prêteurs nous imposaient de nouvelles conditions de crédit. Qu'on songe aussi à l'environnement, qui est un problème de plus en plus global, au réchauffement de la planète, il y a là plusieurs dimensions de la globalisation qui compliquent énormément la tâche de l'état-nation, quel qu'il soit.

Il me semble que la globalisation pose un problème particulier au Canada, problème que je réduirais au maintien de sa faculté de choisir. La faculté même de choisir—c'est-à-dire d'articuler sa propre politique étrangère, et c'est ce que nous faisons ici—est mise en doute dans notre pays. Il nous faut repenser notre faculté de choisir en tant que peuple, de choisir d'une façon que recueille l'aval du peuple canadien afin que notre politique étrangère et nos autres mesures donnent les résultats voulus—il faut qu'il y ait consensus si nous voulons pouvoir les mettre en oeuvre.

La liberté de choix—et je peux vous expliquer en quoi elle consiste plus tard si vous voulez—devient soudain vitale pour la sécurité canadienne, beaucoup plus qu'à l'époque où nous nous défendions contre la menace soviétique, où nous craignions une guerre nucléaire et pratiquions une politique étrangère essentiellement dans le cadre d'une alliance.

La liberté de choix est indispensable à une vie culturelle dynamique. C'est là que le lien m'apparaît. Si les Canadiens ne participent pas à un cadre qui leur permet de voir leur diversité et leur similarité, de voir leur pays, leurs cours d'eau, leurs forêts et leurs villes à l'écran, d'écouter la musique qu'ils font et les danses qu'ils pratiquent, si ces éléments ne bénéficient pas d'un appui suffisant, ce sont à mon avis les fondements même de cette liberté de choix qui seront menacés. Je crois en fait qu'ils sont menacés aujourd'hui même dans notre pays.

[Texte]

[Traduction]

• 0935

It is an essential background, I would argue, for our capacity to choose for ourselves in this world of interdependence and globalization. We need to spend far more attention, pay far more attention, indeed probably spend far more money on culture and communications at a time when the traditional threats to our security—military ones—have receded, and there is, I would argue, slack in the defence budget.

I'm talking therefore about a direct transfer of funds for security purposes from the defence envelope into the culture and communications area. It seems to me that if we do not do this, we risk fraying the bonds that hold the people of this country together even further. We reduce our capacity to choose effectively and to have choices that are supported by the people of Canada, because they do not know one another. They're not watching, dealing, and talking to one another the way they should be.

It seems to me therefore that a foreign policy review must concern itself with the condition of culture and communications within Canada. It's not enough for you people to be looking outside beyond the water's edge. Foreign policy does not start at the water's edge. If we do not have a vibrant cultural life, it seems to me we are going to be in real trouble down the road. I can say we're in trouble already. A vibrant cultural life automatically—this is the role of history, it's a chance of fate—puts us in conflict in some ways with the United States. They are the ones who happen to challenge our cultural life most effectively.

Our capacity to choose in fact is subverted daily in thousands of ways by influences coming from south of the border. I do not say we should close the border off. I say greet and welcome everything the Americans have—virtually everything—to bring to us, not all, but virtually everything. But we should also be strong and cultured in ourselves and support our own ability to see the world for ourselves, to define and share it for ourselves.

Again, I put this to you that this is a matter of survival and security for Canada. It is certainly appropriate to look at culture and communications and the arts in terms of industries, jobs and the rest. I certainly do not deny this. But I would insist that there's now another dimension, an entirely new framework that we have to bring to bear in thinking about culture in this country, and this has to do with our international security policy.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Now we'll ask Mr. Spickler from Montreal. Sir, the floor is yours.

M. Robert Spickler (Orchestre symphonique de Montréal): Messieurs les coprésidents, mesdames, messieurs, députés et sénateurs. Merci, au nom des artistes et organismes artistiques du Canada, d'avoir organisé cette table ronde autour de laquelle le milieu culturel est convié à discuter des politiques étrangères canadiennes et de la contribution à ses politiques, à ses programmes de relations culturelles internationales, et à la promotion des intérêts canadiens à l'étranger.

C'est une donnée essentielle, à mon avis, si nous voulons conserver notre liberté de choix dans ce monde d'interdépendance et de mondialisation. Il nous faut accorder beaucoup plus d'attention, et même beaucoup plus de crédits à la culture et aux communications à l'heure où les menaces traditionnelles à notre sécurité—je parle des menaces militaires—se sont estompées, et où le Budget de la défense autorise à mon avis une plus grande marge de manœuvre.

Je parle donc d'un transfert direct de fonds réservés à la sécurité de l'enveloppe de la défense vers le secteur de la culture et des communications. Si nous omettons de le faire, nous risquons de compromettre encore plus les liens qui unissent les gens de notre pays. Nous réduisons notre liberté de choisir et d'exprimer des choix qui recueilleront l'aval des Canadiens parce que ceux-ci ne se connaissent pas. Les Canadiens ne se regardent pas et ne se parlent pas comme ils le devraient.

Il me semble donc qu'un examen de la politique étrangère doit se préoccuper de l'état de la culture et des communications au Canada. Il ne vous suffira pas de regarder au-delà de notre littoral car ce n'est pas là que la politique étrangère d'un pays commence. Sans une vie culturelle dynamique, nous allons tôt ou tard nous heurter à de véritables difficultés. J'affirme même que nous sommes déjà en difficulté. Une vie culturelle dynamique nous met automatiquement—c'est le rôle de l'histoire, c'est le destin qui le veut—en conflit d'une certaine façon avec les États-Unis. Ce sont les Américains qui remettent en question avec le plus de succès notre vie culturelle.

Notre capacité de choisir est en fait subvertie quotidiennement par les multiples influences émanant de notre voisin du Sud. Je ne dis pas qu'il nous faut fermer la frontière. Je dis qu'il nous faut accueillir tout ce que les Américains font—presque tout—pas tout, mais presque tout. Mais il nous faut aussi avoir une culture forte et soutenir la capacité que nous avons de définir le monde pour nous-même.

Je répète que c'est là une question de survie et de sécurité pour le Canada. On peut bien sûr considérer la culture, les communications et les arts comme s'il s'agissait d'industries créatrices d'emplois et tout le reste. Je ne nie pas cela, loin de là. Mais j'affirme qu'il existe aujourd'hui une autre dimension, un cadre tout à fait nouveau dont il nous faut tenir compte dans la définition de la culture dans notre pays, et cette dimension a trait à notre politique de sécurité internationale.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Je m'adresse maintenant à M. Spickler de Montréal. Monsieur, vous avez la parole.

Mr. Robert Spickler (Montreal Symphony Orchestra): Joint Chairmen, ladies and gentlemen, members and senators. On behalf of the artists and artistic organizations of Canada, thank you for having organized this round table where the cultural community is invited to discuss Canada's foreign policy and its contribution to this policy, these international cultural relations programs, and to the promotion of Canadian interests abroad.

[Text]

Je vais m'en tenir, pour la culture, à la partie peut-être plus artistique, laissant à mes collègues extrêmement compétents le soin de faire valoir les éléments relatifs à l'éducation et au développement des ressources humaines.

La première question que je voudrais poser est de savoir si cette table ronde témoigne vraiment de l'engagement du gouvernement canadien de considérer la culture comme essentielle à l'élaboration d'une véritable politique étrangère, si les récentes déclarations de l'actuel ministre des Affaires étrangères concernant la culture ne sont pas que l'utilisation d'un ingrédient commode pour relever le goût du discours politique, et si le processus de consultation entrepris par votre Comité porte ses fruits, il y a lieu de croire que l'action culturelle internationale conservera toute sa pertinence, alors que les grands enjeux du XXI^e siècle nous convient vers un monde où l'élimination des frontières, la globalisation des marchés, nécessitent non seulement de rivaliser dans le champ quantitatif du pouvoir-faire, mais aussi dans le champ qualitatif du savoir-faire.

• 0940

But let us not anticipate the future. In the immediate few minutes I would like to consider the current status of Canada's international cultural activity, to examine the objectives behind this activity, and to highlight some of the many successes of Canada's international cultural policies. Moreover, I would like to evaluate the impact of Canada's international cultural strategy upon artistic creation, production, and distribution, as well as the overall influence and reputation of Canadian artists and their work abroad.

Dans une allocution qu'il prononçait récemment à l'Université de Montréal, le ministre des Affaires étrangères déclarait que la présence du Canada à l'étranger ne pouvait se mesurer simplement par la somme de ses exportations, qu'elle se mesurait par le rayonnement de nos artistes, de nos créateurs, de nos penseurs, car nos musiciens, nos cinéastes, et nos écrivains forment des liens humains et directs. Ailleurs, le ministre constatait qu'à l'heure de la mondialisation des échanges, le Canada devait plus que jamais favoriser son développement culturel, créer des emplois, protéger notre spécificité culturelle, qui sont inextricablement liés à nos missions internationales.

Voilà réunis les éléments qui sous-tendent, au fond, les objectifs fondamentaux de la politique en matière de relations culturelles internationales, et laissez-moi en seul instant décrire ces objectifs: Contribuer au développement et au rayonnement de la culture canadienne; faire connaître aux autres pays la réalité canadienne, l'expression de sa culture et ses réalisations artistiques; promouvoir et exporter les produits et services du secteur de la culture et développer des marchés; créer un effet de levier de l'activité culturelle canadienne et maximiser les retombées sur la diffusion des produits et des services culturels.

Judged against these objectives, Canada's international cultural policy has yielded an impressive record of success. To measure its effects as part of the overall foreign affairs strategy, as with the intangible, escapes the boundaries of objective calculation. To better illustrate the impact of cultural policies in particular upon overall foreign policies in general, a very helpful model—to pick up on what Mr. Joyal was saying earlier—is to be found among three principles employed by the disciplines of

[Translation]

Regarding culture, I will limit myself to the portion that is perhaps the most artistic one, and I will let my extremely able colleagues emphasize the elements regarding education and human resource development.

The first question I want to ask is whether this round table expresses really the Canadian government's commitment to consider culture as a crucial factor in the elaboration of a real foreign policy, whether the current Foreign Affairs Minister's recent statements concerning culture are only handy ornaments in the political discourse, and if the consulting process undertaken by your committee bears fruit, we may believe that the international cultural action will keep its relevance, then the big issues of the 21st century will take us into a world where the elimination of borders, the globalization of markets will force us to compete not only in the quantitative area of can-do but also in the qualitative area of know-how.

Mais n'anticipons pas sur l'avenir. Dans les prochaines minutes, je vais me pencher sur l'état actuel des activités culturelles internationales du Canada, examiner les objectifs qui impulsent ces activités et mettre en évidence certaines de nombreuses réussites de la politique culturelle internationale du Canada. Je vais aussi mesurer l'effet qu'a la stratégie culturelle internationale du Canada sur la création, la production et la distribution artistiques, ainsi que l'influence et la réputation générale des artistes canadiens et de leur travail à l'étranger.

In a speech that he gave recently at the University of Montreal, the Foreign Affairs Minister stated that the presence of Canada abroad could not simply be measured by the sum of its exports, that it was measured by the influence of our artists of our creators, of our thinkers, because our musicians, our film makers and our writers create human and direct links. Further, the minister said that in view of the globalization of trade Canada must more than ever foster its cultural development, create jobs, protect our cultural specificity, all of which is inextricably linked to our international duties.

Such are the elements which constitute the backdrop of the fundamental objectives of our international cultural relations policy, and let me take only one minute to describe those objectives: contribute to the development and influence of Canadian culture; make other countries aware of Canadian reality, of the expression of its culture and of its artistic achievements; promote and export goods and services from the cultural area and developed markets; create a leverage effect of Canadian cultural activity and maximize the spinoff for the decimation of cultural goods and services.

Vu sous l'angle de ces objectifs, la politique culturelle internationale du Canada a produit des réussites impressionnantes. En mesurer les effets dans le contexte d'une stratégie globale de politiques étrangère, comme dans tout ce qui est intangible, échappe aux limites du calcul objectif. Pour mieux illustrer l'effet de la politique culturelle en particulier sur la politique étrangère en général, on trouve un modèle très utile—pour reprendre ce que M. Joyal disait plus tôt—dans le

[Texte]

anthropology, when it sets out to study the interrelationships between tribes, people, nations, and ancient societies. I have adopted this methodology in order to demonstrate, along with the benefit of example, that the success of Canada's cultural initiatives abroad is an essential component in its global relationship.

The first principle is as follows. Magic and ceremonial rituals are ever-present elements in relationships between nations. By this analogy I will argue that Canada's cultural and artistic activities are undertaken by Canadian artists and institutions abroad to provide the context in which to underscore and to celebrate our achievements in international diplomatic relations.

Canadian diplomatic activities resemble kula, the system of high-ranking trade among the tribes of Melanesia. Stripped of all commercial implications, the ceremonial offer is one that carries a value in honour and prestige and is intended to buttress a relationship of stability between the nations.

Allow me to bring this closer to home. The National Ballet of Canada ranks among the world's finest classical ballet companies. Known and respected world-wide for its members' exacting technique and artistry, the NBC regularly receives invitations to perform in the most prestigious venues and festivals.

Actor and director Robert Lepage, universally respected as an ingenious creator, is offered many opportunities to stage his works abroad. Recognition of his exceptional contribution to the world of theatre is further proved when the top acting talents and most sophisticated production resources are made available for him to fully realize his artistic objectives.

Canada's artistic influence is being felt more and more in the world of contemporary dance as well. The most accomplished modern dance troupes of Spain, Holland, German, and the United States are seeking to collaborate with Canada's many ensembles.

• 0945

The 53 recordings of the Montreal Symphony Orchestra have received 39 international awards, and Canada, through the OSM, sells more CD recordings in Japan than any other orchestra in the world.

The second principe observé par l'anthropologie, dans ce que nous pourrions convenir de nommer «l'action diplomatique des temps anciens», suppose une imbrication de la vie économique et des pratiques cérémonielles. C'est-à-dire que la circulation des objets, des services, et des personnes, s'organise autour d'une politique d'échange, qui est à la fois, un échange marchand et un échange de dons.

On me permettra ici encore, à nouveau, de faire appel à diverses expériences vécues récemment, sous ce rapport, par l'Orchestre symphonique de Montréal, où la mise en commun d'intérêts conjoints du gouvernement canadien, par la voie de ses ambassades, et d'entreprises canadiennes du secteur privé, ont créé cette mixité d'action commerciale et culturelle.

En 1992, Northern Telecom commandait la tournée «Europe» de l'Orchestre symphonique de Montréal. Le concert que nous avons donné à Paris a coïncidé avec la coopération que Northern Telecom a scellé avec MATRA. Plus près de nous,

[Traduction]

trois principes qu'emploient les anthropologues lorsqu'ils entreprennent d'étudier les rapports entre les tribus, les peuples, les nations et les sociétés anciennes. Je me suis inspiré de cette méthodologie pour démontrer, à titre d'exemple, que la réussite de nos initiatives culturelles à l'étranger forment un volet essentiel des relations globales du Canada.

Le premier principe est le suivant. Les rites magiques et cérémoniels sont omniprésents dans les relations entre les nations. En me servant de cette analogie, je vais démontrer que les activités culturelles des artistes et institutions canadiennes à l'étranger servent à célébrer nos réalisations dans le domaine des relations diplomatiques internationales.

Les activités diplomatiques du Canada rappellent le kula, ce système d'échanges à haut niveau entre les tribus de Mélanésie. Dépouillée de tout son sens commercial, l'offre cérémonielle est porteuse d'honneur et de prestige et vise à consolider des rapports de stabilité entre les nations.

Je vous donne un exemple plus près de nous. Le Ballet national du Canada compte parmi les meilleures compagnies de ballet classique du monde. Connue et respectée dans le monde entier pour la technique et l'art rigoureux de ses danseurs, le Ballet national du Canada est régulièrement invité à danser dans les lieux et les festivals les plus prestigieux du monde.

L'acteur et metteur en scène Robert Lepage, qui est respecté universellement pour son ingéniosité, est souvent invité à mettre en scène ses oeuvres à l'étranger. La reconnaissance de sa contribution exceptionnelle au monde du théâtre est réaffirmée lorsqu'on lui offre les meilleurs artistes et les ressources de production les plus perfectionnées pour qu'il puisse concrétiser ses objectifs artistiques.

L'influence artistique du Canada est de plus en plus visible également dans le monde de la danse contemporaine. Les troupes de danse moderne les plus accomplies d'Espagne, de Hollande, d'Allemagne et des États-Unis cherchent à collaborer avec les nombreux ensembles du Canada.

Les 53 enregistrements de l'Orchestre symphonique de Montréal ont reçu 39 distinctions internationales, et le Canada, par l'entremise de l'OSM, vend plus de disques compacts au Japon que tout autre orchestre du monde.

The second principle used in anthropology, in what we could agree to call "the diplomatic activity of ancient times", involves an interweaving of economic life and ceremonial practices. That is to say that the movement of objects, services and people is organized around an exchange policy, which is both a commercial exchange and an exchange of gifts.

Allow me again to recall the various experiences that the Montreal Symphony Orchestra has had recently, where the pooling of joint interests of the Canadian government, through its embassies, and of Canadian businesses from the private sector, has created this mix of commercial and cultural activity.

In 1992, Northern Telecom sponsored the Montreal Symphony Orchestra's European Tour. The concert that we gave in Paris coincided with the cooperation agreement that Northern Telecom had signed with MATRA. Closer to home, in

[Text]

au mois d'avril 1994, Bombardier Eurorail SA a pu remercier les villes de Cologne en Allemagne et de Vienne, en Autriche, pour l'obtention d'importants contrats à l'occasion de concerts de l'OSM. Et à Bruxelles, Bombardier Eurorail SA, toujours, réunissait les partenaires du projet des wagons de trains-navettes du tunnel sous la Manche, lors du passage de l'OSM en Belgique.

Finally, the success of international cultural relations rests upon a third principle. This principle presupposes that any trade relationship must be pursued and maintained according to three conditions. The first one is knowing how to give. The second one is knowing how to receive. And the third one is knowing how to give back in return.

Regarding Canada's diplomatic activities in the cultural sphere, these conditions work as follows: Canada knows how to give. Dancer and choreographer Jean-Pierre Perreault, while benefiting from the Canadian international cultural program, is able to stage a triumphant European tour from which he receives a commission to create a new work for Sweden's Cullberg Ballet.

Canada knows to receive when it welcomes Rohinton Mistry, a native of Bombay, who comes to Toronto originally to work for a bank. Soon thereafter he enters a literary contest and wins first prize. In support of his newly adopted literary talent, Canada encourages his attendance at international writers' conferences. Rohinton Mistry becomes a full-time writer, wins the "Commonwealth Writers' Award", sees his books published in London and New York, and proceeds to garner an international reputation in which Canada proudly continues to share.

Canada knows how to give back in return when visual artist Jeff Wall of Vancouver, Geneviève Cadieux of Montréal, along with three Toronto artists, known together as General Idea, are able to participate in the Viennese *Biennale* and the *Documenta* in Kassel, Germany, by way of a grant from the cultural program. Their contribution to these word-class contemporary art exhibitions attracts the admiration of several of the world's most respected curators, which paves the way for their work to enter their museums' collections.

Il existe aussi un lien tangible, et je terminerais là-dessus, monsieur le président, de mesurer l'action culturelle internationale.

Tafelmusik de Toronto réalise plus de 25 p. 100 de ses activités sur la scène internationale. Sans l'accès à ce marché, 30 musiciens de Kassel Music ne pourrait pas travailler 36 semaines par année.

L'Orchestre symphonique de Montréal a reçu au cours des trois dernières années, 850 000 dollars de subventions du programme culturel international. C'est beaucoup, me direz-vous? Mais l'Orchestre a réussi à tirer 3,5 millions de dollars en revenus de cachets, en devises étrangères qui entrent au Canada et en commandites qui montent jusqu'à quel point on peut mesurer le succès culturel et l'effet de levier qui est ainsi créé.

Je conclurai, monsieur le président, en disant que lorsque le cœur de l'union européenne, la France et l'Allemagne, scellent ce pacte de l'union européenne, ils créent en même temps ARTE, une télévision de production culturelle.

[Translation]

April 1994, Bombardier Eurorail SA used the MSO concerts to thank the cities of Cologne in Germany, and Vienna in Austria for the granting of major contracts. And in Brussels again Bombardier Eurorail SA used the opportunity of the MSO being in Belgium to gather together the partners in the shuttle-train cars project for the Chunnel.

Enfin, le succès des relations culturelles internationales repose sur un troisième principe. Selon ce principe, toute relation commerciale doit se réaliser et se maintenir dans le respect de trois conditions. La première, c'est de savoir comment donner. La deuxième, c'est de savoir comment recevoir et la troisième, c'est de savoir comment payer de retour.

Si l'on considère les activités diplomatiques du Canada dans la sphère culturelle, ces conditions s'appliquent ainsi: le Canada sait comment donner. Le danseur et chorégraphe Jean-Pierre Perreault grâce au programme culturel international du Canada, a pu faire une tournée européenne triomphale qui lui a valu une commande pour une oeuvre originale destinée au ballet Kulber de Suède.

Le Canada sait recevoir lorsqu'il accueille Rohinton Mistry originaire de Bombay, venu à Toronto à l'origine comme employé de banque. Peu après, il a posé sa candidature à un concours littéraire dont il a remporté le premier prix. Pour encourager ce talent littéraire adoptif, le Canada l'envoie assister à des conférences internationales d'écrivain. Rohinton Mistry devient écrivain à plein temps, gagne le «Commonwealth Writers' Award» voit ses livres publiés à Londres et à New York, et se taille une réputation internationale qui fait encore aujourd'hui la fierté du Canada.

Le Canada sait comment rendre lorsque l'artiste visuel Jeff Wall de Vancouver, Geneviève Cadieux de Montréal, ainsi que trois autres artistes de Toronto, connus sous le nom de General Idea, peuvent participer à la *Biennale* viennoise et à la *Documenta* de Kassel, en Allemagne, grâce à une subvention du programme culturel. Leur contribution à ces expositions mondiales d'art contemporain ont suscité l'admiration de plusieurs conservateurs de musée les plus respectés du monde, ce qui a ouvert la voie à l'entrée de leurs oeuvres dans les collections muséales étrangères.

There is also a tangible link, and I will end on that, Mr. Chairman, with which to measure international cultural activity.

Twenty-five percent of Toronto's Tafelmusik's activities are international in scope. Without access to that market, 30 musicians of Tafelmusik could not work 36 weeks a year.

The Montreal Symphony Orchestra has received \$850,000 in grants from the international cultural program over the last three years. Some will think it's a lot of money. But the Orchestra has managed to garner \$3.5 million in performance fees, in foreign currencies entering Canada, and in sponsorships which show to what extent you can measure cultural success and the leverage effect that you create that way.

• 0950

In conclusion, Mr. Chairman, I would say that when France and Germany as the heart of the European Union, signed that European Union Covenant, they formed at the same time ARTE, a cultural production television.

[Texte]

Les accords de paix et l'inauguration d'un train sous la Manche, cela ne se célèbre pas par fax, cela se célèbre par des gestes plus complets, par des poignées de main et par des découpages de rubans. On appelle cela donner du sens, donner de la culture. On dit que les pays qui n'ont pas de culture, meurent de froid. Avec le climat qui est le nôtre, le Canada est très mal placé pour en faire l'essai.

Il nous faut apprendre à donner, à recevoir, et à rendre. Je vous remercie, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, monsieur Spickler.

J'inviterai maintenant monsieur Thomas Wood, who is president of Mount Royal College in Calgary. Mr. Wood, the floor is yours.

Mr. Thomas Wood (President, Mount Royal College): Thank you. I'd like to begin by expressing my appreciation to the government and this committee for the review of foreign policy and an opportunity to present a few thoughts for your consideration.

Foreign policy in our time is inextricably linked with education and cultural enterprise. Our competitors recognize these linkages and their importance. Consequently, education and culture are used by them as instruments of foreign policy: to create economic and competitive advantage; to develop opportunities for trade and growth; to persuade and influence politically; to foster understanding and to improve relations. That is evident to anyone who deals with major competitive countries in higher education and in cultural activity.

We in Canada ignore or neglect these powerful instruments of foreign policy at our peril. Moreover, in a world of rapid and fundamental change—political, economic, technological, and social—education and culture assume even greater importance for how Canada acts and is perceived in the global arena. They will in ever larger measure determine whether we achieve our international goals.

I assume that the committee has heard extensive testimony concerning matters such as geo-politics, security, sovereignty, international development, and trade. Canada's colleges are very much involved in preparing Canadians to enter and develop work in the workforce. Colleges play a central role in economic development in our country.

As a college president, I wish in my opening remarks to focus on economic and human resource development as aspects of Canada's foreign policy and the role of education and training in economic and human resource development and the economic incentives for foreign affairs to adopt a leading role in coordinating and supporting the international dimensions of higher education and culture.

I argue that we are experiencing fundamental economic change, that in view of that change and the nature of the change, Canada's economic development and international competitiveness now depend far more on the skill levels of our workforce than on the traditional sources of competitive advantage, such as resources and capital. Canada is slipping competitively and therefore human resource development is a critical factor in our ability to develop and compete in a global

[Traduction]

Peace agreements and the opening of a new tunnel under the Channel are not hailed by faxes, they are celebrated through more concrete gestures, handshakes and ribbon-cutting. That makes it a meaningful, cultural event. It has been said that countries without a culture freeze to death. With a climate like ours, Canada is not in a very good position to test that out.

We must learn to give, receive and give back. Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Spickler.

I now give the floor to Mr. Thomas Wood, président du Mount Royal College à Calgary. Monsieur Wood, vous avez la parole.

M. Thomas Wood (président, Mount Royal College): Merci. Je commencerai par remercier le gouvernement et votre comité de procéder à cet examen de la politique étrangère et de me donner l'occasion de vous soumettre quelques réflexions.

La politique étrangère est de nos jours inextricablement liée à l'éducation et à la culture. Nos concurrents sont conscients de ces liens et de leur importance. Ils se servent donc de l'éducation et de la culture comme instruments de leur politique étrangère: pour prendre l'avantage économique et être plus concurrentiel; pour créer des débouchés commerciaux et des possibilités de croissance; pour exercer une influence politique; pour promouvoir la compréhension et pour améliorer les relations. C'est un fait évident pour quiconque a des rapports avec les grands pays concurrentiels dans le domaine de l'éducation supérieure et de la culture.

Au Canada, nous oublions ou nous négligeons à nos dépens ces puissants instruments de politique étrangère. En outre, dans un monde qui se transforme rapidement et radicalement sur le plan politique, économique, technologique et social, l'éducation et la culture sont encore plus déterminantes pour juger la façon dont le Canada agit et est perçu sur la scène mondiale. La réussite de nos objectifs internationaux va de plus en plus dépendre d'elle.

Le comité a probablement entendu parler en long et en large de géopolitique, de sécurité, de souveraineté, de développement international et de commerce. Les collèges du Canada contribuent énormément à préparer les Canadiens à entrer dans la population active. Les collèges jouent un rôle central dans le développement économique de notre pays.

En tant que président de collège, je voudrais dans mes remarques d'ouverture me concentrer sur le développement des ressources économiques et humaines en tant qu'élément de la politique étrangère du Canada et sur le rôle de l'éducation et de la formation dans le développement des ressources économiques et humaines ainsi que sur les raisons économiques qui devraient inciter les Affaires étrangères à prendre l'initiative de coordonner et d'appuyer les dimensions internationales de l'éducation supérieure et de la culture.

Nous sommes confrontés à des bouleversements économiques fondamentaux. Étant donné ces changements et leur nature, le développement économique et la compétitivité internationale du Canada dépendent maintenant beaucoup plus du niveau de compétence de notre main-d'œuvre que des éléments qui nous donnaient traditionnellement un avantage sur la concurrence, par exemple les ressources et le capital. Le Canada perd du terrain face à la concurrence et le développement des

[Text]

economy. Thus, education and training become indispensable instruments of economic development and competitive advantage for individuals, for businesses, and for governments.

In view of the nature of the new economy, it is imperative to internationalize our education and training in several ways. The nature of this new economy provides opportunity for further economic development through the export of education, training, and knowledge services. In view of the above points, the growing importance of education and training for Canada's foreign policy becomes evident. In the new economy, higher education and culture should play central, not peripheral, roles in Canada's foreign affairs.

• 0955

I'll develop just briefly that argument and some of the key points in it. Sometime in the early 1970s, Canada, along with other developed nations, moved out of an industrial economy, highly dependent on resources, into a different kind of economy. The nature of this has begun to emerge over the last 20 years.

According to economists, this new economy is by nature a knowledge- and service-based economy. It's changing very rapidly. It's highly volatile and competitive. It's global in nature. It's characterized by transnational corporations and businesses, and advanced technology that's highly developed. Competitive advantage, it's quite clear, in this new economy will accrue to those countries who do the best job of developing—that means educating and training—the full spectrum of their populations.

How is Canada doing competitively? I'm sure members of the committee are familiar with the rankings and ratings of the World Competitiveness Forum, the International Monetary Fund, and the OECD. From one year to the next in 1991 to 1992, Canada slipped five places in the IMF ratings. We must upgrade our competitive factors.

If Canada is to become economically more competitive, we must do a better job of preparing and developing ourselves. In particular, we must improve basic education, raise general educational and intellectual skills to unprecedented levels that are much higher than hitherto, do a better job of training for workplace entry and in development at our places of work, improve transition and mobility from school to the workplace and back to school, and develop new skills for the new economy against international standards and benchmarks.

Of all the new jobs created in this country from 1985 to the 2000, fully one out of two require 17 or more years of training or education, while two out of three require 13 or more years of education and training. Education, it's now quite clear, has replaced experience as the key factor in employability in the Canadian labour market in the 1990s. What do Canadian employers seek from their employees in the 1990s, and hence from graduates of our colleges and universities?

[Translation]

ressources humaines est donc un élément critique de notre aptitude à progresser et à être concurrentiels dans une économie mondiale. L'éducation et la formation sont donc des instruments indispensables du développement économique et de la capacité concurrentielle des particuliers, des entreprises et des gouvernements.

Étant donné la nature de la nouvelle économie, il est impératif d'internationaliser de plusieurs façons notre éducation et notre formation. La nouvelle économie nous donne l'occasion de faire des percées économiques en exportant de l'éducation, de la formation et des services de connaissances. Dans ces conditions, l'importance croissante de l'éducation et de la formation dans la politique étrangère du Canada devient évidente. Dans la nouvelle économie, l'éducation supérieure et la culture doivent jouer un rôle central et non marginal au cœur des Affaires étrangères du Canada.

Je vais brièvement développer cet argument et quelques-uns de ses éléments clés. Au début des années soixante-dix, le Canada comme d'autres pays développés, est passé d'une économie industrielle étroitement liée aux ressources à un autre type d'économie, dont la nature a commencé à se dégager au cours des 20 dernières années.

D'après les économistes, cette nouvelle économie est par nature axée sur les connaissances et les services. Elle évolue très rapidement. Elle est extrêmement fluctuante et concurrentielle. Elle a un caractère mondial. Elle se caractérise par des sociétés et des entreprises transnationales et une technologie de pointe extrêmement poussée. Il est clair dans ce nouveau contexte que ce sont les pays qui sauront le mieux développer, c'est-à-dire éduquer et former tout l'éventail de leur population qui prendront l'avantage sur leurs concurrents.

Comment se place le Canada face à ses concurrents? Les membres du Comité sont certainement au courant des classements établis par le World Competitiveness Forum, le Fonds monétaire international et l'OCDE. En un an, de 1991 à 1992, le Canada a perdu cinq places dans le classement du FMI. Nous devons améliorer notre compétitivité.

Pour devenir plus compétitifs, nous avons besoin de mieux nous préparer et de mieux nous développer. Nous devons, notamment améliorer l'éducation fondamentale, amener à un niveau d'éducation général et la compétence intellectuelle à un niveau bien supérieur à ce que nous avons connu jusqu'à présent. Nous devons mieux former les gens à entrer dans la population active et mieux aménager les lieux de travail, améliorer la transition et la mobilité entre l'école et le travail et inversement, et élaborer de nouvelles compétences en fonction des normes et des repères internationaux de la nouvelle économie.

Un sur deux des nouveaux emplois créés au Canada entre 1985 et l'an 2000 exige 17 ans ou plus de formation ou d'éducation, et deux sur trois exigent 13 ans ou plus d'éducation ou de formation. Il est maintenant évident que l'éducation a remplacé l'expérience comme facteur clé d'employabilité sur le marché du travail canadien au cours des années quatre-vingt-dix. Que recherchent les employeurs canadiens chez leurs employés des années quatre-vingt-dix et par conséquent les diplômés de nos collèges et universités?

[Texte]

I submit for your information a recent study by the Conference Board of Canada conducted with 28 Canadian corporations. It's called "An Employability Skills Profile". In addition to the traditional occupational skills for entry into the workplace, they identify three new categories of skills that are required in order for Canada's businesses to thrive in the 1990s: academic skills, personal management skills, and teamwork skills. What's interesting about these skills is that several of them require what I will describe as international learning. By that, I mean the experience of other cultures, knowledge of other languages, and sensitivity to and understanding of cultural, political, economic and social differences, and indeed diversity.

We will do a better job of Canadian human resource development if—I'm tempted to claim "only if"—we provide our faculty and students, employees, and Canadians generally with international learning opportunities both at home and abroad.

Educational institutions across the spectrum are attempting to do that in a wide variety of ways. The movement of people and ideas is critical to all of them. Technology is obviously important in this regard. Global telecommunication networks, computers, and other technological advances enable the flow of information and ideas and increasingly affordable communication.

However, personal experience or firsthand, face-to-face contact are their own forms of learning. It is one thing to read Malthus and Ehrlich. It is another thing altogether to experience the quiddity of countries facing enormous population pressures or the consequences thereof.

It is one thing to watch the latest reports from the Gaza Strip on the evening news. It is quite another, as I'm assured by instructors at our college, to be there to experience life and to work with those people. We have a rehabilitation services program in the Gaza Strip that has been very successful for the last several years.

It is important to provide for academic mobility for our faculty and students if we are to develop our own people and our share of a highly competitive global economy.

• 1000

I want to say just a quick word about the export of education, training and knowledge services. The new economy has been characterized by several economists as a knowledge economy. In this economy, some of the traditional sectors such as resources, industry and agriculture have either not grown or are shrinking. The service sector of the economy has, by contrast, experienced remarkable growth. Moreover, this sector is changing very rapidly. It's not merely a matter of flipping hamburgers and waiting tables. Increasingly, it comprehends a vast array of knowledge services such as financial, legal, business, consulting, and education and training themselves.

[Traduction]

J'attire votre attention sur une récente étude du Conference Board du Canada réalisée auprès de 28 entreprises canadiennes, et intitulée «Le profil des compétences relatives à l'employabilité». Outre les compétences traditionnelles requises pour entrer sur le marché du travail, on dégage trois nouvelles catégories de compétence dont les entreprises canadiennes ont besoin pour prospérer au cours des années quatre-vingt-dix: les compétences universitaires, en matière de la gestion du personnel et sur le plan du travail d'équipe. Ce qui est intéressant dans ces compétences, c'est que plusieurs d'entre elles nécessitent ce que j'appellerais un apprentissage international. Je veux parler de l'expérience d'autres cultures, de la connaissance d'autres langues et de la sensibilité et de l'ouverture aux différences culturelles, politiques, économiques et sociales et en fait à la diversité.

Nous exploiterons mieux les ressources humaines canadiennes si—je suis tenté de dire «seulement si»—nous donnons à nos enseignants et à nos étudiants, à nos salariés et aux Canadiens en général des possibilités d'apprentissage international aussi bien sur le plan intérieur qu'à l'étranger.

Les établissements d'enseignement dans leur ensemble essayent de le faire de diverses façons. Ils accordent une importance fondamentale au mouvement des personnes et des idées. La technologie est évidemment importante à cet égard. Les réseaux mondiaux de télécommunication, les ordinateurs et autres progrès technologiques permettent la circulation des informations et des idées et rendent les communications de plus en plus économiques.

Toutefois, l'expérience personnelle ou directe, le contact face à face sont aussi des formes d'apprentissage. C'est une chose de lire Malthus et Ehrlich. C'en est une autre de connaître les tiraillements de pays confrontés à d'énormes pressions démographiques et à leurs conséquences.

C'est une chose de regarder aux informations télévisées du soir les derniers reportages sur la bande de Gaza. C'en est une autre, comme le disent les enseignants de notre collège, de partager sur place la vie de ces gens-là. Nous menons avec succès depuis plusieurs années un programme de services de remise en état dans la bande de Gaza.

Il est important de garantir la mobilité de nos enseignants et de nos étudiants si nous voulons avoir notre part d'une économie mondiale extrêmement compétitive.

J'aimerais vous dire quelques mots sur l'exportation de services d'éducation, de formation et de connaissances. Plusieurs économistes qualifient la nouvelle économie d'économie de connaissances ou du savoir. Dans cette économie, certains secteurs traditionnels tel que les ressources, l'industrie et l'agriculture n'ont pas progressé ou sont même en régression. En revanche, le secteur des services progresse de façon remarquable. En outre, il évolue très rapidement. Il ne s'agit pas simplement de faire griller des hamburgers et de servir des clients de restaurant. Il s'agit de plus en plus d'un vaste éventail de services à base de connaissances dans le domaine des finances, du droit, des affaires, de la consultation et de l'éducation et de la formation elle-même.

[Text]

In a knowledge economy where the skills of people are critical to economic development and competitive advantage, the means whereby people learn and acquire skills become themselves marketable products and services that developed and developing nations are willing to pay for. Where you can't sell oil or gas, you may be able to sell oil and gas industry expertise. Where you can no longer sell computers, you might be able to sell software. Where you can't sell software, you might be able to sell expertise, management, operational and consulting services, as several major computer manufacturers are discovering, witness IBM.

With respect to both human resource development of Canadians and others, and the export of education training and knowledge services, by helping others we help ourselves.

I want to conclude by identifying some problems. Permit me at this point to be anecdotal. Four years ago I visited with representatives of all Alberta colleges' Southeast Asian countries in order to explore the feasibility of exporting educational and training services. Hitherto, our colleges had conducted international education as lone rangers. We thought our cooperation in this venture was a great leap forward. We went together and travelled to Hong Kong, Taiwan, Indonesia, Singapore, Malaysia and Thailand.

When we arrived near the end of our trip in Kuala Lumpur we were briefed and we examined the arrangements for our visit. They seemed to be very impressive. Several meetings had been arranged and government officials, educators, and influential businessmen were present.

Our next day would start with approximately 100 people invited for initial presentations from the Alberta delegation. The next morning, as I was getting ready to go down to those meetings in a large hotel in Kuala Lumpur, I opened the national newspaper to a two-page centre spread. It said the Government of Australia invites all Malaysians to examine the offerings of their educational institutions, universities, colleges and institutes of technology. They were sponsoring a three-week tour through all of Malaysia—all of the major cities and towns—exhibiting, in effect, education and training opportunities for Malaysians in Australia, and I might add at very reasonable cost. This was coordinated and advertised nationally by the Government of Australia. I was crushed.

The next day I met with the head of the only think tank in Malaysia, Noordin Sopiee, whom I'd met at a Southeast Asian round table when we were mutual participants. We had a long discussion. At the end of it, Noordin said to me, "You know, we like the Canadians. We would much rather do business with the Canadians than with the Australians, or with the Americans, but where are they, Thomas, where are they?" He asked me this with a smile.

[Translation]

Dans une économie du savoir où les compétences des individus sont vitales pour le développement économique et l'acquisition d'une place concurrentielle, les moyens d'apprendre et d'acquérir des compétences deviennent eux-mêmes des produits et services commercialisables que les autres pays, développés ou en développement sont prêts à acheter. Là où vous ne pouvez pas vendre de pétrole ou de gaz, vous pouvez très bien vendre des connaissances spécialisées dans l'industrie du pétrole et du gaz. Là où vous ne pouvez plus vendre d'ordinateurs, vous pourrez peut-être vendre du logiciel. Là où vous ne pouvez pas vendre du logiciel, vous allez peut-être pouvoir vendre des services d'experts-conseils, de gestion, des services opérationnels et de consultation, comme sont en train de le découvrir plusieurs grands fabricants d'ordinateurs, témoin IBM.

En matière de développement des ressources humaines au Canada et ailleurs, et d'exportation de services de formation et de connaissances, nous nous rendons service en rendant service aux autres.

Je conclurai en dégagant quelques problèmes. Permettez-moi ici une petite anecdote. Il y a quatre ans, je suis allé avec des représentants des collèges de l'Alberta en tournée dans des pays d'Asie du sud-est pour voir si nous pouvions y exporter des services d'enseignement et de formation. Jusque là, nos collèges avaient mené en solitaire leurs efforts d'éducation internationale. Nous sommes donc partis ensemble à Hong Kong, à Taïwan, en Indonésie, à Singapour, en Malaisie et en Thaïlande.

Vers la fin de notre voyage à Kuala Lumpur, nous avons eu une séance d'information et nous avons examiné les dispositions prises pour notre visite. Elles avaient l'air impressionnantes. On avait prévu plusieurs rencontres et des hauts-fonctionnaires du gouvernement, des éducateurs et des hommes d'affaires influant étaient présents.

Le lendemain, une centaine de personnes étaient invitées pour les exposés initiaux de la délégation de l'Alberta. Le lendemain donc, alors que je préparais à me rendre à l'une de ces réunions dans un grand hôtel de Kuala Lumpur, j'ai ouvert le journal national dont la double page centrale était occupée par une annonce. C'était une annonce du gouvernement australien qui invitait tous les malaysiens à prendre connaissance de ce que leur proposait les établissements d'enseignement, les universités, les collèges et les instituts de technologie de l'Australie. Les australiens parrainaient une mission qui effectuait un voyage de trois semaines dans toutes les grandes villes de Malaisie pour y informer les habitants locaux de toutes les possibilités d'éducation et de formation qu'ils pouvaient trouver en Australie, à un coût d'ailleurs très raisonnable. C'était le gouvernement de l'Australie qui assurait la coordination et la publicité à l'échelle nationale. J'en suis resté atterré.

Le lendemain, j'ai rencontré le dirigeant du seul groupe de réflexion de Malaisie, Nordom So Phe, que j'avais rencontré lors d'une table ronde sur l'Asie du sud-est à laquelle nous participions tous les deux. Nous avons eu une longue discussion. À la fin, il m'a dit: «vous savez, nous aimons bien les Canadiens. Nous préférons nettement faire affaires avec eux plutôt qu'avec les Australiens ou les Américains, mais où sont-ils, Thomas, où sont-ils?» Il me l'a dit avec un sourire.

[Texte]

I submit for your consideration that we lack vision, leadership, coordination, coherence, support and infrastructure when you measure our efforts against those of other countries in a highly competitive global market in which education and training themselves are important commodities.

I urge you, as a committee, to give full consideration to submissions that have been made to you by the Association of Canadian Community Colleges, the Association of Universities and Colleges, and the Canadian Bureau of International Education. Consequently, in summary, education and training constitute, I believe, rich and significant policy sources for the governments of Canada and its provinces. Colleges and universities are potentially powerful strategic partners for the government in its conduct of foreign affairs and in pursuit of two of its most important goals, jobs for Canadians and economic well-being in a global economy. We need your help if we are to do our job properly, and I think you will need ours if Canada is to thrive. Thank you.

[Traduction]

Je crois que nous manquons de vision, de leadership, de coordination, de cohérence, d'appui et d'infrastructure si nous songeons à ce que font d'autres pays dans un marché mondial extrêmement compétitif où l'éducation et la formation sont des denrées importantes.

Je recommande donc vivement à votre Comité de tenir pleinement compte des mémoires qui vous ont été soumis par l'Association des collèges communautaires du Canada, l'Association des universités et collèges et le Bureau canadien de l'éducation internationale. Par conséquent, en résumé, l'éducation et la formation constituent à mon avis de riches et importantes sources de politique pour les gouvernements du Canada et de ses provinces. Les collèges et universités peuvent être de puissants partenaires stratégiques du gouvernement pour la gestion de ses affaires étrangères et la réalisation de ses objectifs les plus importants, des emplois pour les Canadiens et le bien-être économique dans une économie mondiale. Nous avons besoin de votre aide pour faire notre travail convenablement, et je crois que vous aurez besoin du nôtre pour faire prospérer le Canada. Merci.

• 1005

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Wood.

Now I will ask Ann Medina, an experienced, respected member of the fourth estate, to come forward. Madame Medina, the floor is yours.

Ms Ann Medina (Canadian Broadcasting Corporation): Thank you. I must say we were not sure when you were going to call upon us, and every time a new name. . . Is this going to be my turn or. . . ?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I learned that from watching TV.

Ms Medina: Touché.

Mr. Chairman, Mr. MacEachen, members of the committee, I want to thank you for scheduling this round table on culture and education. As you will see, I believe that it belongs even more today than ever before precisely in the arena of foreign policy. This is not a traditional role I feel comfortable with. I think there are times right now when I would prefer to be somewhere else, but let me give this a try.

I would like to make two observations that will echo through some of what I'm going to be saying. One is that I think we have all seen the unique role that Canada has made for itself in the world in terms of peacemaking. And whatever one thinks or doesn't think about the UN, what it's doing and whether it's successful, Canada has certainly demonstrated its ability to play a unique role in that arena. This is probably because it is perceived as being kind of independent or, in Frank Griffiths' words, an autonomous country that does not have the same agenda perhaps as others—it is fair. You know the whole description better than I.

Right now we are seeing the headline news with General Dallaire in Rwanda. We saw prior to that General MacKenzie in Sarajevo. This is reinforcing this view all around the world, when eyes are glued on what is happening in these areas, of what Canada is. That is in a sense part of our culture, part of how the world perceives us.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Wood.

Je vais maintenant demander à Ann Medina, membre respecté et chevronné de la presse, de s'avancer. Madame Medina, vous avez la parole.

Mme Ann Medina (Société Radio-Canada): Merci. Je dois dire que nous ne savions pas trop quand vous alliez nous donner la parole et à chaque fois que vous appelez quelqu'un de nouveau. . . Est-ce que cela va être mon tour ou. . . ?

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai appris à faire cela en regardant la télévision.

Mme Medina: Touché.

Monsieur le président, monsieur MacEachen, mesdames et messieurs les membres du comité, je vous remercie de tenir cette table ronde sur la culture et l'éducation. Comme vous le constaterez, je crois qu'elles ont toutes deux plus que jamais leur place dans le domaine de la politique étrangère. Je ne suis généralement pas très à l'aise dans ce genre de rôle. Il y a des moments où je préférerais être ailleurs, mais je vais essayer.

Je commencerai par deux remarques qui reviendront au fil de mon exposé. D'une part, nous avons tous été témoins de la place originale que s'est taillée le Canada à l'échelle mondiale dans son rôle d'artisan de la paix. Quoi que l'on pense des Nations unies, de ce qu'elles font et de leur mérite, il est certain que le Canada a su montrer qu'il pouvait jouer un rôle bien spécifique dans ce domaine. C'est probablement parce qu'il est perçu comme une sorte de pays indépendant ou, pour reprendre l'expression de Frank Griffiths, un pays autonome qui n'a peut-être pas le même programme que d'autres, un pays équitable. Vous connaissez mieux que moi le tableau.

Actuellement, nous faisons les manchettes avec le général Dallaire au Rwanda. Avant cela, c'était le général MacKenzie à Sarajevo. Tout cela renforce cette vision du Canada dans le monde entier, où les gens sont collés à la télévision pour voir ce qui se passe dans ces régions. Cela fait en quelque sorte partie de notre culture, de la perception que les autres pays ont de nous.

[Text]

My second observation: There was this program, I think it was called *The Journal*. We would do documentaries on it. They were bought up and run almost without question by BBC *Newsnight* and PBS's *MacNeil-Lehrer Report*. When we were doing these documentaries, we weren't saying I'm going to be Canadian, I'm going to make this Canadian. We didn't even look for Canadian angles most of the time. We just did it.

We were positioned for some of the same reasons that Canada has established its role as a peacekeeper. We were positioned in a way that our reports had a credibility. We were not seen to have IOUs. We were not seen to have certain agendas that perhaps the U.S. or the British were seen to have. In news, just like in wars, and I will argue in other forms of programming, people sense agenda. I think there are many of us here who are now seeing a bit of a backlash against some of what is perceived as being U.S. imperialism, U.S. cultural imperialism. So I put those two little points aside. They will pop up again.

We are talking here in addition to education about culture. I hear phrases like "enriching our identity", "developing our cultural gifts, cultural pride", and I say to myself, what do they mean? There's part of me that agrees with British Foreign Secretary Douglas Hurd, who said that the word "culture" suggests a tied-up package separate from the rest of life. It also, though, suggests something that maybe isn't as necessary, especially in fiscally tight times, as medical and educational matters, job programs, bringing down the deficit, etc.

But we know that culture and identity do have a reality in this life, so maybe it's a matter of words and vocabulary. If we say cultural affairs, and many papers seem to use that phrase, it sounds as if you put money into it and it just sort of sits there. In a sense, that is what some people are saying when they say that we must preserve our culture here in Canada, period.

I am saying that was maybe a nice concept in this past century, but to just worry about our culture within our borders in the 21st century, I don't have to tell you about satellites, fibre optics, and shifting psychological borders. With the risk of overstating an argument, I would suggest that we don't even think about it because it's not an option. We won't be able to afford it. The technological realities will say it's impossible anyway. I'm saying that culture here in Canada can only survive if it's coupled with what's happening in the world.

At that point, you still ask what is meant by culture. If I mention, however, the electronics and telecommunications industries, people's ears perk up. They sit up and take notice because these are seen as not being in a world separate from the rest of life. They are part of life.

[Translation]

Ma seconde remarque concerne une émission, intitulée je crois *The Journal*, dans le cadre de laquelle nous réalisions des documentaires. Ces documentaires nous étaient achetés et étaient rediffusés pratiquement sans questions par la BBC pour *Newsnight* et PBS pour le *MacNeil-Lehrer Report*. Quand nous réalisions ces documentaires, nous ne cherchions pas à faire quelque chose de canadien. La plupart du temps, nous ne cherchions même pas à trouver des angles canadiens. Nous les faisions, tout simplement.

Le statut que nous avions acquis était un peu le même que celui que le Canada a dans son rôle de maintien de la paix. Nos rapports étaient crédibles. Nous ne donnions pas l'impression d'être téléguidés. Nous ne donnions pas l'impression d'avoir un programme bien particulier comme les Américains ou les Britanniques par exemple. Dans les informations comme dans les guerres, et je crois dans d'autres formes de programmation les gens sentent un dessein. Beaucoup d'entre nous voient maintenant se manifester une espèce de réaction contre ce que l'on considère comme une forme d'impérialisme culturel américain. Voilà donc pour ces deux petites remarques, qui vont revenir au fil de mon exposé.

Nous parlons ici non seulement d'éducation, mais de culture. J'entends des formules comme «enrichir notre identité» «développer nos dons culturels, notre orgueil culturel», et je me demande ce que cela peut bien vouloir dire. Quelque part au fond de moi, je suis d'accord avec le secrétaire britannique aux Affaires étrangères, Douglas Hurd, qui disait que le mot «culture» évoque un domaine distinct du reste de la vie. Toutefois, il évoque aussi quelque chose qui n'est peut-être pas aussi indispensable surtout en période de restrictions financières, que la santé, l'éducation, l'emploi, la réduction du déficit, etc.

• 1010

Nous savons pourtant que la culture et l'identité existent concrètement dans notre existence, et il s'agit donc peut-être d'une question de mots et de vocabulaire. Si l'on parle d'affaires culturelles, et de nombreux journaux utilisent cette expression, on a l'impression qu'il s'agit d'une espèce d'entité que l'on alimente financièrement. En un sens, c'est ce que veulent dire certaines personnes quand elles disent qu'il faut préserver notre culture ici au Canada, point à la ligne.

Tout ceci était peut-être très joli au siècle dernier, mais quand on parle de notre culture à l'aube du XXI^e siècle, je n'ai pas besoin de vous parler de l'existence des satellites, des fibres optiques et du déplacement des frontières psychologiques. A risque d'exagérer, je dirais même que nous n'y pensons même plus car ce n'est même plus un choix possible. Nous n'allons plus avoir les moyens d'avoir cette culture refermée sur elle-même. De toute façon, ce sera impossible à cause de la réalité technologique. J'estime que la culture du Canada ne peut survivre qu'en étant branchée sur le reste du monde.

À ce stade, vous vous demandez encore ce qu'on entend par culture. Toutefois, si je parle d'électronique et d'industrie de télécommunications, les gens commencent à dresser l'oreille. Ils se redressent et font attention car il ne s'agit plus de quelque chose de coupé du reste de la vie. Ce sont des choses qui font partie de la vie.

[Texte]

[Traduction]

So we can say cultural industries and without further ado go forward and do like we did at *The Journal*, not asking whether it is Canadian, whether it is culture, or whether it is identity, but doing what we know and what we instinctively do, and the world has already shown it respects and recognizes it. That is fine.

But if we talk about cultural industries, how are we going to finance them and how are we going to get what we need to help us keep our culture here? What are we going to do out there that is going to reflect back here? Marketing and distribution—that means to the world. That means trade. That means exports.

I am talking about a foreign policy that pushes, for example, for a distribution system where we can get the financial benefits from distributing our films, our books, and our magazines here in Canada, which can be poured back into our Canadian culture. That may mean, as we know, taking on the U.S. minister of culture, Jack Valenti.

That means a foreign policy that is aggressively pushing our cultural industries abroad in the same way that it pushes through telecommunications, subways, etc., with export development money. It means a foreign policy that shows us off, that says "Aren't we great? Look at what we're doing. Look how good it is. Come on, don't you want some of it too?"

If we can succeed, our pay-off is twofold. We will be players in a new world economy that does emphasize information and does emphasize entertainment and music—the software, if you will. Secondly, we will be helping to protect our own identity by being able to finance it and thus keep it going.

But can we do it? We go back to my point about Canada's unique position and how that offers us opportunities right now, in the same way that other countries said that they were interested in *The Journal* because it had a different perspective.

Look right now at the success of a little company called Rhombus Media, which, believe it or not, does programming on the arts in Canada. Countries all over the world are gobbling up their documentaries and programs. That is the same company that put out 32 *Short Films about Glenn Gould* and that is now making megabucks in New York for a film with a mini-budget.

We succeed best if we are not copycatting the United States and are doing things based upon our own strengths. That, if you will, is our competitive edge: not to be a copycat, but to be putting forth the kinds of things that are basically us and not thinking about whether it's Canadian.

Nous pouvons donc parler des industries culturelles et avancer sans autre forme de procès comme nous l'avons fait au *The Journal* sans nous demander si c'est canadien, si c'est de la culture ou si c'est de l'identité, mais en faisant simplement ce que nous savons et ce que nous faisons instinctivement, et qui est déjà respecté et reconnu par le monde entier. C'est très bien.

Toutefois, si nous parlons d'industries culturelles, comment allons-nous les financer et comment allons-nous avoir ce qu'il nous faut pour préserver notre culture ici? Qu'allons-nous faire à l'étranger qui se reflètera ici? La commercialisation et la distribution, cela veut dire quelque chose dans le monde, c'est synonyme de commerce, d'exportations.

Je parle d'une politique étrangère favorisant par exemple un régime de distribution qui nous permettra de retirer des avantages financiers de la distribution de nos films, de nos livres et de nos revues, avantages qui pourront être reversés dans notre culture canadienne. Cela peut nous amener, comme nous le savons, à nous opposer au ministre américain de la culture, Jack Valenti.

Cela signifie une politique étrangère assurant agressivement la promotion de nos industries culturelles à l'étranger comme elle assure la promotion des télécommunications, des métros, etc. grâce à un financement des exportations. Cela signifie aussi une politique étrangère qui nous met en valeur, qui dit aux gens: «Regardez, nous sommes formidables. Regardez ce que nous faisons. Voyez comme c'est superbe. Vous n'en voulez pas, vous aussi?»

Si nous réussissons, l'entreprise sera doublement payante. Nous serons parmi les partenaires d'une nouvelle économie mondiale qui insiste sur l'information, les variétés et la musique—le logiciel, si vous voulez. Deuxièmement, nous contribuerons à protéger notre propre identité en ayant les moyens de la financer et donc de la préserver.

Mais pouvons-nous le faire? Ceci nous ramène à ce que je disais à propos de la situation originale du Canada qui nous ouvre actuellement des débouchés, comme *The Journal* en a trouvé dans d'autres pays parce que cette mission offrait une perspective différente.

Prenez le succès d'une petite entreprise appelé Rhombus Media qui, croyez-le ou non, réalise des émissions sur les arts au Canada. Ces documentaires et ces émissions se vendent comme des petits pains dans le monde entier. Cette entreprise qui a réalisé 32 *courts métrages sur Glenn Gould* et qui récolte une véritable fortune maintenant à New York grâce à un film réalisé avec un mini budget.

C'est quand nous ne cherchons pas à imiter servilement les États-Unis et que nous faisons les choses en nous servant de nos points forts que nous réussissons le mieux. Notre avantage, si vous voulez, est de ne pas jouer les copies conformes mais d'utiliser nos atouts sans nous demander s'ils sont ou non canadiens.

• 1015

Of course right now I'm looking at the clock, so I'm making some fast edits.

Given all this, if we start talking about exports, are there real export possibilities?

Je vois l'heure qui tourne et j'abrége au maximum.

C'est dans ce contexte qu'il faut nous demander s'il existe véritablement des possibilités d'exportation.

[Text]

I picked up, as many of you might have, a whole issue of *The Toronto Star*: "Our Future"—meaning Toronto's—"in 2010", in the business section, not the entertainment section. The entertainment business is one of the biggest future growth areas for Toronto and for Ontario.

We hear all about communication highways and all these kinds of things—satellites, 500-channel universes. What do you think is going to run on it? That it's going to be just division managers talking to other division managers, or stock prices? They need content and they need quality.

Canadians, there are incredible opportunities for us to provide some of that programming, which feels different and looks different from that of the United States. That is our competitive edge, and we can make a difference.

One final point. In your summary of issues the question is asked, is it possible in a multicultural country and a so-called borderless world for government effectively to define—I would hope to communicate a country's definition—and project abroad Canada's cultural identity?

I say it is possible that we shall even have this cultural identity only if we start worrying and concentrating our efforts on communicating it out there, on creating it as a cultural industry, not as something that sort of sits there and we appreciate it and we love it but it's not alive.

We are in a multicultural country. We are unique with our ties to Britain, France, and China. With the new immigrants coming in, we have even more contacts. We have a potential in the whole export and trade area of making a difference and having that foreign policy point of view make all the difference of why we will have a culture here in Canada with our identity.

Thank you very much. I'm sorry that I was a little bit over time.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Ms Medina.

Now we have Mr. Douglas Wright, past president of the University of Waterloo.

Mr. Douglas Wright (University of Waterloo): Mr. Chairman, Mr. MacEachen, and members of the committee, first let me thank you for the privilege of being here with you this morning to participate in this discussion.

I certainly will not bore you by trying to repeat any of the things that my colleagues here have said. I agree with virtually all that they have said. However, I would like to elaborate on a couple of points and then use a couple of illustrations to support that.

Mr. Chairman, in your opening comments you spoke first of the transformation of our economic reality. That's an extraordinarily recent phenomenon. Until the end of the 1970s, it was common opinion in this city and across the country that we could sustain our prosperity indefinitely off the riches of our natural resources. We now see that this is no longer the case.

It's my view that our foreign policy—and, for that matter, many of our domestic policies—has not yet been transformed to reflect that new reality. What the others on the panel have been saying this morning is that a proper expression of foreign policy

[Translation]

Comme beaucoup d'entre vous peut-être, j'ai lu avec intérêt un long reportage intitulé: «Our Future»—c'est-à-dire celui de Toronto—«in 2010» (notre monde en 2010) dans le cahier affaires du *Toronto Star* et non pas dans le cahier arts et spectacle. L'industrie de l'art et du spectacle est un des secteurs de croissance le plus prometteur pour Toronto et pour l'Ontario.

Nous entendons tous parler de ces autoroutes de l'informatique de toutes ces nouvelles voies de communication, de ces satellites, de ces univers à 500 canaux. Qui les empruntera d'après vous? Les directeurs de services qui voudront parler à d'autres directeurs de services, ou seront-elles le véhicule de la Bourse de demain? Il faudra assurer leur contenu et leur qualité.

C'est l'occasion ou jamais de concevoir des logiciels qui nous démarquent vraiment des États-Unis. C'est sur ce plan là que nous pouvons faire la différence et que nous avons une avance.

Enfin, dans votre document d'information, vous posez entre autres la question suivante: Est-il possible au gouvernement d'un pays multiculturel évoluant dans un monde sans frontières de définir clairement—et de s'en faire le reflet fidèle à l'étranger, j'espère—l'identité culturelle du Canada?

À mon avis, c'est possible, à condition de multiplier les efforts de communication de cette identité culturelle, à condition d'en faire une industrie et non pas simplement de la tenir pour acquise, aimée et appréciée mais sans véritable intérêt.

Nous vivons dans un pays multiculturel. Nos liens avec la Grande-Bretagne, la France et la Chine nous rendent uniques. Les nouveaux venus amplifient encore tous ces contacts. En matière de commerce et d'exportation nous avons des atouts susceptibles de faire la différence et il faut que notre politique étrangère renforce notre identité culturelle.

Merci beaucoup. Je m'excuse d'avoir un peu débordé.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Medina.

Nous entendrons maintenant M. Douglas Wright, ancien président de l'Université de Waterloo.

M. Douglas Wright (Université de Waterloo): Monsieur le président, monsieur MacEachen, mesdames et messieurs les membres du comité, permettez-moi de commencer par vous remercier de l'honneur d'avoir été invité à participer à cette discussion.

Je ne vous ennuierais pas en répétant certains des propos déjà tenus par mes collègues. Je suis pratiquement d'accord avec tout ce qu'ils vous ont dit. Cependant, j'aimerais insister sur une ou deux petites choses que j'illustrerai ensuite par des exemples.

Monsieur le président, dans votre prologue vous avez commencé par parler de la transformation de notre réalité économique. C'est un phénomène extraordinairement récent. Jusqu'à la fin des années 1970, selon l'opinion courante dans cette ville et dans tout le pays, n'y avait pas de raison de croire que les richesses de nos ressources naturelles ne puissent continuer à alimenter indéfiniment notre prospérité. Nous constatons aujourd'hui que ce n'est plus vrai.

J'estime que notre politique étrangère—pas plus d'ailleurs que nombre de nos politiques intérieures—ne s'est toujours adaptée à cette nouvelle réalité. Mes collègues vous ont parlé de la nécessité dans cette politique étrangère de conférer in

[Texte]

[Traduction]

would give great weight to the role of human resources, intellectual capital, culture, all manifestations of human achievement, as essential factors in the expression of Canada's interests abroad and domestically. There is an essential role for the Government of Canada in this national effort.

Education is constitutionally a provincial responsibility, but it remains that many of the challenges we face will not competently be achieved by the provinces. It is interesting to note that the provincial governments, through their Council of Ministers of Education, have now, virtually for the first time since the creation of that organization, indicated their willingness to discuss with the federal government opportunities for achieving a harmonization of policy efforts in these domains. This is very valuable, but there is an extraordinary need for the federal government to play a leadership role in these matters.

• 1020

The reality is, as Tom Wood suggested, our competitive advantage is based upon our people, and the achievements of our people determine the potential for people as individuals and for the society as a whole. Our universities are the most important source of new knowledge in science and technology, and for that matter in the humanities, to sustain the competitive edge that Canada so desperately needs. But our policies have not traditionally reflected those perceptions.

Let me turn first to the matter that the chairman noted in the introduction. I've been engaged now for some two years as the chair for a Canadian panel dealing with trilateral discussions on higher education and research among the NAFTA countries. This is not formally part of the NAFTA process, but has been associated with it. There has been an extraordinary outpouring of interest in this country, in the U.S. and in Mexico, notwithstanding the great disparities in development or in scale among the three countries. We have worked very hard for two years to find ways in which our institutions of higher education could cooperate in ways in which all would contribute and all would benefit, not simply transfers as in traditional aid programs. We think we've found a number of these and we're actively promoting them.

I should note parenthetically that this process has not concluded, but the Mexican government has supported initiatives based in Mexico very generously. The U.S. government has similarly been generous in its support. Canada has not yet been able to match the efforts of the U.S. and Mexican governments, and it's a matter of some embarrassment to those of us involved in this work to say that.

Let me go on and mention briefly another manifestation, and I have a short note I would distribute for members of the committee. This is very different in character and yet really very similar. Canadian achievement depends upon the development of the potential of our own young people. We pioneered a few years ago a program in cooperation with three other universities in Canada—the University of Sherbrooke, Simon Fraser and Victoria universities in B.C.—with the University of Waterloo to provide opportunities for students in our cooperative education programs to gain experience in Japan. This, for undergraduates to go abroad, is unprecedented.

rôle accru aux ressources humaines, au capital intellectuel, à la culture, à toutes les manifestations de réalisations humaines, facteurs essentiels de l'expression des intérêts du Canada à l'étranger et sur son sol. Dans la perspective de cet effort national le gouvernement du Canada a un rôle essentiel à jouer.

L'éducation, constitutionnellement, est une responsabilité provinciale mais les provinces ne pourront pas relever seules nombre des défis de demain. Il est intéressant de noter que les gouvernements provinciaux par l'intermédiaire de leur conseil des ministres de l'éducation ont pour la première fois pratiquement depuis la création de cette organisme, manifesté leur volonté de discuter avec le gouvernement fédéral des moyens d'harmoniser les efforts dans ces domaines. C'est tout à fait digne d'intérêt mais il est indispensable que le gouvernement fédéral joue un rôle de premier plan dans ce domaine.

Comme Tom Wood l'a suggéré, nos atouts, ce sont nos concitoyens et la réussite de certains est déterminante pour les autres et pour l'ensemble de notre société. Nos universités sont la source la plus importante de connaissances nouvelles en sciences et en technologie et, bien entendu, en sciences humaines, indispensables au Canada s'il veut rester compétitif. Malheureusement, nos programmes historiquement ne reflètent pas ces perceptions.

Permettez-moi de vous parler pour commencer de la question évoquée par le président dans son introduction. Cela fait maintenant près de deux ans que je suis le président d'un panel canadien participant à des discussions trilatérales portant sur la recherche et les études supérieures dans les pays de l'ALÉNA. Ce n'est pas une composante formelle de l'ALÉNA mais une composante associée. L'intérêt manifesté par notre pays, les États-Unis et le Mexique est extraordinaire malgré les disparités énormes de développement ou d'échelle entre ces trois pays. Cela fait deux ans que nous nous efforçons de trouver les moyens de faire coopérer, c'est-à-dire partager aussi bien les recherches que les résultats et non pas simplement ces derniers comme dans les programmes d'aide traditionnels, nos établissements d'études supérieures. Nous pensons en avoir trouvé un certain nombre que nous poussons activement.

Je devrais ajouter entre parenthèses que malgré que ces efforts n'aient pas encore abouti, le gouvernement mexicain n'a pas hésité à appuyer très généreusement les initiatives prises dans ce pays. Le gouvernement américain est tout aussi généreux. Malheureusement on ne peut pas dire autant du Canada et nous n'en sommes pas très fiers.

Permettez-moi de vous citer brièvement un autre exemple puis j'aurai une petite note à vous distribuer. Il est d'une nature très différente et pourtant très analogue en vérité. De l'exploitation du potentiel de nos jeunes dépend la réussite du Canada. Il y a quelques années notre université, l'université de Waterloo, a lancé en coopération avec trois autres universités canadiennes—Sherbrooke, Simon Fraser et Victoria en Colombie-Britannique—un programme d'échange avec le Japon pour nos étudiants en éducation alternée. Cette possibilité de stage à l'étranger pour des non-diplômés était sans précédent.

[Text]

The Japanese education system is a very restricted, some might say constipated system. There was very little prospect that we could have our students attend courses in Japanese universities. We thought it would be much more valuable if in fact they could be employed in Japanese industry. So as an extension of what we've done in Canada, our students are now going for periods of four, eight, or twelve months. We have some forty Japanese companies that have been recruited. Some of them are identified in the paper I just passed out. Many household names—Mitsubishi, Toyota, Honda, Sony, and so forth—are involved.

These companies are providing employment to our students. The students are required to prepare themselves by some study of the Japanese language, history and culture before they depart. The extraordinary thing is that these students, who are proceeding to honours degrees in engineering or mathematics or science, at the end of this are able to become fluent in spoken Japanese and to have a good knowledge of Japanese business practice.

• 1025

We are now expecting that we will be having 40 or 50 young people graduating in Canada with that skill level, beyond their ordinary achievement in their main program. This is a very significant competitive advantage to Canadian industry. These students are, of course, being snapped up for companies that hope to do business with or export to Japan.

I would say that without the support of the federal government, which was available for this program—modest, but significant—to support the infrastructure, we would not have been able to inaugurate this program. It is an extraordinarily successful program, and we are now negotiating to extend it to another eight universities across this country that also wish to participate.

My point, then, in support of all those that my colleagues here have been saying, is that there is an essential role for the national government to provide leadership and coordination to stimulate these extraordinarily important aspects of Canadian life as matters of Canadian foreign policy.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Wright.

It is 10:25 a.m., and before we get into the exchanges between members of the committee and the panel members, I think we should take a five-minute stretch, and maybe a biological stretch also.

• 1026

• 1037

Le coprésident (M. Gauthier): Nous reprenons nos travaux.

Alors, je retiens deux grands thèmes et je vais vous indiquer la façon dont nous procéderons pendant la prochaine heure et demie. Les députés et sénateurs aiment que l'on s'en tienne à un thème. La question qui va vous être posée va ouvrir une discussion sur un thème spécifique, qui pourrait être par exemple la nouvelle économie et comment elle doit mettre en place les structures pour répondre ou s'adapter au monde changeant, à la mondialisation, ou bien les industries culturelles

[Translation]

Le système d'éducation japonais est très étanche, certain par le même d'un système constipé. Il était pratiquement impensable que nos étudiants puissent suivre des cours dans des universités japonaises. Nous avons pensé qu'il serait beaucoup plus profitable qu'ils puissent travailler dans des entreprises japonaises. Donc en plus des stages au Canada, nos étudiants suivent maintenant des stages de 4, 8, ou 12 mois au Japon. Nous avons recruté le concours de quelque 40 entreprises japonaises. Le nom de certaines figurent sur le document que je viens de faire circuler. Il y a des noms très connus—Mitsubishi, Toyota, Honda, Sony, etc.

Ces entreprises offrent des emplois à nos étudiants. Ils doivent se préparer eux-mêmes en étudiant un peu la langue, l'histoire et la culture japonaises avant leur départ. L'extraordinaire est que ces étudiants qui se destinent au génie, aux mathématiques et aux sciences finissent par se retrouver en plus avec un japonais presque courant et une bonne connaissance des pratiques commerciales de ce pays.

En plus de leur spécialité, nous devrions avoir de 40 à 50 jeunes diplômés avec ces compétences supplémentaires. Pour l'industrie canadienne c'est un atout très important. Bien entendu, ces étudiants sont aussitôt engagés par des entreprises qui espèrent commercer avec le Japon.

J'ajouterais que sans l'aide—modeste, mais importante—du gouvernement fédéral au niveau de l'infrastructure nous n'aurions pas pu lancer ce programme. Son succès est extraordinaire et nous négocions actuellement pour l'étendre à huit autres universités qui souhaitent également y participer.

En conclusion, comme mes collègues, j'estime que le rôle de coordination et de stimulation du gouvernement national en matière de politique étrangère est essentiel puisqu'il touche à des aspects d'une importance extraordinaire de notre avenir.

Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Wright.

Il est 10h25 et avant que nous ne passions à la période de questions et de réponses, cinq minutes de détente physique et peut-être biologique ne nous ferait pas de mal.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We resume our work.

To me there were two main things in what you told us. Let me tell you how we will proceed for the next hour and a half. MPs and Senators prefer the debate to focus on one single thing. The question that will be put to you will open a discussion on a specific field that could for instance be the new economy and what structures must be put in place to respond or to adapt to the changing world, to globalisation or the cultural industries which Ms Medina referred to earlier and what kind of

[Texte]

auxquelles madame Medina a fait allusion plus tôt et quelle sorte de stratégie on va mettre en place pour bien adapter nos besoins canadiens à ce commerce nouveau, enfin, plus large au point de vue international.

Alors, les questions vont commencer avec monsieur Graham. Les autres députés vont intervenir, et j'invite les membres du panel, à l'occasion, de m'indiquer si vous voulez faire un commentaire sur le sujet dont on débat.

Alors, monsieur Graham, allez-y.

Mr. Graham (Rosedale): As a brief introductory comment to my question, the common thread I got from everyone was obviously the importance of culture, the importance of education. I suppose the common thread that came through then was the importance of intelligent government policies largely in providing additional funding or support of these activities to enable Canada to have a greater presence internationally, to improve our competitiveness domestically in order to be more effective internationally, etc.

Recognizing those features, I would suggest to the panel that perhaps all of those are means to an end rather than the end and that we as a committee have to consider the overall thrust of our foreign policy and where we should be going. I wonder if in this part of the panel's discussion we might direct ourselves to where you think there should be changes in the thrust of Canadian foreign policy. From a cultural and educational point of view, are we doing the right thing by being involved in the United Nations, the multilateral institutions? Is NAFTA the right thing for us to deal with the American threat to our existence?

Where do you see us going? How do you see us going in terms of our foreign policy, not just how much more money are we going to give to individual institutions or activities, but where should we as a country be going to make sure that we have a strong, vibrant culture, to make sure that we have a strong, vibrant educational system?

Mr. Griffiths: Thank you for the question.

Mr. Graham: Professor Griffith is going to take us to the north very quickly, I'm sure.

Mr. Griffiths: No, I won't.

Mr. Graham: The pole.

Mr. Griffiths: I wish I had a moment longer to digest the question, but I didn't want the question to pass without an answer.

[Traduction]

strategy must be put in place to adapt our Canadian needs to that new trade in the larger international perspective.

The first questioner will be Mr. Graham. The other MPs will intervene, and I will invite the members of the panel, if need be, to signal the Chair if they want to make a comment on the subject at issue.

Mr. Graham, you have the floor.

M. Graham (Rosedale): Avant de poser ma question, il me semble que tous soient d'accord sur un point, sur l'importance de la culture, de l'éducation. Tout le monde a semblé aussi d'accord sur l'importance de mesures gouvernementales intelligentes, c'est-à-dire en gros, qui financent ou soutiennent toutes ces activités favorisant une plus grande présence du Canada sur le plan international, améliorant notre compétitivité sur le plan intérieur pour être plus efficace sur le plan extérieur, etc.

Je l'admets volontiers mais ne pensez-vous pas qu'il ne s'agit que de moyens pour aboutir à une fin alors que notre Comité a pour tâche de définir cette fin, de définir la nouvelle orientation de notre politique étrangère. J'aimerais plutôt que nous discussions des changements à apporter aux orientations de la politique étrangère du Canada. Du point de vue culturel et éducatif, est-il opportun que nous soyons membres des Nations Unies, que nous soyons membres d'institutions multilatérales? L'ALENA est-il le bon moyen de défense contre la menace américaine?

Que devons-nous faire? Que devons-nous faire en matière de politique étrangère? Pas simplement au niveau de notre contribution financière aux institutions ou aux activités individuelles, mais que devons-nous faire pour garantir la survie d'une culture forte et dynamique pour garantir un système éducatif fort et vivant?

M. Griffiths: Merci d'avoir posé cette question.

M. Graham: Je suis sûr que le professeur Griffiths va très vite nous emmener vers le nord.

M. Griffiths: Non.

M. Graham: Le pôle.

M. Griffiths: J'aurais souhaité avoir un peu plus de temps pour digérer cette question mais je ne veux pas la laisser sans réponse.

• 1040

The question basically is what goal, what end might all these various urgent and practical suggestions be related to. What's the purpose finally? Is there a way we can talk about the purpose of being competitive, of improving the representation of the Canadian personality internationally, of increasing our competitiveness and the rest? What is the purpose?

It's hard to put it in a word, but I'm inclined to think of security. If there is a word and a purpose, it might be the security of this country, and we could talk about just what security adds up to. I'm thinking of Canada's ability to address

En fait, vous nous demandez à quel but, à quelle fin peuvent bien être liées toutes ces suggestions urgentes, pratiques et variées. Quel est l'objectif en fin de compte? Est-il possible d'expliquer pourquoi il nous faut être compétitifs, il nous faut améliorer la représentation de la personnalité canadienne sur la scène internationale ou augmenter notre compétitivité, etc.? À quoi bon?

C'est difficile de le définir en un mot, mais personnellement j'y pense en termes de sécurité. Si l'on pouvait lui donner un terme et un but, je parlerais de sécurité, et nous pourrions essayer de définir la sécurité. Pour moi, c'est la capacité du

[Text]

and respond to a whole variety of threats. There are economic threats. There are threats to our capacity to determine our own economic policies that grow daily as the deficit and debt grow, surely. These are very substantial things that have to be dealt with. I have indicated before, and I'll try not to repeat myself, there are environmental problems that are massive. They're out there. We can't deal with them alone.

We need, in a whole variety of ways, to find a capacity to respond to these varied threats. It seems to me finally that to make ourselves secure we have to know better than we do today who we are as a people. I could draw these linkages out a little more, but finally if we don't know who we are and we don't know what we're about, I believe it's going to be very hard for us to decide how to respond and it'll be hard for us to decide in a way that has consensus and that has government receiving the backing of the people in some way.

I think that for all of this to be achieved—that is, for security and a Canadian decision process that allows for not only intelligent and knowledgeable but acceptable policies to come through—there's no substitute for a vibrant cultural life, and that's where I come back to culture.

Mr. Joyal: I would like to remind the honourable member that the way I understand it, foreign policy is a set of objectives that deals with the political role of Canada, which includes the security aspect that our colleague, Mr. Griffiths, has mentioned, which is in question at this stage. It includes the objectives of trade. As you have stated in your question, Canada is a member of many new commercial zones or will become a member of new commercial zones. So you have to question that aspect or the impact of that kind of membership, in terms of commercial membership that Canada is going to have in ALENA.

Canada should have a set of objectives in the cultural sector. When I say cultural sector, I include not only the arts, but of course education, science, and human resources development, as Professor Wright has ably mentioned this morning.

The way I see it, and why we are here today, is because I feel that in the last years, in the last period of time, due to changing conditions we let that cultural mission of our foreign policy diminish. If you look into the resources of the foreign affairs department presently, ask how many people are responsible for the cultural missions of the foreign policy of Canada. If you have the handbook available to parliamentarians and you look under each heading, under each posting abroad, look into the columns of names and ask which person bears the title of cultural attaché. You are members of the estimates committee of both the Senate and the House of Commons. Ask how much money is devoted to the cultural mission of the foreign affairs department in relation to what each sector of us here is testifying this morning.

[Translation]

Canada de répondre à toute une gamme de menaces. Il y a des menaces économiques. Il y a des menaces qui pèsent sur notre capacité de déterminer nos propres politiques économiques proportionnelles à la croissance quotidienne de notre déficit et de notre endettement. Ce sont des questions très importantes auxquelles il nous faut trouver des réponses. Je l'ai dit tout à l'heure, et je ne voudrais pas me répéter, mais les problèmes environnementaux sont considérables. Ils sont là, et nous ne pouvons pas les régler tout seuls.

Il nous faut trouver les moyens de répondre à toutes ces menaces. En dernière analyse, il me semble que pour assurer notre sécurité il nous faut aujourd'hui mieux savoir qui nous sommes. Je pourrais prolonger un peu plus cette liste, mais, enfin de compte, si nous ne savons pas qui nous sommes et ce que nous voulons, je crois qu'il nous sera très difficile de décider, et il sera difficile au gouvernement de prendre une décision ayant le soutien unanime de la population.

Je crois que pour arriver à tout cela—c'est-à-dire à cette sécurité et à un processus de décision canadien qui permette d'aboutir à des politiques non seulement intelligentes et réfléchies, mais aussi acceptées par la majorité—rien ne remplace une vie culturelle épanouie, et c'est là que je reviens à la culture.

M. Joyal: J'aimerais rappeler à l'honorable député que sauf erreur de ma part, la politique étrangère est une série d'objectifs concernant le rôle politique du Canada, ce qui inclut la sécurité dont notre collègue, M. Griffiths, vient de parler et dont nous discutons actuellement. Elle inclut les objectifs commerciaux. Comme vous l'avez dit dans votre question, le Canada est membre de nombreuses nouvelles zones commerciales ou deviendra membre de nouvelles zones commerciales. Il faut donc se poser des questions sur cet aspect ou sur l'incidence de l'appartenance du Canada à certaines associations commerciales, comme par exemple l'ALENA.

Le Canada devrait avoir une série d'objectifs dans le secteur culturel. Quand je dis «secteur culturel», j'inclus non seulement les arts, mais bien entendu l'éducation, la science, et le développement des ressources humaines, comme le professeur Wright l'a très bien mentionné ce matin.

Selon moi, si nous sommes ici aujourd'hui, c'est parce qu'au cours des dernières années, à la suite de certaines circonstances, nous avons laissé diminuer la mission culturelle de notre politique étrangère. Regardez les ressources du ministère des Affaires étrangères. Combien y a-t-il d'agents affectés aux missions culturelles de la politique étrangère du Canada? Si vous avez le manuel des parlementaires, regardez si dans chaque poste à l'étranger il y a un attaché culturel. Vous êtes membres des comités du Sénat et de la Chambre des communes qui étudient le budget. Demandez au ministère quels sont les crédits affectés à la mission culturelle des Affaires étrangères dans chacun des secteurs dont nous vous parlons ce matin.

[Texte]

[Traduction]

My first conclusion is that the objective of the cultural mission of the foreign affairs policies of Canada is dispersed. It's diluted. It's scattered. We need to focus our objectives according to the various regions we are members of. I don't see ALENA now as a threat. It's signed. It's dead. You're locked in. So here is an opportunity. What can we make out of it?

Ma première conclusion, c'est que l'objectif de la mission culturelle des politiques des affaires étrangères du Canada est dispersé. Il est dilué. Il est éparpillé. Il faut concentrer nos objectifs en fonction des diverses régions dont nous sommes membres. Je ne considère pas actuellement l'ALENA comme une menace. Le traité a été signé. C'est fini. On n'en parle plus. C'est donc un bon créneau; comment pouvons-nous en profiter?

• 1045

Take film: 96% of the films in the theatres in Canada are American films; 98% in England are American films. So we are not in a unique position around the world. Books or publications, 17% are Canadian; the rest are American in the English language.

Prenez le cinéma: 96 p. 100 des films projetés dans les salles canadiennes sont des films américains; en Angleterre, c'est 98 p. 100. Nous ne sommes donc pas les seuls dans cette situation dans le monde. Quant aux livres et aux publications, 17 p. 100 sont canadiens; le reste sont des publications américaines de langue anglaise.

Mr. Graham: I don't want to interrupt. Could I just quickly ask you about films specifically, Mr. Joyal, because I think that's a very interesting point. We are told by the film industry, for example, that it's almost impossible to break into the American film market. I take it from what you're saying that what we need, if we need a domestic vibrant film industry to provide a cultural thing, is an aggressive part of our foreign policy to force our way into the American film market. They use their domestic market and go out and conquer the rest of the world, but nobody can get into their market. Can you help us? Is that the type of thing you say we should be doing?

M. Graham: Je ne voudrais pas vous interrompre, mais j'ai une question à vous poser au sujet des films, car c'est un sujet particulièrement intéressant. L'industrie cinématographique nous dit qu'il est pratiquement impossible de pénétrer le marché américain. D'après ce que vous nous dites, pour avoir une industrie cinématographique nationale dynamique, une industrie avec une bonne base culturelle, nous avons besoin de nous imposer sur le marché cinématographique américain grâce à notre politique étrangère. De leur côté, les Américains, grâce à la base solide de leur marché national, prennent de l'expansion et conquièrent le reste du monde. Par contre, personne ne peut pénétrer leur marché. Pouvez-vous nous aider? Est-ce à cela que vous faites allusion?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Joyal, very briefly, sir, because I'm going to cut you off in about a minute.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Joyal, très rapidement, car je vais vous couper la parole dans une minute environ.

Mr. Graham: I'm sorry, again. I apologize, Mr. Chairman.

M. Graham: Je suis désolé, monsieur le président, et je vous prie de m'excuser.

Mr. Joyal: I think the question raised by Mr. Graham is a very fundamental one. I will answer that question immediately.

M. Joyal: La question posée par M. Graham est tout à fait fondamentale. Je vais y répondre immédiatement.

The only way out of that is co-production agreements with countries that we have identified as being strong partners of Canada. I was in Mexico last week. The Mexican Film Institute told me that there are only two more countries with which they have instituted co-production, Cuba and Argentina. The two of them, of course, have very, very limited budgets of \$200,000, which is meaningless. They said to us, please be our partner in the film industry, because that's the only way we could maintain a presence and make sure that we make it in that market, that we have a minimum share of it. I'll have an opportunity to come back to that.

Le seul moyen de contourner cette difficulté, c'est de signer des accords de coproduction avec des pays qui sont considérés comme des partenaires importants du Canada. La semaine dernière, j'étais au Mexique, et, à l'Institut du film mexicain, on m'a dit que les seuls autres accords de coproduction qu'ils avaient étaient avec Cuba et l'Argentine. Évidemment, ces deux pays-là ont des budgets excessivement limités de 200 000\$, ce qui est négligeable. Ils nous disent: associez-vous avec nous dans le domaine cinématographique, car c'est notre seule chance de nous imposer sur ce marché, d'en avoir ne serait-ce qu'une petite part. J'aurai l'occasion de revenir sur cet aspect.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I apologize, Mr. Joyal, but I have Madame Medina and then I have Mr. Wood. Madame Medina.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Joyal, je suis vraiment désolé, mais j'ai encore deux noms sur ma liste, ceux de M^{me} Medina et de M. Wood. Madame Medina.

Ms Medina: I just want to say that rather than seeing things as they are unfolding around the world as threats, I think the timing is particularly perfect for us in many ways, and I see it as an opportunity. We now have what's emerging as a big industry, or "growth area", or whatever you want. We're talking about ideas. We're talking about creativity. It isn't like the old days. Maybe the U.S. can build a bigger infrastructure, have more billions pouring into R and D or in areas that we

Mme Medina: À mon avis, au lieu de considérer les événements auxquels nous assistons dans le reste du monde comme des menaces, étant donné les conditions actuelles, je crois que nous devrions chercher à voir les possibilités qu'ils nous offrent. C'est une industrie qui prend aujourd'hui de plus en plus d'importance, qu'on pourrait qualifier de «secteur de croissance», peu importe le terme. Ce qui est important ici, ce sont les idées, la créativité. Ce n'est pas comme jadis. Peut-être

[Text]

can't compete with, with our kind of a market. We have the ideas. We have the creativity. As I say, all around the world there is a hunger for, as they put it, stuff to put on all of these things. You look at *Avonlea*, you look at *The Boys of St. Vincent*. You look at Atom Egoyan, as we speak, in Cannes. The world film community is saying this guy must be an outstanding film-maker.

We can be there. I'm saying the timing is perfect in a growth area where Canada can position itself, and it's all going to lead back to strengthening our identity, our culture here at home, which is what I said. If you have to explain or justify that goal, I think we're all in trouble.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Wood, from an academic viewpoint here.

Mr. Wood: I think it's an important question. I would suggest, taking up your distinction, that in fact the goals, the ends that all Canadians have, regardless of political affiliation or stripe, are security, economic well-being, and quality of life. That's what we all want.

My point in response to your question is that I believe our current policies reflect a former world, not the one we now operate in, politically or economically. And they are not preparing us well for the future, because that world is changing very rapidly. You cannot secure these goals of economic well-being and quality of life and security in conventional ways. I think we need to think new thoughts. I would argue that in fact education and culture constitute not merely means, but central possible instruments that are very powerful instruments for a foreign policy for Canada in this new world. They are not just peripheral matters that somehow we should attend to and we should do something on that front. They can and should be central instruments of policy and achievement for us in our foreign affairs.

What we need specifically is a clear vision: clear policies, goals, and national leadership. At the moment there is, I submit, a vacuum. We need coordination and coherent strategies for cooperation and partnership in order to achieve some of these objectives. That is what we are missing.

M. Spickler: Monsieur le président, monsieur Graham pose avec beaucoup de pertinence la question de savoir ce que l'on doit changer. En fait, pour moi, c'est simple. Nous vivons dans une période où l'avenir repose sur le contrôle de l'espace. Nous allons vivre une période où le transport de la matière sera le véritable commerce entre les peuples et entre les nations.

Notre capacité à changer, c'est notre capacité à réagir rapidement. Monsieur Joyal fait état des accords conclus entre le Canada et de nombreux pays et c'est avec cela qu'il faut vivre. Il faut être capable de répondre et de réagir rapidement, de transporter cette matière grise rapidement, car notre avenir est de ce côté-là.

[Translation]

que les États-Unis peuvent se constituer une infrastructure plus importante, peut-être qu'ils peuvent consacrer des milliards de dollars à la recherche et au développement dans des secteurs où nous n'avons aucune chance, étant donné les circonstances de notre marché. Cela dit, nous avons des idées, nous sommes créatifs, comme je l'ai dit, dans le monde entier on réclame à hauts cris des oeuvres à projeter sur les écrans. Vous n'avez qu'à penser à des émissions comme *Avonlea* ou *The Boys of St. Vincent*; pensez aussi à Atom Egoyan, qui se trouve en ce moment à Cannes. La communauté cinématographique mondiale est en train de se dire qu'il y a voilà un grand cinéaste.

Nous pouvons être présents. À mon avis, le moment est particulièrement bien choisi pour que le Canada prenne sa place dans ce secteur de croissance, et tout cela ne peut que renforcer notre identité nationale, notre culture nationale, comme je l'ai expliqué tout à l'heure. Par contre, si nous nous sentons forcés d'expliquer ou de justifier cet objectif, c'est à mon avis un très mauvais signe.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Wood, qui s'exprime du point de vue universitaire.

M. Wood: À mon avis, c'est une question importante. Je reviens à votre observation: vous dites que les buts et les objectifs des Canadiens, quelle que soit leur affiliation ou couleur politique, ce sont des objectifs de sécurité, de bien-être économique et de qualité de vie. En fait, c'est tout ce que nous voulons.

À mon avis, et je reviens à votre question, nos politiques actuelles témoignent d'un monde passé, d'un monde qui n'existe plus, ni sur le plan politique, ni sur le plan économique. Et ces politiques ne nous préparent pas bien pour l'avenir, parce que le monde évolue terriblement rapidement. Il est impossible de parvenir à ces objectifs de bien-être économique, de qualité de vie et de sécurité avec des moyens conventionnels. Nous avons besoin d'idées nouvelles. À mon avis, l'éducation et la culture ne sont pas simplement des moyens, mais elles pourraient constituer de puissants instruments pour la politique étrangère du Canada dans ce monde nouveau. Il ne faut pas y voir des questions secondaires dont il faudra s'occuper un jour ou l'autre; il importe de faire quelque chose dès maintenant. Ils peuvent et doivent être des instruments centraux de nos politiques et de nos réalisations dans le domaine des affaires étrangères.

• 1050

Il nous faut, notamment, une vision claire, des politiques et des objectifs bien définis, ainsi qu'une direction claire au niveau national. Je pense qu'il y a à l'heure actuelle une sorte de vide. Nous voulons atteindre certains de ces objectifs, nous avons besoin de coordination et de stratégies cohérentes pour favoriser la coopération et le partenariat.

Mr. Spickler: Mr. Chairman, Mr. Graham raises the very relevant question of defining what we must change. To me, that is simple. We are living in an age where the future rests on controlling space. We are going to go through a period where grey matter will be the real substance that will be traded among peoples and among nations.

Our capacity to change is our capacity to react quickly. Mr. Joyal mentioned the agreements Canada has concluded with a number of countries, and that is what we must live with. We have to be able to respond and react quickly, we have to be able to transport our grey matter quickly, because that way lies our future.

[Texte]

Le Canada détient cette matière grise. Les moyens de transport sont là. C'est la télévision, ce sont les satellites, ce sont les disques. Tout ça va nous permettre aussi d'être présents dans ces accords.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Spickler. Monsieur Patry, pour une question.

M. Patry (Pierrefonds—Dollard): Merci beaucoup, monsieur le président et distingués témoins. Le fait que cette commission, dans son étude de révision de sa politique étrangère, ait décidé d'inclure une table ronde sur le sujet des ressources humaines, de l'éducation et de la culture, démontre sans aucun doute le virage que le ministère des Affaires étrangères est en train d'effectuer. Dans ce virage, vos commentaires, et j'insiste, vos commentaires de ce matin, vont sûrement influencer jusqu'à un certain point, la prise de conscience que cette intégration de la culture doit faire partie de la politique du ministère des Affaires étrangères.

Monsieur Joyal, suite à votre expérience parlementaire et du milieu de la culture, pouvez-vous nous dire s'il y a lieu de diminuer le nombre des organismes gouvernementaux qui donnent des subventions, pour mieux les concentrer, afin d'obtenir une meilleure efficacité? Et selon la conclusion de M. Wood, si on veut espérer prétendre donner à ce pays un leadership, une vision d'avenir dans le domaine de la culture, le gouvernement canadien devra-t-il aller aussi loin que la France dans la promotion et l'exportation de sa culture?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Joyal.

M. Joyal: Merci, monsieur le président. Je vais retenir l'adverbe que vous avez utilisé dans votre commentaire.

Je dois vous rappeler d'abord, pour parler de la France, que 35 p. 100 du budget de la France dans le domaine des affaires étrangères, est consacré à la promotion de la politique culturelle, comprenant à la fois les arts, les ressources humaines et l'éducation. En termes de milliards de francs, je puis vous dire que c'est cinq milliards de francs.

Et je pourrais faire la comparaison avec la Grande-Bretagne où nous nous sommes rendus également, et où nous avons rencontré le *British Council*. La Grande-Bretagne, à l'instar de la France, réserve 25 p. 100 du budget du ministère des Affaires étrangères pour sa politique culturelle.

Je vais répondre à la première partie de votre question, à savoir si l'on devrait diminuer le nombre d'organismes subventionnaires au Canada qui supportent les activités culturelles à l'étranger. Il m'est d'avis que si on en diminuait le nombre, même d'un seul, les moyens seraient alors tellement limités qu'on disparaîtrait de l'échiquier ou qu'on serait condamné à une présence tout à fait insignifiante. Je crois qu'il est préférable de développer une stratégie de concertation entre ces différentes agences pour qu'elles aient des objectifs qui soient compatibles et complémentaires à la stratégie politique et commerciale que l'on poursuit dans certaines régions du monde.

Nous sommes maintenant membre de l'ALÉNA. Nous avons maintenant une stratégie commerciale importante avec le Mexique et les États-Unis qui comporte des conséquences politiques financières importantes. Je vous rappelle les

[Traduction]

Canada has that grey matter. The means of transport are there. They are television, satellites, disks. All of those means will also allow us to be present in the context of those agreements.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Spickler. Mr. Patry, you have a question.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Thank you very much, Mr. Chairman, distinguished guests. The fact that this commission, in its review of foreign policy, has decided to include a round table on human resources, education and culture is an illustration, without a doubt, of the change the Department of Foreign Affairs is undergoing. In the context of this change, the comments you have made this morning will certainly have some influence on this new awareness that culture must be integrated into the Department of Foreign Affairs policies.

Mr. Joyal, speaking from the vantage point of a person with parliamentary experience and experience in the area of culture, do you feel we should reduce the number of government organizations that provide grants, to achieve better concentration and effectiveness? And, following upon Mr. Wood's conclusion, if we want this country to have leadership, and a vision of the future where culture is concerned, should the Canadian government do as much as France does to promote and export its culture?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Joyal.

Mr. Joyal: Thank you, Mr. Chairman. I note the adverb you used in your commentary.

Were France is concerned, I remind you that 35% of France's Foreign Affairs budget is allocated to the promotion of cultural policy, which includes the arts, human resources and education. In billions of francs, that percentage amounts to five billion francs.

We could also make a comparison with Great Britain, where we also went and met with the British Council. Like France, Great Britain reserves 25% of the Foreign Affairs department budget for its cultural policy.

I will answer that first part of your question, which was: should we reduce the number of granting councils in Canada that support cultural activities abroad? I think that if we reduced their number, and eliminated even one, our means would then be so limited that we would disappear from the scene altogether or be relegated to total insignificance. I think it would be preferable to develop a strategy of concertation among those various agencies to make their objectives compatible and complementary to the political and trade strategies we are applying in certain regions of the globe.

We are signatories of NAFTA, now. We now have an important trade strategy with Mexico and the United States that has major financial policy consequences. As you will remember, meetings were held between Canada's Minister of Finance, the

[Text]

rencontres qui ont eu lieu entre le ministre des Finances du Canada, le secrétaire du Trésor et le ministre des Finances mexicain, il y a deux semaines, quand la devise s'est mise à chuter, à perdre de la valeur pour tenter de raffermir les monnaies nord-américaines sur les marchés des changes. Voilà une conséquence directe de l'ALÉNA dans la gestion de la politique financière continentale.

[Translation]

Secretary of the Treasury and the Minister of Finance of Mexico, two weeks ago, when the currency started to drop in value; the purpose of the talks was to strengthen North American currencies on exchange markets. That is one direct consequence of NAFTA in the management of continental financial policy.

• 1055

De la même façon, nous devons avoir des objectifs de développement d'échanges culturels et de pénétration des marchés mexicains qui soient complémentaires à la mission politique et commerciale que nous poursuivons dans cette région du monde. Et il doit en être de même pour les autres régions du Pacifique et de l'Europe. Nous devons, en d'autres mots, utiliser l'ensemble des moyens qui sont à la disposition du gouvernement canadien, mais qui malheureusement, sont actuellement dispersés dans plusieurs ministères et n'oeuvrent pas vers des objectifs complémentaires.

D'autre part, il n'y a aucun doute que la façon dont ces organismes sont dotés financièrement, ne permet pas une action efficace sur le plan international. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas des sources de financement complémentaires que vous devriez ou que nous devrions rechercher collectivement.

Je vous rappelle que le futur centre culturel américain à Paris trouvera 85 p. 100 de son budget d'opération dans les recettes obtenues par l'enseignement de l'anglais sur le marché parisien. Il faut savoir aussi que la moitié du budget du *British Council* est constitué de fonds qu'il reçoit de l'enseignement de l'anglais à travers le monde. Et la France montre des chiffres à peu près comparables.

Partout à travers le monde, l'on connaît le Canada comme un pays bilingue. Eh bien, voilà un très bel exemple qui montre que nous avons développé depuis 20 ans une politique linguistique qui, à mon avis, offre une opportunité extraordinaire sur le plan commercial, mais nous limitons son usage et ses capacités à l'intérieur du Canada, alors qu'en fait, nous devrions être l'un des trois leaders mondiaux à tenter de susciter les rentrées de fonds qui serviraient au moins à soutenir cette politique culturelle à l'instar du *British Council*, des Américains et des Français.

Voilà un très bel exemple où il n'est pas nécessaire de changer de façon fondamentale les orientations budgétaires approuvées par ce Parlement. Cela nous permettrait de tabler et de capitaliser sur une connaissance, une expertise qui exploite essentiellement la matière grise et la capacité canadienne, puisque nous disposons d'une bande de terminologie unique au monde. Voilà, à mon avis, les cheminements ou les questions que nous devrions nous poser si nous voulons que cette mission culturelle soit vraiment significative à l'intérieur de la politique étrangère du Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Joyal. Merci, monsieur Patry.

I just want to share something with the committee. I received an anonymous note from somebody in the hall. It says of the panel:

In the same way, we must set cultural exchange development objectives and aim to penetrate Mexican markets. Those objectives must be complementary to the political and trade mission we are pursuing in that part of the world. We must, in other words, use all of the means at the disposal of the Canadian government that are unfortunately dispersed at this time among many departments and are not being used to attain complementary objectives.

Furthermore, there is no doubt that the way in which these organizations are funded does not allow for effective action on the international scene. This does not mean that you—or we, collectively—should not seek additional sources of funding which may well exist.

As you may know, 85% of the operating budget of the American cultural centre to be built in Paris will be derived from English lessons provided to clients in Paris. Half of the British Council's budget comes from funds it receives from English lessons that are provided throughout the world. And France has comparable figures.

Throughout the world, Canada is known as a bilingual country. That is a good example of the fact that we have over the past 20 years developed a linguistic policy that provides us with an extraordinary opportunity for trade, in my opinion, but we limit its use and possibilities to our borders when we should in fact be one of the three world leaders attempting to drum up funds in this way, funds that could be used, at the least, to sustain that cultural policy, as is done by the British Council, the Americans and the French.

There is a very good example of a situation where it is not necessary to make fundamental changes to the broad budget directions approved by this Parliament. We could capitalize and build on our knowledge and expertise which depends essentially on grey matter and Canadian capacity since we have a terminology bank that is the only one of its kind in the world. If we want our cultural mission to be truly significant in Canada's foreign policy, those are the questions we should ask ourselves, in my opinion.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Joyal. Thank you, Mr. Patry.

Je désire simplement dire quelque chose au comité. J'ai reçu une note anonyme que quelqu'un m'a remise dans le couloir. Voici ce qu'elle dit du groupe d'étude:

[Texte]

Everything they say is true and important but there needs to be a will at the provincial level. Why aren't more languages taught in our schools? In Alberta when I was growing up there were very few opportunities. That is not the fault of foreign policy but domestic policies.

We will not touch on the language. I see this note got you going. Do you want to say a few words?

Mr. Wright: When I was speaking I did refer to the provinces and their role. I think many of the problems in their educational systems, particularly at the elementary and secondary level, reflect the old realities. All of the concerns about school achievement are simply based on the reality of Canada in the sixties and seventies, when we thought God intended us to be affluent. The burden of our social institutions and the educational system was to prepare us to live responsibly with affluence. The idea that we had to fight to make a living is something that is only now very reluctantly being accepted by the educational establishment.

When one extends that to language questions, it is the same problem as with studying mathematics and science. Children in secondary school are encouraged to opt for the easy choices. Foreign languages, mathematics and science are not easy.

The new economic reality, though, is changing all of that. I believe there is an upsurge. I mentioned the example of our students who go to Japan. There is no subsidy involved in the cost, but they make an enormous effort to study the Japanese language. I did not mention that we are starting the same program in Korea. We have Canadian students who have never been outside western Ontario busily studying Korean and going now to work.

• 1100

As an extension, on the question about resources, I think a clear articulation of a purpose of foreign policy in the directions we have been discussing this morning would create great change in attitude. Not all of these things have to be funded.

The program I mentioned in Japan is primarily financed—80% to 90%—by Japanese industries. They are happy to pay for these students to come, pay their travel, provide them with subsidized housing, pay them a wage. They are delighted. It is just like the stories of Ann Medina and the others about our cultural achievement. These students are outstanding. They impress the Japanese. They create credibility for Canada.

It takes leadership and only marginal funding to achieve these things. Industry and others are quite prepared to be active partners if we can conceive and lead.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On that, I go to Mr. Bergeron.

[Traduction]

Tout ce qu'ils disent est vrai et important, mais il faut une volonté d'agir au niveau provincial. Pourquoi n'enseigne-t-on pas plus de langues dans nos écoles? Il y avait très peu d'occasions de ce genre quand j'ai grandi en Alberta. Ce ne sont pas les politiques étrangères qui sont à blâmer pour cela, mais les politiques intérieures.

Nous n'allons pas parler de langue. Je vois que cette note vous a stimulé. Voulez-vous dire quelques mots?

M. Wright: Quand j'ai pris la parole j'ai fait allusion aux provinces et à leur rôle. Je pense que de nombreux problèmes qui affligent le système d'enseignement, surtout aux niveaux primaire et secondaire, sont le reflet d'anciennes réalités. Toutes ces préoccupations qui portent sur le succès à l'école sont le reflet des réalités des années soixante et soixante-dix au Canada, moment où nous pensions que nous allions tous être des nantis parce que cela relevait d'un grand dessein divin. On avait confié aux institutions sociales et à notre système d'enseignement la tâche de nous préparer à vivre dans l'abondance d'une manière responsable. Ce n'est que maintenant, avec beaucoup de résistance, que l'*establishment* du monde de l'éducation commence à accepter le fait que nous devons peut-être lutter pour gagner notre vie.

Si on étend cette perspective aux langues, on voit que le problème est le même que pour les mathématiques et les sciences. Dans les écoles secondaires, on encourage les enfants à choisir la voie de la facilité. Les langues étrangères, les mathématiques et les sciences ne sont pas faciles.

Les nouvelles réalités économiques, toutefois, sont en train de tout modifier. Je crois qu'il y a une prise de conscience. J'ai cité l'exemple de nos étudiants qui vont au Japon. Personne ne subventionne le coût de leur voyage, et ils font des efforts énormes pour aller étudier le japonais là-bas. J'ai omis de vous dire que nous lançons un programme similaire en Corée. Des étudiants canadiens qui n'ont jamais quitté l'Ouest de l'Ontario s'activent maintenant à étudier le coréen et vont maintenant travailler.

Et de plus, à propos de ressources, je pense que si on articulait clairement les objectifs d'une politique étrangère selon les axes dont nous avons discuté ce matin, cela modifierait grandement les attitudes. Il n'est pas toujours nécessaire de financer tout ce genre de choses.

Le programme que j'ai mentionné, au Japon, est financé à 80 p. 100 à 90 p. 100 par les industries japonaises. Ces industries sont ravies de payer pour que ces étudiants viennent dans leur pays, elles financent leur déplacement, leur offrent un logement subventionné et leur versent un salaire. Elles sont ravies. C'est comparable à ce qu'ont dit Ann Medina et les autres à propos de nos réalisations culturelles. Ces étudiants sont exceptionnels; ils impressionnent les Japonais et créent un capital de crédibilité pour le Canada.

Pour réaliser ce genre de choses, il faut du leadership, et un financement très modeste. Si nous savons concevoir des projets et ouvrir la marche, l'industrie et les autres intervenants sont tout à fait disposés à devenir des partenaires actifs.

Le coprésident (M. Gauthier): Sur ce, je vais donner la parole à M. Bergeron.

[Text]

M. Bergeron (Verchères): Merci, monsieur le président. Vous me permettez de poursuivre sur cette lancée.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez-y.

M. Bergeron: J'aurais tout d'abord une question très courte à poser à monsieur Joyal, et ensuite, je poserai une question de fond à l'ensemble des panellistes.

Monsieur Joyal, tout d'abord, je me réjouis pour vous du fait que la firme que vous dirigez se soit vue confier le mandat culturel par le ministère du Patrimoine canadien. Je voudrais vous demander si, dans les chiffres que vous nous présentez, où vous indiquez que le Canada investit environ 129 millions de dollars dans le domaine des affaires culturelles, cette somme inclut les sommes investies également par les provinces et les municipalités dans le domaine culturel?

M. Joyal: Merci, monsieur le président.

À ce montant, il faut rajouter dans un premier temps, les sommes incluses dans le budget de l'ACDI aux termes des échanges d'étudiants et du financement des programmes d'éducation, puisque lorsque l'étude a été faite en 1990, cette nomenclature n'était pas disponible. Alors, il faudrait rajouter environ 200 à 250 millions de dollars.

Également, en termes d'échanges internationaux, il faut rajouter les sommes consacrées par les provinces. Cependant, je vous fais remarquer qu'au cours de la dernière année, les provinces qui tenaient des délégations à l'extérieur du pays, comme l'Ontario, l'Alberta, la Colombie-Britannique, ou le Québec, les ont fermées, car les budgets des délégations ont été aussi soumis aux compressions budgétaires d'ensemble de la Fonction publique.

M. Bergeron: Si je comprends bien, le montant qu'on a ici ne comprend pas les sommes investies par les provinces et les municipalités en termes d'affaires culturelles.

M. Joyal: Non, mais ce sont des montants relativement modestes. Cela ne changerait pas de façon significative les pourcentages. Je crois que ce qui est important, c'est d'avoir une idée d'ensemble de l'importance que les pays qui servent de bases comparatives, donnent à leur budget d'affaires internationales. Ce n'est pas quelques millions de plus ou de moins qui vont changer le positionnement du Canada à cet égard.

M. Bergeron: Si je pose la question, monsieur le président, c'est tout simplement parce que mardi, nous avons tenu une table ronde qui portait sur les caractéristiques particulières du Canada et sur les effets de ces caractéristiques particulières sur les relations internationales du Canada. Bien sûr, le Canada est un pays bilingue, et bien sûr, c'est un pays multiculturel, vous disiez un pays bijuridique, mais c'est également une fédération, et ce principe fondamental qui gère l'organisation politique et économique du Canada, implique un partage des pouvoirs, un partage des compétences entre les divers ordres de gouvernement.

Il apparaît que les trois sujets qui sont à l'étude ce matin, à savoir les ressources humaines qui impliquent l'adaptation de la main-d'œuvre et la formation professionnelle, l'éducation et la culture, sont, soit des compétences partagées entre le gouvernement fédéral et les provinces ou, dans le cas de l'éducation, une compétence exclusivement provinciale. D'ailleurs, monsieur le président, on soulignait au début de la rencontre que des gouvernements provinciaux avaient manifesté

[Translation]

Mr. Bergeron (Verchères): Thank you, Mr. Chair. With your permission, I will continue in the same vein.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Please proceed.

Mr. Bergeron: I would, first of all, have a very brief question for Mr. Joyal and I would then have a more basic question to put to all of the panellists.

Mr. Joyal, I am happy for you that the firm you direct has been given this cultural mandate by Heritage Canada. I want to ask you whether the figure you gave us indicating that Canada invests approximately \$129 million in the cultural area also includes the sums invested by the provinces and municipalities in that same area?

Mr. Joyal: Thank you, Mr. Chair.

Certain things have to be added to that sum, and among these are, firstly, CIDA budgets for exchange students and education program financing; when the study was carried out in 1990, that data was not available. You would have to add approximately \$200 million to \$250 million.

Also, you would have to add the money allocated by the provinces to international exchanges. However, I would point out that during the past year, provinces such as Ontario, Alberta, British Columbia and Quebec, which had delegations abroad, called them back following the budget cuts that affected all of the Public Service; those delegations were also affected.

Mr. Bergeron: If I understand you correctly, the sum we have here does not include the monies invested by the provinces and municipalities in cultural affairs.

Mr. Joyal: No, but those are relatively modest amounts. The percentages would not change in any significant way. What is important, I believe, is that we have an overall idea of international affairs budgets in countries we use as bases for comparisons, and the importance those countries attribute to those budgets. A few million dollars more or less will not change Canada's positioning in that regard.

Mr. Bergeron: I am asking that question, Mr. Chair, simply because on Tuesday we had a round table where Canada's particular characteristics were discussed, as well as the effect of those characteristics on our international relations. Canada is of course a bilingual country and a multicultural one, a country with two legal systems, as you were saying, but it is also a federation and that fundamental principle that governs political and economic organization in Canada implies a sharing of powers and jurisdictions among the various orders of government.

The three topics we are examining this morning, human resources, which implies related topics such as workforce adjustment and occupational training, and education and culture are either areas of shared jurisdiction between the federal government and the provinces or, where education is concerned, an area of exclusive provincial jurisdiction. Indeed, Mr. Chair, it was said at the beginning of the meeting that provincial governments had expressed their interest in taking part in this

[Texte]

[Traduction]

l'intérêt de pouvoir participer à ce panel particulier. Je pense que je comprends leur préoccupation, et c'est malheureusement une question qui a été à peine abordée dans les présentations des panellistes ce matin, si ce n'est que brièvement par monsieur Wright, quoique je ne sois pas tout à fait d'accord avec ses conclusions sur le fait que le Canada doit prendre le leadership en matière d'éducation et ce, pour des questions culturelles, justement.

On fait comme si la politique étrangère du Canada pouvait être envisagée sans tenir compte et en faisant abstraction de cette particularité fondamentale de la réalité canadienne qu'est le fait que nous sommes une fédération.

• 1105

Pour le bénéfice et la gouverne des membres de ce Comité et de façon à ce que nous puissions établir un lien logique et conséquent avec la thématique qui a été abordée mardi sur la table ronde au sujet des particularités spécifiques du Canada, et celle d'aujourd'hui, j'aimerais entendre le point de vue des différentes panellistes sur cette question.

Le coprésident (M. Gauthier): Pour répondre à cela, monsieur Joyal.

M. Joyal: Je voudrais répondre, mais je sais que j'ai déjà monopolisé beaucoup de temps, monsieur le président, et je ne voudrais pas. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Vous pouvez le faire d'une façon succincte, j'en suis certain.

M. Joyal: D'abord, je dois quand même rappeler à l'honorable député qu'en vertu de la Constitution canadienne, article 80, points 12 et 13, les Affaires étrangères, comme vous le savez, sont la responsabilité du gouvernement canadien.

Cependant, dans les domaines de compétences exclusives des provinces et l'éducation, évidemment, en est un, lorsque le Canada signe des accords, des traités internationaux, la mise en oeuvre de ces traités, dans ces domaines, fait appel nécessairement à la coopération et à la participation directe des provinces intéressées. C'est le cas dans le domaine, par exemple, des droits de la personne. Vous connaissez, je pense, la situation internationale à ce sujet.

Il ne fait pas de doute que, compte tenu des moyens limités dont disposent actuellement et le gouvernement canadien et les gouvernements des provinces, il doit nécessairement y avoir une coopération fédérale-provinciale dans les domaines des échanges culturels. C'est essentiel, parce que comme on l'a souligné tantôt, la concurrence est tellement exigeante, tellement vive que s'il y a une dispersion des moyens, une concurrence, une rivalité ou une mauvaise compréhension des objectifs entre les deux niveaux de gouvernement, il est évident que la participation canadienne ou la présence canadienne sera totalement occultée ou réduite à l'insignifiance sur le plan international.

Lorsque nous nous sommes rendus à Paris, et également à Mexico, j'y faisais référence à la semaine dernière, nous avons rencontré les représentants ou les chargés d'affaires culturels s'occupant des programmes du gouvernement du Québec et ils nous disaient jusqu'à quel point il était essentiel de coopérer avec leurs vis-à-vis canadiens de manière à pouvoir mieux utiliser leur budget, mieux cibler leurs efforts, de façon à ce qu'il y ait une complémentarité et non pas de duplication, chevauchement ou même rivalité.

particular panel. I think I understand their concern and their particular role was unfortunately barely broached in this morning's presentations by our panellists, with the exception of Mr. Wright, who referred to it briefly, even though I'm not entirely in agreement with his conclusions that Canada must take the lead in education for cultural reasons.

People talk as though Canada's foreign policy could be pictured while blotting out and taking no account whatsoever of the fact that we are a federation, a fact which is a fundamental characteristic of Canadian reality.

I would like to hear the point of view of the various panelists on that matter, for the benefit and information of the members of the committee and in order that we might make a logical and consistent link with the themes that were discussed at Tuesday's round table on Canada's particular characteristics and today's theme.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Joyal has the floor for a response.

Mr. Joyal: I would like to answer, but I know I have already monopolized a lot of time, Mr. Chairman, and I would not want to. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You can do it succinctly, I am sure.

Mr. Joyal: First of all, I feel I must remind the honourable member that pursuant to section 80, points 12 and 13, of the Canadian Constitution, Foreign Affairs, as you know, are the responsibility of the Canadian government.

However, in areas of exclusive provincial jurisdiction such as education, when Canada signs agreements or international treaties, the implementation of those treaties in provincial jurisdictional areas will necessarily mean that the federal government must have the cooperation and direct participation of the provinces concerned. Human rights are an example of that. I believe you know the international situation in this regard.

In light of the limited means at the disposal of the Canadian government and the provincial governments at this time, there is no doubt that federal-provincial cooperation is necessary in the area of cultural exchanges. That is essential, because, as was pointed out earlier, competition is so lively and demanding that if means are dispersed or if there is competition, rivalry or a poor understanding of objectives between the two levels of government, Canada's presence or participation internationally will sink into oblivion or be reduced to insignificance.

When we went to Paris and to Mexico—I referred to this last week—we met cultural representatives or chargés d'affaires responsible for the programs of the government of Quebec and they told us how essential it was to cooperate with their Canadian counterparts to enable them to make better use of their budget, and to target their efforts more effectively in order to complement each other's efforts and avoid duplication, overlap or even rivalry.

[Text]

Je crois que c'est un aspect essentiel de la mise en oeuvre des objectifs. L'important, à mon avis, c'est que les objectifs soient définis en coopération, de façon conjointe, lorsqu'il s'agit de domaines qui dépendent de la juridiction exclusive des provinces, comme c'est le cas en éducation et comme c'est le cas également, jusqu'à un certain point, dans le domaine culturel à proprement parler.

Vous avez ici à la table monsieur Spickler qui pourrait témoigner d'un organisme qui bénéficie de cette coopération, et qui, à mon avis, est exemplaire.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Spickler veut prendre la parole.

M. Spickler: J'en aurais fait état tantôt si j'avais pu avoir un peu plus de dix minutes pour m'exprimer.

Oui, en effet, cette collaboration, cette coopération existe sur le champ même de nos tournées. En effet, lorsque l'orchestre fait ses tournées, très souvent, l'ambassade canadienne et la délégation du Québec s'unissent, et en profitent pour organiser autour de la présence de l'orchestre, un certain nombre de réceptions, ce qui leur permet de maintenir à un bon niveau leurs liens commerciaux dans le cadre des activités culturelles. Chaque fois que nous partons en tournée, le gouvernement canadien qui soutient ces tournées, aussi bien que le gouvernement du Québec qui le fait également, sont avisés de l'itinéraire de notre tournée, et généralement planifient et coordonnent avec nous un certain nombre d'activités de cette nature.

De façon très concrète, par exemple, en mars 1993, l'Orchestre symphonique de Montréal a donné un certain nombre de concerts au Mexique et c'était dans le cadre de l'ALÉNA justement. Une des soirées a été prise en charge par la délégation du Québec et le lendemain c'était le gouvernement canadien. Je peux donc témoigner que cette coopération existe dans le cadre de nos tournées d'activités culturelles.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Medina.

Ms Medina: In some countries there is this mystique about an official national endorsement or stamp. If you go to China or if you go to Japan, there is the perception that if you—especially in China—are somehow linked with the national government, it will make an enormous difference in terms of doors being opened that might otherwise be closed. Whether that's good or bad, right or wrong, it is a reality certainly.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Madame Medina.

Senator MacEachen. By the way, Senator MacEachen is the one that suggested this panel, so he's in some fashion the father of this discussion. Senator MacEachen.

• 1110

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'll begin by saying that in the 1980s there was a vacancy in the leadership of the Liberal Party in Nova Scotia and one of the candidates for the leadership sought my advice. That happens rarely, but it happened. He said "What policies should I be advocating in this province?" I said "The most important policy that you could advocate that would get you the greatest support would be a coherent cultural policy". I still believe that, because in that

[Translation]

I think that that is an essential aspect of the implementation of objectives. What is important is that objectives be defined cooperatively, jointly, in areas of exclusive provincial jurisdiction, such as education and, to a certain extent, cultural areas as such.

You have here at the table Mr. Spickler, who can speak on behalf of an organization that benefits from that cooperation and which is exemplary, in my opinion.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Spickler would like to have the floor.

Mr. Spickler: I would have spoken about it earlier had I had a little more than ten minutes to speak.

Yes, indeed, even during our tours we benefit from that cooperation. When the orchestra goes on tour, very often, the Canadian embassy and the Quebec delegation get together and take the opportunity afforded by the orchestra's presence to organize a certain number of receptions. That allows them to keep up their commercial relations in that context of cultural activities. Whenever we go on tour, the Canadian government that supports those tours, as well as the Quebec government that also contributes to our support, are told about the itinerary of our tour and they generally plan and coordinate a certain number of activities of that type with us.

Here is a very concrete example. In March 1993, the Montreal Symphonic Orchestra performed several concerts in Mexico, precisely in the context of the NAFTA talks. One of the evenings was sponsored by the Quebec delegation and the next evening, it was the Canadian government's turn. Thus, I can attest to that cooperation which is present during our cultural tours.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madame Medina.

Mme Medina: Dans certains pays, on attribue beaucoup d'importance à l'approbation officielle d'un pays, à son estampille, au sens figuré ou au sens propre—c'en est presque un mythe. En Chine ou au Japon—surtout en Chine—on pense que si vous avez des liens avec le gouvernement national, cela fera toute la différence, et vous pourrez ouvrir des portes qui autrement seraient closes. Que ce soit bon ou mauvais, bien fondé ou mal fondé, c'est certainement la réalité telle qu'on la perçoit là-bas.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Medina.

Sénateur MacEachen. Soit dit en passant, le sénateur MacEachen a proposé la création de ce groupe et peut, en quelque sorte, revendiquer la paternité de cette discussion.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous raconte d'abord une anecdote. Au cours des années quatre-vingt, le poste de chef du Parti libéral de la Nouvelle-Écosse est devenu vacant, et un des candidats m'a demandé des conseils. Il est rare qu'on me demande des conseils, mais on m'en a demandé à cette occasion. Il m'a demandé: «Quelle politique devrais-je préconiser pour cette province?» Je lui ai répondu: «La politique la plus importante que vous pouvez proposer, celle qui

[Texte]

province culture is at the grass roots. Music is the property of the grass roots.

A further point is that music and the arts are a manifestation of community. In a sense, these activities are binding all the time in Nova Scotia. I don't speak with the same authority about Newfoundland, Prince Edward Island, or New Brunswick, but I think that is true as well. Therefore I was delighted that Mr. Joyal didn't give an elitist definition of culture, because culture is not elitist, at least not in Nova Scotia.

The Rankin Family developed out of a maturing of 200 years of Scottish culture in Canada; they are a Canadian phenomenon. It might be a matter for reflection that the Nova Scotia Symphony has financial trouble but that the Rankin Family, the Barra MacNeils, the Men of the Deeps, and countless other artists can fill the university auditoriums. I would like the symphony to have the same appeal.

There is a very strong and rich tradition there that we are not exploiting, and I think part of this is because we have an elitist view of what culture is.

It wouldn't be surprising to you to know that I have a collection of Celtic music in my place in Cape Breton from Scotland, Ireland, Cape Breton, Brittany. Some years ago a television journalist wanted to visit me at my place at Lake Ainslie. I don't let the press in there very often, but I did this time. He did a very sympathetic... We walked on the shores of the lake and all of that, and he came inside and maybe I gave him tea or maybe something stronger. It would be in accordance with our tradition. Anyway, he said "Mr. MacEachen's collection of music is more Highland than high-brow". I thought that said something about the attitude toward culture.

A few years ago I opened the Centre for Canadian Studies at the University of Edinburgh, and it's a going concern, it's very important. But the artists from Nova Scotia make a greater impression, as ambassadors of Canada and a projection of what Canada is like, than the Centre for Canadian Studies at the University of Edinburgh.

I'm saying, how can we get over the notion that culture is elitist, and how do we project the diversity of Canada—I'm talking about the Celtic strain—abroad, within a coherent image of Canada? There are many ethnic forces with the same appeal as the Celtic ones have, in Australia, New Zealand, northern Britain, and elsewhere.

I want to conclude by mentioning the fact—and it relates to a point made by Mr. Joyal and Ann Medina, and maybe you'll comment on it—that the European Union has a very vigorous and aggressive cultural policy and one of the manifestations of that policy is to support minority languages. They have put a lot of money into the support of the Gaelic language in Scotland. BBC Scotland is busily producing new programs in Gaelic. The actors in Glasgow are studying a second language; it's not Spanish or French, it's Gaelic, because they want to participate in this activity.

[Traduction]

a le plus de chances de recevoir l'appui général, c'est une politique culturelle cohérente.» Je le crois toujours, parce que dans cette province, la culture vient de la base. La musique appartient aux gens de la base.

La musique et les arts sont des manifestations de la collectivité. Ces activités rassemblent les gens constamment en Nouvelle-Écosse. Je ne prétends pas parler avec la même autorité pour Terre-Neuve, l'Île-du-Prince-Édouard ou le Nouveau-Brunswick, mais je pense que c'est la même chose dans ces provinces. J'ai donc été très heureux que M. Joyal propose une définition non élitiste de la culture, parce que la culture n'est pas élitiste, du moins en Nouvelle-Écosse.

La famille Rankin est issue d'une culture écossaise qui s'épanouit depuis deux cents ans au Canada; elle constitue un phénomène canadien. Il convient de noter que si l'Orchestre Symphonique de la Nouvelle-Écosse a des problèmes financiers, la famille Rankin, Barra MacNeils, Men of the Deeps et beaucoup d'autres artistes n'ont aucun mal à remplir les auditoriums des universités. J'aimerais bien que l'orchestre symphonique attire autant les gens.

Nous avons là une tradition très forte et riche que nous n'exploitons pas, en partie, je crois, parce que nous avons une conception élitiste de la culture.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre, j'en suis sûr, qu'à ma maison du Cap-Breton j'ai une collection de musique celte de l'Écosse, de l'Irlande, du Cap-Breton et de la Bretagne. Il y a quelques années, un journaliste de la télévision a demandé à me voir à ma maison du lac Ainslie. Je n'accueille pas souvent les journalistes à cet endroit, mais cette fois-là je l'ai fait. Il s'est montré très gentil... Nous avons marché sur la grève. Il est entré, et je lui ai servi du thé, ou peut-être quelque chose de plus fort. Toujours selon notre tradition. Il a dit: «La musique de M. MacEachen est plus patriote que patricienne.» C'était une excellente illustration de l'attitude vis-à-vis de la culture.

Il y a quelques années, j'ai procédé à l'ouverture du Centre d'études canadiennes à l'Université d'Édimbourg. Il fonctionne bien, il est très important. Cependant, les artistes de la Nouvelle-Écosse créent une impression plus forte en tant qu'ambassadeurs du Canada, représentent mieux ce qu'est le Canada que le Centre d'études canadiennes à l'Université d'Édimbourg.

Comment pouvons-nous nous enlever de l'idée que la culture est élitiste, comment pouvons-nous montrer à l'étranger la diversité culturelle—je songe à la culture celte en particulier—dans la cohérence qui caractérise le Canada? Il y a de nombreuses forces ethniques qui ont le même intérêt que les forces celtes en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Bretagne du nord et ailleurs.

• 1115

En conclusion, je souligne le fait—M. Joyal et Ann Medina y ont fait allusion, et vous voudrez peut-être y revenir—que l'Union européenne a une politique culturelle vigoureuse et dynamique qui se traduit entre autres par un appui aux langues minoritaires. On a dépensé beaucoup d'argent pour promouvoir la langue gaélique en Écosse. La BBC d'Écosse produit de nouvelles émissions en langue gaélique. Les comédiens de Glasgow étudient une deuxième langue, non pas l'espagnol ou le français, mais le gaélique; ils veulent participer au mouvement.

[Text]

Interestingly enough, one of the Scottish production companies came to Cape Breton and developed three half-hour programs for presentation on Scottish television. They had the highest rating. It was totally Canadian content: artists from Nova Scotia, Gaelic-speakers from Nova Scotia, music. The song that introduced the program was a song composed on a little island off Cape Breton by the lightkeeper, and every time the program was introduced by this Gaelic song, by an outstanding Scottish artist, Ann Lorne Gillies. But it was all Canadian.

They were coming here, producing the programs, putting it on BBC Scotland, and getting the highest rating. We're not producing anything that we can sell abroad, as Ann Medina pointed out about *The Journal*. I'm glad about that, but there's lots that can be done about the kind of thing I'm talking about. Someone said that I had suggested this topic, and I think it has rich possibilities for Canada. I've just touched the surface, in my experience, about what is possible through what we have as our Canadian culture.

Well, is that a question, Mr. Chairman?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was a good statement.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I am not a witness.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You're not a witness, but you are a darn good co-chairman.

Madame Medina and then Mr. Spickler.

Ms Medina: Since the question was broad, I will pick one little area where you sort of teased about what kinds of possibilities there are in terms of there being a multicultural Canada.

I remember the Festival of Festivals about ten years ago, and talk about non-elitist—the line-ups there, and often people were scraping together the bus fare or the subway fare to get to the films. I was making a point of going to a lot of films from China, Hong Kong. They were just starting then. The festival was bringing in films from foreign countries. I would say that the line-up would be 90% Chinese Canadians, maybe 95%. The other 5% were people such as myself. You go now—this is after ten years of gradual build-up—and it will be 70% without any Chinese background. There is an exchange in appreciation now for films from China, from different countries. By the same token, there is the appreciation when for example Ning Ying comes over from China and discovers some of our film-makers.

There are three very young film-makers who do not have very much money, who came from Hong Kong to live in Canada. They are working with two young Canadian film-makers who do not come from Hong Kong. There is a mix, there is an exchange, there are different languages—and I'm not talking about the spoken word—different styles of doing film that are now, all of a sudden, joining up because of opportunities of exposure. I'm not talking about trade and export, though that too could come out of it, but the richness of how Canadian culture can be changed with more exposure and a very rich interchange.

[Translation]

Il convient de souligner qu'une compagnie de production écossaise est venue au Cap-Breton afin d'y réaliser trois émissions d'une demi-heure pour la télévision écossaise. Ces émissions ont eu les meilleures cotes d'écoute. Le contenu était entièrement canadien—les artistes étaient de la Nouvelle-Écosse, les animateurs, qui parlaient gaélique, la musique étaient de la Nouvelle-Écosse. La chanson thème des émissions avait été composée par un gardien de phare sur une petite île au large du Cap-Breton. Cette chanson en gaélique servait d'ouverture et était interprétée par une artiste écossaise de grand talent, Ann Lorne Gillis. Tout le reste était canadien.

Ces gens sont venus ici, ont produit des émissions, les ont fait passer à la BBC d'Écosse et obtenu les meilleures cotes d'écoute. Nous ne produisons rien que nous puissions vendre à l'étranger, comme Ann Medina l'a fait remarquer concernant *The Journal*. Je suis heureux que ces émissions-là aient été réalisées, mais il y aurait beaucoup à faire sur ce modèle. Quelqu'un a dit que j'avais suggéré ce sujet. Je pense qu'il offre de grandes possibilités pour le Canada. Je n'en ai mentionné qu'une dans le contexte de notre culture canadienne.

N'est-ce pas une question, monsieur le président?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est une déclaration intéressante en tout cas.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je ne suis pas un témoin.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, mais vous faites un fameux coprésident.

M^{me} Medina, suivie de M. Spickler.

Mme Medina: Comme la question était générale, je vais choisir un exemple qui rejoint un peu ce que vous disiez au sujet du caractère multiculturel du Canada.

Je me souviens du Festival des festivals, il y a environ dix ans, et s'il y avait un événement non élitiste, c'était bien celui-là—il fallait voir les files d'attente, et souvent les gens devaient économiser pour se payer le billet d'autobus ou de métro pour s'y rendre. J'essayais pour ma part d'aller voir le plus de films chinois, et de Hong Kong. Ils ne faisaient que commencer à être connus à l'époque. Le festival faisait venir des films d'un grand nombre de pays. Je dirais que les files d'attente étaient composées à 90 p. 100, peut-être à 95 p. 100, de Canadiens d'origine chinoise. Le reste, 5 p. 100, était composé de gens comme moi. Maintenant—après 10 ans d'activité—70 p. 100 des gens ne sont pas de descendance chinoise. Les films chinois, étrangers, sont mieux appréciés. Le mouvement se fait dans les deux sens; des gens comme Ning Ying, par exemple, viennent de Chine pour découvrir nos cinéastes.

Trois jeunes cinéastes sans argent sont venus de Hong Kong pour vivre au Canada. Ils travaillent avec deux jeunes cinéastes canadiens qui, eux, ne sont pas de Hong Kong. Il y a un mélange, un échange; les langues utilisées sont différentes—et il n'y a pas que les langues—les styles sont différents; les cinéastes se connaissent mieux et travaillent ensemble. Je ne parle pas nécessairement de la possibilité de vendre ou d'exporter, même si ce n'est pas exclu. Je donne un exemple de la richesse de la culture canadienne et de la façon dont elle évolue grâce aux apports et aux échanges.

[Texte]

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Medina.

Monsieur Spickler, vous allez probablement nous parler du Cirque du soleil de Montréal qui fait tout de même fureur sur la scène internationale, ou d'autre chose.

Allez-y!

M. Spickler: Monsieur le président, cela aussi était dans mes notes, vous savez.

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, madame Medina.

You will probably mention, among other things, Mr. Spickler, the Cirque du soleil, from Montreal, which is having a phenomenal success internationally.

You have the floor.

Mr. Spickler: I also had that in my notes, Mr. Chairman.

• 1120

Senator MacEachen, I will immediately send you the Montreal Symphony Orchestra's discography. I hope you will invite many, many people to your place because you are, indeed, a very enlightened advocate of symphony orchestras and symphony music. If you ever come to Montreal, I might have a job for you for a few weeks so that you could help us foster our orchestra as well.

Sénateur MacEachen, je vais vous envoyer la discographie de l'Orchestre symphonique de Montréal sans perdre de temps. J'espère que vous inviterez beaucoup de gens chez vous, parce que vous êtes un connaisseur et un défenseur des orchestres symphoniques et de la musique symphonique. Si vous venez à Montréal, vous pourriez travailler quelques semaines pour nous afin de nous aider à promouvoir notre orchestre également.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): As second fiddler.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Comme deuxième violon.

Mr. Spickler: You raise a very important issue when you ask whether exporting our own culture is an act of elitism. We just came back from a European tour and I can tell you that in Austria and Germany music is not, for a very simply reason. The Germans and Austrians have access to music at such an early age that, for them, the symbolic language is familiar. Because of that, Canada, Germany, and Austria are talking to one another, which, to me, is something that strengthens our relationship with some countries.

M. Spickler: Vous soulevez un point important lorsque vous demandez si le fait d'exporter notre culture est une forme d'élitisme. Nous revenons d'une tournée en Europe, et je peux vous dire qu'en Autriche et en Allemagne la musique n'est pas élitiste, et ce, pour une très bonne raison. Les Allemands et les Autrichiens viennent en contact avec la musique si tôt dans leur vie que pour eux le langage symbolique est familier. Grâce à la musique, le Canada, l'Allemagne et l'Autriche communiquent entre eux; c'est quelque chose qui renforce leurs liens.

In Slovenia, a Bulgarian told me that at age seven he was given a subscription to a symphony music concert series for his birthday. He had musicians and conductors introducing him to the world of Beethoven and other composers. He was familiar with music. He had access to us and was the first one to come and talk to us.

En Slovénie, un Bulgare m'a raconté qu'à l'âge de sept ans il avait reçu pour son anniversaire un abonnement à une série de concerts de musique symphonique. Les musiciens, les chefs d'orchestre lui avaient fait connaître le monde de Beethoven et d'autres compositeurs. Il savait apprécier la musique. Il a été le premier à venir nous parler lorsqu'il en a eu l'occasion.

In our domestic market we also fight against that concept, for a very simple reason, and that's probably why we're here this morning. Arts, culture, and education do not talk to one to another enough. There's not enough arts and culture within our schools. That is a fundamental problem as well.

Nous devons nous défendre contre ce concept chez nous également, et ce, pour une raison très simple, et nous sommes ici ce matin pour en parler. Les domaines des arts, de la culture et de l'éducation ne communiquent pas suffisamment entre eux. Il n'y a pas suffisamment d'arts et de culture dans nos écoles. C'est un problème fondamental.

When we go into the market, I think that we are recognized as a country that is conveying a symbolic language that gives an idea of what Canada is.

Lorsque nous nous présentons ailleurs, nous sommes reconnus comme un pays qui utilise un langage symbolique pour se décrire.

Senator Carney (British Columbia): I have one question on this.

La sénatrice Carney (Colombie-Britannique): J'ai une question à ce sujet.

I think we can all agree that we have a rich grassroots culture, as our co-chair says. I think that the panel has been very stimulating this morning. I think we can all agree that our culture is an important part of our present foreign affairs and that it has enormous potential. But I want to raise the issue of priorities, because when you get into the area of culture or cultural industries as an exportable item you get into trade in intellectual property and other issues. Trade is a hardball game.

Nous sommes tous d'accord pour dire que nous avons une culture riche à la base, comme notre coprésident l'a indiqué. Les témoins ont permis d'engager une discussion très intéressante sur ce point. Nous sommes tous d'accord pour dire que notre culture est un élément important de notre politique extérieure, qu'elle constitue un potentiel énorme. Cependant, c'est une question de priorité. Lorsque la culture et les industries culturelles sont considérées comme des possibilités

[Text]

As the market grows richer and the potential grows richer, the game will get tougher.

I was a member of a Conservative administration that, when we devised a video film distribution system for Canada, was told by Ann's friend, Jack Valenti, that if we proceeded with that we would be knee-capped on softwood lumber, wheat, and other issues.

The present Liberal administration has shown in the Ginn Publishing issue that the cultural sovereignty issue is very tough to deal with.

In assessing our foreign policy, what priority would you give to the the export of our identity vis-à-vis our traditional exports? It's a very key question that all governments have to face.

Ms Medina: If the choice is put that way, that is, what the priority is between, let's say, cultural exports versus lumber, that's one question. I think the way to phrase the question, as I think was done five or ten years ago, is to ask what the priority is between exporting lumber and having our own culture here in Canada. Because I think that if we're not going to be concerned about getting our culture onto the world stage, we won't be able to afford it here.

I'm not just talking about elitism. At present, 95% of the films on the screens are American. It will become 99.99%. For book publishing and magazines, you tell me what that will mean. So I think that the phrasing of the question must have that linkage in it. And then I say that ought to be a fairly high priority.

• 1125

Mr. Wood: I believe that the export of education and training, as well as other cultural products—knowledge services—in fact has enormous potential. I appreciate that trade is a hardball game, but right now countries around the world view one of the single most important constraints on their economic development as being the lack of skills in the workforce, and countries are pleading for education and training.

That's what Noordin Sopiee—who I mentioned earlier—and I talked about for four hours. This is the man who put together the six-year economic plan for Mahathir in Malaysia. He said the single most important constraint that they face on their booming economic development in Malaysia is the lack of a skilled workforce.

Senator Carney: We're talking priorities.

Mr. Wood: That's what I'm talking about. I would be exporting education and training services. That is for my institution—Mount Royal College in Calgary—now a multi-million-dollar enterprise without funding. It's not merely cost-recovery; it's revenue-generating. Only 55% of our operating revenues as a college come from the government. By 1996 only 45% will come from the government, because we are selling education and training services abroad. We don't have to contend with Valenti; and in fact there are 25,000 Canadians who we've already exported to Hollywood who are helping Valenti's enterprise.

[Translation]

d'exportation, la question de la propriété intellectuelle et d'autres questions semblables interviennent. Le commerce est un jeu dur. Plus le marché est riche et les possibilités se multiplient, plus le jeu devient féroce.

J'ai été membre d'un gouvernement conservateur qui, lorsqu'il a voulu créer un réseau de distribution de films vidéo au Canada, s'est fait dire par le bon ami d'Ann, Jack Valenti, que s'il allait de l'avant avec ce projet il se ferait tirer dans les jambes au moment de discuter du bois d'oeuvre, du blé et d'autres produits.

Le gouvernement libéral actuel a montré, avec l'affaire Ginn Publishing, que la question de la souveraineté culturelle n'est pas facile.

Dans le cadre de notre politique extérieure, quelle priorité devrions-nous accorder à l'exportation de notre identité culturelle par rapport à celle de nos produits traditionnels? C'est une question clé à laquelle le gouvernement doit faire face.

Mme Medina: Si le choix doit se faire entre les exportations culturelles et le bois d'oeuvre, très bien. Cependant, la façon de poser la question, c'est de la poser comme il y a cinq ou 10 ans: qu'y a-t-il de plus important: exporter du bois d'oeuvre ou maintenir notre propre culture ici au Canada? Parce que si nous ne parvenons pas à exporter notre culture ailleurs dans le monde, nous ne parviendrons pas à la garder ici nous-mêmes.

Ce n'est pas une question d'élitisme. Actuellement, 95 p. 100 des films projetés sur nos écrans sont américains. Bientôt, ce sera 99,99 p. 100. Pour les livres et les magazines, quelle sera la situation? Au moment de poser la question, il faut donc tenir compte de ce facteur. Et je dis que cela doit avoir la priorité.

M. Wood: Je pense que l'exportation de l'éducation et de la formation—des services axés sur le savoir—au même titre que d'autres produits culturels offre d'énormes possibilités. Je sais que le commerce est un jeu dur, mais on considère actuellement dans le monde que l'obstacle le plus important au développement économique est la pénurie de main-d'oeuvre spécialisée. L'éducation et la formation sont en forte demande.

C'est ce dont j'ai discuté pendant quatre heures avec Nordom S. Phe—j'y ai fait allusion plus tôt. Il est l'auteur du plan économique de six ans pour Mahatya, en Malaysia. Selon lui, la plus grande difficulté à laquelle la Malaysia fait face dans son développement économique et sans précédent, c'est la pénurie de main-d'oeuvre spécialisée.

La sénatrice Carney: Nous parlons des priorités.

M. Wood: Justement. Je mettrais l'accent sur l'exportation des services axés sur l'éducation et la formation. C'est ce qui fait actuellement l'institution que je représente—le Mount Royal College, à Calgary—qui réussit à exporter pour plusieurs millions de dollars de services sans aide. Ce n'est pas seulement un exercice de recouvrement des coûts; c'en est un qui rapporte. Seulement 55 p. 100 de nos revenus d'exploitation comme collège viennent du gouvernement. D'ici à 1996, ce ne sera pas plus de 45 p. 100, à cause de nos ventes à l'étranger de services axés sur l'éducation et la formation. Nous n'avons pas de Valenti sur notre chemin. De fait, nous avons exporté 25 000 Canadiens à Hollywood qui aident Valenti dans son entreprise.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Griffiths: On priorities, it seems to me that identity comes first, and it comes first for the following reason... It's not an easy choice, but it seems to me there are two ways of looking at the role of culture in foreign policy. Number one is that I think some of us, and perhaps all of us, share the notion that there are great opportunities here. Culture, education, human resources development are themes, or an aspect of foreign policy. I personally feel there's another dimension, and that is culture; popular mass culture is not only an aspect but a precondition for foreign policy.

Mr. MacEachen is right when he said that culture is a manifestation of community. If we are not together in some way, we don't have a foreign policy. I am worried about this country, actually. I'm worried about what's happening inside; I'm worried about globalization on the outside, about our ability to hold together. It seems to me that comes first.

It'll be hard to make those choices, if Jack Valenti would seek to link. I think, though, in that one we must take this man on. We must see more of ourselves.

Mr. Joyal: I would like to add that cultural activities in Canada employ more Canadians than mining, forestry, finance, insurance, and real estate. So when we have to reconcile conflicting objectives of development, I think we should not think that cultural activity doesn't create jobs, doesn't employ, and doesn't bring returns. I mentioned too that more than half a billion dollars are generated in Canada from the export of cultural products. So that's part of the overall picture we have to take into account.

Mr. English (Kitchener): I'd like to follow Ms Carney's approach to this subject, and not ask so much about priority. But when we started to talk about exports of our culture and cultural diplomacy in the 1970s, it was a time of cultural nationalism in Canada. Books appeared, such as *Save the Canadian Universities*, edited by the current president of the Canadian Chamber of Commerce, and *Close the 49th Parallel* was another book I recall.

Lots of restrictions were put on foreign academics coming to Canada. Restrictions were placed on foreign performers. We had, of course, quotas on the CBC; quotas on radios for the amount of Canadian content; quotas by granting agencies for international participants in conferences in Canada, granting grants to publications only for Canadian authors. I could go on, but this was characteristic of that period.

• 1130

If we are talking about the recent GATT round, culture was an issue. Earlier, in the NAFTA and free trade negotiations, we talked about protection of culture. What I have heard today from Ann Medina and some of the others suggests that Canadian culture is now something that is very exportable. The Montreal Symphony had a very successful tour in Europe recently, and I could go on and on. You mentioned the Glenn Gould film that has attracted so much international attention.

M. Griffiths: En ce qui concerne les priorités, il me semble que l'identité est primordiale, et ce, pour la raison suivante... Le choix n'est pas facile à faire, mais il y a deux façons de considérer la place de la culture dans la politique étrangère. D'abord, nous sommes sûrement tous d'accord pour dire que la culture offre de grandes possibilités à ce niveau. La culture, l'éducation, le perfectionnement des ressources humaines sont tous des éléments de la politique étrangère. Cependant, la culture, la culture de masse, selon moi, est plus qu'un élément de cette politique; elle en est une condition préalable.

M. MacEachen a raison de dire que la culture est une manifestation de la collectivité. Si nous ne formons pas une collectivité, nous ne pourrions pas avoir de politique étrangère. Je m'inquiète pour l'avenir de notre pays. À cause de ce qui s'y passe sur le plan interne et à cause des effets de la mondialisation. Je ne sais pas si nous pourrions tenir. Il me semble que nous devons accorder la priorité à la culture.

Il est difficile d'effectuer des choix lorsque des gens comme Jack Valenti veulent relier la culture à autre chose. Je pense cependant que nous devons tenir bon. Nous devons nous projeter davantage.

M. Joyal: Je tiens à rappeler que les activités culturelles au Canada emploient plus de Canadiens que l'exploitation minière, la foresterie, les finances, les assurances et l'immobilier. Lorsque nous parlons de concilier des objectifs contradictoires en matière de développement, nous devons tenir compte du fait que les activités culturelles créent des emplois et rapportent des revenus. J'ai mentionné le fait que l'exportation de produits culturels représente plus d'un demi-milliard de dollars pour le Canada. Nous ne devons pas l'oublier.

M. English (Kitchener): Je poursuis dans la même veine que M^{me} Carney, mais sans insister sur les priorités. Je veux rappeler que lorsque nous avons commencé à parler d'exportation de nos produits culturels et de diplomatie culturelle au cours des années soixante-dix, c'était l'époque du nationalisme culturel au Canada. Il y avait des livres comme *Save the Canadian Universities*, publié par le président actuel de la Chambre de commerce du Canada, et *Close the 49th Parallel*.

De nombreuses restrictions étaient imposées aux universitaires étrangers ainsi qu'aux artistes étrangers. Nous avions des quotas à la SRC, à la radio, relativement au contenu canadien; les organismes de subventions étaient limités relativement aux participants des autres pays aux conférences tenues au Canada; seuls les auteurs canadiens avaient droit à des subventions pour leurs publications. Je pourrais continuer, mais tel était le climat à l'époque.

Durant la récente ronde de négociation du GATT, la culture était un enjeu. Précédemment, durant les négociations de l'ALÉNA et de l'accord de libre-échange, on a parlé de protéger la culture. D'après ce qu'ont dit aujourd'hui Ann Medina et certains autres, il semble que la culture canadienne soit maintenant devenue un produit éminemment exportable. L'Orchestre symphonique de Montréal a récemment effectué une brillante tournée en Europe, et ce n'est qu'un exemple. Vous avez mentionné le film sur Glenn Gould, qui a beaucoup retenu l'attention d'autres pays.

[Text]

I was in Belgium a month ago. I turned on the television in the afternoon and watched a soap opera that was about a Dutch diplomat having an affair with a member of the Department of Foreign Affairs in Ottawa. It was a co-production of Argentina, Canada and the Netherlands. So we can export trash with the best of them. Worst of all, they were walking along the canal and she said "Look what we have given you", and it was the tulips, of course.

My point is this. If you are going to export your culture, what you are going to face with other countries is comments about your own protectionism in that area. The Americans accepted the break-down of agriculture from the GATT. They have had to break it down and other nations have to do it. We were breaking down their agriculture. Is it possible and necessary to maintain this protectionism in the area of culture that has been characteristic of Canadian policies for quite some time?

Ms Medina: I think when we talk about the traditional protection of culture in Canada we're looking at satellites' big footprints. It's going to come no matter what kind of protection we want to lay down. We're talking about modems and fibre optics. It's all going to be there. When we talk about whether we can prevent some of the import of culture, it's going to happen.

Mr. English: What about publishing?

Ms Medina: I don't know all the ins and outs of publishing. Perhaps someone else. . .

The point is we can't stop it or keep it out. It's going to happen. It's even more imperative with all of this coming at us that we somehow claim some stakes. The CBC is now going to go on the satellite for North American service. I think that's a great focus.

When we say our culture is exportable, that isn't necessarily just talking about now, that's talking also about the potential megagrowth in animation. Think of Babar and Nelvana. There are some companies that can do it, but those opportunities are going to multiply in terms of the protectionism. Technologically speaking, five or ten years from now it's going to be a non-issue.

Mr. Wood: I agree with everything Ann has said and I would just add one other point. It's already happening certainly in universities and colleges. I communicate virtually daily with the people around the world on Internet. Most academics do. You cannot protect or control that kind of thing. Information will flow.

Mr. Joyal: I would like to mention, very briefly, if we do not maintain and enhance those protections in many sectors of activity we will just disappear from the map. In the book publishing industry, for instance, that's very obvious in my mind. There is a big fight to come, but that's part of affirming our sovereignty and the way we want to go. If we just want to open the door and let the Americans move in, we will not have the capacity to penetrate their market.

[Translation]

J'étais en Belgique il y a un mois. Un après-midi, j'ai décidé d'écouter la télé. On diffusait un feuilleton dans lequel une diplomate hollandaise avait une liaison avec un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères à Ottawa. Il s'agissait d'une coproduction Argentine-Canada-Pays-Bas. Dans ce feuilleton, ce qui était le plus pitoyable, c'était qu'ils marchaient le long du canal, et la diplomate disait au fonctionnaire: «Voyez ce que nous vous avons donné», en lui montrant les tulipes, bien sûr. On voit donc par cet exemple que nous pouvons exporter de la camelote parmi les joyaux.

Si nous voulons exporter notre culture, il faudra subir les commentaires des autres pays sur notre propre protectionnisme dans ce domaine. Les Américains ont accepté que leur agriculture soit mise en pièces dans le cadre du GATT. C'était nécessaire, et d'autres nations devront accepter de subir le même sort. On a mis leur agriculture en pièces. Est-il possible et nécessaire de conserver dans le domaine de la culture ce protectionnisme qui caractérise les politiques canadiennes depuis un certain nombre d'années?

Mme Medina: En matière de protection traditionnelle de la culture au Canada, il faut tenir compte de l'influence énorme des satellites. Cette influence s'exercera, quelles que soient les mesures de protection que l'on prendra. Il y a les modems, les fibres optiques, etc. Pour ce qui est de savoir si on peut limiter l'importation culturelle, cette importation se produira de toute façon.

Mr. English: Qu'en est-il de l'édition?

Mme Medina: Je ne connais pas tous les ressorts de l'édition. Quelqu'un d'autre pourrait peut-être. . .

En fait, on ne peut pas empêcher l'importation culturelle en la refoulant aux frontières. Compte tenu de tout ce qui s'en vient, il est encore plus impératif d'établir des principes fondamentaux. La SRC offrira maintenant son service dans toute l'Amérique du Nord via un satellite. C'est excellent.

Vous dites que notre culture est exportable, mais ce n'est pas nécessairement seulement dans l'immédiat; cela touche également l'énorme croissance possible dans le domaine de l'animation. Pensons à Babar et Nelvana. Certaines sociétés sont en mesure de prendre une telle expansion, mais ces débouchés se multiplieront avec ou sans protectionnisme. D'un point de vue technologique, ce ne sera plus un problème dans cinq ou 10 ans.

Mr. Wood: Je suis d'accord avec ce que Ann a dit, mais j'aimerais ajouter quelque chose. Ces échanges existent déjà dans les universités et les collèges. Pour ma part, je communique à peu près chaque jour avec des gens de l'étranger par le réseau Internet. C'est le cas de la plupart des universitaires. Il n'est pas possible de protéger ou de contrôler ce genre de communication. L'information sera transmise de toute façon.

M. Joyal: J'ajouterai brièvement que si nous ne conservons et n'accroissons pas ces mécanismes de protection dans un grand nombre de secteurs d'activité, nous sommes voués à disparaître. Dans le domaine de l'édition, par exemple, je trouve que c'est très évident. Nous aurons une grande lutte à mener, mais cela fait partie de l'affirmation de notre souveraineté et de l'orientation que nous souhaitons prendre. Il est possible d'ouvrir les portes de notre marché aux Américains, mais nous ne serons pas en mesure de pénétrer leur marché.

[Texte]

Mr. English: In the book publishing industry, if you publish a book in Canada with a Canadian commercial publisher your distribution is usually restricted to Canada. If you publish a scholarly book, you are better off with the university presses because they have at least developed some foreign contacts, but Canadian commercial publishers do not. They don't have enough resources. Perhaps there are too many of them and they don't have a strong base.

What should we do about that if we accept the importance of exporting scholarly publishing and serious publishing in Canada? The fact of the matter is very little is exported. It has something to do with the nature of publishing in Canada and the structure of the industry. What should we do, very practically, about that? I know Professor Griffiths has published books and he had some comments on this.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Professor Griffiths, do you want to comment?

• 1135

Mr. Griffiths: I wish I had an answer. It's extremely complicated. I think there has to be some protection of what we have in this area. I would add magazines, as well, and the way advertising is handled here.

My impression is that Canadian publishing houses do not somehow have the capacity to get out and sell in markets outside this country. The market here is too small to support that kind of activity in terms of the investment involved. What do you do? I don't know.

In some cases, there has to be some protection, I would think. In other cases, those who want to publish will go to publishers who are more transnational right from the start.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I have just two or three points. This is an interesting discussion. I could probably take up the rest of the hour.

I just want to mention first of all that Professor Graham said we were going to make, from all this discussion, intelligent government decisions. That's another one of those oxymorons we'll deal with later.

Actually, you know, I'm only half jesting. I would put forward the theory that government involvement in this area is almost doomed to failure. I mentioned that.

I picked up this one thing in which I see there's an employment growth rate of 21% in the arts and culture from 1987 to 1992 while government funding was being withdrawn. In my own area, Senator MacEachen mentioned the one end of the country with the unique culture there. Of course, we skipped over Quebec, which has maybe the most unique culture.

Look at B.C., where there is this fantastic growth in the film industry. Canadian artists are being employed there. There are some unique abilities at the British Columbia end of things. No matter how we cut it—I could quote Keith Spicer here—we're missing the mark on this huge government funding for CBC and other things in an attempt to hang on to a Canadian culture that two groups of panellists now have been unable to define.

[Traduction]

M. English: D'une façon générale, les livres publiés au Canada par des maisons d'édition commerciales canadiennes ne sont distribués qu'au Canada. Dans le cas d'un ouvrage savant, il vaut mieux publier par l'entremise des presses universitaires, car celles-ci ont au moins déjà des contacts à l'étranger, ce que les éditeurs commerciaux canadiens n'ont pas. Ils n'ont pas suffisamment de ressources. Peut-être sont-ils trop nombreux et n'ont-ils pas une assise assez solide.

Que devrait-on faire à cet égard si l'on reconnaît l'importance pour le Canada d'exporter des ouvrages savants et sérieux? En fait, très peu de ces ouvrages sont exportés. Cela s'explique par la nature et la structure du secteur de l'édition au Canada. Que devrait-on faire, d'un point de vue purement pratique, à cet égard? Je sais que M. Griffiths a publié des livres et qu'il a des observations à faire à ce sujet.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Griffiths, voulez-vous répondre?

M. Griffiths: J'aimerais bien pouvoir répondre. C'est extrêmement complexe. À mon avis, il faut protéger ce qui existe déjà dans ce domaine. J'ajouterais à cela la publication des magazines ainsi que la façon dont on traite ici la publicité.

J'ai l'impression que les maisons d'édition canadiennes n'ont pas les moyens nécessaires de se faire connaître et de pénétrer les marchés étrangers. Au Canada, le marché est trop faible pour soutenir ce type d'activité, compte tenu des investissements nécessaires. Que faut-il faire? Je n'en sais rien.

Dans certains cas, je suppose qu'il faut prendre des mesures de protection. Dans d'autres, les auteurs de ce type d'ouvrages peuvent s'adresser à des éditeurs qui travaillent à un niveau plus transnational.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): J'ai deux ou trois questions seulement. Je trouve la discussion intéressante. On pourrait sans doute y consacrer tout le reste de l'heure.

Premièrement, M. Graham a dit que cette discussion permettrait au gouvernement de prendre des décisions intelligentes. Il y a là un oxymore dont je discuterai plus tard.

En fait, ce n'est pas tout à fait une blague. À mon avis, le rôle du gouvernement dans ce domaine est à peu près voué à l'échec. Je l'ai déjà dit.

J'ai constaté qu'il y a eu une augmentation des emplois de 21 p. 100 dans le secteur des arts et de la culture de 1987 à 1992, alors que pendant la même période le gouvernement cessait de verser des fonds. Le sénateur MacEachen a dit de ma propre région que c'était l'une des extrémités du pays où l'on trouvait une culture particulière. Bien sûr, c'est sans compter le Québec, qui possède sans doute la culture la plus différente.

La Colombie-Britannique a connu une croissance extraordinaire dans le secteur cinématographique. Des artistes canadiens y trouvent de l'emploi. Il y a en Colombie-Britannique des compétences particulières. De quelque façon qu'on aborde la question—permettez-moi de citer Keith Spicer—il ne sert à rien au gouvernement de financer la SRC et d'autres organismes pour essayer de préserver une culture canadienne que les deux groupes présents aujourd'hui n'ont pas pu définir.

[Text]

You can't define Canadian culture from a central Canadian bias. I would agree with Senator MacEachen, who says that culture is not going to be defined that way. It can't be done, so why are we going to throw more money? I would say that throwing more money is not the answer. The answer is to allow companies to have success stories. Mr. Wood mentioned the decreased government funding in universities, yet increased international participation.

Ms Medina mentioned the company that produced all these short things that she said are gobbling up huge amounts of sales around the world. It's not a government thing, but a private thing.

I would propose a way to promote so-called Canadian culture, whether it's in Quebec or the rest of Canada. All of us have our unique abilities. We should promote and allow businesses to take the lead in this, because if it isn't done with the businesses, it's just not going to happen.

Ms Medina: When it's by a private company, as Rhombus is, that doesn't necessarily mean that the government did not play a role. I think partnerships are part of what we're talking about here.

When you talk about mega-employment in B.C., Toronto, and other areas, the great strides are only because federal and provincial moneys were put in to build an industry that knew how to shoot, knew the structure of scripts, etc., that could then work for a lot of American productions, as we all know. That is not what we're talking about here.

What we are talking about is taking those skills, creativity, and talent, and putting them into things that are Canadian like *Avonlea* and Rhombus. You need the government's role as a partner. You also need private industry, whether it's the animation company or an alliance, to lead and forge some of the links to export markets. However, you do need that partnership.

Mr. Spickler: I mentioned earlier that with a grant of \$800,000 I brought in \$3.5 million. What we did at the same time is what is done for dance, theatre, and music companies. We bring in, put on, protect, and maintain actors, dancers, and musicians for work. That, to me, is not just the grant and the support, but an investment in job creation and a multiplier of foreign money coming to Canada. That's what it's all about.

Mr. Strahl: A counter-argument to that is, and I'll just speak for my own riding and my own area... The Vancouver Symphony comes to Chilliwack once in a while, once or twice a year. We pack the biggest auditorium there. We enjoy that, and we have an active arts program in the community and so on. But when people in my riding say that in central Canada—and I'll just use the most extreme case—they spend a couple of million dollars on *The Voice of Fire* they are so mad at what

[Translation]

Il n'est pas possible de définir la culture canadienne dans la seule optique du centre du pays. Je serais plutôt d'accord avec le sénateur MacEachen, selon qui la culture ne peut être définie de cette façon. Si c'est impossible, à quoi sert d'y investir encore de l'argent? À mon avis, ce n'est pas la solution. La solution consiste à permettre aux entreprises de faire de bonnes affaires. M. Wood a dit que les universités recevaient moins de fonds du gouvernement tout en étant plus actives au niveau international.

M^{me} Medina a mentionné cette entreprise qui produit tous ces dessins animés qui, dit-elle, représentent des ventes énormes partout dans le monde. Cela ne vient pas du secteur public, mais du secteur privé.

Permettez-moi de vous proposer un moyen de promouvoir la soi-disant culture canadienne, que ce soit celle du Québec ou du reste du Canada. Nous avons tous des talents particuliers. Il faudrait promouvoir la culture tout en laissant les entreprises diriger la manœuvre, car si les entreprises ne peuvent y réussir, tout est perdu.

Mme Medina: Lorsqu'une entreprise privée réussit, comme c'est le cas de Rhombus, cela ne signifie pas nécessairement que le gouvernement s'est croisé les bras. À mon avis, les partenariats font partie de la solution.

Vous avez parlé du grand nombre d'emplois qui ont été créés en Colombie-Britannique, à Toronto et dans d'autres régions, mais tout cela n'a été possible que parce que le gouvernement fédéral et les provinces ont investi pour créer un secteur cinématographique, une main-d'œuvre capable d'utiliser une caméra, de déchiffrer un scénario, etc., qui puisse ensuite travailler à un grand nombre de productions américaines. Ce n'est pas de cela qu'il est question ici.

Ce dont on parle, c'est de rassembler ces compétences, cette créativité et ce talent pour produire des œuvres canadiennes comme *Avonlea* et des entreprises comme Rhombus. Le gouvernement doit en être partenaire. Il est également nécessaire d'avoir la participation du secteur privé, qu'il s'agisse d'une entreprise d'animation ou d'une alliance, qui dirige le mouvement et établit les liens vers les marchés d'exportation. De toute manière, le partenariat est nécessaire.

M. Spickler: J'ai dit tout à l'heure qu'une subvention de 800 000 \$ m'avait permis de rapporter 3,5 millions de dollars au Canada. Parallèlement, nous avons fait la même chose que ce qu'on fait pour les compagnies de danse, de théâtre et de musique. Nous avons trouvé, produit, protégé et conservé des acteurs, des danseurs et des musiciens. À mon avis, cela ne se limite pas seulement à la subvention et à l'appui, c'est aussi un investissement dans la création d'emplois et une façon de multiplier l'argent qui vient de l'étranger au Canada. Voilà ce que c'est.

• 1140

M. Strahl: Par contre, on pourrait également dire, et je m'attarderai plus particulièrement sur ma propre circonscription et ma propre région... Une fois ou deux par année, l'Orchestre symphonique de Vancouver vient à Chilliwack. Elle y fait salle comble. Nous en sommes contents. Nous avons également un programme d'art dans la communauté, etc. Mais lorsque mes commettants voient que, au centre du pays—et c'est le cas le plus extrême—on dépense deux ou trois millions de dollars pour

[Texte]

they perceive as a central Canadian elitist group telling us what our Canadian culture is. They have absolutely no patience for that. They say they support the Vancouver Symphony because they love the Vancouver Symphony, but they will not support that group down in Ottawa that is spending money as they see fit, not as grassroots Canadians see fit.

There's a real antagonism. I think Spicer hit it, that if the CBC—to use the biggest billion-dollar block of funding—doesn't change its attitude, it's going to disappear along with the so-called Canadian culture, because they're not being relevant to grassroots Canadians.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Strahl. Senator Gigantès, you're on next. You have five minutes. Go right ahead, sir.

Senator Gigantès (De Lorimier): I remember this debate. There was a fellow in ancient Athens, speaking just like him. It's a little text that has come down to us through the centuries. We don't know exactly who wrote it, so we've nicknamed him "The Old Oligarch". He came from the outskirts of Attica, not from central Athens. He said "I deplore seeing Athens being bedecked with jewels like a whore". He was talking about the Parthenon.

I was glad to hear the panel express the idea and the feeling that, yes, Canada can; that it is not necessary to be a giant, either economically or demographically, in order to contribute to the world.

In fact, ancient Athens—forgive me, it's my specialty—invented the vowel, an enormous advance in communications and trade and economy. There were alphabets before, which didn't have vowels. You could therefore not transcribe, if you were a Greek visiting Phoenicia, what their words sounded like. The Greeks invented the vowel. They were able to make dictionaries. They were able to learn foreign languages. They became a great trading power, and they sold to the Ukrainians beautifully decorated pots, and in exchange they got wheat. They sold olive oil in those pots, and shards from those pots can be found all over Ukraine in archeological digs.

An hon. member: I knew there was a problem in Ukraine.

Senator Gigantès: It wasn't a problem; it facilitated an exchange in culture. And incidentally, it brought pot into history—not the pots with oil, but hash. Herodotus says that in Ukrainian villages they would harvest a particular plant, as he describes it—and it is marijuana—and they put bales of it in a circle and the whole village would sit in the middle and set fire to these, and then they would have a wonderful experience, said Herodotus.

Miletus, a tiny town of 25,000, had an odeum, a music theatre, for 25,000. Athens had several of those, more than enough for all of its citizens. They paid the citizens one day's wages to go to listen to the tragedies of Aeschylus, Sophocles, and Euripides, because it was considered important. If we do not have a culture that we cherish and encourage, we will be forgotten. We will disappear.

[Traduction]

La voie du feu, ils sont enragés, car ils ont l'impression qu'un groupe élitiste veut nous dicter ce qu'est la culture canadienne. C'est plus qu'ils n'en peuvent supporter. Ils se disent prêts à appuyer l'Orchestre symphonique de Vancouver parce qu'ils aiment bien cet orchestre, mais ils ne sauraient appuyer ce groupe qui, à Ottawa, dépense l'argent à son gré, sans tenir compte de la volonté des Canadiens.

Il y a là un réel antagonisme. M. Spicer l'a bien compris, lui qui a dit que si la SRC—qui reçoit la majeure partie des milliards de dollars consacrés à ce domaine—ne change pas d'attitude, elle va disparaître, de même que cette soi-disant culture canadienne, car elles n'ont aucune pertinence pour les simples citoyens.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Strahl. Sénateur Gigantès, c'est votre tour. Vous disposez de cinq minutes. Allez-y.

Le sénateur Gigantès (De Lorimier): Je me souviens de cette discussion. Anciennement, il y avait à Athènes un homme qui disait la même chose. On a retrouvé un fragment de texte qui a survécu au passage des siècles. Nous ne savons pas exactement qui en est l'auteur, et nous l'avons donc appelé «l'ancien oligarque». Il venait des limites de l'Attique, et non du centre d'Athènes. Il a dit, en parlant du Parthénon: «Je déplore qu'Athènes soit aussi couverte de bijoux qu'une catin».

J'ai été heureux d'entendre nos invités dire que le Canada est capable de produire; qu'il n'est pas nécessaire d'être un géant, ni sur le plan économique, ni sur le plan démographique, pour faire sa part dans le monde.

En fait, c'est à Athènes, dans les temps anciens—pardonnez-moi, c'est ma spécialité—qu'on a inventé la voyelle, ce qui a énormément fait progresser les communications, le commerce et l'économie. Il y avait auparavant des alphabets sans voyelles. Il n'était pas possible de transcrire la prononciation des mots pour un Grec visitant la Phénicie. Les Grecs ont inventé les voyelles. Ils ont ensuite pu faire des dictionnaires et apprendre les langues étrangères. La Grèce est devenue une grande puissance commerciale. Les Grecs vendaient aux Ukrainiens des pots magnifiquement décorés en échange de blé. Ils vendaient de l'huile d'olive dans ces pots. On en a retrouvé des fragments dans toute l'Ukraine, dans des fouilles archéologiques.

Une voix: Je savais bien qu'il y avait un problème en Ukraine.

Le sénateur Gigantès: Ce n'était pas un problème; au contraire, cela a facilité les échanges culturels. A propos, c'est également ainsi qu'est passée à l'histoire la marijuana. Hérodote dit que dans les villages ukrainiens, on cueillait une certaine plante, qu'il décrit—et c'était bien de la marijuana. On plaçait des tas de cette plante en cercle, et tous les habitants du village s'assoiaient au milieu après y avoir mis le feu. Ensuite, d'après Hérodote, tous connaissaient une merveilleuse expérience.

Milet, une petite ville de 25 000 âmes, possédait son odéon, une salle de concert, qui pouvait accueillir tous ses citoyens. Athènes en possédait plusieurs, qui suffisaient plus qu'amplement pour sa population. On payait aux citoyens un jour de salaire pour qu'ils assistent aux tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, car on estimait que c'était important. Toute culture qui n'est pas chérie et encouragée disparaît.

[Text]

[Translation]

• 1145

In the fifth century B.C. Thucydides said "In centuries to come, people will look at Sparta", which was totally against culture—they spoke like him—

Mr. Strahl: I didn't say I was against culture.

Senator Gigantès: —against the state intervening and producing culture, and therefore none was produced. . . Thucydides said that future generations would look at the ruins of Sparta and say "How could they possibly have been important?", and they would look at the ruins of Athens and say "How could they, being so unimportant, have left so much?" I'd like you to comment.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, the five minutes is up. You've used all of your time—and Mr. Lastewka was trying to get into the conversation because he's a down-to-earth Ukrainian. He was wondering when you're going to have the next party.

I have to go to a lobster fisherman here, Senator Comeau. Maybe he wants to tell us about lobsters.

Senator Comeau (Nova Scotia): Not a chance. Actually, the lobster season ends on May 1, so if anybody wants to come to Nova Scotia and partake of our best cultural production, it will be there.

I want to ask Mr. Wright a question. By the way, Mr. Wright, you're a kind of legend among a great number of former university professors. It's always a pleasure to put a question to a legend.

You indicated that you wish to have government support for education. I've heard of many studies that have demonstrated that in fact education is one of the areas where the highest per capita contribution of taxpayers is being directed, in the world—Canada being number one in terms of spending. If that is the case, what form of contribution should the federal government provide to education?

It probably begs the question: if we're spending all of this money on education, then what's wrong? Is it a failure of the government, or is it a failure of the education establishment? If it isn't a failure of the education establishment to accomplish some of the things that you and Mr. Wood indicated, then how do we change it? How do we bring what might be reluctant partners into what we hope to accomplish with this committee?

Mr. Wright: That's a marvellous leading question. Let me respond.

Canada now, I think, stands second in the world in the share of GDP per capita. That partly reflects very high rates of attendance and an extraordinary imbalance in spending. At the elementary and, particularly, secondary levels, we're quite the highest in the world; but at the post-secondary level, we're thirteenth or fourteenth in the world in spending per student. We're very far down. One of the ironies is that at the post-secondary level, although the president and my friend Tom Wood would complain about the scarcity of resource, our institutions have done a very good job, because the students are highly motivated.

Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, Thucydide a déclaré: «Dans les siècles à venir, les hommes vont voir Sparte», qui était totalement contre la culture—they parlaient comme mon collègue. . .

M. Strahl: Je n'ai pas dit que j'étais contre la culture.

Le sénateur Gigantès: . . . contre le fait que l'État intervienne et soit producteur de culture; c'est pourquoi rien n'a été produit. . . Thucydide a dit que les générations futures, voyant les ruines de Sparte, se demanderaient comment les habitants de cette ville avaient pu être importants. Se tournant ensuite vers les ruines d'Athènes, les hommes se demanderaient comment des gens aussi peu importants avaient pu léguer autant. Qu'en pensez-vous?

Le coprésident (M. Gauthier): Eh bien, vos cinq minutes sont terminées. Vous avez utilisé tout votre temps—et M. Lastewka voulait participer à la conversation, parce qu'il est un Ukrainien pragmatique. Il se demandait quand vous tiendriez le prochain party.

Je donnerai maintenant la parole à un pêcheur de homard, le sénateur Comeau. Il pourra peut-être nous parler des homards.

Le sénateur Comeau (Nouvelle-Écosse): Pas du tout. En fait, la saison du homard prend fin le 1^{er} mai. Tous ceux qui veulent venir en Nouvelle-Écosse profiter de notre meilleure production culturelle sont invités à le faire.

Ma question s'adresse à M. Wright. À propos, monsieur Wright, vous êtes une sorte de légende pour un grand nombre d'anciens professeurs d'universités. C'est toujours agréable de poser une question à une légende.

Vous avez dit que, d'après vous, le gouvernement devrait soutenir l'éducation. J'ai entendu parler d'un bon nombre d'études montrant que le Canada occupe le premier rang dans le monde pour ce qui est de la proportion de l'argent des contribuables, par habitant, versé à l'éducation. Dans un tel cas, sous quelle forme le gouvernement fédéral pourrait-il contribuer à l'éducation?

Il en découle une autre question: si nous investissons déjà autant dans l'éducation, qu'est-ce qui ne va pas? Est-ce la faute du gouvernement? Est-ce la faute du système d'enseignement? Est-ce parce que le système d'enseignement n'accomplit pas certaines des choses que vous et M. Wood avez mentionnées? Si c'est le cas, comment peut-on changer le système? Comment peut-on amener des gens peut-être réticents à participer à ce que nous espérons accomplir avec l'aide de ce comité?

M. Wright: Voilà une merveilleuse question. Permettez-moi d'y répondre.

À l'heure actuelle, le Canada est au second rang quant à la part du PIB par habitant. Cela s'explique en partie par les taux très élevés de fréquentation et un déséquilibre extraordinaire des dépenses. Au niveau primaire et, plus particulièrement, au niveau secondaire, nous sommes au premier rang dans le monde; mais au niveau postsecondaire, nos dépenses par étudiant nous placent au 13^e ou 14^e rang dans le monde. C'est très bas. Paradoxalement, malgré le manque de ressources dont se plaint Tom Wood, notre président et mon ami, nos institutions postsecondaires ont fait de l'excellent travail, grâce à la forte motivation des étudiants.

[Texte]

[Traduction]

The problem with the elementary and secondary education, where we spend so much money and are so dissatisfied, is, I'm afraid, not simply a problem of the schools; it is a problem of the society. I made some brief comment about that. We have had a complacency. It has not been seemly to expect young people to do homework. Our elementary schools do fairly well internationally. At puberty, everything goes to hell, because our society expects young people to put socialization ahead of cognitive development and the schools cannot fight against that. As a society, we've attempted to compensate by spending more money, which has not been effective. That's the answer to that part of the question.

I was not making a general case for government support of education, but I was making a case for marginal support of internationalization, particularly of post-secondary education, because, in a way very similar to the arguments made by people in the cultural sector, modest amounts of money make possible enormous incremental advantages.

• 1150

I talked about our work with Mexico and the U.S. and I mentioned the Japanese example. There are many others of that sort where enormous efforts are already being made by students, their families, the institutions and even industries, but you often need a little seed money to make the real achievement possible. That is the case we are making for leadership, because it has to be said to be important for this to be accepted and understood. We have to change attitudes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Wright, thank you very much for that answer.

Mr. Flis, briefly sir, for five minutes.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Thank you, Mr. Chairman. Senator MacEachen enriched all of us with his Gaelic culture and home. I would like to do the same.

In my music collection I have Paderewski, Chopin, and a bit of Osinchuk American music. So put all that in a hat, and I remind the committee that I was born in Canada also. Which portion of Canadian culture are you going to export now? But that's not my question. It does remind us of our multicultural nature in Canada. When we talk about culture we seem to be zeroing in on our symphony orchestra and other factors, forgetting about the multicultural nature of Canada.

I would like to take advantage of Mr. Griffiths' presence here. I had a little experience not long ago when I was in Oslo, just before the sports games in Lillehammer. I was quite impressed to see our Canadian Inuit art combined with the aboriginal art from other Arctic countries. It was interesting how a common language was formed through art among the Arctic countries. I think that is an area we are not exploring, not zeroing in on educationally.

About a dozen years ago I recommended that the Arctic countries should establish a teacher training college in the Arctic. Anyone teaching in the schools where Inuit and aboriginal people were learning would at least be exposed for

Le problème de l'enseignement primaire et secondaire, où l'on dépense tant d'argent et dont on est si peu satisfait, ne pourrait, j'en ai peur, être tout simplement attribué aux écoles; le problème vient de la société. J'ai fait quelques brèves observations à ce sujet. Nous avons fait preuve de trop de complaisance. On n'a pas jugé bon de faire faire des devoirs à nos écoliers. Nos écoles primaires se comparent assez bien aux autres écoles de même niveau ailleurs dans le monde. C'est à la puberté que tout se gâche, car notre société s'attend à ce que les jeunes privilégient la socialisation plutôt que le développement cognitif; les écoles ne peuvent lutter contre cela. La société a essayé de compenser ce problème en investissant davantage dans l'éducation, mais en vain. Cela répond en partie à votre question.

Je ne défendais pas d'une façon générale l'aide apportée par le gouvernement à l'éducation. Par contre, je dis que le gouvernement devrait apporter une aide, même minime, à l'internationalisation, surtout au niveau de l'enseignement postsecondaire, parce que, tout comme pour les gens du secteur culturel, on peut obtenir d'énormes avantages à partir d'un investissement minimal.

J'ai parlé de notre travail avec le Mexique et les États-Unis, ainsi que d'un exemple japonais. Il y a de nombreux autres projets de ce genre dans le cadre desquels les étudiants font d'énormes efforts, ainsi que leurs familles, les institutions et même les industries, mais il faut souvent un peu d'argent pour démarrer pour que les vraies réalisations deviennent possibles. Voilà pourquoi j'ai mis autant l'accent sur le leadership, car il faut qu'on dise que ce genre de chose est importante si on veut qu'elle soit acceptée et comprise. Nous devons changer les attitudes.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Wright, je vous remercie beaucoup de cette réponse.

Monsieur Flis, brièvement je vous prie; vous avez cinq minutes.

M. Flis (Parkdale—High Park): Merci, monsieur le président. Le sénateur MacEachen nous a tous enrichis en nous parlant de sa culture gaélique et de sa région d'origine. J'aimerais en faire autant.

Dans ma collection d'oeuvres musicales, j'ai Paderewski, Chopin, et un peu de musique américaine Aushunsic. Je fais un panaché de tout cela, et je rappelle au comité que moi aussi je suis né au Canada. Quel aspect de la culture canadienne allez-vous exporter maintenant? Mais ce n'est pas ma question. Cela nous rappelle le caractère multiculturel du Canada. Nos discussions sur la culture semblent axées sur nos orchestres symphoniques et autres choses de ce genre, et nous semblons oublier le caractère multiculturel du Canada.

J'aimerais profiter de la présence de M. Griffiths. J'ai eu une expérience intéressante il n'y a pas très longtemps, tandis que j'étais à Oslo, juste avant les Jeux de Lillehammer. J'étais très impressionné de voir notre art inuit canadien juxtaposé à l'art autochtone d'autres pays de l'Arctique. Il était intéressant de noter la langue commune que constitue l'art des pays de l'Arctique. Je pense que sur le plan de l'éducation, c'est un domaine que nous n'explorons pas, que nous ne mettons pas en lumière.

Il y a environ douze ans, j'ai recommandé la création d'un collège de formation des maîtres par les pays de l'Arctique, dans l'Arctique. Ainsi, quiconque doit enseigner dans les écoles fréquentées par les Inuits et les autochtones devraient côtoyer

[Text]

one year or more to the native culture. To do all this you need cooperation among the countries. You need an active Arctic council. Maybe you need an ambassador for the Arctic to coordinate all of this.

I would be interested in Mr. Griffiths' views. Again in the formulation of an independent Canadian foreign policy, here is the last frontier for us to move into. Would he support such an idea as an ambassador for Arctic measures? Does he see an active Arctic council that might begin coordinating the culture and education among the eight Arctic countries?

Mr. Griffiths: Thank you for the question. Yes, an Arctic council, which I don't think needs describing but is a Canadian initiative for all the Arctic countries, needs to go ahead with the active support of the government today. We also should establish and proceed to fill the position of a circumpolar ambassador, which has been announced. So these two things should happen.

I would add that they should happen in terms of our conversation today, because Canada among other things is a northern country, and if we are thinking about our identity and what may draw us together as a people in the sense of community that we share, one of the things that remains—it's not the way it was in the thirties or in the last century, but it's still there joining us as a northern country—is the way we can express our own personality as a people or as peoples through our northernness.

This suggests to me there should indeed be a thread or a theme of cultural foreign policy at the circumpolar level among all the Arctic countries. We should be able to and we should be supporting our indigenous people, our northern aboriginal people, in their cultural relations with counterparts throughout the circumpolar north. We should be doing the same with the other Arctic countries in terms of culture, cultural exchanges more generally.

I could be wrong, and someone might correct me, but is there not a strong sense of northernness in Quebec? It may vary, but is there not a strong sense of northernness in Canada? Is this not a theme we could and should be using to draw ourselves together? Bring together not a culture that we all want to define in a few words, but a framework in which we can all share and look at one another's differences. I can see the Saguenay River on the film screen. It is so beautiful. We should all know and be able to witness these things. This is what I would hope for.

Mr. Flis: Is my five minutes up?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes. Mr. Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Monsieur le président, j'élimine tout préambule. J'aurais deux questions.

[Translation]

pendant une année ou plus la culture autochtone. Mais, pour mettre en oeuvre ce genre de projet, il faut que les pays coopèrent. Il faut un conseil de l'Arctique actif. Peut-être faut-il un ambassadeur de l'Arctique qui puisse tout coordonner.

Je m'intéresse au point de vue de M. Griffiths. Dans l'élaboration d'une politique étrangère indépendante pour le Canada, voilà la dernière frontière. M. Griffiths serait-il d'accord avec l'idée d'un ambassadeur de l'Arctique, ambassadeur qui serait responsable des mesures qui touchent l'Arctique? Pense-t-il qu'un conseil de l'Arctique actif pourrait commencer à coordonner les domaines culturels et pédagogiques avec les huit pays de l'Arctique?

M. Griffiths: Je vous remercie de la question. Oui, je serais pour l'idée d'un conseil de l'Arctique, qu'il n'est pas nécessaire de décrire, je pense, en tant qu'initiative canadienne, pour tous les pays de l'Arctique. C'est une initiative qui mérite le soutien actif du gouvernement pour qu'on puisse la réaliser maintenant. Il faudrait aussi nommer un ambassadeur circumpolaire, après avoir créé le poste, bien sûr, qui a d'ailleurs été annoncé. Il faudrait que ces deux choses voient le jour.

J'ajouterais qu'il faudrait tenir compte de notre conversation d'aujourd'hui dans leur création, car le Canada est un pays nordique, entre autres, et, si nous voulons définir notre identité et les éléments qui pourraient nous unir en tant que peuple et raffermir notre sentiment d'appartenance à une communauté que nous partageons, l'une des choses qui demeurent, c'est la possibilité pour nous d'exprimer notre personnalité nationale de Nordiques—cette caractéristique n'est peut-être pas aussi forte qu'elle l'a été pendant le siècle dernier ou pendant les années trente, mais elle continue de nous unir en tant que pays du Nord.

Ce qui me porte à penser qu'il devrait y avoir un lien, ou un thème de politique étrangère culturelle au niveau circumpolaire, pour tous les pays de l'Arctique. Nous devrions soutenir nos peuples indigènes, les autochtones du Nord, dans leurs rapports culturels avec leurs homologues dans tout le Grand Nord circumpolaire. Nous devrions favoriser ces rapports avec les autres pays de l'Arctique, ainsi que les rapports et les échanges culturels en général dans ces régions.

• 1155

Qu'on me corrige si j'ai tort, mais le fait d'être une région nordique n'est-il pas aussi très important dans l'idée que se font d'eux-mêmes les Québécois? Cela peut varier selon les régions, mais cet élément n'est-il pas aussi très important dans l'identité canadienne? N'est-ce pas un thème que nous devrions utiliser pour nous unir davantage? Il ne s'agit pas d'unifier une culture que nous voulons définir en quelques mots, mais de définir un cadre que nous pouvons tous partager, tout en étant conscient de nos différences. Je vois le Saguenay à l'écran. C'est un si beau cours d'eau. Nous devrions tous pouvoir connaître ces choses. C'est ce que j'espère.

M. Flis: Mes cinq minutes sont-elles écoulées?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui. Monsieur Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Mr. Chair, I will eliminate any preamble I might have had. I have two questions.

[Texte]

Premièrement, compte tenu de la présence au Canada de la culture francophone qui constitue un élément important de différenciation par rapport à la culture américaine, est-ce que le Canada n'aurait pas avantage à se rapprocher résolument de la France? Et quelle forme pourrait prendre ce plus grand rapprochement?

Deuxièmement, un certain nombre de témoins, dont M. Andrew, la semaine passée, qui sont venus à des tables rondes ont reconnu que la présence du Québec et de sa culture constituent un élément majeur dans la définition de la culture canadienne. Dans ce contexte, est-ce que le gouvernement fédéral n'aurait pas avantage à laisser le Québec occuper tout le champ de sa compétence constitutionnelle dans le secteur de la culture et de l'éducation afin de maximiser son développement et sa participation à la culture canadienne?

Le coprésident (M. Gauthier): Il y a deux questions. Monsieur Joyal, voulez-vous prendre la première ou la deuxième? Est-ce qu'il y a un Acadien qui voudrait y répondre? Monsieur Comeau?

M. Joyal: D'abord, pour répondre à la première partie de la question de monsieur Paré, je voudrais souligner que les relations entre le Québec et la France, et le Canada, sont, comme vous le savez, extrêmement bien définies dans des accords passés il y a déjà plusieurs années. Il y a une excellente coopération, une excellente participation canadienne aux organismes de la Francophonie, et comme vous le savez, le Québec, le Canada et les provinces canadiennes font partie de l'Agence de coopération technique et culturelle. Ils font également partie des délégations représentatives à ce forum exceptionnel qui donne, non seulement au Québécois d'expression française, mais également aux Canadiens d'expression française, un rôle privilégié à l'intérieur de la Francophonie.

Comme vous le savez, la participation canadienne à TV-5 se fait par l'intermédiaire d'un consortium qui réunit les grands diffuseurs francophones au pays, et si le Canada peut occuper une part aussi importante des fuseaux de diffusion, c'est parce qu'il peut faire appel à un ensemble de données qui lui donne une position unique à l'intérieur de la Francophonie.

Loin de vouloir limiter les relations avec la France, il faut, à mon avis, s'adresser aussi à l'ensemble du marché francophone qui couvre à la fois les pays d'Amérique latine, les pays Africains, les pays du Maghreb et plusieurs autres pays de l'Europe de l'Est qui ont un intérêt immédiat à se rattacher aux grands réseaux de diffusion internationaux.

D'autre part, il faut bien se rendre compte également que l'exportation des produits culturels d'origine québécoise ne doivent pas limiter leur marché aux produits français. Je vous fais remarquer que le plus grand succès de Michel Tremblay est dans le théâtre britannique. Michel Tremblay, pour répondre aux commentaires du sénateur MacEachen plus tôt, a été traduit en gaélique, et en yiddish. Il a été traduit en douze langues et le plus grand succès que son théâtre rencontre, il le rencontre à l'extérieur du Québec et de la France actuellement. Il est davantage joué à l'extérieur de l'axe France-Québec qu'il n'est joué, en somme, à l'intérieur de tous autres lieux à travers notre pays.

De la même façon, comme le disait monsieur Spickler plus tôt, le succès du plus grand metteur en scène, québécois d'origine, Robert Lepage, est actuellement sur la scène du théâtre londonien de Shakespeare, *Against all odds*.

[Traduction]

Firstly, since Canada does have a francophone culture, a culture that is an important part of our difference from the United States, would it not be to Canada's benefit to establish closer links with France, in a very direct manner? How could we do that?

Secondly, a certain number of witnesses, Mr. Andrew among them, last week, who have come to these round tables have recognized that Quebec's presence and its culture are a major element in any definition of Canadian culture. In light of that, would it not be beneficial for the federal government to allow Quebec the full constitutional exercise of its jurisdiction in the areas of culture and education, to maximize its development and its participation in Canadian culture?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There are two questions. Mr. Joyal, would you like to answer the first or the second one? Would an Acadian like to answer? Mr. Comeau?

Mr. Joyal: First of all, to respond to the first part of Mr. Paré's question, I would like to state that relations between Quebec and France, and Canada, are, as you know, extremely well-defined in agreements concluded several years ago. Canada belongs to the Francophonie and the cooperation and the participation it provides in those organizations is excellent and, as you know, Quebec, Canada and the Canadian provinces belong to the Agence de coopération technique et culturelle (Cultural and Technical Cooperative Agency). They are also a part of representative delegations to that exceptional forum which allows not only French-speaking Quebecers, but also French-speaking Canadians, to play an important role within the Francophonie.

As you know, Canadian participation in TV-5 is achieved through a consortium that groups the country's major francophone broadcasters, and if Canada gets so much air time, it is because it can call on and summon up a great deal of data which gives it a unique position within the Francophonie.

We should not limit our relations to France, quite the contrary, we should increase our involvement with all of the francophone market, which means the countries of Latin America, African countries, the countries of the Maghreb and several other countries in Eastern Europe that are greatly interested in linking up with major international broadcasting networks.

We must also realize that in exporting cultural products from Quebec, we should not limit ourselves to French markets. Michel Tremblay is most popular in British theaters. To follow up on Senator MacEachen's earlier comments, I might add that Michel Tremblay has been translated into Gaelic and Yiddish. He has been translated into 12 languages and his plays are most successful at this time outside of Quebec and France. His plays are performed more often outside France and Quebec than they are in all of Canada.

Also, as Mr. Spickler was saying earlier, against all odds, the most successful play produced by Quebec's most talented producer, Robert Lepage, is now being performed on the stage of London's Shakespeare theatre.

[Text]

Je pourrais vous donner un nombre important d'exemple. Par exemple, le Festival *Juste pour rire* de M. Rozon a plus de succès en Allemagne que dans tout autre pays d'expression française. M. Rozon vend plus d'émissions à la télévision allemande qu'il en vend au réseau français de télévision.

C'est pour vous dire que dans le domaine culturel, il n'y a pas, en somme, une étiquette limitée. Il faut aller là où le marché répond à la demande. Je disais tantôt au représentant du Parti réformiste qui a pris la parole, que dans le fond, les meilleurs ambassadeurs, les meilleurs éléments qui amènent ce pays à se comprendre, ce sont encore les artistes.

Quand je suis allé voir le film de Denis Arcand basé sur une pièce de Brad Fraser, un auteur de l'Ouest canadien, et mis en scène avec des acteurs de Toronto, dans un contexte de rapports sociaux typiquement nord-américains dans le monde d'aujourd'hui, je me suis dit que je comprenais un peu mieux comment chaque partie de ce pays-ci peut contribuer à approfondir les interrogations et les incertitudes que nous avons sur l'avenir de la jeunesse.

[Translation]

I could give you a great many examples. For instance, Mr. Rozon's *Juste pour rire* Festival is more popular in Germany than in any country where French is spoken. Mr. Rozon sells more program to German television than to French television networks.

So, all of that comes down to saying that culture really knows no borders. The market has to follow demand. As I was saying earlier to the Reform Party member who spoke, the best ambassadors for this country and those who help us understand each other best are still our artists.

When I went to see Denis Arcand's film, based on a play by Brad Fraser, a playwright from the Canadian West, the actors in the production were from Toronto and the play was set in a context of typically North American social relationships in today's world. It allowed me to understand somewhat better how each part of this country can help us to throw some light on the future of young people and on the concerns and questions that future raise in our minds.

• 1200

Je crois qu'Emily Carr a fait plus pour faire comprendre ce qu'était le génie et la nature de la Colombie-Britannique que tous les premiers ministres provinciaux, pour essayer d'expliquer le Canada. De la même façon, un peintre de chez vous, Kurelek William explique mieux ce qu'est la profondeur et la métaphysique de l'espace de l'Ouest du pays que tous les discours que l'on a pu faire.

Christopher Pratt, de Terre-Neuve et cet autre peintre fameux de la Nouvelle-Écosse, qui est dans toutes les grandes collections canadiennes et dans tous les grands musées internationaux, font plus pour exprimer l'imaginaire canadien que tous les discours que nous pouvons faire autour de cette table ce matin.

À mon avis, ce qui est important, comme le soulignait monsieur Spickler, c'est que le peu d'argent que le gouvernement canadien consacre au soutien de l'exportation de ses produits rapportent 100 fois plus que toutes les délégations que vous pouvez imaginer pour expliquer à travers le monde ce qu'est l'identité canadienne. Quand on regarde une seule sculpture d'art Inuit, pour répondre à monsieur Flis, il y a plus de choses là-dedans que dans tous les discours et toutes les conférences fédérale-provinciales sur les droits des Autochtones, parce qu'il y a là la sensibilité, l'imaginaire, les valeurs et en définitive, une présence qui dure. Et c'est cela, à mon avis, qu'est la politique étrangère du Canada. Qu'est-ce qu'on peut faire pour que le Canada puisse durer?

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Joyal.

Mr. Mills (Red Deer): I'll try to keep this really short. I don't have a lot to tell you about Greece or anywhere else.

I appreciate what the panel has had to say. There have been a lot of things said. I'm not sure that I understand Canadian culture any better or what exactly it is or how I could put my hands around it and say what it is. I like the theatre, I like music. I think back to sitting in a foreign movie theatre—Ann Medina mentioned something about that earlier—in China. In the middle they brought out a little orchestra, cut the film and started playing *Red River Valley*. Maybe that's Canadian

I think that Emily Carr did more to make people understand the spirit and the nature of British Columbia than all premiers, trying to explain what Canada is all about. Likewise, one of your painters tell more about the depth and the special context of Western Canada than all the speeches in the world.

Christopher Pratt of Newfoundland and that other painter from Nova Scotia, whose paintings can be found in all famous Canadian collections and all great international museums, tell more about Canadian images than all we can say around this table this morning.

To me, what is important, as Mr. Spickler was saying, is that the small amount that the Canadian government devotes to supporting the export of our cultural products pays a hundred times more than all delegations sent throughout the world to explain what is Canadian identity. To answer Mr. Flis' question, there is more in a single Inuit sculpture than in all the speeches and all the federal-provincial conferences on aboriginal rights because it gives expression to the sensitivity, the imagination, the values and, in fact, to an enduring presence. To me, this is what Canada's foreign policy is all about. What can we do for Canada last?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Joyal.

M. Mills (Red Deer): Je vais essayer d'être le plus bref possible. Je n'ai pas grand-chose à vous dire à propos de la Grèce ou d'ailleurs.

Je suis sensible à ce que le groupe avait à dire. On a dit beaucoup de choses. Je ne suis pas certain de mieux comprendre ce qu'est la culture canadienne et je ne saurais pas non plus comment la définir. J'aime le théâtre, j'aime la musique. Je me souviens du jour où j'ai assisté à la projection d'un film dans un théâtre étranger—Ann Medina a dit quelque chose à ce sujet—là tout à l'heure—c'était en Chine. Au début du film, un petit orchestre s'est amené et a commencé

[Texte]

[Traduction]

culture, I don't know. In honour of their Canadian guests they played *Red River Valley*. I didn't know that was our national anthem, but maybe that's the culture. They proceeded to play that at every airport we visited from there on.

Anyway, my question is very practical. One of the things that I'm sure all of you here have had to face is the grassroots electorate out there, which is very difficult to convince that money spent on culture is money well spent. How do we, in order to maintain ourselves, maintain our culture, as we've all discussed, communicate to that electorate the value of what we're talking about?

Mr. Wood: Culture, education, training and tourism are the most rapidly growing sectors of the global economy right now. For Canada to ignore those is an enormous mistake.

Mr. Mills: We still have to get it down to the grass roots.

Mr. Wood: What about jobs?

Mr. Mills: They relate to that.

Mr. Wood: Do they want jobs? Yes. Do they want quality of life, standard of living? Yes. We are going to have to think about the importance of the service and knowledge industries in this new economy if we as Canadians wish to maintain quality of life, standard of living and have jobs. That's the point of my argument.

Ms Medina: A lot of the younger grassroots who are now computer literate say there was multi-media, it was just starting. Why didn't you guys do something? Why didn't you guys plug into it? That was culture. The old grassroots mention *Mr. Dress-Up*, and that will probably make a few connections.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm very impressed with this morning's session.

If you look at previous foreign policy reviews, there has never been a chapter on culture or education, and we have heard from our panelists this morning that we maybe should look at that in our policy review.

• 1205

I want to end on a very positive note. I want to give every one of our panelists a brief chance to explain to us what we should keep in mind as we write our report. What would you recommend to this committee? Briefly, 30 seconds each of you, what would be your recommendation to the committee in relation to human resources, culture and education?

Mr. Wright: I think that we live in a time, as you noted at the outset, of rapid economic change. What Tom Wood said a moment ago in answer to the very important question is what has to be at the centre of this. We need self-realization, we need to do those things that will enable us to remain prosperous. These are utilitarian. They have many other benefits, but it is not unreasonable to appeal to the utilitarian.

jouer *Red River Valley*. C'est peut-être cela la culture canadienne; je ne le sais trop. Nos hôtes avaient demandé à l'orchestre de jouer *Red River Valley* en l'honneur de leurs invités canadiens. Je ne savais pas que c'était là notre hymne national, mais, quoi qu'il en soit, on nous a joué cette pièce dans chacun des aéroports où nous nous sommes arrêtés par la suite.

La question que j'ai à vous poser est très terre-à-terre. Vous vous êtes sûrement tous aperçus à un moment ou à un autre qu'il est très difficile de convaincre la population que l'argent consacré à la culture est de l'argent bien dépensé. Comment faire, de manière à conserver notre identité, à conserver notre culture, comme nous l'avons dit, pour arriver à faire comprendre à la population l'importance de ce dont nous parlons?

M. Wood: À l'heure actuelle, la culture, l'éducation, la formation et le tourisme sont les secteurs de l'économie mondiale qui connaissent la croissance la plus rapide. Le Canada commettrait une erreur énorme en refusant de le reconnaître.

M. Mills: Il reste qu'il faut le faire comprendre à la population.

M. Wood: Et les emplois dans tout cela?

M. Mills: Ils y sont reliés.

M. Wood: Les gens veulent-ils des emplois? Oui. Veulent-ils une meilleure qualité de vie, un meilleur niveau de vie? Oui. Nous allons devoir penser à l'importance des industries des services et du savoir dans cette nouvelle économie si nous voulons, comme Canadiens, maintenir notre qualité et notre niveau de vie et avoir des emplois. C'est ce à quoi je voulais en venir.

Mme Medina: Les plus jeunes, qui ont maintenant une culture informatique, sont nombreux à se dire que les multimédias existaient déjà; ils venaient de faire leur apparition. Pourquoi ne pas avoir réagi? Pourquoi ne pas s'être mis au diapason? C'est cela la culture. Les plus vieux parlent de *Mr. Dress-Up*; cela vous dit probablement quelque chose.

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis très impressionné par la séance de ce matin.

Jamais il n'y a eu, dans les énoncés de politique étrangère antérieurs, un chapitre sur la culture ou l'éducation, et nos témoins de ce matin nous ont dit que nous devrions peut-être en tenir compte dans le cadre de notre examen de la politique étrangère.

Je voudrais que nous terminions sur une note très positive. Je tiens à donner à chacun de nos témoins l'occasion de nous dire en quelques mots ce que nous devrions retenir lorsque nous rédigerons notre rapport. Que recommanderiez-vous au comité? Pourriez-vous, chacun, nous dire en 30 secondes quelle serait votre recommandation au sujet des ressources humaines, de la culture et de l'éducation?

M. Wright: Comme vous-même l'avez mentionné au départ, je pense que nous vivons à une époque où la conjoncture économique évolue rapidement. Tom Wood a dit tout à l'heure qu'il ne faut pas oublier l'essentiel. Il faut mettre l'accent sur la réalisation de soi, faire en sorte de demeurer prospères. L'utilitarisme doit primer. Cela peut comporter de nombreux autres avantages, mais je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas faire appel à l'utilitarisme.

[Text]

Mr. Wood: I would urge you to note the centrality of culture and education to Canadian foreign policy, the need for clear vision, policies, goals, leadership, coordination, coherent strategies, support and infrastructure.

Mr. Griffiths: I suggest that you write the chapter in a way that makes clear that our culture, education and human resource developments are not only themes of Canadian foreign policy but the very preconditions for a foreign policy that will last and represent community as such.

M. Joyal: Je voudrais vous demander, monsieur le président, et distingués membres de ce Comité, que vous recommandiez au Parlement canadien de changer complètement d'attitude et d'inclure la mission culturelle dans l'une des trois missions fondamentales de la politique étrangère du Canada. Il faudrait, qu'à cet égard, l'on redéfinisse les objectifs poursuivis jusqu'à maintenant et qu'on leur accorde le soutien nécessaire en termes d'agents culturels et d'organismes mandatés spécifiquement pour développer une stratégie, agents et organismes responsables devant le Parlement canadien, et enfin, que les fonds qui sont actuellement dispersés dans une multitude de programmes et d'initiatives soient concentrés de telle façon qu'on puisse en maximiser l'impact.

M. Spickler: Lorsque, au Canada, la culture sera considérée comme un des éléments fondamentaux d'une stratégie diplomatique d'affaires internationales, on s'apercevra que les affaires internationales passent par les affaires culturelles et ce sera notre force de pouvoir répondre rapidement à des temps qui changent et à un marché hautement compétitif.

Ms Medina: Hopefully we don't see culture just as a static. We admire it, we see it as cultural industries. The government should provide a leadership, if nothing more, of tone. There should be an excitement about the opportunities that are developing that could have the economic pay-back but, more important, could ultimately give us the means to protect our culture here.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): To all of you, thank you very much from the bottom of our hearts. I think we had a good meeting.

This meeting is now adjourned.

[Translation]

M. Wood: Je vous exhorte à tenir compte de l'importance de la culture et de l'éducation dans la politique étrangère canadienne, de la nécessité d'une vision claire, de politiques et de buts, de leadership et de coordination, de stratégies cohérentes, d'un soutien et d'une infrastructure.

M. Griffiths: Je vous inviterais à rédiger le chapitre en question de manière à préciser clairement que notre culture, notre éducation et le développement de nos ressources humaines sont non seulement des thèmes de la politique étrangère canadienne, mais sont indispensables si nous voulons qu'elle dure et soit représentative de ce que nous sommes.

Mr. Joyal: I would ask you, Mr. Chair and distinguished members of this committee, to recommend to the Canadian Parliament to change its attitude and to include the cultural mission within the three fundamental missions of Canada's foreign policy. We need, in that regard, to redefine the objectives that have been pursued so far in order to support them with cultural agents and organizations specifically mandated to develop a strategy and who would be accountable to Canadian Parliament and, finally, that the funds which are actually scattered among multiple programs and initiatives be concentrated so that we can maximize their impact.

Mr. Spickler: When culture will be considered as one of the fundamental components of an international affairs diplomatic strategy in Canada, we will realize that international affairs depend on cultural affairs and we will be able to react rapidly to rapidly changing times into a very competitive economy.

Mme Medina: J'ose espérer que la culture ne sera jamais considérée comme statique. Nous l'admirons, et les industries culturelles doivent assurer son rayonnement. Le gouvernement devrait à tout le moins donner le ton. Nous devrions nous enthousiasmer à l'idée de pouvoir obtenir des retombées économiques, mais surtout et avant tout de nous donner les moyens de protéger notre culture chez nous.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous vous remercions tous infiniment du fond du coeur. La réunion a été bonne.

La séance est levée.

MAIL ➔ POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste-lettre****8801320****OTTAWA**

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*From P.A. Conseil International Inc.:*

The Honourable Serge Joyal, President.

From the University of Toronto:

Franklin Griffiths, Professor.

From the Montreal Symphony Orchestra:

Robert Spickler, Director General.

From Mount Royal College (Calgary):

Thomas Wood, President.

As Individuals:

Ann Medina, Journalist;

Douglas Wright, former President of the University of Waterloo.

TÉMOINS*De P.A. Conseil International Inc.:*

L'honorable Serge Joyal, président.

De l'Université de Toronto:

Franklin Griffiths, professeur.

De l'Orchestre symphonique de Montréal:

Robert Spickler, directeur général.

Du Collège Mont Royal (Calgary):

Thomas Wood, président.

À titre personnel:

Ann Medina, journaliste;

Douglas Wright, ex-président de l'Université de Waterloo.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Tuesday, May 24, 1994

Thursday, May 26, 1994

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 11

Le mardi 24 mai 1994

Le jeudi 26 mai 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

Reviewing Canadian Foreign Policy

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Future business of the Committee

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Travaux futurs du Comité

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

Pursuant to Senate Rule 86(4):

On Thursday, May 19, 1994:

Jerahmiel S. Grafstein replaced Phillippe D. Gigantes

On Wednesday, May 25, 1994:

Anne C. Cools replaced Jerahmiel S. Grafstein

Published under authority of the Senate and of the Speaker
of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

*Conformément à l'article 86(4) du
Règlement du Sénat:*

Le jeudi 19 mai 1994:

Jerahmiel S. Grafstein remplace Phillippe D. Gigantes

Le mercredi 25 mai 1994:

Anne C. Cools remplace Jerahmiel S. Grafstein

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la
Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa,
Canada K1A 0S9

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 24 MAI 1994

(12)

[Texte]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit à huis clos aujourd'hui à 15 h 43, dans la pièce 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (coprésident).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Pat Carney, Gérald J. Comeau, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur; Bob Miller, directeur adjoint.

Le Comité se réunit pour discuter de ses travaux futurs.

Il est convenu,—Que, conformément à ses ordres de renvoi du Sénat et de la Chambre des communes, le Comité constitue trois (3) sous-comités (groupes); que ces sous-comités soient autorisés à voyager afin d'entendre des témoins; que le Comité délègue à ces sous-comités la totalité de ses pouvoirs, sauf celui de faire rapport au Sénat et à la Chambre des communes; que ces sous-comités soient présidés respectivement par les coprésidents et par M. Bill Graham (député, Rosedale); que, après consultation, les membres des sous-comités soient désignés par les coprésidents du Comité.

Il est convenu,—Que, en rapport avec l'examen de la politique étrangère effectuée par le Comité et conformément à ses ordres de renvoi, les cogreffiers du Comité soient autorisés à publier une annonce bilingue d'un quart de page pour une journée dans 5 quotidiens (de Regina, Saskatoon, Halifax, Moncton et St-Jean, T.-N.) dans le but d'inviter le public à soumettre des mémoires et de l'informer des endroits où les audiences publiques se tiendront.

À 17 h 39, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 24, 1994

(12)

[Translation]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met *in camera* at 3:43 o'clock p.m. this day, in Room 308, West Block, the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Pat Carney, Gérald J. Comeau, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean-Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Geoff Regan, Chuck Strahl.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director; Bob Miller, Assistant Director.

The Committee met to discuss its future business.

It was agreed,—That in accordance with its Orders of Reference from the Senate and the House of Commons, the Committee establish three (3) sub-committees (groups); that the sub-committees be authorized to travel in order to hear witnesses; that the Committee delegate to those sub-committees all of its powers, except the power to report directly to the Senate and to the House; that those sub-committees be presided by the Joint Chairs and Mr. Bill Graham (M.P. for Rosedale); that, after consultation, the members of the sub-committees be designated by the Joint Chairs of the Committee.

It was agreed,—That, in relation with the review of the Canadian foreign policy made by the Committee, and in accordance with its Orders of Reference, the Joint Clerks of the Committee be authorized to place bilingual advertisement of one-quarter of a page, for one day, in five newspapers (in Regina, Saskatoon, Halifax, Moncton and St. John's), for the purpose of inviting briefs and indicating where public hearings will take place.

At 5:39 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

LE JEUDI 26 MAI 1994

(13)

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 9 h 22, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen (coprésident).

THURSDAY, MAY 26, 1994

(13)

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met in a televised session, at 9:22 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Joint Chair, the Honourable Senator Allan J. MacEachen, presiding.

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Gérard J. Comeau, Anne C. Cools, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Jesse Flis, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan et Joseph Volpe.

Autre député présent: Maud Debien.

Aussi présent: De l'Agence canadienne de développement international: Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: Du Conseil canadien pour la coopération internationale: Jacques Champagne, président du conseil d'administration; Betty Plewes, présidente-directrice générale; Sithembiso Nyoni, cofondatrice de l'Organisation des associations rurales pour le progrès, Zimbabwe; Gabrielle Lachance, membre du conseil d'administration et directrice générale de Développement et Paix; John Foster, membre du conseil d'administration et administrateur d'Oxfam Canada; Lise Latrémouille, membre du conseil d'administration et directrice générale d'Inter-Pares.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde n° 7).

Jacques Champagne, Betty Plewes, Sithembiso Nyoni, John Foster, Gabrielle Lachance et Lise Latrémouille font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 47, la séance est suspendue.

À 11 h 01, la séance reprend.

Le coprésident présente le Deuxième rapport du Sous-comité du programme et de la procédure libellé en ces termes:

Votre Sous-comité s'est réuni le mercredi 25 mai 1994 pour étudier les travaux futurs du Comité et a convenu de faire les recommandations suivantes:

1. Que le Comité accepte de modifier le plan de travail en date du 9 mai pour accommoder le Comité mixte spécial sur la politique de défense du Canada et qu'il choisisse l'Horaire n° 2 (ci-joint), préparé par le Centre parlementaire.

2. Si une séance spéciale s'avère nécessaire pour entendre des témoins de la région de la capitale nationale pendant l'été, que la tenue de cette séance soit approuvée, par téléphone, par le Sous-comité du programme et de la procédure.

À 12 h 06, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Gerald J. Comeau, Anne C. Cools, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Jesse Flis, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Geoff Regan, Joseph Volpe.

Other Member present: Maud Debien.

In attendance: From the Canadian International Development Agency: Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the Canadian Council for International Co-operation: Jacques Champagne, Chairperson of the Board; Betty Plewes, President and Chief Executive Officer; Sithembiso Nyoni, Co-founder of the Organization of Rural Association for Progress, Zimbabwe; Gabrielle Lachance, Member of the Board and Director General of Development and Peace; John Foster, Member of the Board and Administrator of OXFAM Canada; Lise Latrémouille, Member of the Board and Director General of Inter-Pares.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable No. 7).

Jacques Champagne, Betty Plewes, Sithembiso Nyoni, John Foster, Gabrielle Lachance and Lise Latrémouille made statements and answered questions.

At 10:47 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:01 o'clock a.m., the sitting resumed.

The Joint Chair presented the Second Report of the Sub-Committee on Agenda and Procedure, which reads as follows:

Your Sub-Committee met on Wednesday, May 25, 1994, to consider the future business of the Committee and agreed to make the following recommendations:

1. That the Committee accept to modify its workplan as of May 9 to accommodate the Special Joint Committee on Canada Defence Policy and that Timetable No. 2 (appended), prepared by the Parliamentary Centre, be approved.

2. If there is a need for a special meeting to hear witnesses from the National Capital Region during summer, that the scheduling of such a meeting be approved, by telephone, by the Sub-Committee on Agenda and Procedure.

At 12:06 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE**TÉMOIGNAGES**

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Thursday, May 26, 1994

Le jeudi 26 mai 1993

• 0922

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Our round table this morning is with the Canadian Council for International Cooperation. I regret we are a bit late in beginning the meeting. However, there is an explanation for the slight delay. The national prayer breakfast was held this morning on Parliament Hill and quite a number of members of the committee were in attendance. Accordingly, were somewhat late coming to the meeting. However, we're assembled now and ready to begin our work.

Ladies and gentlemen, it is a pleasure to welcome you here to talk about Canada's foreign policy and the perspectives of the Canadian Council for International Cooperation with its members.

Canadian non-governmental organizations have had a long and distinguished record in support of international peace, social justice and development. At a time of rapid change in the world we are proud of the work of Canadian NGOs and we are firmly of the view that NGOs, non-governmental organizations, have an important role to play in examining the principles, objectives and priorities that should govern Canada's foreign policy.

We understand the positions on foreign policy items developed by the Canadian Council for International Cooperation are derived from an extensive process of consultation among the CCIC membership. We certainly commend the CCIC for this effort and we look forward with interest to this morning's discussion.

I understand there will be six presenters from the CCIC. I will list them now and then call on each individually as we proceed in the morning: Mr. Jacques Champagne, chairperson of the board; Ms Betty Plewes, president and chief executive officer; Ms Sithembiso Nyoni, co-founder of the Zimbabwe Organization of Rural Associations for Progress; Mr. John Foster, member of the board; Ms Gabrielle Lachance, member of the board, and Ms Lise Latrémouille, member of the board.

I invite Mr. Champagne to begin. We recognize initial presentations will be made and we also recognize that the less time taken up with initial presentations the more time we shall have for exchange between members of the committee and the CCIC.

Mr. Champagne, you have the floor.

• 0925

M. Jacques Champagne (président du conseil d'administration, Conseil canadien pour la coopération internationale): Merci, monsieur le président. Je suis un des membres du comité chargé de la revue la politique étrangère.

Le Conseil est une coalition de 125 organisations non gouvernementales, allant de fonds créés par les syndicats jusqu'à des groupes locaux et paroissiaux. Notre organisation comprend aussi sept conseils provinciaux qui possèdent leur propre membership régional. Cet ensemble représente plus d'un million de Canadiens et de Canadiennes qui sont impliqués dans ces organisations soit comme bénévoles, soit comme donateurs.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous accueillons ce matin les représentants du Conseil canadien pour la coopération internationale. Nous commençons un peu en retard et je le regrette, mais ce léger retard s'explique. Le petit déjeuner-prière national a eu lieu ce matin sur la Colline du Parlement et de nombreux membres du comité y ont assisté. C'est pourquoi nous sommes un peu en retard, mais nous sommes maintenant prêts à commencer.

Mesdames et messieurs, je suis heureux de vous accueillir pour discuter avec les membres du Conseil canadien pour la coopération internationale de leurs perspectives et de la politique étrangère du Canada.

Les organisations non gouvernementales du Canada ont de longs et distingués antécédents à l'appui de la paix internationale, de la justice sociale et du développement. En cette période d'évolution rapide du monde, nous sommes fiers du travail des ONG canadiennes et sommes convaincus qu'elles ont un rôle important à jouer dans l'étude des principes, des objectifs et des priorités qui devraient régir la politique étrangère du Canada.

Les positions prises par le Conseil canadien pour la coopération internationale sur des questions de politique étrangère sont le fruit, sauf erreur, d'un processus détaillé de consultation entre les membres du CCCI. Nous félicitons certainement le CCCI de ces efforts et nous attendons avec impatience et intérêt la discussion de ce matin.

Je crois savoir qu'il y aura six porte-parole du CCCI. Je vais les énumérer maintenant et leur donnerai la parole à tour de rôle à mesure que nous avancerons: M. Jacques Champagne, président du Conseil; M^{me} Betty Plewes, présidente et directrice administrative; M^{me} Sithembiso Nyoni, cofondatrice de l'Organisation des associations rurales pour le progrès du Zimbabwe, ainsi que M. John Foster et M^{mes} Gabrielle Lachance et Lise Latrémouille, tous membres du conseil d'administration.

J'invite M. Champagne à commencer. Nous savons que les témoins présenteront des exposés et que, moins ils y consacreront de temps, plus nous en aurons pour les échanges entre eux et les membres du comité.

Monsieur Champagne, vous avez la parole.

Mr. Jacques Champagne (Chairman of the Board, Canadian Council for International Co-operation): Thank you, Mr. Chairman. I sit on the committee responsible for reviewing foreign policy.

The Council is a coalition of 125 non-governmental organizations, including labour funds and local and community groups. Our organization also includes seven provincial councils with their own membership. Altogether, more than one million Canadian men and women are involved in these organizations either as volunteers or as donors.

[Text]

Nos organisations membres sont engagées, à travers une grande variété de programmes, à établir la justice sociale et le développement global dans un environnement sain et pacifique. Ces programmes incluent entre autres l'appui financier à des partenaires du Sud, l'envoi de personnel canadien compétent et la sensibilisation et l'éducation du public d'ici.

Passons à la revue de la politique étrangère dont votre Comité est chargé. J'aimerais d'abord souligner que notre Conseil a particulièrement apprécié la décision de ce gouvernement de procéder à une révision complète de la politique étrangère canadienne. Également, nous avons pu constater que le Livre rouge et le cahier de la politique étrangère du Parti libéral avancent beaucoup de propositions sur lesquelles nous sommes généralement d'accord.

Au cours des prochaines semaines, un bon nombre de nos membres vont faire des présentations écrites ou orales à votre Comité dans leur propre champ de compétence. Plusieurs développeront davantage certaines des idées avancées dans notre mémoire.

Comme vous l'avez vous-même souligné, monsieur le président, notre mémoire a été préparé après une très large consultation auprès de nos membres réalisée au cours de la dernière année. Nous avons tenu des ateliers régionaux et un dialogue d'un bout à l'autre du pays. Puis, en février, nous avons organisé un séminaire d'une semaine qui a regroupé 70 participants d'ONG canadiennes, de groupes d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et des États-Unis, ainsi que des membres de notre conseil d'administration. Les participants à ce séminaire ont endossé un ensemble de messages et de recommandations qui sont la base de notre mémoire.

Ce matin, les personnes qui m'accompagnent à cette table vous présenteront notre mémoire. Notre présidente-directrice générale, M^{me} Betty Plewes, vous parlera de notre expérience individuelle et collective, de ce que nous avons appris à propos de l'action et du développement et des politiques de développement, ainsi que de la place du développement dans la politique étrangère canadienne. Mais auparavant, je demanderais aux membres de ce panel et aux autres membres du conseil d'administration de s'identifier.

Ms Betty Plewes (President and Chief Executive Officer, Canadian Council for International Cooperation): I'm Betty Plewes, the CEO of CCIC.

Mr. John Foster (Member of the Board, Canadian Council for International Cooperation): I'm John Foster. I'm a member of the board and executive for the Canadian Council for International Cooperation and the national secretary of OXFAM-Canada.

Mme Gabrielle Lachance (membre du conseil d'administration du Conseil canadien pour la coopération internationale et directrice générale de Développement et Paix): Gabrielle Lachance, membre du conseil d'administration et directrice générale de Développement et Paix.

Mme Lise Latrémouille (membre du conseil d'administration du Conseil canadien pour la coopération internationale et directrice générale d'Inter Pares): Lise Latrémouille, membre du conseil d'administration du CCCI et directrice générale d'Inter Pares.

[Translation]

Our corporate members are involved, through a broad variety of programs, with establishing social justice and global development in a healthy and peaceful environment. These programs include financial support to partners in the South, the secondment of qualified Canadian personnel and Canada's public awareness and education.

Let's look at the foreign policy review referred to your Committee. First, I would like to emphasize that our Council has been particularly happy with the decision of this government to proceed with a complete review of Canada's foreign policy. Also, we noticed that the Red Book and the Liberal Party's foreign policy handbook include numerous proposals with which we are in general agreement.

Over the next few weeks, many of our members will make written or oral presentations to your Committee in their own areas of expertise. Several of them will deal at greater length with some of the ideas put forward in our submission.

As you have emphasized yourself, Mr. Chairman, our presentation is based on extensive consultations with our members over the last year. We have held several regional workshops and a national dialogue which culminated, in February, in a week-long policy seminar. That seminar brought together 70 participants from Canadian NGO's, and from groups in Africa, Asia, Latin America et the U.S., and members of our own Board of directors. The participants have endorsed a set of recommendations which are the basis of our presentation.

This morning, the people sitting with me around this table will submit oral presentations. Our President and Chief Executive Officer, Mrs. Betty Plewes, will deal with our individual and collective experience, with our knowledge of action, development and development policies, and with the role of development in Canada's foreign policy. However, I will first ask the members of our panel and the other members of the Board of directors to introduce themselves.

Mme Betty Plewes (présidente directrice générale, Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Betty Plewes, directrice générale du CCCI.

M. John Foster (membre du conseil d'administration, Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis John Foster, membre du conseil d'administration et du bureau du Conseil canadien pour la coopération internationale et secrétaire national d'OXFAM-Canada.

Ms. Gabrielle Lachance (Member of the Board, Canadian Council for International Cooperation and Executive Director of Development and Peace): Gabrielle Lachance, member of the Board of the Canadian Council for International Co-operation and Executive Director of Development and Peace.

Ms. Lise Latrémouille (Member of the Board, Canadian Council for International Co-operation, and Executive Director of Inter Pares): Lise Latrémouille, member of the Board of the CCCI and Executive Director of Inter Pares.

[Texte]

[Traduction]

M. Champagne: Je demanderais maintenant aux autres membres du conseil qui sont dans la salle de se présenter.

Ms Dawn McLean (Member of the Board, Canadian Council for International Cooperation): I'm Dawn McLean, from the B.C. Council for International Cooperation based in Victoria.

Mr. Dale Hildebrand (Ontario Council for International Cooperation): I'm Dale Hildebrand, from the Ontario Council for International Cooperation.

Ms Colleen Sekulich (Saskatchewan Council for International Cooperation): I'm Colleen Sekulich, from the Saskatchewan Council for International Cooperation.

Ms Marilee Geller (Manitoba Council for International Cooperation): I'm Marilee Geller, from the Manitoba Council for International Cooperation.

Mme Jacqueline Adderley (membre du conseil d'administration du Conseil canadien pour la coopération internationale, SACO): Jacqueline Adderley de CESO, ou SACO en français.

Ms Evelyn Wittman (Member of the Board, Canadian Council for International Cooperation): I'm Evelyn Wittman, a member of the board and executive of the CCIC and the director of Horizons of Friendship.

Mme Leila Raphaël (membre du conseil d'administration du Conseil canadien pour la coopération internationale et directrice du Carrefour des cèdres): Leila Raphaël, membre du conseil d'administration et directrice du Carrefour des cèdres, à Montréal.

M. Pierre Cyr (membre du conseil d'administration du Conseil canadien pour la coopération internationale et membre du Conseil atlantique pour la coopération internationale): Pierre Cyr, membre du conseil d'administration et membre du Conseil atlantique pour la coopération internationale.

• 0930

Mr. Bill Moore-Kilgannon (Canadian Council for International Cooperation): I'm Bill Moore-Kilgannon, from Alberta.

Mr. Wayne Robertson (Canadian Council for International Cooperation): Wayne Robertson, and I'm with Canadian Crossroads International. I'm a member of the board of the Canadian Council for International Cooperation, and I'm here in a volunteer capacity. This is my part-time work, outside of my regular work in Vancouver.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You are aware that it's difficult to hear. Also be aware that this committee hearing is being televised. I'm not sure whether you will be visible so it will be confusing to those who are following the proceedings. What we can ensure is that the names of those who have introduced themselves will appear in our evidence. What I am now saying is an explanation of this unexpected procedure.

Mr. Peter Harris (Canadian Council for International Cooperation): I'm Peter Harris. I'm the executive director of the Christian Children's Fund of Canada. I'm also a member of the board and of the executive committee.

Mr. H.R. Armit (Canadian Council for International Cooperation): I'm Harry Armit, director of the Coady Institute, St. Francis Xavier University, Antigonish, Nova Scotia. I am also a member of the board.

Mr. Champagne: I will now ask the other members of the Board who are in this room to introduce themselves.

Mme Dawn McLean (membre du conseil d'administration, Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Dawn McLean, du Conseil pour la coopération internationale de la Colombie-Britannique, à Victoria.

M. Dale Hildebrand (Conseil ontarien pour la coopération internationale): Je suis Dale Hildebrand, du Conseil ontarien pour la coopération internationale.

Mme Colleen Sekulich (Conseil pour la coopération internationale de la Saskatchewan): Je suis Colleen Sekulich, du Conseil pour la coopération internationale de la Saskatchewan.

Mme Marilee Geller (Conseil manitobain pour la coopération internationale): Je suis Marilee Geller, du Conseil manitobain pour la coopération internationale.

Mrs. Jacqueline Adderley (Member of the Board, Canadian Council for International Co-operation, CESO): Jacqueline Adderley, from SACO or CESO in English.

Mme Evelyn Wittman (membre du conseil d'administration, Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Evelyn Wittman, membre du conseil d'administration et du bureau du CCCI et administratrice d'Horizons d'amitié.

Mrs. Leila Raphaël (Member of the Board, Canadian Council for International Co-operation and Director of Carrefour des cèdres): Leila Raphaël, member of the Board and Director of Carrefour des cèdres, in Montreal.

Mr. Pierre Cyr (Member of the Board, Canadian Council for International Co-operation and member of the Atlantic Council for International Co-operation): Pierre Cyr, member of the Board and member of the Atlantic Council for International Co-operation.

M. Bill Moore-Kilgannon (Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Bill Moore-Kilgannon, de l'Alberta.

M. Wayne Robertson (Conseil canadien pour la coopération internationale): Wayne Robertson, du Carrefour canadien international. Je suis membre du conseil d'administration du Conseil canadien pour la coopération internationale et je suis ici comme bénévole. C'est mon travail à temps partiel, qui s'ajoute à mon travail régulier à Vancouver.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous savez qu'il est difficile d'entendre. Sachez aussi que l'audience du comité est télévisée. Je ne sais pas si l'on pourra vous voir, ce qui risque de semer la confusion chez ceux qui suivent les délibérations. Nous pouvons veiller à ce que les noms de ceux qui se sont présentés figurent dans le compte rendu de nos travaux. J'essaie d'expliquer cette façon de procéder imprévue.

M. Peter Harris (Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Peter Harris. Je suis directeur général du Christian Children's Fund of Canada et suis aussi membre du conseil d'administration et du comité exécutif.

M. H.R. Armit (Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Harry Armit, directeur de l'Institut Coady, Université St. Francis Xavier, Antigonish (Nouvelle-Écosse). Je suis aussi membre du conseil d'administration.

[Text]

Mr. Lorne Brown (Canadian Council for International Cooperation): I'm Lorne Brown, from the Hope International Development Agency in Vancouver. I am also a member of the board.

Mr. Peter Copping (Canadian Council for International Cooperation): I'm Peter Copping, vice-chair of the board of the International Development Education Resource Association in Vancouver and a member of the CCIC board.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

M. Champagne: Cela complète la présentation des membres de notre conseil d'administration. Madame Plewes.

Ms Plewes: Mr. Chair and members of the committee, thank you for taking the time to meet with us this morning.

I was part of a group of hopeful young Canadians who in 1964 set out to learn something about the world and to share my skills. I was with other volunteers, part of a group called Crossroads Africa, who built schools in Ethiopia. Later, I dug wells in Liberia, and by 1968 I was teaching school in Nigeria under the auspices of CUSO.

Like many others, I volunteered my time and skills because I believed that the transfer of skills was part of development. I also believed that this experience would teach me more about the world and that it would help me understand what breaks poverty and what creates justice. I thought that I'd learn something about the human condition and about how the world worked.

In 1980 I returned to Africa to help develop the CUSO program in Zimbabwe, and at that time I met the people from ORAP, the Organization of Rural Associations for Progress. Our experiences in the 1960s and 1970s had taught us that in many places what was needed was to help those societies build the architecture of civil society. ORAP, whose director, Sithembiso Nyoni, is with us this morning, became a vehicle that helped communities define their own needs and then assisted them in setting up local associations to meet those needs.

In some ways the associations functioned like local or municipal governments. They undertook everything from building community centres to doing analyses of the local economy. Descartes once said that common sense is the most widely distributed commodity in the world. It was instructive to see how those associations solved problems with great practicality, drawing on the common sense of all their members.

Two years ago I became the president of CCIC. The world has changed dramatically since 1964, since my first hopeful foray into the developing world with friends who have, like me, remained active in the voluntary sector.

Some 20,000 Canadians have worked overseas in a voluntary capacity. Many of these people have helped CCIC rethink the role of NGOs and how we can best assist in development. While there will always be a need to offer people in distress basic humanitarian assistance, we now believe—and our experience teaches us—that our partner NGOs in the south need for us to understand where our Canadians interests are located in development policy.

[Translation]

M. Lorne Brown (Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Lorne Brown, de la Hope International Development Agency, de Vancouver. Je suis aussi membre du conseil d'administration.

M. Peter Copping (Conseil canadien pour la coopération internationale): Je suis Peter Copping, vice-président du conseil d'administration de l'International Development Education Resource Association, de Vancouver, et membre du conseil d'administration du CCIC.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Mr. Champagne: This completes the introduction of the members of our Board. Ms. Plewes.

Mme Plewes: Monsieur le président et membres du comité, je vous remercie de nous accueillir ce matin.

J'ai fait partie d'un groupe de jeunes Canadiens remplis d'espoir, qui, en 1964, ont décidé d'apprendre quelque chose sur le monde et de partager mes connaissances. Avec d'autres bénévoles, regroupés dans un organisme appelé Afrique et croisée des chemins, j'ai construit des écoles en Éthiopie. Par la suite, j'ai creusé des puits à Liberia et, en 1968, j'ai enseigné au Nigeria, sous les auspices de SUCO.

Comme beaucoup d'autres, j'ai fait don volontairement de mon temps et de mes connaissances parce que je croyais que le transfert des connaissances était un élément du développement. Je croyais aussi que cette expérience m'en apprendrait davantage sur le monde et qu'elle m'aiderait à comprendre ce qui peut rompre le cercle de la pauvreté et instaurer la justice. Je pensais apprendre quelque chose sur la condition humaine et sur le fonctionnement du monde.

En 1980, je suis retournée en Afrique aider à mettre en oeuvre le programme du SUCO au Zimbabwe. C'est alors que j'ai rencontré les représentants de l'ORAP, l'Organisation des associations rurales pour le progrès. Nos expériences des années 60 et 70 nous avaient appris que ce qu'il fallait faire à de nombreux endroits, c'était aider les sociétés en cause à jeter les bases d'une société civile. L'ORAP, dont la directrice Sithembiso Nyoni nous accompagne ce matin, a aidé les collectivités à définir leurs propres besoins et à créer ensuite des associations locales pour y répondre.

À certains égards, les associations ont fonctionné comme des administrations locales ou municipales. Elles ont vu à tout, depuis la construction de centres communautaires jusqu'aux analyses de l'économie locale. Descartes a dit que le bon sens est la qualité la mieux partagée dans le monde. J'ai beaucoup appris à voir ces associations régler les problèmes de façon très pratique en mettant à contribution le bon sens de tous leurs membres.

Il y a deux ans, je suis devenue présidente du CCIC. Le monde a changé de façon spectaculaire depuis 1964, soit depuis ma première aventure remplie d'espoir dans le monde en développement, en compagnie d'amis qui, comme moi, sont demeurés actifs dans le secteur volontaire.

Environ 20 000 Canadiens ont travaillé à l'étranger comme volontaires. Beaucoup de ces gens ont aidé le CCIC à repenser le rôle des ONG et à trouver la meilleure façon d'aider au développement. Les gens en détresse auront toujours besoin d'aide humanitaire de base, mais nous croyons maintenant—notre expérience nous l'a appris—que nos ONG partenaires du Sud ont besoin que nous comprenions où se trouvent les intérêts du Canada dans la politique de développement.

[Texte]

[Traduction]

• 0935

We've learned that a dollar spent in a village improving child health care can be a helpful and charitable gesture, but that dollar is not an investment in development if the village is ruled by a government which does not respect human rights, in a country that can't land its commodities at a fair price in London or in Montreal, in a country that has no influence in international economic decision-making, or in a country that is staggering from debt payment to debt payment.

Development's point of departure is justice. Charity offers succour to victims of injustice. Development policy must do more. It must address injustice, be it violations of human rights, discriminatory trade practices or exclusion from key decision-making bodies.

Our partner NGOs in the south, with whom we are forging a new division of labour, insist that the voting record of the Canadian delegate at the World Bank should be accorded the same public scrutiny as other elements of development policy.

Public discussions of development issues in Canada are framed very narrowly. They tend to be debates about how much money for overseas development assistance or how much money for CIDA. We are working to try to broaden that discussion, to demonstrate that development is about more than failed wheat projects in Tanzania, about more than providing humanitarian assistance to flood victims in Bangladesh.

There have been many misadventures in development assistance. In 30 years of volunteer experience we have witnessed and have helped design and have executed our share of short-sighted development programs, but aid has helped and it has worked when it wasn't directed exclusively at creating Utopian islands of tranquillity in a sea of chaos. Aid policy has to emerge from a coherent world view.

Canada's development policy, therefore, cannot be separate from our foreign policy. If it is in our interests to maintain a reputation within the world community as an independent, democratic trading nation which respects the rule of law, then it is also in our interest to promote sustainable human development at home and abroad.

By sustainable human development we mean development that is based on justice and equity, insists on popular participation, and respects and maintains the integrity of the planet's ecosystems for future generations. It is development that places primary emphasis on peoples' skills, on strengthening the participation of poor in civil societies, and on ensuring that all have access to food, clothing and shelter.

In our written brief we propose that 60% of overseas development assistance be allocated to the promotion of sustainable human development. We believe that this should be at the centre of the world view that animates our foreign policy and our aid programming. It offers us a way of thinking about development that integrates all our concerns—the absence of peace and security, the spread of poverty, the degradation of ecosystems, and the abuse of principles of human rights.

Nous avons appris que dépenser un dollar dans un village pour améliorer les soins de santé aux enfants peut être utile et charitable, mais ce n'est pas un investissement dans le développement si le village est régi par un gouvernement qui ne respecte pas les droits de la personne, dans un pays qui ne peut débarquer ses produits à un prix équitable à Londres ou à Montréal, et qui n'a aucune influence sur la prise de décisions relatives à l'économie internationale ou qui rééchelonne constamment les paiements de sa dette.

Le développement passe par la justice. La charité secourt souvent les victimes de l'injustice, mais la politique de développement doit faire davantage. Elle doit lutter contre l'injustice, qu'il s'agisse d'infractions aux droits de la personne, de pratiques commerciales discriminatoires ou de l'exclusion d'organismes décideurs clés.

Nos ONG partenaires du Sud, avec lesquelles nous établissons une nouvelle répartition des tâches, insistent pour que le bilan des votes du délégué canadien à la Banque mondiale soit soumis au même examen public que d'autres éléments de la politique de développement.

Les discussions publiques sur le développement au Canada se situent dans un créneau très étroit. Elles ont tendance à devenir des débats sur l'enveloppe budgétaire de l'aide au développement international ou de l'ACDI. Nous essayons d'élargir la discussion, de démontrer que le développement, c'est bien plus que des projets ratés de culture du blé en Tanzanie, bien plus que l'aide humanitaire fournie aux victimes des inondations au Bangladesh.

Les mésaventures n'ont pas manqué dans le secteur de l'aide au développement. En 30 ans de volontariat, nous avons vu, aidé à concevoir et exécuté notre part de programmes de développement myopes, mais l'aide a été utile et a produit des résultats lorsqu'elle ne visait pas seulement à créer des îlots utopiques de tranquillité dans une mer houleuse. La politique d'aide doit émaner d'une perspective mondiale cohérente.

C'est pourquoi la politique de développement du Canada ne peut être séparée de la politique étrangère. S'il est dans notre intérêt de garder, au sein de la communauté mondiale, notre réputation de pays commercial indépendant, démocratique et respectueux de la règle du droit, alors il est aussi dans notre intérêt de promouvoir le développement humain durable au Canada et à l'étranger.

Par développement humain durable, nous entendons un développement fondé sur la justice et l'équité, qui met l'accent sur la participation populaire et qui respecte et maintient l'intégrité des écosystèmes de la planète pour les générations futures. C'est un développement qui met au premier rang les compétences spécialisées des gens, qui cherche à renforcer la participation des pauvres dans des sociétés civiles et à assurer que tous trouvent à se nourrir, à se vêtir et à se loger.

Dans notre mémoire, nous proposons d'affecter 60 p. 100 de l'aide au développement étranger à la promotion du développement humain durable. Cette enveloppe budgétaire devrait être le cœur même de la perspective mondiale qui anime notre politique étrangère et nos programmes d'aide. Cela nous offre une façon d'envisager le développement qui intègre toutes nos préoccupations, soit l'absence de paix et de sécurité, la progression de la pauvreté, la dégradation des écosystèmes et la violation des principes des droits de la personne.

[Text]

At CCIC, integrating the concept of sustainable development into our work began with the renegotiation of our relationships with our partners. We don't so much talk of aid now but, as the name of our organization itself states, international cooperation. Global environmental concerns and the lightning rapid international movement of capital have obliged us to recognize that our interests cannot be defined exclusively as national interests.

China's industrialization, Zaire's poverty, and Canada's stewardship of the Grand Banks have impacts on the global economy and the planetary ecology. The national self-interest, we now know, has a vast global dimension. Citizenship means each of us cultivating our garden, for ourselves and for the diversity and splendour of the world. To preserve that diversity and splendour we need the cooperation of the Chinese and the Zaireans, and they need our cooperation.

At its essence what we are searching for in this review are qualities of character that would help define how our government and all its agencies should relate to the world. We think this moment calls for us to be cooperative international citizens. We think Canada should demonstrate willingness to share responsibility for global problems and recognize that appropriate development is in everyone's interest.

Historically, military pacts were thought to be essential to ensuring a country's security. But today's threats to our security are not just military. They are threats to our collective well-being, which must be met by appropriate development. We think Canada should seek out and negotiate development pacts, as the Dutch are doing. Such pacts would be based on the principles of sustainable human development, would demand reciprocity, and would oblige Canada to review its own domestic and international growth and investment policies.

The pacts would commit Canada to sustainable human development and might also serve as statements of the ethical imperative that should be guiding government budget cuts, program overhauls, and policy reviews. We understand well enough that a major portion of your work will be to recommend a foreign policy that allows Canada to act effectively and is cost-effective.

There are some who think we must cut costs because we have no choice. Fear appears to be driving policy change. Why not focus instead on the choices that open up to us when we opt to see the world not in polarized terms—north and south, client and donor—but as a place where we choose to develop cooperative relations based on the recognition of mutual interests?

[Translation]

Au CCCI, nous avons intégré à nos activités le concept de développement durable en commençant par renégocier nos liens avec nos partenaires. Nous ne parlons plus tellement d'aide maintenant, mais plutôt de coopération internationale comme l'indique le nom de notre organisation. Les préoccupations environnementales planétaires et les mouvements de capitaux rapide comme l'éclair sur la scène internationale nous ont obligés à reconnaître que nos intérêts ne peuvent être définis exclusivement en termes nationaux.

L'industrialisation de la Chine, la pauvreté du Zaïre et la garde des Grands Bancs par le Canada ont un impact sur l'économie mondiale et sur l'écologie planétaire. Nous savons maintenant que l'intérêt national comporte une vaste dimension planétaire. La citoyenneté signifie que chacun d'entre nous cultive son propre jardin, pour soi-même ainsi que pour la diversité et la splendeur du monde. La préservation de cette diversité et de cette splendeur passe par la coopération avec les Chinois et les Zaïrois qui ont besoin de la nôtre.

Ce que nous recherchons fondamentalement au cours de ce examen, ce sont des qualités qui aideraient à définir les relations qui devraient exister entre notre gouvernement et tous ses organismes et le reste du monde. Nous croyons que le moment est venu pour nous d'être des citoyens du monde ouverts à la coopération. Le Canada devrait montrer qu'il est disposé à partager la responsabilité des problèmes mondiaux et reconnaître que le développement approprié joue dans l'intérêt de chacun.

• 0940

On a toujours cru que les pactes militaires étaient essentiels à la sécurité d'un pays. Or, les menaces à notre sécurité ne sont plus uniquement militaires. Ce sont les menaces à notre mieux-être collectif qu'il faut contrer par un développement approprié. Le Canada devrait chercher à négocier des pactes de développement comme le font les Hollandais. Ces pactes seraient fondés sur les principes du développement humain durable, imposeraient la réciprocité et obligeraient le Canada à revoir ses politiques nationales et internationales d'investissement et de croissance.

Les pactes engageraient le Canada envers le développement humain durable et pourraient aussi servir à énoncer l'impératif éthique qui devrait guider les compressions des budgets publics, les réorganisations de programmes et les examens de politiques. Nous comprenons très bien que votre travail consistera en grande partie à recommander une politique étrangère qui permettra au Canada d'agir efficacement et qui sera rentable.

Certains estiment qu'il faut réduire les coûts parce que nous n'avons pas le choix. Les changements de politique semblent dictés par la peur. Pourquoi ne pas concentrer plutôt nos efforts sur le choix qui s'offre à nous lorsque nous décidons d'envisager le monde non pas en fonction de pôles d'attraction—Nord et Sud, client et donateur—mais plutôt comme un endroit où nous choisissons d'établir des relations de coopération fondées sur la reconnaissance d'intérêts mutuels?

[Texte]

[Traduction]

We are not ignoring Canada's own economic problems. They are real and they need to be addressed, but we think solving global problems is in our own economic interest. In addition, as one of the wealthiest nations in the world, Canada has a responsibility globally. We think the development pacts are a good starting point for re-conceptualizing our relations with countries.

A good example of Canada pursuing the goal of international cooperation by ensuring all our policies are coordinated were the preparations leading up to UNCED. Those preparations were open, inclusive, broadly based, and, within government, drew on all the players—CIDA, External Affairs, Finance, the departments of Environment, Agriculture, Forestry, and Fisheries and Oceans. At the conference Canada was able to demonstrate leadership in pursuit of the goal of broader international cooperation in trade, environmental protection, and resource management. We think that spirit of collaboration and cooperation should be a permanent feature of the policy development process.

My colleagues who are with me today are going to expand on some of the points I have raised. As I mentioned earlier, Sithembiso from ORAP in Zimbabwe is going to give a presentation, and she will talk about how the policies of northern governments and institutions impact on communities in the south. John Foster will talk about our conviction that economic policies must serve explicitly human objectives. Gabrielle Lachance will expand on our call for a foreign policy that is based on a peace-building agenda, and Lise Latrémouille will discuss the idea of development pacts and the need for policy reciprocity. Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Ms Plewes. Now we give the floor to Ms Nyoni.

Ms Sithembiso Nyoni (Co-founder of the Organization of Rural Associations for Progress, Zimbabwe): Thank you very much, Mr. Chairman. I guess I was invited here in order to bring reality because my work is at the community level in Zimbabwe. I'm sure you're all aware that because of the globalization of our economies, the political influences, development ideologies, and aid, some domestic and foreign policies of the northern governments and institutions directly affect and impact our communities in the south.

Because of the time limits I will only deal with four different ways in which some of the policies in the north directly impact on my work and the communities I work with.

The first one—when there is a disaster, how do northern NGOs and governments respond to our situation? I will give a specific example. In 1991–92 southern Africa experienced the worst drought in living memory. It was the same extent as the drought that hit Ethiopia in 1994. By February and April 1991, my organization had sent a warning of the extent of the drought. The governments of Canada, Great Britain and some EEC countries, as well as some of the northern donors—from Canada these included OXFAM Canada, Development and Peace and Inter Pares—responded very swiftly and very quickly on time.

Nous n'oublions pas les problèmes économiques du Canada qui sont réels et auxquels il faut s'attaquer. Nous croyons toutefois que le règlement des problèmes mondiaux est dans notre intérêt économique. En outre, comme il est un des plus riches pays du monde, le Canada a une responsabilité mondiale. Les pactes de développement sont un bon point de départ pour la restructuration de nos relations avec les autres pays.

Les préparatifs de la CNUED sont un bon exemple d'un cas où le Canada a poursuivi le but de la coopération internationale en assurant la coordination de toutes nos politiques. Ces préparatifs ont été ouverts, inclusifs, généraux et, dans le secteur public, ils ont mis à contribution tous les intervenants—ACDI, Affaires étrangères, Finances, Environnement, Agriculture, Forêt et Pêches et Océans. À la conférence, le Canada a pu agir en chef de file dans la quête du but que constitue une coopération internationale plus étendue dans les domaines du commerce, de la protection de l'environnement et de la gestion des ressources. Cet esprit de collaboration et de coopération devrait être un aspect permanent du processus d'élaboration des politiques.

Les collègues qui m'accompagnent aujourd'hui développeront certains des points que j'ai soulevés. Comme je l'ai dit plus tôt, Sithembiso, de l'OARP au Zimbabwe, fera un exposé et décrira l'impact que les politiques des gouvernements et des institutions du Nord ont sur les communautés du Sud. John Foster expliquera pourquoi nous sommes convaincus que les politiques économiques doivent être au service d'objectifs explicitement humains. Gabrielle Lachance donnera des détails sur l'appel que nous lançons en faveur d'une politique étrangère fondée sur un programme d'établissement de la paix et Lise Latrémouille parlera du concept des pactes de développement et du besoin de réciprocité au niveau des politiques. Merci beaucoup.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, madame Plewes. Nous donnons maintenant la parole à M^{me} Nyoni.

Mme Sithembiso Nyoni (cofondatrice de l'Organisation des associations rurales pour le progrès, Zimbabwe): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suppose que j'ai été invitée ici pour vous présenter des faits réels parce que je travaille au niveau communautaire au Zimbabwe. Vous savez tous, j'en suis sûre, qu'à cause de la mondialisation des économies, des influences politiques, des idéologies du développement et de l'aide, certaines politiques intérieures et étrangères des gouvernements et des institutions du Nord ont un effet et un impact directs sur nos communautés du Sud.

Comme nous avons peu de temps, je n'aborderai que quatre des façons dont certaines politiques du Nord affectent directement mon travail et les communautés dans lesquelles j'œuvre.

D'abord, comment les ONG et les gouvernements du Nord réagissent-ils à une catastrophe chez nous? Voici un exemple précis. En 1991–1992, l'Afrique australe a connu sa pire sécheresse de mémoire d'homme. Elle a été aussi grave que celle qui a frappé l'Éthiopie en 1994. En février et avril 1991, mon organisation avait lancé un avertissement sur la gravité de la sécheresse. Les gouvernements du Canada, de la Grande-Bretagne et de certains pays de la CEE, ainsi que certains donateurs du Nord—notamment OXFAM Canada, Développement et Paix et Inter Pares—ont réagi très rapidement.

[Text]

[Translation]

● 0945

My organization alone was able to reach 1.8 million people, and we handled more than half a million of tonnes of food from the north given to us on a humanitarian basis. Because of the well-organized base of my organization and the quick response from northern institutions, we were able to avoid a catastrophe. This was a good impact.

Number two is policies that encourage the cut-down of aid to Africa. *The African Economist*, which came out in November 1993, stated that "Africa sends \$10 billion more to the north in debt payment and interest than it gets in aid". There is also up to a 58% cut in aid to Africa from the north. My organization had 15 donors in 1984. Nine of these have stopped funding ORAP. Seven have closed their offices and left Zimbabwe. This accounts for 50% of ORAP's funding resources, yet our work has continued to grow only because ORAP has an approach of energizing people and mobilizing for change.

Because of this cut some projects have been underfunded and others have been abandoned. These withdrawals were never part of the agreements, nor were they discussed with us. The results are devastating to communities. There is a contradiction between political and economic democracy that is advocated by the northern institutions.

As you are aware, there are a lot of democratic political moves in Africa. Most of us are mobilized to vote for leaders of our own choice. Examples are in Zambia and Malawi. We have been able to change leadership politically, but if there is no economic democracy it is not encouraged. The economic systems and structures continue to be imposed through the economic structure adjustment programs. Good examples are found in Ghana, Kenya, and in my country, Zimbabwe, today. The effects on communities are devastating.

For instance, it really does make a mockery of democracy. On the one hand you vote for a person or leaders that you want, but there is no control on how the economic situation is for the poor. Prices go up. Bread, milk, and all the basic necessities go beyond the buying power of the poor. The subsidies are cut, salaries remain the same, and the poor then cannot afford them. All this is done without involving the people at the grassroots, let alone the whole nation. It is all between our governments and the north. Open markets and trade are not part of our advocated democracy.

It is our hope that the democracy that is started in South Africa will continue to be there on economic democracy, because without economic democracy Africa will never develop.

Mon organisation a pu à elle seule atteindre 1,8 million de personnes et nous avons traité plus d'un demi-million de tonnes de nourriture dont le Nord nous a fait don pour des raisons humanitaires. Grâce à la solide structure de mon organisation et à la réaction rapide d'institutions du Nord, nous avons pu éviter la catastrophe. L'impact a été bon dans ce cas-là.

Il y a ensuite les politiques qui encouragent la réduction de l'aide à l'Afrique. On peut lire dans *The African Economist* paru en novembre 1993, que «l'Afrique envoie au Nord 10 milliards de dollars de plus en paiements sur la dette et en intérêts qu'elle ne reçoit sous forme d'aide.» Le Nord a aussi réduit son aide à l'Afrique à hauteur de 58 p. 100. Mon organisation comptait 15 donateurs en 1984 et neuf d'entre eux ont cessé d'appuyer financièrement l'ORAP. Sept ont fermé leurs portes et ont quitté le Zimbabwe, ce qui représente 50 p. 100 des ressources financières de l'ORAP. Or, notre travail a continué d'augmenter uniquement parce que l'ORAP cherche à motiver les gens et à les mobiliser en vue du changement.

À cause de cette baisse des ressources financières, certains projets ont reçu un financement insuffisant et d'autres ont été abandonnés. Ces retraits n'étaient jamais prévus dans les ententes et l'on n'en a pas discuté avec nous. Les résultats sont dévastateurs pour les communautés. Il y a une contradiction entre la démocratie politique et économique préconisée par les institutions du Nord.

Vous savez très bien que les mouvements politiques démocratiques ne manquent pas en Afrique. La plupart d'entre nous sommes mobilisés afin de voter pour des dirigeants de notre choix. On en a vu des exemples en Zambie et au Malawi. Nous avons pu changer de dirigeants par le processus politique, mais cela n'est pas encouragé si la démocratie économique n'existe pas. On continue d'imposer les systèmes et les structures économiques par les programmes d'adaptation des structures économiques. On en trouve de bons exemples au Ghana, au Kenya et dans mon propre pays, le Zimbabwe. Les effets sur les communautés sont dévastateurs.

C'est vraiment se moquer de la démocratie. D'une part, on vote pour quelqu'un ou un dirigeant que l'on souhaite voir au pouvoir, mais on ne peut contrôler la situation économique des pauvres. Les prix grimpent. Le pain, le lait et toutes les nécessités de base sont hors de prix pour les pauvres. Les subventions ne bougent pas, les salaires non plus, et les pauvres n'ont pas les moyens d'acheter ces produits. Tout cela se fait sans impliquer la population au niveau de la masse, et encore moins tout le pays. Tout se passe entre nos gouvernements et ceux du Nord. Les marchés et le commerce ouverts ne font pas partie de notre démocratie.

Nous espérons que la démocratie qui prend forme en Afrique du Sud aura des répercussions sur l'économie parce que sans démocratie économique, l'Afrique ne réussira jamais à se développer.

[Texte]

[Traduction]

• 0950

My last point concerns the way grassroots communities are funded, by piecemeal funding, which does not deal with the total vision of the communities. Communities in the south, particularly in the work I do, meet and envision what their alternative future should be. This is often undermined by project approach funding, which undermines participatory and democratic processes.

In our case communities go through envisioning exercises and come up with a total trans-disciplinary program that deals with their economic, social, political, and cultural problems, but funding to communities only deals with some, not all, the problems that village people surface. This weakens and sometimes discourages communities from participation.

I want to end by saying that success of community and economic development and all the efforts that are put into eliminating and substantially reducing poverty are to a great extent dependent on the macro social, economic, and political forces. This includes policies from northern NGOs and their governments. We cannot do it alone. We need a joint approach. Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Ms Nyoni. Now I call upon Mr. John Foster.

Mr. Foster: Thank you, Mr. Chairman. I want to say a few words following up on Sithembiso about the context in which we're working and to draw the committee's attention to two sections in our brief, chapter 6 and the attendant recommendations, sections that deal with the framework for fair trade and with action on debt and institutional reform. For chapter 6 of our report refer to pages 19-27; the detailed recommendations are on pages 43-51.

In the context that has been so eloquently outlined by my colleague from Zimbabwe, NGOs around the world are calling for a vision of domestic and international economic policy that is rooted in equity, sustainability, and social justice. She has referred to the situation of debt. Between 1980 and 1993 Third World debt rose from approximately \$573 billion U.S. to \$1,770 billion U.S. From 1985 to 1992 alone, developing countries paid \$1,245 billion U.S. to service those debts. The poorest transferred a net total of \$280 billion U.S. to northern creditors, far in excess of all development assistance.

At the same time, we have noted the rapid growth in the control of the world's productive assets by the largest global corporations. Around one-quarter of the world's productive assets are controlled by only 300 corporations. In the 1980s they increased profits and assets, while laying off workers by hundreds of thousands.

Just to bring that right down to, in a sense, the community level, in 1992 Michael Jordan earned \$20 million U.S. to promote Nike shoes. That is more than the entire annual payroll of the Indonesian factories, mostly women, that made those shoes. It brings the disproportions down to a fairly graphic level.

Mon dernier point porte sur le financement à la pièce des collectivités locales qui ne correspond pas à la vision totale des collectivités. Les collectivités du Sud, particulièrement dans mon domaine d'activité, se réunissent et se demandent quel autre avenir elles devraient avoir. Cette démarche est souvent minée par la stratégie de financement par projets qui sape les mécanismes de la participation et de la démocratie.

Dans notre cas, les collectivités se livrent à un exercice de vision et établissent un programme transdisciplinaire total qui porte sur leurs problèmes économiques, sociaux, politiques et culturels. Or, le financement qui leur est accordé ne porte que sur certains des problèmes que connaissent les villageois. Cela affaiblit les collectivités et les dissuade parfois de participer.

Je termine en disant que le succès du développement économique et communautaire et de tous les efforts que l'on déploie pour éliminer et réduire considérablement la pauvreté dépend en grande partie des forces sociales, économiques et politiques générales, ce qui inclut les politiques des ONG du Nord et de leurs gouvernements. Nous ne pouvons réussir sans aide. Il nous faut une démarche conjointe. Merci beaucoup.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, madame Nyoni. Je donne maintenant la parole à M. John Foster.

M. Foster: Merci, monsieur le président. Je vais ajouter quelques mots à ce que Sithembiso a dit au sujet du contexte dans lequel nous travaillons et attirer l'attention du comité sur deux parties de notre mémoire, à savoir le chapitre 6 et les recommandations connexes. Ces parties portent sur le cadre d'un commerce équitable et sur les seules mesures à prendre au sujet de la dette et de la réforme des institutions. Le chapitre 6 de notre rapport se trouve aux pages 22 à 32 et les recommandations détaillées, aux pages 51 à 60.

Dans le contexte que ma collègue du Zimbabwe a décrit avec tellement d'éloquence, les ONG du monde entier préconisent que la vision de la politique économique nationale et internationale soit fondée sur l'équité, la durabilité et la justice sociale. Ma collègue a parlé du problème de la dette. Entre 1980 et 1993, l'endettement du Tiers-Monde est passé d'environ 573 milliards de dollars U.S. à 1 770 milliards de dollars. De 1985 à 1992 seulement, les pays en développement ont payé 1 245 milliards de dollars U.S. en service de la dette. Les plus pauvres ont transféré un total net de 280 milliards de dollars U.S. à leurs créanciers du Nord, ce qui dépasse de loin toute l'aide au développement.

Parallèlement, nous avons noté la croissance rapide du contrôle qu'exercent les plus grandes multinationales sur les actifs de production du monde. Trois cents sociétés contrôlent environ le quart des actifs de production du monde. Au cours des années 80, elles ont augmenté leurs bénéfices et leur actif tout en licenciant des centaines de milliers de travailleurs.

Pour ramener tout le problème au niveau communautaire, en un certain sens, Michael Jordan a gagné 20 millions de dollars U.S. pour mousser les chaussures Nike en 1992. C'est plus que la masse salariale annuelle totale des ouvriers des usines d'Indonésie, pour la plupart des femmes, qui ont fabriqué les chaussures en question. Cela jette une lumière crue sur les disproportions.

[Text]

We believe the market, when integrated in wider social goals, has demonstrated its utility and power to organize production efficiently and to serve human needs; however, recent trends in the global marketplace give rise to concern. In the past decade unregulated activities of TNCs, transnational corporations, and the free movement of capital have effectively dismantled local economies with little regard to the people affected. There are many Canadians who can identify with that remark.

[Translation]

Une fois intégré à des buts sociaux plus généraux, le marché a prouvé son utilité et sa capacité d'organiser la production d'une façon efficace et de répondre aux besoins des êtres humains. Or, les tendances récentes du marché mondial inquiètent. Au cours de la dernière décennie, les activités non réglementées de sociétés transnationales et la libre circulation des capitaux ont en fait démantelé des économies locales sans beaucoup tenir compte de personnes touchées. De nombreux Canadiens comprendront ce que je veux dire.

• 0955

NGOs and representative social organizations, as well as expert observers, see an urgent need for democratic global institutions that provide an effective regulatory counterbalance to the immense economic and political power of these corporations. The balance would ensure that national capital would be available for credit in the development of local and national economies. Our experience shows that the poor would benefit immeasurably from pools of local capital based in the community.

Les ONG et des organisations sociales représentatives, d'une même que des observateurs experts, estiment qu'il y a un besoin urgent d'institutions démocratiques mondiales qui fassent réellement un contrepoids réglementaire à l'immense pouvoir économique et politique de ces sociétés. L'équilibre assurerait qu'un des capitaux nationaux seraient disponibles pour accorder du crédit au développement des économies locales et nationales. Notre expérience démontre que des réserves communautaires de capitaux locaux offriraient un avantage incommensurable aux pauvres.

The council notes that increased trade may bring economic and social benefits. However, we also note that, lacking effective regulation, trade, particularly where dominated by relatively few actors, may undermine the objectives of equity, participation, and sustainability that we believe are essential to sound development.

Le conseil note que la croissance du commerce pourrait avoir des retombées économiques et sociales. Cependant, nous soulignons aussi qu'en l'absence de réglementation efficace, le commerce particulièrement lorsqu'il est dominé par quelques intervenants seulement, peut miner les objectifs d'équité, de participation et de durabilité que nous jugeons essentiels à un développement sain.

The last few years have seen a remarkable and rapid extension of regional and global agreements on trade and investment. The free trade agreement, the NAFTA, the recent GATT round, and the upcoming World Trade Organization are all cases in point.

Depuis quelques années, nous sommes témoins d'une expansion rapide et remarquable des accords régionaux et mondiaux sur le commerce et l'investissement. L'accord de libre-échange, l'ALENA, les négociations récentes du GATT et l'Organisation mondiale du commerce qui s'annonce en sont tous des exemples.

We note that these agreements extend significantly the rights and prerogatives of large actors—principally transnational corporations—in such areas as intellectual property rights while restricting the rights of states and the ability of democratic jurisdictions and communities to regulate for effective environmental protection, sustainable agriculture, etc.

Nous constatons que ces accords étendent considérablement les droits et les prérogatives des gros intervenants—et surtout des sociétés transnationales—dans des domaines comme les droits à la propriété intellectuelle, tout en restreignant les droits des États et la capacité des autorités démocratiques et des collectivités d'adopter des règlements qui protègent efficacement l'environnement, favorisent une agriculture durable, etc.

The council believes it is time to right the balance. While, for example, the so-called sidebar agreements of the NAFTA are a small step for recognizing that labour and environmental conditions are at play in trade and investment agreements, they were heartily resisted by many business leaders, and are woefully inadequate.

Le conseil est d'avis que le moment est venu de redresser l'équilibre. Les accords dits parallèles de l'ALENA représentent peut-être, par exemple, un premier pas vers la reconnaissance du fait que des conditions ouvrières et environnementales interviennent dans les accords sur le commerce et l'investissement, mais de nombreux chefs d'entreprise y ont résisté de toutes leurs forces et il s'agit d'une insuffisance lamentable.

We have therefore outlined in some detail, in recommendation 20 on pages 47 to 50 in the appendix to our brief, what we call a framework for fair trade. In short, we believe our trade policies and agreements must be evaluated in the light of their contribution to sustainable development, employment, land reform, and food security.

C'est pourquoi nous avons décrit en détail, à la recommandation 20 qui se trouve aux pages 56 à 59 en annexe à notre mémoire, ce que nous qualifions de cadre pour le commerce équitable. Bref, nous sommes d'avis qu'il faut évaluer nos politiques et nos accords commerciaux en fonction de leur contribution au développement durable, à l'emploi, à la réforme agraire et à la sécurité alimentaire.

We also submit, in the case of new trade institutions, such as the NAFTA or the WTO, the structure should be transparent, open to access, and democratic. The objective should be to put priority on promoting productive employment, reducing global poverty, and benefiting the weaker and poorer trading partners.

Nous affirmons aussi que la structure des nouvelles institutions commerciales comme l'ALENA ou l'OMC devrait être transparente, ouverte et démocratique. Ces institutions devraient viser à accorder la priorité à la promotion d'un emploi productif, à la réduction de la pauvreté dans le monde et aux avantages pour les partenaires commerciaux plus faibles et plus pauvres.

[Texte]

Let me stress two further factors in this regard. Before the Chiapas insurrection again raised a severe democratic and social question with NAFTA and before the current focus on trade policy and human rights in China, council members were concerned about the impact of trade agreements on civil, social, and economic rights, and on the environment.

We have therefore recommended that we urgently need new structures to monitor and report on these matters. We believe Parliament could play an effective and important role here.

Second, we are suggesting, as Betty Plewes indicated in our recommendations on aid, that Canada negotiate development pacts as a central mechanism in north-south relations. This provides a context for our view of trade and financial relations. We believe these matters cannot be examined in isolated fashion, but instead in the light of their impact and contribution to explicitly human objectives to sustainable human development.

The council is calling for fresh action on debt and the reform of the Bretton Woods Institutions. As is clear from what we have already said, we do not believe the debt crisis, as it affects southern countries, is over. The experience of our member agencies and our partners overseas confirms that the current debt situation is morally, politically, and economically unacceptable. Millions of people living in poverty continue to serve northern predators.

UNICEF estimates that half a million children die every year as a direct result of the debt crisis, as money formerly spent on social services is now directed to debt repayment. We believe this situation requires immediate action to relieve the burden. As well, an immediate review is needed of the multilateral financial institutions to redirect their efforts more effectively to eradicating global poverty.

With regard to immediate relief, in our recommendation 18 we call on Canada to update and build on previous Parliamentary examinations of debt and development, to undertake a 100% debt cancellation for severely indebted low-income countries, and to undertake a series of steps to more adequately ensure the IMF and World Bank can act to reduce or cancel debts owed by severely indebted countries. However, more comprehensive action is needed with regard to international financial institutions.

• 1000

This year the Bretton Woods institutions, as they are referred to, are celebrating their 50th anniversary. It is not a bad time to take stock.

Over the past decade the World Bank and International Monetary Fund have come under increasing criticism by a wide range of groups, north and south, not least environmental groups who have argued that many of the bank's projects have

[Traduction]

Permettez-moi d'insister sur deux autres facteurs à cet égard. Avant que l'insurrection dans le Chiapas soulève de nouveau une importante question démocratique et sociale au sujet de l'ALENA et avant que l'attention soit concentrée, comme c'est le cas actuellement, sur la politique commerciale et les droits de la personne en Chine, l'impact des accords commerciaux sur les droits civils et socio-économiques et sur l'environnement préoccupait les membres du conseil.

C'est pourquoi nous avons affirmé dans notre recommandation qu'il nous faut de toute urgence des structures nouvelles qui nous permettront de suivre ces questions et de présenter des rapports à leur sujet. Nous croyons que le Parlement pourrait jouer un rôle efficace et important en la matière.

Comme Betty Plewes l'a indiqué dans nos recommandations sur l'aide, nous suggérons ensuite que le Canada négocie des pactes de développement qui deviendraient un dispositif central des relations Nord-Sud. Cela établit le contexte de notre vision des relations commerciales et financières. Nous sommes d'avis qu'on ne peut examiner ces questions dans l'isolement, mais qu'il faut plutôt le faire à la lumière de leur impact et de leur contribution à des objectifs clairement humains liés au développement humain durable.

Le conseil préconise de nouvelles interventions à l'égard de l'endettement, ainsi que la réforme des institutions de Bretton Woods. Comme ce que nous avons déjà dit le démontre clairement, nous ne croyons pas que la crise de l'endettement soit terminée pour les pays du Sud. L'expérience de nos organisations membres et de nos partenaires outre-mer confirme que l'endettement actuel de l'endettement est inacceptable sur le plan moral, politique et économique. Des millions de personnes qui vivent dans la pauvreté continuent de servir des créanciers du Nord.

L'UNICEF est d'avis que la crise de l'endettement cause directement la mort d'un demi-million d'enfants par année, car l'argent qui était consacré auparavant aux services sociaux est maintenant affecté au remboursement de la dette. Nous sommes d'avis qu'il faut immédiatement alléger le fardeau. En outre, il faut examiner sans tarder les institutions financières multilatérales afin d'orienter leurs efforts plus clairement en vue de l'élimination de la pauvreté mondiale.

Quant à des mesures de soulagement immédiates, nous demandons au Canada, dans notre recommandation 18, de mettre à jour les études réalisées antérieurement par le Parlement sur l'endettement et le développement et de s'en inspirer pour radier la totalité de la dette des pays à faible revenu et lourdement endettés, et de prendre une série de mesures grâce auxquelles le FMI et la Banque mondiale peuvent intervenir de façon plus efficace pour réduire ou annuler la dette des pays lourdement endettés. Une action plus complète globale s'impose toutefois en ce qui concerne les institutions financières internationales.

Les institutions de Bretton Woods, ainsi qu'on les appelle, célèbrent leur 50^e anniversaire cette année. Le moment n'est pas mal choisi pour faire le point.

Au cours de la dernière décennie, la Banque mondiale et le Fonds monétaire international ont été la cible de critiques croissantes de toutes sortes de groupes, du Nord et du Sud, dont les moindres n'étaient pas les groupes environnementaux, qui

[Text]

had a disastrous effect on the environment. Many of our members have firsthand evidence of the regressive effects on sustainable development of our partners, and we also can testify on the negative effects of the implementation of structural adjustment programs implemented by the international financial institutions. Those institutions themselves are beginning to recognize some of these mistakes.

We are therefore calling for a full review in Canada, in this body, in Parliament, of the Bretton Woods institutions. In this regard, we are in good company. The Commons subcommittee on international financial institutions last year, in June 1993, recognized the need for review. As recently as yesterday *The Ottawa Citizen*, in a large editorial, said it is a good time to scrutinize the development banks thoroughly.

We believe that such a review must address the need for transparency and accountability in the operations of the bank and the fund, and that their structures should be democratized and brought more fully into line with the United Nations system, with the United Nations development objectives and with such international charters as Agenda 21 emerging from the UNCED.

In recommendation 21 of our brief we outline steps we believe necessary, and I commend them to you. I would want to underline three things, however.

First of all, Canada has a sizeable investment and a significant role in the bank and the fund, and in the regional development banks. We, therefore, believe that we have both a moral obligation and an opportunity, and one could say a right, to press for review and reform.

The government has undertaken an interesting and potentially very positive initiative in appointing a secretary of state with responsibility for international financial institutions. The report of the subcommittee on international financial institutions and previous parliamentary work on debt and development provide solid foundations for further energetic work.

Secondly, that work should be continued through full and regular reporting by the Canadian executive directors of the bank and the fund to Parliament, and by full disclosure of Canada's voting record. Parliament has a clear responsibility here, and a need to upgrade its review of these institutions on a consistent and continuing fashion.

Thirdly, the core of any review and restructuring of Canada's role in the Bretton Woods institutions should be the assessment of their effectiveness in meeting our stated overseas development goals of helping the poor in developing countries and promoting sustainable human development.

Let me say that while the council agrees with *The Ottawa Citizen* and many other groups on the importance of this matter, we are underlining its urgency. Pending such a review, we are recommending that the government freeze any new overseas development assistance commitments to the Bretton Woods institutions.

[Translation]

ont soutenu que nombre des projets de la Banque ont eu des effets désastreux sur l'environnement. Beaucoup de nos membres ont été témoins personnellement des effets régressifs de ces projets sur le développement durable de nos partenaires et nous pouvons aussi témoigner des effets négatifs des programmes d'adaptation structurelle mis en oeuvre par les institutions financières internationales, qui commencent elles-mêmes à reconnaître certaines de ces erreurs.

C'est pourquoi nous demandons au Canada, en cette enceinte parlementaire, d'effectuer une étude complète des institutions de Bretton Woods. À cet égard, nous sommes en bonne compagnie. Le Sous-comité des institutions financières internationales de la Chambre des communes a reconnu l'année dernière, en juin 1993, qu'une étude s'imposait. Hier à peine, dans un grand éditorial du *Citizen* d'Ottawa, on affirmait que le moment était bien choisi d'examiner à fond les banques de développement.

Nous sommes d'avis qu'une telle étude doit porter sur le besoin de transparence et de reddition de comptes dans les activités de la Banque et du Fonds, et qu'il faudrait en démocratiser les structures et les aligner davantage sur le système des Nations Unies, sur les objectifs de développement de celles-ci et sur des chartes internationales comme l'Action 21 qui découle de la CNUED.

Dans la recommandation 21 de notre mémoire, nous décrivons les mesures que nous jugeons nécessaires et je vous les recommande. Je tiens toutefois à souligner trois choses.

Tout d'abord, le Canada a effectué un investissement important dans la Banque et le Fonds, ainsi que dans les banques de développement régionales, et il a un rôle important à y jouer. C'est pourquoi nous sommes d'avis que nous avons à la fois une obligation morale et l'occasion, et j'oserais dire le droit, d'exercer des pressions en vue d'une étude et d'une réforme.

Le gouvernement a pris une initiative intéressante qui pourrait révéler très favorable en nommant un secrétaire d'État chargé des institutions financières internationales. Le rapport du Sous-comité des institutions financières internationales et d'autres travaux parlementaires antérieurs sur l'endettement et le développement constituent de solides bases pour l'exécution d'autres études musclées.

Deuxièmement, ces travaux devraient se poursuivre sous forme d'un rapport complet et régulier présenté au Parlement par des directeurs exécutifs canadiens de la Banque et du Fonds. Le bilan des votes du Canada devrait être rendu public. Le Parlement a une responsabilité claire en ce domaine et doit mettre à jour de façon uniforme et continue son étude de ces institutions.

Troisièmement, toute revue et toute restructuration du rôle du Canada dans les institutions de Bretton Woods devraient être centrées sur l'évaluation de l'efficacité avec laquelle elles atteignent les buts officiels du développement à l'étranger, qui sont d'aider les pauvres des pays en développement et de promouvoir un développement humain durable.

Permettez-moi de dire que même si le conseil est d'accord avec le *Citizen* d'Ottawa et beaucoup d'autres groupes sur l'importance de la question, nous en soulignons l'urgence. En attendant une telle étude, nous recommandons au gouvernement de bloquer tout nouvel engagement envers les institutions de Bretton Woods en matière d'aide au développement étranger.

[Texte]

[Traduction]

In conclusion, let me say that there are those who have recently argued that trade policy has become the equivalent of Canada foreign policy. This may be a danger. It may be becoming true. However, we would take another point of view. The council believes that international economic policies, not just aid policy, but our policies regarding trade, investment, debt, environment and resource questions, are central to Canadian foreign policy, but they must be evaluated and shaped by the overall objectives of that global foreign policy. The council and its members believe that the relief of global poverty and the support of equity, sustainability and social justice, should be the central objective of that foreign policy. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Foster. Ms Lachance, please.

Pour conclure, permettez-moi de dire qu'il y a ceux qui ont soutenu récemment que la politique commerciale est devenue l'équivalent de la politique étrangère du Canada. C'est peut-être dangereux. Cela devient peut-être vrai. Nous sommes toutefois d'un autre avis. Le conseil croit que les politiques économiques internationales, et non seulement la politique d'aide, mais aussi nos politiques sur le commerce, l'investissement, l'endettement, l'environnement et les ressources, jouent un rôle clé dans la politique étrangère du Canada. Il faut toutefois les évaluer et les orienter en fonction des objectifs globaux de cette politique étrangère mondiale. Le conseil et ses membres sont d'avis que cette politique étrangère devrait viser avant tout à soulager la pauvreté mondiale et à appuyer l'équité, la durabilité et la justice sociale. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Foster. Madame Lachance, vous avez la parole.

• 1005

Mme Lachance: Merci, monsieur le président. Je vais présenter le chapitre 7 sur la sécurité commune et le programme de paix et de justice.

Ms. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. I will be presenting chapter 7 on common security and the peace and justice agenda.

Nous savons qu'actuellement, il y a au moins 35 conflits majeurs dans le monde, en plus de dizaines de conflits de moyenne ou basse intensité. Il est donc nécessaire de mettre de l'avant des idées et des politiques novatrices qui vont servir la cause de la paix.

At the present time, there are at least 35 major conflicts raging around the world, not counting tens of medium-or low-intensity conflicts. So innovative ideas and policies are required to serve the cause of peace.

L'expérience des dernières années a montré que les initiatives diplomatiques traditionnelles et les interventions militaires coûteuses qui ont été effectuées par la communauté internationale n'ont pas apporté de solution durable aux conflits régionaux qui avaient des racines profondes. Ces solutions exigent une réforme des droits sociaux, politiques, économiques et humains.

The experience of recent years has shown that conventional diplomatic actions and costly military interventions by the international community have not produced sustainable solutions to deeply rooted regional conflicts. Such solutions involve the reform of social, political, economic and human rights.

À cet égard, les ONG canadiennes de coopération internationale insistent sur le fait qu'il n'y a pas de paix possible sans justice et qu'il est peut-être difficile de développer durablement la paix. Pour entretenir la paix, nous devons reconnaître les causes profondes des conflits. Les causes sont souvent de nature économique et sociale, et c'est à elles que nous devons nous attaquer.

In this regard, Canadian international cooperation NGOs emphasize that without justice there can be no peace, and without peace there can be no sustainable development. To nurture peace, we must recognize the roots of conflict. These roots are often economic and social in nature, and they are the ones that must be addressed.

Il y a donc un impératif besoin de développer un nouveau concept de sécurité qui irait au-delà des concepts militaires traditionnels. Le Conseil canadien pour la coopération internationale appuie la vision selon laquelle la sécurité véritable dépend de la satisfaction des besoins fondamentaux de la personne humaine. Ces besoins-là sont fondamentalement des besoins d'équité en matière économique et en matière politique ou démocratique. Sans cela, l'insécurité humaine grandit et, avec elle, la pauvreté, la détérioration de l'environnement, les conflits ethniques et religieux, les inéquités et les injustices de toutes sortes. Ce sont ces maux que nous devons corriger sur le plan national et à l'étranger.

So there is an imperative requirement to develop a new concept of security, moving beyond the traditional military concepts. The Canadian Council for International Cooperation supports the vision that true security depends on meeting the human person's basic needs. Such needs are basically economic and political equity needs. Otherwise, human insecurity increases and, with it poverty, environmental deterioration, ethnic and religious strife, inequity and injustice of all sorts. Those are the evils that must be corrected at the national level and abroad.

Le Conseil canadien de la coopération internationale, vous le comprendrez, unit l'examen de la politique de défense du Canada à celui de la politique étrangère. C'est l'objet de sa recommandation numéro 22.

The Canadian Council for International Cooperation, as you will understand, does not separate the review of Canadian defence policy from that of foreign policy. That is the subject of its recommendation number 22.

La deuxième partie parle, non pas de défense, mais de consolidation de la paix.

The second part deals, not with defence, but with peace-building.

[Text]

En participant à 29 missions de maintien de la paix menées par l'ONU depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale, le Canada a apporté une contribution vitale à la sécurité mondiale durant l'après-guerre. Ces missions sont devenues de plus en plus complexes, et le mandat ainsi que les rôles des forces des Nations Unies se sont accrus en conséquence. Bien que les opérations de maintien de la paix doivent continuer de jouer un rôle important dans toute politique visant la sécurité commune, le CCCI recommande que le Canada accorde la plus haute priorité à un programme de consolidation de la paix plutôt qu'à un programme plus limité de défense. Les ONG canadiennes de coopération internationale appuient la réduction et la rationalisation des ressources consacrées à la défense du Canada et l'établissement d'un budget complet pour les activités d'édification de la paix.

• 1010

Nous appuyons l'orientation de l'Agenda pour la paix des Nations Unies et le leadership que le Canada assume dans ce domaine. Cependant, nous affirmons que le Canada devrait aller au-delà de ce programme et accorder la priorité à des politiques concrètes qui définissent la pacification en tant que mesure préventive ainsi qu'en tant que mesure appliquée après les conflits; donc, une action en amont et une action en aval des conflits.

Avant de donner un exemple, j'aimerais souligner qu'un point central de la politique devrait être l'édification d'une paix durable par le biais de solutions qui émanent de la collectivité.

À cet égard, j'aimerais donner l'exemple de l'Afrique du Sud où, depuis plus de 20 ans, les ONG ont aidé à l'organisation et à la formation des gens à travers des programmes communautaires, des programmes de maintien et de préservation des droits de la personne, des programmes d'éducation à la démocratie, plus particulièrement au cours des deux ou trois dernières années, et combien d'autres programmes pour bâtir une société civile forte. Ceci, conjugué à l'action politique internationale, a permis à ce pays d'en arriver d'une façon pacifique, par des élections libres et démocratiques, à la liberté à laquelle les gens aspiraient. J'aimerais aussi mentionner que la communauté des ONG, sur le plan international, continue actuellement d'aider de façon massive les groupes locaux à la base en Afrique du Sud.

Vous comprendrez donc l'objet de la recommandation 23: que le Canada accorde la priorité à un programme exhaustif de consolidation de la paix et, entre autres, reconnaisse et appuie le rôle important que peuvent jouer les ONG de coopération internationale et les autres organisations équivalentes, dont les organismes communautaires, dans le processus de consolidation de la paix.

Un troisième point porte sur le contrôle des armes et le désarmement. L'examen de la politique de défense, dit-on, devrait envisager des moyens de mettre fin au soutien canadien à la militarisation dans le Nord et le Sud. Le Canada devrait limiter la vente d'armes aux pays qui adhèrent au registre d'armes classiques et respectent les droits de la personne.

J'assistais dernièrement à un atelier sur la consolidation ou l'édification de la paix. On nous mentionnait, par exemple, qu'aux États-Unis, en 1992, plus de 6 milliards de dollars avaient été dépensés pour l'armement. Nous espérons que le Canada saura, dans le cadre du contrôle des armes et du désarmement, avoir une action efficace dans ce sens.

[Translation]

Participating in 29 UN peacekeeping missions since the end of the Second World War, Canada has made a vital contribution to global security in the post-war period. These missions have become increasingly complex, and the mandate and roles of UN forces have expanded accordingly. Although peacekeeping operations will continue to play an important role in a policy for common security, the CCIC is recommending that Canada place the highest priority on a peace-building agenda, as opposed to a more limited defence agenda. Canadian international cooperation NGOs support the reduction and rationalization of resources for Canadian defence and the creation of a comprehensive budget for peace-building activities.

We support the thrust of the United Nations' Agenda for Peace and Canada's leadership role in this area. However, we advocate going beyond this agenda and putting priority on concrete policies that define peace-building in terms of preventive measures, as well as post-conflict measures; therefore, upstream actions and downstream actions.

Before providing an example, I would like to emphasize that the focus of policy should be on community-based solutions to building sustainable peace.

In this regard, I should like to provide the example of South Africa where, for more than 20 years now, the NGOs helped organize and train people through community programs, programs for maintaining and preserving human rights, programs for democracy training, specially in the last two or three years, and many other programs to build a strong civil society. This, combined with international political action, enabled that country to peacefully achieve, through free and democratic elections, the freedom its people longed for. I would also like to mention that the NGO community, at the international level, is providing on-going massive assistance to grassroots local groups in South Africa.

So you will understand the purpose of recommendation 23: Canada must place priority on a comprehensive peace-building agenda and, among other things, recognize and support a strong role for NGOs and their counterparts, including community organizations, in the peace-building process.

A third point has to do with arms control and disarmament. The defence policy review, it is said, should put forward measures to end Canadian support of militarization, both in the North and in the South. Canada should tie arms sales strictly to adherence to the UN register and respect for human rights.

At a recent peace-building workshop I attended, it was said, for instance, that in the United States more than 6 billion dollars have been spent on armament in 1992. We hope that Canada can act effectively along those lines, as part of arms control and disarmament.

[Texte]

En ce qui concerne la politique en matière de désarmement, les priorités déclarées par le Canada constituent une bonne base de départ, mais il y a lieu de redoubler d'efforts pour les réaliser. À la Conférence sur le désarmement, le Canada devrait donc jouer un rôle de premier plan au niveau international en exhortant les pays à convenir d'une prolongation, après avril 1995, du Traité de non-prolifération et à signer à l'avance un traité exhaustif sur l'interdiction des essais nucléaires.

[Traduction]

With respect to disarmament policy, Canada's stated priorities provide a good foundation, but should be pursued with renewed effort. Canada should play a leading role in urging countries at the Conference on Disarmament to balance important efforts at extending the Non-Proliferation Treaty in April 1995 with achieving, in advance, a comprehensive test ban treaty.

• 1015

Un dernier chapitre porte sur la réforme des Nations Unies, mais mon collègue vient d'en parler de façon assez éloquente. Les réseaux des ONG dans le monde ont mobilisé leurs propres membres pour préconiser de façon efficace, aux Nations Unies, l'adoption par cet organisme de politiques qui favorisent la prise en charge par les pauvres de leur destin, encouragent le dialogue sur les questions de justice économique et de développement viable dans le monde et renforcent la démocratie et les droits de la personne.

J'aimerais terminer en disant que, pour nous, le développement humain intégral et à long terme est vraiment ce qui peut permettre l'édification de la paix en amont des conflits et ce qui peut consolider la paix en aval des conflits.

Merci.

The Chairman: Thank you, Ms Lachance. Now, I call upon Ms Latrémouille.

Mme Latrémouille: Merci, monsieur le président.

Mesdames et messieurs, nous arrivons presque la fin de nos présentations, et la mienne va reprendre certains des concepts qui ont déjà été soulevés par mes collègues. Elle traite particulièrement du développement humain viable et de la question des pactes de développement.

Comme on l'a indiqué avant moi, toutes nos expériences individuelles et collectives, de même que nos valeurs, ont façonné au fil des ans notre vision de ce que devrait être le rôle du Canada dans le monde. Mais plus que tout, tous ceux et celles d'entre nous qui ont eu le privilège de connaître et de travailler avec des gens comme Sithembiso et des populations du Sud savent que l'aide internationale efficace est la seule qui soit vraiment porteuse de changement et d'espoir et celle qui renforce ce que les gens essaient de faire par leurs propres moyens.

Les expériences des ONG, qui sont d'ailleurs très nombreuses, nous démontrent, fois après fois, qu'il existe effectivement un mouvement international affectant des milliers de communautés et des millions de personnes qui choisissent d'instaurer le changement dans leurs propres vies. Le modeste soutien que nous pouvons leur offrir doit appuyer leur force et leur vision dans ce sens.

Ce processus actuel d'examen de la politique étrangère nous donne la chance à tous de mettre au premier plan le but fondamental de la politique canadienne, soit la promotion de la justice et du développement viable à l'échelle mondiale. Comme nous l'avons déjà mentionné à maintes reprises, la justice ne peut régner dans le monde que si l'on parvient à faire respecter les droits de la personne et à promouvoir un développement centré sur l'individu et respectueux des écosystèmes de la planète.

A final chapter deals with the reform of the United Nations, which my colleague has just addressed in very convincing terms. Global networks of NGOs have mobilized their own constituencies and have become effective advocates at the United Nations for UN policies that promote the empowerment of the poor, encourage dialogue around issues of global economic justice and sustainability and strengthen democracy and human rights.

I would like to conclude by saying that, in our view, integral and long-term human development is really what can permit peace-building upstream of conflicts and what can consolidate peace downstream of conflicts.

Thank you.

Le président: Merci, madame Lachance. Je passe maintenant la parole à M^{me} Latrémouille.

Ms. Latrémouille: Thank you, Mr. Chairman.

Ladies and gentlemen, we are near the end of our presentation, and mine will follow up on some of the concepts that have been addressed by my colleagues. It deals primarily with sustainable human development and the issue of development pacts.

As others have indicated before me, all our individual and collective experiences, as well as our values, have, over the years, shaped our vision of what Canada's role should be in the world. But above all, all those among us who had the privilege of knowing and working with people such as Sithembiso and the southern populations know that effective international assistance is the only assistance that can really bring about change and the only one capable of reinforcing what people try to do on their own.

The experiences of NGOs, which are very numerous, demonstrate time and time again that there effectively exists an international movement affecting thousands of communities and millions of people choosing to bring about change in their own lives. What little assistance we may provide them with should support their strength and their vision in that direction.

The current process for reviewing foreign policy provides all of us with an opportunity to put at the forefront the basic purpose of Canadian policy, namely the promotion of justice and sustainable development throughout the world. As we have already said on many occasions, justice will not prevail in the world unless we are successful in having human rights respected and in promoting the kind of development that is focussed on the individual and mindful of the planet's ecosystems.

[Text]

Dans ses délibérations jusqu'à maintenant, le Comité a sûrement entendu parler du terme «viabilité» ou «durabilité», et plus encore du terme «développement viable ou durable». Il existe probablement autant de façons de décrire le développement viable qu'il existe de visions différentes du développement proprement dit.

Le CCCI, après de nombreuses consultations, propose aujourd'hui que le développement humain viable constitue le cadre intégré à la fois pour la politique domestique et la politique étrangère du Canada.

La viabilité est d'abord un principe d'éthique. Le développement humain viable fondé sur la justice sociale est durable au plan économique et sain au niveau de l'environnement. Ce développement viable accorde de l'importance et une grande valeur aux principes d'égalité, d'équité et de participation.

Il n'existe pas de version unique d'une société viable. Le concept est enraciné dans la diversité et doit être approprié du point de vue culturel. La viabilité est avant tout un processus et est donc appelée à changer au fil des ans.

• 1020

Si ce Comité ne faisait rien d'autre que d'implanter cette vision comme une des valeurs fondamentales au cœur de la politique étrangère du Canada, il aurait marqué un point tournant et apporterait beaucoup à l'ensemble des Canadiens et Canadiennes et à toute la communauté mondiale dont nous faisons partie.

Dans son mémoire, le CCCI recommande de faire du développement humain viable une priorité nationale et de donner suite au Sommet de Rio par le biais d'un processus de planification national sur la viabilité.

Toute l'expérience des ONG a démontré les liens qui existent entre le développement axé sur la personne, la participation populaire au processus démocratique et la promotion des droits de la personne. Nous recommandons donc dans notre mémoire d'accorder une grande priorité au renforcement de la société civile qui oeuvre en faveur de ce développement humain viable.

Lors de ses consultations et dans l'élaboration de son mémoire, le CCCI a aussi tenu à porter une attention particulière et à formuler plusieurs recommandations spécifiques sur les droits des femmes, les droits des peuples autochtones, les droits des personnes réfugiées et des personnes déplacées, de même que sur le principe du droit au développement.

Les membres du Comité ont sans doute déjà une bonne idée de la place qu'occupe l'aide publique au développement, c'est-à-dire l'APD, au sein des préoccupations du secteur bénévole et des autres secteurs qui se sont présentés devant vous.

Après 30 ans d'expérience dans ce domaine, il existe des indicateurs tangibles de succès de l'APD. Cependant, même si des programmes d'aide au développement peuvent être nécessaires, ils ne suffisent pas à eux seuls à atteindre la paix, la justice et la stabilité dans le monde. D'autres mesures, telles que celles soulevées par mon collègue John Foster, des politiques économiques et commerciales, des politiques de promotion et de protection des droits de la personne et des politiques visant l'édification de la paix jouent un rôle crucial dans la modification des situations des plus pauvres du monde.

[Translation]

In its deliberations to date, this committee has certainly heard of the term «sustainability», and even more of the term «sustainable development». There probably are as many ways to describe sustainable development as there are different visions of development per se.

Following extensive consultations, CCIC now proposes that sustainable human development be the integrated framework for both domestic and foreign policies of Canada.

Sustainability is first and foremost a principle of ethics. Sustainable human development based on social justice is economically sustainable and environmentally sound. Such sustainable development attaches importance and great value to the principles of equality, equity and participation.

There is no single version of a durable society. The concept is rooted in diversity and must be culturally appropriate. Sustainability is first and foremost a process and as such is subject to change over the years.

If this committee were to do nothing but implement this vision as one of the fundamental values at the core of Canada's foreign policy, that would be a very meaningful turning point for all Canadians and the global community we live in.

In its brief, the CCIC recommends making sustainable human development a national priority and taking action on the Rio Summit through a national planning process on sustainability.

The entire experience of NGOs has demonstrated the links between person-oriented development, people's involvement in the democratic process and the promotion of human rights. We therefore recommend in our brief that major priority be given to reinforcing the civil society that is working towards such sustainable human development.

During its consultations and in developing its brief, the CCIC also wanted to pay particular attention to and make several specific recommendations on women's rights, the rights of native peoples, the rights of refugees and displaced persons, as well as the principle of the right to development.

No doubt, committee members already have a good idea of the place official development assistance, that is ODA, has in the concerns of the voluntary sector and the other sectors that appeared before you.

After 30 years of experience in this field, there is tangible evidence of the success of ODA. However, even though development assistance programs may be necessary, they are not sufficient, in themselves, for achieving peace, justice and stability throughout the world. Other measures, such as those raised by my colleague John Foster—economic and trade policies, policies promoting and protecting human rights and peace-building policies—play a vital role in changing the situations of the poorest countries in the world.

[Texte]

[Traduction]

Pendant plusieurs années, le Canada avait comme cible un budget de l'APD qui devait atteindre 0,7 p. 100 du PNB. Loin de cette cible, le montant des fonds affectés à l'APD demeure une question critique, mais encore plus critique et plus urgente est la préoccupation concernant l'efficacité de cette aide. Une bonne partie de ce qui passe aujourd'hui pour de l'aide n'est en fait pas utile du tout, et un grand nombre de ces critiques peuvent être appliquées également aux ONG et au gouvernement.

L'engagement envers les valeurs et les buts de l'APD n'a jamais véritablement fait l'objet d'une politique cohérente et intégrée. Le CCCI et ses membres sont conscients du fait que les relations que le Canada entretient avec les pays en développement dans les domaines autres que l'aide ont des répercussions beaucoup plus grandes que l'APD prise isolément. Les valeurs et les buts de l'aide au développement doivent donc être au centre même de la politique étrangère du Canada et la guider plutôt qu'en être à la remorque.

Comme l'a mentionné M^{me} Betty Plewes, le CCCI propose que le développement humain viable devienne le but définitif de l'APD et qu'au moins 60 p. 100 du budget de l'APD soit orienté vers la réalisation de ce but.

Nous reprenons également la recommandation du Comité Winegard de 1987 qui voulait qu'on assigne au programme de l'APD un mandat légiféré dont les objectifs seraient clairement formulés.

Le CCCI recommande que l'ACDI joue un rôle de leadership dans la poursuite de l'objectif du développement humain viable, cela dans tous les dossiers d'intervention tels la dette, le commerce, la sécurité, l'environnement et autres.

Nous considérons cependant que le Canada doit aussi consacrer une importante part de son budget—nous recommandons 5 p. 100 du budget de l'APD—aux campagnes de sensibilisation et d'éducation du public canadien.

• 1025

En terminant, comme l'a souligné M^{me} Plewes, le Canada devrait rechercher des manières constructives de poursuivre le but du développement humain viable à travers des partenariats basés sur la négociation et des pactes de développement entre le gouvernement canadien et les gouvernements étrangers, ainsi que des organes intergouvernementaux et des éléments de la société civile.

Ces pactes reposent sur un sens du partage des responsabilités pour faire face aux problèmes communs et mettent l'accent sur la réciprocité en matière de politique. Les adhérents aux pactes s'engagent donc tous à être mutuellement responsables du processus décisionnel et s'engagent également à renforcer l'emprise des populations sur leur propre destin.

Des pactes pourraient être conclus dans le domaine du soutien à de nouvelles formes d'organisations commerciales ou coopératives, où l'on encouragerait la démocratisation du contrôle sur les ressources et les activités productives financières et commerciales. L'accent serait mis sur la coopération entre agents économiques régionaux et sectoriels. Les principes de réciprocité et de mutualité qu'implique l'obligation pour le Canada d'adhérer à ces pactes l'obligeraient aussi à examiner ses politiques intérieures en fonction de l'accent qu'il met sur la politique internationale.

For several years, Canada had targeted an ODA budget that was to reach 0.7% of the GNP. Far from that target, the funds allocated to ODA remain a critical issue, but even more critical and more pressing an issue is the concern over the effectiveness of such assistance. A good part of what is now purported to be assistance has in fact no usefulness at all, and a great number of these criticisms can also be applied to the NGOs and to the government.

Commitment to the values and goals of ODA has never really been the subject of a consistent and integrated policy. The CCIC and its members are aware of the fact that Canada's relations with developing countries in areas other than assistance have much deeper repercussions than ODA taken separately. The values and the goals of development assistance must be placed at the very centre of Canada's foreign policy and guide it rather than be driven by it.

As mentioned by Mrs. Betty Plewes, the CCIC proposes that sustainable human development become the definitive goal of ODA and that at least 60% of the ODA budget be channelled to the achievement of that goal.

We also endorse the recommendation of the 1987 Winegard Committee that the ODA program be given a legislated mandate with clearly defined objectives.

The CCIC recommends that CIDA play a leadership role in the pursuit of the objective of sustainable human development, in all areas of intervention, such as debt, trade, security, environment and others.

However, we consider that Canada must also spend a major part of its budget—we recommend 5% of the ODA budget—on the awareness and education campaigns for the Canadian public.

In closing, as Mrs. Plewes emphasized, Canada should be looking for constructive ways of pursuing the goal of sustainable human development through partnerships based on negotiation and development pacts between the Canadian government and foreign governments, as well as through intergovernmental bodies and components of civil society.

These pacts rest on a sense of sharing responsibilities to tackle common problems and emphasize policy reciprocity. Therefore those who adhere to pacts undertake to be mutually responsible for the decision-making process and also undertake to strengthen the empowerment of populations.

Pacts could be achieved in the area of support for new forms of commercial and cooperative organizations, where the democratization of control over the resources and financial and commercial productive activities would be encouraged. Emphasis would be placed on cooperation between regional and sectoral economic agents. The principles of reciprocity and mutuality implied by the obligation for Canada to adhere to those pacts would oblige it to review its domestic policies with respect to the emphasis placed on international policy.

[Text]

Les pactes de développement ont été envisagés comme des alternatives possibles au sein de la communauté ONG. Bien que cette question fasse encore l'objet de nombreuses discussions, elle mérite une exploration approfondie.

L'évolution de ces pactes doit, bien entendu, respecter le rapprochement entre le Nord et le Sud, mais vise avant tout à favoriser des rapports équitables et transparents entre le Nord et le Sud.

Mesdames et messieurs, voilà l'essence de ce que la communauté ONG, représentée aujourd'hui par le CCIC, souhaite présenter en terme des buts, objectifs et mécanismes visant l'APD et son rôle au sein de la politique étrangère canadienne. Merci.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you and thanks to all the participants.

Ms Plewes: I have a few words to say in conclusion.

Many of us in the course of our work have had an opportunity to be overseas and to work with national governments and NGOs in different parts of the world. We know that Canada has an enviable international reputation. We see that in many ways. This I think offers us an opportunity to play a role that in some ways is beyond our population and beyond what we might otherwise think we could do.

In closing, I just want to underline—because of our experience—that aid is not development. It is not through aid that we are going to solve the problems of global poverty, environmental degradation, and injustice. This is why we want to talk about development cooperation, which involves two key issues. One is a comprehensive framework that puts the promotion of global justice and human development at its centre and brings together our policies relating to international economic relations, international assistance, and peace and security in a common framework.

The second thing is that we need to rethink our relationship with southern countries. It's no longer the time to think about donors and recipients. It's the time to think about mutual interests based on negotiation, cooperation, and policy dialogue.

We thank you very much for listening to us this morning. No doubt, you have many questions that you'd like to put to us over the course of the next hour.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Ms Plewes.

I was interested in the concluding comments made by Ms Latrémouille on the question of aid, in which she regarded official development assistance as a critical element in the presentation and the view that the corrections in the delivery of aid had to be undertaken not only by the government but by the NGOs.

[Translation]

Development pacts have been considered possible alternative within the NGO community. While this matter is still under discussion in many forums, it deserves in-depth exploration.

The evolution of such pacts must, obviously, respect the bringing together of the North and the South, but its primary goal is to promote fair and transparent relationships between North and South.

Ladies and gentlemen, that was essentially what the NGO community, represented here today by the CCIC, wishes to present in terms of goals, objectives and mechanisms covering ODA and its role within Canada's foreign policy. Thank you.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, et merci à tous les participants.

Mme Plewes: J'ai quelques mots à dire en conclusion.

Pendant notre travail, un grand nombre d'entre nous avons eu l'occasion de voyager outre-mer et de travailler avec des gouvernements nationaux et des ONG dans différents coins du monde. Nous savons que le Canada a une réputation internationale enviable. Nous le voyons à bien des égards. Cela nous donne l'occasion, selon moi, de jouer un rôle qui, à certains égards, est sans rapport avec notre population et avec ce que nous pourrions par ailleurs penser pouvoir faire.

En terminant, je tiens tout simplement à souligner—à cause de notre expérience—que l'aide, ce n'est pas le développement. Ce n'est pas par l'aide que nous allons régler les problèmes de la pauvreté dans le monde, de la dégradation de l'environnement et de l'injustice. C'est pourquoi nous voulons parler de la coopération au développement, qui comporte deux questions clés. La première est un cadre complet qui donne une place centrale à la promotion de la justice mondiale et au développement humain et qui rapproche nos politiques en matière de relations économiques internationales, d'aide internationale, et de paix et de sécurité dans un cadre commun.

La seconde est que nous devons repenser notre relation avec les pays du Sud. Ce n'est plus le moment de penser en termes de donateurs et de bénéficiaires. Le temps est venu de penser aux intérêts mutuels fondés sur la négociation, la coopération et le dialogue au niveau des politiques.

Nous vous remercions beaucoup de nous avoir écoutés ce matin. Vous avez sans doute de nombreuses questions à nous poser au cours de la prochaine heure.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, madame Plewes.

J'ai été intéressé par les derniers commentaires de Mme Latrémouille sur la question de l'aide, dans lesquels elle considère que l'aide publique au développement est un élément critique de la présentation, et par le point de vue selon lequel les corrections dans la prestation de l'aide doivent être faites non seulement par le gouvernement, mais aussi par les ONG.

[Texte]

[Traduction]

• 1030

I wondered whether this might be dealt with later, whether there is a correcting mechanism established within the NGOs to monitor the effectiveness of NGO programs, and indeed whether there is any trend towards consolidation in the NGO movement. There are a large number. Are efficiencies possible through amalgamation or consolidation?

I then listened to you telling us, after the pitch on aid, that aid is not development. Well, we all understand that aid is not the sole element of development—there are trade and other items—but surely you in a sense confused us by making that categorical statement.

I won't say anything further, except to note that in the presentations what came out to me was the reality of interdependence in the world, and that even though there might have been a tinge to create a feeling of separation between the north and south—and the debt crisis was brought up in that context, the flows of capital from the south to the north to service the debt, which if available could enhance public services—of course it could be a statement about Canada as well as about the south. The south is flowing to the north, and in Canada the north is flowing to the south.

I understand the point that Mr. Foster is making about the debt and its burdens, which we all are feeling.

I have a lot of other comments, but Mr. Graham is getting impatient to put his comments and questions, so I'll turn it over to him.

Mr. Graham (Rosedale): Mr. Chairman, I never get impatient when I have the privilege of listening to your wisdom. Does that buy me an extra few seconds?

I'd like to start by asking a couple of rather technical questions to Mr. Foster and then follow those up by a general question to Mrs. Plewes.

I'd like to preface my question by saying that I think you put your fingers, both of you and Mrs. Plewes at the end of your presentation, on the problem of the disparity of world wealth. Of course, we're all very conscious of the fact that it's a developing country, and developing countries—the OECD countries, to use that phrase—are consuming 75% of the world's resources with 25% of the world's population. Obviously, in a world that is increasingly interdependent, this cannot be continued.

So what we're all looking for are means by which these inequities can be adjusted, and you've proposed several of them in your memorandum to us. They address very complicated issues of world governance, with which we are all struggling.

I'd like to test particularly Mr. Foster on three propositions in his book, because if we were to accept them, they would mean important considerations for Canadian foreign policy and where we should be going, and I'd like to understand whether they make sense. The three are as follows.

The first is your proposition that we should urge upon our other partners in the World Bank that it should be a one-nation, one-vote proposition in the World Bank. If we did this, what credibility would we have as Canadians? How would we

Je me demandais s'il pourrait en être question plus tard, si les ONG ont un mécanisme de correction pour contrôler l'efficacité de leurs programmes, et s'il y a effectivement quelque tendance à la consolidation au sein du mouvement des ONG. Il y en a un grand nombre. La fusion ou la consolidation permettrait-elle des gains d'efficience?

Je vous ai ensuite écoutée nous dire, après le plaidoyer sur l'aide, que l'aide, ce n'est pas le développement. Ma foi, nous comprenons tous que l'aide n'est pas le seul élément du développement—il y a le commerce et d'autres choses—mais vous nous avez certes embrouillé les idées, en un sens, en faisant cette déclaration catégorique.

Je n'ai rien d'autre à ajouter, si ce n'est que j'ai retenu de vos exposés la réalité de l'interdépendance dans le monde, et que, même s'il a pu y avoir quelque velléité de créer un sentiment de séparation entre le Nord et le Sud—et la crise de l'endettement a surgi dans ce contexte, les mouvements de capitaux du Sud vers le Nord pour le service de la dette pourraient améliorer les services publics—bien sûr, cela pourrait se dire au sujet du Canada autant que du Sud. Le Sud coule vers le Nord, et au Canada, le Nord coule vers le Sud.

Je comprends ce que dit M. Foster au sujet de l'endettement et de ses fardeaux, que nous ressentons tous.

J'ai une foule d'autres commentaires, mais M. Graham est impatient de faire les siens et de poser ses questions. Je vais donc lui céder la parole.

M. Graham (Rosedale): Je ne suis jamais impatient lorsque j'ai le privilège d'écouter vos paroles de sagesse. Cela me vaudra-t-il quelques secondes de plus?

J'aimerais commencer en posant quelques questions assez techniques à M. Foster, puis une question générale à M^{me} Plewes.

Je dirai tout d'abord que, selon moi, vous avez mis le doigt, vous et M^{me} Plewes à la fin de votre exposé, sur le problème de la disparité de la richesse mondiale. Certes, nous sommes tous très conscients du fait que c'est un pays en développement, et que les pays développés—les pays de l'OCDE, pour utiliser cette expression—consommant 75 p. 100 des ressources mondiales, avec 25 p. 100 de la population mondiale. Manifestement, dans un monde de plus en plus interdépendant, cela ne saurait continuer.

Donc, nous cherchons tous des moyens de corriger ces injustices, et vous en avez proposé plusieurs dans le mémoire que vous nous avez adressé. Ils visent des questions très complexes de gouvernement mondial, avec lesquelles nous sommes tous aux prises.

J'aimerais interroger M. Foster en particulier sur trois propositions de son livre car, si nous les acceptions, cela représenterait d'importantes considérations pour la politique étrangère du Canada et l'orientation que nous devrions nous donner. Or, j'aimerais comprendre si elles ont du sens. Voici ces trois propositions.

La première, c'est que nous devrions inciter nos autres partenaires de la Banque mondiale à donner un vote par pays à la Banque mondiale. Si nous le faisons, quelle crédibilité aurions-nous comme Canadiens? Comment persuaderions-nous

[Text]

persuade the American taxpayer, if not our own, that a country such as St. Kitts and Nevis, which has 60,000 people in it, would have the same vote as those that are putting billions of dollars into these organizations? Or would there be what I call an *effet pervers*, or perverse effect, of well-meaning reforms where in fact the funds would just dry up because people would say they are just not going to commit them to an institution where that is true?

[Translation]

le contribuable américain, sinon le nôtre, qu'un pays comme Saint-Kitts-et-Nevis, avec ses 60 000 habitants, devrait avoir la même voix que ceux qui mettent des milliards de dollars dans ces organisations. Ou y aurait-il ce que j'appellerais un *effet pervers* de réformes bien intentionnées, à savoir que les fonds s'épuiseraient tout simplement parce que les gens refuseraient de leur confier à une institution de ce genre.

• 1035

Secondly, and along the same lines, in your book you strongly suggest that under the World Trade Organization we go back to a system of preferential arrangements for developing countries that the whole purpose of the Uruguay Round, at least in my following of it, was to get away from. It seems to me you're looking to the past.

Deuxièmement, et dans le même sens, vous exprimez l'avis bien net, dans votre livre, qu'avec l'Organisation mondiale du commerce nous retournons à un système d'accords préférentiels pour les pays en développement, alors que tout l'objet de l'Uruguay Round, dans ma perspective en tout cas, était justement de s'en éloigner. Il me semble que vous regardez vers le passé.

You're urging on page 48 of your memorandum that developing countries be permitted to have different standards and approaches, and having taught trade law for some years and watched the process of the Uruguay Round and the previous Tokyo Round, one thing we saw was that the GATT wasn't working, largely because it had so many inconsistencies in it. My colleagues in developing countries are telling me this is exactly what developing countries want to get away from. They want to make sure the developed world plays by fair rules and they have access, and they don't want special rules because this creates a system that doesn't work for them; it doesn't work for us.

À la page 57 de votre mémoire, vous recommandez que les pays en développement puissent avoir des normes et des approches différentes. Pour avoir enseigné le droit commercial pendant quelques années et observé le processus de l'Uruguay Round et du Tokyo Round qui l'a précédé, j'ai bien vu que le GATT ne fonctionne pas, surtout parce qu'il comporte un grand nombre d'incohérences. Mes collègues des pays en développement me disent que c'est exactement ce dont les pays en développement veulent s'éloigner. Ils veulent avoir la certitude que le monde développé respecte des règles justes et a accès, et ils ne veulent pas de règles spéciales parce que cela donne un système qui ne fonctionne pas pour eux; qui ne fonctionne pas pour nous.

Thirdly, again as a technical recommendation, you suggest that the United Nations should control technological innovation by corporations on a world scale. I would be very interested to know whether you really believe that the level of competence in the United Nations and United Nations organizations is such that we should transfer to the United Nations the responsibility to determine the technological evolution of the world.

Troisièmement, encore une fois à titre de recommandation technique, vous dites que les Nations Unies devraient contrôler l'innovation technologique des sociétés à l'échelle mondiale. J'aimerais bien savoir si vous croyez vraiment que le niveau de compétence des Nations Unies et de ses organismes est tel que nous devrions transférer à l'ONU le soin de déterminer l'évolution technologique du monde.

I suppose, then, I just end up by asking Madam Plewes if you could pull together a bit the way in which you could help us understand how your organization could help us set priorities, or whether, given the shortage of resources we have, will your organization just come forward and say, well, here's what we'd like to do. Are you willing to prioritize within yourselves to say, this is valuable, this is not, in a way to help us understand where we can put our shorter resources?

Je suppose donc que je n'ai plus qu'à demander à Madam Plewes de nous résumer un peu la façon dont votre organisation pourrait nous aider à fixer nos priorités ou bien, compte tenu de la pénurie de nos ressources, votre organisation viendrait contentera-t-elle de nous dire: «Bon, et bien! voici ce que nous aimerions faire». Êtes-vous disposés à vous fixer vous-mêmes des priorités et à dire: «Ceci est valable, cela ne l'est pas», pour nous aider à comprendre où mettre nos ressources limitées?

Mr. Foster, please understand; we're looking for solutions to problems we all recognize are huge problems, so I am not saying these in a really critical way when we're trying to understand where we should be going on these issues.

Monsieur Foster, comprenez-moi bien; nous cherchons des solutions à des problèmes que nous savons tous immenses, de sorte que je ne vous critique pas du tout en disant que nous voulons comprendre l'orientation que nous devrions nous donner sur ces points.

Mr. Foster: Yes, I think we're confronted with a number of mutual conundrums there. You've raised the issue of Nevis. One could raise in counter the question of India. These systems are not equitable and perhaps rather than one nation, one vote, we need to move towards, if you like, on a very global scale, one person, one vote.

M. Foster: Oui, je pense que nous sommes confrontés à un certain nombre d'énigmes mutuelles ici. Vous avez évoqué Nevis et, à l'autre extrême, on pourrait évoquer l'Inde. Ces systèmes ne sont pas équitables et il faudrait peut-être délaissier le concept d'un vote par pays pour nous orienter davantage, si vous voulez, à une échelle plus globale, vers un vote par personne.

[Texte]

[Traduction]

The essential point we are trying to make here, and I think it applies to some extent to security issues as well as to financial issues, is that our present international structures, whether in the UN or in the international financial institutions, do not effectively represent the voices of the people bearing the impact, and in the case of international financial institutions, it's more like a dollar a vote. We're raising this fundamental inequity.

Now, we may not have the perfect answer. We don't necessarily claim that. We do think a review would help raise this issue and perhaps we could both work on some better issues. I don't want to necessarily use the Nevis-India-Canada problem as an excuse for no action. So we'd be glad to engage with you on that to come up with something better if that's not adequate.

I think your second question regarding the GATT and the question of preference relates in part, as well, to our development pact idea.

There has been an experience, I think, on the part of the Dutch government of attempting to transfer production in certain, shall we say, weaker industries, or industries open to southern competition, in an organized fashion with adjustment at both ends, and it's in that sort of direction that I believe the overall purpose of our brief leads.

I guess I couldn't be more graphic than to point to the lack of attention to adjustment in the NAFTA. We're dealing with a situation where, according to one calculation, the difference between say Mexico in the south and Canada and the United States in the north is I think 60 times greater in terms of the size of the population and relative poverty than the equivalent comparison between Spain and Portugal and Greece and the rest of the European Community, except there is an agreement. But the agreement provides really no answers to the level of adjustment required.

• 1040

That's where we're at work. We're trying to figure out how in these international trade agreements we can assure some form of effective adjustment at both ends. In particular, we recognize the hope of world trade often has deleterious effects on small business, on small farmers and sometimes on consumers in southern countries as these new agreements are implemented.

These agreements serve and are intended to serve large corporate actors rather than necessarily state governments north or south. We're trying to highlight the fact that in current international trade agreements by and large attention to the specific needs of southern producers to the stasis or regression of commodity prices and so on is a fairly low agenda item.

Thirdly, on technological innovation, we are quite preoccupied with the extent to which the rights over intellectual property have been rapidly extended in trade agreements in favour of private corporate bodies without any effective international form of regulation. If the UN isn't adequate, who is? We've watched the squeezing and to some extent dismantling of the UN Centre for Transnational Corporations with concern.

Le point essentiel que nous essayons de faire ressortir ici — et je pense qu'il s'applique dans une certaine mesure aux questions de sécurité tout autant qu'aux questions financières — c'est que nos structures internationales actuelles, que ce soit à l'ONU ou dans les institutions financières internationales, ne représentent pas efficacement les voix des personnes qui encaissent les coups. Dans le cas des institutions financières internationales, il s'agit davantage d'un vote par dollar. Nous soulevons cette injustice fondamentale.

Nous n'avons peut-être pas la réponse parfaite. Ce n'est pas nécessairement ce que nous disons. Un examen contribuerait peut-être à relever le profil de la question et nous pourrions peut-être tous les deux travailler à des meilleures questions. Je ne veux pas nécessairement invoquer le prétexte Nevis-Inde-Canada pour excuser l'inaction. Nous serions donc heureux d'y travailler avec vous pour trouver quelque chose de mieux si cela ne fait pas l'affaire.

Votre deuxième question concernant le GATT et la question de la préférence rejoint en partie également notre idée de pacte de développement.

Le gouvernement hollandais, sauf erreur, a tenté de transférer, de façon organisée, la production de certaines industries, mettons plus faibles, ou d'industries ouvertes à la concurrence du Sud, avec adaptation aux deux bouts. C'est justement ce genre d'orientation qui est l'objet général de notre mémoire.

Je ne saurais être plus clair qu'en attirant l'attention sur l'adaptation au sein de l'ALENA. Nous avons là une situation où, selon un calcul, la différence entre, mettons, le Mexique au Sud et le Canada et les États-Unis au Nord est, sauf erreur, 60 fois plus grande, pour ce qui est de la taille de la population et de la pauvreté relative que la différence équivalente entre l'Espagne, le Portugal et la Grèce et le reste de la Communauté européenne, sauf qu'il y a un accord. Mais l'accord ne fournit vraiment pas de réponses pour ce qui est du niveau d'adaptation requis.

C'est sur cela que nous travaillons. Nous essayons de voir comment, dans ces accords de commerce international, il y a moyen d'assurer une forme quelconque d'adaptation effective aux deux bouts. En particulier, nous reconnaissons que la forme du commerce mondial a souvent des effets nocifs sur la petite entreprise, sur les petits agriculteurs et parfois sur les consommateurs des pays du Sud, avec la mise en oeuvre de ces nouveaux accords.

Ces accords servent et sont destinés à servir les grandes entreprises plutôt que nécessairement les gouvernements d'États du Nord et du Sud. Nous essayons de mettre en lumière le fait que les accords actuels de commerce international font dans l'ensemble peu de cas des besoins particuliers des producteurs du Sud et de la stagnation ou de la régression des prix des produits et ainsi de suite.

Troisièmement, pour ce qui est de l'innovation technologique, nous sommes très préoccupés de constater à quel point les accords commerciaux ont rapidement accordé des droits de propriété intellectuelle à des entreprises privées, sans la moindre forme internationale efficace de réglementation. Si l'ONU ne répond pas au besoin, qui donc y répondra. Nous avons observé avec inquiétude l'étouffement et, jusqu'à un certain point, le démantèlement du Centre des Nations Unies sur les sociétés transnationales.

[Text]

At the same time, one of our associated groups, for instance, was fighting the right of a corporation to patent the gene structure of a Panamanian Indian woman because of resistance to certain strains of disease and so on and its right to hold that in private corporate hands. This is insane.

If the UN isn't adequate, then let's create something that is. But again let's not back away from that.

M. Paré (Louis-Hébert): Dans un récent rapport, le Programme des Nations Unies pour le développement disait que seulement 10 p. 100 de l'aide canadienne au développement était affecté au développement durable. D'autre part, nous savons que les ONG canadiennes reçoivent à peu près 10 p. 100 de l'aide publique au développement canadienne. On est tenté de faire une juxtaposition des deux 10 p. 100.

Se pourrait-il que le 10 p. 100 des ONG coïncide avec le 10 p. 100 de l'aide au développement durable?

D'autre part, on sait tous que l'aide bilatérale et l'aide multilatérale qui passent par les institutions financières mondiales représentent une très grande partie d'aide canadienne.

Vous nous dites qu'à l'avenir, on devrait tendre à affecter 60 p. 100 de l'aide au développement durable, et un autre témoin, lors de la première table, est allé jusqu'à dire que 70 p. 100 de l'aide publique au développement canadienne devrait être orienté vers le développement durable. J'ai deux questions.

Si les institutions bilatérales et multilatérales n'ont pas répondu à ce besoin, quels nouveaux canaux pourrait-on créer ou utiliser pour se diriger vers un pourcentage aussi élevé de développement durable?

Ma deuxième question va sûrement vous intéresser beaucoup. D'après vous, quelle part de l'aide publique canadienne devrait être affectée aux ONG?

Mme Latrémouille: Il serait facile et intéressant pour nous d'accepter cette coïncidence des deux 10 p. 100, mais pour revenir à ce que le président a dit, même les ONG doivent regarder de façon très critique le pourcentage de leur aide qui est consacré à ce développement durable.

• 1045

Quand on parle de nouveaux créneaux et qu'on dit qu'on devrait affecter 60 p. 100 de l'APD au développement durable, on dit bien que c'est un pourcentage qui devrait être atteint sur une période assez longue, d'ici dix ans. Beaucoup de nos membres et plusieurs personnes du CCCI voudraient qu'on finisse par affecter 100 p. 100 de l'aide au développement durable, cela dans le contexte d'une politique intégrée, comme on l'a mentionné à plusieurs reprises.

À la page 18 de notre mémoire, on essaie d'identifier les mécanismes qui vont être élaborés une fois qu'on aura accepté ce principe. On donne des exemples des grandes sphères d'activité qui pourraient conduire au développement humain durable dans l'aide publique au développement.

On ne vous apprend rien quand on dit, par exemple, que cette aide devrait renforcer les capacités humaines et donc être axée sur l'éducation de base, la santé primaire, les soins de santé au plan de la reproduction, la nutrition, etc., ou quand on parle d'une sphère d'activité très fortement axée sur la démocratisation, la participation du public à la prise de décisions, etc.

[Translation]

Au même moment, un de nos groupes associés, par exemple, contestait le droit d'une société de breveter la structure génétique d'une Indienne panaméenne, à cause de la résistance à certaines souches de maladie et ainsi de suite, et son droit de détenir cela, et tant que société privée. C'est totalement insensé.

Si l'ONU ne répond pas, alors créons quelque chose qui saurait répondre. Mais, encore une fois, ne reculons pas.

Mr. Paré (Louis-Hébert): In a recent report, the United Nations Development Program said that only 10% of Canadian development assistance went to sustainable development. On the other hand, we know that Canadian NGOs get approximately 10% of Canadian official development assistance. One is tempted to juxtapose the two 10 percents.

Could it be that the NGO 10% coincides with the 10% of sustainable development assistance?

On the other hand, we all know that bilateral assistance and multilateral assistance going through the world financial institution account for a very large part of Canadian assistance.

You are saying that in the future we should tend to allocate 60% of assistance to sustainable development, whereas another witness at the first table, went so far as to say that 70% of Canada's official development assistance should be channelled into sustainable development. I have two questions.

If bilateral and multilateral institutions have not met that need, what new channels could we create or use to get closer to such a high percentage of sustainable development?

You will certainly be highly interested by my second question. In your opinion, what part of Canada's official assistance should go to the NGOs?

Ms. Latrémouille: It would be easy and interesting for us to accept this coincidence of the two 10 percents, but, coming back to what the chairman said, even the NGOs must take a very critical look at the percentage of their assistance that goes into sustainable development.

When we refer to new channels and say that 60% of ODA should be directed to sustainable development, we say that this is a percentage that should be reached over a rather long period over the next ten years. Many of our members and several persons within the CCIC would like to see 100% of assistance eventually going to sustainable development, as part of an integrated policy, as was said on several occasions.

On pages 15 and 16 of our brief, we try to identify mechanisms that will be developed after this principle is accepted. We provide examples of major spheres of action that could lead to sustainable human development in official development assistance.

You are not learning anything new when we say, for instance, that such assistance should enhance human capacities and therefore be oriented towards basic education, primary health, reproductive health, nutrition, etc., or when we refer to a sphere of action that is very strongly oriented towards democratization, public participation, etc.

[Texte]

Dans une autre étape, il reviendra à un comité et aux organismes qui devront appliquer cette politique de définir exactement quels réseaux seront les plus efficaces pour livrer cette aide.

Le CCCI n'a pas discuté, en tant que communauté, d'un pourcentage précis de l'aide publique qui devrait aller aux ONG. On espère que, dans nos discussions, on élaborera autant de critiques sur nos propres actions que sur le gouvernement fédéral. Cela dit, il est bien sûr que les exemples, tant au niveau micro qu'à des niveaux plus macro, même au niveau de la Banque mondiale, démontrent que les ONG ont développé de l'expérience et les expertises qui sont davantage prometteuses pour favoriser le développement durable.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. After that intense period of presentation and discussion I think we deserve a short break for a few minutes. Then we'll return.

• 1049

• 1103

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ladies and gentlemen, I would like to resume our discussion with the CCIC. We'll begin the session by turning the floor over to Mr. Penson.

Mr. Penson (Peace River): Thank you, Mr. Chairman. I'm interested in a couple of things. One is the 50th anniversary of the United Nations. We all seem to be having more difficulties now than we did when the United Nations developed. It's certainly a challenge for all of us to know how to handle the new ethnic problems we have in terms of peacekeeping and regional conflicts. It almost seems there are more problems than we have solutions for.

So how do we target how we're going to handle things like peacekeeping and in what countries? What should the criteria be for the UN to go into a country like Rwanda with a peacekeeping force? I'd appreciate hearing your point of view on that.

My second concern is the debt write-down Mr. Foster talked about for the poorer countries of the world. I'm in the farming industry in Canada and a lot of people are losing their farms. How do we get that domestic support for debt write-down in other countries when we are struggling ourselves in Canada? I'm suggesting that in order to develop a foreign policy we have to have strong domestic support at home in order to have that happen. Maybe you can help me by informing me how we can build that domestic support in view of what's happening right here at home.

Mme Lachance: Au sujet du maintien de la paix, nous parlons dans le mémoire qu'il ne suffit pas de s'en tenir seulement au maintien de la paix. Nous ne disons pas qu'il ne faut pas le faire, mais que ce n'est pas suffisant. Dans la politique éventuelle, il faudrait penser au travail en amont du maintien de la paix, c'est-à-dire à tout ce travail de justice et d'équité qui doit se faire sur les plans économique, politique et diplomatique, et aussi au travail sur le terrain des organismes de développement international, qui doit se faire en aval. Le travail de maintien de la paix ne peut pas être isolé.

[Traduction]

At another stage, the committee and organizations responsible for applying this policy will have to identify exactly the most effective assistance delivery channels.

The CCIC has not discussed, as a community, a specific percentage of official assistance that should go to the NGOs. Hopefully, in our discussions, there will be as much criticism of our actions as of the federal government's actions. That being said, it is obvious that the examples, both at the micro level and at the more macro levels, even at the World Bank level, demonstrate that the NGOs have acquired an experience and expertise that is more promising in terms of promoting sustainable development.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Après cette période intense de présentations et de discussion, je pense que nous méritons une pause de quelques minutes. Nous reprendrons ensuite nos délibérations.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Mesdames et messieurs, j'aimerais que nous reprenions notre discussion avec le CCCI. La parole est à M. Penson.

M. Penson (Peace River): Merci, monsieur le président. Deux choses m'intéressent. La première est le 50^e anniversaire des Nations Unies. Nous semblons tous éprouver plus de difficultés maintenant qu'au moment de la création des Nations Unies. Trouver une solution aux nouveaux problèmes ethniques en ce qui a trait au maintien de la paix et aux conflits régionaux, constitue certainement un défi à relever pour chacun d'entre nous. On a presque l'impression que les problèmes sont plus nombreux que les solutions.

Comment allons-nous décider de régler la question du maintien de la paix et dans quels pays? Quels doivent être les critères d'intervention de l'ONU pour maintenir la paix dans un pays comme le Rwanda? J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

Mon deuxième point est la réduction de l'endettement, dont M. Foster a parlé relativement aux pays les plus pauvres du monde. Je suis dans l'industrie agricole au Canada et bien des gens perdent leurs fermes. Comment obtenir de notre population qu'elle appuie la réduction de la dette d'autres pays quand nous éprouvons nous-même des difficultés au Canada? Si nous voulons nous donner une politique étrangère, nous devons nous ménager un appui ferme sur le plan intérieur. Peut-être pourriez-vous me dire comment nous pouvons obtenir cet appui de notre population, compte tenu de ce qui se passe ici même dans notre pays.

Ms. Lachance: Concerning peacekeeping, we say in our brief that peacekeeping alone is not enough. We are not saying that we should not do it, but that it is not enough. In developing the new policy, we should keep in mind the upstream peacekeeping work, that is all the work in terms of justice and equity that needs to be done on the economic, political and diplomatic levels, as well as the field work by international development organizations, which needs to be done downstream. Peacekeeping work cannot be done in isolation.

[Text]

[Translation]

• 1105

Une façon de maintenir la paix est de voir au désarmement. Nous savons que des situations comme celle qui prévaut au Rwanda ne sont pas seulement des conflits ethniques. C'est avant tout une question d'injustices sur le plan économique, d'injustices sur le plan du partage des pouvoirs, de manque de démocratie et de fourniture d'armements à ces pays-là. Nous devons étudier l'ensemble de ces situations et voir à planifier la réorganisation du travail de maintien de la paix avec le travail d'édification de la paix.

Mr. Foster: In a way your two questions are connected, as Gabrielle has pointed out. We, this afternoon, will be looking at the question of Rwanda in our board, and at a statement which is before us for approval. We are concerned that this crisis emerges at a time when the Canadian government has withdrawn many supports from eastern Africa in cutbacks of our aid.

We don't think aid can solve all these problems, but we do think it's part of assisting institutions to be constructed in these countries which can moderate conflicts in them. That's what many of our groups, particularly those who've been involved in building with Rwandan community groups, have been trying to do over these years, working at internal justice and so on.

We're extremely concerned when some zones of conflict receive a great deal of attention, and others like Rwanda, or like Burundi last year, receive relatively little. We would hope to work, as Gabrielle has pointed out, to strengthen the UN so there is one system of criteria and one, if you like, control mechanism for peacekeeping.

On the question of domestic support, this is difficult for all of us. Each of our organizations depends on domestic donors. We're well aware of the pressures on farmers and working people and public servants and the unemployed.

We're also aware, even though we emphasize the role of voluntary organizations, that state structures are extremely important, whether dealing with the bailing out of western grain-handling companies in the 1930s and the pools through tax money, or the support of Atlantic fisher folk. Most of our groups tend to approach this from a linkage point of view, to try to point out that yes, we're suffering similar feelings of disempowerment, of combating debt and so on, but that, relatively speaking, Canada is number one, two, or three in the world, and many of these people are relatively poorer off.

Some of our fund-raisers tend to refer to the generosity of Newfoundland, which is not Canada's richest province at this point. Yet, per capita, people there give more to charity than people in any other part of the country. It seems to be the case that those who understand adversity have a certain empathy at times. That's about where we start. I don't know where we'd end up, but . . .

Mr. Lastewka (St. Catharines): Mr. Foster, you talked of the 300 global companies. How many are headquartered in Canada?

Mr. Foster: I don't have figures on that, but I'd be glad to seek them for you.

On way to maintain peace is through disarmament. Situations like that prevailing in Rwanda are not merely ethnic conflicts. Above all, there is the whole question of economic inequalities, injustice in terms of power sharing, lack of democracy and arms sales of armaments to these countries. We need to examine the situation as a whole and coordinate the peacekeeping work with the peace-building work.

M. Foster: Comme l'a fait remarquer Gabrielle, vos deux questions sont en quelque sorte liées. Cet après-midi, nous examinerons la question du Rwanda à notre réunion, et nous nous pencherons sur une déclaration qui nous a été soumise pour approbation. Cette crise éclate au moment où le gouvernement canadien a retiré de nombreux éléments de soutien de l'Afrique de l'Est par suite des réductions de notre aide.

L'aide ne peut pas résoudre tous ces problèmes, mais elle contribue à l'édification d'institutions dans ces pays qui peuvent réduire la gravité des conflits. C'est ce qu'un grand nombre de nos groupes, surtout ceux qui ont participé à l'édification avec des groupes communautaires rwandais, ont tenté de faire au cours de ces années, c'est-à-dire tenter d'établir une justice interne et ainsi de suite.

Nous sommes très préoccupés du fait que certaines zones de conflit reçoivent une grande attention, tandis que d'autres, comme le Rwanda, ou le Burundi l'an dernier, en reçoivent relativement peu. Nous aimerions, comme Gabrielle l'a signalé, travailler à renforcer l'ONU de manière à élaborer un système de critères et un mécanisme de contrôle du maintien de la paix.

Quant à l'appui sur le plan intérieur, cela est difficile pour nous tous. Nos organisations dépendent de donateurs dans notre pays. Nous sommes tous conscients des pressions qui s'exercent sur les agriculteurs, les travailleurs, les fonctionnaires et les chômeurs.

Même si nous mettons l'accent sur le rôle des organisations bénévoles, nous sommes conscients de l'extrême importance des structures de l'État, qu'il s'agisse du renflouement des sociétés de manutention des céréales de l'Ouest durant les années 30, des pools constitués par les recettes fiscales ou de l'aide fournie aux pêcheurs de l'Atlantique. La plupart de nos groupes tendent à éprouver les mêmes sentiments d'impuissance face à l'endettement, mais constatent que, d'un point de vue relatif, le Canada est le numéro un, deux ou trois au monde, alors que nombre de ces pays sont relativement plus pauvres.

Certains organismes de collecte de fonds tendent à rappeler la générosité de Terre-Neuve, qui n'est pas la province la plus riche au Canada. Pourtant, per capita, les gens de cette province donnent plus aux sociétés de bienfaisance que ceux de toute autre partie du pays. Il semble que l'adversité inspire de l'empathie pour les malheurs des autres. Tel est à peu près notre point de départ. Je ne sais pas où nous aboutirons, mais . . .

M. Lastewka (St. Catharines): Monsieur Foster, vous avez parlé des 300 sociétés mondiales. Combien d'entre elles ont leur siège social au Canada?

M. Foster: Je l'ignore, mais je peux me renseigner.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Lastewka: Would you agree it would be somewhere around 10?

Mr. Foster: Probably a little more.

Mr. Lastewka: Thirty?

Mr. Foster: Yes.

Mr. Lastewka: I'd like to see that list.

Mr. Foster: Fine.

Mr. Lastewka: I take it your approach was that we should be doing something about transnational corporations and putting them under regulation through another body. I think that was your thrust, that someone needs to control these people by putting them under regulation.

M. Lastewka: Seriez-vous d'accord pour dire qu'il y en a environ 10?

M. Foster: Probablement un peu plus.

M. Lastewka: Trente?

M. Foster: Oui.

M. Lastewka: J'aimerais voir cette liste.

M. Foster: Très bien.

M. Lastewka: Vous dites que nous devrions faire quelque chose concernant les sociétés transnationales et les réglementer au moyen d'un autre organisme. Je crois que c'est ce que vous avez dit, que quelqu'un doit contrôler ces gens en réglementant leurs activités.

• 1110

In your presentation you seem to have put them all together. I am getting the reflection, and I might be wrong, that they're all bad and we have to regulate them, rather than highlighting and being positive towards those companies that have changed over the last number of decades and are good examples in the world.

Mr. Graham mentioned earlier that the United Nations is having trouble fulfilling its mandate now. Giving them additional things would just create chaos. I am not sure that regulation achieves anything in that manner.

I got the impression from you that this was the time for corporate washing. Maybe that's not what you intended but that's the perception I got very clearly.

I don't know how this could be done at a different level but I do know that when we give examples of companies that have achieved environmental efforts throughout the world and have been shown as examples in labour and environmental standards wherever they've gone in the world, that they serve as a real good example to other companies and so forth. So I would like to hear your response to that.

Mr. Foster: You've raised a whole series of issues and I probably won't be able to respond to all of them in a short time.

On your question of good examples, yes, it is quite clear that in a number of countries, for example, foreign corporations or transnationals may employ a limited number of people perhaps at a higher wage rate with more benefits than some of the neighbouring smaller local corporations. That is an experience in Canada as elsewhere.

The overall trend appears to be, however, that the rate of growth of that type of employment is decreasing, if not declining. So we are dealing with a growth in control of productive capacity but with less direct employment impact. This was a concern for the G-7 in Detroit. That is a concern for this government, I am sure, and for many others.

So it seems that this particular style of growth, which we believe world trade guidelines and the new world trade organizations serve primarily, is not effective in generating widespread employment and economic participation. I think that this is a general or maybe universal concern.

On the question of regulation I would say that our position is not regulation alone but we do believe that regulation is important. One of the things that's happened to us all in the last 20 years is the incredible growth, thanks to international

Dans votre exposé, vous donnez l'impression qu'elles sont toutes les mêmes. Si je ne m'abuse, elles sont toutes mauvaises et nous devons les réglementer toutes, plutôt que d'applaudir celles qui ont changé depuis quelques décennies et qui constituent un bon exemple pour le monde.

M. Graham a fait valoir plus tôt que l'organisation des Nations Unies éprouve de la difficulté à s'acquitter de son mandat. Lui confier plus de responsabilités aurait pour seul résultat d'engendrer le chaos. Je ne crois pas que la réglementation règle quoi que ce soit.

J'ai le sentiment que, pour vous, le moment est venu de s'en prendre aux sociétés. Telle n'était peut-être pas votre intention, mais c'est nettement la perception que j'en ai.

Je ne sais pas comment cela pourrait se faire à un niveau différent, mais je sais pertinemment que les sociétés qui ont déployé des efforts sur le plan de l'environnement partout dans le monde et qui ont donné l'exemple en matière de normes visant la main-d'oeuvre et l'environnement peuvent en inspirer d'autres. J'aimerais connaître votre réponse là-dessus.

M. Foster: Vous avez soulevé toute une série de questions et je ne pourrai probablement pas répondre à toutes en peu de temps.

Il est très clair que dans certains pays, des sociétés ou des transnationales emploient un nombre limité de personnes auxquelles elles versent parfois de meilleurs salaires et accordent de meilleurs avantages sociaux que les petites sociétés locales. Cela se voit au Canada et ailleurs.

Mais il semble que le taux de croissance de ce type d'emploi soit en régression, sinon en déclin. Il s'agit d'un plus grand contrôle de la capacité de production, sans incidence directe sur l'emploi. Cette question a préoccupé le G-7 à Détroit. Elle préoccupe notre gouvernement, j'en suis certain, ainsi que de nombreux autres.

De sorte que ce style particulier de croissance, que les principes directeurs du commerce mondial et les nouvelles organisations du commerce mondial servent en premier lieu, n'est pas une façon efficace de créer des emplois sur une grande échelle et de favoriser la participation économique. Il s'agit d'une préoccupation générale, voire universelle.

Quant à la réglementation, il s'agit d'une question importante, bien que la réglementation ne puisse tout régler. L'une des choses qui nous est arrivée à tous depuis 20 ans est la croissance incroyable, grâce aux communications internationales

[Text]

communications and perhaps deregulation, of international capital movements and of trade and currency and of the ability of that particular aspect of international corporate behaviour to put pressure on governments as rich as Canada or as poor as Trinidad in a matter of minutes or hours.

This power of one dollar, one vote seems to be far out of whack with the ability of governments and communities to direct economic activity to human benefit. We don't claim to have perfect answers in this regard but we do believe that our current international structures are not adequate for this.

We were discussing this at the preparatory committee of the world summit on social development, and the American ambassador pointed out that international currency markets transfer more resources in a day or an hour than the World Bank does in 10 years. At this point we simply do not have institutions in which our concerns, objectives, and values can be set over against that freedom.

I think that it calls for some form of international regulation and control, but I wouldn't put that alone. I think this is intimately connected with the ability of citizens through their own organizations to raise demands or put limits. Two primary ways of doing that are through free trade unions and environmental groups. Two key examples are agreements like the NAFTA and the WTO. Do these agreements actually assist the strengthening of such groups, of the leeway in civil society for them to exercise their rights, or do these agreements retard that? Are the agreements open to access by the sorts of groups that will hold corporations to account for pollution, or for bad labour practices, or do they retard it?

I think that's the battle ground or the workshop we're in. We're basically saying this has to get much more attention. I don't know if it's anti-corporate, but it certainly is pro-civil society.

Mr. Lastewka: Someone said earlier that we need to communicate better to Canadians and educate them on foreign aid, foreign development and the whole gamut of things we try to do outside of Canada.

I have a number of members of your organization in my riding and when there was debate on foreign aid and so forth during the election, I didn't hear too much from people. A week or two after the election, I found their response in my office was quite considerable.

They came in to make sure, as a new MP, I would be concerned about foreign aid and so forth. The education of Canadians, when the topic is very high on their minds. . . I'm not sure what work you do with your members and volunteers because I didn't see it during the election.

Mr. Mills (Red Deer): I'm going to carry on with Mr. Lastewka's comments.

[Translation]

et, peut-être, à la déréglementation, des mouvements de capitaux sur le plan international, du commerce et des devises, ainsi que de la capacité de cet aspect particulier du comportement des sociétés internationales d'exercer, en quelques minutes ou en quelques heures, une pression sur des gouvernements aussi riches que celui du Canada ou aussi pauvres que celui de la Trinité.

Le pouvoir de la formule un vote par dollar ne semble pas correspondre à la capacité des gouvernements et des collectivités de diriger l'activité économique au profit des êtres humains. Nous ne prétendons pas avoir des réponses parfaites à cet égard, mais nous croyons que nos structures internationales actuelles ne sont pas adéquates.

Nous avons examiné cette question au comité préparatoire au sommet mondial sur le développement social, et l'ambassadeur américain a fait valoir que les marchés internationaux de devise transfèrent plus de ressources en un jour ou en une heure que la banque mondiale en 10 ans. Pour le moment, nous ne disposons tout simplement pas d'institutions qui nous permettraient d'opposer nos intérêts, nos objectifs et nos valeurs à une telle liberté.

Il faudra une certaine forme de réglementation et de contrôle sur le plan international, mais cela ne suffira pas. Je crois que cela est intimement lié à la capacité des citoyens d'accroître les exigences ou de fixer des limites par l'entremise de leurs propres organisations. Cela pourra se faire d'abord au niveau des syndicats libres et des groupes de protection de l'environnement. Nous en trouvons des exemples clés dans des accords comme l'ALENA et l'OMC. Ces accords contribuent-ils vraiment au renforcement de tels groupes, à leur liberté d'action au sein de la société civile aux fins d'exercer leurs droits, ou ces accords entraînent-ils un retard? Ces accords sont-ils ouverts à des groupes qui tiendront les sociétés responsables de la pollution, de pratiques condamnables en matière de main-d'œuvre, ou bien constituent-ils un empêchement?

• 1115

Tel est le terrain de bataille sur lequel nous nous trouvons. Fondamentalement, ces questions méritent une plus grande attention. Je ne sais pas si cela est dirigé contre les entreprises, mais c'est certainement en faveur de la société civile.

M. Lastewka: Quelqu'un a dit plus tôt que nous devons mieux informer les Canadiens sur l'aide étrangère, sur le développement étranger et sur tout ce que nous essayons de faire à l'extérieur du Canada.

Il y a un certain nombre de membres de votre organisation dans ma circonscription. Or, dans les débats sur l'aide étrangère, pendant la campagne électorale, je n'ai pas beaucoup entendu parler d'elle. Une semaine ou deux après l'élection, ils sont venus nombreux dans mon bureau.

Ils sont venus vérifier si le nouveau député s'intéresserait à la question de l'aide étrangère. L'éducation des Canadiens, lorsque la question leur tient à cœur. . . je ne sais pas quel genre de travail vous effectuez auprès de vos membres et de vos bénévoles, mais ils ne se sont pas manifestés durant la campagne électorale.

M. Mills (Red Deer): Je veux répondre à M. Lastewka.

[Texte]

First of all, I believe NGOs are the way to go. I think you can deliver efficiently on the job you have to do and that's been proven. I also think we do have to play an important role. Our whole international position is based on the job you do. That's very significant. Having said that, however, there are three areas I didn't hear about that I'd like you to comment on.

Going on from what Mr. Lastewka said, there are certain things I hear in my constituency and in other parts of Canada. Your document on page 19 reports that \$9 billion is still owed to the Export Development Corporation and the Canada Wheat Board by developing countries. The Secretary of State said yesterday that \$7 million was going to Rwanda. People hear that sort of thing across Canada and ask whether that money is being used successfully and really going where it should go.

People hear of the misadventures Betty mentioned earlier and remember them. They don't remember some of the other things. I think an awful lot more has to be done if we, as elected people, are going to be able to satisfy the concerns that are out there. I believe they're genuine. I believe you must address them and we must address them, if we're going to do anything in this area.

People do know. I was standing at the bank this morning. A lady just attacked the bank clerk because she had to pay 40¢ for every U.S. dollar she bought. At the next counter, the lady was attacking the clerk because of her loan payments and her lack of interest in her loan payments—the differentiation. People are really concerned about economics. I think we must be concerned and we must justify where those dollars are going, because it's a lot of money.

• 1120

As we develop developing countries, I would also like you to address the environment and the security to us of those environmental changes. We have many examples of that. China's energy proposals are a major concern; the rain forests—everyone knows about that. All of those are concerns.

Thirdly, today is significant in that the United States is deciding on preferred trade status with China, the relationship between trade and human rights. Obviously that's a question being answered in the U.S. today. We're going to be answering it, and I'd like your opinion on how we make that decision and how we justify that again to the people of Canada.

So that's giving you three areas of major concern that I see as not being addressed yet.

Mme Lachance: Je vais essayer de répondre partiellement à l'une de vos préoccupations, à savoir qu'ici, au Canada, les gens se disent: pourquoi aider les pays du Sud alors que nous avons tant de difficultés ici, au Canada?

Je dirais que c'est actuellement une question de solidarité internationale, mais il y a plus. Actuellement, les finances, l'économie et le commerce sont mondialisés. Donc, la misère et la pauvreté voyagent. Il n'y a plus de frontières à cela.

[Traduction]

D'abord, je crois que les ONG sont nécessaires, parce qu'elles ont prouvé leur efficacité. Par ailleurs, nous avons un rôle important à jouer. Notre position internationale repose sur le travail que vous faites. C'est très important. Cela dit, toutefois, il y a trois points dont vous n'avez pas parlé et sur lesquels j'aimerais connaître votre opinion.

Pour faire suite à ce que M. Lastewka a dit, il y a certaines choses dont j'entends parler dans ma circonscription et dans d'autres parties du Canada. À la page 22 de votre mémoire, on peut lire que les pays en voie de développement doivent encore 9 milliards de dollars à la Société pour l'expansion des exportations et à la Commission canadienne du blé. Le Secrétariat d'État a dit hier que 7 milliards de dollars iraient au Rwanda. Les gens au Canada se demandent si cet argent sera utilisé à bon escient.

Les gens entendent parler des mésaventures dont Betty a parlé plus tôt et s'en souviennent. Ils oublient un certain nombre d'autres choses. Nous aurions intérêt, en tant qu'élus, à en faire beaucoup plus si nous voulons répondre aux inquiétudes exprimées par ces gens. Ce sont des inquiétudes réelles. Vous devez y donner suite et nous devons y donner suite, si nous voulons faire quoi que ce soit dans ce domaine.

Les gens sont informés. À la banque, ce matin, une dame s'en est prise au caissier parce qu'elle a dû payer 40 cents pour chaque dollar américain qu'elle a acheté. Au guichet suivant, la dame attaquait le caissier en raison des versements sur son prêt et de l'absence d'intérêt sur ses versements—la différenciation. Les gens sont vraiment très préoccupés par les questions économiques. Nous devons nous sentir concernés et justifier l'usage que l'on fait de cet argent, car il s'agit de beaucoup d'argent.

À mesure que nous développons les pays en développement, j'aimerais également que vous teniez compte des questions environnementales et des questions de sécurité que posent les changements environnementaux. Il en existe de nombreux exemples. Les propositions énergétiques de la Chine soulèvent une question importante; les forêts humides—tout le monde en a entendu parler. Autant de sujets d'inquiétude.

Troisièmement, les États-Unis décident aujourd'hui, et c'est une journée marquante, d'accorder le statut de nation la plus favorisée à la Chine et de préciser les rapports entre commerce et droits de la personne. Les É.-U. prennent position sur cette question aujourd'hui et nous aurons à le faire aussi. J'aimerais connaître votre opinion sur cette décision et sur la manière de la justifier auprès de la population du Canada.

Voilà donc trois domaines importants auxquels on ne s'est pas encore intéressé.

Ms. Lachance: Let me try to answer one of your concerns, namely that here, in Canada, people are saying: Why help countries in the South when we have so many problems here in Canada?

The issue is one of international solidarity, but there is more. Today, finance, economy and trade are globalized. Hardships and poverty do travel. There are no longer any borders for that. Today, the gap between the rich and the poor

[Text]

Actuellement, les écarts entre les populations riches et pauvres à l'intérieur de notre pays et entre les pays riches et les pays pauvres sont tellement grands que nous avons un effet de boomerang. La pauvreté grandit de plus en plus dans nos pays à cause du flux des réfugiés qui veulent venir ici et des demandes d'aide internationale. Donc, nous devons absolument aider ces pays-là à en arriver à un niveau de développement humain qui soit viable. Autrement, c'est nous-même qui allons porter le poids de tout cela. C'est seulement une partie de la réponse.

Mr. Mills: You don't have to convince me. I'm saying that we have to convince Canadians.

Mme Lachance: Une travail d'éducation se fait. La grande campagne du Conseil canadien pour la coopération internationale, l'automne dernier, a porté sur cela. Il y a aussi des campagnes individuelles. Des milliers de Canadiens ont entendu ce langage.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Who is next? I'll call on Ms Plewes, and then I'll go on to the next questioner. Encapsulate all the wisdom in a short answer.

Some hon. members: Oh, oh.

Ms Plewes: That is a challenge.

I wanted to address this question of education, because it's another area where we really have to examine both what we have done as NGOs and what the government has done. A very limited proportion of the CIDA budget is allocated to education of Canadians, apart from publicity about what CIDA has done. That needs to be changed, and we make some recommendations about increasing the percentage of ODA that is going to education.

Apart from that, we also need to look at what are the most effective ways of communicating with Canadians. We have found that working with them as labour unions, as farmers, as fishermen and trying to have them understand what the links are with other such groups around the world is a very effective way. It's slow and it takes a long time, but it establishes those links so that people understand both the common elements and where we are different.

If Canada is going to play an important role globally, then it absolutely must have a well-informed population that supports that role. This is another area that we need to look at quite critically.

On why you didn't hear us during the election, shall I confide our strategy? We decided not to raise the question of foreign aid in the middle of the election because it is not usually a good time to get the public's attention about foreign issues. Their attention was focused—thanks to your campaigns—on the economy, on jobs, on what was happening here in Canada. What we did was push during the election for a foreign policy review that would be comprehensive and would have public participation.

We did meet. You can talk with members of the provincial councils from across the country. We tried to organize sessions during the election that would do that.

[Translation]

in our country and between rich and poor countries is so wide that we have a boomerang effect. Poverty is getting worse in our country because of the flow of refugees wanting to come here and of the requests for international help. We must therefore absolutely help these countries achieve a viable level of human development. Otherwise, we will have to bear this burden ourselves. This is only part of the answer.

M. Mills: Vous n'avez pas besoin de m'en convaincre. Je dis qu'il faut en convaincre les Canadiens.

Ms. Lachance: Educational work is being done. That was the Canadian Council for International Co-Operation's major campaign theme last fall. There are also individual campaigns. Thousands of Canadians have heard this message.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Qui est le suivant? donne la parole à Mme Plewes, puis nous passerons à la question suivante. Essayez d'encapsuler toute votre sagesse dans une réponse brève.

Des voix: Oh, oh.

Mme Plewes: C'est tout un défi.

Je voulais aborder la question de l'éducation, parce qu'il s'agit d'un point où nous devons vraiment examiner aussi bien ce que nous avons fait comme ONG que ce que le gouvernement a fait lui-même. On affecte une partie très limitée du budget de l'ACDI à l'éducation des Canadiens, indépendamment de la publicité que l'ACDI a faite. Cela doit changer, et nous formulons certaines recommandations en vue de l'augmentation du pourcentage de l'APD affectée à l'éducation.

Par ailleurs, nous devons rechercher les moyens les plus efficaces de communiquer avec les Canadiens. Nous avons constaté que le travail auprès des syndicats, des agriculteurs, des pêcheurs contribue très efficacement à leur faire comprendre que des rapports s'établissent avec leurs homologues du monde entier. Le processus est lent, mais il établit les rapports nécessaires pour que les gens comprennent quels sont les éléments communs, les éléments divergents.

Si le Canada veut jouer un rôle important dans le monde, il doit absolument compter sur une population bien informée qui appuie ce rôle. Voilà une autre question que nous devons examiner très attentivement.

Quant à savoir pourquoi vous n'avez pas entendu parler de nous durant la campagne électorale, puis-je vous révéler notre stratégie? Nous avons décidé de ne pas soulever la question de l'aide internationale au milieu de la campagne électorale, parce que ce n'est généralement pas le bon moment d'attirer l'attention du public sur les questions internationales. L'attention des électeurs grâce à vos campagnes, était tournée vers l'économie, les emplois, ce qui se passait ici au Canada. Pendant la campagne électorale, nous avons demandé que l'on procède à un examen de la politique étrangère qui serait complet et qui ferait appel à la participation du public.

Nous nous sommes rencontrés. Vous pouvez en parler avec les membres des conseils provinciaux de tout le pays. Nous avons tenté d'organiser des séances à cette fin pendant la campagne électorale.

[Texte]

We do have a campaign that we call “the one-world campaign”. It’s a framework for actions of all our members across the country. We put ads in newspapers, we made films and radio spots, and we have speakers, but we still need to go to that next stage because so much of what is happening is being formed by the media and the sorts of pictures we are receiving about Rwanda. They have such tremendous emotional impact that, in a sense, years of work around the connections, the human aspect, and the socio-economic problems are just blown away by the intensity of what you see in the media.

In some ways, we need, as NGOs, in conjunction with other actors, to figure out how to use the media a little bit to work more effectively.

Senator Cools (Toronto Centre): Good luck.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I think you opened the subject and you almost lived up to my total expectations.

Ms Plewes: Did you attend the prayer breakfast this morning?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I want to accommodate other members of the committee and bring in other subject-matters. I want to call Mr. Regan. We’ll get back to this subject again if we have a bit of time.

Mr. Regan (Halifax West): Thank you, Mr. Chairman.

I did attend the prayer breakfast this morning. In fact, one of the speakers prayed that we would have the humility to accept the things we cannot change and the wisdom to recognize those things. I think that bears some relevance to our discussion this morning.

We were talking a moment ago about how we change our aid policy, but we recognize that, with our limitations as a country, the changes we make to our aid policy are, in effect, tinkering with real problems. If we are to really reduce poverty in the world, it requires massive changes—as you recommended—to our trade rules, to international institutions like the IMF and the World Bank, and overcoming the problems with debt relief for Third World or developing countries.

To achieve that kind of massive change—that is the challenge—we have to overcome real limitations. Domestically, we certainly face political and financial constraints we have to deal with in a government. I’m sure you face the constraints of reality every day, as do the NGOs. Internationally, we face the limitations of our ability to persuade other countries to change their views and their stance in relation to international institutions.

In light of these kinds of constraints, we have to determine where we should focus our efforts to rise above our limitations to achieve the kinds of changes you’ve talked about in terms of global justice and achieving more sustainable development. Where are the best hopes for positive change? Where should we be aiming?

[Traduction]

Nous avons une campagne que nous appelons «Campagne pour un seul monde». Il s’agit d’un cadre d’interventions pour nos membres dans tout le pays. Nous avons publié des annonces dans les journaux, diffusé des films et des messages radiophoniques, et avons organisé des conférences, mais nous devons passer à l’étape suivante, étant donné la grande influence des médias sur le type d’images que nous recevons du Rwanda. Ces images ont une telle intensité affective qu’elles balaient des années de travail visant à établir des contacts, à favoriser la dimension humaine et à régler les problèmes socio-économiques.

Nous devons, en tant qu’ONG, en collaboration avec d’autres intervenants, trouver un moyen de mieux utiliser les médias afin de travailler plus efficacement.

Le sénateur Cools (Toronto-Centre): Bonne chance.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Je pense que vous avez ouvert le sujet et que vous avez répondu à presque toutes mes attentes.

Mme Plewes: Étiez-vous au petit déjeuner-prière ce matin?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je veux satisfaire d’autres membres du comité et aborder d’autres questions. Je donne la parole à M. Regan. Nous reviendrons sur cette question si nous avons un peu de temps.

M. Regan (Halifax-Ouest): Merci, monsieur le président.

J’étais présent au petit déjeuner-prière ce matin. En fait, l’un des conférenciers a récité la prière demandant que nous ayons l’humilité d’accepter les choses que nous ne pouvons pas changer et la sagesse de distinguer ces choses. Je crois que cela s’inscrit d’une certaine façon dans notre débat de ce matin.

Nous parlions il y a un moment de la façon dont nous pourrions modifier notre politique d’aide, mais nous reconnaissons que, compte tenu de nos limites en tant que pays, les changements que nous apportons à notre politique d’aide ne sont, en réalité, que du rabiboilage face aux vrais problèmes. Si nous voulons vraiment réduire la pauvreté dans le monde, il faudra des changements draconiens—comme vous l’avez recommandé—à nos règles commerciales, aux institutions internationales comme le FMI et la Banque mondiale, et il nous faudra surmonter les problèmes d’endettement du Tiers-Monde ou des pays en développement.

Pour réaliser cette sorte de changement majeur, nous devons surmonter d’énormes obstacles. Sur le plan intérieur, nous devons certainement faire face à des contraintes politiques et financières en tant que gouvernement. Je suis sûr que vous faites face aux contraintes de la réalité tous les jours, comme le font les ONG. Sur le plan international, nous sommes limités dans notre capacité de persuader les autres pays de modifier leur position face aux institutions internationales.

Vu les contraintes, nous devons orienter nos efforts de manière à surmonter les limites qui nous empêchent de réaliser le type de changements dont vous avez parlé relativement à la justice globale et à la réalisation d’un développement plus durable. Où se situent nos meilleures chances de réaliser un changement positif? Quel but devons-nous viser?

[Text]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You have another opportunity at bat, Ms Plewes. You might get the 100%.

Ms Plewes: I think this relates to the question Mr. Graham raised earlier: are we willing to put in some time and effort in the question of setting priorities? I think we are at the stage of determining what principles will underline and determine our foreign policy. What is going to be the vision that inspires what we are doing?

If, for example, you make a recommendation, or the government makes a proposal, such that the clear mandate of the aid program is the alleviation of poverty through the promotion of sustainable human development in poor countries with poor populations, then we have a place to start. We can begin to work down from that framework as to what the priorities are.

If you are going to say that the question of sustainability should inform both our international as well as our domestic policy, then we have a project that is working called the *projet de société* with stakeholders from all the various relevant sectors who are looking at creating a sustainability plan for Canada. What are the international elements of that sustainability plan?

• 1130

If you are going to look at military and what has been security policy, are we willing to transform this into a peace and justice agenda? Are we going to look at how we can promote peace-building? If that is the frame, then we can begin to determine the priorities from there.

It is the same with international economic relations. Are we looking at how we can promote fair trade, which offers possibilities of equitable participation in the market globally? If that's the premise that we start from, then we can begin to look at what are the ways we can carry this out.

I am not trying to imply that we have all these answers. I think we're at the point of creation, as we were after the Second World War when we created the UN system, and the current moment demands new institutions and new ways of working. These are going to come from dialogue, from consultation, from negotiation, and there are not pat answers that we all have.

Yes, we are willing to work with you on setting priorities, but we feel that at the moment we're at the point of determining what is the framework, and how we can develop criteria within which we set our priorities.

Mme Debien (Laval-Est): Dans votre cahier de propositions, vous recommandez ceci, et je cite:

Que le Canada exige la tenue d'un examen complet des institutions de Bretton Woods. . .

Qu'en attendant que s'effectue cet examen, le gouvernement cesse d'honorer tous les nouveaux engagements d'aide publique au développement envers les institutions de Bretton Woods. . .

En attendant l'examen des institutions de Bretton Woods, si tel était le cas, quels moyens de remplacement suggérez-vous pour acheminer l'aide publique?

[Translation]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous bénéficiez d'une nouvelle présence au marbre, madame Plewes. Vous pourriez atteindre les 100 p. 100.

Mme Plewes: Cela nous ramène à la question soulevée par Mr. Graham un peu plus tôt: sommes-nous disposés à consacrer le temps et les efforts nécessaires à la définition des priorités? Nous sommes maintenant à la détermination des principes qui soutiendront et détermineront notre politique étrangère. Quelle vision inspirera nos actions?

Si, par exemple, vous formulez une recommandation, ou si le gouvernement fait une proposition selon laquelle le mandat clair du programme d'aide serait le soulagement de la pauvreté grâce à la promotion d'un développement humain durable dans les pays pauvres ayant des populations pauvres, alors nous avons un point de départ. Nous pouvons procéder à la définition de nos priorités.

Si le développement durable doit alimenter aussi bien notre politique internationale que notre politique intérieure, alors nous disposons d'un projet appelé *projet de société* auquel participeront tous les intéressés de tous les différents secteurs pertinents qui cherchent à créer un plan de développement durable pour le Canada. Quels sont les éléments internationaux de ce plan de développement durable?

Si l'on se tourne du côté militaire et que l'on demande ce qu'a été la politique sur la sécurité, sommes-nous disposés à transformer cette politique en un programme pour la paix et la justice? Allons-nous chercher des moyens de promouvoir la paix? Si tel est le cadre de travail, nous pouvons commencer à définir nos priorités.

Même chose pour les relations économiques internationales: Est-ce que nous nous demandons comment nous pouvons promouvoir un commerce juste offrant des possibilités de participation équitable sur un marché global? Si tel est notre prémisses, alors nous pouvons commencer à rechercher des moyens d'y donner suite.

Loin de moi la pensée que nous avons toutes les réponses. Je crois que nous en sommes à l'étape de la création, comme nous l'étions après la Deuxième Guerre mondiale, quand nous avons créé les Nations Unies, et notre époque exige de nouvelles institutions et de nouvelles façons de fonctionner. Celles-ci seront le fruit du dialogue, de la consultation, de la négociation, et nul n'a de réponses toutes faites à fournir.

Oui, nous sommes disposés à travailler avec vous à la définition des priorités. Mais nous avons le sentiment qu'à l'heure actuelle nous en sommes au point de déterminer dans quel cadre nous pouvons élaborer des critères en vertu desquels nous définirons nos priorités.

Mrs. Debien (Laval-Est): You recommend, and I quote:

That Canada undertake a full review of the Bretton Wood Institutions. . .

That pending this review, the government should freeze any new Official Development Assistance commitments to the Bretton Woods Institutions. . .

Should such a review take place, what alternatives do you suggest to convey public assistance?

[Texte]

[Traduction]

J'ai aussi un commentaire. J'ai l'impression qu'en suspendant les engagements canadiens envers les institutions de Bretton Woods, on pénaliserait fortement certaines populations.

Mr. Foster: If I heard the question correctly, I believe our position is not that we withdraw resources but that we not add further ones at this point. I think it is important to recognize that some international aid organizations are so upset, for example, with the role of the IMF, that they believe the IMF should be separated, if you like, from Africa, and that a new institution set-up geared to the financing of African development be created. It's a sense that the system is not working and that the continuation hereof would create greater hardship.

We're a bit more modest than that in our recommendations. We're suggesting some intermediate steps like removing the IDA window from its current situation and making it an independent development-oriented financing structure. I'm not sure what more I add to what I've already said. I may be missing a point that you're making.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Foster.

Mme Debien: À la page 59, vous dites explicitement que le gouvernement doit cesser d'honorer tous ses nouveaux engagements d'aide publique au développement envers les institutions de Bretton Woods en attendant qu'on fasse un examen complet de ces institutions. C'est ce qu'on dit textuellement.

Pendant cette période d'examen, alors que le gouvernement essaierait d'honorer ses engagements, de quels moyens pourrait-on se servir pour acheminer l'aide publique?

Mr. Foster: I think, if I understand correctly, that the difference over our saying freeze any new commitments, but that's on the understanding we already have forward commitments to these institutions that carry us for sometime.

• 1135

Mme Debien: D'accord. Merci.

Le sénateur Comeau (Nova Scotia): Je voudrais revenir à la question de l'éducation du public qui a été soulevée par M. Penson, M. Lastewka et M. Mills.

Je voudrais faire un commentaire à ce sujet. Peut-être n'est-ce pas le public qui doit être renseigné sur ces questions, mais plutôt nous-mêmes, les parlementaires. Il y a des associations interparlementaires comme la Francophonie, le Commonwealth et l'Union interparlementaire. Ce sont des associations très fortes et très influentes qui peuvent avoir des impacts très positifs sur les questions des droits de la personne, de l'intégrité territoriale, de la protection de l'environnement et de la coopération Nord-Sud. Ces associations sont très efficaces quand on les appuie. On se rencontre entre parlementaires et on peut exercer une influence assez forte sur les autres parlementaires des pays buseurs.

Par contre, chaque fois qu'un groupe de parlementaires ose mettre le pied à l'extérieur du Canada, c'est vu d'une manière très négative par les médias. On appelle cela un *junket*, *springtime in Paris* et ainsi de suite. Ce ne sont pas seulement les médias qui réagissent ainsi, mais aussi nos propres parlementaires ici, à Ottawa.

I also have a comment. I have the feeling that by suspending the Canadian aid to the Bretton Woods Institutions, we would greatly harm certain populations.

M. Foster: Notre position n'est pas de retirer les ressources, mais de ne pas en ajouter pour le moment. Il est important de reconnaître que certaines organisations d'aide internationale sont si inquiètes, par exemple, du rôle joué par le FMI, qu'elles estiment que l'on devrait séparer le FMI de l'Afrique et créer une nouvelle institution axée sur le financement du développement de l'Afrique. Cela donne l'impression que le système ne fonctionne pas et que son maintien créerait encore plus de difficultés.

Nous sommes un peu plus modestes que cela dans nos recommandations. Nous proposons que l'on adopte des étapes intermédiaires, par exemple soustraire l'IDA de sa situation actuelle et en faire une structure de financement indépendante axée sur le développement. Je ne suis pas sûr d'ajouter quoi que ce soit à ce que j'ai déjà dit. Je ne comprends peut-être pas votre question.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Foster.

Mrs. Debien: On page 50, you clearly state that the government should freeze any new Official Development Assistance commitments to the Bretton Woods Institutions pending a complete review of these institutions. These are your exact words.

In the course of this review, while the government would freeze commitments, how would you convey public assistance?

M. Foster: Le gouvernement devrait cesser d'honorer tous les nouveaux engagements, mais cela suppose que nous ayons déjà des engagements envers ces institutions et cela nous lie pour un certain temps.

Mrs. Debien: Fine. Thank you.

Senator Comeau (Nova Scotia): I would like to come back to the question of public education raised by Mr. Penson, Mr. Lastewka and Mr. Mills.

I would like to comment on this. Maybe it is not the public who should be informed about these questions, but rather us, Parliamentarians. There are very strong and very influential inter-parliamentary associations such as the Francophonie, the Commonwealth and the Inter-Parliamentary Union, which can have a very positive impact on the issues of human rights, territorial integrity, environmental protection and North-South cooperation. These associations are very efficient when supported. Through meetings, Parliamentarians can exercise a relatively strong influence on other Parliamentarians in abusing countries.

However, media react in a very negative way every time parliamentary groups dare make a step outside of Canada. We call that a junket, spring time in Paris, and so forth. It is not only our media who react this way, but also our own Parliamentarians, here in Ottawa.

[Text]

On pointe peut-être le doigt dans la mauvaise direction et on devrait arrêter de nous tirer des flèches. Si nous pouvons nous instruire nous-mêmes, nous pourrions par la suite instruire le public.

J'aimerais obtenir vos commentaires. Devons-nous poursuivre cette approche? Où trouverons-nous nos leaders de demain? Je pense que vous les connaissez déjà. Ce sont les Charles Caccia, Joan Neiman, Walter McLean et bien d'autres, des gens qui appuient fortement le genre de commentaires que vous avez faits ce matin.

Si les parlementaires ne se soutiennent pas les uns les autres, où trouvera-t-on nos leaders parlementaires de demain?

Mme Latrémouille: J'apprécie le fait que, comme parlementaires, vous avec un rôle à jouer les uns par rapport aux autres, mais historiquement, les ONG ont aussi tenté, avec une certaine mesure de succès, de lier leur travail à celui des parlementaires. On pense, par exemple, au travail du CCCI lors de ces journées parlementaires, où on tente systématiquement de parler aux parlementaires de questions spécifiques de développement, par exemple.

Plusieurs ONG, individuellement, en coalition ou en concertation, ont invité et activement sollicité la participation de parlementaires à des missions d'observation d'élections et à des délégation pour explorer une problématique ou une autre dans un pays. À travers ces processus, on a découvert que le gain en termes d'éducation du public était énorme. Si on engage vraiment les parlementaires, à partir de leurs intérêts, ils seront ensuite en mesure d'engager ces intérêts vis-à-vis de leur propre constituants.

Bien sûr, on veut en faire davantage à ce niveau, mais on a à notre compte des expériences très positives dans ce sens.

Le sénateur Comeau: Je peux vous dire que quand je suis arrivé sur la Colline du Parlement, j'avais une conception très myope du travail d'un parlementaire. Avec le temps et avec beaucoup d'éducation de la part de groupes comme le vôtre, je suis devenu beaucoup plus sensible à ces questions. Quand de nouveaux parlementaires arrivent sur la colline, ils ne reconnaissent pas nécessairement la valeur de la participation du Canada à ces questions internationale. Je vous encourage donc à continuer d'instruire les parlementaires.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I understand that Senator Andreychuk has another meeting. I would like to accommodate her and give her the floor so she can go to her committee on aboriginal affairs.

Senator Andreychuk (Regina): Thank you. I apologize for coming late. I too was at the national prayer breakfast.

• 1140

I think one of the lessons we learned today was that change, particularly in negative situations, is a very slow process, and as we work on difficulties in Canada that take a long time, we should also be mindful of that in the international field. So I think my time over there was well spent, or at least I hope so.

I suppose I've always felt more comfortable in the NGO role myself over the years than I do as a parliamentarian, and I very much support the thrust of what you have in your proposals. There are two areas, however, I differ with, and I'd like someone to comment. One has already been pointed out, the transnational corporations.

[Translation]

People should perhaps finger someone else and stop shooting arrows at us. If we can learn on our own, we will then be able to inform the public.

I would like to have your comments. Should we pursue this approach? Where will we find our leaders of tomorrow? I think you already know them. They are the Charles Caccias, Joan Neiman, Walter McLeans and many others, people that strongly support this type of comments you have raised this morning.

If parliamentarians do not support each other, where shall we find our parliamentary leaders of tomorrow?

Ms. Latrémouille: I appreciate that as Parliamentarians you have an impact on one another, but NGOs have traditionally attempted, with some success, to work in harmony with Parliamentarians. For example, the systematic attempts by the CCIC to talk about specific development issues during these parliamentary days come to mind.

Whether individually, in coalition or through joint action, several NGOs have invited and actively requested Parliamentarians to take part in election monitoring missions and delegations aimed at evaluating problems in various countries. We've discovered through these processes that the benefit flowing from public education was exceptionally high. If we really get Parliamentarians involved on the basis of their own interests, they will then be able to show the same interests to their own constituents.

Obviously, we want to do more at this level, and our track record already is very positive in this regard.

Senator Comeau: When I first arrived on Parliament Hill, my view of a Parliamentarian's work was very short-sighted. With time and a lot of education by groups such as yours, I have become much more receptive to these issues. Parliamentarians coming for the first time to the Hill do not necessarily appreciate the value of Canada's involvement in these international questions. Consequently, please continue to inform them.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je crois comprendre que la sénatrice Andreychuk doit assister à une autre réunion. J'aimerais donc lui céder la parole pour qu'elle puisse ensuite aller siéger au comité des affaires autochtones.

La sénatrice Andreychuk (Regina): Merci. Désolé de mon retard. Je me trouvais, moi aussi, au petit déjeuner—prière nationale.

Une des leçons que nous avons apprises aujourd'hui est que le changement, surtout dans les situations négatives, est un processus très lent. Comme nous travaillons au Canada à résoudre des difficultés qui prennent beaucoup de temps, nous devrions aussi nous rappeler que c'est la même chose à l'échelle internationale. Il y a des temps que j'ai passé ici et donc été profitable, du moins je l'espère.

Au cours des ans, j'ai toujours eu plus de facilité à remplir mon rôle au sein d'une ONG que mon rôle de parlementaire, et j'appuie très fortement le sens de vos propositions. Il y a cependant deux points sur lesquels je diverge d'opinion et j'aimerais avoir des commentaires. Le premier, celui des sociétés transnationales, a déjà été soulevé.

[Texte]

It seems to me that people are telling me transnational corporations are not our difficulty and that we should not be enforcing the sovereignty of countries over their economies, because more and more we are driven by multilateral organizations and there is no domestic policy or international policy, the two are blurred, and because of that we should be putting our efforts not into maintaining and protecting the sovereignty of nations around the world, but multilateral organizations that work, like the World Trade Organization, etc., and perhaps the ones that you noted for change in the Bretton Woods area. So that would be my first comment or difference.

The other is the comment that you are looking for the government to set the framework and then you will identify the priorities. The dynamic aspect of Canadian life was that through the NGOs you could contribute in a host of ways to your own life domestically and internationally, and I had hoped that you would be part of the process of driving the framework, not waiting for parliamentarians alone. While parliamentarians do speak for their constituents, I found that NGOs often brought together people of varying parties and beliefs under an umbrella to serve an international purpose. So I'd like some feedback on that.

Ms Plewes: Perhaps I wasn't clear. We are suggesting that what we have put in our brief would be an excellent framework for the government to adopt.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): For the committee.

Ms Plewes: Yes. Both for the committee and the government. We are aiming high today.

This is our input. We are suggesting that this is the direction in which it would make sense to go. On the other hand, these are the principles that we also support ourselves and are trying to incorporate into our own NGO work.

If the government or the committee decides to recommend their guiding principles for the aid program or for our international relations, it then becomes more difficult for us to recommend priorities. I'm not suggesting that we will wait for you. We have been quite active in this process, as you know, and we are very much willing to continue this process of discussion in exploring what the framework should be if there are other areas that you wish us to participate in.

Mr. Flis (Parkdale — High Park): Mr. Chairman, I too was at the prayer breakfast meeting, but I had to leave early, so I don't know if I learned that much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We're all getting our credits in heaven and on earth today.

Mr. Flis: I do want to congratulate the Canadian Council for International Cooperation, because I know it was this organization that was pushing for an in-depth review of our foreign policy when I was on the other side of the House. So I hope you're all pleased that your recommendations have been acted on so quickly.

I like the title of your presentation, "Building and Sustaining Global Justice: Towards a New Canadian Foreign Policy", but you also did say in your presentation that Canada has a very enviable reputation out there. That reputation has

[Traduction]

Les gens me disent que les sociétés transnationales ne sont pas notre problème et que nous ne devrions pas chercher à raffermir la souveraineté d'un pays au détriment de son économie, étant donné que de plus en plus de pays sont dirigés par des organismes multilatéraux. De plus, il n'y a aucune politique nationale ou internationale. Les deux sont floues. Pour cette raison, nous devrions nous efforcer de maintenir et de protéger non pas la souveraineté des pays du monde, mais plutôt des organismes multilatéraux qui ont du succès, comme l'Organisation mondiale du commerce, et sans doute les institutions de Bretton Woods que vous avez relevées. Voilà ma première observation ou dissension.

L'autre a trait au fait qu'on cherche à faire établir le cadre par le gouvernement puis à dégager soi-même les priorités. Le mode de vie canadien a cela de dynamique qu'il permet, grâce aux ONG, de contribuer d'une foule de façons à la vie nationale et internationale, et c'est pourquoi j'espérais que vous feriez partie de ceux qui cherchent à établir le cadre au lieu d'attendre les parlementaires. Même si ceux-ci sont les porte-parole de leurs électeurs, j'ai souvent trouvé que les ONG pouvaient réunir des intervenants et des croyances d'origines diverses dans un même organisme de coordination, aux fins d'une même cause internationale. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

Mme Plewes: Je n'ai peut-être pas été claire. Le contenu de notre exposé serait un excellent cadre que le gouvernement pourrait adopter.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pour le comité.

Mme Plewes: Oui. À la fois pour le comité et pour le gouvernement. Nous visons haut aujourd'hui.

Voici notre pensée et le type d'orientation qui ferait du sens. En revanche, voici les principes que nous appuyons aussi nous-mêmes et que nous essayons d'intégrer dans notre propre travail en tant qu'ONG.

Si le gouvernement ou le comité décide de recommander d'autres principes d'orientation pour le programme d'aide ou de nos relations internationales, il devient alors plus difficile pour nous de recommander des priorités. Loin de moi l'idée de suggérer que nous vous attendions. Nous avons été fort actifs à cet égard, comme vous le savez, et nous sommes tout à fait disposés à poursuivre notre examen pour tenter de découvrir la nature de ce cadre si vous voulez que nous participions à d'autres programmes.

M. Flis (Parkdale — High Park): Monsieur le président, j'ai moi aussi assisté au petit déjeuner-prière, mais j'ai dû quitter tôt. Je n'en ai peut-être pas appris tant que cela.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous recevons tous des crédits au ciel et sur terre aujourd'hui.

M. Flis: Je tiens à féliciter le Conseil canadien pour la coopération internationale, car je sais qu'il a insisté pour qu'on procède à un examen approfondi de notre politique étrangère lorsque je siégeais de l'autre côté de la Chambre. J'espère donc que vous serez tous heureux de voir qu'on a donné suite si rapidement à vos recommandations.

J'aime le titre de votre exposé: «Une nouvelle politique étrangère: pour assurer la justice sociale et le développement viable», mais vous dites aussi que le Canada jouit là-bas d'une réputation très enviable. Cette réputation a été bâtie à partir

[Text]

been built on old foreign policy. Do we need to change it? I think we do. The reason we do is because our resources are shrinking, as we've heard already from members from the west and across Canada. So I guess we're at the stage now of how do we do more with less. How do we do things smarter?

[Translation]

d'une vieille politique étrangère. Devons-nous la changer? Je pense que oui. Si nous le faisons, c'est parce que nos ressources diminuent, comme nous l'ont déjà souligné des députés de l'Ouest et de partout ailleurs au Canada. Nous en sommes sans doute rendus maintenant à un point où il faut essayer de faire plus avec moins. Comment pouvons-nous améliorer notre façon de faire?

• 1145

I am wondering if you could give the committee priorities. Out of all of your recommendations, what is not in the present foreign policy that you would like to see in the new foreign policy? Could you give maybe one or two priorities that are not there now but that you can see in the new policy and that are implementable? There are a lot of recommendations written, pie-in-the-sky kinds of recommendations, but what are one or two suggestions that are implementable in our new foreign policy?

M. Champagne: Je dirai quelques mots avant de donner la parole à Lise Latrémouille. Si la réputation du Canada est enviable, il faut ajouter qu'au cours des dernières années, elle a quand même pris quelques coups. À cause de la diminution du programme et de certains problèmes, la réputation du Canada, selon nous, a quand même diminué un peu au cours des dernières années. Il ne faudrait pas que cela diminue trop longtemps.

Mme Latrémouille: En dehors des principes qu'on soulève et du principe fondamental qui veut que notre politique étrangère soit centrée sur le développement humain viable, on fait des recommandations assez précises sur les façons d'atteindre cela.

Entre autres, la recommandation qui émane du Rapport Winegard de 1987 dit qu'un mandat légiféré, c'est-à-dire une charte du développement et des principes de développement inscrits dans la loi, nous donnerait plein de moyens et rendrait moins vulnérables les instruments de l'aide internationale, notamment l'ACDI et autres. C'est une recommandation assez spécifique. On vous recommande de reprendre les leçons qu'on a apprises de Winegard et d'autres afin de remettre en plein centre le principe du développement humain viable.

À part cela, les priorités qu'on veut soulever découlent du fait qu'on se dit qu'à moins qu'on ait une politique cohérente et que le ministère des Finances, le ministère des Affaires extérieures, l'ACDI, etc. soient tous perçus comme tous des instruments d'une même politique, on ne pourra jamais atteindre cet objectif de base qui est de centrer le développement humain viable. On considère aussi qu'il est crucial que le gouvernement assume le leadership au niveau de ces principes.

Nous faisons état dans notre mémoire de diverses recommandations plus spécifiques quant à la sécurité, la justice économique, etc., mais je réitère que l'adoption de ce cadre au moyen d'un projet de loi serait pour nous un important pas en avant.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Before I call on the next member I would like to make a personal comment about the concept of sustainable human development, which is described in the brief.

Having been on two occasions the minister responsible for CIDA, I thought that's what we were all about, that sustainable human development has always been part of the mandate of official development assistance. I understand that the concept

Pourriez-vous préciser des priorités au comité? De toutes vos recommandations, qu'aimeriez-vous voir dans la nouvelle politique étrangère qui ne figure pas déjà dans l'ancienne? Pourriez-vous nous donner peut-être une ou deux priorités qui ne s'y trouvent pas, mais que vous verriez dans la nouvelle et qui peuvent être mises en œuvre? Il y a une tonne de recommandations écrites, du genre inatteignable, mais en avez-vous une ou deux qui pourraient être appliquées dans notre nouvelle politique étrangère?

Mr. Champagne: Just a few words before I give the floor to Lise Latrémouille. Canada's reputation may be enviable, but we must also add that it has nonetheless suffered a few blows these last few years, because of a diminishing program and other problems. This should not be allowed to go on for too long.

Ms. Latrémouille: Notwithstanding the principles that are raised and the basic principle wanting our foreign policy to be centered on sustainable human development, we do make rather precise recommendations on various ways to fulfill this goal.

Among others, the recommendation coming from the 1987 Winegard Report says that a legislative mandate, i.e., a development charter and development principles provided in the law, would give us numerous means and would make international aid instruments less vulnerable, including CIDA and others. This is a rather specific recommendation. We are recommending that you revert to the lessons learned from Winegard and others in order to focus right on the principle of sustainable human development.

Apart from that, the priorities we wish to raise come from the fact that unless you have a uniform policy and unless the Finance Department, the External Affairs Department, CIDA, etc., are all perceived as instruments of the same policy, you will never be able to fulfill this basic goal of focussing sustainable human development. We also think it is crucial that government take leadership on these principles.

Our brief mentions various recommendations that focus more on security, economic justice, etc., but if I may say so again, it would be for us an important step ahead if this framework could be adopted through some bill.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Avant de convoquer le prochain député, permettez-moi de faire un commentaire sur le principe du développement humain durable, qui est décrit dans le mémoire.

Ayant été à deux occasions ministre responsable de l'ACDI, je croyais que c'était là notre principe fondamental, que le développement humain durable avait toujours fait partie du mandat de l'aide publique au développement. Je comprends

[Texte]

[Traduction]

ould be expanded to include other items or that the proportion of the expenditure could be increased, but in urging us to adopt 'sustainable human development' I think you are confirming a very strong trend already in Canadian official development assistance. I note the other points you've made about what we ought to do.

I call upon Mr. Volpe.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): Mr. Chairman, thank you very much. I guess I must confess, and I choose my words carefully, that I did not attend the prayer breakfast this morning. Having long espoused the view that there would be a separation from religion and church and state, and accepting the laicization of the political process, I feel nonetheless obliged to recognize a prayer that one of my colleagues mentioned earlier.

maintenant que cette idée pourrait être élargie de manière à y intégrer d'autres éléments ou encore qu'on pourrait augmenter la part des dépenses, mais lorsque vous nous incitez à adopter le principe du «développement humain durable», vous confirmez une tendance très forte qui se manifeste déjà dans l'aide publique canadienne au développement. Je prends également note des autres points que vous avez soulevés au sujet de ce que nous devrions faire.

M. Volpe.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Merci beaucoup, monsieur le président. Je dois avouer, et j'ai choisi mes mots avec soin, que je n'ai pas assisté au petit déjeuner—prière de ce matin. Étant depuis longtemps convaincu de la séparation qui doit exister entre l'Église et l'État, et acceptant la laïcisation du processus politique, je me sens néanmoins obligé d'admettre la valeur d'une prière mentionnée par l'un de mes collègues précédemment.

• 1150

It was a prayer of one of my heroes of medieval Europe and Renaissance Italy, St. Francis, whose works I think are probably an inspiration for many NGOs and whose value system is certainly a role model for me but whose lifestyle is unfortunately beyond my capacity to reach.

I know that my colleague Mr. Graham, who is my confessor—and again there is no allusion to clerical language—would probably disagree with me.

I want to compliment this group, because I had occasion to meet before the election. Yes, they did call for some things in terms of foreign affairs, now external relations, external affairs, and the role that Canada will play on the global stage.

I listened attentively as Ms Lachance explained the concept of

éducation, de la formation internationale et de l'attitude globale de nos concitoyens qui nous ont élus. On a aussi parlé de l'attitude du Canadien ou de la Canadienne typique en regard de l'aide internationale et du rôle de l'aide internationale dans le contexte de la politique canadienne, tant intérieure qu'internationale.

When you talked about attacking poverty at its source and roots, looking at the requirements of people to realize their potential by moving from the source of the problem to another place, I wonder if in fact you would be including in your presentation some comments regarding the importance of immigration as an integral part of any external affairs review.

A short answer would be great.

Mme Lachance: Je crois que c'est surtout la dernière partie sur l'immigration qui vous intéresse.

On ne parle certainement pas ici du problème d'immigration. On ne peut pas dire que c'est un problème qui est complètement à part, mais on ne peut pas tout mettre dans une politique étrangère. Cela dit, le problème de l'immigration s'accroît, et il faudra sûrement, dans le cadre global, ne pas oublier de l'examiner parce qu'il est directement lié à l'appauvrissement dans le monde.

C'était une prière de saint François, l'un de mes héros de l'Europe médiévale et de la Renaissance italienne. Si je ne m'abuse, les oeuvres de saint François représentent sans doute une inspiration pour de nombreuses ONG. Son système de valeurs est assurément pour moi un modèle mais, malheureusement, je n'ai pas la capacité d'adopter son mode de vie.

Je sais que M. Graham, mon collègue et confesseur—ici encore, je ne fais aucune allusion au clergé—serait sans doute en désaccord avec moi.

Permettez-moi de complimenter ce groupe. J'ai eu l'occasion de le rencontrer avant l'élection. Il est vrai qu'il a exprimé certaines exigences dans le domaine des affaires extérieures, maintenant devenues les relations extérieures, les affaires étrangères, et il a parlé du rôle que le Canada jouera à l'échelle mondiale.

J'ai écouté attentivement lorsque M^{me} Lachance nous a expliqué le concept de

education, international training and the global attitude of our fellow Canadians who elected us. There have also been discussions on the attitude of the typical Canadian male or female towards international aid and its role in the Canadian policy environment, whether domestic or international.

Lorsque vous parlez de lutter contre la pauvreté à sa source et à sa racine, lorsque j'examine ce dont les gens ont besoin pour se développer, en passant de la source du problème à un autre endroit, pourquoi n'incluriez-vous pas dans votre présentation quelques observations au sujet de l'importance de l'immigration comme partie intégrante de tout examen des affaires étrangères?

J'apprécierais vivement une réponse brève.

Ms. Lachance: I think it's mostly the last part on immigration that interests you.

We're obviously not talking here about the immigration problem. We cannot say that it is a completely separate problem, but we cannot put everything in a foreign policy. Having said that, the immigration problem is getting bigger and we will certainly need, in this global framework, not to forget to examine it because of its direct relationship with global poverty.

[Text]

Mr. Volpe: Mrs. Plewes, in a response to Mr. Lastewka you talked about this being a point of creation where if this joint committee were to consider certain premises—and you enumerated three or four—then you would be prepared to assist in developing a particular strategy. I think that's what we're hoping to hear from you, a particular strategy based on the variables that underlie these premises.

I wonder if perhaps you wouldn't undertake to outline some of the premises first, and then indicate for us a strategy that we might consider. The principles that you've put in this document, as you have in other documents, are interesting enough. Since we're considering the entire picture, I wonder whether, regarding some of those premises that you have already considered but that you have not necessarily been willing to share with us just yet, you would be prepared to share them in another encounter?

Ms Plewes: Perhaps I really haven't made myself clear, so I'm not batting a thousand on this one.

Mr. Volpe: No. You just have a very slow person here.

Ms Plewes: What I'm saying is that although there is a desire to move very quickly to practical things that we can do, we need to set out a framework that embodies certain values and principles before we can move to the actual concrete practical activities.

• 1155

I am assuming that we are at this point trying to lay out the values and framework vision for Canadian foreign policy. We are proposing that should be the promotion of global justice, that one of the most effective ways to do that is through sustainable human development and the promotion of human rights, and that all of our policy implementing possibilities through immigration, trade, and aid should be looked at from that perspective.

How can our trade policy and international relations promote global justice? How can our aid program carry out the same? We don't think that this is in conflict. In fact, we think that this will promote Canada's long-term national economic interests. We are very interested in pursuing this.

As I said, it's not that we've explored them and are not willing to share these with you. We think that we're in a joint process of exploration and that it needs to involve yourselves as parliamentarians, ourselves, and other sectors, such as the business sector and the academics. This is a real search to create a new global order.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

I am about ready to finish, but in view of the compliment that Mr. Graham paid earlier, I'm really bound to reciprocate by giving him what he described as 30 seconds, and then Mr. Lastewka. But I want to warn him that in future the compliments will have to be more sincere in order to merit additional time.

M. Graham: J'aimerais poser une question à Mme Latrémouille. On parle beaucoup de la division entre le Nord et le Sud au sujet du développement viable. Je voudrais avoir le point de vue des ONG. Pouvez-vous nous dire s'il existe

[Translation]

M. Volpe: Madame Plewes, en réponse à M. Lastewka, vous avez parlé d'un point de création ici. En effet, si le comité mixte décidait d'examiner certains principes—et vous en avez énumérés trois ou quatre—il serait alors disposé à contribuer à l'élaboration d'une stratégie particulière. C'est ce que nous espérons entendre de votre bouche, une stratégie particulière fondée sur les variables qui sous-tendent ces principes.

Ne pourriez-vous pas nous donner un aperçu de certains de ces principes pour ensuite nous indiquer la stratégie que nous pourrions envisager? Les principes que vous énoncez dans ce document, comme vous l'avez fait dans d'autres documents, sont assez intéressants. Étant donné que nous examinons une image d'ensemble, seriez-vous prête à nous communiquer, à un autre moment, certains des principes que vous avez déjà examinés mais dont vous n'avez pas encore nécessairement voulu nous faire part?

Mme Plewes: Je n'ai peut-être pas été très claire à ce sujet. Ma moyenne au bâton est loin d'être impressionnante.

M. Volpe: Pas du tout. Vous avez seulement devant vous une personne très lente.

Mme Plewes: Même si nous désirons passer très rapidement aux activités réelles, pratiques et concrètes que nous pouvons faire, nous devons d'abord établir un cadre qui englobe certaines valeurs et certains principes.

Je suppose que nous essayons en ce moment d'établir les valeurs et la vision d'un cadre pour la politique étrangère du Canada. Notre proposition est la suivante: promouvoir les droits de la personne et une justice mondiale, l'un des moyens les plus efficaces d'y parvenir étant de favoriser le développement humain durable. De plus, nous devrions examiner de ce point de vue toutes les possibilités de mise en oeuvre de la politique par l'immigration, le commerce et l'aide internationale.

Comment notre politique commerciale et nos relations internationales peuvent-elles promouvoir une justice mondiale? Comment notre programme d'aide peut-il faire la même chose? Nous ne croyons pas qu'il y ait là conflit. De fait, nous croyons que cela favorisera les intérêts économiques nationaux à long terme du Canada. Nous sommes très intéressés à poursuivre cet objectif.

Comme je l'ai dit, la question n'est pas que nous les ayons examinés et que nous ne sommes pas prêts à vous les communiquer. Nous sommes dans un processus conjoint d'exploration qui a besoin de votre participation, vous les parlementaires, de la nôtre et de celle d'autres secteurs, comme le milieu des affaires et les universitaires. Il s'agit d'une quête réelle visant à créer un nouvel ordre mondial.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

Je suis sur le point de conclure, mais compte tenu du compliment que nous a payé M. Graham précédemment, je me sens vraiment obligé de lui répondre en lui accordant la période de 30 secondes qu'il désirait. Je passe ensuite la parole à M. Lastewka. Je dois cependant l'informer que, dans l'avenir, ses compliments devront être plus sincères s'il désire que je lui accorde d'autre temps.

Mr. Graham: I would like to ask a question to Mr. Latrémouille. There is ample debate on the North-South division concerning sustainable development. I would like to comment on this. Can you tell us if developing countries

[Texte]

[Traduction]

raiment, dans les pays en voie de développement, une perception très différente du contrôle de l'environnement par opposition au désir d'avoir des investissements d'expansion économique? Est-ce qu'il y a un conflit entre les besoins des pays développés comme le Canada et ceux des pays en voie de développement? Que pouvons-nous faire pour coordonner nos efforts dans ce domaine qui est très important?

Mme Latrémouille: Je peux donner un élément de réponse, mais Mme Nyoni pourra probablement vous répondre dans une perspective du Sud.

Si vous avez suivi les débats entourant le Sommet de la Terre, vous savez qu'il existe différentes perceptions des conflits, des attentes différentes du Nord et du Sud, des gouvernements comme des ONG.

Ce qui semble ressortir de tous ces débats, c'est qu'on ne doit pas éduire cette question du développement viable strictement à une question d'environnement; le développement durable doit d'abord et avant tout être centré sur la personne humaine.

Si on dit que c'est centré sur la personne humaine, cela implique un dialogue, une participation et des débats d'égal à égal entre le Nord et le Sud ainsi qu'entre ONG et gouvernements.

Dans cette perspective, on dit dans notre mémoire qu'il n'existe pas une version unique de ce que peut être une société viable, et qu'une telle société doit nécessairement être appropriée aux différents contextes culturels, sociaux et économiques dans lesquels elle évolue et se développe.

Mme Nyoni a sans doute des choses à ajouter dans une perspective du Sud.

Ms Nyoni: I think I agree with you that there is no one vision of sustainable development. It has to be a process that does not deplete resources for the generations that come after us.

really have a very different perception of environmental control versus their desire to benefit from economic expansion investments? Is there a conflict between the needs of industrialized countries, such as Canada, and those of developing countries? What can we do to coordinate our efforts in this very important area?

Ms. Latrémouille: I can give a partial answer, however Mrs. Nyoni will probably be able to give you a southern perspective.

If you have followed any of the debates from the Earth Summit, you know there are different views on conflicts, different expectations from the North and the South, from governments as well as from NGOs.

What seems to emerge from all these debates is that this sustainable development issue should not be reduced strictly to an environmental issue; sustainable development must first and foremost be centred on the human person.

Centering all these on the human person implies a dialogue, an involvement and debates among equals between the North and the South, and between NGO and governments.

Under this perspective, we say in our brief that there is no single version of viable society and that such a society must necessarily be adapted to the various cultural, social and economic environments in which it evolves and develops.

Mrs. Nyoni probably has something to add from a southern perspective.

Mme Nyoni: Comme vous, je suis d'accord pour dire qu'il n'y a aucune vision unique du développement durable. C'est un processus qui veille à ce que les ressources ne soient pas épuisées pour des générations à venir.

• 1200

Mr. Flis: I'd like to turn our attention to a specific recommendation you make on page 12 in your presentation, recommendation 8, where you say:

Recognizing that mass movements of people, migrants, refugees and internationally displaced people occur as a consequence of inequality, conflict or disasters of natural or human origin, Canada should address in an integrated policy the civil, political, economic, social and cultural conditions that cause mass movement of people.

If there's anything that's going to cause global insecurity, it'll be this mass movement of people. That mass movement of people will be caused by poverty and maybe war or civil war such as we see in Rwanda. Who or what organization is going to control this mass movement of people?

You're asking Canada to do this in an integrated policy. The world hasn't addressed this yet. Unemployment is getting to be a global crisis. So the G-7 countries try to address that specifically. Have you any recommendations as to how we could

M. Flis: Permettez-moi d'attirer votre attention sur la recommandation 8 que vous faites à la page 15 de votre mémoire:

Que la politique étrangère, considérant que les mouvements massifs (forcés ou volontaires) des populations, des migrants, des réfugiés et des personnes déplacées à l'échelle internationale résultent de l'inégalité, de conflits ou de catastrophes naturelles ou causées par les humains, tienne compte de façon générale des conditions civiles, politiques, économiques, sociales et culturelles à l'origine des mouvements de masse des populations

Si l'insécurité mondiale s'installe un jour, ce sera à cause d'un mouvement de masse des populations. Ce mouvement de masse sera attribuable à la pauvreté et peut-être à la guerre ou à une guerre civile comme celle que nous voyons au Rwanda. Qui ou quel organisme va pouvoir contrôler ce mouvement massif?

Vous demandez au Canada de le faire dans une politique intégrée. Le monde n'a pas encore abordé cette question. Le chômage est sur le point de devenir un problème mondial. Par conséquent, le G-7 essaie de le résoudre. Avez-vous des

[Text]

address this issue of migrant people? Should it be another Rio-type of world convention such as we had on the environment? Should it be the G-7 countries, which Canada will be hosting pretty soon, who should address this issue?

Again, as I say, it looks nice. It looks great on paper. The big question that's missing there is how. Could the panellists address the how of that issue?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's a very big question, Mr. Flis. It would be a burden on the panel to ask them to develop an answer in the short time available. But I'll permit at least one response.

Ms Latrémouille: It is a short time and we would be happy to take this under advisement and respond further if need be.

A very, very short answer is that of course migration and immigration are facts of history today. No government has found a response to that. In terms of what our role should be, we say we have to concentrate on preventive measures, that is, measures that address the problems at the root where people are forced to migrate away from their original centres.

We do that by also saying that policies of immigration and migration should not be geared to control the people as the problem. Rather, they should be geared to resolve the problem as it evolves. That is, we should not have regressive immigration policies that in fact identify people, and in all cases the poorest of the people, as the problem, but rather the phenomenon of migration as one based in injustice, poverty, inequality and inequity.

As I say, within the board we can take this question, which is a fairly complex one, under advisement and offer a more in-depth response in writing at some later date.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. We look forward to receiving an in-depth response.

That concludes our morning. I want to thank the participants, the CCIC, for the time they've taken in developing their proposals.

May I mention, as I said earlier, that the proceedings have been televised. The playback is on Saturday, May 28, at 12 noon. I am sure we will all observe then that we could have asked much better questions and given much better answers.

Mr. Champagne, did you want the floor?

M. Champagne: J'aimerais vous remercier de nous avoir accueillis ce matin et souhaiter que vos travaux futurs, en particulier dans les diverses régions du Canada, soient des plus fructueux. Notre conseil demeure à votre disposition pour répondre à d'autres questions ou pour approfondir l'un ou l'autre aspect de notre mémoire. Merci.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. The people before us are free to leave now. Thank you very much for what you've done.

[Translation]

recommandations sur la manière d'aborder cette question des migrants? Devrions-nous avoir une autre convention mondiale comme celle de Rio sur l'environnement? Devrions-nous laisser aux pays du G-7, dont le Canada sera bientôt l'hôte, le soin d'aborder cette question?

Comme je l'ai dit, cela paraît bien sur papier. La grande question qui manque, ce sont les moyens à prendre. Les panélistes pourraient-ils répondre à cette question?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est une très grosse question, monsieur Flis. Il serait laborieux pour le comité d'élaborer une réponse dans le peu de temps qu'il lui reste. Je vais cependant permettre au moins une intervention en ce sens.

Mme Latrémouille: Il reste peu de temps, mais nous serions heureux de prendre la question en délibéré et de fournir de plus amples explications, le cas échéant.

Pour répondre très rapidement à votre question, il faut bien s'admettre que la migration et l'immigration font aujourd'hui partie de la réalité historique. Aucun gouvernement n'a encore trouvé de réponse à cela. Notre rôle consiste à nous concentrer sur des mesures de prévention qui s'attaquent à la cause profonde des problèmes, lorsque les gens sont forcés de s'éloigner de leur centre d'origine.

Nous affirmons aussi que les politiques d'immigration et de migration ne devraient pas être axées sur le contrôle des populations, mais plutôt sur la résolution du problème à mesure qu'il évolue. Autrement dit, nous ne devrions pas nous doter de politiques d'immigration régressives identifiant une population ou l'autre — et jamais les populations les plus pauvres — comme étant la source du problème, mais plutôt des politiques qui sont axées sur le phénomène de la migration, lui-même causé par l'injustice, la pauvreté et l'inégalité.

Comme je l'ai dit, notre conseil peut prendre cette question assez complexe en délibéré et vous offrir une réponse plus approfondie par écrit à une date ultérieure.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Nous attendons avec impatience votre réponse complète.

Cela met fin à nos délibérations de ce matin. Je désire remercier les participants et le CCIC du temps qu'ils ont consacré à l'élaboration de leurs propositions.

Au risque de me répéter, signalons que ces délibérations sont télévisées. La reprise sera diffusée le samedi 28 mai, à midi. Je suis certain que nous pourrions alors constater à quel point nous aurions tous pu poser de bien meilleures questions et donner de bien meilleures réponses.

Monsieur Champagne, avez-vous quelque chose à ajouter?

Mr. Champagne: I would like to thank you for your hospitality this morning and wish you all the best in your future work, specially in the various regions of Canada. Our council is at your disposal if ever you need an answer to other questions or if you want to explore some other aspect in our brief. Thank you.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Vous pouvez maintenant quitter la salle. Merci beaucoup de votre collaboration.

[Texte]

[Traduction]

• 1205

We just have one item of business for the committee. I have circulated a report from the subcommittee on agenda and procedure. The understanding was that if proposals were made before proposals were approved by the subcommittee, the consultations ought to have taken place with the party and therefore the report of the subcommittee would be regarded as binding.

I am drawing it to your attention as a matter of information. It lays out our program until the second week of September. If that's all right, I'll adjourn.

M. Paré: Le 7 juin, lors de la rencontre au cours de laquelle on entendra des représentants d'organisations nationales, est-ce que le Comité sera divisé de la même manière qu'il le sera pour voyager ou selon l'intérêt des membres pour les thèmes?

A voice: Yes.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): My understanding is that the three panels that have been constituted for travel next week will sit as panels in the future. I would simply say there's probably no objection to members shifting around if their party agrees to it.

Mr. Paré: Okay.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): The meeting is adjourned.

Il nous reste seulement un point à l'ordre à jour du comité. J'ai fait circuler un rapport du sous-comité du programme et de la procédure. D'après ce que j'ai compris, si des propositions étaient présentées avant d'être approuvées par le sous-comité, les consultations auraient dû se dérouler avec le parti et les conclusions du rapport du sous-comité seraient alors exécutoires.

Pour votre gouverne, j'attire votre attention sur ce rapport. On y décrit notre programme jusqu'à la deuxième semaine de septembre. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais ajourner la séance.

Mr. Paré: On June 7, at the hearing with national organization representatives, will the committee be divided the same way it is when it travels or will that be left to the decision of each member?

Une voix: Oui.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je crois comprendre que les trois comités qui ont été formés en vue des déplacements de la semaine prochaine siégeront comme des panels dans l'avenir. Les membres pourront probablement changer de comité si leur parti est d'accord.

M. Paré: D'accord.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): La séance est levée.

MAIL  POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail**Poste-lettre****8801320
OTTAWA**

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Cœur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES*From the Canadian Council for International Co-operation:*

Jacques Champagne, Chairperson of the Board;
Betty Plewes, President and Chief Executive Officer;
Sithembiso Nyoni, Co-founder of the Organization of Rural
Associations for Progress, Zimbabwe;
Gabrielle Lachance, Member of the Board and Director General of
Development and Peace;
John Foster, Member of the Board and Administrator of OXFAM
Canada;
Lise Latrémouille, Member of the Board and Director General of In-
ter-Pares.

TÉMOINS*Du Conseil canadien pour la coopération internationale:*

Jacques Champagne, président du Conseil;
Betty Plewes, présidente et directrice administrative;
Sithembiso Nyoni, cofondateur de l'Organisation des associations
rurales pour le progrès, Zimbabwe;
Gabrielle Lachance, membre du Conseil et directrice générale
Développement Paix;
John Foster, membre du Conseil et administrateur d'OXFAM
Canada;
Lise Latrémouille, membre du Conseil et directrice générale
d'Inter-Pares.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

SENATE - R21
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 12

Monday, May 30, 1994
Saint John's, Newfoundland

Joint Chairmen:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 12

Le lundi 30 mai 1994
Saint-Jean (Terre-Neuve)

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint
Committee of the Senate and of the House of Commons on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du
Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'*

Reviewing Canadian Foreign Policy

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on
March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16,
1994, review of the Canadian foreign policy

—Roundtable meeting on the East Coast Fishery:
implications for Canadian Foreign Policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23
mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994,
examen de la politique étrangère du Canada

—Table ronde sur les pêches de la côte est : conséquences
pour la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE
HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN
FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE
DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA
POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 30 MAI 1994

(14)

[Texte]

Le Sous-comité Atlantique-Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la pièce Fort William, Salon A, de l'hôtel Newfoundland à Saint-Jean (Terre-Neuve), sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Sous-comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur.

Témoins: De l'Université Memorial de Terre-Neuve: A.W. May, président. Du Groupe d'études sur les revenus et l'adaptation des pêches de l'Atlantique: Richard Cashin, président. De la «Fisheries Association of Newfoundland»: Bruce Chapman, président. De la Commission de réforme du droit de la Nouvelle-Écosse: Moira McConnel, directeur exécutif.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde sur les pêches de la côte est: conséquences pour la politique étrangère du Canada).

Le coprésident fait un exposé.

A.W. May, Bruce Chapman, Richard Cashin et Moira McConnel font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 52, la séance est suspendue.

À 11 h 03, la séance reprend.

À 12 h 01, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à 13 heures aujourd'hui.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(15)

Le Sous-comité Atlantique-Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 13 h 07, dans la pièce Fort William, Salon A, de l'hôtel Newfoundland à St-Jean (Terre-Neuve), sous la présidence de Jean-Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Sous-comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. Du Centre parlementaire: Peter Dobell, directeur.

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 30, 1994

(14)

[Translation]

The Atlantic-Quebec Sub-Committee (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:05 o'clock a.m. this day, in Fort William Room, Salon A, at Hotel Newfoundland in St. John's (Newfoundland), the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub-Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director.

Witnesses: From Memorial University of Newfoundland: A.W. May, President. From the Task Force on Incomes and Adjustment in the Atlantic Fisheries: Richard Cashin, Chair. From the Fisheries Association of Newfoundland: Bruce Chapman, President. From the Nova Scotia Law Reform Commission: Moira McConnel, Executive Director.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable on the East Coast Fishery: implications for Canadian Foreign Policy).

The Joint Chair made a statement.

A.W. May, Bruce Chapman, Richard Cashin and Moira McConnel made statements and answered questions.

At 10:52 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:03 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:01 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned until 1:00 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING

(15)

The Atlantic-Quebec Sub-Committee (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 1:07 o'clock p.m. this day, in Fort William Room, Salon A, at Hotel Newfoundland in St. John's (Newfoundland), the Joint Chair, Jean-Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub-Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean-Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. From the Parliamentary Centre: Peter Dobell, Director.

Témoins: De l'Université Memorial de Terre-Neuve: Kevin Keough, vice-président à la recherche. De «Telecommunications in Health and Learning Inc.»: Steven Millan, président. Du Comité OXFAM de Saint-Jean: Linda Ross. Du «Youth for Social Justice»: Andrea Cooper. Du «St. John's Ploughshares' Peace Centre»: Mike Davis. À titre personnel: Gus Etchegary, consultant en pêches. De «Interchurch Coalition for Fishing Community»: Rév. Ron Lee. De la «Canadian Sealers Association»: Tina Fagan, directrice exécutive. À titre personnel: Jim Winter; Harvey Taylor; Don Blackmore. De Carrefour canadien international, comité de Saint-Jean: Ted Baker; Ken Murphy.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (voir le fascicule n° 1), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Kevin Keough fait un exposé et, avec Steven Millan, répond aux questions.

Mike Davis, Linda Ross et Andrea Cooper font des exposés et répondent aux questions.

Gus Etchegary et Ron Lee font des exposés et répondent aux questions.

Tina Fagan fait un exposé et répond aux questions.

Jim Winter et Harvey Taylor font des exposés.

Il est convenu, — Que le mémoire présenté au Sous-comité par Harvey Taylor figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce jour (voir Annexe «JPOL-1»).

Don Blackmore fait un exposé.

Jim Winter, Harvey Taylor et Don Blackmore répondent aux questions.

Ted Baker et Ken Murphy font des exposés et répondent aux questions.

À 17 h 20, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du coprésident.

La cogreffière du Comité

Clairette Bourque

Witnesses: From Memorial University of Newfoundland Kevin Keough, Vice-president of research. From Telecommunications in Health and Learning Inc.: Steven Millan, President. From the St. John's OXFAM Committee Linda Ross. From the Youth for Social Justice: Andrea Cooper. From the St. John's Ploughshares' Peace Centre: Mike Davis. As individual: Gus Etchegary, Fisheries Consultant. From the Interchurch Coalition for Fishing Community: Rev. Ron Lee. From the Canadian Sealers Association: Tina Fagan, Executive Director. As individuals: Jim Winter; Harvey Taylor; Don Blackmore. From Canadian Crossroads International, St. John's Committee: Ted Baker; Ken Murphy.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (See Issue No. 1), the Sub-Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Kevin Keough made a statement and, with Steven Millan answered questions.

Mike Davis, Linda Ross and Andrea Cooper made statement and answered questions.

Gus Etchegary and Ron Lee made statements and answered questions.

Tina Fagan made a statement and answered questions.

Jim Winter and Harvey Taylor made statements.

It was agreed, — That the brief submitted to the Sub-Committee by Harvey Taylor be appended to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence*. (See Appendix "JPOL-1".)

Don Blackmore made a statement.

Jim Winter, Harvey Taylor and Don Blackmore answered questions.

Ted Baker and Ken Murphy made statements and answered questions.

At 5:20 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chair.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

[Texte]

[Traduction]

EVIDENCE

TÉMOIGNAGES

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Enregistrement électronique]

Monday, May 30, 1994

Le lundi 30 mai 1994

● 0905

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Good morning, *bonjour*, and welcome to the Special Joint Committee Reviewing Canada's Foreign Policy.

Le coprésident (M. Gauthier): Bonjour, *good morning*, et bienvenue au Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada.

The government has asked the committee to suggest the important changes in the world that require our attention and to make recommendations on the principles and priorities that would guide Canadian foreign policy. Since the end of March, the committee has been meeting in Ottawa. We have organized six round tables to date on subjects such as Canada-U.S. relations, security policies, the linkages that should exist between trade policy and other policies such as human rights.

Le gouvernement a demandé au comité d'étudier les changements importants qui se produisent dans le monde et qui sollicitent notre attention et de formuler des recommandations quant aux principes et aux priorités qui pourraient guider la politique étrangère canadienne. Depuis la fin de mars, notre comité se réunit à Ottawa. À ce jour, nous avons organisé six tables rondes sur des sujets comme les relations Canada-États-Unis, les politiques relatives à notre sécurité, les liens qui devraient exister entre la politique commerciale et les autres politiques, comme les droits de la personne.

This panel, apart from St. John's, will travel to Halifax tomorrow and then Quebec City and Montreal.

En plus de visiter St. John's, notre comité doit se rendre demain à Halifax, puis à Québec et à Montréal.

We begin our hearings in St. John's today with a round table on the current situation of the east coast fishery and its implications for Canadian foreign policy. The stocks of the northern cod and other roundfish have, for hundreds of years, provided the basis for an international fisheries off the east coast of Canada.

Nous commençons nos audiences à St. John's aujourd'hui par une table ronde sur la situation actuelle dans le secteur des pêches sur la côte est et les conséquences de cette situation pour la politique étrangère canadienne. Pendant des centaines d'années, les stocks de morue et autres poissons de fond ont alimenté le commerce international à partir de la côte est du Canada.

In the mid-1960s these stocks began to decline sharply due to excessive fishing by both foreign and domestic fleets. In 1977, in accordance with the UN Convention on the Law of the Sea, Canada declared a 200-mile exclusive fishing zone and imposed strict controls on fishing inside this zone. However, the 200-mile zone does not encompass the entire Grand Banks; important stocks of cod straddle the 200-mile limit in the nose and tail of the Grand Bank.

À cause de la surpêche des flottes étrangères et canadiennes, ces réserves ont commencé à diminuer considérablement au milieu des années soixante. En 1977, conformément à la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, le Canada a déclaré une zone de pêche exclusive de 200 milles et imposé des contrôles stricts sur la pêche à l'intérieur de cette zone. Toutefois, cette zone de 200 milles n'englobe pas la totalité des Grands Bancs, et des stocks de morue importants chevauchent cette limite des 200 milles à la hauteur du nez et de la queue des Grands Bancs.

In 1979 the conservation of northwest Atlantic fish stocks outside Canada's 200-mile limit became the responsibility of AFO, the Northwest Atlantic Fisheries Organization. The roundfish stocks managed by NAFO have declined drastically in recent years. Part of the problem lies in fishing by stateless vessels and flag-of-convenience vessels acting outside of the quotas set by AFO. There are other reasons and we will be talking about that.

En 1979, la conservation des stocks de poisson du Nord-Ouest de l'Atlantique à l'extérieur de la zone des 200 milles a été confiée à l'OPANO, l'Organisation des pêches de l'Atlantique Nord-Ouest. Les stocks de poisson de fond gérés par l'OPANO ont beaucoup diminué au cours de ces dernières années. Le problème tient en partie aux bateaux apatrides ou aux bateaux qui battent un pavillon de complaisance et qui ne respectent pas les quotas fixés par l'OPANO. D'autres raisons entrent en ligne de compte dont nous parlerons plus tard.

● 0910

In response, the government recently announced changes to legislation allowing it to act against these vessels operating outside the 200-mile limit. Are these measures appropriate and adequate? Are unilateral measures by Canada the answer?

Face à cette situation, le gouvernement a annoncé récemment des changements à la loi qui lui permettront de prendre des mesures contre ces bateaux qui pêchent à l'extérieur de la limite de 200 milles. Ces mesures sont-elles appropriées et suffisantes? Est-ce que des mesures prises unilatéralement par le Canada sont une réponse au problème?

[Text]

To answer these questions we have with us today Dr. May, president of Memorial University. Welcome, Dr. May. We also have Mr. Bruce Chapman, president of the Fisheries Association of Newfoundland; Mr. Richard Cashin, chair of the Task Force on Income and Adjustment in the Atlantic Fisheries; and finally but not the least, Ms Moira McConnell, executive director of the Nova Scotia Law Reform Commission, who, by the way, is leaving this afternoon for Russia. So you'll have a long day, madam.

Having said that, the format is the usual one for round tables: each of our witnesses will make a presentation of 10 minutes, then there will be an exchange between the members and the round table. Feel free to step in at any time, and I'll do my best to try to keep you out of trouble.

At 9:45 a.m. I have a radio program to attend to, and with your permission, Dr. English will take the chair whilst I'm away making these communications with the people of Newfoundland.

Having said that, I would invite Dr. May, president of Memorial University, to open our deliberations.

Dr. Arthur W. May (President, Memorial University of Newfoundland): Thank you, Mr. Chairman, and welcome to you and the members of the committee to St. John's on a typically fine spring day. I am going to try to give you a little bit of background and context in my 10 minutes so I'll touch on a number of things quite superficially. Obviously, if anything touches the interest of members, there'll be time to question and discuss later.

Let me begin by saying the Atlantic fishery is, of course, the basis for the original settlement of North America, and for a couple of centuries it was the source of manpower for the Royal Navy so it became the basis for much broader activity. The most important product was salted cod, and salted cod itself became the basis for the development of other economies. I'm thinking of sugar in the Caribbean, and rum and such other nice things.

There were, until World War II, very large markets for salted cod in southern Europe and in South America. World War II was really a turning point because up to that time the fishery had gone on for about 400 years more or less with the same technologies. But with the invention of the trawler, with the invention of the fish stick, with the widespread availability of domestic refrigeration, the fishery turned from a salted product to a variety of fresh and frozen products.

After the war many countries developed fleets of trawlers, and ultimately freezer trawlers and then factory freezer trawlers, which were able to process at sea and which allowed fisheries to be exploited all over the world in season. Coincident with that development was the decline in the salt fish trade; and in retrospect, by the time we got to the 1950s and 1960 it was the beginning of the end of the fishery as we knew it.

[Translation]

Pour répondre à toutes ces questions, nous recevons aujourd'hui M. May, président de l'Université Memorial. Monsieur May, nous vous souhaitons la bienvenue. Nous avons également M. Bruce Chapman, président de l'Association des pêches de Terre-Neuve, M. Richard Cashin, président du Groupe d'étude sur les revenus et l'adaptation des pêches de l'Atlantique, et enfin, et non des moindres, M^{me} Moira McConnell, directrice administrative de la Commission de réforme du droit de la Nouvelle-Écosse, qui, soit dit en passant, part cet après-midi pour la Russie. Vous allez avoir une journée très chargée, madame.

Cela dit, selon la procédure généralement suivie pour les tables rondes, chacun de nos témoins va commencer par faire un exposé de dix minutes, après quoi les membres de la table ronde et les membres du comité auront l'occasion de discuter. N'hésitez pas à intervenir n'importe quel moment; je ferai mon possible pour que cela ne vous vaille pas des ennuis.

À 9h45 je dois participer à l'enregistrement d'une émission de radio, et, si vous le voulez bien, M. English me remplacera pendant que je prendrai contact avec la population de Terre-Neuve.

Cela dit, j'invite M. May, président de l'Université Memorial, à ouvrir la séance.

M. Arthur W. May (président, Université Memorial de Terre-Neuve): Merci, monsieur le président, et bienvenue à vous et aux membres de votre comité dans notre ville de St. John's par une de ces belles journées de printemps dont nous avons le secret. Dans les dix minutes qui me sont imparties, je vais essayer de vous donner une idée d'ensemble et d'aborder, assez superficiellement, un certain nombre de sujets. Évidemment, s'il y a quelque chose qui suscite un intérêt particulier, vous pourrez toujours poser des questions et en discuter plus tard.

Pour commencer, comme on le sait, les pêches de l'Atlantique sont à l'origine de la colonisation de l'Amérique du Nord, et pendant deux ou trois siècles environ, ont été une source de main-d'oeuvre pour la marine royale, et c'est une activité qui a fini par s'étendre beaucoup plus loin. La morue salée était la production la plus importante, et c'est ce produit qui a servi de base à d'autres activités économiques. Je pense, entre autres, au sucre dans les Antilles, au rhum et autres produits particulièrement agréables.

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, la morue salée trouvait d'importants marchés dans le Sud de l'Europe et en Amérique du Sud. La Deuxième Guerre mondiale a été un point tournant, parce que pendant les 400 années qui l'ont précédée les techniques de pêche n'avaient pratiquement pas changé. Mais avec l'invention du chalutier, avec l'invention de bâtonnets de poisson congelés, avec l'apparition des réfrigérateurs domestiques, la morue salée a été remplacée par une variété de produits frais ou congelés.

Après la guerre, de nombreux pays firent l'acquisition de flotte de chalutiers, puis de chalutiers congélateurs et, enfin, de chalutiers-usines congélateurs qui pouvaient préparer le poisson en mer et le livrer dans le monde entier, quelle que soit la saison. En même temps, on assistait à un déclin du commerce du poisson salé et, avec le recul, on s'aperçoit que les années cinquante et soixante ont marqué le début de la fin pour les pêches traditionnelles.

[Texte]

The peak catch in the northwest Atlantic occurred in 1968 and there was a very rapid drop beyond that point. That resulted in an impetus to develop international law, and there were at the same time a number of unilateral extensions of fisheries jurisdiction, including the Canadian extension in 1977. For a period, then, we reversed that downward trend and began to rebuild stocks. That rebuilding was modest but was taking place in the early 1980s, when it came to an abrupt halt, and then a decline started again in the middle 1980s.

[Traduction]

Les plus grosses prises dans le Nord-Ouest de l'Atlantique ont eu lieu en 1968, et, depuis cette époque, il y a eu une diminution très rapide. Tout cela a provoqué un renouveau d'intérêt pour le droit international, et, en même temps, plusieurs pays ont décidé d'étendre leur compétence sur les pêches, y compris le Canada en 1977. Pendant quelques années, cela permit de renverser la tendance à la baisse et de reconstituer les stocks. Les progrès accomplis furent modestes, mais notables, au début des années quatre-vingt, où ils cessèrent brusquement pour faire place à un nouveau déclin à partir du milieu des années quatre-vingt.

• 0915

The size of the problem we have today because of those declines is exacerbated because of a few well-known trends in the fisheries. One is the trend towards excessive overcapitalization of the fishery because of its common property nature. That has traditionally been associated also with protection from business failures. Very inefficient companies did not fail or, one might say, were not permitted to fail.

Les problèmes auxquels nous nous heurtons aujourd'hui sont d'autant plus graves que plusieurs tendances bien connues dans le secteur des pêches sont aggravées par ces déclin. Une de ces tendances est une tendance à la surcapitalisation des pêches, qui tient à la nature de cette ressource, une propriété commune. D'autre part, traditionnellement, les entreprises étaient protégées de la faillite, si bien que des compagnies très inefficaces étaient maintenues en activité artificiellement.

The fishery processing industry built up bigger than it should be. In the harvesting sector, the fishermen themselves, here came to be a greater number of people involved than here should be by reasons of economic efficiency simply because we're dealing in the Atlantic with hundreds of single-industry towns. There were no other alternatives. The fishery became, and has often been called, the employer of last resort; in fact, in many places it was the employer of only resort.

Les industries de transformation du secteur des pêches se sont développées plus qu'elles ne l'auraient dû. Quant à la pêche proprement dite, les pêcheurs eux-mêmes se sont également multipliés plus qu'il n'aurait été souhaitable, compte tenu de la situation économique, et ce, tout simplement parce qu'il s'agit de la région atlantique, qui est constituée de centaines de petites villes à industrie unique. Autrement dit, il n'y a pas d'autres possibilités. Les pêches sont devenues — c'est un qualificatif qu'on leur a souvent donné — l'employeur de dernière chance. En fait, le plus souvent c'était l'employeur de la seule chance.

Managing the fishery is a very complex business. Apart from the socio-politics of single-industry towns, hundreds of them in a rural economy, the business of estimating the stocks themselves can be likened to flying across Canada in a helicopter and popping down at random to see how many people are around and then at the end of the day making an estimate of what the Canadian population would be.

Le secteur des pêches est un secteur particulièrement complexe à gérer. Indépendamment des réalités socio-politiques des villes à industrie unique, dont des centaines qui fonctionnent dans une économie rurale, évaluer les stocks est à peu près aussi difficile que traverser le Canada en hélicoptère en atterrissant de temps en temps pour compter les gens des alentours, tout en espérant déterminer ainsi à combien se chiffre la population canadienne.

You might find that such an estimate had wide limits of error. It might be between 10 million and 50 million. You might say, well, somewhere in the middle is probably the truth, so let's call it 25 million to 30 million. That's the kind of estimation that has had to be done on fish stocks. The limits of error around the estimates are of that order of magnitude. That explains how you can make estimates that can be well off the mark, because you're dealing with many hundreds of thousands of square miles of ocean and animals that are out of sight and that are in constant motion. So it's very difficult to do those estimates.

Avec un tel système, la marge d'erreur risque d'être assez considérable. On pourrait avoir un chiffre se situant entre 10 et 50 millions de personnes. La vérité se trouve probablement quelque part entre les deux, et on pourrait en déduire qu'il y a de 25 à 30 millions d'habitants. Pour les stocks de poisson, c'est le genre de calcul auquel on se livre. La marge d'erreur est à peu près comparable. On peut donc faire des évaluations totalement erronées, étant donné qu'il s'agit de centaines de milliers de milles carrés d'océan et d'animaux qui non seulement ne sont pas visibles, mais qui se déplacent également sans arrêt. Ce genre d'évaluation est donc très difficile.

As for what went wrong in terms of where we are today, the proximate cause would appear to be what scientists call recruitment failure. That means no young fish were born in order to enter the fishery. So you gradually catch up the older ones. Then one day you wake up and discover that you have a very small stock and you begin to worry about the capacity of the stock to reproduce itself.

Quant à ce qui explique la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, la cause la plus immédiate semble être ce que les hommes de science appellent un échec de recrutement. Autrement dit, les jeunes poissons qui auraient dû naître et renflouer les stocks ne sont pas nés. Progressivement, les poissons plus vieux sont pris, et un beau jour on s'aperçoit que les stocks sont de plus en plus restreints, et on commence à s'inquiéter de leur capacité de reproduction.

[Text]

Why did these recruitment failures occur? The jury is, I think, still out on a definitive answer to that. But it must be at least partly related to the fact that for the past 10 years conditions in the north Atlantic off eastern Canada have been colder than normal, with great volumes of cold water, more ice than usual, and I think that has resulted in changes in survival rate. It has certainly resulted in changes in the distribution of fish; there are many more fish outside of 200 miles than there used to be 10 or 15 years ago, and therefore they were more vulnerable to people who didn't want to be restrained by the agreements of international organizations.

We can hope for a recovery of resources because the fishery has a very long history, 400 years plus—not as well documented, obviously, long ago as it is now. But declines of this kind, if not of this scale, have occurred before, and there are periods in the history of Newfoundland when there were significant out-migrations of people because of successive years of fishery failure. Obviously it was not due to overfishing or foreign fishing outside 200 miles in those days, but nevertheless it has happened before.

In terms of the future, and how we could fix and avoid these sorts of things in the future, in my own view the regional fishery organizations such as NAFO—which you mentioned, Mr. Chairman—have never been successful, and are not going to be successful. They are multilateral organizations that are very slow-moving, where the lowest common denominator of interest tends to be the interest that is advanced. They simply are locking the door after the horse is stolen, as it were, to borrow a metaphor from another industry.

The management regime that seems to work best is one that's unitary—with a single manager—and closest to the action. I would take the lobster fishery as an example in Canada of a resource and an industry that I think has survived reasonably well. I'd put most of the credit for that to the fact that the management is very close to the individuals who actually participate in the fishery.

Distant-water fishing—fishing from Europe or from Asia on the Grand Bank—really is an anachronism. It's a bit of a hold-over from an imperial past in Europe. It was 400 or 500 years ago that people sent fishing vessels over and brought the profits back to the manor houses of southwestern England, where they can still be seen. But in the latter years of the 20th century surely this is an anachronism that ought to be phased out.

It survives because there are towns in France, Portugal and Spain that have a dependence on the fishery that has not changed, in the same way as it has not changed in towns on this side of the Atlantic. Also, this offshore fishery outside 200 miles survives by virtue of the fact that people can now make a fast buck in a non-regulated situation by exploiting not only the fish but the people who do the fishing. The wages and working conditions on some of these vessels are pretty appalling.

[Translation]

Quelle est la cause de ces échecs de recrutement? Je ne crois pas qu'on ait trouvé une réponse définitive à cette question, mais cela doit tenir, du moins en partie, au fait qu'il y a eu depuis 10 ans, les eaux de l'Atlantique Nord au large de la côte est du Canada sont plus froides que la normale, et que ces volumes d'eau froide, ces accumulations de glace inhabituelles ont modifié les taux de survie. Ce qui est certain, c'est que cela a modifié la répartition du poisson. Il y a aujourd'hui plus de poisson à l'extérieur de la limite des 200 milles qu'il y en avait il y a 10 ou 15 ans, et par conséquent ils sont devenus plus vulnérables face à tous ceux qui ont choisi de ne pas respecter les accords signés par les organisations internationales.

Nous pouvons espérer que ces ressources se reconstituent car ces pêches ont une longue histoire, une histoire qui remonte à plus de 400 ans, et même si nous ne connaissons pas aussi bien la situation qui existait il y a 400 ans, nous savons que ce genre de déclin s'est déjà produit, qu'il y a eu des périodes dans l'histoire de Terre-Neuve où la population s'est trouvée forcée d'émigrer après plusieurs années de mauvaise pêche. À l'époque, il est certain que cela n'était pas dû à la surpêche ou à la présence de bateaux étrangers à l'extérieur de la limite des 200 milles, mais ce genre de chose s'est déjà produite.

Quant à l'avenir, quant à ce que nous pouvons faire pour éviter que ce genre de choses ne se reproduisent, à mon avis, les organismes régionaux de pêche comme l'OPANO, dont vous avez parlé, monsieur le président, n'ont jamais réussi à faire grand-chose, et je ne pense pas que cela change. Ce sont des organismes multilatéraux qui agissent avec beaucoup de lenteur et où les intérêts du plus petit dénominateur commun ont tendance à l'emporter. Le plus souvent, ils se contentent de fermer la porte après que le cheval s'est échappé, si vous me permettez cette métaphore d'un tout autre domaine.

• 0920

Le régime de gestion qui semble le plus efficace est un régime unique—avec un responsable unique et un régime qui fonctionne dans le feu de l'action. Je pourrais vous citer la pêche aux homards, une ressource et une industrie qui ont réussi à survivre raisonnablement bien au Canada. Et j'attribuerais ce succès au fait que ce secteur est géré par des gens qui sont situés très près des pêcheurs eux-mêmes.

La pêche à distance, à partir de l'Europe ou de l'Asie, sur les Grands Bancs, est en réalité un anachronisme. C'est en quelque sorte l'héritage du passé impérialiste de l'Europe. Il y a 400 ou 500 ans les gens envoyaient au loin des bateaux de pêche qui revenaient chargés de richesses destinées aux grandes maisons du Sud-Ouest de l'Angleterre, à des manoirs qui sont d'ailleurs toujours là. Par contre, à la fin du 20^e siècle, cela doit être considéré comme un anachronisme dont nous devons nous débarrasser.

Si la pratique survit, c'est parce qu'il y a en France, au Portugal et en Espagne des villes qui continuent à dépendre de la pêche pour leur subsistance, une situation qu'elles ont en commun avec des villes de ce côté-ci de l'Atlantique. Cette pêche en haute mer à l'extérieur de la limite des 200 milles continue parce qu'elle permet à certains de s'enrichir rapidement grâce à l'absence de réglementation en exploitant non seulement le poisson mais également les pêcheurs. Les salaires et les conditions de travail offerts sur certains de ces bateaux sont tout à fait renversants.

[Texte]

In my own view, our best hope for the future is a renewed and revitalized Law of the Sea. I think we have made the greatest progress in the past through Law of the Sea conferences, the first one coming to a conclusion only in 1958 and the third one coming to a conclusion only in 1982, I think. That's what gave us the 200-mile limit; that's what gave the 200-mile limit legitimacy. The 200-mile limit itself has been effective around the world in terms of being able to manage and enforce.

My final point would be that I think it's an issue of some irony that we have had in the last five or six years our greatest problem with the countries of the European Union, formerly called the European Community. Here are the most advanced, most developed countries in the world and they have not been able to cooperate to prevent an ecological, environmental and economic disaster of enormous magnitude, simply because the union itself cannot enforce anything it would agree to on the vessels of its individual member states.

I'll stop there, Mr. Chairman, and apologize for being quite superficial on some things. I hope there will be an opportunity to discuss some of them in greater depth.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. May.

Our second speaker will be Mr. Bruce Chapman from the Fisheries Association of Newfoundland.

Mr. Bruce Chapman (President, Fisheries Association of Newfoundland): Thank you, Mr. Chairman. I'll be quite brief on the presentation and hopefully we'll have questions and answers that can deal with some of the intricacies.

I'm going to focus mostly on some of the fishing that's happened out there on the nose and tail of the Grand Bank and on some of the recent history of what NAFO has been doing and not been doing to protect those stocks. I have some conclusions to make coming out of that.

I do have some written material that's a little bit dated now—it's perhaps 18 months old or so—but insofar as there have been bans on most of the stocks straddling the 200-mile zone in the last little while, it perhaps is still relevant history.

I guess my experience in the foreign overfishing issue doesn't go back as far as Dr. May's, but it goes back perhaps about 15 or 17 years. I think I'd like to focus on the mid-1980s.

[Traduction]

À mon avis, il faut repenser et revitaliser le droit de la mer; c'est notre meilleur espoir pour l'avenir. Par le passé, les plus grands progrès ont été accomplis grâce aux conférences du droit de la mer. La première de celles-ci s'est terminée en 1958 seulement, et la troisième en 1982 seulement, si je me souviens bien. Ce sont ces conférences qui nous ont donné la limite des 200 milles et la légitimité que cette limite suppose. Dans le monde entier, cette limite des 200 milles s'est avérée un outil de gestion efficace.

Enfin, il est ironique de penser que depuis cinq ou six ans ce sont les pays de l'Union européenne, l'ancienne Communauté européenne, qui nous ont causé le plus de problèmes. Ce sont les pays les plus avancés, les plus développés du monde, et pourtant ils n'ont pas réussi à coopérer pour éviter un désastre énorme sur les plans écologique et économique, et ce, pour la simple raison que l'union ne réussit pas à faire respecter ses propres décisions par les bateaux de ses États membres.

Monsieur le président, je m'en tiendrai là. J'ai traité certaines questions d'une façon assez superficielle, et vous me le pardonnerez. J'espère toutefois avoir l'occasion de les approfondir un peu plus tout à l'heure.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur May.

Nous entendrons maintenant M. Bruce Chapman, de l'Association des pêches de Terre-Neuve.

M. Bruce Chapman (président, Association des pêches de Terre-Neuve): Merci, monsieur le président. Mon exposé sera très court, et j'espère que les questions et les réponses qui suivront sauront mieux éclairer la situation.

Je vais parler principalement de certains incidents de pêche qui se sont produits à la hauteur du nez et de la queue des Grands Bancs et de ce que l'OPANO a fait, ou n'a pas fait, pour protéger ces stocks. Après cela, j'aurais quelques conclusions à formuler.

J'ai un document écrit qui remonte maintenant à environ 18 mois, mais qui est probablement toujours d'actualité, puisque la plupart des stocks qui chevauchent la limite des 200 milles ont été interdits à la pêche depuis quelque temps.

Mon expérience du problème de la surpêche étrangère n'est pas aussi ancienne que celle de M. May, mais elle remonte tout de même à 15 ou 17 ans. Je vais vous parler surtout du milieu des années quatre-vingt.

• 0925

Certainly after the 1977 extension Canada took a leadership role in ICNAF and NAFO, and by and large the situation was managed, more or less, whereby stocks were rebuilding as a result of actions taken both inside and outside 200 miles. The question was one of how to have some stability of shares among the various countries on the straddling stocks in the context of rebuilding stocks and rebuilding TAC. So everything was fairly optimistic, and by and large there was a stable relationship between the countries.

Il est certain qu'après 1977 le Canada s'est mis à jouer un rôle important au sein de la CIPAN et de l'OPANO, et, dans l'ensemble, on a plus ou moins réussi à contrôler la situation et à reconstituer les stocks grâce à des mesures prises à l'intérieur et à l'extérieur de la limite des 200 milles. Restait à trouver un moyen de partager d'une façon assez stable entre les différents pays intéressés les stocks chevauchant la zone de 200 milles tout en reconstituant les stocks et le TPA. À l'époque, on était assez optimiste, et, dans l'ensemble, les relations entre ces pays étaient assez stables.

[Text]

It should be noted, though, that one of the main tools Canada used in the NAFO forum in obtaining or securing the cooperation of principally East Bloc vessels at the time was that we had large quantities of stock inside the 200-mile zone that were underutilized. They were stocks that we didn't have a commercial value for at the time. It was always lurking behind the scenes of NAFO that we would trade off access to underutilized species inside 200 miles to the East Bloc countries. Some sense of cooperation was expected on their part at the NAFO forum and in terms of their efforts with regard to stocks of commercial interest to Canada.

But by the mid-1980s Spain and Portugal were beginning the process of joining what is now the European Union. I believe that in 1985—and Cuba was the turning point of the relationship at NAFO, if I can point to a time—whereby the European Commission, as it was known then, actively started to challenge the basis of setting the TACs. It wanted the total catches to be higher than was previously determined to be the case for the NAFO-managed stocks, principally because Spain and Portugal were joining the European Union and that effectively doubled the fishing fleet of Europe in the European union.

There wasn't enough space for them in their own zone, so more available fish was found for them outside their zone, in the distant-water fleets. The northwest Atlantic was the primary source, but places off Africa and South America were also involved in the process.

So at about that time there was a fairly dramatic increase in fishing effort on the northwest Atlantic by Spain and Portugal, also a bit by West Germany at the time, if my memory serves me right, associated with the European Community's changed policy vis-à-vis NAFO.

Pressure was put into place for TACs to go up. The number of fishing vessels went up dramatically. In fact, the scientific information at the time, talking about proportion of the catch not reported—and this is a community of international scientists—estimated that for 3M cod approximately 94% of the catch was not reported, 39% of turbot; 37% of 3NO cod. All these figures were estimates of the scientists, who were trying desperately to manage stocks and provide good advice for total allowable catches when they knew that large quantities of the catch were not being reported. It was almost an impossible task.

The problem with the flag-of-convenience vessels at that time was relatively small in relation to the problem the Iberian fleet was creating.

As a result of the fleet restructuring programs in Europe, which were designed to reduce the capacity of the fleet but were grossly unsuccessful, in my view, they effectively modernized and increased the capacity of the distant-water fleets, in particular. Consequently, you had the revitalized fleets flying the flags of Spain and Portugal, and now had vessels sold to Third World countries that retained the same owners in Spain and Portugal, effectively creating this complication of the flag-of-convenience

[Translation]

Toutefois, il faut noter qu'un des principaux outils du Canada à l'OPANO pour obtenir la coopération des bateaux du Bloc de l'Est, en particulier, tenait au fait que nous avions, à l'intérieur de la limite des 200 milles des stocks importants qui étaient sous-utilisés. À l'époque, ces stocks n'avaient pas de valeur commerciale. À l'OPANO, l'idée n'était jamais loin qu'on pourrait offrir aux pays du Bloc de l'Est ces stocks sous-utilisés à l'intérieur de la limite des 200 milles en échange de quelque chose. On s'attendait donc à ce que ces pays-là fassent preuve d'esprit de coopération aux réunions de l'OPANO, en particulier en ce qui concerne les stocks qui présentaient un intérêt commercial pour le Canada.

Cela dit, au milieu des années quatre-vingt l'Espagne et le Portugal se préparaient à adhérer à ce qui est aujourd'hui l'Union européenne. En 1985, je crois—je m'en souviens parce que Cuba a été le facteur qui a fait changer la nature des relations à l'OPANO, à cette époque—la Commission européenne, comme on l'appelait alors, a commencé à contester activement les principes qui servaient à fixer les TPA. La commission voulait que le total des prises soit plus élevé qu'il ne l'avait été pour les stocks gérés par l'OPANO, et ce, surtout parce que l'Espagne et le Portugal étaient en train d'adhérer à l'Union européenne, ce qui avait pour effet de doubler la flotte de pêche de l'Union européenne.

Comme ces bateaux-là n'avaient pas suffisamment de place dans leur propre zone, il fallait leur trouver du poisson à l'extérieur de leur zone. L'Atlantique Nord-Ouest était une des principales sources, mais d'autres zones au large de l'Afrique et de l'Amérique du Sud étaient également considérées.

Ainsi, vers cette époque, les activités de pêche de l'Espagne et du Portugal dans l'Atlantique Nord-Ouest augmentèrent considérablement, et, si je me souviens bien, l'Allemagne de l'Ouest a participé également à cet effort dans le cadre de la nouvelle politique de la Communauté européenne en ce qui concerne l'OPANO.

On insistait pour que les TPA augmentent; le nombre de bateaux de pêche augmenta considérablement, et, d'après les informations scientifiques de cette époque—les informations fournies par un groupe de chercheurs internationaux—on estimait que 94 p. 100 des prises de morue 3M n'auraient pas été déclarées, 39 p. 100 des prises de turbot et 37 p. 100 des prises de morue du secteur 3NO. Tous ces chiffres ont été avancés par des chercheurs qui essayaient désespérément de gérer les stocks et de fixer un total des prises admissibles raisonnable à une époque où ils savaient que de grosses quantités de poisson n'étaient pas déclarées. La tâche était pratiquement impossible.

À l'époque, comparativement au problème causé par la flotte ibérienne, le problème des pavillons de complaisance était assez minime.

L'Europe se lança alors dans des programmes de restructuration de la flotte destinés à réduire la capacité de cette flotte, mais, à mon avis, ces programmes furent de véritables échecs. En fait, ils eurent pour effet de moderniser la flotte et d'augmenter la capacité des bateaux qui allaient pêcher très loin. Par conséquent, on vit apparaître une flotte modernisée battant pavillon espagnol et portugais, des bateaux qui étaient vendus à des pays du tiers-monde tout en restant aux mains de

[Texte]

fleet. But still, throughout the 1980s the damage these flag-of-convenience fleets had on the stocks concerned was relatively small in relation to the Spain and Portuguese activities.

But it's important to note that we have two levels of problems here. One is at the management or political level—the decisions made by Europe, the commission within the EU—on what their approach will be to NAFO, but you also have the activities of individual vessels—the captains and owners of the companies that operate those vessels. It's a quite separate problem.

• 0930

In the last few years I think the bureaucrats in Europe have become increasingly receptive to addressing the problem. It's a file that causes some political concerns. We're in a green environment now and it's undesirable to be seen not to be addressing an area that has a fairly dramatic stock collapse, evident in the fact that there are bans on the stocks. The international community, led by Canada, has imposed bans on these stocks, so they have to be seen to be doing something.

I believe some of these bureaucrats are genuine in their attempt to do something. Keep in mind, however, that in international affairs they have a file for two years and then move on to another file. Their lives aren't dependent on the successful resolution of a file, only on how they manage the file while they have it. So the problem seems to recycle over and over again as new waves of bureaucrats come through the scene.

Various people would point to the EU and say they've been cooperating recently and the problem is solved, so the focus now really needs to be on the flag-of-convenience or pirate vessels. While Minister Tobin is to be congratulated vigorously on initiatives to sponsor this new legislation, and I believe this bill does give Canada enough scope and latitude to move forward, our problem isn't just the flag-of-convenience vessels.

It's one thing to get the cooperation of the Europeans when there are bans, but it's another when there is fishing activity. I'm deathly afraid that when the TACs start to revive again, the Europeans—under pressure from their Spanish and Portuguese members—will start to crack and we will see a return to flagrant abuses on the high seas, if not by political or management decisions by bureaucrats in Brussels, then by the decisions by individual captains and companies of the vessels.

I want to refer to the 3NO cod discussions at a special NAFO meeting that I attended in Brussels this past February. It was a major fight between the countries. It didn't take place by yelling at the table, but certainly the cooperation level by the Europeans was very low.

[Traduction]

mêmes propriétaires espagnols ou portugais, un développement qui nous vaut aujourd'hui cette complication que constituent les pavillons de complaisance. Toutefois, pendant toutes les années quatre-vingt, ces flottes qui battaient pavillon de complaisance endommagèrent relativement peu les stocks comparativement aux ravages causés par l'Espagne et le Portugal.

Ici, il est important de noter que les problèmes se situent sur deux paliers différents. D'une part le palier de gestion ou palier politique—les décisions prises en Europe, la commission à l'intérieur de l'UE—et son attitude face à l'OPANO, mais d'autre part également les activités de bateaux—des capitaines et des propriétaires des compagnies à qui ces bateaux appartiennent. Ce sont deux problèmes bien distincts.

Ces dernières années, les fonctionnaires européens sont devenus de plus en plus sensibles au problème. C'est un dossier qui suscite certaines préoccupations au niveau politique. Nous vivons aujourd'hui dans un environnement vert, et personne ne veut avoir l'air d'ignorer un problème dramatique d'effondrement des stocks, un problème confirmé par l'existence d'un interdit de pêche. La communauté internationale, sous la direction du Canada, a interdit la pêche de ces stocks, ce qui lui donne l'air de faire quelque chose.

Je suis convaincu que parmi ces fonctionnaires, il y en a qui sont sincères. Toutefois, n'oubliez pas que dans le domaine des affaires internationales, on s'occupe d'un dossier pendant deux ans, après quoi on passe à autre chose. L'existence de ces gens-là ne dépend pas de l'aboutissement d'un dossier, mais uniquement de la façon dont ils s'en occupent pendant qu'ils s'en occupent. Autrement dit, le problème se recycle indéfiniment au fur et à mesure que de nouvelles générations de fonctionnaires se succèdent.

Certains vous diront que ces derniers temps l'UE a fait preuve d'esprit de coopération, que le problème est résolu et qu'il ne reste plus qu'à régler le problème des pavillons de complaisance et des bateaux pirates. Nous avons de bonnes raisons de féliciter le ministre Tobin pour les initiatives qu'il a prises et pour cette nouvelle loi, et je suis certain que ce projet de loi donnera au Canada la latitude nécessaire pour agir. Cela dit, ce n'est pas uniquement un problème de pavillons de complaisance.

C'est bien joli d'obtenir la coopération des Européens à un moment où la pêche est interdite, mais la situation sera tout à fait différente quand la pêche reprendra. Quand les TPA seront remis en place, je crains fort que les Européens, influencés par leurs membres espagnols et portugais, n'abandonnent la lutte, et nous verrons alors un retour de ces abus flagrants en haute mer, des abus qui ne seront pas forcément le fait des autorités politiques ou des fonctionnaires de Bruxelles, mais plutôt des capitaines et des propriétaires de bateaux individuellement.

J'aimerais vous parler des discussions auxquelles j'ai assisté à Bruxelles en février dernier lors d'une réunion spéciale de l'OPANO; les discussions portaient sur la morue du secteur 3NO. Il y avait une bataille rangée entre les pays. Personne ne poussait de hurlements, mais le niveau de coopération de la part des Européens était particulièrement bas.

[Text]

A long-time ally at the NAFO forum was Norway. Norway was joining in the process of negotiating membership the EU. The Norwegian delegate at the NAFO forum basically told Canada that there was nothing he could do because Norway's broader political interests were at play and he couldn't cooperate with the vote that Canada wanted at NAFO.

In this regard Dr. May is absolutely right. Unless NAFO gets a directive through some UN forum, for example, NAFO itself will not be seized by the need to change. NAFO will continue to be a mechanism whereby individual companies try to trade off their political interests either at home or on third plates other than on the NAFO agenda.

There are three things that we need at the UN and subsequently at NAFO. We need a firm direction that the regional management authorities on the high seas must have no less onerous conservation measures on stocks than those employed by the coastal state—in this case Canada. At least with respect to straddling stocks, I believe the coastal state must be recognized, with the cooperation of the international community, as the primary conservation authority in the high seas.

Secondly, and consistent with that, we need an effective dispute resolution procedure with appropriate criteria. This horse—trading at the NAFO table, where various countries trade off rights they have in Africa or South America, clearly is not in the interest of the stocks in the Northwest Atlantic. So you must have not only an effective dispute resolution procedure but the proper criteria that makes sure the stocks are first and foremost in the minds.

Thirdly, and most importantly, you must have effective surveillance and enforcement. This piece of net here, there's not much that can swim through it. That's the type of net that's being employed in the cod ends of these vessels. These are employed as liners over legal mesh. It's very easy to put them in and take them out; and unless you're actually there when the net is hauled aboard, you're not going to catch them doing it. You can't protect the resource when that stuff is going on.

So you need independent observers at sea, at least during the critical stage where the stocks are rebuilding.

I'll leave the rest until later. Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Chapman.

I now invite Mr. Richard Cashin of the... I have it in French here so I'll read it in French:

le Groupe d'étude sur les revenus de l'adaptation des pêches de l'Atlantique.

[Translation]

Un allié de longue date à l'OPANO était la Norvège. La Norvège négociait son adhésion à l'UE. Le délégué norvégien au forum de l'OPANO déclara au Canada qu'il ne pouvait rien faire, parce que les intérêts politiques supérieurs de la Norvège étaient en cause et qu'il lui était impossible de voter du côté du Canada à l'OPANO.

À cet égard, M. May a parfaitement raison. Tant qu'un forum quelconque des Nations Unies ne donnera pas des directives à l'OPANO, cet organisme ne comprendra pas l'urgence d'un changement. L'OPANO continuera à être un mécanisme qui permet à des compagnies de négocier leurs intérêts politiques, soit dans leur pays, soit ailleurs, mais des intérêts qui n'ont rien à voir avec le programme de l'OPANO.

Il faudrait que les Nations Unies, et ensuite l'OPANO fassent trois choses. Premièrement, nous avons besoin de directives fermes qui obligent les autorités régionales de gestion en haute mer à observer les mêmes mesures de conservation des stocks que les États côtiers—dans ce cas le Canada. À mon avis, avec la coopération de la communauté internationale, l'État côtier doit être considéré comme la principale autorité de conservation des stocks en haute mer, en tout cas en ce qui concerne les stocks chevauchant la zone de 200 milles.

• 0935

Deuxièmement, et c'est une suite logique, nous avons besoin d'une procédure de règlement des différends qui se fonde sur des critères bien établis. Cette habitude de couper les cheveux en quatre aux négociations de l'OPANO, de négociations où divers pays échanget des droits qu'ils possèdent en Afrique ou en Amérique du Sud, ne va certainement pas dans le sens des intérêts des stocks de poisson de l'Atlantique Nord-Ouest. Ainsi, non seulement nous avons besoin d'une procédure efficace de règlement des différends, mais nous avons également besoin de critères pour nous assurer que la principale considération, ce sont les stocks.

Troisièmement, et c'est particulièrement important, nous avons besoin d'un système de surveillance et de contrôle efficace. Ce morceau de filet, il n'y a pas beaucoup de poissons qui peuvent s'en sortir. Voilà le type de filet que ces bateaux emploient. On les utilise à l'intérieur d'un autre filet dont les mailles sont réglementaires. Ces filets sont très faciles à installer et à retirer, et, à moins d'être sur place au moment où le filet est ramené à bord, vous n'avez aucune chance de vous en apercevoir. Avec ce genre de pratiques, il n'est pas possible de protéger ces ressources.

Vous avez donc besoin d'observateurs indépendants en mer, et moins pendant la période critique de reconstitution des stocks.

Quant au reste de mes observations, elles attendront plus tard. Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Chapman.

Je vais maintenant demander à M. Richard Cashin, du... Comme j'ai en français, je vais vous le lire dans cette langue:

Groupe d'étude sur les revenus et l'adaptation des pêches de l'Atlantique (Task Force on Income and Adjustment in the Atlantic Fisheries)

[Texte]

[Traduction]

Monsieur Cashin, à vous la parole.

Mr. Richard Cashin (Chair, Task Force on Income and Adjustment in the Atlantic Fisheries): I agree basically with just about everything the previous two participants have said. I've worked with both of them; in the case of Dr. May, from the time prior to the 200-mile limit until he was no longer involved with the Department of Fisheries and Oceans in 1986. I've attended these meetings as well with Mr. Chapman in my previous incarnation as president of the Fishermen's Union. So many of us have much of the same view of what has happened and what needs to be done.

I think first of all the government is to be congratulated for this piece of legislation that is brought forward. I think it is the next logical step in dealing with what I'm sure the next speaker may regard as a legal problem. Undoubtedly it has great legal implications, but ultimately it is a political problem.

What we are faced with today in this new legislation is really of absolute necessity in bringing this whole process a step further. There are those who would say it's too late and so on and so forth. If we are to have ultimately the proper management regime, we cannot go on as we did in the past. I'll say just a little bit more about the past to put it in perspective.

In the 1970s—in fact, starting in the 1960s—there was a sense of movement towards... I can remember the 12-mile limit, the failure of the 1958 conference to get the 12 miles. People thought 12 miles would be the solution. We watched a tremendous dissipation of the resource, which we blamed to a large extent on foreign overfishing. While indeed Dr. May is correct in saying there are climatic conditions, this is beyond that here now. With respect, while that has exacerbated it, it is a question of overfishing.

In 1974, for the northern cod stock—which runs past here allegedly and right up towards Labrador—the inshore fisheries catch was about 30,000 tonnes. At its peak it was 250,000 million tonnes. It probably averaged 180,000 or 200,000 tonnes in the days of much more primitive technology. It was caught with relatively primitive technology.

So we got the 200-mile limit, a period of great hope and optimism. There was obviously something wrong with the scientific base, but we went ahead in that period in believing that we could manage the resource and that we had the best scientists in the world.

• 0940

One of the things they did was to set quotas at a lower level than was set in Europe, for example, in order to allow for regeneration of the resource. The Europeans never accepted that. They thought we were doing this because we were going to keep the fish for ourselves. The technical word the scientists used was FO.1. It was at a lower level, and that was always an issue between the two. Right up until the late 1980s, notwithstanding empirical evidence from practitioners of the

Mr. Cashin, you have the floor.

M. Richard Cashin (président, Groupe d'étude sur les revenus et l'adaptation des pêches de l'Atlantique): Je suis d'accord avec pratiquement tout ce que les deux précédents intervenants ont dit. J'ai d'ailleurs travaillé avec les deux, et, dans le cas de M. May, depuis avant l'adoption de la limite des 200 milles jusqu'à ce qu'il cesse de travailler pour le ministère des Pêches et des Océans, en 1986. J'ai également assisté à ces réunions avec M. Chapman lorsque j'étais président du Syndicat des pêcheurs. Nous sommes vraiment très nombreux à penser la même chose de ce qui s'est produit et à offrir les mêmes solutions.

Pour commencer, il faut féliciter le gouvernement pour le projet de loi qu'il vient de déposer. À mon avis, c'est la mesure la plus logique pour faire face à ce que le prochain intervenant appellera certainement un problème juridique. Il est certain que cela a des conséquences juridiques considérables, mais, en fin de compte, c'est surtout un problème politique.

Avec cette nouvelle loi, nous nous heurtons aujourd'hui à la nécessité absolue d'amener les choses à l'étape suivante. Certains vous diront qu'il est trop tard, etc. Mais si nous voulons un jour mettre en place un régime de gestion adapté, il est impossible de continuer comme par le passé. Pour vous donner une idée d'ensemble, je vais commencer par vous rappeler quelques données sur le passé.

Dans les années soixante-dix—en fait, pendant les années soixante—on semblait évoluer vers... Je me souviens de la limite des 12 milles et de la conférence de 1958, où on n'avait pas réussi à obtenir cette limite des 12 milles. Les gens avaient l'impression que c'était la solution. À l'époque, les ressources disparaissaient à une vitesse record, et, dans une large mesure, on blâmait les étrangers qui surpêchaient. M. May a raison lorsqu'il parle des conditions climatiques, mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui les choses sont allées beaucoup plus loin. Il est certain que ces conditions ont aggravé le problème, mais aujourd'hui, c'est un problème de surpêche.

En 1974, les pêcheurs côtiers prenaient environ 30 000 tonnes de morue du Nord, des stocks qui passent le long de cette côte et se dirigent vers le Labrador. Les prises annuelles les plus importantes se sont élevées à 250 000 tonnes. En moyenne, c'était probablement 180 000 ou 200 000 tonnes, à une époque où la technologie était beaucoup plus primitive. En effet, tout ce poisson se prenait grâce à une technologie assez primitive.

Nous avons donc fini par obtenir la limite des 200 milles, ce qui nous a donné beaucoup d'optimisme et d'espoir. De toute évidence, il y avait quelque chose qui n'allait pas dans les données scientifiques, mais nous avons choisi de croire qu'il était tout de même possible de gérer cette ressource et que nos chercheurs étaient les meilleurs du monde.

Par exemple, ils ont fixé des contingents inférieurs à ceux des Européens afin de permettre la reconstitution de la ressource. Les Européens ne l'ont jamais accepté. Ils ont estimé que nous le faisons parce que nous voulions garder le poisson pour nous-mêmes. Le terme technique utilisé par les scientifiques était FO.1. Le contingent était inférieur, d'où le différend entre les deux parties. Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, nonobstant les données empiriques provenant des

[Text]

art—i.e., the fixed gear fishermen—we still didn't realize what was happening.

Some of it may have been climate, but some of it was also a tolerance of fishing practices that were no longer the case as far as Canada was concerned. There was misreporting, and while we changed on a lot of those things, we still had some way to go in understanding the kinds of difficulties there are in managing a resource with large factory-type trawlers, or even ordinary wet fish and small wet fish trawlers.

I see some questions here on the effectiveness of NAFO. I think one of the problems we have today is that NAFO is where Canada was in the early 1980s in trying to manage the resource and thinking they will have some observers, some rules and some regulations. Those of us who are familiar and work with the fishery know that even in our own fishery, when we thought we were doing these things, they were not effective. I see someone there from South West Nova, and they would be the masters in proving what I was saying as far as ingenuity in harvesting the fish goes.

So we have this as a backdrop when we talk about what the nations of the world can do outside, so I think Mr. Chapman is correct in saying, as Dr. May did, that for the future we need some mechanism that will be far more effective than NAFO.

This legislation and the legality of it and its acceptance around the world—there was a time when it would have received more criticism than it has today. Why is that? I think it's because the times have changed and the politics have changed.

If you're a simple soul watching television and you find out that there are Canadians in Bosnia risking their lives on the doorstep of Europe, and at the same time an unprecedented 30,000 people—none of this is very important in the diplomatic world—are out of work because of this great disaster, many of them permanently... It has not been caused entirely by foreign overfishing, but we have this great calamity upon us, and there has to be a way to resolve it. It is an understatement to say that it is incongruous to have a series of moratoria on Canadian fish stocks while having different fishing practices on straddling stocks.

This is the political question, and it is the political masters who have the responsibility of engaging the international lawyers to deal with those technical kinds of problems. At the moment there is a constituency in the world for doing what Canada proposes to do, which is not to say that there won't be a lot of skittishness in Europe.

In the past, whether it was just posturing or was legitimate—maybe it was a little bit of both—my experience in attending some of these meetings was that the Europeans genuinely felt that when Canada was setting the TACs at a lower level, what it was trying to do was to bargain more fish for itself. Therefore, while on the one hand the Canadians were quite legitimate in saying they were setting the TACs at a lower level, the Europeans would say that all this was a very clever way for the Canadians to get fish for themselves.

[Translation]

praticiens de l'art—c'est-à-dire des pêcheurs utilisant des engins fixes—nous ne comprenions toujours pas ce qui se passait.

Le climat y était peut-être pour quelque chose, mais il y avait aussi une tolérance de techniques de pêche qui n'étaient pas pratiquées au Canada. On rapportait des faussetés, et même si nous avions changé beaucoup de choses, nous devions encore déployer des efforts pour comprendre les difficultés inhérentes à la gestion d'une ressource avec de grands chalutiers-usines, ou même du poisson frais et des petits chalutiers de pêche fraîche.

On s'interroge aussi sur l'efficacité de l'OPANO. Je pense que l'un des problèmes que nous avons aujourd'hui réside dans le fait que l'OPANO est là où le Canada était au début des années quatre-vingt, en essayant de gérer la ressource et en envisageant d'avoir des observateurs, des règles et des règlements. Ceux qui connaissent le secteur de la pêche et qui ont travaillé savent que même dans nos propres pêches, quand nous pensions mettre en oeuvre des mesures positives, celles-ci étaient inefficaces. Je vois là un habitant du Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse, et les gens de cette région seraient les premiers à attester ce que je disais quant à l'ingéniosité dans la pêche.

Tel est donc le contexte quand nous parlons de ce que les pays du monde peuvent faire à l'extérieur, et je pense que M. Chapman a raison d'affirmer, à l'instar de M. May, qu'à l'avenir, nous aurons besoin d'un mécanisme beaucoup plus efficace que l'OPANO.

Pour ce qui est de savoir si cette loi est légitime et si elle sera acceptée de par le monde—il fut un temps où elle eut été plus critiquée qu'aujourd'hui. Pourquoi? Parce que les temps ont changé de même que la situation politique.

Si, en regardant la télévision, un citoyen ordinaire découvrirait qu'en Bosnie il y a des Canadiens qui risquent leur vie au seuil de l'Europe et qu'en même temps 30 000 personnes—un chiffre record, quoique sans importance dans le milieu diplomatique—sont en chômage à cause de cet énorme désastre, bon nombre d'entre eux seraient définitivement déçus. Cet état de choses n'a pas été entièrement causé par la surpêche étrangère, mais nous faisons face à cette grande calamité, et nous devons trouver un moyen d'y remédier. C'est un euphémisme de dire qu'il est incongru d'avoir une série de moratoires sur les stocks de poisson canadien tout en ayant des pratiques de pêche différentes pour les stocks qui chevauchent la zone de 200 milles.

Telle est la question politique, et il appartient aux politiciens d'engager des avocats internationaux pour régler ce genre de problèmes techniques. Actuellement, il y a dans le monde des gens favorables à ce que le Canada se propose de faire, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura pas beaucoup d'espégleries en Europe.

Autrefois, quand j'assistais à certaines de ces réunions, les Européens estimaient sincèrement, et je ne sais pas s'ils le font encore, qu'ils étaient dans la galerie ou de façon légitime—il y avait peut-être un peu des deux—que lorsque le Canada a baissé le TPA, c'était dans le but d'obtenir plus de poisson pour lui-même. Par conséquent, même si les Canadiens avaient raison de dire qu'ils réduisaient le TPA, les Européens affirmaient que c'était un bon stratagème qui permettait au Canada de s'arroger du poisson.

[Texte]

[Traduction]

• 0945

I attended meetings that explained to me how the cultures varied as to how fisheries are regarded. Certainly I know that here in the province of Newfoundland—and I say this with respect to your colleague from South West Nova—historically at least, by way of example, there was far more acceptance of regulation in the fishery in this province than in the province of Nova Scotia. I'm going back over 100 years, to when regulations were drawn up.

In the same sense, when we talked to the Europeans I had the same sense that they didn't understand Canada's view about regulations. So there was a lot of suspicion about it and the view that some of the regulation was really a ploy to get more fish for ourselves.

I think the facts speak for themselves today. Canada has an obligation to itself and to the resource to see to it, by whatever mechanism, that the straddling stocks—and you might make a case for the Flemish Cap as well, although Canada has very little direct interest in it—should be managed properly. The figures Mr. Chapman quoted are quite frightening but are really illustrative of fishing practices.

So I think this legislation is timely in today's world. It is, in the first instance, targeted against vessels of flags of convenience, and I think that's quite appropriate because I don't think that to take on all of the world at the same time would be a good idea.

Secondly, NAFO has at least made some progress. There are those who would say that NAFO is complying with approved rules and regulations at some level. The first step, then, is with the flags of convenience.

But as Mr. Chapman said, there are very few people I know who are familiar with what goes on in the fishery and who are satisfied even with the present stance of NAFO. We are not satisfied with its structure or with its ability to ultimately deal with the problem.

I suppose one of the difficulties this legislation may run into when applied is the fear, for whatever reasons, of the United States or other major nations, that this is more than it appears to be.

I think that can be adequately dealt with and that it is a device of conservation really, ensuring that this great resource is managed for the good of all humankind. In that sense the Government of Canada should be congratulated. Of course, it should not rest on its oars, but should move forward and do these things in an effective way.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much, Mr. Cashin.

Our next witness is Moira McConnell, who is the executive director of the Nova Scotia Law Reform Commission.

Professor Moira McConnell (Faculty of Law, Dalhousie University): Thank you. I have the privilege of going last. I'll perhaps begin by commenting that the Nova Scotia Law Reform Commission does not, in its work, extend its reforms to fishing policy, which is federal, at least in this context, nor does it extend them to Russia.

J'ai assisté à des réunions où l'on m'a expliqué à quel point les cultures étaient différentes quant à leur perception des pêches. Je sais par exemple qu'ici, à Terre-Neuve—sauf le respect que je dois à votre collègue du Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse—du moins autrefois, la réglementation des pêches était beaucoup mieux acceptée qu'en Nouvelle-Écosse. Je remonte à plus de 100 ans, à l'époque où les règlements furent élaborés.

De même, quand nous avons parlé aux Européens, j'ai eu la même impression qu'ils ne comprenaient pas la position du Canada en ce qui concerne la réglementation. Il y a donc beaucoup de suspicion en la matière, et d'aucuns ont estimé que la réglementation était en fait un stratagème canadien pour obtenir plus de poisson.

Je pense que les faits sont éloquentes aujourd'hui. Le Canada a une obligation envers lui-même et envers la ressource: s'assurer, par le biais d'un mécanisme quelconque, que les stocks qui chevauchent la zone de 200 milles—et l'on pourrait en dire autant du Bonnet Flamand, même si les intérêts du Canada y sont négligeables—soient bien gérés. Les chiffres que M. Chapman a cités sont assez effrayants, mais ils illustrent vraiment les pratiques de pêche.

Par conséquent, je pense que cette loi vient à point nommé dans la conjoncture actuelle. Elle vise d'abord les navires battant pavillon de complaisance, ce qui est tout à fait normal, à mon avis, car il serait déplacé de s'attaquer en même temps au monde entier.

Deuxièmement, l'OPANO a au moins fait quelques progrès. D'aucuns diraient que l'organisation respecte dans une certaine mesure les règles et règlements approuvés. Dans un premier temps, il s'agit donc de s'attaquer aux pavillons de complaisance.

Toutefois, comme l'a dit M. Chapman, très peu de gens savent ce qui se passe dans les pêches et approuvent la position actuelle de l'OPANO. Nous contestons sa structure et sa capacité de régler le problème en fin de compte.

Je présume que la mise en oeuvre de cette loi se heurtera notamment au fait que les États-Unis ou d'autres pays industrialisés craindront que sa portée soit plus grande qu'elle ne paraît.

Je pense qu'on peut remédier à la situation et que cette loi est en fait un outil de conservation qui nous permet de veiller à ce que cette importante ressource soit gérée pour le bien de l'humanité tout entière. À cet égard, le gouvernement du Canada mérite des félicitations. Bien entendu, il ne doit pas s'endormir sur ses lauriers; il doit aller de l'avant et prendre des mesures efficaces.

Le président suppléant (M. English): Merci beaucoup, monsieur Cashin.

Le témoin suivant est M^{me} Moira McConnell, directrice administrative de la Commission de réforme du droit de la Nouvelle-Écosse.

Mme Moira McConnell (professeur, Faculté de droit, Université Dalhousie): Merci. J'ai le privilège de témoigner en dernier lieu. Tout d'abord, signalons que le travail de la Commission de réforme du droit de la Nouvelle-Écosse ne porte pas sur la politique de pêche, qui est du ressort fédéral, du moins dans ce contexte, et ne concerne pas plus la Russie.

[Text]

I'm actually appearing here as a member of the faculty at Dalhousie Law School. I'm on leave for two years. I do administer and do a lot of work for the Law Reform Commission of Nova Scotia. But in my other existence I also teach corporate law, international law, and environmental law. So that's really the background to why I am here.

It's interesting to listen to my co-panellists give their different points of view. I suppose it's always heartening for a lawyer to begin giving a presentation having heard the first person comment on the need for law and espouse such great faith in law as my colleague Dr. May has. At the same time I have to agree also with Mr. Cashin that it is a political problem as well. Therefore I sort of feel like I'm starting out my discussion as the pedantic person about to tell you all the problems with the various points that have been raised.

• 0950

There are many very important issues that have been raised by each of the panellists here. Where to start?

I've seen some of the terms of reference or questions this group has to come to some sort of resolution about. I think the first point, at least from my perspective as a lawyer, is to say it is a complex problem. There's no doubt about it. We cannot separate the issues of law and foreign policy. This of course, as your name denotes, is a matter of foreign policy. However, foreign policy is acted upon in the context of international law.

What is the international law involved in this case? I'll start out perhaps by begging to differ slightly from Dr. May about long-distance fishing. This is not an historical anachronism. There is in place international law—we'll call it customary international law; largely it's codified now—that would say there's something called freedom of fishing on the high seas. In areas outside the territorial jurisdiction of any particular country there is something that is understood as freedom of fishing on the high seas. That's essentially the problem.

I want to step back for a moment. If I'm repeating points that perhaps you're familiar with, I hope you will suffer with a person who teaches international law as an academic and who has seen many students puzzle about the ridiculousness of international law. It's a bit like democracy. How does it work? How do you enforce it?

Probably the primary thing in international law and international relationships is starting with the understanding that it is consensual. All states are considered equal. We're part of the United Nations Charter. One of the primary obligations there is the pacific—that is, peaceful—resolution of disputes. All states are considered equal.

I think increasingly the second area is the one where we see the most tension in international law in the contexts of environmental concerns and free trade. The world, as my colleagues have noted, is not divided up into nice territorial pieces that belong to each state. Increasingly the scientific understanding we have is that of course the globe continues to operate irrespective of the political or legal overlay we impose on it.

[Translation]

En fait, je comparais ici comme membre du corps professoral la faculté de droit de l'Université Dalhousie. Je suis en congé pour deux ans. J'administre la Commission de réforme du droit de Nouvelle-Écosse et, dans ce cadre, je fais beaucoup de travaux. Cependant, dans mon autre vie, j'enseigne le droit des entreprises, le droit international et le droit environnemental. Voilà donc le contexte dans lequel je comparais ici.

Il est intéressant d'entendre les autres témoins présenter leurs différents points de vue. Je suppose qu'il est toujours encourageant pour un avocat d'entamer son exposé après avoir entendu quelqu'un souligner la nécessité du droit et faire preuve d'une conviction aussi profonde que celle de mon collègue M. May. En même temps, je dois convenir également avec M. Cashin que le problème est aussi d'ordre politique. Par conséquent, j'ai un peu l'impression d'entamer mon exposé comme une personne pédante qui s'apprête à vous présenter tous les problèmes avec les différents arguments qui ont été avancés.

De nombreuses questions très importantes ont été soulevées par chacun des conférenciers ici présents. Par où commencer?

J'ai vu le mandat de ce comité ou les questions auxquelles il doit trouver une solution quelconque. Je pense que le premier point, c'est moins de mon point de vue d'avocat, c'est d'affirmer qu'il s'agit d'un problème complexe. Cela est évident. Nous ne pouvons pas dissocier les questions de droit et de politique étrangère. Évidemment, comme votre nom l'indique, il s'agit d'une question de politique étrangère. Cependant, celle-ci est formulée dans le contexte du droit international.

Que dit le droit international dans le cas qui nous intéresse? Je commencerai peut-être par contester un peu ce qu'a dit Dr. May au sujet de la pêche dans un secteur éloigné. Il ne s'agit pas d'un anachronisme historique. Il existe un droit international—que nous appellerons droit coutumier international et qui est largement codifié actuellement—qui reconnaît la liberté de pêcher en haute mer. Dans les secteurs situés à l'extérieur de la frontière maritime d'un pays donné, l'on reconnaît la liberté de pêcher en haute mer. Au fond, tel est le problème.

Permettez-moi de revenir sur certaines notions pendant un moment. Si je répète des choses que vous connaissez déjà, j'espère que vous me pardonneriez, car j'enseigne le droit international, et je suis vu de nombreux étudiants s'interroger sur le caractère ridicule de cette matière. C'est un peu comme la démocratie. Comment fonctionne-t-elle? Comment l'applique-t-on?

Le premier principe du droit international, c'est qu'il doit être consensuel. Tous les États sont considérés comme étant égaux. Nous sommes signataires de la Charte des Nations unies. À ce titre, l'une de nos obligations primordiales est le règlement pacifique des différends. Tous les États sont considérés comme étant égaux.

Deuxièmement, les domaines dans lesquels le droit international pose de plus en plus de problèmes sont l'environnement et le libre-échange. Comme mes collègues l'ont noté, le monde n'est pas divisé en bons territoires appartenant à chaque État. De plus en plus, la science nous montre que le monde continue de fonctionner sans égard aux structures politiques ou juridiques que nous lui imposons.

[Texte]

Therefore, fish stocks quite simply, whether they be salmon, cod, tuna or whatever, do not recognize nice, tidy political boundaries. Those political boundaries have, however, existed for several centuries, at least in the Canadian context.

As my colleagues have pointed out, it's been recognized increasingly that the coastal states, of which Canada is one, have had what's called increasing jurisdiction; that is, we've exerted control over areas of sea, moving from what used to be the cannon shot rule—in other words, how far you could defend your territory, which was roughly 3 miles. Eventually in the 1960s it moved into the 12-mile range, and by 1982 we now understand, at least in the fisheries context, a state has what's called exclusive jurisdiction over 200 nautical miles from the land.

Some of you may raise the question, why 200 miles? Where did 200 miles come from? What's the magic of 200 miles? Again, that's linked to the idea of the breadth of the continental shelf. These seem like fragmented points, but this is the underlying world, I guess, of international law.

• 0955

Most continental shelves do not extend beyond 200 nautical miles. At the time that we had claims for 200 nautical miles, that distance was also reflecting what was seen as the breadth of most continental shelves; that is, the extension of the land mass of the particular country. Therefore, 200 miles was the amount of ocean or water claimed for state control.

Balanced against that claim were the traditional freedoms of navigation, freedom of fishing, and incursions into that type of freedom. So there was definitely a balancing going on.

How did we get to 200 miles? You may already have covered this in some background information, but for those who might not be aware, this is not the first cod war, as it's sometimes referred to. There was a precursor between Iceland and Great Britain, and Germany was also involved.

From the early 1960s on, there was a very large and lengthy cod war that went on until the mid-to late-1970s, when it was decided in the International Court of Justice. Even at that time Iceland continued to take unilateral action to protect what it viewed as its fishing rights.

Therefore, the action we're involved in at the moment is really one of a series of actions in which states have sought to exercise, in the context of an international relationship, some idea that there is a claim, based perhaps on economic dependency, preferential rights, or ability to control—a functional argument—and have some sort of control over areas of sea, land, or air, as is the case in some other parts of the environment where traditionally no state has had jurisdiction.

So what is the effect of doing that? Coming into this as a lawyer, I tend to feel that our role is that of a bit of a soothsayer. What are the odds? Do we have a particular perspective?

[Traduction]

Par conséquent, les stocks de poisson, qu'il s'agisse du saumon, de la morue, du thon ou autres, ne reconnaissent tout simplement pas les belles frontières politiques. Pourtant, ces dernières existent depuis plusieurs siècles, du moins dans le cas du Canada.

Comme mes collègues l'ont souligné, on reconnaît de plus en plus que les États côtiers, dont le Canada, ont eu ce qu'on appelle une compétence croissante; cela signifie que nous avons exercé un contrôle sur des secteurs de la mer, renonçant à ce qu'on appelait la règle du coup de canon—autrement dit, l'espace nécessaire pour défendre le territoire, soit trois milles environ. En fin de compte, au cours des années 60, on est passé à 12 milles, et, en 1982, nous estimions, du moins dans le contexte des pêches, qu'un État dispose de ce qu'on appelle une compétence exclusive sur 200 milles nautiques au large des côtes.

Certains d'entre vous pourraient se demander pourquoi on a choisi 200 milles. D'où vient ce chiffre magique et que signifie-t-il? Une fois de plus, il découle du concept de la largeur du plateau continental. Ces éléments semblent disparates, mais je présume que tel est le monde sous-jacent du droit international.

La plupart des plateaux continentaux ne s'étendent pas au-delà des 200 milles nautiques. À l'époque où nous réclamions cette distance, elle reflétait aussi ce que l'on considérait comme étant la largeur de la plupart des plateaux continentaux, autrement dit, l'extension de la superficie d'un pays donné. Par conséquent, les 200 milles représentaient la superficie océanique ou l'étendue d'eau qu'un pays pouvait contrôler.

En revanche, il y avait les traditionnelles libertés de naviguer et de pêcher, ainsi que les limites à ce genre de liberté. Par conséquent, il fallait assurément établir un équilibre.

Comment en sommes-nous arrivés à 200 milles? Vous avez probablement déjà abordé cette question dans les recherches préliminaires, mais pour ceux qui ne le savent pas, il ne s'agit pas de la première guerre de la morue, comme on le dit parfois. Il y a eu un précédent entre l'Islande et la Grande-Bretagne, et l'Allemagne était également impliquée.

Au début des années soixante, une très grande et longue guerre de la morue s'est déclarée et s'est poursuivie jusqu'au milieu et à la fin des années soixante-dix, quand la Cour internationale de justice a tranché. Même à ce moment-là, l'Islande a continué à prendre des mesures unilatérales pour protéger ce qu'elle considérait comme étant ses droits de pêche.

Par conséquent, la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant s'inscrit en réalité dans le cadre d'une série de mesures que les États ont des prises pour exercer, dans le contexte d'une relation internationale, leur revendication, fondée peut-être sur la dépendance économique, les droits préférentiels ou la capacité de contrôler—un argument fonctionnel—et de disposer d'un certain contrôle sur des secteurs de la mer, de la terre ou de l'air, comme on le voit dans certains autres secteurs de l'environnement où, traditionnellement, aucun État n'a eu de compétence.

Quelles sont donc les conséquences de telles mesures? En tant qu'avocate, je suis portée à estimer que notre rôle est un peu celui d'un devin. Quels sont les enjeux? Avons-nous une perspective particulière?

[Text]

I've taken a look at the legislation Canada has proposed. In fact, towards the end of the 1980s, I and several colleagues at the Oceans Institute of Canada had prepared a brief on this matter for a prior government as to what the risks of Canada taking unilateral action would be and what the policy options would be.

Again, as a lawyer, I see law really as having that kind of role in this discussion. It is a political discussion, but what can law do? We can talk about what the risks are. What are some of the risks?

Dr. May mentioned to you that in his view we should be going towards a new Law of the Sea; in other words, perhaps through the UN we should be, as happened in the 1982 Law of the Sea convention, when we saw an agreement internationally for an extension to 200 miles. . . Perhaps there is sufficient consensus to go forward. There certainly have been international negotiations to that effect.

I will leave aside whether Canada should sign, because I'm sure you will be discussing the question a little later. Well, we've signed the Law of the Sea convention, although we haven't ratified it yet. Why is that? A number of the nations we're concerned about in this particular context have also not ratified the Law of the Sea convention, which is a treaty. So is there any benefit to doing so, in terms of dispute resolution?

As I was beginning to say, Mr. Cashin has commented that there is a political constituency and support perhaps for forceful action by Canada on this issue. My comment on that view is yes and no. Again, I would not separate this issue as only one of east-coast Canada. It has to be looked at in the overall context of fishing and jurisdictional issues as a whole.

Just to give you an example, the United States is one of our main importers of much of our fish aside—well, it also imports a lot of cod. What would the response of the United States be in this case? Would the United States support Canada in this matter? It's an open question and I avoid making a declaration on that. But I would note the United States was very involved and has a number of fleets that conduct tuna fishing in other waters than the Atlantic, obviously.

• 1000

At one point the United States was very, very angry with the attempts of some nations to regulate tuna fishing—tuna being a highly migratory species—in the EEZ. They in fact took trade action against those states that enforced that kind of regulation, because in their view it was not legitimate to regulate within those states of the EEZ when it was a highly migratory species such as tuna.

I'm not suggesting the United States would necessarily take action against Canada, but my comment is really to say each state in taking actions, as I think Mr. Chapman pointed out, has a varying and complex set of issues. The United States may well be sympathetic and other countries may be sympathetic to the particular Canadian situation. However, each state will also have its own concerns for its own economic interests, which may cause it to be concerned about this type of extension of jurisdiction.

[Translation]

J'ai examiné la loi proposée par le Canada. En fait, vers la fin des années quatre-vingt, plusieurs collègues de l'Institut océanique du Canada et moi-même avions préparé, à l'intention d'un gouvernement antérieur, un mémoire dans lequel nous avions évalué les risques qui pourraient découler de la prise de mesures unilatérales par le Canada et présenté les options politiques.

Une fois de plus, en tant qu'avocate, je crois que le droit peut vraiment jouer ce genre de rôle dans ce débat. Il s'agit d'un débat politique, mais quel peut être le rôle du droit? Nous pouvons parler des risques. Quels sont-ils?

M. May vous a dit qu'à son avis nous devrions envisager un nouveau droit de la mer; autrement dit, et peut-être par le biais des Nations Unies, nous devrions être, comme cela a été le cas en 1982 avec la Convention sur le droit de la mer, quand les pays du monde se sont entendus pour porter la frontière maritime à 200 milles. . . Il existe peut-être assez de consensus pour aller de l'avant. Il y a certainement eu des négociations internationales à cet effet.

Je ne vais pas aborder la question de savoir si le Canada devra signer, car je suis sûre que vous allez en discuter un peu plus tard. E bien, nous avons signé la Convention sur le droit de la mer, même si nous ne l'avons pas encore ratifiée. Pourquoi? Un certain nombre de pays qui nous préoccupent dans ce contexte précis n'ont pas ratifié non plus la Convention sur le droit de la mer, qui est un traité. a-t-il donc un avantage à le signer, surtout en ce qui concerne le règlement des différends?

Comme je l'ai dit au début, M. Cashin a affirmé qu'il y a des gens qui partagent notre point de vue et qui appuient peut-être l'idée d'une action énergique du Canada dans ce domaine. Ma position est plus nuancée. Une fois de plus, j'estime que cette question n'intéresse pas uniquement la côte atlantique du Canada. Elle doit être examinée dans le contexte global de la pêche et de la compétence territoriale.

À titre d'exemple, les États-Unis importent une grande partie de notre poisson, sauf. . . eh bien, ils importent aussi beaucoup de morue. Quelle serait la réaction des États-Unis dans ce cas? Appuieraient-ils le Canada? Il est difficile de répondre à cette question, et je m'en abstiens. Cependant, je note que les États-Unis étaient très impliqués et disposent d'un certain nombre de flottes qui pêchent le thon ailleurs que dans l'Atlantique bien entendu.

À un moment donné, les États-Unis étaient extrêmement fâchés à cause de la tentative de certains pays de réglementer la pêche au thon—ce poisson étant une espèce éminemment migratoire—dans la ZEE. En fait, ils ont pris des sanctions commerciales contre les pays qui avaient mis en oeuvre ce genre de règlements, qui, à l'époque, n'étaient pas légitimes dans la ZEE en ce qui concerne les espèces très migratoires comme le thon.

Je ne veux pas dire que les États-Unis prendraient nécessairement des sanctions contre le Canada; en réalité, comme l'a dit M. Chapman, je crois, chaque État qui prend des sanctions se fonde sur des questions variées et complexes. Les États-Unis et d'autres pays pourraient bien comprendre la situation particulière du Canada. Cependant, chaque État a ses préoccupations et ses intérêts économiques, qui pourraient l'inciter à s'inquiéter de ce genre d'extension du champ de compétence.

Texte]**[Traduction]**

If it agrees to Canada doing this or supports Canada doing this at his point, is it somehow binding itself to recognize other contexts where it may not be in that state's interest?

Si un État accepte que le Canada le fasse et l'appuie dans cette démarche, s'oblige-t-il en quelque sorte à reconnaître d'autres contextes où cela pourrait ne pas être dans l'intérêt de cet État?

I would also note in terms of cooperation that I noticed in the weekend paper that Canada and the United States have just had a breakdown. There's been an inability to reach agreement on conservation measures in bilateral negotiations to deal with Pacific salmon and the regulatory situation on the other coast. That's between Canada and the United States on, again, a migratory kind of species. Again, we have difficulties in another fisheries context. So all of these things come into play.

En ce qui concerne la coopération, je signale également que dans le journal du week-end, j'ai lu que les négociations entre le Canada et les États-Unis viennent d'échouer. Les deux pays n'ont pas pu s'entendre sur les mesures de conservation au cours des négociations bilatérales portant sur le saumon du Pacifique et la situation réglementaire sur l'autre côte. Une fois de plus, il s'agit de négociations entre le Canada et les États-Unis sur une autre espèce migratoire. Nous éprouvons des difficultés dans un autre contexte de pêche. Par conséquent, tous ces facteurs entrent en ligne de compte.

My very last comment is on the economic union. It's interesting that Mr. Chapman focused on the mid-1980s, and that really is when Spain and Portugal became members of the economic union. I think many of the other countries in Europe, if not openly, would be sympathetic and understanding of the Canadian situation, because what happened particularly in England and Ireland was that all of those countries wanted to claim a 200-nautical-mile zone to look after their own fish. There was pressure within the European Community to accommodate Spanish and Portuguese fishing industries in those waters.

Je terminerai en parlant de l'union économique. Il est intéressant que M. Chapman se soit concentré sur le milieu des années quatre-vingt, époque où l'Espagne et le Portugal sont devenus membres de l'union économique. Je pense que bon nombre des autres pays européens, sinon ouvertement, partageraient et comprendraient la situation du Canada, car précisément dans le cas de l'Angleterre et de l'Irlande, tous ces pays voulaient réclamer une zone de 200 milles nautiques pour s'occuper de leur propre poisson. Des pressions ont été exercées au sein de la Communauté européenne pour accueillir les pêcheurs espagnols et portugais dans ces eaux.

What happened in some cases was that in fact Portuguese and Spanish vessels reflagged. That is, they flagged in English and Irish registries to take advantage of the national quotas, and both Ireland and England had to pass legislation to deal with not quite the same as a flag of convenience but essentially the same sort of problem.

Dans certains cas, les navires portugais et espagnols ont changé de pavillon. En effet, ils se sont inscrits dans les registres anglais et irlandais pour profiter des contingents nationaux; et l'Irlande et l'Angleterre ont dû adopter des lois pour régler un problème semblable à celui des pavillons de complaisance.

So I think there is some sympathy and understanding. I think the point was made really by Mr. Chapman that there's a need to deal with an internal problem in the European Union in trying to support colleagues and at the same time also meet pressures within the union.

Je pense donc que nous bénéficierons d'une certaine compréhension. M. Chapman a effectivement dit qu'il est nécessaire de régler un problème interne au sein de l'Union européenne en essayant d'appuyer les autres membres et de réagir aux pressions qui sont exercées.

Finally, I guess we should just recall in terms of Canadian interprovincial pressures, of course, that any actions taken in one part of Canada do have repercussions for another. I suppose while I don't especially put forward Nova Scotia's position, I would note Nova Scotia does in fact have very large export industries that might well be affected if there were trade sanctions.

Enfin, pour ce qui est des pressions interprovinciales au Canada, nous devons nous rappeler que toute mesure prise dans une région du Canada a des répercussions dans les autres. Même si je ne veux pas particulièrement mettre de l'avant la position de la Nouvelle-Écosse, je signale que cette province a de très grandes industries d'exportation qui pourraient bien être touchées en cas de sanctions commerciales.

I think these are all matters for consideration. I'll stop at this point and perhaps leave it open now to questions.

Je pense que tous ces facteurs méritent d'être étudiés. Je m'arrête ici, pour qu'on puisse passer peut-être à la période de questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Madam McConnell.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, madame McConnell.

Now, if the panel members will agree, we will have a period of questions and exchanges. Feel free to step in at any time. Just indicate you would like to have the floor and we will give it to you.

Maintenant, si le groupe est d'accord, nous passons à la période des questions et des échanges. Vous pouvez intervenir quand vous voulez. Signalez simplement votre désir de prendre la parole, et je vous la donnerai.

We will start with Monsieur Paré.

Nous commencerons par M. Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président. Ma première question va s'adresser à M. May et j'en aurai une deuxième pour M. Cashin.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Thank you, Mr. Chairman. I will address my first question to Mr. May and I'll have a second one for Mr. Cashin.

[Text]

[Translation]

• 1005

Monsieur May, lorsque vous avez abordé la partie des solutions à apporter au problème, vous avez commencé par émettre un doute sur les capacités de l'OPANO à régler le problème, considérant que chaque pays prend d'abord en compte ses propres intérêts.

Deuxièmement, et c'est là que se situe ma question, vous avez dit que l'idéal serait d'avoir un seul gestionnaire pour régler le problème. Je me demande comment cela peut se faire et comment pourrait s'organiser ce mécanisme?

Je demanderais ensuite à M. Cashin de m'expliquer, comme il l'a dit à la fin de son intervention, comment la nouvelle loi canadienne peut aller plus loin que son but.

Ce seront mes deux premières questions.

Dr. May: To respond to the first question, Mr. Chairman, I doubted that NAFO could ever be effective because of its multilateral nature, and I said that these things work best when there is a single manager.

In the international context, the area outside 200 miles I would describe as the coastal state. The country that is closest to the resource, that already manages most of the resource, is the appropriate managerial entity, not the international body. The coastal state can do that under rules of international law, which oblige it to manage on behalf of the broader community and make surplus resources available. This is all part of the current scene.

The applicable law, in my view, has to be made by the United Nations. It's only at the United Nations that every country is equal, as Professor McConnell has stated, thereby giving the international Law of the Sea the legitimacy that results in people obeying it.

The problem with an entity like NAFO is that it's the lowest common denominator. If you want to do things that haven't already been codified in international law, there's great resistance to doing that. That's why I always fall back to the UN—to get the basics sorted out there, with the application by regional bodies or by coastal states.

In terms of effectiveness—being able to deal with issues as they arise—timeliness and effective surveillance and enforcement of regulations, it simply doesn't work when you have a whole group of people with individual rights, which they tend to exercise far more quickly than they accept their individual responsibilities.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you telling us that the UN would codify and the international courts would apply the law?

Dr. May: Let me use the existing Law of the Sea and 200-mile limits as an example. They were negotiated over a long period. I think there was a 14-year period, from 1968 to 1982, when negotiations were going on actively in New York and Geneva, with the number of countries involved growing all the time. The convention was finally signed in Jamaica in 1982, I think. Five years before that convention was signed, Canada had extended its jurisdiction to 200 miles.

Mr. May, when you talked about possible solutions to the problem, you started by questioning the ability of NAFO to solve the problem, considering that each country gives priority to its own interests.

Secondly, and that is where my question comes in, you said that it would be ideal to leave a single manager to solve the issue. How can that be done and how could that mechanism be organized?

Mr. Cashin, could you explain to me, as you said at the end of your presentation, how the new Canadian legislation could go further than its objective?

Those are my first two questions.

M. May: Pour répondre à la première question, monsieur le président, je doute que l'OPANO puisse jamais être efficace, parce qu'elle est une instance multilatérale, et j'ai dit que ce genre de structure fonctionne le mieux quand il y a un seul gestionnaire.

Dans le contexte international, je considère la zone à l'extérieur des 200 milles comme relevant de l'État côtier. Le pays qui est le plus proche de la ressource et qui en gère déjà l'essentiel est le mieux placé pour la gérer, pas l'organisation internationale. L'État côtier peut le faire en vertu du droit international, qui l'oblige à gérer au nom de la communauté internationale et à mettre l'excédent des ressources à la disposition des autres. Tout cela fait partie de la situation actuelle.

Le droit applicable doit être énoncé par les Nations Unies. Ce n'est qu'aux Nations Unies que tous les pays sont égaux, comme l'a dit le professeur McConnell, ce qui donne à la Convention internationale sur le droit de la mer la légitimité découlant du fait que l'on s'y conforme.

Avec un organisme comme l'OPANO, le problème réside dans le fait qu'il s'agit du plus petit dénominateur commun. Si l'on veut faire des choses qui n'ont pas encore été codifiées dans le droit international, cela suscite beaucoup de résistance. C'est pour ce que je préconise toujours le recours à l'ONU—pour tirer les choses au clair et faire appliquer les décisions par des organismes régionaux ou par les États côtiers.

Pour ce qui est de l'efficacité—être en mesure de régler les problèmes à mesure qu'ils surviennent—du respect des échéances de la surveillance effective et de l'application des règlements, les choses ne fonctionnent pas du tout quand on a tout un groupe de gens ayant des droits qu'ils ont tendance à exercer beaucoup plus rapidement qu'ils n'acceptent leurs responsabilités.

Le coprésident (M. Gauthier): Voulez-vous dire que l'ONU adopterait une loi que les tribunaux internationaux feraient appliquer?

M. May: Prenons l'exemple de la convention actuelle sur le droit de la mer et de la limite de 200 milles. Ces dispositions ont été négociées pendant longtemps. Je crois que les négociations ont duré 14 ans, de 1968 à 1982; elles se sont déroulées activement à New York et à Genève, et le nombre de participants n'a pas cessé de croître. Finalement, la convention a été signée en Jamaïque en 1982, je crois. Cinq ans avant la signature, Canada avait porté sa frontière maritime à 200 milles.

[Texte]

[Traduction]

The unilateral action was accepted because the direction of the Law of the Sea was evident. But to address your question more directly, I think the UN gives the law sufficient legitimacy that it can be applied by individual coastal states, not necessarily by an international court. Mr. Chapman's point that effective dispute resolution must be part of the scene is an important one, and international tribunals come into play there.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): When Iceland had its problems with the British and Danes—that was settled by the international courts, wasn't it?

• 1010

Dr. May: Ultimately, but Iceland was in a very unusual situation. It was a very small country with a population of 200,000. Sheep farming and fishing were basically—and are basically—the industries. So Iceland took on the United Kingdom. When it did so it had nothing to lose, as it were. The United Kingdom couldn't allow itself to be put in the position in its post-imperial era of being seen to dump on a little country like Iceland. So this one was dealt with in the arena of international politics rather than international law.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam McConnell, did you want to make a comment?

Prof. McConnell: I'd like perhaps to complete a little bit the international law story of Icelanders. The case eventually did end up in the World Court in 1974. At that time the court commented that there was indeed a concept of a fisheries zone, which at that point they would extend even up to 12 miles. The court formally recognized that there was a preferential right for coastal states, but that's a preferential right. That's not a right to exclusive control.

What was rather interesting, though, was that it was almost jumbo diplomacy. Iceland didn't in fact show up in court and basically the World Court did say Iceland's unilateral action in defending its territory, which at that point it had claimed was up to 50 miles, was illegal in that it was unilateral. Iceland continued on out to 200 miles and basically just ignored it all. In fact, Britain did protect its fishing fleet using the navy, but eventually, as Dr. May commented, it ended up being settled through exchange of notes and diplomacy.

Eventually it got worked out, and there were some trade-offs of rights. But it did get to that point after the World Court had made some recommendations on the matter. It was a very interesting case. It sort of went from 12 miles to 50 to 200, and Iceland's claim—and the preferential rights of a coastal state that's economically dependent—were recognized.

The difference here is that you might find other states are viewing Canada's control at this moment as not preferential but in fact extinguishing the rights of other states, at least for a period of time.

Cette mesure unilatérale a été acceptée parce que l'orientation du droit de la mer était évidente. Mais pour répondre plus directement à votre question, je pense que l'ONU donne à cette convention assez de légitimité pour qu'elle puisse être appliquée par les États côtiers, et pas nécessairement par un tribunal international. L'assertion de M. Chapman selon laquelle le règlement effectif des différends doit faire partie du tableau est importante, et les tribunaux internationaux s'inscrivent dans ce cadre.

Le coprésident (M. Gauthier): Quand l'Islande a eu des problèmes avec la Grande-Bretagne et le Danemark... ils ont été réglés par les tribunaux internationaux, n'est-ce pas?

M. May: Oui, en définitive, mais l'Islande était dans une situation très particulière. C'est un très petit pays, avec une population de 200 000 habitants. L'élevage bovin et la pêche étaient et sont encore fondamentalement ses seules industries. L'Islande s'est donc mesurée au Royaume-Uni. Quand elle l'a fait, elle n'avait rien à perdre, pour ainsi dire. Le Royaume-Uni ne pouvait pas se permettre, dans son ère post-impériale, de donner l'impression qu'il s'en prenait à un tout petit pays comme l'Islande. La question a donc été tranchée dans l'arène de la politique internationale plutôt que dans celle du droit international.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame McConnell, voulez-vous dire quelque chose?

Mme McConnell: Je voudrais peut-être vous raconter de façon un peu plus complète l'histoire du droit international dans le cas de l'Islande. L'affaire a fini par aboutir à la Cour internationale de justice, en 1974. À ce moment-là, la cour a déclaré qu'il y avait effectivement un concept de zone de pêche; à l'époque, elle était disposée à l'étendre jusqu'à 12 milles au large. La cour a officiellement reconnu les droits préférentiels des États côtiers mais il s'agit de droits préférentiels, et non pas de droits exclusifs.

Cela dit, l'aspect le plus intéressant de l'histoire, c'est que c'était presque de la diplomatie armée. En fait, l'Islande ne s'est pas présentée devant la cour, qui a fondamentalement déclaré illégale l'action unilatérale que les Islandais avaient prise pour défendre leur territoire, en prétendant l'étendre jusqu'à 50 milles des côtes, précisément parce qu'elle était unilatérale. L'Islande a ensuite porté la limite de ses eaux territoriales à 200 milles, en ne tenant pas compte de ce que la cour avait déclaré, somme toute. En fait, le Royaume-Uni a envoyé des unités de la Royal Navy pour protéger sa flotte de pêche, mais, comme M. May l'a dit, l'affaire a fini par être réglée grâce à des échanges de notes et à l'intervention des diplomates.

Bref, l'affaire a fini par être réglée, et il y a eu certains échanges de droits. Il faut néanmoins retenir qu'elle n'est arrivée là qu'après que la Cour internationale de justice eut fait des recommandations. C'était une affaire très intéressante. La limite des eaux territoriales est en quelque sorte passée de 12 milles à 50 milles, puis à 200, et les prétentions de l'Islande—de même que les droits préférentiels d'un État côtier qui a besoin de la pêche pour sa survie économique—ont été reconnues.

La différence entre cette situation—là et la nôtre, c'est que certains autres États pourraient conclure que le Canada ne se prévaut pas de ses droits préférentiels en prenant ces mesures, mais plutôt qu'il abolit les droits d'autres pays, du moins pour un certain temps.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Cashin, did you want to answer the second question of Monsieur Paré?

Mr. Cashin: What I mean by that is that we are in an evolutionary process. When I say this new legislation goes farther, I mean Canada takes it upon itself to do something more than hitherto was the case.

I listened to what the professor from Nova Scotia said and I want to deal with that. There are people in this province who are now in such a state of despair that even the burning bush itself would not be recognized by some. So dark is their vision, such absence of hope do they have, and so cynical and negative are their views that there is no real recognition of the significance of the legislation we have.

In other words, now some people in this province are mired in despair—needless to say, they're not the working class; some of them are the elites—and therefore are critical of the government on this piece of legislation. I don't know what it is they would want to do except maybe have an Irish brouhaha or something like that so everybody would feel better after they'd smashed everything up and were arrested; they at least would have had a good row.

But the clever thing—and what Canada is doing here—is moving this thing along step by step. And who can now complain if we do go out there and apprehend these flags of convenience? When we do bring in the kind of evidence Mr. Chapman has shown here and the kind of evidence you may see if you go to the *Kristina Logos*, this will all surely help to mount the pressure against the vessels of the European Union to remove the necessity to do this. If that doesn't do the job, then we must have the evidence, if that is the case, to do what has to be done.

• 1015

Now, in those circumstances, what is the issue with the United States? How is it that the United States and Canada would get into a fuss about this? I don't think we should take that—with respect—as anything to inhibit us. If you did so, then for every action that government takes there's always some other consequence one might put forward and say would have a downside to it. So I think that's what I mean by moving this thing forward, in that we can now do this.

One would hope that with a demonstration and further work on the matter, this will have some impact on the European Union. If it doesn't, as a lot of people here believe, then it is also part of building the case for some variation in the mechanism that must deal with this, whether it is the way—and I'm less interested at the moment in defining what that way is than in seeing that as the objective of this whole exercise.

Surely it is not acceptable that we go back to where we were. The world is going to be dramatically changed, if indeed the fishery comes back. If the fishery does come back—and this is obviously my view—it will almost be the reverse of what it was in the past... whereas 18 years ago, in 1976, as incomprehensible as this now seems—but you should know about it—some people from Newfoundland went to Germany because it was known, because experts had said so, that we had

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Cashin, voulez-vous répondre à la deuxième question de M. Paré?

M. Cashin: Je veux dire que c'est un processus évolutif. Quand je dis que cette nouvelle loi va plus loin, je veux dire que le Canada a décidé d'en faire plus qu'il n'en avait fait jusqu'à présent.

J'ai écouté ce que la professeure de la Nouvelle-Écosse a déclaré et cela m'inspire une observation. Il y a dans notre province des gens si découragés que certains ne reconnaîtraient même pas le buisson ardent. Ils nourrissent des idées si noires et sont si désespérés, cyniques et si négatifs qu'ils sont incapables de reconnaître vraiment toute l'importance de cette loi.

En d'autres termes, certains des habitants de la province sont désespérés—je n'ai pas besoin de préciser qu'ils ne font pas partie de la classe ouvrière; certains font partie de l'élite—, qui les amène à critiquer ce que le gouvernement a réalisé en adoptant cette loi. Je ne sais pas ce qu'ils voudraient faire, sauf peut-être du grabuge ou une grosse bagarre à l'irlandaise, pour que tout le monde se sente mieux après avoir tout cassé et avoir été arrêté; au moins, il y aurait eu une belle bataille.

La façon intelligente de procéder—celle que le Canada choisit—consiste à progresser pas à pas. Qui pour maintenant se plaindre si nous allons arraisonner ces bateaux battant pavillon de complaisance? Quand nous produisons des preuves comme celles que M. Chapman a présentées ici comme celles que vous verriez si vous alliez visiter le *Kristina Logos*, nous contribuons certainement à intensifier les pressions pour que les navires des pays de l'Union européenne cessent de nous contraindre à agir de cette façon. Et si cela ne suffit pas, il nous faut des preuves pour faire le nécessaire.

Dans ces conditions, quel est donc notre différend avec les États-Unis? Comment se fait-il que les États-Unis et le Canada peuvent avoir un conflit là-dessus? Je ne crois pas que nous devrions considérer cela—en toute déférence—comme un obstacle. Si vous réagissez de cette façon, vous verrez: quelles qu'elles soient les mesures que le gouvernement prendra, on pourra toujours invoquer une conséquence ou une autre pour dire qu'elle aura des inconvénients. Quand je dis que nous avons progressé, je veux dire que nous pouvons maintenant prendre ce genre de mesures.

J'aimerais pouvoir espérer qu'avec une démonstration et un peu plus de travail, notre politique aurait un certain effet sur l'Union européenne. Si elle n'a aucun effet, comme beaucoup de gens diront, nous devons continuer à travailler pour obtenir une modification du mécanisme applicable en l'espèce, que ce soit de cette façon... pour le moment, je m'intéresse moins à établir la façon de procéder qu'à aboutir à ce mécanisme, qui est selon moi l'objectif de toute cette démarche.

Il serait sûrement inacceptable pour nous de revenir à un point où nous en étions. Le monde aura beaucoup changé si les pêches se rétablissent. Si elles se rétablissent—et je suis convaincu qu'elles se rétabliront—le monde sera presque exactement l'inverse de ce qu'il était dans le passé... Il y a 18 ans, en 1976, aussi incompréhensible que cela puisse nous sembler maintenant—mais vous devriez le savoir—les Territoires du Nord-Ouest sont allés en Allemagne parce que l'on savait alors

[Texte]

400,000 tons of cod but we did not have the technology to catch it and we wouldn't have the markets for it.

Now, within less than a decade of that time, the people with empirical knowledge—the real PhDs of the world, though not with a lot of formal education—knew this whole business was in trouble and that we didn't. . . In that same period an editorial in *The Globe and Mail* called the then premier of the province a Luddite or words to that effect.

One of the remarkable things about the time was that I would write a letter in defence of Peckford. That, in and of itself, was newsworthy. But they never published it.

We were Luddites in Newfoundland because we didn't want factory freezer trawlers. This was the vision of the world, captured in some old industrial model, that I think will dramatically change. . . It's not just the green impact and or the different view of the environment, which I think are both operative out there. But in a practical dollars-and-cents way, we don't need to have all the technology that we had in the fishery.

Therefore, these are other factors that have a broader constituency in the world today, including the United States, than some petulant action on trade practice. So this is where I see this piece of legislation being a step further along the road to resolving this problem.

Of course, there's a great deal of anxiety in this province that it will not be a step taken fast enough. The reason, in all fairness, is because of the desperation people feel here, having so many ordinary people on the street, saying to people that this is all wrong, that we don't know what we're doing, and that the fishery's in much greater trouble than it is today. And today we have a collapse of such biblical proportions that the significance of it has not yet sunk into people's minds.

When you really think that hundreds of miles of coastline, with village after village, where 7,000 or 8,000 people actually had year-round jobs. . . I'm not just talking about the 10-week people, who seem to be one of the subjects they talk about in Newfoundland. They were Newfoundlanders who worked from January 2 until the week of Christmas in the fishing industry and who will not have jobs again.

So the shock of that collapse has, of course, influenced this darker side of ourselves, which comes out now, even when there are positive actors such as this legislation that's coming forward.

[Traduction]

puisque certains spécialistes l'avaient dit, que nous avions 400 000 tonnes de morue, mais nous n'avions pas la technologie nécessaire pour la pêcher et nous n'aurions pas eu les marchés pour la vendre.

Moins de 10 ans plus tard, les gens qui avaient une connaissance empirique du sujet—les vrais spécialistes du monde, même s'ils n'ont pas de nombreuses années de scolarité—savaient que toute l'industrie de la pêche était en difficulté et que nous ne pouvions pas. . . A l'époque, le premier ministre de la province a été qualifié de luddite, en quelque sorte, dans un éditorial du *The Globe and Mail*.

Cela m'a amené à faire quelque chose d'exceptionnel: j'ai écrit une lettre pour défendre Brian Peckford. C'était toute une nouvelle en soi, mais on n'a jamais oublié ma lettre.

Les Terre-Neuviens étaient des luddites parce qu'ils ne voulaient pas de grands chalutiers-usines congélateurs. C'est cette vision du monde, inspirée par un vieux modèle industriel, qui va changer radicalement, à mon avis. . . Et ce changement ne sera pas imputable seulement aux écologistes ou à l'influence d'une nouvelle perception de l'environnement, même si les deux se font sentir, selon moi. Le fait est que, d'une façon tout à fait pratique, quand on compte l'argent, on n'a pas besoin de toute la technologie que nous avions dans l'industrie de la pêche.

Par conséquent, dans le monde d'aujourd'hui, y compris aux États-Unis, d'autres principes bénéficient de l'appui d'une plus vaste clientèle que celle qui soutient les mesures capricieuses à l'égard des pratiques commerciales. C'est pour cette raison que j'estime que cette loi est un pas en avant de plus vers la solution de ce problème.

Bien entendu, on s'inquiète beaucoup dans notre province, car on craint que cette mesure n'ait pas été prise assez vite. En toute justice, je dois dire que cette situation est due au désespoir de nos gens, au fait qu'il y a tant de monde ordinaire dans la rue et qu'on dise aux gens que ça va mal, que nous ne savons pas ce que nous faisons et que la pêche est en bien plus grande difficulté qu'elle ne l'est vraiment aujourd'hui. Et pourtant, aujourd'hui, nous sommes aux prises avec un effondrement d'une telle ampleur que les gens ne l'ont pas encore parfaitement compris.

Quand on pense vraiment que, sur des centaines de milles de littoral, dans un village après l'autre, où 7 000 à 8 000 personnes travaillaient toute l'année dans la pêche. . . Je ne parle pas seulement de ceux qui pêchaient dix semaines par année, et dont on semble beaucoup parler à Terre-Neuve. Je pense à des Terre-Neuviens qui travaillaient dans la pêche du 2 janvier jusqu'à la semaine de Noël, chaque année, et qui n'auront plus d'emplois dans ce secteur.

Le choc de l'effondrement nous a naturellement amenés à nous tourner vers le côté noir de notre nature, et c'est celui-là qui ressort maintenant, même face à des facteurs positifs comme cette nouvelle loi.

• 1020

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Mills, before you start another line of questioning, I'd like to ask Ms McConnell a question.

Le coprésident: (M. Gauthier): Monsieur Mills, avant que vous n'entamiez une autre série de questions, je voudrais poser moi-même une question à M^{me} McConnell.

[Text]

Ms McConnell, Canada has not ratified the Law of the Sea convention yet. Do you know why? As a lawyer, this recent law that we just adopted in the House of Commons—what effect will that have since we didn't ratify the Law of the Sea convention?

Prof. McConnell: That's the million dollar question, I think. I'll give you a bit of a backgrounder on international law, and I hope I'm not giving you information that people already have.

When we talk about international law, we tend to imagine books with treaties and agreements. The law that is regarded by the International Court of Justice as international law has a combination of things. It's found in the form of treaties, which would be something like our legislation. They are like a contract—countries have all agreed to it and it's binding on those countries.

Increasingly these days international law, particularly in environmental areas, is found in what you would call international custom, which is a bit like the social practice between people on the domestic level. More and more we find international law in an area that we call customary law, and that can be as binding on states as if they had signed an agreement or a contract, which is what a treaty would be.

The Law of the Sea convention, which Canada signed in 1982, recently had its final signature, which means that it will come into force as a treaty document in November of this year, I think. Although Canada is a signatory, Canada has not ratified it.

What does that mean? When a country signs a convention or an agreement, there is a minimal obligation to not do anything contrary to the spirit of the written agreement, even though you're not bound by the whole convention. For Canada, ratification would be the next step. It's sort of a resigning process, I suppose.

Why have we not done that? There is probably a range of things, and as an academic that's often a point of speculation. In 1982 the Law of the Sea convention became very controversial because it was part of an agenda by many of the developing countries to make an argument for claims for greater economic resources. To a large extent the Law of the Sea convention just codifies... those of you coming from a civil law jurisdiction might understand this. Basically, it once again sets out and codifies a whole series of things that are understood as international law. Many of them are found in conventions that were drafted in 1958 and in case law.

In addition to being a treaty, it is like a book in setting out what are the commonly understood rules. To a large extent the Law of the Sea convention codifies what is understood as customary practice, and that's where it's relevant to Canada. Canada may not have ratified it for a couple of reasons. One is that some parts of the convention were newer law relating to deep-seabed mining. The United States did not sign the convention because there was difficulty over this.

[Translation]

Madame McConnell, le Canada n'a pas encore ratifié la Convention sur le droit de la mer. Savez-vous pourquoi? En votre qualité d'avocate, pourriez-vous nous dire quel effet cette loi que nous venons d'adopter à la Chambre des communes aura, puisqu'on nous n'avons pas ratifié la Convention sur le droit de la mer?

Mme McConnell: C'est toute la question, je pense. Je vais vous faire un petit exposé sur le droit international, et j'espère qu'il m'arrivera à éviter de vous donner de l'information que vous avez déjà.

Quand nous parlons de droit international nous avons tendance à penser à de gros volumes de traités et d'accords. Pourtant, ce que la Cour internationale de justice considère comme le droit international est une combinaison de divers éléments. La cour le puise dans des traités, qui ressembleraient assez à notre loi. Ce sont somme toute des contrats, auxquels des pays ont tous souscrit et qui les lient.

Néanmoins, de nos jours, surtout dans les domaines environnementaux, le droit international procède de ce que nous pourrions appeler les coutumes internationales, c'est-à-dire, en quelque sorte, des us et coutumes sociaux des gens sur le plan intérieur. Nous trouvons de plus en plus d'éléments de droit international dans un secteur du droit que nous appelons le droit coutumier, et qui peut lier les États tout autant que s'ils avaient signé une entente ou un contrat, c'est-à-dire un traité.

La Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, que le Canada a signée en 1982, a récemment reçu sa dernière signature, ce qui signifie qu'elle entrera en vigueur à titre de traité au mois de novembre de cette année, je pense. Bien que le Canada soit l'un des pays signataires de la convention, il ne l'a pas ratifiée.

Qu'est-ce que cela signifie? Quand un pays signe une convention ou une entente, il s'engage à tout le moins à ne rien faire qui soit contraire à l'esprit du document écrit qu'il a signé, même s'il ne s'est pas lié par la totalité de l'entente. Pour le Canada, la ratification serait la prochaine étape vers l'adhésion à la convention. C'est une sorte de confirmation de la signature, j'imagine.

Pourquoi le Canada n'a-t-il pas ratifié la convention? Probablement pour différentes raisons, et pour l'universitaire que je suis, c'est souvent une question hypothétique. En 1982 la convention est devenue très controversée parce qu'elle était au programme de bien des pays en développement, qui voulaient avoir quelque chose sur quoi baser leurs revendications en vue d'obtenir de plus grandes ressources économiques. Dans une large mesure, la Convention sur le droit de la mer ne fait que codifier... Ceux d'entre vous qui ont vécu sous le régime du droit civil le comprendront peut-être mieux. Fondamentalement, elle reformule et codifie toute une série de notions qu'on considérait comme des concepts de droit international. Il y en a beaucoup dans des conventions rédigées en 1958 et beaucoup aussi dans la jurisprudence.

En plus d'être un traité, la convention est en quelque sorte un guide qui établit les règles communément admises. Dans une large mesure, elle codifie ce qu'on considère comme la pratique courante, et c'est sous cet aspect qu'elle intéresse le Canada. Le Canada a pu avoir deux ou trois raisons de ne pas la ratifier. Par exemple, certaines des dispositions de la convention sont inédites, elles portent sur l'exploitation minière des profondeurs marines. Les États-Unis n'ont pas signé la convention parce qu'ils avaient de la difficulté à s'accommoder de ces dispositions-là.

[Texte]

[Traduction]

Canada probably saw that many of the provisions in the convention were customary and existed in international law, so we could have both the benefit and. . . We're bound to comply with it anyway, so what would be the advantage to Canada in formally entering into that agreement and therefore being bound by the dispute resolution procedures?

Le Canada a probablement conclu qu'une grande partie des dispositions de la convention relevaient du droit coutumier et qu'elles correspondaient à des principes reconnus en droit international, de sorte qu'il allait à la fois en bénéficier et. . . Nous sommes tenus de respecter la convention de toute façon; alors, quel intérêt le Canada aurait-il à y souscrire officiellement en la ratifiant, ce qui l'obligerait à se soumettre aux procédures de règlement des différends?

• 1025

There are some provisions in the agreement that may not be acceptable to Canada. For example, there was a provision saying that where there's exploitation of resources in the continental shelf beyond 200 miles—and as I mentioned earlier the Canadian continental shelf on the east coast is of course slightly beyond 200 miles, which is one of the underlying problems we have here in fisheries—then some of the profits from that exploitation must go to an international agency. Some of those issues may have arisen for Canada.

La convention contient des dispositions qui ne seraient peut-être pas acceptables pour le Canada. Par exemple, il y en a une qui dispose que, quand on exploite des ressources du plateau continental au-delà de la limite des 200 milles, certains des profits doivent être versés à un organisme international. Comme je le disais tout à l'heure, le plateau continental de la côte est du Canada s'étend un peu au-delà de la limite de 200 milles, et c'est d'ailleurs l'un des problèmes de base pour notre industrie de la pêche. Le Canada aurait pu éprouver certaines difficultés de ce genre.

We also have maintained something we call an exclusive fisheries zone. We did not actually pass an exclusive economic zone, but in fact we have a fisheries zone of 200 nautical miles.

Nous avons aussi maintenu ce que nous appelons une zone exclusive de pêche. Nous n'avons pas exactement adopté une zone économique exclusive, mais nous avons une zone de pêche qui s'étend jusqu'à 200 milles marins au large de nos côtes.

Having said all that, though, I think the majority of provisions in areas of law that we're concerned with today would be governed as a matter of customary international law by things found in that convention, so of course it's relevant to us to look at the convention in terms of trying to identify what is a legal action in this case.

Cela dit, je pense néanmoins que la majorité des dispositions juridiques qui nous intéressent aujourd'hui seraient assujetties au droit coutumier international par des dispositions de la convention, de sorte que nous avons intérêt à l'étudier afin d'essayer de déterminer quelle mesure judiciaire pourrait être prise en l'occurrence.

For example, under that convention the coastal state does have something you would call regulatory authority. That's where it seems to be recognized—for example, under article 73, or to give another example, over salmon under article 66 in migratory species—that the coastal state has an obligation to regulate those kinds of species within its economic zone.

Par exemple, la convention accorde aux États côtiers une sorte de pouvoir de réglementation. C'est là que ce pouvoir semble être reconnu, par exemple, en vertu de l'article 73 ou, pour vous citer un autre exemple, en vertu de l'article 66, sur les espèces migratoires, dans le cas du saumon: l'État côtier a l'obligation de réglementer ces espèces dans sa zone économique.

So Canada, for example, could have just said, it's all right, we're going to let you fish 100% of the cod, and completely wiped out the stocks, but we didn't; Canada feels it's under some kind of obligation to conserve resources within its control.

Il s'ensuit par exemple que le Canada aurait tout simplement dû dire: très bien, nous allons vous laisser pêcher 100 p. 100 de la morue, et les stocks auraient été complètement épuisés, mais il ne l'a pas fait. Le Canada estime qu'il a en quelque sorte l'obligation de conserver les ressources qu'il contrôle.

At the same time, that same convention that is supposed to cooperate and regulate and manage says that when you want to enforce—that is, take some kind of action to enforce your regulation—it must be done on the basis of agreements with affected states. That I think is one of the problems herein that we're dealing with past regulations.

Parallèlement, cette même convention censée assurer la coopération, la réglementation et la gestion dispose que, quand on veut faire respecter la loi, c'est-à-dire prendre les mesures voulues pour appliquer un règlement, il faut le faire conformément à des ententes avec les États visés. À mon avis, c'est l'une des difficultés que nous avons tant de mal à surmonter dans l'application de nos vieux règlements.

Actually, NAFO has set in place some regulations in our legislation. The one that's just been passed is very interesting in that it has quite carefully and, I think, thoughtfully described the internationally agreed-upon standards as regulation to support the NAFO. It's designed to have Canada step in to enforce rules that have been made that aren't being complied with. To that extent, I think Mr. Cashin has been commenting in the need to link with flag-of-convenience states; in other

En fait, l'OPANO nous a fait intégrer certains règlements dans notre législation. La loi que nous venons d'adopter est très intéressante à cet égard, étant donné qu'elle décrit très méticuleusement et, à mon avis, très logiquement les normes internationalement reconnues de réglementation, à l'appui de l'OPANO. Ces normes ont été conçues de façon à ce que le Canada puisse prendre des mesures pour faire respecter les règles qui ont été adoptées, mais qui ne sont pas respectées.

[Text]

words, it's also aimed primarily at dealing with the problem of fishing fleets that are not well regulated by their home countries.

That ties in again with another very ancient principle in international law, which is found in the the Law of the Sea convention, which is that as with control over your territory, it's very clearly understood that in areas outside of territorial jurisdiction, the flag state—that is, the state of registry—is the state that must be taking action to regulate vessels and nationals on its vessels.

Now, one of the problems with a flag of convenience is that although a ship may be registered in a country, there may be no effective control or enforcement over that vessel. Nonetheless, there is an idea that it is the appropriate country to take action.

It seems as though Canada, in negotiations recently, has had many of the countries that would be flag-of-convenience countries agree to deregister—that is, to support Canada in that view. So I think our case is reasonably good for flag-of-convenience vessels. But with regard to the larger question of why Canada hasn't ratified or whether we should ratify the Law of the Sea convention, to a large extent we're bound by many aspects of the convention.

In the particular case, there are dispute resolution procedures under that convention. However, those procedures would only be binding on states that are a party to or have signed or ratified the convention. Many of the European countries have not. So we could ratify it and we might have better dispute resolution procedures, but only if the other parties are also part of the convention. At the moment, the countries we're most concerned with are not in fact part of that convention.

Mr. Mills (Red Deer): There are a couple of subjects I'd like you to expand on. First, one of you made reference to potential retaliation from the EEC. I'm looking at a chart and I see that the four maritime provinces are the ones that depend for the most part on exports to the EEC. I wonder if you could expand on potential retaliation because of the enforcement of the new law.

The second area, which I haven't heard touched on at all, is the level of research that's going on in terms of the problem and possible solutions. Here I think of things like rearing of stocks, further scientific investigation of temperature, food stocks, all that sort of thing.

I wonder if you could expand on those two areas.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): When answering, please be brief because there are lots of questions. You'll notice that we've been putting brief questions but we're getting long answers, so perhaps we could just shorten the answers.

[Translation]

Dans cette mesure, je pense que M. Cashin a parlé du besoin d'établir une liaison avec les États qui accordent des pavillons de complaisance; en d'autres termes, la loi a aussi été conçue en priorité pour s'attaquer au problème des flottes de pêche qui ne sont pas bien réglementées par les États dont elles battent pavillon.

Cela nous ramène à un autre principe très ancien du droit international, que nous retrouvons lui aussi dans la Convention sur le droit de la mer, à savoir que, tout comme pour le contrôle que l'État exerce sur son territoire, il est très clair que, hors de son territoire, l'État du pavillon—c'est-à-dire l'État d'immatriculation—est celui qui doit prendre des mesures pour réglementer ses navires et ses ressortissants qui sont membres de l'équipage de ses navires.

Or, un des inconvénients des pavillons de complaisance, c'est que, même si un navire peut être immatriculé dans un pays, celui-ci peut de fait n'avoir aucun moyen efficace de le contrôler ou de lui faire respecter la loi. Néanmoins, la convention dispose que c'est à lui qu'il incombe de prendre des mesures en ce sens.

Il semble que le Canada ait réussi dans les négociations qu'il ont eu lieu ces derniers temps à persuader de nombreux pays qui offrent des pavillons de complaisance de cesser d'immatriculer des navires, c'est-à-dire de l'appuyer. J'estime donc que nous avons de bons arguments à faire valoir dans le cas de navires battant pavillon de complaisance. D'un autre côté, pour ce qui est de savoir pourquoi le Canada n'a pas ratifié la Convention sur le droit de la mer ou décidé si nous devrions la ratifier ou pas, je dirais que nous sommes liés dans une large mesure par de nombreuses dispositions de la convention.

• 1030

Dans le cas qui nous occupe, la convention prévoit des procédures de règlement des différends, mais ces procédures ne lient que les États qui sont parties à la convention, ou qui l'ont signée, voire ratifiée. Or, nombreux sont les pays d'Europe qui n'y ont pas adhéré. Il s'ensuit que nous pourrions la ratifier afin d'avoir de meilleures procédures de règlement des différends, mais il faudrait que les autres parties aient aussi adhéré à la convention. Pour le moment, ceux avec qui nous avons le plus maille à partir n'ont pas adhéré.

M. Mills (Red Deer): Je voudrais que vous nous donniez plus de précisions sur deux points. Premièrement, l'un d'entre vous a fait allusion à d'éventuelles représailles de la CEE. Je suis en train de regarder une carte, et je constate que les quatre provinces Maritimes sont celles qui sont les plus tributaires de leurs exportations vers la CEE. Je me demande si vous pourriez nous donner un peu plus de détails sur les représailles auxquelles nous nous exposerions par suite de l'application de la nouvelle loi.

Deuxièmement, je n'ai pas du tout entendu parler de l'importance de la recherche qui se fait sur le problème et sur les solutions éventuelles. À cet égard, je pense par exemple à l'élevage des stocks à des recherches scientifiques plus poussées sur la température, les stocks d'espèces comestibles, etc.

Je me demande si vous pourriez nous donner un peu plus d'information sur ces deux points.

Le coprésident (M. Gauthier): Essayez de répondre brièvement; je vous prie, parce que nous avons beaucoup de questions à vous poser. Vous remarquerez que nos questions sont courtes, mais que vos réponses sont longues. Essayez d'être brefs, s'il vous plaît.

[Texte]

[Traduction]

Dr. May: I thought I'd start with the second one. Maybe Mr. Chapman would be in the best position to speculate on whether there'd be any retaliation because of the new law.

On the question of research, most of the capacity to do research in the ocean rests with the Government of Canada within the Department of Fisheries and Oceans. They're a very large establishment in St. John's, Halifax, Mont-Joli, Vancouver, Victoria, etc.

The universities in the Atlantic area are trying to pick up the ball as well. Our own university has quite a large ocean sciences centre on the coast, about five or six kilometres from here. Much of the work there is directed toward alternatives such as aquaculture and in our case, we would hope, culture of species that are not commonly cultured in other parts of the world. There wouldn't be much point in Newfoundland trying to compete with the Bay of Fundy to grow Atlantic salmon because the Bay of Fundy is in a much more favoured position to do so, but we could well find ourselves in a good position to grow things like alibut, flounders, and soles that are expensive and well-known in the markets. So we're doing quite a lot of work in that direction.

As I say, most of the work in the ocean is done by the department because the department, in fact, is the only entity that has the ships. We're trying to cooperate with them more and more.

I'll turn the other part over to Mr. Chapman.

Mr. Mills: What about the potential? Does it look favourable?

Dr. May: If I go back 20 years and think of Atlantic salmon, the total world commercial catch was 2,000 tonnes. That's all. Two or three years ago I heard that the Norwegians alone were producing, in the sea, 100,000 tonnes, 50 times as much as had ever been caught by all the fishing fleets. You can only say that the potential is enormous.

• 1035

Mr. Chapman: I'll try to be brief, and I'll try to address both questions. On the one Dr. May just addressed, cold water and other environmental factors are recognized, within the industry at least, to be a major part of the problem of some of our stocks.

It is also recognized within the industry that on the tail of the Grand Bank in particular, with the 3NO area, the major problem with the stocks is predominantly interception of juvenile fish by that type of net dragged principally by Spanish trawlers. The research you've asked to identify that is not of a scientific nature. It's the issue that I think is the main mandate of this committee.

M. May: Je pense que je vais commencer par le deuxième point. M. Chapman serait peut-être mieux placé que n'importe qui pour faire des hypothèses sur les risques de représailles par suite de l'application de la nouvelle loi.

En ce qui concerne la recherche, la plus grande partie de la capacité de recherche océanique relève du gouvernement du Canada, et plus précisément du ministère des Pêches et des Océans. Le ministère compte sur un personnel nombreux à St. John's, Halifax, Mont-Joli, Vancouver, Victoria, etc.

Les universités des provinces de l'Atlantique s'efforcent elles aussi de participer à ces travaux. Notre propre université s'est donné un centre de sciences de l'océan sur la côte, à cinq ou six kilomètres d'ici. Une grande partie des travaux du centre portent sur des solutions de rechange, comme l'aquaculture, et j'espérerais que, dans notre cas, nous nous concentrions sur les espèces qui ne sont pas généralement cultivées dans d'autres régions du monde. Il ne serait pas très logique que Terre-Neuve essaie de concurrencer des entreprises de la baie de Fundy pour élever du saumon de l'Atlantique, parce que cette région-là occupe une position bien plus favorable pour le faire, mais nous pourrions être fort bien placés pour élever des espèces comme le flétan, la plie et d'autres poissons plats qui ont une grande valeur commerciale et qui sont bien connus sur le marché. Nous faisons donc beaucoup de travail en ce sens.

Comme je le disais, une grande partie des travaux de recherche océanique sont menés par le ministère, parce que, en somme, c'est le seul organisme qui ait les navires nécessaires. Nous essayons de coopérer avec lui de plus en plus étroitement.

Je voudrais maintenant céder la parole à M. Chapman.

M. Mills: Que pensez-vous du potentiel? Vous semble-t-il favorable?

M. May: Si je reviens 20 ans en arrière, le total mondial des prises commerciales de saumon de l'Atlantique était de 2 000 tonnes seulement. Il y a deux ou trois ans, j'ai entendu dire qu'à eux seuls, les Norvégiens produisaient 100 000 tonnes de saumon dans des parcs délimités par des filets, en mer. C'est une production 50 fois plus élevée que les prises de toutes les flottes de pêche. Tout ce que je puis dire, c'est que le potentiel est énorme.

M. Chapman: Je vais essayer d'être bref, tout en répondant aux deux questions. Sur celle à laquelle M. May vient de répondre, je dirai qu'on reconnaît—du moins dans l'industrie de la pêche—que l'eau froide et les autres facteurs environnementaux constituent une grande partie du problème de certaines de nos réserves.

On reconnaît aussi dans notre secteur que, surtout dans la zone de la queue du Grand Banc, dans la zone 3NO, la principale difficulté de régénération des réserves est essentiellement imputable à l'interception des poissons non adultes par les filets utilisés par des chalutiers espagnols. La recherche dont nous avons besoin pour cerner les problèmes n'est pas de nature scientifique. C'est cette question que, d'après moi, le comité doit s'attacher avant tout à régler.

[Text]

Incidentally, that stock can recover. The nursery area for the flatfish is outside. If we can protect those juveniles, when they're mature they're mostly inside the stock with their migratory patterns.

There is a new class of cod coming onstream. That was the discussion in Brussels last February, and the Europeans, driven by the Spanish and Portuguese, want to catch it before it becomes mature. Thank goodness NAFO at this point said no, that we're going to allow it a couple of years of rest. All of that is horse-trading. It is not anything other than sheer, brutal horse-trading at a table that may or may not have the right result.

On the first question, the one about trade retaliation, we are not perfectly safe, in the sense that the Canadian fishing industry is predominantly an export industry. Some 80% or so of our products are exported. The U.S. is number one, I think Japan is number two, and Europe is number three, in order of the destination of importance.

I agree with Mr. Cashin. Regarding the legislation and the plan of attack at this point on flags of convenience, there's no book here to which you can refer. I don't think you're going to see any trade retaliation, given the steps that are planned. The legislation itself is not raising a lot of concern, to my knowledge, in either the United States or Japan or the major European countries. It's really how prudent Canada is in developing its case.

I would like tomorrow, if I had my druthers, that Canada basically take control of that area for the protection of the stocks. I think that would create a situation where we may legitimately talk about potential trade retaliation. That is not going to happen, and with this practice of incrementalism, I mean proving the case and demonstrating the case, I know that the Europeans, the Americans, and the Japanese are prepared to say, okay, you direct it initially at the flags of convenience, and we'll see how this works out in international law in the United Nations conference.

Canada, I think, has the advantage of being known not to have imperialistic or aggressive tendencies, and therefore I think most countries are prepared to accept this legislation and the initial action.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Chapman, when you talk about straddling the 200-mile limit—you've used that word quite a bit today—how far does one straddle outside the 200 mile limit? What are you talking about when you talk about straddling the 200-mile limit?

Mr. Chapman: There are some stocks that in their migratory patterns are exclusively within 200 miles and thus under international law are under exclusive Canadian jurisdiction. There are basically two other types of stocks. One the professor referred to as the highly migratory, the tunas of the world. They traverse the world's oceans and really have no home per se, although they spawn in certain areas and mature in other areas.

[Translation]

Soit dit en passant, ces réserves-là peuvent être reconstituées. La zone où les poissons plats grandissent est à l'extérieur de la limite des 200 milles. Si nous pouvons protéger les jeunes, une fois arrivés à l'âge adulte, ils sont généralement cantonnés à l'intérieur de la limite, compte tenu de leurs circuits de migration.

Nous allons avoir une nouvelle classe de morues. Les discussions qui eu lieu à Bruxelles en février dernier portaient là-dessus, car les Européens, et avant tout les Espagnols et les Portugais, veulent pêcher ces jeunes morues avant qu'elles soient adultes. Dieu merci, l'OPANO a refusé, en disant que nous allons accorder quelques années de répit à cette espèce. Tout ça, c'est du maquignonnage. Ce n'est rien d'autre qu'un maquignonnage brutal à une table de négociations, et ça nous permettra peut-être d'arriver aux bons résultats.

Sur votre première question, au sujet des représailles commerciales, nous ne sommes pas parfaitement à l'abri de mesures de rétorsion, en ce sens que l'industrie canadienne de la pêche est essentiellement une industrie d'exportation. Nous exportons quelque 80 p. 100 de nos produits. Par ordre d'importance, nos clients sont les États-Unis, suivis je pense du Japon, puis de l'Europe.

Je suis d'accord avec M. Cashin. En ce qui concerne l'application de la loi et la stratégie qui consiste à nous en prendre actuellement aux pavillons de complaisance, nous ne pouvons pas nous inspirer d'un guide, car il n'en existe pas. Je ne pense pas qu'il y ait des représailles commerciales, compte tenu des mesures que nous prévoyons. La loi elle-même ne soulève pas beaucoup d'inquiétudes, que je sache, aussi bien aux États-Unis qu'au Japon ou dans les principaux pays d'Europe. Le Canada a vraiment su présenter ses arguments avec beaucoup de prudence.

Si j'avais le choix, je voudrais que le Canada commence dès demain à contrôler toute cette région pour protéger les réserves. Je pense qu'une stratégie pareille aboutirait à une situation où nous pourrions à bon droit redouter des représailles commerciales. Néanmoins, ça n'arrivera pas, et, grâce à notre approche graduelle, qui consiste à prouver ce que nous avançons, je sais que les Européens, les Américains et les Japonais sont disposés à dire: Très bien, vous vous attaquez d'abord aux pavillons de complaisance, et nous verrons ce que ça donne en droit international, à la Conférence des Nations unies.

Je pense que le Canada a l'avantage d'être reconnu comme un pays qui n'a pas de tendances impérialistes ou agressives, de sorte que la plupart des pays sont disposés à accepter cette nouvelle loi et nos mesures initiales, à mon avis.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Chapman, quand vous parlez de chevauchement de la zone de 200 milles—vous avez employé cette expression très souvent aujourd'hui—jusqu'à quelle distance peut-on dépasser la limite des 200 milles? Que voulez-vous dire par cette expression?

M. Chapman: Les migrations de certaines espèces se déroulent exclusivement à l'intérieur de la zone de 200 milles de sorte que, en droit international, le Canada a une compétence exclusive à leur égard. Globalement, il y a deux autres types de réserves halieutiques. Le professeur a qualifié l'un des deux de très migratoire; il s'agit essentiellement des thons, qui parcourent tous les océans du globe et qui n'ont pas vraiment de territoire particulier, bien qu'ils fraient dans certaines régions et qu'ils arrivent à maturité dans d'autres régions.

[Texte]

[Traduction]

• 1040

The straddling stocks I'm referring to are stocks that appear both inside the Canadian jurisdiction and outside of the 200 miles at some time or other in the migratory life. In the case of the flatfishes, the American plaice and yellowtail in 3NO, it is known that when the stock are young, for some reason they migrate on the tail and they grow on the tail and they move toward the Canadian zone to spend their adult life.

Northern cod has been estimated, for example, on average to have 3% to 5% of its total biomass at one time or another outside of the 200-mile zone. At certain times of the year it can be as high as 25% or 35%. So you see that while 3% to 5% of it is outside of the zone, it's a predominantly Canadian stock. Because of migratory patterns, it has great exposure when it's on the nose of the Grand Bank and can be cropped off by marauding vessels if there are no controls, even though it mostly lives in the Canadian zone.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I wonder if I could pursue a couple of lines of questioning, Mr. Chairman, and perhaps go over the allotted limit.

Professor May: I want first to address the environmental problem. Through my readings, I've come to accept a figure of 5% as being the actual size of the stocks relative to what the stocks were just a few years ago and that this 5% is not sufficient for a rebirth of the cod shery.

Are those figures wrong, or are those the figures of the experts with the academic PhDs?

Dr. May: I believe the figure of 5% comes from the Department of Fisheries and Oceans, where most of the scientific capacity resides. So the stock is one-twentieth of what it was at an earlier age. Is that enough to allow successful reproduction? That's the \$4-million question, as it were, and that's why we have a oratorium, because just in case it isn't, now nobody's allowed to catch one fish. So the situation is that desperate.

Whether or not one-twentieth of the stock can rebuild and produce the stock is a question that nobody can answer unless it happens or doesn't happen.

Mr. Volpe: In your estimation, then, would it be fair for me to conclude from what you say that you think it is absolutely imperative that the Canadian government extend its jurisdiction beyond the 200-mile limit for the purposes of environmental needs?

Dr. May: Let me answer slightly differently. It is absolutely imperative that we take every practically possible step that can be effective in order to bring these resources under management.

As Mr. Chapman said, if we were able to extend jurisdiction over the whole stocks and take total control, then that would be the ideal situation. That probably wouldn't work, because so many people would resist it that we wouldn't be able to exercise

Les espèces qui chevauchent la zone de 200 milles sont celles qui vivent à la fois à l'intérieur de cette zone et à l'extérieur, à un moment ou à un autre de leur cycle de migration. Dans le cas des poissons plats, la plie canadienne et la limande à queue jaune de la zone 3NO, nous savons que, quand les poissons sont jeunes, ils migrent vers la queue du Grand Banc, pour une raison ou pour une autre, et puis, après y avoir grandi, ils reviennent vers la zone canadienne où ils passent leur vie d'adulte.

Dans le cas de la morue du Nord, on a estimé, par exemple, qu'il y avait en moyenne de 3 à 5 p. 100 de la biomasse totale de l'espèce à l'extérieur de la zone de 200 milles à un moment quelconque. À certaines époques de l'année, ces pourcentages peuvent grimper jusqu'à 25 ou 35 p. 100. Par conséquent, même s'il peut y en avoir de 3 à 5 p. 100 à l'extérieur de la zone, l'espèce est essentiellement canadienne. En raison de ces circuits immigratoires, elle est très vulnérable quand elle vit sur le nez du Grand Banc, car elle peut alors être décimée par des chalutiers en maraude s'il n'y a pas de contrôle, même si elle passe presque toute sa vie dans la zone canadienne.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Je me demande si je pourrais poser des questions sur deux ou trois sujets, monsieur le président, en dépassant peut-être le temps qui m'est réservé.

Monsieur May, je veux d'abord me renseigner sur le problème environnemental. Mes lectures m'ont amené à accepter l'idée que nos réserves ne sont plus que de 5 p. 100 de ce qu'elles étaient il y a quelques années seulement, et que 5 p. 100, c'est insuffisant pour faire naître la pêche à la morue.

Ces données sont-elles fausses, ou nous viennent-elles des spécialistes bardés de diplômes universitaires?

M. May: Je pense que c'est le ministère des Pêches et Océans, qui dispose de la plus grande partie de la capacité scientifique, qui est arrivé à ces 5 p. 100. Les réserves ne sont que le vingtième de ce qu'elles étaient auparavant. Est-ce suffisant pour que ces espèces puissent se reproduire? C'est une question bien difficile, et c'est pourquoi nous avons un moratoire, parce que, au cas où ce pourcentage ne serait pas suffisant, plus personne n'est autorisé à pêcher un seul poisson. La situation est vraiment désespérée à ce point.

Personne ne peut dire si un vingtième des réserves suffiront à reconstituer et à régénérer la population tout entière; l'expérience seule le dira.

M. Volpe: Selon vous, aurais-je raison de conclure de ce que vous me dites que vous croyez qu'il est absolument impérieux que le gouvernement canadien étende sa compétence au-delà de la zone de 200 milles afin de protéger l'environnement?

M. May: Permettez-moi de vous répondre en reformulant un peu la question. Il est absolument impérieux que nous prenions toutes les mesures possibles qui sont susceptibles d'être efficaces afin d'assurer la gestion de ces ressources.

Comme M. Chapman l'a dit, l'idéal serait que nous puissions avoir compétence sur toutes les réserves et assumer le contrôle intégral de la situation. Malheureusement, ça ne marcherait probablement pas, parce que tant de gens

[Text]

the requisite authority all at once. So the business of doing so incrementally and biting off just as much as we can chew and then biting off some more later is the way in which we'll probably have to proceed, although personally I would like us to be proceeding as actively as possible within the United Nations at the same time.

Mr. Volpe: If we do it incrementally, might we run out of the time necessary for the fish to reproduce in sufficient quantities to restock themselves?

Dr. May: It's a question that is impossible to answer. I'm an optimist by nature. We've seen declines before. We've seen severe declines. I don't know whether they've been as severe as this time. Personally, I think the fish will come back, but for the moment that has to be a gut feeling rather than something anyone can prove.

Mr. Volpe: Well, Mr. May, I know that Mr. Chapman—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): For your information, Mr. Chapman and Mr. Cashin want to intervene on that same question, if you will permit them.

Mr. Volpe: I can just imagine what their answer is, but I want to follow this up a little bit more. They can come back in a moment.

If I put aside the environmental aspect of the problem for a moment and deal with the strict economics of the circumstances, I think it was you, Mr. May, who gave an indication that over the course... maybe it was Mr. Cashin. At any rate, one of you gave an indication that over the course of the last generation we've seen two essential factors, two components, brought to bear on the fisheries, one, a different technology and, two, exponential growth in the market on the consumer side.

If there were going to be a restocking of those fisheries, why would people who are outside Canadian jurisdiction think we had any other motive than to secure a monopoly over a resource that was going to bring great profits on the international market?

Mr. Cashin: That's another question, if I may say so. That suggestion, if I understand it correctly, is that we want to build the stocks back for ourselves. One of the key things in having this present action accepted internationally is a clear, unequivocal message that the regeneration of the stocks is a separate issue from Canada's share or the European Union's share of it. There are certain stocks to which they have had a historic attachment, and I think it would be foolhardy if Canadians challenge that, although there are some who say that we should.

If we can, by whatever means, manage the stock back to some acceptable level, then the historic access of the Portuguese, the Spaniards, etc., should be maintained. What we're trying to do is to save the stock for both of us, if I understood your question.

[Translation]

résisteraient que nous ne pourrions pas exercer toute l'autorité requise en même temps. Nous devons donc probablement procéder graduellement, en ne dépassant jamais la limite de nos moyens même si je préférerais quant à moi qu'en même temps nous intervenions aussi activement que possible aux Nations unies.

M. Volpe: Si nous procédons par étapes, ne risquons-nous pas de ne plus avoir le temps nécessaire pour que le poisson se reproduise en quantité suffisante pour régénérer les réserves?

M. May: Il m'est impossible de répondre à cette question; je suis d'un naturel optimiste. Nous avons vu les réserves décliner avant. Il y a eu de sérieux déclin, mais je ne sais pas si ceux d'avant l'étaient autant que celui qui nous occupe. Personnellement, je pense que les réserves vont se reconstituer, mais, pour le moment, je dois dire que ce n'est qu'une impression personnelle, parce que personne ne pourrait le prouver.

M. Volpe: Eh bien, monsieur May, je sais que M. Chapman...

Le coprésident (M. Gauthier): Je dois vous dire que M. Chapman et M. Cashin voudraient faire une intervention sur cette même question, si vous le voulez bien.

M. Volpe: Je peux imaginer ce qu'ils voulaient dire, mais je tiens à poursuivre encore un peu mon raisonnement. Ils pourraient intervenir dans un moment.

Si je fais abstraction de l'aspect environnemental du problème pour une minute et me limitant au facteur strictement économique de l'équation, je pense que c'est vous, monsieur May, qui avez laissé entendre que, au cours... ou peut-être était-ce M. Cashin. Quoi qu'il en soit, l'un d'entre vous a laissé entendre que, au cours de la dernière génération, il y a eu deux facteurs essentiels, deux éléments qui ont influé sur l'industrie de la pêche; le premier est une technologie différente et le second une croissance exponentielle du marché, du côté de la demande.

Si les réserves sont censées se régénérer, pourquoi les gens qui pêchent à l'extérieur de la zone exclusive de pêche canadienne nous prêteraient d'autres motifs que celui d'exercer un monopole sur une ressource qui va nous rapporter de gros profits sur le marché international?

M. Cashin: Ça, c'est une autre question, si je puis me permettre. Autrement dit, si je comprends bien, nous voudrions régénérer les stocks pour nous-même. Or, l'un des éléments clés qui nous permet de faire accepter nos dernières mesures par la communauté internationale, c'est un message clair et sans équivoque que la régénération des réserves est une question distincte de celle de la part du Canada ou de l'Union européenne sur les ressources halieutiques. Les pêcheurs des autres pays ont une tradition historique de pêche à certaines espèces et je pense que les Canadiens seraient téméraires s'ils remettaient cette tradition en question, même si certains sont d'avis que nous devrions le faire.

Si nous arrivons par des moyens quelconques à ramener les réserves à des niveaux acceptables, il faudrait que l'accès historique des Portugais, des Espagnols et d'autres pays qui ont une tradition de pêche soit maintenu. Si j'ai bien compris votre question, je vous répondrai que ce que nous essayons de faire, c'est de reconstituer les réserves pour nous et pour eux.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Volpe: How would we be able to enforce—this this is a question that even my colleague to my left wanted to ask as well—that kind of jurisdictional extension, if you will, without having everybody agree, for all the reasons that Professor McConnell said, okay, you're the best managers available; we really believe that Canadians are the best managers of the stock, so we'll let you go head and have free play?

Mr. Cashin: As I said, we're developing this incrementally. Right now we have the flags of convenience targeted.

But you asked the previous question that I wanted to intervene on, which I think is a related question, when you talked about somebody continuing to fish and asked how we would take this to the next step. That is what I took from your question. That really depends on what happens over the next two years.

If, next year, the evidence on one or two of these stocks, the southern stocks, suggests that there be a revised fishery, then one of the issues that will be a hard-fought issue is the type of enforcement measures. They are now, as directed fisheries, closed down. But we have the flags of convenience operating out there willy-nilly. We've targeted them. If two years from now in the southern stocks there is a regeneration to a level to permit minimum fishery, which would mean in some cases a relatively significant foreign fishery, then it would really depend upon the kind of enforcement measures that we were able to secure, and that is part of this evolutionary process. It is at least theoretically possible. A lot of people are suspicious that it could be done through NAFO, largely opposed by the current legislation.

• 1050

Mr. Volpe: Mr. Cashin, this committee is going to report well before the two-year expiry period, and it's going to take into consideration the issues on the fishery. So as one of the members who is going to make a contribution, I would like a much more immediate response.

If, for example, I refute Professor McConnell's views about retaliation, keeping in mind that the two-way trade between Canada and Spain amounts to less than one-third of 1%, that the two-way trade with Portugal amounts to less than one-tenth of 1%, and that in the Atlantic provinces, which are most dependent on European trade, they are ranked as seventh and eighth in importance, I dismiss that. So I say it is insignificant.

Mr. Cashin: I want to solve this problem before two years are up, because it has been two years. The response of the exports is that the stocks are dwindling even further. It's no longer an issue.

Mr. Cashin: Well, if they're dwindling because there's a continuing of fishing... In other words, what is the kind of regime?

M. Volpe: Comment pourrions-nous faire respecter ce genre d'extension de notre compétence, si vous voulez—c'est une question que même mon collègue de gauche voulait vous poser—à moins que tout le monde reconnaisse, pour toutes les raisons que la professeure McConnell a avancées, que nous sommes les meilleurs gestionnaires possibles, à moins que tous ces gens-là soient vraiment convaincus que les Canadiens sont les meilleurs gestionnaires des réserves, de sorte qu'ils nous laisseraient nous en occuper librement?

M. Cashin: Comme je l'ai dit, nous procédons par étapes. Actuellement, nous avons ciblé les pavillons de complaisance.

Cela dit, vous avez posé auparavant une autre question sur laquelle je voulais intervenir, et je pense que c'est une question connexe, quand vous avez fait allusion à ceux qui pourraient décider de continuer à pêcher, en nous demandant comment nous allions passer à l'étape suivante. C'est ce que j'ai retenu de votre question. Eh bien, tout dépend de ce qui se passera d'ici deux ans.

Si nous avons l'an prochain des indications qu'une ou deux des réserves—les réserves du Sud—sont en train de se régénérer, nous aurons une dure lutte à livrer pour déterminer le genre de mesures d'application de la loi qui s'impose. Actuellement, la pêche de ces espèces est interdite, mais les navires battant pavillon de complaisance continuent à les pêcher quand même. Dans l'éventualité où nous verrions que les stocks des espèces du Sud se sont régénérés d'ici deux ans jusqu'à un niveau où il serait possible d'autoriser un minimum de pêche, ce qui signifierait dans certains cas une pêche relativement importante par des navires battant pavillon étranger, tout dépendrait fondamentalement du genre de mesures d'application de la loi que nous pourrions employer, et le choix de ces mesures fait partie de ce processus évolutif. C'est possible, tout au moins théoriquement. Beaucoup de gens craignent que cela soit rendu possible par l'intermédiaire de l'OPANO, en partie grâce à la législation actuelle.

M. Volpe: Monsieur Cashin, notre comité a présenté son rapport bien avant que la période de deux ans vienne à expiration et il se penchera sur les questions concernant les pêches. Aussi, étant du nombre de ceux qui ont l'intention de participer, je souhaiterais une réponse beaucoup plus rapide.

Par exemple, j'estime que les mesures de rétorsion proposées par M. McConnell's seraient sans effet, étant donné que le commerce bilatéral entre le Canada et l'Espagne se situe à moins d'un tiers de un pour cent, que le commerce bilatéral avec le Portugal se chiffre à moins de un dixième de un pour cent et que les provinces de l'Atlantique, qui sont les plus tributaires du commerce avec l'Europe, se situent au septième et huitième rang. Par conséquent, ces mesures sont insignifiantes.

Monsieur Cashin, je veux trouver une solution à ce problème avant l'échéance de deux ans, parce que cela fait déjà deux ans que ça dure. D'après les exportations, les réserves continuent de diminuer. Le problème ne se situe plus sur ce plan.

M. Cashin: Eh bien, si les ressources continuent à diminuer, c'est parce qu'on continue à pêcher... Autrement dit, quel régime doit-on imposer?

[Text]

Mr. Volpe: What would you like us to do?

Mr. Cashin: I would like you, with respect to my colleague to my left, to have an alternative vision.

Mr. Volpe: We should take a chance?

Mr. Cashin: I think your recommendation should be clear on the need for the appropriate management and enforcement of the stock. Now, how is that accomplished?

Mr. Volpe: Yes, I was going to ask what that is.

Mr. Cashin: How is that accomplished? It can be accomplished, from what we've said here, in a variety of ways. One is to have a revisited or revived NAFO that isn't as it now is, that has more of a command authority that allows it to set the quotas, to do away with the current mechanism of people being able not to accept the regulations and to file objections and some technical questions.

Mr. Volpe: But Mr. May said on three occasions that he doesn't believe that this multilateral approach—

Mr. Cashin: No, that's what I'm saying. An amended approach there is one alternative.

Mr. Volpe: You still have to get people involved in the negotiations and, as Mr. Chapman says, it's a lot of horse-trading and it's not going to happen.

Mr. Cashin: Yes, but if you're the Government of Canada and you're proceeding into negotiations, then having a single position is not necessarily the best position, because if the amended NAFO position is not possible, it then leads you to the second step, which is, as Dr. May has said, something more under the auspices of the UN.

If in the final analysis all of the above fails, then that is also part of incrementally building the case where Canada might indeed do something unilateral on behalf of the world, not just to preserve itself. So I would like to see Canada itself assuming that role.

It would be a mistake just to pick one single approach and say that Canada is going to go out and do this. If one attempts to resolve this problem with the partners or with those who are there, then you have to have more than one string to your bow.

At least the alternative is there to shape what is a revised NAFO. There are people who can lay out some markers as to what would be acceptable there. Acting through the process we're now going through in the work at the UN is probably the best bet to attempt to move that further.

Mr. Volpe: You see, Mr. Cashin, I was very taken by your presentation. I thought that your current answer would be the fall-back position if the other alternative didn't work, and I'm waiting for the other alternative.

Mr. Cashin: The ultimate alternative is we have to achieve the mechanism that will work. What I'm saying is not to box in—and I don't think the Government of Canada would do that—what is the mechanism. The desired mechanism may be what we are now proceeding with in New York, moving towards a recognition of rights of the coastal states on straddling stocks. I think that is perhaps the best bet. But in moving towards that direction, you have these other alternatives out there.

[Translation]

M. Volpe: Que souhaitez-vous qu'on fasse?

M. Cashin: J'aimerais, en ce qui concerne mon collègue de gauche, que vous proposiez une autre solution.

M. Volpe: Pensez-vous que nous devrions prendre un risque?

M. Cashin: Je pense que vous devriez présenter une recommandation claire sur la nécessité de gérer les réserves de manière appropriée et d'appliquer réellement les mesures. Comment pouvons-nous nous y prendre?

M. Volpe: J'allais vous le demander.

M. Cashin: Comment peut-on le faire? On peut s'y prendre de différentes façons. La première consisterait à modifier ou remodeler la L'OPANO afin de lui donner un plus grand pouvoir qui lui permette d'imposer les quotas et d'être libérée du mécanisme actuel qui permet aux membres de s'opposer à certains règlements, de présenter des objections ou de faire valoir certains points techniques.

M. Volpe: Mais M. May nous a dit à trois reprises qu'il ne pense pas que cette approche multilatérale...

M. Cashin: Non, c'est ce que je dis. Une approche modifiée pourrait être une solution.

M. Volpe: Il faut quand même faire participer les gens aux négociations et, comme l'a dit M. Chapman, avec tout le maquignonnage qui se passe, on n'aboutira à rien.

M. Cashin: Oui, mais il n'est pas forcément souhaitable que le gouvernement du Canada n'ait qu'une seule proposition à offrir au moment de se lancer dans les négociations, car si la modification de la L'OPANO n'est pas acceptée, on passe directement à une deuxième étape qui est celle de négociations sous les auspices de l'ONU, comme l'a précisé M. May.

Si, en dernière analyse, toutes les autres solutions échouent, le Canada sera de mieux en mieux placé pour prendre des mesures unilatérales, non pas pour se protéger lui-même, mais au nom de l'environnement mondial. J'aimerais que le Canada adopte un rôle.

Ce serait une erreur de ne retenir qu'une seule approche pour le Canada. Si nous voulons résoudre ce problème avec nos partenaires ou les membres de l'organisation, il faut que nous ayons plus d'une corde à notre arc.

Nous avons tout au moins la possibilité de réfléchir à ce que sera une version modifiée de la L'OPANO. Il y a des gens qui peuvent délimiter ce qui serait acceptable. Le processus que nous avons entrepris à l'ONU est probablement celui qui nous offre le plus de chance de progrès.

M. Volpe: Monsieur Cashin, j'ai vraiment été conquis par votre exposé. Je pensais que vous proposeriez de faire marche arrière si l'autre solution ne fonctionnait pas et j'attends toujours de savoir ce qu'est cette autre solution.

M. Cashin: La dernière solution consiste à trouver le mécanisme qui donnera de bons résultats. Mais, à mon avis, faut éviter de s'enfermer dans un mécanisme et je ne crois pas que le gouvernement du Canada souhaite le faire. Le mécanisme souhaité est peut-être celui que nous avons mis en route à New York, qui constituerait à reconnaître les droits des États côtiers sur les réserves qui chevauchent la zone de 200 milles. C'est peut-être la meilleure solution. Mais, tout en gardant le cap dans cette direction, nous pouvons envisager d'autres solutions.

[Texte]

[Traduction]

• 1055

If Dr. May and Mr. Chapman are correct in their comments—and I believe mostly they are—that NAFO won't work, then even by proposing a NAFO that would work, you wouldn't get there. But you would get there with the present UN initiative of more authority to the coastal nation on the straddling stock. But what is important is the signal that you're building the case. This is not just greedy Canada trying to do this to take fish away from the Europeans.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): On that, Mr. Volpe, can I just ask members of this committee and our guests if a five-minute break would be warranted at this time? Then we'll start at 11 a.m. with Senator Cools, followed by Dr. English and then Senator Comeau.

• 1057

Si l'OPANO ne donne aucun résultat, comme le prédisent fort justement je crois MM. May et Chapman, il sera impossible d'aboutir aux résultats escomptés, même en proposant une OPANO efficace. Par contre, on pourrait y parvenir grâce à la proposition actuelle de l'ONU d'accorder un pouvoir étendu aux nations côtières sur les réserves qui chevauchent la zone des 200 milles. Mais l'important, c'est de faire savoir que le Canada prépare des arguments solides et qu'il ne décrète pas égoïstement de garder tout le poisson pour lui, au détriment des Européens.

Le coprésident (M. Gauthier): Là-dessus, monsieur Volpe, je propose aux membres du comité et à nos invités de faire une pause de cinq minutes. Nous reprendrons nos travaux à 11 heures avec la sénatrice Cools, suivi de M. English et du sénateur Comeau.

• 1011

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I now go to Senator Cools to open our second-last hour of this very interesting session.

Le coprésident (M. Gauthier): Je laisse maintenant à la sénatrice Cools le soin d'entamer la deuxième et dernière heure de cette très intéressante séance.

Senator Cools (Toronto Centre): Thank you very much, Mr. Chairman. I'd also like to thank the presenters, the panellists, the round table leaders for what I thought so far has been very well-thought-through presentations.

La sénatrice Cools (Toronto Centre): Merci beaucoup, monsieur le président. J'aimerais également remercier les présentateurs, les membres du groupe d'experts ainsi que les animateurs de la table ronde pour les exposés très pertinents que nous avons entendus.

I have a few questions, and perhaps my first question could be a clarification. My understanding of what the four of you are saying before the committee is that you're asking this committee in its findings to come to certain conclusions, so that these conclusions can move forward to the government as recommendations. This is our purpose here, and I'm quite new to this committee.

J'ai quelques questions à poser et la première est une simple demande de précisions. Si je vous ai bien compris tous les quatre, vous demandez que notre comité utilise les conclusions de ces études pour présenter des recommandations au gouvernement. Je suis nouvelle au comité, mais je pense que c'est en effet notre rôle.

My understanding of what you're saying is that you want this committee to recommend to the government essentially that the government continue to ensure, from the recent piece of legislation that was passed, the protection not only of this coastal community but also of the stocks in general, to use that initiative to continue to build evidence of the kind of violations that are going on on the high seas. You are asking that they eventually advance within regional and international organizations the issue of expanding the 200-mile limit. This is what I am hearing that you are asking us to do.

Si je vous ai bien compris, vous souhaitez que le comité recommande au gouvernement de poursuivre l'application de la loi qui vient d'être adoptée afin d'assurer la protection des villages côtiers, mais également celle de toutes les réserves de poissons en général afin de continuer à amasser des preuves sur les violations qui se produisent en haute mer. Vous souhaitez que le gouvernement réclame auprès des organismes régionaux et internationaux le droit d'étendre la limite des 200 milles. Voilà, si j'ai bien compris, ce que vous nous demandez.

Perhaps we could clarify this. Is that what you're asking us to do? I would support it myself. Our researchers here are very diligent people, and it would be nice if we could give them some guidance.

Pouvez-vous nous dire si c'est bien ce que vous demandez? Je serais moi-même en faveur d'une telle formule. Nos agents de recherche font preuve d'une grande diligence et ce serait bien de leur donner quelques précisions.

Mr. Chapman: I'm not advocating extension of Canada's 200-mile limit. I believe ultimately that Canada will have to take custodial control or custodial management over the straddling stocks that also go outside—that as distinct from Canada's extending its jurisdiction as a national jurisdiction, ownership of those stocks.

M. Chapman: Je ne réclame pas l'extension de la limite de 200 milles pour le Canada. Je crois que le Canada devra finalement assurer la garde ou la gestion des réserves qui chevauchent la zone de 200 milles. Ce n'est pas la même chose que d'étendre la compétence nationale du Canada et de lui reconnaître un droit de propriété sur ces réserves.

[Text]

Senator Cools: So you're going farther. Okay.

Mr. Chapman: No.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have an answer from everybody. I think Dr. May made his point very clearly, but he may want to repeat that.

Dr. May: I think we have to work on every available front to solve the problem. That's why I emphasize the United Nations, which is perhaps the longest but in the end the most effective, as well as the individual unilateral action, which has to be done very carefully in order to be effective at all. It's not a matter of gaining jurisdiction so much as it is a matter of gaining proper management of the resources, a means by which the rule of law can actually take place and be enforced.

I expressed the view that I don't think NAFO will ever be effective in doing that. I could be wrong. If enough pressure can be brought to bear unilaterally, bilaterally, multilaterally within the UN, then maybe it will. But I don't think any of us are saying Canada should extend its territorial jurisdiction beyond what it already is.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm not so sure of that. But I'll go to Mr. Cashin and I'll end with Ms McConnell.

Mr. Cashin: I think Dr. May, Mr. Chapman and I are saying the same thing or much the same thing. There is one thing I would add. Specifically, there is the work now going on at the UN that would give new life or new rights to coastal states with regard to straddling stocks. The successful conclusion of that initiative will, I think, provide the sort of groundwork to have done what has to be done—the management of the resource, the straddling stocks.

• 1105

We have to be telling the world this has to be done. This has to be done. Somebody asks how it is going to be done. Well, you've come some way. Until now some of the reaction... and in fact there is a man in the back of the hall who has spent a long time on this file as a commissioner of NAFO and everything else, a former executive of one of our largest fish companies. He met this morning with some people, and the same words came up there, if I may quote him, as we've heard in the past—that Canada is talking about creeping jurisdiction.

We are not talking about creeping jurisdiction. This is a problem of the overfishing, etc., which has had tremendous effects on us and on them as well, so we have to control it. In the controlling of that, it is not creeping jurisdiction, as Art May said—and I'll quote you now, Art, indirectly—any more than what they are doing is roving sovereignty.

We have to do it and the mechanism for doing it may be through the UN, it may be through the present legislation. The government should be encouraged to do it, but at the end of the day, if all else fails, then the Government of Canada will have

[Translation]

La sénatrice Cools: Vous allez donc plus loin. Très bien.

M. Chapman: Pas du tout.

Le coprésident (M. Gauthier): Tout le monde veut répondre. Je pense que M. May a exposé très clairement son point de vue, mais il souhaite peut-être le reformuler.

M. May: Je suis convaincu que nous devons agir sur tous les fronts pour résoudre le problème. C'est pourquoi j'ai surtout évoqué les Nations Unies, qui est la voie de recours la plus longue mais aussi la plus efficace en fin de compte, ainsi que la possibilité de prendre des mesures unilatérales, action qui, pour être efficace, exige une très grande prudence. Il ne s'agit pas tant d'acquiescer à une compétence étendue que la capacité de gérer les ressources de manière appropriée et de disposer d'un moyen de faire vraiment respecter le droit.

Je vous ai dit qu'à mon avis l'OPANO ne pourra probablement jamais obtenir un tel résultat. Je fais peut-être erreur. Il est possible que l'on puisse y parvenir en faisant des pressions unilatérales, bilatérales ou multilatérales à l'ONU. Cependant, je ne pense pas que certains d'entre nous souhaitent que le Canada bénéficie d'une extension de sa compétence territoriale.

Le coprésident (M. Gauthier): Je n'en suis pas certain. Je donne d'abord la parole à M. Cashin, puis à M^{me} McConnell.

M. Cashin: Je pense que monsieur May, monsieur Chapman et moi-même préconisons plus ou moins la même chose. J'aimerais cependant ajouter ceci. Les négociations actuellement en cours à l'ONU semblent accorder aux États côtiers de nouveaux droits sur les réserves qui chevauchent la zone des 200 milles. Le résultat positif de cette initiative sera, je pense, de préparer le terrain à la gestion des ressources, c'est-à-dire de réserver qui chevauchent la zone de 200 milles.

Nous devons dire au monde que cela doit être fait. Il faut le faire et on demande comment nous allons nous y prendre. Et bien, vous avez fait une partie du chemin. Jusqu'à maintenant, une partie des réactions... Il y a d'ailleurs quelqu'un, au fond du couloir, qui a passé beaucoup de temps sur ce dossier à titre de commissaire de l'OPANO. C'est l'ancien directeur d'une de nos plus grandes sociétés de pêche. Il m'a dit que les participants à la rencontre qui a eu lieu ce matin ont soulevé les mêmes questions qu'autrefois. Il demande si le Canada cherche à étendre progressivement sa compétence.

Il n'est pas question d'étendre progressivement la compétence du Canada. C'est un problème de surexploitation de la pêche qui a des conséquences terribles sur nous et sur les autres et que nous devons régler. En s'attaquant à ce problème, le Canada ne cherche pas plus à étendre progressivement sa juridiction, comme l'a déclaré Art May, que les autres pays ne souhaitent affirmer leur souveraineté sur le secteur.

Nous devons le faire et c'est peut-être l'ONU ou la loi actuelle qui nous fournira le moyen d'agir. Il faut encourager le gouvernement à le faire, mais en fin de compte, si toutes les autres solutions échouent, le gouvernement du Canada devra

[Texte]

to do it itself. But by proceeding on several fronts at the same time, we're making the case and distinguishing it from creeping jurisdiction and rooting it in a major environmental issue, which I believe and I think many of us believe has a wider political constituency in the world.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Now for our lawyer friend Madam McConnell; I think she'll have a different view.

Prof. McConnell: I think I would agree with and in fact should support your point, Mr. Cashin, about distinguishing it. I think the Canadian effort and the language, as very much reflected in my colleague's comment, has been an overall assessment by Canada that in the international sphere it would not be acceptable for us to claim ownership over a further piece, I guess you would say, of the ocean. Therefore we're working very hard to distinguish our action in a couple of ways to put it in, shall we say, a higher moral ground. That is, we're not acting to add onto the fish and look after them for Canada, but we are acting in behalf of the world, and this ties in very much with the action, for example, and the language of supporting international cooperation through NAFO.

The Canadian approach has been to date many-pronged or many-stringed in that we've gone, I think, to great lengths to show how we've attempted to negotiate internationally; we've tried exhaustion, the language would be, of all possible remedies; in other words, we've tried every avenue. I think there's a clear track record of that. Through the UN, through NAFO, Canada has tried to negotiate, tried agreements, tried bilateral action, and where there seems to be no other recourse, then, particularly with flag-of-convenience ships where there's no way of enforcing it, we are acting on behalf of the world.

So that's basically the argument that's painted, and that is the track record, I think, that can be shown on paper.

There is another view that might be taken, and I would suggest that in talking about extending jurisdiction, we are saying we don't want to extend jurisdiction, but what does that actually mean? I would just note—and I think this is what your air is referring to—that the recent legislation, the coastal fisheries protection bill, which is under consideration and is before the government, very clearly says that if a foreign vessel acting contrary to the NAFO regulations in the NAFO regulatory area, outside the 200 miles, then this act would give Canadian officers or protection people the authority to arrest the vessel and also to prosecute. Foreigners can be prosecuted in Canada for an offence under this act.

Now, the last two points, where there's a ship registered in a foreign country, cannot happen without permission from the Attorney General of Canada. In fact, it goes so far as to say personal written permission from the Attorney General of Canada, because obviously it is a matter of very important foreign policy.

[Traduction]

agir de sa propre initiative. En agissant sur plusieurs fronts à la fois, nous alimentons une cause qui se distingue de l'extension progressive de notre compétence, en ce sens qu'elle pose une question environnementale importante qui, à mon avis et de l'opinion de beaucoup d'entre nous, a de plus vastes répercussions politiques dans le monde.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Nous allons maintenant donner la parole à notre amie et avocate M^{me} McConnell. Je pense qu'elle a un point de vue différent.

Mme McConnell: Je pense comme vous, monsieur Cashin, qu'il faut faire une distinction. Comme l'a dit mon collègue, je pense que le Canada a donné la preuve, dans les propositions qu'il a présentées et dans les actions qu'il a entreprises, qu'il ne jugeait pas acceptable de réclamer sur la scène internationale un droit de propriété sur une partie supplémentaire, pourrait-on dire, de l'océan. C'est pourquoi nous nous efforçons de faire porter notre action sur un plan moral plus élevé. En effet, le Canada ne cherche pas à garder le poisson pour lui mais plutôt à agir pour le compte de tous les pays du monde, ce qui rejoint très bien les actions qu'il mène et le raisonnement qu'il tient en faveur de la coopération internationale par l'intermédiaire de l'OPANO.

Jusqu'à présent, le Canada a adopté une approche à plusieurs facettes, cherchant inlassablement à négocier sur la scène internationale; je crois qu'on peut dire que nous avons épuisé tous les recours possible; autrement dit, nous avons tout essayé. Tous les efforts que nous avons entrepris sont vraiment là pour le prouver. Le Canada a essayé de négocier et de conclure des ententes par l'intermédiaire de l'ONU ou de l'OPANO; il a tenté une action bilatérale et il semble qu'il n'y ait plus d'autre recours que d'agir au nom de tous les pays du monde, en particulier depuis que les navires battant pavillon de complaisance empêchent toute autre solution.

Voilà en quelque sorte comment a évolué notre position, et tout cela est dûment consigné.

Il y a un autre point de vue que l'on peut adopter et, lorsque nous parlons d'extension de notre compétence, nous disons que nous ne voulons pas le faire, mais qu'est-ce que cela signifie vraiment? J'aimerais simplement faire remarquer—je crois d'ailleurs que notre président y a fait allusion—que le récent projet de loi sur la protection des pêches côtières qui est actuellement examiné par le gouvernement donnera très clairement aux agents canadiens ou au personnel chargé de la protection le droit d'arrêter et de poursuivre les occupants d'un navire étranger se trouvant en infraction par rapport au règlement de l'OPANO dans le territoire relevant de la responsabilité de l'organisation, à l'extérieur de la zone des 200 milles. Le projet de loi permettra de poursuivre des étrangers au Canada pour une telle infraction.

Passons maintenant aux deux derniers points concernant l'obligation pour un navire immatriculé dans un pays étranger d'obtenir une autorisation du procureur général du Canada. Le projet de loi exige en fait une autorisation écrite personnelle signée par le procureur général du Canada, étant donné qu'il s'agit bien entendu d'une question très importante de politique étrangère.

[Text]

If a country that is perhaps less sympathetic to Canada's perspective was to look at this, it might well be that this looks as though Canada's extending some sort of jurisdiction; that is, you're planning to arrest people and prosecute them in Canada for an offence under Canadian law even though it's for breaching the NAFO regulations. So arguably Canada is attempting to extend some sort of jurisdiction, albeit in the name of enforcing things on behalf of NAFO.

I won't continue on with a lawyer's sort of rambling but there has been a recent case in the last couple of years where the United States did attempt something quite similar. It wasn't in the same category as this, but some of you may have read about the tuna-dolphin dispute where the United States attempted to act to protect the dolphin of the world on the high seas. It was not accepted as legitimate for a state to act on behalf of the high seas.

I don't, however, disagree with Mr. Cashin. I think there is a move internationally to accept it. The key for Canada is to distinguish this case from the more general case that will precipitate, I think, an international response of wanting to claim more jurisdiction generally.

Dr. May: It occurs to me that a very important footnote hasn't really come on the table, which is to understand why the Northwest Atlantic Fisheries Organization, NAFO, has been so ineffective.

Notwithstanding the fact that every single member of the organization except maybe one agrees on a course of action, the convention of NAFO allows that one not to be bound by the majority view, so that everything everybody else has done can be completely negated legally because nobody subsumes their national jurisdiction on the high seas to any regional organization. So they can legally carry on while ignoring the majority view and proceed to devastate the stocks. I thought it was important to understand why NAFO has been so ineffective.

Senator Cools: Earlier, I think it was Mr. Cashin who talked about building up or making manifest the evidence of these violations. Mr. Chapman, when you were speaking with us, you held up this bit of a net.

I wonder if you could tell the committee two things. We keep hearing about these ships using flags of convenience. Could you tell us who they are, what countries they're coming from, and what countries they're nationals of? In addition to that, because it's not that clear—we know vaguely that they're flagging in Panama and Honduras—would you be willing to put on the record within this committee's structure some of the evidence so that our stock of information could be enlarged?

Mr. Cashin: I think Mr. Chapman did it.

Mr. Chapman: Yes, but there's other evidence in our files that we could put on the record. The flags they are flying are from Sierra Leone, Honduras, Panama, the Cayman Islands, and a few others like that. Korea, as a national, is a different

[Translation]

Un pays qui serait peut-être moins favorable au point de vue canadien pourrait peut-être interpréter l'attitude du Canada comme une volonté d'étendre sa compétence nationale. On pourrait accuser le Canada de vouloir arrêter et poursuivre sur le territoire canadien des personnes ayant commis une infraction au vertu du droit canadien, alors qu'il s'agit en fait d'une infraction aux règlements de l'OPANO. On pourrait donc prétendre que le gouvernement cherche à étendre sa compétence, bien qu'il le fasse dans le but de faire respecter le règlement de l'OPANO.

Je ne vais pas poursuivre ces réflexions d'avocat, mais j'aimerais vous signaler une affaire plus ou moins analogue qui s'est passée aux États-Unis il y a environ deux ans. Le différend n'était pas tout à fait le même, mais certains d'entre vous avez peut-être entendu parler du dilemme thons-dauphins et des mesures que voulaient prendre les États-Unis pour protéger les dauphins en haute mer. La conclusion de cette affaire a été qu'un État ne peut légitimement prétendre imposer des mesures concernant la haute mer.

Cependant, je ne suis pas contre le point de vue exprimé par M. Cashin. Je pense qu'il y a un mouvement international en faveur de telles actions. Le Canada doit prendre soin de distinguer cette affaire du contexte plus général afin qu'il ne soit pas accusé sur le plan international de vouloir étendre sa compétence.

M. May: Il m'apparaît qu'on a omis un détail très important. On ne s'est pas demandé pourquoi l'Organisation des pêches de l'Atlantique Nord, l'OPANO, a été si peu efficace.

Lorsque tous les membres de l'organisation sauf un sont d'accord sur un plan d'action, la convention de l'OPANO permet aux dissidents de ne pas se rallier à l'opinion majoritaire, si bien que tous les efforts des autres membres sont légalement anéantis, puisque personne n'accepte de subordonner à une organisation régionale sa compétence nationale sur la haute mer. Par conséquent, les membres dissidents peuvent continuer à épuiser les réserves de poissons, allant ainsi à l'encontre de l'opinion de la majorité des autres membres. Je pense qu'il est important de préciser pourquoi l'OPANO avait été si efficace.

La sénatrice Cools: Je crois que c'est M. Cashin qui a parlé un peu plus tôt de réunir des preuves manifestes de ces infractions. Monsieur Chapman, vous avez un peu abordé cette question au cours de votre exposé.

Il y a deux choses que j'aimerais vous demander de préciser pour le comité. Il est question de navires battant pavillon de complaisance. Pouvez-vous nous dire qui ils sont, quels sont leurs pays d'origine et quelle est leur nationalité? Nous savons plus ou moins que ces navires arborent les couleurs du Panama ou du Honduras. Pouvez-vous nous donner à ce sujet d'autres détails qui seront consignés au procès-verbal du comité, afin d'augmenter le volume d'information dont nous disposons?

M. Cashin: Je pense que M. Chapman l'a déjà fait.

M. Chapman: Oui, mais nous disposons d'autres détails que nous pouvons verser au procès-verbal. Ces navires portent les couleurs de la Sierra Leone, du Honduras, du Panama, des Îles Cayman, et de quelques autres pays. Pour la Corée, c'est

[Texte]

[Traduction]

issue; it's not a flag of convenience but they're not NAFO members. The owners of these vessels typically are Spanish and Portuguese companies. It has been on occasion a Canadian company as well, I think the *Kristina Logos*, but again, the Spanish or Portuguese nationals even own that Canadian company.

un problème différent; ce n'est pas un pavillon de complaisance, mais la Corée n'est pas membre de l'OPANO. Les propriétaires de ces navires sont en général des sociétés espagnoles et portugaises. Il peut arriver que nous ayons affaire à une société canadienne, comme dans le cas du *Kristina Logos*, mais cette société canadienne appartient à des ressortissants espagnols ou portugais.

• 1115

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): And the crew?

Le coprésident (M. Gauthier): Et l'équipage?

Mr. Chapman: And the crew also are typically Iberian, from the Iberian Peninsula, Spain and Portugal, and in some cases third countries. But it is Spanish and Portuguese interests that own the vessels, that crew the vessels, that captain the vessels. Even if they don't crew them, the trusted personnel are Spanish and Portuguese, mostly.

M. Chapman: L'équipage vient lui aussi de la péninsule Ibérique, d'Espagne et du Portugal et, dans certains cas, de pays du Tiers-monde. Mais les propriétaires des navires, ainsi que l'équipage et le capitaine, sont des espagnols et des portugais. Et même quand l'équipage ne vient pas de la péninsule Ibérique, le personnel de confiance est principalement d'origine espagnole et portugaise.

Senator Cools: Very interesting.

La sénatrice Cools: Très intéressant.

Mr. English (Kitchener): Mr. Chairman, I think this is a very interesting discussion, and as it goes on it becomes somewhat more complex.

M. English (Kitchener): Voilà, monsieur le président, une discussion extrêmement intéressante qui devient de plus en plus complexe à mesure qu'elle évolue.

Dr. May talked a couple of times about the importance of a UN agreement relating to straddling stocks, as did Mr. Cashin, and I want to place this in the broader context of foreign policy discussions at we've been having in this committee.

M. May a évoqué à plusieurs reprises, comme M. Cashin, l'importance de conclure sous l'égide de l'ONU une entente concernant les réserves qui chevauchent la zone des 200 milles. J'aimerais placer cette question dans le contexte plus vaste du débat de politique étrangère auquel s'est livré notre Comité.

We've heard very generally that for a country like Canada, which is a smaller country and has a large coastline, a small and sparse population, the importance of international rules is paramount. I have two questions along those lines. Does the unilateral action in the legislation, on which we have spoken and to which Ms McConnell referred earlier, make it more likely that the UN agreement on straddling stocks will unfold and take place, or does it make it less likely because it is unilateral?

On nous a dit de manière générale que les règles internationales sont extrêmement importantes pour le Canada, qui est un petit pays ayant une frange côtière étendue, ainsi qu'une population réduite, mais riche. J'aurais deux questions à ce sujet. Pensez-vous qu'une action unilatérale fondée sur la loi, dont nous avons parlé et à laquelle M^{me} McConnell a fait allusion un peu plus tôt, favoriserait la signature et l'application, sous l'égide de l'ONU, d'une entente relative aux réserves qui chevauchent la zone des 200 milles, ou au contraire, nuirait à une telle entente?

Dr. May: I'd argue more likely, because it shows that the country that has the problem at some point is prepared to beasperated and do something about it, and I think what we're doing is measured. It's not an overreaction. That's why it's so important to build up the case, as Mr. Cashin said, so that at some point you can say, "We've done everything humanly possible. We've still lost all the fish. They've all been caught by people who knew what they were doing, and it's still going on. If you don't act, we'll have to. Here's a minimal kind of reaction." I think that stimulates broader interest and makes it more likely in the end that the UN will pick it up.

M. May: À mon avis, cela jouerait plutôt en notre faveur, car une action unilatérale montrerait que nous sommes exaspérés par la situation et décidés à intervenir, mais que notre action reste mesurée. Je crois que ce ne serait pas une réaction excessive. D'où l'importance, comme l'a dit M. Cashin, de bien préparer notre action, de manière à pouvoir dire: «Nous avons tout essayé. Nous avons perdu toutes nos réserves de poissons à cause de pêcheurs étrangers qui ont pratiqué et continuent de pratiquer une pêche excessive. Par conséquent, si vous ne prenez aucune mesure, c'est à nous de passer à l'action. Voici quelles sont les mesures minimales que nous devons prendre». Je pense que ce genre de raisonnement, qui invoque des intérêts plus vastes, saura séduire l'ONU.

Mr. Cashin: Because of what's now going on in the UN, there's a whole group of countries that are like-minded, that have similar problems and that are supportive. It's true that in many cases they represent the less enfranchised nations of the world, but it has a political momentum of its own and there are agreements that can at different times be formed, which were factors of course were important in the development of the 200-mile limit, even then forming alliances with the land-locked nations. The urgency of the cause, I think, speaks for itself.

M. Cashin: En raison de ce qui se passe actuellement à l'ONU, il y a plusieurs autres pays qui pensent comme le Canada, qui ont des problèmes analogues et qui appuient notre position. Il est vrai que, dans bien des cas, ces pays représentent les nations les moins émancipées du monde, mais ce raisonnement a un certain poids politique et certaines alliances peuvent se former selon les circonstances, même avec des États qui n'ont pas d'accès à la mer, comme ce fut le cas au moment de l'adoption de la limite des 200 milles. À mon avis, la cause est fort éloquente.

[Text]

It is only at different times that people make arguments like this. They bring up old, ancient arguments—I'm not saying they're not without validity—about jurisdiction, but I think we can argue the opposite of that. Respecting the example Ms McConnell used, that this is some form of jurisdiction, what it really is is a form of Canada doing what it is necessary to do to enforce international objective, when international bodies themselves have not been able to do it.

Dr. May: If I could add briefly, another implication gets us into another area of foreign policy. If you want to be successful in the UN you'd better have some friends, and those friends had better be from developing countries, because you're not going to impress the big nations of the world with what they see, rightly or wrongly, as some kind of jurisdictional extension that militates against their trade and military interests.

Foreign aid is very much a tool in this, and to the extent that Canada has a foreign aid policy aimed at assisting developing countries of the world in developing and managing their oceanic resources, we make a lot of friends.

Incidentally, that is the history of our success in the third Law of the Sea conference, which went on during the 1970s and 1980s. It's crucially important that we maintain that recognition of how important our foreign aid can be.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms McConnell, did you want to add to that?

Prof. McConnell: I will make just two brief comments. I agree with my colleagues about the legislation in the way it has been portrayed in all of the press releases surrounding it.

Mr. Cashin has raised a couple of times the fact that for international acceptability it's probably critical that Canada continue to attach the legislation, although it doesn't actually say it, to the idea of flag-of-convenience ships. In legal terms, you'd call it the clean-hands argument: somebody coming to complain about it—for example, Spain—is going to have to deal with the fact that their nationals are avoiding the rules.

So that's a critical point, and also the fact that Canada has very consciously maintained the approach of nesting the legislation in international cooperation and NAFO. We haven't stepped out of NAFO; we've attempted to continue negotiations. Both of those are critical.

The third point is that what we cannot forget in looking at what action we take and international acceptability is that whatever is decided in one context, the principles will be extrapolated to other contexts. And while earlier it was said, well, the United States is not going to be concerned in this case if there is an acceptance of Canadian control in jurisdiction of one transient species, I really wonder whether the United States or other countries that we have fairly substantial trading

[Translation]

Les anciens arguments concernant la compétence ressortent de temps à autre. Je ne prétends pas qu'ils ne soient pas valables, mais je pense que nous pouvons soutenir le contraire. M^{me} McConnell estime qu'il s'agit là d'une certaine forme d'extension de la compétence du Canada. Je pense, quant à moi, que le Canada se voit dans l'obligation de faire respecter lui-même un objectif international lorsque les organismes internationaux s'avèrent incapables de le faire.

M. May: J'aimerais évoquer brièvement un autre aspect qui nous mène incidemment à un autre secteur de la politique étrangère. Si nous voulons faire accepter notre point de vue par l'ONU, nous devons avoir des appuis et il est préférable que ces appuis proviennent de pays en voie de développement, car le Canada n'aura pas à convaincre les grands pays du monde qui considèrent notre action, à tort ou à raison, comme une sorte d'extension de notre compétence préjudiciable à leurs intérêts commerciaux et militaires.

À ce titre, l'aide que le Canada octroie à certains pays étrangers peut s'avérer être un instrument fort utile, étant donné que nous nous faisons beaucoup d'amis parmi les pays en voie de développement auxquels nous apprenons à mettre en valeur et à gérer les ressources océaniques.

C'est, incidemment, ce qui explique le succès que nous avons connu dans les années soixante-dix et quatre-vingt lors de la troisième Conférence sur le droit de la mer. Il est extrêmement important de reconnaître que l'aide aux pays étrangers peut être très utile.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez-vous quelque chose à ajouter, madame McConnell?

Mme McConnell: Simplement deux brèves observations. Je suis d'accord avec mes collègues quant à la façon dont le projet de loi a été présenté dans tous les communiqués.

M. Cashin a répété qu'il est probablement très important que le Canada continue, pour que son raisonnement soit acceptable sur la scène internationale, d'invoquer dans la loi l'argument relatif aux pavillons de complaisance. Les avocats appellent cela l'argument de la conduite irréprochable: les pays qui s'en plaindront—par exemple, l'Espagne—devront reconnaître que leurs ressortissants ne respectent pas les règles.

Par conséquent, c'est extrêmement important. N'oublions pas par ailleurs que le Canada a cherché consciemment à inscrire sa démarche légale dans le cadre de la coopération internationale et de l'OPANO. Nous n'avons pas quitté l'OPANO; nous tentons de poursuivre les négociations. Ces deux aspects sont très importants.

Troisièmement, il ne faut pas oublier, lorsqu'on examine les mesures à prendre et leur possibilité d'acceptation sur la scène internationale, que les principes qui seront appliqués dans ce contexte seront extrapolés à d'autres contextes. On a dit tout l'heure que les États-Unis ne seraient pas réticents dans ce cas à accorder au Canada le droit de gérer une espèce itinérante, mais je me demande si les États-Unis ou certains d'autres pays avec lesquels nous entretenons d'assez bonnes relations

• 1120

• 1125

[Texte]

relationships with will feel that somehow that prejudices their position on another coast where they are more involved—for example, the Pacific salmon or in other areas. So I think that has to be factored into the balance of discussions.

Mr. Cashin: Ms McConnell used the term “transient” stocks. We’re talking here about straddling stocks. We are not talking about transient stocks like dolphins and tuna, so this would be different. I think that’s an important distinction.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I ask a question on hat of the four of you? It’s important for us to know how many straddling stocks there are in the world. Is this situation typical of the banks of Canada’s coastline, that we have straddling stocks, or does it happen everywhere else in the world? How many types of straddling stocks are there?

Mr. Chapman: There are about half a dozen situations in the world—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Similar to that.

Mr. Chapman: Similar to this, yes.

Dr. May: Alaska, Argentina, New Zealand.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So it’s not exceptional.

A voice: Between Russia and Norway is another one.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay. Mr. Comeau.

Senator Comeau (Nova Scotia): Thank you very much, Mr. Chairman. We have a most impressive panel this morning. I’ve enjoyed it thoroughly. It brings me back to the days when I was in the House of Commons and I did this on a regular basis.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You miss it.

Senator Comeau: I miss it, I really do. We have this civility in the Senate that. . . Anyway, getting back to my question—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Get off that civility.

Senator Comeau: I’d like to come back to the question of domestic support to end foreign overfishing. Until now, yes, I agree we have had tremendous support for the legislation that’s been brought in. I read the announcement here where it says: “Canada takes action to end foreign overfishing”. Very definitely we’ve had tremendous support for it up to now. Up to now I believe Canada has had lots of international goodwill towards what we’re trying to do. If we can carry that goodwill through, we might be able to incrementally reach where we’re trying to reach, and hopefully we will. What we have done is a good step forward.

However, I’d like to point out that some of the European countries have traditionally not accepted Canada’s claim to what we view as our current nautical mile limit. Some of these countries have been fishing for 400, 500, 600, maybe even 700 years off the east coast, and they view the fish as partly theirs.

[Traduction]

commerciales ne se sentiront pas quelque peu menacés dans leurs activités sur une autre côte, en ce qui a trait par exemple au saumon du pacifique. À mon avis, il faut tenir compte de ce facteur dans les discussions.

M. Cashin: M^{me} McConnell parle d’espèces «itinerantes», alors qu’il s’agit d’espèces chevauchant la zone des 200 milles. Ce serait différent dans le cas d’espèces itinérantes comme le dauphin et le thon. Je pense qu’il est important de faire la distinction.

Le coprésident (M. Gauthier): Je voudrais vous poser une question à tous les quatre. Il est important pour nous de savoir combien on compte ailleurs dans le monde d’espèces qui chevauchent la zone des 200 milles. Est-ce qu’il s’agit d’un phénomène particulier à la côte canadienne ou est-ce que cela existe également ailleurs? Quels sont les différents types de poisson qui chevauchent la zone des 200 milles?

M. Chapman: On compte environ une demi-douzaine de cas dans le monde.

Le coprésident (M. Gauthier): Des cas semblables au nôtre?

M. Chapman: Oui.

M. May: En Alaska, en Argentine, en Nouvelle-Zélande.

Le coprésident (M. Gauthier): Alors, notre situation n’a rien d’exceptionnel.

Une voix: Il y en a un autre exemple entre la Russie et la Norvège.

Le coprésident (M. Gauthier): Bon. Monsieur Comeau.

Le sénateur Comeau (Nouvelle-Écosse): Merci beaucoup, monsieur le président. Le Comité d’experts que nous avons entendu ce matin est des plus impressionnant. J’ai beaucoup apprécié les exposés et les commentaires. Ça me rappelle l’époque où je siégeais à la Chambre des communes. J’ai participé alors régulièrement aux travaux des comités.

Le coprésident (M. Gauthier): Ça vous manque.

Le sénateur Comeau: Oui, ça me manque vraiment. Au Sénat, il y a le décorum. . . Mais, revenons à nos moutons. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Oubliez le décorum.

Le sénateur Comeau: Je voudrais revenir à l’appui national dont nous avons besoin pour mettre un terme à la surexploitation de la pêche. Je reconnais que, jusqu’à présent, le projet de loi a obtenu un appui considérable. On a pu lire dans les journaux que «le Canada prend des mesures pour mettre fin à la pêche excessive que font les navires étrangers». Jusqu’à présent, le projet de loi a recueilli un appui extraordinaire au pays. Pour le moment, je crois que les mesures que veut faire appliquer le Canada sont assez bien accueillies sur la scène internationale. Si nous parvenons à maintenir cet appui, nous pourrons peu à peu atteindre le but que nous recherchons. Nous avons bien progressé.

J’aimerais toutefois rappeler que certains pays européens ne reconnaissent pas la zone maritime que le Canada entend faire respecter le long de ses côtes. Certains de ces pays pratiquent la pêche au large de la côte Est depuis 400, 500, 600, ou peut-être même 700 ans. Ils considèrent que cette zone de pêche leur appartient en partie.

[Text]

With that in mind and with NAFO not too effective—I think we've recognized that NAFO is not as effective as we'd like it to be—what happens if some of the NAFO countries decide to fight what we're doing, like what happened when Brigitte Bardot went after the sealing industry? What happens if we blink again like we did at that time? Will we be in worse shape by having brought in this piece of legislation if we fail to live up to it? Will it cause the setbacks that happened during the sealing controversy?

[Translation]

Compte tenu de cela et de la plus ou moins grande efficacité de l'OPANO—nous avons vu en effet que l'OPANO n'est pas aussi efficace qu'on le souhaiterait—que se passera-t-il si certains pays membres de l'OPANO décident de protester contre les mesures prises par le Canada, un peu comme l'a fait Brigitte Bardot contre la chasse au phoque? Que se passera-t-il si nous cédonc cette fois encore? Serons-nous dans une plus mauvaise posture du fait de ne pas pouvoir faire respecter la nouvelle loi? Est-ce que cela engendrera des contretemps comme au moment de la controverse entourant la chasse au phoque?

• 1130

Mr. Cashin: I think we're the Brigitte Bardot in this circumstance. The aggressor and politically incorrect is the activity that has been taking place. The whole green movement, all of that, puts us in a better light in these circumstances. The question becomes how they would fight it. The evidence builds, the practices. . .

The one sticky issue at the moment that has caused, as I said, some reluctance in some of the acceptance here is that while NAFO has brought in new rules, there is a genuine lack of credence in the fishing society of Atlantic Canada that these NAFO rules are really effective. That could be one of the critical moments, but one would hope that with this legislation, with the initiatives at the UN, and with a strong report from committees such as yours, we will have moved this along to the point—where events will overtake the possible area of real problem in the minds of people here; that is, a more sudden reopening of some of those straddling stocks—the flounder fishery in a year or two or the 3NO cod fishery. The concern is that when they're reopened you will have NAFO vessels in those waters operating legally. Given the current rules of NAFO, at the moment they don't have credibility. Even if they're doing a better job than people here think they are, they still don't have credibility.

I underline the point I made earlier: what were regarded as acceptable fishing practices in Canada ten years ago, which were more restrictive than the Europeans were doing, are no longer regarded as accepted fishing practices. So there is a genuine difference from what we regard now in the changing world as accepted fishing practices, and that could be a moment of conflict when those stocks reopen. We hope, on these moves forward, that we will have this matter resolved by then.

Mr. Chapman: In terms of the nesting—and I like the term—of the legislation in the flags-of-convenience thing, we should keep in mind that the Europeans also, as governments anyway, do not like the flags of convenience. They give them all kinds of political problems. They also want the flags-of-convenience issue to be dealt with. So insofar as Canada practically takes some of the heat to do that, it's not a solution. . . Well, they agree with the solution. They might not like the legislation and all the rest, but they agree with the solution.

Secondly, though, you should ask yourself what the European strategy is. Canada used to influence, if not control, the NAFO in terms of our relationship with the other countries, part of which was currency on giving them fish allocations inside

Mr. Cashin: Cette fois, c'est nous qui avons le rôle de Brigitte Bardot. La surexploitation de la pêche est l'activité politiquement incorrecte que nous dénonçons. Vis-à-vis des écologistes, notre position est bien meilleure. Il reste à savoir comment les autres pays réagiront. Les preuves s'accumulent, les faits sont là. . .

Le problème, pour le moment, c'est que l'OPANO a beau avoir adopté de nouvelles règles, les milieux de la pêche dans la région du Canada de l'Atlantique ne croient pas beaucoup dans leur efficacité. Cela pourrait nous causer certaines difficultés, mais nous espérons qu'avec la nouvelle loi, les initiatives de l'ONU et la présentation de rapports bien étayés par des comités comme le vôtre, nous serons en mesure de surmonter le problème que ne manquerait de soulever au Canada la réouverture de la pêche des espèces chevauchant la zone des 200 milles—la pêche au flet et la pêche à la morue dans le secteur 3NO—d'ici un an ou deux. Le problème, c'est que dès la réouverture de ces zones, les navires des pays membres de l'OPANO pourront venir y pêcher en toute légalité. Dans l'état actuel des choses, les règles de l'OPANO n'ont aucune crédibilité. Même si elles sont un peu moins inefficaces qu'on le croit, elles n'ont aucune crédibilité.

Je répète ce que j'ai dit tout à l'heure: les pratiques de pêche jugées acceptables au Canada il y a dix ans, qui étaient alors plus restrictives que celles que pratiquaient les Européens, ne sont plus considérées désormais comme des pratiques de pêche acceptables. Par conséquent, il y a une différence par rapport aux méthodes de pêche acceptées actuellement et cela risque de poser problème au moment de la réouverture. Nous espérons que nous aurons trouvé une solution d'ici-là.

Mr. Chapman: Pour ce qui est d'inscrire la question des pavillons de complaisance dans le projet de loi, il ne faut pas oublier que les Européens non plus, ou tout au moins leurs gouvernements, n'aiment pas les pavillons de complaisance. C'est une source de toutes sortes de problèmes politiques. Ils veulent aussi régler la question des pavillons de complaisance. Dans la mesure où le Canada prend une partie du problème sous son bonnet, ce n'est pas une solution. . . Mais, ils sont d'accord avec la solution. Ils ne seront peut-être pas d'accord avec la loi et tout le reste, mais ils aimeront la solution.

En second lieu, toutefois, vous devez vous demander quelle sera la stratégie européenne. Jusque-là, le Canada exerçait une certaine influence, voire un certain contrôle sur l'OPANO au niveau de nos relations avec les autres pays qui consistaient

[Texte]

our zone for underutilized species. That currency is less and less. The Europeans have now swallowed Spain and Portugal. They're swallowing Norway. They have Denmark, effectively the Faeroes, and they are a lot closer to the emerging eastern European western economies than we are. They are going to have more control over NAFO than heretofore was the case.

They don't want to see this United Nations process in New York achieve a convention. Their strategy is to have guidelines only and to refer the issue back to regional authorities such as NAFO. If they can control NAFO, then they effectively have an umbrella, a green organization within which they can use fuzzy rules and lack of control, and on it goes.

One of the things I hope this committee will do is reinforce the need to have Canada achieve an actual convention coming out of the UN process in New York, as opposed to guidelines. I think this is what Dr. May was alluding to. It's only through a firm convention that we can actually make NAFO work. If we don't get the convention and the issue just gets wrapped in guidelines and NAFO chugs on, then you're going to have more political pressure here to have the legislation be used against the Europeans.

[Traduction]

entre autres à leur accorder des quotas de pêche pour les espèces sous-exploitées dans notre zone. C'est de moins en moins le cas. L'Europe a désormais absorbé l'Espagne et le Portugal. Elle a absorbé la Norvège, ainsi que le Danemark et les îles Féroé. L'Europe se sent plus proche que nous des nouvelles économies de l'Europe de l'Est. Son influence au sein de l'OPANO sera plus grande qu'auparavant.

Les pays européens ne veulent pas que le processus entamé par les États-Unis à New York donne naissance à une convention. Ils préfèrent se contenter de lignes directrices et s'en remettre aux décisions d'autorités régionales comme l'OPANO. S'ils ont la mainmise sur l'OPANO, ils pourront s'en servir comme d'un paravent, une organisation écologique ayant des règles floues et aucun contrôle véritable.

J'espère que votre Comité réussira entre autres à imposer la nécessité pour le Canada d'obtenir une convention aux Nations Unies à New York, plutôt que des lignes directrices. C'est je crois ce à quoi M. May faisait allusion. Il nous faut une convention ferme si nous voulons que l'OPANO soit vraiment efficace. Si nous ne pouvons obtenir une convention et si l'on doit se contenter de lignes directrices plus ou moins bien appliquées par l'OPANO, nous assisterons à une augmentation des pressions politiques en faveur de l'application de la loi contre les Européens.

• 1135 •

Senator Comeau: I guess this is where I'm coming from. Because NAFO is approaching this from a completely different perspective from what we'd like to see, would we risk going back to the years when NAFO set unrealistically high taxes for themselves? We knew that it was actually damaging. Is there a risk that we will return to those times? If so, the legislation we have here would simply not solve the problem.

Mr. Cashin: There's always that risk. We have the legislation now. That would only happen if the process we're engaged in at the United Nations doesn't go the way Mr. Chapman and Dr. May have suggested, with convention, and we end up with only guidelines. The possibilities of escalation on this would be greater. However, I think it's a little early to speculate, because you have to build the momentum and build our case. It's like saying, if it doesn't work, what happens? I think the track we're on now, to the extent that we do it right, will reduce the risks of those kinds of difficulties.

Senator Comeau: I have one last brief question. In other words, you're saying we should not worry about the domestic support if some damage arises or if something happens. Let's not dwell too much on it now.

Mr. Cashin: You can't do that now anyway. We all believe our cause is right and we proceed with it. When I was where some of you are now, Paul Martin rose in the House and said that would be governed by the circumstances. He was asked a supplementary question about what those circumstances were. It was those that were determined by the factors at the time.

Le sénateur Comeau: C'est ce que je pense. Parce que l'OPANO voit les choses d'une manière tout à fait différente de ce que nous souhaiterions, ne risquerions-nous pas de revenir au temps où l'OPANO exigeait le paiement de droits tout à fait irréalistes? Vous savez très bien à quel point ils étaient nuisibles. Risquons-nous de revenir à cette pratique? Si oui, la présente mesure législative ne réglerait tout simplement pas le problème.

M. Cashin: Il y a toujours ce risque. Nous avons la loi maintenant. Nous ne serions vulnérables que si le processus dans lequel nous sommes engagés aux Nations-Unies n'aboutissait pas, comme MM. Chapman et May l'ont signalé, à la signature d'une convention, et si nous ne nous retrouvions qu'avec des directives. Le risque d'escalade serait alors plus grand. Mais je pense qu'il est un peu trop tôt pour émettre des hypothèses, car nous devons tout faire pour défendre notre cause. Cela reviendrait à dire: qu'est-ce qui va arriver si ça ne marche pas? Je pense que la démarche dans laquelle nous nous sommes engagés, pourvu que nous la menions à bon port, réduira le risque que nous soyons confrontés à ce genre de problème.

Le sénateur Comeau: J'aurais une dernière petite question. Autrement dit, ce que vous nous dites, c'est que nous ne devrions pas nous préoccuper des appuis chez nous si nous subissons un préjudice ou si des problèmes se posent. Ne nous attardons donc pas trop à cela pour le moment.

M. Cashin: Nous ne pouvons le faire pour le moment, de toute façon. Nous croyons tous que notre cause est juste et nous faisons le nécessaire. Quand j'étais à la place que certains d'entre vous occupent actuellement, Paul Martin s'était levé à la Chambre pour dire qu'on réagirait en fonction des circonstances. À une question supplémentaire dans laquelle on lui demandait de décrire ces circonstances, il avait répondu que celles-ci seraient déterminées par les différents facteurs au moment considéré.

[Text]

Senator Comeau: Does our Department of Foreign Affairs have the people who are knowledgeable about what's been happening here in Newfoundland with the kind of devastation that's happened? Do they have the human element of it or just the legal part?

Dr. May: I think our Department of Foreign Affairs has some of the most capable people in the world in these areas. If I look to the resolution of the Georges Bank ten or more years ago, the boundary with Saint-Pierre-et-Miquelon more recently, and the quality of the people we were able to bring to the issue from our public service at large, we're very fortunate. I have no doubt about that capacity.

Mr. Cashin: It's fair to say, though, for the record that there are those—God knows that some may even be in the room—who always feel that Foreign Affairs and—saving your presence—international lawyers have to be prodded on this issue. That's because it is basically a political question of all-consuming importance here. I would be remiss if I were not to at least express that this is a viewpoint.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We understand. However, if I hear properly this morning, I'm hearing from the four of you that Canada wants a legally binding convention. I heard Mr. Chapman, Dr. May, and Mr. Cashin. Others want a non-binding resolution, if I may use that kind of an expression.

I heard Dr. May say we had foreign aid as an example of leverage in trying to convince other countries to support this legally binding convention we're seeking. Are there any other things and types of leverage that we could use, in your opinion, or any other suggestions you could make to us to bring this before the United Nations and effectively get an agreement?

Should we be prepared to give up something? Is there something we should be looking at giving up in exchange? What should be the next step for us to take to make sure we accomplish and reach our objectives?

Prof. McConnell: I'm not sure I can give a solution to that, but I would just comment on the idea of a convention.

I agree with the rest of the panel that in an ideal world, if we could get a UN convention in which everyone agrees on the issue of straddling stocks and how we deal with it, that would be the optimal situation. However, a convention is an international agreement between states.

I have to raise this question. If we cannot get states that are affected now, such as Spain and Portugal, to agree with us in a non-binding situation on quotas and so on where they're not binding themselves in any particular way, I have to wonder if an

[Translation]

Le sénateur Comeau: Avez-vous au ministère des Affaires étrangères des gens qui connaissent assez bien la situation Terre-Neuve où le secteur des pêches est complètement destabilisé. Sont-ils sensibles au facteur humain ou leurs préoccupations sont-elles uniquement d'ordre juridique?

M. May: Je pense que nous avons parmi le personnel du ministère des Affaires étrangères certains des meilleurs experts au monde dans ce domaine. Prenons la résolution concernant Georges Bank il y a une dizaine d'années ou plus, et plus récemment, le litige avec Saint-Pierre-et-Miquelon concernant la délimitation de la zone de pêche, je vous assure que nous pouvons être très fiers de fonctionnaires que nous avons pu mobiliser pour l'étude de ces questions. Notre compétence ne fait aucun doute.

M. Cashin: Signalons toutefois, pour le bénéfice du compte-rendu, qu'il y a toujours des gens qui pensent—il y en a peut-être même dans cette salle, qui sait?—que les fonctionnaires des Affaires étrangères et les avocats de droit international—à part vous—ont besoin d'être aiguillonnés sur cette question. C'est parce que fondamentalement, il s'agit d'une question politique qui revêt la plus haute importance ici. Il aurait été négligent de ma part de ne pas au moins dire que certains le pensent.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous le comprenons. Toutefois si j'ai bien entendu ce qui s'est dit ce matin, ce que vous quatre avez dit, je constate que le Canada veut une convention légalement exécutoire. J'ai entendu MM. Chapman, May et Cashin le dire. D'autres voudraient une résolution non-exécutoire, si vous me permettez cette expression.

J'ai entendu M. May dire que nous pourrions nous servir de l'aide extérieure comme levier pour essayer de convaincre d'autres pays d'appuyer notre souhait d'avoir une convention légalement exécutoire. Y aurait-il d'autres moyens de persuasion que nous pourrions utiliser, à votre avis, ou auriez-vous d'autres suggestions à nous faire pour que cette question soit discutée aux Nations-Unies et donne lieu à la conclusion d'un accord?

Devrions être prêts à faire des concessions? Y aurait-il des choses que nous pourrions donner en échange? Quel devrait être le prochain étape que nous devrions entreprendre si nous voulons être sûrs d'atteindre nos objectifs?

• 1140

M. McConnell: Je ne suis pas sûr d'être en mesure de vous proposer une solution, mais j'aimerais faire un bref commentaire sur le principe de la convention.

Je conviens avec les autres membres de ce groupe de discussion que, dans l'idéal, ce serait merveilleux d'avoir une convention de Nations Unies sur la manière de disposer des réserves de poissons qui chevauchent la zone de 200 milles, à laquelle tous les pays adhèreraient. Toutefois, une convention est un accord international entre des États.

Je me dois de vous poser cette question. Si nous n'arrivons pas à nous entendre avec les États visés actuellement, c'est-à-dire l'Espagne et le Portugal, dans un contexte où il n'y a pas de contingent obligatoire, où ces pays

[Texte]

international convention can be passed that is not necessarily binding. Even if Canada is a party to it, it doesn't bind other people unless it becomes international custom. This is the case with part of the Law of the Sea convention.

Just as a further point of information, there are other countries now that have extended jurisdiction in various ways beyond 200 miles for fisheries purposes. There's another thing to consider if this ever came to an international court. I think there may be some room to argue along the lines very much of what Dr. May and Mr. Cashin are suggesting. There's an evolving body of understanding or custom regarding environmental practices. It may be possible to point to that.

The other countries that have extended their jurisdiction have done it a little more blatantly, but their enforcement mechanisms tend to be internal. The ships don't have landing rights and so on. They don't actually go and arrest other vessels. Nonetheless there is some movement generally in the international sphere for some kind of extension beyond 200 miles, so we're not acting totally alone on this point. I just thought I'd sort of add that to the information.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I asked the question about straddling stocks, such as salmon in Alaska. Say the Americans decided to extend their jurisdiction beyond 200 miles, with the salmon stocks there being straddling stocks. How would Canadian fishermen on the west coast would be affected? Do you have any idea of what would happen there?

Mr. Chapman: I think you were right to question what a straddling stock is. What we're talking about in a straddling stock is that part of the stock is, in this case, Canadian; part is on a national boundary and the other part's on the high seas. Where you have two countries that are side by side and share the stock that straddles between the two national orbits, clearly that has to take a bilateral solution to the problem.

There still is ownership. You negotiate or go to an international tribunal to determine who owns how much of what, based on the geography, spawning, and a whole bunch of factors. That course is open.

Where you have the other part of the stock on the high seas, there no resolution mechanism I'm aware of. That's the distinction. What we're talking about wouldn't be applicable in the Canada-U.S. salmon issue.

[Traduction]

n'acceptent aucune contraintes, je me demande bien s'il sera possible de faire adopter une convention internationale qui ne serait pas nécessairement exécutoire. Même si le Canada en était signataire, cette convention n'engagerait pas les autres tant qu'elle ne serait pas devenue un élément du droit coutumier international. Il en est ainsi pour une partie de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer.

Simplement à titre d'information supplémentaire, je vous signale qu'il y a d'autres pays qui ont pris divers moyens pour étendre leur zone de pêche au-delà de la limite des 200 milles. C'est une autre chose dont il faudrait tenir compte si jamais cette question était portée devant une Cour internationale. Nous aurions peut-être des arguments très valables à invoquer dans le sens des propos tenus par messieurs May et Cashin. Il y a tout un ensemble de points de convergence ou de coutumes qui sont en voie de s'imposer en ce qui concerne la pratique environnementale. On pourrait peut-être faire valoir ces arguments.

Les autres pays qui ont étendu leur zone de pêche l'ont fait d'une manière un peu plus audacieuse, mais leurs mécanismes d'exécution ont tendances à être internes. Les navires n'ont pas le droit d'accoster, par exemple. Ces pays n'arraisonnent pas les autres vaisseaux. On constate néanmoins, sur la scène internationale, que de plus en plus de pays projettent d'étendre leur zone de pêche au-delà des 200 milles; par conséquent, nous ne sommes pas les seuls à vouloir le faire. Je voulais simplement ajouter cet élément d'information pour votre gouverne.

Le coprésident (M. Gauthier): Je posais la question au sujet des réserves de poissons qui chevauchent la zone de 200 milles, comme le saumon de l'Alaska. Supposons que les Américains décident d'étendre leur zone de pêche au-delà des 200 milles, dans les endroits où les réserves de saumons sont situés à cheval sur cette limite. Quel tort cela ferait-il aux pêcheurs canadiens de la côte ouest? Avez-vous une idée des conséquences qu'une telle mesure pourrait avoir?

M. Chapman: Vous avez raison de demander des précisions au sujet de ces réserves. Quand nous parlons de réserves qui chevauchent la limite des 200 milles, nous parlons de réserves de poissons qui sont en partie canadiennes; une partie de la réserve se trouve à l'intérieur de notre frontière nationale et l'autre en haute mer. Quand il y a deux pays qui sont situés côte à côte et qui partagent des réserves de poissons qui sont à cheval sur les deux zones nationales, il est évident qu'il faut alors trouver une solution bilatérale pour régler le problème.

Reste la question de savoir à qui appartient le poisson. Il faut négocier ou s'adresser à un tribunal international pour déterminer qui est propriétaire de quoi, en se fondant sur la géographie, sur les aires de frayage et sur une foule de facteurs. Nous aurions cette option.

Pour ce qui est de l'autre partie des réserves qui se situe en haute mer, il n'existe pas de mécanismes de résolution des conflits, à ma connaissance. C'est là la différence. Les mesures dont nous parlons ne seraient pas applicables dans le cas des réserves de saumons que le Canada partage avec les États-Unis.

[Text]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): None of you has answered my question. Do we have any leverage here? What do we give up? What do we have in terms of negotiation powers except the fact that we are very much interested in reviving these stocks?

Mr. Chapman: The Americans are key, in my view. The countries who are disagreeing now to a convention, as I understand it, include the distant-water fishing countries like Korea, Japan to some extent, and Russia. You have the Europeans against it. The Americans typically were sympathetic to the Canadian position on straddling stocks but were concerned about how the highly migratory stocks would be affected.

The Americans of course have the ability and the doughnut hole in Alaska to influence their tremendous muscle in trade and other areas. They can resolve things like that on a regional basis much more than Canada's capability of doing it. I think if Canada is able to use its reasonably good relationship with the United States to have the U.S. take a leadership role on this issue of straddling stocks, acknowledging that it won't deal fully with our allies... the developing countries, on the highly migratory, but I think the U.S. will be key to whether or not this becomes a convention.

• 1145

Dr. May: I don't think—to try to answer your question directly, Mr. Chairman—there's a lot we can give up. I think we have to take the view that giving up anything to, in a sense, stop people from behaving badly may not be a good approach in any case. What they're doing is wrong. It's morally wrong, it's a destruction of natural resources, willingly and willy-nilly, if you will, in defiance of what I would allege are expected norms of state behaviour in the last years of the 20th century. So you don't, in a sense, condone or reward that behaviour by paying somebody something to stop it.

So I think the answers are moral suasion, education, education of the other country's population through the news media—"you want to know what your country's doing in the northwest Atlantic; here it is" kind of approach—and making common cause with people who have similar problems. That's where I see our diplomatic capacity and our foreign aid being used not only to help other people but also to help us.

Mr. Cashin: I agree with that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): One principle Mr. Chapman put to us earlier in the meeting was that you had to have—I think your words were "effective enforcements and surveillance". How would you do that? Would you use the army? Would you use the navy? Are you proposing to us that we should put out some of those frigates that were built recently and police the area? How do we do that? How do we effectively add enforcement and surveillance at the same time?

[Translation]

Le coprésident (M. Gauthier): Personne d'entre vous n'a répondu à ma question. Avons-nous des moyens de persuasion ici? Que pouvons-nous donner en échange? Quels pouvoirs de négociation avons-nous mis à part le fait que nous souhaitons ardemment reconstituer ces réserves?

M. Chapman: Les Américains sont des intervenants clés, à mon avis. Les pays qui ne sont pas d'accord avec l'idée d'une convention, sauf erreur, sont ceux qui pratiquent la pêche hauturière, comme la Corée, le Japon dans une certaine mesure, et la Russie. Les Européens sont également contre ce genre de convention. Les Américains étaient bien sûr favorables à la cause canadienne concernant les réserves de poissons qui chevauchent la zone de 200 milles, mais ils s'inquiétaient des incidences qu'une telle mesure pourrait avoir sur les espèces de poissons hautement migrateurs.

Évidemment, les Américains, notamment en Alaska, ont des moyens musclés, pour imposer leurs vues, notamment des représailles commerciales. Ils peuvent résoudre ce genre de problème sur une base régionale bien mieux que ne peut le faire le Canada. Je pense que si le Canada peut se servir de ses bonnes relations avec les États-Unis et user de son influence pour trouver une solution au problème des réserves de poissons qui chevauchent la limite des 200 milles, même si je reconnais que les États-Unis ne se porteront pas nécessairement à la défense de nos alliés... les pays en développement en ce qui concerne les réserves de poissons hautement migrateurs, je crois que leur intervention sera déterminante sur la question de savoir s'il y aura ou non une convention.

M. May: Je ne pense pas—pour répondre à votre question directement, monsieur le président—, qu'il y ait une foule de choses que nous puissions céder. Nous devons être conscients que ce ne serait pas nécessairement une bonne approche de faire des concessions pour obliger des gens à cesser de mal agir. Leur comportement est répréhensible. Il est moralement incorrect, il entraîne la destruction des ressources naturelles, consciemment et sans vergogne, au mépris des normes de conduite tacites que respectent les pays en cette fin de siècle. Ce n'est ni en fermant les yeux ni en donnant des faveurs qu'on va faire cesser ce genre de comportement.

À mon avis, la solution réside dans la persuasion, dans l'éducation, dans la sensibilisation de la population de l'autre pays par les médias—«Voici comment votre pays se comporte dans le nord-ouest de l'Atlantique», ce genre d'approche—et dans la solidarité avec ceux qui ont des problèmes similaires. Ainsi, je pense que notre pouvoir diplomatique et notre aide extérieure ne devraient pas uniquement servir à aider les autres, mais à nous aider nous-mêmes.

M. Cashin: Je suis d'accord avec cela.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Chapman signalait un peu plus tôt au cours de la séance que nous devions avoir—et il cite ses propres paroles—«Des mécanismes efficaces d'exécution et de surveillance». Comment procéderiez-vous? Utiliseriez-vous l'armée? Utiliseriez-vous la Marine? Nous proposez-vous d'utiliser certaines des frégates qui ont été construites récemment et d'exercer une surveillance policière sur la région? Comment s'y prend-on? Comment peut-on efficacement et parallèlement faire respecter les règles et exercer une surveillance?

[Texte]

[Traduction]

Mr. May: My own answer again would be through international agreement, whereby we would give up some sovereignty and everybody else would give up some sovereignty in this sense—outside 200 miles we would allow Canadian vessels to be boarded and, if they were doing something wrong, to be arrested and brought to the nearest port and charged, and by the same token we should be able to do the same thing to others.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You've answered my question. Thank you very much.

Does anybody else want to add to that?

Mr. Cashin: That's the answer.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's the answer. That's the answer I was looking for. Mr. Chapman.

Mr. Chapman: Well, it's a reciprocal arrest provision, which we agree with and would promote, although it's going to be very difficult. The other issue is the surveillance. I would have liked to see a blue beret of internationally independent observers, at-sea observers, but there has to be something along the lines of the surveillance as well as the reciprocal arrest that Dr. May mentioned.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have a series of people who want to ask questions. *Monsieur Paré*, Mr. English, and Mr. Mills. I'll start with Mr. Paré.

M. Paré: Monsieur le président, j'ai été un peu surpris d'entendre M. May dire qu'on pourrait, d'une certaine façon, lier l'aide aux pays en voie de développement au respect des droits relatifs à la pêche du Canada. Cela me semble un petit jeu anachronique et j'ai du mal à comprendre pourquoi, au moment où le Canada et d'autres pays semblent prendre leurs distances en ne voulant plus relier l'aide aux droits humains, on pense à la relier aux droits de la pêche.

Je me demande comment on pourrait faire pour expliquer à la communauté internationale pourquoi nous prenons ce virage-là. Cela me semble un chantage un peu odieux et pour ma part, je pense que le Canada devrait plutôt aller vers une action unilatérale pour légender et protéger les bancs sans lier cela à l'aide aux pays en voie de développement. Moi, j'ai des difficultés à être d'accord avec cela.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. May. You're the one who brought that out.

Dr. May: I wasn't suggesting that we use our international aid quite in that way, but rather to target our interests among people whom we would court as our friends—the countries of the Caribbean, of west Africa, of the south Pacific, which all have fishing economies. We would target foreign aid toward assisting them to manage and develop their fishing economies. In return we would expect to have friends, not in the sense of a quid pro quo but simply in developing an international community of interest that would be similar to our community of interest.

M. May: Ma solution serait, je vous le répète, de conclure un accord international, en vertu duquel nous abandonnerions une partie de notre souveraineté, comme tous les autres pays d'ailleurs. À l'extérieur de la limite des 200 milles, nous permettrions que les bateaux canadiens soient arraisonnés et, en cas de délit, que les coupables soient mis sous arrêt, menés au port le plus proche et mis en accusation. Nous pourrions également prendre les mêmes mesures à l'endroit des navires étrangers.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez répondu à ma question. Je vous remercie beaucoup.

Quelqu'un d'autre veut-il ajouter quelque chose.

M. Cashin: C'est ça la réponse.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est la réponse. C'était la réponse que j'attendais. Monsieur Chapman.

M. Chapman: Ce serait une convention d'arrestation réciproque, à laquelle nous adhérierions et dont nous préconiserions l'adoption, même si la tâche serait très difficile. L'autre point concerne la surveillance. J'aurais aimé voir un contingent de casques bleus composé d'observateurs internationaux indépendants, d'observateurs sur mer, mais nous devons prévoir des mécanismes de surveillance et d'arrestation réciproques calqués sur le modèle dont nous a parlé M. May.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai un certain nombre de personnes qui veulent poser des questions. Monsieur Paré, Monsieur English et monsieur Mills. Je vais commencer par M. Paré.

Mr. Paré: Mr. Chairman, I was a little bit surprised to hear Mr. May say that we could in a way tie the aid to developing countries to the respect of rights concerning fishing in Canada. That kind of measure looks a bit anachronous to me, and I can hardly understand why, at a time when Canada and other countries seem to stand aloof from the idea of tying foreign aid to human rights, we think of linking it to the right to fish.

I wonder how we could explain to the international community why we take that move. In my eyes, it looks like a quite obnoxious blackmail, and personally, I think that Canada should rather act unilaterally to defend and protect its banks without tying that issue to development aid. I for myself find it hard to agree with that.

Le coprésident (M. Gauthier): Pouvez-vous répondre, monsieur May, puisque c'est vous qui avez soulevé cette question.

M. May: Je n'ai pas dit que nous devons utiliser notre aide internationale tout à fait de cette manière, mais plutôt qu'il nous fallait orienter nos intérêts vers ceux que nous pourrions inviter à devenir nos amis—les pays des Caraïbes, de l'Afrique de l'ouest, du Sud du Pacifique, qui ont tous des économies tributaires de la pêche. Notre aide extérieure aurait pour but de les aider à gérer et à développer leurs économies tributaires de la pêche. En retour, nous nous attendrions à nous faire des alliés, non pas sur une base de réciprocité, mais simplement pour contribuer à édifier une communauté d'intérêt internationale s'apparentant à nos propres intérêts.

[Text]

[Translation]

• 1150

I alluded to the fact that in the third Law of the Sea conference during the 1970s and 1980s this worked for us very well.

Mr. English: You said, Dr. May, that these actions collectively must be seen as morally wrong in the last part of the 20th century. I want to deal with the Europeans. We're discussing Canada and Europe in Halifax two days from now. As I understand it, judging from reports from our own ambassadors there, the leading issues in Canadian-EU bilateral relations now are essentially environmental, clear-cutting and leg traps. They are very major issues, perhaps the predominant issues, certainly clear-cutting.

In these cases Canada is portrayed in the European press, particularly in Germany, as villainous in environmental terms. Greenpeace in Germany has raised \$65 million for a campaign of education against clear-cutting, with Canada being the major focus.

Is it important for us to educate the Europeans in this respect? Mr. Chapman was holding up a net that the Spaniards, who are Europeans, are using. How are the Europeans viewing us at this time on this issue? Do they see us in this case as good, in that case as bad? Or are we collectively seen as people who do not have a record that would justify the kind of respect for management of a resource that could be granted by them?

Dr. May: I can start by saying if this is not clear-cutting the oceans... Maybe that's one way to get the attention of people who like to talk about clear-cutting or clean sweeping. I think, although maybe I'm wrong, Canada has an image internationally of being a country that is concerned about its environment, its water, the quality of its air, the quality of its life. I think we have that overall image, which is being tarnished by single-issue groups who want to get onto very specific agendas.

I'm not sure the issue is clear-cutting so much as preservation of forests that have never been cut. I guess the short answer is that I'm not quite sure.

Mr. Chapman: I'm not aware of the current reaction of the European press.

Mr. English: There's been no linkage with other Canadian issues?

Mr. Chapman: I'm not aware, but you should keep in mind, though, that the Government of Canada in particular, I think until two years ago, for about a three-or four-year timeframe had a public relations campaign aimed at various countries in Europe, including most specifically northern Europe. The press responded very favourably at the time. It was seen to be questionable: "Why are the Spanish and Portuguese doing this? Clearly, that's wrong." It worked in that

J'ai fait allusion au fait qu'au cours de la troisième conférence sur le Droit de la mer, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, le genre de démarche nous avait bien réussi.

M. English: Vous avez dit, monsieur May, que ce genre de comportement collectif doit être considéré comme répréhensible sur le plan moral en cette fin du XX^e siècle. Je vais maintenant parler des Européens. Nous allons discuter dans deux jours à Halifax des relations entre le Canada et l'Europe. Si j'ai bien compris, à en juger par les rapports que nous ont soumis nos propres ambassadeurs, les questions qui sont à l'avant-scène dans les relations bilatérales Canada-Europe sont, à l'heure actuelle, l'environnement, les coupes à blanc et les pièges à mâchoires. Ce sont des questions très importantes, peut-être celles qui font le plus de bruit. La question des coupes à blanc est certes de celles-là.

Sur tous ces points, le Canada est dépeint dans la presse européenne, particulièrement en Allemagne, comme le grand méchant en matière d'environnement. En Allemagne, Greenpeace a recueilli 65 millions de dollars pour financer une campagne de sensibilisation contre les coupes à blanc, dans laquelle le Canada est présenté comme le principal coupable.

Est-il important pour nous d'éduquer les Européens à cet égard? M. Chapman nous montrait un filet que les Espagnols, qui sont des Européens, utilisent. Comment les Européens nous perçoivent-ils en ce moment-ci sur cette question? Nous trouvent-ils bons dans ce cas-ci et mauvais dans l'autre? Ou sommes-nous collectivement perçus comme des gens dont les antécédents ne justifient pas qu'on leur fasse l'honneur de respecter leurs ressources?

M. May: Permettez-moi de vous dire en débutant qu'on pourrait parler ici de coupes à blanc pratiquées dans les océans... Peut-être est-ce là un moyen d'attirer l'attention de ceux qui aiment bien parler de coupes à blanc ou de nettoyage par le vide. Je pense, peut-être à tort, que le Canada est réputé internationalement comme un pays qui se soucie de son environnement, de ses eaux, de la qualité de son atmosphère, de la qualité de sa vie. Nous projetons globalement cette image, qui est en train d'être ternie par des groupes qui s'intéressent exclusivement à un sujet en particulier et qui ont des visées très précises.

Je ne suis pas sûr que ce soit la question des coupes à blanc qui se pose, et non pas celle de la préservation des forêts qui n'ont jamais été abattues. Bref, je n'en suis vraiment pas sûr.

M. Chapman: Je ne sais pas quelle est la réaction de la presse européenne à l'heure actuelle.

M. English: Il n'y a pas eu de lien avec d'autres questions canadiennes?

M. Chapman: Je ne sais pas, mais je vous rappelle que le gouvernement du Canada en particulier a mené une campagne de relations publiques qui a duré trois ou quatre ans auprès de divers pays européens, plus précisément des pays du nord de l'Europe. Ceci s'est terminé il y a deux ans. La réaction de la presse avait été très favorable à l'époque. Elle avait suscité des questions du genre: «Pourquoi les Espagnols et les Portugais se comportent-ils ainsi? Il est évident qu'ils se conduisent mal

sense, and the education part too with the European parliamentarians and the EU parliamentarians. I think it's important to keep at that, which is something we haven't been doing lately.

C'est ainsi que se déroulait cette campagne. Un deuxième volet de sensibilisation s'adressait aux parlementaires européens et aux parlementaires de la communauté européenne. Il est important de poursuivre ce genre de campagne, ce que nous n'avons pas fait dernièrement.

Mr. Cashin: Briefly, I don't think the "greens" are the people who put that forward in terms of Canada or Germany. These are universal issues. On this one they may be critical of Canada. That was my experience of that mind-set, particularly with those who become more fundamentalist about it. Then an issue is an issue. It's a green issue. I don't think the fact that we're without blemish in their minds deters them at all. It's whether or not you can get people as concerned about the fish below the ocean and the impact upon these peculiar coastal people who used to kill seals, as opposed to that massive beauty of the lockies where the yuppies can get to.

M. Cashin: Brièvement, je ne pense pas que les «verts» soient des gens qui défendent ce genre de cause selon que l'on est au Canada ou en Allemagne. Ce sont des questions universelles. Dans le cas qui nous occupe, il se pourrait qu'ils critiquent le Canada. C'est ce que j'ai constaté avec les gens qui ont cet état d'esprit, en particulier avec ceux qui prennent des positions plus fondamentalistes. Et puis, un problème est un problème. C'est un problème écologique. Je ne pense pas que le fait de constater qu'on a rien à nous reprocher soit de nature à les dissuader. La question est de savoir si l'on peut plus facilement sensibiliser les gens au sujet des réserves de poissons qui se trouvent dans au fond des océans et de leur incidence sur la vie des gens de la côte qui autrefois abattaient des bébés phoques que les sensibiliser à propos de la beauté extraordinaire des montagnes Rocheuses que les yuppies aiment fréquenter.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We call them tree-huggers.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous les appelons des amoureux des arbres.

• 1155

Mr. Mills will be our last questioner. We will close the meeting at noon.

Mr. Mills: I've heard you say you agree with the legislation. I've heard you talk about the industry being destroyed and the people being devastated.

I've heard quite a bit of waffling in political-type answers. Then Mr. Chapman talked about horse-trading, and I know quite a bit about horse-trading. You've taken a position that's much stronger than you hope to achieve, but then you have some negotiating room. You are the experts and I hear you waffling.

I think if I were on the other side now, I could nail you because you're not strong enough. We have people who are being devastated, why aren't we taking a much stronger position of attack and saying there's the damage being done and you're doing it? I don't hear the attack mode. I hear the Canadian waffling sort of position. Maybe it's time to stop doing that.

Mr. Cashin: I'd like to respond to that, because I was a trade unionist for 23 years. When we were in battles, God, I was loved. Everybody would say "He's fighting—by God, he's great!" When we got into tough negotiations the support wasn't quite as unanimous, at least among friends.

I don't think we're waffling. I think we can go out with guns blazing and say tomorrow we're going to take over the shelf, or whatever the hell it is.

I think Canada is now on a course that will ultimately lead to the solution of this issue. Canada has to have the political will; the mechanisms are there. If it doesn't and you've laid the case properly, then we have to have it resolved. We don't have a lot of time, but we have a little more time than we thought we had a year ago because we have a moratorium.

M. Mills sera notre dernier intervenant. Nous terminerons la séance à midi.

M. Mills: Je vous ai entendu dire que vous étiez d'accord avec la loi. Je vous ai entendu parler de l'industrie qui était en déroute et de la population qui était ruinée.

J'ai entendu pas mal de verbiage dans des réponses qui avaient un ton politique. Puis, M. Chapman a parlé de maquignonnage, et je m'y connais assez bien en cette matière. Vous avez pris une position qui va beaucoup plus loin que ce que vous espérez obtenir, pour laisser place à la négociation. Vous êtes les experts et vous vous complaissez dans le verbiage.

Je pense que si j'étais dans l'autre camp, je vous démolirais parce que vous n'êtes pas assez ferme. Nous avons des gens qui sont ruinés. Pourquoi ne nous portons donc pas plus à l'attaque et nous ne nous blâmons pas pour les torts qu'ils ont causés? Je ne vous trouve pas assez agressifs. Comme toujours, le Canada adopte une position molle. Peut-être serait-il temps que nous cessions cette pratique.

M. Cashin: J'aimerais répondre à cela, car j'ai été syndicaliste pendant 23 ans. Quand j'étais engagé dans des luttes syndicales, bon Dieu qu'on m'aimait! Tout le monde disait: «Il sait se battre—il est formidable!» À mesure que les des négociations se durcissaient, les appuis n'étaient plus aussi unanimes, du moins chez les amis.

Je ne pense pas que nous fassions du verbiage. Je pense que nous pouvons brandir les armes et dire demain que nous allons accaparer le plateau continental, ou quelque chose de semblable.

Je pense que le Canada est actuellement sur la voie qui l'amènera finalement au règlement de ce problème. Le Canada doit démontrer sa volonté politique; les mécanismes sont là. S'il ne le fait pas et vous avez bien posé le problème, il faudra trouver une solution. Nous n'avons pas beaucoup de temps à notre disposition, mais nous en avons plus que nous le croyions il y a un an, parce que nous avons un moratoire.

[Text]

I think we've all been quite clear on that. If it isn't resolved, Canada will have to take some unilateral action. Canada has the legislation that gives it the authority to do this with NAFO nations, but we haven't highlighted it. I think that was the right way to go.

I come from an Irish background where there were days when you wanted to take off your coat and have a fight. But from my experience, that didn't work either.

I think the government's on the right course and it's a question of political will. It's going to be watched very closely. I don't think we're waffling. Some of us believe a little ingenuity is as important as a bellicose response.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Cashin, I think you've answered my final question.

It's been a very interesting morning and very challenging for us. We've been mandated to recommend principles and priorities that should guide foreign policy.

This morning's session in terms of the fisheries management was the particular subject. We've heard a large degree of convergence from all of you. The views and the strategies to follow, especially dealing with the straddling stocks, have been enlightening to us.

This is not fair to you because I haven't given you notice of it, but to close the discussion, since you're all knowledgeable people, on a scale of 1 to 10, are you satisfied the government is following the appropriate strategy and principles at this time? Is the government giving the appropriate priority to this issue? Do you think we should recommend continuing with this approach?

We'll start with Dr. May. Just give a brief answer, yes, no, or maybe something else.

Dr. May: Stay with the approach. Build on the approach. We can't go backwards and we can't stand still; we have to go forward. But I think the approach we're taking is the appropriate one.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Mr. Chapman.

Mr. Chapman: If I can focus on the words "at this time", I'd say you have a 10 out of 10 right now. But let's say we're sitting here two or three years from now and the stocks are starting to come back. If the Europeans start doing what they always were doing and we're still talking about it, then I think we have to revisit the score.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. As a lawyer, you noticed that the president of Memorial University didn't give us a no at all. He didn't give me a one or a ten. This doesn't say anything. Mr. Chapman gave us a 10.

[Translation]

Je pense que nous avons été tous très clairs à ce sujet. Si le problème n'est pas réglé, le Canada devra prendre des mesures unilatérales. Le Canada a l'autorisation législative pour le faire en collaboration avec les pays partenaires de l'OPANO, mais nous l'avons pas souligné. Je pense que c'était la bonne manière de procéder.

Mes ancêtres viennent d'Irlande, où il fut un temps où pour rien on était prêt à se battre. Mais l'expérience m'a appris que cette solution ne fonctionnait pas non plus.

Je pense que le gouvernement a pris la bonne orientation et que c'est une question de volonté politique. Il sera surveillé de très près. Je ne pense pas que nous faisons du verbiage. Certains d'entre nous pensent qu'il est aussi important de faire preuve d'esprit que de réagir agressivement.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, monsieur Cashin. Je pense que vous avez répondu à ma dernière question.

La matinée a été très intéressante et très stimulante. On nous a confié le mandat de recommander des principes et des priorités qui serviront de guide à notre politique étrangère.

La séance de l'avant-midi était consacrée à la gestion du secteur des pêches. Nous avons constaté que vos points de vue concordaient largement. Vous avez su faire ressortir les orientations et les stratégies à suivre, particulièrement en ce qui concerne les réserves de poisson qui chevauchent la limite des 200 milles.

Ce n'est peut-être pas très gentil pour vous, car je ne vous en avais pas avertis d'avance, mais je vais vous poser une petite question. Avant de clore la discussion, puisque vous êtes des experts très réputés, pourriez-vous m'indiquer, en vous servant d'une notation de 1 à 10, dans quelle mesure vous êtes convaincu que le gouvernement adopte la stratégie et les principes qui s'imposent à ce moment-ci? Le gouvernement accorde-t-il la priorité voulue à cette question? Devrions-nous recommander de poursuivre cette approche?

Nous allons débiter par M. May. Vous pouvez répondre brièvement, par un oui, par un non, ou par quelque chose d'autre, si vous le préférez.

• 1200

M. May: Conservez cette approche. Améliorez-la. Nous ne pouvons reculer et nous ne pouvons rester immobiles non plus; nous devons aller de l'avant. Mais je pense que l'approche que nous adoptons est la bonne.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie. Monsieur Chapman, à vous la parole.

M. Chapman: Si vous me permettez d'insister sur les mots «à ce moment-ci», je vous donnerais 10 sur 10. Mais supposons que nous retrouvions ici dans deux ou trois ans, au moment où les réserves commencent à se reconstituer. Si les Européens recommencent à faire ce qu'ils ont toujours fait, et que nous en sommes toujours à discuter de cette question, je pense qu'il me faudra revoir mon évaluation.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie. En tant qu'avocat, vous avez remarqué que le président de l'Université Memorial ne nous a pas donné de note. Il ne nous a donné ni 1 ni 10. Cela ne veut rien dire. M. Chapman nous a donné 10.

[Texte]

Dr. May: An A, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): A-plus, how's that? Mrs. McConnell.

Prof. McConnell: I'll perhaps give a B on it.

I have two points. Dr. May said much at the beginning. I think Canada's approach is probably the logical one. In international law, quite frankly, often what's legal is what can be got away with, to put it in very simple terms. In other words, if nothing dreadful happens and there are no repercussions, then this will become legal, much as we did in our Arctic waters in terms of extending our jurisdiction in the early 1970s. If it's accepted, then it becomes part of what is legal internationally. So it's a bit of risk.

The only downside on the Canadian point is that I think it would be important that the Canadian government, if it is taking this approach of management, ensure that in all its treatment of fishery stocks it maintain a consistent moral position. When negotiations break down we probably shouldn't be having our minister saying we will fish aggressively and to maximum advantage to Canadian fishers on the other coast.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Mr. Cashin, r.

Mr. Cashin: The government has done the right thing. I hate he-to-ten answers. I can only tell you that this is the right thing. I'm not a football player, but the back field is in motion. All the players have been set right and if they fumble, if they don't have the political will, they'll get all hell here. Right now they're off to a good start.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

We want to thank you all individually. We wish Mrs. McConnell quick trip to Russia and back, and to all of you, have a good day.

This meeting is suspended until 1 p.m., at which time we will resume our sittings and hear more witnesses.

Thank you very much.

[Traduction]

M. May: Je vous donnerais un A, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): A+, ça vous plaît? Madame McConnell, à vous la parole

Mme McConnell: Je vous donnerais peut-être un B.

J'aurais deux remarques à formuler. M. May a parlé beaucoup au début. Je pense que l'approche du Canada est assez logique. En droit international, c'est bien simple, souvent ce qui est légal c'est ce qu'on arrive à faire passer, je vous le dis très franchement. Autrement dit, si rien de menaçant n'arrive et s'il n'y a pas de répercussions, cela devient légal. On en a eu un bon exemple quand nous avons étendu notre compétence dans nos eaux arctiques au début des années 70. Si un fait est accepté, il est alors reconnu comme étant légal sur le plan international. Il y a donc un certain risque.

La seule lacune dans l'attitude canadienne c'est que, je pense, il serait important que le gouvernement canadien, s'il recourt cette forme de gestion, s'assure que dans sa façon de traiter les réserves de poisson il adopte un point de vue moral. Si les négociations échouent, il ne faudrait probablement pas que notre ministre aille dire que nous allons pêcher agressivement et que nous allons favoriser au maximum les intérêts des pêcheurs canadiens de l'autre côte.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie. Monsieur Cashin.

M. Cashin: Le gouvernement a pris la bonne décision. Je déteste avoir à donner une note de 1 à 10. Tout ce que je puis vous dire c'est que cette orientation est la bonne. Je ne suis pas un joueur de football, mais le champ-arrière est en mouvement. Tous les joueurs sont en bonne position et s'ils sont maladroits, s'ils n'ont pas la volonté politique voulue, ils auront tous des problèmes. Pour le moment, ils ont pris un bon départ.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup.

J'aimerais vous remercier tous personnellement. Nous souhaitons à Mme McConnell un prompt voyage aller-retour en Russie, et je vous souhaite à tous une bonne fin de journée.

La séance est suspendue jusqu'à 13 heures, à laquelle nous reprendrons nos travaux et entendrons d'autres témoins.

Je vous remercie beaucoup.

AFTERNOON SITTING

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

• 1307

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre!

Nous reprenons nos délibérations interrompues pour le dîner. Nous avons le plaisir d'accueillir des individus cet après-midi. Ce ne sera pas un panel ou une discussion en groupe, ce seront des individus qui vont venir partager avec nous opinions et commentaires sur la revue de la politique étrangère du pays.

We have the pleasure to have with us Kevin Keough, vice-president of research, Memorial University. I understand, Mr. Keough, that you are accompanied by Steven Millan, president, Telecommunication in Health and Learning Inc., and Dr. Tony Dickinson.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order please!

We resume the review that was interrupted for lunch. We welcome individuals this afternoon. It will not be a panel or a group discussion, since individuals will come to share with us opinions and comments on our review of the foreign policy of Canada.

Nous avons le plaisir d'accueillir Kevin Keough, vice-président, recherche, Memorial University. Je crois savoir, monsieur Keough, que vous êtes accompagné par Steven Millan, président, de Telecommunication in Health and Learning Inc. et du docteur Tony Dickinson.

[Text]

We would like you to make a presentation for maybe 10 or 15 minutes, and we will then turn to questioning. I will be as flexible as possible, but you must understand that we have a very heavy schedule this afternoon. So if you could keep your remarks to 10 minutes, we could probably have a better exchange.

Mr. Kevin Keough (Vice-President, Research, Memorial University): Thank you very much, Mr. Gauthier and members of the committee, for allowing us to appear. We appreciate the opportunity to come and make this presentation to you.

We have just given you copies of our brief, which is hot off the press since we didn't anticipate that we were going to have this opportunity and had intended to send it to Ottawa. It was just recently put together.

• 1310

I will make my remarks in the context of knowing we are in a time of change and restraint for the nation. The recommendations we are putting forward to you are made in that light and we suggest they be taken in that light. We may be able to do these things by working smarter, focusing, and perhaps redirecting our energies rather than by just asking Parliament to find yet more money for doing things. I hope we appreciate that.

Dr. Dickinson is the director of our Canadian Centre for International Fisheries Training and Development and that is why I have asked him to accompany me today.

Mr. Millan, as you have pointed out, is the president of Telecommunication in Health and Learning Inc. It is a joint venture company with the university's tele-medicine centre and our phone company to market our skills and expertise in tele-medicine and distance education. Mr. Millan has been a past president and past vice-president of Petro-Can for international relations, so he has some familiarity with this area.

I will try to skip through our brief and highlight some of the things I would like to bring to your attention.

We are a member of the Association of Universities and Colleges in Canada, and if you haven't received a brief from it you will soon. We support the position taken by our association in that area. This afternoon we would like to give you a view of Memorial University and where it may have a unique perspective and contribution to make in Canadian foreign policy.

Memorial University is the largest university in Atlantic Canada and one of the most important research and training facilities in the region. We have about 20,000 students, 1,000 faculty, 1,500 support staff, and some major facilities here in the city.

[Translation]

Nous aimerions que vous nous fassiez un exposé pendant une dizaine ou une quinzaine de minutes, après quoi nous vous poserons des questions. Je me montrerai aussi souple que possible, mais vous devez comprendre que nous avons un horaire très chargé après-midi. Ainsi, si vous pouviez ne prendre que 15 minutes pour votre exposé, nous pourrions probablement avoir ensuite une bonne discussion.

M. Kevin Keough (vice-président, Recherche, Memorial University): Merci beaucoup, monsieur Gauthier et merci aux membres du Comité de nous permettre de comparaître. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de vous présenter cet exposé.

Nous venons tout juste de vous remettre des exemplaires de notre mémoire, auquel on vient tout juste de mettre la dernière main, étant donné que nous n'avions pas prévu la possibilité de comparaître. Nous avions l'intention de l'envoyer à Ottawa. Il vient tout juste d'être rédigé.

Je ferai les observations qui suivent en étant bien conscient du fait que la nation traverse une époque de changements et de restrictions. Les recommandations que nous vous présentons tiennent compte et nous demandons qu'on les accueille dans cet esprit. Nous parviendrons peut-être à réaliser ces choses en travaillant de façon plus avisée, en concentrant nos efforts, peut-être en réorientant nos énergies plutôt qu'en se contentant de demander au Parlement de trouver encore davantage d'argent. J'espère qu'on le comprendra bien.

Le docteur Dickinson est le directeur du Canadian Centre for International Fisheries Training and Development et c'est à ce titre que je l'ai prié de m'accompagner aujourd'hui.

M. Millan, comme vous l'avez dit, est le président de Telecommunication in Health and Learning Inc. C'est une coentreprise dans laquelle participent le centre télé-médecine de l'université et notre compagnie de téléphone et qui va commercialiser nos connaissances et notre expertise en matière de télé-médecine et d'éducation à distance. M. Millan a déjà été président et vice-président aux relations internationales à la société Petro-Canada et il connaît donc bien ce secteur.

Je vais exposer brièvement notre mémoire et souligner certains des points que j'aimerais porter à votre attention.

Nous faisons partie de l'Association des universités et collèges du Canada, et si vous n'avez pas encore reçu le mémoire de l'association, cela ne saurait tarder. Nous soutenons la position prise par l'association à cet égard. Cet après-midi, nous aimerions vous présenter la Memorial University et exposer en quoi elle pourrait avoir une optique et une contribution unique à apporter à la politique étrangère du Canada.

La Memorial University est la plus grande université des provinces de l'Atlantique et constitue l'un des plus importants centres de recherche et de formation de la région. Nous avons environ 20 000 étudiants, un millier de professeurs, 1 500 emplois de soutien et certaines des plus grandes installations se trouvent en ville.

[Texte]

Memorial has a unique advantage being in the middle of the North Atlantic Rim. It's taken the opportunity to use its geography and history to develop centres of excellence in ocean research. As a result, we have a very well-developed expertise in almost every aspect of ocean-related and fisheries research. We believe we can contribute these to Canadian foreign policy efforts.

Memorial has a significant history in participation in international development activity. It has a number of units that have carried out this function over the last number of years, including its Snowden Centre, which is involved in the development of people, communities and communications. Its tele-medicine and tetra centres are involved in low-cost but highly effective distance education in tele-science and tele-medicine efforts throughout our region and throughout the world.

I mentioned Dr. Dickinson is the chair of the Canadian Centre for International Fisheries Training and Development. It provides training and skills by sending our people to other parts of the world as well as bringing people here under a CIDA-sponsored major scholarship program to train here in the city.

We have a unit called MI International, which is the international development unit of the university's institute of fisheries and marine sciences. All of these programs have been involved in recent years in international activity.

Memorial has re-emphasized its role in international activity in its recently developed strategic plan. I will quote from the plan, if you don't mind:

We consider that Memorial is a citizen of the world, recognizing its obligations to advance knowledge and utilize its resources for the betterment of all people, as well as to build the linkages that are essential in the recognition, development and diversification of sustainable economic opportunities in our community.

The university will develop its international linkages to promote individual, cultural and economic growth, and to provide a means to contribute to the world community.

• 1315

As the committee, of course, is well aware, it was a Goldfarb survey of last year that identified Canadians' views that the three top foreign policy concerns were environmental problems, international peace, and trade opportunities. We really feel that these are really part of a continuum and that these issues are all related to education, to information, human resource and economic development, and that universities, including our own, had for a long time developed linkages on these themes, so we feel we're well positioned to contribute to these.

I would like to highlight a few of the things that happen in St. John's and at Memorial that are probably important in view of this. First of all, I'd like to point out to you that St. John's probably possesses the most comprehensive concentration of

[Traduction]

La Memorial University présente le très grand avantage d'être située au coeur de l'Atlantique Nord. On y a misé sur la géographie et l'histoire de la région pour constituer des centres d'excellence en recherche océanographique. Nous sommes ainsi parmi les premiers dans presque tous les domaines de la recherche océanographique et de la recherche sur les pêches. Nous croyons pouvoir ainsi contribuer aux efforts que déploie le Canada en matière de politique étrangère.

La Memorial University a participé activement au développement international. Elle compte différentes unités qui oeuvrent dans ce domaine depuis des années, notamment le Centre Snowden, qui s'occupe de développement des ressources humaines, des collectivités et des communications. Le centre tele-medicine et le Tetra Centre s'occupent de programmes d'éducation à distance peu coûteux mais très efficaces et participent ainsi aux efforts déployés en matière de télésciences et de télémédecine dans toute notre région et dans le monde entier.

J'ai mentionné que le docteur Dickinson est le président du Canadian Centre for International Fisheries Training and Development. Pour assurer une formation et permettre l'acquisition de connaissances, ce centre envoie des gens d'ici dans d'autres régions du monde et accueille de l'étranger les lauréats d'un important programme de bourses parrainé par l'ACDI pour qu'ils reçoivent une formation ici en ville.

Nous avons une unité qu'on appelle le MI International, soit l'unité de développement international de l'Institut des pêches et des sciences marines de l'université. Au cours des dernières années, tous ces programmes ont développé leurs activités internationales.

Dans son tout récent plan stratégique, la Memorial University a réaffirmé son rôle en matière d'activités internationales. Si vous le permettez, je vais en citer un passage:

Nous voyons en la Memorial University une citoyenne du monde qui reconnaît l'obligation qu'elle a de promouvoir la connaissance et d'utiliser ses ressources pour le mieux-être de tous les peuples, de même que pour créer les liens essentiels à la reconnaissance, à la poursuite et à la diversification de perspectives économiques durables dans notre collectivité.

L'université va renforcer ses liens internationaux afin de promouvoir la croissance économique et culturelle individuelle et d'offrir un moyen de contribuer à la communauté mondiale.

Le comité n'est pas sans savoir que c'est l'enquête Goldfarb menée l'an dernier qui a fait ressortir le fait que les trois composantes de la politique étrangère qui intéressent le plus les Canadiens sont la protection environnementale, la paix internationale, et la promotion du commerce. Pour nous, ces questions font vraiment partie d'un continuum et sont liées de près à l'éducation, à l'information, au développement des ressources humaines et économiques, des questions sur lesquelles se penchent depuis longtemps les universités comme la nôtre, et c'est à ce titre que nous pensons pouvoir contribuer utilement à ce débat.

À cet égard, j'aimerais attirer votre attention sur les domaines dans lesquels la Memorial University et St. John's se distinguent tout particulièrement. J'aimerais d'abord signaler le fait que c'est à St. John's qu'on trouve sans doute les

[Text]

marine and fisheries-related expertise and facilities in the country. Based upon the facilities at the university, the National Research Council, Department of Fisheries and Oceans, the provincial Department of Fisheries and Oceans, our provincial fisheries department, Cabot College, and our own marine institute, we have a very, very large concentration of skills and expertise in ocean sciences and technology, and we're prepared to make sure that we contribute these both to our own development and to the development of others.

Canada is surrounded mostly by oceans, most of them cold and, until recently, most of them abundant in fish. I think you had a long session this morning discussing some of the recent problems associated with the fishery. We strongly feel that Canada's foreign policy should emphasize, and even demand, the need for conservation of ocean resources. We feel that other countries, particularly countries in Europe but other countries also, have been part of the development of our problem in the fisheries area, and we think that Canada's foreign policy should promote international scientific collaboration in the investigation of the North Atlantic ecosystem. Other countries have contributed to the problem, and they should be invited to become part of the solution.

Through our Institute of Social and Economic Research, Memorial has created expertise in coastal environments that include issues of isolation, economic marginalization, empowerment, self-government, economic and sustainable development. We do have a unique history and geography in this province that have been built upon. Many Third World countries are heavily dependent upon these kinds of skills as they develop, but the skills and history that unit has developed are also quite relevant to many of the communities in the North Atlantic Rim, both on this side and the northern part of Europe, and the interactions between these groups are strongly fostered and encouraged.

We have major expertise also in the non-biological resources of the oceans, in oceanography, in offshore petroleum and mineral exploration, and have highly developed ocean engineering research units, most of the expertise directly applicable to offshore exploration.

Memorial's marine institute is actively engaged in technology transfer and international linkages. Memorial's International Fisheries Training and Development Centre is involved in fisheries management promotion and aquaculture training programs through the world.

In response to the unique distribution of remote communities in this province, Memorial spearheaded technologies in distance education and tele-medicine. These technologies are ideally suited to developing countries because they really provide a combination of human resource development and technology transfer. I can't help but point out, however, that low-cost information transfer technologies will be quite useful to developed countries also, because all of these

[Translation]

meilleures installations de recherches marines et halieutiques ainsi que les plus grands spécialistes du domaine. Si l'on ajoute aux installations de notre université celles du Conseil national de recherche, des ministères fédéral et provincial des Pêches des Océans, du Collège Cabot et de notre Institut de la mer, nous pouvons prétendre avoir des compétences presque inégalées dans le domaine des sciences et de la technologie océanographiques, compétences que nous volons mettre au service de notre développement économique ainsi que du développement économique de nos partenaires mondiaux.

Le Canada est un pays en grande partie entouré d'océans, pour la plupart froids, qui abondaient en poissons jusqu'à ces derniers temps. Je crois que vous avez longuement discuté ce matin du déclin du secteur des pêches. Nous estimons que la politique étrangère du Canada devrait mettre l'accent sur la conservation des ressources océanographiques dont elle devrait même faire un impératif. Convaincus qu'une part du déclin du secteur des pêches peut être attribué à d'autres pays, et notamment à des pays européens, nous pensons que la politique étrangère du Canada devrait favoriser la collaboration dans la recherche scientifique internationale sur l'écosystème de l'Atlantique Nord. Les pays qui ont contribué à causer le problème qui existe à l'heure actuelle dans le secteur des pêches devraient être invités à participer aux efforts en vue d'y trouver une solution.

L'Institut of Social and Economic Research de la Memorial University s'est taillé une solide réputation dans le domaine des recherches portant sur les milieux côtiers, et notamment, sur les questions se rapportant à l'isolement, la marginalisation économique, l'habilitation, l'autonomie politique et le développement économique durable. Nous avons tiré parti de notre histoire et de notre géographie. De nombreux pays du Tiers monde ont besoin de ces connaissances pour leur développement, mais elles pouvaient aussi être très utiles à de nombreuses collectivités de l'Atlantique Nord, tant de ce côté-ci que du côté européen, et c'est pourquoi il convient de favoriser la collaboration entre ces groupes.

Nous sommes aussi spécialisé dans l'étude des ressources non biologiques des océans, soit dans le domaine de l'océanographie et de l'exploitation pétrolière et minière au large des côtes et les travaux de nos services de recherche en génie océanographique ont donné lieu à des applications techniques se rapportant à l'exploitation au large des côtes.

L'Institut de la mer de la Memorial University participe activement à des transferts de technologie ainsi qu'à des projets internationaux. Le Centre international de formation et de développement halieutique de la Memorial University dispense de la formation en gestion des pêches et en aquaculture dans le monde entier.

Vu le nombre des localités isolées dans la province, la Memorial University a fait oeuvre de pionnier dans le domaine du téléenseignement et de la télé-médecine. Ces technologies sont toutes indiquées pour les pays en développement parce qu'elles combinent le développement des ressources humaines, au transfert technologique. Je ne peux cependant m'empêcher de souligner que les technologies abordables de transfert de l'information seront tout particulièrement utiles aux pays et

[Texte]

[Traduction]

units will require hook-ups into the major information systems that we'll be putting in as major trunk highways, but not all small communities will be in a position to take part initially in these areas.

Our expertise in this area can become a uniquely Canadian contribution to the developing end of the developed world. The low cost and highly effective technology that's been designed here will be useful in making such distribution networks effective in both worlds.

I think that Canadian policy should promote the marketing of our international expertise in telecommunications, distance education, tele-medicine, tele-science, in both the developed and developing worlds.

développement parce qu'ils leur faudra pouvoir se brancher sur les importants systèmes d'information dont nous nous doterons sous peu avec l'autoroute électronique, mais il est évident que toutes les petites collectivités ne pourront pas au début participer à ces projets.

Le Canada peut mettre sa compétence unique dans ce domaine au service du développement. Cette technologie abordable et hautement efficace qu'on est en train de mettre au point au Canada pourra servir à améliorer les réseaux de distribution de l'information dans le monde industrialisé comme dans le monde en développement.

À mon avis, la politique étrangère canadienne doit se fixer comme objectif de favoriser la commercialisation, tant dans le monde industrialisé que dans le monde en développement, de notre savoir faire dans le domaine des télécommunications, du téléenseignement, de la télémédecine et des télésciences.

• 1320

Canadian foreign aid is sometimes provided in an emergency for relief. It is often provided to enable countries to progress economically, become more prosperous, and therefore become potentially greater trading partners. All of this is fine.

L'aide étrangère canadienne est parfois de l'aide d'urgence, mais, le plus souvent, elle vise à aider les pays à se développer économiquement et à devenir plus prospère afin que nous puissions accroître nos échanges commerciaux avec eux. C'est très bien.

We would strongly recommend that Canadian aid policies continue to stress the need for the development of human resources as a primary part of their action. We would also point out that we think Canadian foreign policy should encompass activities in maritime communities in various regions of the developing world.

Il nous paraît essentiel que les politiques d'aide du Canada soient axées en priorité sur le développement des ressources humaines. À notre avis, la politique étrangère canadienne devrait comporter un volet d'action dans les collectivités maritimes de divers pays en développement.

University linkages enrich human resources in developing countries and enable Canadian personnel to develop a global network of professional contacts. In this way, Canada stands to increase trade with developing countries. Also, it will gain expertise while exporting expertise and knowledge to establish good working relationships with other countries.

Les liens de collaboration établis entre nos universités et celles des pays en développement permettent de favoriser le développement des ressources humaines dans ces pays et permettent également aux universitaires canadiens d'établir un réseau de contacts professionnels. C'est de cette façon que le Canada peut espérer augmenter son commerce avec les pays en développement. En exportant ses compétences et son savoir-faire, le Canada les renforce et établit aussi de bonnes relations de travail avec ces pays.

Our international development units have participated with local business ventures and international businesses to try to promote contacts in the developing world in this way to increase our own economic well-being.

Nos unités de développement international ont mis en oeuvre des projets dans des pays en voie de développement en collaboration avec des entreprises locales ainsi que des entreprises internationales pour accroître notre propre prospérité économique.

We think our foreign aid policy, however, should not be driven solely by its potential for trade. We do still have some of the greatest resources of the world, some of the most resourceful people, and a quality of life that is the envy of most in the world. I think we must continue to try to improve the lot of the poorest of the poor. Our foreign aid policy should be driven as much by humanity as by its potential to affect our economy.

À notre avis, notre politique d'aide étrangère ne devrait cependant pas seulement viser des fins commerciales. Le Canada continue de faire l'envie du monde par l'abondance de ses ressources, par l'ingéniosité de ses habitants et par le niveau de vie qu'il assure à ses citoyens. Nous devons continuer d'essayer d'améliorer le sort des plus démunis. Notre politique d'aide étrangère devrait être motivée par des motifs humanitaires que par des motifs économiques.

I'd like to turn for a second to international exchange programs. These programs are becoming absolutely critical in the modern world as information technology and rapid transportation break down international barriers. Students coming to Canada and Canadian students going elsewhere will become very important to our future economic well-being. We think Canadian policy should promote this flow of individuals back and forth. Our unique ocean sciences expertise, for example, could be seen as an internationally exportable commodity.

J'aimerais vous parler un instant des programmes d'échanges internationaux. Ces programmes revêtent une importance capitale dans un monde moderne où les frontières s'efforcent en raison des progrès réalisés dans le domaine des techniques de l'information et des transports. Les échanges d'étudiants internationaux auxquels le Canada peut participer contribueront à notre prospérité économique future. À notre avis, la politique étrangère du Canada devrait favoriser ce genre d'échange. On pourrait ainsi considérer nos connaissances uniques en océanographie comme un produit exportable à l'échelle internationale.

[Text]

We should promote the internationalization of curricula to help increase the mobility of students. Instead of reducing our international exchange programs for students in research, as is the case right now, they should be expanded. Particularly, we seem to have forgotten our unique connections to Europe. We really strongly believe that Canada should become more active in the Erasmus program to enable students to move more freely from this country to the countries of Europe and vice versa.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Erasmus?

Mr. Keough: Erasmus is a student mobility program in the European Economic Community. It enables students to move around quite freely. We remind you that foreign alumni form a very valuable network of sympathetic people who can be quite a source of economic and political ties to our country.

We really feel that Canada should take a more dynamic approach to the Atlantic Rim, similar to the one that is being taken for those in the Pacific Rim. As we have tended to look for the complex economies of the Far East, we seem to have set aside our historical, geographical, and economic connections with Europe a bit. Ironically, of course, Europe is now uniting to form a major trading bloc. We think that Canada's foreign policy should really reinvigorate its social, cultural, economic, historic, and educational connections with the countries of Europe.

Memorial University's particular position in relation to Europe and the countries of the North Atlantic Rim is strategically closer to London, England, than to Winnipeg. If you draw a circle that encompasses Vancouver, it also encompasses the region somewhere east of Rome. We have unique geographical, historical, and cultural opportunities to provide invaluable links to Europe, and we will be pursuing these. We think, however, that Canadian policies should actively pursue trading opportunities and international linkages in the North Atlantic Rim.

• 1325

We would particularly emphasize that it is important for Canadian policy to foster technology transfer interchanges between ourselves and the countries of Europe.

One of our units, C-CORE, has recently become involved, through the Canadian Space Agency, with the European Space Agency because those links were established by a governmental agency. This will enable us to participate in European activity in a way we would never have done before. We think more of that sort of linkage should be created in our policy.

Modern communication mechanisms can enable us to interact with one another quite effectively without always having to travel. The democratization of foreign policy can really only come about with broad participation by Canadians in every province and territory.

We would recommend that Canada strive to create a network of centres to coordinate provinces' and territories' contributions to foreign policy initiatives. For our part, we would be quite happy to try to foster that sort of activity here.

[Translation]

Nous devrions aussi favoriser l'internationalisation des programmes scolaires afin d'accroître la mobilité des étudiants. Au lieu de réduire, comme on le fait à l'heure actuelle, nos programmes d'échanges internationaux de chercheurs étudiants, nous devrions les augmenter. Nous semblons en particulier avoir oublié que nous avons des liens spéciaux avec l'Europe. Nous sommes convaincu que le Canada devrait jouer un rôle plus actif dans le programme Erasmus pour favoriser les échanges entre les étudiants canadiens et les étudiants européens.

Le coprésident (M. Gauthier): Le Programme Erasmus?

M. Keough: Le Programme Erasmus est un programme favorisant la mobilité étudiante au sein de la communauté économique européenne. Les étudiants qui y participent peuvent étudier où ils veulent. Je vous rappelle que les étudiants qui ont fait leurs études à l'étranger conservent pour le pays qui les a accueillis une grande affection lorsqu'ils sont de retour chez eux. Ils peuvent constituer tout un réseau sur lequel on peut compter lorsque vient le moment d'établir des liens économiques et politiques avec leur pays.

À notre avis, le Canada devrait s'intéresser d'aussi près au pays de la région de l'Atlantique qu'au pays de la région du Pacifique. En nous intéressant davantage aux économies complexes de l'Extrême Orient, nous avons relâché nos liens historiques, géographiques et économiques avec l'Europe. Ironiquement, l'Europe constitue maintenant un important bloc commercial. À notre avis, la politique étrangère du Canada devrait viser à resserrer nos liens sociaux, culturels, économiques, historiques et éducatifs avec l'Europe.

De part sa position par rapport à l'Europe et aux pays de la région de l'Atlantique Nord, la Memorial University est en fait plus près de Londres que de Winnipeg. En fait, elle n'est pas plus éloignée de Rome que de Vancouver. Nous comptons renforcer, grâce à nos atouts géographiques, historiques et culturels, nos liens avec l'Europe. Nous pensons d'ailleurs que le Canada devrait resserrer ses liens, et notamment ses liens commerciaux, avec les pays de l'Atlantique Nord.

Nous insistons particulièrement sur le fait que la politique étrangère canadienne devrait favoriser les transferts de technologie entre le Canada et les pays de l'Europe.

L'une de nos unités, C-CORE, par l'intermédiaire de l'Agence spatiale canadienne, vient d'établir des liens avec l'Agence spatiale européenne. Cela devrait nous permettre de participer comme jamais nous n'avons pu le faire à des projets en Europe. À mon avis, notre politique étrangère devrait favoriser davantage l'établissement de tels liens.

Grâce aux méthodes de communication modernes, les chercheurs universitaires peuvent échanger des idées sans avoir à se déplacer. La démocratisation de la politique étrangère suppose la participation à son élaboration de tous les Canadiens.

Nous recommandons que le Canada s'efforce d'établir un réseau de centres en vue de coordonner la contribution des provinces et des territoires à l'élaboration des initiatives en matière de politique étrangère. Quant à nous, nous serions heureux de mettre sur pied un tel centre ici.

[Texte]

I think that is sufficient as a general outline of the sorts of things we would like to highlight. We have given you a summary statement and we've also given you a list of the specific recommendations. I will be happy to entertain any questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Keough, for your contribution.

While listening to you, I couldn't help compare Canada's merchandise trade with Europe and the Asia Pacific. You alluded to the fact that we should pay as much interest, if not more, to the European connection as we do to the Asia Pacific.

The statistics there may help you. In 1992 we had \$13,852,366,000 of trade with western Europe, which was about 8.52% of our total Canadian exports. With Asia Pacific we had \$16,052,122,000 of trade, which accounts for 9.87%. So it is an important contribution.

Growth in Asia right now is phenomenal compared to growth in Europe. That may be why people are paying more attention to the Asia Pacific than they are to the European market, but the European market is still one of the most important ones.

Monsieur Paré, est-ce que vous aviez des questions?

M. Paré (Louis-Hébert): J'aurais une première question. Vous avez parlé beaucoup de votre expertise dans le domaine de la mer, de l'océan et des pêches. Vous avez aussi fait état d'expérience ou de recherches portant sur l'aquaculture. Est-ce que ces techniques pourraient éventuellement devenir suffisamment importantes pour, si vous voulez, remplacer les stocks qui s'affaiblissent en mer ou si cela ne pourra jamais être compensé?

Mr. Keough: I am not an oceanographer or a fisheries biologist, but I think it is probably highly unlikely we will ever, in the foreseeable future, be able to replace the number of people who have been displaced from the natural catch fishery, in aquaculture or some other aspect of ocean technology at this stage.

We may also be able to help other people by exporting some of our information and skills, and the skills of some of those people who have been displaced from our own fishery, to help other countries that may face similar problems in the future avoid some of them. I don't see it as a total replacement.

I think we really must hope for a return of our wild fishery stocks, particularly the groundfish stocks such as cod, if we are to have a major economic impact from the oceans. That's particularly why I stress the very great need for a lot more information about that North Atlantic ecosystem, information that is too expensive to obtain, and why we should be inviting many other countries, who also rely on those stocks, to come and join us in it. An augmentation, yes, but not a replacement—but only for some.

Mr. English (Kitchenner): You talked about international exchanges in education. We've heard about internationalization of education before in this committee, but it hasn't been defined very precisely. I was wondering if you could help us on that. It

[Traduction]

Voilà donc les points sur lesquels nous voulions attirer votre attention. Nous vous avons remis un résumé de notre mémoire ainsi qu'une liste de nos recommandations. Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, monsieur Keough, de votre exposé.

En vous écoutant, je ne pouvais m'empêcher de comparer nos échanges commerciaux avec l'Europe avec nos échanges commerciaux avec l'Asie. Selon vous, nous ne devrions pas négliger l'Europe au profit de l'Asie.

Voici des statistiques qui vous seront utiles. En 1992, nos échanges commerciaux avec l'Europe de l'Ouest se sont élevés à 13 852 366 000\$, ce qui représente 8,52 p. 100 de nos exportations. Par comparaison, nos échanges commerciaux avec l'Asie se sont élevés à 16 052 122 000\$, soit 9,87 p. 100 de nos exportations. L'Asie est donc un partenaire commercial important du Canada.

La croissance économique de l'Asie est phénoménale comparée à celle de l'Europe. Voilà sans doute pourquoi le commerce avec l'Asie suscite plus d'intérêt que le commerce avec l'Europe, même si le marché européen continue d'être l'un des plus importants marchés du monde.

Mr. Paré, did you want to ask some questions?

Mr. Paré (Louis-Hébert): I do have a question to ask. You have mentioned a lot your expertise in the areas of oceanography and fisheries. You also alluded to experiments or research on aquaculture. Could these one day help to replace the fish stocks which are diminishing or is this problem impossible to solve?

M. Keough: Je ne suis ni océanographe, ni spécialiste des pêches, mais je pense qu'il est peu probable que l'aquaculture ou les recherches océanographiques permettent de créer suffisamment d'emplois pour compenser ceux qui ont été perdus dans les secteurs de pêche traditionnelle.

L'expérience acquise par les personnes qui ont perdu leur emploi dans le domaine des pêches pourrait cependant être utile à d'autres pays qui voudraient éviter de se retrouver dans notre situation. Je ne pense pas cependant qu'on puisse jamais remplacer tous les emplois perdus.

Je crois que nous devons espérer que nos stocks se reconstituent naturellement, et en particulier nos stocks de poisson de fonds, comme la morue si nous voulons vraiment tirer parti du potentiel économique des océans. Voilà pourquoi j'insiste sur la très grande nécessité de recueillir plus de données au sujet de l'écosystème de l'Atlantique Nord, et comme les activités dans ce domaine sont coûteuses, voilà pourquoi nous pensons qu'il conviendrait de faire appel à la collaboration des pays qui utilisent également ces stocks. Ces recherches devraient donc permettre de créer certains emplois dans le domaine des pêches, mais non pas de remplacer tout ceux qui ont été perdus.

• 1330

M. English (Kitchenner): Vous avez parlé d'échanges internationaux d'étudiants. Certains témoins ont déjà abordé devant le comité la question de l'internationalisation de l'éducation, mais nous n'avons pas obtenu beaucoup de

[Text]

clearly means exchanges with other countries. It also means something you called the internationalization of curricula, and I'd like to hear what that means. Thirdly, it also means funding of this internationalization, presumably by the federal government, because it's a foreign policy responsibility.

If that is to be the case and spending on internationalization is to be increased, how would it be done? From EPF funds, a special move away from established program financing and designating some specific federal funds for this? You will recognize the constitutional difficulties here.

Mr. Keough: When I put that line in, I thought that question might come up, and I do realize that.

If I can deal just with the issue of internationalization of the curriculum, mobility even within Canada between university students is sometimes slowed because our individual curricula don't match very well. It's not so easy to go from a third-year program in one university into the next subsequent step in another. It is much harder to do this on an international basis.

If we are to interact, for example, with your Erasmus program, then we have to take some steps toward making it easier for students to do that.

Our own university has taken some steps like that. We have a campus in England in a town called Harlow, and we send students there. We are now beginning to bring in professors in England to teach them courses. Before they used just to go and have some special placements for special kinds of functions, but now we're going to give curricula there. That type of melding of curricula is what I mean by internationalization of the curriculum.

When I put this in, I did it with fear and trepidation because of the constitutional effects. If the foreign policy could take advantage of promoting areas where people were making efforts to do that under whatever constitutional rights that they had to do it. . . I'm not saying that you would change the EPF or anything like that, but you would take actions that might say "Well, if you're able to do this, we're able to help you in this way. If you have an internationalized curriculum, it will help you if we get into the Erasmus program, for example. But, if you don't, fine, that's your choice" —because of course one can't push that.

Sorry; I didn't mean to take so long, Mr. Chairman.

Mr. Mills (Red Deer): When it comes to education, I think we all know the importance of being on the leading edge. Sometimes we are accused of not being there. It seems as if a program that you're promoting is distance education. If we're on the leading edge, then we have a saleable commodity. If we're not, then we probably don't have one. I wondered about your comments on that, and then I wondered who the competition is for this kind of promotion.

Mr. Keough: Mr. Mills, since I've got the expert here who actually can deal with that, would you mind if Mr. Millan responded to that?

[Translation]

précisions à ce sujet. Peut-être pourriez-vous nous renseigner davantage sur ce concept. Il s'agit évidemment d'échanges avec d'autres pays. Cela suppose également l'internationalisation des programmes d'études. J'aimerais que vous nous en touchiez quelques mots. Comme c'est une question qui relève de la politique étrangère, je suppose que c'est le gouvernement fédéral qui devrait engager les dépenses s'y rapportant.

Si c'est le cas, où trouver les fonds nécessaires à ces programmes? Faudrait-il les tirer du fonds pour le financement des programmes établis? Vous êtes conscient des difficultés constitutionnelles que cela présente.

M. Keough: J'en suis conscient, et je m'attendais d'ailleurs à ce que vous me le fassiez remarquer.

Au sujet de l'internationalisation des programmes d'études, permettez-moi d'abord de faire remarquer que la mobilité des étudiants au Canada même est assez limitée en raison du fait que les programmes d'étude diffèrent d'une université à l'autre. Il n'est pas aussi facile qu'on le croirait de terminer dans une université un programme d'études entrepris dans une autre. Il est encore beaucoup plus difficile de le faire lorsque les universités ne sont pas dans le même pays.

Il nous faut cependant essayer de favoriser la mobilité internationale des étudiants, si nous voulons participer pleinement à des programmes comme le programme Erasmus.

Notre propre université a pris certaines mesures en ce sens. Nous avons un campus en Angleterre dans une ville appelée Harlow où nous envoyons des étudiants. Nous recrutons des professeurs en Angleterre qui enseignent à nos étudiants. Auparavant, ces étudiants ne faisaient que participer à des projets spéciaux, mais ils vont maintenant suivre des cours sur place. Voilà ce à quoi je songe lorsque je parle de l'internationalisation des programmes d'études.

J'ai cependant hésité à aborder cette question en raison de ses conséquences constitutionnelles. Si, en dépit de cela, la politique étrangère pouvait contribuer à favoriser ce genre d'échanges. . . Je ne propose pas qu'on change quoi que ce soit au financement des programmes établis, mais simplement qu'on prenne les initiatives qu'il est possible de prendre compte tenu des compétences constitutionnelles de chacun. L'internationalisation des programmes d'études serait utile à ceux qui participent au programme Erasmus, par exemple, mais on ne peut contraindre qui que ce soit à adopter le principe.

Veillez m'excuser, monsieur le président, d'avoir mis autant de temps à répondre à cette question.

M. Mills (Red Deer): Nous comprenons tous l'importance d'être à l'avant-garde dans le domaine de l'éducation. Parfois, on nous accuse de ne pas l'être. Vous semblez attacher beaucoup d'importance au téléenseignement. Si nous sommes à l'avant-garde dans ce domaine, voilà peut-être un produit que nous pourrions vendre à l'étranger. Si nous ne le sommes pas, voilà une occasion perdue. J'aimerais connaître votre avis là-dessus. J'aimerais aussi connaître quels sont nos concurrents dans ce domaine.

M. Keough: Monsieur Mills, auriez-vous une objection à ce que le spécialiste du sujet, M. Millan, réponde à cette question?

[Texte]

[Traduction]

Mr. Steven Millan (President, Telecommunication in Health and Learning Inc., Memorial University of Newfoundland): I should say that I'm a new expert in it. Previously, I was an oil man.

However, it's a good question, and I'm trying to assess that myself from a commercial point of view. I would like to point out that I'm finding a lot of smoke and mirrors with regard to the whole issue of the electronic highway and multimedia razzmatazz, and so on.

We think we have an advantage because we've been doing it for 7 years. We've been actually delivering programs for 17 years. Right now we're delivering over 7,000 hours of distance education programming a year. We've now gone way beyond, for example, using it just for tele-medicine or very specific courses.

We're doing it for the federal government, for example, as part of the Public Service Commission training. Instead of moving people around, we can sit them in centres and we can deliver, in some cases, superior courses because of that. I think in Newfoundland we had a very particular need to do it because of our geography and small population. We got in early and we've been doing it.

• 1335

Just before coming here I was arranging a teleconference with Montreal, with a very large centre in Montreal, and I asked them how many of them they had done because they seemed to be quite slow; they said they had done one with Toronto and about five with Japan. Well, we do that in one day.

We've also been working in areas like the West Indies. We have a program by which we help the University of the West Indies set up their network; we're working in Indonesia and so on, so it's not new to us. It's a very fast-moving field, however, so we will have to run fast to keep our advantage.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Millan. You made a number of interesting proposals and I've noted them. You propose different ways of doing different things. Are there any areas where we're doing things we shouldn't be doing, for example? Can I ask that question? Are we cutting the best foot forward? Are we using our resources to the maximum or are there any areas in your opinion where we could maybe forego activities to enhance others?

Just to give you one example, our marketing of telecommunications, tele-medicine, whatever—is that okay right now? Are we marketing that properly?

Mr. Keough: I think we probably do not market it properly and we probably could do better. I think we could market telecommunications and our skills in those areas. We are basically further ahead than other areas that are going to face

M. Steven Millan (président, Telecommunication in Health and Learning Inc., Université Memorial de Terre-Neuve): J'aimerais d'abord faire remarquer que je suis un spécialiste du sujet depuis peu, car j'étais auparavant un spécialiste des questions pépinières.

Il s'agit d'une bonne question. J'essaie moi-même d'établir le potentiel commercial de cette technique. Je crois qu'il faut vraiment en prendre et en laisser dans tout ce qu'on nous dit au sujet de l'autoroute électronique et de l'ère des multimédias.

Nous croyons posséder un avantage dans le domaine du téléenseignement parce que nous utilisons cette technique depuis 17 ans. Nous offrons actuellement 7 000 heures de cours par téléenseignement. Nous ne nous limitons plus aux cours de télé médecine ou aux cours très spécialisés.

Nous offrons des cours de formation à la Commission de la Fonction publique du Canada. Au lieu d'obliger les gens à se déplacer, nous les regroupons dans des centres et nous pouvons ainsi leur offrir des cours beaucoup plus intéressants que nous ne pourrions autrement leur offrir. À Terre-Neuve, cette formule répondait à un besoin particulier à cause de notre géographie et de notre démographie. Nous nous sommes engagés dans cette voie très tôt.

Juste avant de venir ici, j'essayais d'organiser une téléconférence avec Montréal, avec un très grand centre montréalais, et comme tout semblait se faire très lentement, j'ai demandé combien de téléconférences le centre avait déjà faites; on m'a répondu qu'il en avait fait une avec Toronto et environ cinq avec le Japon. Eh bien, nous en faisons autant en l'espace d'une journée.

Nous travaillons également dans des régions comme les Antilles. Nous aidons notamment l'Université des Antilles à établir son réseau et nous travaillons aussi en Indonésie et dans d'autres régions. Il n'y a donc là rien de nouveau pour nous. Mais, comme il s'agit d'un domaine où les progrès sont très rapides, nous devons soutenir le rythme pour maintenir notre avantage.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Millan. Vous avez fait un certain nombre de propositions intéressantes, et j'en ai pris note. Vous proposez différentes façons de faire diverses choses. Y a-t-il des domaines où nous faisons des choses que nous ne devrions pas faire, par exemple? Puis-je vous poser cette question? Faisons-nous tout ce que nous pouvons faire? Utilisons-nous nos moyens au maximum, ou y a-t-il, à votre avis, des secteurs où nous pourrions peut-être renoncer à certaines activités pour nous concentrer plutôt sur d'autres?

Prenons, par exemple, la mise en marché des télécommunications, la télé médecine, ou que sais-je encore—faisons-nous bien les choses à l'heure actuelle? Nos efforts de commercialisation sont-ils ce qu'ils devraient être?

M. Keough: Nous ne faisons sans doute pas tout ce que nous pourrions faire et nous pourrions sans doute faire mieux. Je crois que nous pourrions faire la mise en marché de la télécommunication et de nos compétences dans ces domaines.

[Text]

similar problems as we have, say, with our fisheries. We could bring the skills of our people and our private sector firms out to other places and market them better than we do now in order to provide that sort of skill to developing countries. People have been down this road.

No, I don't think we do as good a job as we might in either the developed or the developing world, and that's particularly, for example, why we created this joint venture company on our own behalf, to do that. I'm not sure Canadian policy recognizes a fair skill that exists in the country in general in this region and in this university, for example, particularly in the area of distance education, which we don't promote a lot in the international endeavour.

Of course, because of our current financial situations, all things are sort of being squeezed in their funding in the federal government. We understand that, but of course that also is having some effect—cutbacks at CIDA, cutbacks in other aspects of our international activity. One would like to say, print money. I know you can't, and I guess what we're trying to say is please think hard about where you're going to direct that money. I think there are some new ways where you might direct some of it, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Dr. English wants to put a brief supplementary question.

Mr. English: Just in the area of distance education, I wonder how much you cooperated with other Canadian universities who specialized in it—Athabasca University, and the new University of Northern British Columbia, the University of Waterloo. Some of them have built up a record for distance education as well. Is there cooperation among Canadian institutions?

Mr. Keough: There is a fairly extensive amount of cooperation in Canadian institutions. Of course, all of the institutions, being proud and independent in some ways, want to do some of their own things, but there's a fairly extensive network of contacts, cooperation, learning, transfer of skills and expertise. If we learn something we pass it out, and to that extent, yes, there is a lot. I think you will find there will be a lot more in the next five to ten years, as both nationally and internationally we rely more and more on this kind of technology to deliver parts of the programs that will be coming from universities, even in the national context. There will probably be fewer people in the classrooms and more people in their homes doing many of these things, and we all recognize that, and all universities are coming together to try to figure out how to do that better.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Dr. Keough. It's been very interesting. So to you and to Steven Millan and Dr. Tony Dickinson, our thanks for this contribution. We will keep it in mind.

[Translation]

Nous sommes en fait plus avancés que dans d'autres secteurs qui se heurteront à des problèmes semblables à ceux que nous avons connus dans le secteur des pêches. Nous pourrions tirer davantage profit des talents de nos gens et de nos entreprises privées et mieux les vendre, de manière à en faire profiter les pays en développement. D'autres l'ont fait avant nous.

Non, je ne crois pas que nous faisons tout ce que nous pourrions faire, ni dans les pays en développement, ni dans les pays industrialisés, et c'est justement pourquoi nous avons créé cette société en participation, afin qu'elle fasse le travail pour nous. Je ne suis pas sûr que la politique canadienne reconnaisse le talent assez important qui existe dans l'ensemble du pays, et plus particulièrement, dans notre région et notre université, en ce qui concerne notamment l'éducation à distance; nous ne faisons pas une utilisation optimale de ce talent à l'échelle internationale.

Bien sûr, la conjoncture actuelle est telle que l'aide fédérale aux diverses activités est sans cesse réduite. Nous comprenons cela, mais il n'en reste pas moins que les effets s'en font sentir—coupures à l'ACDI, coupures dans d'autres secteurs de notre activité internationale. Nous voudrions vous dire d'imprimer de l'argent. Je sais que vous ne le pouvez pas, et nous sommes là pour vous dire de bien réfléchir à la meilleure façon d'utiliser les fonds qui restent. Ces fonds pourraient effectivement être utilisés à des fins nouvelles.

Le coprésident (M. Gauthier): M. English veut poser une courte question complémentaire.

M. English: En ce qui concerne cette question de l'éducation à distance, je me demande dans quelle mesure vous avez collaboré avec d'autres universités canadiennes qui se spécialisent dans ce domaine—l'université de l'Athabasca, la nouvelle université du Nord de la Colombie-Britannique et l'université de Waterloo. Certains de ces établissements ont aussi une réputation considérable en matière d'éducation à distance. Les établissements canadiens collaborent-ils entre eux?

M. Keough: Les établissements canadiens collaborent entre eux de façon assez importante. Bien sûr, tous les établissements, pour des raisons de fierté et d'indépendance, tiennent à faire eux-mêmes certaines choses, mais il existe un réseau de contacts assez important qui permet aux établissements de collaborer entre eux, d'apprendre les uns des autres et d'échanger connaissances et compétences. Si nous tirons une leçon quelconque de quelque chose, nous le faisons savoir; alors, oui, il y a beaucoup de collaboration dans ce sens-là. Je pense que vous verrez qu'il y en aura beaucoup plus d'ici cinq ou dix ans, puisqu'à l'échelle tant nationale qu'internationale, nous comptons de plus en plus sur cette technologie pour transmettre certaines parties des programmes d'étude des universités, et ce, même dans le contexte national. Le nombre d'étudiants dans les salles de classe diminuera sans doute, et le nombre de ceux qui étudient chez-eux augmentera. C'est un phénomène que nous reconnaissons tous, et toutes les universités essaient de conjuguer leurs efforts pour trouver le moyen d'offrir une meilleure éducation à distance.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Keough. La discussion a été très intéressante. Nous tenons à remercier Steven Millan, Tony Dickinson et vous-même pour vos observations. Nous en tiendrons compte.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Keough: Thank you very much, Mr. Chairman.

M. Keough: Merci beaucoup, monsieur le président.

• 1340

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Our next witness is Mike Davis from St. John's Ploughshares Peace Centre. You have 10 minutes, sir.

Le coprésident (M. Gauthier): Notre prochain témoin est Mike Davis du St. John's Ploughshares Peace Centre. Vous avez 10 minutes, monsieur.

Mr. Michael B. Davis (Administrator, St. John's Ploughshares Peace Centre): Our brief wasn't sent in in time to be translated so it wasn't distributed. Is it okay if I distribute it?

M. Michael B. Davis (administrateur, St. John's Ploughshares Peace Centre): Notre mémoire n'a pas été distribué parce que nous ne l'avons pas envoyé assez tôt pour qu'il soit traduit. Permettez-vous que je le distribue?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You can do whatever you like, sir. It's your 10 minutes.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous faites ce que vous voulez pendant ces 10 minutes qui vous appartiennent.

Senator Cools: Can we not have it done through the staff?

La sénatrice Cools: Est-ce que nous ne pourrions pas le faire faire par le personnel?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, Senator, we can't.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, sénateur, nous ne le pouvons pas.

Senator Cools: We can't?

La sénatrice Cools: Nous ne pouvons pas?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There are reasons for that.

Le coprésident (M. Gauthier): Il y a des raisons à cela.

I thought we would also have the St. John's OXFAM Committee and the Youth for Social Justice. They are in the room. Could they come forth also? Andrea Cooper. You are Linda Ross, I take it. Welcome. And you are Jim McSheffrey.

Je croyais que nous allions également entendre des représentants du Comité OXFAM de St. John's et du groupe Youth for Social Justice. Ils sont présents. Pourraient-ils prendre place? Andrea Cooper. Vous devez être Linda Ross. Bienvenue. Et vous êtes Jim McSheffrey.

Mr. Davis: No, no. Jim couldn't make it today so he asked me to come.

M. Davis: Non, non. Jim a eu un empêchement et m'a demandé de le remplacer.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Who is going to open? Mr. Davis, you are surrounded by two young ladies who would like to listen to you. We'll give you five minutes. How's that? You can share with others your opinions.

Le coprésident (M. Gauthier): Qui va commencer? Monsieur Davis, vous êtes assis entre deux jeunes femmes qui aimeraient bien vous entendre. Nous vous accordons cinq minutes. Cela vous va? Vous pourrez ainsi nous faire part de vos opinions.

Mr. Davis: Just so you will know what our organization is, St. John's Peace Centre is a project of St. John's Ploughshares, which of course is a local member of the national organization, Project Ploughshares. We are a local, non-profit, non-governmental organization. We act as an information clearing house in peace issues and as a gathering place for those who seek to promote community organization and mobilization with respect to peace issues.

M. Davis: Afin que vous sachiez en quoi consiste notre organisme, le St. John's Peace Centre est un projet du St. John's Ploughshares qui, bien entendu, est le chapitre local de l'organisme national, Project Ploughshares. Nous sommes un organisme local non gouvernemental sans but lucratif. Nous agissons comme centre d'information sur les questions relatives à la paix et comme centre de rassemblement pour ceux qui cherchent à promouvoir les associations et la mobilisation communautaires dans le but d'œuvrer pour la paix.

In our brief we have five basic points. The first point concerns peacekeeping. We recognize that our country, Canada, is a major player in the effort to create global conditions that are conducive to peace. We should make more efforts towards that through diplomatic conflict resolution and conflict prevention, along with mediation.

Dans notre mémoire, nous abordons cinq points fondamentaux. Le premier concerne le maintien de la paix. Nous reconnaissons que notre pays, le Canada joue un rôle de chef de file dans les initiatives visant à établir des conditions mondiales propices à la paix. Nous devons faire davantage d'efforts afin de prévenir et de résoudre les conflits par la diplomatie et la médiation.

Also, before getting involved in peacekeeping operations that would require an outlay of troops, equipment, etc., we have some strict criteria. First is clear articulation of the United Nations mandate in a peacekeeping mission; second, debate and vote in Parliament; and third, set a time limit for our commitment. We feel that peacekeeping should become the priority of the Department of National Defence and its involvement outside Canada's borders. We feel that more troops

En outre, avant de participer à des opérations de maintien de la paix qui exigent le déploiement de troupes, d'équipement, etc., nous pensons qu'il faut appliquer des critères stricts. Premièrement, il faut que le mandat des Nations Unies dans toute mission de maintien de la paix soit clairement exprimé; deuxièmement, il faut qu'il y ait un débat et un vote au Parlement; et troisièmement, il faut fixer un terme à notre engagement. Nous pensons que le maintien de la paix doit

[Text]

and expertise, along with a larger part of the budget, should be committed to it. Only a small part, a not-big-enough part of the defence budget is committed to peacebuilding, peacekeeping, etc.

The second issue we want to bring up is NATO's presence in Labrador. Over the past few years Canada has been withdrawing its troops from western Europe as the Cold War ended, yet we continue to have Europeans test warplanes over Labrador. We believe these are conflicting policies.

In international relations we set high human rights standards for other countries, but we continue to disregard the concerns and interests of the Innu whose traditional hunting lifestyle is severely disrupted by low-flying NATO planes. Considering our stand against such things as the former apartheid system in South Africa, we can easily be accused of being hypocritical on the issue of the Innu and low-level flying.

The federal government recently decided not to allow further cruise missile tests in Canada and we request the same action with regard to low-level flying in Labrador.

On the third issue, arms and nuclear exports, we believe that if Canada is committed to the role of global peace-builder, it should start taking action to end exports of arms and nuclear materials that could be used for aggressive purposes.

The latest figures I have indicate that as recently as 1992, hundreds of millions of dollars worth of arms exports were going out of Canada each year. Often these exports are to unstable regions, such as the Middle East.

We understand that in 1991 the federal government amended the Criminal Code to allow for the export of automatic weapons. At the time the Liberals, along with other opposition parties, called it hypocritical considering Mulroney's call to cut the flow of arms to the Persian Gulf region. We hope that the present government doesn't take the same hypocritical actions as the last government.

We also hope that the cutting of the EH-101 helicopter deal, along with other defence cutbacks, is a sign of future government policy. We can set an example for the rest of the world by spending more on social needs and less on excessive military needs.

The fourth point we wanted to bring up is to reverse the recent trend in foreign aid policy. When we talk about global security, we shouldn't just talk about military security. There are also issues such as the redistribution of wealth, environmental sustainability, and the quality of life for peoples around the world.

[Translation]

devenir la priorité du ministère de la Défense nationale pour ce qui est de ses engagements à l'extérieur des frontières du Canada. Nous croyons qu'il doit y affecter davantage de troupes et de spécialistes ainsi qu'une part plus importante de son budget. Une faible part nettement insuffisante, du budget de la défense est affecté au rétablissement de la paix, au maintien de la paix, etc.

La deuxième question que nous voulons soulever est celle de la présence de l'OTAN au Labrador. Ces dernières années, avec la fin de la Guerre froide, le Canada a commencé à retirer ses troupes d'Europe de l'Ouest. Or, nous continuons à permettre aux Européens d'essayer leurs avions de guerre au-dessus du Labrador. Nous croyons que ces deux politiques sont contradictoires.

• 1345

Dans nos relations internationales, nous fixons pour les autres pays des normes élevées en matière de droits de la personne, ce qui ne nous empêche pas de continuer à ignorer les préoccupations et les intérêts des Innu dont le style de vie traditionnel axé sur la chasse est gravement perturbé par les avions de l'OTAN volant à faible altitude. Étant donné notre position contre l'ancien régime d'apartheid en Afrique du Sud, par exemple, nous prêtons le flanc à des accusations d'hypocrisie en raison de notre attitude envers les Innu et les vols à faible altitude.

Le gouvernement fédéral a décidé récemment de ne plus permettre les essais de missiles de croisière au Canada et nous demandons qu'il interdise également les vols à faible altitude au Labrador.

En ce qui concerne le troisième point, les exportations d'armes et de matières nucléaires, nous croyons que si le Canada tient à continuer son rôle dans le rétablissement de la paix dans le monde, il doit commencer par mettre fin aux exportations d'armes et de matières nucléaires qui pourraient être utilisées à des fins agressives.

Les derniers chiffres dont je dispose montrent que, pas plus tard qu'en 1992, le Canada a exporté pour des centaines de millions de dollars d'armes chaque année. Souvent, ces armes sont exportées vers des régions instables, comme le Moyen-Orient.

Nous croyons savoir qu'en 1991 le gouvernement fédéral a modifié le Code criminel afin de permettre l'exportation d'armes automatiques. À ce moment-là, les Libéraux, avec les autres parties d'opposition, ont qualifié cette mesure d'hypocrite puisqu'en même temps M. Mulroney demandait que l'on bloque l'approvisionnement en armes de la région du Golf Persique. Nous espérons que le gouvernement actuel n'agira pas de façon aussi hypocrite que son prédécesseur.

Nous espérons en outre que la résiliation du contrat d'achat des hélicoptères EH-101, ainsi que les autres compressions des dépenses de défense sont une indication de la politique que le gouvernement entend appliquer à l'avenir. Nous pouvons donner l'exemple au reste du monde en réduisant nos dépenses militaires excessives et en dépensant davantage pour répondre à des besoins sociaux.

Quatrièmement, nous pensons qu'il faut renverser la tendance récente en matière de politique d'aide étrangère. Lorsque nous parlons de la sécurité mondiale, nous ne devons pas nous en tenir à la sécurité militaire. Il y a d'autres questions, comme la redistribution des richesses, la durabilité de l'environnement et la qualité de vie pour les gens du monde entier.

[Texte]

[Traduction]

More foreign aid should be directed toward social sectors. We understand that in 1991 only 20% was directed toward that area. Also, too much of the aid in the social sector is directed toward large prestigious projects that we feel are often of questionable value for the dollar spent.

We also feel that we should reverse reductions to the Canadian International Development Agency, CIDA. Last year there was a 10% cut to CIDA. We should reverse reductions and increase foreign aid to less developed countries. That way, we can prevent more economic destabilization. This will prevent increased suffering and environmental disasters.

The fifth point is Canada's diplomatic influence on the International Monetary Fund, the World Bank, and other international financial institutions. Both of these organizations have imposed excessive and destructive loan repayment conditions on many developing countries. These conditions are especially unfair to the poorest people in those countries. This problem will get worse as foreign debt escalates, which seems to be happening in many countries.

I would like to read a short statement made by Prime Minister Seaga of Jamaica in 1985 to the IMF-World Bank joint annual meeting in Seoul, Korea. He is considered to be a relatively right-wing politician, but he accurately described the dilemma facing indebted nations:

The prevailing wisdom of these institutions, particularly the IMF, emphasizes adjustment through tight demand management. The result is severe austerity which, in the final analysis, cuts services and reduces growth. This austere path carries social and political costs which are counterproductive to the final objective of achieving adjustment without sacrificing stability... It is as if the prevailing wisdom dictates that since there is no path of painless change, it matters not how painful the process may be. But, it does matter! It matters to the human element which in the final analysis is, in fact, the target of the adjustment programme. We do not adjust economic systems; we adjust the lives of people who make these systems work. It is short sighted in the least to ignore the human element.

• 1350

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Davis.

We will hear from Linda Ross from the St. John's OXFAM Committee.

Ms Linda Ross (Health Program Coordinator, St. John's OXFAM Committee): Mr. Chairman and members of the committee, I come to these hearings today with mixed feelings. On one hand, I am pleased they are taking place given the end

L'aide étrangère devrait être davantage orientée vers les secteurs sociaux. Nous croyons savoir qu'en 1991, 20 p. 100 seulement de cette aide était affectée aux questions sociales. En outre, une part trop importante de cette aide est orientée vers des projets de prestige qui, d'après nous, donnent souvent des résultats dont la valeur par rapport au coût est douteuse.

Nous pensons en outre qu'il faut annuler les compressions du budget de l'Agence canadienne de développement international, l'ACDI. L'an dernier, le budget de l'ACDI a été réduit de 10 p. 100. Il faudrait annuler ces compressions et accroître l'aide étrangère consentie aux pays les moins développés. Ainsi, nous empêcherons que leurs économies ne soient davantage déstabilisées. Nous éviterons l'accroissement de la souffrance et les désastres environnementaux dans ces pays.

Le cinquième point concerne le rôle diplomatique du Canada au Fonds monétaire international, à la Banque mondiale et dans les autres institutions financières internationales. Ces deux organismes ont imposé à de nombreux pays en voie de développement des modalités de remboursement de leur prêt qui sont à la fois excessives et destructrices. Ces modalités sont particulièrement injustes envers les personnes les plus pauvres dans ces pays. Ce problème ne pourra que s'aggraver à mesure que l'endettement extérieur s'alourdira, ce qui semble se produire dans de nombreux pays.

J'aimerais vous lire un court extrait d'un discours que le premier ministre Seaga de la Jamaïque a fait en 1985 lors de l'assemblée annuelle mixte du FMI de la Banque mondiale, à Séoul, en Corée. Il est perçu comme un homme politique plutôt de la droite mais il a bien décrit le dilemme dans lequel se trouvent les nations endettées.

L'opinion courante au sein de ces institutions, en particulier du FMI, est de mettre l'accent sur les programmes d'ajustement par une gestion serrée de la demande. Le résultat de cette politique est l'imposition de mesures d'austérité sévères qui, en dernière analyse, entraînent une réduction des services et un ralentissement de la croissance. Ainsi, la voie de l'austérité comporte des coûts sociaux et politiques qui vont à l'encontre de l'objectif final qui est de réaliser un ajustement sans sacrifier la stabilité. On dirait que selon l'opinion prédominante, le changement étant toujours douloureux, il n'y a pas à se soucier des souffrances imposées par le processus. Mais c'est important. C'est important pour l'élément humain qui, en dernière analyse, est l'objectif du programme de rajustement. Nous ne rajustons pas des systèmes économiques, nous adaptons la vie des gens qui font fonctionner ces systèmes. Ignorer l'élément humain, c'est faire preuve à tout le moins de myopie intellectuelle.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Davis.

Nous entendrons maintenant M^{me} Linda Ross, du Comité OXFAM de St. John's.

Mme Linda Ross (coordonnatrice du programme de santé, Comité OXFAM de St. John's): Monsieur le président, mesdames et messieurs du comité, c'est avec des sentiments partagés que je me présente aujourd'hui devant vous. D'une

[Text]

of the Cold War and the need to address new global concerns, such as the global ecological crisis. On the other hand, however, I feel a sense of impatience. The time for talk is over and the time for action is now.

Allow me to explain. In 1987, the Canadian International Development Agency released an impressive document called *Sharing Our Future*. It outlined the principles and priorities of Canada's official development assistance.

In brief, they put poverty first. The primary purpose of Canada's official development assistance is to help the poorest countries and people of the world.

The second purpose is to help people help themselves. Canada's official development assistance aims to strengthen the ability of people and institutions in developing countries to solve their own problems in harmony with the natural environment.

Third, development priorities must prevail in setting objectives for the aid program.

Fourth, partnership is the key to fostering and strengthening the links between Canada's people and institutions and those in the Third World.

In 1990, our past Prime Minister, Brian Mulroney, co-hosted the first world summit for children. In his speech to the delegates of over 70 nations, Prime Minister Mulroney stated:

Children need not die for lack of immunization or clean water or adequate food. Children need not grow up illiterate, neglected and abused. These are ills that can be remedied.

Also in 1990, the Standing Committee on External Affairs and International Trade released *Securing Our Global Future: Canada's Stake in the Unfinished Business of Third World Debt*. The following quote appears in that:

Whatever the policy failures of individual debtor governments, the persistence of the debt crisis is manifest evidence that the world economy is malfunctioning to the detriment of many of the world's poorest nations. We are all paying a price for that: in terms of lost trade and employment; higher taxes; increased pressures on the natural environment; threats to the political stability of fragile democracies; increased violations of human rights, civil conflicts, and refugee flows; — in short, the costs of less welfare, security and justice for the global family.

All of this is very profound. All of it is in government documents. The problem is that the proof of these lofty statements should be reflected in actions. Sadly, this has not been the case. For example, the first priority identified by CIDA in *Sharing Our Future* was to put poverty first. Yet, what percentage of Canada's foreign aid actually goes to meeting the basic needs of people?

[Translation]

part, je suis heureuse que vos audiences aient lieu compte tenu de la fin de la Guerre froide et du besoin de traiter des nouvelles préoccupations globales, comme, par exemple, la crise écologique mondiale. D'autre part, je ressens une certaine impatience. Il est temps de cesser de parler et de passer aux actes.

Je m'explique. En 1987, l'Agence canadienne de développement international a publié un document impressionnant intitulé *Partageons notre avenir*. On y présentait les principes et les priorités du Canada en matière d'aide publique au développement.

Pour résumer, on accordait la priorité à la lutte contre la pauvreté. L'objectif premier du Canada, en matière d'aide publique au développement, est d'aider les pays et les gens les plus pauvres du monde.

Le deuxième objectif est de donner aux gens les moyens de s'aider eux-mêmes. Le programme d'aide publique au développement du Canada vise à renforcer la capacité des gens et des institutions des pays en développement à résoudre leurs propres problèmes, en harmonie avec leur milieu naturel.

Troisièmement, lorsqu'on établit les objectifs du programme d'aide, il faut accorder une place prépondérante aux priorités en matière de développement.

Quatrièmement, le partenariat est essentiel pour promouvoir et renforcer les liens entre les gens et les institutions du Canada et ceux du Tiers monde.

En 1990, notre ancien premier ministre, M. Brian Mulroney, a coprésidé le premier sommet mondial pour les enfants. Dans le discours qu'il a prononcé devant les délégués de plus de 70 pays, le premier ministre Mulroney a déclaré:

Il y a des moyens d'éviter que tant d'enfants meurent faute de vaccins, d'eau potable ou de nourriture. Il y a des moyens d'éviter aussi que tant d'enfants grandissent sans bénéficier des minimums de soins et d'instructions ou soient victimes d'exploitation ou d'actes d'agression. Ces maux peuvent tous être corrigés.

La même année, le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce extérieur a publié *L'avenir du monde et les intérêts du Canada dans le dossier de l'endettement du Tiers monde*. On y disait entre autres que:

Quels que soient les échecs de la politique des gouvernements débiteurs, la crise de l'endettement est une preuve évidente de ce que l'économie mondiale fonctionne mal, au détriment d'un grand nombre de pays les plus pauvres du monde. Nous en payons tous le prix, par des pertes de débouchés commerciaux et d'emplois, des taxes plus élevées, des pressions accrues sur la nature, des menaces à la stabilité politique dans les démocraties plus fragiles, des violations plus nombreuses des droits de la personne, des conflits civils et des flots de réfugiés. Bref, cette crise occasionne une diminution du bien-être, de la sécurité et de l'équité de la grande famille humaine.

Tous ces propos sont certes profonds. On les retrouve dans les documents du gouvernement. Ces belles déclarations devraient donner lieu à des actes. Malheureusement, tel n'a pas été le cas. Par exemple, l'ACDI, dans son document *Partageons notre avenir* avait placé la lutte à la pauvreté au sommet de ses priorités. Cependant, quel pourcentage de l'aide étrangère du Canada est vraiment consacrée à répondre aux besoins fondamentaux des populations?

[Texte]

[Traduction]

I think we have to ask ourselves why we have a foreign policy. Is the prime reason to improve Canada's position in the world or is it to join with other nations of the world to assist in building a more safe, stable, and secure world for all? How you answer this question will obviously determine what Canada's foreign aid program will be. We in the St. John's OXFAM Committee certainly hope you are more concerned about working toward a more secure world.

As we approach the 21st century, perhaps the greatest situation facing us is the growing disparity between rich and poor within and among nations. We live in a world of profound ecological crisis wherein the exploitation of resources is occurring on an unprecedented scale. We are experiencing a period where the very social, cultural, moral, and political values that bind people together as societies are under constant pressure and attack.

Perhaps now more than ever, for better or for worse, we are finding ourselves globally interdependent. We are seeing the emergence of the process of globalization. With this globalization has come what many perceive to be the loss of sovereignty of nation-states. Thus far, we have not seen the process leading to a world where social justice and equity are the criteria for development. Rather, it is leading us to one in which economic gain and global competitiveness have become the benchmark.

The burgeoning debt crisis has meant that global economic concerns have come to supersede all others. Under the guise of decreasing debt loads, policies of structural adjustment and economic restructuring have been implemented in even the most developed countries. These policies, while conceived to be fiscally responsible, have not been implemented without great social and environmental costs, the majority of which are being borne by the already poor and disenfranchised of the world.

• 1355

Twenty-two years ago, a group of local citizens came together in St. John's to found the St. John's OXFAM Committee. They had a hope that some day farmers from Africa could come together with people from farming communities in Newfoundland to share and learn from each other. While the realization of farmers meeting farmers never became a reality, over those 22 years fishers, health care workers, trade unionists, women's organizations and youth from Africa, Central and South America and the Caribbean have met with Newfoundlanders and Labradorians to share experiences and learn from each other.

Over our 22-year history, we at St. John's OXFAM have learned that many misconceptions exist among people about the realities within which our global citizenry live. The myths that all people in the developed world are rich and all those in the developing world are poor have long since been dispelled in these days of globalization.

Nous sommes en droit de nous interroger sur les raisons pour lesquelles nous avons une politique étrangère. La principale raison en est-elle d'améliorer la position du Canada dans le monde ou plutôt de se joindre à d'autres pays pour participer à reconstruire un monde plus sécuritaire, plus stable pour tous? La réponse que vous apporterez à cette question déterminera de toute évidence la nature du programme d'aide étrangère du Canada. Le comité OXFAM de St. John's espère pour sa part que vous vous préoccuperez davantage de contribuer à un monde plus sûr.

Nous sommes déjà à l'orée du 21^e siècle et le problème le plus grave que nous devons résoudre est sans doute l'écart croissant entre les riches et les pauvres du Canada et des autres pays. Notre monde traverse une crise écologique profonde en raison d'une exploitation sans précédents des ressources. À notre époque, les valeurs sociales, culturelles, morales et politiques qui font de nous une société font l'objet de pressions et d'attaques constantes.

Plus que jamais peut-être, nous nous trouvons dans une situation d'interdépendance mondiale, pour le meilleur ou pour le pire. Nous assistons à la naissance de la mondialisation. Ce phénomène a entraîné ce qui, pour bon nombre de gens, est la perte de la souveraineté des États-nations. Jusqu'à présent, nous n'avons pas constaté que ce processus mène à un monde où le développement se fonde sur la justice sociale et l'équité. Il nous entraîne plutôt dans un univers axé sur le lucre et la concurrence mondiale.

À cause de l'expansion de la crise de l'endettement, les préoccupations économiques mondiales ont fini par avoir préséance sur tout le reste. Sous couvert de diminuer le fardeau de la dette, on a mis en place, même dans les pays les plus développés, des politiques d'ajustement structurel et de restructuration économique. Même si elles se voulaient responsables sur le plan financier, ces politiques n'en ont pas moins entraîné des coûts élevés au niveau social et environnemental, coûts qui doivent être assumés en majorité par les pauvres et les démunis du monde.

Il y a 22 ans, un groupe de citoyens se sont réunis à St-Jean pour fonder le Comité OXFAM de St. John's. Ils espéraient qu'un jour les agriculteurs africains pourraient rencontrer ceux de Terre-Neuve pour partager leur expérience et leurs connaissances. Même si cet espoir ne s'est jamais réalisé pour les agriculteurs, au cours de ces 22 années, des pêcheurs, des travailleurs de la santé, des syndicalistes, des membres d'organisations féminines et des jeunes d'Afrique, d'Amérique Centrale, d'Amérique du Sud et des Caraïbes ont partagé leurs expériences et leurs connaissances avec des gens de Terre-Neuve et du Labrador.

Depuis 22 ans, les membres de notre Comité ont constaté qu'il existe de nombreux mythes quant aux diverses réalités de notre grand village global. Le mythe voulant que tous les habitants des pays développés étaient riches alors que tous ceux des pays en développement étaient pauvres a depuis longtemps disparu, à notre époque de mondialisation.

[Text]

While over the years the people of Newfoundland and Labrador have struggled with the understanding of their role in the global picture, there has never ceased to be a strong sense of empathy toward the poor and hungry of the world. Whether donating money to those starving in Ethiopia or assisting fishers in Nicaragua to build cod traps, they have always felt that as Canadians they had a responsibility to assist others in improving their lives.

Now more than ever people of this province realize what defines their role globally. With the tragic loss of the fishery, we fear the loss of history, culture, values, and a way of life. The resource upon which this province was built has been exploited to near extinction.

While the reasons for this are many, certain global realities made it inevitable; realities that must change if we are ever to achieve a sustainable global community. Our global community is becoming ever closer as both developed and developing nations find themselves bound by the same ties of debt, poverty, environmental degradation, etc.

Canada, like many countries, has subscribed to the lofty ideals of health for all, ending child poverty, and sustainable development, to name only a few. Yet, what we are seeing in the world today is the widening gap between rich and poor within and among nations. More than one billion people globally live in absolute poverty, and the number continues to grow.

At the same time, the international economy is dominated by transnational corporations that subscribe only to the ideal of profit. Because of their interests we are seeing a race to the bottom, as there is increased competition for jobs, lower wages, lower environmental and occupational health and safety standards, weakening of labour legislation and decreased social security programs.

Foreign aid programs, rather than focusing on addressing the needs of the poor, are often aimed at assisting governments and industry under the unfounded notion of trickle-down wealth. If Canada has a commitment to the earlier mentioned goals, then our foreign policy must reflect the same. Emphasis must be given to supporting programs that are truly aimed at alleviating the situation of the poorest of the poor globally.

With the technological advances of the last decade, we have seen a move toward a mind-set that bigger is better. Canada, along with other developed countries, promulgated this ideology within and among nations. Heavy emphasis has been placed on increased production and consumption. Multilateral trade agreements have been signed to encourage competition and allow corporations to operate on an international rather than national scale. This and future generations will inherit the results of these actions.

Environmental degradation is occurring on an unprecedented scale with the destruction of the world's forests and fisheries in the name of profit. Poverty and unemployment continue to be exacerbated as corporations relocate from one

[Translation]

Même si les gens de Terre-Neuve et du Labrador ont dû lutter, au cours des années, pour comprendre leur rôle dans le tableau mondial, ils se sont toujours senti proche des pauvres et des gens qui ont faim dans le monde. Que ce soit en donnant de l'argent aux Éthiopiens ou en aidant les pêcheurs du Nicaragua à attraper la morue, ils ont toujours cru qu'il leur incombait, à titre de Canadiens, d'aider les autres à améliorer leur condition de vie.

Plus que jamais, les habitants de notre province se rendent compte de ce qui détermine leur rôle dans le monde. Nous craignons que la perte tragique de nos pêches entraîne également une perte de notre histoire, de notre culture, de nos valeurs et de notre mode de vie. La ressource à l'origine de notre province a été exploitée jusqu'à son extinction.

Même si cela s'explique par plusieurs raisons, certaines réalités mondiales l'ont rendu inévitable; ces réalités doivent changer si nous voulons en arriver à une communauté mondiale durable. Les écarts dans cette communauté s'amenuisent de plus en plus à mesure que les nations développées et en développement se retrouvent aux prises avec les mêmes problèmes d'endettement, de pauvreté, de dégradation de l'environnement, etc.

Le Canada, comme tant d'autres pays, a souscrit aux grands idéaux de la santé pour tous, de l'abolition de la pauvreté pour les enfants et du développement durable, pour n'en nommer que quelques-uns. Pourtant, on constate dans le monde d'aujourd'hui un écart croissant entre les riches et les pauvres, tant au Canada qu'ailleurs au monde. Plus d'un milliard de personnes au monde vivent dans une pauvreté absolue, et ce chiffre est en croissance constante.

Parallèlement, l'économie internationale est dominée par les sociétés transnationales dont le seul idéal est le profit. En raison de leurs intérêts, on constate une augmentation de la concurrence pour des emplois, une diminution des salaires, un abaissement des normes en matière d'environnement, de santé et de sécurité, un affaiblissement des lois en matière de relations de travail et une réduction des programmes de sécurité sociale.

Les programmes d'aide étrangère visent souvent à aider les gouvernements et les industries, en se fondant sur le faux principe que la richesse va retomber sur tous, au lieu de répondre directement aux besoins des pauvres. Notre politique étrangère doit traduire l'engagement du Canada aux objectifs mentionnés précédemment si un tel engagement existe. Cette aide doit se concentrer sur le soutien des programmes visant réellement à améliorer la situation des plus pauvres des pauvres dans le monde.

Les progrès technologiques des 10 dernières années nous ont amené à penser que plus c'est gros, plus c'est beau. Au Canada, ainsi que dans d'autres pays développés, on a répandu cette idée. On a mis lourdement l'accent sur l'accroissement de la production et de la consommation. On a signé des accords commerciaux multilatéraux pour encourager la concurrence et permettre aux sociétés d'exploiter les marchés internationaux plutôt que les marchés nationaux. Notre génération et les générations futures hériteront des résultats de tels actes.

La destruction des forêts et des pêches, au nom du profit, ont mené à une dégradation sans précédent de l'environnement. Le fait que les sociétés démenagent d'un pays à l'autre pour trouver une main-d'oeuvre et des ressources bon marché

[Texte]

source of cheap labour and resources to another. Rather than seeing these moves as improving the lot of the world citizenry, we are seeing powerful economic élites gain power and wealth at the expense of environmental and human health.

The World Health Organization and the United Nations' development program have both singled out growing economic inequality as the real culprit for the relentless rise in malnutrition and disease in the Third World.

Canada must seriously re-evaluate the role it has played in encouraging this ideology. Just as the model is not appropriate to the Canadian context, it is not appropriate to the global one either. Policies that further increase poverty and unemployment cannot and should not be supported, and Canada, in its foreign policy, should stand firmly in opposition to them.

• 1400

At a point in history in which all nations, developed and developing alike, are burdened by ever-increasing debt, we are seeing the global implementation of structural adjustment and economic restructuring programs.

Under the guise of decreasing debt loads, the World Bank and the International Monetary Fund have engineered programs that force countries to privatize public sector enterprises, make drastic cuts to government spending, liberalize trade through the removal of tariffs, promote exports, etc. This standard menu of structural adjustment may provide debt relief in the short term, but in the long term it worsens the situation for much of the world's population.

We have seen the flight of capital from one country to another as enterprises become privatized. We have seen cuts to government spending come to mean cuts to social programs, such as health, education, sanitization, and subsidies for the poor.

Liberalization of trade and increased emphasis on exports has led us to a situation wherein many countries have discouraged food production for local consumption in favour of cash crops for market economies. These policies serve to do nothing more than force the world's poor to pay the debt incurred by economic élites.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Ross, I apologize. Could you come to a conclusion, please, so we could proceed?

Ms Ross: Yes, I'll be through very shortly. I feel that we have the time to finish this.

As a participant in the World Bank and the International Monetary Fund, Canada must reconsider its support for programs being advocated. We cannot, as a country, in one breath commit to helping the poorest of the poor while in the other be an active participant in institutions that force people further into a downward spiral of poverty.

With the end of the Cold War, many have begun to live under the misguided notion that the issues of peace and security need no longer be of paramount concern. Within our global village there are currently over 30 civil wars, the greatest threat being wars resulting from increasing global poverty.

[Traduction]

exacerbe la pauvreté et le chômage. Au lieu d'améliorer le sort des citoyens du monde, ces démenagements permettent à une élite économique puissante d'accroître sa puissance et sa richesse au dépens de la santé des hommes et de l'environnement.

L'Organisation mondiale de la santé et le Programme de développement des Nations Unies ont tous deux déterminé que les inégalités économiques croissantes sont la cause réelle de l'augmentation constante de la malnutrition et de la maladie dans le Tiers monde.

Le Canada doit réexaminer sérieusement le rôle qu'il a joué dans la promotion de cet idéologie. Tout comme ce modèle ne peut s'appliquer au Canada, il ne peut s'appliquer au reste du monde. Il faut refuser d'appuyer des politiques qui contribuent à l'augmentation de la pauvreté et du chômage et le Canada, dans sa politique étrangère, devrait s'y opposer avec fermeté.

Nous sommes à un moment de l'histoire où tous les pays, développés et en voie de développement, sont accablés par une dette de plus en plus lourde et nous assistons à la mise en oeuvre globale de programmes d'ajustement structurel et de restructuration économique.

Prétextant la nécessité de diminuer le fardeau de la dette, la Banque mondiale et le Fonds monétaire international ont mis au point des programmes qui obligent les pays à privatiser les entreprises du secteur public, à sabrer dans les dépenses publiques, à libéraliser le commerce par l'élimination des tarifs douaniers, à promouvoir les exportations, etc. Ce menu classique d'ajustement structurel allège peut-être la dette à court terme, mais à long terme, il aggrave la situation pour la majeure partie de la population mondiale.

La privatisation des entreprises a entraîné la fuite des capitaux. Les gouvernements ont réduit leurs dépenses jusqu'à couper dans les programmes sociaux notamment dans le domaine de la santé, de l'éducation, de l'hygiène et des subventions pour les pauvres.

La libéralisation des échanges commerciaux et le fait que l'on mette davantage l'accent sur les exportations font en sorte que bon nombre de pays ont découragé la production alimentaire destinée à la consommation locale en faveur des cultures commerciales. Ces politiques ne servent uniquement à faire payer aux pauvres du monde entier la dette qu'a contracté l'élite économique.

Le coprésident (M. Gauthier): Je m'excuse, madame Ross, mais pourriez-vous s'il vous plaît conclure, afin que nous puissions continuer?

Mme Ross: Oui, j'ai presque terminé. Je pense que nous avons le temps de terminer.

En tant que participant à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international, le Canada doit reconsidérer son appui aux programmes préconisés. Nous ne pouvons pas, comme pays, à la fois nous engager à aider les plus pauvres et participer activement à des institutions qui forcent les gens à s'enfoncer davantage dans le gouffre de la pauvreté.

Avec la fin de la Guerre froide, bien des gens croient à tort que la paix et la sécurité ont perdu de leur importance. Au sein de notre village global, il y a actuellement plus de 30 guerres civiles, la plus grande menace étant les guerres qui résultent de la pauvreté mondiale qui ne cesse d'augmenter.

[Text]

Canada's role as a peacekeeper must change. No longer should our role be so much to provide armed forces and weaponry as to provide the prerequisites for peace—economic, social, and political conditions that lessen the gap between rich and poor.

In conclusion, Canada has had a long-standing commitment to international development, and so it should. Canadians are a caring people who are internationally respected for their commitment to global development. It has always been our experience that Canadians truly believe our foreign aid dollars, their tax dollars, are going to help meet the needs of the world's poor. It comes as a grave shock to the people we work with in Newfoundland when they learn that, in actual fact, the Third World sends back to industrialized countries much more than it receives in aid.

In the 1980s poor countries sent \$241 billion more to rich countries in profits and debt-service payments than they received from them in aid.

Canadians cannot and should not continue to be deluded into thinking that their aid dollars are going to create a more safe, stable, and secure world.

Our foreign policy must change. It needs to address the concerns of Canadians about such fundamental issues as the environment, poverty, peace, social justice, and equity.

In the past our foreign policy has not always been reflective of these concerns. Policies have served to widen the gap between rich and poor and to better serve the economic interests of transnational corporations. Bilateral aid has often served the needs of governments with some of the worst records for human rights abuses. Support has often been given to projects that led to further environmental degradation. Our commitment to peacekeeping has most commonly been through the provision of armed forces and weapons. It's time for a change.

Those undertaking this review, along with the Canadian International Development Agency, have heard Canadians state their priorities for Canada internationally, with protecting the environment and promoting world peace being at the top of the agenda.

Canadians must be listened to. Our foreign policy must address those priorities, and in so doing Canada must reaffirm its commitment to the target of 0.7% of GNP for international aid. If we're truly committed to working to address global inequities, then 25% of that figure must be dedicated to fulfilling basic needs.

We would be remiss in assuming that all Canadians are dedicated to supporting international development. With the worsening of the economic situation in our own country, people often feel that the easy place to save money is by cutting foreign aid, and we've seen that happen over recent years.

It is then incumbent on all of us to ensure that Canadians gain a better understanding of the need to increase our support for development and that it is only through global cooperation that we will indeed protect the environment, promote world peace, and decrease poverty.

[Translation]

Le rôle du Canada en tant que gardien de la paix doit changer. Notre rôle ne doit plus être de fournir des militaires et des armes mais plutôt les conditions requises pour la paix—des conditions économiques, sociales et politiques qui diminuent l'écart entre les riches et les pauvres.

En conclusion, le Canada a un engagement de longue date à l'égard du développement international, et il doit maintenir cet engagement. Le peuple canadien est un peuple généreux qui est respecté internationalement pour son engagement à l'égard du développement mondial. Les Canadiens sont fermement convaincus que leurs impôts, l'argent destiné à l'aide aux pays étrangers aidera à répondre aux besoins des pauvres dans le monde. C'est toujours un grand choc pour les gens avec qui nous travaillons à Terre-Neuve lorsqu'ils apprennent qu'en fait, le Tiers Monde renvoie aux pays industrialisés beaucoup plus que ce qu'il reçoit en aide.

Dans les années 1980, les pays pauvres ont versé 241 milliards de dollars de plus aux pays riches en profits et en intérêts sur la dette que ce qu'ils ont reçu d'eux en aide.

Les Canadiens ne peuvent et ne doivent pas continuer de croire que l'argent qu'ils versent en aide extérieure créera un monde plus sûr et plus stable.

Notre politique étrangère doit changer. Elle doit répondre aux préoccupations fondamentales des Canadiens comme l'environnement, la pauvreté, la paix, la justice sociale et l'équité.

Par le passé, notre politique étrangère n'a pas toujours reflété ces préoccupations. Les politiques ont contribué à élargir l'écart entre les riches et les pauvres et à mieux servir les intérêts économiques des sociétés transnationales. L'aide bilatérale a souvent répondu aux besoins de gouvernements qui avaient la pire tradition pour ce qui est du non-respect des droits de la personne. On a souvent accordé une aide à des projets qui menaient à une plus grande dégradation environnementale. Notre engagement à l'égard de la paix a été le plus souvent respecté en fournissant des militaires et des armes. Il est temps que cela change.

Ceux qui ont entrepris cet examen, ainsi que l'Agence canadienne pour le développement international, ont entendu les Canadiens parler de leurs priorités pour le Canada à l'échelle internationale, les deux plus grandes priorités étant la protection de l'environnement et la promotion de la paix mondiale.

Il faut écouter les Canadiens. Notre politique étrangère doit tenir compte de ces priorités, et en ce faisant, le Canada doit réaffirmer son engagement face à l'objectif qui consiste à consacrer 0,7 p. 100 de son PIB à l'aide internationale. Si nous voulons vraiment travailler à éliminer les injustices dans le monde, alors 25 p. 100 de ce montant doit être consacré aux besoins essentiels.

Nous aurions tort de supposer que tous les Canadiens appuient l'aide au développement international. La situation économique dans notre propre pays s'est détériorée, et souvent les gens estiment que la façon la plus facile de faire des économies est de réduire l'aide extérieure, et c'est ce qui s'est produit ces dernières années.

Il nous incombe donc à tous de veiller à ce que les Canadiens comprennent mieux la nécessité d'augmenter notre aide au développement et que ce n'est que grâce à la coopération mondiale que nous arriverons à protéger l'environnement, à promouvoir la paix mondiale et à réduire la pauvreté.

[Texte]

Thank you. I apologize for the length of time I took. Given the previous speaker, I assumed that we had a longer period.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You will understand that as the chairperson I have to be somewhat conscious of other people who also want to take the time of the committee to put their views. I'm just trying to be democratic here, to give equal time to everybody.

• 1405

We now go to Andrea Cooper from the Youth for Social Justice. Andrea.

Ms Andrea Cooper (Member, Youth for Social Justice): I I didn't send a brief around, but I'll be going back to the office and then I'll send it down in a cab, 40 copies. I am sorry about that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

Ms Cooper: I will start off by explaining what Youth for Social Justice is. Youth for Social Justice began in 1988. It originated with a camp that united youth from across Newfoundland to discuss issues of social justice, with the ultimate goal of creating a more equitable and fair society. It later sprouted to an informal network of youth concerned about issues affecting our world globally and locally. Six years later YSJ is still alive and thriving. During the year YSJ continues to speak out and take action on appropriate issues. The camp has become an important annual encounter. We hold forums and benefits, support other local social justice groups, host a weekend music festival, create a seasonal newsletter and hold network meetings. YSJ has even spread to Nova Scotia where every year a camp similar to ours is held.

As youth we firmly believe the issues concerning us deserve solutions that become actions. We believe it is not enough to discuss the issues. This is one of the concerns of the foreign policy report. It sounds wonderful and contains vital ideas, but words on paper are not enough. Too often the energy of creative thoughts become nothing more than a dusty file. It seems more often than not issues are overridden by economic politics and then shoved under the carpet. We as youth want to be assured that these recommendations will be in place and enforced, and soon.

Sustainable development is an issue that faces all nations and in reality all individuals. A sustainable global development and vision statement must be brought forward—not only policies that address a greener future but also a policy that is committed to the transfer of resources from the north to the south. The developed minority consumes 83% of the world's wealth. It contains only 20% of the world's population. Developed countries consume environmental resources at a rate 35 times

[Traduction]

Merci. Je m'excuse si j'ai pris beaucoup de temps. Étant donné le temps qui a été consacré à l'intervenant précédent, j'ai supposé que nous avions plus de temps.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous comprendrez qu'en tant que président, je dois penser aux autres témoins qui voudront eux aussi prendre le temps de faire connaître leur point de vue à notre comité. Je tente seulement d'être juste envers tous ici, et d'accorder à chacun le même temps.

Nous allons maintenant passer à Andrea Cooper de Youth for Social Justice. Andrea.

Mme Andrea Cooper (membre, Youth for Social Justice): Je n'ai pas distribué de mémoire, mais dès que je retournerai à mon bureau, je vous en ferai parvenir 40 exemplaires par taxi. Je suis désolée.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

Mme Cooper: Permettez-moi de commencer par vous expliquer ce qu'est Youth for Social Justice. Cette association a vu le jour en 1988. Tout a commencé par un camp où se sont réunis des jeunes de Terre-neuve pour discuter des questions de justice sociale, avec le but ultime de créer une société plus équitable et plus juste. Cela a produit plus tard un réseau informel de jeunes préoccupés par les questions touchant notre monde globalement et localement. Six ans plus tard, Youth for Social Justice existe toujours et est très florissant. Pendant l'année Youth for Social Justice continue de se prononcer et de prendre des mesures sur des questions appropriées. Le camp est devenu une rencontre annuelle importante. Nous tenons des tribunes de bienfaisance, nous appuyons d'autres groupes locaux de justice sociale, nous organisons un festival de musique pendant un week-end, nous publions un bulletin saisonnier et nous organisons des réunions de réseaux. Youth for Social Justice a pris de l'ampleur et existe même maintenant en Nouvelle-Écosse où chaque année on organise un camp semblable au nôtre.

Nous les jeunes sommes fermement convaincus que les problèmes qui nous concernent méritent des solutions qui se traduisent par des actions. Nous croyons qu'il n'est pas suffisant de discuter des problèmes. C'est l'une des préoccupations en ce qui concerne le rapport sur la politique étrangère. Il semble excellent et contient des idées essentielles, mais les mots ne suffisent pas. Trop souvent l'énergie des pensées créatrices se transforme en dossier poussiéreux. Il semble que trop souvent l'économie ou la politique l'emporte sur ces problèmes sur lesquels on tire le rideau. Nous les jeunes voulons qu'on nous garantisse que ces recommandations seront en place et mises en vigueur et ce, sous peu.

Le développement durable est une question à laquelle doivent faire face tous les pays et en fait, tous les particuliers. Il faut présenter un énoncé de vision et de développement global durable—non seulement des politiques qui portent sur un avenir plus vert, mais également une politique d'engagement envers le transfert des ressources du nord au sud. Les pays développés, qui sont la minorité, consomment 83 p. 100 des richesses mondiales. Ils ne contiennent que 20 p. 100 de la

[Text]

that of people living in developing countries. Therefore, it is only logical that they take the responsibility of addressing the global problems they have been the source of.

There must be international cooperation in order to deal with global environmental problems. The south must be equal partners in making decisions about global destruction and dealing with it. It seems Canada is well recognized for its leadership in the past with foreign policy. Yet at the same time, as social unrest grows globally, especially for the poor, we can watch how foreign policy dwindles. Decisions are being made by the economic market, and the gap between developed and underdeveloped countries grows. Long-term objectives to close the gap must be sought. These objectives cannot be ignored because of economic or political reasons. These objectives must be enforced.

On behalf of Youth for Social Justice, I thank you for giving me the opportunity to voice my concerns on foreign policy today.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. I'm pretty proud of having three young people here giving us your views with such conviction. Maybe Mr. Volpe would like to start, since you're a youth, sir, of this committee, and you would like to probably—

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): I think what he wants to do is balance off the view that all youth are responsible, high-minded and constructive, so he's picking on the youngest member of this panel to give an indication that it is not always so.

I found your presentations, all three of them, quite interesting, and I couldn't help but remark to my colleague to my left, Mr. Mills, that it didn't seem that long ago that we kind of lived the same principles.

I wonder if perhaps I could ask Linda Ross a question. There is one thing that you said that caught my attention in particular. I think you talked about combating unemployment and poverty everywhere, but you also give a figure of one billion. . . the number of people living in absolute poverty. Given the limited resources that we have, what strategy would you suggest that we employ?

• 1410

Ms Ross: First of all, before I answer that question, I would like to thank you for the compliment of being lumped in as one of the youths. At the merry ago of 44, it's been a long time since I've been called that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Anybody who looks younger is a youth.

Senator Cools: I agree with you.

Ms Ross: In answer to your question, I think Canada has done a lot of tremendous things, and often with our foreign aid programs we don't get that kind of impression because those are not the kinds of things we see advertised. It has always been negative things that get the press.

[Translation]

population mondiale. Les pays développés consomment 35 fois plus de ressources environnementales que les gens qui vivent dans des pays en voie de développement. Par conséquent, il n'est que logique qu'ils prennent la responsabilité de régler les problèmes mondiaux dont ils sont la cause.

Il doit y avoir une collaboration internationale afin de régler ces problèmes environnementaux. Les pays du Sud doivent être des partenaires égaux dans la prise de décision au sujet de la destruction globale et des solutions pour y mettre fin. Il semble que le Canada soit bien reconnu pour son leadership par le passé en matière de politique étrangère. Pourtant en même temps, au fur et à mesure que l'agitation sociale augmente à l'échelle mondiale, particulièrement pour les pauvres, nous assistons à l'affaiblissement de la politique étrangère. Les décisions sont prises par le marché économique, et l'écart entre les pays développés et les pays sous-développés augmente. Il faut essayer de trouver des objectifs à long terme afin de combler cet écart. Il ne faut pas écarter ces objectifs pour des raisons économiques ou politiques. Il faut absolument essayer de les atteindre.

Au nom de Youth for Social Justice, je vous remercie de m'avoir donné l'occasion aujourd'hui de vous faire part de mes préoccupations en ce qui concerne la politique étrangère.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Je suis assez fier de voir trois jeunes venir nous faire part de leurs points de vue avec autant de conviction. Peut-être que M. Volpe aimerait commencer, puisque vous êtes un des jeunes membres de notre comité, et vous voudrez sans doute. . .

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Je pense que ce qu'il veut faire, c'est montrer que tous les jeunes ne sont pas aussi responsables et constructifs, qu'ils n'ont pas tous des idéaux aussi nobles alors il choisit le membre le plus jeune de ce groupe pour montrer que ce n'est pas toujours le cas.

J'ai trouvé vos exposés, tous les trois, très intéressants et je n'ai pu m'empêcher de faire remarquer à mon collègue à ma gauche, M. Mills, qu'il me semble que cela ne fait pas très longtemps que nous avions les mêmes principes.

J'aimerais poser une question à Linda Ross. Il y a une chose que vous avez dite qui a particulièrement attiré mon attention. Je pense que vous avez parlé de lutter contre le chômage et la pauvreté dans le monde, mais vous avez également cité le chiffre de 1 milliard. . . vous avez dit qu'il y avait 1 milliard de gens qui vivaient dans une pauvreté absolue. Étant donné que nos ressources sont limitées, quelle est la stratégie que vous nous suggérez d'utiliser?

Mme Ross: Avant de répondre à la question, je voudrais vous remercier de m'avoir incluse parmi les jeunes. J'ai 44 ans, et il y a longtemps qu'on ne me considère plus comme une jeune femme.

Le coprésident (M. Gauthier): Tous ceux qui me paraissent plus jeune que moi sont des jeunes.

La sénatrice Cools: Je suis d'accord avec vous.

Mme Ross: Pour répondre à votre question, le Canada a son actif de grandes réalisations dans le cadre de ses programmes d'aide au développement, mais ses réalisations sont souvent passés sous silence. La presse ne parle que des aspects négatifs.

[Texte]

In the experience I have had in a number of developing countries, our foreign aid dollars, not huge amounts, have gone to small community-based programs where groups are really making a change. I just came back from spending two months in Peru, where money has gone to a community development program that goes in and actually works with some of the poorest of the poor to look at things, for example, like health, economic strategies to create jobs for people in an area where there are otherwise none. They are looking at doing things to address environmental problems.

I think one of the problems, and I mentioned it in my speech, is that we have this perception that bigger is better, whether it's in some of the programs that we undertake—and that's not necessarily the most effective way to address the issue of unemployment and poverty globally. I think Canada can put a lot of their foreign aid dollars very strategically by looking at some of the organizations and the groups that are really working on the ground with the poorest of the poor and with the unemployed to address those kinds of inequities.

I think those can be strategic moves for us in terms of our program. We have in the past supported a number of such organizations. As I say, they are often not ones that get profiled, because they're not multi-million or multi-billion dollar projects. I think we have to say, look, this is what we as Canadians have supported and it's made a difference, and it can make a difference.

Mr. Volpe: So you favour dealing primarily or perhaps singularly with NGOs?

Ms Ross: I would say that there should be more emphasis placed on it. I don't fully expect to see a foreign policy that's going to work specifically with NGOs only. But I think the work that NGOs do can't be—

Mr. Volpe: Perhaps on the question of aid, I don't see why not, if you want to come forward with a suggestion.

Ms Ross: Well, I'd like to see that. If we can sit here and have our dream, then I think that would be the way to go.

There are NGOs that are carrying out a lot of programs that are related to some of the bilateral aid work too, and I think they're doing very effective work on the ground. For example, in Namibia and in Mozambique there have been very successful programs through NGOs at the community level, and this has been a strategic use of our money.

Mr. Volpe: There are those who would suggest that perhaps—in reference to the one billion unemployed and/or poor—what Canada should do is adopt a strategy that focuses more on a particular geographic area or particular countries, address all of its resources there. In other words, it should not necessarily restrict its principles but restrict the scope of those principles.

Ms Ross: I think that's a difficult one. You can take some of the developed nations and still see areas or pockets that need to be addressed in terms of the poverty and unemployment, but I certainly think it should be a priority to focus on some of the least developed nations of the world in terms of our foreign aid, if we really are trying to be strategic about it.

[Traduction]

D'après mon expérience dans plusieurs pays en développement, les sommes que nous consacrons à l'aide au développement, qui ne sont pas énormes, ont servi à des programmes communautaires de petite envergure où les groupes ont réalisé de véritables changements. Je viens de passer deux mois au Pérou où notre argent a été versé à un programme de développement communautaire dans le cadre duquel on aide les plus pauvres parmi les pauvres en matière, par exemple, de santé et de stratégie économique de création d'emploi dans les régions où les emplois sont inexistantes. On examine aussi des façons de s'attaquer aux problèmes environnementaux.

Comme je l'ai dit dans mes remarques liminaires, un des problèmes que nous connaissons, c'est que nous avons l'impression que seuls les grands projets comptent; or ils ne constituent pas toujours nécessairement la meilleure façon de mettre fin au chômage et à la pauvreté dans le monde. Le Canada pourrait mettre à profit le budget de l'aide au développement de façon très stratégique en favorisant les organisations et les groupes qui travaillent sur le terrain avec les plus pauvres parmi les pauvres et avec les chômeurs pour éliminer ce genre d'inégalité.

À mon avis, c'est la stratégie qu'il faudrait adopter pour nos programmes. Dans le passé, nous avons soutenu certaines de ces organisations. Comme je viens de le dire, on les oublie souvent parce qu'elles ne participent pas à des projets de millions ou de milliards de dollars. Nous devrions dire haut et fort ce que nous, les Canadiens, avons fait, comment nous avons contribué à améliorer le sort de ces gens.

M. Volpe: Vous croyez donc que nous devrions miser surtout ou seulement sur certaines ONG?

Mme Ross: On devrait certainement miser davantage sur les ONG. Cependant, je ne crois pas que nous puissions réaliser nos objectifs en matière de politique étrangère uniquement par l'entremise des ONG. Néanmoins, le travail des ONG. . .

M. Volpe: En matière d'aide au développement, pourquoi pas? Peut-être voudriez-vous nous faire cette suggestion.

Mme Ross: C'est certainement ce que je souhaite. Si vous pouvez nous aider à réaliser notre rêve, ce serait l'idéal.

Il y a aussi des ONG qui dispensent des programmes liés à l'aide bilatérale et qui font de l'excellent travail sur le terrain. Ainsi, en Namibie et en Mozambique, des ONG ont entrepris des projets communautaires très réussis. Voilà un bon exemple d'emploi stratégique de notre argent.

M. Volpe: D'aucuns diront peut-être qu'il y a un milliard de chômeurs et de pauvres dans le monde et que le Canada devrait concentrer ses ressources dans une région géographique ou dans des pays particuliers. Autrement dit, sans nécessairement limiter ses principes, le Canada pourrait limiter la portée de leur application.

Mme Ross: C'est une question difficile. Il y a encore dans certains pays développés des régions où nous pouvons lutter contre la pauvreté et le chômage. Néanmoins, j'estime que notre priorité devrait être d'aider les pays les moins développés, si nous devons adopter une stratégie précise.

[Text]

Mr. Volpe: In fairness, and because you represent a very important voice in the debate today, there are those who would suggest in hearing your last response that some of the descriptions you gave would apply to this area here. We are talking about enormous environmental degradation. We're talking about an economic resource that's reduced the community to... If I recall one of the speakers this morning, it's going to bring the community to its knees, and in essence you're agreeing.

If we go beyond that, should we not then be focusing in those areas where we have a strategic plan and say, we're going to do this piece by piece, bit by bit, country by country, area by area, we're going to take—I don't know—the sub-Saharan in Africa and we're going to focus all of our resources there. We're not going to go into Central and South America. We're not going to go into Asia or the India subcontinent. We're just going to focus there and there alone. Is that wrong?

• 1415

Ms Ross: I don't know whether you would say it was wrong; I don't know whether it's very feasible. I think it is possible to do. You use Newfoundland as an example and I think that's a great one. One of the things we've historically done at St. John's OXFAM is we've worked on the issues... Often there's this perception, if you're an international development organization you work in the "Third World". In many ways Newfoundland is the Third World of Canada and you don't go to Newfoundlanders talking about the crisis situation in the Third World when they're experiencing the reality we have here. So we've always talked about it from a global perspective, saying we must address the problems here and the same problems in another part of the world, and it's only by doing that we're going to see a solution. Many of the problems are similar problems that should be addressed on a global scale.

In terms of whether we should focus just on one particular region, for example, sub-Saharan Africa, I think it's probably unrealistic to do that. I think what we can do is strategically look at where within the countries we are going to work, where we can best use our dollars, where we're best placed. The other thing we have to take into consideration is there are other nations of the world who are doing international development work as well. Are we going to be tripping over each other or is there a niche where we can fit or a place that we can really work and make a difference? I think those are some of the questions we have to entertain if we're doing this kind of evaluation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could I just step in here? This morning Dr. May from Memorial University said our aid program could be used to help developing countries implement sound fishing practices. Mr. Paré, my colleague here, took him to task on that one. I'm just wondering, this may create allies for us in trying to control our domestic problem of our threatened resources here in this very important province. What do you think about that, about linking aid with developing countries so we can make friends with them so they will support us on the world stage in trying to convince those countries that use our fisheries here to come on line and to help us?

[Translation]

M. Volpe: En toute honnêteté, et étant donné l'importance de votre voix dans le débat d'aujourd'hui, je me dois de vous signaler que certains, en entendant votre dernière réponse, vous répondraient que ce que vous décrivez s'applique aussi à notre pays. On parle de dégradation sérieuse de l'environnement. On parle de l'épuisement des ressources qui réduit les collectivités a... Je crois qu'un des intervenants de ce matin a parlé de la ruine des collectivités et c'est aussi ce que vous nous dites essentiellement.

Ne devrions-nous pas alors concentrer nos efforts dans certaines régions, adopter un plan stratégique selon lequel nous procéderons projet par projet, pays par pays, région par région, selon lequel, par exemple, nous concentrerons toutes nos ressources au Sahel, nous n'aiderons ni l'Amérique du Sud, ni l'Amérique centrale, ni l'Asie, ni le sous-continent indien. Nous allons nous concentrer uniquement sur cette région. Ce ne serait pas une bonne idée?

Mme Ross: Je ne sais pas si ce serait une bonne idée, ni si ce serait faisable. Cela est peut-être possible. Prenez l'exemple de Terre-Neuve; c'est un bon exemple. Pendant toute son histoire, le bureau d'OXFAM à St. John's a travaillé à ces dossiers... On croit souvent que les organisations de développement international ne travaillent qu'au Tiers monde. À bien des égards, Terre-Neuve est le Tiers monde du Canada. Il est difficile de parler aux Terre-neuviens de la crise du Tiers monde quand on sait les difficultés qu'ils connaissent ici. Nous avons donc alors toujours adopté une perspective globale; nous avons toujours dit que nous devons lutter contre certains problèmes ici comme ailleurs dans le monde et que c'est seulement en agissant ainsi que nous trouverons une solution. Bon nombre des problèmes que connaissent notre pays et ceux du Tiers monde se recoupent et devaient être réglés sur une échelle globale.

Pour ce qui de concentrer nos efforts dans une région particulière comme le Sahel, ça me semble irréaliste. Du point de vue stratégique, nous devons nous demander, pour chaque pays où nous oeuvrons, dans quelle région nous pourrions tirer le meilleur profit de notre argent et de nos talents. Nous devons aussi tenir compte que d'autres pays participent à l'aide internationale au développement. Allons-nous nous gêner mutuellement ou n'y a-t-il pas un créneau où notre travail peut vraiment avoir un impact? Voilà le genre de question que nous devons nous poser dans le cadre d'une évaluation de ce genre.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourrais-je vous interrompre? Ce matin, M. May, de la Memorial University, a déclaré que, dans le cadre de notre programme d'aide au développement, nous pourrions aider les pays en développement à adopter des pratiques saines de pêche. Mon collègue, M. Paré, l'a pris à parti. Je me demande si nous ne pourrions pas ainsi nous faire des alliés en vue de protéger les ressources menacées de cette province si importante. Croyez-vous que nous pourrions, par le biais de l'aide aux pays en développement, nous faire des amis qui nous appuieraient sur la scène internationale quand viendrait le temps de convaincre les autres pays qui viennent pêcher chez nous?

[Texte]

[Traduction]

Ms Ross: I think it's a case, as I stated, of having to look at what the intent of our foreign policy is, whether it's to improve our name internationally or what we're intending to work towards on the global scale. I certainly think we have a lot to offer in terms of lessons to be learned vis-à-vis the fishery. We have a lot to offer in terms of our skills as inshore fishers to other nations, in terms of sharing the experiences of what's happened to our own province. I don't know whether this is particularly, or should be, used as a means of garnering friendship for any kind of international battles we might have to fight, if you wish to call it that, but I think we have a role to play in that. I think we have a very vital role to play and we have done so in the past.

There's been some very successful work where people from different resource industries have gone to developing countries to talk about small-scale initiatives that can be utilized in their own countries, and I refer to Nicaraguan fisheries and Newfoundland fishers sharing experiences and expertise. We have a lot to learn from the fishery in other countries as well, in terms of ownership and what makes sense if our fish ever come back.

Senator Comeau: We'll be recommending on defence-related questions as well in the foreign policy review, and I noted, Mr. Davis, you suggested the scrapping of the EH-101 helicopter was probably a good idea in terms of saving money because of the end of the Cold War, I believe you were mentioning. I don't want to make a case for the EH-101 by any stretch of the imagination, but by the elimination of the helicopter, which I understand had a secondary role for search and rescue off our east coast, are you suggesting, as Project Ploughshares now suggests, that we should continue to use the Sea King and Labrador helicopters for search and rescue?

Mr. Davis: I think the whole EH-101 thing was a disaster because—

Senator Comeau: Without making the case for the EH-101, could there be a need for another type?

Mr. Davis: Yes, and the reason is that expensive helicopter, the Cadillac of helicopters, was proposed when we could have come up with a much cheaper solution, and because that deal was cancelled it's going to take that much longer for our older dilapidated helicopters to be replaced.

Senator Comeau: Yes. I was left with the impression you were suggesting the fleet we now have is adequate.

• 1420

Mr. Davis: Oh no. I agree that search and rescue is something that should—

Senator Comeau: That's why I posed the question; I wanted to get the record that it is extremely important for east coast fishers to have an adequate search and rescue capability, which need not be a Cadillac, as you're suggesting, but it could be a Ford or GM or some other American product.

Mr. Davis: Yes. Also, in light of the fishery situation, I think there's some argument for monitoring the fishing activities.

Mme Ross: Il faut se demander quels sont les objectifs que nous voulons réaliser avec notre politique étrangère, si nous voulons améliorer notre image à l'échelle internationale ou si nous voulons rendre notre monde meilleur. Nous avons de grandes connaissances en matière de pêche que nous pourrions certainement transmettre. Nos pêcheurs côtiers sont très compétents et pourraient faire part de leurs expériences aux pêcheurs étrangers. J'ignore si ce pourrait être une façon de nouer des liens avec des pays qui pourraient nous aider dans nos luttes au niveau international, mais nous pouvons certainement jouer un rôle vital à ce chapitre, comme nous l'avons fait dans le passé.

Des représentants des différents secteurs des ressources sont allés dans des pays en développement pour parler de petites initiatives qui pourraient être mises en oeuvre à l'étranger, et ils ont connu beaucoup de succès. Je pense spécialement au Nicaragua, où des pêcheurs Terre-neuviens sont allés parler de leurs expériences et transmettre leurs connaissances. Nous avons aussi beaucoup à apprendre des autres en matière de pêche, particulièrement pour ce qui est de la propriété et de ce que nous devrions faire si nos ressources halieutiques se renouvellent.

Le sénateur Comeau: Nous formulerons des recommandations concernant la défense, et pas seulement sur la politique étrangère. J'ai remarqué, monsieur Davis, que vous êtes d'avis que l'annulation du contrat des hélicoptères EH-101 était une bonne chose puisque la guerre froide est maintenant terminée, et que cela nous avait permis de réaliser des économies. Je ne voudrais surtout pas laisser croire que je suis en faveur de la construction des EH-101, mais puisqu'on a annulé ce contrat, et que les EH-101 devaient aussi servir à la recherche et au sauvetage sur la côte est, êtes-vous d'avis, comme le Project Ploughshares, que nous devrions continuer à utiliser les Sea King et les Labrador pour la recherche et le sauvetage?

M. Davis: Toute cette affaire du EH-101 a été un désastre parce que...

Le sénateur Comeau: Sans plaider la cause des EH-101, ne devrait-on pas envisager l'achat d'un autre genre d'hélicoptère?

M. Davis: Oui. On a opté pour l'hélicoptère le plus coûteux, la Cadillac des hélicoptères, alors qu'on aurait pu envisager une solution moins coûteuse. Le contrat a été annulé, mais le remplacement de nos hélicoptères délabrés a été reporté à plus tard.

Le sénateur Comeau: En effet. Je croyais que vous vouliez dire que la flotte actuelle était convenable.

M. Davis: Pas du tout. Nous devrions certainement avoir des hélicoptères de recherche et de sauvetage qui...

Le sénateur Comeau: C'est pourquoi je vous ai posé la question: je voulais que le compte-rendu fasse état de l'extrême importance, pour les pêcheurs de la côte est, d'une bonne capacité de recherche et de sauvetage. Il n'est pas nécessaire que ces hélicoptères soient des Cadillacs, comme vous dites; un Ford, un GM ou un autre produit nord-américain ferait très bien l'affaire.

M. Davis: Oui. En outre, compte tenu de la situation actuelle des pêches, ils pourraient aussi servir à surveiller les activités de pêche.

[Text]

Senator Comeau: Search, rescue, and surveillance, yes.

Mr. Davis: Yes.

Senator Cools: I'd like to say to the witnesses that I'm always impressed when people present to our committees with such humanity. I'm always confronted with having to contemplate the real challenge, which is to bring a sense of humanity into policy. I don't think the three of you have said anything that anybody here would disagree with.

As a matter of fact, what you're asking for our foreign policy to become, or to be. . . Many of us would say that is what Canadian foreign policy has been to date: very humane, very decent, and so on.

Two things came to my mind as I listened to you. I'm quite new to this committee, but one of the things that comes to my mind is basically that you and large numbers of other people are asking the Canadian government to become a new global power or a new colonial power, from the point of view of actively intervening in different nation-states to bring what we consider to be peace and justice and decency. I hear this a lot. I hear a lot of calls today for so-called UN action, and what is being asked for as UN action is basically a new imperial power to intervene before the conflicts develop so deeply.

I wonder if you could develop the essence of what you're proposing, basically that Canada wear an additional role in the world, which is basically to intervene in countries to bring peace where peace and stability do not have respect.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Who wants to take that one on?

Senator Cools: And, Mr. Chairman, if we at some point could develop this, because—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, there are some questions coming, so this is not going to be a dialogue. You have a question. You've made a statement.

Senator Cools: Yes, true.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Let's give them a chance—

Senator Cools: It is very important. There's a lot of subtlety going on and the language is so confused. People say: never mind peacekeeping; go to peacemaking, go to peace-building, and so on. There's enormous confusion. We're all pained as we look across the globe. I don't think a single one of us is not pained enormously.

I'll give you an example. I was recently in South Africa, and on arrival there I discovered that the murder rate in Johannesburg is ten times that of Washington, D.C. These things stagger us.

It's a Messiah type of role that people are asking us to adopt. I wonder if you see that or hear that or if you could develop that a little bit, because we're being asked to be a new colonial power.

Mr. Davis: About the United Nations, I have some problems with the way it's structured. The five members of the Security Council are also, I think, the five biggest arms exporters.

[Translation]

Le sénateur Comeau: Oui, des hélicoptères de recherche, de sauvetage et de surveillance.

M. Davis: C'est exact.

La sénatrice Cools: Je tiens à dire que les témoins m'ont beaucoup impressionné par l'humanité de leur exposé. Selon moi, notre plus grand défi, c'est d'élaborer des politiques humaines. Je suis certain que nous tous ici sommes d'accord avec ce que vous trois avez dit.

D'ailleurs, le genre de politique étrangère que vous réclamez. . . La plupart d'entre nous pensent probablement que c'est ce qui caractérise la politique étrangère du Canada: son humanité et sa compassion.

En vous écoutant, j'ai pensé à deux choses. Je suis nouveau au sein de ce comité, mais je me suis dit que, essentiellement, vous et beaucoup d'autres Canadiens souhaitent que le gouvernement fasse du Canada la nouvelle puissance globale ou coloniale qui interviendrait à l'étranger pour défendre la paix, la justice et le respect de la personne humaine. On dit souvent cela. Beaucoup de gens réclament aussi des interventions du genre de celles de l'ONU, ce qui signifie essentiellement l'intervention d'une nouvelle puissance impériale avant l'éclatement des conflits.

Pourriez-vous nous en dire plus long sur ce que vous proposez essentiellement que le Canada se donne un nouveau rôle dans le monde, qu'il intervienne pour assurer la paix à l'étranger, là où la paix et la stabilité ne sont pas respectées.

Le coprésident (M. Gauthier): Qui voudrait répondre à cette question?

La sénatrice Cools: Monsieur le président, je souhaiterais aussi que nous en discutons plus longuement, parce que. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Nous ne pouvons pas tenir un dialogue. C'est une période de questions. Vous aviez la chance de poser une question. Vous avez fait une déclaration.

La sénatrice Cools: C'est vrai.

Le coprésident (M. Gauthier): Laissons les témoins répondre. . .

La sénatrice Cools: C'est très important. On joue avec les mots et les nuances. Les gens disent: «Oubliez le maintien de la paix, pensez plutôt à la réalisation de la paix, à la consolidation de la paix etc. Cela crée beaucoup de confusion. Tout ce qui se passe dans le monde nous afflige. Nous tous ici sommes très peints de voir ce qui se passe dans le monde.

Je vous donne un exemple. Je suis allé en Afrique du Sud récemment et, à mon arrivée, j'ai découvert que le taux d'homicide à Johannesburg est 10 fois plus élevé qu'à Washington, D.C. Ce genre de chose est stupéfiant.

On nous demande un peu de jouer le rôle du Messie. Est-ce qu'on vous le dit? Pourriez-vous nous en dire plus long à ce sujet? Essentiellement, on nous demande de devenir la nouvelle puissance coloniale.

M. Davis: Pour ce qui est de l'ONU, je suis d'avis qu'elle est mal structurée. En outre, les cinq pays membres du conseil de sécurité sont aussi, je crois, les cinq plus grands exportateurs d'armes.

[Texte]

It's important that Canada, as a middle power, use diplomatic skills. As a middle power, we should try to develop as independent a role as possible and not be tied to any larger specific power, such as the United States.

[Traduction]

Le Canada, qui est une puissance intermédiaire, se doit de mettre à profit ses talents diplomatiques. À titre de pouvoir intermédiaire, nous devrions faire l'impossible pour rester indépendant, pour ne pas lier nos interventions à une puissance particulière telle que les États-Unis.

• 1425

Also, as I say in my presentation, before we get involved in any peacekeeping missions, we should have the United Nations' mandate spelled out beforehand in quite some detail. That should be debated in the House of Commons and also debated by the Canadian people beforehand. Is that specific enough?

Senator Cools: I am quite new to this committee, as I said before, but many of the things that concerned citizens are asking this government to do are basically beyond the capability of the purview or the jurisdiction of what a government can do.

Mr. Davies: Yes.

Senator Cools: All these things that you are proposing we're already doing. Based on what I'm hearing you say, there is no need for change or there is no need for a review in Canadian foreign policy, because these are the things that you are doing.

These things perplex me deeply, because as decent human beings we want to see most people living that kind and quality of decency. It's a Messianic wish that most of us have, but I am beginning to wonder about it. Look at a country like Haiti where large amounts of money and human resources have been spent recently to bring an election within six months. The situation is exactly as it was before. When one looks at the history of Haiti and sees 200 years of turmoil, one has to begin to wonder whether Haiti is the appropriate place to expend resources. Maybe we should just go across the road and look at Angola.

I'm not sure any more. People like you, especially the groups from OXFAM, are there on the ground in the NGO capacity. You people acquire enormous sensibilities, and you have those to share with us.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Senator Cools, I don't want to interrupt, but I think there are members who would like to ask some questions.

Senator Cools: All right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think it's a good statement that you just made. I think the witnesses understood what you are talking about; at least I did. There are no comments from the witnesses, so I will move to Mr. Paré.

M. Paré: Merci, monsieur le président.

C'est la première fois qu'on reçoit, je pense, le groupe le plus jeune qu'on a rencontré depuis le début. Je rejoins un peu l'opinion de M. Volpe tout à l'heure et je trouve qu'en général les jeunes sont plus cohérents que les adultes quand ils disent que le Canada s'est donné, et M^{me} Ross y a fait référence, une harte de l'aide publique au développement comprenant en gros trois grands éléments: aider les plus pauvres, travailler au niveau du développement durable et travailler en partenariat.

Ainsi que je le disais dans mon exposé, avant que nous participions à quelque mission de maintien de la paix que ce soit, nous devrions demander aux Nations Unies de définir le mandat de façon détaillée. On devrait aussi tenir un débat à la Chambre des communes et au sein de la population canadienne auparavant. Ma réponse est-elle assez précise?

La sénatrice Cools: Je suis nouveau au sein de ce comité, je l'ai déjà dit, mais il me semble que ceux qui s'intéressent à la question demandent du gouvernement des interventions qui vont au-delà de sa compétence.

M. Davies: En effet.

La sénatrice Cools: Vous proposez des mesures qui sont cependant mises en oeuvre. D'après ce que vous avez dit, il ne serait pas nécessaire de modifier ou même d'examiner la politique étrangère du Canada, parce que nous faisons déjà ce que vous suggérez.

Tout cela me laisse très perplexe, parce que tout être humain qui se respecte souhaite que tout le monde vive bien. C'est ce que la plupart d'entre nous souhaitent, mais cela soulève aussi des questions. Pensez à un pays comme Haïti, où nous avons investi récemment énormément d'argent et de ressources humaines pour la tenue d'une élection dans six mois. La situation est restée inchangée. Lorsqu'on étudie l'histoire d'Haïti et qu'on constate que ce pays a connu 200 ans de troubles, on peut se demander s'il y a lieu d'y consacrer des ressources. On devrait peut-être regarder plus loin et s'intéresser à l'Angola.

Je ne suis plus certain de rien. Les gens comme vous, les membres de groupes comme OXFAM, particulièrement, travaillent sur le terrain comme ONG. Vous avez donc une sensibilité très développée à l'égard de ces pays, et vous devez nous faire part du fruit de vos expériences et de vos réflexions.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur le sénateur, je suis désolé de vous interrompre, mais d'autres membres du comité voudraient poser des questions.

La sénatrice Cools: Très bien.

Le coprésident (M. Gauthier): Vos propos étaient très pertinents. Je crois que les témoins vous ont compris; à tout le moins, moi, je vous ai compris. Puisqu'il n'y pas de remarque de la part des témoins, je donne la parole à M. Paré.

Mr. Paré: Thank you, Mr. Chairman.

I think it is the first time that we welcome such a young group since the beginning of our hearings. In a way, I agree with what Mr. Volpe said earlier. I find that, generally speaking, young people are more coherent than adults when they say, and Ms Ross referred to it, that Canada's official development assistance program is based on three objectives: to help the poorest of the poor, to work for sustainable development and to establish partnerships.

[Text]

Lorsqu'on regarde la réalité, on se rend compte que l'aide publique canadienne qui sert véritablement au développement durable est très minime.

D'autre part, lorsqu'on regarde les jeunes qui s'adressent ici aujourd'hui, ils y vont, je pense, pour une discours beaucoup plus humaniste. Les groupes plus âgés qu'on a rencontrés ont plutôt en général mis de l'avant la nécessité de développer le commerce que le Canada fait avec ces pays-là.

J'aurais une question précise pour M^{me} Ross. Est-ce que vous croyez que le Canada devrait continuer de lier son aide publique au développement, au respect des droits de la personne dans les pays en voie de développement évidemment?

Ms Ross: I think human rights has to be a critical issue that Canada looks at in terms of where we place our foreign aid dollars. As I said, some of our foreign aid has gone to countries like El Salvador and to Guatemala, for example, which have horrendous records of human rights. We can pretty well point fingers anywhere. I think we have to come out and be very much in the forefront in terms of demanding that human rights be an issue to be addressed by countries that are receiving our foreign aid dollars, in terms of not only what's going on by governments but also what's going on through organizations or groups or movements and human rights abuses. I think this has to be a critical issue that we are concerned with.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would like to ask Mr. Davis a question. You mentioned arms sales. You did say that some large countries were dealing in arms. Maybe I misunderstood you, but you intimated that Canada was selling arms. I want you to explain that. My understanding is that it's a very controlled trade. There are serious criteria here that are applied, at least with the Canadian side. Perhaps you could give me a little indication of what exactly you meant.

• 1430

Mr. Davis: Some figures I have from Project Ploughshares show arms exports at \$320 million in 1992. I believe that the recent sale of frigates to Saudi Arabia, which is in a very unstable region of the world—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But don't you recognize self-defence as a reasonable objective?

Mr. Davis: For Saudi Arabia?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): For any country that wants to buy something from us where they have no intention of using them aggressively but rather for self-defence. You wouldn't recognize that.

Mr. Davis: You don't know the intentions of the country that's buying them.

Many western developed nations like ourselves will send arms to a country like Iraq and then end up at war with Iraq. I'm not making a comment on the Iraq war, but that's an example.

My biggest concern is that some day a Canadian peacekeeper will get killed by a weapon made in Canada. That would be the biggest tragedy. We could sell weapons to a country, the government could fall, a different government could take place, and they could end up becoming an aggressor in the world.

[Translation]

However, if we look at what is happening in reality, we see that Canadian foreign aid hardly ever serves sustainable development.

The young people who are appearing before us today have a more humanistic approach. Older witnesses that we met earlier generally argued for the necessity to develop trade with developing countries.

I have a specific question for Ms Ross. Do you believe that Canada should link its official development assistance to human rights in developing countries?

Mme Ross: À mon avis, le respect des droits de la personne devrait être un critère essentiel dans l'attribution, par le Canada, des sommes prévues pour l'aide au développement. J'ai déjà dit que cet argent a déjà servi à aider des pays, tels que le Salvador et le Guatemala, qui ont un bilan épouvantable en matière des droits de la personne. Nous pourrions pointer du doigt bien des pays. J'estime que nous devons exiger fermement des pays auxquels nous accordons notre aide publique au développement qu'ils respectent les droits de la personne non seulement au niveau gouvernemental, mais aussi au sein des divers groupes et organisations. Cela devrait être crucial pour nous.

Le coprésident (M. Gauthier): Je voudrais poser une question à M. Davis. Vous avez parlé des ventes d'armes. Vous avez dit que certains grands pays vendent des armes. Je vous ai peut-être mal compris, mais vous avez laissé entendre que le Canada vend des armes. J'aimerais que vous expliquiez vos propos. À ma connaissance, ce commerce est strictement contrôlé. Le Canada s'est doté de critères précis qu'il applique à la lettre. Vous pourriez peut-être m'indiquer ce que vous vouliez dire exactement.

M. Davis: D'après des chiffres que m'a fournis Project Ploughshares, les exportations d'armes atteignaient 320 millions de dollars en 1992. Je pense que la vente récente de frégates à l'Arabie saoudite, qui se situe dans une région très instable du globe...

Le coprésident (M. Gauthier): Ne pensez-vous pas que la légitime défense est un objectif raisonnable?

M. Davis: Pour l'Arabie saoudite?

Le coprésident (M. Gauthier): Pour tout pays qui veut acheter quelque chose de nous sans avoir l'intention de l'utiliser de manière agressive, mais seulement pour se défendre. Vous ne reconnaissez pas cela.

M. Davis: Vous ne connaissez pas les intentions du pays qui les achète.

Beaucoup de nations occidentales développées comme la nôtre envoient des armes dans des pays comme l'Iraq pour ensuite se retrouver en guerre contre l'Iraq. Ce n'est pas un commentaire sur la guerre irakienne, seulement un exemple.

Ce que je crains le plus, c'est qu'un jour, un agent canadien de maintien de la paix soit tué par une arme fabriquée au Canada. Ce serait la pire des stratégies. Nous pouvons vendre des armes à un pays dont le gouvernement tomberait et serait remplacé par un autre qui ferait du pays un agresseur pour le reste du monde.

[Texte]

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you believe that we made a mistake when we went into Somalia and Bosnia? You said that we should have waited for a clear mandate from the United Nations before we proceeded. Do you believe that was a mistake? Is that a mistake for us to be in Rwanda?

Mr. Davis: I'm more concerned with developing a future direction rather than doing things we did in the past.

Obviously, things that went on in Somalia are regrettable. The Gulf War was passed off, to a certain degree, as a UN peacekeeping initiative, and I was very critical of that. I think the United States was leading all the other countries into it.

It's mainly a question of looking to the future and seeing how we can improve things, rather than looking into the past with hindsight and saying we made mistakes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you for coming in. We appreciate your contribution. We will keep it in mind. Our report will be published at the end of October. By then, you will see some of your ideas reflected in it. Thank you very much.

I would now like to call upon Mr. Gus Etchegary, fisheries consultant, and Reverend Ron Lee, Inter-Church Coalition for Fishing Communities. Mr. Etchegary, I take it you will start with our comments on the theme of this day's visit to Newfoundland in terms of fishing and the economic situation of Newfoundland.

Mr. Gus Etchegary (Individual Presentation): Mr. Chairman, first of all, thank you very much for the opportunity. I received your call late in the week and it didn't give us an opportunity to prepare a written brief because we had other things on at the same time.

This morning we met with Dr. von Geldern, who is the chairman of the environmental committee for the German Parliament. We had an opportunity to make a presentation to him in respect of the problem of overfishing. We were able to review the events, if you like, over the last several years vis-à-vis our dealings with the European Community in trying to deal with the problem.

I listened this morning to the panel, and there are several comments I would like to make in respect of some of that exchange.

• 1435

Before doing that, I would like, if I may, to take a few minutes to put things in perspective as to why we are where we are today on the east coast of Canada, particularly in Newfoundland and Labrador, in respect to the state of the ground fisheries, of which I am sure you people are fully aware. At the present time the Canadian taxpayer is being called upon to provide bridge financing, if you like, from a devastated fishery to one that, hopefully over the next five, six, seven years or whatever, will be restored.

In that respect, incidentally, I find, as I travel across the country, a great need to make sure that Albertans and people in Manitoba, Saskatchewan and British Columbia understand why we are where we are in Newfoundland at the present time, because, quite frankly, we entered Confederation in 1949 with a very, very healthy resource. In actual fact, the numbers that you could relate to the various ground fisheries that were contiguous to our shores, if converted to today's marketable processed

Le coprésident (M. Gauthier): Pensez-vous que nous avons commis une erreur en allant en Somalie et en Bosnie? Vous déclarez que nous aurions dû attendre un mandat clair des Nations Unies avant d'y aller. Pensez-vous que c'était une erreur? Notre présence au Rwanda est-elle également aussi une erreur?

M. Davis: Je souhaite davantage me concentrer sur notre orientation future que sur nos actions passées.

De toute évidence, ce qui s'est passé en Somalie est regrettable. Dans une certaine mesure, on a fait croire que la guerre du Golfe était une initiative de maintien de la paix des Nations Unies, ce que j'ai sévèrement critiqué. À mon avis, les États-Unis ont mené tous les autres pays à agir ainsi.

Ce qu'il faut, c'est penser à l'avenir et à la façon dont nous pourrions améliorer les choses, plutôt que d'examiner le passé en disant, avec le recul, qu'on a commis des erreurs.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci d'être venu, nous apprécions votre contribution. Nous garderons à l'esprit vos commentaires. Notre rapport sera publié à la fin d'octobre. Vous y retrouverez certaines de vos idées. Merci beaucoup.

J'invite maintenant à la table M. Gus Etchegary, expert-conseil pour les pêches, et le révérend Ron Lee, de la Inter-Church Coalition for Fishing Communities. M. Etchegary, je présume que vous allez d'abord nous parler de la pêche et de la situation économique de Terre-Neuve.

M. Gus Etchegary (présentation individuelle): Pour commencer, monsieur le président, je souhaite vous remercier de cette occasion de vous présenter mon point de vue. J'ai reçu votre appel tard la semaine dernière et je n'ai pas eu l'occasion de préparer un mémoire écrit faut de temps.

Nous avons rencontré ce matin M. von Geldern, président du comité de l'environnement du Parlement allemand. Nous avons ainsi l'occasion de lui parler du problème de la surpêche. Nous avons passé en revue les événements des quelques dernières années se rapportant à nos échanges avec la Communauté européenne en vue de trouver une solution au problème.

J'ai écouté les propos du groupe de ce matin et j'aimerais formuler quelques commentaires au sujet de cette discussion.

Mais auparavant, si vous le permettez, j'aimerais prendre le temps de remettre dans son contexte la situation actuelle, que vous connaissez sans doute, de la pêche du poisson de fond sur la côte est du Canada, particulièrement à Terre-Neuve et au Labrador. Actuellement, le contribuable canadien est appelé à fournir un financement intérimaire, si l'on veut, pour une industrie des pêches qui est moribonde mais qui d'ici cinq, six ou sept ans, renaîtra.

Quand je voyage partout au pays, j'éprouve toujours le besoin d'expliquer aux Albertains, aux Manitobains et aux habitants de la Saskatchewan et de la Colombie-Britannique pourquoi Terre-Neuve se retrouve actuellement dans cette situation, en rappelant qu'à notre entrée dans la Confédération, en 1949, nous disposions d'une ressource très très saine. En fait, pour chiffrer la valeur des poissons de fond qui vivaient près de nos côtes à l'époque, avec une conversion tenant compte des

[Text]

packs, would value somewhere in the area of \$3 billion and \$3.5 billion annually. Remember, this is a renewable resource.

Instead of being a dependant of the Canadian taxpayer today, if we had managed our fisheries in a way that we should have over the last many, many years, since 1949 in particular, we today in Newfoundland would not just be supporting a very high quality of life, but we would be making an enormous contribution to the Canadian economy. This is very regrettable.

I might say, Mr. Chairman, that there has been over the last many years a number of presentations made that have brought this situation to the attention of various Canadian governments, dating back for some time. I recall, for example, the invasion of foreign factory vessels numbering, incidentally, by 1968, about 600 massive vessels from European countries and other nations, including Japan and Korea and so on, with about 36,000 crew members, which, incidentally, are more than the number of Newfoundlanders involved in the fishery from one end to the other.

After about 17 or 18 years of that kind of pressure being exerted on the resource, we wound up in 1972 with a pretty much decimated fishery off our coastline. It prompted, at that time in 1972—and it is well documented—an east coast group of 25 people representing all sectors of the fishing industry making a presentation to the Minister of Fisheries of the day, Mr. Davis, to the late Mr. Jamieson, and the hon. Mitchell Sharp, for a full day in Ottawa, with just everybody who was concerned with the fisheries on the east coast present.

The presentation having been made, we received from these three ministers, and others, an assurance that the Law of the Sea proceedings would be pushed as much as possible by Canada to expedite the extension of jurisdiction to 200 miles. I remember following the presentation that day to these three ministers—incidentally, it was arranged by Mr. Jamieson—that we had the opportunity of meeting with Mr. Trudeau and several members of his cabinet the following morning for an hour and a half, and in an abbreviated session we made the same kind of presentation.

We did feel at the time that it was a good presentation, and it made a very good impression. That was 1972. It took five years to see an extension of jurisdiction take place, and in the intervening five years of course the resource was decimated even further.

With the extension of jurisdiction in 1977, just about everybody engaged in the fishery on the east coast of Canada felt that everything was now under control, the extension would exclude foreign fishing, our fisheries would revive, and everything would go well. Very unfortunately, there was a combination of a number of things that we won't go into in any detail. There was a combination of overcapitalization, both ashore and afloat, by the total east coast Canadian fishing industry that was encouraged to a great extent by both levels of government.

[Translation]

produits transformés commercialisables, on arrive à un chiffre de 3 milliards ou 3,5 milliards de dollars par an. Et rappelez-vous qu'il s'agit d'une ressource renouvelable.

Si nous avions géré les pêches comme nous aurions dû le faire depuis de nombreuses années, particulièrement depuis 1949, Terre-Neuve jouirait aujourd'hui d'une excellente qualité de vie et ferait une contribution énorme à l'économie canadienne, plutôt que de dépendre du contribuable canadien. C'est très regrettable.

J'ajouterai, monsieur le président, que depuis de nombreuses années, on a fait des représentations auprès des divers gouvernements canadiens. Je me souviens par exemple de l'invasion des navires-usines étrangers; en 1968, il y avait déjà 600 énormes bateaux de pays européens et d'ailleurs, notamment du Japon et de la Corée, avec à leur bord 36 000 membres d'équipage environ, soit plus que l'ensemble des Terre-Neuviens participant à l'industrie de la pêche.

Après 17 ou 18 ans de ce genre de pression exercé sur la ressource, nous nous sommes retrouvés, en 1972, avec un stock de poisson décimé le long de nos côtes. C'est ce qui a motivé en 1972 l'envoi d'une délégation de 25 personnes de la côte est, représentant tous les secteurs de l'industrie de la pêche, auprès du ministre des Pêches de l'époque, M. Davis, de feu M. Jamieson et de l'honorable Mitchell Sharp. La délégation a eu droit à une journée d'audiences à Ottawa, et représentait tous ceux qu'intéressaient les pêches sur la côte est.

Après la présentation, ces trois ministres et d'autres nous ont donné l'assurance que le Canada ferait des pressions dans le cadre des délibérations relatives au droit de la mer afin que l'on étende le plus rapidement possible la limite de notre territoire à 200 milles. Je me souviens que le lendemain matin de cette présentation à ces trois ministres, nous avons eu l'occasion, grâce à M. Jamieson, de rencontrer M. Trudeau et quelques membres de son Cabinet, pendant une heure et demie. Nous leur avons exprimé les mêmes doléances.

Nous pensions à l'époque nous être très bien exprimés et nous avons été très bien compris. C'était en 1972. La zone de 200 milles n'a été obtenue que cinq ans plus tard et entre temps, la ressource s'est encore raréfiée.

Lorsque la zone de 200 milles a été reconnue en 1977, presque toute l'industrie de la pêche sur la côte est estimait que nous avions désormais les choses en main, que cette zone permettrait d'exclure la pêche par des étrangers, que la ressource retrouverait sa vigueur et que tout irait bien. Malheureusement, un ensemble de facteurs que je ne vous décrirai pas par le menu a changé les choses. Il y avait notamment le surcapitalisation effectuée par l'industrie de la pêche de la côte est, tant sur mer que sur terre, avec l'encouragement des deux niveaux de gouvernement.

• 1440

In a sense, we were pushed along that road because of the fact that unless we were in a position in four or five years to displace the foreign effort through an extension of jurisdiction, the Law of the Sea, under which the extension took place, would allow these same foreigners to come back in and catch the resource. That was one of the things.

D'une certaine façon, nous avons été obligés d'agir ainsi parce que si nous n'étions pas, en quatre ou cinq ans, en mesure de repousser les étrangers grâce à l'extension de notre territoire, le droit de la mer, en vertu duquel cette extension avait eu lieu, permettrait à ces mêmes étrangers de revenir et de prendre la ressource. C'était l'un des facteurs.

[Texte]

[Traduction]

The unfortunate thing that went along with it was the fact that the Canadian government, through the fisheries department, did not impose the kind of necessary regulations in terms of licensing, harvesting mix, and net-mesh regulations for all types of fishing gear, as it should have. The consequence was that over the years between 1977 and 1990, far too many small fish were taken. It was not only in terms of tonnage. These were young fish that did not ever get the opportunity of reproducing.

The net result of it all was that in 1966 the well-known and well-recognized northern cod stock, which had been given so much media time, contained 1,600,000 tonnes of what we call spawning biomass. In other words, 1,600,000 tonnes of cod fish capable of reproduction are now down to an estimated 20,000 tonnes. This happened through mismanagement and a combination of a whole number of things we should have foreseen and done something about.

People ask about when the stock will restore itself and how long it will take. The scientists really don't know. The fact of the matter is that the stock has been weakened to such a horrible extent that nobody knows. Nevertheless, the one bright spot is that it is a renewable resource and, as such, it has and will have, hopefully, an opportunity to renew itself in due time.

I don't think we need to go into our domestic fisheries too much. However, when it is revived, the present regime, in terms of the management of the resource, cannot continue. I would respect the present minister and the senior bureaucrats are being made aware of this on a daily basis, probably in some areas. By the time the resource has recovered, hopefully, the kind of regulations required to properly manage the resource will be in place. That will deal with the domestic scene.

With respect to the extension of the jurisdiction that took place in 1977, that resulted in what was unforeseen not by those who were close to the industry, but certainly by the people in Ottawa. Take the principal participants from foreign countries. These were mainly the 16 nations of ICNAF and NAFO. When the extension took place, they did not go away. They were displaced outside the 200 miles, but the fact of the matter was that they immediately found a way to involve themselves, and a large part of their fleets—particularly the Spanish, Portuguese, French, Germans, and others—in fisheries on the straddling stocks and those a little farther out, on the Flemish Cap, for example.

In some cases—this is where these flags of convenience come in and become very difficult to deal with—leading fishing nations, particularly the Spanish but also the Portuguese, were fishing ships incorporating companies in Mexico, Venezuela, Panama, the Grand Cayman Islands, Honduras, Belize and so on, simply shifting vessels on paper out of their home countries to these countries without them even leaving home waters, maintaining them and putting a new name on them, using the same crews, coming and fishing in the same areas as they had traditionally for years and years and years, and in many cases instead of landing their catches back in the home country, Spain or Portugal or France, they would use the free port in Las Palmas and do transshipment out of that area. The whole NAFO thing was circumvented by these flags of convenience.

En outre, le gouvernement canadien, par l'intermédiaire du ministère des Pêches, n'a malheureusement pas imposé le genre de règlements qui auraient été nécessaires, pour ce qui est des permis, de la composition des prises et de la grosseur des mailles de filet pour tous les types d'engins de pêche. Il en a résulté qu'entre 1977 et 1990, trop de jeunes poissons a été pêchés. Il ne s'agit pas seulement d'une question de quantité; ces jeunes poissons n'ont jamais eu l'occasion de se reproduire.

En 1966, les stocks de morue du nord, bien recensés et reconnus, et qui avaient reçu l'attention des médias, contenaient 1 600 000 tonnes de reproducteurs. Autrement dit, 1 600 000 tonnes de morues capables de se reproduire, dont il ne reste plus qu'environ 20 000 tonnes. Cette destruction a résulté d'une mauvaise gestion et d'une combinaison de nombreux autres facteurs que nous aurions dû prévoir et corriger.

Certains demandent quand le stock sera restauré, combien de temps il faudra. Les scientifiques ne savent pas vraiment. Le stock a été tellement affaibli que personne ne peut vraiment savoir. Il faut voir le bon côté des choses: c'est une ressource renouvelable qui, comme le passé, pourra nous l'espérons se renouveler, avec le temps.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de parler de l'industrie nationale de la pêche. Quand la situation sera revenue à la normale, le régime actuel de gestion de la ressource ne pourra être maintenu. Je présume que le ministre actuel et ses principaux bureaucrates sont mis au courant de cela, peut-être tous les jours dans certaines régions. Nous espérons que lorsque la ressource sera renouvelée, la réglementation nécessaire pour bien la gérer sera en vigueur. Voilà sur le plan national.

Au sujet de l'extension du territoire survenue en 1977, ses résultats n'avaient pas été prévus par les gens d'Ottawa, mais auraient pu l'être par ceux qui font partie de l'industrie. Pensons aux principaux participants des pays étrangers. Il y avait en gros 16 nations membres de l'OPANO. Avec l'extension de notre territoire ils ne sont pas partis. Ils sont allés un peu à l'extérieur de la zone de 200 milles et ont immédiatement trouvé comment se débrouiller puisqu'une grande partie de leurs flottes, particulièrement celles des Espagnols, des Portugais, des Français, des Allemands et d'autres, exploitaient les stocks qui chevauchaient la limite de cette zone et ceux, un peu plus loin, du Bonnet flamand.

Dans certains cas, grâce à des pavillons de complaisance auprès desquels il est difficile d'intervenir, les principales nations exploitant des bateaux de pêche, particulièrement les Espagnols mais aussi les Portugais, faisaient enregistrer les navires au Mexique, au Venezuela, à Panama, aux îles Caïmans, au Honduras, au Belize, etc. Sur papier, ces bateaux n'appartenaient plus à leur pays mais dans les faits, ils mouillaient encore leurs eaux, étaient repeints et rebaptisés. En conservant le même équipage, ils venaient pêcher dans les mêmes zones où ils pêchaient toujours depuis des années et des années. En outre, dans bien des cas, plutôt que de débarquer leurs prises dans leur pays d'origine, soit l'Espagne, le Portugal ou la France, ils se servaient des ports francs de Las Palmas pour y faire des transbordements. Ces pavillons de complaisance permettaient ainsi de contrevenir impunément aux règles de l'OPANO.

[Text]

[Translation]

• 1445

I want to comment very briefly on the new legislation. I think that at long last we're getting some evidence that we're moving in a direction to deal with this, but as I understand the legislation and the present regulations, they talk in terms of dealing with flags of convenience. But this is not going to be easy because some of these vessels are owned by some members of the European Community, and it will be very interesting to me at least when the first arrest is made, or as we move through that process and there is a vessel taken into the port of St. John's or Halifax, a vessel that in fact is owned in Portugal or Spain or someplace else in the European Community. If we do in fact move through this process and deal with flags of convenience, I think it will send a signal.

We had a fairly lengthy discussion with the German representative this morning, Mr. von Geldern. We talked about this new legislation, and in fact he was given a copy of the legislation. There was a short review of particular parts of it, and his immediate reaction was that Canada can't have this creeping jurisdiction. Of course we tried to deal with that by simply saying to him that it's not a question of creeping jurisdiction. We reviewed what has gone on for the last 25 years in trying to deal with this problem. We have exhausted every avenue, I have to tell you.

I personally, and many others in the fishing industry on the east coast of Canada, have been engaged in activities with governments, with industry groups in practically all of those countries at one time or another in recent years, trying to educate them to the facts of life, that our resource was going down and down and down, and scientific reports submitted through NAFO every year were showing this, and saying in their own long-term interests it was to their benefit to participate in some conservation-minded regime.

As we progress through this exercise this morning, I think it's fair to say, Ron, that at least this man began to understand the meaning of custodial management, which is very important and brings up the subject of how necessary it is to educate people to the difference between, in my view, the creeping jurisdiction they attribute to this Canadian action and, on the other hand, the need for custodial management, which is an intelligent management of the resource for the benefit of all participants.

There's no Canadian I know who's been active in this fishery for many years who will deny the fact that many of these countries have been here for a long time. I know my ancestors date back to the year 1500, and many friends I know in other parts of Canada, in eastern Canada, are well aware of people who have been participating in those fisheries for a long time. We don't deny their historical performance in those fisheries over many, many years, over 500 years, but we do want them to recognize that this resource is down to its lowest levels. Many people would use the term "commercially extinct" about some very important species, and when you get down to that level, you're in serious trouble.

J'aimerais m'exprimer brièvement au sujet de la nouvelle loi. Je pense que finalement, on semble vouloir aller dans la bonne direction mais d'après ce que je comprends de la loi et des règlements actuels, il s'agirait de s'occuper de ces pavillons de complaisance. Cela ne sera pas facile parce que les propriétaires de ces navires sont parfois membres de la Communauté européenne. Il sera intéressant de voir ce qui se passera quand, enfin, il y aura une première arrestation, ou quand un navire ayant un propriétaire au Portugal, en Espagne ou ailleurs dans la Communauté européenne sera ramené au port de St. John's ou de Halifax. Si nous suivons ce processus et que nous nous occupons des pavillons de complaisance, le message sera compris.

Ce matin, nous avons eu une assez longue discussion avec le représentant allemand, M. von Geldern. Nous avons parlé de cette nouvelle loi dont il a reçu copie. On a rapidement passé en revue certaines de ses parties et il a immédiatement réagi en disant que le Canada ne pouvait pas étendre progressivement sa juridiction de cette façon. Bien entendu, nous avons fait valoir qu'il ne s'agissait pas pour le Canada d'étendre subrepticement sa juridiction. Nous lui avons parlé de ce qui a été fait au cours des 25 dernières années pour régler ce problème. Je dois vous dire que nous avons tout tenté.

Moi-même et de nombreuses autres personnes de l'industrie de la pêche de la côte est du Canada avons participé à toutes sortes d'activités avec les gouvernements, avec des groupes industriels, dans presque tous ces pays, à un moment donné ou à un autre, au cours des dernières années. Nous nous sommes efforcés de leur présenter les faits, de démontrer que notre ressource diminuait sans cesse, de présenter les conclusions des rapports scientifiques de l'OPANO et de faire valoir que dans leur propre intérêt à long terme, il serait avantageux d'adhérer à un régime de conservation de la ressource.

À mesure que nous lui parlions ce matin, je pense, Ron, que cet homme a au moins commencé à comprendre le sens de la gestion protectrice, ce qui est très important. Il est en effet nécessaire d'éduquer les gens afin qu'ils fassent la distinction entre d'une part l'extension progressive de la juridiction qui est assimilée à l'Association canadienne et, d'autre part, la nécessité d'une gestion protectrice, soit une gestion intelligente de la ressource, dans l'intérêt de tous ceux qui l'exploitent.

Aucun Canadien travaillant dans le domaine des pêches depuis longtemps ne pourra nier que ces pays sont ici depuis longtemps. Mes ancêtres au pays remontent à l'an 1500 et beaucoup de mes amis ailleurs dans l'est du Canada connaissent des gens qui pêchent depuis très longtemps. Nous ne contestons pas leur participation historique à la pêche chez-nous, depuis de nombreuses années, depuis 500 ans, mais nous voulons qu'ils reconnaissent que cette ressource est à son niveau le plus bas. Beaucoup de gens diraient de certaines espèces très importantes qu'elles ont «disparu» au sens de l'exploitation commerciale. On en arrive là à un niveau vraiment critique.

[Texte]

[Traduction]

• 1450

When we had these discussions this morning with this man, I began to get a feeling that he was beginning to grasp how important it was and why the Canadian position was not such an unrealistic one in light of the catastrophe that has hit this part of Canada. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Lee, did you want to add anything to this?

The Reverend Ron Lee (Individual Presentation): I don't think it's necessary for me to say anything because I would only be repeating what Gus has said. Maybe I'll say what the Inter-Church Coalition is.

When the moratorium came and this tragedy was obviously something we were going to have to deal with locally, all of the churches came together to see how they could be of assistance, because they have been faced every single day in communities with the fall-out from the tragedy. Many people have been very grateful to Ottawa for what has been provided, but the bottom line is that a way of life and a culture are gone. Every day, clergy in small communities around the coast are having to deal with family problems, etc..

The other part of it was that when this tragedy came, it appeared to us that a number of the leaders in the fishing industry found greener pastures and moved on to other things. So we were left, and we feel that in Newfoundland we have been left to some degree with a void in leadership in the fishing industry.

So the churches, also because of that situation, have come together to see what kind of leadership they could provide. We admit that we now very little about all the technical aspects and about foreign policies or anything like that, but from a pastoral point of view we have no choice but to be involved.

From a theological point of view, we are very concerned about this great resource that has been given by the Creator that needs to be cared for and managed in the right and proper way so that it can grow so that people can have a proper livelihood from it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

May I just clarify in my own mind before going to Mr. Volpe. My recollection is that our scientific information and valuation of the stocks—I'm talking about 10 years ago, when some people were starting to say a crisis was coming. There was a fight between those in the scientific community, for example, who were saying that we were in for a crisis on the overfishing, and the others, the fishermen especially, and the unions, who were saying at this was exaggerated, that the data were not complete, not correct. Am I wrong in keeping that in mind? Was that just something that we got in central Canada as propaganda?

Mr. Etchegary: I would say that there has been a lot of misinformation. The science is very well documented in the proceedings of ICNAF and NAFO.

J'ai eu l'impression, ce matin, en discutant avec cette personne, qu'il commençait à saisir la gravité de la situation et l'ampleur du désastre qui s'était abattu sur cette région du Canada, désastre au regard duquel la position du Canada se comprenait mieux. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez-vous quelque chose à ajouter, monsieur Lee?

Le révérend Ron Lee (présentation individuelle): Je n'ai rien à ajouter, car je ne pourrais que répéter ce qu'a dit Gus. Je vais expliquer en quelques mots ce qu'est la Inter-Church Coalition.

Quand il est clairement apparu, avec la déclaration du moratoire, que les collectivités locales allaient devoir réagir à cet événement catastrophique, toutes les églises se sont réunies pour réfléchir ensemble à l'aide qu'elles pourraient apporter, car il n'est de jour où elles n'aient eu à faire face aux retombées de cette tragédie. Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants à Ottawa pour l'aide accordée, mais il n'empêche que c'est tout un mode de vie et une culture qui ont disparu. Il n'est de jour où le clergé, dans les petites collectivités côtières, ne soient confrontées à des problèmes familiaux.

Ajouter à cela que lorsque la catastrophe s'est produite, il est apparu qu'un certain nombre de dirigeants du secteur des pêches ont trouvé des pâturages plus verts et sont passés à autre chose. C'est pourquoi les gens de l'île se sentent abandonnés et ont l'impression qu'un vide s'est créé à la direction du secteur des pêches.

Devant une telle situation les églises se sont consultées pour voir comment elles pourraient combler ce vide. Nous reconnaissons être très ignorants des aspects techniques et de politique étrangère de la question, mais notre rôle pastoral ne nous laissait pas d'autre choix que de nous investir dans cette tâche.

Du point de vue théologique, nous sommes gravement préoccupés du sort de cette merveilleuse ressource que le créateur nous a donnée, dont nous devons prendre soin, à laquelle nous devons permettre de croître et de se multiplier afin que l'humanité puisse en tirer sa subsistance.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie.

Permettez-moi une petite mise au point avant de donner la parole à M. Volpe. Si j'ai bonne mémoire, l'information scientifique et l'évaluation des stocks... Je parle d'il y a une dizaine d'années, quand certains sonnaient le tocsin. Il y avait controverse entre les milieux scientifiques qui signalaient le danger de la surpêche et les autres, en particulier les pêcheurs et les syndicats, qui criaient à l'exagération et mettaient en doute l'exactitude des données. Ai-je tort de revenir là-dessus? Était-ce simple propagande répandue dans le Canada central?

M. Etchegary: Il y a eu beaucoup d'informations erronées. Dans les comptes rendus des travaux de la CIPAN (Commission internationale des pêches de l'Atlantique Nord-Ouest) et de l'OPANO (Organisation des pêches de l'Atlantique Nord) les faits sont parfaitement documentés.

[Text]

The scientific report has been part of the annual meeting, a process that takes 20 days for 16 nations to sit down in a room—The first thing that's presented is the scientific report, which is an accumulation of data—which has been accumulated, incidentally, for many years on various stocks in various areas and so on.

The fact is that it has been documented, as I said. Clearly, scientists in 1972—

I'm sitting as commissioner. I was a commissioner with Canada's delegation for 12 years, one of three.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): *[Inaudible—Editor].*

Mr. Etchegary: Yes, and ICNAF. Dr. Needler, for example, was the lead commissioner, I was one, and Art May was another for some years, and then there were some changes and so on.

The fact of the matter is we go to Ottawa and receive the briefing papers from the cabinet and head off to places such as Copenhagen or Tokyo or Moscow, etc., and spend 20 days sitting and going through this business of trying to manage the resources of the northwest Atlantic.

• 1455

Canada was a very small player. As a matter of fact, I could tell you some of the stories of ridicule by such nations as the U.S.S.R. and Spain and Portugal when we went to the table and asked for 20,000 tonnes of cod out of a million tonnes allocation. We were laughed out of the room almost, because where was Canada going to get this effort.

In any event, the scientists' report was presented and the documented evidence showed that in 1972 scientists were saying to ICNAF commissioners that if you continue the way you're going—overfishing, misreporting, catching too many small fish—you'll destroy the resource.

Mr. Chairman, all this documentation was presented to the provinces that were concerned, as well as to the federal government and the cabinet and all the rest of it. All this information came back, whether people were serious about interpreting it. . .

The scientists, beginning in 1968 and through the 1970s, year after year were giving scientific data showing what was going to happen if we continued on our merry way and unless things were done. That continued up until 1977, and then, of course, NAFO replaced ICNAF.

ICNAF was in existence from 1949 until 1977 and was the commission that was controlling the fisheries outside 12 miles. As you know, with the extension of jurisdiction in 1977, NAFO came onto the scene.

Even in the early days of NAFO, the scientists were still saying that the resource was in trouble. I regret to say this, but it is a fact of life—and I'm not taking sides on which governments because it's the same pretty much throughout—I would have to say, that in recent years a very small number of scientists were misguided. There is a term we use called "political scientists", which would be an appropriate term to use in some cases.

[Translation]

Le rapport scientifique fait partie de la réunion annuelle, où 16 nations discutent pendant une vingtaine de jours. . . C'est le rapport scientifique qui est présenté en premier et il est constitué de données accumulées sur plusieurs années, pour différentes espèces de poissons et en différentes zones.

Le fait est que ce rapport est fondé sur des bases solides, il est exact qu'en 1972 les scientifiques. . .

Le Canada y envoie trois commissaires, et voilà 12 ans que je suis l'un d'entre eux.

Le coprésident (M. Gauthier): . . . *[Inaudible—Éditeur].* . .

M. Etchegary: Oui, et la CIPAN. Monsieur Needler, par exemple, était le commissaire principal, j'étais l'un de ceux-ci et Art May a été commissaire pendant plusieurs années, puis des changements ont eu lieu.

Nous nous rendons à Ottawa pour recevoir du Conseil des ministres des documents d'instruction et nous nous rendons ensuite dans des endroits comme Copenhague, Tokyo ou Moscou où nous passons 20 jours à réfléchir à la manière de gérer les ressources de l'Atlantique Nord-Ouest.

Le Canada n'y jouait qu'un tout petit rôle. Vous auriez dû voir comment nous faisons la risée de nations telles que l'Union soviétique, l'Espagne et le Portugal lorsque nous réclamions, pour le Canada, une part de 20 000 tonnes de morue sur le million de tonnes allouées. C'est à qui se gausserait de nous et de nos prétentions.

Mais le rapport scientifique était présenté et tous les chiffres indiquaient qu'en 1972 les spécialistes avertissaient les commissaires de la CIPAN que si nous persistions dans la surpêche, les déclarations erronées et la pêche abusive de petits poissons, nous allions détruire cette ressource.

Monsieur le président, toute cette documentation a été présentée aux provinces concernées ainsi qu'au gouvernement fédéral, au Cabinet et à tous les autres. Toute cette information a circulé que soit le sérieux qu'on lui ait accordé. . .

À compter de 1968 et tout au long des années 1970 les spécialistes, inlassablement, produisaient des données scientifiques montrant quelle débâcle nous attendait si nous persistions dans nos erreurs et ne les redressions pas. Tout cela a continué jusqu'en 1977 et à ce moment-là, bien entendu, l'OPANO a remplacé la CIPAN.

De 1949 à 1977 la CIPAN était la Commission qui gérait les pêches au-delà des 12 milles marins. C'est en 1977, avec l'élargissement de la Compétence que l'OPANO est apparue.

Dès les premiers temps de son existence, les spécialistes tiraient encore la sonnette d'alarme. Je regrette d'avoir à le dire, mais c'est un fait—et je ne prends pas partie pour l'un ou l'autre gouvernement, parce qu'ils sont tous les mêmes sur ce point—que ces dernières années, un tout petit nombre de spécialistes étaient dans l'erreur. Nous les appelons entre nous des spécialistes de "sciences politiques" en jouant sur le double sens, et l'occurrence.

[Texte]

I believe several times in the last six or seven years numbers were put out that were not realistic. I would also say that the famous Kirby report, which was the basis, as you know, of restructuring the east coast industry... Again, I can tell you that scientists who were giving information to that commission were saying to be careful with this northern cod fishery, as with the gulf fishery and the St. Peter's Bank fishery and the Scotian Shelf fishery. Be careful; don't use the absolute optimistic numbers. Nature plays a big hand here and there are tricks played sometimes.

In the case of the northern cod, for example, when they submitted the number for the total allowable catch for that particular stock they said the absolute maximum would be in the order of 400,000 tonnes, but they had two caveats. They had to do with recruitment and other signs that were present, that is, the effect of the overfishing of small fish. There was a cautionary note in there that said the catch should be in the order of about 250,000 tonnes.

Unfortunately, that's what I mentioned earlier about overcapitalization that took place. The overcapitalization took place to meet a fishery that was in the area of 400,000 tonnes, not 250,000 tonnes. In the meantime, provinces—who were responsible, as you know, for the processing activity and the licensing of processing—went hog-wild and plants sprang up everywhere, and every plant that was built brought new and added pressure on the resource in one way or another, because to be viable you had to have raw material.

So all of these things collectively—in Nova Scotia, for example, once upon a time they had a 65-foot boat that was about 13 feet or 14 feet wide and carried about 90,000 or 100,000 pounds of iced fish, and there was a restriction placed on it because you couldn't go above 65 feet. But the people who were issuing the licences had no regard whatsoever for the width, and we wound up with all of these new vessels that were coming in as replacements having gone from 100,000 to 250,000 tonnes by simply widening the vessels.

• 1500

So all of these things, and many others, Mr. Chairman, that we don't have time to go into... But, as I say, the fact of the matter is that the overcapitalization that took place really contributed a lot to the problems domestically.

Coming back to the foreign overfishing, there's a real problem here in trying to deal with the European Community. This morning, for example, I listened to a discussion on the question of... I think it was foreign aid. I think in response to a question somebody said it would be a good idea to think about foreign aid going into Caribbean countries and so on.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Our friend, Mr. May, said that.

Mr. Etchegary: Well, whoever. I'm not saying that foreign aid should not go to these countries, but in terms of dealing with this problem and their coming on side with Canada to deal with it, quite frankly, it's like whistling in a northeaster. It just isn't there, because the fact of the matter is, let's face it, unless you have the United States and the European Community on side to deal with this—

[Traduction]

À plusieurs reprises au cours des six ou sept dernières années, des chiffres ont été avancés qui ne correspondaient pas à la réalité. J'ajouterais que le fameux rapport Kirby, pilier de la restructuration des pêches de la côte est... Là encore, je peux vous dire que les spécialistes chargés de transmettre l'information à la Commission la mettaient en garde contre la pêche à la morue du Nord et celle dans le golfe et sur le banc de Saint-Pierre et le plateau continental de Scotian, lui recommandant de ne pas se fier aux chiffres les plus optimistes, de se montrer prudents, car la nature sait être traîtresse.

C'est ainsi que pour la morue du Nord, ils ont recommandé que le maximum absolu de prises soit de l'ordre de 400 000 tonnes, mais en donnant deux avertissements, l'un portant sur le danger de la surpêche du menu fretin, l'autre préconisant plutôt une prise de l'ordre de 250 000 tonnes.

Malheureusement, comme je le disais tout à l'heure, il y a eu surcapitalisation de cette industrie, basée sur des prises de 400 000 tonnes et non de 250 000 tonnes. Entretemps les provinces—responsables, comme vous le savez, des usines de traitement et de l'octroi des licences—se sont emballées et les usines ont surgi comme champignons après la pluie, chacune d'entre elles exerçant une pression sur les ressources, car il faut une certaine quantité de poissons pour rentabiliser l'usine.

Tous ces facteurs ont eu un effet de synergie: c'est ainsi qu'en Nouvelle-Écosse les bateaux avaient autrefois 65 pieds de long, 13 à 14 pieds de large et transportaient entre 90 000 et 100 000 livres de poisson sur glace, et les bateaux de plus de 65 pieds n'étaient pas autorisés. Mais ceux qui octroyaient les licences ne se préoccupaient nullement de la largeur, et les bateaux nouvellement construits transportaient entre 100 000 et 250 000 tonnes parce qu'on en avait augmenté la largeur.

Tout ces facteurs ont donc joué, monsieur le président, ainsi que beaucoup d'autres que nous n'avons pas eu le temps d'aborder... Mais comme je le disais, le principal fautif, c'est la surcapitalisation qui a beaucoup contribué au problème des pêches canadiennes.

Quant à la surpêche étrangère, nous avons un vrai problème dans nos relations avec la Communauté européenne. C'est ainsi que j'écoutais ce matin une discussion sur la question... de l'aide à l'étranger, si je ne me trompe. En réponse à une question, quelqu'un disait qu'il serait bon de faire bénéficier les Antilles de notre aide.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est M. May qui a dit cela.

M. Etchegary: C'est possible. Ce n'est pas que je m'élève contre l'idée d'une aide à ces pays, mais en ce qui concerne ce problème et l'appui que la CE pourrait donner au Canada, en toute franchise, autant en emporte le vent. Il est vain d'en espérer quoi que ce soit car il faut bien reconnaître que si nous n'avons pas les États-Unis et la Communauté européenne du même côté sur ce sujet, nous sommes...

[Text]

I spent a week in New York, Mr. Chairman, at the Law of the Sea conference, at the deliberations there dealing with this new text that the chairman was working on day and night. The fact of the matter is you didn't have to be any genius in that room to see that the United States, the European Community, the Russians, the Poles, the Koreans, and several other nations were there clearly—and over on this side was Canada, Australia, New Zealand and so on.

I think to a large extent that whole thing was brought about by the fact that they were trying to deal with two things: straddling stocks and the highly migratory stocks. That immediately isolated the U.S., for example, and left them over here. I really think that if we had been dealing only with straddling stocks we would have been much better off. But unless we're able to deal effectively with the European Community and with the U.S. and get them on side and get them to understand... That's going to take a lot of education. It's going to take a dedicated commitment by the Prime Minister and the Parliament of this country to deal with this.

The Inter-Church Coalition and an organization called the Fisheries Crisis Alliance worked for about three months during the first part of this year and eventually presented a petition to Prime Minister Chrétien here in St. John's, actually on February 25. He came here and received the petition. That petition is urging the Canadian government to become dedicated to dealing with this. This is not just an economic thing, it's not a social thing; it's a cultural thing. The culture of this area is being destroyed.

This morning we were saying this to the German gentleman and he understood it. He came from a fishing community called Cuxhaven, which has been experiencing more or less the same thing. He was impressed by the presentation that was made by ourselves and others.

But we have to educate and we have to have a dedicated commitment by the Prime Minister and, as I say, the Canadian government. The fact of the matter is that fishing at its peak represents a little bit better than 1% to 1.5% of the GNP.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Mr. Volpe, do you want to start? There are a lot of questions, I think, that will arise in our minds right now.

Mr. Volpe: I have a lot of questions myself. It will probably engage us in an ongoing dialogue with Mr. Etchegary. But I'll let him have his drink of water first.

You know, Mr. Etchegary, I think my colleague and I—and I make constant reference to him. This is one of the values of having these kinds of panels; you get to know other members of Parliament. You might actually share—should I say this?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Volpe: We actually might share some views. But that augurs well, I think, for all those who come and give testimony, like yourself, because you're asking for some dedicated energy on the part of the Government of Canada to resolve an issue that's obviously very important to you and to the community.

I want to ask the same question I was asking this morning. With such energy and enthusiasm for this search for a solution, everybody seems to be stopping short of saying what I'd be prompted to say were I in your shoes. I'm not in your shoes and

[Translation]

J'ai passé une semaine à New York, monsieur le président, à la Convention sur le droit de la mer, pour assister aux délibérations sur le nouveau texte auquel le président travaillait jour et nuit. Nul besoin d'être un grand esprit pour voir qu'il d'une part il y avait les États-Unis, la Communauté européenne, les Russes, les Polonais, les Coréens et plusieurs autres nations, et de l'autre il y avait le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, etc.

Cette situation est due, dans une large mesure, au fait que l'on essayait de traiter deux problèmes: celui des populations dispersées et celui des populations hautement migratrices. Cela a immédiatement isolé les États-Unis, qui sont restés sur cette position. Je crois que nous aurions bien mieux fait de traiter uniquement des populations dispersées. Mais si nous ne sommes pas en mesure de faire adopter nos vues par la Communauté européenne et par les États-Unis, de leur faire comprendre... voilà qui va nécessiter un gros effort, un engagement déterminé de la part du Premier ministre et du Parlement de notre pays.

Pendant la première partie de cette année la Inter-Church Coalition et une organisation intitulée Fisheries Crisis Alliance, au bout de trois mois de travaux, ont présenté le 25 février une pétition, ici à St-Jean de Terre-Neuve, à notre Premier ministre. Cette pétition exhortait le gouvernement canadien à s'atteler à cette tâche. Il ne s'agit pas simplement d'une question économique ou sociale, mais d'ordre culturel. C'est toute la culture de notre région qui est en voie d'être détruite.

C'est ce que nous expliquons ce matin à cet Allemand, et il nous comprenait. Il vient d'un port de pêche de l'île Cuxhaven qui connaît les mêmes difficultés. Les exposés que nous et d'autres ont présenté l'ont beaucoup impressionné.

Nous avons un travail important d'éducation à faire et il nous faut l'appui réel du Premier ministre et du gouvernement canadien. La réalité, cependant, c'est que les pêches représentent au mieux, un peu plus de 1 à 1,5 p. cent du PNB.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Est-ce que vous voulez prendre la parole monsieur Volpe? Toutes sortes de questions, j'en suis sûr, se présentent maintenant à nous.

M. Volpe: J'ai moi-même beaucoup de questions à poser qui vont nous engager dans un dialogue avec M. Etchegary, mais je voudrais d'abord le laissez se désaltérer un peu.

Mon collègue et moi, M. Etchegary—c'est l'avantage de l'un de ces panels, on apprend à mieux connaître ses collègues. Nous partageons peut-être... puis-je le dire...

Le coprésident (M. Gauthier): Certainement.

M. Volpe: Nous partageons peut-être le même point de vue, ce qui est de bonne augure pour tous ceux qui comme vous-mêmes, viennent témoigner, car vous demandez au gouvernement un engagement vigoureux pour résoudre un problème dont l'importance est crucial pour vous et votre collectivité.

Je voudrais vous posez la même question que je posais ce matin. Avec toute l'énergie et l'enthousiasme que vous mettez à chercher une solution, chacun semble retenir sa langue au moment de dire ce que je dirais moi-même si j'étais à votre

[Texte]

[Traduction]

I'd have to say something else, but I'm waiting for you to say it. Yet what I heard, with some respect, is that you went back to 1949, and I immediately felt pangs of conscience. . . Maybe it's because Reverend Ron is there with you, but I felt guilty almost immediately. Maybe it was your choice of words. I'm not sure that I'm choosing mine very carefully, but I thought you said that if things had been left in the proper hands—and I'm putting words in your mouth—the fishing industry here and its resource would represent something like \$3 billion net worth in constant dollars if it had been managed properly. I guess it means that it has not been managed properly and that the people to blame for it are the Canadian government.

place. Mais je ne suis pas à votre place et je ne peux pas vous mettre dans la bouche des mots que vous ne dites pas. Ce que j'ai toutefois entendu, c'est que vous êtes remonté jusqu'en 1949 et j'ai aussitôt ressenti des remords. . . Peut-être est-ce dû à la présence du révérend Ron, mais j'ai aussitôt été envahi par un sentiment de culpabilité, peut-être à cause de la façon dont vous vous êtes exprimé. Je ne sais pas si je m'exprime avec autant de circonspection que vous, mais je croyais vous avoir entendu dire que si ces questions avaient été confiées à des gens compétents—je lis peut-être entre les lignes—les pêcheries représenteraient actuellement, si elles avaient été correctement gérées, des recettes nettes de l'ordre de trois milliards de dollars constants. Cela revient à dire, si je comprends bien, que cette gestion n'a pas été bonne et que la faute en revient au gouvernement canadien.

• 1535

I want to ask you, because I'm looking for a solution and not trying to shift the blame, who took control of the management of a resource where expertise was already in your hands? My recollection over the course of the last 15 years is that all the ministers responsible for fisheries, and especially this fishery, have come from this area, with the experience of this culture, of this economy, of this industry.

Mais c'est une solution que je cherche, et non des coupables, je voudrais vous demander qui a accaparé la gestion de cette ressource alors que vous aviez le savoir-faire nécessaire? Au cours des 15 dernières années, tous les ministres des Pêches, en particulier des pêches des Maritimes, provenaient de cette région et en connaissaient bien la vie économique, l'industrie et la culture.

Mr. Etchegary: I used 1949 simply because we entered Confederation in that year, and a number of things happened when we entered Confederation in 1949. First of all, our negotiators from Newfoundland did not, in my view, successfully get across to Ottawa and to the new managers in Ottawa how important this fishery was. That's number one.

M. Etchegary: Je parlais de 1949 parce que c'est l'année où nous nous sommes joints à la Confédération et plusieurs événements se sont produits cette année-là. Tout d'abord, nos négociateurs de Terre-Neuve n'ont pas suffisamment fait comprendre à Ottawa et aux nouveaux dirigeants du pays toute l'importance de ces pêches. C'est là mon premier argument.

Second, we came late into Confederation. I think Ottawa and those who were managing fisheries in Ottawa. . . I know this for a fact, because I have over the years come to know those people quite well. They know more about the Nova Scotian fisheries probably than some Nova Scotians. They know much more about P.E.I. and maybe Quebec than some of the people living there, but they know bugger—all about the Newfoundland fisheries. I'm talking about their early days. We came in late. This is a big fishery. Our value comes from the volume of our lower-value groundfish.

En second lieu, c'est à un stade tardif que nous sommes entrés dans la Confédération. Ceux qui, à Ottawa, s'occupaient des pêches—je le sais pertinemment, car au cours des années j'en suis venu à très bien connaître ces gens—en savent probablement plus sur les pêches de la Nouvelle-Écosse que bien des habitants de cette province, et on peut en dire autant pour l'Île-du-Prince-Édouard, peut-être même pour Québec, mais ce qu'ils savent des pêches de Terre-Neuve ne vaut pas tripette. Ils étaient novices en ce temps-là. Nous sommes entrés tard dans la Confédération. C'est une pêche de volume. La valeur de cette pêche tient au volume de notre poisson de fond de faible valeur.

For example, even though there has been a moratorium in Nova Scotia, the value of their fisheries in 1993 was greater than 1992, arguably because it's a crustacean fishery. It's scallops and lobster and so on, and for that reason the value has gone up in spite of the fact that there's a moratorium on groundfish.

Ainsi, malgré le moratoire en Nouvelle-Écosse, la valeur de leur pêche a augmenté de 1992 à 1993 parce qu'il s'agit surtout d'une pêche aux crustacés, pétoncles et homards, entre autres, et c'est pourquoi leur valeur a augmenté malgré le moratoire sur le poisson de fond.

Ours is a big fishery and it's been subjected to a lot of abuse, here's no question about that. Yes, we have Newfoundlanders in Ottawa, in various positions, but they're in Ottawa.

Notre pêche est une pêche de grand volume qui a été victime de graves abus, cela ne fait aucun doute. Il est vrai que nous avons à Ottawa des représentants de Terre-Neuve, mais ils sont à Ottawa.

Mr. Volpe: In very influential positions.

M. Volpe: Mais à des postes très influents.

Mr. Etchegary, I am going to give you the voice of someone who's not from Newfoundland or from Atlantic Canada and who hears the argument of pro-Newfoundland fisheries—because I want to distinguish those from Nova Scotian fisheries—who has heard the argument of the problems associated with this enormous resource, who has on occasion felt that was the only issue that was driving the country. I said to myself this morning, when I heard your other colleagues and

M. Etchegary, je vais vous donner l'opinion de quelqu'un qui n'est ni de Terre-Neuve ni des Maritimes et auquel on présente la cause des pêches de Terre-Neuve—car je veux faire la distinction entre celles-ci et les pêches de la Nouvelle-Écosse—qui a entendu parler des problèmes liés à ces énormes ressources et qui en est arrivé à penser que c'était la seule question qui intéressait le pays. En vous écoutant, vous et vos collègues, je me demandais comment ceux qui font la loi à

[Text]

yourself, how can it be that the voices that seem to drive the agenda in Ottawa seem to be so incongruent with the voices that are giving a different position here in Newfoundland?

I don't want to speak for my other colleagues, but I thought we were acceding to voices that reflected the reality here. I've been present on several occasions when my colleagues from both sides of the House have brought representatives from the fisheries off Newfoundland and Labrador in Ottawa to add weight to their claims.

So now I'm being told that people in Canada have really botched this up completely, and I'm wondering now whether I should go back to Ottawa and look at my colleagues in the face and wonder whether I should ever listen to them again.

• 1540

Mr. Etchegary: Let me say to you that it's not the people of Canada that have botched it, it's the administration of Fisheries in Ottawa that encompasses in its administration British Columbian salmon and halibut and all the other things, all the fisheries of the east coast—the five provinces.

Mr. Volpe: Mr. Etchegary, I'm not a great defender of the bureaucracy, but I should say I've been impressed with the fact that the bureaucrats are very sensitive to the regional differences they serve. When we're talking about salmon, here's another person who doesn't eat much fish. *Mea culpa*. I should, but as a little bit of a digression, if you'll forgive me, when our pastoral leader Reverend Ron said it was okay not to eat fish on Friday, I sort of said okay, that's it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Italians invented spaghetti.

Mr. Volpe: Maybe. I didn't understand the difference between Atlantic salmon and Pacific salmon; it's all fish and scaly to me. But I was given a real lesson, and I cite that example because the bureaucrats gave me, in particular, a lesson in detail about what the circumstances—cultural, social, and economic—had to do with every specific type of fish. I also got a lesson in foreign affairs with respect to what should happen in the event of the kinds of circumstances we're facing today in the fisheries off the Grand Banks. So I have to take a different position from the one you take, with respect, about whether these guys are familiar with the affairs. As I say I don't normally find myself in a position where I'm defending the bureaucrats and the administrators, but if you have the political exponents, you have a bureaucracy that follows the lead that's given by the political leadership, and then I hear someone like yourself saying there's overcapitalization, which I felt was probably a very polite term for the usual capitalist market forces in a community, whether it's a fishing community, a farming community, a manufacturing community—

Mr. Etchegary: Excuse me, I have to intervene here, because we could go on.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There are still a few minutes; go right ahead.

[Translation]

Ottawa pouvaient donner un son de cloche si différent de ceux qui se trouvent à Terre-Neuve?

Je ne veux pas engager mes autres collègues, mais je pensais que nous entendions enfin les voix qui traduisent la réalité de cette province. J'étais présent, à plusieurs reprises, lorsque mes collègues de l'un et l'autre côté de la Chambre ont amené de Terre-Neuve et du Labrador, des représentants des pêches à Ottawa pour étayer leurs revendications.

On dit à présent que les Canadiens ont fait un gâchis complet et je me demande maintenant si, de retour à Ottawa, je vais scruter mes collègues en me demandant si je devrais jamais encore les écouter.

Mr. Etchegary: Permettez-moi de dire que ce n'est pas la population canadienne qui est responsable de cet échec, c'est l'administration des pêches à Ottawa qui est chargée du saumon de Colombie-Britannique, du flétan et du reste, de toutes les pêches de la côte est, c'est-à-dire des cinq provinces Atlantique.

Mr. Volpe: Monsieur Etchegary, je n'ai pas pour habitude de défendre la bureaucratie, mais j'ai été surpris de constater que les bureaucrates sont très sensibles aux différences régionales. Parlant de saumon, je suis aussi une de ces personnes qui ne mangent guère de poisson. *Mea culpa*. Je devrais en manger, mais avec votre permission je vais faire une petite digression, lorsque notre chef religieux le révérend Lee a dit qu'on pouvait ne pas manger de poisson le vendredi, j'ai décidé que c'était fini.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce sont les Italiens qui ont inventé le spaghetti.

Mr. Volpe: Peut-être. Je ne fais pas la différence entre le saumon de l'Atlantique et le saumon du Pacifique; pour moi c'est du poisson et c'est couvert d'écailles. Mais j'ai vraiment appris une leçon, et je donne cet exemple parce que les bureaucrates m'ont notamment fait comprendre de façon détaillée ce que les circonstances—culturelles, sociales et économiques—ont à voir avec chaque type de poisson. J'ai aussi appris quelque chose en matière d'affaires étrangères pour ce qui est de savoir ce qui devrait se produire dans les circonstances que nous connaissons aujourd'hui dans les pêcheries au large des Grands Bancs. Sauf votre respect, je vais donc prendre une position différente de la vôtre pour ce qui est de savoir si ces fonctionnaires connaissent leur affaire. Je l'ai déjà dit, je ne défends pas normalement les bureaucrates et les administrateurs, mais s'il y a des représentants politiques, la bureaucratie suit les indications données par les meneurs politiques et j'entends ensuite quelqu'un comme vous dire qu'il y a surcapitalisation, ce que j'ai pris comme une façon polie de parler des forces capitalistes du marché dans une collectivité, qu'il s'agisse d'une collectivité de pêcheurs, d'agriculteurs ou de fabricants...

Mr. Etchegary: Pardonnez-moi, mais je dois intervenir ici car nous pourrions continuer longtemps.

Le coprésident (M. Gauthier): Il reste encore quelques minutes allé-y.

[Texte]

[Traduction]

Mr. Etchegary: The fact of the matter is you have to understand this is a common property resource we're talking about—a common property resource—and when we shifted into the extension of jurisdiction and Canada took over management of the fisheries, the development of the fisheries was motivated at a level that was established by the total allowable catch rates in the various fisheries. So processing and harvesting capacities were established to meet those requirements. Whether it's Newfoundlanders in Ottawa or someone else in Ottawa, the fact of the matter is we overcapitalized our harvesting and processing capacities relative to the available raw material.

Having said that, let me tell you something else. In spite of the fact that we have had east coast Canadians in high positions in Ottawa, there are times when it is to the advantage in terms of administration that there are no relationships between people in Ottawa and the provinces. Sometimes we might have been better off perhaps with having a lawyer from Winnipeg as Minister of Fisheries or someone in a senior bureaucratic position who never heard of or saw or wondered what it was all about down here. So don't take it for granted that simply because there were a few people from the east coast in positions in Ottawa, that meant and guaranteed good management of the fisheries. I'm sorry to tell you that was not the case and is not likely to be the case in future.

• 1545

Senator Cools: To the witnesses, to Mr. Etchegary and my eloquent friend, the priest, let us say for the sake of correcting the sins of the past that we on this committee wanted to have the dedicated commitment you are talking about and were going to bring forward to the minister, through our report, our wise recommendations and conclusions. If there were to be three on this matter, what would those conclusions and recommendations be to fit our perception of what should be done?

Mr. Etchegary: I have no problem with that whatever. We put this petition together and 110,000 Newfoundlanders signed it. We presented it to the Prime Minister and had some conversations with him, but we also sent a letter. The letter specifically stated we very much wanted him to dedicate himself, in the Parliament of Canada and, hopefully, the people of Canada to the issue. We asked him to take whatever time he needed—two weeks or three weeks—to go to the European Community and confront the president of the European Community with the bare facts that we have been destroyed and devastated. We asked him to get that message to those people and then, without going back to Ottawa, head straight for Washington to talk down with the President of the United States and convince him as well that these two nations must support Canada in restoring these resources. That's the message we want conveyed.

Senator Cools: Okay. Hopefully those suggestions will show up in our report.

Mr. English: Mr. Etchegary, this is a very worthwhile presentation. You have clarified a lot of things that came up this morning. I think you could sell a codfish to a vegetarian.

M. Etchegary: En réalité il faut savoir que nous parlons d'une ressource en copropriété—une ressource en double propriété—et lorsque nous sommes allés vers une extension de la juridiction, lorsque le Canada s'est chargé de la gestion des pêches, leur développement était motivé par le total des prises admissibles prévues pour les différentes pêches. Les capacités de transformation et d'exploitation ont donc été fixées pour répondre à ces besoins. Qu'il s'agisse de Terre-Neuviens à Ottawa ou de quelqu'un d'autre à Ottawa, il n'en reste pas moins que nous avons surcapitalisé nos capacités d'exploitation et de transformation par rapport à la matière première disponible.

Ceci dit, je vais vous dire autre chose. Bien que des Canadiens de la côte aient occupé des postes importants à Ottawa, il est parfois préférable en ce qui concerne l'administration, qu'il n'y ait aucun lien entre les personnes qui sont à Ottawa et les provinces. Il vaut parfois peut-être mieux avoir un avocat de Winnipeg comme ministre des Pêches ou un haut-fonctionnaire qui n'a jamais entendu parlé de tout ce qui se passe ici, ne l'a jamais vu et se demande de quoi il retourne. Ne tenez donc pas pour acquis que le simple fait d'avoir quelques personnes de la côte est à des postes importants à Ottawa voulait dire et garantissait que les pêches seraient bien gérées. Je regrette de devoir vous dire que tel n'a pas été le cas et que tel ne sera sans doute pas non plus le cas à l'avenir.

La sénatrice Cools: Aux témoins, à monsieur Etchegary et à mon éloquent ami le prêtre, disons que pour rectifier les erreurs du passé, notre Comité a l'intention d'obtenir l'engagement vigoureux dont vous parlez et de transmettre au ministre, par le biais de son rapport, ses sages recommandations et ses conclusions. Si elles devaient être au nombre de trois, quelles devraient être, selon vous, ces recommandations et conclusions sur les mesures à prendre?

M. Etchegary: Cela ne me pose aucun problème. Nous avons recueilli 110 000 signatures de Terre-Neuviens pour cette pétition. Nous l'avons présentée au Premier ministre avec lequel nous nous sommes entretenus, et nous lui avons également envoyé une lettre. Nous disions précisément dans cette lettre que nous souhaitions vraiment que lui-même, le Parlement du Canada et, pourquoi pas, la population canadienne se consacrent à ce problème. Nous lui avons demandé de prendre le temps nécessaire—deux ou trois semaines—pour aller rencontrer le président de la Communauté européenne en lui présentant les faits, c'est-à-dire que notre secteur a été détruit et dévasté. Nous lui avons donc demandé de transmettre ce message aux représentants de la Communauté européenne et d'aller ensuite directement, sans revenir à Ottawa, à Washington, pour faire comprendre également au président des États-Unis que son pays, avec la Communauté européenne, doit aider le Canada à reconstituer ses ressources. C'est le message que nous voulons transmettre.

La sénatrice Cools: Très bien. On peut espérer que ces suggestions figureront dans notre rapport.

M. English: Monsieur Etchegary, votre exposé a été tout à fait utile. Vous avez précisé beaucoup de points qui avaient été soulevés ce matin. Je crois que vous seriez capable de vendre de la morue à un végétarien.

[Text]

You have raised some troubling questions in my mind.

Whatever the debate between you and Mr. Volpe represented, there was a level of agreement on the fact that there had been mismanagement by Canada of this resource. You also talked about the extension of the limit in 1977 and how that caused an alteration of Canadian policy. Canadians took responsibility and things did not turn out as well as Newfoundlanders, Canadians or Europeans had hoped.

You talked about the importance of the relationship with the European Community, but there is something that troubles me. You said you will be very interested to see what happens when we arrest the flag-of-convenience boat that is really owned by the Spaniards or Portuguese. I'm interested too, but I'll be rather troubled when that happens. If it's perceived that Canadians have let their jurisdiction creep and mismanaged this very important resource, couldn't we have a major incident between Canada and the European Community? The European Community represents \$26 billion of trade for Canada in exports and imports. It's a community that has a central governance, as you just talked about the president.

In terms of foreign policy, should this committee be concerned that there are some dangers lurking here in terms of confrontation with the community over this particular issue?

Mr. Etchegary: It's an area where there is obviously some cause for concern, but nevertheless you have to look at the total picture.

As we explained this morning to our German friend, we have exhausted every avenue. I'm well aware of the trade. I have seen it over the years. It has been very evident at times in our dealings as we tried to manage our affairs in the fishery.

It must be carefully explained to the European Community. We have gone the full gamut with the individual governments before the European Community. We have dealt with the European Community as a single unit, and we have had discussions with industry with the governments in the room, trying to deal with some of these issues. We've had long-term agreements, LTAs, about 12 or 15 years ago, whereby we guaranteed to provide some resource to the foreigners for access to market, and so I frankly believe we have gone through others.

There's no way that you can buy cooperation. It has to be with a clear understanding that jointly, between us all, we have destroyed one of the great wealths of nature. We owe it, as a collective group—and they are a major part of this effort—to rebuild it. It's not creeping jurisdiction. It's custodial management of the resource. It's a management tool, and Canada as a coastal state, in light of the experience we've had for the last so many years, has the right to come in and make this kind of presentation to these people.

[Translation]

Mais vous avez suscité des interrogations gênantes dans mon esprit.

Quelle qu'ait été la discussion entre vous et M. Volpe, vous vous entendez jusqu'à un certain point sur le fait que le Canada a mal géré cette ressource. Vous avez également parlé de l'extension de la limite de 1977 et de la façon dont cette mesure a entraîné une modification de la politique canadienne. Les Canadiens ont donc pris la situation en main et les choses ne se sont pas passées aussi bien que les Terre-Neuviens, les Canadiens ou les Européens l'avaient souhaité.

Vous avez parlé de l'importance des relations avec la Communauté européenne, mais il y a quelque chose qui me gêne. Vous dites qu'il sera intéressant de voir ce qui va se passer lorsqu'on arrêtera les navires qui battent pavillon de complaisance et qui sont en fait la propriété d'Espagnols et de Portugais. Moi aussi, mais je serai un peu inquiet lorsque cela se produira. Si on a l'impression que les Canadiens ont permis que leur juridiction s'étende progressivement et qu'ils ont mal géré cette très importante ressource, ne risque-t-il pas d'y avoir un grave incident entre le Canada et la Communauté européenne? Celle-ci représente 26 milliards d'échanges commerciaux pour le Canada, qu'il s'agisse d'exportations ou d'importations. Il s'agit d'une communauté qui a une administration centrale, comme vous venez de le dire au sujet du président.

Pour ce qui est de la politique étrangère, notre Comité ne devrait-il pas craindre une confrontation possible si nous nous opposons à la Communauté sur cette question particulière?

Mr. Etchegary: On peut avoir à cet égard quelques sujets d'inquiétude, mais il faut voir le tableau d'ensemble.

Comme nous l'avons expliqué ce matin à notre ami allemand, nous avons épuisé toutes les possibilités. Je suis parfaitement au courant de la question du commerce. J'ai vu ce qui en est depuis un certain nombre d'années. Cela était très évident à certains moments lors de nos tractations quand nous essayions de gérer nos affaires dans le domaine de la pêche.

Il faut expliquer la question soigneusement à la Communauté européenne. Nous avons épuisé toutes les possibilités avec les divers gouvernements avant de nous adresser à la Communauté européenne. Nous avons traité avec la Communauté européenne, comme une entité unique, et nous avons eu des discussions avec les représentants du secteur en présence des membres du gouvernement pour essayer de régler certains de ces problèmes. Nous avons conclu des accords à long terme, il y a 12 ou 15 ans, en vertu desquels nous garantissons certaines ressources aux pays étrangers en échange de l'accès à leur marché. Je crois donc que nous avons essayé d'autres solutions.

• 1550

Il est impossible d'acheter la coopération. Il faut que l'on comprenne bien ensemble, nous tous, que nous avons détruit l'une des grandes richesses de la nature. C'est tous ensemble, en tant que groupe—et ils ont une part importante de cet effort à réaliser—que nous lui devons de la reconstituer. Il ne s'agit pas d'extension progressive de la juridiction. Il s'agit de gérer la ressource en bons gardiens. Il s'agit d'un outil de gestion, et le Canada en tant qu'état côtier, étant donné l'expérience de toutes ces dernières années, a le droit d'aller le leur demander.

[Texte]

[Traduction]

Frankly, I'm not worried that we're going to have a confrontation, because I personally believe that it will be a slow process, which we won't like. It will probably be too slow, because right at this time there are 70-odd vessels fishing 200 miles out from here, including, incidentally, 7 Spanish pairs. These are vessels that use one net between two vessels, which is the most devastating method of fishing second to the Japanese drift nets, and they're being fished today 200 miles from here. These are facts that we really must have our leaders in Canada seized with.

I have to say that we made this presentation to the Prime Minister and to others on both sides of the House, and there's some understanding, but in my view it has to be taken as a major project. There are 600,000 or 700,000 people, more than that in other provinces as well—you're talking about a million people—who are affected very negatively by this situation. Therefore, I really believe it's a major undertaking for government.

If we're talking about jobs, these are jobs. The nose and tail of the Grand Banks resources—this again is recorded information—which are now down to one-eighth of their sustainable level, support 7,500 50-week jobs in the south part of Newfoundland; not the 40-10 or 10-40 syndrome, but 50 weeks a year. That's what it is traditionally for 50 years, Mr. Chairman. The nose and tail of the Grand Banks, the cod, the flatfish, the redfish, in those areas provided steady, 50-week jobs for those communities—7,500 jobs.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I just ask you a question that begs to be asked by a person like me who's had some necrosy in Quebec and the Gaspé Peninsula? The cod population in the gulf, the cod population around the Gaspé and the northern shore of Quebec, is in just as bad straits, in a difficult situation—it's in bad shape right now.

Mr. Etchegary: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But there have been no foreign trawlers there. I think this was a political mismanagement rather than an administrative one. Isn't it true that there are other factors, Mr. Etchegary, such as water temperature, pollution? You say no?

Mr. Etchegary: I say small factors.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Small factors?

Mr. Etchegary: Yes, but you—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The biomass, a small factor?

Mr. Etchegary: Yes. These are minor things. The fact of the matter is that initially in the 1950s and 1960s and up to 1977, the Gulf of St. Lawrence was overfished to an extreme extent by Spain, Portugal, France, Germany, Poland—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The gulf was?

Mr. Etchegary: Oh, yes. In the mouth of the gulf the Spanish and Portuguese fished the Gaspé coast, not too far. incidentally, we operated a plant in Paspébiac for 10 years, so we are aware of it. But the point about it is that initially the

Franchement, je ne crains pas une confrontation car j'estime personnellement que ce sera un processus lent, ce qui ne saurait nous plaire. Il sera sans doute trop lent car à l'heure actuelle précisément, il y a quelque 70 navires qui pêchent à 200 milles de nos côtes et parmi eux, soit dit en passant, il y a sept bateaux couplés espagnols. Il s'agit de deux navires qui tendent entre eux un seul filet et c'est la méthode de pêche la plus dévastatrice après les filets dérivants japonais, et cela se passe à l'heure actuelle à 200 milles de nos côtes. Il faut vraiment signaler ces faits à nos dirigeants canadiens.

Nous nous sommes adressés au Premier ministre et à des députés de diverses allégeances politiques et il semble que l'on comprenne, mais je crois que cela doit devenir un grand projet. Il y a 600 000 ou 700 000 personnes, plus encore si l'on compte aussi les autres provinces—il s'agit d'un million de personnes—que cette situation touche de façon très négative. J'estime donc que c'est une entreprise majeure pour le gouvernement.

Si nous parlons d'emplois, ce sont des emplois. La tête et la queue des ressources des Grands Bancs—ce sont des renseignements officiels, je le répète—qui sont maintenant réduites à un huitième de leur niveau durable, alimentent 7 500 emplois de 50 semaines dans la région sud de Terre-Neuve; il ne s'agit pas des fameuses 40-10 ou 10-40 semaines mais bien de 50 semaines par an. C'est ce que l'on a connu ces 50 dernières années, monsieur le président. La tête et la queue des Grands Bancs, la morue, le poisson plat, la sébaste de ces zones fournissaient régulièrement 50 semaines de travail à ces collectivités—7 500 emplois.

Le coprésident (M. Gauthier): Puis-je vous poser une question qui doit être posée par quelqu'un comme moi qui a des ancêtres au Québec et en Gaspésie? La population de morue du golfe, la population de morue autour de la Gaspésie et de la côte nord du Québec, est en aussi mauvaise posture, dans une situation difficile à l'heure actuelle.

M. Etchegary: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais il n'y a pas eu dans ces zones de chalutiers étrangers. Je crois qu'il s'agit là d'une mauvaise gestion plutôt politique qu'administrative. N'y a-t-il pas d'autres facteurs, monsieur Etchegary, comme la température de l'eau, la pollution? Vous dites non?

M. Etchegary: Je dis que ces sont des facteurs mineurs.

Le coprésident (M. Gauthier): Des facteurs mineurs?

M. Etchegary: Oui, mais vous. . .

Le coprésident (M. Gauthier): La biomasse, un facteur mineur?

M. Etchegary: Oui. Ce sont des choses mineures. En réalité au début, dans les années cinquante et soixante, et jusqu'à 1977, le golfe du Saint-Laurent a fait l'objet d'une pêche excessive de la part de l'Espagne, du Portugal, de la France, de l'Allemagne, de la Pologne. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Le golfe?

M. Etchegary: Absolument. Les Espagnols et les Portugais ont pêché sur la côte de la Gaspésie, dans l'embouchure du golfe, mais pas trop loin. Soit dit en passant, nous avons exploité pendant dix ans une usine à Paspébiac, je connais donc

[Text]

resource was fished down to such a low and weak level that by 1977 it was at a very, very weak level. In retrospect, and I'm not saying this is the fault of management, what we should have done was give the whole fishery a rest for two or three years in 1977, and given it an opportunity to restore itself. We didn't. We just kept on. The Canadian effort replaced the foreign effort inside 200 miles.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand your message, but I'm just saying we're a bit too late. That's like back-seat driving. You're telling me we should have done that, but we didn't do it because politically it was not saleable. We couldn't have sold that. You wouldn't have bought it. No fisherman at that time would have bought that. He would have said you're crazy; there are lots of cod out there.

Mr. Etchegary: That's right, and lots of small cod.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It was impossible, and politics is the art of the possible, so the politicians got themselves into a little bit of a twine.

Mr. Mills: I'm sorry, sir.

Mr. Mills: Mr. Volpe and I have decided one thing: Mr. Mazankowski should have been in charge of fish and Mr. Crosbie should have been in charge of Alberta's oil. I think both met the same fate.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Mills: I don't know how much thought both of you have given to the possibility of options. This morning I asked a question about the alternatives and the scientific research that had been going on and I was told there might be some possibilities, as the rest of the world is now farming fish of various kinds. I understand with cod that's not possible, but it was mentioned halibut might be an option. What do you feel?

Mr. Etchegary: Do you mean aquaculture?

Mr. Mills: Yes. What do you feel are the possibilities for acceptance by the people here of that sort of option? How realistic is it?

Rev. Lee: There is a little bit of salmon aquaculture going on.

Mr. Mills: But there's too much salmon, so what about other things?

Rev. Lee: That's right. They're working on the cod, but it's never going to be what is necessary for people to have the kind of livelihood they should have here in Newfoundland. It will never grow to that extent.

Mr. Etchegary: There's a program under way to try to encourage it, and I suspect there will be some efforts made to aid the process of recovery through aquaculture. But in the final analysis it will have to be restored in the natural surroundings. The aquaculture efforts to date are not encouraging in terms of adding volumes to the ocean. It would be unrealistic for us to believe that.

[Translation]

la situation. Mais il faut dire qu'au départ on a si fortement exploité cette ressource qu'en 1977 elle était à un niveau très, très bas. Rétrospectivement, et je ne veux pas dire par là que la gestion est à remettre en cause, nous aurions dû cesser totalement la pêche pendant deux ou trois ans à partir de 1977 pour permettre à la ressource de se reconstituer. Nous ne l'avons pas fait, nous avons continué. La pêche canadienne a remplacé la pêche étrangère à l'intérieur des 200 milles.

• 1555

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends votre message, mais nous agissons un peu trop tard. C'est un peu comme donner des ordres sans être aux commandes. Vous me dites que nous aurions dû agir ainsi, mais nous ne l'avons pas fait parce que ce n'était pas acceptable politiquement. On n'aurait pas pu le faire accepter. Vous ne l'auriez pas accepté. Aucun pêcheur ne l'aurait accepté à l'époque. Ils vous auraient traité de fou en disant qu'il y avait abondance de morue.

M. Etchegary: C'est exact, et beaucoup de petites morues.

Le coprésident (M. Gauthier): C'était impossible et la politique est l'art du possible; les politiciens se sont donc laissés prendre.

Monsieur Mills, je vous prie de m'excuser.

M. Mills: Monsieur Volpe et moi avons convenu une chose: M. Mazankowski aurait dû être responsable des pêches et M. Crosbie du pétrole de l'Alberta. Je crois que ces deux secteurs ont connu le même sort.

Des voix: Oh, oh!

M. Mills: Je ne sais pas si vous avez tous deux beaucoup réfléchi aux diverses solutions. Ce matin j'ai posé la question des solutions de rechange et de la recherche scientifique qui a été faite, et on m'a dit qu'il y avait quelques possibilités dans la mesure où le reste du monde fait maintenant de la pisciculture pour diverses espèces de poissons. Je crois que ce n'est pas possible pour la morue, mais on a dit que le flétan pouvait faire l'objet de cet élevage. Qu'en pensez-vous?

M. Etchegary: Voulez-vous parler d'aquaculture?

M. Mills: Oui. Quelles sont les possibilités que la population d'ici accepte cette solution? Dans quelle mesure est-elle réaliste?

Le rév. Lee: On fait un peu d'aquaculture pour le saumon.

M. Mills: Mais il y a trop de saumons. Qu'en est-il pour les autres espèces?

Le rév. Lee: C'est exact. On essaie de faire quelque chose avec la morue, mais ce ne sera jamais suffisant pour permettre aux Terre-Neuviens d'en vivre comme il se doit. Ce ne sera jamais assez important.

M. Etchegary: Un programme est en cours d'élaboration pour encourager ce genre d'entreprise, et je crois qu'on fera certains efforts pour reconstituer la population grâce à l'aquaculture. Mais il faudra en définitive qu'elle soit reconstituée dans son milieu naturel. Les efforts de l'aquaculture ne sont pas encourageants jusqu'ici pour ce qui est de remettre suffisamment de poissons dans l'océan. Il ne serait pas réaliste de croire que c'est possible.

[Texte]

[Traduction]

I don't think there should be any discouragement of the efforts, though, because it's going on. Norway is producing halibut and doing some other work. There's greater influence on the Norwegian and Icelandic coasts by the Gulf Stream, for example, than, say, the east coast or even the south coast of Newfoundland, and that has something to do with it as well. It shows up in the Bay of Fundy, for example. They've been able to successfully do some salmon enhancement there, more successfully than they have been able to do it in other parts of the east coast of Canada.

I wouldn't hold out any great promise for aquaculture, although it should be encouraged, obviously.

Mr. Mills: I have one final thing. If those ships are fishing 200 miles out, would you advocate the boarding and arrest of those ships as an action plan?

Mr. Etchegary: Initially I would certainly advocate the boarding of flags of convenience under this present legislation.

Mr. Mills: You would do that today?

Mr. Etchegary: Absolutely today, because the justification is there. That's just the beginning of the process. That's why we are encouraged by the legislation.

But the question is where do we go from here? The sooner we get on with this the better, because, as we indicated to the German man this morning, the only solution to our problem on the nose or the tail of the Grand Bank at the present time is a total moratorium outside 200 miles. If that were in effect along with the moratorium Canada has put on its fisheries, then I would say the recovery and the restoration of the resource would be expedited considerably.

Mr. Mills: If we fail to do that, is our position then going to be weakened? Will it seem just an idle threat?

Mr. Etchegary: I mentioned to you that a healthy fishery provided 5,500 50-week jobs. At the moment it's zero jobs.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Could I just ask you a supplementary to that?

In the law that's been adopted recently, through the Attorney General of Canada we would have to authorize any boarding of foreign vessels outside the 200-mile limit. Would you also agree we would allow foreigners to board our ships fishing other species than cod?

• 1600

Mr. Etchegary: I think that's the kind of action that's necessary. I think it has to be reciprocal. If we're going to educate these people as to the necessity of doing this, it has to be a two-way street. Why not?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There not being any more questions, I want to thank you very much, Mr. Etchegary. You made fine presentation, sir.

Il ne faut cependant pas décourager ces efforts car cela se fait. La Norvège produit du flétan et s'occupe également d'autres espèces. Le *Gulf Stream* a par exemple plus d'influence sur les côtes de Norvège et d'Islande que sur la côte est et même sur la côte sud de Terre-Neuve, et cela a son importance aussi. On le retrouve dans la baie de Fundy, par exemple. On a réussi à y mettre en valeur le saumon et cela a mieux marché que dans d'autres secteurs de la côte est du Canada.

Je ne veux pas faire de trop grandes promesses pour l'aquiculture mais il faut l'encourager, c'est évident.

M. Mills: Il y a une dernière chose que j'aimerais vous demander. Si ces bateaux pêchent à 200 milles de nos côtes, conseilleriez-vous comme plan d'action l'arraisonnement de ces bateaux et l'arrestation de leurs occupants?

M. Etchegary: Dans le cadre de la législation actuelle, je conseillerais certainement l'arraisonnement des bateaux sous pavillon de complaisance pour commencer.

M. Mills: Le feriez-vous aujourd'hui?

M. Etchegary: Certainement, parce que c'est justifié. C'est simplement le début du processus. C'est pourquoi nous sommes encouragés par la législation.

Mais reste à savoir ce que nous ferons ensuite? Plus vite on agira, mieux ce sera car, comme on l'a dit ce matin, au monsieur allemand, la seule solution à notre problème pour la tête et la queue des Grands Bancs à l'heure actuelle est un moratoire complet à l'extérieur de la limite des 200 milles. Si on pouvait la faire accepter parallèlement au moratoire canadien sur les pêches, je dirais que la reconstitution et la régénération de la ressource en seraient grandement hâtées.

M. Mills: Si nous ne le faisons pas, notre position va-t-elle en être affaiblie? Risque-t-on de penser que ce n'est qu'une vaine menace?

M. Etchegary: Je vous ai dit que des pêcheries en bon état fournissaient 7 500 emplois de 50 semaines. À l'heure actuelle, elles en fournissent zéro.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Puis-je vous poser une question supplémentaire à cet égard?

De par la loi adoptée récemment, nous serions habilités par l'entremise du Procureur général du Canada à arraisonner tout navire étranger qui se trouve à l'extérieur de la limite des 200 milles. Pensez-vous aussi que nous devrions permettre aux étrangers d'arraisonner nos bateaux qui pêchent d'autres espèces que la morue?

M. Etchegary: Je pense que ce genre d'action est nécessaire et qu'il doit y avoir une certaine réciprocité. Si nous voulons faire comprendre à ces gens la nécessité de ces mesures, il faut que cela se fasse dans les deux sens. Pourquoi pas?

Le coprésident (M. Gauthier): Étant donné qu'il n'y a pas d'autres questions, je vous remercie infiniment, monsieur Etchegary. Votre exposé a été excellent.

[Text]

Mr. Etchegary: Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I also want to say to Ron Lee that we appreciated your testimony this afternoon. I hope we can have the inspiration of the Holy Ghost to really give us some good thoughts here. With the Italian constituency—

Rev. Lee: I will pray for you, sir, and pray that man will have fish for supper tonight.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

I would now like to invite Ms Tina Fagan, executive director of the Canadian Sealers Association. Welcome. I've had a chance to look over your brief. Could you do a summary of this, please? Don't read it all because we will not have time. If you have a summary, just briefly cover it. You only gave us two copies so we will have to deal with that, and we don't mind that.

I will have to leave in about 50 minutes to do a Newsworld program on this issue of overfishing, so I will ask my friend, John English, to take over. So don't be insulted if you see me walk out. It's not because of your testimony. I'll be back.

Ms Tina Fagan (Executive Director, Canadian Sealers Association): I'll certainly give it every effort, Mr. Chairman. We only got the invitation to appear today a short while ago and at the time I was also doing another major presentation for two weeks' time. So I've been working on both. If I get you mixed up with the Fur Institute, bear with me.

I find it a little bit interesting to come on after my good friend, Gus Etchegary, and a little intimidating because he's a very hard act to follow. When I worked in the media some 20 years ago, I remember Gus telling me then about the Spanish pair trawlers and explaining what it was all about. So I think it's somewhat interesting that 20 years hence, he's still talking about this as being a problem out there.

From the perspective of the Canadian Sealers Association, we're extremely pleased to be in a position to give a presentation to you. When I first got the invitation, I thought "What do I say to them? Where do we go with this?" It has been an interesting exercise for me to try to put something together for you.

I think it's perhaps a very important moment for us because we can pass on to you, through our intervention, the message that we hope the Government of Canada will pass on to the world, and that is the truth about seals, sealers, and the sealing industry.

I think it's important to note that on the east coast of Canada there are approximately 9,000 sealers. That's in Newfoundland, the Magdalen Islands, and the Quebec north shore. Some 15 or 20 years ago the sealing industry was worth \$15 million to \$20 million directly into the Canadian economy, with \$6 million to \$7 million of that going into the Newfoundland economy. Last year the sealing industry was worth \$1 million. That of course is a very great decrease in the value of it, particularly with the economy in Newfoundland the way it is now.

[Translation]

M. Etchegary: Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Je veux également dire à Ron Lee que nous lui sommes reconnaissants d'être venu témoigner cet après-midi. J'espère que le Saint-Esprit nous inspirera au point de nous donner de bonnes idées. Avec la circonscription italienne...

Le rév. Lee: Je prierais pour vous, monsieur, et pour que l'humanité ait du poisson à souper ce soir.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

Je vais maintenant inviter M^{me} Tina Fagan, directrice générale de l'Association canadienne des chasseurs de phoques. Soyez la bienvenue. J'ai eu l'occasion de parcourir votre mémoire. Pourriez-vous le résumer, s'il vous plaît? Ne le lisez pas au complet car nous n'aurions pas assez de temps. Si vous avez un résumé, donnez-le brièvement. Vous ne nous avez donné que deux exemplaires et il va falloir régler ce problème, mais cela n'a pas d'importance.

Je vais devoir partir dans 50 minutes environ pour participer à l'émission Newsworld sur la question de la pêche excessive. Je demanderais donc à mon ami, John English, de prendre la relève. Ne vous sentez pas insultée si vous voyez que je m'en vais. Ce n'est pas à cause de votre témoignage. Je reviendrai.

Mme Tina Fagan (directrice générale, Association canadienne des chasseurs de phoques): Je ferai tout mon possible, monsieur le président. Nous n'avons reçu l'invitation à comparaître aujourd'hui que récemment alors que j'étais en train de préparer un autre exposé important que je devais faire deux semaines plus tard. Je me suis donc occupée des deux à la fois. Je vous prie donc de m'excuser si je vous confonds avec l'Institut de la fourrure.

Je trouve un peu amusant de comparaître avec mon bon ami, Gus Etchegary, et un peu intimidant aussi parce qu'il sera difficile de faire aussi bien que lui. Lorsque je travaillais pour les médias il y a une vingtaine d'années, je me souviens que Gus m'a parlé alors des chalutiers-boeufs espagnols et m'a expliqué de quoi il retournait. Je trouve donc intéressant que 20 ans plus tard, il soit toujours en train de dire que c'est un problème.

Pour ce qui est de l'Association canadienne des chasseurs de phoques, elle est très heureuse de pouvoir vous présenter un exposé. Lorsque j'ai reçu l'invitation, je me suis demandée: «Qu'est-ce que je vais leur dire? À quoi cela va-t-il mener?» Mettre au point quelque chose à votre intention a été un exercice intéressant.

C'est peut-être un moment très important pour nous car nous pouvons vous transmettre, grâce à cette intervention, le message que nous voudrions que le gouvernement du Canada transmette au monde, à savoir la vérité sur les phoques, les chasseurs de phoques et la chasse au phoque.

Il est important de savoir que sur la côte est du Canada, il y a environ 9 000 chasseurs de phoques. Ils se situent en fait à Terre-Neuve, dans les Îles-de-la-Madeleine et sur la côte nord du Québec. Il y a 15 ou 20 ans, la chasse au phoque représentait de 15 à 20 millions de dollars qui étaient directement instillés dans l'économie canadienne, dont six à sept millions de dollars allaient à l'économie terre-neuvienne. L'année dernière, le secteur de la chasse au phoque ne valait plus que un million de dollars. Cela représente bien sûr une très grosse diminution de valeur, surtout dans la situation économique actuelle de Terre-Neuve.

[Texte]

[Traduction]

Our association represents some 4,500 sealers in Newfoundland. Our membership is largely made up of people who are not only sealers but also hold commercial fishing licences for other species. We certainly support the efforts of the Canadian government and the Minister of Fisheries. I used to babysit for him when he was a little boy. If I don't compliment Brian, I'm in trouble.

Notre Association représente 4 500 chasseurs de phoques à Terre-Neuve. Notre effectif est en grande partie constitué de personnes qui ne sont pas uniquement des chasseurs de phoques, mais qui ont aussi des licences de pêche commerciale pour certaines espèces de poissons. Nous sommes tout à fait d'accord avec les efforts du gouvernement canadien et du ministre des Pêches. Je dois dire que j'étais gardienne de ce dernier lorsqu'il était petit garçon. Si je ne fais pas de compliment à Brian, je vais avoir des ennuis.

I think we need to look at finding ways in Newfoundland to allow our people to earn a living, to have some dignity, and to be able to do the things that are part of our heritage and culture. Sealing has been part of the heritage and the culture of Newfoundland since the 1500s.

Je crois qu'il nous faut trouver des moyens à Terre-Neuve pour permettre à notre population de gagner sa vie, de garder sa dignité et de pouvoir faire ce qui fait partie de son héritage et de sa culture. La chasse au phoque fait partie de l'héritage et de la culture de Terre-Neuve depuis les années 1500.

• 1605

The seal herds are growing. We understand now there are somewhere between four and five million harp seals out there. They are regenerating at a normal rate, but parallel to that the fish stocks are also decreasing.

Les troupeaux de phoques augmentent. Nous pensons qu'il y a maintenant entre quatre et cinq millions de phoques du Groënland. Ils se reproduisent à un taux normal, mais parallèlement les stocks de poisson diminuent.

I want to be very clear in saying the Canadian Sealers Association does not go on record as saying the seals are the problem with the fish. We recognize fully they are not. Our own Canadian efforts and the foreign fishing have certainly taken a toll as well, but one must remember that the seals don't go to McDonald's for lunch; they eat a lot of fish out of the natural food chain. They eat cod, crab, herring, turbot, capelin, and all of these species are very important for the regeneration and for the fishing industry in Newfoundland.

Je veux dire bien clairement que l'Association canadienne des chasseurs de phoques n'estime pas que les phoques sont la cause du problème du poisson. Nous admettons tout à fait que ce n'est pas le cas. Nos propres activités canadiennes et la pêche étrangère ont certainement également été néfastes, mais il faut savoir que les phoques ne vont pas manger au McDonald; ils mangent beaucoup de poissons dans la chaîne alimentaire naturelle. Ils mangent de la morue, du crabe, du hareng, du turbot, du capelan, et toutes ces espèces sont très importantes pour la régénération et pour l'industrie de la pêche de Terre-Neuve.

We certainly hope the Government of Canada continues on the route it seems to be going on now, to not only allow the fish to regenerate, but to help this along. In this instance, we have to look at the seal in question. There are a number of questions out there and one of the things we have to ask is what happens when the feed stocks for these seals are decreased to the point where they can't manage. They either starve, nature has to bring in some sort of disease that helps to deplete the herd, or they will come further and further south looking for food that doesn't exist in their natural feeding grounds and they'll do enormous damage to the fish farming and to the river stocks. I think from that perspective we have to be very, very aware that five million seals at approximately ten pounds of fish a day is not exactly peanuts we're talking about, gentlemen.

Nous espérons certainement que le gouvernement du Canada va continuer sur sa lancée actuelle et permettre non seulement au poisson de se régénérer, mais également de faciliter le processus. En l'occurrence, il nous faut tenir compte du phoque en question. On peut se poser plusieurs questions et notamment se demander ce qui se produit lorsque les stocks d'alimentation de ces phoques diminuent au point où ils n'arrivent plus à survivre. Soit ils meurent de faim, la nature doit amener une maladie qui permet de réduire le troupeau, soit ils descendent de plus en plus vers le sud pour chercher la nourriture qui n'existe plus dans leurs zones d'alimentation et ils vont causer des dommages importants à la pisciculture et aux stocks de poisson des rivières. Il faut savoir que cinq millions de phoques qui mangent environ 10 livres de poisson par jour, cela n'est pas négligeable, messieurs.

Sealing has always been part of the tradition and heritage of Newfoundland and we want to see it continue, but we want to be able to do it with dignity. We want our people to be able to earn a living at the things that they have, that their ancestors have earned a living at. Sealers and fishermen of this province basically don't want to find themselves on the package or on anything else of that nature. I think there are an awful lot of things happening in our particular occupation now with the sealers that would be of interest.

La chasse au phoque a toujours fait partie de la tradition et de l'héritage de Terre-Neuve et nous voulons qu'elle continue, mais nous voulons aussi pouvoir la faire avec dignité. Nous voulons que nos chasseurs gagnent leur vie en faisant ce que eux et leurs ancêtres ont fait pour gagner leur vie. Les chasseurs de phoques et les pêcheurs de cette province ne veulent pas bénéficier des mesures prévues ou des autres aides de même nature. Je crois qu'il y a beaucoup de choses très intéressantes qui se passent dans la chasse au phoque.

There is no doubt at all that sealing is not a pretty industry. There is blood, there is stench, there is raw meat, there is slubber, but I submit to you it is no worse, if indeed it's as bad, as visiting an abattoir. I think unfortunately the picture that has

Il va sans dire que la chasse au phoque n'est pas très jolie. La chasse au phoque cela veut dire du sang, des odeurs fétides, de la viande crue, de la graisse, mais j'estime que ce n'est pas pire, et même peut-être pas aussi affreux, que de visiter un

[Text]

[Translation]

gone around the world due to the efforts of the International Fund for Animal Welfare, in particular, is one of baby white seals, white ice, and red blood. That, unfortunately, is the picture we have to wipe out. I think we have now reached a stage in some of the things we are doing where perhaps the government can follow up their commitment with some action.

I think if we look at some of the things that have been happening out there in terms of the sealing industry itself, we have I think now done some things the government can work with. The provincial government and the federal government have, over the last 12 to 14 years, poured literally millions of dollars into the sealing industry. I am tempted to say "thrown at", but I will say "poured into".

This has been sufficient money to enable the sealing industry to survive at a very basic level and to do some things I think the world is maybe ready to hear now. We've done a tremendous amount of research. We now know a lot of the benefits to mankind that can come from the seal. Also, we've taken some new directions through the Canadian Sealers Association.

I think if we look at the changes that are out there, some of the things the animal rights people got on the bandwagon about initially was the large vessel harvest and the whitecoat harvest. The large vessel harvest, as you may know, hasn't been in place for a number of years and is certainly not going to return. The whitecoat harvest is completely gone. It is totally illegal to take whitecoats and we don't take them.

However, the IFAW, in their literature, continue to imply that we do by using the terms "babies" and "baby seals" and by providing pictures of these beautiful, cuddly little whitecoats. This is obviously a very strong attempt at trying to fool the world, and I think it is time we fight back.

If we look at some of the things that have been done in research... and as you may know if you've been hearing any of our messages at all this year in response to the animal rights people, our main message has been full utilization. The seal can be fully used, and the IFAW this year, as you know, turned the seal harvest into a penis-fixated industry. That has been a very difficult situation. If you think that's fun, imagine me as a brand-new executive director with a board of 13 sealers who didn't know how to say "penis" in front of me. However, we've got around that one. They do now. It was an interesting experience for all of us, I think.

• 1610

I think our sealers out there are terribly frustrated and terribly unhappy. If there is an endangered species in this whole scenario, it is the sealer. These people went from having an industry that had a good market around the world for pelts, had good markets for meat, certainly had good markets for blubber, and all of a sudden it is totally wiped out. An industry valued at \$15 million in one year dropped to \$1 million in the next.

This year there has been an Asian market for 50,000 seals; however, the costs of sealing have gone up and the prices paid for the seals were 1992 ones.

abattoir. Malheureusement, l'image qui a été transmise au monde grâce aux efforts du Fonds international pour la défense des animaux notamment, est celle des blanchons sur la glace blanche entourés de sang rouge. C'est une image qu'il faut essayer de faire disparaître. Nous sommes maintenant arrivés à un stade, pour certaines des choses que nous faisons, où le gouvernement pourrait peut-être traduire son engagement par des mesures.

Si l'on regarde ce qui s'est passé dans l'industrie de la pêche au phoque proprement dite, le gouvernement peut y trouver matière à travailler. Les gouvernements provincial et fédéral ont au cours des 12 à 14 dernières années versé littéralement des millions de dollars dans l'industrie de la chasse au phoque. Je suis tentée de dire qu'il les a «jetés» plutôt que «versés».

Cet argent a suffi pour permettre à l'industrie de la chasse au phoque de survivre à un niveau élémentaire et à prendre certaines mesures que le monde est peut-être prêt à entendre maintenant. Nous avons fait énormément de travaux de recherche. Nous savons maintenant tous les avantages que l'homme peut tirer du phoque. Nous avons pris de nouvelles orientations grâce à l'Association canadienne des chasseurs de phoques.

Je crois que si on considère les changements qui ont eu lieu, on verra que certaines des choses pour lesquelles les défenseurs des animaux se sont mobilisés au départ, c'est-à-dire la chasse faite par les gros navires et la chasse aux blanchons, n'existent plus. Comme vous le savez sans doute, ces gros navires n'existent plus depuis de nombreuses années et ne vont certainement pas revenir. La chasse aux blanchons a entièrement disparu. Il est tout à fait illégal de prendre des blanchons et nous ne le faisons pas.

Toutefois, le FIDA, dans sa documentation, continue à dire que nous le faisons en utilisant les termes de «bébés» et de «bébés phoques» et en reproduisant des photos de ces adorables petits blanchons. C'est une tentative très sérieuse de tromper les gens et il est temps que nous nous défendons.

En ce qui concerne certains des résultats de la recherche... et comme vous le savez peut-être, si vous avez entendu certains de nos messages cette année en réponse aux défenseurs des animaux, nous prônons l'utilisation totale. On peut utiliser entièrement le phoque et, comme vous le savez, le FIDA a fait cette année de l'exploitation du phoque une industrie qui fait une fixation sur le pénis. La situation a été très difficile. Si vous croyez que c'est drôle, essayez de me voir moi, toute nouvelle directrice générale, faisant face à un conseil d'administration de 13 chasseurs de phoques qui n'arrivaient pas à prononcer le mot «pénis» devant moi. Quoiqu'il en soit, nous avons réussi à contourner cette difficulté. Ils y arrivent, maintenant. L'expérience a été intéressante pour nous tous, je crois.

Nos chasseurs de phoques sont terriblement frustrés et malheureux. S'il existe une espèce menacée dans tout cela, c'est bien le chasseur. Une industrie qui avait de bons débouchés pour ces peaux, pour la viande, d'excellents débouchés pour le petit lard a été complètement rayée de la carte, tout d'un coup. Son chiffre d'affaires évalué à 15 millions de dollars par an est passé, en une seule année, à un million de dollars.

Cette année, on a réussi à vendre 50 000 phoques sur le marché asiatique; toutefois, le coût de la chasse a augmenté, alors que le phoque se vendait au prix de 1992.

[Texte]

We have to re-establish markets; there is no doubt about that. These are areas in which we need to do some good public relations.

If we look at some of the things that are happening out there, the markets are cautiously re-emerging. This year we've had the Asian market, and I am sure you've all heard of the Terra Nova Fisheries deal for 50,000 seals. I now have on my desk three or four proposals from companies wanting to get into the sealing industry next year. We have to proceed cautiously with this. We do not advocate an increased seal harvest as an answer to the fishing problem. That just won't work.

The Canadian Sealers Association has for a number of years been putting the reins on when anybody in government starts talking about seal culls. When I hear that word coming from a politician, I want to get under my desk and pull everything over me, because it is a highly inappropriate word for what we are trying to do.

What we have encouraged government to do is to continue to work with us, to help develop the markets, to help develop the products, so that we can go into these markets. A seal cull is simply what it implies, going out and decreasing the seal herd without necessarily having the markets. We don't want to do this. The animal rights people would be delighted if we were to promote something of that nature, because we would play right into their hands. We want to deal with this slowly and carefully so we can make sure that the markets are in place.

If you look at some of the research that has been done over the years, we can take full utilization now. If we start from the outside, you can take the seal pelt and it can be used in the fur industry and the leather industry. For anybody who is interested, I have some very beautiful seal-leather products here, which you might like to see a little later on, and even to feel. They are very lovely products.

Also, from the seal pelt there is a gelatin that can be recaptured and used commercially in television cameras and a number of other commercial uses.

If you take the blubber, which is the next layer on the seal, it is becoming highly valued in the Asian countries, particularly in Japan, for the omega-3 fatty acid component. If you have been paying attention to your doctors and listening to things about your hearts, you'll know that omega-3 fatty acid is extremely good for you. I come at that from two levels, because I've also worked as executive director of the Canadian Heart Foundation. So I know from two points of view that this is true.

If you then take the meat from the seal, there are three uses for it. The flippers and the prime cuts are used for human consumption. They are extremely high in protein, very good meat. Granted, it is an acquired taste, but I think we can develop some new recipes and some new foods and get them out there. Our research has developed things such as seal salami and a number of different foods that can go out in the marketplace. They really are quite good.

[Traduction]

De toute évidence, nous devons rebâtir nos marchés. Ce sont des domaines dans lesquels nous devons établir de bonnes relations publiques.

Si nous suivons l'évolution de la situation, nous constatons que les marchés refont prudemment surface. Cette année, nous avons vendu sur le marché asiatique, et je suis certaine que vous avez tous entendu parler du marché de 50 000 phoques conclu par Terra Nova Fisheries. J'ai actuellement, dans mon bureau, trois ou quatre propositions d'entreprises désireuses de faire la chasse au phoque, l'an prochain. Nous devons agir avec prudence. Nous ne préconisons pas un accroissement des prises pour régler le problème des pêches, ce qui ne serait pas une solution.

L'Association canadienne des chasseurs de phoques tient, depuis un certain nombre d'années, la bride serrée dès qu'un représentant du gouvernement mentionne le massacre des bébés phoques. Dès que j'entends le mot dans la bouche d'un politicien, ma réaction immédiate est de me cacher, car le mot est loin de désigner ce que nous tentons de faire.

Nous avons encouragé le gouvernement à continuer de travailler de concert avec nous, de nous aider à trouver des débouchés, à mettre au point des produits. C'est ainsi que nous pourrions percer. Or, le massacre des bébés phoques dit bien de quoi il s'agit, soit de tuer des phoques sans forcément pouvoir les écouler sur le marché. Ce n'est pas ce que nous voulons faire. Si nous préconisons une chasse de cette nature, les défenseurs des droits des animaux s'en réjouiraient car nous ferions leur jeu. Nous souhaitons agir lentement, avec le plus grand soin, pour faire en sorte que les marchés soient prêts.

Si l'on se reporte à certains des travaux de recherche effectués au fil des ans, on peut voir que nous sommes en mesure maintenant d'utiliser pleinement la ressource. Ainsi, l'industrie de la fourrure et celle du cuir peuvent fabriquer des articles à partir des peaux. J'ai ici, avec moi, de très beaux produits en cuir de phoque. Je vous invite à venir plus tard les voir et même les toucher. Ce sont de superbes articles.

De plus, on peut récupérer de la peau une gélatine qui est utilisée commercialement, entre autres, pour les caméras de télévision.

Par ailleurs, le petit lard, c'est-à-dire la couche suivante, est extrêmement prisée par les asiatiques, particulièrement par les Japonais, pour sa teneur en acide gras oméga 3. N'importe quel docteur ou spécialiste du cœur vous dira que ces acides sont très bons pour la santé. Je puis en parler avec autorité, puisque j'ai également été directrice administrative de la Fondation des maladies du cœur du Canada.

Enfin, la viande connaît trois applications. Les ailerons et les morceaux de choix sont destinés à la consommation humaine. Cette viande excellente a une forte teneur en protéines. Il faut y prendre goût, je vous le concède, mais nous parviendrons, je crois, à trouver de nouvelles recettes et à mettre au point de nouveaux produits. Nos recherches nous ont permis notamment de produire du salami et un certain nombre d'aliments différents qui peuvent se vendre sur le marché. Ils sont vraiment très bons.

[Text]

I mentioned the fur institute: if you want to come to P.E.I. in two weeks' time, I will do another presentation and I will feed you some seal salami.

The meat is extremely high in protein and there is a process that can be used to reduce this to a powder. I know that the Canadian government and a number of other governments supply quite a lot of food aid packages for Third World countries. Think of the benefits of being able to put this type of protein additive into the food packages. Also, why wouldn't we use it at home?

Meat can also be used ground-up as by-products. There have just been some extremely promising trials in the hog industry, the sheep industry, the dairy industry, and the poultry industry. We know, for example, that eggs laid by hens who have been fed on seal meal are going to be much lower in cholesterol. So there are a number of beneficial things out there.

The animals that were fed in these trials have gained weight much faster. They have done much better and they've obviously been much more valuable at the market end. The meat is also used in the fur-breeding industry.

If you look at the enzymes in a seal, there are two particular enzymes I want to tell you about which can be very important. The only other place in the world that one of those enzymes is known to exist is in human mother's milk. Think of the benefits to malnourished children in Third World countries, and even to children in our own country whose mothers for whatever reason cannot or do not wish to breast-feed. The other enzyme can be used in curing foods, particularly cheese, and will cure it at a much faster rate.

If we take the benefits of the research and then some of the new initiatives... The Canadian Sealers Association this year, for example, has decided that with these markets developing in the Asian countries and others, it's time for us to take a new initiative and move into the clothing and craft market. In November 1993 we decided to move in that direction. We opened a retail store here in St. John's called Northern Crafts, which is designed specifically to introduce and reintroduce seal products into the marketplace here. It's doing extremely well.

We're going to do a cross-Canada market study to determine the level of acceptance of these products, with all the information that we can provide on them. Hopefully we'll take that industry to the point of training more craftspeople here in Newfoundland, providing jobs for them and taking Northern Crafts across the country.

I think with all of these initiatives, with the research we have been doing and with all the information we now have, the Government of Newfoundland and the Government of Canada are in far better shape now than they ever were before in being able to respond to this. We know that over the years they have been in a very precarious position. When you get somebody with the power and money of the IFAW threatening to do a fish boycott on Canadian products, you have to balance that against

[Translation]

J'ai parlé de l'Institut de la fourrure: si vous voulez vous donner la peine de venir à l'Île-du-Prince-Édouard dans deux semaines, je ferai un autre exposé durant lequel vous pourrez goûter au salami.

La viande est une excellente source de protéines. Il existe un procédé grâce auquel on peut la réduire en poudre. Je sais que le gouvernement du Canada et certains autres gouvernements envoient beaucoup de produits, à titre d'aide alimentaire, dans le Tiers Monde. Songez aux avantages qu'offrirait l'ajout de cette protéine dans les aliments. Au fait, pourquoi ne pas l'utiliser ici-même?

La viande peut également servir, sous forme de mouture, comme sous-produit. L'industrie du porc, celle du mouton, des laitages et de la volaille viennent tout juste de faire des essais très prometteurs. Ainsi, les oeufs pondus par des poules nourries à la viande de phoque renferment beaucoup moins de cholestérol. Il y a donc moyen d'utiliser avantageusement les produits du phoque.

Les animaux nourris dans le cadre de ces essais ont gagné du poids beaucoup plus rapidement. Ils ont un meilleur rendement et, de toute évidence, ont rapporté davantage sur le marché. L'industrie d'élevage d'animaux à fourrure utilise également la viande.

• 1615

Je tiens aussi à mentionner deux enzymes produites par le phoque qui peuvent avoir une grande importance. Le seul autre produit au monde qui contient une de ces enzymes est le lait maternel. Songez aux avantages qu'elle présente pour les enfants sous-alimentés du Tiers Monde, voire pour les enfants, au Canada même, qui ne sont pas allaités. L'autre enzyme peut servir au traitement des aliments, et particulièrement du fromage qu'il permet de produire beaucoup plus rapidement.

Par conséquent, les avantages de la recherche et certaines des nouvelles mesures... l'Association canadienne des chasseurs de phoques a, par exemple, décidé cette année que le succès remporté sur les marchés asiatiques, entre autres, lui permettait de se lancer sur un nouveau marché, celui des vêtements et de l'artisanat. En novembre 1993, nous avons donc décidé de le faire. Nous avons ouvert un petit commerce, ici à Saint-Jean de Terre-Neuve le Northern Crafts, conçu spécialement pour lancer et relancer des produits du phoque sur le marché. La boutique fait d'excellentes affaires.

Nous ferons une analyse du marché pancanadien afin de mesurer le niveau d'acceptation de ces produits au moyen de tous les renseignements que nous pouvons fournir à leur sujet. Nous espérons que l'industrie évoluera au point que nous pourrions former plus d'artisans, ici à Terre-Neuve, que nous pourrions leur offrir des emplois et multiplier les boutiques dans tout le pays.

Toutes ces mesures, les recherches que nous avons effectuées et les renseignements que nous avons réunis donnent, je crois, au gouvernement de Terre-Neuve et au gouvernement du Canada tout l'arsenal qu'ils n'ont jamais eu pour s'attaquer au problème. Nous savons qu'auparavant, leur situation était très précaire. Quand quelqu'un d'aussi puissant et bien financé que le Fonds international pour la défense des animaux menacé de boycotter le poisson canadien, il faut arriver à concilier ce

[Texte]

the needs of the sealing industry and the damage that can happen. But at that point in time we didn't have the weapons to fight back. We do now and I think we have to use them. I don't think there's any doubt about that.

Therefore, ladies and gentlemen, we would like to ask your committee that when you are recommending things to government, you take some of the things we've said and written in the report—because obviously I am skimming fairly quickly—and recommend to government that when they're dealing with other countries in trade agreements and other agreements, they deal with this issue.

I think the Government of Canada and the Government of Newfoundland need to combine with the Canadian Sealers Association. We've had 14 years' experience in this field and we've done a lot of good things. Now is the time. If there was ever a time, it's now. When markets are re-emerging, when the potential is there, when we have all these weapons to use, now is the time for us to stand up and be counted.

I think we need to counteract what the International Fund for Animal Welfare is doing. I note that this year some of the media are beginning to refuse to be manipulated and are doing exposés on this group and how they're spending their money. They haul in millions every year and they spend, from what I can determine, \$250,000 to \$500,000 a year to save the seals. It would be really interesting to know where a lot of it has gone.

However, we ask that you take our cause and bring it back to your government. Let's see what we can do with this issue so that we can help revive an industry that can be viable, that can promote the dignity of man, and that can certainly help the Newfoundland economy. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Madam Fagan.

Mr. Volpe, do you want to start this?

Mr. Volpe: Madam Fagan, I'm taken by your presentation. It's not too long ago that in a canning warehouse just outside of Toronto—that's out in the hinterlands, the outpost of civilization—that there was about 10,000 square feet of space occupied by harp seal skins.

Ms Fagan: Some are still there, sir.

Mr. Volpe: So you know the place I'm talking about.

Ms Fagan: Yes.

Mr. Volpe: I think the operators were frustrated to no end because of American and European legislation that forbade the use of oceanic mammals in any production of clothing, footwear or whatever.

[Traduction]

risques avec les besoins de l'industrie de la chasse au phoque et les dommages qui peuvent en découler. Cependant, nous n'avions pas à ce moment-là les armes qui nous permettaient de combattre la menace. Maintenant, cependant, nous les avons et nous ne devons pas hésiter à les utiliser.

Par conséquent, mesdames et messieurs, nous aimerions demander à votre comité, lorsqu'ils rédigeront ses recommandations pour le gouvernement, de tenir compte de notre exposé et de notre mémoire—puisque, de toute évidence, je l'ai parcouru assez rapidement—de recommander, dans les négociations de traités commerciaux et d'autres genres d'ententes, d'aborder la question.

Il faut que le gouvernement du Canada et le gouvernement de Terre-Neuve concertent leur action avec celle de l'Association canadienne des chasseurs de phoques. Nous comptons 14 ans d'expérience dans ce domaine et nous avons accompli beaucoup de bonnes choses. L'heure de passer à l'action a sonné. Au moment même où les marchés renaissent, où le potentiel existe, où nous disposons de toutes ces armes, il est temps de se faire entendre.

Il faut neutraliser le Fonds international pour la défense des animaux. Je remarque que, cette année, certains médias refusent d'être manipulés, qu'ils font des révélations au sujet de ce groupe et sur la façon dont il dépense ses fonds. Le Fonds récolte des millions de dollars chaque année et il n'en dépense, d'après ce que j'ai pu constater, que de 250 000 à 500 000\$ par année pour sauver les phoques. Il serait fort intéressant de savoir où va cet argent.

Quoi qu'il en soit, nous vous demandons de défendre notre cause auprès du gouvernement. Voyons les mesures qui peuvent être prises dans ce dossier pour favoriser la relance d'une industrie viable, d'une industrie qui peut redonner au chasseur sa dignité et qui peut certes aider l'économie terre-neuvienne. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Fagan, je vous remercie.

Monsieur Volpe, voulez-vous être le premier?

M. Volpe: Madame Fagan, votre exposé m'a impressionné. Il n'y a pas si longtemps, les peaux de phoques du Groënland occupaient environ 10 000 pieds carrés de l'entrepôt d'une conserverie située à la périphérie de Toronto—c'est-à-dire dans l'arrière-pays, aux limites de la civilisation.

Mme Fagan: Des peaux s'y trouvent toujours, monsieur.

M. Volpe: Vous connaissez donc l'endroit dont je parle.

Mme Fagan: Oui.

M. Volpe: Les exploitants bouillaient de rage à la suite des lois adoptées aux États-Unis et en Europe qui interdisaient l'utilisation de mammifères marins dans la production notamment de vêtements et de chaussures.

• 1620

Since our focus here is essentially one where we're trying to determine direction or a Canadian foreign policy in international trade, I guess the one thing that I took from your presentation, and perhaps I'm restricting it too much, is that with respect to our committee you're really saying if you're serious about international trade, start promoting change in that legislation. Is that the essential message?

Comme notre mandat consiste essentiellement à chercher l'orientation à donner au commerce international du Canada, vous souhaitez surtout, d'après votre exposé—et peut-être que j'en restreint trop la portée—que, s'il est sérieux, notre Comité demande que la loi soit changée. Est-ce là le message principal?

[Text]

[Translation]

Ms Fagan: Yes, very much so. I think if we can once get some of the companies to look at these things and examine the fact that this is not an endangered species, that in fact it's growing. . . We're going to do this in a sensible, ecologically sound landsman-based harvest, which is going to be well managed and not mismanaged.

Mr. Volpe: This takes into consideration a different value with respect to what that animal life might be. I know that there are those who would contest what I'm going to say by making reference to, for example, ranching and other similar types of commercial activities still using mammals for the ultimate product. But you dealt with it in your presentation essentially as a commodity, as a very detached view of life.

While I don't want to take umbrage with that, you also gave an indication. . . I thought I heard two things, and correct me, please. I thought that the figures you gave were two million to four million and then five million afield. Which figures. . . ?

Ms Fagan: I said four million to five million.

Mr. Volpe: You said four million to five million.

Ms Fagan: Yes.

Mr. Volpe: If this committee and then subsequently the Canadian government were to adopt your view of what should happen, what would be the optimum situation in respect of those numbers, as far as the sealing industry is concerned, that you would be harvesting on a yearly basis?

Ms Fagan: The total allowable catch established by the Department of Fisheries and Oceans some 10 years ago was 186,000 seals annually. We haven't come anywhere near that in a lot of years. I would think that certainly a viable harvest to do some of the things that need to be done should not exceed a quarter million seals.

Mr. Volpe: But in a time that preceded the public furor internationally, what were you harvesting?

Ms Fagan: About 162,000, maximum I think 245,000.

Mr. Volpe: That's not very many.

Ms Fagan: No, it isn't.

Mr. Volpe: Not in terms of the figures that you gave earlier on. But with aggressive marketing. . . if you open up those new markets, what number could you be looking at?

Ms Fagan: I think that is something we have to work out with the Department of Fisheries and Oceans and with their scientists. We're using the figures right now of a potential of 45 million population this year. DFO has just completed a census, but they haven't completed the report on it. We're waiting to get that. Then we would have to sit down with them and look at the birth rate and the age. Seals live to be about 40 years of age.

Mr. Volpe: If you harvested about 200,000 per annum, what would happen to that population?

Ms Fagan: If it's harvested across the age levels of the seal, I think it would remain very good, very static.

Mme Fagan: Vous l'avez fort bien résumé. Si nous pouvons convaincre certaines entreprises d'examiner les faits et de voir que l'espèce n'est pas menacée, qu'en fait sa population augmente. . . La chasse au phoque sera confiée à des chasseurs côtiers qui agiront de manière sensée et écologique, et elle sera bien gérée.

M. Volpe: Cette chasse accorde plus de valeur à la vie animale. Je sais que certains contesteront cette affirmation en mentionnant, par exemple, l'élevage et d'autres genres analogues d'activités commerciales qui continuent d'utiliser des mammifères pour fabriquer des produits de consommation. Cependant, votre exposé décrit le phoque comme une marchandise, c'est-à-dire de manière très détachée.

Bien que je ne veuille pas en prendre ombrage, vous avez aussi déclaré trois. . . J'avais cru entendre deux choses, et je vous demanderais de me corriger si j'ai fait erreur. Je croyais avoir entendu que l'on prenait, chaque année, entre deux et quatre millions, puis cinq millions. Quels chiffres. . . ?

Mme Fagan: J'ai dit que les prises variaient entre quatre et cinq millions.

M. Volpe: Vous avez dit entre quatre et cinq millions.

Mme Fagan: Oui.

M. Volpe: Si le Comité et, par la suite, le gouvernement du Canada se rangeaient de votre côté, quel serait le nombre optimal de prises selon l'industrie de la chasse au phoque, combien de prises effectuerait-elle chaque année?

Mme Fagan: Le total des prises admissibles établi par le ministère des Pêches et des Océans, il y a quelques dix ans, était de 186 000 phoques par année. Il y a fort longtemps que nous n'avons pas tué autant de phoques. Certes, pour réaliser certains de nos objectifs, il faudrait prendre au plus un quart de million de phoques.

M. Volpe: Quelles étaient les prises annuelles avant la campagne internationale contre la chasse au phoque?

Mme Fagan: On en prenait en moyenne 162 000, les prises ayant culminé à 245 000, je crois.

M. Volpe: Ce n'est pas beaucoup.

Mme Fagan: Non, ça ne l'est pas.

M. Volpe: Ce n'est rien par rapport aux données que vous avez citées plus tôt. Mais, si vous menez une campagne dynamique de commercialisation. . . si vous réussissez à trouver de nouveaux débouchés, combien de prises vous faudra-t-il?

Mme Fagan: Il faudra en discuter avec le ministère des Pêches et des Océans et avec leurs chercheurs. Pour l'instant, la population est évaluée, cette année, à 45 millions. Le ministère vient tout juste d'effectuer un recensement, mais son rapport n'est pas encore terminé. Nous attendons de l'avoir en main. Nous devons par la suite examiner avec ses représentants le taux de natalité et l'âge de la population. Les phoques vivent environ 40 ans.

M. Volpe: Si vous en preniez environ 200 000 par année, qu'arriverait-il à la population?

Mme Fagan: Si l'on autorise la chasse des phoques de tous âges, la population se maintiendrait.

[Texte]

Mr. Volpe: So we'd still be facing from four million to five million?

Ms Fagan: It depends on what level we set. If it's a quarter of a million or half a million, we would still be faced with a large number of seals, yes.

Mr. Volpe: I did a quick count, because I want to relate that to the fishery, not to lay a trap for you, but just for my purposes. I wonder whether my figures are right or wrong. I'm not very good arithmetically. I did a quick count here and it seems to me, based on the five million as a population, that the seal herd would consume on the average about 110,000 tonnes of fish, assorted types, on a daily basis.

Ms Fagan: You're right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He's wrong.

Ms Fagan: In terms of. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): At ten pounds a seal, you said?

Ms Fagan: Approximately ten pounds per seal.

Mr. Volpe: Oh, sorry, I would have to divide that. I'm sorry, that's right.

Ms Fagan: Yes.

Mr. Volpe: It's division instead of multiplication.

Ms Fagan: Yes.

Senator Cools: A day, per seal?

Ms Fagan: Yes.

Mr. Volpe: A day.

Senator Cools: Ten pounds?

Ms Fagan: Yes.

Mr. Volpe: So it's 50,000—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It is 25 tonnes a day.

• 1625

Mr. Volpe: It's about 25 tonnes a day.

Ms Fagan: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Which is 9,125,000 tonnes year. I did the calculation on it, sir.

Ms Fagan: No, ten pounds a day. You're talking about animals that are up to 100, 150 pounds.

Senator Cools: There must be a mistake. Did she say ten pounds per seal per day?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's what she said.

Ms Fagan: That's right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's 9,125,000 tonnes year of fish that those five million seals eat.

[Traduction]

M. Volpe: Elle continuerait donc de varier entre quatre et cinq millions?

Mme Fagan: Tout dépend du total des prises admissibles. S'il est d'un quart de million ou d'un demi million, la population de phoques demeurera effectivement très élevée.

M. Volpe: J'ai fait un petit calcul rapide afin d'établir un lien avec les pêches. Il ne s'agit pas de vous tendre un piège mais bien de voir ce qui arrive au poisson. Je vous demanderais de confirmer mes calculs car l'arithmétique n'a jamais été mon fort. Donc, si la population est de cinq millions de phoques, le troupeau consommerait chaque jour environ 110 000 tonnes en moyenne de poissons de tous genres.

Mme Fagan: Vous avez raison.

Le coprésident (M. Gauthier): Je regrette, mais il a tort.

Mme Fagan: En termes de. . .

Le coprésident (M. Gauthier): À raison de 10 livres de poissons par phoque, vous avez. . .

Mme Fagan: J'ai parlé d'environ 10 livres par phoque.

M. Volpe: Désolé, il aurait fallu que je divise. Vous avez parfaitement raison.

Mme Fagan: Oui.

M. Volpe: Il faut diviser, non pas multiplier.

Mme Fagan: C'est cela.

La sénatrice Cools: Par jour, par phoque?

Mme Fagan: Oui.

M. Volpe: Chaque jour.

La sénatrice Cools: Vous avez bien dit 10 livres?

Mme Fagan: Oui.

M. Volpe: On arrive donc à 50 000. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Cela donne 25 tonnes par jour.

M. Volpe: Environ 25 tonnes par jour.

Mme Fagan: Effectivement.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce qui signifie 9 125 000 tonnes par année. J'ai fait le calcul, monsieur.

Mme Fagan: Non, 10 livres par jour. On parle ici d'animaux qui peuvent peser jusqu'à 100 et 150 livres.

La sénatrice Cools: Il doit y avoir erreur. A-t-elle dit 10 livres par jour, par phoque?

Le coprésident (M. Gauthier): C'est bien ce qu'elle a dit.

Mme Fagan: Parfaitement.

Le coprésident (M. Gauthier): Ces cinq millions de phoques mangent donc 9 125 000 tonnes de poissons par année.

[Text]

Senator Cools: Just out of curiosity, what are their preferences in fish? I hope it's not cod.

Ms Fagan: They eat small cod and they also eat the soft underbelly of the cod, but they eat capelin, herring, turbot, crab, small cod, and I would assume anything else that's edible by them that happens to come into view at the right time. I have newspaper articles from the United States showing that seals this year have gone down off the coast of Maine and have done millions of dollars damage to the salmon farmers down there.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you know, Ms Fagan, how much fish one needs to catch to create one job a year?

Ms Fagan: I have no idea.

Mr. Volpe: One job?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could we get that figure from somebody?

Ms Fagan: Mr. Etchegary would probably have had it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, but he's gone home.

Ms Fagan: I'm going back to my comments about a seal cull. I can understand why some people on some occasions say we have to do this, particularly when you're looking at the amount of fish they eat and the question of what kind of impact this is going to have on the various species. I guess the main concern we have with it is that if we go along on the route we're going and if we promote full utilization and if we promote moving slowly with this, I think we stand a much better chance of being able to defeat the animal rights people, but I think if the Canadian government were to announce next year or even this year that we're going to go out and decrease this herd by a million seals because it's grown too big, and because, because, you would have an animal rights campaign the likes of which you have never seen. I think it would do serious damage to a lot of other Canadian industries and so on.

Mr. Volpe: You're taking us in two different directions, because all day we've heard about the traumatic losses to human civilization of the fisheries as a resource for human consumption worldwide, leaving aside the economy of Newfoundland for a moment, and that resource has been destroyed virtually. Now your presentation cries out, without your doing it, and says in addition to the water temperature, in addition to pollution, in addition to foreign trawlers, in addition to predatory overfishing both by Canadians and foreigners, we now have a fifth predator that's feeding on those stocks. This one seems to be the most rapacious of the lot, at least by the figures I've heard today, and I'm going to defer to my chair, who has better arithmetical skills because he's using a calculator.

I don't want to suggest that all of those millions of tonnes are cod, but you did say seals have a penchant for the soft underbelly of cod.

[Translation]

La sénatrice Cools: Par simple curiosité, pourriez-vous me dire quelles sortes de poissons ils préfèrent? J'espère que ce n'est pas la morue.

Mme Fagan: Ils mangent la petite morue ainsi que le bas ventre de la morue adulte qui est mou, mais ils se contentent aussi de capelans, de harengs, de flétans du Groenland, de crabes. J'imagine qu'ils mangent tout poisson comestible qui leur passe sous le nez. D'après les articles de journaux des États-Unis, cette année, les phoques se sont dirigés vers la côte du Maine où ils ont causé des millions de dollars de dommages aux salmonicultures.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Fagan, savez-vous combien de poissons il faut prendre pour créer un seul emploi par année?

Mme Fagan: Je n'en ai aucune idée.

M. Volpe: Un seul emploi?

Le coprésident (M. Gauthier): Quelqu'un pourrait-il nous fournir cette donnée?

Mme Fagan: Monsieur Etchegary aurait probablement pu le faire.

Le coprésident (M. Gauthier): Malheureusement, il est parti.

Mme Fagan: J'aimerais en revenir à ce que j'ai dit au sujet du massacre des bébés phoques. J'ai pu comprendre que certains puissent dire, à l'occasion, qu'un tel massacre s'impose, particulièrement quand on voit combien de poissons ces phoques mangent et l'incidence qu'a ce phénomène sur les diverses espèces. La principale préoccupation que suscite une telle suggestion est, j'imagine, que si nous suivons la voie que nous nous sommes tracée, que nous préconisons la pleine utilisation de la ressource, que nous prônons d'agir avec lenteur, nous avons de bien meilleures chances de neutraliser les défenseurs des droits des animaux. Toutefois, si le gouvernement du Canada annonçait, l'année prochaine ou même cette année, qu'il autorise la prise d'un million de phoques parce qu'ils sont trop nombreux et pour toutes sortes d'autres raisons, nous assisterions à une campagne de défense des droits des animaux sans précédent. Elle pourrait avoir de graves conséquences sur beaucoup d'autres entreprises canadiennes, et ainsi de suite.

M. Volpe: Vous nous entraînez dans deux directions à la fois. Tout au long de la journée, on nous a entretenu des graves pertes que représenterait pour la civilisation la disparition mondiale du poisson comme source d'alimentation, en mettant de côté l'économie de Terre-Neuve pour un instant, et de la destruction presque totale de la ressource. Maintenant, vous faites valoir qu'en plus de la température des eaux, de la pollution, des chalutiers étrangers, de la pêche excessive de poissons prédateurs pratiquée tant par les Canadiens que par les étrangers, il faut compter un cinquième fléau, c'est-à-dire un prédateur qui mange ces stocks. Ce dernier semble le plus rapace du moins d'après les données fournies aujourd'hui. Sur ce point, je m'en remets au président qui fait mieux les calculs que moi puisqu'il utilise une calculatrice.

Je n'essaie pas de faire croire que tous ces millions de tonnes de poissons sont de la morue, mais vous avez tout de même affirmé que les phoques ont un net penchant pour le bas ventre de la morue.

[Texte]

[Traduction]

Ms Fagan: They have been known to bite the soft underbelly out of the cod. I don't know if *penchant* is the right word, but they have been known to do it, as on the west coast of Canada they bite the soft underbelly out of the salmon.

Mr. Volpe: So it means that essentially what will happen is the figure that we're using or that we've arrived at is actually an underestimation of the overall damage to a resource for harvesting purposes. Now if I come to those conclusions myself, why would we collectively in this room be afraid of an animal rights campaign, when we've all agreed that the other item of discussion today, the fishery, is one of international concern? We're not talking about domestic industry; we're talking about an international concern and the obligations incumbent upon our country and international organizations to address this international concern. Why would you hesitate that we address that?

Mme Fagan: Ils mangent le bas ventre de la morue, qui est mou, c'est connu. J'ignore si l'on peut parler d'un *penchant*, mais on sait qu'ils le font, tout comme, sur la côte ouest du Canada, ils s'attaquent au bas ventre du saumon.

M. Volpe: On peut donc dire essentiellement que le chiffre que nous utilisons, que nos calculs sous-estiment en fait les dommages causés à la pêche. Or, si j'en tire de telles conclusions, pourquoi, en tant que groupe, craindrons-nous une campagne de défense des droits des animaux, quand nous venons tout juste de nous entendre pour dire que l'autre question débattue aujourd'hui, c'est-à-dire la pêche, est une préoccupation d'ordre international? Nous ne parlons pas ici d'une industrie nationale, mais bien d'une préoccupation internationale et de l'obligation qu'ont notre pays et les organismes internationaux d'y donner suite. Pourquoi ne devrions nous pas nous attaquer à ce problème?

• 1630

Ms Fagan: I, sir, would be delighted to find a government with the appropriate civil servants who are not afraid of the IFAW. One of the problems we've faced over the years is that there has been a drawback from this issue and something of a reluctance to deal with it head on.

Mme Fagan: Je serais, monsieur, tout à fait ravie d'avoir un gouvernement doté de fonctionnaires compétents agir sans craindre les foudres du Fonds international. Jusqu'ici, les gouvernements ont pris leurs distances et ont hésité à prendre le taureau par les cornes.

I can understand. . . I'm relatively new to the Canadian Sealers Association, but I am a Newfoundlander, and back in the late 1970s when I did a radio talk show I headed up a petition in an area of Newfoundland that doesn't even have seals. I headed up a petition that was ultimately presented in the House of Commons in Ottawa to save the sealers, not to save the seals.

Je peux comprendre. . . je ne suis pas à l'Association canadienne des chasseurs de phoques depuis très longtemps, mais par contre, je suis Terre-neuvienne. Vers la fin des années soixante-dix, lorsque j'animais une émission radiophonique, j'ai été à la tête d'une pétition qui a circulé dans une région de Terre-Neuve où il n'y a même pas de phoques. La pétition déposée à la Chambre des communes, à Ottawa, était un plaidoyer en faveur des chasseurs de phoques, non pas des phoques.

So there have been a lot of efforts and a lot of interest from Newfoundland. But I think one problem that's always been there is that government has always been—I don't know if I should use the words "afraid of", but certainly hesitant to deal with a group that seems to have unlimited funds. I know that initially when this hit, the Government of Canada of the day did pour a lot of money into public relations, but the story they had to tell then was not as promising as the story we have to tell now.

Ce n'est donc pas que les gens de Terre-Neuve n'y ont pas mis l'effort et qu'ils se désintéressaient de la question. Ce serait plutôt que le gouvernement a toujours—je ne sais pas si je devrais dire «craint»—mais il a certes toujours hésité à affronter un groupe dont les ressources semblent illimitées. Je sais qu'au début, lorsque l'affaire a éclaté, le gouvernement du Canada a beaucoup investi dans un exercice de relations publiques. Cependant, les arguments dont il disposait n'étaient pas aussi solides que ceux dont nous disposons maintenant.

Mr. Volpe: I have a last comment, if you don't mind. You used the figure of a \$15 million industry then collapsing to \$1 million. Quite frankly, \$15 million doesn't seem like an awful lot of money.

M. Volpe: Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aurais une dernière observation. Vous avez parlé d'une industrie de 15 millions de dollars qui, du jour au lendemain, ne valait plus que 1 million. En toute franchise, ce n'est pas beaucoup, 15 millions de dollars.

Ms Fagan: It was 20 years ago, remember.

Mme Fagan: N'oubliez pas que c'était il y a vingt ans.

Mr. Volpe: That would be roughly \$60 million today. It's still not a terribly large industry.

M. Volpe: Cela équivaldrait à peu près à 60 millions de dollars aujourd'hui. Nous ne parlons toujours pas d'une très grande industrie.

Ms Fagan: Well, \$6 million to \$7 million of that went directly into the Newfoundland economy. If you're looking at half a million people, that's a fair chunk of money into our economy.

Mme Fagan: Entre 6 et 7 millions de ce montant étaient directement injectés dans l'économie terre-neuvienne. Quand on sait que la population de Terre-Neuve est d'un demi million, l'apport est significatif.

Mr. Volpe: What was the size of the seal herd 20 years ago that supported that kind of economy?

M. Volpe: Il y a vingt ans, quelle était la population de phoques qui soutenait ce genre d'économie?

[Text]

Ms Fagan: I couldn't say for sure about 20 years ago, but from the studies done by DFO about the time that the royal commission on seals and sealing was taking place, the figure DFO was using then was 3.5 million seals.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have to interrupt, sir. It's past 4 p.m. and we have other people who would like to testify.

Madam Fagan, we thank you very much for your testimony. We'll keep it in mind. We want to be sure that it will be part of our overall process of thinking of the new policies of Canadian government in terms of foreign affairs.

Ms Fagan: We appreciate the opportunity to be able to make a presentation to you. This is something very important that government has to consider when looking at foreign policy, trade agreements and such.

Thank you for your time. I wish I'd had just a little more time on this; however, I didn't mix you up with the Fur Institute.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You did a fairly good job. I can now tell you, if it hadn't been for George Baker we wouldn't have met. George Baker is the one who suggested that we ask you to come in.

Ms Fagan: George has a habit of doing this to me at the last minute.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You can blame George.

Ms Fagan: I've been blaming George for a lot of years, but it doesn't get me very far.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We now have three individuals: Don Blackmore, Jim Winter, and Harvey Taylor.

• 1635

M. James A. Winter (présentation individuelle): Je m'appelle James Winter, je suis citoyen du Canada, mais en plus, je suis citoyen de Terre-Neuve.

La raison pour laquelle je suis ici aujourd'hui et que je vous parle en français c'est que depuis les derniers quinze ans, j'ai vu au Canada des gouvernements passer sans jamais s'inquiéter de nous et de notre culture. La pêche, c'est la base fondamentale de notre identité, c'est notre raison d'être, ici; et quand on parle de pêche à Terre-Neuve, on ne parle pas de chiffres, on ne parle pas de numéros, on parle de choses culturelles.

Pour nous, la pêche, c'est comme le langage au Québec. Si vous voulez avoir une identité au Québec, il y a la langue française et les Canadiens ont fait beaucoup pour promouvoir cette identité. Mais pour nous, parce que ce n'est pas une question de langue mais quelque chose d'autre qui est à la base de notre culture, nous sommes laissés de côté.

The reason I'm speaking French is I want to make the point and make it clearly and strongly we're not talking about numbers. We're not talking about economies. We are talking about the fundamental base of the identity of our people. Our whole *raison d'être* is the fishery. We would not be here without it. Our language, mores and folklore are all rooted in the fishery. The way we live our daily lives evolved from the fishery.

[Translation]

Mme Fagan: Je ne saurais vous dire. Par contre, d'après les études effectuées par le ministère des Pêches et des Océans durant les audiences de la Commission royale d'enquête sur les phoques et sur la chasse du phoque, la population de l'époque atteignait 3,5 millions de phoques.

Le coprésident (M. Gauthier): Je regrette, monsieur, de devoir vous interrompre. Il est seize heures passés et nous avons d'autres témoins à entendre.

Madame Fagan, nous vous remercions beaucoup de votre témoignage. Soyez assuré que nous en tiendrons compte. Il fera partie de notre réflexion au sujet de la nouvelle politique étrangère du gouvernement du Canada.

Mme Fagan: Nous vous remercions de nous avoir invités à faire cet exposé. Lorsqu'il est question de politique étrangère, d'accords commerciaux et d'autres questions du genre, le gouvernement doit tenir compte d'une question aussi importante.

Je vous remercie de votre attention. J'aurais aimé avoir plus de temps; toutefois, j'ai réussi à ne pas vous confondre avec l'Institut de la fourrure.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez fait du bon travail. N'eut été de George Baker, nous ne nous serions pas rencontrés. C'est lui qui m'a conseillé de vous inviter.

Mme Fagan: Ce n'est pas la première fois que Georges me fait le coup, à la dernière minute.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est lui qui doit en porter le blâme.

Mme Fagan: Voilà des années que je sermonne George mais je ne suis pas beaucoup plus avancée.

Le coprésident (M. Gauthier): Les prochains témoins sont Don Blackmore, Jim Winter et Harvey Taylor.

Mr. James A. Winter (Individual Presentation): My name is James Winter, I am a Canadian citizen, but moreover, I am a Newfoundland citizen.

The reason I'm here today and I am speaking french is that for the last 15 years, I have seen successive governments that never bothered about us and our culture. The fishery is the fundamental base of our identity, our *raison d'être*, we wouldn't be here without it; when we talk about fishery in Newfoundland, we are not talking about numbers, we're talking about culture.

For us, the fishery is like the french language in Quebec. If you want an identity in Quebec, you have the french language and Canadians have done a lot to promote that identity. But for us, because it is not a matter of language, but something else which is at the basis of our culture, we are abandoned.

La raison pour laquelle je parle français, c'est que je veux dire clairement et fortement que nous ne parlons pas ici de chiffres, nous ne parlons pas d'économie; nous parlons de la base fondamentale de notre identité. La pêche représente notre raison d'être. On ne serait pas ici sans elle. Notre langue, nos coutumes et notre folklore sont enracinés dans la pêche. Notre vie quotidienne s'est développée à partir de la pêche.

[Texte]

[Traduction]

We have seen successive governments since the evolution of the 200-mile limit in 1977 abandon the people of Newfoundland in the interest of developing foreign policy for a greater good. Our difficulties today stem from a bureaucracy and a political mentality that could not accept there were parts of this country that had to have input into things beyond the provincial ken—into international affairs—because without that we had no way to protect ourselves. For all those years there were people in this province who articulated this viewpoint; they spoke eloquently and from their hearts and were never listened to. We've come to the point today where I, as a citizen, cannot walk off the end of the wharf here, get in my boat and catch a fish.

There's been no war but we've already lost it. Our identity—our *raison d'être*—has been quietly subsumed. When we came into this country in 1949 we brought with us a healthy, vibrant economy. Because the nature of Canada is a federation, we with the very best of intentions handed over the responsibilities for those things that were federal to the government in Ottawa and retained the responsibility for those things that were provincial.

What has happened? The industry we brought into the country has been decimated, eradicated. It's gone and we had no say about it. We have no control over it. We dealt time and time again with politicians and bureaucrats who used numbers to justify their decisions—cold, hard numbers—never calculating the intangibles of culture, particularly a culture that happened to speak English but did not live as the central parts of this country live.

Our own politicians too often have been blinded by the fact that we have been to a great degree dependent on transfer payments of one sort or another from Ottawa. In the so-called greater good of trying to achieve these ends, they have acquiesced to their sense of responsibility and allowed these decisions to go down time and time again.

• 1640

I don't have any notes because I'm speaking from the heart and from my own personal experience. In the last 15 years, I've run a radio show for the Canadian Broadcasting Corporation called *The Fisheries Broadcast*. It touches the heart of every community on this island, on the coast of Labrador, in Quebec, Nova Scotia, New Brunswick, and P.E.I.

I spent five years working for the Department of Fisheries and Oceans commuting back and forth to Ottawa. I used to affectionately refer to it as fantasy land. I spent five years working for the largest fish company in this country. This was one of the largest privately operated fish companies in the world. During that period, I met with nothing but difficulty, a lack of understanding, and a lack of desire on the part of people occupying bureaucratic positions through a variety of government departments.

I'd like to touch just for a moment on something Tina Fagan mentioned a minute ago. In the 1970s I travelled all over North America and throughout western Europe to articulate the essence of what sealing was to the people of our province, and

Depuis le développement de la limite des 200 milles en 1977, nous avons vu les gouvernements successifs abandonner les habitants de Terre-Neuve pour se choisir une politique étrangère visant d'autres fins. Les difficultés que nous éprouvons aujourd'hui découlent d'une bureaucratie et d'une mentalité politique qui ne pouvaient pas accepter le fait que des régions de ce pays devaient avoir leur mot à dire au-delà de la compétence provinciale—au sujet des affaires internationales—car, sans cela, nous n'avions aucune façon de nous protéger. Pendant toutes ces années, les habitants de notre province ont clairement exprimé ce point de vue; ils ont parlé avec éloquence, du fond du coeur; on ne les a jamais écoutés. Nous en arrivons à un point aujourd'hui où en tant que citoyen, je ne peux pas me rendre au bout de la jetée, sauter dans mon bateau pour aller pêcher.

Il n'y a pas encore eu de guerre, mais nous l'avons déjà perdue. Notre identité—notre raison d'être—à tranquillement disparue. Lorsque nous nous sommes joints à ce pays en 1949, nous avions une économie saine et dynamique. Le Canada étant une fédération, nous avons dans les meilleures intentions du monde, confié la responsabilité des questions fédérales au gouvernement, à Ottawa, et conservé la responsabilité des questions provinciales.

Que s'est-il produit? L'industrie que nous avons amenée avec nous dans la fédération a été décimée, supprimée. Elle n'existe plus et nous n'avons pas eu voix au chapitre. Nous n'avons eu aucun contrôle à cet égard. Nous avons eu constamment affaire à des politiciens et à des bureaucrates qui brandissaient des chiffres pour justifier leurs décisions—des chiffres froids et durs—sans jamais calculer les impondérables de la culture, une culture en particulier dont les membres parlaient anglais mais ne vivaient pas comme les habitants des régions centrales du pays.

Nos propres politiciens ont trop souvent été aveuglés par le fait que nous dépendons dans une large mesure des paiements de transfert d'Ottawa. Dans l'intérêt de la soi-disant de la majorité, ils ont accepté leurs responsabilités et ont constamment donné leur assentiment à ces décisions.

Je n'ai pas de notes car je parle du fond du coeur et de ma propre expérience. Ces 15 dernières années, j'ai animé une émission de radio pour la société Radio-Canada, intitulée *The Fisheries Broadcast*. Cette émission s'adresse à toutes les collectivités de l'île, de la côte du Labrador, du Québec, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard.

Pendant cinq années, j'ai travaillé pour le ministère des Pêches et Océans et je me rendais donc souvent à Ottawa que je qualifiais affectueusement de ville de rêve. J'ai travaillé pendant cinq ans pour la plus grande société de pêche du pays. C'était l'une des plus grandes sociétés de pêche privées du monde. Au cours de cette période, je n'ai connu que des difficultés, je me suis heurté à l'incompréhension et à un manque de volonté de la part des personnes occupant des postes bureaucratiques dans toute une série de ministères gouvernementaux.

J'aimerais parler pendant quelques instants seulement de ce qu'a mentionné Fagan il y a quelques minutes. Dans les années 1970, j'ai parcouru toute l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest pour expliquer ce que la chasse aux phoques

[Text]

also to the people of the north coast of Quebec and on the Îles-de-la-Madeleine who seal as well. I spent 50% of that time when I was travelling fighting what we call—for lack of a better word—the Greenpeace mentality. However, for the other 50% of the time, I fought Canadians. I fought Canadians in the Department of External Affairs who did not want people like me appearing on their doorsteps in Bonn, London, San Francisco, and The Hague saying nasty things about the viewpoints that were being articulated in western Europe and the United States. I got shipped home by these people from Germany because I had the temerity to be quoted in the headlines there.

At the same time that I was trying to do these things, I was receiving threats at home in letters coming in from all and sundry. They asked how I would like it if my children were skinned alive. That said they were going to beat me up and blah, blah, blah. There was never a time when we were arguing about numbers. We were arguing about the basic right of a people to pursue an activity that was not heinous, but was proper as demonstrated by every study. However, it was unpleasant. The people of Canada, represented by their bureaucracies, don't like unpleasanties.

The result of it all was that we had a commission in this country to study this. The Malouf commission found something we all knew and that every study had indicated. There was nothing wrong with what we were doing, yet they recommended we cease, in the interests of the Canadian good. They accepted the blackmail that the animal rights people had out there that this somehow was a barbaric activity. It was not.

I kill seals and I'm not a barbarian. I refuse to accept from Malouf or anybody else that I have to acquiesce and accept that tag in the name of a greater good.

That is simply the sealing perspective. I don't want to get caught up in it too much, but it is part and parcel of what we, as Newfoundlanders, have had to tolerate within this country. There has been no recognition of the cultural level of the fishing industry in our way of life.

We are told time and time again that the Canadian government's Department of Foreign Affairs sets its policies and agendas for the greater good of the country. The country is composed of departments, groups of people, and individuals. It is supposed to be a federation that allows all of us to be able to express our individual identities within the context of that federation, but we have not been able to do that.

Time and time again we have been cut off from expressing these essential rights. We sit here today with a fishery that is not commercially closed, but closed to citizens. We cannot take a fish to eat. That is the result of continuous mismanagement since the days of the Law of the Sea. A nation that respects its people does not allow international considerations of trade to tromp on the souls of its citizens.

[Translation]

représentait pour les habitants de notre province, ainsi que pour les habitants de la côte Nord du Québec et ceux des Îles-de-la-Madeleine qui s'adonnent également à cette activité. J'ai passé 50 p. 100 de mon temps de déplacement à lutter contre ce que nous appelons—car nous n'avons pas trouvé de meilleure expression—la mentalité Greenpeace. Le reste du temps, toutefois, je me suis battu contre des Canadiens. Des Canadiens au ministère des Affaires extérieures qui ne voulaient pas que des gens comme moi se présentent à leur porte à Bonn, à Londres, à San Francisco et à La Haye pour faire des remarques désagréables à propos des opinions exprimées en Europe de l'ouest et aux États-Unis. J'ai été renvoyé au Canada par les Canadiens en poste en Allemagne, parce que j'avais eu l'audace de faire les manchettes dans ce pays.

En même temps, je recevais des lettres de menaces au Canada. On me demandait si je voulais que mes enfants soient écorchés vifs, on me disait qu'on allait me passer à tabac, etc. Il n'a jamais été question de chiffres mais plutôt du droit fondamental d'un peuple de poursuivre une activité qui n'était pas abominable, mais convenait parfaitement comme le prouvaient toutes les études à cet égard. Toutefois, c'était désagréable. Les Canadiens, représentés par leur bureaucratie, n'aiment pas les choses désagréables.

Au bout du compte, une commission a été créée dans notre pays pour se pencher sur la question. La Commission Malouf a découvert quelque chose que nous savions tous et que toutes les études avaient indiquée. Nous ne faisons rien de mal, mais elle a pourtant recommandé que nous cessions nos activités, dans l'intérêt du Canada. Les membres de la commission ont accepté le chantage des personnes défendant les droits des animaux et qui déclaraient que la chasse aux phoques était quelque chose de barbare. Ce ne l'est pas.

• 1645

Je fais la chasse aux phoques et je ne suis pas barbare. Je refuse d'accepter que Malouf ou qui ce soit d'autre me force à accepter cette étiquette au nom de l'intérêt public.

Je parle simplement du point de vue de la chasse aux phoques. Je ne veux pas m'y attarder trop longtemps, mais cela fait partie intégrante de ce que nous avons dû tolérer en tant que Terre-Neuve viens au sein de ce pays. L'aspect culturel de l'industrie de la pêche dans notre style de vie n'a jamais été reconnu.

On ne cesse de nous répéter que le ministère des Affaires étrangères du gouvernement canadien fixe ses politiques dans l'intérêt national. Le pays se compose de ministères, de groupes de particuliers et de particuliers. Il est censé être une fédération qui permet à chacun de nous d'exprimer son identité dans le contexte de la fédération; nous n'avons pas été en mesure de le faire.

A plusieurs reprises, nous n'avons pas pu exprimer ces droits essentiels. Nous nous retrouvons aujourd'hui avec une pêche qui n'est pas fermée commercialement mais à laquelle les citoyens n'ont plus accès. Nous ne pouvons plus pêcher pour manger. Tel est le résultat d'une mauvaise gestion depuis l'époque du Droit à la mer. Un pays qui respecte son peuple ne laisse pas des considérations commerciales internationales écraser l'âme de ses citoyens.

[Texte]

[Traduction]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I apologize, but I will have to interrupt you, sir. You've had 12 minutes and we would like to hear from the other people with you and then we'll have some questions.

We will now go to Harvey Taylor, who is a farmer.

Mr. Harvey Taylor (Individual Presentation): I'm just an ordinary regular citizen trying to earn a living and support my family. I was intimidated by coming here today and now I'm even more intimidated since I've heard so many people who are so well spoken. The gentleman next to me said his words come from his heart and he doesn't use notes. I'm not that good at getting my message across without referring to my notes, but my message does come from my heart and is a result of my own personal struggles and experience.

I'm in a bit of dilemma. I sat down yesterday for about six hours and wrote a letter and some notes about my concerns with what's going on in our world as far as how this country and I are affected by it. This is what I came here today to present.

I have been involved in my own personal struggle in vegetable farming. In the past few months I've been trying to draw some attention to the problems in our industry. I've been overwhelmed by the fact I've been doing this alone.

I wrote this letter about farmers in crisis and delivered it to various MHAs and government departments. I've been trying to draw some attention to the problems in farming but they have been overridden by all the other problems.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I interrupt? If you want to table that letter with the committee we will be more than pleased to receive it, sir. You can go ahead and explain in your words what's in the letter and we will append that to our evidence.

Mr. Taylor: Which letter will I table? That's another decision I have to make now.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Both. The clerk will take both of them.

You have about eight minutes left, sir. Just briefly tell us in your own words what's in those letters. Don't feel overwhelmed. We're just a bunch of regular people like you.

Also, don't get excited or upset if I leave, because I have an appointment with Newsworld in about five minutes. Mr. John English will take over and do a consummate job.

Mr. Taylor: I'm surprised that you're still there, because you mentioned a while ago that you were leaving.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I've had somebody looking at it and they've been putting it off and putting it off because of you.

Mr. Taylor: Another bit of pressure placed on me.

Le coprésident (M. Gauthier): Veuillez m'excuser de vous interrompre, monsieur. Vous parlez depuis douze minutes et nous aimerions entendre les personnes qui vous accompagnent avant de passer aux questions.

Nous cédon maintenant la parole à Harvey Taylor, agriculteur.

M. Harvey Taylor (présentation individuelle): Je ne suis qu'un simple citoyen qui essaie de gagner sa vie et de subvenir aux besoins de sa famille. J'étais intimidé à l'idée de venir ici aujourd'hui et je le suis encore plus maintenant que j'ai entendu autant de témoins s'exprimer si clairement. Ce monsieur a déclaré qu'il parlait du fond du cœur et qu'il n'avait pas besoin de notes. Je ne suis pas aussi bon pour transmettre mon message et j'ai besoin de notes; il reste toutefois que je parle aussi du fond du cœur et que mon témoignage est le reflet de mes luttes et de mon expérience personnelle.

Je suis pris en quelque sorte dans un dilemme. Hier, j'ai passé environ six heures à écrire une lettre et quelques notes au sujet de mes inquiétudes à l'égard des événements qui surviennent dans le monde et de la façon dont ils influent sur ce pays et sur moi-même. C'est là-dessus que je veux témoigner aujourd'hui.

En ce qui me concerne personnellement, je fais de la culture maraîchère. Ces quelques derniers mois, j'ai essayé d'attirer l'attention sur les problèmes de notre industrie. J'ai été abasourdi de voir que je suis seul à le faire.

J'ai rédigé cette lettre à propos des agriculteurs qui sont en situation de crise et je l'ai envoyée à divers députés et ministères. J'ai essayé d'attirer l'attention sur les problèmes de l'agriculture, mais ils ont été en quelque sorte repoussés par tous les autres problèmes.

Le coprésident (M. Gauthier): Permettez-moi de vous interrompre; si vous voulez déposer cette lettre auprès du comité, c'est avec plaisir que nous l'accepterons, monsieur. Vous pourrez poursuivre et expliquer dans vos propres termes ce qui se trouve dans la lettre que nous annexerons à nos témoignages.

• 1650

M. Taylor: Quelle lettre vais-je déposer? C'est une décision que je dois prendre maintenant.

Le coprésident (M. Gauthier): Les deux. Le greffier acceptera les deux.

Il vous reste huit minutes environ, monsieur. Dites-nous simplement dans vos propres termes ce que renferment ces lettres. Ne soyez pas intimidé, nous sommes tous des gens comme vous.

Par ailleurs, ne vous inquiétez pas et ne vous fâchez pas si je pars, car j'ai un rendez-vous avec *Newsworld* dans cinq minutes environ. M. John English qui va me remplacer fera un excellent travail.

M. Taylor: Je suis étonné que vous soyez toujours ici, car vous avez dit il y a quelques instants que vous partiez.

Le coprésident (M. Gauthier): Quelqu'un s'en est occupé et le rendez-vous a été retardé pour que je puisse vous entendre.

M. Taylor: Cela ajoute encore un peu à la tension que je ressens.

[Text]

I'm in a bit of a dilemma. I should probably try to read for the time allotted. I'll try to read some of this as quickly as I can.

Members of the committee and my fellow Canadians, I hope I don't take away from the meaning of this. In writing, I kind of feel like John F. Kennedy, but in speaking I'm more like Elmer Fudd. Anyway, I hope you can bear with me.

First of all, let me say that I welcome the opportunity to have input into the establishment of the framework and possible implementation of Canada's future foreign policy. Whereas most of my time and energy is spent trying to provide my family and myself with the basic necessities of life, I am not afforded the time or the opportunity to pursue such a worthy endeavour.

Also, I would like to thank and congratulate the Government of Canada for demonstrating such a willingness to observe one of the most basic and revered principles of democracy. By inviting and encouraging its citizens to participate in the decision-making process, our government is sending a message to the world that it practises what it preaches and that we are not just sayers but also doers. This example our government is setting is of paramount importance if we, as a country, are to earn and maintain the respect of fellow nations. As a result, we shall be less at risk of being branded as hypocrites, thus rendering much of our efforts to be futile and ineffective.

Over the years our country has earned a reputation of being a world leader in the promotion and protection of human rights. We have, more often than not, been the voice of reason and common sense during crisis situations and under conditions of enormous tension and stress.

For the most part, I feel that we have been not only outspoken and up front in our dealings with individuals and nations but also fair and honest inasmuch as can reasonably be expected considering the imperfections of human nature.

It is necessary and good that a country as well as an individual be aware of and acknowledge its good points from time to time, but seeing as how the situation is so desperate for many of our world citizens and also as our reputation is less than perfect, I feel that it would be improper to waste too much precious time and energy on self-congratulation.

This brings me to the point of mentioning some serious concerns regarding Canada's foreign policy that I feel tend to discredit our good name and cause me some anxiety and even shame at times as a Canadian citizen. Please keep in mind that these observations and opinions stem from my own code of values and my own ideas of what is right or wrong.

I will, for the sake of time and the comfort of my listeners, try to be brief and to the point.

Number one, Canada is at times too slow and indecisive when dealing with a crisis. Such was the case when the city of Gorazde lay in siege at the mercy of indiscriminate shelling from those big guns. The U.S., France, and even the president of the

[Translation]

Je me trouve dans un dilemme. Je devrais probablement essayer de lire ce que je peux pendant les minutes qui me sont accordées. Je vais essayer de faire cette lecture le plus rapidement possible.

Membres du Comité et concitoyens, j'espère ne pas en diminuer le sens. Lorsque j'écris, je me sens un peu comme John F. Kennedy mais lorsque je parle, je ressemble davantage à Elmer Fudd. J'espère dans tous les cas que vous voudrez bien m'écouter.

Tout d'abord, permettez-moi de dire que je suis heureux d'avoir l'occasion de contribuer à l'instauration de la structure de la future politique étrangère du Canada et à son éventuelle mise en œuvre. Du fait que je consacre la plupart de mon temps et de mon énergie à essayer de subvenir aux besoins de ma famille et de moi-même, je n'ai pas la chance d'avoir le temps ni l'occasion de me lancer dans une aussi noble entreprise.

J'aimerais également remercier et féliciter le gouvernement du Canada qui a montré un tel empressement à observer l'un des principes les plus fondamentaux et les plus vénéérés de la démocratie. En invitant et en encourageant ses citoyens à participer au processus de prises de décisions, notre gouvernement indique au reste du monde qu'il prêche par l'exemple et que nous savons joindre le geste à la parole. L'exemple que donne notre gouvernement est d'une importance capitale si nous voulons, en tant que pays, obtenir et conserver le respect des autres pays. Nous courons donc moins le risque d'être accusés d'hypocrisie, ce qui rendrait la plupart de nos efforts inefficaces et vains.

Au fil des ans, notre pays a acquis la réputation de chef de file au chapitre de la promotion et de la protection des droits de la personne. Nous avons, plus souvent qu'autrement, été la voix de la raison et du bon sens dans des situations de crises et dans des conditions de tension et de stress considérables.

La plupart du temps, je pense que nous avons été non seulement francs et ouverts à l'égard de particuliers et de pays, mais aussi justes et honnêtes comme l'on pourrait raisonnablement s'y attendre compte tenu des imperfections de la nature humaine.

Il est nécessaire et bon qu'un pays, ainsi qu'un particulier, prenne de temps en temps conscience de ses points forts et les reconnaisse; toutefois, face à la situation si désespérée dans laquelle se retrouvent beaucoup de gens dans le monde entier et compte tenu du fait également que notre réputation est moins que parfaite, il ne conviendrait pas, à mon avis, de passer trop de temps et d'énergie à s'autocongratuler.

Cela m'amène à mentionner certaines inquiétudes relatives à la politique étrangère du Canada qui, à mon avis, tendent à nuire à notre bonne réputation et suscitent chez moi de l'anxiété et même parfois de la honte en tant que citoyen canadien. N'oubliez pas que ces observations et ces opinions découlent de ma propre échelle de valeurs et de mes idées personnelles au sujet du bien et du mal.

Pour ne pas gaspiller le temps de mes auditeurs et pour ne pas les ennuyer, je vais m'efforcer d'être bref et concis.

Premièrement, le Canada est parfois trop lent et indécis face à certaines crises. Tel a été le cas lorsque la ville de Gorazde était assiégée et à la merci de bombardements effectués à tort et à travers. Les États-Unis, la France et même le

[Texte]

UN Security Council were calling for air strikes but Canada still wanted to debate the pros and cons of such action. Now, there is a time for debate and a time for action and this situation, in my view, called for immediate and decisive action.

Another cruel and harsh result of this indecisiveness was and is the situation in Rwanda, where upwards of 500,000 were slaughtered, children were left orphaned, and millions were left homeless. In my mind, as well as in the mind of the rebel leader in that case, this situation ought not to have been allowed to continue as it did. When substantial aid finally started to flow in, a big to-do was made about the nature and amount of assistance Canada and other countries were contributing. This only adds salt to the wounds already suffered by these victims of genocide. There isn't much cause for celebration when the cavalry rushes in and the fort has already burned to the ground.

• 1655

Second, I think Canada is guilty at times of doing what is politically correct, rather than what is morally right. An example of this was a recent trip to China by a senior Canadian diplomat, where it was deemed to be more politically expedient not to mention the human rights issues. Where are our values when we choose trade dollars over the principles of human rights? I imagine there were many disappointed students and others who had been anxiously and hopefully awaiting Canada's support.

We would be much better off if we kept most of those trade dollars in Canada to finance our own faltering industries and thus reduce the unemployment lines and needless suffering of many of our own people due to cutbacks in our social programs. We would be denying support to a most repressive regime while at the same time helping to build up a much more democratic one: our own.

I must confess, though, many of my neighbours and I have often questioned whether our own country is more democratic than some of those other countries we would like to convert. When I consider my own struggles trying to earn a living in my province of birth and the unfair treatment that some sectors of our society are subjected to, I cannot help but wonder at times if democracy is a reality or a pretence.

Third, in the area of immigration we should not look so much at what the applicants for citizenship can contribute to us as much as how we can help them. We should base our decisions on the preservation and protection of human life and dignity, and not on the person's wealth, education and social standing, as often seems the case.

John F. Kennedy once stated that we, as individuals, should ask ourselves not what our country can do for us, but what we can do for our country. Likewise, a country should ask not what the citizens can do for it, but what it can do for its citizens.

[Traduction]

président du Conseil de sécurité des Nations Unies demandaient des frappes aériennes, mais le Canada voulait encore débattre des avantages et des inconvénients de telles mesures. Il y a bien entendu un temps pour la discussion et un temps pour l'action et cette situation, à mon avis, exigeait des actes immédiats et décisifs.

Autre conséquence cruelle et affreuse de cette indécision, la situation au Rwanda où plus de 500 000 personnes ont été massacrées, où les enfants se sont retrouvés orphelins et où des millions sont maintenant sans abri. À mon avis, et sûrement de l'avis du chef rebelle, il n'aurait jamais fallu continuer à tolérer une telle situation. Quand enfin une aide substantielle a commencé à arriver, on a beaucoup parlé de la nature et de l'importance de l'aide apportée par le Canada et par d'autres pays. Pour les victimes du génocide, cela équivalait à retourner le couteau dans la plaie. Il n'y a pas vraiment lieu de fêter l'arrivée de la cavalerie lorsque le fort est déjà tombé.

Deuxièmement, je pense que le Canada a tort parfois de faire ce qui est orthodoxe plutôt que d'opter pour ce qui est moralement bon. Exemple, un voyage récemment entrepris en Chine par un diplomate canadien de haut niveau, à l'occasion duquel on a jugé qu'il était plus facile, politiquement parlant, de ne pas soulever les questions relatives aux droits de la personne. Où se situent nos valeurs lorsque nous choisissons des dollars commerciaux au détriment des principes des droits de la personne? J'imagine que beaucoup d'étudiants ont été déçus ainsi que d'autres qui attendaient avec impatience et avec espoir l'appui du Canada.

Il vaudrait beaucoup mieux pour nous de garder la plupart de ces dollars commerciaux au Canada pour financer nos industries chancelantes, diminuer le nombre de chômeurs ainsi que les souffrances inutiles que connaissent beaucoup de nos citoyens par suite des compressions effectuées dans nos programmes sociaux. Nous refuserions ainsi d'apporter notre appui à un régime des plus répressif tout en aidant à bâtir un régime beaucoup plus démocratique, le nôtre.

Je dois avouer toutefois que beaucoup de mes voisins et moi-même nous sommes souvent demandés si notre propre pays est plus démocratique que certains de ceux que nous aimerions convertir. Lorsque je pense aux efforts que je dois déployer pour gagner ma vie dans la province où je suis né et au traitement injuste auquel certains secteurs de notre société sont soumis, je ne peux m'empêcher de me demander parfois si la démocratie existe véritablement ou est pure comédie.

Troisièmement, dans le domaine de l'immigration, nous ne devrions pas tellement nous attarder sur ce que les requérants pourraient nous apporter, mais plutôt sur la façon dont nous pouvons les aider. Les décisions devraient se prendre en fonction de la préservation et de la protection de la vie et de la dignité humaines, et non en fonction de la richesse, de l'éducation et de la situation sociale de la personne, comme cela semble souvent le cas.

John F. Kennedy a déclaré qu'en tant que personnes, nous devrions nous demander non pas ce que notre pays peut faire pour nous, mais ce que nous pouvons faire pour notre pays. Pareillement, un pays devrait demander non pas ce que les citoyens peuvent faire pour lui, mais ce qu'il peut faire pour ses citoyens.

[Text]

Fourth, if we are to expect other countries to observe and adhere to sound environmental and conservation practices, then we should support and promote those same principles ourselves.

An example of this is our province buying cod from Russian trawlers fishing in the Bering Sea. We are aware they are not practising good conservation measures, but more importantly they are not even instituting acceptable human rights standards. It's just another example of not practising what we preach.

I could go on, but these four examples should serve to get my personal views and feelings across.

I realize no country or individual is perfect. We cannot save the world, but we can without a doubt improve and build upon the principles and ideals we already have. For a country such as ours, which has been so richly blessed, it is not only our duty and responsibility, but it should also be one of our most passionate desires to help those less fortunate and more helpless than ourselves. Let us, both as individuals and as a country, try to get our principles and priorities straight, not only for our sake but for the sake of all mankind, with whom we are so intricately and fatefully entwined.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much, Mr. Taylor. You're right on time, to the minute. Thank you very much.

Our next witness is Don Blackmore.

Mr. Don Blackmore (Individual Presentation): I would also like to start by thanking the Government of Canada and the committee for being in Newfoundland. I feel it is a tremendous opportunity for us to express our viewpoint on important issues. I would like to welcome you here. If you came in yesterday, you know the sun was shining then, and it's still shining today. It totally discredits the myth that the sun doesn't shine in Newfoundland. If you stay tomorrow, we might be able to arrange for sun again.

I'd like to begin by first telling you who I am, because it's necessary in order to understand what my view is. I grew up in a place called Port Union on the east coast of Newfoundland, a fishing community. My father fished there. My grandfather before him fished on the Labrador, and that's almost a line from one of our songs.

[Translation]

Quatrièmement, si nous voulons que d'autres pays observent et adoptent des pratiques saines en matière d'environnement et de conservation, nous devrions également appuyer et favoriser de tels principes.

Exemple, le fait que notre province achète de la morue à des chalutiers russes qui pêchent dans la mer de Bering. Nous savons qu'ils ne prennent pas de bonnes mesures de conservation, mais plus important, nous savons qu'ils ne fixent même pas de normes acceptables en matière de droits de la personne. Là encore, nous ne prêchons pas par l'exemple.

Je pourrais poursuivre, mais ces quatre exemples devraient vous permettre de saisir mes points de vue et mes sentiments.

Je comprends bien qu'aucun pays et que personne ne peut être parfait. Nous ne pouvons pas sauver le monde, mais nous pouvons, sans aucune doute, l'améliorer et miser sur les principes et les idéaux qui sont déjà les nôtres. Pour un pays comme le nôtre, si richement doté, aider les moins fortunés et les plus démunis devrait non seulement être notre devoir et notre responsabilité, mais aussi l'un de nos plus ardents souhaits. En tant que particuliers et en tant que pays, entendons-nous bien sur nos principes et nos priorités, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour l'humanité entière à laquelle nous sommes fatalement liés de manière si complexe.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci beaucoup, monsieur Taylor, vous êtes exactement à l'heure, à la minute près. Merci beaucoup.

M. Don Blackmore est notre prochain témoin.

M. Don Blackmore (présentation individuelle): J'aimerais également commencer en remerciant le gouvernement du Canada et le comité pour la présence de ce dernier à Terre-Neuve. Cela nous donne l'occasion unique d'exprimer notre point de vue à propos de questions importantes. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue chez nous. Si vous êtes arrivés hier, vous avez remarqué que le soleil brillait, et il brille encore aujourd'hui. Cela détruit complètement le mythe voulant que le soleil ne brille pas à Terre-Neuve. Si vous êtes encore là demain, nous nous organiserons pour qu'il brille encore.

J'aimerais commencer par vous dire d'abord qui je suis, afin que vous soyez en mesure de comprendre mon point de vue. J'ai grandi dans un endroit appelé Port Union sur la côte est de Terre-Neuve; c'est un village de pêcheurs. Mon père y a été pêcheur et avant lui, mon grand-père était pêcheur au Labrador; cela ressemble étrangement au couplet de l'une de nos chansons.

• 1700

Actually it was in their shadow I grew up, perhaps more in the shadow of my grandfather, Captain John Blackmore, who was a noted sealing captain, Labrador skipper, shipbuilder and northern navigator. In fact that man, my grandfather, took the first Americans up to Thule in the northwest of Greenland and took in the first equipment to start the Thule air force base during the Second World War. He was selected because he was considered to be the most competent person to go on such an expedition into the far north. He travelled all of Ellesmere Island and Baffin Island, all through the oceans of the Northwest Territories and right up into James Bay and to Churchill in Manitoba. So he knew the northern parts of

En fait, ma jeunesse a été marquée par leur influence, peut-être encore plus par celle de mon grand-père, le capitaine John Blackmore, un illustre capitaine de navire phoqueur, un skipper du Labrador, un constructeur de bateaux et un navigateur des eaux septentrionales. En fait, cet homme, mon grand-père, a été le premier à accompagner des Américains jusqu'à Thule, dans le Nord-Ouest du Groënland, et à apporter l'équipement nécessaire pour mettre sur pied la base des forces aériennes de Thule au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il a été choisi parce qu'il était jugé comme la personne la plus compétente pour entreprendre une telle expédition dans le Grand Nord. Il a parcouru l'île Ellesmere et l'île de Baffin, les océans de

[Texte]

Canada and was very much involved in the fishery and shipbuilding. He built the largest wooden vessels ever built in Newfoundland. I helped in boatbuilding with him as a boy and fished with my father. My father and he were co-workers in the seal hunt.

I took my turn in the boat from the time I was 12 or 13 years old until I worked my way through university. When I finished school I went to work with the Department of Fisheries for a year and I earned a commission with the Canadian Armed Forces in the air force at the time. I did my graduate work at Bishop's University in Quebec. I might say I finished with the fishery at the same time I graduated from university convinced there was no hope for me in the fishery. It was something I saw on the way out.

In fact at about the same time I graduated from university, my father, who had three cod traps, two fishing boats and everything else that went with it, plus a mink ranch—we used to rear up to 500 mink a year—gave up in disgust in 1963. On a promise from his brother-in-law he moved to Toronto, where he was guaranteed five years' continuous work as a carpenter. He's there in a senior citizens' home now—a nursing home—and he's as frustrated as hell because he had to do that in order to rear his family and make a living.

That's the story of so many Newfoundlanders who were so attached to this province—to the fishery, the seal hunt, the lumber woods, the mines and all the other resources we had. They had to leave. Why? This is what I wanted to get around to.

I only found out about this commission meeting here today at ten o'clock this morning. I was in Bloomfield then and I had to leave and come here. It's a 200-kilometre drive from Bloomfield to here—two and a half hours. It was on the way in that I scribbled a few notes. I got in, had lunch and came down here.

I wondered about a theme, and in my hurry I didn't refine it much, but I thought about sacrificing small populations and their resources to the interest of international relations and big industry. That's a clumsy way of saying it. I might have refined it a bit more if I had had more time, but it's difficult to do that and drive a car too. There are no RCMP officers here, are there?

A lot has been sacrificed in this province. When I was fishing back in the 1950s out of Fort Union, on a clear night you could look out at the harbour and it was like looking at a city out there—Russian, Spanish and Portuguese trawlers were just six miles offshore, trawling away. By day when we fished and were steaming up toward our cod traps you could count the masts above the horizon. If you had good eyes you could even see just the tops of the masts over the horizon.

[Traduction]

Territoires du Nord-Ouest, et s'est rendu jusqu'à la baie James et à Churchill, au Manitoba. Il connaissait donc les régions septentrionales du Canada et s'intéressait de très près à la pêche et à la construction de bateaux. Il a construit les plus grands bateaux de bois de Terre-Neuve. Je l'ai aidé dans ses travaux et j'ai pêché avec mon père. Ils pratiquaient tous les deux la chasse au phoque.

J'ai commencé à travailler à bord du bateau à l'âge de 12 ou 13 ans jusqu'à ce que je termine mes études universitaires. Une fois mes études terminées, j'ai travaillé pour le ministère des Pêches pendant un an. J'ai ensuite été nommé premier officier au sein de l'armée de l'air des Forces canadiennes. J'ai fait mes études de deuxième cycle à l'Université Bishop, au Québec. Je pourrais dire que j'ai abandonné la pêche lorsque j'ai reçu mon diplôme de l'université, convaincu qu'il n'y avait aucun avenir pour moi dans ce secteur. C'était la conclusion à laquelle j'étais arrivé.

En fait, à peu près à la même époque où j'ai obtenu mon diplôme de l'université, mon père, qui avait trois trappes à morue, deux bateaux de pêche entièrement équipés, ainsi qu'une visionnière—nous élevions jusqu'à 500 visons par année—a tout abandonné en 1963, dégoûté qu'il était par la situation. Il a déménagé à Toronto, où son beau-frère lui avait garanti qu'il pourrait travailler comme menuisier pendant cinq ans. Il est maintenant dans un foyer pour personnes âgées et il est très frustré d'avoir été obligé de faire cela pour élever sa famille et gagner sa vie.

Cette histoire, c'est celle de nombreux Terre-Neuviens qui étaient très attachés à cette province—au secteur de la pêche, à la chasse au phoque, aux forêts, aux mines et à toutes les autres ressources que nous avions. Ils ont été obligés de la quitter. Pourquoi? C'est à cela que je voulais en venir.

Ce n'est que ce matin que j'ai appris que le comité se réunissait ici aujourd'hui, à 10 heures. J'étais à Bloomfield et j'ai dû venir jusqu'ici. Bloomfield est à 200 kilomètres d'ici, à deux heures et demie de voiture. C'est en cours de route que j'ai griffonné quelques commentaires sur papier. Une fois arrivé, je suis allé déjeuner et je suis ensuite venu ici.

J'ai essayé de trouver un sujet de discussion, et dans ma hâte je n'ai pas eu le temps de le peaufiner, et j'ai songé aux petites populations et à leurs ressources que l'on sacrifie au bénéfice des relations internationales et des grandes industries. Je m'exprime de manière un peu gauche. J'aurais travaillé davantage l'idée si j'avais eu plus de temps, mais il est difficile de le faire et de conduire une voiture en même temps. Il n'y a pas d'agents de la GRC ici, n'est-ce pas?

Nous avons beaucoup sacrifié dans cette province. Lorsque je pêchais dans les années 50 à Fort Union, on pouvait voir dans le port, par une nuit claire, des chalutiers russes, espagnols et portugais qui pêchaient à six milles à peine des côtes. Le jour, lorsqu'on pêchait et qu'on se dirigeait vers nos trappes à morue, on pouvait compter les mâts à l'horizon. Si vous aviez de bons yeux, vous pouviez même voir la cime des mâts à l'horizon.

[Text]

[Translation]

• 1705

We were all saying it's going to be destroyed, it's all going to be destroyed. It got to the point, as I said, in 1963 the inshore fishery was practically gone in the Port Union-Catalina area, practically gone. I could remember just a few years before, less than 10 years before, my father and I, just the two of us, used to bring in 20,000 pounds of fish per day. We had to bring in that much because we were getting two cents a pound for it. That was \$400 a day, and we had to take our expenses out of that. By the way, the fishery would only last six weeks inshore, so we were working from four in the morning until midnight most days throughout the summer.

We saw it then, with the Russians, the Spanish and the Portuguese. Later we saw the French out there as well. We became aware of the French. Then we heard of agreements with France. I distinguish, obviously, between the French, France, and our French-Canadian neighbours.

In the 1972 agreement I think France was given special concessions at a time nine years after my father had left Newfoundland because there were no fish. Special inshore concessions I will call them. My son decided to go to sea and earned a fishing captain's ticket, first class, the top one. He fished from Baffin Island to practically down to St. John's chasing shrimp. But what was he working on? A Faroese dragger, dragging our shrimp. They had been brought over here on a two-year term. When we found out we had such a large resource in the form of shrimp, we didn't have the shrimp draggers and we didn't have the people trained to operate the gear.

The bureaucrats in Ottawa arranged with a couple of Faroese companies to come over and show Canadians how to fish for shrimp. Fine, that was all right. But the fact of the matter was ten years later, when my son started, they were still here and they had not been able to teach Canadians how to fish shrimp. We were so dense, apparently, yet my son was there as a fully qualified captain. He signed on as first mate on that boat, the Faroese dragger, not that one, but several. On paper he was first mate, he was next to the captain. But once they left port he was told to go down on the deck and wasn't allowed near the bridge.

Why is it that we can't have the shrimp fishery? Why is it there were 10, 12, 14 Faroese draggers over here taking the shrimp, primary-processing it at sea, and then carrying it to Denmark and the United States and so on and shipping it where there was no secondary processing going on? Why was that? Because Canadians are not ready to fish shrimp. My son could do it all. He told me, "Dad, it's driving me up the wall to be out there in this frustration to be told I don't know how to fish. Me, a Newfoundlander, my grandfather before me, my great-grandfather before him, and you, reared in the fishery, and I've gone through it all. I started on draggers, I went to navigation school, I'm a fishing master one, and they tell me I don't know how to fish."

Nous nous disions tous que tout cela allait disparaître. Nous en sommes arrivés au point où, comme je l'ai dit, en 1963, la pêche côtière avait pratiquement disparu dans la région de Port Union-Catalina. Je me souviens que quelques années plus tôt, soit moins de dix ans auparavant, mon père et moi, à nous seuls, nous capturions 20 000 livres de poisson par jour. Il nous fallait capturer d'aussi grandes quantités parce qu'on nous les payait deux sous la livre. Nous faisions 400\$ par jour, et ce montant devait couvrir nos dépenses. Soit dit en passant, la pêche côtière ne durait que six semaines, de sorte que nous travaillions de 4 heures du matin jusqu'à minuit la plupart des jours pendant l'été.

Nous l'avons constaté à l'époque, avec les Russes, les Espagnols et les Portugais. Les Français sont ensuite arrivés. Puis nous avons entendu parler d'ententes conclues avec la France. Je fais une distinction entre les Français de France et nos voisins canadiens français.

Dans l'accord de 1972, la France se vit attribuer des concessions spéciales neuf ans après que mon père eut quitté Terre-Neuve parce qu'il n'y avait plus de poissons. C'étaient des concessions spéciales. Mon fils a décidé de se faire marin et a décroché le poste de chef de pêche, le meilleur qui soit. Il a pêché la crevette dans les eaux qui s'étendent depuis l'île de Baffin jusqu'à St. John's. Mais sur quel type de bateau travaillait-il? Des dragueurs des îles Féroé. On les avait fait venir pour une période de deux ans. Lorsque nous nous sommes rendu compte à quel point les crevettes étaient abondantes, nous n'avions ni dragueurs, ni personnes capables d'opérer les engins.

Les bureaucrates à Ottawa ont fait venir des pêcheurs féroé pour montrer aux Canadiens comment pêcher la crevette. Ce qui était très bien. Mais le fait est que, dix ans plus tard, lorsque mon fils a commencé à pêcher, ils étaient toujours ici et n'avaient pas été en mesure de montrer aux Canadiens comment capturer des crevettes. Nous n'étions pas assez intelligents, semble-t-il; or, mon fils, un capitaine des plus qualifiés, était là. Il occupait le poste de second capitaine à bord du dragueur féroé; en fait, il a travaillé à bord de plusieurs bateaux. Sur papier, il occupait le poste de second capitaine; il secondait le capitaine. Mais dès qu'il avait quitté le port, il devait descendre sur le pont et ne pas se rapprocher de la passerelle.

Pourquoi ne pouvons-nous pas pêcher la crevette? Pourquoi y a-t-il 10, 12 ou 14 dragueurs féroé qui capturent les crevettes, qui en assurent une première transformation en mer et qui les transportent au Danemark, aux États-Unis et ailleurs où elles ne subissent aucune autre transformation? Pourquoi? Parce que les Canadiens ne sont pas prêts à pêcher la crevette. Mon fils est capable de le faire. Il m'a dit: «Papa, je trouve cela choquant de me retrouver dans cette situation frustrante et de me faire dire que je ne sais pas pêcher. Moi, un Terre-neuvien, mon grand-père, mon arrière-grand-père, et toi, nous avons tous grandi dans ce domaine. Je le connais de fond en comble. J'ai commencé à travailler à bord de dragueurs, je suis allé à l'école de navigation, j'ai été un capitaine de pêche, et ils me disent que je ne sais pas pêcher.

[Texte]

Bureaucrats in Ottawa and businessmen in Montreal—by the way, I'm not identifying Montreal, it just happened that it was businessmen in Montreal—kept on saying we're not ready to turn over the shrimp fishery yet.

Enough on that. There's a big story. He can tell you all about it, he and his friends who were out there.

• 1710

Today under-utilized species are being fished by foreigners. Here we are starving to death for fish in Newfoundland. Here I am, a person who vowed the day would never come when I would be told not to fish, that I would not be allowed to go out and jig a fish to put on the table. I vowed that I would take the gun at one point—I've withdrawn that resolution, by the way—before I would be stopped from jigging a codfish. The reason I said it was that I never believed it would happen.

Senator Cools: Mr. Chairman, jigging a codfish—

Mr. Blackmore: To jig a codfish is Newfoundland terminology.

Senator Cools: Oh, to catch, okay.

Mr. Blackmore: You throw the lure over, it goes down, and you jig.

Senator Cools: Okay, I understand.

Mr. Blackmore: Bang, you've got one on, and you pull it up.

All my friends and neighbours are sitting idle at home. The bona fide fishermen are not allowed to fish. I'm not allowed to jig a fish. And I hear tell that there are all kinds of foreigners under international agreements fishing inside our 200-mile limit, fishing the very fish that are supposed to be ours.

What's the reason for it? It's because these are under-utilized fish that we are not catching. Why are we not allowed to catch them? Why are we not catching these under-utilized fish? Believe it or not, it is because a few years back when they were almost extinct, in the case of redfish and turbot, we were told we weren't allowed to fish them any more. So our fishermen sold their gear and their equipment for that, and now they're at other things. Someone says, oh, they haven't got any equipment so I guess they're not going to use that fish, they're not going to catch that fish, so we'll give it to these other people. Now what kind of—

The Acting Joint Chairman (Mr. English): You've had 12 minutes and the other two had 12 minutes. Perhaps you could wrap up. I'm sure there are lots of questions.

Mr. Blackmore: All right, I want to say something about shipping. We had the largest merchant marine in the world at the end of the Second World War. There was a royal commission a few years back to find out what was happening to our shipping. It was being taken away and there were no jobs and no work for people in eastern Canada, especially in Newfoundland.

[Traduction]

Les fonctionnaires à Ottawa et les hommes d'affaires à Montréal—soit dit en passant, je ne vise pas Montréal, il se trouve tout simplement qu'il s'agissait d'hommes d'affaires de Montréal—continuaient de nous dire que nous n'étions pas prêts à pêcher la crevette.

Mais assez parlé de cela. C'est toute une histoire. Il peut vous en parler, lui ainsi que ses amis.

Aujourd'hui, les espèces sous-utilisées sont en train d'être pêchées par des étrangers. Et nous, à Terre-Neuve, nous mourons d'envie de pêcher du poisson. Et me voici, moi qui ai juré que jamais on ne m'interdirait de pêcher, de capturer du poisson à la dandinette. J'ai juré que je tirerais une balle à quiconque—et soit dit en passant je ne le ferai pas—m'interdirait de pêcher à la dandinette. Si j'ai dit cela, c'est parce que jamais je n'aurais cru que cela arriverait.

La sénatrice Cools: Monsieur le président, pêcher à la dandinette...

M. Blackmore: C'est une expression qu'on utilise à Terre-Neuve.

La sénatrice Cools: Ah, cela veut dire capturer un poisson. Très bien.

M. Blackmore: Vous lancez le leurre, le laissez descendre au fond et ensuite faites dandiner le leurre.

La sénatrice Cools: Très bien, j'ai compris.

M. Blackmore: Une fois que le poisson mord à l'appât, vous le sortez.

Tous mes amis et voisins sont assis à la maison à ne rien faire. Les pêcheurs sérieux n'ont pas le droit de pêcher. Je n'ai pas le droit de pêcher à la dandinette. Et j'entends dire qu'il y a des étrangers qui, en vertu d'accords internationaux, capturent nos poissons à l'intérieur de notre limite de 200 milles.

Comment expliquer cette situation? Ils captureraient des espèces sous-utilisées que nous ne pêchons pas. Pourquoi ne pouvons-nous pas les pêcher? Pourquoi ne pouvons-nous pas pêcher ces poissons sous-utilisés? Croyez-le ou non, c'est parce qu'il y a quelques années, à l'époque où les stocks étaient presque tous épuisés, on nous a dit que nous ne pouvions plus pêcher le poisson, notamment le sébaste et le turbot. Donc, nos pêcheurs ont vendu leurs engins et leur matériel, de sorte qu'ils font maintenant d'autres choses. Quelqu'un dit alors, eh bien, comme ils n'ont pas d'équipement, je suppose qu'ils ne vont pas utiliser ce poisson, ils ne vont pas le capturer ce poisson, de sorte que nous allons le donner à d'autres. Quel genre de...

Le coprésident suppléant (M. English): Vous avez eu 12 minutes et les deux autres témoins ont eu eux aussi 12 minutes. Vous pourriez peut-être conclure votre exposé. Je suis certain qu'on aura beaucoup de questions à vous poser.

M. Blackmore: Très bien. Je veux dire quelques mots au sujet du transport des marchandises. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, nous avions la plus importante marine marchande au monde. Une commission royale d'enquête a été mise sur pied il y a quelques années pour tenter de découvrir ce qui était arrivé à notre système de transport. Il était en train de disparaître petit à petit. Il n'y avait pas d'emplois, pas de travail pour les habitants de l'Est du Canada, et surtout les habitants de Terre-Neuve.

[Text]

What did we find? The royal commission found that it would be cheaper for manufacturing in central Canada to let foreigners come in and do our shipping for us. In the United States it's not allowed—50% of all shipping of exports and imports must be done by American ships. In Canada it's all been given away.

In the seal fishery, I want to—

The Acting Joint Chairman (Mr. English): This is the final point.

Mr. Blackmore: With the seal fishery, as the other people said, we have all kinds of seals out there and we're not allowed to touch them because we might offend some people internationally.

What's happened to all of this? What it amounts to is that at the same time, our forest and mining resources have been depleted. There is the depletion and the destruction of the fish stocks, the destruction of a lot of our environment—meaning the land, fresh air, fresh water, even the seabed is destroyed. We have underemployed people and unemployed people.

What else do we have? We have underdevelopment and non-development of our people at this time. Don't forget that less education, generally speaking, is required to harvest natural resources and to function in primary industries. We've always been left out of that. Today—

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I'm going to have to stop you there. We have another group that is going to present afterwards, and there are several people with questions as well.

Thank you very much for the presentation. There were three interesting presentations and they had some common themes. I'm sure some of my colleagues have some comments.

Mr. Mills: First of all, gentlemen, I would like to thank you for coming. One of my big concerns in going on the road like this was whether we would hear the grass roots or academics, business people and people with vested interests. You reaffirm my belief that Canadians will come out to this sort of a presentation. So I thank you on behalf of the committee for being that grass roots, which is so important to our Canadian way of life. I think that you've also touched us all in terms of your belief and your from-the-heart presentation.

• 1715

I have a couple of questions. We went into this earlier this afternoon. Where were your local politicians when this sort of thing was happening? I have to ask that question. I'm from Alberta, and I know what happened when we decided that our local politicians weren't speaking for us. That's a political statement.

The next thing I would like to ask you about is the foreign fishermen who are still out there inside the 200 miles. Would you go out and arrest them today?

[Translation]

Qu'avons-nous découvert? La Commission royale a découvert qu'il serait plus rentable pour les manufacturiers de la région centrale du Canada de laisser les étrangers venir ici et transporter nos marchandises pour nous. Cette pratique est interdite aux États-Unis—50 p. 100 de toutes les exportations et importations doivent être acheminées par des navires américains. Au Canada, on est en train de tout donner aux autres.

Dans le secteur de la chasse aux phoques, je voudrais. . .

Le coprésident suppléant (M. English): C'est votre dernier point.

M. Blackmore: Dans le secteur de la chasse aux phoques, comme les autres témoins l'ont dit, il existe différentes espèces de phoques et nous n'avons pas le droit de les toucher parce que nous risquons de choquer la communauté internationale.

Qu'est-il arrivé à toutes ces ressources? Car au même moment, nos ressources forestières et minières ont été détruites. On assiste donc à l'épuisement et à la destruction des stocks de poisson, à la destruction d'une grande partie de notre environnement, le sol, l'air pur, les étendues d'eau douce, même les fonds marins sont détruits. Nous avons des gens sous-employés et des gens au chômage.

Qu'avons-nous encore? Des gens qui ne sont pas assez qualifiés et qui ne sont pas assez formés. N'oubliez pas que dans l'ensemble, il ne faut pas beaucoup de scolarité pour exploiter des ressources naturelles et travailler dans le secteur primaire. Nous en avons toujours été exclus. Aujourd'hui. . .

Le coprésident suppléant (M. English): Je dois vous arrêter. Nous avons un autre groupe à entendre. De plus, il y a plusieurs personnes qui veulent poser des questions.

Merci beaucoup pour votre exposé. Nous avons entendu trois exposés intéressants qui abordent certains des mêmes thèmes. Je suis sûr que certains de mes collègues ont des commentaires à formuler.

M. Mills: D'abord, messieurs, j'aimerais vous remercier d'être venus. Ce qui me préoccupe le plus lorsque nous nous déplaçons comme cela, c'est de savoir si nous allons entendre le point de vue de citoyens, d'universitaires, d'hommes d'affaires et de groupes d'intérêt. Votre présence me convainc que des Canadiens vont se déplacer pour nous présenter un exposé. Je vous remercie donc au nom du comité de nous exposer le point de vue de la base, qui est essentiel à notre mode de vie canadien. Je crois que nous avons également été fort touchés par votre exposé qui témoigne de vos sentiments les plus profonds.

J'ai quelques questions à vous poser. Nous en avons discuté au début de l'après-midi. Où étaient vos élus locaux pendant tout ce temps? Je me dois de poser cette question. Je suis originaire de l'Alberta, et je sais ce que nous avons décidé de faire lorsque nous avons conclu que nos élus locaux ne défendaient pas nos intérêts. C'est un fait politique.

J'aimerais également vous poser une question au sujet des pêcheurs étrangers qui capturent des poissons à l'intérieur de la limite de 200 milles. Est-ce qu'il faudrait procéder à leur arrestation?

[Texte]

Mr. Winter: Yes. Since the evolution of the 200-mile limit, we have consistently had a problem with international agreements and with the posturing of the Canadian Department of External Affairs to guard this greater good. We've never figured out what it is. We should not permit the exploitation of our resource when our own people—whether they be Newfoundlanders, Nova Scotians, or Quebeckers—cannot fish.

We have had agreements, like the one Mr. Blackmore referred to, that were made by bureaucrats in Ottawa and that gave special permits. The French from France were fishing in the Gulf of St. Lawrence when we had no fish, and if you think we were upset, you should have seen how the Quebeckers felt about it, seeing these huge offshore trawlers raping their stocks—our stocks—when they couldn't fish themselves.

The problem in this country has always been, as far as the east coast peoples are concerned, that we do not carry clout in Ottawa. I travelled back and forth to Ottawa over the last ten years and dealt with people over and over again who do not know the pointy end of the boat from the square end, let alone anything else. These are people whose signatures on documents that circulate around Ottawa impede me and my family and Mr. Blackmore and his family from making a living. These people do not know, but what is worse, they don't care. That is a sad commentary.

There is no linkage within the bureaucracy between the success of the policies they articulate to the politicians and their own personal success. The very same people were in charge of the affairs from 1977 to now, and they are still there.

The other day they appointed a new deputy minister. We all know that we need something to happen. Who do they appoint? It was a man whose entire career from 1977 to now, except for a few years, was spent in that very same department. He was there when all of the other decisions were being made that ended up putting us in the mess we're in.

Fundamentally, I have just one thing I would like you to understand very clearly, and that was the reason I started addressing this group in French. You have to recognize and it has to be understood within Canada that the cultural identities of its peoples—whether they're Quebeckers, aboriginals, British Columbians, Nova Scotians, or Newfoundlanders—have to be at the focal point of the determination of a policy of external relations, whether that be the policy of external relations in a governmental sense or in international trade.

The Department of External Affairs has lost the focus that their responsibility is to the citizens of this country, not to the myriad of international organizations they belong to. Their job is to explain us to the others. Don't come back anymore and tell me again and again that we cannot protect the fisheries here because of a particular problem in Germany, France, Italy, or God knows where.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Blackmore, did you want to respond to that?

[Traduction]

M. Winter: Oui. Depuis l'établissement de la zone de 200 milles, nous avons toujours eu un problème avec les ententes internationales et la position affichée par le ministère canadien des Affaires extérieures, qui cherche à protéger cette grande ressource. Nous n'avons jamais réussi à mettre la main dessus. Nous ne devrions pas permettre que nos ressources soient exploitées lorsque nos propres gens—qu'ils soient originaires de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse ou de Québec, ne peuvent pêcher.

Des ententes, comme celle mentionnée par M. Blackmore, ont été conclues par des fonctionnaires à Ottawa et elles visaient à accorder des permis spéciaux aux pêcheurs. Les Français pêchaient dans le golfe du Saint-Laurent alors qu'il n'y avait pas de poisson. Si vous pensez que nous étions contrariés, vous auriez dû voir la réaction des Québécois lorsqu'ils ont vu ces énormes chalutiers hauturiers détruire leurs stocks—nos stocks—alors qu'eux-mêmes ne pouvaient pas pêcher.

Le problème dans ce pays c'est que, du moins en ce qui concerne les gens de la côte est, nous n'avons jamais eu de pouvoir à Ottawa. Je me suis rendu à maintes et maintes reprises à Ottawa au cours des dix dernières années et j'ai discuté avec des gens qui ne savent pas faire la différence entre l'avant et l'arrière d'un bateau, sans parler de tout le reste. Ces gens dont la signature figure au bas des documents qui circulent à Ottawa m'empêchent, moi et ma famille et M. Blackmore et la sienne, de gagner leur vie. Les gens ne connaissent rien à notre situation, et même, ils s'en foutent. C'est malheureux à dire.

Il n'existe aucun lien, au sein de la bureaucratie, entre le succès des plans d'action qu'ils exposent aux politiciens et leur succès personnel. Ce sont les mêmes personnes qui étaient responsables de ce dossier entre 1977 et aujourd'hui, et elles sont toujours là.

L'autre jour, ils ont nommé un nouveau sous-ministre. Nous savons tous qu'un changement s'impose. Qui nomment-ils? Un homme qui a passé presque toute sa carrière entre 1977 et 1994, sauf pour quelques années, au sein du même ministère. Il était là lorsqu'ont été prises toutes les décisions qui sont responsables du fouillis dans lequel nous nous trouvons.

Il y a un point que j'aimerais vous expliquer, et c'est la raison pour laquelle j'ai commencé à vous adresser la parole en français. Vous devez reconnaître, et les Canadiens doivent bien comprendre, que les identités culturelles des habitants du Canada, qu'il s'agisse des Québécois, des autochtones, des habitants de la Colombie-Britannique, de la Nouvelle-Écosse ou de Terre-Neuve—doivent servir de point central à toute politique des Affaires extérieures, aussi bien du point de vue gouvernemental que sur le plan du commerce international.

Le ministère des Affaires extérieures a oublié qu'il doit d'abord servir les citoyens de ce pays, et non pas la myriade d'organismes internationaux dont il fait partie. Il doit expliquer notre position aux autres. Ne revenez plus me répéter et encore répéter que nous ne pouvons protéger le secteur de la pêche au Canada en raison d'un problème particulier qui existe en Allemagne, en France, en Italie ou Dieu sait dans quel autre pays.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Blackmore, voulez-vous répondre à ce commentaire?

[Text]

[Translation]

• 1720

Mr. Blackmore: Yes, I think I should. More than anything else, I think we have to realize that in Canada we have an east coast that has always... By the way, I did my undergraduate degree in Canadian history. We have had in eastern Canada this perception, and I think it's true that we have been sacrificed for other interests, and sometimes those other interests are the bureaucracy itself in Ottawa and its particular agenda, the business and industrial heartland of Canada, whatever that means, however far east that extends, and international friendship and harmony and whatever that means.

I fail to see where the disharmony would have been so terrible if Canada, over the last number of years, had protected the east coast and in our case the Newfoundland interests, had in fact preserved for us the resources necessary for us to be independent.

The thing that frustrates me more than anything else is that now that the damage is done... And now is not just the last year or two, it is the last 15 or 20 years or longer, since my father left. Now that the damage is done, the central Canadian and the bureaucratic complaint is that we are too dependent on the rest of Canada for our existence. Well, who did it? Who took away the means? My father's not in Toronto because he wanted to be there. He was one of the hardest-working men ever to grow up in Newfoundland, and anyone on the bottom of the peninsula will tell you that. I saw that man in the spring of the year, after hauling the frame for a longliner manually out of the woods, I saw him with every bit of hair gone off his head, sweated off round his sweat-band and his cap. That's how hard that man worked. I dare any man in Canada to say that he worked harder than that man did. He worked like a dog. He didn't want to leave Newfoundland.

For anyone in the rest of Canada to say to me or to a Newfoundlander that it's our fault that we are dependent, to be honest with you, is nothing less than an insult. It infuriates me.

Mr. Mills: The local politician I guess is what concerns me. I'm new to politics, and we earlier came to the assumption that Mr. Mazankowski should probably have been fisheries minister and Mr. Crosbie possibly should have handled Alberta oil, because obviously in both cases we feel that they mismanaged the people they represented.

Mr. Blackmore: Did you ask why?

Mr. Mills: Why is that? Why did that happen? Let's not use names, but—

Mr. Blackmore: No, no.

Mr. Mills: —why did a local politician not pull for those rights and fight for that? Why did that happen?

Mr. Blackmore: I'd like to answer to it as well, but the other gentleman can make his comments first.

Mr. Taylor: In my opinion, the same situation, the same scenario that happened within the fishery is being played out today within farming and agriculture. That's from my personal experience and my struggles with trying to draw some attention to the problems we're having.

M. Blackmore: Je crois que oui. Plus que tout autre chose, je crois que nous devons nous rendre compte que nous avons au Canada une côte est qui a toujours... Soit dit en passant, j suis titulaire d'un diplôme de premier cycle en histoire du Canada. Nous avons l'impression dans l'Est du pays, et je crois que c'est justifié d'avoir été sacrifiés pour d'autres intérêts, les bureaucrates à Ottawa, le milieu d'affaires et le coeur industriel du Canada—peu importe ce qu'on entend par cela ni jusqu'où il s'étend dans l'Est—l'amitié et l'harmonie internationales, quel que soit le sens que l'on donne à cette notion.

Je ne crois pas que ç'aurait été si terrible si le Canada, au cours des dernières années, avait protégé les intérêts de la côte Est et, dans notre cas, ceux de Terre-Neuve; s'il avait en fait protégé pour nous les ressources dont nous avons besoin pour être autonomes.

Ce qui me frustre le plus, c'est que maintenant que le mal est fait... et je ne parle pas des deux dernières années, mais des quinze ou vingt dernières années, depuis que mon père est parti. Maintenant que le mal est fait, que la région centrale du Canada et les bureaucrates se plaignent que nous dépendons trop du reste du Canada pour notre survie... Eh bien, qui en est responsable? Qui nous a enlevé nos outils? Mon père n'est pas à Toronto parce qu'il voulait y être. C'était un des plus grands travailleurs de Terre-Neuve, et n'importe qui dans le bas de la péninsule vous le confirmera. J'ai vu cet homme au printemps de chaque année sortir du bois, avec ses mains, la charpente d'un palangrier; je l'ai vu travailler avec acharnement, à la sueur de son front. Je mets quiconque au défi de dire qu'il a travaillé plus fort que lui. Il a travaillé comme un chien. Il ne voulait pas quitter Terre-Neuve.

Que quelqu'un d'une autre province me dise à moi, ou à un n'importe quel Terre-Neuvien, que c'est de notre faute si nous sommes dépendants, bien franchement, je trouve cela insultant. Cela me rend furieux.

M. Mills: C'est plutôt l'élite local qui m'inquiète. Je ne fais pas de la politique depuis longtemps. Nous avons dit plus tôt que M. Mazankowski aurait probablement dû être ministre des Pêches et que M. Crosbie aurait probablement dû s'occuper du pétrole de l'Alberta parce que, dans les deux cas, nous estimons qu'ils ont mal servi les intérêts des gens qu'ils représentaient.

M. Blackmore: Avez-vous cherché à savoir pourquoi?

M. Mills: Pourquoi? Pourquoi est-ce arrivé? Ne nommons personne, mais...

M. Blackmore: Non, non.

M. Mills: ...pourquoi l'élite local n'a-t-il pas défendu ces droits? Pourquoi?

M. Blackmore: J'aimerais également répondre à cette question mais l'autre témoin peut avoir la parole en premier.

M. Taylor: À mon avis, le secteur agricole connaît aujourd'hui la même situation, le même scénario qu'a connu celui de la pêche. J sais par expérience qu'il est très difficile d'attirer l'attention de autres sur nos problèmes.

[Texte]

I didn't read any of this from the letter, but could I read two brief paragraphs here?

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Yes, certainly.

Mr. Taylor: There are communication and cooperation problems, and I will read from what I have tabled:

The same scenario is being played out in the agriculture sector as was in the fishery. Nobody is listening to us as we try to communicate our concerns, as it was with the fishermen when they made their pleas. Oh, people listen all right, but that's as far as it goes. They empathize and sympathize and agree there are serious problems, but nothing changes.

And I'm finding this to be true.

Mr. Mills: So the western farmer is next in line.

Mr. Taylor: Yes. I get a monthly magazine from out west, and I said to my wife they're going through the same thing we're going through down here. So it's all over.

If I may read a bit more, I said:

One walks away feeling more frustrated and angry than before. There seems to be little concern or respect for farmers on the part of many of these employees in the Department of Agriculture. Because our existence provides them with an excuse to create and maintain jobs for themselves, they have to deal with us, though often reluctantly.

• 1725

Now, these might sound like strong words. They are strong words, but they came from a build-up of my frustration over the years of trying to support my family. This is just my own experience.

Mr. Volpe: I guess Mr. Blackmore wanted to respond as well.

I'm as impressed by the three presentations as anyone else. I rather regret that Mr. Taylor felt a little intimidated. He shouldn't feel this way. The others are obviously a little less intimidated, but are no less eloquent.

Without disparaging anybody's presentation, Mr. Taylor, I found that the four points you focused on—the specifics for this committee—were expressed with more conciseness and precision than by any other presenter so far. It really hit hard at a few items with respect to our external relations, our foreign affairs. I found your concept of immigration particularly intriguing, because this committee has looked at this. We will be dealing in greater detail with immigration in the context of foreign affairs and international relations. I found your presentation extremely honest from a Canadian point of view.

Mr. Taylor: Thank you.

Mr. Volpe: I don't really ask you to comment on that, but I thought it was worthy of comment at any rate.

[Traduction]

Je n'ai lu aucun passage de cette lettre, mais pourrais-je lire deux brefs paragraphes?

Le coprésident suppléant (M. English): Oui, bien sûr.

M. Taylor: Il existe des problèmes de communication et de collaboration. Je cite:

Le secteur agricole vit le même scénario que celui de la pêche. Personne ne prend la peine d'écouter nos préoccupations, comme se fut le cas avec les pêcheurs. Oui, les gens écoutent, mais c'est tout. Ils sympathisent avec nous et conviennent qu'il existe de graves problèmes, mais rien ne change.

Et je constate que c'est le cas.

M. Mills: Donc, les agriculteurs de l'Ouest seront les prochains à attendre en file.

M. Taylor: Oui. Je reçois tous les mois une revue de l'Ouest. J'ai dit à mon épouse qu'ils sont en train de vivre la même chose que nous avons connu ici. C'est un phénomène général.

J'aimerais vous lire un autre passage. J'ai dit:

On se sent plus frustré et plus choqué qu'avant. Bon nombre des employés du ministère de l'Agriculture semblent attacher peu d'importance ou accorder peu de respect aux agriculteurs. Parce que notre existence leur sert de prétexte pour se créer des emplois, ils doivent faire affaire avec nous, souvent avec réticence.

Mes propos vont peut-être vous sembler excessifs. Ils le sont, bien entendu, mais c'est le résultat d'une frustration accumulée au cours de toutes ces années pendant lesquelles j'essayais de faire vivre ma famille. Ce que je vous raconte correspond à mon expérience personnelle.

M. Volpe: Je crois que M. Blackmore voulait également réagir.

Je suis aussi impressionné que les autres par ces trois exposés. Je regrette que M. Taylor se soit senti intimidé. Il n'aurait pas dû. Les autres étaient moins intimidés, mais tout aussi éloquents.

Sans vouloir critiquer l'exposé de qui que ce soit, monsieur Taylor, je trouve que les quatre points sur lesquels vous avez mis l'accent—et qui sont parmi les plus importants pour le Comité—ont été exposés avec une concision et une précision que nous n'avions pas encore vues jusqu'à présent. Vous nous avez offert une analyse rigoureuse de quelques questions-clé qui concernent nos relations externes et les affaires étrangères en général. Votre conception de l'immigration m'a beaucoup intrigué, car le Comité s'est déjà penché sur cette question. Nous allons d'ailleurs nous attarder à cette notion d'immigration dans le contexte des affaires étrangères et des relations internationales. Je trouve que votre exposé témoignait d'une grande honnêteté et que vous nous avez vraiment présenté une optique canadienne.

M. Taylor: Merci.

M. Volpe: Je ne vous demande pas de réagir, mais je tenais absolument à vous faire ces quelques commentaires.

[Text]

My colleague here, Bob Mills from Alberta, said to you essentially what he said to me as well. He said if you ask them out west, they feel exactly as you do. Take the people from Quebec; I'm sure Mr. Paré will say the same thing.

I guess maybe it must all be in central Canada, but who is in central Canada? Mr. Chairman, you come from central Canada. Senator Cools, you come from central Canada. You come from the same city I come from, but we think we're getting jogged. That's a central-Canadian expression for getting worked over.

In Toronto, for example, in the last three years we lost 185,000 jobs. There are 225,000 unemployed people in the city. There are people who work hard. Who is making these decisions?

I was under the impression that the guys from Newfoundland... I thought the most eloquent speakers and the guys who were driving the agenda in Ottawa were politicians from Newfoundland and Atlantic Canada. I really did think that, contrary to what others might think, but it doesn't appear to be the case.

I guess I'm as frustrated as you are, Mr. Blackmore. Where do we go from here? Mr. Taylor says maybe we're sympathetic and empathetic, but it doesn't go anywhere from there. Until today, I thought I was hearing the voices of those in Newfoundland and Atlantic Canada in my caucus and in the House of Commons. I gather today that I've been hearing the wrong voices.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Volpe, I just learned we have to leave the room at 5:30, so if Newfoundland politicians aren't controlling things, then the Hotel Newfoundland is.

I will have to ask for a fairly quick response from the members of the panel.

Mr. Blackmore: Consider the point of view of why our politicians have not been more effective. I believe, first of all, that they have had to be careful quite often in their dealings with people in Ottawa because they were afraid to bite the hand that fed them. I think there's a certain amount of that kind of mentality.

I think sometimes we get the impression that when the guys got together—the gals too, perhaps, but it was mostly the guys who got together up there in the past—it became an old boys club, sort of. No one wanted to rock the boat too much. That's part of it.

I also believe that even when Joey Smallwood used to bang the table and make a lot of noise—he didn't mind offending people—I believe that's as far as it went. The bureaucracy was always there as a buffer to his thumping the table. The bureaucracy insisted that things carry on as they were and the higher interest or higher cause had to be served. I think these are the kinds of things.

I think we have been, as Canadians, typically too nice. We've let people walk on us and sacrifice this or that province's interest so we could be nice to someone at the international level.

[Translation]

Mon collègue, Bob Mills, de l'Alberta, vous a dit plus ou moins la même chose qu'il m'avait déjà expliquée. Il a dit que si vous leur demandez ce qu'ils en pensent dans l'ouest, ils vont vous dire qu'ils sont du même avis que vous. Et si vous voulez prendre l'exemple du Québec, je suis sûr que M. Paré va abonder dans le même sens.

Je suppose que ce sont les gens du Canada central qui doivent être d'avis contraire, mais qui au juste? Monsieur le président, vous êtes du Canada central. Sénatrice Cools, vous aussi vous venez du Canada central. En fait, vous êtes de la même ville que moi, mais nous avons l'impression de nous faire avoir.

À Toronto, par exemple, nous avons perdu 185 000 emplois au cours des trois dernières années. Nous avons 225 000 chômeurs dans notre ville. Nous avons aussi des gens qui travaillent très fort. Qui donc prend toutes ces décisions?

J'avais l'impression que les gens de Terre-Neuve... Je croyais que les gens les plus éloquents et ceux qui fixaient les priorités à Ottawa étaient justement des politiques de Terre-Neuve et du Canada Atlantique. J'en étais vraiment convaincu, contrairement à ce que d'autres croyaient, mais on dirait que je me suis trompé.

Je suis donc aussi frustré que vous, monsieur Blackmore. Que faut-il faire maintenant? M. Taylor dit que nous faisons preuve de compassion et d'empathie, mais que cela ne débouche jamais sur rien. Jusqu'à aujourd'hui, je croyais entendre le son de cloche des gens de Terre-Neuve et du Canada Atlantique en écoutant les députés qui font partie de mon caucus. J'ai bien l'impression que je n'entendais pas le bon son de cloche.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Volpe, je viens tout juste d'apprendre que nous devons quitter la salle à 17h30 donc, nous ne sommes peut-être pas contrôlés par les responsables politiques de Terre-Neuve, mais nous sommes bel et bien contrôlés par l'Hôtel Newfoundland.

Je vais donc demander aux membres du groupe de répondre assez rapidement.

M. Blackmore: Essayons de voir un peu pourquoi nos responsables politiques n'ont pas été plus efficaces. Je pense, tout d'abord, qu'ils ont souvent ressenti le besoin d'être prudents dans leurs rapports avec les gens d'Ottawa, car ils avaient peur de critiquer ceux qui mettaient à leur disposition des fonds aussi importants. Je pense que cette attitude est assez courante.

Nous avons parfois l'impression que lorsque les garçons se réunissent—c'est peut-être la même chose pour les filles—mais c'était surtout les garçons qui se fréquentaient à Ottawa par le passé—they formaient en quelque sorte un réseau de solidarité. Personne ne voulait semer le trouble. Voilà l'un des éléments.

Je suis également d'avis que même quand Joey Smallwood tapait sur la table et se défendait énergiquement—il n'avait pas peur d'offusquer les gens—les choses n'allaient jamais plus loin. La bureaucratie était toujours là pour servir de tampon. La bureaucratie insistait pour que les choses restent inchangées et qu'on tienne surtout compte des intérêts supérieurs. Voilà le genre de facteurs qui influencent sur les attitudes.

Nous, les Canadiens, sommes tout simplement un peu trop gentils. Nous avons accepté de faire les quatre volontés des uns, des autres et de sacrifier les intérêts d'une province ou d'une autre pour pouvoir être gentils avec les représentants d'un pays quelconque.

[Texte]

[Traduction]

• 1730

The Acting Joint Chairman (Mr. English): This has been a very eloquent presentation. I think all of us echo Mr. Mills' words that you've given us a lot to think about, and you have given us points of view that we will certainly consider when we come to writing our report. I'd like to thank all three of you for coming today. Mr. Volpe spoke very highly of one of the presentations. I must say that the other two were equally excellent.

Senator Cools: I have just one little thing to say in support of some Newfoundland politicians.

I'm a senator. Two weeks ago we put that bill through in one day. We put it right through the Senate, and I can tell you that Tobin was fighting hard and was effective in getting us to do that particular job.

There was not enough time, because you're at the end of the day and so on, but a lot of us around this table have fought hard to keep the protection for fishermen on the issue of unemployment insurance. But we can go into all those things later.

Mr. Winter: As the senator said, they passed that rule and regulation, but the key is in exactly what she just said. They acted decisively and did what they were asked to do, what was presented to them.

The difficulty we have in Newfoundland and many other parts of the country—farmers out west, British Columbians, and so on—is that the information that's being filtered to the politicians is not the right information. That bill goes only that far because the Department of External Affairs cannot accept the fact that we can arrest foreigners. They wanted a façade, and that's what was passed.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Baker and Mr. Murphy, if they're in the room.

Mr. Baker, you're representing Canadian Crossroads International, the St. John's Committee.

Mr. Ted Baker (Canadian Crossroads International, St. John's Committee): Yes, exactly.

Mr. Ken Murphy (Canadian Crossroads International, St. John's Committee): We both are, actually.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I'd like to call on whichever one of you wants to make the presentation. Do you have a document with you?

Mr. Baker: No, we have no document. We're just going to give a brief oral presentation and then take any questions you might have.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): If you could, about ten minutes.

Mr. Baker: No problem. We'll take even less.

Le coprésident suppléant (M. English): Vous avez fait preuve d'une grande éloquence aujourd'hui. Nous abondons tous dans le sens de M. Mills, qui disait que vous nous aviez donné beaucoup à réfléchir, et je peux vous assurer que nous tiendrons compte de votre point de vue au moment de rédiger notre rapport. Je tiens à vous remercier tous les trois de votre présence aujourd'hui. M. Volpe a d'ailleurs fait l'éloge d'un de vos exposés en particulier. Je dois dire que les deux autres étaient tout aussi intéressants.

La sénatrice Cools: J'ai juste une chose à dire à la décharge des responsables politiques de Terre-Neuve.

Je suis sénatrice, et il y a 15 jours, nous avons adopté ce projet de loi en un jour. Nous avons réussi à le faire adopter rapidement au Sénat, et je vous assure que M. Tobin s'est vraiment battu pour que cela puisse se faire.

Nous n'avons pas le temps d'en discuter maintenant, comme nous arrivons à la fin de notre journée, mais bon nombre d'entre nous nous sommes vraiment battus pour maintenir la protection dont bénéficient les pêcheurs grâce à l'assurance-chômage. Mais nous pouvons y revenir tout à l'heure.

M. Winter: Comme le disait la Sénatrice, ils ont bel et bien adopté ces nouvelles règles, mais ce qui ressort le plus de ses remarques, c'est qu'ils ont décidé de passer aux actes et de faire exactement ce qu'on leur demandait de faire, c'est-à-dire d'adopter les mesures qui leur étaient proposées.

Le problème à Terre-Neuve et dans beaucoup d'autres régions du pays—on peut parler des agriculteurs dans l'Ouest, des gens de la Colombie-Britannique et d'autres encore—c'est que l'information qui est transmise aux responsables politiques n'est pas la bonne information. Si le projet de loi ne va pas plus loin, c'est parce que le ministère des Affaires extérieures ne peut accepter que nous ayons le droit d'arrêter des étrangers. Ils ont préféré se contenter d'un semblant d'action, et c'est justement ce que va nous donner le projet de loi qui a été adopté.

Le coprésident suppléant (M. English): J'invite maintenant MM. Baker et Murphy à venir nous faire leur exposé, s'ils sont bien dans la salle.

Monsieur Baker, vous représentez la section de St. John's de Carrefour canadien international.

M. Ted Baker (Carrefour canadien international, section de St. John's): Oui, exactement.

M. Ken Murphy (Carrefour canadien international, section de St. John's): Tous les deux, en fait.

Le coprésident suppléant (M. English): Je cède donc la parole à celui d'entre vous qui va faire un exposé. Avez-vous un document à nous donner?

M. Baker: Non, nous n'avons pas de document. Nous allons faire un très bref exposé oral et ensuite répondre à vos questions.

Le coprésident suppléant (M. English): Veuillez donc vous limiter à environ 10 minutes.

M. Baker: Pas de problème. On pourra même le faire en moins de temps.

[Text]

Ken and I have been asked to come here today to represent the St. John's Local Committee of Canadian Crossroads International. I understand that our national committee is going to make a larger presentation to your committee later in your review process, but we were asked to come to speak as one of the individual arms of Canadian Crossroads International and to get the point across that we are a grassroots organization and that formative decisions within Crossroads are usually made through participation at the local level.

Canadian Crossroads International is a volunteer-based organization that sponsors overseas cultural exchange between Canada and about 30 countries in the developing world. We have 10 employees across the country and literally hundreds of volunteers, so we're primarily a volunteer-based organization.

What we do is sponsor cultural exchange programs, experiences, between Canada and about 30 countries all over the developing world: Africa, the Caribbean, Asia, etc. At the same time, we bring people from these same partner countries to spend a similar amount of time in Canada and interact with Canadians on a firsthand basis. The driving mandate behind Crossroads has always been that the best sort of education is a firsthand learning experience on a one-on-one basis.

Our primary source of funding is CIDA through the ODA program, which is a matched funding agreement. Currently CIDA funds us on a two-to-one basis, so whatever funds Crossroads raises towards their program is matched on a two-to-one basis by CIDA.

As I said before, we're a grassroots organization and we've always functioned that way. Crossroads has operated for about 30 years under this belief that education takes place best at the grassroots level.

Crossroads provides Canadians with a unique, extensive firsthand opportunity to learn about the way of life in the developing world, and this includes a chance to make firsthand observations into the financial, educational and cultural factors that affect and are affected by development in the Third World, and as such we have a vested interest in Canada's foreign policy.

People who get involved with Crossroads in Canada and travel overseas have a unique opportunity to observe the effects of Canada's foreign policy in the developing world and also the effects of the foreign policies of other countries in areas such as trade, medicine, health, education, etc.

Mr. Murphy: I just want to talk quickly about some issues within Crossroads that do affect us very much on a local level, and it also ties in with some of the issues that you people are dealing with as you travel around.

[Translation]

On a demandé à Ken et à moi-même de comparaître devant vous aujourd'hui pour représenter la section locale de St. John's de Carrefour canadien international. Je crois comprendre que notre comité national va vous faire un plus long exposé ultérieurement, mais on nous a demandé de vous présenter simplement le point de vue d'une des branches individuelles de Carrefour canadien international et de bien insister sur le fait que nous sommes une organisation qui travaille à la base et que les décisions importantes de Carrefour canadien international sont habituellement prises en collaboration avec les sections locales.

Carrefour canadien international est une organisation bénévole qui parraine des échanges culturels entre le Canada et une trentaine de pays en voie de développement. Nous avons une dizaine d'employés dans tout le pays et des centaines de bénévoles, et nous sommes donc surtout une organisation de bénévoles.

Notre travail consiste à parrainer des programmes et des possibilités d'échanges culturels entre le Canada et une trentaine de pays en développement, que ce soit en Afrique, dans les Antilles, en Asie ou ailleurs. En même temps, nous faisons venir des partenaires de ces mêmes pays pour qu'ils passent une période de même durée au Canada pour avoir des contacts directs avec des Canadiens. L'action de Carrefour canadien international s'appuie sur le principe fondamental selon lequel la meilleure forme d'éducation est celle de l'apprentissage direct fondé sur des contacts personnels.

• 1735

Notre principale source de fonds est l'ACDI, par le biais du programme d'aide publique au développement en vertu duquel nous avons conclu un accord de financement de contrepartie. À l'heure actuelle, l'ACDI nous accorde des fonds en fonction d'une formule de deux pour un, c'est-à-dire que cette dernière nous accorde deux fois plus que la somme réunie par Carrefour canadien international pour financer son programme.

Comme je vous l'ai déjà dit, nous sommes une organisation de base populaire et nous l'avons toujours été. Carrefour poursuit ses activités depuis une trentaine d'années, et toujours en fonction de cette conviction que l'enseignement est toujours plus efficace lorsqu'il se pratique à la base.

Carrefour offre aux Canadiens des occasions uniques et multiples de connaître directement la façon dont vivent les gens dans les pays en développement, y compris la possibilité d'observer directement l'interaction de facteurs financiers, éducatifs et culturels qui influencent et sont influencés par le développement dans le Tiers monde, et c'est pour cette raison-là que la politique étrangère canadienne revêt une si grande importance pour nous.

Les gens qui se joignent à Carrefour canadien international et qui vont à l'étranger ont l'occasion unique d'observer les effets de la politique étrangère canadienne sur les pays en développement, de même que l'incidence des politiques étrangères d'autres pays au plan du commerce, de la médecine, de la santé, de l'éducation, etc.

M. Murphy: Je voudrais vous parler très rapidement de certaines activités de Carrefour qui nous touchent très directement au niveau local et qui sont en rapport avec certaines des questions que vous, les membres du comité, allez examiner en visitant les différentes localités.

[Texte]

One thing I would really like to stress is the incredible effect that an experience like Crossroads can have on a community—going to a developing country, meeting people there, having people from developing countries come to Canada—this individual-based type of program.

We've had people here from numerous countries, from Swaziland, from Nepal, from Nigeria, from other countries throughout the world who have left their mark on this city through the work they've done. They've tapped into community organizations like the YM-YWCA. They've worked with children. They've taken part in wildlife research as well; we had a woman here doing that. They've left their mark here.

Also people have gone overseas. We've sent three people consistently since the mid-1970s from St. John's overseas. They've come back and worked with NGOs within St. John's, OXFAM and other ones, and continued their work with Crossroads. They've also gone on to work with community-based organizations within the province, in Placentia, in Labrador, and in other areas of the province.

The point I'm trying to make is this is a fabulous investment in people and it pays back to Canada. This individual investment really pays off.

The other point I want to make regarding this concerns CIDA funding, because local committees have become much more stressed because of cuts within CIDA funding. The ODA was cut a few years ago. I know it was another government, and that was the first time, but it was still cut. It has filtered down. It has filtered down to us, because it means we had to raise more money to get the matched funding. Unfortunately, what that means to us is fewer people can take advantage of this excellent opportunity, and we always have more people every year than we can possibly send. We have to limit ourselves to three, but we always have more. It's too bad that can't happen, because the effects are so fabulous.

I've been overseas. I was in China for a year working with Crossroads. Canada is viewed with respect in all countries. People who come back from everywhere say Canada is held in such high esteem by all the people they've met. Now we have an opportunity to really be leaders in international development and being there for people and being international leaders in policy as well. It is my hope—I'm sure the national level will reiterate this—that Canada and Canada's politicians will really take a leading role with foreign policy to really effect programs that are going to be effective and useful for people within developing countries, as well as those in Canada.

[Traduction]

Il y a une chose en particulier sur laquelle je voudrais insister: c'est l'incidence très positive qu'une expérience avec Carrefour peut avoir sur une communauté—c'est-à-dire d'aller dans un pays en développement, de rencontrer des gens et de faire venir ces personnes au Canada—grâce à ce genre de programme axé sur l'individu.

Nous avons reçu la visite de gens d'un grand nombre de pays—du Swaziland, du Népal, du Nigéria et d'autres pays du monde, et dont le passage a marqué les habitants de cette ville. Nos visiteurs ont établi des contacts avec des organisations communautaires comme le YM ou YWCA. Ils ont travaillé avec des enfants. Ils ont participé à des recherches sur la faune, une femme qui est venue ici a justement fait ce genre de recherche. Donc, ces gens nous ont marqués.

D'autres sont allés à l'étranger. Depuis le milieu des années 1970, nous envoyons systématiquement trois personnes à l'étranger depuis St. John's. À leur retour, elles travaillent avec des ONG implantées à St. John's, telles que OXFAM ou d'autres, et continuent de travailler avec Carrefour. Elles travaillent aussi pour des organisations communautaires au sein de la province, qui peuvent être situées à Placentia, au Labrador, ou dans d'autres parties de la province.

Autrement dit, ce programme nous permet d'investir dans les gens de manière tout à fait unique et en même temps, le Canada en profite. Cet investissement individuel est vraiment rentable.

L'autre chose que je voulais vous dire concerne le financement de l'ACDI, car les sections locales se retrouvent à présent en posture assez difficile en raison des compressions budgétaires au sein de l'ACDI. Le programme d'APD a fait l'objet de compressions il y a quelques années. Je sais qu'un autre gouvernement était au pouvoir à l'époque, et que c'était bien la première fois, mais ce budget a tout de même été réduit. Ces réductions finissent par toucher les gens à la base. Elles nous touchent à présent, car nous avons dû réunir davantage de fonds pour avoir droit au financement de contrepartie. Malheureusement, cela signifie pour nous que moins de gens pourront profiter des excellentes occasions que nous offrons et nous avons toujours plus de volontaires chaque année que de fonds disponibles. Nous devons nous en tenir à trois chaque année, mais le nombre de demandes est toujours supérieur à trois. Nous trouvons malheureux de ne pas pouvoir les envoyer, car c'est une expérience tellement formidable pour ceux qui peuvent en profiter.

Moi-même, je suis allé à l'étranger. J'ai passé un an à travailler en Chine avec Carrefour. Le Canada jouit du respect de tous les pays du monde. Quel que soit le pays qu'ils visitent, les gens nous disent toujours, à leur retour, que le Canada est très respecté par tous ceux qu'ils ont rencontrés. Maintenant nous avons l'occasion d'être de véritables chefs de file au plan du développement international, et ce, en ayant une politique qui nous permet de répondre aux besoins des gens. J'espère donc—et je suis sûr que les représentants nationaux vont vous faire la même remarque—que le Canada et que nos responsables politiques vont faire preuve de leadership en élaborant une politique étrangère qui nous permet d'instaurer des programmes qui vont être vraiment efficaces et utiles non seulement pour les habitants de pays en développement, mais aussi pour les Canadiens.

[Text]

[Translation]

• 1740

Mr. Baker: Right now I think Canada is actually is at a crossroads, to use an appropriate term. We have the opportunity to take a very proactive leadership role in foreign policy, but we also stand at risk of losing that opportunity. Whether or not that happens will depend on the decisions this panel makes with regard to its recommendations. We want to make sure your decisions are thought out very carefully with regard to issues like sustainable development and human rights issues, etc.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Baker and Mr. Murphy, thank you.

Members of the panel, are there any comments or questions. Mr. Paré?

M. Paré: Pas pour l'instant.

M. Volpe: La prochaine question sera pour M. Paré J'ai écouté toute la présentation. Je vous remercie d'être présents aujourd'hui parmi nous et de nous avoir rendu conscients de votre travail et du concept d'un échange culturel, éducatif avec les autres pays du monde.

Je suis heureux et je me sens un peu content du fait que le travail produit des bénéfices pour le Canada autant que pour les autres pays avec lesquels vous avez des rapports.

Vous parlez de trois individus que le secteur de St. Jean emploie parmi tout le monde, chaque année. Cela encourage les législateurs comme nous, ici, du travail potentiel qu'on peut rendre avec avec ce type d'engagement et moi, je me demande s'il faut mettre en place un projet encore plus profond d'échanges culturels et éducatifs, numéro un.

Numéro deux, faut-il, ou bien est-il nécessaire dans un certain contexte altruiste et financier de développer une stratégie encore plus profonde et complexe afin d'avoir une présence canadienne dans les systèmes de formation, soit académique, soit technologique, des pays émergents?

Mr. Murphy: Yes, I think it would be a good idea. One of the other concerns that our national organizational will also bring up ties in with this. There should be at least a consistent—I could say permanent—policy regarding CIDA. It tends to switch with different governments, obviously, at different times and with different agendas for what's important in foreign affairs at the time.

I agree with you. I think it should be tied in with a long-term policy of international development. I'm fully in agreement with more individuals having the opportunity to take their skills overseas and use them within the context of the countries. I think that's an important point to remember. We should fit it in within the context of the culture and the people in those countries.

Mr. Volpe: There's a learning process for all the individuals you send over. There's a learning curve.

M. Baker: À mon avis, le Canada se trouve actuellement à un carrefour—vous conviendrez avec moi que l'expression est particulièrement appropriée dans ce contexte. Nous avons l'occasion de jouer un rôle de chef de file en ce qui concerne notre politique étrangère, mais nous risquons aussi de perdre cette occasion. La concrétisation de ce mandat dépendra nécessairement des décisions et des recommandations du Comité. Nous voulons nous assurer que vos décisions seront des décisions réfléchies qui tiendront compte de questions importantes comme le développement durable, le respect des droits de la personne, etc.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Baker et monsieur Murphy, je vous remercie.

Les membres du Comité ont-ils des commentaires ou des questions à poser? Monsieur Paré?

Mr. Paré: No, not for the time being.

Mr. Volpe: Mr. Paré will be the next questioner. I listened carefully to your presentation. I want to thank you for being with us today and for making us aware not only of the kind of work you do but of this concept of cultural and educational exchanges with other countries in the world.

I am very pleased to hear of the contribution you're making, particularly since your work seems to carry with it a great many benefits for Canada, as well as for those countries with whom you maintain contact.

You refer to the fact that three people from Saint-John's are sent to work in various countries of the world every year. This is a tremendous source of encouragement for legislators like us because it allows us to see the tremendous potential associated with this kind of commitment and I'm really wondering whether we shouldn't be considering putting in place an even broader cultural and educational exchange program. That's my first point.

Secondly, do you feel it is necessary, for altruistic or even financial reasons, to develop a broader and more detailed strategy, in order to ensure a Canadian presence in either academic or technological training institutions and systems being put in place in emerging countries?

M. Murphy: Ce serait une bonne idée, à mon avis. L'une des autres préoccupations qui sera certainement soulevée par l'organisation nationale rejoint justement cette idée. Il faut à tout le moins une politique cohérente—et je dirais même permanente—relativement à l'ACDI. La politique a tendance à changer assez radicalement chaque fois qu'il y a un changement de gouvernement, et chaque fois, évidemment, que les priorités du gouvernement en matière d'affaires étrangères changent.

Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je pense que tout cela doit faire partie d'une politique de développement international axée sur le long terme. Je conviens avec vous que plus de gens doivent pouvoir exporter leurs compétences et les adapter aux besoins des pays en question. Pour moi c'est très important. Il faut toujours chercher à s'adapter au contexte culturel et aux besoins des habitants de ces pays.

M. Volpe: C'est donc un apprentissage pour tous ceux qui y vont.

[Texte]

Mr. Murphy: That's right.

Mr. Volpe: Do you make allowances for that learning curve when you take into consideration the impact of the resource you're sending over? Doesn't that reduce the impact? If you send one of your individuals over typically for one year, the learning curve for that individual has to consume a substantial portion of that time.

Mr. Murphy: It's a very short amount of time. Is that what you mean?

Mr. Volpe: Right.

[Traduction]

M. Murphy: Absolument.

M. Volpe: Tenez-vous compte de cette période d'adaptation et d'apprentissage quand vous évaluez l'incidence des ressources que vous envoyez à l'étranger? Cette incidence n'est-elle pas réduite? Si vous envoyez quelqu'un à l'étranger pendant un an, je suppose qu'une bonne partie de cette période représentera une période d'apprentissage.

M. Murphy: Non, c'est une période très courte. C'est bien à cela que vous faisiez allusion?

M. Volpe: Oui.

• 1745

Mr. Murphy: He or she would only have a year to make the impact, that's true. Crossroads is considered in a lot of ways an initial experience to overseas development. Many people who go overseas with Crossroads move on to other, more long-term commitments to overseas development.

Mr. Volpe: Aside from the fact that it builds a cadre or a cohort of people who have a collective, organizational mentality that says we should be engaged in this type of activity and then maybe transmit that on to policy platforms for governments, does that not take away from the tangible consequences for the host country?

Mr. Murphy: Yes, I can see your point. It would be much better to have someone over there who wanted to stay there and really create something in the time they're there. Unfortunately, very few organizations have the funds to do that.

Mr. Volpe: Should I take from that that there's a lot of tactical activity but there isn't a long-term strategic plan for involvement?

Mr. Murphy: There is a long-term strategic plan for the individual, if the individuals stay involved. If they're not overseas then it's on a local level. That's the philosophy of Crossroads. We're not trying to send individuals overseas to be a project, plant in a country and make something happen there. We're sending people over who come back and disseminate that knowledge, and if they have that interest they can carry on with it.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you, Mr. Murphy.

M. Paré: J'ai manqué le début de votre exposé et je m'en excuse; cela m'a fait un peu perdre le fil de votre pensée. Mais, à un moment donné, vous avez dit en terminant: «on a l'impression que le Canada est à un tournant dans sa politique étrangère» et vous n'êtes pas allés loin.

J'aimerais savoir, d'après vous, quel tournant précisément devrait prendre l'aide publique au développement pour répondre à vos aspirations? Quel virage?

M. Murphy: C'est vrai que cette personne n'a qu'un an pour essayer d'avoir un impact. À bien des égards, le travail avec Carrefour constitue une initiation aux activités de développement international. Bon nombre de ceux qui vont à l'étranger avec Carrefour finissent par accepter un emploi permanent auprès d'organismes s'occupant de développement international.

M. Volpe: À part le fait que cela vous permet de créer une véritable équipe bien organisée qui est convaincue de la nécessité de s'investir dans ce genre d'activité et d'aider les gouvernements à élaborer des politiques adéquates, ne pensez-vous pas que cette façon de faire atténue en quelque sorte les résultats tangibles pour le pays d'accueil?

M. Murphy: Je vois ce que vous voulez dire. Il serait évidemment préférable que quelqu'un y soit en permanence, de façon à pouvoir créer quelque chose de stable pendant son séjour. Malheureusement, très peu d'organisations peuvent se permettre ce luxe.

M. Volpe: Dois-je conclure que vos activités sont surtout d'ordre tactique mais que vous n'avez pas vraiment de plan ou de programme stratégique de participation à long terme?

M. Murphy: Eh bien, l'individu qui travaille à l'étranger a un plan stratégique à long terme, et qu'il applique tant qu'il participe au programme. S'il n'est pas à l'étranger, il poursuit ce travail au niveau local. C'est justement la philosophie de base de Carrefour. L'objet de ces voyages à l'étranger n'est pas de permettre aux intéressés de participer à un projet, d'implanter une usine ou de réaliser une initiative concrète. Nous envoyons des gens dans ces pays pour qu'ils puissent nous faire profiter des connaissances qu'ils ont acquises là-bas, et s'ils veulent continuer à travailler dans ce domaine, ils peuvent toujours le faire.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci, monsieur Murphy.

Mr. Paré: I'm sorry to say I missed the beginning of your opening statement, and as a result, I had a bit of trouble initially following your train of thought. At one point—I believe it was as you were closing—you said: "It is our feeling that Canada is now at a crossroads as far as its foreign policy is concerned", but that's as far as you went.

I would like to know just exactly what direction Canada should be taking with respect to official development assistance in order to meet your aspirations? What kind of shifts should we be considering?

[Text]

Mr. Baker: I suppose what I mean specifically is the Canadian International Development Agency, CIDA—as my friend Ken mentioned earlier—undergoes a constant process of shifting its paradigms and criteria before deciding how to fund the various programs under its net. Through discussion in various committees within the Crossroads organization we've kept abreast of changes within CIDA's policy. We've come to the conclusion CIDA seems to be changing its focus to funding organizations that will actively promote trading partners with Canada.

We think this is a dangerous area within which to work. More than any other this policy is open to abuse and exploitation within the partner countries in the developing world. We believe almost unanimously within Crossroads that Canada should think very carefully about proceeding in this direction. If CIDA's overseas development aid program is motivated primarily by what financial returns can come back to Canada through its aid we feel criteria such as health, education, human rights, and social justice may fall by the wayside. We think this would be a very unfortunate consequence.

[Translation]

M. Baker: Ce que je voulais dire par là, c'est que l'Agence canadienne de développement international, ou l'ACDI—comme mon collègue Ken le mentionnait tout à l'heure—est constamment en train de remanier ses structures et ses critères pour déterminer comment financer divers programmes qui relèvent d'elle. Grâce aux discussions qui se déroulent dans divers comités de Carrefour canadien international, nous avons pu nous tenir au courant des modifications apportées aux politiques de l'ACDI. Nous sommes arrivés à la conclusion que l'ACDI semble vouloir donner de plus en plus la priorité aux organisations qui font activement la promotion de liens commerciaux avec le Canada.

Pour nous, c'est une ligne de conduite dangereuse. Plus que n'importe quelle autre politique, celle-ci ouvrirait la porte à l'abus et à l'exploitation dans les pays en développement qui sont nos partenaires. Les membres de Carrefour canadien international sont unanimes pour dire que le Canada doit y réfléchir longuement avant de prendre une telle orientation. Si le programme d'aide au développement de l'ACDI est surtout axé sur les avantages financiers que peut en retirer le Canada, nous craignons que des critères importants, comme la santé, l'éducation, les droits de la personne et la justice sociale ne vont plus compter pour grand-chose. Pour nous, ce serait extrêmement malheureux.

• 1750

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Are there any other questions from members of the panel?

If not, I'd like to thank Mr. Baker and Mr. Murphy for their presentation about Crossroads International, which we know does important work, and we'll be taking your comments into consideration when we write our report. We will, of course, be saying a great deal about development assistance. We welcome your comments, and thank you very much for coming today.

Mr. Baker: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I'd like to adjourn this meeting and I'd like to ask the members of the committee to meet briefly just after this meeting and we'll talk about our events tonight.

Thank you very much.

Le coprésident suppléant (M. English): Les membres du Comité ont-ils d'autres questions?

Sinon, j'aimerais remercier M. Baker et M. Murphy de l'exposé qu'ils ont présenté au nom de Carrefour canadien international, qui fait un travail très important, et je vous assure que nous allons tenir compte de votre point de vue en rédigeant notre rapport. Nous aurons, bien entendu, beaucoup de choses à dire au sujet de l'aide au développement. Nous sommes très heureux que vous ayez pu nous faire part de vos vues, et nous vous remercions de votre présence.

M. Baker: Merci.

Le coprésident suppléant (M. English): Avant de lever la séance, je voudrais demander aux membres du Comité de rester un moment pour parler des activités prévues pour ce soir.

Merci infiniment.

APPENDIX "JPOL-1"

FARMERS IN CRISIS

ATTENTION

This study is the result of a lifetime's work involved in one of our province's much neglected and therefore under-developed natural resources. The views expressed are supported by many of my fellow farmers and can be substantiated by their individual or collective accounts of their own personal struggles within this industry. This report has been prepared with much forethought as it has been a year in the thinking, and two full days in the writing. The monetary cost was minimal, restricted to the cost of printing. A far greater price has been paid; a price impossible to measure in a material way, but can only be partially realized by one looking into and studying the human spirit. For many of us, a spirit much bruised but not broken, much disenchanted but yet hopeful. A spirit not relative only to us farmers, but a vast majority of our fellow citizens who continue their struggle for survival and some sort of security in this all too insecure world.

The purpose of this presentation is to specifically draw attention from the decision-makers and all others affected with the hope that the desperate plight of many of our province's farmers may finally begin to be addressed and that justice may be served for the years of discrimination inflicted upon us by our own successive governments. The neglect and indifference towards our industry has resulted not only in the unfathomable hardship placed directly on the backs of our farmers and their families, but also has deprived our province and our people from desperately needed employment, revenue and all the resulting socio-economic benefits relative to a potentially thriving agricultural industry. Many farmers are disillusioned with this sad state of affairs and spirits once filled with optimism and energy have been depleted to a point of almost total despair and indifference. We realize that not only farmers feel this way, as many of our people are struggling to survive in these desperate economic times. But, we as a group have been one of the least represented industries and for that, we can only blame ourselves. We should have joined together long ago and lobbied for change. But then I guess that one of the main qualities which makes a farmer what he is (the desire to be independant and self-sufficient) has caused us to remain divided, much to our own downfall. Also, it has been hard to join together when you have so many within the industry who are not solely dependant on farming for a living. Many of those farmers are not hurting enough to come out in support of change because, as it is with human nature, it is only when you are personally and continuously persecuted will some of us stand and fight. This time has finally arrived for some of us who can continue no longer as lambs to the slaughter. Someone must overcome their indifference for the sake of our future and our conscience. Judging from past experience and present attitudes we

are not too optimistic there is anyone in power with enough guts and social conscience to take some initiative in addressing our concerns but, in case there is, here are just a few of the problems which urgently require our attention:

1. INEQUALITIES IN THE MARKETPLACE.

Ever since Confederation Newfoundland farmers have been at the mercy of an unstable market system whereby we have had to compete with a major influx of imported produce at reduced prices during our peak harvest season. Meanwhile we have not been able to export our produce to the mainland but, have been confined to our own local market. Much of those vegetables coming in are often subsidized by relative governments. If we can't get a fair market price for our crops then we are on our own. Also much of this imported produce comes from other countries where pesticide regulations are much more lax than in Canada, thus rendering it not as safe for human consumption.

We live in a free market system, which is as it should be, but it doesn't make much sense to lend so much support to outside markets while our own farmers have to seek out tax-payers dollars in the form of government grants and welfare payments. Our whole economy suffers as a result, which not only affects our farmers' viability and the resulting spin-off activity, but also our social programs are deprived of much needed revenues.

More emphasis should be put on educating our people to buy local products and incentives, or restrictions, could be put in place to encourage more businesses to support local farmers. Many of our government institutions use mostly imported produce. These institutions need our financial support in order to survive. Unfortunately, a depressed economy can ill afford to properly support even it's most necessary social programs. We are even limited to our access to roadside markets. For example, in a city the size of St. John's, we are only allotted two small areas from which to sell our produce. We are being forced more and more to deal only with the large supermarket chains and wholesalers who can dictate their price to us; a price that often does not allow one to make a marginal enough profit to remain viable. If some of those problems in marketing were to be addressed, then this would open up the economy to the potential for some much needed development and employment. This brings us to the next major problem we are facing.

2. SHORTAGE OF AGRICULTURAL LAND BASE.

In many areas of our province there is an abundance of good arable land waiting to be developed, but precious little is being done to properly manage and harvest this resource. Much of our wooded areas stands rotting on the stump and thus benefiting no one. In some areas on the West coast there has been some good on-going forest management practices but on our East coast, we don't know of one example where much is being done in the way of thinning

or reforestation. Even now, when it is talked about the potential for employment for our fishermen in these areas, nothing is being mentioned about clearing land for agricultural purposes. Meanwhile, our farmers are struggling to clear some of these virgin lands and bring them into production. Government grants are partially subsidizing their endeavor, but, the farmers concerned are up to their necks in debt and their entrepreneurial spirits are being destroyed in the process. Due to government regulations, those farmers will never own the land they are struggling so hard to clear, depriving them of much needed incentives to continue in this pioneering work. It is only after a period of years; if ever, that they will be permitted to build their homes on this land. Under these circumstances, how can they attain any form of viability? The legislation on this matter should be changed and these individuals rewarded with the right to own and build on these lands.

Coupled with these new incentives, good agricultural areas should be mapped out and tendered for development. Much needed work could be created in fencing, rock-picking and bringing the land into production. Does all this sound too simplistic? Maybe that is why it is not being done. It is too simple and not expensive enough. These lands could be leased out to farmers and potential farmers with stipulations that good management practices would be adhered to.

Unfortunately there is a turf-war on-going between the Dept. of Forestry and the Dept. of Agriculture even though these two very distinct resources fall under the one umbrella department. This turf-war can often be evidenced when one applies to lease land for farming purposes and runs into a road-block at the Dept. of Forestry. Instead of being held back, people should be encouraged to go out and develop this land. Presently, our agriculture industry only supplies a small percentage of our total agri-food consumption. This is happening while many of our people and much of our land sits idle.

3. COMMUNICATION AND COOPERATION PROBLEMS.

The same scenario is being played out in the agriculture sector as was in the fishery. Nobody is listening to us as we try and communicate our concerns, as it was with the fishermen when they made their pleas. Oh, people listen alright, but that's as far as it goes. They empathize and sympathize and agree there are serious problems, but nothing changes. One walks away feeling more frustrated and angry than before. There seem to be little concern or respect for farmers on the part of many of these employees in the Dept. of Agriculture. Because our existence provides them with an excuse to create and maintain jobs for themselves, they have to deal with us, though often reluctantly. This reluctance is evidenced when you never see or hear from them and you have to seek them out and prod for information. Also a huge portion of federal funds allocated to our industry from Ottawa is used up within the department and thus not reaching the people who need it most; the farmers it was meant for.

The attitude of many of these employees towards us is artificially amicable on the surface but, underneath there is condescension and indifference towards us. There is no shared responsibility for the poor state of the industry. If we fail it is our fault but if we beg and are persistent enough, we may be fortunate enough to receive a low-interest loan, which doesn't address our real problems but sinks us further in debt. We are sure there are dedicated employees in the department but, there are all too many of them of whom their main and only concern is a paycheque and fringe benefits. It is this type of attitude more than anything else, which has stifled our growth in this industry. If left to continue in this way, our industry will never amount to much more than another Newfoundland make-work project for the provincial Dept. of Agriculture.

4. OUR OWN ATTITUDE OF INACTION AND INDIFFERENCE

But, it is we the farmers, ourselves, who must shoulder much of the blame for our present state of affairs. We complain amongst ourselves and compete with each other for whatever market and incentives are there. The driving-force for many of us has been limited to getting what we can for ourselves, and this short-sighted, self-interested view has held us back and prevented us from achieving any long-lasting security or potential for viability. If we are to realize some relief from the stress and insecurity associated with this farming business, then old attitudes must change. Let us cooperate and communicate more than we have in the past and put forth a united effort to confront the many obstacles which prevent us from supporting ourselves, our families and our province as a whole.

These are just four main areas of concern to many of us farmers and there are many more, too numerous to mention. Just to touch on one more, there is the "arms length" clause in the Unemployment Insurance Act which is depriving farm families from access to a program put in place, one of the reasons which was for the benefit of people engaged in seasonal employment. This is a sore spot for many of us who are presently being penalized because we are working in family owned and operated businesses. We realize that the Unemployment system needs to be revamped, but this should not be done at the expense of one sector of our society, of which the family is the foundation. Many farmers and non-farmers alike have since fallen victim to this genocidal process. The legislation has been totally unfair on this issue, especially when you see jobs being created for ten weeks to give someone unemployment and a farmer works eight months and is not eligible.

We realize that we are living in trying economic times and this is a bad time to be crying for more, but we rightly feel that we have been and are being unjustly treated. This is what happens when you don't have a union or a lobby group.

NOW is the time for changes to be made and these problems addressed. We know and firmly believe that if a more responsible and committed approach were to be taken towards our industry, we would become a major contributor to our provincial economy. We are not looking for preferential treatment, only that our industry receive the attention, recognition and respect that it deserves. My fellow farmers and I stand ready and willing to work with the government to help develop this wealthy, renewable natural resource which demands our sincere and concerted efforts to help it achieve its full potential. We, both as a province and a people, can only stand to reap the benefits.

Much emphasis is being placed on the so called "information age" of late, resulting in numerous social and economic benefits for our world. But, we must guard against a single-minded approach in our pursuit of new technological advancement at the expense of our traditional resource-based industries.

The agriculture industry affords us significant opportunities for development; not the least of which is the virtually untouched area of secondary-processing of agri-foods. Acquiring advanced knowledge in this area through our learning institutions, though as worthy and as necessary as this ideal is, will not be of much lasting benefit to many of our people if we are left with limited industries in which to apply ourselves. We may end up with the smartest, most well-informed group of unemployed people that our country has ever seen.

One might wonder why a person would wish to continue in such an occupation, so devoid of promise and appreciation. To that question, I would have to say that I'm not sure I know the answer. Just stubbornness, perhaps? Or, maybe it has something to do with the same reasons why some early entrepreneurs braved stormy seas and endured all kinds of deprivation in order to discover a "New Found Land". Maybe if this entrepreneurial spirit were encouraged a little more today, we would one day realize self-sufficiency, at least in this one industry, and thus be less dependant on our fellow Canadians. Then, we could regain some of that pride and self-respect that seems to have gotten lost somewhere along the way. On behalf of the future of vegetable farming in Newfoundland and Labrador:

Yours Sincerely,



Harvey Taylor
Farmer: C.B.S.
P.O. Box 412
Foxtrap, Nfld.
A0A 2J0
(709) 834-9305

APPENDICE «JPOL-1»

(TRADUCTION)

LES AGRICULTEURS EN CRISE

ATTENTION

La présente étude est l'aboutissement de toute une vie consacrée à l'une des ressources très négligées et par conséquent sous-exploitées de notre province. Les opinions qui y sont exprimées sont appuyées par nombre de mes camarades agriculteurs et peuvent être étayées par les récits individuels ou collectifs de leur lutte personnelle pour survivre au sein de cette industrie. Ce rapport est le fruit d'une longue réflexion d'un an. Deux jours complets ont été consacrés à sa rédaction. Les coûts ont été minimes puisque les seuls frais engagés ont été les frais d'impression. Mais cela n'est rien à côté du prix que nous avons dû payer; un prix qui ne s'évalue pas en dollars et en cents mais en souffrance morale. Beaucoup d'entre nous avons été meurtris sans pour autant nous laisser abattre, désillusionnés sans pour autant perdre espoir. C'est un état d'âme qui n'affecte pas que les agriculteurs mais tous ceux de nos compatriotes qui continuent à se battre pour survivre et trouver une certaine sécurité dans ce monde beaucoup trop incertain.

Je veux par cet exposé attirer l'attention des décideurs et de toutes les personnes touchées dans l'espoir que l'on commence à s'intéresser au sort désespéré de nombreux agriculteurs de notre province et que justice soit faite pour toutes les années de discrimination qui nous ont été infligées par nos gouvernements successifs. La négligence et l'indifférence dont notre industrie a fait l'objet ont durement éprouvé nos agriculteurs et leur famille et ont également privé notre province et sa population d'emplois et de revenus dont elles ont tant besoin, sans compter des retombées socio-économiques que procure une industrie agricole florissante. Cette situation déplorable a désillusionné un grand nombre d'agriculteurs. Des gens qui autrefois débordaient d'optimisme et d'énergie sont maintenant au bord du désespoir. Nous nous rendons compte que les agriculteurs ne sont pas les seuls à éprouver de tels sentiments, car nombre de nos compatriotes doivent lutter pour survivre en cette époque de crise. Mais, en tant que groupe, nous avons été l'une des industries les moins bien représentées et nous n'avons que nous à blâmer pour cette situation. Nous aurions dû unir nos efforts il y a longtemps et exercer des pressions pour faire changer les choses. Je suppose toutefois que les principales qualités qui caractérisent un agriculteur (la volonté d'indépendance et d'autosuffisance) expliquent pourquoi nous sommes restés chacun de notre côté, malheureusement à notre grand détriment. Il a par ailleurs été difficile de nous regrouper lorsque tant de membres de l'industrie ne dépendent pas exclusivement de l'agriculture pour subvenir à leurs besoins. Nombre de ces agriculteurs ne souffrent pas suffisamment pour exprimer leur appui en faveur d'un changement car la nature humaine étant ce qu'elle est, ce n'est que lorsqu'on est personnellement et continuellement persécuté qu'on décide de se

battre. Ce moment est enfin arrivé pour certains d'entre nous qui ne voulons plus être comme des agneaux qu'on mène à l'abattoir. Il faut sortir de cette indifférence car non seulement c'est une affaire de conscience mais c'est notre avenir qui est en jeu. Compte tenu de l'expérience passée et de l'attitude actuelle, nous sommes loin d'être assez optimistes pour croire que l'un de nos dirigeants ait suffisamment de cran et de conscience sociale pour donner suite à nos préoccupations mais au cas où cette personne existerait, voici quelques-uns des problèmes auxquels il faut s'attaquer sans tarder :

1. INÉGALITÉS SUR LE MARCHÉ

Depuis l'époque de la Confédération, les agriculteurs de Terre-Neuve ont été à la merci d'un système de marché instable où nous avons dû concurrencer un important afflux de produits importés à des prix réduits durant notre saison de pleine récolte et ce, tout en ne pouvant pas exporter nos produits sur le continent et en restant confinés à notre propre marché local. Une bonne partie des légumes qui entrent ici sont souvent subventionnés par des gouvernements voisins. Si nous ne pouvons pas obtenir un prix équitable du marché pour notre récolte, alors il faut nous débrouiller seuls. Par ailleurs, une bonne partie de ces produits importés proviennent d'autres pays où la réglementation des pesticides est beaucoup moins sévère qu'au Canada, ce qui les rend dangereux pour la consommation humaine.

Nous vivons dans un système de marché libre, comme il se doit, mais il n'est pas très logique d'accorder une aide aussi importante aux marchés extérieurs tandis que nos propres agriculteurs sont obligés d'aller chercher l'argent du contribuable sous forme de subventions gouvernementales et de prestations d'aide sociale. L'ensemble de notre économie en souffre et cela nuit non seulement à la viabilité de nos agriculteurs et aux activités complémentaires mais prive nos programmes sociaux de revenus dont ils ont tant besoin.

Il faudrait inciter davantage les Canadiens à acheter des produits locaux et instaurer des mesures d'encouragement ou des restrictions pour encourager un plus grand nombre d'entreprises à soutenir les agriculteurs de leur région. Nombre de nos institutions gouvernementales n'utilisent que des produits importés. Ces institutions ont besoin de notre soutien financier pour survivre. Malheureusement, une économie en crise est loin de pouvoir se permettre de soutenir correctement mêmes ses programmes sociaux les plus essentiels. On va jusqu'à restreindre notre accès aux étalages installés en bordure de la route. Par exemple, dans une ville de la taille de St. John's, on ne nous alloue que deux petits emplacements où nous pouvons vendre nos produits. De plus en plus, nous nous voyons obligés de faire affaire avec de grosses chaînes de supermarché et des grossistes qui peuvent nous dicter leur prix; un prix qui souvent ne nous permet pas de réaliser un profit marginal suffisant pour rester viables. Si l'on tentait de régler certains de ces problèmes de commercialisation,

les perspectives de développement et d'emploi s'en trouveraient grandement améliorées. Ce qui nous amène au prochain grand problème auquel nous faisons face.

2. LA PÉNURIE DE TERRES AGRICOLES

Dans bien des régions de la province, il existe une abondance de bonnes terres arables qui n'attendent qu'à être mises en valeur mais rien n'est fait pour gérer et exploiter correctement cette ressource. On laisse pourrir sur pied une bonne partie de nos régions boisées, ce qui ne profite à personne. Dans certaines régions de la côte Ouest, il existe de bonnes méthodes d'aménagement forestier mais sur la côte Est, nous n'avons aucun exemple de mesures concrètes prises pour éclaircir ou reboiser. Même maintenant, lorsque l'on parle des possibilités d'emploi pour nos pêcheurs dans ces secteurs, on ne parle pas de défrichage à des fins agricoles. Entre temps, nos agriculteurs se battent pour défricher certaines de ces terres vierges et les faire produire. Les subventions du gouvernement financent en partie cette entreprise mais les agriculteurs en question sont submergés de dettes et leur esprit d'entreprise est en train par le fait même d'être détruit. À cause de la réglementation gouvernementale, les agriculteurs ne deviendront jamais propriétaires de la terre qu'ils mettent tant d'efforts à défricher, ce qui les décourage de poursuivre une telle entreprise de pionnier. C'est uniquement après un certain nombre d'années, le cas échéant, qu'on leur permettra de bâtir leur maison sur cette terre. Dans de telles circonstances, comment peuvent-ils devenir le moins viables? La législation à cet égard devrait être changée et il faudrait récompenser ces personnes en leur accordant le droit d'être propriétaires de ces terres et de s'y construire.

En plus de ces nouvelles mesures d'encouragement, il faudrait identifier les bonnes régions agricoles et assurer leur mise en valeur par voie de soumission. Le clôturage, l'épierrage, la préparation de la terre en vue de la production sont autant d'emplois dont on a tant besoin qui pourraient être créés. Cela paraît-il trop simpliste? C'est peut-être la raison pour laquelle on ne le fait pas. C'est trop simple et pas assez coûteux. Ces terres pourraient être louées aux agriculteurs et à ceux qui veulent le devenir à la condition qu'ils respectent de saines méthodes de gestion.

Malheureusement, le ministère des Forêts et le ministère de l'Agriculture se livrent une guerre de territoire bien que ces deux ressources très distinctes relèvent d'un seul ministère. Cette guerre de territoire devient évidente lorsqu'on demande à louer des terres à des fins agricoles et qu'on frappe un mur au ministère des Forêts. Au lieu de créer des obstacles, il serait préférable que l'on encourage les personnes intéressées à exploiter ces terres. À l'heure actuelle, notre industrie agricole ne fournit qu'un petit

pourcentage de notre consommation agro-alimentaire totale. Pendant ce temps, bon nombre de nos gens restent désœuvrés et une bonne partie de nos terres reste inutilisée.

3. PROBLÈMES DE COMMUNICATION ET DE COOPÉRATION.

On assiste au même scénario dans le secteur agricole que dans celui des pêches. Personne ne nous écoute pendant que nous nous efforçons de communiquer nos préoccupations, comme cela a été le cas avec les pêcheurs lorsqu'ils ont supplié qu'on les aide. Bien sûr, on nous écoute mais ça s'arrête là. On compatit avec nous, on convient qu'il y a de graves problèmes mais rien ne change. Nous sortons de là encore plus frustrés et en colère qu'avant. Bien des employés du ministère de l'Agriculture semblent peu se soucier des agriculteurs ou avoir peu de respect pour eux. Parce que notre existence leur sert de prétexte pour se créer et se garder des emplois, ils doivent traiter avec nous, souvent avec réticence. Cette réticence est évidente lorsqu'il faut leur courir après pour tâcher de leur soutirer de l'information. Par ailleurs, une énorme partie des fonds fédéraux alloués par Ottawa à notre industrie est utilisée au sein même du ministère et n'atteint jamais ceux qui en ont le plus besoin : les agriculteurs auxquels ces fonds sont destinés.

Un grand nombre de ces employés font preuve à notre égard d'une amabilité artificielle et superficielle sous laquelle percent la condescendance et l'indifférence. Il n'est pas question qu'ils assument une partie de la responsabilité pour le piètre état dans lequel se trouve notre industrie. Si nous échouons, c'est de notre faute mais si nous quémandons et sommes suffisamment persévérants, nous aurons peut-être la chance de recevoir un prêt à faible taux d'intérêt, ce qui ne règle pas nos véritables problèmes mais ne fait que nous endetter encore plus. Nous sommes persuadés qu'il existe des employés dévoués au ministère mais il y en a beaucoup trop dont la seule et unique préoccupation est de toucher leur chèque de paye et leurs avantages sociaux. C'est ce genre d'attitude plus que tout autre chose qui a étouffé notre croissance dans cette industrie. Si on laisse les choses continuer ainsi, notre industrie ne représentera jamais plus qu'un autre projet artificiel lancé à Terre-Neuve par le ministère provincial de l'Agriculture.

4. NOTRE PROPRE INACTION ET INDIFFÉRENCE

Or, ce sont nous, les agriculteurs, qui devons assumer une bonne partie de la responsabilité pour notre situation actuelle. Nous nous plaignons entre nous et nous nous disputons les marchés et les mesures d'encouragement. Bon nombre d'entre nous ne nous sommes préoccupés que d'obtenir tout ce que nous pouvions pour nous-mêmes et c'est ce manque de perspicacité et cette recherche de notre avantage personnel qui nous ont retenus et nous ont empêché d'obtenir une sécurité durable ou des chances de succès. Si nous voulons arriver à atténuer dans une certaine mesure le stress et l'insécurité qui se rattachent à l'activité agricole, il faut alors

modifier notre comportement. Il faut coopérer et communiquer davantage que par le passé et unir nos efforts pour surmonter les nombreux obstacles qui nous empêchent de subvenir à nos propres besoins, à ceux de nos familles et de l'ensemble de la province.

Ce ne sont que quatre des principaux sujets de préoccupation pour un grand nombre d'entre nous. Il en existe une multitude d'autres, trop nombreux pour que nous puissions tous les mentionner. J'en aborderai un autre seulement, à savoir la disposition relative à l'emploi "sans lien de dépendance" de la Loi sur l'assurance-chômage qui prive les familles agricoles de l'accès à un programme mis sur pied entre autres pour les personnes ayant un emploi saisonnier. Cela est très difficile à accepter pour bon nombre d'entre nous qui nous trouvons pénalisés parce que nous travaillons dans une entreprise familiale. Nous admettons que le régime d'assurance-chômage doit être remanié mais cela ne devrait pas se faire aux dépens d'un secteur de notre société dont la famille est le fondement. De nombreux agriculteurs et non-agriculteurs sont depuis devenus les victimes de ce processus de génocide. La loi a été totalement injuste sur cette question, surtout quand on crée des emplois d'une durée de dix semaines pour qu'une personne ait droit à l'assurance-chômage et qu'un agriculteur qui travaille huit mois n'y est pas admissible.

Nous nous rendons compte que nous traversons une crise économique et que le moment n'est pas idéal pour en réclamer plus mais nous estimons, avec raison, que nous avons été et que nous sommes traités injustement. C'est ce qui arrive lorsqu'on n'a pas de syndicat ou de groupe de pression.

Le moment est venu d'apporter des changements et de s'attaquer à ces problèmes. Nous savons et nous sommes fermement convaincus que si l'on adoptait une ligne de conduite plus responsable et déterminée envers notre industrie, nous pourrions devenir un secteur en mesure de contribuer de façon importante à notre économie provinciale. Nous ne voulons pas d'un traitement de faveur. Tout ce que nous voulons, c'est que notre industrie reçoive l'attention, la reconnaissance et le respect qu'elle mérite. Mes camarades agriculteurs et moi-même sommes prêts et disposés à travailler en collaboration avec le gouvernement afin d'aider à mettre en valeur cette ressource naturelle riche et renouvelable qui exige de notre part des efforts sincères et concertés pour qu'elle puisse donner son plein rendement. En tant que province et en tant que population, nous ne pourrions qu'en récolter les avantages.

Dernièrement, on parle beaucoup de cette soi-disant "ère de l'information" qui devrait nous apporter de nombreux avantages sociaux et économiques. Nous devons toutefois nous garder d'adopter une démarche à courte vue dans notre poursuite du progrès technologique, aux dépens de nos industries primaires traditionnelles.

L'industrie agricole nous offre d'importantes possibilités de développement, entre autres dans un domaine auquel on n'a pratiquement pas touché : la transformation secondaire des produits agro-alimentaires. L'acquisition de connaissances de pointe dans ce domaine par l'entremise de nos établissements d'enseignement, aussi valable et nécessaire que soit cet idéal, ne présentera que peu d'avantages pour nombre de nos gens si nous ne disposons que d'un nombre restreint d'industries où elles peuvent être appliquées. Nous risquons de nous retrouver avec le groupe de chômeurs le plus intelligent et le mieux informé qu'ait jamais connu notre pays.

On peut s'interroger sur la raison qui nous pousse à vouloir continuer à exercer un tel métier, si dénué de promesses et si peu reconnu. Je ne suis pas sûr de connaître la réponse à cette question. Peut-être est-ce simplement de l'entêtement? Ou peut-être est-ce le même esprit qui a incité les premiers entrepreneurs à affronter les mers houleuses et à subir des privations de toutes sortes pour découvrir une "Terre Neuve". Peut-être que si l'on encourageait un peu plus aujourd'hui cet esprit d'entreprise, nous arriverions un jour à devenir autosuffisants, du moins dans cette industrie en particulier, et à moins dépendre de nos compatriotes Canadiens. Nous pourrions alors recouvrer un peu de cette fierté et de cette dignité personnelle que nous semblons avoir perdues en chemin. Pour l'avenir de la culture maraîchère à Terre-Neuve et au Labrador :

Veuillez agréer l'assurance de ma considération distinguée.

(Original signed by)

Harvey Taylor
Agriculteur : C.B.S.
Casier postal 412
Foxtrap (Terre-Neuve)
A0A 2J0
(709) 834-9305

From the St. John's Ploughshares' Peace Centre:

Mike Davis.

As Individual:

Gus Etchegary, Fisheries Consultant.

From the Interchurch Coalition for Fishing Community:

Rev. Ron Lee.

From the Canadian Sealers Association:

Tina Fagan, Executive Director.

As individuals:

Jim Winter;

Harvey Taylor;

Don Blackmore.

From Canadian Crossroads International, St. John's Committee:

Ted Baker;

Ken Murphy.

Du «St. John's Ploughshares' Peace Centre»:

Mike Davis.

À titre personnel:

Gus Etchegary, Consultant en pêches.

«De Interchurch Coalition for Fishing Community»:

Rév. Ron Lee.

De la «Canadian Sealers Association»:

Tina Fagan, directrice exécutive.

À titre personnel:

Jim Winter;

Harvey Taylor;

Don Blackmore.

De Carrefour canadien international, comité de Saint-Jean:

Ted Baker;

Ken Murphy.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Memorial University of Newfoundland:

A.W. May, President.

From the Task force on Incomes and Adjustment in the Atlantic Fisheries:

Richard Cashin, Chair.

From the Fisheries Association of Newfoundland:

Bruce Chapman, President.

From the Nova Scotia Law Reform Commission:

Moirra McConnell, Executive Director.

From Memorial University of Newfoundland:

Kevin Keough, Vice-president of research.

From Telecommunications in Health and Learning Inc.:

Steven Millan, President.

From the St. John's OXFAM Committee:

Linda Ross.

From the Youth for Social Justice:

Andrea Cooper.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

De l'Université Memorial de Terre-Neuve:

A.W. May, président.

Du Groupe d'études sur les revenus et l'adaptation des pêches de l'Atlantique:

Richard Cashin, président.

De la «Fisheries Association of Newfoundland»:

Bruce Chapman, président.

De la Commission de réforme du droit de la Nouvelle-Écosse:

Moirra McConnell, directeur exécutif.

De l'Université Memorial de Terre-Neuve:

Kevin Keough, vice-président à la recherche.

De «Telecommunications in Health and Learning Inc.»:

Steven Millan, président.

Du Comité OXFAM de Saint-Jean:

Linda Ross.

Du «Youth for Social Justice»:

Andrea Cooper.

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

OCT 5 1994

